

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DOUZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1905

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1905

SOUVENIRS DE BRIENNE

— 1780-1784 —

Dans une boîte de bouquiniste des quais, j'ai fait l'achat, ces temps derniers, d'un cahier de quelques pages jaunies et d'un aspect fort misérable, dont la couverture ne porte que ce simple titre : *Souvenirs*. « On y parle de Napoléon », m'avait dit le marchand. Il ne se trompait pas, et ma surprise fut grande de découvrir que l'auteur de ces souvenirs, dont malheureusement il ne restait que quelques fragments, avait été, pendant plusieurs années, camarade de Bonaparte à l'école de Brienne et à l'École militaire de Paris.

Une particularité significative me révéla son nom. « Le chevalier de Reynaud, écrit-il, me choisit avec quatre autres élèves pour entrer à l'École militaire de Paris, Bonaparte, Montarby, Comminges, Laugier. » Il suffisait de s'en référer au livre de M. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, pour connaître le nom du cinquième élève désigné pour l'École militaire. Il s'appelait Henri-Alexandre-Léopold de Castres de Vaux. Nul doute n'était possible, car la date de sa naissance, rappelée dans ses souvenirs, et nombre de détails donnés sur sa vie concordaient avec les renseignements recueillis par M. Chuquet.

Il semble que les *Souvenirs* de de Castres soient le seul document manuscrit qui évoque les souvenirs du séjour de Bonaparte à Brienne[1]. Et c'est ce qui en fait la grande valeur.

« Il a été écrit tant de sottises et de mensonges sur les premières années de cet homme extraordinaire, a dit justement M. de Castres, que je crois devoir dire ici ce que j'en sais. »

1. MM. Chuquet, le prince Roland Bonaparte et le baron Lumbroso s'accordent pour reconnaître le caractère inédit des *Souvenirs* de de Castres.

M. Chuquet a loué le caractère loyal et droit de l'auteur des *Souvenirs*. Jamais de Castres ne voulut rappeler à l'empereur les souvenirs du passé. En 1805, Suchet lui proposa de le présenter à Napoléon : « Vous êtes l'ancien condisciple de l'empereur, lui disait-il, demandez-lui le grade de capitaine et vous serez mon aide de camp. » Il refusa.

De Castres était pauvre, car Jung se trompe quand il montre Bonaparte à Brienne subissant péniblement le contraste de sa situation médiocre avec l'opulence de fils de familles tels que de Castres. A l'exemple de tant de gentilshommes, il émigra aux premiers jours de la Révolution. Obéissait-il à une nécessité? Il est permis de le croire, en lisant cette mélancolique réflexion qui termine ses Souvenirs : « Malheureux le militaire qui, étant sans fortune, est obligé de calculer avec son estomac pour se décider sur le parti qu'il doit prendre dans les dissensions civiles et qui se trouve forcé de combattre contre son opinion et ses principes. » Pendant de longues années, de 1792 à 1802, il dut mener une vie errante, d'abord à l'armée du duc de Bourbon, ensuite dans les troupes autrichiennes, enfin à l'armée de Condé.

De Castres revint en France après le licenciement de cette armée. Ne pouvant plus servir la royauté, il voulut servir la France. Il dut se contenter d'un emploi modeste au ministère de la guerre, où il fut attaché comme dessinateur; mais l'ancien officier du génie ne tarda pas à se faire remarquer; en 1811, il était colonel et aide de camp du maréchal Davout. Ses campagnes furent nombreuses, et l'ancien officier de l'armée de Condé retourna par deux fois à Vienne avec Napoléon. A la chute de l'empire, il se trouvait à Hambourg avec Davout. La Restauration le mit en non-activité; mais, deux ans plus tard, il était employé à la démarcation des frontières du Nord. Nommé maréchal de camp en 1823, il mourut à Rennes le 12 octobre 1832.

Il écrivit ses Souvenirs au lendemain de la chute de l'empire, comme le précise la date de 1815, rattachée à un événement de famille qu'il rapporte, et les revit en 1820, comme en témoigne une note relative à l'un de ses anciens camarades qui se trouvait alors à la Martinique.

FRANK PUAUX

J'ai eu une très bonne mémoire, je commence à la perdre : c'est pour me rappeler les faits dont j'ai été témoin, ou que je tiens de sources fidèles, que j'entreprends ces *Souvenirs*. Et comme la mémoire des choses se rattache à celle des temps et des lieux où l'on a vécu et des personnes que l'on a

fréquentées, je vais parcourir successivement les différentes époques de ma vie et me replacer, par la pensée, dans toutes les situations où je me suis trouvé.

Ma famille était originaire d'Espagne ; ma mère m'a assuré plus d'une fois que si j'avais eu la patience de parcourir nos papiers de famille, j'y aurais vu que ce fut au commencement du XVIIe siècle qu'un de mes ancêtres vint s'établir en France, et qu'il était noble, et même d'une ancienne famille. Quoi qu'il en soit, ses descendants, au moment de ma naissance, se trouvaient partagés en deux branches : mon père était devenu, par la mort de plusieurs frères, le chef de la branche aînée qui possédait en Champagne, sur la frontière de Picardie, une petite terre, sur laquelle il vivait avec un frère cadet et deux sœurs, et qui valait environ douze cents livres de rente. La branche cadette était beaucoup plus avantagée du côté de la fortune. Le cadet avait été mousquetaire et l'aîné était alors officier supérieur dans un régiment de cavalerie. Mon père avait fait la guerre de Sept Ans comme lieutenant de milice et avait été fait prisonnier. A la paix, ayant été réformé comme capitaine, il épousa, à Saint-Dizier, Élisabeth Joly de la Motte Desaulnois, qui lui apporta une dot de trois cents livres de rente, payables sur les revenus d'une assez jolie terre nommée Lignon, près Vitry, et qui valait au frère de ma mère dix mille livres de rente.

Mon père emmena son épouse dans sa petite terre de Vaux; il demeura d'abord quelque temps chez sa mère, qui vivait encore avec son frère cadet et ses deux sœurs; mais les tracasseries, suite ordinaire d'une pareille situation, l'obligèrent bientôt à bâtir une petite maison à l'autre bout du village et à s'y établir séparément.

Je fus le premier fruit de ce mariage et je naquis le 10 avril 1771. Quatre ans après, le 1er mars 1775, mon père eut un second fils. Quelques jours après les couches de ma mère, mon père fut obligé de faire un voyage à Vitry et il y mourut, dans la maison de sa belle-mère. Sa veuve quitta Vaux quelque temps après, et vint avec ses deux fils demeurer à Lignon chez son frère, qui était le parrain du mien.

M. Desaulnois était dur par caractère; il avait beaucoup de

répugnance pour le mariage, mais il était dans l'habitude d'avoir une servante maîtresse. Cette dernière avait eu soin que l'harmonie ne durât pas longtemps entre ma mère et son frère, qui eut pour elle de très mauvais procédés. L'attachement que ma mère avait pour moi, et que je lui rendais, quoique enfant, m'attira la haine de M. Desaulnois; il porta toute sa tendresse à son filleul. Je fus témoin de plusieurs scènes très vives entre mon oncle et sa sœur et j'en ai conservé le souvenir le plus vif. J'ai toujours eu depuis pour M. Desaulnois une antipathie décidée que j'aurais eu beaucoup de peine à déguiser quand je l'aurais revu, s'il ne fût pas mort avant cette époque.

Quoique mon père ait joui de la plus mince fortune, j'aurais pu cependant, dans des circonstances ordinaires, finir par en avoir une très honnête. Je devais d'abord réunir celle du frère et des sœurs de mon père; en second lieu, Castres de Sevricourt mon parent, le même que j'ai dit être officier supérieur de cavalerie, et qui devint plus tard major général des carabiniers, n'était pas dans l'intention de se marier et me destinait pour son héritier : il en avait fait plusieurs fois la promesse à ma mère et à mon oncle le chevalier de Castres. J'aurais eu ensuite une part de la succession de M. Desaulnois et enfin, quelques jours après ma naissance, un oncle, à la mode de Bretagne, de ma mère, officier supérieur en Autriche et possédant des terres en Hongrie, lui avait écrit pour s'informer si elle était accouchée d'un garçon parce que, dans ce cas, son intention était de le regarder comme son héritier. Toutes ces belles espérances s'en allèrent en fumée. Sevricourt mourut presque subitement sans avoir pu rien faire en ma faveur, et quand il l'eût fait, ayant émigré à l'époque de la Révolution, j'aurais perdu cette fortune, comme j'ai perdu celle de mon père et ma part de la succession de mon oncle de Castres et d'une tante.

M. Desaulnois se ruinait avec ses servantes, de sorte que ma mère, rentrée en grâce près de lui, fut obligée de l'engager à se marier, puisque aussi bien il ne me fût rien resté. Malheureusement la femme qu'il épousa s'entendait aussi peu à l'économie que lui. Il fut obligé de vendre sa terre, qui lui fut payée ensuite en assignats.

Bientôt après il mourut, laissant une fille qui vit actuellement (1815) dans la misère, avec sa mère, à Lunéville. Enfin la Révolution a interrompu toute correspondance entre ma mère et son parent autrichien. N'étant pas informé de cette circonstance, je n'ai pu le rechercher pendant mon émigration, et quand j'ai été à Vienne avec l'armée française, en 1805 et 1809, l'idée ne m'est pas venue de m'en informer : nous ne savons plus ce qu'il est devenu.

J'étais âgé d'environ sept ans et demi quand un de mes parents maternels, le comte Du Hamel, qui avait perdu son fils et qui venait de marier ses deux filles, sachant combien la fortune de ma mère était modique, et combien les désagréments qu'elle éprouvait avec son frère nuisaient à mon éducation, lui écrivit de lui envoyer son fils aîné, dont il voulait se charger jusqu'à ce qu'il l'eût mis en état d'entrer à l'École militaire. Je quittai donc ma mère en 1778, et, depuis ce moment jusqu'à mon retour de Hambourg, après le siège de 1814 et la rentrée du roi, je n'ai pas vécu avec elle la valeur d'un mois. M. Du Hamel me mit en pension dans le village dont il était seigneur, chez un ancien maître d'école retiré. Pendant tout le temps que j'y suis resté, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de neuf ans et quelques mois, je n'ai eu d'autre nourriture que celle de ce villageois qui, tisserand de son métier, vivait du travail de ses mains et du produit de la pension de sept ou huit enfants de fermiers ou laboureurs des environs qui lui étaient envoyés pendant l'hiver, entre la fin et le renouvellement des travaux de la campagne, et qui lui payaient six francs et deux boisseaux de blé par mois pour être enseignés, logés et nourris. Aussi ai-je contracté l'habitude d'une grande sobriété qui ne me fait pas attacher un grand prix à la table la plus délicate. Je n'ai, de ma vie, fait un pas dans la vue de me procurer un dîner meilleur que celui de mon ordinaire. Le dimanche, j'allais dîner au château avec mon parent.

Ce fut dans cette pension que j'appris à lire, à écrire, à calculer. A l'âge de neuf ans, je faisais les quatre règles de l'arithmétique, quelque complexes qu'elles fussent, aussi bien que je les ai faites depuis ; mais c'était en moi une routine et je ne me rendais raison de rien. Je déchiffrais aussi avec

beaucoup d'habileté les plus mauvaises écritures : mon maître d'école avait plusieurs liasses de vieux titres, de vieux procès, tous plus illisiblement écrits les uns que les autres : il me les avait fait déchiffrer tous, de sorte que, dans le courant de ma vie, je n'ai rien rencontré que je n'aie pu lire. Plus tard, ayant appris l'allemand, il m'est arrivé plusieurs fois de mieux déchiffrer les plus vilaines écritures allemandes que les Allemands mêmes. J'eus beaucoup de peine à apprendre à écrire, et je me rappelle à ce sujet une anecdote qui, plus que tous les mauvais traitements qu'il avait fait éprouver à ma mère et à moi, me fit prendre M. Desaulnois en aversion.

Le comte Du Hamel, voyant que je ne faisais aucun progrès dans l'écriture, l'avait prié de m'écrire et de me gronder fort de ma négligence. M. Desaulnois crut devoir accourir lui-même et il déclara au papa Du Hamel, — car c'est ainsi que ma mère, moi et presque toutes les dames et les jeunes gens des environs l'appelaient, à cause de sa bonté, — qu'il allait m'emmener à Lignon pendant quinze jours, et qu'il m'y traiterait de manière à me faire venir le talent de l'écriture. Il m'emmena donc en croupe derrière lui, et me tint si bien parole qu'avant que les quinze jours fussent expirés, à force de coups et de mauvais traitements, il m'avait donné la fièvre. Heureusement que mon vieux maître de pension, qui m'aimait comme son fils, ennuyé de ne pas me voir depuis dix ou douze jours, fit trois lieues à pied pour me visiter. J'étais au lit, malade, et je lui montrai les cicatrices et les croûtes que les coups de fouet de M. Desaulnois m'avaient laissées sur les cuisses. Le bonhomme, de retour à Saint-Remy, fit au comte Du Hamel une telle peinture de ma position que, dès le lendemain, il envoya une berline à quatre chevaux pour me ramener. La fièvre me quitta dans la voiture, à une demi-lieue de Lignon, et elle n'a jamais reparu.

Les deux seules choses dont je me rappelle, pendant mon séjour de Saint-Remy, sont les deux réjouissances et les feux de joie qui eurent lieu au sujet des naissances de madame la duchesse d'Angoulême et du premier Dauphin.

Le comte Du Hamel ayant obtenu pour moi une place à l'École militaire, et fait toutes les démarches que la preuve de noblesse à faire exigeaient, j'entrai à celle de Brienne, vers

le milieu de l'année 1780[1]. Comme on était à la fin des cours, je fis peu de progrès jusqu'à la rentrée des vacances, mais l'année suivante, je tombai sur un excellent professeur de septième : comme j'avais beaucoup de mémoire et que j'apprenais facilement, il s'attacha à moi et me fit faire des progrès rapides dans le latin, en même temps que ma facilité à calculer me mettait aux premiers rangs dans la classe d'arithmétique. En sortant de septième, je me trouvai assez fort pour entrer en cinquième où j'eus le même maître que l'année précédente; de cinquième, je sautai encore une classe et passai en troisième. Les deux premières années, j'avais eu tous les prix de ma classe, mais cette troisième, je n'eus que les accessits, parce que je rencontrai un concurrent dans la personne de Bourrienne qui, depuis son entrée à l'École, était en possession d'enlever les prix de toutes ses classes. Je me trouvai encore avec lui en seconde et je jouai le même rôle, ayant eu pendant toute l'année la seconde place dans les compositions[2].

A l'entrée des vacances, il y avait chaque année un examen public; à celui de 1784, j'expliquai toutes les odes d'Horace et le premier volume de Tite-Live. Je présentai encore l'arithmétique, l'algèbre jusqu'aux équations du troisième degré, la géométrie, la trigonométrie et les sections coniques, mais je ne savais réellement bien de ces derniers que la parabole et l'ellipse. J'exposai aussi quelques dessins de fortification et je répondis sur les éléments de cet art; j'avais alors treize ans et demi. Je me trouvai à l'École de Brienne avec Bonaparte. On a écrit tant de sottises et de mensonges sur les premières années de cet homme extraordinaire que je crois devoir dire ici ce que j'en sais. Il parlait à peine français en arrivant, et pour cette raison on lui donna un maître particulier de français, le Père Dupuis, qu'il plaça depuis à la Malmaison. On jugea que c'était assez pour lui d'avoir une langue à apprendre, et qu'il

1. Les preuves de noblesse devaient être faites par devant d'Hozier de Serigny, généalogiste et historiographe des ordres du Roi. Présenter, comme on disait, quatre degrés du côté du père, telle était la règle absolue, stricte, inviolable. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, p. 82.

2. Bourrienne, dans ses *Mémoires*, ne fait aucune allusion à cette rivalité scolaire, et Villemarest qui les publia s'est même trompé sur le nom de De Castres, qu'il appelle *de Castries*.

fallait s'abstenir de lui faire suivre la classe de latin. Comme ce n'était cependant que de cette manière qu'on apprenait alors le français, il lui est resté toute sa vie quelque chose d'étrange dans l'élocution et il n'a jamais su parfaitement l'orthographe.

Bonaparte manquait de cette mémoire qu'ont les enfants pour apprendre les leçons qu'on leur donne et qui, disposées par demandes et réponses, doivent être récitées littéralement; mais il retenait bien le sens de tout ce qu'il lisait et il s'était habitué, encore enfant, à en faire des extraits, quoiqu'il lût beaucoup, et particulièrement des livres d'histoire. Quand il partit pour l'École militaire de Paris, il emporta avec lui la valeur de cinq à six mains de papier remplies d'extraits. Son livre de prédilection était une histoire italienne de la Corse, où le fameux Paoli était exalté comme un héros patriote, où les Français étaient très maltraités et les Anglais, au contraire, loués comme des défenseurs. Aussi arriva-t-il plusieurs fois à Bonaparte, encore enfant, de s'attirer des gourmades de la part de ses camarades, pour avoir mal parlé des Français et trop bien des Anglais. L'histoire particulière des grands hommes lui était assez familière : je l'ai vu pendant quelque temps, avec Bourrienne et quelques autres, montés sur des tables, jouer des scènes extraites des histoires qu'ils avaient lues. Les mathématiques furent la science où il réussit le mieux : on ne peut nier qu'il n'eût un jugement au-dessus de son âge, mais la disparate sur ce point, entre lui et ses camarades, était bien moins grande qu'on n'a voulu le dire. Du reste, ce qui peut avoir induit en erreur ses condisciples quands ils se sont rappelé ses premières années, c'est qu'ils n'ont pas fait attention qu'étant entré à l'âge de onze ans à l'École militaire, — tandis que communément on y entrait entre neuf et dix ans, — il s'est presque toujours trouvé dans les différentes classes de deux ans plus âgé que les autres, ce qui, à cet âge, faisait une différence énorme pour tout ce qui a besoin de jugement[1].

Bonaparte enfant avait le teint très jaune; ses camarades l'attribuaient à une raison qu'il doit leur avoir donnée lui-même.

1. Bonaparte entra à Brienne le 15 mai 1779, et allait avoir dix ans, mais il avait deux ans de plus que de Castres, de là sans doute l'erreur.

J'ignore de qui je la tiens, mais j'en sais l'anecdote depuis Brienne. On prétend qu'étant à la mamelle au moment de la guerre de Corse, sa nourrice fut obligée de se sauver avec lui dans les montagnes et que, comme elle n'avait pas de lait ou qu'elle n'en avait pas assez, elle avait emmené pour y suppléer une chèvre qui vint à mourir, et qu'alors elle allaita quelque temps l'enfant avec de l'huile ; reste à savoir si l'huile produit cet effet[1]. On a dit aussi que Bonaparte, dans son enfance, dédaignait les jeux de ses jeunes camarades et ne s'occupait que de lecture. Cette circonstance n'est vraie que du moment où il arriva à l'École militaire de Paris, car à Brienne il jouait beaucoup aux *Barres* et à un autre jeu de courses appelé *le Voleur*, que je n'ai vu jouer nulle autre part, et enfin à un troisième nommé *La Chasse*, dans lequel des chasseurs, suivis d'enfants faisant les chiens, forçaient à la course le meilleur coureur, représentant le cerf.

Il n'est pas étonnant qu'il ait cessé de faire l'enfant à l'École militaire de Paris : il avait alors quinze ans et quelques mois[2]. D'ailleurs peu communicatif, peu aimable, d'une figure peu prévenante, toujours mal peigné et d'une assez mauvaise tournure, ses camarades étaient plus enclins à se moquer de lui qu'à l'associer à leurs jeux. D'ailleurs, ces jeux étaient plus particulièrement des jeux d'adresse : la paume de toutes les espèces, la corde, le cercle, le volant ; or Bonaparte était excessivement maladroit. On sait qu'il fut impossible de lui apprendre à dessiner un œil ou à tracer un front de fortification. Jamais il n'a su jeter une pierre ; enfin, quoique les jeunes gens fussent tenus à se peigner eux-mêmes, — c'est-à-dire à faire leur queue et deux boucles au-dessus de l'oreille, — on fut obligé, tant qu'il resta à l'École militaire, de faire une exception en sa faveur et de le faire coiffer par un perruquier. Il y a donc lieu de croire que son amour-propre contribua autant à l'éloignerdes jeux des autres élèves que sa propre inclination.

Tout ce que je viens de dire prouve assez combien est fausse la prétendue prématuration que le faussaire, auteur de

1. Est-il besoin de dire que Napoléon tenait de sa mère Letizia son teint presque olivâtre.

2. Exactement quinze ans et deux mois.

sa vie privée, lui prête. Les aventures qu'il suppose et ses escapades à Brienne et à Paris non seulement sont controuvées, mais le régime intérieur des deux maisons les rendait impossibles [1]. A Brienne, un élève ne pouvait sortir de la maison sans être accompagné d'un des moines. On ne le confiait, en dehors de la maison, qu'à ses parents quand ils venaient le voir et, sous aucun prétexte, il ne pouvait découcher. À Paris, c'était encore pire : on ne voyait ses parents qu'à la salle de visite, en présence d'un officier. Toutes les lettres étaient ouvertes par un officier et lues avant que d'être remises ; il en était de même de celles que les jeunes gens écrivaient, en sorte que, pour en sortir, il aurait fallu escalader des murs de dix pieds de haut ou forcer trois ou quatre factionnaires; un élève ne pouvait découcher sans la permission du ministre. Enfin, la rigueur sur cet article était telle, que le jeune marquis de Seran, depuis aide de camp du duc d'Enghien, s'étant cassé la cuisse, et le chirurgien-major Gart, de l'École militaire, la lui ayant si mal remise qu'on fut obligé de la lui casser une seconde fois,-il fallut une permission du ministre pour que la marquise de Seran pût emmener son fils chez elle et l'y faire traiter.

Quoi que ce soit un enfantillage, je me suis toujours rappelé une anecdote qui servira à prouver la supériorité avec laquelle Bonaparte nous traitait à Brienne. Nous étions environ cent élèves ; ils étaient partagés en quatre pelotons, ayant chacun trois élèves pour les commander, un treizième commandait le tout. J'étais un de ces treize et Bonaparte aussi; Bourrienne était notre commandant en chef. Nous avions une petite bibliothèque dans un appartement particulier; elle appartenait aux élèves. Le bibliothécaire était nommé par les treize chefs; il avait le soin d'inscrire le nom de ceux qui prenaient des livres, de constater l'état du volume quand il le prêtait et de faire payer les dégâts, quand il y en avait. L'amende était fixée : tant pour un angle écorné, tant pour un feuillet arraché, tant pour une tache, tant pour un ouvrage perdu ou dépareillé; ses arrêts étaient sans appel : il

1. De Castres fait, sans doute, allusion aux livres d'un inconnu qui se faisait appeler le baron de B. ou le comte de Ch. d'Og. *(Mémoires sur la vie de Bonaparte et l'Écolier de Brienne.)*

fallait payer, sinon on perdait son droit à avoir des livres. Les chefs, outre cela, passaient des inspections tous les matins. Les enfants avaient huit ou dix sous par semaine pour leur menu plaisir. Tous les défauts de toilette avaient une amende de six deniers pour la bibliothèque : six deniers pour chaque bouton qui manquait, pour un trou aux vêtements, pour des mains ou un visage sales, des cheveux mal peignés, des ongles trop longs.

Le bibliothécaire avait la garde de tous ces fonds, dans une caisse dont le principal avait une clef et lui une autre, et il en disposait pour l'augmentation et l'entretien de la bibliothèque. Mais ce qui surtout faisait convoiter cette place, c'était le privilège de pouvoir être dans la bibliothèque à toutes les heures de la récréation, et d'avoir ainsi, en quelque sorte, un appartement à soi ; enfin c'était une charge, il y avait maniement de deniers, une responsabilité, et par conséquent, de la considération. N'est-ce pas plus en grand ce qui excite l'ambition de tous les hommes?

Le bibliothécaire étant venu à partir, je fus sollicité par un de mes amis de lui faire avoir cette place. Il cabalait en sa faveur; j'écrivis à quelques chefs pour obtenir leurs voix pour mon ami. Ils me trahirent et firent porter mes billets à Bonaparte, qui cabalait aussi de son côté pour un autre. Cependant le conseil s'assembla. Suivant les lois, la nomination devait se faire au scrutin. Bonaparte prend la parole et dit qu'il croit de son devoir de dénoncer au Conseil une intrigue, qui avait pour but de faire nommer bibliothécaire un individu incapable, sous tous les rapports, de remplir cette charge importante. Le hasard le lui avait fait découvrir : il avait trouvé les morceaux d'un papier déchiré ; la curiosité l'avait porté à les réunir et il avait été fort surpris de trouver l'invitation à un camarade de donner sa voix à cet individu plutôt que d'agir selon sa conscience. Il dit qu'il ne connaissait pas l'écriture du billet; que le morceau contenant la signature ne s'était pas trouvé avec les autres; qu'il aimait croire qu'il n'était d'aucun des membres du Conseil, mais qu'il était évident qu'il y avait cabale et que, pour la déjouer, il proposait de nommer par acclamation quelqu'un qu'il désigna. Bonaparte me fixait pendant sa harangue : elle me décon-

certa à ce point que je n'osai dire un seul mot. Tous ceux que j'avais gagnés, voyant ma confusion et les sourires sur les lèvres des autres, se rangèrent de leur bord, et le protégé de Bonaparte fut nommé par acclamation. Cet individu était Chassepot de Chapelaine qui depuis, je crois, a été nommé préfet ou sous-préfet dans le Midi.

On a dit que le véritable nom de baptême de Bonaparte était Nicolas, mais qu'il l'avait changé en celui de Napoléon, comme plus distingué et plus rare. Je ne puis nier précisément le fait, mais j'ai conservé l'impression que son nom de baptême était inconnu dans le calendrier français et avait quelque chose d'extraordinaire. Voici d'où elle m'est venue. Ma mère était venue me voir à Brienne; on prononça devant elle ce nom: « Eh! qu'est-ce que ce saint? s'écria-t-elle. C'est sans doute, dit le principal du collège qui l'accompagnait, quelque saint d'Italie » : il est donc évident que ce nom ne pouvait être Nicolas.

Le chevalier de Reynaud, qui avait, en 1783, succédé à M. de Keralio dans la place d'inspecteur des Écoles militaires, me choisit dans son inspection de 1784 pour entrer à l'École militaire de Paris, avec quatre autres élèves : Bonaparte: Montarby, actuellement colonel du régiment de la Martinique (1820); Comminges, depuis receveur de l'octroi à Reims: Laugier, qui a été tué en duel au corps de Condé. Nous partîmes de Brienne, en deux voitures, le 17 octobre 1784 et nous prîmes le coche d'eau à Nogent. Bonaparte débarqua la première fois à Paris, au port Saint-Paul, le 21, et le 22 nous fûmes menés par les deux moines qui nous accompagnaient à l'École militaire[1].

L'un des deux moines était le sous-principal Berton et le second le fameux Patrault, qui, depuis, a joué un si grand rôle dans les spoliations de l'Italie. Il était alors prêtre minime et notre professeur de mathématiques. Grand, mince, sec, presque décharné, le dos très voûté, décelant, par une toux sèche et fréquente, une poitrine fatiguée, il semblait ne pas devoir vivre encore quelques années. On l'a vu depuis marié,

1. Les dates des 17 et 21 octobre 1784 ont souvent été contestées. Le récit de de Castres, par sa précision, les confirme et les fixe définitivement.

père de plusieurs enfants, riche et bien portant. J'ai eu depuis, sur la dissolution de ses mœurs quand il était notre professeur, des détails dont j'aurai peut-être, dans la suite, occasion de parler.

La première personne que nous vîmes à l'École militaire fut le directeur des études, M. de Valfort. Il n'est aucun des élèves qui l'ont connu qui n'ait conservé pour lui la plus profonde considération. Singulier dans ses mœurs et ses habitudes, austère par tempérament, sévère mais bon, probe et doué de l'âme la plus honnête, il n'avait contre lui que de n'avoir pas autant de connaissances qu'il en aurait fallu pour remplir sa place avec distinction. Mais il sut, tant qu'il l'occupa, maintenir la plus exacte discipline parmi les jeunes gens et, ce qui était bien plus difficile, parmi les professeurs, qui, en leur qualité de gens de lettres et accoutumés aux idées libérales. sont volontiers enclins à l'insubordination.

Il est assez remarquable que, des six officiers qui étaient à la tête de cette École, le directeur des études, un aide-major faisant le service de major, quatre sous-aides-majors, il n'y avait qu'un de ces derniers qui fût en état d'écrire quatre lignes sans faire une faute d'orthographe. Ce que je dis, au reste, est peut-être rigoureux pour monsieur de Valfort, mais il est très exact pour les autres.

Comme je n'aurai plus occasion d'y revenir, je vais dire ce que je sais sur cet homme singulier. Il était passé en Amérique, je crois comme Mentor, avec M. de La Fayette. A son retour en France, il avait été placé à l'École militaire. Il fut réformé avec elle; la pension, je crois de quatre mille francs, qu'on lui avait accordée, n'ayant été que mal, ou peut-être pas payée pendant la Révolution, il avait été réduit à demander une place à l'Hôtel comme officier invalide. Il y était encore en 1802 quand je revins en France. Il mangeait, de temps en temps, dans quelques maisons du faubourg Saint-Germain et, ce jour-là, on préparait pour lui une soupe du double plus forte qu'à l'ordinaire.

Bonaparte, étant Premier Consul, apprit la position où se trouvait l'ancien directeur de ses études, et il lui envoya le maréchal Davout, qui sortait aussi de l'École militaire, pour lui demander ce qu'il désirait qui fût fait pour lui. Le ma-

réchal[1] le trouva dans une mauvaise chambre, au quatrième étage, ayant pour tout meuble un mauvais grabat, une mauvaise table et quelques chaises dépareillées. Il avait cependant un domestique, qui venait le matin lui cirer ses bottes ou ses souliers, et ranger ou nettoyer les objets que son maître lui permettait de toucher, car il avait de très grandes singularités. Le reste du jour, son domestique, beaucoup mieux habillé que lui, faisait le *Monsieur* en ville, où il avait un logement. Lorsque le maréchal Davout lui eut fait la commission du Premier Consul, comme il le pressait de répondre, M. de Valfort le prit par le bras : « Mon ami, lui dit-il, en lui montrant le soleil qui dardait en plein par la fenêtre sans rideaux, vous voyez bien ce soleil, personne ne me le donne et ne peut me l'ôter ».

Le maréchal lui fit remarquer que cette singularité cynique avait pu faire fortune à Athènes, où tout le monde la connaissait, mais qu'à Paris, où elle restait inconnue, elle ne menait à rien, pas même de se faire moquer de soi. Il lui représenta ensuite qu'il n'était pas de la dignité du chef du gouvernement français, de souffrir que son ancien instituteur restât dans une pareille situation. Les larmes vinrent aux yeux du bon vieillard qui s'écria : « Eh bien? je ferai tout ce que voudra le Premier Consul ».

Il fut donc convenu qu'il resterait à l'hôtel, mais qu'on lui donnerait un appartement plus convenable, moins haut et mieux meublé; qu'on lui apporterait à manger chez lui, et qu'outre cela il aurait une pension. « Je n'en veux point, s'écria-t-il encore, je ne veux pas être obligé d'aller faire le pied de grue dans les bureaux pour me faire payer. — On vous l'apportera tous les mois chez vous, » lui dit le maréchal. A cette condition il souscrivit à tout. Il mourut aux Invalides, quelques années après.

Mon projet, en arrivant à l'École militaire, celui de ma famille, était que j'entrasse dans l'artillerie ; mais M. de Valfort prétendit que de cinq élèves d'une école comme celle de Brienne, qui était réputée une des plus fortes pour les mathé-

1. De Castres fait ici une légère erreur. Davout, dont il avait été l'aide de camp, ne fut nommé maréchal que lors de la création de l'Empire, le 18 mai 1804. Sous le Consulat, il était commandant en chef de la garde consulaire.

matiques, il lui en fallait au moins deux pour la classe du génie et il nous y colloqua, Laugier et moi. La famille de Laugier s'opposa à cette vocation forcée et on le remit dans la classe d'artillerie. J'écrivis à ma mère pour qu'elle voulût bien demander la même chose. La vue des cinq volumes qu'il fallait présenter pour être admis à l'examen du génie m'effrayait, tandis qu'il n'en fallait qu'un pour être reçu élève, et deux pour être reçu officier d'artillerie[1]. Je visais à sortir de l'École militaire le plus tôt possible. Je m'étais bien gardé de donner ces raisons à ma mère, aussi écrivit-elle à l'École militaire pour que je passasse dans la classe d'artillerie. M. de Valfort fit écrire à ma mère par le professeur de mathématiques de la classe du génie et elle consentit enfin, à mon regret. J'ai su, depuis, bien bon gré à M. de Valfort d'avoir ainsi en quelque sorte forcé une inclination qui n'était, en fait, fondée que sur la crainte du travail. Si je n'avais pas servi dans le génie, je n'aurais pu me tirer du régiment autrichien dans lequel je fus obligé de servir pendant l'émigration ; je n'aurais pu me placer en France, à ma rentrée, dans le corps des ingénieurs géographes ; enfin, je n'aurais pas eu pour amis et pour protecteurs des officiers du corps du génie, à la recommandation desquels je peux dire que je dois à peu près tout ce qui m'est arrivé de bien depuis que je suis revenu dans ma patrie.

Une cause à peu près semblable a influé sur la destinée de Bonaparte : il s'était annoncé, en arrivant à l'École militaire, comme voulant entrer dans la marine, « Depuis plusieurs années, lui dit M. de Valfort, le concours est fermé parce que le corps de la marine est encombré ; mais comme le cours est à peu près le même que celui de la marine et se fait dans la même classe, par les mêmes professeurs, si vous ne pouvez obtenir de lettre d'examen pour la marine, vous en serez quitte pour entrer dans l'artillerie ».

Le cas arriva effectivement, et Bonaparte fut reçu officier d'artillerie en septembre 1785[2]. S'il y avait eu un examen

1. Ces cinq volumes comprenaient le *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*.

2. Le 1er septembre 1785.

pour la marine, il y serait entré à cette époque et jamais il n'aurait été Napoléon.

L'année suivante (1785), je demandai des lettres d'examen et j'aurais présenté les quatre premiers volumes du Bossut. Mais je ne pus les obtenir, parce que je n'avais pas quinze ans ; au fait j'aurais fait un mauvais examen, je n'étais pas assez fort. En 1786 je fus examiné : je présentai les cinq volumes et je fus classé le quatorzième parmi les refusés. En 1787 il n'y eut pas d'examen ; à celui de 1788 je fus le troisième refusé : comme on avait reçu dix élèves j'avais gagné une place : en 1789 et 1790 il n'y eut pas d'examen, mais en 1791 il y en eut un pour remplacer les officiers émigrés, et je fus reçu le cinquième sur la liste qui se montait à vingt individus ; mais j'empiète ici sur les événements.

A notre arrivée à l'École militaire, nos nouveaux camarades se hâtèrent de nous raconter l'événement du jeune homme qui, l'été précédent, avait voulu s'enlever dans le ballon de Blanchard[1]. L'anecdote est connue, mais comme on l'a prêtée à Bonaparte, je n'en parle ici que pour dire que le héros de l'aventure fut un nommé Dupont, espèce d'écervelé, qui fut placé immédiatement après dans le régiment de Touraine, où il a fait bien des sottises. On m'a dit que, depuis la Révolution, il était devenu commissaire des guerres et qu'il a été aussi posé et aussi froid que dans sa jeunesse il avait été inquiet et turbulent.

L'École militaire de Paris était un établissement magnifique ; on sait qu'elle fut bâtie des fonds des frères Paris Duvernois, et que Louis XV l'avait originairement dotée des revenus de la Loterie et de l'impôt sur les cartes à jouer. Elle avait d'abord été conçue sur un plan plus vaste, et devait comprendre une École d'application du génie, de l'artillerie et de la marine.

Alors une grande partie du Champ-de-Mars aurait été entourée de bâtiments et on aurait creusé un bassin capable de recevoir un bâtiment de guerre, pour apprendre la manœuvre aux élèves. Il n'y a pas de doute que la dotation de

1. On disait que Bonaparte, l'épée à la main, avait voulu escalader la nacelle du ballon.

l'École militaire lui eût permis d'exécuter ce projet gigantesque car, en 1776, quand elle fut réformée par M. de Saint-Germain, on trouva dans ses coffres dix millions d'épargne, malgré les travaux considérables qu'elle avait fait exécuter et les biens qu'elle avait achetés.

Lorsqu'en 1778 elle fut rétablie sur un pied bien plus modeste, il lui fut alloué quatorze cent mille francs de revenus, provenant des biens qu'elle avait achetés avant sa première suppression. Sur ces fonds, elle devait payer la pension de six cents jeunes gens, répandus dans les douze écoles militaires qu'on avait créées en la supprimant, et qui furent conservées quand on la rétablit, ce qui, à six cents francs par tête, faisait une somme de trois cent soixante mille francs. Elle payait encore une pension de deux cents francs à chacun des jeunes gens qui étaient sortis de l'établissement et servaient dans les corps de l'armée, jusqu'au moment où ils étaient capitaines : cet objet se montait à quatre cent mille francs. Il restait donc en caisse, pour le seul établissement de Paris, plus de six cent mille francs par an. Aussi les appointements du gouverneur, de l'inspecteur, du directeur des études, de cinq officiers majors, de cinq à six aumôniers, de trois écuyers, de trente professeurs; l'entretien de cent cinquante domestiques, de trente à quarante palefreniers, de quatre-vingts chevaux de manège, de quinze à vingt de voitures; le supplément de solde d'une compagnie de sous-officiers invalides et de tous les ouvriers et hommes de peine n'en absorbaient-ils qu'une partie. Tous les ans, l'École faisait bâtir, terrasser les terrains environnants, cherchait enfin à consommer les revenus, pour que l'envie de s'emparer de ses épargnes ne portât pas une seconde fois le ministre à la supprimer.

En 1788, on crut un instant à une guerre avec l'Autriche, pour la navigation d'Anvers sur l'Escaut, et déjà les régiments qui devaient marcher étaient désignés. L'École militaire fit mettre quatre cent mille francs de côté pour distribuer à ceux de ses anciens élèves qui seraient dans le cas de marcher, comme gratification d'entrée en campagne, pour faire leur équipage, et il avait été décidé que pareille somme serait employée tous les ans, pendant la guerre, pour indem-

niser ceux qui les auraient perdus par les événements de la campagne.

On a dit que l'éducation de l'École militaire était trop grande, trop splendide pour des jeunes gens sans fortune, qui avaient été accoutumés à une vie plus simple et qui devaient ensuite, dans le corps, et surtout en campagne, supporter de grandes privations. L'expérience m'a prouvé le contraire. J'ai vu partout les jeunes gens de l'École militaire supporter aussi bien, j'oserai même dire mieux que les autres, les fatigues et la misère de l'émigration, tandis que leurs camarades restés en France se comportaient de même dans les armées françaises, et je suis resté persuadé qu'une nourriture saine, abondante et succulente, fortifie les organes des jeunes gens et leur donne une force qui leur fait supporter ensuite, avec moins de danger, les plus fortes privations.

Les véritables vices de l'École étaient d'abord une corruption de mœurs, presque inévitable dans les établissements où le commerce avec le sexe est interdit, et qui nuisait beaucoup plus à la santé des jeunes gens que s'ils avaient eu plus de liberté. En second lieu, le défaut d'émulation : l'élève qui ne voulait rien faire en avait toute la liberté ou ne travaillait réellement que dans la classe du génie et de l'artillerie, parce qu'on ne pouvait en sortir pour être placé qu'en répondant convenablement aux examens annuels qui avaient lieu pour l'admission dans ces corps. Les jeunes gens destinés à l'infanterie et à la cavalerie, sûrs que, quand ils seraient âgés de dix-sept à dix-huit ans, ils seraient placés à leur tour, que leur plus ou moins d'application n'y changerait rien, se négligeaient presque tous, tandis qu'ils avaient bien travaillé dans les écoles de province où ils avaient pour perspective leur admission à celle de Paris, ce qui était un objet de grande émulation.

Il est vrai que tous les ans on distribuait trois croix de Saint-Lazare, mais on les obtenait sans concours public. L'expérience que l'on avait, que les jeunes gens dont les parents venaient le plus souvent aux assemblées du jeudi du gouverneur les obtenaient de préférence, la certitude où l'on était que les professeurs étaient moins consultés sur le choix que les officiers, presque tous ignorants, qui ne jugeaient du

mérite des jeunes gens que par leur aptitude à faire ou à commander l'exercice et par la sévérité avec laquelle ils punissaient leurs camarades lorsqu'ils étaient élevés à l'emploi de sous-officiers, toutes ces raisons, dis-je, tuaient l'émulation qu'aurait donnée la distribution de ces trois croix si elle s'était faite avec justice. Je puis certifier, que sur neuf croix que j'ai vu donner pendant les trois ans que j'ai été à l'École militaire de Paris, il n'y en a eu que trois données avec justice.

La compagnie de cadets gentilshommes, — c'est ainsi qu'on appelait les élèves, — était commandée habituellement par un sergent-major choisi au milieu d'eux; elle était partagée en quatre divisions, commandées par un sergent ou chef de division, et chaque division en trois pelotons, commandés par un chef et un aide, en tout vingt-neuf sous-officiers. Ces places auraient dû être pour ceux du travail desquels on aurait été le plus satisfait, mais comme c'était le conseil d'état-major, composé des officiers, qui les donnait, et que le témoignage des professeurs n'y servait de rien, elles n'étaient accordées qu'à ceux qui faisaient le mieux l'exercice, qui avaient un meilleur ton de commandement et, surtout, à ceux qui punissaient le plus sévèrement, à tort et à travers, les fautes les plus légères de leurs camarades.

Il y a tels individus que j'ai méprisés, et que je mépriserai toute ma vie, pour n'avoir pas craint de s'avancer et même d'obtenir la croix par de telles voies, et d'avoir poussé les choses au point de faire chasser de l'École des jeunes gens souvent très recommandables, et qu'on a vus plus tard avoir, dans les corps où ils étaient enfin parvenus à se placer, une considération bien supérieure à celle des auteurs de leur perte. J'ai vu le conseil des officiers renvoyer et perdre des jeunes gens pour des fautes qu'on ne peut appeler que de véritables polissonneries. C'était réellement inconcevable.

On a demandé avec ironie quels étaient les grands hommes qu'a produits l'École militaire qui justifiassent les frais de l'éducation qu'ils avaient reçue aux dépens de l'État. La manière d'y répondre péremptoirement est, ce me semble, de demander quel rôle auraient joué ces jeunes gens, si le gouvernement ne s'était pas chargé de leur éducation. Relégués

dans le fond de leur village, où ils auraient appris à lire et à écrire du maître d'école de l'endroit, ils n'auraient été propres qu'à servir dans les emplois subalternes, tandis qu'on les a vu rivaliser de talent, de mérite et d'instruction avec tous ceux auxquels des parents plus fortunés avaient fait donner la plus brillante éducation.

Les professeurs de l'École militaire étaient, en général, des gens du plus grand mérite : MM. Lepaute d'Agelet, Legendre, Lacroix, Labbé, Beaujée, Domairon étaient du nombre. Si l'instruction de leurs élèves n'a pas été poussée aussi loin qu'elle pouvait l'être, j'en ai dit la raison : le défaut d'émulation. Cette raison était donc indépendante de leur mérite et de leur volonté. Par une bizarrerie fort extraordinaire, le professeur de la classe du génie, qui aurait dû être un homme du premier mérite, était au contraire un ignorant qui n'aurait pas été reçu s'il se fût présenté à l'examen avec ses élèves, et cependant il est sorti de chez lui des sujets très forts. C'est qu'il y avait, parmi les jeunes gens, une tradition plus ancienne que lui, que l'on se transmettait les uns aux autres, et que d'ailleurs l'élève qui est assuré que le maître lui lèvera la difficulté qu'il rencontre s'occupe peu de la résoudre, tandis que celui qui est privé de ce secours est obligé de travailler de lui-même et de se former davantage.

Mais, de tous, le plus extraordinaire en son genre était, sans contredit, le professeur d'histoire Léguille. Doué de la mémoire la plus heureuse, de l'élocution la plus facile, il racontait l'histoire à ses élèves avec une grâce, une facilité, je dirai même un charme, qui captivait souvent pendant une heure et demie l'attention la plus soutenue de ses jeunes élèves. Quelquefois, sans doute lorsqu'il n'avait pas eu le temps de préparer la leçon ordinaire, il comparait les circonstances d'alors avec celles qui avaient eu lieu à différentes époques de notre histoire. Il nous indiquait les causes générales de la prospérité, de l'accroissement, de la décadence des gouvernements et des empires. D'autres fois il nous donnait des règles de conduite dans le monde, dans les circonstances difficiles de la vie, et, toujours, il nous intéressait vivement. Nous touchions à cette époque au commencement de la Révolution : les deux assemblées des notables avaient fait décider

les États Généraux. Nous nous sommes plusieurs fois étonnés par la suite, lorsque nous nous sommes rencontrés ensemble, d'autres de ses élèves et moi, de la sagacité avec laquelle il avait prévu les premiers événements de la Révolution.

Je me suis souvent rappelé l'impression qu'avait faite alors sur moi une réflexion qu'il avait eu l'occasion de nous faire plusieurs fois. C'est que, dans les désordres civils, il était ordinairement avantageux pour le particulier qui visait la fortune de s'attacher à quelques-uns des principaux chefs qui prenaient parti contre le roi, parce qu'il arrivait de deux choses l'une : ou que ce chef avait le dessus, et alors il faisait sa paix avec la Cour en stipulant de grands avantages pour lui et pour tous ceux qui s'étaient attachés à son sort, ou bien il était battu et, pour achever de le détruire, la Cour ne manquait pas de faire les conditions les plus avantageuses à ses principaux partisans pour les détacher de lui.

Notre histoire, surtout à l'époque des guerres de religion, de celle de la Ligue et de la Fronde, est pleine de ces exemples. Je m'étais, en conséquence, bien promis, s'il survenait quelque trouble de mon temps, de m'arranger en conséquence. Cependant, quand l'occasion se présenta, je ne me suis plus souvenu de cette résolution, et il est probable même que je ne m'en souviendrai jamais, parce que je suis bien persuadé qu'une pareille conduite peut mener à la fortune, mais rarement à la considération.

Malheureux le militaire qui, étant sans fortune, est obligé de calculer avec son estomac pour se décider sur le parti qu'il doit prendre dans les dissensions civiles et qui se trouve forcé de combattre contre son opinion et ses principes [1].

H.-A.-L. DE CASTRES

1. Le manuscrit s'arrête brusquement ici. Sera-t-il possible de retrouver un jour la suite des *Souvenirs* d'H.-A.-L. de Castres ? Qui sait si les quais de Paris ne réservent pas cette surprise ?

F. P.

LE PASSÉ VIVANT

VII

Le comte Ceschini, à son arrivée à Paris, en 1875, était un jeune homme de vingt-cinq ans, de haute taille, les épaules larges, le visage régulier, la barbe noire et de beaux yeux. Il parlait le français avec aisance et pureté. Lorsqu'il s'animait, il mêlait parfois à son langage quelques mots italiens qui lui servaient à exprimer sa pensée avec plus d'exactitude et de couleur. En même temps que les syllabes sonores de son pays lui revenaient aux lèvres, ses gestes, d'ordinaire mesurés. devenaient plus fréquents et plus vifs. Son visage aussi perdait de sa froideur voulue, et sous ce gentilhomme correct et réservé apparaissait le mime qui se cache en tout méridional, mais dont cessait vite la verve brusquement réprimée.

Cette transformation passagère, qui n'était que l'effet d'une âme ardente et passionnée, n'avait d'ailleurs jamais rien de ridicule. Personne n'eût songé à sourire des fougues soudaines du comte Ceschini. Qui donc est disposé à se moquer de quelqu'un dont la visible force corporelle se joint à une adresse notoire aux armes et qui, de plus, se recommande au sérieux par un grand nom et par une grande fortune? Aussi le comte Ceschini fut-il bien accueilli par la meilleure société de Paris.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904.

Quoiqu'il possédât à Rome un fort beau palais, le comte Ceschini n'était pas Romain. Sa famille était originaire de Viterbe. C'est aux environs de cette petite ville farouche et sombre qu'il était né, à la villa Ceschini, célèbre par ses jardins, ses eaux, ses buis et ses magnifiques rouvres. Orphelin, riche et libre de ses actions, il était venu à Paris, — comme il le disait alors avec franchise en montrant ses dents blanches entre ses lèvres rouges, — pour s'y amuser. Aussi s'amusait-il de son mieux. Il était d'ailleurs intelligent et lettré, aimant les arts et particulièrement le théâtre. Ce fut donc par une comédienne que commencèrent les amours françaises du comte Ceschini. La jolie mademoiselle Alaret accueillit l'hommage du jeune étranger. Le comte Ceschini fut heureux.

Chez mademoiselle Alaret, le comte Ceschini rencontra le comte de Franois. Les deux hommes se lièrent et M. de Franois fut la cause involontaire de l'événement qui bouleversa la vie du comte Ceschini. En effet, à un dîner chez M. de Franois, le comte Ceschini fut présenté à la marquise de Raumont.

Madame de Raumont était, à cette époque, dans tout l'éclat de sa beauté. Blonde, altière et souriante, elle répondit d'un signe de tête au salut du comte Ceschini. Il lui offrit le bras pour la conduire à table. Ils se trouvèrent assis l'un à côté de l'autre.

Huit jours après, le nom de la marquise de Raumont et du comte Ceschini était sur toutes les bouches. Un soir, madame de Raumont n'était pas rentrée au domicile conjugal. Par une lettre, elle avertissait son mari qu'elle aimait le comte Ceschini et que, ce soir même, elle se donnait à lui. Madame de Raumont ne réclamait que sa liberté. Elle laissait son argent aux mains de M. de Raumont, et se contentait d'une modeste rente annuelle. M. de Raumont devait renoncer à toute action judiciaire. Elle ne voulait pas que leur nom traînât devant les tribunaux. N'était-elle pas Raumont comme lui? En cessant d'être époux, ne demeuraient-ils pas les cousins qu'ils étaient avant leur mariage, et ne valait-il pas mieux régler en famille cette péripétie intime?

M. de Raumont, dans le premier moment de sa fureur,

songea aux gendarmes, puis il sentit les inconvénients de ce procédé. C'était un homme assez indifférent et qui aimait ses aises. A défaut de la femme, la fortune lui demeurait. Il était disposé, en somme, à accepter les faits accomplis; mais que dirait le monde? Le comte Ceschini se prêta volontiers à la solution désirée. Avant que l'événement fût encore public, ils s'alignèrent sur le pré, aux environs de Paris. Le duel fut correct. Les deux adversaires se battirent courageusement et raisonnablement, comme des gens qui accomplissent une action nécessaire. Ils furent tous deux convenablement blessés. Les témoins, dont l'un était, pour le comte Ceschini, le comte de Franois, rédigèrent le procès-verbal de la double blessure qui semblait autoriser les combattants à garder en compensation ce dont chacun des deux entendait bien ne se pas dessaisir, — l'un la belle marquise, l'autre de quoi se consoler de sa perte.

A peine rétabli, le comte Ceschini offrit à madame de Raumont de fuir le bruit que ces événements avaient fait autour d'eux. Il voulait l'emmener, non pas à Rome, où leur situation eût été difficile, mais dans sa villa, près de Viterbe, où ils vivraient solitaires et tranquilles en leur amour, au murmure des cascades et des jets d'eau, dans l'odeur des buis et des roses, dans le silence de la vieille demeure familiale. Madame de Raumont refusa. Elle détestait les voyages et tenait à ses habitudes. N'était-ce pas pour conserver son nom de jeune fille qu'elle avait épousé son cousin? Ce fut le même sentiment qui, plus tard, quand la loi sur le divorce fut votée, l'empêcha de demander le sien et de permettre que le comte Ceschini obtînt à Rome l'annulation du mariage religieux. Elle déclara donc à son amant qu'elle ne quitterait pas Paris et que le changement arrivé dans sa vie lui suffisait. Et la singulière personne qui venait de céder à un mouvement de passion si brusque et si violent, qui avait poussé jusqu'au scandale le droit d'une femme à choisir qui elle veut aimer, n'aspirait qu'à s'établir régulièrement dans l'irrégularité superbe de sa nouvelle position.

Ceschini consentit au désir de madame de Raumont. A part lui, il était stupéfait de ce calme et de cette simplicité dans l'aventure. Il imaginait que cet amour, commencé dans la

promptitude d'un coup de foudre et dans l'éclair des épées croisées, aurait dû se continuer dans le roman et le mystère. Aussi sa surprise fut-elle extrême quand il vit madame de Raumont louer un petit appartement, boulevard Malesherbes, en face du parc Monceau, et s'y installer, seule.

Une fois chez elle, madame de Raumont organisa sa nouvelle existence avec une audace et une assurance admirables. Elle ne manqua aucune occasion de se montrer en public avec le comte Ceschini. Elle se faisait voir avec lui au Bois, aux courses et au théâtre, indifférente aux regards et aux sourires, et comme s'il n'y eût rien eu en sa conduite que de naturel, de logique et de parfaitement raisonnable.

Durant les premières années de sa liaison avec le comte Ceschini, madame de Raumont vécut assez isolée. Peu à peu quelques-uns de ses amis et quelques-unes de ses amies qui s'étaient éloignés d'elle vinrent frapper à sa porte. Elle les accueillit comme si elle les avait vus la veille. Ils revinrent plus nombreux et devinrent plus assidus. Elle les recevait volontiers autour d'une tasse de thé. Le comte Ceschini paraissait à ces réunions en visiteur respectueux et en sigisbée empressé. Ses façons étaient irréprochables. Il parlait souvent de son goût pour Paris et de son dessein de s'y fixer définitivement.

Il avait acheté un terrain en bordure du parc Monceau et y faisait construire. L'hôtel du comte Ceschini reproduisait fidèlement l'aspect d'un palais de Rome ou de Florence. Sur la rue, il dressait sa façade austère. Par derrière, il s'ouvrait sur les verdures du parc. Le comte Ceschini le meubla à l'italienne. Il fit venir les plus beaux meubles et les plus beaux tableaux de sa villa de Viterbe. Le vestibule était pavé d'une superbe mosaïque antique découverte au XVIIe siècle, à Subiaco, par le cardinal Ceschini, et qui représentait les saisons. Les murs du grand salon étaient ornés de tapisseries qui avaient pour sujet les travaux d'Hercule. Sur l'une d'elles on voyait le héros soulager Atlas du poids du monde, et en soutenir de son épaule la boule tissée de laine et de fil d'or. Il y avait aussi, à côté du salon, un délicieux boudoir tout en glaces, peintes de fleurs.

Ce fut dans ce boudoir que se tint d'ordinaire madame de

Raumont, car, lorsque le comte Ceschini habita l'hôtel enfin terminé, elle prit l'habitude d'y venir passer l'après-midi. Comme à ses amis qui la demandaient boulevard Malesherbes on répondait qu'ils trouveraient sûrement madame la marquise chez M. le comte Ceschini, ils se décidèrent vite à l'y rejoindre. Quoi de plus simple que madame de Raumont rendît visite à un adorateur si fervent et si respectueux, qui, depuis plusieurs années déjà, donnait l'exemple de la passion la plus constante et la plus exclusive ?

Peu à peu madame de Raumont s'accoutuma à déjeuner chez le comte Ceschini. Bientôt elle y dîna également chaque jour. Le comte pria, l'une après l'autre, les personnes de la société de madame de Raumont à goûter, comme elle le faisait elle-même, de sa cuisine. Le cuisinier du comte Ceschini était remarquable. Le bruit s'en répandit, et bientôt l'hôtel du parc Monceau fut considéré comme une des meilleures tables de Paris. Le petit boudoir de glaces devint trop étroit pour tous ceux qui désiraient présenter leurs hommages à madame de Raumont. Elle avait l'art de recevoir. M. de Raumont, son mari, disait, en plaisantant, que ce qu'il regrettait le plus était de ne pouvoir être admis au moins comme « cousin » aux dîners que présidait sa femme chez le comte Ceschini.

A onze heures, tout le monde se retirait, au moment où l'on annonçait la voiture de madame de Raumont, qui chaque soir la ramenait à son appartement du boulevard Malesherbes. Chaque soir aussi, sur le minuit, le comte Ceschini s'y introduisait en bonne fortune, tandis que le concierge montait derrière lui éteindre le gaz. Et cet humble stratagème entretenait, à défaut de mieux, chez l'amoureux romanesque qu'était le comte Ceschini, l'illusion de l'intrigue et du mystère.

Une conduite si réglée et si décente fit de la liaison de la marquise de Raumont et du comte Ceschini quelque chose d'établi et d'accepté, surtout quand le temps se fut chargé de prouver ce qu'elle avait de solide et de respectable. Elle était admise, consentie, officielle. On reconnaissait même à cette longue fidélité libre un caractère de dignité que n'ont pas les infidélités légitimes de beaucoup de ménages. Elle leur valut

d'être entourés d'une estime très particulière, et ce fut ainsi qu'ils vécurent durant vingt-cinq ans : la barbe noire du comte Ceschini avait grisonné et les blonds cheveux de la marquise de Raumont avaient presque blanchi, car ils étaient tous deux du même âge. Elle portait le sien ouvertement, sans chercher à se rajeunir, confiante en sa beauté dont le pouvoir, pendant un quart de siècle, avait fait oublier à son amant tout ce qui n'était pas elle.

En effet, du jour où le comte Ceschini avait rencontré les yeux de madame de Raumont, il n'avait plus regardé une femme. De ce qu'il avait été auparavant, il ne restait plus rien en lui. Il avait même désappris la langue et les façons de son pays, et cependant madame de Raumont était jalouse, au fond d'elle-même, de cette Italie, de cette rivale mystérieuse dont le souvenir survivait en la pensée de son amant. Trop orgueilleuse pour rien avouer de ce sentiment, elle avait toujours été sourdement hostile à tout ce qui rattachait le comte à la terre ennemie. Il l'avait senti. Aussi évitait-il de recevoir à Paris aucun de ses compatriotes. Il avait relâché peu à peu les liens de famille et d'amitié qui eussent pu l'attirer là-bas. Son amour lui rendait faciles ces ruptures lointaines. Mais il conservait toujours une affection silencieuse pour sa patrie. Avec l'âge, même, cette amitié cachée s'était comme réveillée et quelquefois, en traversant son salon pour aller rejoindre madame de Raumont dans le boudoir aux glaces peintes, devant la grande tapisserie où Hercule, sur son épaule, soutenait la boule de laine et d'or du monde, il revoyait le bassin rond de sa villa de Viterbe où ce même Hercule en bronze, parmi les jets d'eau, levait dans le ciel le globe de métal.

Aussi avait-il été fort surpris et touché jusqu'aux larmes quand madame de Raumont lui avait conseillé, pour le bal qu'ils voulaient donner, que le costume italien fût exigé de tous ceux qui y prendraient part. Chacun serait libre de le choisir dans l'époque qui lui conviendrait le mieux, mais pendant toute une nuit l'Italie envahirait l'hôtel du parc Monceau avec ses modes de tous les temps, et madame de Raumont elle-même se conformerait à la règle imposée par sa fantaisie inattendue.

VIII

Sur leurs socles de porphyre, dans le vestibule de l'hôtel Ceschini, les bustes antiques, de leurs yeux de marbre, regardaient les arrivants. Maurice de Jonceuse, Lauvereau et Jean de Franois s'arrêtèrent un instant au pied de l'escalier.

De marche en marche, un cardinal y laissait traîner la queue de son manteau rouge et un pêcheur napolitain les mailles de son filet tanné. Derrière eux, montaient une Colombine et un Pantalon. On entendait une rumeur sourde faite de voix et de musique. En haut, accoudés à la rampe, des hommes et des femmes se penchaient, habillés d'étoffes éclatantes ou claires. Une fraise tuyautée au cou, le petit bonnet rayé au front, la cape au torse, le rire élargissant sa face joviale et ironique, ce Scapin n'était autre que le peintre Genvron, qui interpellait Lauvereau et dont les paroles se perdirent dans le tumulte de la porte ouverte à deux battants par deux valets de pied en costumes de sbires. Les noms lancés à pleine voix dans l'air brûlant et lumineux de la salle de bal volaient droit au comte Ceschini, debout à l'entrée pour recevoir les invités.

Le comte Ceschini était superbe. La lumière sculptait ses traits solides. De son épaule, retenus par une agrafe de métal, tombaient les plis amples de la toge romaine, blanche et bordée de pourpre. Sa main se tendait pour l'accueil au bout d'un bras musculeux. Les lacets des sandales se croisaient sur ses jambes nues,

Tandis que Maurice de Jonceuse et Lauvereau le saluaient, Jean de Franois admirait, de loin, madame de Raumont.

Vêtue de longues tuniques superposées, elle ressemblait à une statue vivante. De grandes boucles d'oreilles ouvragées caressaient ses joues. Ses cheveux presque blancs se relevaient sur son front en une coiffure compliquée et bizarre.

— Ils sont magnifiques, — disait Jonceuse à Lauvereau pendant que Jean de Franois causait avec le comte Ceschini.

Sous le plafond doré, soutenu par des colonnes de marbres divers, contre les murs tendus des tapisseries herculéennes, une foule compacte et bigarrée se pressait dans une confusion mouvante. Béatrice et Laure y voisinaient avec Monna Lisa et Fiammetta. Des condottieri en armure coudoyaient des brigands calabrais au chapeau pointu; des pifferari des Abruzzes s'écartaient devant des pâtres de la Romagne. Un doge de Venise montrait son bonnet à corne pareil à une conque marine. Des cardinaux plaisantaient avec des moines. Il y avait des courtisanes et des contadines, des dames de la cour des Médicis et des paysannes. Un Othello à face charbonnée rajustait son turban mauresque. Deux Juliettes s'observaient avec jalousie. Des carabiniers heurtaient des arlequins. Des tableaux célèbres semblaient avoir envoyé là leurs personnages. Les uns sortaient des *Noces de Cana* de Veronèse, les autres du *Printemps* de Botticelli. Dante s'entretenait avec un garibaldien à chemise rouge. Un homme en habit surbrodé, avec un jabot de dentelle d'or, des bagues à tous les doigts et, sur la tête, un chapeau empanaché, arrêta Jean de Franois, qui venait de quitter le comte Ceschini et rejoignait Maurice de Jonceuse et Lauvereau.

— Comment! vous ne me reconnaissez pas, mon cher Franois?... car c'est bien vous, malgré vos moustaches coupées!

M. de Maurebois, par allusion aux goûts de sa femme, avait adopté le costume de Cagliostro. Sa bonne figure suait sous son panache de magicien. Il avait chaud,

— Ma femme est là, tenez, en tireuse de cartes.

Et il entraîna Jean de Franois vers madame de Maurebois. Très fardée en son accoutrement aux oripeaux bizarres, ornés de sequins et de cornes en corail, elle était encore charmante malgré ses quarante ans passés. Assise sur une banquette, auprès d'un jeune homme habillé en pâtre et qui semblait timide et gêné sous sa peau de mouton, elle accueillit Jean avec gaieté.

— Les cartes m'avaient dit que je vous verrais ce soir... Comme ce costume vous rajeunit! Comme vous êtes bien sans vos moustaches! Ah! Jean, Jean!... Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner, l'autre jour?... A propos, je déménage:

rue Darcet, aux Batignolles, un petit hôtel délicieux. Il est hanté, mon cher! C'était mon ambition d'habiter une maison hantée, et justement, celle-là, on y entend des bruits. toutes les nuits... Personne ne voulait louer... Une merveille, un bijou, des fenêtres qui s'ouvrent toutes seules, des portes qui claquent... Nous nous y installerons le 15 avril. Oh! voir un fantôme!

Et madame de Maurebois, d'un œil attendri, regardait alternativement Jean de Franois et le jeune pâtre assis à son côté et dont les yeux ne quittaient pas l'échancrure de son corsage.

— Mais je ne vous ai pas présentés. Monsieur Léon Corambert... le vicomte de Franois.

M. Léon Corambert, debout, ramenait avec embarras sa peau de mouton sur son épaule. Il avait à peine vingt ans, et une figure douce. Il balbutia :

— Oh! je connais bien monsieur... Nous allons être voisins de campagne.

Il ajouta :

— C'est mon père qui a fait bâtir près de Valnancé... Vous savez, cette affreuse chose moderne.

Et il rougit jusqu'aux oreilles.

— ...Tandis que Valnancé, c'est si beau!... et j'aime tant ces vieilles demeures d'autrefois!... Papa est furieux quand je lui dis ça.

Madame de Maurebois considérait son pâtre avec délices, puis elle s'adressa des yeux à Jean de Franois comme pour obtenir son assentiment à cette nouvelle passion qui faisait battre son cœur trop tendre sous son corsage à sequins et à coraux.

Séparé de Maurice de Jonceuse, dont le bonnet de pourpre s'éloignait dans un remous de têtes, Lauvereau se faisait place avec peine au milieu des groupes. Çà et là, il reconnaissait un visage. Pressé, heurté, il cherchait à gagner une porte. Le bal était dans son plein. La chaleur était étouffante. M. Braux, le collectionneur, lui sourit, sous une grosse perruque poudrée. Un Polichinelle l'appela par son nom. Lauvereau s'effaça contre le mur devant le sculpteur Bordolle en

Michel-Ange. La pointe de la grande barbe géniale lui effleura la joue. Il se recula. Derrière lui, une draperie céda. Son talon rencontra la marche d'un étroit escalier qui conduisait à une loggia en face de celle des musiciens. Une fois là-haut, il s'accouda à la balustrade.

Tout d'abord, il s'amusa à suivre des yeux la toge blanche bordée de pourpre du comte Ceschini. Lauvereau admirait ses gestes nobles ; mais que d'autres n'avaient point cette allure et cette aisance ! Les têtes ne semblaient pas appartenir aux corps et les corps ne convenaient pas aux vêtements. Le mouvement seul et la confusion rendaient le spectacle supportable.

« Qu'ils s'arrêtent un instant, tous ces gens, — pensait-il, — et on aura devant eux l'impression sinistre que l'on éprouve dans un cabinet de cire. Ces costumes du passé ne sont beaux et vivants que pendus à un clou ou tenus à la main. Seulement alors ils évoquent quelque chose. Sur le mannequin même ils ont encore une sorte de vie mystérieuse, mais, sur le dos de nos contemporains, ils sont piteux et lamentables. Ceschini et la marquise, eux, pourtant, sont assez bien en leur accoutrement à la romaine... Tiens, voilà le comte qui parle à Jean. Il est étonnant, celui-là, par exemple, en son habit vénitien... Mais cette dame, là-bas, en ange de Botticelli ! diable !... A première vue, tout cela fait une certaine illusion, puis crac !... Si j'allais au buffet me mettre un peu de champagne dans l'estomac et d'ivresse dans l'œil ?... Ah ! je ne suis pas gai, ces temps-ci... Jonceuse non plus... Au fond, il est très embêté d'avoir quitté Vera. Quant à Jean, c'est ce soir qu'il doit rencontrer son Américaine... Pauvre garçon !... D'ailleurs, c'est une idée admirable de ce vieux fou de Ceschini d'avoir organisé une entrevue à un bal masqué. Je trouve même cela une invention philosophique et la meilleure critique qu'on puisse faire de ce genre d'union. L'entrevue en travesti est une trouvaille... Du reste, ne se marie-t-on point toujours déguisé l'un à l'autre ? Est-ce qu'on se connaît quand on s'épouse ? Ceschini est dans le vrai... Ah ! il a sur le mariage des notions singulières, ce personnage qui fête par une mascarade ses noces d'argent illégitimes et qui invite cinq cents personnes à cette céré-

monie bizarre... Au fait, ce doit être la Raumont qui aura voulu se montrer en public à côté de l'homme dont elle célèbre, ce soir, l'asservissement définitif. Voilà qui eût amusé Balzac! Je vois ça dans un de ses romans. Il y a tout de même quelques jolies femmes. Cette grande-là... Mais je n'ai pas aperçu la petite Saffry... Ma foi, j'ai soif!... »

Lourdement, Lauvereau descendait la spirale obscure de l'escalier quand il dérangea quelqu'un assis sur l'une des marches et qui se leva péniblement.

— Comment, Unterwald, c'était vous le condottiere? je croyais que vous ne donniez plus que dans le XVIIIe siècle?

M. Unterwald poussa un soupir.

— Ah! mon cher, quelle idée j'ai eue là! J'étouffe dans cette armure : je n'en puis plus; c'est d'un poids!... Mais elle est authentique, vous savez.

Et M. Unterwald caressait fièrement le corselet d'acier bruni qui lui meurtrissait le dos et les épaules. Il soupira de nouveau.

— Avez-vous vu, Lauvereau, mademoiselle de Saffry? Elle est délicieuse... C'est Ceschini qui lui a fait venir son costume... Elle a l'air d'un personnage de Longhi. Il y en a un autre, un homme. Ah! s'ils étaient en peinture, ils feraient rudement bien, tous les deux, dans ma collection... Décidément, Lauvereau, vous avez raison : le XVIIIe c'est la seule époque... Oh! cette armure!...

Et M. Unterwald soupira encore une fois profondément.

— Allons boire, — dit Lauvereau en prenant le bras cuirassé du condottiere; — cela vous donnera des forces.

Au buffet, on s'écarta devant ce spectre de fer. Lauvereau en profita pour s'approcher. Le verre qu'on lui tendit était un verre de Venise irisé dont le cristal semblait pétiller avec le vin versé... Au fond de la salle, au-dessus des pyramides de fruits et des édifices de pâtisseries, un tableau de l'école du Titien montrait sur un lit de pourpre un corps allongé de Vénus nue. Lauvereau buvait. Sur un autre lit, il imaginait un autre corps qu'il connaissait bien. La nudité peinte lui en évoquait une autre moins majestueuse. Au lieu de la face placide et hautaine de la déesse, un visage ardent et voluptueux le regardait en souriant... Et, en reposant son

verre, sa grosse main tremblait de désir et de regret. Brusquement, il s'éloigna. Unterwald continuait à avaler force sandwiches.

« Où peut être Jean?... Ah! c'est vrai, miss Watson!... »

Et Lauvereau rentra dans la galerie lumineuse, toute vibrante de voix, de mouvements, de couleurs et de musiques.

Jean de Franois laissa passer devant lui le comte Ceschini. La laine souple de la toge blanche lui frôla la main. Ils étaient dans le boudoir de glaces peintes où se tenait d'ordinaire madame de Raumont. La porte par où il communiquait avec le salon avait été fermée, on y arrivait par la bibliothèque.

— Je vais vous présenter à une charmante jeune fille, une Américaine, miss Watson. Elle est un peu fatiguée et a voulu venir se reposer ici. Miss Watson, voici le vicomte de Franois, le fils d'un de mes vieux amis; il vous tiendra compagnie. Moi, il faut que je retourne là-bas.

Du geste, il montrait la porte derrière laquelle on entendait, assourdies, la musique et la rumeur du bal.

— Je reviendrai tout à l'heure pour vous mener souper... A bientôt!

La stature romaine du comte s'éloignait au fond de la bibliothèque. Miss Watson et Jean de Franois s'observèrent, un instant, en silence.

Elle portait le costume que l'on voit au portrait de femme de Piero della Francesca qui est à Milan. Elle était assise sur un grand canapé de lampas, les genoux joints, le buste droit, un peu renversée au dossier; sa gorge apparaissait sous les lacis de perles du corsage. Les bras levés, elle arrangeait à sa nuque une mèche défaite de sa coiffure compliquée et gracieuse. La tête inclinée légèrement vers l'épaule, elle considérait Jean de Franois debout devant elle.

— Alors, vous êtes le monsieur qui veut m'épouser et qui a un très beau château?

A l'impertinence du ton, du regard et de l'attitude, Jean de Franois devint blême comme le masque de carton qu'il tenait à la main et qui craqua entre ses doigts avec un bruit sec. Il fit un pas en arrière.

— Je ne suis pas à vendre, mademoiselle, et mon château n'est pas à marier.

Un éclat de rire frais, malicieux et jeune, passa à travers la colère stupéfaite du jeune homme. Miss Watson riait. Le rire donnait à son visage quelque chose de gai, de tendre et d'enfantin. Puis, subitement, elle redevint sérieuse, ne conservant de son rire qu'un sourire des yeux et de la bouche. Et Jean de Franois, interdit, écoutait ce que lui disait miss Watson, avec son singulier accent étranger. Sa voix, tour à tour brusque et douce, se mêlait au bruit de la musique qu'on entendait derrière la porte fermée.

— Oh! monsieur de Franois, il ne faut pas vous fâcher. Oui, j'ai eu tort avec vous... Vous me plaisez beaucoup et votre réponse à moi était très bonne : le château qui n'est pas à marier!... Vous ne m'en voulez pas, cher monsieur de Franois? Non?... Et puis vous avez un très joli costume. J'aime tant la vieille Venise!...

— Mais, mademoiselle, mademoiselle...

Miss Watson reprit :

— Cette Venise, c'est une chère petite ville... J'y ai séjourné tout un automne, cher monsieur de Franois... Il y a deux ans que je suis en Europe... Comment trouvez-vous mon français?... Oui, n'est-ce pas que c'est une chère petite ville? On n'y rencontre plus des masques, comme autrefois, mais ce sont les palais qui paraissent déguisés. Il y en a de toutes les couleurs, des jaunes, des roses, des gris, des rouges, des verts. Ils ont des parures en dentelles de marbre et leurs pieds trempent dans l'eau. Quand on passe devant eux en gondole, ils ont l'air de danser... Tenez, asseyez-vous près de moi, j'ai à vous parler.

Elle se recula sur le canapé pour faire place à Jean de Franois.

— Vous êtes mécontent. Il ne faut pas... Parlons encore de Venise... Il y a un comte vénitien qui voulait m'épouser. Il était très pauvre. Il habitait une petite chambre, mais ses aïeux avaient été doges. Avec mon argent, il aurait racheté un très beau *palazzo* où il y a des fresques de Tiepolo et qui porte le même nom que lui. Vous savez, on a beaucoup voulu m'épouser et beaucoup voulu me marier. J'ai vu de très drôles

de gens, cher monsieur de Franois. Ils me faisaient la cour et demandaient ma main, mais ils ne s'occupaient guère de ma figure. Ils ne pensaient qu'à mon argent, cher monsieur de Franois, car j'ai beaucoup d'argent.

Sa respiration soulevait sur sa poitrine les lacis de perles à travers lesquels apparaissait sa gorge fraîche et jeune.

Elle continua :

— Ils pensaient à mes dollars. Alors, je leur disais des choses méchantes, très méchantes, qui auraient dû les rendre furieux. Eh bien, il n'y en a pas un qui s'est fâché. Ils souriaient et faisaient semblant de ne pas comprendre. Ils étaient très doux, très dociles, à cause de l'argent. Ils ne répondaient pas, et c'étaient de très méchantes choses que je leur disais à eux... Tandis que vous, parce que je me suis un peu moquée, vous avez cassé votre masque et vous êtes devenu tout blanc... C'est pour cela que vous me plaisez beaucoup, et je veux tout vous dire, à vous. Mais asseyez-vous là d'abord, et puis vous saurez !... C'est très joli, ce bal du vieux comte, et je ne croyais pas m'y amuser beaucoup...

Le rire mit un éclair de malice en ses yeux et reparut sur son visage, dont Jean de Franois, sur le canapé, admirait maintenant le profil net, pur et hardi.

— Il me semble que je vous connais très bien, cher monsieur de Franois. On vous a dit, n'est-ce pas : « Il faut épouser miss Watson. » Alors vous avez dit : « Voyons toujours miss Watson. » Et le comte vous a présenté à moi. Il désirait beaucoup être agréable à votre père, mais je sais bien que vous, vous ne teniez pas à m'épouser. Je vois dans vos yeux que non. C'est pourquoi je suis très contente de causer avec vous, maintenant que c'est fini.

Elle s'installa commodément sur le canapé.

— Mon père, à moi aussi, veut que je me marie. Oh ! c'est un très bon papa ! Il a gagné beaucoup, beaucoup de dollars, pour ma sœur Bessie et pour moi. Ma sœur, elle, elle est mariée avec un homme qui fait beaucoup d'argent. Moi, je suis venue en Europe avec ma tante Mary... Elle est en bas dans la voiture, la pauvre *aunt* Mary. Elle n'a jamais voulu se déguiser... Alors, depuis deux ans, je vais où je veux. J'ai été en Italie, en Allemagne, aussi en Angleterre. Papa espère

que je lui rapporterai un mari, puisque ceux de là-bas ne me plaisent pas. J'ai promis de chercher. Je me laisse présenter toutes sortes de prétendants. Je lui en écris les noms. Je lui en fais les portraits... et il attend toujours mon petit fiancé.

Elle haussa les épaules. Sa bouche rouge se fronça en une moue souriante.

— Vous pensez bien, cher monsieur de Franois, que je m'en retournerai toute seule avec *aunt* Mary... Seulement, j'aurai fait ce que désirait mon père et il faudra qu'il m'obéisse, à son tour, quand je lui dirai en descendant du paquebot : « Cher papa, j'aime John Harper, et je veux être sa femme. » Il sera d'abord très en colère, puis il consentira, et John Harper sera mon mari, le cher garçon!... Mais vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous ne connaissez pas John Harper!

Le visage de miss Watson prit une singulière expression de tendresse et de rêverie.

— Oh! il est très laid, John! Il est petit. Il est employé dans les affaires de mon père. Il travaille beaucoup, beaucoup... Il est toute la journée devant un bureau. Il porte toujours un veston gris et une cravate noire. Toute la semaine, il est là, et, le dimanche, il fume un cigare et lit Shakespeare. Je l'aime et je crois qu'il m'aime. Oh! il ne m'en a rien dit. Il est très pauvre, mais il cherche quelque chose, et, s'il le trouve, il deviendra riche. Il faut qu'il trouve, et il m'a écrit qu'il a presque trouvé. Il doit être très triste parce que je ne suis pas là, mais il cherche mieux. Moi, cela m'est bien égal qu'il n'ait rien! mais papa!... Sans cela, je lui aurais dit tout de suite : « Je vous aime,John Harper. » Oh! comme il aurait rougi! parce qu'il est très timide... Il a un ongle écrasé à un doigt de la main gauche, mais c'est avec lui que je veux vivre parce que je crois qu'il sera heureux d'avoir une femme à lui...

Et miss Watson rougit de tout son visage, jusqu'à la racine de ses cheveux blonds. Elle s'était levée du canapé,

— Et maintenant, cher monsieur de Franois, voulez-vous me conduire jusqu'à ma voiture? Il est tard et la pauvre *aunt* Mary doit être fatiguée... Mais que va dire le bon comte Ceschini?... Oh! il a à Rome un très beau vieux palais... J'aime beaucoup aussi cette ville-là, mais pas tant que la

chère Venise, avec ses maisons qui dansent... A Rome aussi elles sont costumées, les maisons, mais elles sont habillées d'étoffes communes; elles n'ont pas l'air de princesses, elles ressemblent à des moines et à des mendiants...

Et le rire clair de miss Watson retentit dans la bibliothèque, qu'elle traversait appuyée familièrement et amicalement au bras de Jean de Franois.

Comme Lauvereau rentrait dans la salle de bal, le Polichinelle qui, tout à l'heure, l'avait, dans la foule, appelé par son nom l'aborda avec une gambade et une grimace. C'était M. de Gercy, déformé par la double bosse de son personnage.

— Mon cher, avez-vous vu Braux?... Est-il assez ridicule avec sa perruque poudrée!...

Et M. de Gercy exposait à Lauvereau ses griefs ordinaires contre son rival; il aurait continué toute la nuit si Maurice de Jonceuse n'eût interrompu les confidences de l'amateur en tirant brusquement Lauvereau par la manche.

— Dis donc, Charles, est-ce que tu connais mademoiselle de Saffry?

Lauvereau fit signe que oui.

— Eh bien, présente-moi...

Et, comme Lauvereau semblait étonné de cette demande soudaine, Maurice de Jonceuse ajouta :

— Eh bien, quoi? Je ne connais presque personne ici, tu sais bien : je ne vais pas dans le monde... C'est le petit Corambert qui me l'a montrée. Elle est délicieuse. Viens : elle est là-bas.

Mademoiselle de Saffry s'entretenait avec M. Unterwald. Le condottiere contemplait la jeune fille, saisi d'admiration. Cette vue l'avait guéri de la courbature que lui causait sa cuirasse. Le costume que portait mademoiselle de Saffry avait appartenu à une comtesse Aldramin dont le portrait par Longhi est au musée Correr. Le comte Ceschini l'avait fait acheter pour elle à Venise. Unterwald s'extasiait justement, car mademoiselle de Saffry était charmante en ces atours du vieux temps auxquels sa jeunesse rendait une vie momentanée. Ses cheveux, relevés sur son front, étaient poudrés. Un ruban

noir cerclait son cou ; sa robe était d'une étoffe de soie argentée, toute brodée de roses, de roses en boutons, de roses épanouies, de roses effeuillées. Lauvereau joignit ses éloges à ceux d'Unterwald.

— Puis-je vous présenter, mademoiselle, mon ami Maurice de Jonceuse ?

Jonceuse s'inclina silencieusement. Mademoiselle de Saffry lui souriait. Soudain, elle baissa les yeux : le regard de M. de Jonceuse exprimait un désir si brusque, si visible, qu'elle en sentit l'intensité comme une brûlure à sa peau.

— Le souper est prêt, mesdames, messieurs ! — criait joyeusement le comte Ceschini, en passant auprès du groupe formé par Lauvereau, Jonceuse, Unterwald et mademoiselle de Saffry.

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous conduire ?

Mademoiselle de Saffry hésitait à accepter le bras que lui offrait Maurice de Jonceuse.

— Mais, monsieur !... — protesta Unterwald.

Avant qu'il eût achevé sa phrase, Maurice de Jonceuse lui tournait le dos, emmenant mademoiselle de Saffry. Dans sa hâte, il avait coudoyé l'armure d'acier bruni :

— Ah mais ! ah mais !... — grommelait le condottiere, furieux.

Mademoiselle de Saffry entendit derrière elle la plainte du pauvre M. Unterwald, alourdi dans sa cuirasse, les doigts écartés en ses gantelets, tandis que Maurice de Jonceuse lui disait de sa voix forte et nette :

— J'ai l'honneur, mademoiselle, de rencontrer quelquefois votre père chez M. Corambert, notre ami commun...

Mademoiselle de Saffry fut sur le point de dégager son bras. Maurice de Jonceuse devina cette révolte instinctive de la jeune fille. Elle le vit pâlir sous la pourpre ardente de son bonnet florentin. Il y avait dans ce visage d'homme quelque chose de violent et de volontaire qui en même temps l'offensait et la flattait. Ils se regardèrent et, baissant la tête, elle mit son pied chaussé de toile d'argent sur la première marche de l'escalier. En descendant, ils croisérent Jean de Franois, qui remontait. Maurice ne l'aperçut point, et made-

moiselle de Saffry remarqua à peine ce jeune homme qui portait comme elle le costume de Venise.

Les invités se hâtaient vers la salle où l'on devait souper et qui se trouvait au rez-de-chaussée. M. Braux et M. de Gercy, inséparables, malgré leurs chamailleries continuelles, fraternisaient, bras dessus, bras dessous. Le garibaldien conduisait le Printemps de Botticelli. Pêle-mêle se hâtaient les Colombines et les cardinaux, les pêcheurs napolitains et les brigands calabrais, les courtisanes, les dogaresses et les piffe-rari. Michel-Ange et Scapin escortaient Shylock. Dante rajustait à ses épaules son camail rouge, et Béatrice le suivait au bras de l'échanson des *Noces de Cana*. Tout cela, dans la lumière vive, s'écoulait de marche en marche, comme une cascade colorée et joyeuse.

Dans le salon presque vide, Jean de Franois aperçut Lauvereau qui consolait Unterwald. Mademoiselle de Saffry lui avait promis de souper avec lui. Lauvereau, tout en calmant le condottiere, était étonné de la façon dont Maurice de Jonceuse s'était emparé presque brutalement, à leur nez, de mademoiselle de Saffry qu'il ne connaissait pas tout à l'heure. Quelle mouche subite l'avait piqué? Unterwald se lamentait.

— Écoutez, mon cher, au lieu de geindre, vous feriez mieux d'aller vous coucher... Je ferai de même. J'ai les jambes rompues, et toi, Jean?

— Ah! moi, j'en ai assez; rentrons, si tu veux.

Le parquet, désert, miroitait sous les lumières. Les pas ferrés d'Unterwald retentirent. Quelqu'un marchait derrière eux. M. de Maurebois, en Cagliostro, avec ses breloques e son panache, appelait Jean de Franois.

— Vous n'avez pas vu ma femme? Je la cherche depuis une demi-heure...

Jean de Franois ne put le renseigner, et M. de Maurebois les précéda sur les marches de l'escalier, qu'Unterwald descendait avec précaution, de crainte de glisser sur ses solerets.

Dans le vestibule, les bustes de marbre s'érigeaient sur leurs socles en gaine. La mosaïque du cardinal Ceschini étalait ses personnages allégoriques et ses guirlandes de fleurs et de fruits. Au dehors, la nuit était douce et presque tiède.

— Si nous revenions à pied, dis donc, Jean? Nous sommes très convenables pour une nuit de mi-carême.

— Volontiers! Je vais avertir le chauffeur de Maurice.

— Adieu!... Moi, je prends une voiture... Mais vous conviendrez, Lauvereau, que mademoiselle de Saffry en a usé bien cavalièrement.

Et Unterwald serra la main de Lauvereau et salua Jean de Franois.

En chemin, Jean dit à Lauvereau :

— Avec qui donc était Maurice tout à l'heure?

— Avec mademoiselle de Saffry.

Jean n'ajouta rien. A la Madeleine, comme ils tournaient rue Royale, Lauvereau jeta son cigare et dit à Jean :

— Eh bien, et miss Watson?...

Jean de Franois ne répondit pas.

— Ton père sera furieux. Enfin, c'est ton affaire!...

Et il alluma un second cigare.

A la place de la Concorde, ils se séparèrent. La place était déserte. Quelques fiacres passaient. Les fontaines de bronze étaient silencieuses. Les sirènes tenaient par les ouïes leurs poissons luisants. Les personnages drapés, assis dos à dos sous la vasque, continuaient leur geste immobile. Le lieu était noble et vaste. Lauvereau pensa à Rome qu'il verrait bientôt. Il était décidé à partir. Il revit la toge romaine du comte Ceschini... Il partirait... Sa grosse cravate le gênait : il en desserra le nœud. Elle lui fit penser au costume qu'il portait... Stendhal!... Une phrase des *Promenades dans Rome* lui revint à l'esprit, où Beyle dit que la rue qui, à Paris, donne le mieux l'idée du Corso est la rue Saint-Florentin.

Il suivait maintenant le quai, lentement. Les horloges de la gare d'Orsay marquaient trois heures du matin. Lauvereau songea aux débris de l'ancienne Cour des comptes. Paris avait eu là sa ruine pittoresque. Ces hauts murs, calcinés magnifiquement, auraient pu aussi bien être des restes de thermes, de basilique ou de temple, quelque édifice du Forum ou du Palatin.

Il était arrivé devant sa porte. Il hésita un instant, puis, remontant la rue de Seine jusqu'au boulevard Saint-Germain, il se dirigea vers le carrefour de l'Odéon. A droite, la rue de

Condé s'enfonçait dans la solitude nocturne. Le trottoir étroit longeait des murs sombres. Au numéro 24, se dressait une vieille maison. Ses grandes fenêtres mornes étaient fermées. Sous le toit, on avait surélevé l'ancienne bâtisse d'un étage un peu en retrait. Lauvereau, la tête en arrière, regardait. Il resta là, assez longtemps, à considérer la façade muette : c'était là-haut qu'habitait Janine, chez sa mère, la couturière. Janine!... Que faisait-elle à cette heure? et lui que faisait-il, le nez en l'air, à se morfondre et à s'enrhumer, en costume de mi-carême, devant un pauvre immeuble de la rue de Condé, tandis qu'il n'avait qu'un mot à dire, — qu'il ne dirait pas?... Brusquement, il pivota sur ses talons et rentra chez lui...

De son lit, Lauvereau imaginait madame de Raumont et le comte Ceschini, debout en face l'un de l'autre, dans la salle de bal maintenant vide, sous les lustres étincelants, devant les grandes tapisseries herculéennes. Elle avait dû poser sa main fine et forte sur l'épaule puissante où l'agrafe de métal retenait les plis de la toge. Cette soirée n'avait-elle pas été, en quelque sorte, l'apothéose de vingt-cinq ans de constance et de passion? Ne donnaient-ils pas tous deux, en leur double costume à l'antique, l'idée d'une double médaille frappée en commémoration de leur amour? Durant ces longues années, Ceschini avait appartenu corps et âme à sa maîtresse. Il lui avait sacrifié sa force et ses pensées, tout ce que le hasard offre à un homme d'occasions, d'événements et d'aventures. Cet instinct de changement et de nouveauté que chacun porte dans son cœur et dans sa chair n'avait abouti, chez Ceschini, qu'au fidèle recommencement du même désir. Il pouvait bien, en paroles, célébrer les exploits innombrables d'un Casanova et les libertés d'une existence sans frein, il n'en était pas moins un exemple de l'esclavage sensuel et sentimental où une femme peut réduire un homme. Comme l'Hercule qui, dans le grand panneau de tapisserie, filait une laine d'or aux pieds de la Lycienne, Ceschini avait trouvé son Omphale, et Omphale maintenant avait les cheveux gris.

Lauvereau ferma les yeux. Au lieu du visage pâle et beau de la hautaine madame de Raumont, un autre visage se des-

sinait dans sa mémoire. La bouche rouge souriait dans une face voluptueuse, sous le reflet ardent des cheveux roux. Lauvereau eut un mouvement de colère. Il aurait voulu que cette chevelure fût blanchie, que cette bouche eût perdu sa fraîcheur pourprée. Il se serait voulu lui-même vieux et fini... Alors la jeunesse de cette Janine ne lui échaufferait pas le sang, et son image ne lui apparaîtrait pas comme aujourd'hui. Il la verrait sur le fond de cendre du souvenir et non dans la lueur de feu du désir qui le brûlait, en ce lit où il avait senti auprès du sien la tiédeur nue de son corps.

IX

Le domestique introduisit Lauvereau dans la bibliothèque. Les livres s'étageaient jusqu'au plafond à compartiments sculptés où des médaillons de faïence bleue et blanche, à la manière des Della Robbia, montraient les attributs des Arts et des Sciences. Par les fenêtres, on apercevait le parc Monceau. A travers les arbres dépouillés, le petit lac luisait. Le lierre grimpait aux chapiteaux de la colonnade. Lauvereau, en attendant le comte Ceschini, continuait à regarder par la vitre ce coin de jardin qui a l'air d'un paysage d'Italie peint par Hubert Robert, quand le bruit d'un pas le fit se retourner.

Madame de Raumont s'avançait vers lui. Elle venait du bout de la vaste pièce, vêtue d'une robe sombre; ses cheveux blanchissants se relevaient sur son front d'un pli harmonieux. Elle tendit la main à Lauvereau et lui demanda s'il s'était amusé au bal. Lauvereau loua le pittoresque des costumes.

Madame de Raumont l'interrompit :

— Tant mieux, monsieur!... Le comte aussi aime ces oripeaux d'autrefois... Tenez le voici... Adieu, monsieur.

Et madame de Raumont, lente et superbe, s'éloigna d'un pas encore jeune.

Le comte Ceschini avait fait asseoir Lauvereau auprès de lui, sur un vaste canapé de lampas rouge au dossier duquel

se voyaient, sous le chapeau et les houppes de bois doré, les armoiries du cardinal Ceschini.

— Vous parliez du bal avec madame de Raumont... Oui, il était assez réussi..., mais cela manquait un peu de... comment dire?... de casanovisme... Oui, il aurait fallu de l'intrigue, de l'ivresse, de la folie, du diable au corps! Il aurait fallu des rires, des apostrophes, des lazzi, du vacarme, des cris de femmes, un bruit de cristal brisé et de soie déchirée, des mains hardies, des bouches audacieuses, tout ce qui n'est plus de notre temps... Les deux seules personnes qui ont profité de leur soirée, je ne vous les nommerai pas!... Oui, ici même, sur ce canapé, sous les houppes et le chapeau du cardinal, pendant qu'on allait souper, ils s'embrassaient de si bon cœur! Je les ai surpris, mais chut!

Et le comte Ceschini se mit à rire, égayé de ce souvenir galant, pendant qu'involontairement Lauvereau pensait à madame de Maurebois, que son mari ne parvenait pas à retrouver et qui pouvait assez bien être, avec le jeune Corambert, le couple amoureux auquel le comte Ceschini faisait allusion.

— Vous avez raison, monsieur, et nous ne reverrons pas des mascarades comme celle où Casanova parut à Milan, menant un quadrille de gueux dont les costumes étaient composés des plus riches étoffes déchirées et rapiécées à plaisir... Mais, à propos de notre aventurier, je suis venu prendre congé de vous...

Lauvereau comptait suivre, les *Mémoires* à la main, l'itinéraire de Casanova, et visiter ainsi Naples, Rome, Venise et les autres villes casanoviennes. Il partait, dans quelques jours, pour l'Italie. Il espérait en rapporter ce livre dont il avait parlé au comte Ceschini.

Celui-ci l'interrompit :

— Votre idée est admirable. Oui, il faut réhabiliter Casanova. On le traite de hâbleur et de menteur. Moi, je suis certain qu'il disait la vérité... Et quel homme! Il faisait des vers. Il dansait la farlane à merveille... Et courageux!... Les Plombs, hein?... Et inventif, et généreux!... Il y a de tout dans sa vie, de l'escroquerie et de la bonté, de la délicatesse et du cynisme, de la débauche et de l'amour... Eh bien, oui, pardieu, il aimait les femmes!

Et toute la figure du comte Ceschini prit une expression d'indulgence, de respect et d'envie.

— Il aimait les femmes! — répéta Lauvereau sur un ton de compassion, de regret et de mélancolie.

Tous deux se regardèrent.

Et, l'un après l'autre, ils nommaient les maîtresses du Don Juan vénitien, celles de sa jeunesse et de son âge mûr, celles d'un jour ou d'une année, les belles ou les laides, les chambrières et les filles, les courtisanes et les demoiselles, les dames et les comédiennes. Toutes leur revenaient à la mémoire, et chacune leur apportait son souvenir, obscène ou brûlant. C'était, la première, cette Lucie de Paséan, si fraîche et si douce, qu'il retrouve vingt ans après déchue et misérable, dans un bouge d'Amsterdam, et Bettine, et Nanette et Marton, qui le recevaient dans leur chambre, et la belle Grecque du Fort-Saint-André, et l'autre belle Grecque du Lazaret, et Lucrezia la Romaine et sa sœur Angélique, qu'il réunit dans un même amour, et Cécile et Marine, les petites sœurs du castrat Bellino, qui devint la charmante Thérèse, et la madame F..., de Corfou, dont il mêlait des cheveux coupés au sucre de bonbons, et la courtisane Mellula, et Christine la fermière, et celle qu'il surnomme la Dévergondée, et Henriette, la jolie Française, qu'il devina femme sous son travesti et avec laquelle il vécut à Parme en se faisant appeler M. de Farusi avant d'être le chevalier de Seingalt... Si c'est à Mantoue qu'il avait eu la Dévergondée, c'est à Ferrare qu'il avait eu la Catinella. Paris lui avait fourni la Saint-Hilaire et Mimi, la fille de madame Quinton, ainsi que ces demoiselles O'Morphy, dont l'une fut sa maîtresse et l'autre la maîtresse de Louis XV. De Paris, le hasard le ramenait à Venise et aux étonnantes aventures de la belle C... C... et de la belle M... M... L'intrigue commencée avec l'une dans un jardin de la Zuecca la conduisait à ce couvent de Murano d'où l'autre s'échappait en secret pour rejoindre M. de Bernis, l'ambassadeur de France, dans le galant *casino* où il la partageait amicalement avec ce rival infatigable...

Et ce n'était pas tout encore. D'autres noms se pressaient sur leurs lèvres.

Et Tonine, qui était servante, et Barberine, et la malade

aux pâles couleurs, des Fondamenta Nuova, et, après sa fuite des Plombs, mademoiselle de la Meure, et mademoiselle X...-C... V..., et madame Baret, l'aimable marchande de modes, qu'il recevait dans son logis de la « Petite-Pologne », et les ouvrières de sa manufacture de toiles peintes, et les Padoanes à Amsterdam, et la femme du bourgmestre à Cologne, et la Toscani, et les filles de Zurich, et l'infâme boiteuse de Soleure qui, par un stratagème nocturne, avait pris la place de madame de X..., et l'adroite Dubois, si voluptueuse et si raisonnable, et la petite Sara, et la comtesse Zeroli, et la juive Lia, et la fille de l'incestueux Desarmoises, et la fatale Renaud...

Et le comte Ceschini, levé du grand canapé rouge, passait et repassait devant Lauvereau, ajoutait un détail, une circonstance, le teint allumé, le geste ample, en sa carrure de beau mâle, sous l'épaisse toison de sa chevelure grisonnante.

De sa voix forte, il énumérait encore la Bassi, et la Strasbourgeoise, et l'actrice Raton, et Mimi d'Aché, et Hedwige et Hélène, les Genevoises, et la comtesse espagnole de Milan, et Zénobie, et Irène, et la marquise Q..., et l'Astrodi et la Lepi, qui était bossue, et Rosalie la Marseillaise, et Véronique de Gênes, et la Corticelli à Florence, et Léonilda à Naples, et Clémentine, et Marceline, qui était la maîtresse de son frère l'abbé, et la terrible Charpillon, qui l'avait fait douter de lui-même, et la Valville, et Maton, et la Castelbajac, et Zaïre la Moscovite, sans oublier Sarah, Victorine, Augûsta, Hippolyta et Gabrielle, les cinq filles de la Hanovrienne!

Lauvereau l'examinait pendant qu'il parlait. Lui aussi, ce Ceschini, aurait été fait peut-être pour la libre existence des aventuriers et des séducteurs de femmes. Il en avait l'instinct violent, le corps robuste. Ses mains velues et délicates étaient faites pour saisir et pour toucher. Elles eussent manié les cartes et palpé les gorges. Ses narines semblaient respirer cette odeur féminine évoquée par tant de noms dont chacun suggérait une brève image de volupté ou de luxure. Pourquoi donc n'avait-il pas couru le monde à la recherche du plaisir, au gré de son caprice et de sa fantaisie? Il avait été jeune, riche, indépendant! Oui, mais il avait rencontré ma-

dame de Raumont, et son élan avait été brisé net parce qu'elle lui avait paru la nécessaire, l'indispensable, l'essentielle, celle qui fait la destinée de toute une vie.

Et Lauvereau revoyait la personne hautaine qui, tout à l'heure, avait traversé la bibliothèque silencieuse de son pas lent, en sa démarche sûre et orgueilleuse. Pour cette femme, Ceschini avait renoncé à toutes les femmes. Elle l'avait asservi et elle le possédait tout entier. Certes l'éternel désir de l'homme pour toute la chair qu'il voit, ou devine, grondait bien sourdement en lui, mais cette rumeur de l'instinct était sans effet. Maintenant qu'avec la vieillesse approchait le sentiment de l'irréparable, cet appel pouvait devenir plus fort et plus pressant ; mais ce ne serait là qu'un vain soubresaut de son esclavage : le comte Ceschini, jusqu'au bout, subirait le joug de sa passion unique. Il avait beau rêver aux excès d'un Casanova, le pauvre comte Ceschini, dénombrer ce troupeau des maîtresses, respirer ce fort parfum de débauche et de priapée qui s'exhalait des pages ardentes et lascives des *Mémoires*, les chemins de l'aventure lui étaient fermés à jamais, comme cette Italie dont il contemplait par les fenêtres de son hôtel, ainsi qu'un souvenir inoffensif et lointain, l'imitation minuscule en cette colonnade du parc Monceau mirant dans une eau morte ses chapiteaux effrités.

Le comte Ceschini était venu se rasseoir à côté de Lauvereau sur le canapé.

— Oui, je crois, cher monsieur Lauvereau, que vous avez eu une idée excellente et que vous rapporterez de là-bas un livre très intéressant.

Il prononça ce mot de « là-bas » sur un ton particulier. Il reprit :

— Et puis, je ne suis pas fâché que vous visitiez mon pays. Vous me raconterez vos impressions, à votre retour. Vous irez à Rome, naturellement... Ah ! Rome !...

Il parlait maintenant presque à voix basse, la main au dossier du meuble, caressant l'écusson aux armes cardinalices. Il évoquait la ville jaune, aux sept collines, sa campagne solitaire, les aqueducs, les tombeaux, les pins, les champs semés d'asphodèles où jadis il forçait le renard au galop de son cheval. C'était là qu'il avait vécu autrefois, et à Viterbe.

— Il faudra, monsieur Lauvereau, que vous alliez à ma villa de Viterbe. Elle est un peu dégarnie ; j'en ai fait venir beaucoup de choses quand je me suis installé ici : les tapisseries du salon, par exemple, et les glaces peintes du boudoir... Mais vous verrez les jardins et les eaux, et je serai très heureux de serrer la main à quelqu'un qui se sera promené dans mes vieilles allées bordées de buis... Ah ! vous ferez un beau voyage, cher monsieur Lauvereau ! Amusez-vous... Les femmes de chez nous sont belles...

Il s'était tu et semblait hésiter. Tout à coup il se décida :

— J'ai encore une faveur à vous demander... Oui, voilà ! Je voudrais, à votre retour, que vous vous arrêtiez à Passignano... Oui, à Passignano. C'est une petite ville entre Milan et Alexandrie. Elle n'a rien de curieux ! Mais, près de l'église, il y a un cloître. Quand j'étais jeune, il y poussait un rosier. Je voudrais savoir s'il existe encore... Oui, Passignano, retenez bien ce nom... Allons, adieu, cher monsieur Lauvereau, et que l'ombre de Casanova vous conduise !

La voix du comte Ceschini, qui avait tremblé légèrement en prononçant le nom de Passignano, s'était raffermie. Sa haute taille se redressa, et il tendit la main à Lauvereau. A l'un de ses doigts, un anneau d'or luisait, lourd et gros comme le chaînon d'une chaîne, — la chaîne dont sa vie portait l'entrave.

Lauvereau retraversa le salon vide. Sur les tapisseries, l'Hercule de laine, aux pieds d'Omphale, filait sa quenouille à fils d'or. Au-dessus des personnages, un bosquet de lauriers entrelaçait son dôme de feuilles. Au fond du paysage, comme contraste au héros captif, les tisseurs avaient figuré des faunes qui poursuivaient des nymphes, et un centaure barbu emportait sur sa croupe pommelée une femme nue...

— Jean, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Je t'emmène en Italie, pour trois mois : cela te va-t-il ?

Jean de Franois, surpris, regardait Lauvereau, qui avait posé sur le marbre de la cheminée son chapeau à larges bords.

Lauvereau regrettait de laisser Jean seul à Paris. L'affaire manquée de miss Watson avait dû exaspérer M. de Franois,

et le séjour de Valnancé en ces circonstances serait pénible au jeune homme. M. de Franois devait être d'humeur insoutenable. Son fils lui avait écrit simplement et sans autre explication, au lendemain du bal Ceschini, que le mariage auquel il avait pensé était impossible. Le père et le fils avaient, malheureusement, l'habitude de ces rapports succincts et sans détails qui ne contribuaient pas à leur intimité ; mais le caractère de Jean était ainsi renfermé et secret : il aurait fallu pour le pénétrer une patience, une douceur, une habileté dont n'usait pas M. de Franois, et ils demeuraient, l'un en face de l'autre, dans une attitude d'observation et d'attente où ils s'irritaient réciproquement.

— Ah ! Charles, comme tu es bon !... Mais, tu sais, je n'ai pas d'argent, et mon père...

— L'argent, j'en ai. Nous ne vivrons pas en princes, mais les auberges sont plus amusantes que les hôtels. Quant à ton père, il ne doit éprouver aucune envie de t'avoir à Valnancé. Tu l'as si bien compris que te voilà encore chez Maurice... J'arrangerai cela... Où en êtes-vous ?

Jean de Franois tendit une lettre à Lauvereau, qui la lut.

— Bigre ! c'est sec, — dit Lauvereau en repliant le papier.

Il reprit :

— Ton père et toi, vous ne vous entendrez jamais... Que veux-tu ? Il considère ton mariage comme une affaire de famille, et ton peu d'empressement à seconder ses vues lui semble une sorte de trahison à ce qui lui paraît, à lui, un devoir, auquel tu te dérobes. Tu penses autrement, c'est ton droit. Au fond, avec tes airs calmes et rangés, je commence à te soupçonner d'être terriblement romanesque. Tu me fais l'effet de quelqu'un qui attendrait quelque chose d'extraordinaire dans sa vie... Quoi ? je n'en sais rien, et toi non plus peut-être !...

Jean de Franois fit un geste évasif.

— Je ne te demande pas de confidences... Alors, jeune ténébreux, c'est convenu : tu viens éclaircir ta mélancolie au soleil. Nous partirons la semaine prochaine, et nous tâcherons de nous distraire un peu.

Lauvereau soupira. Jean aurait voulu le remercier de sa bonté. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Bah! mon pauvre vieux, chacun a ses ennuis en ce monde : qu'y faire? — dit Lauvereau en se coiffant de son large chapeau.

Tous deux se regardèrent longuement, et Lauvereau sentait diminuer et s'éteindre en lui quelque chose d'indéfinissable qu'il avait éprouvé envers Jean de Franois depuis le jour où celui-ci avait rencontré Janine chez lui. La pensée que son ami gardât dans son souvenir l'image déshabillée à demi de sa maîtresse lui avait été insupportable. Certes, il avait eu honte de cette jalousie injuste; il en avait eu peur aussi comme du présage d'un danger. Il était donc enfin plus raisonnable. Le comte Ceschini lui avait été une leçon salutaire, en lui montrant ce que devient l'indépendance d'un homme quand une femme met dans sa vie la passion à la place du plaisir, l'amour au lieu de la volupté, quand elle est non plus le passe-temps d'une heure, mais le besoin durable d'une existence.

Il avait jusque alors évité ce péril. Qu'avait donc en elle cette Janine pour l'avoir troublé si profondément? Était-elle plus belle que d'autres maîtresses quittées sans regret? Non! Alors, pourquoi sa tristesse, son inquiétude? Pourquoi, la nuit du bal, être allé, rue de Condé, se poster sur le trottoir, comme un amoureux transi?... Il avait peut-être eu tort de ne point reprendre Janine, de ne pas épuiser son désir d'elle. Quelle sottise que ces faux principes de défense contre une ennemie imaginaire! L'aimait-elle? A la vue de Jean de Franois, son mouvement de colère était moins une pudeur de femme surprise en négligé que l'irritation d'être traitée en camarade sans importance. C'était sa faute, à lui, si elle était venue ensuite, en corset, chercher ce livre. Elle n'avait fait qu'user d'un sans façon dont il lui avait lui-même donné l'exemple. Il avait été grossier et bête. Elle ne lui en avait témoigné aucun ressentiment. Jusqu'à la fin de leur courte liaison, elle s'était montrée voluptueuse et tendre. Aucun indice où supposer qu'elle crût ou souhaitât à leur caprice mutuel une issue différente de celle convenue d'avance... Pourtant, au moment du départ, quand elle se regardait pour la dernière fois dans la vieille glace à trumeau, il lui avait semblé apercevoir dans ses yeux cet éclair

d'ironie et d'orgueil qui annonce chez les femmes la certitude du pouvoir de leur beauté. Mais n'était-ce pas là une simple illusion de sa vanité? De même lorsque, en lui disant adieu, elle lui murmurait à l'oreille qu'elle serait toujours prête à être à lui de nouveau, n'était-ce point là une simple politesse? Après tout, elle n'avait pas été malheureuse, cette petite, avec lui. Il valait toujours bien le vieux cabot qui avait eu sa primeur, et les autres amants à qui elle avait dû se donner par fantaisie ou par intérêt. D'ailleurs, avec lui, elle n'avait jamais posé pour la vertu. Il avait eu des preuves de son goût au plaisir. C'était une femme comme les autres, plus intelligente, plus fine, plus ardente peut-être. Quelle naïveté d'avoir été jaloux de ce que le pauvre Jean de Franois eût vu un coin de la peau de cette petite comédienne sans rôle et de cette petite gueuse sans pudeur, qui en ce moment pressait sans doute dans ses bras un nouvel amant!... Lauvereau tressaillit. Il se sentit dans la bouche un goût d'amertume, et brusquement il dit à Jean :

— Allons, mon vieux, dans huit jours nous serons à Naples. Je t'aime bien, mon petit Jean, et je serai content si tu l'es aussi.

Dans la rue, il éprouva un sentiment de repos et de délivrance. Il allait partir avec Jean de Franois. Maintenant, au moins, il était sûr qu'il n'irait pas proposer à Janine de l'emmener avec lui. Il était à l'abri de cette tentation dangereuse. Il était certain de l'avoir eue. Cela s'était passé sourdement, au fond de son esprit, dans ce moi lointain qui ne participe pas à nos actions, mais nous en suggère sournoisement les pensées. Cela eût été bon, pourtant... Oh! les longues heures des nuits dans les lits d'hôtel... Les fenêtres seraient ouvertes sur la mer... Des parfums de fleurs pénétreraient dans la chambre avec des échos de chansons... Le ciel serait étoilé; il ferait chaud... Oui, mais ensuite, comment échapper à la sorcellerie de ce corps charmant dont le souvenir se mêlerait à des souvenirs de voyage et de bonheur, de lassitude et de volupté? Déjà il n'en pouvait oublier la possession rapide et passagère. Que serait-ce ensuite? La satiété

peut-être ; mais peut-être aussi l'habitude, l'asservissement à un désir durable, renaissant, — définitif. Non !...

X

Du bout de la salle, le gardien obséquieux et empressé leur faisait signe de s'approcher de la petite table où il vendait des photographies et des catalogues. Il avait de grosses moustaches noires, l'œil vif et rusé, et, voyant que son étalage n'attirait guère les visiteurs, il courut après eux et les amena par gestes à une large fenêtre qu'il ouvrit et qui donnait sur un balcon.

Lauvereau et Jean de Franois s'accoudèrent à la balustrade.

Des jardins, des maisons, s'étageaient sur la croupe roide de la colline et descendaient en un désordre pittoresque et coloré ; puis ces maisons, d'abord éparses, se rassemblaient, se pressaient, les unes contre les autres, se multipliaient, devenaient une ville, étendue là, entre les montagnes et la mer, dans la courbe d'un golfe bleu, avec ses rues, ses toits, ses dômes, ses campaniles, sous un ciel clair et sous un soleil ardent qui dorait les marbres, empourprait les tuiles et les briques, faisait luire l'éclair d'une vitre et saupoudrait tout d'une cendre de lumière. Et le plus étonnant encore de ce spectacle, ce n'était pas Naples tout entière apparue en sa beauté, c'était sa rumeur sourde, vaste, continuelle. L'oreille en recevait le grondement lointain et en percevait distinctement les bruits divers. De la masse de ce murmure se détachaient, par instants, des tintements de cloches, des coups de marteau, des sifflets, des cris, des voix qui montaient ensuite, confondus en une seule clameur dont la force faisait de tout l'air sonore comme la respiration même de la cité.

Lauvereau s'était redressé. La rampe lui brûlait les coudes Il passa son mouchoir sur sa large figure congestionnée.

— Comme ils savaient choisir leurs endroits ! C'est magnifique, ce San Martino, mais ce n'est pas dans cette chartreuse-là que j'aurais voulu me retirer pour fuir le monde.

Franchement, est-il rien de moins austère? Comme on y devait garder sous la bure le feu au ventre et l'aiguillon aux reins! Moi, j'y serais resté goinfre et paillard. Et leur église, avec sa marbrerie de toutes les couleurs, on la dirait construite en victuailles!... Le sanctuaire de la charcuterie, le temple de la mortadelle!... Pendant l'office, les bons moines y devaient rêver de bombances... Quant au cloître, ses marbres jaunes et blancs tiennent, eux, du sorbet et de la pâtisserie!... Ne ris pas!... C'est vrai ce que je te dis là! Crois-en le révérend frère Lauvereau.

Il reprit haleine et s'éventa le visage.

— Et ce soleil! comme il devait chauffer dans les crânes tondus de singulières idées!... Les malheureux, vivre chastes avec, au-dessous de soi, le bruit de cette ville damnée!... Et encore, maintenant, cette Naples, elle a été curée, nettoyée, démolie, percée. Elle a des égouts et des promenades, et pourtant sent-elle encore assez la crapule et la luxure! Autrefois, c'était bien autre chose : un carrefour, une hôtellerie, un lupanar. L'imagines-tu avec ses rues étroites où s'agitait la cohue populaire, où se coudoyaient les coureurs et les laquais, les bouffons, les abbés et les soldats, tout un monde bariolé, vêtu d'habits brodés et d'oripeaux, de guenilles et d'uniformes, grouillant sous le soleil, se querellant, s'abordant, vociférant parmi les épluchures, la poussière, les odeurs, dans la fumée des cuisines, avec des cris, des jurons, des chants! Les vois-tu, les pauvres gens, accoudés à ce balcon, au-dessus de la ville de péché, pleine de femmes, de courtisanes, de proxénètes et de castrats, au temps où les grands carrosses de cour roulaient sur les dalles plates et où venaient s'ancrer dans le port les rouges galères d'Espagne!,.. C'est cette Naples-là qu'a vue Casanova. C'est là qu'il a rencontré un homme habillé à l'orientale à qui il vendit, contre ducats sonnants, la recette pour alourdir le mercure en y ajoutant une part d'antimoine, et qu'il communiqua à son parent ignoré. don Antonio Casanova, sa généalogie qui les faisait cousins. Il y connut la duchesse de Bovino, qui lui fit présent d'une boîte d'écaille blonde et d'une canne à pomme d'or, et le marquis Galiani, le frère de l'abbé. Il logeait à Santa Anna.

Le doigt de Lauvereau se tendit sur le ciel bleu dans la direction du Pausilippe, puis se rabattit vers la rue de Tolède et le vieux quartier où s'entre-croisent et s'enchevêtrent les ruelles de la Naples populeuse et sordide, où se mêlent des palais de marbre, des masures décrépites et des églises baroques.

— C'est dans ces rues qu'à son second voyage il promenait son bel habit de velours rose, car il revint à Naples, après sa fuite des Plombs, ses séjours en France, en Hollande et en Allemagne, dans toute sa gloire d'aventurier, de joueur et de personnage déjà légendaire. Et ce fut là qu'il retrouva cette donna Lucrezia, qu'il avait jadis aimée à Rome. Elle habitait avec sa fille Leonilda. Leonilda était jolie, Lucrezia encore désirable, Casanova ardent. Tu penses ce qui arriva. Ce n'est pas la moins belle aventure des *Mémoires* ; mais celle-là, il ne nous la raconte pas avec le détail qu'il met d'ordinaire à ces sortes de tableaux. Pour une fois, il jette un voile sur les plaisirs qu'il goûta entre ces deux belles : car, si Leonilda était la fille de Lucrezia, elle était aussi celle de Casanova, et il le savait ! et s'il ne résiste pas à la vanité de nous rapporter le fait, il arrête son récit où ne s'arrêta pas son libertinage. Ah ! ce Casanova, et quand je dis qu'il a ses scrupules à lui et ses façons de délicatesse !... Mais nous cuisons, mon cher : il est midi. Donnons une lire à ce brave gardien : la rumeur de Naples, ça vaut bien cela... Et allons-nous-en !

XI

Après une promenade à la pyramide de Caïus Cestius et une visite à Sainte-Sabine, Lauvereau et Jean de Franois déjeunaient chez Constantin. Sur la terrasse d'une vieille maison de l'Aventin, le restaurateur avait construit une grande salle vitrée où l'on mangeait, avec la vue de Rome au-dessus de son assiette. L'endroit était fort animé. Les garçons circulaient portant des plats de macaroni ou de terribles fromages en des corbeilles de jonc. Les fiasques suspendues versaient le vin rouge ou jaune de Chianti ou d'Orvieto.

Lauvereau, le bras allongé, fit basculer la panse vineuse. Jean de Franois le regardait.

— Que veux-tu, mon pauvre Jean! je ne suis pas gai et ce vin doré me redonne de la langue. Allons, à ta santé!

En reposant son verre sur la table, Lauvereau eut au visage l'expression d'un rire silencieux.

— A quoi penses-tu donc, Charles?

Jean de Franois était content de voir son compagnon s'égayer un peu. D'ordinaire, Lauvereau aimait à parler. Depuis le début du voyage, Jean remarquait son abattement. Parfois, il entamait un de ces monologues qui lui étaient familiers et qui faisaient de lui, pour les uns, un causeur agréable, pour les autres, un raseur avéré; mais sa verve cessait vite et il demeurait anxieux et absorbé. Jean se reprochait la tristesse de son ami. Ne s'augmentait-elle pas un peu du voisinage de la sienne? Il aurait voulu le distraire, mais il constatait mélancoliquement combien son existence solitaire avait fait de lui un être taciturne et peu communicatif.

— A quoi je pense? à ce gros caillou noir qui est à Sainte-Sabine et que je ne sais plus quel saint lança à la tête du diable pour le chasser. Ce serait un gentil cadeau pour madame de Maurebois. Elle doit être en ce moment occupée à lutter avec des fantômes dans sa maison hantée des Batignolles.

Lauvereau se tut et ajouta :

— Je blague, mais je commence à y croire, aux fantômes!

Il songeait à cette voluptueuse et diabolique image de Janine qu'il ne pouvait parvenir à éloigner de son esprit. Il reprit :

— Et toi, y crois-tu?

— Non...

Jean de Franois se tut aussi, un moment, et continua :

— Cependant il y a des choses bien singulières et bien mystérieuses en nous. Est-on seul en soi-même? La vie que nous vivons nous appartient-elle en propre? D'où nous viennent certains souvenirs, certains pressentiments?... Cela, oui, m'a souvent troublé, mais non pas qu'une table tourne ou qu'un guéridon frappe des coups.

Il parlait bas, les deux mains à plat sur la nappe, des

mains nerveuses, aux doigts minces, les yeux fixés au ciel, où, à travers les vitres, au-dessus de Rome, roulaient des nuages légers.

Lauvereau s'était levé. Au dehors, l'air était doux. Ils parcoururent les vieilles rues de l'Aventin. C'était un quartier désert et silencieux, empreint de cette mélancolie romaine qui mêle à son âpreté un insaisissable charme. Sur une petite place ils s'arrêtèrent. Elle était bizarre. Un mur la bordait, orné de trophées d'armes. Des cuirasses bombaient dans la pierre sculptée, parmi des étendards et des glaives. Cela ressemblait à un décor de théâtre. On y attendait des personnages emphatiques de tragi-comédie. Dans un angle, une grande porte brune s'ouvrit tout à coup. Sur le seuil, une vieille femme reconduisait trois Anglais, leurs baedekers sous le bras.

— Voyons toujours, — dit Lauvereau, précédant Jean de Franois.

Ils étaient dans un jardin délicieux. Devant eux, s'allongeait une allée de buis énormes, dont les parois vertes se rejoignaient en voûte au-dessus de leurs têtes. Au bout de ce couloir de feuilles, au fond de cette allée obscure, dans le lointain, s'encadrait le dôme de Saint-Pierre.

— Mais c'est le prieuré de Malte! — s'écria Lauvereau. — Suis-je stupide!... Le président de Brosses signale, dans ses *Lettres sur l'Italie*, ce jeu d'optique.

Silencieusement, ils s'avancèrent. L'odeur des feuilles amères était exquise. Elles luisaient, fraîchement arrosées, et quelques-unes s'égouttaient encore. Au delà, sur une petite terrasse, des fleurs entouraient un bassin. Au bas, coulait le Tibre jaune. La vieille femme les conduisait, ses clés à la main.

Les graviers qu'ils avaient apportés à leurs semelles grincèrent sur le pavé de la chapelle, où la gardienne les introduisit. Les prie-Dieu des chevaliers alignaient dans le chœur leurs housses armoriées. Çà et là, quelques tombeaux. Sur l'un d'eux se dressait la statue d'un homme debout. Il était drapé à l'antique, le cou nu, un rouleau à la main. Lauvereau se pencha sur l'inscription. Comme il la lisait, la vieille femme dit à haute voix :

— Piranesi.

Puis elle agita ses clefs, comme pour indiquer qu'elle n'avait plus rien à faire voir.

— Ma foi, — disait Lauvereau en descendant les pentes de l'Aventin, — j'ignorais qu'il fût enterré là, ce Piranèse, ce singulier artiste, l'un des plus curieux du XVIIIe siècle. Comme un Hubert Robert ou un Pannini, il a représenté des aspects pittoresques de la Rome d'alors. Ses planches de monuments, de ruines, sont admirables... Mais il ne nous a pas laissé seulement ce qu'il voyait les yeux ouverts, il nous a conservé les visions de son sommeil et de ses rêves. Toute cette architecture devenait dans son esprit nocturne une sorte de cauchemar. Ses songes étaient hantés d'un entassement inouï de blocs, d'un enchevêtrement de colonnes, d'arcs de triomphe, de temples, de labyrinthes, et toute cette partie de son œuvre est bien étrange. Il s'en dégage de l'angoisse, de la terreur. On se perd à errer dans ces Forums de visionnaire, dans ces Colisées d'halluciné, en ces catacombes de fou, dans le chaos vertigineux de cette Apocalypse d'archéologue! Ah! Piranèse, je ne m'attendais guère à le retrouver là, par exemple!

— Est-ce que tu rêves souvent, Charles? — dit Jean de Franois à Lauvereau, au moment où ils se séparaient pour se coucher.

— Non, presque jamais. Et toi?

Jean hésita :

— Je fais un rêve, assez souvent, toujours le même...

Et il ajouta vite, comme pour détourner les questions de Lauvereau :

— Et qui n'a rien d'intéressant.

XII

— Il l'épouse pour elle-même, — dit Jean de Franois.

— Tu veux dire pour lui-même! — rectifia Lauvereau, plus perspicace et qui connaissait mieux Maurice de Jonceuse.

Dans le hall de l'hôtel, assis sur des fauteuils à bascule, ils tenaient chacun à la main la lettre que l'un et l'autre venait de recevoir de Maurice de Jonceuse et où celui-ci leur annonçait laconiquement son prochain mariage avec mademoiselle de Saffry... Maurice se mariait ! C'était un événement inattendu et que rien n'avait pu leur faire prévoir. Jamais Jonceuse n'avait manifesté aucune intention de changer son genre de vie. Celle qu'il menait semblait convenir parfaitement à sa nature et à son caractère. Il aimait les femmes et le travail. Des liaisons frivoles, des affaires nombreuses semblaient l'occuper entièrement. Que s'était-il donc passé en ce garçon pratique et volontaire pour qu'il agît d'une façon si empressée? Ce n'était certes pas l'intérêt qui l'avait décidé : mademoiselle de Saffry était pauvre.

Elle était belle. Pour Lauvereau, il était évident que Maurice de Jonceuse avait obéi à une de ces impulsions brusques, violentes, irrésistibles, qui contrastaient si curieusement en lui avec ce que son esprit avait de réfléchi, de posé et de froid. Jonceuse se conduisait avec mademoiselle de Saffry comme avec certaines femmes qu'il avait désirées. En d'autres cas il savait sacrifier à un caprice son temps et son argent ; cette fois, il épousait. C'était simplement proportionner les moyens au but. S'il s'était résolu si rapidement au mariage, peut-être était-ce aussi que mademoiselle de Saffry, en tentant son désir, satisfaisait sa raison. Quant au goût très vif que la jeune fille devait inspirer à Maurice, Lauvereau en avait pour preuve la scène du bal Ceschini, où Jonceuse avait, presque brutalement, soufflé mademoiselle de Saffry au pauvre Unterwald. Ainsi Jonceuse avait vu pour la première fois mademoiselle de Saffry au milieu de février et il l'épouserait au commencement de juillet. On allait être à la fin d'avril. S'ils voulaient, Jean et lui, être à Paris pour la cérémonie, il fallait partir pour Venise le plus tôt possible, de façon à avoir un mois à y rester. Une semaine suffirait pour Florence, Ancone et Ferrare. Au retour, on ferait Padoue, Milan et Passignano, puisqu'on l'avait promis à Ceschini... Avant de quitter Rome, on irait à Viterbe voir la villa où, dans le jardin de buis, l'Hercule de bronze soutient sur son épaule la boule du monde.

Il avait glissé dans sa poche la lettre de Maurice de Jonceuse et il exposait ces projets à Jean de Franois qui l'écoutait silencieusement. Comme le temps fuit! Dans un mois et demi, on serait de retour et il rentrerait chez son père. Dorénavant, ce serait l'existence tristement monotone, où ne cesseraient d'augmenter son hypocondrie et sa nervosité, dans la solitude de ce Valnancé où s'était écoulée sa jeunesse inutile, sans ardeur, sans joie et sans amour.

Pendant que Jean songeait, Lauvereau réfléchissait aussi. Comme le temps passe! Dans un mois et demi, il retrouverait son appartement, ses livres, sa lampe, son encrier, ses papiers, sa robe de chambre et son serre-tête de soie noire. Mais retrouverait-il le travail, la paix? L'image voluptueuse qui l'accompagnait partout s'effacerait-elle enfin? Reviendrait-il l'esprit délivré de ce malaise dangereux contre lequel il ne pouvait rien. La pensée de Janine le hantait. Dans la Naples grouillante et ensoleillée, dans la Rome grandiose et triste, le souvenir de la jeune femme l'avait poursuivi sans cesse. Elle était le fantôme familier auquel il aurait voulu jeter la pierre noire de Sainte-Sabine. L'attendait-elle chez lui, allongée sur cette chaise longue où elle aimait à paresser, un livre à la main, ou couchée dans ce lit où il avait dormi auprès d'elle, où il avait aimé la chaleur de son corps, l'ardeur subtile de ses caresses, le goût de sa bouche et le parfum de sa peau. Et il se demandait, au cas improbable où cela arriverait, ce qu'il ferait. La renverrait-il comme une intruse ou l'accueillerait-il avec joie? Une fois à Paris, il se pouvait qu'il la rencontrât. Cette idée le troublait à la fois et l'irritait... Eh bien, quoi? on se saluerait comme de vieux camarades. N'était-ce pas fini et bien fini entre eux? Il l'avait voulu ainsi et quand, au lieu d'évoquer le visage de Janine, il pensait à elle froidement, il le voulait encore. Elle avait été dans sa vie un instant de plaisir et ne serait jamais davantage. C'était bon aux gens comme Maurice de Jonceuse de s'attacher à une femme : il saurait toujours, celui-là, sauvegarder sa liberté. Il était de caractère ferme et fort... Ah! la pauvre petite Saffry se trompait bien, si elle croyait que Maurice lui appartiendrait, qu'elle aurait quelque pouvoir sur lui! « Il l'épouse pour elle-même », avait dit tout à

l'heure Jean de Franois. Allons donc! un égoïste du genre de Maurice de Jonceuse était de l'étoffe des maîtres et non de celle des serviteurs. Ce n'était pas un Ceschini, lui, et, s'il consentait à filer aux pieds d'Omphale, il saurait faire du fil du fuseau un lien solide et dont les nœuds ne seraient pas pour lui.

XIII

Lauvereau vivrait à Venise, comme il le disait à Jean de Franois, « casanovesquement ».

A la suite de son héros favori, il parcourait avidement la ville. Elle n'avait guère changé depuis l'époque où Casanova paradait sous les galeries des Procuraties. Sur la place San Giovanni et Paolo, la statue du Colleone était toujours là, au pied de laquelle la belle nonne venue en gondole du couvent de Murano rejoignait son amant. La Piazzetta, d'où il s'embarquait pour Corfou ou Fusine, baignait toujours ses marches de marbre dans l'eau marine de la lagune. Ce petit pont, près de ce canal, était certainement l'endroit où, une nuit, il avait bâtonné Razzetta. Ce puits sculpté du Campo San Angelo était celui dont il avait déplacé, une nuit, la table de pierre, à l'époque où, petit violon au théâtre San Samuele, avant d'avoir rencontré M. de Bragadin et de lui avoir fait la cabale, il menait mauvaise vie et terrorisait le quartier par ses farces nocturnes. C'était à ce *traghetto* qu'il démarrait sournoisement les gondoles. On pouvait reconstituer, dans le Palais Ducal, l'itinéraire de sa fuite des Plombs. Les pages du livre fameux revivaient, une à une, aux lieux mêmes où elles avaient été vécues. Certes il y manquait la couleur des costumes, le chatoiement des étoffes, les habits de toutes modes, les livrées et les uniformes, les sénateurs en robes rouges et les esclavons vêtus à la turque, la foule gaie et mouvante qui, au branle des cloches et au son des musiques, s'amusait des processions et des cortèges, et s'enivrait de la folie d'un carnaval de six mois! Mais le décor de cette Venise subsistait toujours, propice aux illusions du

passé, de ce passé dont Lauvereau retrouvait les personnages dans les tableaux et les dessins du temps. Guardi, Canaletto, Longhi, Rosalba, les lui rendaient en leurs atours et leurs gestes familiers. Ils lui souriaient encore sous le fard, le masque et la perruque, les contemporains de ce Casanova dont le prince de Ligne trace le portrait sous le nom d'Aventuros et dont il nous montre la carrure d'Hercule, les yeux vifs et le « teint africain ».

Et Lauvereau, vers les Archives ou la bibliothèque de San Marco, s'en allait de son pas lourd, par les petites *calle* chaudes et dallées, le long des canaux où glissaient les gondoles, se retournant parfois pour regarder une des femmes qui le croisaient, le châle noir aux épaules et le chignon en torsade au-dessus de la nuque, perlée de sueur...

Souvent, durant ces après-midi où Lauvereau travaillait aux Archives, Jean de Franois restait seul à l'hôtel. Il s'étendait sur son lit, sous la moustiquaire blanche. Par la fenêtre ouverte montaient jusqu'à lui des clapotements d'eau, des bruits de pas, des éclats de voix. Puis de longs silences s'établissaient où l'on n'entendait plus que la vibration aiguë ou la sourdine lointaine d'un moustique... Le prochain mariage de Maurice de Jonceuse occupait sa rêverie. Il cherchait à s'imaginer le visage de mademoiselle de Saffry. Il n'avait rencontré la jeune fille que le jour de l'exposition des Portraits du XVIIIe siècle, et le soir du bal Ceschini, où elle descendait l'escalier au bras de Maurice. La première fois, il n'avait aperçu d'elle qu'un profil rapide sous un grand chapeau. De la seconde, il ne se rappelait d'elle que des cheveux poudrés, une joue fraîche, une oreille délicate, mais il gardait de cette brève vision une impression charmante, le souvenir de sa robe d'argent, brodée de roses... C'était en ce costume à la mode de Venise qu'elle se présentait le plus ordinairement à sa pensée. Il lui en restait quelque chose d'irréel et de lointain. Pourtant il lui semblait que son visage, presque inconnu, lui serait tout de suite familier et qu'il le reconnaîtrait sans presque le connaître.

Mademoiselle de Saffry le faisait aussi quelquefois songer à miss Watson. Toutes deux étaient liées au souvenir du

bal Ceschini. Jean n'avait revu ni le comte ni l'Américaine depuis son entretien avec elle dans le boudoir aux glaces peintes. L'impertinence de l'étrangère, la colère et la honte qu'il avait ressenties à son insolente apostrophe, les bizarres confidences qu'elle lui avait faites ensuite, constituaient pour Jean de Franois une sorte de scène fantastique, trop vraie cependant, puisqu'il en était résulté, entre son père et lui, presque une brouille, et, à coup sûr, un refroidissement qui rendrait encore plus pénible son séjour à Valnancé. Quelquefois, pourtant, lorsqu'il se promenait dans Venise, lui revenaient à l'esprit les propos de miss Watson sur la « chère petite ville » où les palais ont l'air déguisés et semblent danser quand on passe devant eux en gondole.

Jean de Franois aimait, lui aussi, la ville aux couleurs dansantes et il sentait avec intensité la beauté et le charme de Venise ; mais il y éprouvait une sorte d'anxiété et d'inquiétude. Le lacis compliqué des canaux et des rues qui se coupent, s'entre-croisent, vous ramènent au même point ou vous égarent perfidement, fait d'elle la ville même de l'incertain et de l'imprévu. A travers ses détours inextricables, il souffrait, à la longue, d'une sorte d'angoisse nerveuse qui le forçait à regagner l'hôtel à la hâte, et qui même parfois l'empêchait d'en sortir. Alors il demeurait accoudé à la fenêtre ou couché sur son lit ; mais, à rester ainsi enfermé, son malaise ne cessait pas et devenait l'attente d'un événement mystérieux qu'il ne pouvait en rien hâter ni retarder, dont il ne savait ni la nature ni l'effet, et dont l'appréhension vague le tenait, tressaillant au moindre bruit, les nerfs tendus et le cœur battant.

Ce sentiment d'attente angoissée, qu'il connaissait depuis longtemps, c'est lui qui avait paralysé sa force et sa volonté, qui avait été la souffrance et le tourment de sa vie indécise et solitaire, et qui, maintenant, l'assaillait avec une acuité nouvelle. Cet événement inconnu lui semblait se rapprocher peu à peu, le frôler, le toucher, le saisir : il épiait au détour de cette rue, guettait derrière cette porte. Jean s'y sentait conduit par une pente inévitable, par des circuits nécessaires. C'est par lui qu'il saurait en quoi consistait cette sorte de devoir dont il avait obscurément conscience et qui était celui

de sa destinée, ce devoir qu'il lui était réservé d'accomplir, et dont l'obligation l'obsédait, dans ce rêve, toujours le même... Presque chaque nuit maintenant, en son sommeil, il voyait au-dessus de lui un ciel très haut, très pur, très bleu, comme ce ciel qu'il apercevait par sa fenêtre et sur l'azur duquel se détachait la tente orangée de l'*altana* d'un palais voisin...

A l'issue de son travail, Lauvereau donnait d'ordinaire rendez-vous à Jean de Franois au Café Florian; mais, ce jour-là, il avait été convenu qu'ils se retrouveraient devant l'église des Frari, proche du Palais des Archives.

— Sois là vers six heures : nous ferons un tour, et je te montrerai quelque chose de curieux et de casanovesque.

Et Lauvereau était parti, sa serviette sous le bras, pour continuer ses recherches sur ce bon M. de Bragadin, protecteur du jeune Casanova et grand amateur de cabale...

En sortant de l'hôtel, Jean de Franois fit signe à un des gondoliers qui stationnaient là et lui donna l'ordre de gagner la lagune. Il préférait son étendue vaste et plate, où l'on respire plus librement, au labyrinthe des petits canaux. Ici les noires gondoles semblent s'être égarées depuis des siècles; elles rôdent, dociles et ingénieuses, entre les hauts palais dont l'onde découvre et recouvre d'un mouvement doux les marches mouillées. Jean se laissait bercer au charme à demi nocturne de ces allées d'eau jusqu'au moment où le fer dentelé de sa gondole se détacha sur la clarté de la lagune. Sous un ciel délicieux, elle étalait son miroir azuré, au milieu duquel l'île San Michele dressait ses murs rouges; là-bas Murano semblait balancer le campanile de son église. Derrière lui, il entendait l'effort rythmé de la rame. Il aurait voulu continuer ainsi indéfiniment; mais il pensa à Lauvereau qui l'attendait, et il se retourna pour dire au gondolier de le conduire aux Frari. L'homme porta la main à son bonnet. Depuis qu'il était en Italie, Jean avait appris à parler l'italien. Il avait trouvé à cette langue une extrême facilité, comme si les mots lui en eussent été d'avance familiers.

Lauvereau l'attendait. De loin, Jean de Franois le vit qui repliait un papier qu'il était occupé à lire : sans doute quelque note qu'il avait prise aux Archives...

C'était une lettre reçue trois jours auparavant et que depuis lors il conservait dans son portefeuille. On la lui avait remise comme il sortait pour l'une de ses promenades habituelles. Il y en avait une autre, avec celle-là, qu'il avait ouverte la première et qui était d'Unterwald. Le triste condottiere ne pouvait se consoler du mariage de mademoiselle de Saffry avec Maurice de Jonceuse. Pourquoi avait-il hésité si longtemps à se déclarer? Un intrus l'avait devancé. Oui, mais se décide-t-on ainsi à épouser une jeune fille sans fortune? Et les Saffry n'avaient pas le sou!... Cependant ils possédaient leur La Tour: un La Tour authentique, au temps actuel, c'est presque une petite dot. Avec l'Antoinette de Saffry d'aujourd'hui, il fût devenu propriétaire de l'Antoinette de Saffry d'autrefois, et ces deux regrets se confondaient dans la lettre du pauvre Unterwald d'une façon sincère et comique à la fois. Comme consolation, il avait acquis, pour une forte somme, une esquisse de Fragonard, et il avait hâte d'avoir l'avis de Lauvereau sur cette nouvelle acquisition. Il avait été « refait » si souvent!

Lauvereau avait souri : il connaissait l'esquisse de Fragonard et il la jugeait d'une authenticité douteuse. Il froissa la lettre et regarda l'autre enveloppe. Elle était timbrée de Paris et lui avait été adressée rue de Seine. L'écriture enfantine de la concierge se superposait à une écriture droite et hardie. Il déchira le papier et alla tout de suite à la signature...

C'est dans un angle de l'étroite rue qu'on appelle la Frezzaria et dont le couloir dallé mène à la place Saint-Marc, devant la boutique d'un fruitier, qu'il avait lu ce que lui écrivait Janine et, depuis lors, il gardait dans la pensée ces quelques lignes brèves et cruelles. La jeune femme lui déclarait que, puisqu'il n'avait pas cherché à la revoir et qu'il semblait ne plus vouloir d'elle, elle avait pris un amant. Mais elle ajoutait qu'elle serait de nouveau à lui, quand et pour aussi longtemps qu'il lui plairait, si jamais il en témoignait le désir. Qu'il dît un mot et elle reviendrait dans ses bras. C'était tout... Les beaux fruits étalaient toujours leur mûre fraîcheur; une barre de soleil coupait une des dalles de l'étroite rue, les passants de la Frezzaria continuaient à se hâter à leurs affaires sans s'occuper de ce monsieur qui lisait une lettre.

Lauvereau se souvenait d'avoir éprouvé au cœur une mor-

sure douloureuse. Toute la journée, il avait ressenti une irritation amère de tout son être. Que Janine eût un amant, quoi de plus simple? Mais pourquoi ce soin de le lui annoncer ainsi, de donner à cette pensée une réalité précise? Était-ce une vengeance de femme dépitée, un moyen de demeurer présente à la mémoire de celui auquel elle tenait peut-être, après tout, comme l'indiquait la fin de sa lettre, cette offre d'elle-même qui pouvait bien n'être qu'un raffinement de cruauté?... Qu'il allât trouver Janine, lui réclamer l'exécution de sa promesse : ah! comme elle le mettrait à la porte en se moquant de lui et en lui riant au nez!

Lauvereau avait été sur le point de prendre le train et de tenter l'épreuve, mais, en réfléchissant mieux, il avait renoncé à ce projet. Non, Janine ne le verrait jamais revenir à elle, fût-ce pour un jour, fût-ce pour une heure, — le temps de goûter encore une fois l'attrait de son corps voluptueux : — cela, Lauvereau se l'était juré à lui-même. Restait donc à tirer le meilleur parti de ce qui arrivait. Il était certain que le souvenir de cette femme n'était pas en lui comme le souvenir des autres femmes qu'il avait eues. L'idée qu'elle appartenait maintenant à un autre lui était insupportable. Il était jaloux. Eh bien, qu'il en profitât, au moins! Au lieu de penser à Janine avec la lâcheté du regret ou la brûlure du désir, qu'il y pensât avec l'aigreur de la rancune et l'amertume de la haine. Que ce fût fini de ces songeries dangereuses où il croyait sentir encore le lien de son étreinte, en cette chambre où il l'avait possédée longuement et voluptueusement; qu'il se l'imaginât maintenant, ce même corps, servant au plaisir d'un autre. Certes, les premiers temps, cela serait dur, mais peu à peu lui viendrait ce dégoût que la jalousie nous inspire envers son objet même et d'où finissent par naître l'indifférence et l'oubli.

C'était ce que se disait Lauvereau en relisant la lettre de Janine. N'avait-il pas un autre remède dont il lui fallait user énergiquement : ce passé où il avait transporté sa véritable existence? Au lieu de vivre Charles Lauvereau, que ne vivait-il Jacques Casanova? Le mieux encore, pour être tranquille en ce monde, c'est de se réfugier dans la peau de quelque personnage d'autrefois.

« J'en voudrais bien trouver un, de personnage, pour mon pauvre Jean! — se dit Lauvereau, comme il voyait s'approcher la gondole de Jean de Franois; — il m'inquiète. Il a l'air de plus en plus d'une ombre qui a perdu son homme... »

Ils revenaient, à pied, à l'hôtel, par les étroites *calle* de la vieille Venise. Au-dessus des hautes maisons à façades décrépites et sculptées, se montrait un ciel vert et rose. Au jour baissant, les ruelles étaient presque obscures. Les ponts bombaient leur arche de brique ou de marbre sur l'eau sombre des canaux. A un petit *campo* solitaire, ils s'arrêtèrent. Le ciel prenait une teinte merveilleuse. Dans un coin de la place, une lumière s'alluma au fond d'une boutique. Par la porte ouverte, ils aperçurent un plafond peint, encadré de rocailles. Sur des rayons étaient rangés des pots de faïence à fleurs. Il y en avait de toutes les tailles, et de toutes les formes, de minces, de sveltes, de pansus, d'obèses, de petits comme des fioles, de grands comme des jarres. Chacun portait un cartouche où quelque chose était écrit. L'odeur du lieu était douce et fade, aromatique et médicinale. A un comptoir sculpté comme un autel, un homme barbu pesait des graines à une balance.

Il leur fit signe qu'ils pouvaient entrer. La pharmacie s'était conservée telle qu'au XVIII[e] siècle, mais au pharmacien manquaient la longue perruque et les grosses besicles de l'apothicaire des comédies de Goldoni ou des farces de Gozzi, de celui qui, dans le tableau de Longhi, présente si galamment un clystère à une dame masquée. Il souriait aux visiteurs, tout en continuant à empaqueter les graines qu'il avait pesées. Sur une chaise, une femme du peuple attendait. Elle n'était pas jolie, mais elle avait un gros chignon massé sur le haut de la tête et relevé au-dessus de la nuque. Ses mains jaunes croisaient élégamment le châle noir à franges qui lui serrait les épaules.

— Est-ce étonnant! — disait Lauvereau avec admiration. — C'est ici peut-être que le bon Casanova venait acheter cette ellébore qu'il considérait comme un remède admirable, une drogue infaillible, un spécifique souverain! Il s'asseyait là, sur cette chaise, avec ses beaux habits, ses breloques, son air avantageux, sa faconde, paradait et ressortait avec les onces prescrites de la précieuse substance que l'on tirait pour lui de

l'un de ces mêmes bocaux... Qu'est-ce que tu demandes à monsieur?

— Du sulfonal: je dors très mal depuis quelques nuits...

XIV

L'Hôtel des Trois-Œillets — *I tre Garofani* — donnait dans une petite rue qui sentait l'eau tiède, les épluchures et le haillon.

— Ce n'est pas un endroit très merveilleux que Passignano... Enfin... nous devions cela au brave Ceschini, et nous n'avons que deux heures jusqu'au train...

Lauvereau et Jean de Franois, en arrivant à Passignano, étaient venus tout droit déjeuner aux Trois-Œillets. On leur avait servi dans la salle basse, à plafond stuqué, un excellent *risotto*. Ils devaient revenir coucher à Milan d'où, le lendemain, ils prenaient l'express pour Paris. Leur voyage se terminait, et Lauvereau n'avait pas voulu manquer sa visite à Passignano. Debout, il allumait un cigare, tout en réglant la note du repas.

Devant l'hôtel, la rue était déserte, en son odeur fade et chaude. Des guenilles pendaient aux fenêtres des maisons, dont les façades peintes de jaune et de gris s'écaillaient misérablement. Les gens de Passignano faisaient sans doute la sieste, car personne ne se montrait.

— Allons tout de suite à Santa Maria. mais nous aurions dû demander le chemin à l'hôtel. Par où, diable, y va-t-on?...

— Par là!

Jean de Franois avait parlé presque involontairement et s'étonnait lui-même de ce qu'il venait de dire. Qu'en savait-il? et pourtant un instinct subit l'avait poussé à diriger ainsi Lauvereau qui le suivait en s'essuyant le front et en cherchant l'ombre...

La grande place de Passignano, où ils parvinrent en quelques minutes, ne présentait rien de remarquable. Elle était en partie bordée d'arcades. Le soleil brûlait les dalles. Une fontaine y coulait dans une vasque usée, auprès de laquelle

était couché un gros chien endormi. Des enfants jouaient et criaient. Lauvereau s'était arrêté.

— Et maintenant ?

— Par ici.

La certitude de Jean le surprit.

— Tu as donc pioché la route dans le baedeker?

Jean de Franois ne répondit rien et continua d'avancer. Il éprouvait une sensation singulière. Il lui semblait connaître depuis très longtemps cette place, ces arcades, cette pauvre fontaine. Il avait déjà vu ce campanile qui se dressait au-dessus des maisons et qui se détachait sur le ciel bleu. Il savait que Santa Maria serait au bout de cette rue... Tout à coup, à un détour, ils se trouvèrent devant le portail.

Lauvereau avait jeté son cigare à demi fumé et regardait, le nez en l'air, l'architecture médiocre de la vieille église. La porte était fermée, mais déjà le sacristain accourait avec ses clés.

Ce qu'avait de mieux Santa Maria de Passignano, c'était sa fraîcheur, délicieuse après le soleil du dehors. Elle ne contenait rien de curieux. Le sacristain tira la toile de quelques mauvais tableaux. A un pilier, une assez belle statue de la Vierge, en bois sculpté, tenait entre ses bras un horrible bambin joufflu et difforme, en carton grossièrement colorié.

— L'Enfant a été brisé pendant la guerre de 1747. Les Français et les Espagnols occupèrent Passignano contre les Autrichiens, qui attaquèrent la ville... Si ces messieurs veulent voir aussi le cloître ?

Et le sacristain se dirigea vers une petite porte basse, en choisissant une clé à son trousseau.

Le cloître de Santa Maria était un lieu mélancolique et délabré. Les piliers soutenaient les poutres d'un plafond de bois vermoulu et entouraient de leurs arcades un carré d'herbe, de ronces et d'orties. A un des angles du promenoir, on avait relégué le brancard pour les enterrements et quelques hauts candélabres de bois noir que l'on posait sans doute aux quatre coins du catafalque. On respirait là une odeur de cire, de plantes chaudes, de poussière et de pigeonnier : quelques colombes roucoulaient, perchées sur les tuiles de la toiture.

Lauvereau cherchait des yeux le rosier dont lui avait parlé le comte Ceschini.

— Ce n'est pas gai, cet endroit... Jean, te souviens-tu du cloître de San Martino, à Naples, avec son jardin à balustrades qu'ornaient des têtes de morts en marbre, dont l'une était couronnée de laurier?... tandis qu'ici...

Tout en parlant, il s'était baissé. Un objet blanc et rond avait roulé au choc de son soulier. Le cloître avait servi de cimetière. On voyait encore dans la muraille des plaques funéraires scellées et qui portaient des inscriptions et des emblèmes. Ce crâne qu'il tenait maintenant dans la main et dont il touchait l'os dur et poli avait sans doute été exhumé et abandonné là par quelque ouvrier négligent. Des fragments de terre bouchaient ses orbites, et des fientes de pigeons le blanchissaient de leurs larmes crayeuses. Lauvereau le considéra un instant, puis, d'un geste, il le lança parmi les herbes et les ronces, où il s'enfouit au fond d'un trou de verdure au-dessus duquel se mirent à voleter deux petits papillons blancs.

Jean était resté muet. Les deux papillons semblaient vouloir s'atteindre et mêler leurs ailes, puis ils se séparèrent et doucement montèrent dans le soleil où ils disparurent...

La voix de Lauvereau tira Jean de sa rêverie. Du bout de la galerie, Lauvereau lui faisait signe de venir. Il était penché sur une pierre tombale adossée au mur du cloître et achevait d'en déchiffrer l'épitaphe à demi effacée.

— Viens donc : c'est très curieux. Savais-tu que tu avais eu un ancêtre tué en Italie? et ton homonyme, encore! Tiens, lis!

Et Lauvereau indiquait du doigt à Jean les grosses lettres aisément visibles dans le marbre moussu et moisi.

— « Ci-gît, haut et puissant seigneur, Jean de Franois, comte de Valnancé, colonel du régiment de Dreux-Dragons, tué au combat de Passignano, le 8 octobre 1747... » J'en ferai mon compliment à ton père : il soigne bien les sépultures de famille!

Il s'était redressé. Il fut saisi de la pâleur subite de Jean de Franois, qui était livide et comme sur le point de s'évanouir. Il le prit doucement par le bras, et l'entraîna vers l'église.

— Il fait tout de même trop chaud ici! On étouffe dans ce cloître... Allons sur la place, j'ai vu un café où l'on pourrait se rafraîchir en attendant l'heure du train... Quelle idée a eue Ceschini de m'envoyer dans cet ossuaire! Au diable, lui et son rosier!... Pour aller à la place, on tourne à droite, n'est-ce pas?

Jean, sans répondre, fit signe que oui. Derrière eux, le sacristain refermait la porte de l'église.

Au café, on leur apporta en de hauts verres une boisson glacée. Jean buvait lentement. Les gorgées passaient à peine dans sa gorge contractée.

— A quoi penses-tu, Jean?... Eh! que veux-tu, mon pauvre vieux, nous sommes tous mortels.

Lauvereau soupira. Un jour, sa tête aux cheveux épais, aux larges joues, à la bouche gourmande, aux yeux vifs, serait comme ce crâne qu'il avait ramassé tout à l'heure dans le cloître. Alors à quoi lui servirait-il d'avoir fait ceci ou cela? Qu'importerait alors qu'il se fût privé volontairement du corps voluptueux de Janine? Ne sont-ce pas deux squelettes qui s'étreignent déjà à travers la chair et la peau? Ah! quelle folie! quelle folie!...

Et il soupira plus fort, le cœur mordu d'une jalousie aiguë et sourde.

— Quand on est mort, on est mort, — conclut-il mélancoliquement.

— Qui sait?...

Et Jean de Franois reposa d'une main qui tremblait son verre sur la table, où les veines du marbre semblaient dessiner des caractères incertains et mystérieux.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

A

VICTOR HUGO

ET A

MADAME VICTOR HUGO[1]

RETROUVÉES ET PUBLIÉES

PAR

M. GUSTAVE SIMON

IV

LE CALVAIRE DE SAINTE-BEUVE

C'était bien de l'amour! Et cette découverte, à coup sûr, jeta Sainte-Beuve dans un trouble profond. Cette amie douce et sage, en qui naguère il avait trouvé sa consolatrice et sa conseillère, s'il l'aimait d'amour, est-ce que leurs relations n'en seraient pas du tout au tout changées? est-ce qu'il ne la verrait pas avec d'autres yeux? est-ce que ce charme apaisant n'aurait pas désormais un tout autre caractère et ne deviendrait pas un danger? La bienheureuse année qui venait de s'écouler, est-ce qu'elle se renouvellerait pour lui? Toutes ces questions, il se les posait sans doute avec une mortelle inquiétude. Oui, dans l'état d'esprit où il se complaisait alors, tout pénétré des idées morales, devoir, abnégation, vertu, si récemment échangées, nous croyons qu'en reconnaissant l'attrait et le péril jusque-là ignorés il n'éprouva qu'un sentiment de peine et d'angoisse; nous croyons qu'il était maintenant une conscience, qu'il était digne de souffrir.

Ce ne sont pas là des conjectures de fantaisie. Tant qu'on n'avait

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904.

dans les mains que les lettres de Victor Hugo, on n'avait conclu, en effet, qu'à des hypothèses peut-être trompeuses et qui parfois le furent. Mais les lettres de Sainte-Beuve, éclairant et complétant les premières, jettent un jour limpide non seulement sur les faits, mais sur les âmes. On a désormais les moyens d'arriver à la vérité; si l'on n'a pas la route, on en a, de chaque côté, les jalons, — ces deux séries de lettres, — qui permettent de ne plus s'égarer. Ajoutez à cela les actes et les ouvrages des deux amis. Avec tous ces éléments, il va être posssible de reconstituer les phases successives, les crises intimes de cette douloureuse histoire.

Après la lettre fiévreuse écrite à la veille d'*Hernani*, nous rencontrerons une lacune de trois grands mois dans la double correspondance. Or, c'est précisément durant cette période que vont se transformer les relations et les sentiments des trois intéressés, que se préparera la première péripétie de leur drame secret. Il nous a semblé, du moins, qu'en rappelant des faits notoires et en les illuminant pour ainsi dire par le reflet des lettres ultérieures, on pouvait, sous les yeux et le contrôle du public, instituer une sorte d'enquête morale, dont les témoignages écrits, venant à leur date, seraient ensuite les pièces justificatives.

Les événements qui suivirent la première représentation d'*Hernani* n'étaient pas faits pour calmer les inquiétudes et les tourments de Sainte-Beuve. Il y avait eu d'abord la représentation même : il y assistait, et il contribua pour sa part à la victoire en faisant vaillamment son devoir de combattant et d'ami; mais on peut deviner, sans trop lui en vouloir, que le cœur n'y était pas. Le rideau baissé, il ne fut pas encore au bout de ses peines. On sait ce que furent, de la première à la dernière, ces tumultueuses soirées. Le camp romantique et le camp classique ne posaient jamais les armes, et la bataille, gagnée tour à tour par l'un ou l'autre parti, était à recommencer le lendemain. Le résultat de cette lutte perpétuée était de faire des salles combles, et l'administration du théâtre avait soin de réserver chaque jour à l'auteur un certain nombre de places pour qu'il pût y envoyer ses champions. La distribution des billets et le va-et-vient des « Hernanistes » continuaient donc rue Notre-Dame-des-Champs. De plus, il était impossible que, dans la maison du poète, l'entretien principal, la pensée dominante, ne fût pas cet *Hernani* dont tout Paris s'occupait. « Comment s'est passée la soirée d'hier? » C'était là forcément, le lendemain de chaque représentation, la grande question, le grave intérêt.

L'intérêt était double : il y avait celui du poète et celui du père de famille. Le succès d'argent était venu à point pour le jeune ménage et pour la jeune ménagère. Le jour de la « première », Victor

Hugo n'avait que cinquante francs dans son tiroir. La vente du manuscrit et les recettes quotidiennes y apportaient des billets de mille francs qui n'avaient pas l'habitude de s'y amonceler. C'était là une petite fortune qui, encore une fois, tombait à merveille. Madame Victor Hugo était de nouveau enceinte; le modeste appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs, où l'on s'était installé avec un seul enfant, deviendrait bien étroit pour quatre : Victor Hugo avait donc résolu de déménager, et, pour se rapprocher quelque peu du centre et des théâtres, il voulait s'établir sur la rive droite. A la fin de mars, il donna congé, se mit en quête et découvrit un appartement rue Jean-Goujon, tout près des Champs-Élysées, alors déserts, mais où l'on commençait à bâtir. L'appartement était vacant, Victor Hugo allait écrire *Notre-Dame de Paris*, qu'il serait bon de ne pas interrompre : il décida que, sans attendre la fin de son bail, il emménagerait à la fin d'avril ou au commencement de mai.

On devine avec quel chagrin croissant Sainte-Beuve assistait à tous ces incidents, apprenait cette résolution. Il devenait comme étranger à la vie de son grand ami, à la vie de celle qu'il sentait maintenant être pour lui plus qu'une amie. Et la séparation allait encore empirer par la distance; il allait rester sans eux, seul dans son quartier lointain, et il ne pouvait, cette fois, songer à les rejoindre.

La publication de son volume, *les Consolations*, au mois de mars, fit quelque diversion à ses graves soucis. A vrai dire, il ne dut pas revoir sans mélancolie ces pages toutes remplies de ceux qui s'éloignaient au moment où il les eût voulus plus voisins et plus présents que jamais. Qu'avait-il pourtant à leur reprocher? Tous deux, ils l'accueillaient avec la même joié : il n'était pas un frère moins cordial, elle n'était pas une sœur moins tendre. Ne lui avait-on pas dit tout de suite qu'il serait le parrain de l'enfant? C'est lui seul, Sainte-Beuve, qui était changé. Son secret lui pesait et le faisait différent de lui-même; il n'avait plus la vivacité, l'enjouement, la franchise, la liberté d'esprit, les effusions d'autrefois; dans la maison, il n'était plus chez lui; lui qu'on y voyait tous les jours et plutôt deux fois qu'une, il manquait assez souvent de venir; ses visites, jadis si régulières, n'étaient plus qu'intermittentes. C'est par là sans doute qu'il se trahit. Ses amis s'étonnèrent d'abord, puis s'inquiétèrent. Victor Hugo l'interrogea avec sollicitude; il répondit évasivement, donna des raisons, des prétextes. Un jour enfin, pressé de questions, il avoua sa détresse : brusquement, il s'était aperçu qu'il n'avait pu voir impunément la grâce de madame Victor Hugo; à son insu, il en avait été ému autrement qu'il ne fallait. Ce ne serait rien, cela passerait; mais, pour le présent, il valait mieux qu'il cessât de venir aussi fréquemment, afin de ne pas entretenir sa blessure.

Victor Hugo ne reçut pas cette confidence imprévue sans ressentir le coup qui l'atteignait à la fois dans son amitié et dans son amour; mais, s'il était tel dans ce temps-là que ses amis plus récents l'ont connu toute sa vie, sa nature robuste et saine dut aussitôt réagir et se redresser. Sa façon de traiter le mal était de n'y pas croire : il ne l'admettait pas; il ne fallait même pas y penser! C'est la faculté d'oubli des êtres supérieurs, qui ont besoin de poursuivre en paix ce qu'ils ont à faire en ce monde : ils ne veulent pas penser à leur mal et ils n'y pensent pas. Mais le mal, au fond d'eux, selon toute probabilité, demeure, assoupi. Victor Hugo répondit à Sainte-Beuve : « Vous vous trompez, mon ami, vous rêvez; ce que vous dites là est impossible, et ce n'est pas. Ne changez rien à vos habitudes; venez comme par le passé, venez deux fois par jour... »

Mais Sainte-Beuve, lui, était loin d'avoir cette énergie; il était de ceux qui « s'écoutent » : il sentait sa souffrance et se laissait souffrir. Madame Victor Hugo n'était pas obligée non plus d'être aussi forte que son mari et fut assurément troublée quand elle fut avertie. — Avertie, comment, par qui le fut-elle? par elle-même, sans doute, par son instinct de femme; ou, qui sait? par son mari, près de qui elle se serait alarmée des absences et des inégalités de Sainte-Beuve... « Ah! ce pauvre Sainte-Beuve! tu ne sais pas, il s'imagine qu'il est amoureux de toi! il est fou!... » Stupéfaite, effrayée, consternée, elle dut n'en laisser rien paraître à Sainte-Beuve; mais elle le réprimanda doucement, se plaignit de ses façons nouvelles, essaya de le ramener dans les termes de l'ancienne intimité. On verra ce qu'il répliquait, s'accusant, s'excusant, inquiet et embarrassé comme un coupable. Entre ces trois êtres si unis, si aimants, si heureux, si paisibles, il y avait maintenant un point noir, un principe de discorde, de lutte et de douleur.

Quand il vit arriver le moment où le couple aimé allait décidément quitter son voisinage, Sainte-Beuve ne put tenir à Paris; l'idée de se trouver brusquement seul lui fut insupportable : il courut se réfugier à Rouen chez leur ami commun, le poète Ulric Guttinguer.

Il avait demandé à madame Victor Hugo la permission de lui écrire, comme il avait fait l'année précédente, lors de son voyage en Allemagne; mais il commença par Victor Hugo :

Rouen, ce vendredi 7 mai 1830 [1].

Mon cher Victor, je sens le besoin de vous écrire, quoique je n'aie à vous faire aucune description pareille à celles de

1. La lettre est adressée à « Monsieur Victor Hugo, 9, rue Jean-Goujon, quartier de François Ier, Paris ».

notre dernier voyage, mais nous parlons de vous et pensons à vous, Guttinguer et moi, autant que nous faisions alors avec Boulanger. Nous sommes allés dimanche soir coucher aux Hayons, terre de Guttinguer à huit lieues de Rouen; nous y avons passé le lundi. C'est le plus beau et le plus riche pays du monde, où vous seriez à ravir, loin de tout bruit, sous d'admirables hêtres, pour faire une ou deux pièces; Guttinguer voudrait bien que l'idée vous en prît et qu'un nouvel *Hernani* prît naissance de ce côté.

Nous sommes partis et arrivés mardi à Rouen, où nous avons été reçus par mesdemoiselles Guttinguer, tante et nièces, très aimables et fort gaies, quoique fort pieuses; c'est une maison de bien bon ordre, et qui donne du calme à y vivre. Nous parlons beaucoup de vous, de madame Hugo; nous nous récitons de vos vers, Guttinguer et moi; et le soir nous racontons à ces demoiselles des histoires de chez vous; elles connaissent votre société, les noms de vos amis et de vos visiteurs, — jusqu'à M. de Saxe-Cobourg : vous voyez qu'elles sont au fait de tout. — Vous, j'espère que vous êtes installé et bien près de recommencer quelque nouveau chef-d'œuvre. Madame Hugo est-elle contente? Est-elle bien fatiguée? Qu'a-t-elle fait de ses enfants dans ces jours de grand embarras? Voilà ce que je me suis demandé souvent. Nous nous disions : c'est aujourd'hui le grand déménagement, aujourd'hui Victor découche, où dînera-t-il? Où passera-t-il sa journée? — Vous êtes tout pour moi, mon cher ami; je n'ai compté que depuis que je vous ai connu, et quand je m'éloigne de vous, ma flamme s'éteint. Elle est bien morte, je n'ai rien fait, ni pensé à rien faire depuis mon départ. Je vis, assez heureux, content de me voir chez notre bon ami, mais sans but et sans passé — cela durera encore un certain nombre de jours, j'oublie.

L'oubli seul désormais est ma félicité.

Vous le dirai-je et à madame Hugo? Je crains que, dans tous ces tracas, vous pensiez peu à moi; le peu que vous en ferez, j'en serai bien reconnaissant. Dites-lui, à madame Hugo, que j'ai d'elle aussi et de ses bontés pour moi un souvenir bien profond; c'est par elle et vous que je suis revenu à croire au bien moral.

Embrassez bien Victor, Charlot pour moi; faites mes compliments à mademoiselle Didine. — Je me recommande par vous à tous nos vrais amis. Je voudrais vous voir mieux, plus cordialement que vous n'êtes, Lamartine et vous; cela ne tient pas à vous, je le sais; mais, je vous en prie, ne relevez pas trop des riens sans importance; allez au fond, et quel fond que le sien!

Adieu, mon cher Victor, ne m'écrivez pas. Pourtant, si d'ici à un mois vous vouliez jeter un mot à l'adresse de Guttinguer, *rue des Fontenelles*, Rouen, je ne voudrais pas vous en empêcher. Mais je vous récrirai auparavant.

Adieu encore et mes profonds respects à madame Hugo.

SAINTE-BEUVE

Guttinguer est de moitié dans tout ceci.

P.-S. — S'il y a un article sur moi dans les *Débats*, comme je ne puis remercier Nisard, voudriez-vous le faire pour moi par lettre ou verbalement?

Cette lettre à Victor Hugo, triste, mais assez calme, fut suivie d'une autre, qui nous manque, mais qui ne devait pás différer beaucoup de la première.

La lettre à madame Victor Hugo est autrement expressive :

Honfleur, ce jeudi 13 [mai 1830].

Madame,

Vous avez été assez bonne pour me permettre de vous écrire ce voyage-ci comme l'autre, et si j'ai un peu tardé à profiter de la permission, ce n'est pas faute de penser à vous, de causer de vous tous les jours avec Guttinguer ou avec moi-même, de regretter votre vue et vos chers entretiens. Je voudrais bien que vous fussiez contente et commodément installée aux Champs-Elysées, et savoir comment votre vie nouvelle y est ordonnée; que fait Victor? que font vos enfants? Ne regrettez-vous rien de votre ancien quartier? Pensez-vous quelquefois à ceux qui ne vous voient plus aussi souvent, et à

ceux qui, depuis quinze jours, ne vous voient plus du tout? Je me pose ces questions un peu timidement; je voudrais que vous eussiez quelques regrets et qu'il vous parût que quelque chose vous manque; c'est bien égoïste, n'est-ce pas? Mais vous me le pardonnerez; je doute tant, non pas de mon amitié pour vous, non pas de votre bonté pour moi, mais de mon utilité, de ma valeur auprès de vous; j'ai été si nul, si coupable dans tous ces derniers temps, si sottement irrégulier et fantasque, si préoccupé de moi-même en votre présence, que je conçois que j'ai dû bien perdre dans votre esprit; blâmez-moi, accusez-en mon caractère, ma tête, mon peu de puissance à vouloir et à faire; mais, je vous en prie, ne croyez à aucune froideur, à aucun éloignement de mon affection; bien au contraire, elle s'est encore accrue, s'il était possible; elle ne peut jamais diminuer. Quand je ne vous verrais plus, quand je serais jeté pour toujours à des centaines de lieues de vous sans même vous écrire, je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins mon consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action. Je vous demande pardon, madame, de m'exprimer avec cette sincérité d'épanchement; mais quand le ferais-je, sinon maintenant qu'une nouvelle vie commence pour vous, et que je souffre en pensant qu'il se pourrait que je n'y obtinsse pas la même place que dans la précédente? Victor, qui n'est qu'un avec vous, me le pardonnera aussi, j'ai une amitié inquiète et superstitieuse, il faut y savoir compatir.

J'ai passé un jour aux Hayons, terre de Guttinguer, séjour de calme, de silence et d'ombre; puis quelques jours à Rouen, presque sans sortir de la maison excepté le soir avec ces demoiselles, bien aimables et distinguées d'esprit, l'aînée, triste et profondément rêveuse, la plus jeune, plus heureuse, plus enjouée; j'ai revu pourtant la cathédrale et Saint-Ouen. Le Prévost n'y était pas, mais nous sommes allés avec Guttinguer au Parquet, campagne à quelques lieues, voir madame Ricard, amie intime de Le Prévost, qui la voit ou lui écrit tous les jours; elle a déjà eu trois maris, et l'on pense que, sans la honte d'en avoir un quatrième, elle prendrait Le Prévost: elle est romantique comme on ne l'est pas à Paris; assez d'esprit, mais maniérée, et puis vieille et laide avec du rouge.

Nous sommes depuis trois ou quatre jours à Honfleur, à deux lieues de la forêt de Guttinguer, admirablement située au bord de la mer, comme les forêts de Bretagne; nous y allons quelquefois, même par les mauvais temps, à cheval, par d'horribles chemins, le long de la mer.

Je ne vois personne ici, et me couche de bonne heure. Nous irons dans quelques jours aux *Quatre favrils*, terre en Basse-Normandie, très retirée, et de là je regagnerai Paris. Je ne travaille pas, je me porte bien; je rêve d'une tristesse assez douce, je cherche à calmer mes mauvaises passions, à régler mes désirs, mes pensées; et je pense souvent à vous, madame, à Victor, à vos heureux enfants que je baise d'intention.

Adieu, et recevez mon éternelle et respectueuse amitié.

SAINTE-BEUVE

Guttinguer se rappelle bien vivement à votre souvenir et à celui de Victor.

Le 16 mai, Victor Hugo répondait aux deux lettres de Sainte-Beuve. Sa lettre, à lui, généreuse, bonne et tendre, n'a qu'une pensée, — apaiser et raffermir le mieux possible la pauvre âme souffrante :

« ...Si vous saviez combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! Combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier! Comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi.

» Du reste, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes*, tout serait bien, n'était cette chaise vide, qui fait vide pour nous tout le reste de la maison... »

« Plus de *Hernanistes!* » Il dut sembler à Sainte-Beuve que la disparition de ses ennemis allait lui rendre ses amis. Il quitta Guttinguer et revint à sa rue Notre-Dame-des-Champs.

Mais il ne s'était pas trompé lorsque, fuyant Paris, il redoutait si fort la morne solitude de son logis de célibataire. Il la retrouva plus froide et plus désolée encore qu'il ne l'avait imaginé. Ils n'étaient plus là, ses chers voisins! il ne les avait plus porte à porte, cœur à cœur! Souvenir amer et doux : naguère il arrivait sans avertir, il entrait sans frapper, il s'asseyait; on causait, c'était charmant!... Sans doute, ils habitaient la même ville, ils étaient là tout près... Tout près, mais si loin! Il ne voisinait plus : il faisait des visites. Il fallait s'habiller, passer les ponts, monter deux étages; et, d'abord, parler au concierge... Une fois, ce concierge lui dit qu'ils n'y étaient pas, et ils y étaient! Victor Hugo lui écrivit le lendemain un billet amical, lui donnant un autre rendez-vous : — on en était à se donner des rendez-vous, maintenant!

Qu'on lise les deux lettres suivantes; on y sentira l'amertume et l'affliction de ce faible et malheureux cœur désemparé. Ce qu'on y sentira encore, c'est une âcre et cruelle jalousie, une jalousie maladive, une double jalousie d'un caractère étrange, — jalousie pour la femme, jalousie pour l'ami, — la torture d'une idée fixe : « Ils ne pensent plus à moi! ils ne m'aiment plus! ils m'oublient!... »

Ce lundi matin [31 mai 1830].

Mon cher Victor, je veux vous écrire, car hier nous étions si tristes, si froids, nous nous sommes si mal quittés que tout cela m'a fait bien du mal, j'en ai souffert tout le soir en revenant, et la nuit: je me suis dit qu'il m'était impossible de vous voir souvent à ce prix, puisque je ne pouvais vous voir toujours; qu'avons-nous en effet à nous dire, à nous raconter? Rien, puisque nous ne pouvons tout mettre en commun comme avant. Je m'aperçois que je ne vous ai pas demandé instamment vos vers à moi; mais que m'importent vos vers, ceux-là, plutôt que d'autres? c'est tous que je voudrais; c'est vous, c'est madame Victor, à toute heure et sans fin. — Cela doit aussi vous attrister, je pense; pourtant, vous, vous avez tout ce qui console et ce qui est réel, votre femme, vos enfants. Songez bien que moi, je suis celui qui souffrirai le plus, moi qui n'ai rien, pas un être au monde; que vais-je devenir? Croyez donc bien que si je ne vais pas là-bas, je ne vous en aimerai pas moins, vous et madame, qu'auparavant. Il y a dans mon amitié pour vous et pour elle plus que de l'habitude; croyez-le, et n'allez pas imaginer qu'il

entre dans ma nouvelle conduite la moindre diminution d'amitié.

Il n'y a pas eu cette fois de nuage dans notre amitié pure, rien, pas une tache, pas un point noir au ciel; c'est le tonnerre qui est tombé sur moi par un temps serein; plaignez-moi, mais il n'y a pas de ma faute.

Croyez (car la vraie amitié est jalouse aussi) croyez que je ne verrai personne désormais comme je vous ai vus autrefois, qu'absents, aucune liaison ne vous remplacera, et que seul, je ne penserai, jour et nuit, qu'à vous.

A un de ces jours.

SAINTE-BEUVE

Ce lundi soir [6 juillet 1830.]

Mon cher Victor, je suis persuadé que vous croyez que je vous aime moins, qu'autre chose vous remplace en moi; c'est une superstition de ma part, vous n'avez peut-être pas cette idée, mais vous me pardonnerez de m'en inquiéter. Non, mon cher ami, rien n'a changé ni ne changera en moi, quoique je vous voie moins que jamais. Si vous saviez ce que je sens quand je vous vois, quand je reviens de chez vous et que je retombe à ma morte solitude! Rien, personne, pas un être, et des souvenirs déchirants de cette intimité, que je n'ai ni n'aurai plus. Les jours, les soirs où je ne suis pas trop fatal et farouche, je me traîne à deux ou trois visites pour tuer une soirée; le plus souvent, incapable de travail et de toute conversation, j'erre autour de mon Luxembourg, craignant de rencontrer un visage ami, faisant vingt projets d'allées et de venues, allant jusqu'à la porte de Lacroix ou de Magnin, et m'en revenant sans avoir la force d'entrer. Chez vous, je ne puis aller; cela me fait trop mal, et j'en ai pour un jour à me remettre avant de pouvoir écrire une ligne. Puis, je me figure ce que vous devez penser et madame Hugo : — « Qui l'aurait dit! » et que vous accusez mon indifférence en vous arrêtant à vingt motifs faux; ou, ce qui est plus douloureux encore à penser, que vous n'y pensez guère et que vous finissez par ne plus vous soucier de

cette absence obstinée. — Oh ! ne me blâmez pas, mon cher ami; gardez-moi, vous au moins, un souvenir, un, entier, aussi vif que jamais, impérissable, sur lequel je compte dans mon amertume. J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie; je ne puis plus pleurer; j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur. Quand on est ainsi, il faut se cacher, tâcher de s'apaiser; laisser déposer son fiel, sans trop remuer le vase; s'accuser devant soi-même, devant un ami comme vous, ainsi que je fais en ce moment. Ne me répondez pas, mon ami, ne m'invitez pas à vous aller voir; je ne pourrais; dites à madame Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi. — Mais surtout, n'est-ce pas? croyez-moi le même, tout changé que je suis; croyez, par miracle d'amitié, à ma présence dans ce qui vous est cher; et ne me laissez pas mourir dans votre cœur. — Excusez toutes ces contradictions, sentez-les avec votre âme la plus tendre. et qu'il n'en soit pas question entre nous.

Adieu, à toujours.

SAINTE-BEUVE

Dans les premiers jours de juillet, Sainte-Beuve, excédé de souffrance, s'enfuit encore une fois de Paris et retourna chez Ulric Guttinguer.

La révolution de Juillet éclata, bouleversant bien des existences, agitant toutes les pensées; pendant des semaines, la vie publique absorba tout et sembla tout suspendre. Cela n'avait pas empêché la petite Adèle de venir au monde, le 25 juillet, au bruit des premières fusillades; cela n'empêcha pas madame Victor Hugo d'allaiter son quatrième nourrisson, — et cela n'empêchait pas Victor Hugo d'avoir avec un éditeur, pour *Notre-Dame de Paris*, des engagements qu'il fallait tenir sous peine de ruine : il s'enferma dans son cabinet le 1er septembre, se condamnant à n'en pas sortir qu'il n'eût fini, et se mit à l'œuvre.

Sainte-Beuve, dans tous ces jours-là, paraît s'être peu montré rue Jean-Goujon. Il écrit, le 14 septembre, à madame Victor Hugo :

Ce mardi [14 septembre 1830].

Madame, je ne vous vois pas, ni Victor. J'ai si peu de temps, je suis si plein de mes maudites affaires, si peu digne

de jouir de votre bonne et paisible conversation à l'amiable comme autrefois ! Aussitôt entré, il faudrait que je sortisse. Allez, croyez-le bien, malgré toute cette occupation apparente, et cette distraction qui ressemble à de l'activité, j'ai le vide et la mort au cœur. Mais, je vous en conjure, croyez que votre pensée y est toujours, et n'imaginez pas que je vous oublie, ni cette si longue et si douce amitié. Hélas ! où est tout ce temps pour moi ? Le matin, quand je m'éveille, j'y pense avec larmes comme en ce moment ; puis viennent Leroux, les affaires, les colères, la politique et l'étourdissement. Mais sachez au moins que j'y pense, et ne me chassez pas tout à fait, vous et Victor, de la place que j'occupais en vous.

Adieu, madame,

SAINTE-BEUVE

On dut répondre à Sainte-Beuve par une lettre amicale, lui reprochant ses absences et lui rappelant qu'il avait promis d'être le parrain de la petite Adèle. Il se rendit aussitôt à l'appel, et il tenait l'enfant sur les fonts baptismaux le dimanche 19 septembre. Puis, de nouveau, il laissa de longs espaces entre ses visites ; il cessa tout à fait d'écrire.

Au commencement de novembre, il publia une seconde édition de *Joseph Delorme* et en rendit compte lui-même dans *le Globe* comme s'il étudiait l'ouvrage d'un autre. Il parlait de son ancien moi, non sans sévérité, et finissait en doutant que, si Joseph Delorme eût survécu, — comme il survivait lui, Sainte-Beuve, — le malheureux eût été capable de se relever. Voici comment se terminait l'article :

« Ce Joseph, qui se consumait ainsi sans foi, sans croyances, sans action, cet individu malade qui suivait son petit sentier loin de la société et des hommes, avait commencé vers la fin de sa vie à renaître à une sympathie plus bienveillante et à chercher les regards consolants de quelques amis poètes ; c'est ce qu'il fit de mieux et de plus profitable pour lui ; son cœur se dilata à leur côté ; son talent s'échauffa aux rayons du leur, et il dut à l'un d'eux surtout, au plus grand, au plus cher, le peu qu'il nous a laissé...

» Par malheur, l'association romantique, formulée par la Restauration, était trop restreinte elle-même, trop artificielle et trop peu mêlée au mouvement profond de la société ; le *Cénacle* n'était après

tout qu'un salon; il s'est dissous après une certaine durée, pour se refondre, nous l'espérons, en quelque chose de plus social et de plus grand. Les individus illustres sont assurés de retrouver leur place dans cette prochaine association de l'art vers laquelle convergent rapidement toutes les destinées de notre avenir...

» Ce pauvre Joseph ne verra rien de tout cela; il n'était pas de force d'ailleurs à traverser ces diverses crises; il s'était trop amolli dans ses propres larmes. Sans doute, vers la fin de sa carrière, il en était venu à chérir ses amis et à reconnaître Dieu; mais c'était chez lui amitié domestique et religion presque mystique; c'était une tendresse de solitaire pour quelques êtres absents et un mouvement de piété monacale vers le Dieu intérieur. Il aurait eu bien à faire pour arriver de là à l'intelligence et à l'amour de l'humanité progressive et à une communion pratique de l'âme individuelle avec Dieu se révélant par l'humanité. »

Victor Hugo lut l'article du *Globe*, et, à l'instant même, interrompant son travail, il écrivit à Sainte-Beuve :

« Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

» Votre meilleur ami,

» V.

» Venez nous voir. »

Point de réponse écrite à cette lettre si bonne; mais Sainte-Beuve, touché, alla nécessairement lui-même en remercier Victor Hugo. Il dut y avoir, ce jour-là, entre les deux amis, un épanchement suprême.

Hélas! cet amour néfaste, que Victor Hugo avait d'abord voulu nier, il s'était imposé par sa persistance, il n'y avait plus à en méconnaître la cruelle réalité : celui qui en avait douté commençait trop lui-même à en souffrir! Victor Hugo en parla donc à Sainte-Beuve, affectueusement, fraternellement; il lui en parla au nom de sa femme et au sien; il lui représenta doucement comme cet amour impie était funeste à leur amitié à tous trois, jusque-là si chaste et si

pure; qu'il faisait de leur ancien bonheur leur tourment... Sainte-Beuve enfin, ne s'apercevait donc pas que cet amour était aussi pour son Victor une double offense, — offense à l'ami, offense à l'homme?... Sans doute, le plus vigoureux, le plus énergique supplia l'autre de faire un effort viril, de se vaincre lui-même, et de leur rendre à tous la paix et la joie; et, sans doute, l'autre convint de tout, pleura de tout, comme un malade et comme un enfant qu'il était, et promit d'essayer, de faire tout ce qu'il pouvait...

Mais il n'était plus maître de lui, le mal en était à la période aiguë. Nous allons donner, avec les brèves réponses de Victor Hugo, les deux lettres qu'il écrivit en décembre. Elles sont d'une navrante éloquence, ces lettres, aussi déchirantes, ou peu s'en faut, que celles qu'écrira Victor Hugo l'année d'après. Voilà de ces pages qu'aucune littérature n'imite et n'égale : on n'y reconnaît pas la plume qui écrit, mais le cœur qui saigne.

[7 décembre 1830.]

Mon ami, je n'y puis tenir; si vous saviez comment mes jours et mes nuits se passent et à quelles passions contradictoires je suis en proie, vous auriez pitié de qui vous a offensé et vous me souhaiteriez mort, sans me blâmer jamais et en gardant sur moi un éternel silence. — Je me repens déjà de ce que je fais en ce moment, et cette idée de vous écrire me paraît aussi insensée que le reste; tant je viens de tous les côtés me briser contre l'impossible; mais enfin la chose est commencée et je poursuis. — Si vous saviez, hélas! ce que j'éprouve toutes les fois que votre nom est prononcé à mes oreilles, toutes les fois qu'il m'arrive sur madame Hugo et sur vous quelque nouvelle et quelque rapport; si vous saviez comme tous les jours passés dans leurs moindres circonstances, nos promenades à la plaine, nos visites aux Feuillantines et tout ce que j'avais rêvé de vie paisible et bénie auprès de vous, si vous saviez comme tout cela se déchaîne en moi au fond de mon cœur dans mes veilles et à quel supplice de damné je suis livré sans relâche depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'au jour; mon cœur se referme alors; il se fait une glace à l'ouverture, et rien ne paraît plus jusqu'à ce que le soir vienne tout remuer encore dans ce gouffre. Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage; des envies de vous

tuer, de vous assassiner par moments en vérité; pardonnez-moi ces horribles mouvements. — Mais pensez à ceci, vous que tant de pensées remplissent, pensez au vide que laisse une telle amitié. — *Quoi? pour jamais perdus!* — Je ne puis plus aller vous voir; je ne remettrai plus les pieds sur votre seuil, c'est impossible; mais ce n'est pas indifférence au moins. Ah! ne prononcez pas, je vous en conjure, priez madame Hugo de ne jamais prononcer ce mot d'*inconstance* qui me revient de toutes parts. *Inconstant* avec vous, le pouvez-vous dire, hélas! l'avez-vous donc oublié déjà, est-ce pour trop peu aimer que notre amitié cesse; et n'est-ce pas un excès plutôt qui l'a tuée? Je vous ai déjà expliqué mon inconstance en idées et d'où elle vient; vous devez en être convaincu; elle vient de cette poursuite éternelle du cœur à travers tout vers un seul et même objet qui soit un amour capable de remplir. Cet amour, Dieu m'est témoin que je l'ai cherché uniquement en vous, dans votre double amitié à madame Hugo et à vous, et que je n'ai commencé à me cabrer et à frémir que lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur. Si donc je cesse brusquement et si je ne vous vois plus désormais, c'est que des amitiés comme celle qui était entre nous ne se tempèrent pas : elles vivent, ou on les tue. Que ferais-je désormais à votre foyer, quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glisse entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que madame Hugo ne peut effleurer mon regard sans avoir consulté le vôtre? il faut bien se retirer alors et c'est une religion de s'abstenir. Vous avez eu la bonté de me prier de venir toujours comme par le passé; mais c'était de votre part compassion et indulgence pour une faiblesse que vous pensiez soulager par cette marque d'attention; je n'y puis consentir; j'en éprouverais moi-même trop de torture, si, vous, vous en éprouviez seulement quelque gêne. Elle est donc tuée irréparablement, cette amitié qui fut de ma part un culte, il ne nous reste plus, mon ami, qu'à l'ensevelir avec autant de piété qu'il se peut. Je l'ensevelis dans mon cœur, comme je vous prie de faire dans le vôtre, comme je vous prie (soyez généreux) de dire à madame Hugo de faire dans le sien; chez moi, il y aura toujours, quoi qu'il m'arrive désormais dans la vie, une pensée mélancolique et

sainte qui veillera sur cette amitié déplorée; oui, quoi qu'il m'arrive, et même si, par impossible, il m'arrivait en cette vie des joies, cette pensée triste et muette restera à sa place en mon cœur et ne se dévoilera jamais; tâchez de faire de même au milieu des joies de famille et de gloire qui continueront de descendre sur madame Hugo et sur vous; qu'il y ait en tout ceci mystère et silence; parlons désormais le moins possible les uns des autres, mon ami, de peur d'en mal parler de loin, de peur que le dépit n'aigrisse des paroles légères et que l'amitié ensevelie n'en soit troublée.

Et puis peut-être un jour, mon ami, quand je n'aurai plus rien au monde, ni mère à soigner, ni amour de femme à espérer, ni erreur de système à essayer, quand je serai vieux, et que madame Hugo elle-même sera vieille, qui sait? si je reviens à la piété, à la religion chaste et austère, à la pratique des vertus, peut-être, mon ami, vous me permettrez alors, après quelque expiation que vous m'imposerez, de venir finir mes jours sous votre toit, et vous m'aurez rendu assez de confiance pour me laisser quelquefois seul encore avec celle qui est digne uniquement de vous, mais que je n'ai jamais méconnue, je vous jure.

Adieu.

SAINTE-BEUVE

Le lendemain 8 décembre, Victor Hugo répond:

« Ce 8 décembre 1830.

» Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement*? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié: gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours.

» Songez *qu'après tout*, vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

» V. »

Le 23 décembre, nouvelle lettre de Sainte-Beuve :

23 décembre 1830.

Mon cher ami, ma dernière lettre était trop sincèrement et trop irrévocablement l'expression de ma triste pensée pour que j'allasse vous voir comme vous aviez la bonté de m'y engager ; mais vous m'engagiez aussi à vous écrire, et je le fais aujourd'hui, parce que j'éprouve plus que jamais le besoin de me rappeler à votre souvenir. Je n'ai vu depuis plusieurs jours aucune personne qui vous ait visités et de qui j'aie pu savoir comment vous vous portiez, madame Hugo et vous ; quand je pense dans quels termes d'intimité et de confiance nous étions tous, il y a un an, à pareille époque, ce retour m'est bien douloureux. — Il y a un an, mon ami, j'écrivais cette préface des *Consolations* que je vous donnais à lire la veille du jour de l'an et sur laquelle vous écriviez quelques lignes de votre main que j'ai conservées comme reliques. Hélas ! cette amitié est-elle donc finie ? Et finie de ma faute ? l'irréparable est-il donc consommé ? J'ai besoin, croyez-le, d'espérer encore pour un avenir dont je n'ose assigner le terme. Mais ne pressons pas trop ces idées.

Vous vous êtes mépris, mon ami, quand vous avez cru que je me plaignais que vous eussiez parlé *légèrement* de moi. Non, ce mot-là s'appliquait à moi autant qu'à vous ; et quand je disais : *parlons le moins possible l'un de l'autre, de peur d'en parler légèrement de loin*, c'était presque un repentir que j'exprimais, mon ami, d'avoir pu parler ou penser de vous avec dépit depuis ces tristes affaires. Mais croyez que, depuis ma lettre, ma pensée est redevenue plus paisible et plus équitable à votre égard, et qu'il n'y reste aucun mauvais levain, je vous jure.

Écrivez-moi, avant la fin de l'année, un petit mot de souvenir. J'en serai bien reconnaissant. Dites-moi comment vous allez, tâchez de me dire que votre plaie est guérie. Quant à la mienne, elle dure ; ne pouvant la guérir, je voudrais ouvrir d'autres plaies à côté ; allez, je souffre bien et le bonheur et moi ne nous connaissons pas et ne pouvons nous connaître. Si j'étais prêt à l'atteindre d'un côté, la pensée de ce qui me

manque en vous, en votre maison qui était la mienne, en la confiance que j'ai perdue, cette amère pensée gâterait le bonheur au moment même où je croirais l'obtenir. Adieu, soyez assez bon pour dire à madame Hugo mon souvenir.

Je vous écrirai ainsi quelquefois, pour vous prouver qu'il y a en mon cœur une lampe qui veille et une pensée qui prie éternellement au tombeau de notre amitié.

Oh! mon ami, qui l'eût dit, il y a un an, et que je suis coupable et insensé! Pardonnez-moi.

Adieu.

SAINTE-BEUVE

Sans tarder, Victor Hugo réplique, le 24 décembre :

« Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

» VICTOR »

Les lettres de Sainte-Beuve sont belles, parce qu'elles souffrent; il faut convenir que les réponses de Victor Hugo sont belles aussi, parce qu'elles consolent et parce qu'elles consolent en souffrant. On ne connaît pas beaucoup de témoignages d'une amitié plus profonde et d'une plus généreuse confiance.

Il clôt le tout par l'exquis billet qu'il écrit à Sainte-Beuve, le premier jour de l'an 1831, en le remerciant de jouets envoyés aux enfants.

« ... Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. 1830 est passé! »

V

LE CALVAIRE DE VICTOR HUGO

Dans ce récit, — où l'on essaie de renouer les faits et de retrouver les sentiments, — pour remplir les intervalles des lettres, il n'y a eu jusqu'ici qu'à louer et à plaindre. Les deux amis souffrent, l'un avec désespoir et remords, l'autre avec dignité et bonté; tous deux sont dignes d'admiration et dignes de pitié. Les choses vont malheureusement changer ; on va sortir de la sphère idéale, on va se heurter aux tristes et brutales réalités des passions et de la vie.

La condition essentielle de notre enquête est l'impartialité : nous sommes obligés de dire que le premier tort — un tort grave — est venu de Victor Hugo.

Les lettres de Sainte-Beuve, qu'on vient de lire, ces lettres d'amour éperdu, on a vu, par les billets de Victor Hugo, qu'il les avait données à lire à sa femme. Il avait en celle qu'il aimait et dont il était aimé une confiance absolue, une confiance inaltérable, et, sans doute, il avait raison ; il n'en est pas moins vrai qu'il jouait là un jeu aussi dangereux que généreux et qu'en exposant une âme sensible et délicate à la contagion de cette fièvre il commettait une grave imprudence. La pureté n'est pas la froideur, et quelle est la femme, fût-elle la plus honnête du monde, qui n'eût été touchée d'un pareil amour ? De plus, celui qui écrivait ces lettres enflammées était depuis deux ans pour elle l'ami le plus dévoué et le plus tendre ; il était aussi son converti, et cette âme, qu'elle eût voulue pour l'instant moins ardente, c'était elle un peu qui l'avait refaite. Il ne faut donc pas s'étonner si elle pensait à l'absent, si elle le plaignait, si Victor Hugo la surprit parfois en pleurs à cause de lui. Elle était, d'ailleurs, le cœur le plus sincère et le plus ingénu, elle le resta toute sa vie, elle était incapable de dissimulation : elle ne dut cacher ni ses larmes ni la cause de ses larmes.

Pour la première fois, Victor Hugo crut sentir qu'il y avait peut-être là quelque chose de plus que de l'amitié et qu'il serait possible que celle qui était tout pour lui cessât d'être à lui tout entière. Il devint jaloux.

Tous les sentiments étaient excessifs dans cette âme hors mesure, et surtout la jalousie. Il l'avait éprouvée avec une violence extrême pour sa fiancée, à plus forte raison pour sa femme. Rien que le doute lui était insupportable. Sainte-Beuve venait rarement, mais

enfin il venait quand il voulait : dans sa compassion, Victor Hugo lui-même l'avait engagé constamment à venir. Qu'avait-il donc à faire, le véridique et loyal grand homme? Rester dans leur commun diapason d'abnégation et de dévouement, confesser en toute sincérité à Sainte-Beuve sa jalousie et son tourment, puis s'en remettre à lui, le faire juge, le faire maître, le laisser décider seul des moyens de rendre à son ami la tranquillité d'esprit si nécessaire à son travail. Sainte-Beuve ému n'eût pas voulu demeurer au-dessous de Victor : il eût spontanément renoncé, au moins pour un temps, à voir madame Victor Hugo, ce qui n'était plus d'ailleurs pour lui qu'une occasion de souffrir, et il se fût volontairement éloigné, satisfait de lui-même et fier de son sacrifice. — Voilà la conduite qu'aurait conseillée à Victor Hugo son cœur; mais il en suivit une autre, et bien différente, que lui suggéra son orgueil.

Il vit Sainte-Beuve et lui représenta, sans doute, avec tous les adoucissements possibles, que son mal, au lieu de s'améliorer, s'aggravait et que cette situation sans issue était intenable. Sa femme et lui Sainte-Beuve étaient les deux êtres qu'il aimait le plus au monde et il les avait jusque-là confondus dans son cœur ; mais il voyait le moment cruel où il serait obligé de choisir entre lui et elle; il n'en voulait cependant rien faire, il ne se targuerait pas de son droit de mari, il était de ceux qui reconnaissent le droit supérieur de l'amour, et il proposait à Sainte-Beuve de laisser sa femme elle-même choisir entre eux : s'il n'était pas le préféré, c'est lui qui s'inclinerait, lui qui ferait ce que voudrait Sainte-Beuve. — Il se donnait là le beau rôle et il fallait admirer sa grandeur d'âme !

Il va sans dire que Sainte-Beuve refusa de tenter l'épreuve et se déclara vaincu d'avance. Il se retira donc, mais mécontent, blessé à la fois dans son amour-propre et dans son amour.

Il chercha quelque diversion puissante et il la trouva aussitôt. Son ami Pierre Leroux prenait la direction du *Globe*, qui allait désormais se consacrer à la doctrine saint-simonienne. Sainte-Beuve y demanda sa place, rédigea d'emblée le préambule et le programme du journal renouvelé, et brusquement, avec son étonnante souplesse, se fit, de romantique, saint-simonien.

Victor Hugo, lui, qui de bonne foi s'imaginait avoir été magnanime, avait gardé sur Sainte-Beuve toutes ses illusions; il l'aimait sincèrement, profondément; il croyait lui avoir à jamais communiqué sa flamme et sa foi; il avait la ferme et candide assurance que, l'amoureux écarté, il allait conserver l'ami. Il ne l'avait pas laissé partir sans lui faire promettre qu'ils s'écriraient, qu'ils se verraient au dehors, qu'ils ne cesseraient pas de s'aider l'un l'autre dans le bon combat qu'ils combattaient ensemble depuis des années. Il saisit le premier l'occasion de servir utilement son ami.

Buloz, qui fondait alors la *Revue des Deux Mondes* et manifestait l'intention de l'ouvrir à toutes les jeunes gloires littéraires de l'époque, vint tout d'abord frapper à la porte de l'auteur d'*Hernani* et de *Notre-Dame de Paris,* qui allait paraître et dont déjà l'on faisait grand bruit. Victor Hugo l'accueillit à merveille et lui promit son concours; seulement, ce concours ne pourrait être que fort intermittent ; il y avait une collaboration plus active et plus précieuse qu'il lui conseillait de s'acquérir sur-le-champ, celle du premier critique de l'époque : Sainte-Beuve. Et il se hâta d'annoncer à Sainte-Beuve la visite de Buloz par un billet qu'il signait : « Votre éternel ami », et où il se plaignait doucement de ne l'avoir pas revu.

Sainte-Beuve, en effet, n'avait pas pris avec lui de rendez-vous, ne lui avait pas écrit, ne lui avait pas donné signe de vie. Il reçut M. Buloz, il s'entendit avec lui, et c'est par cette porte qu'il entra à la revue où il devait acquérir sa place définitive ; mais il ne remercia pas Victor Hugo. Qu'y avait-il? Victor Hugo commençait à s'inquiéter. Un jour qu'il devait aller à l'Odéon avec sa femme, il envoya un mot à Sainte-Beuve, qui « serait mille fois aimable de venir les y rejoindre ». — Une loge de théâtre était un terrain neutre où il serait peut-être bien aise de retrouver ses amis. — Sainte-Beuve ne vint pas et ne s'excusa même pas de n'être pas venu.

Victor Hugo, tout à fait inquiet, lui écrivit :

« Ce dimanche 13 [mars 1831].

» Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment, ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous ! N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami ? Oh ! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas?... »

Victor Hugo terminait en annonçant à Sainte-Beuve l'envoi prochain de *Notre-Dame de Paris* et lui demandait si, après avoir lu ce roman, il voudrait en rendre compte dans le *Globe*.

Sainte-Beuve répondit enfin, deux ou trois jours après. Sa lettre éclaire en sa faveur un point sur lequel, avant de la connaître, on pouvait l'accuser. Oui, il a raison : Victor Hugo, sans le vouloir, il est vrai, et sans le savoir, avait manqué envers lui, à un moment

décisif, « d'abandon, de confiance, de franchise ». N'importe ! pour répondre à la lettre si cordiale et si tendre de Victor Hugo, on trouvera peut-être l'explication de Sainte-Beuve un peu sèche et un peu dure. Joseph Delorme, amer et douteur, y reparaît :

[Mars 1831.]

Mon cher ami, j'ai été moi-même très fâché de ne pas vous avoir vu l'autre jour. Je vous aurais rejoints à l'Odéon s'il n'avait pas été trop tard. Nous aurions en effet, mon ami, énormément de choses à nous dire ; et je vous avoue que je ne sais si nous n'en aurions pas trop, maintenant, pour nous y engager jamais. Mon affection pour vous et tout ce qui vous touche, mon admiration pour votre génie, sont chez moi des sentiments invariables. Mais vous dire que cette affection est restée la même que ce qu'elle a été, vous dire que cette admiration est demeurée en moi comme un culte intérieur, domestique et de famille, ce serait vous mentir, et je vous le répéterais vingt fois que vous ne le croiriez pas. Je vous admire et je vous admirerai toujours comme la plus grande chose littéraire du temps en France ; et plus j'y réfléchirai, plus je trouverai de motifs légitimes à cette admiration ; mais l'objet en est hors de moi, mais le sentiment n'en est plus chez moi instinctif et aussi essentiel que la vie. — Ceci est triste, mais, je crois, fatal. Vous auriez tort d'y voir simplement l'influence de certaines idées qui m'ont été inoculées depuis quelques mois. Ces idées peuvent y être pour quelque chose, mais leur action sur moi n'a été que consécutive à un fait moral que nous n'avons que trop ressenti, moi du moins. C'est dans les obscurités mystérieuses de ce fâcheux accident qu'il me faudrait chercher toutes les réponses aux questions que vous pourriez me faire sur mes sentiments actuels à votre égard. Quelque coupable que j'aie été envers vous et que j'aie dû vous paraître, j'ai cru, mon ami, que vous-même aviez eu alors envers moi des torts réels dans l'état d'amitié intime où nous étions placés, des torts par manque d'abandon, de confiance, de franchise. Mon dessein n'est pas de remuer ces tristesses. Mais toute la plaie est là.

Votre conduite, aux yeux de l'univers, si vous l'exposiez, serait irréprochable ; elle a été digne, ferme et noble ; je ne

l'ai pas trouvée à beaucoup près aussi tendre, aussi bonne, aussi rare, aussi *unique*, qu'elle pouvait l'être dans l'état d'amitié *unique* où nous vivions. — Depuis ce temps, je ne suis plus de votre famille, de votre intérieur ; je n'en puis plus être ; je suis retombé après bien des déchirements, vis-à-vis de vous, dans un état *intellectuel* et d'amitié extérieure ; je ne suis plus un membre de votre être, une fonction de votre vie. Croyez que mon cœur a bien saigné et qu'il en saigne encore quand il souffle dans l'air un certain vent du passé qui rouvre les plaies et fait mourir. — Mais qu'y faire ?...

C'est dans ces dispositions morales que les idées saint-simoniennes me sont survenues ; distraction puissante ; je m'y suis livré ; le rapport qu'elles avaient avec mes variations et mes égarements antérieurs était déjà un lien ; j'ai cru y voir un dernier progrès, une assiette, un couronnement à ma vie si agitée et toujours croulante. J'ai par moments beaucoup de doutes, non pas sur tel ou tel point en particulier ; mais sur tous ces systèmes généreux qu'on croit répondre à la loi des choses, et j'ai des quarts d'heure de scepticisme absolu et universel. Vous auriez par là une large prise sur moi ; mais pour me ramener où j'étais vis-à-vis de vous, mon ami, à ce que je regretterai éternellement, que faire?

Cela est si vrai que dans tout ce que vous m'écrivez, et dans tout ce que je vous écris, nous n'osons même aborder par son nom le sujet vrai et si adorable de toute cette dissension.

L'extrait du roman dans le *Globe* n'aurait pu paraître ; il aurait fallu un jugement en tête à cause de l'orthodoxie du journal, et ce jugement aurait été prématuré. Je serais heureux de faire l'article moi-même ; on me presse là-bas, vous paraissez le désirer ; et, au milieu de mes anxiétés, j'en ai aussi un vif désir. — Je lirai, je causerai avec eux, nous causerons tous les deux ensemble, et si je puis tout concilier avec ce que je sentirai éternellement pour vous, personne et génie, je ferai.

Adieu, tout à vous, mon ami.

SAINTE-BEUVE

Présentez, s. v. p., mes respects à madame Hugo.

Cette lettre semble avoir atteint au cœur Victor Hugo. Ainsi, entre Sainte-Beuve et lui, ce ne serait plus seulement la séparation, ce serait la brouille? Avait-il donc tout à fait perdu cet ami? Il laisse passer quelques jours et il lui écrit :

« Ce vendredi 18 mars 1831.

» Mon ami,

» Je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre. Elle a été trop triste et trop amère. J'aurais été injuste à mon tour. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre sans raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde,* pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé,* vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez*; rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous *d'abandon, de confiance,* de FRANCHISE! Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

» Toujours votre ami malgré vous.

» V. H. »

Voici la réplique de Sainte-Beuve :

[3 avril 1831.]

J'ai moi-même eu besoin d'attendre bien des jours, avant de vous répondre, mon ami; votre lettre m'a paru bien sévère et je me suis demandé si la mienne avait mérité une réponse si triste pour moi. Mais je suis venu à bout de moi, et telle qu'est votre lettre, je l'accepte entièrement et cordialement. Entre amis comme nous l'avons été, des paroles sévères peuvent être reçues sans honte; et toutes les révoltes d'amour-propre qui ont eu lieu dans mon cœur à ce sujet, et que je

vous confesse avoir été violentes, sont aujourd'hui tout à fait apaisées dans un sentiment de repentir que je vous prie de recevoir à votre tour avec clémence et générosité.

Il n'était pas entré dans ma pensée de vous offenser le moins du monde dans ma lettre ; l'expression m'en avait paru triste et douloureuse, mais sans aigreur ; je vous avais dit sincèrement là où était ma plaie : qu'il n'en soit plus question entre nous, mon ami ; car vous l'êtes toujours, non pas *malgré moi*, je vous jure ; comment avez-vous pu croire que j'avais voulu ne plus être le vôtre ?

Qu'il y ait eu refroidissement, déchirement, froissement entre nous, comme vous voudrez l'appeler, c'est malheureusement incontestable. Mais, l'amitié a des degrés et je me contenterai avec joie, orgueil et reconnaissance, de la moindre place que vous voudrez me conserver.

Une prière seulement. Si vous savez maintenant et si vous croyez qu'il y a entre nous, comme cause de déchirement, autre chose que les idées saint-simoniennes, insistez-y moins dans la conversation avec moi, je vous prie; si je croyais cela, j'irais vous voir pour vous prouver que j'accepte votre pardon. Mais je crains toujours que ces malheureuses idées qui cachent autre chose pour moi ne m'impatientent et ne renouvellent les tristes discussions dont je rougis.

Vous me blâmez, je le sais, de n'avoir point parlé du roman, mais l'opinion qu'il faudrait exprimer ne sortira jamais de ma plume, avec quelque assaisonnement de louanges que ce soit. Quant aux extraits, il aurait fallu une tête, une demi-colonne, et, même dans ces courtes lignes, j'aurais été obligé par le journal de glisser quelques mots qu'il ne me convient pas d'écrire de vous.

Il est possible que j'entre plus avant dans le saint-simonisme. Mais est-ce donc une barrière entre nous ? Si je devenais tout à fait saint-simonien, je deviendrais meilleur, croyant en Dieu, moral, aimant les hommes. Si je suis si méchant, si passionné, si inégal, c'est que je suis livré aux caprices de mon misérable cœur.

Dites-moi, mon ami, puis-je aller vous serrer la main ?

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo répondit dès le lendemain :

« Ce 4 avril [1831].

» C'est moi, mon ami, qui veux aller vous voir, vous remercier, vous serrer la main. Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

» VICTOR HUGO.

» Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas ? »

Ce post-scriptum rouvrait à Sainte-Beuve la maison de Victor Hugo, et il est certain qu'il y retourna. Mais il partait, quelques jours après, pour un voyage en Belgique.

Il écrit de Bruxelles à Victor Hugo :

Bruxelles, ce 14 avril 1831.

Mon cher ami, j'ai beaucoup pensé à vous depuis mon départ de Paris ; je me suis rappelé quelle part vous avez toujours eue jusqu'ici dans tous mes voyages et dans toutes mes absences, lorsque je suis allé en Angleterre, lorsque je suis allé sur les bords du Rhin, ou en Normandie ; et j'ai senti avec une joie vive et profonde que vous occupiez encore en moi une large place, et que je tenais encore à vous par des liens que je n'ose dire aussi forts que ceux d'autrefois (quoiqu'ils le soient redevenus de mon côté et que j'espère que mes fautes ne les aient pas trop relâchés du vôtre) mais au moins par des liens qui ne se rompront plus puisqu'ils ont résisté à la plus redoutable épreuve. J'ai songé avec une joie sincère que j'étais encore votre ami, et que pourtant, après tout ce que j'avais fait d'insensé, d'aigre et de violent, j'avais mérité de ne plus l'être ; j'ai été heureux, je vous jure, de cette idée que je vous avais bien quitté et que je n'emportais pas un remords attaché à votre souvenir. Chaque tour gothique, chaque flèche d'église, chaque hôtel de ville que j'ai rencontré sur ma route n'a pas été pour moi un monument funèbre de

notre amitié, un témoignage accusateur de mon ingratitude envers celui qui m'avait révélé la clef de cette poésie et la pensée de ces vieux âges. Je suis depuis quelques jours à Bruxelles. J'ai vu l'hôtel de ville et Sainte-Gudule. L'hôtel de ville surtout est rare et admirable au milieu de cette place où chaque maison montre encore son pignon en façade, orné, ciselé, décoré à la flamande et à l'espagnole. Pourtant, quoique je me plaise à cette vue et que j'en aie quelque intelligence vague et confuse, je sens bien que le guide n'est pas là, que l'interprète me manque et qu'il y a longtemps que je ne me suis aimanté à ses paroles et à ses regards.

Oh! mon ami, je vous le dis d'ici en toute quiétude de cœur, en toute timidité d'âme, en toute plénitude d'effusion, et en étant moi-même, autant que je le puis être, il ne s'est rien brisé d'essentiel entre nous; l'aigreur qui est venue de moi n'a été qu'à la surface et comme un dépit de maîtresse. Je suis à vous autant que jamais, à vous, homme loyal et fort, à vous, caractère constant et inébranlable, à vous, dont les opinions, même quand je ne les adopte pas, me passent sur la tête et me réduisent à admirer.

Il y a une chose dont j'ai à vous parler; je ne l'ai pas fait là-bas; c'est de votre roman. Mon avis sincère est ceci: j'y distingue 1° l'expression fondamentale, générale, s'appliquant à tout, le style; 2° la couleur locale, le sentiment historique, la forme architecturale se détachant en saillie et encadrant le reste; 3° les caractères et personnages qui sont en jeu; 4° les groupes ou l'action résultant du jeu de ces personnages (pardon de cette sèche analyse, mais c'est pour plus de brièveté). Eh bien, quant au style, je le trouve unique, merveilleux, inventé en tout et pour tout, fin, fort, souple, colossal, opulent. — S'il pèche, c'est par excès de qualité en tout sens, et parce qu'il est à trop haute dose tout ce qu'il est. 2° Quant à la couleur historique, merveilleuse encore! Science, imagination, reconstruction vivante et au point de vue de l'art d'un passé déjà inconnu. — Je n'y trouverais à redire que la saillie excessive de toutes les parties du cadre, et l'absence des intervalles ordinaires et plus prosaïques qui tempèrent l'admiration dans la réalité. L'interprétation fantastique, si chère à l'antiquaire artiste, me paraît aussi l'emporter un peu trop souvent

sur l'interprétation pieuse du croyant ou du moins de l'homme qui regrette la croyance — pour préciser, je n'aime pas que vous disiez de Quasimodo qu'il est l'âme de la cathédrale; l'âme de la cathédrale, même avec sa fantaisie, ses grotesques et son portail hermétique, cette âme, c'eût été, selon moi, un Ange, avec quelque tache peut-être aux pieds ou aux ailes, avec quelque brulûre que lui aurait faite au doigt une étincelle échappée du fourneau de Nicolas Flamel; mais c'eût été en somme un Ange chrétien, beau, fort, triste et grave dans sa prière éternelle. — 3° Les caractères sont créés et ineffaçables; le prêtre est sublime de vérité et de profondeur, la petite Esmeralda est une merveille, la mère a des accents à faire pleurer les voix les plus viriles qui les voudraient prononcer. Le seul défaut ici, selon moi, c'est que quelques-uns de ces caractères, tout en tenant toujours par une observation vraie à la nature humaine, tout en se rattachant au tissu de cette nature, en traversent trop fréquemment la trame dans un sens ou dans un autre, dessus et dessous, en féerie ou en grotesque, vers le ciel ou vers l'enfer. Alors vous êtes plus volontiers vertical qu'horizontal par rapport à la trame humaine. — 4° Enfin vient l'action; tout ce qu'elle a de fort, de dramatique, d'artistement édifié et architecturé, vous pouvez croire que je le sens et que je l'admire. Je ne vous ferai donc que ma critique. Vous rappelez-vous ce soir où je vous priais de nous dire si l'âme de la Esmeralda était sauvée? Voici ce que j'entendais par là : à une époque encore catholique (quoique Luther fût déjà né), avec le dogme de l'enfer et les foudres de l'excommunication; à une époque encore féodale (quoique Louis XI y portât déjà la cognée), avec la guerre, la violence, et Montfaucon; vous nous avez peint surtout le côté violent, sombre, déchirant, la face lugubre du catholicisme et par laquelle il touchait à la société brutale du dehors; le bûcher, la haine de l'hérétique et du maudit, vis-à-vis du gibet et de la guerre à mort de Louis XI contre les seigneurs; ceci est bien; mais n'aurait-il pas fallu pour compléter le tableau, pour illuminer d'en haut l'action, y faire luire le flambeau de foi qui n'était pas éteint alors, l'idée de cette vie éternelle à laquelle tous croyaient; nous montrer cette espérance consolante du paradis et de la cité de Dieu, non pas en votre propre nom, mais dans

les bouches et dans les vœux d'agonie de vos personnages? En ce sens, je comprends que M. de Lamennais vous ait reproché de n'avoir pas été assez catholique. — Voilà tout ce que j'avais à vous dire en fait de critique; quant aux éloges, ils ne tariraient pas. Mais comme je ne vous avais pas parlé là-bas de votre livre et que vous saviez combien j'avais dû y penser, je me serais reproché de ne pas vous ouvrir toute ma pensée, comme j'ai fait pour *Cromwell*, pour *Hernani*; d'ailleurs croyez bien que vous ne m'avez jamais paru plus grand, plus fort, plus maître de votre puissance et plus libre de l'appliquer désormais à toutes choses. Mais, je vous supplie, pesez bien dans mes critiques, moins ce qui est particulier à *Notre-Dame*, que ce qui est général et ce qui touche par quelque point votre système complet d'art; voyez s'il n'y aurait pas moyen, sans perdre aucune de vos qualités, de réduire à néant toutes nos discussions qui, bien ou mal soutenues, de notre part, doivent porter sur quelque chose de vrai, partant d'admirateurs aussi entiers de votre génie, que nous le sommes, Leroux et moi.

Vous me demanderez ce que je fais ici : rien encore. Je ne suis pas saint-simonien classé, ni ne le serai, soyez tranquille, bien que les aimant beaucoup, et logé dans leur maison. Je ne sais pour combien de temps je suis ici; il y a des jours où il me prend idée qu'on y pourrait vivre et travailler comme ailleurs. Allez, mon ami, je suis bien vieux déjà; ma sève ne bouillonne plus; j'aspire à me reposer et à oublier; mes cheveux s'éclaircissent par devant; je ne désire plus grand'chose, j'ai perdu l'habitude d'espérer, et j'ai besoin que ceux à qui j'ai fait mal m'aiment et me pardonnent.

Vous m'écrirez un jour à votre aise et aussi brièvement que vous le voudrez. Je vous aurai peut-être écrit déjà une seconde fois auparavant. Dites-moi comment se porte madame Hugo, assurez-la de mon respectueux et inaltérable souvenir. Tâchez qu'elle aille aux eaux ou à la campagne, son mal n'est qu'un mal d'estomac, une gastrite nerveuse, et il céderait vite au grand air, à la promenade, à la distraction.

Mes amitiés à Leroux, c'est le bon côté de moi-même, qu'il me représente auprès de vous et que son amitié pour vous plaide pour moi.

Adieu, mon cher ami, travaillez, mais sans trop vous fatiguer. Pressez votre rôle; il est grand et peut l'être davantage encore, sinon dans les lettres, du moins en politique. A quoi en est l'affaire de la censure?

Tout et toujours à vous.

SAINTE-BEUVE

Mes baisers à vos beaux enfants et à ma filleule en particulier.

Je vous prie de dire mille amitiés à Pavie, à Boulanger. Si mon séjour se prolonge, j'écrirai à Pavie,



Les liens rompus étaient renoués. Quand Sainte-Beuve revint à Paris, il y eut reprise des relations anciennes et tous avaient l'espoir qu'elles allaient être aussi douces que par le passé. Mais les conditions, hélas! en étaient bien changées. Il avait été virtuellement convenu qu'il ne serait plus question de la cause du désaccord : le fatal amour de Sainte-Beuve. Mais si le sujet défendu n'était pas dans les mots, il était dans les pensées : on y pensait encore en s'efforçant de l'éviter. Ce n'était plus l'abandon d'autrefois, c'était la gêne. La situation fausse faussait la parole, faussait l'attitude, faussait tout.

Les dispositions des esprits n'étaient pas non plus les mêmes. Sainte-Beuve surtout revenait avec des sentiments tout différents. A côté et à l'exemple de Victor Hugo, il avait voulu, il avait pu hausser son âme; mais on peut convenir que la magnanimité ne lui était pas naturelle. Rendu à lui-même et à cette indépendance de l'esprit, et surtout du cœur, qu'il pratiqua toujours volontiers, il n'avait pas dû secouer sans quelque joie de sa délivrance le joug du maître et le joug de la vertu. S'étant une fois repris, il était loin de se redonner tout entier. Il n'avait plus pour Victor Hugo cette foi aveugle qui ne raisonne pas; il faisait plus que raisonner, il doutait. Victor Hugo, en se trompant lui-même, l'avait une fois trompé; pour une pièce fausse qu'il avait reçue, le malin personnage se demandait, il était bien aise de se demander, si les autres étaient vraies. L'ami ingrat venait de le rappeler, mais Sainte-Beuve ne pouvait oublier qu'il l'avait banni; cette blessure à son amour-propre avait beau avoir été fermée, il en sentait la cicatrice. Il avait été humilié à cause de celle qu'il aimait, devant elle! Pourrait-il réprimer la secrète envie d'avoir auprès d'elle son jour et de prendre sa revanche?

Dans l'âme simple et droite de madame Victor Hugo elle-même, il pouvait y avoir aussi, à l'endroit de son mari, reproche et trouble. Elle qui n'était que bonté et pitié, elle n'avait pu s'empêcher de le trouver injuste et dur quand il avait exilé son ami; elle avait dû dire, et tout haut peut-être : « Oh! ce pauvre Sainte-Beuve!... » Victor Hugo avait eu la prétention de ne pas faire le mari; mais il l'avait été, chose fâcheuse. Quand Sainte-Beuve était revenu, il n'avait pas manqué de dire à madame Victor Hugo, en exagérant un peu, quels avaient été, loin d'elle, son supplice et son désespoir. Il s'était plaint et elle l'avait plaint, contre son mari. Et quelle contrainte encore, pour l'exilé à qui l'on faisait grâce, de ne pouvoir plus lui parler librement, de devoir taire tout ce qu'il éprouvait, tout ce qu'il souffrait! Elle lui manquerait donc, sa consolatrice?... Il n'était plus si timide et si respectueux : peut-être il lui écrivit, elle lui répondit peut-être. Elle avait maintenant quelque chose de secret, quelque chose d'étranger, presque d'hostile, pour l'homme à qui jusque-là elle avait appartenu tout entière.

Et lui?... Shakespeare a bien fait voir comme la jalousie, d'abord étincelle, devient feu, flamme, incendie, et dévore tout, consume tout. Cela est vrai principalement pour une âme et pour une imagination telles que l'imagination et l'âme de Victor Hugo : l'âme a une pénétration, une intuition particulière pour saisir dans l'être aimé les moindres sentiments qui lui sont contraires; l'imagination a une puissance extraordinaire pour les grossir. Lui si confiant, il était devenu soupçonneux, ombrageux, irritable; il interrogeait, il épiait, il accusait : « Elle l'aimait moins! elle ne l'aimait plus!... Pourquoi, pour qui ne l'aimait-elle plus?... » Sainte-Beuve, correct et réservé en sa présence, n'encourait pas de lui le moindre reproche, et, d'ailleurs, Victor Hugo eût rougi encore, à ce moment, de lui laisser voir sa faiblesse. Il n'en souffrait que davantage. Il souffrait beaucoup, et la triste loi humaine voulait que, souffrant, il fît souffrir. Il devait avoir, avec sa femme, des scènes de douleur violente qui la rendaient bien malheureuse à son tour. Elle tâchait de l'apaiser par la patience et la douceur; parfois aussi elle dut se révolter : « Si elle l'aimait moins, était-ce donc sa faute, quand il la torturait ainsi? » Alors il s'accusait, se jetait à ses pieds, se répandait en paroles de tendresse. Nous avons sous les yeux une lettre pleine d'adoration, écrite à ce moment-là, et qu'il achève par cette prière : « Pardonne-moi! »

Selon toute vraisemblance elle n'avait pu cacher à Sainte-Beuve ses angoisses; et lui, selon toute vraisemblance, en avait profité pour tenir un langage plus expressif et plus ardent : et ce dut être pour la pauvre femme un redoublement de peine.

C'est alors, sans doute, que pour rassurer son mari, pour se rassurer contre Sainte-Beuve et peut-être contre elle-même, elle demanda

à Victor Hugo d'être toujours là quand Sainte-Beuve la viendrait voir. L'aveu, dont Victor Hugo fut touché, n'était pas fait cependant pour calmer ses inquiétudes.

Ils en étaient là quand arriva de Liège à Sainte-Beuve une offre de venir pour un temps dans cette ville. On ne sait de quelle nature était cette offre; il est probable qu'il s'agissait d'un cours de littérature à l'Université, comme celui qu'il fit à Liège même en 1848. Le certain, c'est qu'il n'était pas question d'un simple voyage, mais d'un séjour assez prolongé. Sainte-Beuve n'était toujours pas riche et la proposition avait ses avantages. Il en parla à ses amis : Victor Hugo l'engagea fort à accepter. Il en parla aussi, soit de vive voix, soit par lettre, à madame Victor Hugo. Il est à supposer qu'elle vit là une issue pour sortir elle-même de la situation cruelle où elle était prise, entre ces deux hommes qui s'aimaient, qu'elle aimait, et qui étaient devenus des rivaux; il est à supposer qu'au nom de son repos elle adjura Sainte-Beuve de lui faire ce sacrifice : Sainte-Beuve accepta l'offre de Liège.

Il est inutile de dire ce que cette résolution dut causer à Victor Hugo de soulagement et de joie : un homme ne s'éloigne de la femme qu'il aime, ni lorsqu'il est un amant heureux, ni même lorsqu'il espère le devenir. Madame Victor Hugo en eut aussi le cœur allégé; après ces jours d'orage, elle pourrait donc respirer. On était alors à la fin de juin; c'était l'époque où Victor Hugo et sa famille allaient passer des semaines chez les Bertin : on fit ses adieux à Sainte-Beuve, on partit pour les Roches.

Sainte-Beuve, resté pour quelques jours à Paris, écrivit à Victor Hugo ce billet[1] :

Ce mercredi [30 juin 1831].

Mon cher Victor,

Je suis en train de faire votre biographie que je dois donner à l'imprimerie samedi; après quoi, je partirai sans vous revoir peut-être à votre retour. Comment êtes-vous? Comment est Madame? J'espère que vous allez bien tous les deux et que vos douleurs de tête vous ont laissé en même temps que le bruit de Paris. Dites, seriez-vous assez bon pour m'écrire les quatre ou cinq premiers vers que M. François de Neufchateau vous adressa après votre concours sur les *avantages de*

1. Adressé à « Monsieur Victor Hugo, chez Monsieur Bertin, aux Roches, près Bièvre ».

l'Étude? J'ai oublié de les prendre, et si je ne les encadre pas dans l'anecdote, ils seront à jamais perdus pour la postérité. Si vous êtes assez bon pour me répondre dès la présente reçue, je recevrai à temps la petite pacotille que je mettrai à bord de votre vaisseau amiral. Adieu, mon cher Victor, je pense bien à vous, et j'espère que vous m'aimez toujours. Mes respects, s'il vous plaît, à Madame.

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo avait eu un tort grave quand, au commencement de l'année, il avait brusquement fermé sa maison à Sainte-Beuve; il fit, en répondant à son billet, une faute tout aussi grave.

Après cette lutte secrète de trois mois qui l'avait tant fait souffrir, il était enfin au bout de sa peine; son rival renonçait, s'effaçait, lui laissait le champ libre; il triomphait... Quel besoin eut-il de proclamer son triomphe?

Le 1er juillet, il envoya des Roches à Sainte-Beuve les vers de François de Neufchâteau et termina sa lettre par cette fanfare :

« Nous sommes ici admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne la cloche pour le déjeuner.

» N'oubliez pas de m'écrire de Liège.

» Toujours bien à vous,

» VICTOR. »

Sainte-Beuve reçut cette lettre pleine de joie avec un frémissement de colère. — Ah! c'était ainsi! elle s'était lamentée, elle s'était dite malade, épuisée, elle l'avait conjuré de partir! Il avait consenti, il s'immolait, il s'éloignait, la mort dans l'âme!... et voilà qu'elle était « ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante »!... Il écrivit à Victor Hugo une lettre qui, malheureusement, nous manque, mais à laquelle il est aisé de suppléer : — ses amis faisaient des objections à son départ; il disait les obstacles, il donnait des raisons... Il ne partirait pas pour Liège.

Sainte-Beuve ne part pas! La lutte n'est donc pas finie? Tout va recommencer, tout, les nuits sans sommeil, les jours sans travail, et les soupçons aigus, et les fureurs et les larmes? Oh! alors il n'y a plus d'orgueil qui tienne, il n'y a plus de génie qui vaille, il n'y a plus de grand poète, plus de nom illustre, plus d'œuvre glorieuse : il y a un pauvre homme qui souffre, qui saigne et qui pleure. Il

doit prendre un parti : ce supplice est au-dessus de ses forces. Il ouvre son cœur à sa femme dont la tendresse et la bonté s'émeuvent d'une telle douleur. Ils reviennent tous deux à Paris, et il réplique à Sainte-Beuve :

« Ce 6 juillet [1831].

» Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liège m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui, en tout autre temps, eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

» Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que je vous disais : partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve? Où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant, cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est

peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors ; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

» Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de cela? Écrivez-moi un mot.

» J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

» Adieu.

» Votre ami, votre frère,

» VICTOR

» J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. »

Sainte-Beuve répond dès le lendemain :

[7 juillet 1831].

Je trouve en rentrant votre lettre, mon cher ami; elle m'étourdit et me bouleverse. Je la relis et redemande à ce papier s'il dit vrai et s'il ne dit pas autre chose. Je repasse ma conduite depuis ces trois mois pour voir en quoi elle a pu vous blesser et rouvrir un passé que mon vœu était d'abolir. J'ai été avec vous comme autrefois et je vous ai cru aussi souvent le même. Par moments, j'avais bien quelques doutes de ce qui pouvait rester en vous de tristesse et d'irréparable, mais j'attribuais votre air plus sombre à l'âge, à la vie plus avancée, et votre silence à ce que nous nous étions tout dit depuis longtemps et que nous nous connaissions à fond. Quant à l'autre personne que j'éviterai aussi de nommer, — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaliénable, je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui. Je ne l'ai jamais revue seule : quand

vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins, et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique. Je regrette que ce départ n'ait pu avoir lieu à temps pour prévenir une si douloureuse ouverture; mais les raisons qui m'ont fait retarder sont venues, je vous assure, à l'idée de presque tous mes autres amis; si j'en avais de secrètes, s'il y avait des séparations personnelles qui pussent me coûter en quittant Paris et dont la pensée entrât dans mes ajournements, vous y étiez sans doute, vous et votre maison, pour quelque chose; sans doute il m'était dur de vous laisser alors même que je croyais vous avoir retrouvés; mais dans le cas où vous m'auriez supposé quelque arrière-pensée plus secrète, plus attachante encore, il me semble qu'il vous était facile, sans beaucoup d'efforts, d'en saisir la clé et de l'appliquer ailleurs. — Au surplus, mon ami, cette lettre qui m'accable et m'afflige beaucoup ne m'irrite nullement, j'ai un regret amer, une douleur secrète d'être pour une amitié comme la vôtre une pierre d'achoppement, un gravier intérieur, une lame brisée dans la blessure; j'ai besoin de me rejeter sur la fatalité pour m'absoudre d'être ainsi l'instrument meurtrier qui laboure votre grand cœur. Prenez garde, mon ami, je vous le dis sans aucune amertume, prenez garde, poète comme vous êtes, de trop emplir la réalité de votre fantaisie, de faire éclore des soupçons sous votre soleil, et de prêter une oreille trop émue aux simples échos de votre voix. Vous êtes à l'âge et au moment où se pose la plus large assise de votre vie; toute gloire désormais vous est possible et vous est due; les hommes seront trop heureux et fiers de vous prendre sur le pied dont vous vous offrirez à eux, fût-ce sur un piedestal. Mais au moins, mon ami, sous cette vie magnifique et bruyante du dehors, gardez le plus que vous le pourrez une vie simple, nette, non fantastique au dedans, réelle, éparse au hasard et sans montagnes de chimères. Quand votre flamme va aux autres, que la fumée ne revienne pas contre vous. Sachez jouir de votre bonheur au moment où il vous arrive, le plus complet que vous l'ayez rêvé. Adieu. Je suis à vous comme toujours et autant que toujours, avec affliction et sans amertume, soumis à ce que vous aurez décidé, bien que j'aie peine à le comprendre, considérant une

séparation d'avec vous comme des arrêts indéfinis que votre amitié plus calme et tout à fait guérie se réserve de lever un jour.

Adieu, mon ami, adieu,

S.-B.

Victor Hugo reçoit cette lettre qui, sans plainte et sans amertume. essaie, par tous les moyens, raisonnement et douceur, de le rassurer, de le calmer. Alors son cœur se fond en reconnaissance, et tout de suite, à l'instant même, sans réfléchir, dans une confiance éperdue. dans un abandon aveugle, il crie à son ami sa douleur, — qui ressemble à sa défaite; mais ce qui fait la grandeur de cette lettre déchirante, absurde et sublime, c'est justement la défaillance de ce fort, l'humilité de ce superbe :

« 7 juillet 1831.

» Je reçois votre lettre, cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul*, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

» Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprendrez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira au dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel vous ne me connaissiez pas encore! Que je dois vous sembler fou et vous affliger! Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien... Et je vivrai dans l'attente du jour bienheureux où nous nous reverrons!

» V. »

Sainte-Beuve répond aussitôt, et l'on aimerait à croire que, touché d'une si pathétique effusion, il écrit vraiment pour consoler l'ami, non pour rassurer le mari; on aimerait à croire que, devant l'angoisse de la pauvre grande âme, il est redevenu sincèrement le Sainte-Beuve d'autrefois, le Sainte-Beuve qui s'était haussé au-dessus de lui-même dans les jours héroïques de leur héroïque amitié :

Ce 8 juillet [1831].

Mon cher ami,

Votre nouvelle lettre me comble à la fois d'affliction et de reconnaissance. Non seulement je ne vous en veux pas de ce qui se passe, mais je vous en aime mieux que jamais. Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né ; je sais combien une telle plaie est douloureuse, pudique, et combien on rougit qu'une main y touche, même la main la plus délicate et la plus compatissante. Mais que n'avez-vous parlé plus tôt? Que n'avez-vous, par un mot de confiance, éloigné plus à temps pour vous l'auteur de ce tourment? Permettez-moi de vous dire encore : êtes-vous sûr, sous l'influence de cette fatale imagination, de ne pas porter dans vos rapports avec la personne si faible et si chère quelque chose d'excessif qui l'effraie et resserre contre votre gré son cœur : de sorte que vous-même par votre soupçon la jetiez dans l'état moral qui réfléchisse ce soupçon et vous le rende plus brûlant. Vous êtes si fort, mon ami, si accentué, si hors de toutes nos dimensions vulgaires et de nos imperceptibles nuances, que, surtout dans ces moments passionnés, vous devez jeter et voir dans les objets la couleur de vos regards, le reflet de vos fantômes.

Tâchez donc, mon ami, de laisser cette eau limpide recommencer à courir à vos pieds sans la troubler et vous y reverrez bientôt votre image. Je ne vous dirai pas : soyez clément, soyez bon, — car vous l'êtes, Dieu merci ! Mais je vous dirai : soyez bon à la manière vulgaire, facile dans les petites choses ; j'ai toujours pensé qu'une femme, épouse d'un homme de génie, ressemblait à Sémélé ; la clémence du dieu consiste à se dépouiller de ses rayons, à émousser ses éclairs ; là où il croit jouer et briller seulement, il blesse souvent et il consume.

Quant à moi, mon ami, je vous écrirai quelquefois puisque vous me le permettez ; quelquefois peut-être, plus tard, je vous demanderai de venir dîner avec moi à quelque café, car j'aurais besoin de vous voir, et, dans un certain temps, cela ne vous fera plus trop de mal, je l'espère.

Adieu, mon ami, votre ami comme toujours et plus que toujours.

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo, un peu soulagé, répond :

« 10 juillet 1831.

» Votre lettre m'a fait du bien. Oh! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive! Nous nous reverrons çà et là. Nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir!

» V.

» Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas. »

GUSTAVE SIMON

(La fin prochainement.)

LE JARDIN DE LA MORT[1]

Mai 1903.

...Je viens de passer la nuit à M'Sila, petite ville de la province de Constantine. L'administrateur a très aimablement consenti à me procurer un guide et un cheval pour traverser les steppes du Hodna et rejoindre Bou-Saâda, un des ksars du Sud, dont l'aspect tout saharien ne s'est guère modifié depuis l'occupation française. Nous causons, assis sous la véranda d'un café, en attendant l'heure de mon départ. Ce voyage de Bou-Saâda n'est, paraît-il, qu'une « simple promenade ! »

Pourtant la « simple promenade » annoncée ne va pas sans quelques préparatifs et sans un certain appareil dont je m'ébahis. D'abord il convient de prévenir le caïd de l'Oued-Chellal qui doit m'héberger la nuit prochaine. Une belle lettre d'introduction a été calligraphiée par l'interprète indigène, le *kodja*[2] de la commune mixte, — qui l'apporte lui-même à son supérieur hiérarchique et la lui fait lire. Tandis que celui-ci la parcourt des yeux, l'Arabe se recule à une distance respectueuse, dans une attitude qui exprime la plus

1. Nous publions sous ce titre un fragment d'un livre sur les ruines antiques et les paysages désertiques de l'Afrique du Nord.

2. *Kodja*, terme très élastique, qui signifie tantôt *maître d'école* ou *lettré* et tantôt *interprète* ou *secrétaire*.

passive subordination. Je l'observe à la dérobée, et je me souviens tout à coup que je suis chargé pour ce même *kodja* d'une commission assez délicate de la part d'un personnage du gouvernement général.

Le *kodja* ambitionne, depuis de longues années, les palmes académiques. Il espérait fermement les obtenir, à l'occasion du voyage présidentiel. Mais hélas ! son nom ne figure point sur la récente liste. Je lui apporte les consolations et les promesses du chef de bureau qui le protège. Je lui jure que c'est un oubli, qu'il sera compris sûrement dans la prochaine promotion. Le *kodja* ne veut pas y croire. Il a été leurré si souvent ! Et, sans même me répondre, il reste impassible, les yeux obstinément fixés à terre. En vain l'administrateur lui répète mes paroles, l'Arabe ulcéré de l'injustice des *roumis* ne desserre pas les dents ; il se borne à lever un bras en l'air, puis il le laisse retomber d'un geste résigné, en homme qui s'en remet totalement à la volonté d'Allah !

Muet et farouche, il reprend sa lettre et la donne à une espèce de moricaud qui traîne au bout d'une corde d'alfa une mauvaise rosse couverte d'un sac, en guise de selle. Cet individu à la gandoura vermineuse, aux narines écrasées, à la bouche lippue et fendue jusqu'aux oreilles, — c'est mon coureur. Muni de la lettre officielle, il va partir ventre à terre pour avertir le caïd de mon arrivée. Derrière lui, un goujat est tout prêt à se mettre en route avec un mulet qui porte mon bagage et les ustensiles nécessaires au campement : un lit de fer, un matelas, un traversin, des draps, et, — par mesure de précaution, — un coffre qui contient des eaux minérales et deux bouteilles de bordeaux.

Enfin on me présente mon guide, un grand escogriffe barbu qui s'appelle El-Haoussine, — ancien tirailleur devenu cavalier de commune mixte. C'est un Kabyle des environs de Bougie. Il est beau parleur et il a conservé de sa vie militaire des expressions de loustic et des facéties de chambrée, dont il émaille son jargon franco-arabe et qui, passant par sa bouche de turco, se déforment de la façon la plus imprévue et la plus drôlatique. Il me paraît d'ailleurs d'une roublardise peu ordinaire : une coquinerie de vieux brisquard mâtinée de toute l'astuce et de toute la duplicité africaines !

El-Haoussine s'applique à refréner mes impatiences de départ : « Il faut attendre que le sirocco soit tombé. D'ailleurs la route n'est pas si mauvaise jusqu'à l'Oued-Chellal. En trois petites heures au plus, nous serons rendus chez le caïd !... » — Et le voilà qui s'en va, sous prétexte de harnacher les chevaux, mais en réalité pour achever sa sieste interrompue.

Nous musons interminablement, l'administrateur et moi, sous la véranda du café, en compagnie de quelques colons qui discutent.

La rue est presque déserte. Toute la ville est assoupie pendant cette heure chaude. Seul un enfant complètement nu nous épie de loin, le doigt pendu aux lèvres. Il rit, il tend la main, pour que nous lui donnions quelque chose. Dans sa maigreur dorée, il est joli comme une figurine d'ivoire. Je l'appelle en lui montrant un morceau de sucre. Il accourt bien vite, la poussière vole sous ses pieds menus qui trottinent, et il se campe gravement devant moi, une main appuyée sur la rondeur de son petit ventre. On l'attire aux tables voisines, où il récolte de nouveaux morceaux de sucre. Ses poings serrés en éclatent. Alors, comme il n'a pas de poche pour y loger sa provision, il prend le parti de fourrer le tout dans sa bouche, puis il détale brusquement, en entendant nos cris de stupéfaction, éperdu sans doute à l'idée qu'on lui fasse recracher les friandises dont il s'étrangle!

I

SOIR DANS LE VENT

Nous chevauchons, depuis une heure, à travers la plaine monotone du Hodna. La route vient de cesser tout à coup, comme un oued qui s'enlize et se perd dans les sables : il n'y a plus qu'une piste marquée par de profondes ornières et par des empreintes de sabots.

Le sirocco, qui diminue d'intensité, entretient pourtant dans l'atmosphère une lourdeur pénible. L'horizon est toujours voilé d'une poussière fine qu'on prendrait pour un

brouillard : c'est à peine si l'on aperçoit, très loin au fond de la perspective, les monts des Ouled-Naÿls qui s'étendent sur le ciel gris, comme une traînée d'encre. Le paysage est aussi désolé que celui des steppes désertiques de Bougzoul, et l'aspect en est tout semblable : un sol presque entièrement dépourvu de végétation et sillonné de crevasses profondes qui le font ressembler, dans les endroits secs, à une aire de grange, et, dans les endroits humides, au lit vaseux d'un grand lac tari. De loin en loin, des champs de blé et d'orge, où des équipes de moissonneurs sont éparpillées. La tige des épis est tellement courte que les hommes doivent se baisser très fort, pour trancher les chaumes presque à ras de terre.

Ils redressent leurs maigres échines, au bruit de notre cavalcade et ils nous regardent passer. La serpe, en forme de sistre isiaque, reluit entre leurs mains. Ils ont, aux poignets, des brassards et, aux reins, des espèces de tabliers de cuir qui les protègent contre les piqûres des barbes. Quelques-uns portent de grands chapeaux coniques en paille polychrômes comparables, pour la forme, aux pétases des vases grecs. Devant ces groupes de moissonneurs qui, d'un mouvement souple et gracieux, cueillent, pour ainsi dire, leurs petits bouquets d'épis, j'ai l'illusion d'assister à une scène très antique. En tout cas, je m'imagine que ni leurs gestes ni leurs costumes n'ont dû changer beaucoup, depuis l'époque lointaine, où, dans les champs de Cirta, les esclaves de Salluste coupaient les blés numides pour leur maître latin...

Les moissonneurs nous regardent, très intrigués : il est de fait que notre cortège est assez imposant pour des yeux arabes! Nous venons de rejoindre le goujat, parti avant nous, avec mes bagages. Il est juché sur un fort mulet, entre mon matelas roulé et mon lit de fer dont les pieds à roulettes menacent le ciel. En croupe, derrière lui, se cramponne un adolescent guenilleux qu'il a emmené par pompe, et aussi pour le faire profiter de mes largesses. Dès qu'ils m'aperçoivent, tous deux se mettent à gémir sur la longueur et la fatigue de la route. Les gros sous que leur jette El-Haoussine les apaisent jusqu'à nouvel ordre.

J'essaie vainement de lier conversation avec ce dernier. En homme qui a le sentiment de l'étiquette, il s'obstine à rester

en arrière, observant toujours un intervalle cérémonieux. Il tient à ce que les rangs soient gardés, comme dans l'escorte d'un personnage de marque. J'ouvre la marche, ainsi qu'il sied à ma qualité. Vingt pas plus loin, trotte El-Haoussine, drapé dans le grand manteau bleu de cavalier indigène, — ce manteau, symbole de l'Empire, et perpétuel épouvantail des douars ; enfin, à une distance plus grande, arrive notre goujat qui dodeline du ventre, sur son mulet, au milieu de tout l'appareil majestueux de mon campement. C'est dans ce bel ordre que nous défilons devant les moissonneurs éblouis.

La dignité d'El-Haoussine est parfaite. On sent qu'il représente l'autorité. Lorsqu'il se rapproche de moi, pour une explication ou un renseignement, je le dévisage pendant qu'il cause. Il a tout à fait grand air, avec son turban, son burnous à passe-poils rouges qui flotte relevé sur ses deux épaules, ses bottes écarlates toutes chamarrées de broderies en fils d'or. Les pieds dans les larges étriers de cuivre chaussés à fond, les mollets collés aux flancs du cheval, le torse légèrement incliné sur le pommeau de la haute selle arabe, il se laisse bercer à l'amble de sa monture, avec une grâce virile qui n'est point sans noblesse. Quand je fais un retour sur moi-même, je suis humilié d'un tel voisinage, et, près de ce grand cavalier aux gestes élégants et sûrs, aux amples étoffes éclatantes, j'ai honte de ma tenue équestre, comme de mon costume européen, hélas ! si complètement dénué de splendeur !... Décidément, je renonce à l'entretien d'El-Haoussine, qui a repris sa place à vingt pas derrière moi ; et, pour abréger l'ennui de la route, je lance ma bête au galop.

Les étendues fauves se succèdent, — d'une nudité et d'une platitude identiques. L'horizon, où roule une poussière dense, s'enfonce dans un lointain tellement inaccessible qu'à de certains moments il me semble que l'immobilité des choses me gagne, que le galop de mon cheval s'arrête et que je suis suspendu dans le vide. L'air est encore lourd à respirer, mais, par intermittence, il s'élève des coups de vent frais qui annoncent un retour offensif du mistral. Déjà le ciel est tout rouge du côté où le soleil se couche et de longs nuages enflammés s'étirent sur de grands espaces clairs, subitement balayés de leurs vapeurs.

Le crépuscule va tomber très vite. Tout un côté de la plaine ne reçoit plus qu'une lumière oblique. Un peu à gauche de la piste, un renflement de terrain se couronne encore, à son sommet, d'une lueur vermeille. Il y a là toute une zone de couleurs légères, — de fraîches teintes d'aquarelles qui contrastent avec la dureté des tons environnants. J'y distingue des blancheurs de murailles et, tout autour, une ligne mince de verdure, d'où émerge un rideau d'arbres très grêles qui se profilent sur un coin de ciel bleu. El-Haoussine me crie que ce sont les bergeries du caïd et la maison cantonnière de l'Oued-Chellal.



Je rejoins un tronçon de route qui passe devant le petit groupe des bâtisses signalées par mon guide. Enfin nous voici à l'étape! Lorsque je mets pied à terre, je suis immédiatement accueilli par le caïd entouré d'une dizaine d'individus qui lui font comme une cour. Il me touche la main, se baise l'index à la mode arabe, puis il me présente son fils, grand gaillard au nez fortement aquilin, aux grosses lèvres qui crèvent de sang et au teint gras de garçon boucher; ensuite il me désigne son *kodja*, — lequel doit cumuler les fonctions de secrétaire et d'intendant, car il porte à sa ceinture un volumineux trousseau de clés à côté du mouchoir de soie rouge, qui pend par une corne le long de sa *gandoura*..

On me conduit tout de suite à ce qu'on appelle « la maison de l'administration », — le local réservé aux fonctionnaires en tournée. C'est une simple cambuse éclairée d'une étroite fenêtre et défendue par une mauvaise couverture de tuiles. Le sol n'est même pas nivelé et l'on a dû caler la table avec des briques. Pourtant une cheminée grossièrement construite a été ménagée dans l'un des angles, — précaution utile en un pays où le froid des matins et des soirs égale presque l'ardeur diurne! Tandis que je verse quelques gouttes d'absinthe dans le verre d'eau saumâtre qui m'est offert, El-Haoussine, très affairé et très important, m'interroge de la part du caïd : celui-ci ne parle pas le français. Il voudrait savoir ce que je désire manger à souper :

— Le caïd demande combien il faut tuer de moutons pour toi ?

A cette proposition d'hécatombe, je me récrie bien fort. Je proteste que deux œufs à la coque et un peu de couscouss me suffiront. Ma phrase, traduite par El-Haoussine, fait rire le caïd, qui recommence à discuter avec mon guide.

— Alors, tu n'auras qu'un seul mouton ! reprend celui-ci, d'un air vexé.

— Je te dis que je ne veux pas de mouton !

Et, modestement, je répète mon menu : « Deux œufs à la coque et un peu de couscouss ! » Je sais combien les touristes abusent de l'hospitalité indigène et je serais fâché de fournir à mon hôte un prétexte pour rançonner davantage sa tribu. Mais on ne m'écoute pas : le « mouton » est obligatoire. Je devine même chez tous les assistants un mépris secret pour le piètre personnage que je dois être, puisque je me contente si petitement, On me dévisage en silence. Toute la séquelle du caïd a fait irruption dans la salle qui est pleine à ne plus pouvoir s'y retourner. Je suis gêné d'être seul à boire mon absinthe, devant un public si nombreux et qui épie tous mes mouvements. Ma gêne se communique à mon entourage. Je sens d'ailleurs que cette corvée de réception, trop fréquente en pays d'administration civile ou militaire, est un ennui pour eux tous... Cependant le *kodja* s'agite. On entend cliqueter son trousseau de clés. Il fait étendre des nattes, ouvrir des coffres dont on bouleverse le contenu. Le caïd lui-même, payant de sa personne, dirige le service, injurie les coquins en burnous qui s'arrachent des mains les objets.

Je profite de la bousculade pour m'échapper et jeter un coup d'œil aux alentours.



Le soleil est tout à fait descendu derrière l'horizon. Le crépuscule est morne, sans un reflet, sans même la déprimante mélancolie des lieux complètement déserts. Une bise très âpre s'est mise à souffler : tout ce qui m'environne me paraît souffreteux et misérable. Je longe un gourbi, où est installé un café maure, puis j'arrive à un large abreuvoir qu'assiègent en

ce moment des Arabes avec leurs chevaux. Je tends mes mains et j'approche ma bouche du goulot : l'eau est tiède, comme si elle sortait d'un conduit de plomb surchauffé, et le goût en est douceâtre jusqu'à la nausée.

A côté, il y a une mare vaseuse et frangée d'écume, où éclatent sans cesse des bulles d'air qui remontent du fond et où flottent de gros crapauds, pareils à des morceaux de bois pourri. Je recule, effrayé, en voyant d'énormes cailloux ronds qui se soulèvent à mon approche : ce sont des tortues. Elles grouillent tout autour du bourbier et elles s'y précipitent lourdement, avec un bruit de pierres roulant dans un puits. En avançant encore, je rencontre une rigole que borde une rangée de peupliers mal venus. Par derrière, quelques champs cultivés, des prés à l'herbe rare qui font une ceinture verte à la bergerie ; puis plus rien, que des étendues en friche à perte de vue...

Quelle tristesse navrante ! Je me rappelle vaguement des lieux tout semblables où j'ai passé jadis, au temps de mon enfance. Il me semble que je suis dans un coin perdu de ma Lorraine natale, dans quelque bourgade de la Woëvre, pays de plaines grises et d'eaux stagnantes. Ces murs bas de la métaierie, cette mare et cette rangée de peupliers, je les reconnais pour avoir promené au milieu d'eux mes nostalgies d'adolescent épris de lumière et de couleur orientales. Seulement, il n'y avait pas de tortues autour de la mare, mais des troupeaux d'oies qui, toutes ensemble, se mettaient à battre des ailes et poussaient une longue clameur lugubre dans la nuit tombante.

Je lève les yeux vers les profondeurs des steppes où l'ombre s'épaissit, et je frissonne d'angoisse devant le vide de ces espaces désolés qu'emplit uniquement le fracas de la rafale prochaine et qui fuient, sous le regard, vers des fantômes de montagnes si lointaines et si voilées de brume qu'elles se confondent avec les nuées d'orage...

Mais un bruit de voix m'interrompt dans ma songerie. C'est celle du caïd, flanqué d'un jeune homme à turban et d'El-Haoussine qui porte deux chaises, — les deux seules du local administratif. L'une de ces chaises m'est destinée, l'autre est pour le caïd. On vient me tenir compagnie. J'ai beau me

défendre contre cet excès de politesse, ils ne veulent rien entendre : tels sont les devoirs de l'hospitalité ! On m'oblige à prendre ma chaise, le caïd s'installe sur la sienne, en face de moi, comme il convient à sa dignité. El-Haoussine et le jeune homme au turban se couchent à côté de nous sur l'herbe maigre. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que mon hôte ne sait pas un mot de français : n'importe, il est persuadé qu'il me *doit* son entretien et il a recours aux bons offices de mon guide qui, dans son langage de vieux turco, essaie de me traduire ses questions.

Je devine que le caïd est inquiet de ma présence, qu'il tâche de savoir le but de mon voyage, qu'il me soupçonne d'espionnage ou d'inquisition officielle. Lorsque je lui déclare, en riant, que je n'ai pas d'autre objectif que de voir et d'admirer son pays, il accueille ma réponse avec une défiance mal déguisée. Alors, pour le flatter, je loue les cultures médiocres qui avoisinent sa bergerie : c'est bien pis ! Il prend fort mal mes éloges. Il se plaint de la mauvaise qualité des terres, de la disette en perspective, de l'insuffisance habituelle des récoltes. Enfin ce sont les jérémiades d'un fermier normand devant son propriétaire. Là-dessus, le jeune homme au turban juge à propos d'intervenir :

— Nous sommes bien pauvres, monsieur !... Et c'est partout la même chose !

Il s'est exprimé dans un français si correct et avec une telle pureté d'accent, que je me retourne vers lui, tout étonné, tandis qu'El-Haoussine, faisant chorus, s'empresse d'ajouter :

— C'est vrai ce qu'il a dit, le « jeune homme » ! L'Arabe, il est bien *meskine*[1].

Je considère attentivement le « jeune homme » : il est mis avec un certain luxe; il a les mains blanches et soignées, les ongles teints de henné. Sa physionomie est avenante : des yeux bleus très doux, une jolie barbe blonde. Lorsque je lui demande pourquoi il n'a pas parlé plus tôt, connaissant aussi bien notre langue, il prétexte, en rougissant, qu'il n'a pas osé. « Il a appris le français à l'école primaire de Bou-Saâda où il est né ; son père est un ami du caïd. C'est ainsi que,

1. *Meskine*, misérable.

lui, le fils, il est venu passer quelque temps à l'Oued-Chellal — uniquement pour se distraire et prendre l'air de la campagne... »

Ces explications, un peu embarrassées, trahissent je ne sais quoi de suspect, et je finis par supposer que ce grand garçon, si timide d'apparence et qui parle si bien le français, doit rendre au caïd plus d'un service occulte, dans ses démêlés avec l'administration. Je me souviens des griefs souvent formulés devant moi par les fonctionnaires algériens contre ces produits des écoles indigènes qui ne savent, — disent-ils, — qu'exciter contre nous leurs compatriotes, fomenter un esprit de révolte, créer des difficultés perpétuelles. Je tente vainement d'interroger celui-ci : il se répand en phrases molles et fuyantes qui ne m'apprennent rien du tout. A voir ses façons patelines et, si je puis dire, « cléricales » — tellement l'empreinte religieuse est la même en tous pays, — l'idée me vient subitement que peut-être il est affilié à quelque confrérie secrète, et je lui demande insidieusement s'il n'a point étudié dans une *medersa*. — « Non! il n'a jamais quitté Bou-Saâda, si ce n'est une fois pour aller à Sétif! » — Alors je l'entreprends sur la *zaouïa* d'El-Hamel, — établissement célèbre dans toute la région. Je lui parle de la fameuse maraboute, Lella-Zineb, qui dirige cette école de théologie, et qui est comme l'abbesse de cette communauté musulmane. Le « jeune homme » n'a vu qu'une seule fois Lella-Zineb. « Elle est toute petite, un peu voûtée par l'âge, et elle a, me dit-il, les mains fines comme de petites cafetières d'argent. » C'est tout ce que je puis tirer de lui. L'air grave et candide, il caresse sa belle barbe blonde avec une douceur de gestes toute pharisaïque. Chaque fois que mes yeux rencontrent les siens, il soutient un instant mon regard, et aussitôt ses paupières s'abaissent et battent mollement, ses prunelles se dérobent, sous les longs cils d'or. Et je lis clairement la pensée hostile qui se cache derrière ce front incliné, l'obstination invincible qui perce à travers les attitudes soumises et les paroles mielleuses : « Tu ne sauras rien de moi! »

C'est le silence obstiné, la dissimulation impénétrable dont l'Arabe enveloppe sa haine et son mépris de l'Envahisseur.

Nous nous taisons. Nous sentons trop que nous n'avons

rien à nous dire. D'ailleurs, l'obscurité est presque complète. Je distingue à peine les blanches silhouettes de mes compagnons. De temps en temps, de grands souffles d'air froid font un bruissement lamentable dans les petites feuilles dures des peupliers. Je grelotte et je demande à rentrer dans la cambuse. On se lève immédiatement, comme si mon désir était un ordre. El-Haoussine, derrière nous, porte les chaises. Nous longeons la mare ténébreuse. Au bruit de nos pas, les tortues surprises se précipitent dans l'eau trouble, où la chute des lourdes carapaces sonne encore une fois, comme une grêle de pierres roulant au fond d'un puits.

***

Un terrible brouhaha remplit la « chambre de l'administration ». Ils sont au moins une douzaine d'individus occupés à mettre ma table. Bientôt la confusion devient telle que je suis obligé de sortir de nouveau, pour échapper au vacarme et à la cohue. Instantanément, le vent du nord s'est déchaîné dans toute sa violence. Soulevées par la tempête, des averses de cailloux aux arêtes tranchantes me cinglent les oreilles. J'entends au fond de la nuit des hurlements démoniaques qui s'évanouissent dans la rumeur exaspérée de l'ouragan, pour renaître durant les pauses très brèves. Les poivriers qui bordent le fossé de la route se courbent et se redressent sur le fond clair du ciel, avec des sifflements de rage, des fureurs et des soubresauts de révolte, des aplatissements soudains et des échevèlements de panique. Une grande lueur intermittente, pareille à celle d'un éclair, illumine le sol tout autour de moi.

Je me retourne. Un brasier est allumé à l'angle de la bergerie. La flamme couchée par le vent rejaillit tout à coup. Une pluie d'étincelles crépite. J'aperçois, dans la lueur rougeoyante, une bande de grands diables qui gesticulent et qui poussent des cris. L'un d'eux brandit une longue perche au-dessus des charbons. Les autres sont accroupis en cercle, et les étoffes de leurs burnous agitées par la rafale s'envolent et retombent silencieusement, comme les ailes de gigantesques chauves-souris. Transis par le mistral glacé, ils se réchauffent,

en regardant rôtir le mouton destiné au festin. Les prunelles luisent au fond des orbites creusées, les nez aquilins se recourbent sur les lèvres contractées par une grimace cruelle, que déforme encore le jeu incessant des ombres et des lueurs brusques; et, du trou noir des bouches, sortent ces hurlements démoniaques qui m'effrayaient tout à l'heure.

Je les examine un instant, la poitrine dilatée à se rompre par la respiration de la tempête. La flamme du brasier s'avive et s'élance en un jet d'incendie, les burnous tourbillonnent. Puis subitement tout s'éteint; les tisons pétillent et fument dans le noir. Je chancelle, écrasé sous les masses d'air qui roulent; et une détresse inexprimable m'envahit, à me sentir emporté par la force invisible du vent, perdu dans la nuit de ce désert sinistre, où l'ouragan mugit et se lamente avec l'accent d'une plainte surhumaine!

*
* *

Lorsque, chassé par le mistral, je me décide enfin à venir me réfugier dans la cambuse, je trouve la table mise.

On a étendu des nattes à terre. La table est recouverte d'une nappe russe à bordure rouge qui a dû servir un nombre incalculable de fois, car elle est toute graisseuse et maculée de vin. Il s'y étale des assiettes en faïence à fleurs, des cuillers et des fourchettes de ruolz, des verres à pied; il y a même, outre la salière, un petit moulin à poivre dont le nickel resplendit : le tout dans un assez beau désordre. Les serviteurs se pressent contre la table pour contempler de plus près ces merveilles. Mais ce qui excite surtout l'étonnement, ce sont les bouteilles d'eaux minérales que l'administrateur de M'Sila m'a données. Ces liquides mystérieux intriguent la curiosité publique. Quand El-Haoussine, interrogé, en révèle le contenu, on sourit finement, comme à une plaisanterie. On ne peut pas croire qu'il faille tant de précautions pour l'estomac d'un *roumi*!

Enfin le caïd s'installe en face de moi. Ses gens, repoussés assez brutalement par lui, se décident à s'accroupir sur les nattes autour de nous. Le « jeune homme » blond est au milieu d'eux avec le fils du caïd. Quant au kodja, tout péné-

tré de l'importance de ses fonctions, il ne cesse d'aller et venir, en remuant son trousseau de clés et en se mouchant avec ostentation dans le carré de soie rouge qui pend à sa ceinture.

Dehors, le vent continue à faire rage : à travers le grésillement des cailloux qui rebondissent sur le toit, il arrive un bruit de dispute. On heurte la porte violemment : ce sont des affamés qui veulent forcer l'entrée. Le caïd, en colère, se met à crier des menaces contre eux. Le kodja, très émotionné, entre-bâille la porte. Il lance une bordée d'injures, puis il reclaque la porte au nez des misérables, et il donne un tour de clé à la serrure. Le vacarme ne se calme point. Ceux du dehors persistent à taper contre la porte, en vociférant de plus belle. Ceux du dedans répondent par des clameurs effroyables. Cela devient tout à fait sublime. Finalement, le caïd se lève et, derrière la porte close, il profère de telles menaces que, peu à peu, le charivari s'apaise. Il tend l'oreille, un instant, tire une dernière injure du fond de sa gorge rauque, et, le silence s'étant rétabli, il revient s'asseoir avec sérénité. Grâce à cette démonstration autoritaire, nous pouvons dîner à peu près tranquillement.

Le repas est presque somptueux : une soupe au beurre, tellement épaissie de vermicelle que la cuiller y tient debout; des œufs frais, des galettes feuilletées, dont la croûte légère se brise au contact des doigts ; un plat de couscouss arrosé d'une sauce délicatement parfumée. Dans cette sauce, qui est une pure merveille culinaire, il entre, avec toute sorte d'épices, des herbes aromatiques dont les femmes arabes se transmettent le secret. La chose exquise que cette sauce de couscouss ! C'est un mélange de parfums arides, de saveurs rafraîchissantes et âpres, où mon imagination s'amuse à retrouver tous les violents contrastes du sol africain !

Je tente sans succès de faire accepter un peu de vin au caïd. Il s'en tient rigoureusement à la prohibition du Prophète. D'ailleurs, son médecin l'a mis au régime du lait de chamelle. Il en a, près de lui, toute une pleine bouteille, dont il se verse continuellement et qu'il m'offre à son tour de partager avec moi. Notre conversation se fait par signes, puisque nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre. Autour

de nous, les individus accroupis contemplent tous nos gestes dans un silence respectueux...

Soudain le tintamarre recommence à la porte. Un appel guttural domine toutes les vociférations ; le kodja se précipite, tourne la clé dans la serrure, et un grand coquin d'Arabe, au profil mince et coupant comme une lame de sabre, se rue dans la cambuse en brandissant, au bout d'une longue fourche, le « mouton » rôti, et en criant à pleins poumons :

— Bonjour la compagnie !

C'est un véritable coup de théâtre. Un souffle de tempête s'engouffre par l'ouverture de la porte qui bat furieusement contre le mur. La nappe se soulève, la flamme de la lampe plonge au fond du verre, comme si elle allait s'éteindre. Sur le seuil, les affamés se bousculent, prêts à une nouvelle invasion. Il faut qu'El-Haoussine, aidé du kodja, les refoule dans la cour, avec force gourmades et des clameurs frénétiques, tandis que l'Arabe à profil de sabre désembroche le « mouton » et le fait glisser doucement dans un grand plat d'étain.

Sitôt l'opération terminée, on expulse lestement le coquin, on pousse la porte sur ses talons et on redonne un tour de clé à la serrure. Alors le caïd installe gravement le plat devant lui, puis, ayant tiré un petit couteau triangulaire d'une trousse en cuir rouge qui est attachée à sa ceinture, il se met à trancher dans les viandes, avec une majesté pontificale. Un superbe manteau de drap couleur café au lait et tout galonné de soie bleue lui bride fortement les épaules, de sorte qu'il est un peu gêné pour découper, comme un prêtre, engainé dans sa chape pesante, pour manœuvrer l'ostensoir des bénédictions.

Cependant je n'ai jamais vu dépecer un morceau avec une adresse et une dignité plus parfaites. D'un léger coup de poignet, il fait tomber, l'une après l'autre, les côtelettes du mouton ; il en choisit deux des plus succulentes et des plus grasses et il me les tend au bout de son doigt, après quoi il se sert lui-même. Il plante ses dents dans la noix de la côtelette, arrache la chair savoureuse, suce les peaux qui pendillent, et incontinent il passe l'os à demi rongé à un pauvre idiot qui est assis par terre, à côté de lui, et qui guette tous ses mou-

vements avec un œil humide de convoitise et des flagorneries de bon chien assistant au repas de son maître.

El-Haoussine, la serviette sous le bras, — telle une ordonnance bien stylée, — se tient derrière moi et débarrasse mon assiette. Je remarque son attitude diplomatique. Vis-à-vis des autres, il dissimule à peine son mépris pour moi sous des formes obséquieuses ; et quand il sent que je l'observe, il affecte, à l'égard de ses coréligionnaires et du caïd lui-même, toute la raideur administrative d'un homme qui appartient au *beylick*.

Les autres, accroupis sur les nattes, nous regardent sans mot dire, comme ravis en admiration par la splendeur du festin. Et je devine chez ces hommes primitifs quelque chose qui ressemble beaucoup à de la vénération religieuse, un sentiment très antique qui a complètement disparu chez nous : l'humble bonheur de s'associer à la joie des puissants ! Les historiens anciens nous apprennent qu'à Rome, dans les grandes circonstances, le peuple donnait à manger à ses dieux : c'est ce qu'on appelait un *lectisterne*. Eh bien ! il me semble que le peuple romain devait regarder ses dieux à table un peu avec les mêmes yeux que les Arabes contemplent les invités d'une *diffa !*

Je grignote une dernière galette feuilletée, tandis qu'El-Haoussine dépose les reliefs du mouton au milieu des accroupis. Ils se jettent sur le plat, se disputent les morceaux, finissent par en venir aux mains. C'est une mêlée générale, avec des horions, des grognements de colère, des malédictions et des injures. Le caïd, impassible, ne paraît ni voir, ni entendre. Cependant son fils et le kodja s'évertuent à calmer les fureurs. Dédaigneux de se mêler à la rixe, le « jeune homme » blond, toujours très digne sous ses voiles, me lance des clins d'yeux d'intelligence : il se souvient de son éducation française et il a l'air de me demander pardon pour ces malappris. Subitement l'effervescence s'arrête. Chacun étant loti d'un os, ils ne songent plus qu'à le ronger, et tous ces gens qui dévorent par terre font un bruit de chenil à l'heure de la pâtée. On heurte encore à la porte : c'est le *kaouadji* qui apporte le café sur un plateau de cuivre. Il entre sans encombre : les affamés qui assiégeaient le seuil sont partis, ayant perdu patience sans doute.

Mon hôte tient à me servir lui-même mon café! Il dose le sucre, puis il verse minutieusement, dans une petite tasse dorée, le contenu d'une cafetière en métal anglais, de façon à entraîner le moins de marc possible. Je regarde le caïd dans ces fonctions domestiques qui jurent un peu avec son masque de vieux forban, son grand nez de vautour, son haut turban rejeté en arrière du front, comme un diadème, son burnous chamarré et galonné de soie. Je m'émerveille de ce mélange de pompe et de familiarité. Pour moi qui arrive de France et sur qui vient de peser, durant tout un hiver, la platitude déprimante des mœurs occidentales, c'est une joie de me retrouver en compagnie d'êtres pompeux. J'estime la pompe dans le costume et dans les attitudes à l'égal de la poésie. C'est, à mon sens, presque toute la poésie de la vie ordinaire.

Accomplir un acte pompeux, c'est figurer symboliquement la valeur qu'on s'attribue à de certaines minutes exceptionnelles. C'est faire se toucher un instant la Poésie et la Vie; c'est, durant une exaltation passagère, se proclamer supérieur à soi-même et aux autres, et, si je l'ose dire, participer à la gloire du monde. J'en veux au bas matérialisme de notre temps, à nos idées égalitaires, non pas seulement de ravaler l'individu à des préoccupations médiocres, mais de tuer dans le peuple et chez tous les êtres instinctifs la faculté qu'ils ont de se hausser parfois jusqu'à la poésie et de la réaliser en eux, ne fût-ce que par la couleur ou la coupe d'un costume, la solennité d'une formule ou d'un geste...

Combien, à cet égard, nous avons déchu, en comparaison des Orientaux! Parmi nos souverains d'Europe, il n'y a plus que l'empereur Guillaume II qui se soucie de la pompe extérieure, — et encore avec quelle désagréable manie de cabotinage! Seule, l'Église catholique, grâce à ses cérémonies et aux ornements de son culte, continue à entretenir parmi nous le sentiment de la pompe. Quant à moi, la notion ne m'en a guère été fournie, en dehors des milieux arabes, que par quelques prêtres, des rouliers espagnols, des paysans de Valence ou de Séville...

J'oublie le savoureux café maure qui refroidit au fond de ma tasse, pour épier d'un œil complaisant les hommes élé-

gants et rudes qui mangent et qui s'agitent autour de nous. Ils se doutent certainement de ma sympathie, car voici qu'ils essaient maintenant de lier conversation avec moi. Je suis tout fier de les avoir apprivoisés petit à petit et de finir par leur inspirer quelque confiance. Le caïd surtout redouble de politesse et de prévenances, me pose des questions, avec une curiosité enfantine. C'est le « jeune homme » blond qui sert d'interprète. Nous parlons de Paris, et des principales villes de France, de l'industrie, des inventions nouvelles, mais surtout du Métropolitain, « le chemin de fer qui marche tout le temps sous terre ». Cette merveille les passionne. Un cavalier du douar qui, lors de la récente visite de Nicolas II, a fait partie de l'escorte officielle, leur a conté sur ce chemin de fer des choses surprenantes. Je confirme les dires du cavalier. Alors c'est, par toute la chambrée, des exclamations, des onomatopées singulières, où il y a tout ensemble de la moquerie et de la stupeur.

Mais El-Haoussine, jaloux de briller devant les autres, interrompt la conversation, pour me demander si je connais « le Brisedent public » : c'est ainsi que, dans son français de turco, il appelle le Président de la République. Là-dessus, le caïd commence à gémir. Il regrette « l'Emberour ». Les temps sont bien changés ! Autrefois, quand « l'Emberour » venait en Afrique, il offrait des présents aux chefs arabes. Aujourd'hui, hélas ! ce sont les chefs qui se cotisent pour offrir un cadeau au « Brisedent public » !

Tout en se lamentant, en se plaignant sans cesse de sa pauvreté, le vieux pirate me verse du thé dans un grand verre à pied. Le kaouadji vient d'en apporter une théière fumante. El-Haoussine ramasse vivement les petites tasses dorées qu'il empile sur le plateau de cuivre. Après une courte pause, l'entretien repart sur ce terrible « Brisedent », qui traverse en ce moment l'Algérie, au bruit du canon et dans tout l'éblouissement des fantasias. On est avide de détails, et, avec cette admirable patience des Arabes, habitués aux récits des conteurs dans les cafés maures, ils m'écouteraient volontiers jusqu'à l'aube.

Cependant je suis recru de fatigue et je tombe de sommeil. Vers onze heures, je me décide à les mettre à la porte, autre-

ment ils ne s'en iraient pas. Après avoir échangé avec moi des saluts cérémonieux, le caïd se retire suivi de ses gens; ils vont faire près d'une lieue pour regagner leur tente. On a dressé mon lit dans un coin de la cambuse, sous une étroite meurtrière qui laisse passer des souffles glacés. Je me couche à demi vêtu. El-Haoussine, enveloppé de son burnous, s'allonge tout simplement sur les nattes, la tête appuyée contre sa selle, qui lui sert d'oreiller.

Au dehors, la tempête est dans toute sa fureur. Les tuiles bougent sur le toit. Des rafales, par instant, s'abattent sur la frêle masure avec des grondements prolongés de trains en marche. Grelottant derrière mon abri de pierres sèches, les oreilles brisées par le fracas continuel de cette force sauvage qui accourt en hurlant des profondeurs de l'espace, j'ai la sensation d'être en mer, un soir de gros temps, lorsque derrière la cloison mince de la cabine, dans le branle-bas de la bourrasque, on perçoit les frôlements tout proches, puis les heurts et les coups de bélier des grandes eaux qui s'écrasent sur la coque du navire...

II

L'EXALTATION DE LA LUMIÈRE

Après quelques heures d'un mauvais sommeil, je me réveille au petit jour. El-Haoussine, qui a déjà roulé la couverture, est en train d'épousseter nos deux selles. Je cours me tremper la tête sous le goulot de l'abreuvoir. A côté de moi, des chevaux, des vaches, des moutons piétinent tout autour des auges. Je prolonge le délice de l'ablution matinale, et, tout en m'essuyant la figure, je laisse errer mes yeux vers les lointains de la plaine. Le vent, qui diminue, souffle encore avec vigueur. L'atmosphère est débarrassée de ses brumes. D'un jaune boueux, sans végétation apparente, unie comme une aire à battre le blé, l'immense étendue désertique se déroule jusqu'à la ligne grisâtre des montagnes. Bien que les plans soient découpés avec une précision géométrique, le

paysage a quelque chose d'infini et d'écrasant. Et j'éprouve une vague inquiétude à l'idée du départ tout proche, une tristesse particulière que je ne ressens jamais en pays civilisé. C'est une sorte de découragement devant l'inutilité de tout effort, — le sentiment confus d'une agitation sans but à travers le vide illimité !...

Dans la cour, où nos bêtes harnachées nous attendent, je retrouve le caïd, avec la même suite que la veille. Nous prenons ensemble le café des adieux sur la table de la cambuse, — et, après un grand nombre de saluts et de compliments, nous nous séparons, je crois, assez satisfaits l'un de l'autre.

Alors commence une chevauchée lugubre. Durant plusieurs lieues, nous suivons les fils du télégraphe, jusqu'au bordj militaire de Baniou. La piste est tellement envahie de blocs de pierre, tellement hérissée de touffes d'alfa, qu'il est impossible de trotter. Nous allons au pas presque continuellement, dans le vent glacial qui nous coupe la figure. Ces steppes incolores sont d'une monotonie si navrante que l'ennui me gagne. Je m'abandonne à des réflexions chagrines et je m'avoue honteusement une déception secrète. Bien que je sois parti sans autre ambition que de vivre au grand air, ce Hodna me désenchante tout à fait, et je m'afflige de lui voir un aspect si ingrat...

Maintenant, le mistral est complètement tombé. Le soleil monte. Une chaleur accablante pèse bientôt dans l'air. Mes lèvres se gercent, et, lorsque je les humecte avec ma langue, je perçois un petit goût salé. Il me vient, à la longue, une soif intolérable.

El-Haoussine, découvrant à droite de la piste une masure en ruine, m'entraîne derrière lui, en me criant que c'est un café maure et que nous y trouverons sûrement à boire. A notre approche, un grand chien slougui, les deux pattes de devant posées sur le rebord d'un mur à demi écroulé, se met à pousser des aboiements furieux, puis tout à coup il bondit, s'acharne après les jambes de nos chevaux. Mon cavalier, ayant mis pied à terre, le lapide à coups de gros cailloux qu'il ramasse entre les touffes d'alfa. La bête se sauve derrière le mur, mais ses grognements nous menacent toujours, tandis que nous pénétrons dans la masure.

C'est une désolation. Le toit est complètement effondré. Le sol est jonché de détritus de paille et de morceaux de bois carbonisés. Les nomades ont dû passer par là et mettre le feu au logis. Peut-être ont-ils tué le propriétaire par-dessus le marché. En tout cas, le café maure n'existe plus. Nous ne rencontrons là qu'un vieil homme et une vieille femme, accroupis autour d'un foyer, d'où sort une fumée âcre, et qui se lèvent craintivement en nous voyant entrer.

La femme m'apporte un peu d'eau saumâtre dans une casserole cabossée et toute rongée de rouille, dont le contenu s'échappe goutte à goutte. Elle me la tend d'un geste peureux, — et mes yeux tombent sur sa main, — une pauvre main simiesque, toute plissée de rides, à la peau presque noire, aux ongles teints de henné et qui ressemblent à des griffes. La misérable n'a pour vêtement qu'une chemise de grosse toile sans manches, serrée autour des reins par une corde. Le vieux, qui se tient debout à côté d'elle, est couvert d'une espèce de burnous, fait de loques grossièrement cousues, de chiffons de toute couleur et de toute provenance, et si ravaudé, si alourdi de rapiéçages, qu'on dirait des feuilles de fer-blanc juxtaposées. Je n'ai jamais vu plus lamentable et plus extravagante guenille.

Avant de partir, j'essaie de glisser quelques sous dans la main de la vieille. Elle refuse, elle recule épouvantée. Il faut qu'El-Haoussine se fâche et prenne sa grosse voix pour la décider à accepter la monnaie de l'hôte. Alors le vieux balbutie un remerciement, il lève vers moi un regard timide; et voici que, tout à coup, je distingue, dans ces pauvres yeux aux paupières saignantes, une flamme d'une douceur et d'une noblesse singulières. Cet être sordide a une âme. Elle l'illumine d'un tel éclat que j'en oublie ses haillons... Quelle différence entre cette tête de barbare et celles de nos paysans ou des ouvriers de nos grandes villes! C'est un visage purifié par la contemplation. J'ai devant moi un homme qui, chaque jour, se prosterne trois fois et dit les cinq prières du Prophète, en inclinant son front vers l'Orient! Hélas! chez nous, cette beauté toute spirituelle du regard n'est plus dans les yeux des simples!...

*
* *

Poursuivis par le slougui qui recommence ses aboiements féroces, nous revenons sur la mauvaise piste sillonnée d'ornières profondes, coupée de blocs de pierre aussi hauts que des bornes. Rien ne bouge, l'air est d'un calme absolu. La chaleur monte toujours... Soudain, le cri aigre d'une flûte s'élève dans un grondement de tambour. Mon cheval fait un violent écart. Un Arabe et une femme en costume de danseuse viennent de surgir derrière un pistachier. A cause du manteau bleu de mon cavalier, ils me croient un personnage officiel et ils se livrent, en mon honneur, à un vacarme infernal. L'homme souffle de toutes ses forces dans la dure *raïta* doublée de cuivre, et les poings de la femme roulent sur la peau du tambour qui rend un son rauque et continu. El-Haoussine est obligé de les faire taire, en leur lançant des injures et des gros sous.

Ils sont à l'avant-garde d'une caravane, dont j'aperçois, très loin, les premiers chameaux. Des étoffes rouges se balancent autour des *guitouns*[1] qui tanguent, sur le dos des bêtes, avec des mouvements de nacelles. Ces animaux en marche et qui viennent de si loin, c'est pour moi le symbole du Désert tout entier... Le Désert!... A cette idée, mille sensations anciennes et depuis longtemps oubliées s'évoquent dans ma mémoire. Je suis reconquis par mes instincts de nomade, envahi par la poésie sauvage de cette terre. Je sors de ma somnolence et je regarde autour de moi.

Il est neuf heures. Le soleil pèse sur ma nuque, comme une barre de fer. Tout l'espace est plein d'une accablante magnificence. La lumière déborde, les couleurs s'avivent et s'exaltent. Transporté par la gloire unique du spectacle, je sens que c'est *pour cela* que je suis venu. A l'infini, la plaine flamboie sous un ruissellement d'or. Les moindres objets en sont nimbés. Les cailloux de la piste rutilent, comme des pavés d'or. Je regarde avidement, je m'emplis les yeux, je ne songe plus aux fatigues, aux déceptions de toute sorte : la récompense les surpasse tellement!

1. *Guitoun*, tente qui surmonte les cacolets des chameaux.

En face, les monts des Ouleds-Naÿls, à gauche les monts du Zab, à droite les derniers contreforts du Djebel-Amour se dressent comme des parois de cristal bleu. A leurs pieds, l'étendue est toute rose, — d'un rose qui se dégrade en une infinité de nuances, ou qui s'embrase jusqu'aux tons les plus ardents, — depuis ce rose détrempé de blanc, ce rose aérien et, pour ainsi dire, céleste, ce rose de nuée qui flotte dans les ciels de Tiepolo, jusqu'à ces roses-blonds, ces roses-roux dont s'ombrent les duvets des chairs féminines, ces rougeurs de braise dont s'allument les visages fardés et comme incendiés de désir, dans les toiles mythologiques de Boucher. Cette opulence, cette joie des couleurs est un délice pour l'œil. La volupté en est si intense et si délicate que mes yeux eux-mêmes me semblent devenus des choses précieuses.

Je suis dans un monde de chimères où les formes inépuisables s'écroulent à peine ébauchées, un lieu plein d'enchantements et de miracles, tel qu'on se figure les fabuleuses contrées édéniques. Maintenant on dirait la mer, — une mer calme où se déroulent de longs courants lilas et mauves. Les montagnes se soulèvent comme des vagues, elles tremblent dans la mobilité continuelle des reflets. Des spires laiteuses serpentent aux flancs des roches, coulées de gemmes fondues qui se déversent dans des lacs illusoires. La courbe du ciel s'élance en une coupole de turquoise et d'opale tellement éblouissante que, même à travers les paupières closes, le rayonnement en est douloureux. Vers l'est, des gris lumineux s'étendent, et ce sont des entassements d'architectures babyloniennes, de hauts palais de perles qui se détachent sur une gloire orangée et violet sombre. Tout brûle, tout ondule et bouge, dans le furieux mouvement vibratoire de la chaleur.

Des mirages se lèvent. Dans le lointain, j'aperçois très nettement une ville blanche sous des palmes, et, soupçonnant que c'est Bou-Saâda, je cours interroger El-Haoussine. Il est très loin en avant. Les pieds de mon cheval s'enfoncent dans le sable. De tous les côtés, les sables s'étalent, étouffant les derniers brins d'herbes. C'est un sable fin, moelleux comme celui d'une plage, et tout resplendissant de mica. Il est difficile de trotter sur ce terrain mouvant et il est encore plus insupportable d'aller au pas, avec cette brûlure perpétuelle de

l'air qui vous aiguillonne. Voyant mon cavalier mettre son cheval au galop, j'éperonne le mien et je le lance pendant les douze kilomètres que dure cette traversée des sables. Cela devient du vertige. La plaine tout entière s'ébranle, les roches se volatilisent et, dans cette vibration torride de l'atmosphère, parmi ces grandes ondes de lumière et de chaleur que se renvoient les montagnes et les étendues sablonneuses, je suffoque et je défaille, comme si je marchais entre des bûchers en flammes...

Les pays roses se rapprochent tellement que, — semble-t-il, — je vais toucher avec la main leurs collines en forme de carènes renversées. Je précipite ma course, ayant le poids du soleil sur la nuque, les yeux brûlés par la réverbération des sables qui miroitent immensément, à la façon d'une lagune recouverte d'une croûte de sel. Le sol est si parfaitement lisse qu'on y voit inscrites, comme avec le doigt, les empreintes laissées par les sabots des chevaux, les pieds fourchés des moutons, ou les spirales rampantes des cérastes. De loin en loin, surgissent des tas d'ossements que les rouliers du Sud appellent, en leur langage, « des poulaillers » : ce sont des squelettes de chameaux, dont les côtes formant claire-voie ressemblent aux barreaux d'une cage vide.

J'excite encore ma monture, emporté par une sorte de délire de l'espace et de la vitesse, et tellement assommé par la chaleur que je perds à peu près toute conscience de ce qui m'entoure. Enfin, je rejoins El-Haoussine à la lisière des sables, dans un bas-fond caillouteux... La ville blanche et les palmiers ont disparu à l'horizon. Les monts des Ouled-Naÿls ont l'air toujours plus inaccessibles. Je ne vois, devant nous, que des monticules jaunes qui barrent la vue très désagréablement. Pourtant, si j'en crois mon guide, nous sommes tout près de Bou-Saâda, bien qu'il ne s'aperçoive pas encore, étant caché par des replis de terrain.

Tout à coup, derrière une éminence, au sommet d'un mamelon grisâtre, émerge une citadelle dominée par une tour à horloge qui, à distance, prend l'aspect imposant d'un vieux palais florentin. Aussitôt El-Haoussine me crie, le doigt tendu vers le fort :

— C'est là qu'il demeure M'si le commandant s'périor !..

Rien ne saurait rendre l'intonation respectueuse avec laquelle il a prononcé ces mots : « M'si le commandant s'périor !... »

Dans le flux de ses explications, je comprends sans trop de peine que cette bâtisse militaire surplombe la ville indigène qui ne se découvre toujours pas. Nous franchissons les dernières ondulations de terrain : un couloir s'élargit en manière de vallon arrosé par un oued et couvert de la végétation brillante des oasis. Comme nous prenons Bou-Saâda de flanc, nous ne pouvons embrasser l'amphithéâtre que forment les maisons. Cependant, nous voici à l'entrée de la ville. Voici les murs en terre sèche qui enclosent les jardins !

Nous sommes obligés de mettre pied à terre et d'entraîner nos chevaux par la bride pour traverser l'oued: car ils s'épouvantent et renâclent à la vue de cette grande surface claire dont le resplendissement les aveugle.

De l'autre côté de l'oued, nous nous engageons sur une piste qui longe les murs en terre sèche. Entre les verdures étagées, apparaissent les cubes boueux de la ville saharienne. Mais pas un être vivant ne se montre, si loin que fouille le regard. Rien ! pas une clameur, pas une fuite de lézard entre les pierres, pas un cri d'oiseau ou un froissement d'ailes dans les branches ! Cette ville semble plus déserte et plus morte que le désert lui-même.

Il est midi. Le ciel se creuse au-dessus de nos têtes, comme un gouffre blanc, d'où sort une haleine de fournaise. Sur le fond embrasé — telle une ligne de cyprès sur un mur de marbre, se détache la végétation énorme et confuse de l'oasis, qui, — pour mes yeux habitués à la stérilité des steppes, — prend un aspect féerique de Paradis terrestre. Les arbres fruitiers, qui pullulent à l'abri des palmes, plient écrasés par la surabondance de la récolte. Les amandes, les abricots, les figues, les prunes, les grenades éclatent, dans les découpures des feuilles, comme de lourds joyaux barbares. Çà et là, les fûts des palmiers se dressent, pareils à des colonnes d'airain sous les guirlandes d'un péristyle. L'étrange paysage semble sculpté dans un métal éblouissant et dur. Aucun souffle n'en dérange l'immobilité. L'oued lui-même, qui répand sa nappe liquide parmi les cailloux et les lauriers-roses, a l'apparence

vitrifiée d'une glace de cristal poli. L'heure est écrasante de splendeur. Dans l'air en feu, plane on ne sait quel mystère. Ce lieu magnifique et morne, où tout reluit, où rien ne paraît vivre, on dirait qu'il se recueille, se contracte et se tait dans l'épouvante d'un maître effrayant qui va venir...

Le sable s'éboule sous les pieds de nos chevaux, les murs de terre sèche se fendillent et s'effritent par la véhémence du soleil. L'atmosphère est si lourde qu'on la croirait imprégnée d'une cendre diaphane et corrosive qui s'insinue par tous les pores. Dans cette aridité implacable, dans ce silence des choses qui pèse encore plus que l'accablement de midi, devant cette exubérance des verdures et des fruits, inertes comme des métaux ou des pendeloques de jade, de topaze et d'agate, — sous les murs de cet enclos plein d'une ombre brûlante, et qui repose en un sommeil d'éternité, ma tête surchauffée s'hallucine et s'égare : je m'imagine entrer dans le Jardin de la Mort...

LOUIS BERTRAND

(La fin prochainement.)

CANON ET CUIRASSE

I

A mesure que les progrès de notre armement naval nécessitent des augmentations de crédit, les ministres sont obligés de faire appel à l'opinion publique et de lui soumettre leurs conceptions. Il faut que l'opinion publique comprenne la nécessité de ne plus abandonner ces affaires navales aux ambitions des spécialistes ou aux fantaisies des amateurs. Il faut qu'elle impose aux uns et aux autres l'arbitrage de son bon sens. C'est au grand public que s'adressent les pages qui vont suivre : elles n'ont pour objet que de lui fournir quelques notions, quelques définitions élémentaires, mais précises, qui lui permettront de s'intéresser ensuite aux discussions des gens du métier.

Le navire de combat peut avoir à jouer les rôles les plus variés, depuis la participation à une lutte d'escadre jusqu'au simple service de transport. Il est donc impossible de ne construire qu'un type de navire de guerre ; il faut de toute nécessité prévoir diverses catégories de bâtiments et, dans chaque catégorie, les moyens d'action les plus capables de donner le maximum d'effet utile. Parmi ces moyens, il en est un particulièrement efficace, sans lequel, à vrai dire, le bâtiment de guerre n'existe pas : c'est le moyen d'attaque, le projectile — boulet ou torpille ; c'est donc en vue de la meilleure

utilisation du projectile que doit être disposé tout le bâtiment. Mais cet emploi du projectile ne peut avoir d'efficacité que si le navire peut combattre sous le feu de l'ennemi : il faut donc aux moyens d'attaque joindre les moyens de protection, la cuirasse.

***

L'arme par excellence des bâtiments de guerre est sans contredit le canon. La torpille est l'arme des faibles, des petits bâtiments, qui agiront par ruse et surprise : un grand navire n'emploie la torpille que comme arme auxiliaire, avant de recourir à l'ultime ressource de l'éperon, si l'ennemi se laisse approcher. Les bâtiments de guerre, sauf les torpilleurs et les sous-marins, doivent donc être disposés d'abord pour la meilleure utilisation du canon, — nécessité d'autant plus impérieuse que le nombre des pièces à bord est toujours restreint, en raison de leur poids, de leur encombrement et du coût de leur installation. Or, les conditions du tir à bord sont toutes particulières : la mobilité et l'instabilité du navire gênent naturellement la manœuvre et diminuent les chances de visée. La précision théorique du tir doit donc être aussi grande que possible, afin de diminuer l'influence de mille erreurs accidentelles. Il en résulte quelques nécessités inéluctables.

Pour atteindre le but avec son projectile, l'artilleur a deux procédés : le tir *de plein fouet* et le tir *en bombe*. Dans le tir de plein fouet, la pièce est pointée à l'horizontale ou à un angle relativement faible, et le projectile dans sa course ne s'élève que modérément dans les airs. Le tir en bombe, au contraire, correspond à un angle de pointage beaucoup plus fort : le projectile décrit une courbe très prononcée; envoyé à une grande hauteur, il retombe presque verticalement.

En mer, la trajectoire de plein fouet rase presque les vagues; tous les obstacles un peu hauts, tels que les murailles d'un navire, seront atteints, si la direction du projectile est bonne, même s'il y a eu quelque erreur dans l'appréciation de la distance. Lancé en bombe, au contraire, le projectile qui tombe du ciel ne frappe que les obstacles situés

à son point précis de chute. Il est évident, dans ces conditions, qu'une erreur sur la distance a beaucoup moins d'influence dans le tir de plein fouet que dans le tir en bombe. Sur mer, l'appréciation des distances étant des plus difficiles, on a donc préféré le tir de plein fouet et les canons ont été choisis en conséquence.

Conséquemment aussi, dans la protection des navires, on n'a guère prévu que les coups de plein fouet qui menacent les murailles verticales, les parois extérieures du bâtiment. Peut-être serait-il intéressant de chercher à bord l'emploi du canon tirant en bombe (ou mortier) : les projectiles en bombe pourraient porter des coups terribles aux navires actuels..., s'ils les atteignaient. Mais les atteindre est d'une difficulté presque insurmontable. Il y a quelques années, on avait installé à terre une tourelle de bâtiment, sur le toit de laquelle on voulait constater les effets d'un projectile lancé en bombe : on tira pendant quatre jours et l'on dépensa *cent soixante* projectiles sans parvenir à toucher la tourelle. Cependant le canon et le but étaient fixes, à terre, — toutes conditions bien plus favorables que si l'expérience avait eu lieu en mer, — et les expérimentateurs de pleine paix avaient tout leur sang-froid et connaissaient exactement les distance et situation respectives du canon et du but... Il faut donc que les marins se contentent du tir de plein fouet; c'est à lui qu'a été donné le monopole dans l'artillerie navale. Nos escadres n'emploient plus que des canons; le mortier a disparu de nos navires. Reste à déterminer les dimensions du canon.

Le canon doit envoyer au but un projectile dont la puissance destructive résultera soit de la vitesse dont il est animé, soit de l'explosif qu'il contient, soit de la réunion de ces deux moyens de destruction : c'est pour le projectile qu'il faut choisir le canon. Mais ce projectile, à son tour, doit varier avec la disposition et la protection du navire qu'il attaque : il y a différents types de navires à attaquer; il faut pour un canon plusieurs types de projectiles, entre lesquels on choisira au moment du tir; le canon devra donc être établi de façon à convenir le mieux possible à chacun d'eux. Mais le projectile n'étant mis en marche que par la déflagration d'une substance explosive, d'une poudre, il faut prévoir

aussi des relations bien définies entre le projectile, le canon et la poudre.

Ces relations peuvent être mises en évidence par une analyse sommaire des phénomènes qui se passent à l'intérieur du canon, dans « l'âme », quand la charge vient d'être enflammée. Les gaz, produits par la combustion, se dégagent à l'arrière du projectile. La pression de ces gaz croît très rapidement : le projectile commence à se déplacer dans le canon. La pression augmente jusqu'au moment où toute la poudre a été brûlée : elle atteint alors sa valeur maximum (2 000 ou 3 000 fois la pression atmosphérique). Mais le projectile, qui avance dans le canon, laisse derrière lui un espace de plus en plus grand, que les gaz viennent constamment remplir; en même temps ils se refroidissent : la pression dans le canon décroit donc régulièrement. En théorie, cette pression pourrait être utilisée tant qu'elle est supérieure à la pression atmosphérique; pendant toute cette période, les gaz tendraient à pousser le projectile hors du canon. En théorie donc, plus le canon serait long — et cette longueur pourrait dépasser cent mètres, — et plus l'utilisation de la pression serait complète; mais nous verrons plus loin les raisons qui limitent la longueur des canons.

Il est à peine besoin de signaler la relation entre le projectile et la charge de poudre : un projectile a besoin d'une charge d'autant moins forte qu'il est moins lourd; sa vitesse, par contre, est d'autant moins diminuée par la résistance de l'air qu'il est plus lourd. Il faut donc choisir un projectile assez lourd pour garder une bonne vitesse, assez léger pour ne pas exiger une trop forte charge. Mais, pour une charge donnée, la vitesse du projectile à la sortie sera d'autant plus grande qu'il aura été soumis plus longtemps à l'action des gaz : cette vitesse augmentera donc avec la longueur du canon et un projectile, lancé dans un canon assez long par une faible charge, pourra être animé de la même vitesse que si l'on avait employé une plus forte charge dans un canon plus court.

Aussi les canons des navires ont été choisis du type long. La fatigue que le métal du canon éprouve dépend de la pression des gaz; en diminuant la charge de poudre, on diminue la pression maximum et par suite la fatigue du métal. Mais,

la charge diminuée, il faut augmenter le plus possible la longueur du canon ; il ne faudrait pas cependant l'exagérer. Il est évident que les considérations d'encombrement et de poids limitent les progrès dans cette voie, d'autant plus que l'affût doit être d'autant plus solide, — partant plus lourd, — que le poids du canon est plus élevé. En outre, le canon et sa charpente doivent être protégés, et le poids du blindage qui les couvre augmente avec la longueur à abriter. De plus, il est une limite de longueur et de poids imposée par les moyens de fabrication dont on dispose dans les usines. Enfin, — et c'est la raison principale contre la longueur excessive des canons, — il n'y a plus de gain appréciable à partir d'une certaine longueur, l'accroissement dans la vitesse du projectile devenant insignifiant.

Quant aux poudres, elles peuvent être divisées en deux grandes classes, poudres *vives* et poudres *lentes*, — qualifications qui n'ont d'ailleurs qu'une valeur relative. Une poudre est dite *vive*, lorsque sa déflagration est très rapide : les gaz arrivent presque intantanément au maximum de la pression. La poudre *lente*, au contraire, brûle avec plus de tranquillité : la pression des gaz n'arrive que lentement à sa valeur maximum. La poudre vive produit presque tout son effet au début de la déflagration : elle travaille pour ainsi dire par choc, tandis que l'action de la poudre lente se rapprocherait beaucoup plus d'une sorte de poussée constante. En fin de compte, la poudre lente, dans un canon assez long, imprime la même vitesse au projectile sans que les gaz atteignent une pression maximum aussi grande.

Avec une poudre lente, on peut diminuer l'épaisseur des parois du canon. Et pour le projectile lui-même, la poudre lente est encore préférable, puisque le choc reçu au départ est diminué.

De ces conditions multiples auxquelles doit satisfaire l'artillerie navale, se déduit l'équilibre qu'il faut réaliser entre ces diverses nécessités ; mais répétons qu'il en est une qui prime toutes les autres : dans les installations à bord, les perfectionnements de tout ordre sont toujours limités par la question si importante du poids.

*
* *

Après ces généralités, examinons la façon dont un canon doit être construit. Une des questions primordiales est le choix du métal à employer : il doit posséder au plus haut degré les qualités d'indéformabilité, de dureté et de résistance pour supporter, sans fatigue et sans usure, la détente des gaz et le passage du projectile ; il doit, de plus, être inaltérable sous l'action de l'atmosphère et des produits de la combustion de la poudre ; enfin, il doit être d'une mise en œuvre facile et d'un prix peu élevé. Trois métaux, le bronze, la fonte et l'acier, réunissent d'une façon plus ou moins satisfaisante l'ensemble de ces qualités nécessaires. Les Chinois, inventeurs de la poudre, possédaient encore au XIXe siècle des canons de bois cerclés en fer. L'idée était ingénieuse, mais semble peu pratique de nos jours : instruits par les exemples qu'ils ont actuellement sous les yeux, il est probable que les Chinois se décideront sous peu, si ce n'est déjà fait, à renoncer complètetement à un système de construction qui paraît archaïque.

A son tour, le bronze n'a plus qu'un intérêt historique : il avait l'avantage d'une fabrication facile, mais sa résistance relativement faible et son peu de dureté l'ont fait abandonner presque généralement, malgré les essais de bronze durci qui ont été tentés un peu partout. Le bronze coûte cher (les fragments d'objets en bronze détériorés se vendent environ un franc le kilogramme) ; mais il n'est jamais perdu, car il se refond et se moule à nouveau avec la plus grande facilité.

La fonte présente les mêmes facilités de fusion. En 1850, l'artillerie des vaisseaux était en fonte : on se trouvait encore à l'enfance de l'art : la navigation à vapeur commençait à peine et la cuirasse était inconnue. Le canon de bord était un simple bloc de fonte, percé d'un canal central à parois lisses. Il se chargeait par la bouche, — c'était, comme on dit encore en marine, un *canon-bouche*, — ce qui occasionnait de désagréables surprises : il arrivait qu'un canonnier trop pressé rechargeât la pièce pendant que les résidus enflammés du coup précédent étaient encore dans l'âme ; la nouvelle charge s'enflammait et tuait l'homme à la bouche de la pièce ; ou

bien un distrait mettait dans le canon deux gargousses et la pièce éclatait au commandement de « feu ». En outre, la pièce devait être reculée pour les manœuvres de nettoyage et de chargement. Et le feu n'était communiqué à la charge que par le canal de lumière, qui s'obstruait facilement. Enfin, la fonte a une résistance très aléatoire : il fallait, pour conjurer tout risque d'éclatement, donner au boulet sphérique, alors en usage, un diamètre inférieur à celui de l'âme ; de cette façon, la pression était notablement diminuée, une partie des gaz s'échappant librement entre le boulet et la paroi. Il en résultait des ballottements, des rebondissements du boulet sphérique dans le canon. Les trajectoires étaient capricieuses, la portée et la vitesse du projectile très faibles : l'artillerie navale se trouvait condamnée à n'agir qu'aux faibles distances.

La protection des navires au moyen d'une cuirasse prit naissance à ce moment : il fallut augmenter la puissance de l'artillerie pour percer les cuirasses. En même temps, l'emploi de la vapeur rendait faciles les manœuvres et les évolutions : il devenait important d'avoir les moyens de se servir de son artillerie à grande distance. En 1855, la marine française adopta les canons rayés. L'idée n'était pas nouvelle ; elle date, dit-on, du XVe siècle. Mais elle n'entra dans le domaine de la pratique que vers 1830 pour les armes portatives, et ce ne fut qu'en 1857, au retour de Crimée, que l'infanterie française reçut le fusil rayé. Les expériences avaient démontré qu'un projectile lancé par une arme rayée a des trajectoires beaucoup moins capricieuses : la rotation du projectile — conséquence de la rayure en hélice des armes — augmente, en effet, dans des proportions surprenantes la précision du tir. En 1855, la marine essaya donc quelques canons rayés avec des projectiles munis d'ailettes, qui s'engageaient dans les rainures de l'âme.

Ces projectiles allongés, plus lourds que les projectiles sphériques, nécessitaient des charges de poudre plus fortes : il fallut augmenter la résistance du canon ; mais on se trouva en présence d'une énorme difficulté : si paradoxal que le fait paraisse, la résistance des parois n'augmente pas indéfiniment lorsque l'épaisseur augmente. La pression *maximum* que peut supporter un canon dépend de la nature du métal et nulle-

ment de l'épaisseur ; elle est approximativement de 400 atmosphères pour le bronze, 600 atmosphères pour la fonte, 3 000 à 4 000 atmosphères pour l'acier. La fonte étant seule employée, il fallait tourner la difficulté : le problème fut résolu vers 1860, de la façon la plus simple, par l'emploi du frettage.

La frette est un tube dont le diamètre intérieur, à la température ordinaire, est légèrement plus petit que le diamètre extérieur du canon ; mais si l'on chauffe la frette, elle se dilate et peut être emmanchée à chaud sur le canon. En se refroidissant, elle tend à reprendre son diamètre primitif et, se contractant, elle vient serrer énergiquement le tube du canon qu'elle recouvre et consolide. Ce procédé était employé depuis longtemps par les charrons pour le cerclage des roues de voitures ; il permit d'imposer au canon, avec sécurité, des pressions intérieures beaucoup plus grandes. De 1860 à 1865, les canons de bord restèrent en fonte et munis de frettes. Ils se chargeaient toujours par la bouche; pour faciliter le chargement, les ailettes du projectile devaient entrer librement dans les rainures de l'âme; il restait un intervalle libre par lequel les gaz s'échappaient en partie : d'où perte d'énergie et, de plus, le passage de ces gaz dégradant les rayures, usure de ces dernières.

On arriva en France vers 1865 au chargement par la culasse (ce procédé ne fut adopté en Angleterre qu'en 1884). Puis, au lieu d'ailettes, on munit le projectile d'une *ceinture forçante*, d'un anneau en métal malléable que la pression des gaz force dans les rayures de l'âme, dont tous les vides sont ainsi remplis. Mais la vitesse initiale du projectile n'était encore que de 300 mètres par seconde, et les effets sur les cuirasses insignifiants. Il fallait augmenter la vitesse du projectile, par suite la pression des gaz dans le canon. Malgré le frettage, la fonte était incapable de résister aux pressions nécessaires. On pensa à l'acier ; mais la métallurgie de l'acier présentait encore bien des mystères et ne pouvait pas obtenir de gros blocs dont la texture fût homogène. On commença donc à confectionner en acier certaines parties seulement du canon, de dimensions réduites ; puis on généralisa l'emploi de ce métal au fur et à mesure des améliorations apportées à sa fabrication. Autre innovation radicale : l'adoption de la poudre sans fumée vers 1886 obligea de

remanier les pièces. Aujourd'hui, les canons sont tout en acier, et, grâce aux énormes pressions des poudres nouvelles, la vitesse du projectile à la sortie dépasse 900 mètres par seconde, — trois mille kilomètres à l'heure ; il est probable que la limite n'est pas encore atteinte.

A l'étranger, on a suivi la même voie qu'en France. Il n'y a d'intéressant à signaler, comme différence, que l'emploi du frettage en fil d'acier essayé en Amérique au milieu du XIX[e] siècle et employé actuellement en Angleterre : dans ce système, le canon est consolidé non par des frettes emmanchées à chaud, mais par un enroulement de fils d'acier fortement tendus. Ce système n'est pas employé chez nous ; il semble qu'il ne soit pas à recommander : en Angleterre, il y a souvent des éclatements.

***

Les progrès de la poudre furent en quelque façon parallèles à ceux du canon. Les explosifs sont ou des mélanges de corps ou un seul corps de décomposition facile. La transformation en gaz de ces mélanges ou de ces corps ne doit pas être spontanée ; il faut que l'on puisse conserver la poudre sans qu'elle se décompose, tout au moins dans les conditions ordinaires de conservation et de manipulation. Dans le canon, donc, la détonation de la charge sera produite par la détonation auxiliaire d'un corps plus explosif, qui constitue l'amorçage. Cet amorçage ne représentant qu'une masse assez faible peut, en temps normal, être mis à l'abri des influences extérieures : dans la pièce, il détone sous l'action soit d'un choc direct, soit de la chaleur, et provoque l'explosion de la charge auquel il est adjoint.

Les explosifs se distinguent les uns des autres par leurs effets. Certains produisent facilement la dislocation, la rupture de l'obstacle contre lequel ils sont placés. D'autres, au contraire, sont plus aptes au lancement des projectiles : leur vivacité est moins grande ; leurs effets nuisibles sur le canon et le projectile sont très diminués. C'est à ces derniers que l'on donne le nom de *poudres*, la qualification d'*explosifs* étant plus spécialement réservée aux corps à action brusque.

La poudre employée dans les canons a été pendant longtemps la poudre noire, composée de salpêtre, de soufre et de charbon. Elle avait l'inconvénient d'être sensible à l'humidité et d'encrasser les pièces. En grains fins, elle brûlait très rapidement, elle était *vive* : utilisable dans les canons lisses d'autrefois, elle aurait dans les canons rayés donné des pressions dangereuses. Vers 1868, on reconnut que, moulée en gros grains, cette poudre noire brûlait moins vite qu'en grains fins : elle devenait lente. On poursuivit la recherche d'une poudre plus lente, en modifiant les proportions de charbon, de soufre et de salpêtre. La question avait reçu une solution satisfaisante, lorsque fut découverte, en France, vers 1886, une nouvelle poudre qui, à poids égal, avait une puissance bien supérieure, brûlait plus lentement encore et sans produire de fumée : cette dernière propriété lui valut du public le nom de *poudre sans fumée*.

Les autres puissances suivirent la France dans l'emploi des poudres nouvelles. Sauf que les compositions varient d'un pays à l'autre, toutes ces poudres se ressemblent : les produits de leur décomposition sont entièrement gazeux ; elles sont toutes sans fumée ; elles n'encrassent pas les parois des armes. Un des plus grands reproches qu'on puisse leur faire à toutes, c'est la facilité avec laquelle elles se décomposent presque spontanément : dès que la température du local où elles sont renfermées s'élève au-dessus de la normale, elles dégagent des vapeurs inflammables.

Quant aux explosifs, ils sont employés en général, pour la destruction d'un obstacle avec lequel ils sont mis en contact soit directement soit par l'intermédiaire d'un projectile qui les contient et qui leur sert de véhicule. Les explosifs contenus dans les projectiles sont nombreux : poudre noire, fulmi-coton, dynamite, lyddite, mélinite, fulgurite, roburite, etc.

Le fulmi-coton résulte de l'action de l'acide azotique sur le coton ordinaire : une fois sec, ce produit ne se distingue que difficilement du coton d'où il a été tiré. Sa rapidité de combustion est telle qu'on peut sans danger en faire brûler une touffe dans le creux de la main. Sa conservation, difficile lorsqu'il est sec, est facile lorsqu'il est humecté d'eau : il peut d'ailleurs détoner encore lorsqu'il est mouillé. Il produit,

à poids égal, cinq fois plus d'effet que la poudre. En dehors des applications militaires, il est employé en dissolution dans l'éther : c'est alors le collodion qui, à son tour, donne le celluloïd ou les fils fins et brillants de la soie artificielle.

Dans la dynamite, l'élément actif est la nitroglycérine : en faisant agir l'acide azotique sur la glycérine, on produit un liquide huileux, très dangereux à manier, — la nitroglycérine, — qui détone au moindre choc et à la moindre élévation de température. Le chimiste suédois Nobel reconnut qu'en mélangeant la nitroglycérine à de l'argile, on obtenait un corps explosif presque aussi puissant et bien moins dangereux à manipuler : la dynamite. Depuis Nobel, on a inventé d'autres dynamites, en remplaçant l'argile par un autre corps, telle la dynamite-gomme, où la nitroglycérine est mélangée à du coton-poudre. Mais toutes les dynamites se décomposent une fois gelées : la nitroglycérine alors se sépare en partie et reprend tous ses défauts. Ce phénomène est bien connu des industriels et entrepreneurs : pour dégeler les cartouches qui ont été exposées au froid, les ouvriers les approchent d'un fourneau ; comme une partie de nitroglycérine séparée du mélange se trouve à l'état pur, l'explosion ne se fait pas attendre... La dynamite a une grande vivacité d'action ; de plus, elle possède sur la poudre noire l'avantage de détoner dans des endroits humides.

Les autres explosifs ne sont pas livrés au commerce : les gouvernements, qui les emploient dans leur armement, ont des formules et des procédés secrets pour les obtenir. On sait toutefois que la lyddite, employée en Angleterre, contient de l'acide picrique : outre ses propriétés médicinales, tinctoriales et explosives, cet acide picrique donne des gaz très vénéneux. A l'attaque du 8 février dernier contre Port-Arthur, il y eut plusieurs hommes empoisonnés sur le *Pallada* par une torpille japonaise, qui était chargée de lyddite.

***

Arrivons au projectile lui-même dont les dispositions sont particulièrement importantes, puisque c'est lui qui doit produire l'effet utile.

Un navire de guerre peut avoir diverses missions destructrices à remplir sur le matériel ou le personnel de l'ennemi. En dehors du combat d'escadre, où il s'agit de couler son adversaire ou tout au moins de le mettre hors d'état de manœuvrer, un navire peut avoir à bombarder une place maritime, à protéger un débarquement, à se défendre lui-même contre les petits bâtiments. Mais tous ces rôles se résument à deux : destruction du matériel et mise hors de combat du personnel.

La destruction du matériel est la partie la plus difficile de la tâche à cause des progrès réalisés dans la protection des navires ; la mise hors de combat du personnel est beaucoup plus facile. Dans certains cas où ce personnel est peu ou mal protégé, il est inutile d'employer contre lui les moyens puissants : il suffit d'un projectile qui éclate en lançant une multitude de petits éclats qui couvrent une grande surface. Boîtes à mitraille, obus à balles, *shrapnells*, tous ces projectiles sont formés d'une enveloppe mince qui enferme des fragments de métal, avec une charge de poudre noire qui fait éclater l'enveloppe au moment voulu. Ces fragments sont sans effet sensible sur le matériel, pour peu que celui-ci soit protégé.

Contre le matériel protégé, il faut des moyens de pénétration beaucoup plus puissants, dont les effets résulteront soit du simple choc, soit du choc et de l'explosion du projectile. Les effets de choc réclament des projectiles massifs, autrefois en fonte, maintenant en acier, qui, lourds, animés d'une grande vitesse, sont capables de percer des épaisseurs énormes : un obus en acier de 305 millimètres de diamètre, arrivant avec une vitesse de 600 mètres à la seconde sur une plaque de fer de 50 centimètres d'épaisseur, la traverse à coup sûr... D'autres projectiles au contraire sont formés d'une enveloppe creuse contenant un explosif puissant qui doit éclater au choc. Selon la résistance opposée, le projectile ou bien traverse le but sans éclater et n'éclate qu'après avoir traversé, ou bien éclate au simple contact. Au simple contact, l'explosif en détonant continue l'œuvre de destruction commencée par le choc. Lorsque le projectile n'éclate qu'au delà de la muraille protectrice, les effets sont terribles par la

masse énorme de gaz développés, qui se répandent avec violence dans le navire : un projectile de 305 millimètres chargé de 15 kilos de poudre noire pourrait traverser une cuirasse en fer de 200 millimètres et éclater au delà, si sa vitesse au moment du choc était de 600 mètres par seconde.

La fabrication des projectiles a suivi les progrès de la métallurgie : après les boulets ronds en fonte ou en fer, on a fait des obus en fonte, à formes allongées, ce qui permettait d'augmenter à la fois la précision du tir et le poids d'explosif contenu dans le projectile. Puis on a employé l'acier, et la métallurgie est à même aujourd'hui de livrer des aciers de toutes duretés, variant depuis celle du fer jusqu'à celle du diamant : la pointe de certains obus peut rayer le verre. A la poudre noire contenue dans certains d'entre eux, on a substitué des explosifs plus puissants : mélinite, lyddite, etc. La poudre noire garde encore la préférence, ayant la propriété de provoquer des incendies dans les locaux où elle fait explosion; mais elle tendra bientôt à disparaître, ses autres effets destructeurs étant de beaucoup inférieurs à ceux des explosifs plus récents.

D'autre part, comme un navire de guerre peut avoir affaire aux bâtiments dont la protection est très variable, depuis le torpilleur, dont les flancs ont quelques millimètres d'épaisseur, jusqu'au cuirassé d'escadre, protégé par des plaques de 30 à 40 centimètres, il a été nécessaire de prévoir une grande variété dans la dimension des projectiles et, par suite, dans les calibres des canons; on est arrivé à la classification suivante. Jusqu'au calibre de 100 millimètres, l'artillerie est dite légère; au delà de 100 jusqu'à 200 millimètres, c'est l'artillerie moyenne; au delà de 200 millimètres, c'est la grosse artillerie.

L'artillerie légère est employée contre les bâtiments dont la coque est peu résistante : torpilleurs, petits croiseurs, avisos. En raison de la mobilité de ces petits bâtiments, l'artillerie légère, pour être à même de les cribler de projectiles, a besoin d'un tir très rapide : le canon Maxim de 37 millimètres (le *pom-pom* de la guerre Sud-Africaine) peut envoyer 250 projectiles, pesant chacun environ 500 grammes, en une minute; les canons de petit calibre autres que le Maxim. qui est auto-

matique, atteignent facilement une rapidité de tir de 10 coups à la minute. — L'artillerie moyenne est employée contre les bâtiments de fort tonnage; mais son tir est dirigé sur les parties de l'ennemi peu ou point protégées; suivant les calibres, elle peut lancer par minute 4 ou 5 projectiles d'un poids variant entre 20 et 50 kilogrammes. Enfin la grosse artillerie, destinée à porter le coup fatal à l'adversaire, emploie des projectiles pesant jusqu'à 300 kilogrammes : la rapidité du tir est d'environ un coup par minute.

Dans les plus gros canons, on ne dépasse plus, de nos jours, le calibre de 30 centimètres. Il y a une vingtaine d'années, on construisait des pièces de 42 centimètres, qui lançaient un projectile dépassant 700 kilogrammes. Le canon seul pesait 75 000 kilogrammes et sa culasse 2 000 kilogrammes. En Italie, on fit même des canons dont le poids dépassait 100 000 kilogrammes. Mais les progrès de l'artillerie ont permis de réduire le calibre des grosses pièces, tout en augmentant la pénétration des projectiles. Les canons de 30 centimètres actuels, longs de plus de 12 mètres, pèsent environ 40 000 kilogrammes. Leur prix dépasse 100 000 francs. Chaque coup de guerre revient à environ 3 000 francs.

Ces canons de gros calibre s'usent très vite : leurs rayures disparaissent rapidement, aussi bien par le passage du projectile que par l'action des gaz chauds; au bout d'une centaine de coups, le canon, mis hors de service, pourrait encore tirer sans danger pour les servants, mais sans précision, les rayures ayant disparu et le calibre ayant augmenté. Comme ces gros canons peuvent tirer un coup par minute et que cent coups les mettent hors d'usage, il suffit donc de *deux heures de combat* pour les rendre inutiles. Aussi faut-il prévoir leur remplacement en temps de guerre; les Japonais ont dû certainement avoir à procéder à cette opération. En temps de paix, afin d'éviter ces usures rapides, les exercices sont faits avec des charges réduites qui ne produisent que des dégradations sans importance. Cette brièveté d'existence ne menace que les grosses pièces : la vie des canons est d'autant plus longue que leur calibre est plus petit; les petits canons résistent à plusieurs milliers de coups.

*
* *

Les canons doivent être munis d'un certain nombres d'accessoires soit pour empêcher les accidents et fausses manœuvres, soit pour accélérer le tir. Parmi les organes de sécurité, il en est un particulièrement important : c'est le mécanisme qui empêche de faire feu quand la culasse n'a pas été complètement fermée. La culasse mal assujettie pourrait faire projectile en arrière : les servants de la pièce seraient, non seulement atteints par la culasse, mais encore brûlés par les gaz de la poudre. Parmi les dispositifs pour accélérer le tir, se trouvent en première ligne les moyens d'annuler les effets du recul : chacun sait qu'au départ du coup, toute arme à feu est projetée en arrière; l'ampleur de ce recul est d'autant plus grande que la vitesse initiale et le poids du projectile sont plus élevés. Autrefois, on laissait le canon reculer à sa guise, puis on le ramenait à sa place pour le coup suivant. On s'opposa d'abord à ce mouvement de recul par un système de cordages ou de plans inclinés : pendant le recul, le canon avait à remonter ces plans, puis de lui-même redescendait à son poste de tir.

Ce ne fut qu'au milieu du XIXe siècle que commencèrent à apparaître les freins, qui établissent une résistance de frottement énergique soit entre l'affût et le navire, soit entre le canon et l'affût. Ces freins ont l'avantage de la simplicité et de la solidité; mais, seuls, ils sont insuffisants; ils diminuent, ils ne suppriment pas les effets du recul ni le temps pendant lequel le canon est indisponible. Il y faut ajouter un appareil qui automatiquement ramène le canon à sa place : le récupérateur. Formé de ressorts que le canon comprime en reculant, ce récupérateur remet la pièce à sa position initiale. La rapidité du tir a été augmentée d'autant. En outre, le frein a permis de diminuer les dimensions et le poids de l'affût qui ne supporte plus des chocs aussi violents, le frein atténuant progressivement la vitesse de recul.

Des dispositions d'un autre ordre ont été prises, toujours dans le but d'accélérer la rapidité du tir : c'est ainsi que dans la grosse artillerie, tous les mouvements (ouverture de la culasse, introduction du projectile et de la gargousse,

fermeture de la culasse, etc.) sont effectués mécaniquement par des engins complémentaires; le poids des pièces à manœuvrer est trop considérable pour qu'un tir accéléré soit possible à la main. Toutefois, comme il faut prévoir les avaries dans ce matériel de guerre exposé au choc des projectiles, toutes les dispositions sont prises afin de passer instantanément de la manœuvre mécanique à la manœuvre à bras.

Autres engins mécaniques : les projectiles sont conservés en temps normal dans les soutes à munitions, tout au fond du navire, pour être abritées du tir de l'ennemi ; de ces soutes jusqu'aux canons, les projectiles sont montés par des monte-charges, ascenseurs électriques, etc.

*
* *

Voilà les instruments; reste à trouver la meilleure installation de cette artillerie à bord. Si l'on en veut l'utilisation parfaite, il faut que les canons puissent avoir un champ de tir aussi étendu que possible. Un bâtiment peut, en effet, avoir à combattre contre plusieurs navires à la fois : il faut que ses canons menacent tous les points de la mer. Étant donné le nombre réduit de canons à bord, cette considération de l'étendue du champ est capitale. Ce champ est limité par les superstructures du navire (mâts, cheminées, passerelles, embarcations, etc.), et par les autres pièces. Il est en effet dangereux d'orienter les canons, non seulement les uns contre les autres, mais encore dans une direction qui mettrait des installations peu solides au voisinage de la bouche : les gaz qui sortent derrière le projectile sont à une pression très élevée et produisent des effets destructeurs ; ce *souffle* du canon peut être dangereux pour le matériel non protégé et pour le personnel occupé sur le pont.

Afin d'augmenter l'étendue du champ, les canons sont établis aussi haut que possible au-dessus de la flottaison : cette élévation permet de mieux voir l'adversaire et, si la mer est houleuse ou clapoteuse, les embruns ne viennent pas gêner le pointeur. Malgré tous ces avantages, il ne faudrait pas exagérer cette hauteur, qu'on appelle en termes techniques le *commandement* de la pièce : en effet, un poids

aussi lourd et si haut perché compromet la stabilité du navire; ajoutez que la charpente de ces gros canons, — charpente qui doit être protégée par un blindage, — ne peut être augmentée indéfiniment, pour les mêmes considérations de stabilité. Toutes ces raisons empêchent de dépasser huit mètres au-dessus de la flottaison, aussi bien pour la grosse artillerie que pour la moyenne : cette hauteur de huit mètres représente déjà un deuxième étage de maison. La petite artillerie n'est pas protégée, puisque son but principal est d'attaquer les torpilleurs qui ne portent qu'une artillerie des plus réduites ; légère et non pourvue de blindage, elle peut donc être installée aussi haut que l'on veut, jusque dans les hunes des mâts ou sur le pont supérieur des navires : de cette façon, elle peut battre tout l'horizon, découvrir de loin les torpilleurs et diriger sur eux une grêle de petits projectiles.

L'artillerie moyenne et l'artillerie de gros calibre demandent au contraire à être protégées : sinon, leurs adversaires pourraient les réduire trop facilement au silence. Il ne s'agit pas ici de la protection du navire lui-même, de la cuirasse qui recouvre tout ou partie de la coque. Mais en dehors ou au-dessus de cette cuirasse, on installe les canons soit derrière des masques en acier, soit dans des casemates blindées, soit en des tourelles blindées.

Les masques ne sont employés que pour les pièces d'artillerie moyenne ; sortes de boucliers mobiles, la protection qu'ils donnent n'est pas complète, puisqu'ils couvrent par devant, mais n'entourent pas complètement le canon, les servants et les mécanismes. Les casemates sont des chambres closes et blindées, qui sont fixes et munies d'embrasures par où passent les canons. Elles permettent de réunir plusieurs canons sous une même enveloppe protectrice, ce qui donne une économie de poids; de plus, les canons seuls, et non la chambre elle-même, se déplacent lors du pointage, ce qui simplifie et allège les mécanismes. Mais tous les canons contenus dans une casemate peuvent être simultanément mis hors de combat par un projectile qui éclate à l'intérieur de la chambre, après avoir traversé le blindage ; de plus, les nécessités du pointage, faisant osciller la bouche du canon dans un champ assez large, créent de larges ouvertures dans la pro-

tection, et, malgré tout, le champ de tir reste toujours un peu limité.

Pour l'artillerie de gros calibre, rien ne vaut la tourelle mobile. Entièrement close, cette tourelle blindée contient le canon, les mécanismes, les servants et reçoit projectiles et charges, venus des soutes, par des monte-charges intérieurs. Tout entière, d'un bloc, avec son contenu, elle vire au commandement et se déplace pour le pointage. Sa muraille blindée n'est percée que d'une ouverture circulaire par où passe la gueule du canon et d'une fenêtre étroite pour la vue. On emploie des tourelles simples, ne contenant qu'un seul canon, et des tourelles jumelées, où se trouvent deux canons. Les tourelles jumelées ont trois inconvénients majeurs : un seul coup heureux de l'adversaire peut mettre les deux canons hors de service; la manœuvre simultanée de deux pièces dans un étroit espace serait difficile en temps de combat; enfin, les deux canons ne pourraient pas tirer simultanément dans des directions différentes. Comme avantage, une tourelle jumelée pèse moins que deux tourelles simples contenant chacune un seul canon de même calibre.

Pour l'artillerie moyenne, une controverse s'est élevée depuis longtemps sur la disposition — casemates, tourelles jumelées ou tourelles simples — qu'il convient d'adopter. Si l'on ne considère que l'indépendance de chaque pièce, plusieurs tourelles simples sont préférables : malheureusement, c'est une augmentation dans la grandeur et le coût des navires, chaque tourelle nécessitant des appareils compliqués pour sa manœuvre. Aussi, sur presque tous les bâtiments nouveaux, l'artillerie moyenne se trouve-t-elle disposée partie en casemates, partie en tourelles simples ou jumelées. Les bâtiments actuels reçoivent en général l'armement suivant :

CUIRASSÉS

4 grosses pièces en tourelles jumelées (les calibres variant de 24 centimètres à 34 centimètres et étant en moyenne de 30 centimètres) ;

12 à 16 pièces d'artillerie moyenne, en casemates ou tourelles (calibres variant de 12 à 16 centimètres);

30 pièces d'artillerie légère, dont plus de la moitié est en canons d'un calibre voisin de 5 centimètres, les autres pièces étant, soit de 8 à 10 centimètres, soit de 37 millimètres.

CROISEURS CUIRASSÉS

2 gros canons (de 19 à 24 centimètres) en tourelles simples;
12 à 16 canons moyens (de 10 à 16 centimètres) en casemates, tourelles ou derrière des masques;
24 pièces d'artillerie légère, sans protection.

CROISEURS PROTÉGÉS

Pas de grosse artillerie;
Suivant l'importance, 10 à 16 pièces d'artillerie moyenne (de 10 à 16 centimètres) en tourelles, casemates ou masques;
Environ 16 petits canons (de 37 ou 47 millimètres).

Les inventaires ci-dessus ne sont donnés qu'à titre d'exemple. Mais ils permettent de se rendre compte de l'armement ordinaire des vaisseaux. A mesure que les canons se perfectionnent, on en profite d'ailleurs pour réduire le calibre des grosses pièces; j'ai dit que presque partout déjà, le calibre maximum est de 30 centimètres, alors qu'on utilisait, il y a quelques années, des canons de 42 centimètres. C'est que les progrès de l'artillerie sont plus rapides que ceux de la cuirasse. L'artilleur peut modifier à la fois le canon, la poudre et le projectile, tandis que la protection ne peut faire progrès que dans la métallurgie des plaques, et la question des poids apparaît encore avec toute son importance dès que l'on cherche à augmenter l'épaisseur des cuirasses. Il semble donc qu'en théorie le canon doit toujours arriver à vaincre le blindage.

CAPITAINE XXX

(La fin prochainement.)

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON[1]

— PREMIÈRE SÉRIE —

V

A LA CASERNE

Me voilà lancé sur la route de l'avenir. Où me mènerait-elle? En tout cas, je ne pensais ni à la fortune, ni à la gloire, ni même au patriotisme. Je n'avais qu'une idée dans ma cervelle inculte, c'était de chercher à voir et à savoir. Dans cette idée, je quittai heureux et content cette pauvre Bretagne, que tant de jeunes gens alors ne voulaient quitter à aucun prix. Beaucoup dépensaient des centaines de francs chez les sorciers pour avoir la chance de tirer un bon numéro; d'autres s'empoisonnaient en avalant toutes sortes de drogues ou se mutilaient afin de se rendre impropres au service.

Lorsque je fus arrivé à environ six kilomètres de Quimper, j'aperçus le bourg d'Ergué-Gabéric et beaucoup de fermes, dans lesquelles j'allais autrefois, chaque semaine, chercher quelque chose à manger pour moi et mes parents; je regardai le clocher, l'église, le cimetière où mes parents devaient bientôt aller se reposer de leur longue vie de misère. Je contemplai aussi ce vieux presbytère où, pendant trois années consécutives, à l'époque des communions, j'avais mangé de bonnes écuellées de soupe que le recteur nous faisait donner à midi,

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904.

pendant les jours de retraite. Je m'étais arrêté un instant devant ce petit coin de terre, témoin muet et inconscient de mes premières et précoces misères, mais qui fut aussi témoin de ma première joie, en ce jour d'ivresse et plein de charmes où je reçus Dieu pour la première fois; de grosses larmes me coulaient le long des joues : n'ayant pas de mouchoir, je les essuyai avec le revers de ma blouse et je me remis en route presque en courant, sans plus regarder derrière moi.

J'avais attaché mes vieux souliers par les cordons et les avais mis à cheval sur mon épaule, sans même les avoir essayés. J'arrivai vers huit heures à Rosporden, que je traversai presque sans m'arrêter, m'informant seulement de la route de Quimperlé. Au bourg de Bannalec, je fis une pause en buvant une chopine de cidre : il faisait chaud et la route était couverte de poussière.

Il était environ une heure quand j'arrivai à Quimperlé; je commençais à avoir faim : avant même de songer à mon billet de logement, j'allai demander à manger dans un petit débit que je remarquai au coin de la place. Je n'étais pas fatigué du tout et, après m'être restauré, j'avais presque envie de continuer ma route sur Lorient; mais ma feuille de route marquait que je devais coucher à Quimperlé et j'avais peur de me mettre du premier coup en contravention avec les règlements militaires. J'allai donc demander un billet de logement. La personne à qui j'étais adressé me donna deux francs pour mon billet avec un grand verre de vin. Je retournai chez l'aubergiste d'où je venais, demander à loger; elle m'offrit un lit, à souper et à déjeuner pour vingt sous : je faisais vingt sous d'économie dans ma première journée de soldat.

Le lendemain, je quittai Quimperlé vers cinq heures, toujours mes vieux souliers à cheval sur mon épaule. Lorsqu'en regardant les bornes je vis que je n'étais plus qu'à cinq kilomètres de Lorient, je sortis de la route pour chercher un ruisseau ou une fontaine que je trouvai bientôt. Là, je secoue la poussière de mes effets, je me lave les pieds, les jambes, les mains et toute la tête; puis, après avoir bien essuyé mes pieds, je mets mes vieux souliers qui ne m'allaient pas trop mal. Avant de revenir sur la route, je pensai à ma ceinture. Qu'est-ce que je ferais avec ça au régiment? On ne me laisserait pas la

porter, sans doute; et puis il me faudrait passer la visite du docteur : on verrait ma ceinture et on se moquerait certainement. Alors, après avoir regardé autour de moi, je me blottis contre la haie et, vivement, je défis ma ceinture; j'en retirai toutes les pièces et, mettant les pièces en or dans mon porte-monnaie, je nouai les pièces de cinq francs dans un coin de ma poche, avec un bout de toile arraché du pan de ma chemise. Je revins sur la route, laissant là ma ceinture vide.

Lorsque je fus arrivé aux fortifications de Lorient, devant la porte de Kerentrech, je m'arrêtai un instant à regarder ces grandes murailles et ces fossés; de l'autre côté de la porte, un soldat se promenait avec un fusil dans les bras. Ayant peur d'être reconnu pour un conscrit et conduit tout droit à la caserne, où je ne voulais pas entrer sans manger et sans avoir vu la ville, je passai légèrement du côté opposé au corps de garde au moment où beaucoup de passants s'y trouvaient, et je filai vers le centre de la ville, en regardant de tous côtés, pensant à chaque instant qu'on allait m'arrêter. Bientôt j'arrivai sur une grande place toute couverte de légumes. Midi venait de sonner; j'avais faim, je vis une enseigne, où l'on vendait à boire et à manger. J'entrai et j'allai me cacher dans un coin où, sur ma demande, on m'apporta un plat de ragoût, du pain et une chopine de cidre.

Quand j'eus fini de manger, la femme qui m'avait servi vint me demander si je voulais prendre du café : « Vous allez entrer au régiment, n'est-ce pas? me dit-elle. Je connais ça, vous êtes du côté de Quimper. » Tout en me parlant ainsi dans son breton du Morbihan, que je comprenais à peine, et sans attendre ma réponse, elle alla me chercher le café. Je n'en avais jamais pris; je ne le trouvai d'abord pas mauvais, mais lorsque la femme eut versé de l'eau-de-vie dedans, j'eus mille peines à l'avaler, quoiqu'elle m'assurât qu'il était bon. Elle me dit aussi qu'il y avait beaucoup de jeunes soldats bretons au 37e, qui venaient chez elle, le soir et le dimanche, boire du bon cidre ou de la bonne eau-de-vie, que quand je serais habillé je n'avais qu'à porter mes effets civils chez elle : là, une revendeuse viendrait me les acheter et si je voulais acheter un pantalon rouge numéro 2 pour faire mes exercices et les corvées, afin d'épargner mon pantalon numéro 1 pour

le dimanche et les revues, elle m'en trouverait également. Je vis que cette femme connaissait le métier de soldat; je la remerciai beaucoup de son obligeance et lui promis de revenir quand je serais habillé. Après avoir payé mon dîner, elle me versa encore une rasade dans ma tasse et se versa elle-même un petit verre pour trinquer avec moi.

Avant de me présenter à la caserne, j'allai encore faire un tour du côté du quai: il était couvert de soldats faisant l'exercice. Je voyais bien qu'il y en avait là beaucoup qui ne faisaient que de commencer; les uns avaient encore leurs blouses, d'autres leurs pantalons civils. Cela me réjouissait : je ne serais donc pas seul à faire l'apprentissage du métier. Mais, tout en observant les commandements et les remarques des instructeurs et les mouvements des conscrits, je ne pouvais m'empêcher de regarder avec étonnement les grands navires dans le port. Je me demandais comment de pareilles masses pouvaient rester sur l'eau sans s'y engloutir. C'était un nouveau problème qui m'entrait dans la tête et qui ne devait en sortir que bien des années après, avec les problèmes du télégraphe et du chemin de fer. Mais le soir approchait : il était temps de me présenter.

En arrivant à la porte de la caserne, pour ne pas donner le temps de m'interroger, je tendis de loin ma feuille de route, sans trop savoir à qui je la tendais; mais presque en même temps, un sergent, — le sergent de planton, je crois, — vint me la prendre, et, après avoir jeté les yeux dessus et avoir plaisanté, avec un autre sergent qui se trouvait là, sur ma petite taille et mon air naïf et timide, il appela le planton de l'adjudant pour me conduire chez le «gros major», qui est celui qui tient le registre-matricule du régiment. Là, je fus incorporé définitivement sous le numéro 6430 et versé à la 2e compagnie du 3e bataillon.

Pendant le trajet, le planton essayait de me parler, et moi j'essayais de le comprendre : ce fut bien difficile. J'avais déjà entendu parler le français chez moi et je comprenais même beaucoup de mots; mais je pensai que le français ne se parlait pas ailleurs comme à Quimper, car, de tout ce que le planton de l'adjudant me disait, je ne compris qu'une phrase : « Tou payase pas oun vero ? » Je répondis vivement « si », ce fameux

si qui m'avait fait rire plus d'une fois, quand je l'entendais prononcer par les écoliers de M. Olive, le mot de *si* étant employé en breton pour chasser les cochons importuns. Nous entrâmes dans un débit et je lui fis servir un demi-quart, ration qui était alors à la mode dans le monde des buveurs et qu'on prenait ordinairement à deux, puis je demandai une chopine de cidre pour moi. En trinquant, il me dit : « Tou farai oun boun soudat, vaï, et oun boun camarao » et après avoir avalé son demi-quart d'un seul trait, il me dit qu'il allait me conduire à ma compagnie, « chez lou serginte-majour ».

Ce sergent-major était un tout petit homme, à peu près comme moi, aussi un engagé volontaire, dont le français, ou du moins l'accent, me surprit autant que celui du planton : ce n'était pas encore là le français que j'avais entendu à Quimper. Sa figure était, comme la mienne, complètement dépourvue de duvet ; il eût été très joli garçon sans son nez en bec d'aigle. La première chose qu'il dit en me voyant fut : « En voici un qui ne passera pas aux grenadiers. » Puis, aussitôt, il me demanda si j'avais de l'argent.

Je répondis :

— Un petit peu, major.

— Oh ! mais, tu comprends bien le français.

Je répétai la même phrase, et, pendant qu'il m'expliquait ce qu'on m'avait déjà expliqué à Quimper à propos de la masse individuelle, pour répondre ou plutôt pour couper à ses explications, je déposai quarante francs sur sa table.

— A la bonne heure, dit-il, je vois que tu comprends ton affaire ; ceci te servira d'un bon point pour commencer.

Il vint lui-même me conduire à mon escouade, la dernière qui occupait seule une petite chambre à part ; il y avait justement un lit disponible que le sergent me montra du doigt, et il dit quelques mots au caporal qui était dans un coin, un petit livre à la main.

Je restais planté là, au pied de mon lit que je trouvais bien étroit ; j'étais embarrassé de mon individu, surtout de mes mains que je ne savais où fourrer ; je fus mis un peu à mon aise par un soldat qui me demanda en breton d'où j'étais :

— D'Ergué Gabéric, tout près de Quimper.

— Moi, je suis de Léon, dit-il ; il y a six mois que je suis ici. Je n'avais plus qu'un an à faire de mon congé lorsqu'on m'a appelé ; je suis marié, père de famille et fermier ; j'ai été obligé d'abandonner tout, et on parle à chaque instant que le régiment va partir pour la guerre. C'est embêtant d'aller se faire tuer lorsqu'on a femme et enfants et qu'on n'a que six mois à faire.

Il me disait tout ça d'un air contristé, pendant que les autres soldats parlaient et riaient entre eux de ce « pauvre bleu, de ce blanc-bec », dans le beau langage des soldats de l'époque, qu'on apprenait ordinairement au bout de six mois, et que la plupart des soldats de ce temps ont continué à parler toute leur vie.

Quand il eut fini son histoire, il me dit d'aller chercher, si j'avais de l'argent, un litre d'eau-de-vie à la cantine pour payer ma bienvenue ; comme ça, je contenterais tout le monde. C'était à cela que je pensais depuis mon entrée, mais je ne savais comment m'y prendre. Il descend avec moi me montrer la cantine ; je lui paie un verre d'abord et nous remontons à la chambrée avec un litre et un verre. Je commençai la distribution par le caporal d'escouade. Tous, à mesure qu'ils avaient bu leur verre, me mettaient la main sur l'épaule en me disant : « C'est bien ça ; toi, bon camarade. » Mon Breton revint avec moi reporter le litre vide à la cantine, où nous bûmes encore quelques verres, en attendant l'appel du soir.

Je ne dormis guère cette nuit-là. Le lendemain, on me mena à la visite du médecin, pour voir si j'étais réellement bon pour le service et s'assurer que j'étais vacciné. Ensuite, on me mena au magasin, où, après avoir été habillé à neuf des pieds à la tête, on me donna ma charge d'effets d'équipement et d'armement. Quand j'arrivai avec tout ça dans la chambrée et que je les eus déposés sur mon lit, j'en fus effrayé. Comment arranger tout ça? Heureusement, mon Breton vint encore à mon aide : il commença d'abord par monter mon fusil qui était en quatre ou cinq morceaux ; ensuite, il m'apprit à plier mes effets et à les placer sur les planches à bagages, puis il donna un bon coup d'astiquage à ma giberne et à mon ceinturon.

Enfin, vers le soir, j'étais paré ; j'avais presque l'air d'un

vieux soldat. On aurait pu me dire comme disait une chanson du temps :

> En vous voyant sous l'habit militaire,
> J'ai deviné que vous étiez soldat.

Après la soupe du soir, on me permit de sortir avec mon camarade, pour vendre mes effets civils. Nous allâmes chez la femme qui m'avait si bien reçu la veille. Là, je trouvai moyen d'échanger tous mes effets civils contre un vieux pantalon rouge, lequel, du reste, me rendit de grands services dans les exercices et les corvées et me permit d'épargner mon pantalon numéro 1 pour les dimanches et les revues.

Le lendemain, je devais aller à l'exercice. Le matin, avant de descendre, je me fis montrer, par mon camarade, la manière de porter mon fusil, afin de ne pas paraître plus bête que j'en avais l'air. Étant décidé d'aller le plus vite possible dans mon apprentissage, j'y mettais de la bonne volonté et du goût : en peu de temps, j'atteignis des hommes qui manœuvraient depuis longtemps.

Au bout de trois mois, je passais au bataillon avec des hommes qui étaient arrivés deux mois avant moi. J'avais appris non seulement les exercices, mais même les commandements et la théorie, à force de les entendre rabâcher par les instructeurs. Je savais aussi à peu près tout le français du troupier de ce temps, le français de caserne que tout soldat apprenait en six mois au moins, et avec lequel tous ou presque tous revenaient chez eux, au bout de sept ans et même de vingt-cinq ans. Comment, du reste, en aurait-il été autrement ? Sur cent soldats, il y avait quatre-vingt-dix-neuf illettrés. Et tous ces hommes se réunissaient dans les chambrées, dans les promenades, dans les camps, par « pays », pour parler entre eux leurs patois ou leurs jargons. Les caporaux et les sergents n'étaient guère plus avancés que les autres, sinon que je les trouvais encore plus grossiers. Moi qui étais allé au régiment dans le seul but de m'instruire, je me voyais un des plus savants, car je savais lire et même un peu écrire. Où et comment en apprendre davantage ? Pas d'école, pas moyen de trouver ni de posséder un seul livre. Je fus désolé.

Cependant on parlait déjà beaucoup de la guerre entre la Russie et la Turquie, et on disait que notre régiment y serait bientôt appelé. A la fin de décembre 1854, le régiment reçut, en effet, l'ordre de se mettre en route, sans trop savoir où nous devions aller : on parlait de Paris, de Marseille, de Lyon, puis enfin de la Turquie. Sans rien savoir au juste, du moins nous autres soldats, nous quittâmes Lorient aux derniers jours de décembre, par un temps froid, avec de la neige. Le dépôt restant à Lorient, on y avait versé tous les soldats trop vieux ou trop jeunes, les hommes faibles, les malingres, enfin tous ceux qu'on croyait incapables de supporter les fatigues d'une longue route. Je crus un instant qu'on allait m'y verser, moi aussi, avec les trop jeunes. Mais je dis à mon sergent-major que je n'étais pas engagé volontaire pour rester à flâner dans les dépôts, que je me sentais capable d'aller partout où iraient les autres ; il me décocha, ainsi que plusieurs des vieux soldats qui se trouvaient présents, un sourire de doute et peut-être de pitié. N'importe, je partis.

Pendant les quatre premières étapes, je craignis plus d'une fois d'être obligé de donner raison au doute de mon sergent-major sur mes forces réelles. La neige était épaisse, la marche était pénible et j'eus les pieds blessés dès la première étape ; je sentais aussi que mon sac était un peu lourd : ses bretelles me coupaient les épaules. Je grinçais des dents et je me disais souvent : « Courage, petit, tu es volontaire, meurs plutôt que de rester en arrière. » J'en voyais cependant qui restaient à la traîne, et même des vieux soldats, et c'est ce qui me donnait du courage. Quand je voyais un vieux soldat rester en arrière, surtout s'il était de ma compagnie, il me semblait que mon sac s'allégeait de plusieurs kilos et que les pieds me faisaient moins de mal. J'arrivai ainsi clopin-clopant à la quatrième étape, qui était Plélan-le-Grand, où nous devions faire séjour. Nous y restâmes même quarante-huit heures, car la marche était empêchée non plus par la neige, mais par une épaisse couche de verglas, sur laquelle ni hommes ni chevaux ne pouvaient se tenir debout. Je profitai de ce repos pour soigner mes pieds et graisser mes souliers.

Nous étions logés, mon camarade de lit et moi, chez un

brave cultivateur qui avait l'air, lui ainsi que sa femme, d'avoir une grande pitié de moi, me voyant si jeune, avec une charge si lourde par ce temps abominable. Nous fûmes soignés par ces braves gens mieux que les enfants de la maison; ils me firent oublier complètement les misères des jours précédents. Le troisième jour, le dégel étant venu avec de la pluie, on se remit en route, mais seulement à dix heures du matin, ce qui fit que nous n'arrivâmes à Rennes qu'à la nuit close, trempés jusqu'aux os et de la boue par-dessus nos têtes, après avoir laissé quantité d'hommes en route. Beaucoup ne purent trouver leurs logements : après avoir erré longtemps dans les rues, ils durent passer la nuit au poste de la mairie. Les habitants étaient venus cependant sur la place, avec des lanternes, chercher les soldats qui leur étaient destinés, mais c'était bien difficile de se trouver dans un pareil brouhaha; plus ils criaient, plus ils se perdaient. J'étais content de moi, ce jour-là : je n'avais plus aucun mal aux pieds et je ne me sentais pas trop fatigué; mais mon pauvre camarade était rendu; il ne pouvait plus tenir debout.

Quand j'eus notre billet de logement et le pain, je m'approchai d'un homme qui tenait une lanterne à la main, pour lire le nom de notre logeur. Je vis que c'était un jardinier; mon camarade dit : « Un jardinier! ça doit être loin alors, en dehors de la ville. Je resterais plutôt coucher ici sur la place, je n'en puis plus. » Mais l'homme à la lanterne nous dit que ce n'était pas loin et que ce jardinier devait être aussi par là à nous chercher. En effet, au moment où nous allions nous engager dans la rue qu'on nous avait indiquée, j'entendis un homme qui criait son nom à tous les soldats qui passaient : ce nom était celui qui se trouvait sur notre billet de logement.

— Nous voici, monsieur le jardinier, lui dis-je en lui tendant le billet; n'est-ce pas ça?

— Si, mes amis, dit-il. Je savais bien qu'ici j'étais le mieux placé pour vous trouver. Vous devez être *esquintés*.

— Oui, vraiment, monsieur, mon camarade n'en peut plus.

Il nous fit entrer dans un débit et nous fit servir une bonne goutte d'eau-de-vie à chacun, ce qui permit à mon camarade d'arriver jusqu'au but. Là, nous fûmes reçus par toute la

famille comme on recevait les voyageurs aux temps bibliques. Le lendemain, nous ne partîmes encore qu'à neuf heures du matin. Les traînards et les égarés de la veille eurent bien de la peine à se retrouver. Plusieurs hommes restèrent à l'hôpital de Rennes. Nous voyageâmes ainsi, par le même temps et à peu près dans les mêmes conditions, jusqu'aux premiers jours de mars, où nous arrivâmes enfin à Lyon, dans la seconde ville de France, alors gouvernée ou plutôt tyrannisée par le fameux Castellane, dont le nom seul faisait trembler les soldats aussi bien que les civils, « les pékins », surtout les pékins lyonnais, qui vivaient alors dans des transes continuelles, car ils étaient avertis qu'à la moindre velléité de révolte ou de désordre, Castellane ferait bombarder et incendier la ville par les canons des forts.

VI

SOUS CASTELLANE

Nous eûmes à éprouver, dès notre arrivée, la tyrannie. comme nous disions, de ce vieil autocrate. Après avoir fait quarante kilomètres ce jour-là dans la boue, il nous tint encore deux heures sur la place Bellecour pour nous passer en revue. Le colonel du 64e de ligne, arrivant aussi avec son régiment à peu près en même temps par une autre route, fut gratifié de trente jours d'arrêts pour avoir fait voyager ses hommes en guêtres blanches, ou du moins en guêtres de toile. car elles n'étaient guère plus blanches que les nôtres qui étaient en cuir noir.

Nous vîmes arriver le vieux sur la place, avec son inséparable cheval blanc, sa bosse légendaire, son chapeau de travers, son nez et son menton prêts à s'embrasser. Si Castellane eût eu les oreilles bien percées, en ce moment-là, il aurait entendu de belles litanies. Toutes les belles expressions, toutes les épithètes qui composaient alors le riche vocabulaire du soldat lui étaient adressées ; les officiers, qui tremblaient derrière les rangs, avaient beau dire tout bas « silence », les

litanies n'en continuaient pas moins. Quand la revue fut terminée, on nous conduisit dans les casemates froides et humides de Fourvières.

Nous étions éreintés et mourants de faim ; malgré cela, il fallut aller immédiatement chercher nos effets de campement : tentes, bâtons, piquets, demi-couvertures, bidons, marmites, gamelles, pelles, pioches, enfin tout le bagage et tout le mobilier du soldat en campagne. Qu'allions-nous faire de tout ça et comment l'empaqueter, l'attacher sur notre sac avec notre précédent bagage que nous trouvions déjà assez lourd ? Il y avait au régiment et dans presque toutes les compagnies quelques vieux soldats, qui avaient fait campagne en Afrique ou qui avaient déjà servi à Lyon. Ceux-là furent chargés d'enseigner aux autres la manière de s'y prendre pour faire leur sac « à la Castellane » : en Crimée, par la suite, nous vîmes combien cet apprentissage était utile. Il fallait se dépêcher, car on nous avait avertis que l'on repartirait le lendemain matin. Pour où ? On ne nous le disait pas. Mais tout le monde pensait et disait que c'était certainement pour Sébastopol, dont on faisait alors le siège. La guerre, qui avait commencé en Turquie, était, depuis le mois de novembre, portée en Crimée, où se trouve la ville de Sébastopol, qu'on disait alors imprenable. Nous étions contents de partir de Lyon, car on aimait mieux aller se faire tuer à Sébastopol que rester pour souffrir les mille et une misères des soldats de Castellane.

Hélas ! nous fûmes déçus dans notre espoir. Nous partîmes le lendemain matin, il est vrai, mais ce ne fut pas pour Sébastopol, ce fut pour le camp de Sathonay, à quelques kilomètres de Lyon, sur un plateau élevé, entre la Saône et le Rhône. Pour nous guérir des fatigues et des misères que nous subissions depuis deux mois, on nous envoyait dans ce camp nouvellement formé, dans des baraques en planches, ouvertes à tous les vents, à la pluie et à la neige, n'ayant pour coucher que le lit de camp, une mauvaise paillasse et une demi-couverture. Là, nous fûmes transformés en terrassiers, ou, comme disaient les vieux soldats, en forçats. Nous allions travailler sur la route qu'on établissait alors de Lyon au camp et qu'on avait nommée avec raison « la route des soldats ».

Quand nous n'allions pas au travail, on nous envoyait aux

manœuvres, à la cible, faire la petite guerre. Une ou deux fois par semaine, l'armée de Lyon venait, la nuit, attaquer le camp. A la première alarme, il fallait se dépêcher de ramasser ses effets, de mettre tout sur le dos, armes et bagages, et de partir au plus vite comme si on ne devait plus revenir. Nous courions alors à travers champs, à la rencontre de l'ennemi que nous repoussions jusqu'à Lyon, ou bien c'était lui qui nous repoussait dans notre camp et même parfois au delà : alors le camp était censément pris ; nous étions vaincus. Ces manœuvres duraient souvent jusqu'au jour, ce qui n'empêchait pas, aussitôt rentrés au camp, de nous envoyer aux travaux de la route ; mais ce qui n'empêchait pas non plus nos gémissements, nos plaintes et nos murmures : on enviait le sort de ceux qui étaient à Sébastopol, car il n'était pas possible qu'ils fussent aussi malheureux que nous, du moins à ce que disaient les vieux soldats.

Étant depuis mon plus jeune âge habitué à toutes sortes de misères, je ne trouvais là rien d'extraordinaire. Je connaissais les courses de nuit depuis le temps où je mendiais mon pain à travers nos campagnes sauvages ou quand je cherchais les bestiaux dans les garennes, les landes et les bois, où j'entendais souvent hurler les loups ; je savais aussi manier la pelle, la pioche et le marteau casse-pierres. Ce qui me chagrinait le plus, c'était d'entendre les chefs, par peur sans doute, parler toujours de consigne, de salle de police, de prison, de conseil de guerre. Ce qui me déconcertait encore, c'était de ne pouvoir trouver aucun moyen de m'instruire ; nous n'avions aucun livre ni aucun journal. On n'aurait guère eu le temps du reste de s'en occuper.

Le 1er mai, il y eut un changement : la division de Lyon vint nous remplacer au camp et nous vînmes occuper ses casernements en ville et autour de la ville. Notre régiment fut réparti entre les forts Saint-Just, Saint-Irénée et Sainte-Foy. C'est dans ce dernier fort que se trouvait alors la prison d'arrêt des officiers : on l'avait surnommée la pension de Castellane. Elle était presque toujours pleine, cette pension, d'officiers de tous grades, depuis les sous-lieutenants jusqu'aux colonels, les uns aux arrêts forcés, avec un factionnaire à la porte de leurs cellules, les autres ayant le droit de se

promener à de certaines heures sur le rempart, escortés par des soldats en armes. Là, nous étions un peu mieux, du moins on se le figurait, puisque nous couchions dans des lits et qu'on n'allait plus piocher sur la route ; mais, en revanche, le service de place, les marches militaires, les alertes de nuit, les grandes manœuvres, les revues et parades du samedi et du dimanche ne nous laissaient guère plus de repos qu'au camp.

Les caporaux et les sous-officiers étaient plus occupés que nous. On leur avait donné leurs théories qu'ils n'avaient pas vues depuis Lorient. Ils étaient obligés, dans les intervalles de manœuvre, d'aller à la théorie pratique ou récitative, où ils attrapaient beaucoup de punitions, car la plupart ne savaient plus rien. Ne trouvant pas d'autre livre, je m'amusais souvent à regarder la théorie de mon caporal, que je savais du reste par cœur depuis mes premiers exercices à Lorient. Je disais à ce pauvre caporal, qui était toujours puni faute de savoir sa théorie : « Si vous voulez, j'irai réciter pour vous. »

Cependant, un jour, vint dans nos chambres un monsieur avec un grand paquet de papiers sous le bras. C'étaient des images de Notre-Dame de Fourvières, qu'il distribuait à tout le monde avec une petite médaille, puis de petites brochures qu'il donnait seulement à ceux qui savaient lire. De celles-ci, il n'eut pas beaucoup à distribuer : quatre-vingt-dix-neuf soldats sur cent étaient alors complètement illettrés. Je tendis vers ces brochures une main empressée et je remerciai le monsieur avec effusion, puis j'allai vite sur mon lit, voir ce qu'il y avait dans ce beau petit livre. C'était tout des cantiques militaires et des prières arrangées spécialement pour les soldats. A la dernière page, je vis deux R. et deux P. Je demandai au caporal ce que voulaient dire ces lettres : il ne le savait pas.

Mais ce que je comprenais et qui me faisait beaucoup de plaisir, c'était le renseignement suivant : *Tous les sous-officiers, caporaux et soldats peuvent venir tous les jours, de cinq à huit heures du soir, rue Sainte-Hélène, n° 4 ; on se charge de leur apprendre gratuitement la lecture, l'écriture et la comptabilité.*

Enfin, me dis-je, me voilà sauvé. Je vais pouvoir ap-

prendre quelque chose des histoires de ce monde. Le lendemain, aussitôt la soupe de quatre heures mangée, n'étant ni de service ni de corvée, je courus à la recherche de la rue Sainte-Hélène, que je n'eus du reste pas grand'peine à trouver, car elle est située entre les deux grandes places de Lyon, la place Napoléon et la place Bellecour. J'entre au n° 4, et bientôt je me trouve dans une grande salle, toute remplie de bancs, lesquels étaient couverts de livres, de papiers, de cahiers, d'encriers et de plumes : il n'y avait là que sept ou huit individus ; c'étaient tous des sous-officiers et des caporaux.

Un monsieur très bien mis, très poli et très doux, ayant presque la voix d'une femme, vint à moi en me disant : « Bonsoir, mon ami. » Il me prit par la main et me conduisit m'asseoir sur un banc, derrière les autres, qui étaient déjà occupés à lire et à écrire, puis me demanda où j'en étais de mon instruction, si je savais lire et écrire. Je lui répondis que je savais lire un peu et que j'avais même essayé autrefois, en gardant les vaches, de griffonner des lettres et des mots sur des morceaux d'ardoise. Il me donna un livre dans lequel il me fit lire quelques lignes à haute voix. Je m'en tirai assez bien, quoique je fusse un peu troublé et intimidé, en présence de tout ce monde supérieur et inconnu. Ensuite, il me donna un modèle d'écriture que j'essayai de copier tant bien que mal, en perçant souvent le papier avec la pointe de ma plume. Je n'avais jamais gribouillé qu'avec la pointe de mon couteau ou quelque mauvais crayon. Je voyais alors que la plume était plus difficile à manier que la pioche. N'importe, le monsieur me dit tout de même, toujours de sa voix féminine, que je lisais très bien et que je n'écrivais pas trop mal, que j'appuyais seulement un peu trop sur ma plume : je le voyais bien, mon griffonnage transperçait les deux feuilles.

Un peu avant la fin de séance, un autre monsieur entra dans la salle en disant : « Bonsoir, mes amis », puis il passa devant chaque écolier en lui adressant quelques questions et quelques observations. Ce devait être le maître ou le chef de l'établissement, car l'autre, qui le suivait par derrière, avait l'air d'être son subordonné.

Quand il vint à moi, il dit :

— Voici un jeune engagé volontaire, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, monsieur.

— De quel pays êtes-vous?

— Du Finistère, monsieur.

— Ah! un petit Breton! Et vous avez fait beaucoup d'études?

— Aucune, monsieur, excepté celles que j'ai pu faire seul en gardant les vaches, chez M. Olive, de Kermahonec.

Et lui, après m'avoir fait lire quelques lignes :

— Cependant, vous lisez très bien et votre écriture est assez bien. Un peu de courage et de bonne volonté et vous arriverez.

— Je le voudrais bien, monsieur, c'est mon plus grand désir.

Il nous donna alors la petite brochure que je possédais déjà et nous dit de chercher le cantique n° 8 que nous allions chanter en chœur. Ce cantique commençait par

> Te souviens-tu, jeune enfant de la France,
> Jeune guerrier gardien de son drapeau, etc.

et se chantait sur un air connu de tous les soldats. Après le cantique, ce furent les prières du soir, puis les deux messieurs vinrent serrer la main à leurs « chers amis », en nous invitant à revenir le plus souvent possible : hélas! ce plus souvent possible était tout au plus deux fois par semaine. Ils le savaient bien, du reste, ces messieurs, que nous étions retenus par le service, les manœuvres, les marches militaires et les revues, que Castellane se souciait peu de l'instruction des soldats, si ce n'était de leur instruction militaire, et qu'il se chargeait de nous la donner dans des manœuvres éreintantes, en faisant monter des fantassins, avec armes et bagages, en croupe derrière les cavaliers dont les chevaux, peu habitués à ces sortes de manœuvres, envoyaient à terre cavalier et fantassin.

Nous l'avons entendu, un jour, dire à un commandant de chasseurs à pied de se jeter vivement dans le Rhône avec son bataillon, pour surprendre l'ennemi qui se trouvait de l'autre côté; ce commandant eut le courage de lui répondre : « Maréchal, veuillez passer le premier »; il en fut quitte

pour trente jours d'arrêts. Le vieux disait qu'un bon soldat sous ses ordres, faisant continuellement et exactement son service, ne devait pas durer plus que sa capote. Ce fut à ce sujet, paraît-il, qu'un certain voltigeur resté inconnu, du moins de Castellane, lui avait flanqué un tire-balle dans son chapeau, durant une manœuvre au camp de Sathonay : Castellane avait adressé des compliments à ce tireur inconnu, en lui disant de sortir des rangs, qu'il allait le décorer sur-le-champ pour l'avoir si bien visé ; mais personne ne bougea. Il fit fouiller toutes les gibernes : aucun tire-balle ne manquait.

Je ne pus retourner à mon école que trois jours après. J'allai m'asseoir à la même place, où je retrouvai mon cahier. Je me mis immédiatement à copier : je voulais voir si ma main, cette fois, était plus légère. Mais j'avais beau retenir ma plume en faisant des jambages, elle s'accrochait toujours. Le monsieur vint me voir et, voyant que je perçais toujours mon cahier, il me donna une plume d'oie ; celle-là glissait mieux ; avec elle, je ne faisais pas de trous, mais je faisais d'énormes pâtés. Je songeai alors que jamais je n'apprendrais à écrire, puisque ça dépendait de la main et que la mienne n'était pas faite pour cela ; je pensai que c'était trop tard, que ma main et mes doigts étaient devenus trop raides. Quand j'eus fini de griffonner une page, je pris un livre qui était à côté de moi et sur lequel j'avais les yeux fixés depuis le commencement. Sur la couverture, je lisais en grosses lettres : *Grammaire française de Noël et Chapsal*. Ce mot de grammaire ne me disait pas grand'chose, mais lorsque je lus à la première page : « La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement en français », je fus saisi d'étonnement en considérant ce petit volume. Quoi ! il suffisait d'apprendre ça par cœur pour savoir parler et écrire correctement ! Mais alors je le saurais bientôt, apprenant facilement et promptement les choses par cœur.

J'étais plongé dans ces réflexions, tout en regardant la grammaire, lorsque le monsieur nous dit de prendre le livre des cantiques : la séance était terminée. Après le cantique et la prière, il nous dit qu'il y avait tous les dimanches, à midi, grand'messe militaire dans l'église de la Charité, sur la place

Bellecour; il nous invitait à y assister toutes les fois que le service militaire nous le permettrait; mais le service militaire ne nous le permettait guère.

Je pus toutefois y aller le deuxième dimanche après cet avis : j'arrivai un peu en retard ; la messe était commencée, il y avait beaucoup de monde ; cependant l'église aurait bien pu en contenir plus que le double ; il y avait des soldats, des caporaux, des sous-officiers ; on voyait même quelques officiers dans le haut. L'église était remplie de bancs, comme les bancs de l'école, sur lesquels il y avait des livres de messe répandus à profusion. J'en pris un que je m'amusai à feuilleter pour voir si c'était un livre de messe comme celui qu'on m'avait donné lors de ma première communion. C'était en effet à peu près le même; c'était aussi presque tout du latin, excepté à la fin où se trouvaient encore les mêmes cantiques.

Dans le chœur, il y avait plusieurs civils et quelques militaires qui chantaient. Je reconnus là le chef de notre école, puis l'autre monsieur, qui allait et venait parmi les bancs, souriant, saluant et donnant des poignées de main à ses « chers amis ».

Lorsqu'il vint à moi, il me prit doucement par la main, en me disant tout bas : « Venez donc là-haut; vous chantez très bien. »

J'aurais bien voulu me sauver, mais il me tenait toujours la main et il m'entraîna jusque dans le chœur, où je me trouvai bien penaud et bien honteux; je ne savais trop quelle position prendre. « Vous chantez très bien », avait dit le monsieur. S'il m'eût forcé à chanter en ce moment-là, je crois bien que je n'aurais chanté ni bien ni mal : il m'aurait été impossible de prononcer la moindre syllabe.

Heureusement, j'avais mon livre dans lequel je fourrai mon nez le plus avant possible, pour dissimuler mon embarras et la rougeur de ma figure. La messe, du reste, touchait à sa fin, et quand je vis que les regards s'étaient détournés de moi, je relevai la tête et pris une meilleure contenance. Lorsqu'on chanta le *Domine salvum fac imperatorem*, je voulus même ouvrir un peu la bouche, mais je crois que je ne produisis aucun son. Cependant, quand on chanta le cantique final n° 8, que je savais déjà par cœur, on entendit ma voix,

tremblant un peu il est vrai, mais ce n'était que mieux pour la circonstance et pour le cantique même que l'on chantait.

Ce jour-là, j'eus l'explication des RR. PP., que je voyais sur tous les livres de l'école de la rue Sainte-Hélène et de l'église de la Charité : cela voulait dire les Révérends Pères jésuites. Chez nous, les curés bretons disaient à cette époque que ces gens-là n'étaient pas de vrais prêtres, qu'ils n'étaient pas consacrés. Qu'étaient donc ces hommes qui, à Lyon, pourtant, disaient la messe, confessaient et donnaient l'absolution ? Ici, il est vrai, il y avait deux sortes de jésuites : les jésuites en soutane et les jésuites en redingote ; il y en avait même, je l'ai su plus tard, en shako et en casque. En me rendant ce soir-là au fort Saint-Irénée, où nous étions casernés alors, je ne pouvais m'empêcher de songer à ce nom de jésuite, qui sonnait fort mal à mon oreille, quoique je ne connusse pas alors cette fameuse société.

En rentrant au fort, j'étais quelque peu tourmenté par ce nom de jésuite ; en arrivant dans mon escouade, ce fut bien autre chose encore. Un soldat de la compagnie, étant entré par curiosité, disait-il, dans l'église de la Charité, sur la fin de la messe, m'avait vu dans le chœur. Ce fut assez pour me faire passer pour un jésuite, et ce fut par ce nom que je fus reçu dans la chambrée. Un vieux soldat, qui se disait parisien, m'apostropha par :

— Te voilà, petit jésuite !

Et les autres de rire ; moi, je restai tout bête, sans trouver un mot à dire, moitié colère, moitié abasourdi. Quand ils eurent fini de me gouailler, cherchant à me donner un peu d'aplomb et un air de colère, je leur dis :

— Mes vieux amis, vous vous trompez beaucoup, si vous croyez trouver en moi un jésuite : sans les connaître, j'étais déjà et je suis toujours un de leurs plus grands ennemis. Quand, l'autre jour, je demandai au caporal ce que voulaient dire les RR. PP., qui sont sur le petit livre qu'on m'avait donné, il me répondit qu'il n'en savait rien. J'ai voulu le savoir et aujourd'hui je l'ai appris : je sais que ces lettres veulent dire Révérends Pères jésuites ; mais soyez persuadés qu'on ne verra plus mes pieds chez eux.

Je ne puis écrire ici toutes les vilenies, toutes les saletés

que le vieux soldat débita sur les jésuites. Étant déjà naturellement prévenu contre eux, je ne pouvais qu'approuver mon vieux Parisien, et, comme personne ne prenait la défense des jésuites, les choses en restèrent là ; mais c'était pour moi une déception de plus. Je voyais alors qu'il était impossible aux malheureux comme moi d'arriver à la connaissance des choses de ce monde.

Un dimanche enfin, j'allai me promener sur le quai du Rhône : je vis là beaucoup de livres, que j'aurais voulu tous prendre, car tous me plaisaient, par leurs titres tout au moins. En feuilletant dans ces bouquins, je trouvai une grammaire toute petite, qu'on pouvait mettre dans les poches de sa tunique ou de sa capote ; je demandai le prix : cinquante centimes. Je les avais ; je payai comptant, en me disant : cinquante centimes pour apprendre à parler et à écrire correctement en français ! ce n'est pas trop cher, d'autant plus que cette grammaire était une grammaire de l'Académie. Quinze jours après, j'aurais récité cette grammaire aussi bien que la théorie des soldats ; mais je n'étais pas plus avancé, car je n'y comprenais rien. J'aurais bien dit que le substantif est un nom, qu'un nom est un substantif. J'aurais dit aussi qu'un adjectif est un qualificatif, mais sans savoir ni comprendre ce que j'aurais dit. Ce qui m'embarrassait le plus, c'étaient les verbes : *j'eusse*, *nous aimâmes*, *vous fûtes*, *que nous fissions*, *que vous reçussiez*. Jamais je n'avais entendu parler comme ça. Je pensai que ça ne devait pas être du bon français et bientôt je laissai cette grammaire de côté.

Au 1er juillet, nous retournâmes au camp. Quelques jours après, il vint à Lyon un prince ou un petit roi allemand. Castellane, pour faire voir à ce petit potentat comment ses soldats manœuvraient, avait ordonné une attaque générale de la garnison de Lyon contre le camp. Ce fut une véritable guerre, comme j'en ai vu faire plus tard en Afrique et au Mexique : infanterie, cavalerie, artillerie, nous passâmes au pas de course ou au galop à travers les fermes, les champs de blés mûrs, les légumes, dévastant et écrasant tout ; on se battait comme Russes et Turcs, en se tirant des coups de fusil dans le nez ; des luttes corps à corps et à l'arme blanche eurent lieu entre fantassins et cavaliers ;

il y eut plusieurs soldats grièvement blessés. Castellane riait comme un bossu, disait-on, et les cultivateurs n'avaient pas été fâchés de cette manœuvre qui s'était chargée en quelques heures de faire la moisson : ils furent largement dédommagés et n'eurent pas beaucoup à suer pour faire leurs récoltes. Castellane agissait à peu près de même dans la ville : il réunissait une bande de gamins et les faisait monter à l'assaut d'une épicerie ou pâtisserie quelconque, où ils avaient ordre de casser et de briser tout.

VII

SÉBASTOPOL

En ce temps-là, il courait des bruits contradictoires sur Sébastopol : tantôt on disait qu'elle était prise, tantôt on disait que c'était l'armée française qui avait été battue et presque complètement détruite, et que nous allions partir de suite pour la remplacer. Ce ne fut pas de suite ; mais vers le 10 août, vint un ordre que tous les régiments de Lyon devaient fournir un certain nombre d'hommes pour combler les vides que les boulets et les balles russes avaient faits dans les rangs des régiments de Crimée. On devait d'abord demander des volontaires, puis, si on n'en trouvait pas assez, procéder par voie de tirage au sort. On n'en trouva pas assez, et c'est ce qui me surprit, depuis si longtemps que j'entendais tous les soldats demander à grands cris d'aller à Sébastopol, ne fût-ce que pour être délivrés de la tyrannie de Castellane ! Cependant, lorsque notre sergent entra dans notre baraque demander les volontaires, personne ne dit mot ; ce fut moi le premier qui me proposai, et, après moi, le sergent en trouva encore une demi-douzaine. Il en fallait trente ; il fit alors des billets et ceux qui tombèrent sur un numéro partant furent bien obligés de faire comme nous.

Ce fut presque dans toutes les compagnies la même chose : dans une seule on trouva assez de volontaires, dans la sixième du second. Dans la mienne, on me fit les mêmes

observations qu'en quittant Lorient : que j'étais trop jeune, trop blanc-bec pour aller affronter les balles et les boulets et le climat meurtrier de l'Orient, qui faisait plus de victimes encore, disait-on, que la guerre...

Ce fut un dimanche soir que nous quittâmes le camp de Sathonay pour aller prendre à Lyon le chemin de fer qui devait nous conduire à Marseille.

Le colonel vint nous faire un discours avant le départ. Il nous disait qu'il regrettait beaucoup de ne pas être appelé lui-même à nous conduire au feu, que ses vœux nous accompagnaient, qu'il ne fallait pas oublier que, quoique changés de régiment, nous étions toujours les soldats de la France, que le nouveau drapeau sous lequel nous allions servir, quoique ne portant pas le même numéro, était toujours le drapeau de la gloire et de l'honneur : il pleurait, notre vieux colonel, en nous adressant ses derniers adieux. Le lendemain, à la même heure, nous étions à Marseille ; ce fut mon premier voyage en chemin de fer.

Marseille présentait un curieux spectacle, du moins pour moi. Là, je voyais pour la première fois tous les échantillons des races humaines, noirs, blancs et jaunes, et toutes les variétés de costumes dont l'homme s'affuble dans les différents pays et sous les différents climats ; on entendait parler toutes les langues et tous les jargons du monde, et tout ce monde marchait, courait, trottait, parlait, gesticulait comme des hommes fous ou comme des hommes saouls. Il y avait, dans cette fourmilière multicolore, des hommes qui m'intéressaient plus que les autres : c'étaient les soldats revenant de Sébastopol, avec des pantalons déchirés, rapiécés, des capotes râpées et couleur de terre, des casquettes lanternées, écrasées, les uns avec un bandeau autour de la tête ou des bras en écharpe, d'autres marchant avec des béquilles et des jambes de bois. Je me disais à moi-même : Voilà donc comment on revient de là-bas, quand on en revient ! Le patron chez qui nous avions logé deux nuits, mon camarade et moi, en attendant l'embarquement, nous disait, en riant comme rient les gens du midi : « Oui, troun de l'air ! mon brave, des soldats de là-bas, j'en vois revenir beaucoup sans bras et sans jambes ; mais je n'en vois jamais revenir sans tête. »

Le 23 août, juste le jour anniversaire de mon engagement, nous embarquâmes à bord du *Liverpool*, transport anglais : c'était un voilier, mais il était remorqué par un transport à vapeur, à bord duquel il y avait un autre détachement provenant de la garnison de Lyon. Embarqués à dix heures du matin, nous ne nous mîmes en route que vers cinq heures du soir. Au moment du départ, tout le monde était debout sur le pont, agitant des casquettes ou des mouchoirs et criant : *Vive l'empereur! Vive la France! Adieu la France!* Il y en avait qui pleuraient, d'autres chantaient.

Les Anglais nous avaient servi déjà deux repas, qui furent trouvés excellents ; ils nous avaient donné du biscuit blanc, beaucoup meilleur que le biscuit français, de la viande fraîche et du bon vin. Aussi, parmi les cris que l'on poussait, on entendait : *Vivent les Anglais!* Une heure après le départ, lorsque les navires eurent gagné la haute mer et que les vagues commencèrent à nous bercer, on ne chantait plus. On courait de bâbord à tribord ou vers la poulaine, pour restituer tout ce que nous avions mangé dans la journée. C'était là ce fameux mal de mer dont j'avais entendu souvent parler! Un instant après, nous étions tous comme des morts, nos figures toutes blanches, toutes décomposées, comme les figures de cadavres; on se regardait tout triste, tout abattu, sans se parler ; les Anglais riaient sous cape ; ils devaient se dire : « Voilà les soldats qui veulent aller prendre Sébastopol ! »

Le lendemain matin, presque personne ne se présenta pour prendre le café. Nous étions arrangés à huit par plat ; dans le mien, nous ne vînmes que trois, et nous eûmes à boire et à manger pour huit. Nous partageâmes le café et le rhum, que nous mîmes dans nos petits bidons. Ce ne fut qu'au bout de deux jours que beaucoup d'hommes se trouvèrent à peu près remis.

Les Anglais nous laissaient libres d'aller et venir, de nous asseoir, de jouer aux cartes et au loto, de nous coucher où nous voulions. J'avais trouvé, vers le milieu du navire, en dehors du bastingage, un trou tout entouré de cordes et qui ressemblait à une cage. C'était là que j'allais me reposer, la nuit comme le jour, quand le sommeil me prenait.

Le quatrième jour, dans l'après-midi, nous arrivions à

Malte, où nous passâmes la nuit et la journée du lendemain pour prendre de l'eau, du charbon et d'autres provisions. Nos deux navires furent constamment entourés de marchands et de marchandes de fruits, et de bandes de gamins tout nus, qui jouaient dans l'eau ou sur l'eau comme des bandes de marsouins. Quand on leur jetait un sou dans la mer, ils plongeaient à quatre ou cinq dessus et on les voyait se battre entre deux eaux pour attraper ce sou ; ils fumaient des cigarettes dans l'eau, les bras croisés, ayant l'air d'être assis comme dans un fauteuil.

En quittant le port de Malte, le lendemain soir, nous faillîmes être précipités dans la mer. Nous marchions déjà bon train, lorsque notre ancre, qui n'était pas ajustée à sa place, s'échappe et tombe au fond en entraînant avec elle toute l'énorme chaîne et un pauvre mousse qui se trouvait dessus pour la cheviller. Lorsque cette ancre arriva au fond et s'accrocha aux rochers, notre navire reçut une telle secousse qu'il se coucha net sur le flanc ; les soldats, qui étaient à jouer aux cartes ou au loto, furent lancés pêle-mêle contre le bastingage ; plusieurs reçurent d'assez graves contusions. Je me trouvais justement penché sur le bord, contemplant le rivage qui avait l'air de fuir ; aussitôt que j'entendis le bruit de la chaîne qui filait avec un bruit de tonnerre, je saisis instinctivement un cordage à deux mains. Bien m'en prit, car si j'étais resté dans la position où je me trouvais avant, j'allais certainement piquer une tête dans la mer. Un matelot qui se trouvait de garde à la proue eut la présence d'esprit de couper les câbles qui rattachaient notre voilier au vapeur ; sans cela, notre navire aurait été infailliblement coulé ou démembré.

Les câbles coupés, notre bateau se redressa sur sa quille, puis se cabra comme un cheval, se renversa encore sur le flanc, enfin, au bout de trois ou quatre balancements, finit par reprendre l'équilibre. Alors il fallut se remettre au cabestan pour remonter l'ancre, au pas de charge, au son du clairon ; pendant ce temps, le vapeur avait disparu à l'horizon. Nous pensions que, fatigué des sottises qu'on commettait à notre bord, il nous abandonnait à nous-mêmes. Au bout d'un certain temps, on le vit reparaître et revenir à nous par un grand détour. Quand il fut arrivé à portée de

voix, il y eut des explications entre les commandants. Bientôt on renoua les câbles. On ne voulut pas, cependant, repartir avant que l'ancre fût complètement ajustée à sa place.

Après ce coup, nous arrivâmes sans autre accident à Constantinople. D'après les poètes, les artistes et tous les grands amateurs de la belle nature, il n'y a nulle part un coup d'œil plus admirable que celui que procure Constantinople vue de la rade. Moi, qui n'étais ni poète, ni artiste et fort peu connaisseur en belle nature, ce que j'admirais le plus, c'étaient toutes ces maisons blanches, ces dômes, ces minarets et ces arbres à branches tombantes qui se reflétaient dans la mer. Nous passâmes sans nous arrêter. Au milieu de la rade, notre vapeur frôla un petit bateau turc et le remous produit par la grande roue de babord fit chavirer et plonger ce petit bateau : il disparaissait sous l'eau au moment où nous passions à côté de lui ; les quatre hommes qui le montaient avaient déjà gagné une chaloupe qui se trouvait non loin de là.

Les quais étaient couverts de monde dont les trois quarts, au moins, étaient des soldats turcs qui nous regardaient passer sans rien dire, quoique nous criions cependant assez fort : *Vivent les soldats turcs! Vive la France! Vive l'empereur! Vive le sultan! À nous Sébastopol!* Ils ne nous entendaient pas, sans doute. Il y avait des soldats qui disaient : « Quel tas d'abrutis! Ils ne comprennent donc rien ces imbéciles-là! C'est cependant pour eux que nous allons nous faire tuer. » Mais les navires marchaient toujours, et bientôt nous eûmes dépassé le Bosphore ; nous étions maintenant dans la mer Noire.

J'avais entendu dire par de vieux marins que la mer Noire était, en effet, noire comme de l'encre, qu'elle sentait mauvais et qu'elle communiquait avec l'enfer. Ces contes de marins qui n'avaient jamais vu la mer Noire, me revinrent à la mémoire et, instinctivement, je me penchai sur l'eau pour bien l'observer. Je vis bien qu'elle n'était pas plus noire que la Méditerranée; seulement elle n'avait pas à refléter les cottages verdoyants de la mer de Marmara, des Dardanelles et du Bosphore. Quoiqu'elle ne fût pas en fureur, ce jour-là; ses vagues étaient grosses, elles faisaient cabrer notre navire

qui, dans ce mouvement, tirait en arrière le vapeur, ou tout au moins l'empêchait d'avancer ; aussi nous ne marchions guère. Le lendemain, nous n'apercevions plus rien vers l'horizon ; nous avancions toujours à peu près avec la même lenteur. Le tangage étant très fort, il y avait encore beaucoup de soldats pris du mal de mer.

La nuit suivante, je ne sais trop à quelle heure, je fus réveillé par un grand bruit qui se faisait sur le pont. Je lève la tête, pensant que c'était encore quelque accident. Je vois tous les hommes debout, regardant du même côté. Je me dresse sur ma cage et dirige mes regards dans la même direction. Un spectacle s'offrit alors à mes yeux que je ne pouvais comparer à rien, pas même à un feu d'artifice, n'en ayant jamais vu; mais il me mit en mémoire des rêves de mon enfance, lorsque j'avais entendu mon père raconter des histoires de batailles. Devant nous, on voyait un grand espace rougeâtre, au-dessus duquel passaient, en s'entre-croisant et en décrivant des lignes courbes, comme des globes de feu; d'autres globes, plus clairs et allant plus vite, filaient presque en ligne droite. Enfin j'entendis les Anglais, qui avaient déjà passé par là, crier : *Sibastoupaoul! Sibastoupaoul!*

C'était donc là Sébastopol. Cet espace rougeâtre était sans doute la ville en feu; ces globes de feu décrivant des lignes courbes ou courant en lignes droites, c'étaient des bombes et des fusées. Dans mes rêves d'autrefois, il me semblait avoir vu tout ça, et, ici, je n'étais pas loin de croire que ce n'était encore qu'un rêve, car aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous. Nous restâmes tous, même les malades, debout à contempler ce spectacle jusqu'au jour. La mer s'était calmée, et l'émotion du spectacle avait fait fuir le mal de mer; tout le monde déjeuna bien.

VIII

L'ASSAUT

Vers deux heures de l'après-midi, le bateau s'arrêta devant un amas considérable de baraques en bois. C'était Kamiech,

point de débarquement pour les Français. Depuis la soupe de midi, nous étions déjà en branle-bas pour entrer en possession de nos sacs et de nos fusils, qui avaient été déposés au fond du navire. Aussi, en arrivant dans le port, étions-nous prêts à débarquer; mais nous avions encore un repas à manger, toute notre journée devant compter à bord; nos bons amis les Anglais, sachant que nous ne pouvions le manger de suite, nous servirent de la viande froide, des biscuits et du vin que nous pouvions emporter. Après la distribution, nous descendîmes dans de grands chalands manœuvrés par des Turcs, qui nous conduisirent sur la terre ferme, « sur le plancher des vaches », que nous n'avions pas foulé depuis quinze jours.

En mettant pied à terre, je vis des officiers et des sous-officiers du 26ᵉ de ligne, dans lequel nous étions versés. J'en remarquai un qui portait des galons de sous-lieutenant sur une capote de soldat; les sous-officiers avaient des pantalons, des capotes et des casquettes écrasées, on ne savait trop de quelle couleur; toutes les figures étaient délabrées et bronzées. Nous étions frais et bien habillés auprès de ceux-là. Hélas! combien de temps resterions-nous en ce bel état: beaucoup ne sont pas revenus dans leur pays pour le dire. On nous mit en rangs, et je ne fus pas peu surpris de voir des sous-officiers déployant des feuilles et faisant l'appel par compagnie, comme si nous étions au 37ᵉ. Comment et par où nos noms étaient-ils arrivés là avant nous? Je ne savais pas qu'un petit vapeur français, qui faisait le service de courrier entre Marseille et Sébastopol, était arrivé à Kamiech huit jours avant nous et qu'il avait apporté les listes des détachements attendus.

L'appel fini, on se mit en route pour le camp. Après avoir traversé « la ville en bois » de Kamiech, nous nous trouvâmes en vue des lignes de tentes qui s'allongeaient à perte de vue vers notre droite. Bientôt nous rencontrâmes des redoutes, des retranchements, des parallèles, qui avaient été les travaux préliminaires du siège. Partout on voyait des boulets, des mitrailles, des bombes éclatées ou entières, des lambeaux de gibernes et de ceinturons. Il y avait sur un plateau un télégraphe aérien, dont les grands bras ne cessaient de remuer

en formant toutes sortes de figures géométriques. Notre nouveau régiment était campé en avant et un peu à gauche de ce télégraphe.

En arrivant devant le camp, le colonel et les commandants vinrent nous inspecter, puis chaque capitaine prit ses hommes pour les conduire à sa compagnie, où nous fûmes distribués par escouades. Je tombai encore, grâce à ma taille, le dernier de la dernière escouade, la huitième. Il n'y avait plus, dans cette escouade, que quatre hommes et le caporal ; nous y arrivions cinq, ce qui remontait l'escouade à dix. Nous n'avions pas encore mangé la ration que les *English* nous avaient servie à bord. Mais, avant de manger, nous nous arrangeâmes tous les cinq pour avoir deux litres d'eau-de-vie, afin de trinquer avec nos nouveaux camarades pendant qu'ils nous raconteraient un peu les misères de la guerre. La nuit était venue, le canon tonnait toujours. Nous étions maintenant tout près. Quand l'eau-de-vie fut arrivée, le caporal dit qu'il vaudrait mieux la brûler pour en faire un punch, qu'il se chargeait, lui, de fournir le sucre.

Quand nous eûmes bu quelques gobelets de punch, ces cinq malheureux, qui avaient l'air abattu, se réveillèrent un peu et nous racontèrent qu'ils avaient passé la nuit précédente et la moitié de la journée dans les tranchées, et c'était ainsi toutes les deux nuits, et souvent encore des alertes et des prises d'armes pendant le temps qu'ils devaient se reposer. Depuis longtemps, nous disait le caporal, on parlait tous les jours de donner l'assaut, qui avait déjà été tenté deux ou trois fois, mais toujours sans succès. Pendant que nous écoutions nos camarades au bruit du canon, le sergent de la section entra dans la tente, pour voir ses nouvelles figures et mettre nos noms sur son calepin particulier. Le punch n'était pas encore tout bu ; il trinqua avec nous et nous dit : « Mes pauvres amis, je crois que vous êtes arrivés juste à propos : je viens d'apprendre par l'adjudant qu'on va donner l'assaut demain. — Tant mieux, dit un de nous, un petit Parisien, alors nous serons baptisés demain par le baptême du feu. En attendant, les Russes n'auront toujours pas ce punch ; buvons-en et vive le 26e ! »

Il n'y avait pas longtemps non plus que ces malheureux

étaient arrivés à Sébastopol ; ils étaient venus, comme nous, pour remplir les vides qui s'étaient faits dans le régiment le 18 juin, devant Malakoff. Depuis longtemps, il n'y avait plus au 26e un seul homme de ceux qui étaient partis les premiers... Enfin, vaincus par le sommeil, chacun finit par s'étendre à terre, la tête sur son sac, et sa femme, c'est-à-dire son fusil, entre les bras, ce que le sergent nous avait recommandé en cas d'alerte : le canon grondait toujours.

Le lendemain, nous fûmes réveillés par *La mère Michel*, musique à laquelle nous avions été assez habitués au camp de Sathonay. Aussitôt, on nous réunit sur le front de bandière pour l'appel, puis on fit former les faisceaux et nous retournâmes dans nos tentes prendre le café, moulu à coups de crosse de fusil. On nous avait recommandé de ne pas nous éloigner. On nous distribua du biscuit qui n'était pas si beau ni si bon que celui des Anglais. Un instant après, on cria : « Aux armes ! tout le monde aux faisceaux ! » Quelques vieux soldats disaient : « Ah ! ah ! ça y est, cette fois, ce n'est pas trop tôt ; nous allons bien rire aujourd'hui ; gare les Russes ! »

Notre sergent-major, comme tous les autres, était allé à l'ordre : lorsqu'il revint, on nous fit former le cercle. Il nous lut alors l'ordre ou le discours du général Pélissier, lequel disait, en effet, que nous allions enfin porter le dernier coup à Sébastopol et à l'armée du tsar, qu'il était plein de confiance dans le courage et la bravoure de son armée, comme elle pouvait avoir confiance en lui. Cette exhortation se terminait comme toujours par les cris de *vive la France ! vive l'empereur !* et de tous côtés on entendait des *hourras !* et on voyait les casquettes s'agiter en l'air, accompagnant le cri : *A nous Sébastopol !*

Les Russes entendirent bien nos cris. Mais à eux aussi on faisait en ce moment un discours comme à nous. On leur disait qu'ils allaient enfin en finir avec l'armée des alliés, la jeter à la mer ou la faire prisonnière, et ils poussaient aussi, comme nous, de formidables *hourras ! vive la Russie ! vive le tsar ! à nous les Français, les Anglais et les Piémontais !* Il devait être alors neuf heures du matin : le soleil semblait gai et brillant. Je me souvins que nous étions le 8 septembre,

jour de la grande fête de mon pays, la fête de Notre-Dame de Kerdevot qui m'avait guéri de la fièvre. Quoique beaucoup attiédi dans ma ferveur religieuse, je pensai tout de même que peut-être cette bonne dame me protégerait encore dans les terribles éventualités qui se préparaient.

Le mouvement commença. Nous marchâmes en colonne jusqu'à l'entrée des tranchées. Là on fit halte. De l'endroit où nous nous trouvions, on embrassait tout le panorama de Sébastopol, de la tour Malakoff, de la rade, de la ligne des troupes françaises, anglaises et piémontaises. Sur la hauteur du télégraphe, on voyait un grand nombre de civils, hommes et femmes, qui étaient venus de loin, sans doute, pour assister au drame qui allait se jouer, comme autrefois les Romains allaient au cirque assister et applaudir à la lutte des esclaves contre les bêtes féroces. Depuis le matin, le canon avait cessé; il se faisait un grand silence qu'on n'avait pas eu, disaient les vieux, depuis longtemps; mais ce silence avait quelque chose de lugubre, de terrible; il faisait battre tous les cœurs.

Tout à coup une détonation se fit entendre du côté de Malakoff; presque au même instant, un boulet, qui avait ricoché contre une tranchée, vint passer droit au-dessus de notre compagnie qui n'était pas encore engagée dans les tranchées; tout le monde baissa plus ou moins la tête pour saluer ce monstrueux projectile; il alla, sans faire de mal, s'entasser parmi ses confrères qui gisaient par milliers dans les ravins. C'était le signal du branle-bas.

Deux secondes après, la terre tremblait sous les bordées qui partaient toutes à la fois et de tous les côtés. Nous avions pris la file dans la tranchée, marchant les uns derrière les autres, le fusil en bandoulière. Les officiers et les sous-officiers nous criaient à chaque instant : « Baissez la tête ! » Nous avancions lentement ; souvent on entendait : *Gare la bombe !* Une de ces bombes vint tomber à dix pas en face de notre compagnie. On cria : *A plat ventre!* Nous nous jetâmes à plat ventre. Malgré toutes les précautions, cette bombe, en éclatant, nous fit cinq victimes, deux morts et trois grièvement blessés. Nous avions tous été éclaboussés, couverts de terre et de graviers. Les boulets, la mitraille, les biscaïens passaient

par-dessus nos têtes, rasant le parapet, nous aveuglant de terre et de poussière. Malgré les recommandations des chefs et malgré les volées de mitraille, je ne pouvais, par instants, m'empêcher de regarder par-dessus le parapet, cherchant à voir Malakoff, si nous en étions encore loin. Mais on ne pouvait plus rien voir qu'un immense nuage, noir et gris, de fumée et de poussière : les spectateurs civils du plateau du télégraphe ne devaient pas être contents.

Nous marchions toujours; nous étions arrivés presque aux dernières parallèles. Tout à coup nos canons cessèrent leur feu; mais en même temps la fusillade, qui ne s'était pas encore fait entendre, éclata drue et serrée du côté de Malakoff. C'était l'assaut qui commençait. On allait jouer la dernière scène de ce long et terrible drame. Nous étions arrêtés. Nous attendions notre tour de monter. Nous étions dans le ravin qui précède Malakoff : d'après le dire de M. Jurien de la Gravière, si les Russes y avaient seulement placé deux pièces de canon, jamais nous n'aurions pris cette fameuse tour, la clef de Sébastopol. Les Russes l'ont bien reconnu après, mais c'était trop tard... Des hommes du génie passaient devant, avec des cordes, des crampons, des échelles de corde et de bois. Les soldats riaient et se moquaient en disant : « Eh bien, mon vieux, s'il nous faut entrer par là dans Sébastopol, un par un, nous ne sommes pas près d'y être. » Du côté de Malakoff, commença à revenir aussi la file des blessés, avec des mouchoirs autour de la tête, des bras en écharpe ou traînant une jambe, d'autres portés sur des civières d'où l'on voyait le sang dégoutter.

La fusillade continuait toujours et le défilé des blessés augmentait. Nous étions avertis de nous tenir prêts, et notre capitaine, M. Lamy, nous exhortait à le suivre bravement. Nous demandions aux blessés qui passaient comment ça marchait là-haut; mais leurs réponses étaient contradictoires : les uns disaient que les zouaves étaient déjà dans la tour, les autres disaient qu'on n'y entrerait jamais, et que nous serions tous sacrifiés comme au 18 juin. On commençait déjà à parler de trahison, lorsqu'une immense clameur, venant de tous les côtés à la fois : « Notre drapeau flotte sur la tour Malakoff! Sébastopol est à nous! » nous édifia enfin sur l'état des choses.

La fusillade avait diminué et peu à peu s'éteignit complètement. Nous restâmes presque à la même place jusqu'à la nuit.

Alors on nous fit faire demi-tour pour rentrer au camp, en traversant cette fois les parallèles, au risque de nous casser le cou. Arrivés au camp, nous trouvâmes la soupe prête, soupe fabriquée avec de l'eau, du lard rance et du biscuit gâté, que les soldats appelaient turlutine. Cette turlutine était à peine servie que nous entendions de tous côtés le cri : *Aux armes! et prenez vos sacs et tout le campement!* Pour nous, les nouveaux arrivés, cette subite alerte n'avait rien d'extraordinaire : Castellane nous y avait assez habitués, et nos sacs n'étaient pas difficiles à faire, puisque nous n'avions pas eu le temps de les défaire. Mais il n'en était pas de même pour les anciens, qui n'avaient pas mis sac au dos depuis longtemps et ne savaient pas trop où se trouvaient leurs bagages de campagne. Les chefs tempêtaient, frappaient du pied sur la terre, et du plat de sabre sur les tentes, en lançant de furieuses épithètes contre les anciens qui ne sortaient pas, tandis que les jeunes étaient prêts depuis longtemps. On entendait au loin les officiers supérieurs crier aussi. Enfin on finit par se trouver tous à peu près et l'on partit.

On se dirigeait vers la droite, du côté des Anglais. Notre route était éclairée par les flammes qui s'élevaient de Sébastopol. Tout à coup, la terre trembla sous nos pas et un bruit épouvantable nous secoua de la tête aux pieds. En regardant du côté de Sébastopol, on vit tourner en l'air, à une très grande hauteur, des affûts de canons, des pierres énormes, des sacs à terre, des gabions, etc. C'était la première mine qui venait de sauter, qui fut suivie bientôt d'une deuxième et d'une troisième. La terre ne cessait de trembler; je commençais à croire que nous allions tous sauter ou nous engloutir avec la ville. On savait depuis longtemps que tous les alentours de Sébastopol étaient minés et que ces mines étaient préparées pour faire sauter l'assaillant. Mais notre génie, que nous appelions à Lyon le génie malfaisant, prétendait avoir découvert et annulé toutes ces mines : c'est du moins ce qu'on nous racontait. Nous continuions à marcher, dans un silence complet, toujours en appuyant vers la gauche, c'est-à-dire du côté de la ville que nous avions cependant perdue

de vue, nous trouvant maintenant dans un ravin. Il y avait plus de deux heures que nous marchions, sans savoir pourquoi ni où nous allions, lorsque, enfin, nous entendîmes des coups de fusil devant nous. C'étaient encore les Russes aux prises avec les Anglais.

Les Russes, après la prise de Malakoff, qui était la clef de Sébastopol, avaient passé de l'autre côté, ne voulant pas rester pour défendre une ville où il n'y avait plus que des ruines. Ils étaient venus dans l'espoir de surprendre les armées alliées, du moins les portions de ces armées qui devaient se trouver alors au repos, pendant que les mines feraient sauter les environs de Malakoff, de sorte que les vainqueurs se seraient trouvés ensevelis dans leur victoire. Heureusement pour nous, la ruse avait été éventée à temps. Quand les Russes apprirent que nous marchions au secours des Anglais, ils battirent en retraite et tout fut fini.

Le lendemain de la prise de Sébastopol, après avoir assisté au défilé des prisonniers russes, nous retournâmes à notre camp, mais ce ne fut que pour repartir encore le lendemain pour une excursion ou une autre campagne qui devait durer sept mois, dans les plaines de Baïdar, les montagnes de Kardambel, les vallées et les montagnes du Belbeck. Nous partîmes pour cette campagne environ quinze mille hommes et nous en avions, disait-on, devant nous, quarante mille.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(A suivre.)

ESCLAVE[1]

III

— Moi, mes petits, je vais me coucher. Bonsoir.

Et la mère de Grâce embrassa sa fille et Charlie.

— Bonsoir, maman. Tu peux tout éteindre : Charlie et moi, nous allons au jardin.

— Mets ton châle ! Les nuits sont si perfides !

Et la grosse dame soufflait en éteignant les lampes et les bougies, la main écartée derrière les mèches. Puis elle monta.

Charlie avait enveloppé Grâce d'un crêpe de Chine verdâtre à dessins d'argent. Le beau jardin était mystérieux. Les feuillages obscurs et les fleurs invisibles palpitaient sous un vent léger et répandaient une senteur si pénétrante que les deux jeunes gens restèrent silencieux pour mieux la respirer.

— Oh ! Grâce, qu'il fait bon !... Et que l'heure où je suis seul avec vous me semble toujours bonne !... Je suis heureux, ma chère. Je suis si bien ainsi !...

Timidement il prit le bras de sa cousine, et ils firent quelques pas dans l'allée.

— Charlie, pour vous contenter il faut peu de chose ; mais c'est que vous êtes si enfant !...

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1904.

— Ne me dites pas toujours cela! — fit Charlie avec impatience. — Je suis jeune, oui! mais ce n'est pas ma faute, et je ne vous aime pas du tout comme aimerait un enfant.

— Vraiment?... Et de quelle façon m'aimez-vous?

— Hélas! ne l'avez-vous pas deviné? Ne l'avez-vous pas lu cent fois dans mes yeux et pressenti sur ma bouche?

Incertain, il se tut.

— Oui, je sais que vous m'aimez, mon petit Charlie... Je suis pour vous une grande sœur..., une jolie cousine plus âgée qui vous aime bien et dont le parfum vous plaît.

— Vous n'êtes pas gentille! — dit-il avec dépit.

— Ce n'est pas cela?

— Non, ce n'est pas cela. Pas du tout, du tout... Oh! Grâce, je n'arriverai pas à vous le dire... J'ai peur de vous, moi! Je n'ai pas l'autorité de cet Antoine Ferlier, que je souhaiterais au bout du monde. Je n'ai pas voyagé. Je n'ai pas d'expérience, je ne connais pas les femmes; je ne sais pas leur parler... Je ne sais même pas vous regarder longtemps. Je baisse les yeux tout de suite et j'ai presque envie de pleurer, et pourtant je vous aime... ah! tellement, si vous saviez!...

— Je vous aime aussi, Charlie, de tout mon cœur.

— Ce n'est pas ainsi que je voudrais être aimé.

Et le jeune homme hésitait.

— Eh quoi? — dit-elle sur un ton de plaisanterie, — ce n'est pas suffisant, « de tout mon cœur »?

— Non, ma chère jolie Grâce! C'est très peu pour moi, très peu, maintenant. On aime de tout son cœur un petit garçon auquel on donne des billes et des confitures. Je ne suis plus un petit garçon.

— Et comment voulez-vous que je vous aime? petit vieillard!...

— Dieu merci! (et Charlie secoua ses cheveux avec orgueil) je ne suis pas vieux. J'ai dix-neuf ans et je suis plein de force, et je voudrais vous protéger et me dévouer pour vous. (Il se troubla.) Je voudrais que vous m'aimiez... pardonnez-moi... que vous m'aimiez de tout votre corps.

Il releva lentement les yeux, et son regard monta des pieds au visage de la jeune femme.

— Comme vous avez grandi, ce soir, Charlie! Je vous trouve beaucoup trop avancé pour votre âge.

— Est-ce que je vous déplais? — demanda-t-il d'une voix défaillante.

— Non, mon enfant. Vous me plaisez.

— Oh! ne m'appelez pas : « Mon enfant », je vous en supplie! Cela m'irrite affreusement. Vous n'avez à mes yeux rien de maternel.

— Je suis si vieille, moi!

— Vous mentez. Oh! vous mentez!... Vous êtes plus belle que toutes les autres... Et puis qu'est-ce que cela fait que vous soyez jeune ou vieille? Je ne regarde que vous.

— Charlie!

— Il faut pourtant que je vous le dise, Grâce! écoutez! Je suis si jaloux! Vous ne m'avez pas parlé plus de trois fois ce soir. Vous n'avez pas quitté du regard ce jeune homme noir à nez d'aigle. Comme il m'a paru laid, haïssable! Je me suis vu dans une glace et me suis trouvé bien moins laid que lui... Je me trompe, sans doute... Vous n'aimez pas les cheveux blonds, Grâce?

— Si, extrêmement, au contraire! — dit-elle en souriant dans l'ombre. — Vous êtes très beau, Charlie, et vous me plaisez beaucoup.

— Ah! — dit-il, effaré.

Et, n'ayant pas compris l'intonation seulement amicale et indulgente, il osa étreindre sa cousine et mettre un baiser sur sa nuque.

Grâce se pencha vers lui.

— Il ne faut pas. Il ne faut pas, Charlie. Il est très mauvais pour vous de m'aimer ainsi. Vous savez bien que je ne suis pas libre.

— Oui. Vous avez un mari, et lui vous adore. Mais vous ne pouvez pas avoir pour M. Mirbel des sentiments très exaltés.

— Mais... j'aime M. Mirbel!...

— Oui, j'en suis sûr; mais il pourrait être votre père, Grâce. Il est tellement plus âgé que vous!... Et d'ailleurs il n'est pas ici! — ajouta-t-il avec espièglerie.

— C'est très vilain ce que vous dites là.

Et Grâce sourit encore, séduite par ce charme tendre.

— Enfin, Grâce, entendez-moi une fois sérieusement. Il y a si longtemps que je n'ose pas parler! Ce soir, je me sens plus hardi parce qu'il ne m'a pas semblé que la hardiesse vous déplaise. Je vous aime autrement que vous ne le supposez. Et, si je ne vous quitte pas, si je vous tiens compagnie, si j'obéis à vos ordres, si je porte votre châle, si je fais vos commissions, s'il m'est si doux de vivre à vos côtés, c'est que j'ai toujours eu l'espoir qu'un jour viendrait où vous me laisseriez vous serrer dans mes bras, contre mon cœur... où je serai si près de vous, ô ma chérie, si proche que, lorsque je pense à ce moment futur, le souffle me manque et j'ai peur de mourir!

— Vous avez peur d'aimer, — dit-elle tout bas, pensive, — et vous faites bien. C'est une chose redoutable, Charlie, que l'amour.

— Oui, j'en ai peur peut-être. (Et la nuit exaltait Charlie et le rendait presque éloquent.) Je le crains ; mais je l'appelle, il m'effraie, et sans lui la vie n'est qu'une première mort. Je vois avec une folle impatience les jours succéder aux jours; mon ardeur se consume en vain, mon bonheur est fait de souffrance, et ma tristesse de volupté. Mon désir n'étreint que des ombres... Ah! songez à toute ma jeunesse, à sa force vive, à tout ce qui en moi palpite et bouillonne, à mon cœur, que rien n'a rempli depuis mon enfance, sinon vous, vous! et toujours vous, votre tendresse, votre parfum, votre image. Je suis tout à vous. Je suis fait de vous. Refuserez-vous tout cela? Est-ce un don si méprisable que celui que je vous offre? est-ce un amour si vil? Est-ce un trop faible élan vers vous que celui de tout mon être? Mes bras sont-ils indignes de se refermer sur vous? Ne serez-vous pas à moi? jamais? jamais?

Et, dans une sorte de rage désespérée, il saisit Grâce, la pressa contre lui. Il effleura ses yeux, il chercha ses lèvres. Elle les lui donna. Et elle prit à ce baiser un plaisir profond. Les mains sur les épaules de Charlie, elle essayait de le repousser avec douceur, car il s'acharnait à ce premier baiser. Il haletait et, maladroitement, il étouffait à demi la jeune femme sous sa bouche inexperte et avide.

Enfin elle se délivra. Elle avait cru sourire de cette candide et fougueuse ardeur. Mais elle ne sourit pas, car la présence de l'amour impose une gravité sombre.

Charlie était tombé aux pieds de Grâce. Il pressait ses genoux. Le visage caché dans la robe blanche, éperdu, confus, anéanti, il n'osait plus ouvrir les yeux. Allait-il implorer son pardon? Fallait-il rester? fallait-il fuir? Une force invincible le terrassait, le prosternait devant cette femme tant aimée. Un désarroi délicieux le bouleversait. Il ne savait s'il était heureux. Il se sentait à la fois pénétré de langueur, de violence, d'étonnement, de plaisir, de douleur ; et enfin, succombant à une tristesse mystérieuse, il se mit à pleurer.

Grâce fut touchée jusqu'au désespoir par ces larmes d'enfant tendre, ces divines et brûlantes larmes d'adolescent passionné qui se croit un amant proche. Elle regretta l'abandon presque fraternel qui l'avait fait consentir à ce baiser et à cette étreinte. Elle se baissa vers cette tête sanglotante et caressa les blonds cheveux en désordre. Charlie frémit. Grâce l'entraîna vers le banc, sous les magnoliers séculaires. Elle s'assit. Il s'étendit sur le sol, le front sur les genoux réunis de sa cousine.

— Qu'attendez-vous de moi? — dit-elle anxieusement.

— Oh! faut-il que je vous le dise?

Et il soupira.

— Oui, dites-le, dites-le. Et soyez sincère autant que possible.

— Eh bien! je veux que vous consentiez à être, pendant de longues heures, si près, si près de moi, que je ne sache plus qui est moi et qui est vous. Je veux que tout entière (et il frissonna) vous me soyez une longue, une douce caresse; que votre chevelure et que vos bras m'entourent, que vos yeux soient transformés par le reflet de mes yeux, que votre bouche me nourrisse et me désaltère, que l'odeur de votre peau imprègne ma peau, que votre souffle se mêle au mien et s'y confonde et que double il ne soit qu'un, et que de tout cela, de tout cela... naissent des délices inconnues.

Grâce courbait la tête et elle écoutait l'amour lui-même. L'éternelle voix parlait par la bouche de l'enfant amoureux et troublé. Avec une impudique naïveté il exprimait son désir. Et ce qu'elle inspirait à Charlie, Antoine le lui avait inspiré à elle-même. Elle ferma les yeux, et, songeant à la caresse émouvante, au charme du toucher, à la sensation superficielle

à la fois et profonde, à ce souvenir ivre et voluptueux, ses mains serrèrent le cou de Charlie. Mais, à son contact, elle n'éprouva que le bonheur délicat des mères, lorsqu'elles posent leur joue contre celle, fraîche et si lisse, de leur enfant.

Elle soupira et, honteuse, dit à demi-voix :

— Charlie, mon petit Charlie, vous m'aimez trop et je ne saurais vous aimer ainsi. Et puis, voyez-vous, nous ne serions pas heureux longtemps. Je vous lasserais, car je ne suis plus jeune; je vous excéderais, car je suis triste et souvent maussade; et cet amour que vous décrivez si bien, cet amour ne suffirait plus à votre jeunesse; il vous faudrait vite des joies nouvelles, d'autres femmes et d'autres plaisirs.

Obstinément Charlie secouait la tête, en disant : « Non! non! Oh! non! » et, réunissant les deux mains de Grâce, les respirait, les collait contre son front, sur ses yeux, près de ses lèvres.

— Et vous trouveriez donc tout simple que, pour vous plaire, je trompe la confiance et l'affection de mon mari?

— Mais oui! — dit Charlie convaincu.

— Et si vous appreniez (et Grâce hésita) que cette même trahison qui, accomplie pour vous, vous paraît juste et naturelle, si vous appreniez que j'ai pu l'accomplir pour l'amour d'un autre, que penseriez-vous de moi?

Charlie se releva d'un bond et prit Grâce par les épaules.

— Ah! — gémit-il, — vous *l*'avez aimé! j'en étais sûr! et vous *l*'aimez. Voilà ce que je devine et prévois depuis son retour, ce que je redoute, ce qui m'épouvante, ce qui m'a donné l'audace de vous parler enfin ce soir... Comme je le hais! comme je le hais!

— Et moi, — dit-elle, — vous me haïssez aussi?

— Oh! non. Je vous en veux, mais je vous aime. Je vous défendrai. Je vous conquerrai. Je vous garderai. C'est lui que je hais!

— Je ne l'aimais plus, Charlie... (Et sa voix était basse, étranglée par les larmes.) Je ne croyais plus l'aimer!... Plaignez-moi. Ne frémissez pas. Jugez-moi, réconfortez-moi... Oui, soyez mon juge, mon sauveur, Charlie. Je suis si faible, si misérable! Ah! si vous pouviez comprendre!... Qui donc aura pitié de moi, si ce n'est vous, vous qui m'aimez?...

Elle pleura tout bas, et ses doigts s'enlacèrent à ceux de Charlie.

— Non, vous n'êtes plus un enfant comme je le supposais encore tout à l'heure : j'ai vu vos yeux et senti votre étreinte ; vous êtes un homme, et vous me soutiendrez ! Vous me libérerez de ce passé qui m'accable, qui m'écrase. Aidez-moi à en repousser le poids... Apprenez ma lâcheté, ma honte, ma faiblesse. Absolvez-m'en. Et soyez mon défenseur...

Elle courbait la tête sur les mains de Charlie, qu'elle serrait toujours dans les siennes. Il s'était assis près d'elle. Il sentait des gouttes tièdes mouiller ses poignets, et lui-même avait les paupières humides.

— Il est venu pour me reprendre (et elle parlait par saccades comme une petite fille qui sanglote) ; il ne faut pas qu'il le puisse, Charlie, il ne faut pas... C'est vous que je veux aimer ! vous qui êtes pur, vous qui êtes bon, vous qui êtes tendre... Je vous aimerai pour toujours, Charlie, je serai à vous uniquement, pour toute ma vie, si vous me sauvez... si vous me sauvez de moi-même...

Elle fondit en pleurs, et sa tête s'appuya tout à fait sur les mains amies. Courbée, exténuée, suppliante, elle inspira une immense pitié. Elle le comprit. Elle se redressa et essuya son visage avec le pan soyeux de son châle.

Et, plus calme, elle continua :

— Pardonnez-moi si je vous ai fait mal par cet aveu. Je ne pouvais pas ne pas vous le faire. Cela a été irrésistible. Je ne voulais pas vous mentir, à vous confiant, à vous sincère. Écoutez ! pendant deux années, j'ai été sa pauvre, sa misérable esclave ; le jouet de tous ses caprices, la complice de ses fantaisies, la victime de sa cruauté peut-être inconsciente. Ah ! j'aurais préféré qu'il me battît ! ou qu'il fût menteur ! Mais il n'était que fourbe et impitoyable. Il me trompait et me le contait presque ; il était monstrueusement véridique... Certains jours, à ces récits, il préférait que je pleure, et, d'autres fois, que je sourie... Et toujours j'ai pardonné... A peine, de temps en temps, l'essai d'une révolte, d'une rupture. Alors il me témoignait tant d'amour, tant de regrets, retrouvait tant de séduction et une si terrible coquetterie que,

chaque fois, je me repris au piège pour mieux souffrir et mieux l'aimer.

— Épargnez-moi, — fit Charlie en pâlissant, — épargnez-moi, et ne pleurez plus, Grâce, je vous supplie!

— Si! il faut que vous sachiez, — répliqua-t-elle avec l'obstination de qui peut enfin confesser une longue peine ;— il faut que vous connaissiez toute l'étendue, toute la force du sortilège qui m'unit à cet être en dépit de mon orgueil, de mon honnêteté... oui, je puis dire, malgré tout, de mon honnêteté... Il le faut! pour bien comprendre à quel danger vous devez m'arracher... Il avait cent maîtresses ; il me les montrait, me parlait des beautés de leurs corps, les comparait aux miennes, qu'il rabaissait ou exaltait selon son humeur. Il jouissait de mon pauvre visage convulsé quand je le voyais ébaucher quelque aventure, poursuivre quelque caprice, ou s'acharner à une tentative amoureuse qui ne lui eût peut-être pas paru si délectable, si je n'en eusse été le témoin averti, impuissant et déchiré... Et je l'aimais! Comme je l'aimais! Que je redoutais de lui déplaire! J'approuvais, je souffrais, muette et navrée. A la moindre question, au moindre reproche, il avouait, sûr de lui, tranquille, séducteur, hélas! charmant! Il consolait, puis il fuyait, perfide, ironique, léger et triomphant. On ne peut être cruel avec plus de charme; inconstant, avec moins de traîtrise; amant, avec moins de pitié!

Charlie, mordant ses lèvres, pressait le bras de Grâce. Elle aussi, à son tour, le torturait, inhumaine et misérable, lui rendant, involontairement, un peu de ce qu'elle avait souffert par un autre.

— Oh! Charlie! Charlie! quelque chose manquait encore à ce lent supplice que je redoutais pourtant de voir finir. Il me manquait d'être, moi-même, ma rivale... Jusqu'alors je me leurrais d'idées stupides. Je me disais : « Oui, il me trompe, il me délaisse pour me revenir quand il est las d'être infidèle; mais peut-être m'aime-t-il plus que les autres : elles ne lui offrent que le plaisir, et moi je lui donne toute ma tendresse. C'est un autre être que mon amant qu'elles accueillent. Il ne leur dit pas les mêmes paroles, ne les entoure pas des mêmes caresses, et l'expression différente de ses yeux me le rendrait presque étranger.

» Un soir de carnaval, il y eut ici, pour lui plaire, une soirée masquée. Par fantaisie, moi et une de mes amies avions mis des dominos de même couleur violette aux capuchons rabattus sur des loups à très longues dentelles. Nous étions de même stature, minces toutes deux et d'ailleurs à peu près méconnaissables sous les plis du taffetas. J'ai su plus tard que mon amie avait épinglé à son capuchon une rose qui tomba au mouvement d'une danse ; rien ne me distinguait plus donc de cette amie, et comme je m'amusais à intriguer Antoine, il me prit pour elle... Je ne la soupçonnais pas, car je l'aimais tendrement. Antoine entoura ma taille en prononçant l'autre nom, il m'emmena dans ce jardin... ici... sur ce banc. Il fut pressant, il fut tendre. Hélas ! il voulait persuader de sa constance celle qu'il me croyait être, et m'assurait ainsi d'une trahison nouvelle. Et je reconnaissais ces gestes si câlins, cette voix insinuante. Oui, c'était bien le même, qui prononçait les paroles amoureuses que je me figurais être seule à entendre. C'étaient des promesses et des baisers pareils. Et de plus, il y apportait je ne sais quoi de véhément que je ne lui connaissais plus.

» Et cela mit le comble à ma jalousie. Elle me causa une brusque fureur : je souffris tant que je crus le haïr enfin ! et pour toujours. J'arrachai mon masque. Je me souviens que la lune pâle, masquée par un nuage noir, en émergea comme un brillant visage. Dans l'affolement de mon esprit et de mon cœur, je contemplai fixement le ciel, d'un violet bleu, parsemé d'étoiles et qui me sembla vêtu, pour cette nuit de fête, d'un grand domino pailleté.

» Antoine m'avait reconnue; il me parlait, malgré moi, sa bouche sur ma bouche. Il murmurait : « Eh bien, oui, je t'ai prise pour une autre. C'est bien à elle que s'adressait mon désir, qu'allaient mes paroles et mes baisers. Mais elles n'eussent pu être si brûlantes, ils n'auraient pas été si profonds, si je ne t'avais pressentie sous ce velours obscur comme on devine la lune argentée sous le nuage qui passe. A travers toutes, en dépit de tout, je t'aime. Mes infidélités ne peuvent t'humilier. Si tu es trahie, c'est que c'est moi qui suis imparfait. Il faut que tu dédaignes et que tu pardonnes. C'est toi seule qui es ma vie, mon amour et mon bonheur. »

» Et encore une fois je fus prise à l'éternel mensonge et je retombai sous le joug...

» Tout cela j'en suis sûre, vous paraît bien ordinaire. C'est verser beaucoup de larmes pour bien peu. Et pourtant l'importance de ces choses était pour moi immense. J'en vivais, j'en mourais. Il a fallu bien longtemps avant que je puisse condamner ma faiblesse passée. Quoi! tant aimer qui se joue de vous!... J'en ai pu rire, il y a quelques semaines. Mais, à présent, je comprends de nouveau mes tristesses d'autrefois. Je les retrouve. Elles m'accablent. Elles causent mes larmes. Je redeviens un cœur lamentable, honteux, épris et mal résigné. Et cela m'épouvante, et, puisque je me juge encore, il est peut-être temps de faire un effort suprême et de recouvrer pour jamais ma liberté.

» Consentirez-vous à la défendre? Par milliers des hommes ont combattu sur cette terre d'Amérique pour affranchir le peuple noir. Et moi, Charlie, qui libérera mon âme possédée, en même temps que mon corps, qui peut-être encore va se soumettre à la force adverse, à l'ennemi?

Violemment, sans répondre, Charlie serra sa main.

— Il me faut terminer ma triste et pauvre histoire, — reprit-elle. — Après cette dernière scène, ma jalousie fut, je le crois, plus active et plus indiscrète. Je ne sus plus retenir Antoine par ma douceur, à laquelle il trouvait sans doute une volupté particulière. J'eus le tort de faire des reproches amers, des scènes de désespoir et de colère. Il se lassa de mes larmes, et probablement aussi de l'agrément qu'il trouvait ailleurs, car il quitta la ville secrètement, sans m'en avoir parlé, sans me prévenir par une lettre ou un mot d'adieu, et pas une fois en quatre années il ne m'écrivit.

» Et je l'ai pleuré, regretté, appelé!... Ce qui m'épargna la honte de l'importuner, ce fut l'ignorance où il m'avait laissée de lui. J'appris plus tard, indirectement, qu'il vivait en France. Alors j'étais plus tranquille et plus fière. Le temps s'écoula. J'étais presque consolée, presque guérie; voyant s'éloigner le souvenir de ces funestes années, je renaissais, m'étudiais à l'oublier. J'étais près d'y réussir. Votre affection, Charlie, vint embellir mes jours, et leur donner un très doux attrait.

» J'allais enfin effacer de ma mémoire tout vestige de ce passé. La haine et son tourment, qui avaient succédé d'abord à l'amour désolé, faisaient place à la paix et à l'indifférence.

» Et c'est alors qu'il revient. Impitoyable et en dépit de moi-même, il me convoite comme une proie, il me traque, m'affole, m'épouvante. Il me poursuit de son désir pervers, de son influence néfaste. Perfide, il me rappelle les heures heureuses de notre amour ancien, il m'environne de voluptueux fantômes, il ressuscite les félicités abolies. Et je me sens défaillir, Charlie, je me sens faible à mourir. Il faut que vous me sauviez.

» C'est un danger mortel qui plane sur moi. Qu'Antoine me reprenne! mais ce sera pour m'abandonner encore et je serai plus meurtrie, plus définitivement abaissée, et je n'aurai plus pour revivre la force de la jeunesse. Ce sera la fin, — et plus dure d'être méritée par ma soumission d'esclave, mon indigne retour à mon abaissement, — la méprisable fin de moi-même!

Charlie sentait son cœur battre à grands coups précipités. Sa gorge était sèche comme si c'était lui qui avait parlé. Dans l'ombre profonde du feuillage nocturne une lueur de lune filtrait. Le blanc rayon semblait ainsi venir de la fleur ronde épanouie sur le magnolier séculaire. Grâce était penchée en avant, toute blanche, forme pâle et incertaine dans les verdâtres plis du châle et ses arabesques d'argent. Et ses yeux verts embués de larmes étaient ternis. Et Charlie voyait tout couleur de jade et de nacre : les yeux aimés et les magnolias, et la lune et l'air brumeux et le ciel voilé de vapeurs opaques et le châle pareil à elles.

Il entendait le petit souffle oppressé de Grâce. Il se sentait inondé par une grande pitié. Il n'avait jamais éprouvé un sentiment si violemment, si tendrement douloureux.

— O ma pauvre chérie! — dit-il, — que puis-je pour vous, sinon vous aimer, vous défendre par ma présence vigilante et mon affection passionnée!

— Il faut que vous trouviez, Charlie, le moyen de l'éloigner de nouveau. N'a-t-il pas dit qu'il était là pour des années, peut-être, et qu'il reviendrait ici, chez moi, malgré moi et comme autrefois? Il ne veut pas comprendre mon sup-

pliant effroi. Ma mère ne sait rien : puis-je lui dire?... Et si mon mari était là, pourrais-je lui expliquer mon aversion subite pour cet Antoine toujours reçu chez nous avec amitié?... Trouvez, Charlie! Cherchez bien. Ah! qui pourrait lui parler... l'attendrir... faire appel à sa générosité, s'il en a... à sa loyauté, s'il lui en reste!... Mais non! rien ni personne ne le persuadera, ne l'intimidera. Car, s'il est inconstant, il est obstiné, et, s'il est cruel, il n'est pas lâche... Et je vous aurai tourmenté inutilement... Et pourtant, pourtant, il ne faut pas qu'il reparaisse; il faut qu'il parte ou que je ne le rencontre plus!

— Comme vous l'aimez! — dit Charlie avec accablement.

Elle ne répondit rien. Elle tordait ses doigts dont elle ôtait et remettait nerveusement les bagues. Elle porta la main à sa tête lasse. Elle souffrait. Distraite, elle enleva le peigne meurtrissant, et la grande chevelure tomba comme un manteau : secouée, elle couvrit le cou, les bras. les épaules, la taille, et seul le petit visage anxieux y fit une tache claire et délicate. Et toujours tout se ressemblait, le noir feuillage et ses fleurs pures, les longs cheveux et la face d'ivoire et l'astre blanc sous une nuée onduleuse qui s'assombrissait.

Grâce suppliait :

— Délivrez-moi, — dit elle, — et je vous appartiens.

Alors il songea aux contes de son enfance, aux princesses captives dans les hautes tours, au méchant sorcier, au jeune roi qui combat les monstres, au triomphe final de l'amour sauveur. Et, comme il était très jeune, il s'exalta. Il plongea sa main timide dans les tresses éparses. A son poignet s'enroula une lourde boucle. Le bras passé derrière la taille de Grâce, il soupesa, voluptueux, le poids vivant, ondoyant et chaud. De ce bras tendu comme pour prêter un serment solennel, il déploya dans toute sa longueur la chevelure bien-aimée, il la tordit, il y plongea son front. Puis il se leva.

— Je vous le jure, Grâce, je vous le jure, je vous protégerai. Je ferai pour vous tout ce qu'il me sera humainement possible de faire. Adieu.

— Adieu, — dit-elle, — et ne m'en veuillez pas trop! Déjà je me reproche de troubler votre jeunesse, de vous de-

mander ce qui dépasse vos forces et votre âge. Je vous ai chagrinée par cette confidence inutile. Il arrivera ce qu'il pourra, Charlie, mais d'abord merci : cela m'a fait tant de bien de vous parler, de tout vous dire, de n'avoir pas à vous mentir!

Elle l'accompagnait, en chuchotant ces paroles, jusqu'à la porte de la rue. Elle avait rallumé au salon une lampe qui vacillait. A sa clarté, elle vit le jeune homme et fut frappée de la transformation subite de son visage : il n'avait plus son expression incertaine et tendre, mais quelque chose de mélancolique et de viril.

— Au revoir. Au revoir, Charlie... Et pardonnez-moi! — dit-elle d'une voix tremblante.

— A bientôt! — répondit-il.

Il s'inclina avec respect devant elle, et la lourde porte se referma.

Pensive et lasse, elle allait regagner sa chambre, quand elle vit une lueur rouge filtrer de la cuisine. Elle y entra. Le vieux Dominique était accoudé sur la table; la tête levée, il contemplait le plafond. Une odeur âcre de bois vert, de fumée et d'épices flottait dans la grande pièce, que la pénombre rendait mystérieuse. Aux solives pendaient des herbes ficelées, des bottes d'oignons, des grappes de piments et un jambon. Les marmites, les casseroles, les daubières, les récipients variés ornaient les murs de trophées brillants, y allongeaient des formes bizarres. Dominique, tout noir, avait l'air d'un sorcier. Près de lui, sur la table, étaient préparées en paquets bruns des gousses de vanille, et une boîte de vannerie japonaise ouvrait tous les petits compartiments où il rangeait des épices triées.

— Quoi! Dominique, tu n'es pas couché?

Il grommela qu'il n'avait pas voulu s'en aller avant le départ de *moussu* Charlie. Il ne dit pas qu'il avait craint que le dernier restant ne fût Antoine.

Il venait seulement de reconnaître, au départ, la voix de Charlie. Il dit aussi que quelqu'un rôdait dans la rue et qu'il avait veillé, ayant toujours peur que les amoureux de Migueline ne s'introduisent dans la maison.

Dominique avait vu naître Grâce. Il l'aimait peut-être plus

que Migueline et comme « son enfant blanc ». Attendri, il la regarda. Elle était rapetissée et rajeunie par ses cheveux défaits qu'il regarda sans soupçon, puisque cet Antoine de malheur était parti depuis longtemps.

Il dit à Grâce, de sa voix zézayante et puérile, qu'elle rappelait ainsi la toute petite fille qu'elle avait été... Alors il la faisait jouer dans la vieille plantation paternelle où l'on habitait de longs mois; il lui fabriquait de si belles seringues avec des bambous! On pouvait, en visant bien, mouiller du jardin le nez des gens qui se montraient aux fenêtres de la maison, avec ces mirifiques seringues!... Et Dominique rit sans bruit, en montrant ses belles dents restées saines qui dans sa face noire et ridée avaient l'air d'amandes fraîches dans une vieille coque.

Grâce posa sa lampe. Elle s'assit sur la table, jambes pendantes. Elle respirait les paquets luisants des gousses odorantes. Elle sourit un peu et, après la vanille, se mit à manier des raclures de cannelle, des clous de girofle, des grains de poivre, et fit filtrer entre ses doigts, près de la clarté, le safran jaune et impalpable qui semblait ainsi s'écouler d'un sablier lumineux pour ne marquer que les heures chaudes.

Dominique se plaisait à ce tête-à-tête. Un peu radoteur, il énuméra ses souvenirs. Ah! les noix du « pecan », qu'il lui ramassait, toutes rondes et noires: toujours elle lui demandait si c'étaient les œufs d'où naîtraient les petits nègres.

Et comme elle raffolait des nèfles du Japon, pour collectionner, une fois qu'elles étaient mangées, leurs noyaux nombreux, lisses comme des osselets!

Et le nid de colibri, pas plus large qu'une fleur, creux comme un bonnet de nain, qu'il lui avait trouvé, rempli d'œufs minuscules!... On avait piqué les œufs d'une aiguille pour les vider et conservé pendant des années ce petit nid et ces petits œufs.

Il lui avait élevé un oiseau moqueur qui imitait tous les bruits : la porte qu'on ferme, le store qu'on lève, le poulet qu'on tue, le fusil qui part, le chien qui aboie, le chat qui miaule, et le crissement du vol de l'oiseau-mouche, et les pas étouffés ou grinçant sur le gravier, et les battements d'ailes, et le bouillonnement de l'eau, et les lunettes rentrant sec dans

l'étui, et le vent dans les feuilles, et jusqu'aux exclamations rageuses de la grand'mère jouant aux cartes...

Il avait soigné aussi un bel oiseau cardinal, tout rouge : sa dignité était vraiment ecclésiastique lorsqu'il inclinait, bénisseur, sa tête coiffée d'un bonnet cramoisi. Parfois il restait songeur, dolent. Il regrettait peut-être de ne pouvoir jamais échanger ce bonnet épiscopal pour la tiare de quelque pape ailé.

Un petit perroquet avait complété le trio multicolore et emplumé. Ce perroquet avait appris une phrase désespérée que répétaient les serviteurs quand Grâce s'échappait sans chapeau pour courir ainsi dans la chaleur meurtrière des après-midi torrides.

Le perroquet délateur disait alors, d'une voix rauque, se balançant d'une patte sur l'autre et dodelinant de l'aigrette :

« Madame... Grâce est au soleil... Grâce est au soleil !... »

Il séparait les premières syllabes et précipitait la fin de la phrase. Le vieux Dominique l'imita.

Et les papillons immenses qu'il capturait pour les offrir à son enfant blanc !... Avec précaution, il serrait les grandes ailes ; au signe de Grâce, on libérait le captif : il s'envolait, d'abord lourd, hésitant, puis léger, aérien. Et Dominique restait à regarder ses doigt marrons où collait une poussière d'or. Et Grâce songeait à des grimoires, dont les caractères cabalistiques auraient séché sous cette poudre mystérieuse...

Dominique se délectait à ces évocations. Il bavardait toujours. Grâce ne l'écoutait plus. Mille papillons palpitants voilaient d'un mouvant rideau les choses de son enfance... Et c'étaient ceux admirés dans la journée amoureuse dont Antoine avait parlé ce soir. C'étaient ceux-là qui tournoyaient dans sa mémoire ; et, défaillant encore à ce souvenir, elle mit la main sur ses yeux : ainsi jadis avait-elle fait quand l'un de ces papillons, volant trop près de son visage, avait ébloui ses regards.

Elle roulait sur son doigt une longue boucle, et elle dit d'une voix triste :

— Ah ! que je voudrais redevenir enfant, mon vieux Dominique !

Il secoua la tête et cracha sa chique. Le jet sûr de sa salive noire traversa la pièce sans éclaboussure et tomba dans le foyer.

— Je voudrais être morte, Dominique! tu m'entends? Morte.

Mais Dominique croisa les bras au-dessus de son crâne et fit avec ses index des signes singuliers : il croyait ainsi éloigner le mauvais sort. Dominique était superstitieux. Dominique n'allait jamais sans peur faire une visite pieuse à sa femme, enterrée dans un antique cimetière marécageux. A la Nouvelle-Orléans les morts n'ont pas de tombes souterraines : on ne peut pas creuser profondément le sol trop humide, et ils sont recouverts de tertres hauts. De grands cyprès les abritent, non pas rigides et droits comme ceux d'Europe, mais levant vers le ciel chaud leurs bras désespérés où pend l'éternelle mousse grise, moisie et emmêlée, qui fait songer aux chevelures qu'ont sans doute les mortes dans leurs sépultures fangeuses.

Et Dominique frissonna en regardant les longs cheveux vivants de Grâce qui se séparaient en mèches nombreuses et qui avaient la couleur de la brune et soyeuse vanille.

— Toi pas mourir! — dit-il avec émotion, dans son langage enfantin et naïf. — Toi vivre longtemps! longtemps après que ton vieux Dominique sera *kikiribout*[1].

— Ah! je t'aime bien, va, mon vieux Dominique!

Elle passa la main sur la tignasse crépue à l'odeur laineuse, et le nègre frémit de plaisir à cette blanche caresse.

— Allons, bonsoir! — dit-elle en sautant à terre. — Il est bien tard.

Dominique se moucha. Les coins de son vaste mouchoir d'indienne jaune étaient noués, pour contenir des sous, du tabac et lui remémorer plusieurs choses : son nez soufflait entre quatre cornes. Il s'étira, bâilla. Dans un coin de la cuisine il fureta, cassa un morceau de sucre, le grignota en singe âgé et gourmand. Il montra à Grâce, sur des rayons, les pots de confiture de figues vertes, de goyaves, alignés en bon ordre, ambrés, verdâtres ou rubis. Puis il prit dans sa

1, Mort.

main noire aux ongles violacés l'espèce de petit falot qui éclairait, fit le tour de son domaine, et, grimaçant, lippu, voûté, suivit Grâce, ombre légère. .

Pendant que Grâce et le vieux Dominique conversaient doucement dans la cuisine noire et rouge, enfumée et dorée, des voix assourdissaient leur vive dispute dans la rue déserte. Charlie avait à peine fait quelques pas lorsqu'il se trouva en face d'Antoine.

— Vous rentrez bien tard, monsieur! — dit celui-ci d'un ton sarcastique.

— Eh quoi! vous m'épiez!... De quel droit? — s'écria Charlie fou de colère et tout tremblant d'émotion.

Car il ne s'attendait pas à se trouver ainsi, ce soir même, si près de cet homme haï, lui encore tout brûlant des confidences de son amie.

— De quel droit? — répliqua Antoine, insolent. — Ce n'est pas à moi de vous le dire, si vous l'ignorez. Mais, en tout cas, je vous conseille de renoncer à vos assiduités nocturnes : elles compromettent madame Mirbel.

Charlie eut envie de le tuer. Il n'avait pas d'arme. Au moins l'étouffer! l'étrangler! Il crispa ses mains. Son sang vif lui montait à la face. Il bégaya :

— Je n'ai que faire de vos avis et les considère comme une insulte. Je vous enverrai demain mes témoins, et je préfère que les vôtres ne soient pas conciliants. Nous nous battrons! Le plus tôt sera le mieux.

— Soit! — dit Antoine avec hauteur et mépris, — à votre gré.

Ils se tournèrent le dos. S'ils étaient restés là une minute de plus, ils tombaient l'un sur l'autre à poings fermés, pour s'assommer et se mordre. Maintenant ils étaient un peu calmés par la pensée de ce duel proche qui leur causait à chacun un mauvais plaisir. Réciproquement, ils se jugeaient un dangereux rival, un ennemi. Bretteurs comme tous les jeunes gens de cette ville, et fils de gens qui adoraient se battre, l'idée de ce duel, qui pouvait être meurtrier, leur semblait désirable et les apaisait momentanément.

« Je le tuerai! — pensait Charlie ivre d'une fureur gran-

dissante et chevaleresque. — D'ailleurs, n'est-ce pas le seul et le vrai moyen de venger Grâce tout en la délivrant?... Je le tuerai. »

« Je donnerai à ce gamin la leçon qu'il mérite, — pensait Antoine, mortifié, rageur, mais moins irrité, ne pouvant pas croire que Charlie fût réellement l'amant de Grâce. — Je lui apprendrai à rester plus tard que moi chez ma maîtresse, et un bon coup d'épée l'empêchera pendant quelque temps de rôder autour des femmes qui m'appartiennent... »

Car il considérait Grâce comme sienne : tel un livre qu'on ne lit jamais, un objet relégué dans une armoire, une maison lointaine où l'on n'habite plus.



Grâce était au jardin, au milieu des fleurs. Les pieds nus dans des mules, les cheveux réunis sur le dos en une grosse natte, les bras libres, hors de l'ample et transparente camisole qui compose, avec une jupe à fronces, la « blouse flottante » des créoles, — elle savourait l'air matinal, la chaleur plus légère, les parfums plus frais de cette heure.

A l'instant du réveil joyeux qui rajeunit les choses, elle se sentait encore plus lasse et plus triste. Elle s'efforçait de ne songer à rien pour échapper à son obsédante pensée et au perpétuel combat qu'elle-même soutenait contre elle-même... Il y avait en elle deux âmes : l'une, simple, douce, résignée, fatiguée de chagrin et d'amour, aspirant au repos, à la paix, au silence; une âme si vieille, si meurtrie, si prête au renoncement, si lasse de peine, que Grâce courbait le dos et que ses mains tremblaient lorsqu'elle était hantée par cette âme-là; mais il y avait l'autre! l'autre âme jeune, avide de joie et de tendresse, l'autre âme amoureuse et vivante, révoltée, ardente de désir, et qui surgissait parfois si impérieuse, que Grâce la réprimait mal, — âme redoutable et instinctive.

Ces deux forces différentes se disputaient son être. Elle était tour à tour la proie de l'une ou de l'autre. Longtemps faible et alanguie, elle avait de brusques sursauts d'énergie et de passion; ils la laissaient plus découragée, plus morne... Elle était ainsi, ce matin. Elle allait à pas lents; elle soule-

vait les roses et les frôlait de son nez délicat, puis coupait les fleurs fanées avec des ciseaux brefs et luisants. Les citrons pendaient sous leurs feuilles vernies, comme des gourdes jaunes. Ses mains, de toucher les écorces mûres, restaient imprégnées d'un arome acide et désaltérant : elle flaira ses mains avec plaisir. Le jasmin exhalait, au jour, une moins puissante odeur que dans l'air sombre des nuits. Le jardin sentait le miel, la vanille, le poivre, le musc. Un magnolia se flétrissait auprès de boutons nouveaux, et, fauve et brunissant, offrait comme une étrange coupe de cuir. Les œillets ébouriffaient leurs pétales déchiquetés, et les roses, les roses amies, ruisselaient sur les murs, exubérantes de vie. Elles inclinaient leurs rameaux vers la jeune femme pensive et semblaient lui dire : « Respire-nous ; imite-nous ; fleuris, parfume et meurs, sans rêve, sans tristesse. Nous nous ouvrons, nous embaumons, nous nous effeuillons et nous mourons, pour renaître en d'autres roses, depuis qu'il y a des roses sur la terre... »

— Quoi ! — dit Grâce, confuse d'être surprise ainsi. — c'est vous, Francis ? si tôt ?... Votre femme...

Francis marchait vers elle d'un pas hâtif.

— Ma femme va bien, — dit-il.

— Alors qu'avez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien... c'est-à-dire... rassurez-vous... Charlie est là...

Ce préambule étrange et surtout l'aspect bouleversé de Francis émurent sinistrement Grâce, et après ces mots si simples : « Charlie est là », elle demanda, les dents serrées :

— Oh !... il est mort ?

Les ciseaux tombèrent à terre ; ils brillèrent, en angle acéré. Elle les regarda, stupide et anéantie.

— Non, grand Dieu ! blessé seulement, oh ! très peu.

Elle respira très fort.

— Il s'est donc battu ! — dit-elle.

Elle en avait eu la certitude en voyant, après ses confidences imprudentes à Charlie, arriver Francis, à cette heure inusitée.

— Ne craignez rien, — dit celui-ci, — et surtout, près de lui, ne laissez rien percer de votre inquiétude... J'étais témoin d'Antoine... Charlie a reçu un coup d'épée dans le poumon

droit. Il a voulu être transporté ici, être soigné par vous... Le docteur l'a déjà pansé...

— Où l'a-t-on mis? — dit Grâce. — Pourquoi ne pas m'avoir avertie tout de suite?

— Dominique nous a vus venir; affolé, il l'a fait porter dans la grande chambre inoccupée, au rez-de-chaussée... Votre mère dormait; on a cru que vous dormiez aussi... Et nous étions éperdus; nous ramenions le docteur... Je vais aller avertir votre mère. Ne vous hâtez pas. Le docteur n'a pas fini...

— Non, non! j'y vais; n'insistez pas, — dit Grâce. —

Elle fit un pas, puis s'arrêta :

— Et comment cela s'est-il passé?

— Ils se sont bien battus, — dit Francis à voix basse, en traversant le salon, — je vous l'assure! Tous deux sont remarquablement adroits à l'épée, habiles, très exercés. Mais Antoine était plus maître de lui que Charlie, qui paraissait fou de rage et perdait peu à peu tout sang-froid dans une frénésie inexplicable... Il cherchait visiblement à tuer son adversaire : c'est dans ce désir de plus en plus apparent qu'il a oublié le soin de sa propre vie, et l'épée d'Antoine alors l'a atteint au poumon...

— C'est très grave, n'est-ce pas? — dit-elle.

— On le sauvera, allez! Le docteur l'affirme.

Grâce entra dans la chambre. Dominique et Migueline avaient aidé le docteur. Charlie était couché. Il avait le visage un peu contracté; il ouvrit les yeux en entendant le pas de Grâce.

— Ah! ma chérie, — dit sa voix indistincte, — ma chérie!

— Ne parlez pas, — fit le docteur.

Grâce avait le cœur déchiré par une douleur maternelle. Elle prit la main du jeune homme, s'agenouilla près du lit. Il y gisait, jeune et beau. Tout était dans un désordre extrême. Migueline n'avait pu enlever assez vite les vêtements amoncelés à terre : Grâce vit qu'ils étaient pleins de sang. Des serviettes, des cuvettes, des bandes, des morceaux d'ouate, des fioles encombraient les tables et les chaises. Les instruments d'acier brillaient auprès de la trousse ouverte. Le docteur se lavait les mains... Grâce vit tout cela d'un œil hagard : elle

se détourna, et sa lourde tresse pendit de son épaule sur le lit. Ah! c'était ce que Charlie désirait tant, ce qu'il souhaitait si passionnément! Qu'elle soit près de lui si proche! Que ses cheveux l'entourent, que ses mains pressent les siennes, que leurs visages soient l'un contre l'autre! Qu'ils respirent tous deux le parfum de leur peau, de leur souffle confondus!

Ah! elle sentait une odeur de sang! Elle crut défaillir. Il avait les yeux fermés, les jambes raides sous la couverture, le cou nu dans l'entre-bâillement de la chemise passée à grand peine après le pansement : Migueline emportait l'autre, lacérée, coupée, déchiquetée... rouge! Grâce fut triste jusqu'à la mort.

La mère arrivait en larmes, pauvre masse gémissante. Elle franchit à peine la porte : impérieux et suppliant, le docteur coupa court à ses sanglots trop bruyants et à ses reniflements lamentables.

Grâce se releva. Avec précaution, elle posa la main pâle de Charlie sur le drap et, anxieuse, vint interroger le médecin.

— Nous l'en tirerons, — déclara-t-il énergiquement, — et il a de la chance!... J'espère qu'à présent il n'aura pas d'hémorragie interne... Avec six semaines de lit... des soins constants... Je vais vous envoyer une infirmière... La présence des gens aimés est peut-être au malade aussi funeste que salutaire... En tout cas, il faut une garde, quelqu'un qui ait l'habitude de tout cela. Vous ne sauriez pas le remuer, seulement... Cette garde, vous l'aurez dans une heure... Ne vous laissez pas abattre... Il a voulu être chez vous. Il y est... Ne vous dérangez pas, madame. A ce soir!...

Et, après quelques recommandations, il sortit.

Grâce vécut dans cette chambre, à genoux près de ce lit, des heures de détresse et d'agonie. N'était-ce pas par sa faute, à elle, que Charlie était en danger? Ah! s'il y échappait, par quel amour sans bornes elle l'enchanterait, le récompenserait!... Car elle faiblissait sous la tendresse, la pitié, le remords, la reconnaissance. Ce sang juvénile et versé pour elle, n'effaçait-il pas définitivement toute néfaste empreinte de la mémoire de Grâce et de sa chair? Et le honteux désir n'était-il pas à jamais entraîné vers l'oubli par le flot pourpré qui avait coulé de cette blessure et lavé tout le passé?...

Charlie sommeillait; il passa sa main sur les cheveux de son amie, et il dit dans un souffle faible :

— O bien-aimée!...

Alors Grâce pleura. Elle pleura, et ses larmes chaudes et non étanchées trempaient la batiste qui la vêtait, et ses nattes s'imprégnaient de gouttes chaudes et salées.

La garde, qui était arrivée, vint la remplacer. Elle était ronde, réconfortante, sous la housse de toile bise et le tablier dont la bavette dessinait sa poitrine rebondie. Elle avait une bonne figure. Elle arrangea tout, aligna les fioles, roula les bandes, empila le linge, puis elle renvoya Grâce en la rassurant :

— Bah! j'en ai vu revenir de plus loin que ça... surtout à son âge... On le guérira, ce joli garçon!

Grâce se pencha vers le malade. Il paraissait dormir. Elle eut le pressentiment qu'il guérirait. Et une sorte d'apaisement lui sembla descendre en elle et sur toutes choses. Elle sortit lentement.

Elle remontait sans bruit l'escalier lorsqu'elle croisa sa mère qui lui dit, tout essoufflée, à voix amortie :

— Va donc voir ce qui se passe en bas. J'ai vu par la fenêtre Antoine qui voulait entrer et Dominique qui lui barrait la porte. Il ne faut pas qu'ils se disputent : si Charlie entendait!... Dominique a le diable au corps...

Grâce n'écoutait plus. Raide, les mains crispées, le pas inégal, elle se dirigea vers le vestibule. Elle croyait porter sur le front une pierre qui pesait de plus en plus lourd, et qu'elle allait succomber sous son poids.

Elle vit la porte ouverte. Dominique, hostile, hargneux, la barrait de ses bras étendus et secouait obstinément la tête. Antoine, impatient, le sommait au moins de répondre, d'aller prévenir qu'il était là. Mais le vieux nègre faisait le sourd. Il défendait la maison contre ce qu'il sentait être l'ennemi, avec une tenace et secrète terreur.

— Ah! vous enfin, madame! — dit Antoine. — On m'interdit votre seuil! Je viens prendre des nouvelles de mon adversaire que je suis désespéré d'avoir blessé si gravement. Je voudrais vous parler un instant, vous dire...

Dominique tourna vers Grâce sa figure suppliante.

— Laisse-le entrer, Dominique! — dit-elle faiblement.

Antoine fit un mouvement; Dominique ne bougea pas.

— Laisse-le entrer! — ordonna Grâce d'une voix plus forte.

Le vieux nègre se courba. Il laissa tomber ses bras et, désespéré, il s'en alla vers sa cuisine en marmottant entre ses grosses lèvres un judicieux proverbe créole :

— Zaffaires cabri pas zaffaires mouton...

Grâce marchait près d'Antoine comme dans un songe. Elle éprouvait un étrange effroi, — le même qu'en découvrant, petite fille, dans les orangers, la terrible chenille cornue d'où naît le plus beau papillon pourpre et or : mélange d'horreur, d'épouvante, d'admiration mystérieuse.

Ils allèrent en silence jusqu'au jardin. Elle s'arrêta en face de lui, émue, frémissante. Elle aurait voulu lui crier qu'elle le détestait, qu'elle le méprisait, qu'elle le chassait! Elle ne dit rien.

— Pardonnez-moi — dit Antoine — le chagrin et l'inquiétude que je vous cause. Votre jeune cousin m'a provoqué; il voulait me tuer, je vous le jure; c'est en me défendant que je l'ai atteint... Je ne cherchais qu'à le ménager.

— Je sais, — dit Grâce.

Elle le contemplait, très droite, très pâle. Sous sa chevelure dépeignée, en désordre, ses traits étaient défaits et ses joues rougies de larmes. Sa blouse était souillée, fripée, dégrafée. Mais il regardait tour à tour ses pieds nus sortant à demi des mules étroites, et ses yeux qui étaient verts extraordinairement, d'un vert vivace de feuillage. Elle le contemplait fixement. Rien de civilisé ne restait en elle. Échevelée, à peine vêtue, elle était sauvage et presque animale.

Un irrésistible tourbillon balayait en elle tous les sentiments développés par l'éducation et la famille. Sa nature farouche et ardente reparaissait au milieu d'un bouleversement suprême. Elle haïssait, elle adorait. Elle aurait voulu ne pas être. La voix changée, très rauque, elle dit :

— Vous n'êtes pas blessé? Vous n'avez rien?

— Rien, — dit-il, sans bouger, admirant la beauté terrible de cette femme.

Elle était secouée d'un grand frisson. Elle voyait Antoine à la place de Charlie, sanglant, inanimé, mort peut-être.

Elle leva les bras, avec un cri d'épouvante :

— Ah ! s'il t'avait tué !...

Il la reçut sur sa poitrine, enfin vaincue et toute pantelante. Elle cacha son visage sur l'épaule du dominateur. Elle se cramponnait à lui. Elle éprouvait enfin le bonheur et sa paix immense, un bien-être, un oubli divin qu'elle avait cru ne plus jamais connaître. Orgueil, ressentiment, douleur, remords, loyauté, tendresse, tout était refoulé par l'amour triomphant. Sauf lui, rien n'était plus.

Antoine souleva la tête de l'amante reconquise. Il regarda tout au fond des yeux verts, et il comprit que la lutte était finie et que l'esclave amoureuse revenait au joug de son maître.

GÉRARD D'HOUVILLE

LA RÉFORME TUNISIENNE

La Tunisie est sur la sellette. On discute ses finances, son commerce, son administration. Jusqu'à présent, tout le monde chantait les louanges du Protectorat, les mérites de l'autonomie tunisienne. On propose aujourd'hui de rattacher la Tunisie au ministère des Colonies. Non pas qu'on entende toucher au Protectorat ou même à l'autonomie. Il ne s'agit que de leur donner « les directions nécessaires ». Et, comme les affaires tunisiennes, vues de Paris, n'apparaissent point exactement sous le même angle que vues de Tunis, il arrive que les questions dont les Tunisiens se préoccupent le plus, sont précisément celles dont, à Paris, on s'occupe le moins.

Il est pourtant une question qui s'impose à tous : il va falloir, dans quelques semaines, procéder à la réélection de la Conférence consultative : sous quelle législation électorale ? Il est universellement reconnu qu'il est impossible de le faire avec la législation actuelle. C'est que le Protectorat tunisien est un État très jeune qui a marché très vite : l'extrême rapidité de son évolution a constamment devancé les institutions successives dont on l'a doté ; à peine mises en pratique, ces institutions se trouvaient insuffisantes et démodées. Songez qu'en moins de vingt-six ans la Tunisie a passé de la barbarie turque à la civilisation française et que son organisa-

tion politique, de 1881 à 1904, a franchi par de courtes étapes la distance qui sépare un pachalik ottoman d'un gouvernement représentatif. Comment s'est faite cette évolution, quelles en ont été les étapes, quelles sont aujourd'hui les défectuosités du régime en vigueur, comment faut-il s'y prendre pour mettre ce régime en harmonie avec le développement actuel de la colonie tunisienne? Toutes questions urgentes et graves.

***

Le suffrage universel existe en Tunisie ; il y est depuis longtemps pratiqué. Même il est assez curieux de constater qu'il y fut établi avant l'occupation française, par les pachas et les beys, qui, dans chaque colonie européenne de Tunis, faisaient élire par tous les nationaux les « députés de la nation ». Le premier corps élu qu'institua l'occupation française, la Chambre de commerce, procédait également du suffrage universel; de même les nouveaux corps électifs qui furent créés à mesure que s'organisa le Protectorat. Enfin, le 23 avril 1896, M. Millet, résident général, compléta l'organisation électorale de la Régence, en donnant le droit de suffrage à tous les citoyens français de la colonie. A l'heure actuelle, tout Français majeur, de vingt-cinq ans et non privé de ses droits politiques, est inscrit sur une liste électorale et jouit du droit de vote.

Donc, en principe, le suffrage universel existe en Tunisie. Mais c'est un suffrage à compartiments, où tous les votes n'ont pas la même valeur et où l'on voudrait que tous les élus n'eussent pas les mêmes droits. La Tunisie possède, comme la France avant 1789, trois classes de citoyens, répartis en trois « ordres » distincts, dont deux privilégiés. Et la question qui se discute aujourd'hui, par un singulier recommencement de l'histoire, reproduit en tout petit, *mutatis mutandis*, la querelle par laquelle commença la Révolution : vote « par ordre » ou « par tête ».

Il est hors de doute que l'organisation actuelle fut, à son heure, un grand progrès. Lorsque, en 1881, après l'occupation, naquit le Protectorat, la Tunisie était encore très loin morale-

ment de la France. On la comptait toujours parmi « les Échelles du Levant », et ce n'en était pas la moins turque. Il ne s'y trouvait guère que sept cents Français, tous commerçants, presque tous « vieux Tunisiens », soumis — et attachés — au régime des Capitulations qui les constituait en « Nation française », communiquant avec le Bey par l'intermédiaire des « députés de la nation », avec la France par l'intermédiaire du Consul. Aujourd'hui, la Tunisie compte, en dehors du corps d'occupation, plus de 29 000 Français, dont plus de 7 000 majeurs de vingt-cinq ans, inscrits aux listes électorales et divisés en trois ordres, savoir : 1 130 électeurs agricoles, quelque chose comme l'ordre des seigneurs-terriens, la noblesse ; 1 380 électeurs commerciaux, l'aristocratie d'argent ; et 4 500 « divers », non agricoles, non commerçants, moitié fonctionnaires et moitié « commun des martyrs », une façon de Tiers-État. Le changement est grand, mais ce n'est pas le seul. Avant l'occupation française il n'existait, cela va sans dire, rien qui ressemblât à un journal. Il se publie aujourd'hui en Tunisie, sans parler des revues et brochures, une vingtaine de périodiques, où toutes les opinions et tous les intérêts — voire toutes les rancunes, — peuvent se produire d'autant plus à l'aise qu'en débarrassant les journaux de l'entrave du cautionnement, le Résident actuel a mis la presse tunisienne sous le régime de notre loi de 1881.

Ce n'est pas sans quelques tiraillements que la Tunisie, en moins de vingt-cinq ans, a passé de la barbarie turque à la civilisation. Mais, somme toute, l'évolution s'est faite paisiblement, ou à peu près, grâce au fait initial qui a déterminé le caractère de notre occupation : nous n'avons pas *pris* la Tunisie ; nous l'avons *acquise*. Notre occupation ne fut pas une guerre, mais une simple prise de possession. Nous n'avons pas fait figure d'oppresseurs, mais de protecteurs bienfaisants. Les ménagements nécessaires nous obligèrent de donner à notre domination le caractère éminemment diplomatique du Protectorat, qui a fait le salut et la fortune de la Tunisie. Non seulement il lui a épargné les calamités et les ressentiments de la conquête, les secousses de l'insurrection ; non seulement il lui a donné la paix intérieure et la sécurité ; mais la Tunisie n'a point connu les juridictions exceptionnelles, ni

le régime des colonnes et ses conséquences, et elle n'a connu qu'un instant, et tout à fait accidentellement, les entraves bureaucratiques, les chinoiseries des rattachements ministériels, le gouvernement indirect et lointain de l'antichambre et du couloir.

A l'intérieur, la Tunisie n'eut pas à subir non plus le bouleversement soudain des institutions, la substitution brusque d'une administration étrangère à l'administration indigène, l'invasion subite des fonctionnaires coloniaux. Obligée par l'article 4 du traité de Ksar-Saïd à respecter les traités existant entre la Tunisie et les autres Puissances, la France ne pouvait toucher que progressivement, et par voie diplomatique, au régime des Capitulations. La transition dut se faire sans secousses, régulièrement, avec beaucoup de temps et de patience. Ainsi ménagée, l'évolution ne pouvait manquer d'être pacifique. A ses débuts, le Protectorat ne s'occupa guère de colonisation. La Tunisie, à ce moment, n'était, comme on le disait officiellement, « qu'une affaire diplomatique ». Le Résident n'avait qu'à négocier, à préparer l'abrogation progressive des Capitulations, à contenir les prétentions des colonies étrangères, — des « Nations », comme on disait alors. La seule « Nation française », n'ayant affaire qu'au Protectorat et non plus au gouvernement beylical, avait disparu en tant que corps constitué et n'avait plus de députés. On lui donna une Chambre de commerce. dénuée de toute compétence politique et maintenue strictement dans les limites de son domaine professionnel.

Ce fut pour la colonie une grosse déception. Elle avait espéré beaucoup de l'occupation française. Il lui semblait qu'elle devait bénéficier la première de notre domination, qu'elle devait être, elle aussi, dominante, privilégiée, supérieure en droits aux autres colonies européennes. Et M. Cambon, préoccupé avant tout, et avec raison, de l'œuvre primordiale, qui était l'établissement même du protectorat, devait lui prêcher la patience, la modestie, l'abnégation même, lui rappelant qu'elle était la dernière venue. la moins nombreuse. A quoi la Chambre de commerce répondait qu'elle ne comprenait pas qu'on lui fît regretter le gouvernement du Bey.

La lutte s'engagea, vive et presque violente, entre la

Chambre de commerce et le Résident. La Chambre avait pour elle qu'elle était le seul corps élu du pays et que, d'ailleurs, l'élément commercial constituant presque à lui seul toute la population française, elle représentait, autant que faire se pouvait, la colonie. Elle finit par avoir raison du Résident à force d'habileté patiente et de ténacité. Cette victoire marqua l'entrée en scène de la colonie, revendiquant — et obtenant — des droits, exerçant en fait une action directe sur les affaires publiques.

Mais à côté de cet élément commercial qui préexistait à la conquête, une autre catégorie survenait, riche, puissante. Ruinés ou menacés par le phylloxéra, les gros viticulteurs français se jetaient sur la Tunisie comme, vingt ans auparavant, s'étaient jetées sur l'Algérie les victimes de l'oïdium. Et comme le Protectorat, pacifique et incontesté, garantissait à la Tunisie la paix et la sécurité, les capitaux affluèrent. Pour l'acquisition de grands domaines et la création d'immenses vignobles, près de deux cent millions d'argent français, en moins de deux ans, passèrent la mer. Ces nouveaux venus n'étaient pas les premiers venus, tant s'en faut : appartenant tous à l'une des quatre ou cinq aristocraties qui se disputent, en France, le haut du pavé, ils entendaient que l'on comptât avec eux. L'importance de leurs domaines, la supériorité toute-puissante de leur richesse sur la misère arabe donnaient à leur situation quelque chose de seigneurial. Parmi ces puissants, figuraient des sociétés de grande envergure : l'Enfida, l'Oued-Zarga, etc. Leurs intérêts communs, — et surtout la préoccupation de défendre le vignoble tunisien contre l'invasion possible du phylloxéra, — les rapprochèrent dès le premier jour et les firent se grouper en syndicats. A côté de l'ordre ancien du commerce, naquit un ordre nouveau qui revendiqua et bientôt obtint une supériorité sur le commerce lui-même.

Dès lors il fallut modifier l'institution primitive du Protectorat. L'œuvre diplomatique, déjà faite aux trois quarts, se poursuivait sans efforts, et, pour ainsi dire, toute seule. L'œuvre administrative, au contraire, commençait, de jour en jour plus épineuse : les difficultés intérieures surgissaient, se multipliaient. Les intérêts nouveaux entraient en lutte ; des

réclamations, des revendications se formulaient. Il fallait aviser.

Le successeur de M. Cambon était un administrateur de carrière ; mais, frotté de diplomatie à l'école de Jules Simon, il se rendait compte qu'il ne pouvait guère compter sur l'administration des Affaires étrangères qui, n'ayant pas encore la pratique du Protectorat, éparpillait les responsabilités, consultant, sur la moindre vétille, tous les ministères approximativement compétents ; sans parler du Résident et du Bey, la Tunisie passait par les mains d'une douzaine de gouvernements, — lesquels s'entendaient rarement entre eux. D'autre part, les relations qui s'établissaient, spontanément et presque au hasard, entre la Résidence et les corps constitués, chambres ou syndicats, avaient quelque chose de confus et d'incohérent. Ces consultations, à peu près fortuites, prenaient parfois un caractère de fantaisie imprévue, le président du syndicat répondant à lui tout seul pour ne pas importuner ses collègues en les convoquant. Si bien que M. Massicault écrivait à son ministre : « Ces réponses ne sont, le plus souvent, que l'écho des opinions et des intérêts de deux ou trois colons. » Ces rouages mal agencés se heurtaient ; le Résident se sentait mal équilibré sur un terrain peu stable. Aussi M. Massicault voulut-il avoir auprès de lui, pour le couvrir, une autorité plus réelle, plus collective et cependant maniable, quelque chose de décoratif et de commode à la fois. De ce désir, naquit la Conférence consultative.

Au début, ce ne fut rien de bien imposant. L'institution n'eut pas les honneurs d'une investiture solennelle, pas même ceux d'une création officielle par décret. Elle sortit modestement et sans bruit d'une lettre de Paris, en date du 24 octobre 1890, où il était dit en réponse aux propositions de Massicault « qu'il semblerait utile que le Résident général réunît, à des époques fixes, les représentants de la colonie pour prendre leur avis au sujet des questions touchant à leurs intérêts agricoles, industriels et commerciaux ». Cette formule prudente ne spécifiait pas quels seraient ces « représentants », mais la lettre reconnaissait implicitement deux « ordres » : l'Agriculture et le Commerce.

M. Massicault ne tenait point à élaborer une constitution

monumentale, à chaux et à sable. J'ai dit, à cette même place, — 15 avril 1897 — comment il définissait son œuvre : une simple *couverture*, forte, mais souple. Le nom qu'il lui donna l'encadrait exactement dans les limites étroites de ses attributions. Ce ne devait pas être une « chambre », pas même un « conseil », mais une simple « conférence », qui n'aurait point à donner son avis sans qu'on le lui eût demandé. D'ailleurs, peu ou pas d'élections. C'était déjà trop que la Chambre de commerce fût élue. Les syndicats agricoles, simples associations privées, nommaient eux-mêmes leurs bureaux. Aux délégués du Commerce et de l'Agriculture, M. Massicault adjoignit les présidents et secrétaires français des municipalités principales; plus quelques chefs de service, en nombre suffisant pour assurer le Résident d'une majorité. Telle quelle, cette institution fonctionna pendant quelques années à la satisfaction générale. Elle n'était point gênante ni même indiscrète, répondait avec convenance et modestie aux questions qu'on voulait bien lui poser et ne se hasardait point à en poser elle-même, encore moins à formuler des vœux téméraires; en somme, une conférence de tout repos.

Ce furent les Résidents eux-mêmes, qui, pour y pouvoir prendre un appui dont ils avaient besoin, s'efforcèrent de lui donner un peu plus de consistance et de poids. M. Massicault s'en servit pour se défendre de son mieux contre les empiètements parlementaires et la faiblesse ministérielle. M. Rouvier, plus heureux, y trouva l'appui suffisant pour éviter de soumettre au Parlement français la question des ports tunisiens. Ce furent les beaux jours de la Conférence, son apogée. Elle commençait à faire parler d'elle; ses membres devenaient personnages d'importance : tout le monde voulut en être.

A côté des gros syndicats qui monopolisaient la représentation de l'Agriculture, des syndicats d'occasion se formèrent, à seule fin d'être représentés. On en vit surgir qui, composés de trois colons, députèrent deux délégués. Un autre ne se réunit qu'une fois et, lorsque ses délégués prirent place, le syndicat n'existait déjà plus. Il y eut surabondance de candidatures, compétitions, polémiques, gros mots et petits scandales. A Sousse, les élections furent par deux fois annulées; à la seconde fois, l'annulation arriva trop tard : les invalidés

avaient déjà siégé. La Conférence, d'autre part, s'émancipait, devenait houleuse, menaçait de tourner en une façon de Parlement au petit pied, de sorte qu'après une expérience peu encourageante, M. René Millet la « réorganisa » (23 février 1896).

Le point essentiel de la réforme, c'est qu'à côté des deux catégories anciennes, des deux ordres officiellement reconnus, elle en créait un troisième : « le Troisième Collège ». Rien n'était plus juste. A côté des 1 200 agriculteurs et commerçants représentés à la Conférence, plus de 3 000 citoyens français pouvaient réclamer la qualité d'électeurs, mais, n'appartenant pas aux deux catégories privilégiées, n'étaient pas représentés. Donc, après cette réorganisation, la colonie tunisienne fut divisée en trois catégories distinctes : les Agriculteurs, les Commerçants et... les autres, le Troisième Collège. Ce Tiers-État nouveau comptait moitié environ de fonctionnaires, de petits fonctionnaires surtout. La Résidence pouvait être sûre d'avoir, grâce à leurs délégués, une majorité — les Tunisiens disaient : *docile*. C'était se donner trop d'avantage. Trop bien jouer est parfois une faute. M. Millet en fit l'épreuve. L'opposition, en minorité dans la Conférence, n'abdiqua pas et tout simplement se déplaça, se concentra dans les Chambres d'Agriculture et de Commerce où elle était chez elle et où le Résident n'entrait pas. Les deux Chambres — la Chambre d'Agriculture surtout — se campèrent en face de la Conférence, déclarèrent que, domestiquée et déconsidérée, celle-ci ne représentait plus la colonie. Cette tactique avait l'avantage d'annihiler le Troisième Collège qui, n'ayant pas l'organisme permanent d'une Chambre élue, ne possédait aucun moyen d'action en dehors de la Conférence.

Les « agrariens », plus mécontents de la réforme que les commerçants parce qu'ils y perdaient davantage, avaient pris la tête de l'opposition. Ils avaient une certaine supériorité de considération et de prestige, un état-major ardent et distingué. Surtout, ils avaient pour eux le mécontentement que soulevaient dans la population certaines conceptions gouvernementales : l'impôt vexatoire des prestations, l'arabophilie excessive de certains hauts fonctionnaires, l'arrière-pensée du Résident qui prétendait constituer, pour faire contrepoids à la

colonie, une aristocratie musulmane. Aussi la lutte fut-elle très vive et le Protectorat en pâtit, car, dans ces querelles entre la Colonie et le Résident, c'est toujours le Protectorat qui paie les fautes. Les incidents pittoresques, mais peu diplomatiques, dont s'égayèrent les solennités de l'inauguration du monument de Jules Ferry, n'étaient point pour relever le prestige de l'institution. Ce ne fut pas une aventure banale que celle des ministres venus tout exprès de France pour recevoir, à bout portant, dans les harangues officielles et publiques, l'expression franche mais peu ménagée d'un intense mécontentement et pour assister, le même jour, devant toute la population tunisienne — qui semblait y prendre beaucoup de plaisir — à l'échange entre le Résident et la Chambre d'Agriculture d'une volée de « ces bons coups de poing qui entretiennent l'amitié », selon l'expression par laquelle M. Millet lui-même, au cours de cette cérémonie, caractérisa la conversation. Ces compétitions, ces disputes de personnes jetèrent le désarroi dans le pays. Comme on se battait principalement sur des questions d'amour-propre, les rancunes devenaient féroces. Si bien qu'après le départ de M. Millet, il fallut six mois d'un intérim purement administratif, six mois d'un gouvernement neutre et volontairement effacé pour laisser tomber toutes les agitations, s'apaiser toutes les colères.

Aujourd'hui, le calme est revenu. Les questions irritantes — prestations, cautionnement des journaux, etc., — sont résolues. Entre la colonie et le Résident, les relations normales se sont rétablies avec, en plus, une nuance de cordialité. Reste à résoudre ce qu'on peut appeler « la question constitutionnelle », c'est-à-dire la composition de la Conférence consultative, son mode d'élection, son fonctionnement.



Le vice flagrant du système actuel, c'est que tous les suffrages n'ont pas la même valeur. Si l'on calcule la puissance électorale de chaque suffrage en divisant le nombre des élus par celui des électeurs, on trouve que le vote d'un agriculteur

vaut 0,00885; celui d'un commerçant 0,00870; celui d'un électeur du Troisième Collège 0,00154 seulement, c'est-à-dire presque six fois moins que celui des deux autres : les Agriculteurs ayant dix représentants, les Commerçants douze, le Troisième Collège devrait en avoir quarante; or, il n'en a que sept. Les privilégiés avouent l'inégalité, mais ne la croient point injustifiable. Ils allèguent qu'ils représentent, dans la colonie, des intérêts, des capitaux, des droits acquis bien autrement considérables que ceux du Troisième Collège et que, par conséquent, ils doivent avoir une plus large part d'influence et d'action sur les affaires publiques. Ils admettraient qu'il fût accordé quelques sièges de plus au Troisième Collège. Mais ce dont ils ne veulent pas entendre parler, c'est que toutes les catégories soient fondues en une seule masse électorale. Le jour où la question du vote par tête s'est posée, les deux ordres privilégiés ont réuni, hors session, leurs délégués à la Conférence et, dans cette séance particulière, ils ont émis un vœu pour le maintien du *statu quo*, concédant toutefois l'élection directe des délégués par tous les membres du collège et consentant à ce que chaque collège eût le même nombre de délégués.

Les groupes du Troisième Collège ont fait remarquer que cette « réforme » constituerait une aggravation de la situation actuelle, en consacrant officiellement la séparation de la colonie en trois ordres; que les quatre mille cinq cents électeurs du Troisième Collège n'auraient que douze représentants alors que les deux mille cinq cents électeurs des deux autres collèges en auraient vingt-quatre. En conséquence, le Troisième Collège demandait que la Conférence consultative fût élue au suffrage universel direct, sans distinction entre les électeurs et sans catégorie d'éligibles, admettant d'ailleurs la division de la Régence en deux circonscriptions — Nord et Sud — proportionnellement représentées.

Les privilégiés protestèrent vigoureusement, l'Agriculture faisant bloc et le Commerce se divisant quelque peu. Tous deux repoussaient la fusion électorale avec le Troisième Collège, parce que « cette fusion pouvait avoir pour résultat de faire élire des délégués qui, n'étant point commerçants ni agriculteurs, n'auraient point qualité pour représenter le Com-

merce ni l'Agriculture ». Ces protestations étaient inspirées par une crainte qui pouvait, à la rigueur, n'être pas absolument vaine. Il était possible, en effet, que, blessé de l'hostilité dédaigneuse qu'on lui témoignait, le Troisième Collège ripostât en abusant de son énorme supériorité numérique pour écraser ses adversaires et les priver de toute représentation. Aussi des esprits conciliants et avisés proposèrent-ils une transaction. La *Dépêche Tunisienne* exposa, le 12 décembre 1903, un projet qui, consacrant le principe de l'élection directe et supprimant le particularisme des trois collèges, conservait cependant les catégories d'éligibles et réservait à l'Agriculture, au Commerce et au Troisième Collège un tiers des sièges pour chacun.

Il est regrettable que cet expédient si conciliant et si sage, suggéré, dit-on, et en tout cas approuvé par le Résident, n'ait pas aussitôt réuni l'assentiment de tous les intéressés. Il eût mis fin à une situation de malaise. Mais les intérêts froissés ont plus de ténacité que de clairvoyance. Les représentants actuels de l'Agriculture et du Commerce jouissent d'une sorte d'inamovibilité qui pourrait être menacée si la masse des électeurs leur préférait d'autres éligibles de la même catégorie. Aussi, pendant que tous les groupes du Troisième Collège acceptaient cette solution et que la fraction la moins intransigeante du Commerce s'y résignait, les « agrariens » s'y déclarèrent résolument hostiles. Une partie des commerçants suivit leur exemple. Le 18 décembre 1903, la Chambre d'Agriculture, réunie par convocation spéciale, vota un ordre du jour par lequel « elle se refusait à admettre que la représentation des intérêts agricoles au sein de la Conférence fût livrée à la merci d'électeurs étrangers à ces intérêts ».

Cette procédure et cette déclaration donnaient au différend son véritable caractère. L'Agriculture prenait officiellement position, posait en principe sa qualité d'ordre distinct, délibérant et agissant par l'intermédiaire d'une Assemblée à peu près indépendante, laquelle se convoquait spontanément, négociait et, au besoin, entrait en lutte avec le Gouvernement comme l'avait fait autrefois la Chambre de commerce contre M. Cambon, comme l'avait fait récemment la Chambre d'Agriculture contre M. Millet. Aussitôt voté, l'ordre du

jour fut porté au Résident. Et, le Résident n'ayant pas admis ces revendications, la Chambre d'Agriculture tint le jour même une seconde séance et vota une seconde motion qui se terminait ainsi : « La Chambre estime que, si le Gouvernement veut transformer la Conférence consultative en Assemblée politique, les principes démocratiques et la loyauté lui créent le devoir d'appliquer intégralement le suffrage universel sans catégories ni d'électeurs ni d'éligibles. »

Cet ultimatum, qui posait l'alternative du tout ou rien, déplaçait la question, la portait sur le terrain politique et rendait toute réforme impossible en proposant une solution extrême qu'on était à peu près sûr de voir rejeter à Paris. Proposer le suffrage universel direct, sans catégories d'électeurs ni d'éligibles, c'était donner à la réforme projetée un caractère politique, et même révolutionnaire, qui ferait tout échouer. Et, de fait, la manœuvre réussit ; elle a abouti à l'ajournement de la réforme et au maintien provisoire du *statu quo*.

L'Agriculture et le Commerce continuaient de se constituer en « ordres » distincts. La *Tunisie française*, journal de la Chambre d'Agriculture, déclarait que « les agriculteurs avaient le droit de *n'être représentés que par leurs pairs* ». Le *Promeneur* protestait que « les intérêts agricoles et commerciaux ne voulaient pas être représentés par des élus *qui n'appartiendraient pas à leurs catégories* ». Toute fusion avec le Troisième Collège était hautement répudiée. Il était impossible que le Troisième Collège ne répondît pas aux déclarations exclusivistes des groupes privilégiés. Et ce ne fut pas, cependant, le Troisième Collège qui répondit. La protestation fut faite au nom de « *tous les groupes républicains* de la Régence », réunis en assemblée plénière, qui réclamèrent le suffrage universel direct, sur une liste électorale unique, sans distinction de catégories d'électeurs ou d'éligibles.

La question ainsi posée, il était inévitable que le Protectorat en pâtît. En de semblables luttes, le premier mouvement des partis est d'appeler à leur aide les influences et les pouvoirs de la métropole. En querelle avec M. Millet, la Chambre d'Agriculture avait provoqué l'immixtion parlementaire, l'intervention de la Commission du budget. Aujourd'hui, c'est

également aux pouvoirs métropolitains qu'elle a demandé secours. La partie adverse usa des mêmes procédés et fit appel aux mêmes influences de la métropole, à la Ligue de l'Enseignement surtout, et à la Commission du budget. Le rapport de M. Chautemps prouve que leur action n'est pas demeurée inefficace, mais non sans quelque danger : sous prétexte de soustraire la Tunisie à la « direction réactionnaire » du quai d'Orsay, on propose de l'annexer au Pavillon de Flore, ce qui serait, quoi qu'on en dise, la suppresion déguisée, mais réelle, du Protectorat.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, de part et d'autre, ayant introduit la politique dans le débat, on y apporte la passion et les vivacités d'usage dans les conflits politiques. De la meilleure foi du monde, le rapport de M. Chautemps tombe en des exagérations flagrantes. Et cette querelle d'attributions qu'on institue entre deux ministères, ou plutôt entre les bureaux de deux ministères, paraît n'avoir pas uniquement pour cause et pour but les intérêts tunisiens ; elle les menace plus qu'elle ne les rassure. La Tunisie tient fermement au Protectorat ; elle sait qu'elle lui doit beaucoup : elle le considère comme sa meilleure garantie de paix et de prospérité. D'ailleurs, avant la question du « rattachement », il faut, d'urgence, résoudre la question électorale. La Conférence devant siéger en avril prochain, en mai au plus tard, il n'est que temps de lui donner sa loi constitutionnelle, c'est-à-dire de régler sa composition et son mode d'élection, — ses attributions demeurant absolument inchangées.

A moins qu'on ne veuille perpétuer en Tunisie les querelles intestines, il faut renoncer aux décisions extrêmes et aboutir à une transaction acceptable pour les deux partis. Un *modus vivendi* sur lequel l'apaisement puisse se faire n'est point difficile à trouver. Aux débuts du Protectorat, il était tout naturel qu'on fît à l'Agriculture une situation prépondérante. Les « grands colons », prenant à coups de millions possession du sol tunisien, constituaient une sorte d'armée d'occupation pacifique. Ils représentaient, à ce moment, mieux et plus que personne, la colonie française. Aujourd'hui, ce qu'il faut encourager, c'est la petite colonisation, le travail, la main-d'œuvre, l'élément ouvrier qui devient de plus en plus

indispensable à la Tunisie et qui, par conséquent, doit être représenté, Si donc il ne serait pas juste de trop enlever à l'Agriculture, il ne faut pas non plus trop refuser au travail, c'est-à-dire au Troisième Collège. Il faut et il suffit que chaque parti fasse et obtienne des concessions.

Plusieurs combinaisons ont été déjà proposées : l'une d'elles paraît équitable et logique. Aux uns, on concéderait le maintien du vote par catégories ; aux autres, l'égalité de représentation et la parité des suffrages. On incorporerait aux groupes agrariens et commerçants ceux des membres du Troisième Collège qui s'y rattachent par leur profession. Pour faire partie du « Collège agricole », il ne serait plus nécessaire d'être patron inscrit à la Chambre d'Agriculture. L'ouvrier rural aurait ses droits électoraux tout comme le propriétaire. Quiconque, par sa profession, appartiendrait à l'agriculture, serait électeur dans sa catégorie. De même, la main-d'œuvre commerciale entrerait dans la catégorie, dans le Collège commercial, employés, ouvriers, marins, etc. Le Troisième Collège, alors, ne serait plus, comme il est aujourd'hui, une sorte de « reliquat », composé du rebut des deux autres. Il ne comprendrait plus que trois catégories nettement définies : les professions libérales, les fonctionnaires, les rentiers.

A cette organisation de la Conférence, les Chambres d'Agriculture et de Commerce perdraient peut-être quelque chose. Mais elles y gagneraient aussi. N'étant plus, comme aujourd'hui, la représentation unique, exclusive, de l'Agriculture et du Commerce, ces Chambres cesseront d'être des assemblées politiques, des « sous-conférences », discutant et reprenant les votes de la Conférence et les actes du Gouvernement. Mais, rentrant dans leurs attributions professionnelles, elles rendront plus de services et ne s'exposeront plus aux foudres de la Commission du budget : on ne les traitera plus de « puissances d'ancien régime, tyrans de la Tunisie ».

La formule de cette combinaison devient alors un simple calcul d'arithmétique. Si l'on se reporte au recensement de 1901, la population française de Tunisie figure au tableau de « répartition par professions » avec les chiffres suivants :

1° *Agriculture :* propriétaires ruraux et personnel des exploitations rurales (hommes seulement)	2 101
2° *Industrie :* métiers, mines, entreprises de travaux. .	3 157
3° *Transports :* chemins de fer, camionneurs, marins.	918
4° *Commerce :* ventes, banques, courtiers, assurances, hôtels, etc.	2 168
5° Police	622
6° Administrations publiques	2 380
7° Professions libérales : barreau, médecins, clergé, magistrature, etc.	966
8° Rentiers et propriétaires	410
9° Sans profession	195
TOTAL	12 917

Le Collège agricole devra comprendre la première catégorie et peut-être une petite partie de la huitième. Il compterait donc environ de 2 200 à 2 300 têtes ; le Collège commercial, comprenant les numéros 2, 3 et 4 en aurait environ 6 250 ; le Troisième Collège 4 550.

Tous ces recensés ne sont pas des électeurs. Les chiffres devront être un peu réduits si l'on exige, comme il est probable, deux ans de séjour ou d'exercice de la profession. Par contre, l'abaissement de l'âge électoral à vingt et un ans augmentera sensiblement le nombre des électeurs. Mais la proportion entre les catégories ne variera guère. On peut calculer qu'il y aura de 8 à 9 000 électeurs, dont environ 2 000 pour l'Agriculture, 4 000 pour le Commerce, 3 000 pour le Troisième Collège. En prenant pour base l'attribution d'un délégué pour 300 électeurs, la Conférence devrait se composer d'une trentaine de membres.

Si chaque collège obtenait un nombre de délégués rigoureusement proportionnel à son importance, l'Agriculture n'en aurait que 7 ; le Commerce en aurait 13 ; le Troisième Collège, 10. Mais c'est une transaction qu'il s'agit de faire, en donnant satisfaction à tous les intéressés, et il est juste de reconnaître que l'Agriculture, jusqu'à ce jour prépondérante, subirait une trop forte diminution, presque une déchéance. Il convient aussi de reconnaître que par l'importance des intérêts, par le mérite et même par l'éclat des services rendus, l'Agriculture a droit à un traitement de faveur. Aussi, dans

une pensée de conciliation, d'équité, de justice, il faudrait admettre pour chacun des trois groupes l'égalité de représentation.

Aussi bien, dans les circonstances actuelles, une pareille affaire ne saurait se traiter avec une rigueur mathématique. C'est une question de convenances et non point de chiffres. Ce régime nouveau durera ce qu'il pourra, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il répondra aux besoins et aux circonstances. Le jour où le développement de la Tunisie exigera des changements, on pourra les faire avec la même facilité qu'aujourd'hui. C'est là, — il n'est pas inutile de le répéter, — un des avantages de ce régime du Protectorat qui, par la double nature de ses institutions, autocratie musulmane et suzeraineté française, présente le double avantage d'une souplesse, d'une mobilité indéfinies, et, en même temps, d'une stabilité inébranlable.

Mais le Protectorat n'a pas que ce mérite et les récents événements contiennent pour les Tunisiens un enseignement qui ne saurait être perdu. Pour leur faire apprécier la valeur du régime dont ils jouissent, il a fallu que, peut-être un peu par leur faute, la stabilité en fut compromise, et l'existence du Protectorat mise en péril. Menacés du « rattachement », ils en ont pu prévoir et mesurer les conséquences. La réflexion leur a fait comprendre combien il était imprudent de donner prise à « l'impérialisme colonial », en faisant appel contre le Protectorat aux influences politiques de la Métropole. La Tunisie possède en elle-même tous les instruments pour gérer ses affaires au mieux de ses intérêts. Qu'elle gère elle-même ses affaires, en se souvenant que son régime représentatif doit être et demeurer avant tout une gestion d'intérêts.

EUG. BONHOURE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

EN MANDCHOURIE

LA BATAILLE DU CHA-KHO

« Car le tout est d'en tuer, d'en tuer des monceaux... »

JULES FERRY.

L'inaction dans laquelle nous vivions depuis des semaines commençait à peser. Chaque matin, nous posions tous la même question : « Quand se bat-on? » Les engagements d'avant-garde étaient incessants. Chaque jour, ou presque, grondait le canon, mais la grande bataille se faisait attendre. A Moukden, on vivait dans un calme absolu. Pour passer le temps, on allait se promener aux Tombeaux des empereurs mandchous (j'y rencontrai un jour le général Kouropatkine), ou, par les rues toujours pleines d'animation, encombrées de longues files de convois militaires, on visitait les boutiques, on marchandait les bibelots chinois d'Allemagne, les fourrures.

Un beau matin, les Russes me parurent plus nerveux ; et bientôt courut le bruit très vague d'une offensive, d'une grande action prochaine. Nous étions alors aux premiers jours d'octobre. Je ne croyais guère à toutes ces histoires. La possibilité même d'une offensive m'étonnait ; je n'étais pas le seul : et que de fois, depuis des mois, n'avais-je pas entendu des prophéties de tout genre, fausses pour la plupart ! Une provision de scepticisme pour tous les jours, de *tangle-foot* (papier à prendre les mouches) pour l'été, et de poudre insec-

ticide en toutes saisons, voilà trois choses dont il fallait, en Mandchourie, être toujours pourvu. Mais les bruits de bataille prenaient une telle ampleur que je commençai à me sentir troublé. Le hasard fit que, le 5 octobre au matin, je dus me rendre à l'évidence.

J'allais à la gare. Mon chemin me faisait passer au long de la ligne de garage, occupée par le train du généralissime. Son propre wagon était arrêté en face d'une tente où se célébraient les cérémonies du culte orthodoxe. Aux alentours de cette tente, je remarquai des groupes nombreux. Je m'approchai, par curiosité — et, de suite, je fus empoigné par un spectacle imposant dans son cadre magnifique et dans sa familiale simplicité. C'était bien, si j'ose dire, une réunion de famille. Sous la tente, le service divin venait d'être célébré. Le pope, haute taille, longue chevelure et visage barbu, avait, à la fin du service, présenté la croix à chaque assistant, le généralissime était venu le premier, puis chacun, en plein air, tête nue, à genoux, avait baisé le crucifix et échangé, avec le pope, l'accolade de paix. Un cantique avait alors été entonné par tous, demandant au Dieu des armées son assistance dans l'offensive prochaine.

Le généralissime procéda ensuite à une remise de décorations. Il donnait les dernières quand j'arrivai. Quelques troupes, peu nombreuses, un bataillon à peine, devaient défiler, être inspectées par lui. On attendait. Les officiers, dans l'espace libre entre la tente et le wagon, mettaient leurs hommes en formation « pour défiler ». Le froid était assez vif; mais l'hiver, en Mandchourie, est un hiver joyeux, tout ensoleillé, sous un ciel sans nuage. Un temps qui donne envie de sauter, de courir. Dans cette atmosphère étonnante de pureté, les uniformes de tous ces officiers, chamarrés d'or, bariolés de rouge, de bleu, de vert, resplendissaient. Les dames étaient nombreuses, sœurs de la Croix-Rouge pour la plupart, et, parmi elles, deux infiniment élégantes, chapeautées chez le bon faiseur, jeunes et jolies. J'admirai leurs robes, leur teint rosé par le froid, leurs bijoux qui jetaient des lueurs, et je pensai à Paris. On se serait cru au Bois, un beau jour d'hiver. Les conversations ne dépassaient pas un murmure de bon ton ; une intimité de parfums, de salon, nous entourait;

les grandes tailles des officiers se penchaient, pour des baise-mains...

En face, à l'écart du petit groupe, encadré par deux aides de camp, le général Kouropatkine était debout contre la balustrade qui longeait les wagons. Il attendait, grave, le défilé des hommes. Son uniforme détonait par sa simplicité. J'en ai oublié les détails, la couleur même. Mais je garde le souvenir d'un homme au-dessous de la moyenne, à la barbe grisonnante, aux traits affables où il me semblait découvrir une émotion contenue, — tout de sombre vêtu. N'eût-ce été la déférence visible de l'entourage, on l'eût pris pour un subordonné entre ses supérieurs... Le défilé commença.

Par rangs de quatre, chargés comme des bêtes de somme, les musettes, les cartouchières ballottant à chacun de leurs grands pas lourds, ils passèrent et, à hauteur du chef, la tête tournée vers lui, saluèrent avec la formule hachée et les cris habituels : Dieu vous garde, Excellence ! C'étaient des réservistes, des hommes d'une trentaine d'années. Beaucoup d'entre eux étaient alourdis d'embonpoint. J'ai souvenir surtout d'un officier obèse et court, qui faisait des pas trop grands, pour garder la cadence. La main au képi, immobile, le général en chef répondait aux saluts... Et, si je ne pouvais l'entendre, je l'ai deviné si bien ! malgré la maîtrise sans égale qu'il possède sur lui-même, malgré tout son empire, sa voix était émue, en répondant à cet : *Ave Cæsar !*

Ils passèrent dans un nuage de poussière. Et ces troupes, que depuis neuf mois on avait arrachées à leur foyer de famille, à leurs affaires, à leurs champs, à la mère-patrie pour cette campagne de recul perpétuel, s'en allèrent prendre leur poste. Oh ! les braves gens ! — Autour de moi, sans que d'ailleurs elles eussent jamais cessé, les conversations continuaient... un murmure de bon ton... Le mélange de parfums flottait, et, dans l'oreille des trop jolies dames, sous l'abri des grands chapeaux empanachés, les voix des officiers se faisaient confidentielles.

Le gros des troupes avait commencé sa marche en avant la veille. Le 6 octobre, le général Kouropatkine reçut la visite du vice-roi amiral Alexeieff. L'entrevue dura longtemps, à la

gare de Moukden, dans le train même du vice-roi qui devait aussitôt repartir pour Kharbine. Ils se séparèrent vers midi et, quelques heures après, le généralissime, avec tout son état-major, se dirigeait à cheval vers le sud. Le lendemain, 7 octobre, les attachés militaires étrangers suivaient et toutes les troupes disponibles partaient en avant, impassibles, splendides... Toujours la même déférence à tous les ordres : « On attaque? » — « On attaquera! » — « On évacue? » — « On évacuera! » Enfin, l'on attaquait! L'enthousiasme était grand. L'ordre du jour du général en chef avait été accueilli par d'unanimes « hourrahs! » Mais l'étonnement qu'avait provoqué en moi ce changement de tactique n'était pas amoindri, et bien des officiers russes m'avaient fait sentir leurs appréhensions. On annonçait que la gare de Cha-Kho était réoccupée. On disait que les Japonais ne disposaient que de faibles effectifs sur la ligne du chemin de fer ainsi qu'à l'ouest, dans les plaines immenses de la rivière Liao, où la force russe pourrait se déployer. Je retrouve aussi dans mes notes le bruit, sans confirmation d'ailleurs, d'une première prise de contact entre notre extrême-gauche et l'ennemi ; j'appris ensuite que ce n'était qu'un de ces engagements de cavalerie comme il s'en produisait incessamment. Le matin du 8 octobre, on annonça qu'une action générale n'aurait pas lieu avant deux jours, et l'action, en effet, ne devint générale que dans la seconde moitié de la nuit du 10 au 11.

***

L'objectif était Yentaï, et, par ricochet, Liaoyang. Le général Kouropatkine prit les dispositions suivantes.

Trois corps d'armée, le 1er et le 2e de Sibérie, le 3e, composé, en Mandchourie, d'éléments divers, constituaient, sous le commandement du général Stackelberg, notre gauche. Nous l'appelions l'armée de l'Est. Le 1er corps de Sibérie avait à sa tête, primitivement, le général Stackelberg lui-même : je ne me souviens plus du nom du général auquel ensuite il confia ce commandement. Le 2e corps de Sibérie était commandé par le général Sassoulitch. Le 3e corps, enfin, par le général Ivanoff. Cette armée de l'Est avait pour mission d'attaquer

le flanc droit japonais, à la hauteur des mines de Yentaï, en passant par une région montagneuse où la marche des troupes devait être fort lente. Ayant une quarantaine de verstes à couvrir, cette armée de l'Est partit la première. Je crois qu'elle était accompagnée d'environ six batteries, mais je n'en suis pas sûr.

Le centre et la droite russes, des environs de Moukden où ils piétinaient depuis des semaines, s'ébranlèrent à leur tour, environ deux jours après. Le centre comprenait : le 4e corps de Sibérie (général Soroubaieff) et le 1er de Russie (général Meyendorff). L'armée de droite avait pour éléments (l'ordre de cette nomenclature va de gauche à droite), le 10e corps (général Sloutchevsky), le 17e (général Binderlinck), le 6e (incomplet, une brigade, je crois, et je n'ai jamais pu savoir exactement le nom du commandant en chef), enfin le 5e corps.

L'effectif total, pour moi, ne dépassait pas deux cent mille hommes, et encore! Je donne un chiffre rond, et, dans mon incertitude, je préfère estimer plus haut que trop bas. Les officiers russes — et je serai le dernier à le leur reprocher — se montraient plus que discrets sur le chiffre de leurs troupes. Je ne parle pas russe. Allez donc évaluer exactement ces masses d'hommes! Sur le papier, c'est bien simple, trop simple! On ouvre un annuaire : on y voit que le corps sibérien, par exemple, comprend environ vingt mille hommes; donc X..., à la tête de « tel » corps, a vingt mille hommes sous ses ordres! Mais quand on revient de Mandchourie, on n'ose pas faire une évaluation quelconque, sans réserver une marge d'erreur d'au moins cinquante pour cent. Encore une fois, le secret était bien gardé, et mon inexpérience technique est complète. Je dirai simplement que je sais des régiments qui n'ont compté que cinq cents hommes, alors que l'effectif régulier est de deux mille quatre cents hommes dans les corps de Sibérie, et d'environ quatre mille hommes dans les corps de Russie...

Donc, l'objectif était Yentaï, contre lequel marchaient environ deux cent mille hommes. L'étendue totale du front d'action occupait de soixante-dix à quatre-vingts verstes; la verste vaut un peu plus d'un kilomètre. Mais les forces russes formaient trois masses : armée de l'Est ou de gauche (Stackelberg) ; armée du centre ; armée de droite ; entre ces trois

masses, deux intervalles, deux « trous » de plusieurs kilomètres chacun. Et ces deux trous ont fait, d'après moi, que la rencontre du Cha-Kho, en ses dix jours de combat, comprend trois batailles nettement distinctes, indépendantes les unes des autres.

Avec une étendue d'action aussi grande, il fallait faire un choix. Je ne pouvais pas tout voir et bien. Je décidai d'assister aux opérations du centre; mes données sur les autres armées ne peuvent être que vagues. Je suis même resté dans une ignorance complète de l'armée de l'Est, jusqu'au 12 au soir.

*
* *

Nous sommes donc trois masses distinctes. Les deux ailes pressent les flancs de l'ennemi que le centre maintient dans l'étau. Nous avançons lentement, de façon à donner à nos ailes le temps d'effectuer leur arc de cercle. Puis, la concentration achevée, en avant sur Yentaï et Liaoyang!

Le 10 octobre, je quittai Moukden vers midi, pour joindre au centre le grand état-major. Le général Kouropatkine se trouvait à Erdago, à environ trente verstes au sud-sud-est de Moukden. Je traversai la rivière Houn sur le grand pont de la route mandarine, auquel on avait adjoint sept ponts provisoires. Le canon se faisait entendre sans interruption. Je me hâtais. La figure de mon *mafou* — palefrenier chinois — qui m'accompagnait, était sans joie...

J'allai, j'allai longtemps : jusqu'à cinq heures du soir. Je contemplais le soleil, fréquemment, et avec inquiétude. Évidemment, le bruit du canon me prouvait que j'étais tout proche, et je jugeais inutile d'être trop proche; mais où diable étaient les troupes? Sur cette route, droite, monotone. durant une trentaine de verstes, je ne vis pas une âme, européenne du moins. Et tout était si calme, si paisible! Sur leur seuil, quand nous passions des villages, les Chinois se tordaient de rire en regardant mon accoutrement de diable étranger, ou plaisantaient avec mon homme. J'étais, je m'en rendis compte le lendemain, dans un des « trous », entre notre centre et notre droite.

Personne. Où me renseigner? Où trouver un indice, un

guide? La compagnie, que je commençais à désirer, m'apparut enfin sous la forme d'une bicyclette... ou plutôt ce fut mon cheval qui me la signala. Les petites roues scintillaient à quelque cent mètres, et le poney y prit un vif intérêt, à en juger par ses oreilles et son pas défiant. Quelques secondes, ça alla bien encore, puis il décida que l'instrument inconnu et bizarre l'approchait trop, et me prouva par une défense énergique qu'il voulait rentrer à Moukden. Je le maintenais à grand'peine. C'était assez grotesque, car l'officier qui pédalait avait courtoisement mis pied à terre et tâchait de cacher derrière lui la bicyclette, tandis que, la voix coupée par les cabrioles, je me répandais tour à tour en phrases polies à cet aimable officier et en injures à ma bête rétive : « Je suis désolé... Allons, sale rosse!... »

Mais j'eus des nouvelles. J'étais, à ce que me dit cet officier, presque au pied des batteries du 17ᵉ corps : « Rien d'extraordinaire ne s'est passé aujourd'hui. Notre position est bonne, nous avons pris même une légère avance. Ce village à côté est très sûr; vous n'avez rien à craindre pour la nuit. Bonne chance. Adieu. »

Il me quitte. Arrive au même instant un autre officier, à cheval, celui-là. Nous causons : presque tous les officiers russes, surtout d'état-major, parlent français. Il est plein de complaisance, me sort une carte, m'indique des endroits; puis, soudain, lui vient une inquiétude : « Vous n'êtes pas avec les Japonais, au moins ! » Je le rassure et pars chercher un gîte. La nuit vient.

Au village, mon *mafou* cogne à quelques portes. Je vois bien, — j'y suis habitué d'ailleurs, — qu'on fait la grimace : loger un diable étranger! Je vais user du talisman ordinaire : *Fâ-goua*, dis-je à plusieurs reprises, et les visages se détendent, s'élargissent en bons sourires, je serre des mains offertes, les petits enfants n'ont plus peur : *Fâ-goua*, Français! Les Chinois se disent sans doute en me regardant : « C'en est un de la même race que celui-là, barbe blanche ou noire, qui porte une longue robe, pareille aux nôtres, qui est doux, charitable, nous donne des vêtements, et, tous les matins, accomplit des rites devant une table que domine une belle statue peinte, les bras ouverts ».

Les femmes de la maison ont disparu. La chambre que j'occuperai est balayée. Je dîne et m'endors.



Le 11 au matin, vers cinq heures, à moitié réveillé, je me félicite du zèle de mon *mafou*. Il est déjà en train de faire bouillir l'eau pour le thé. Du lit de camp où je suis encore étendu, j'entends l'eau qui chante à gros bouillons. Je me lève et sors. Pas de bouillotte, ni de thé, mais bien des feux d'infanterie crépitant de tous côtés et que, dans mon demi-sommeil, j'avais pris pour la chanson de l'eau. Je crois que je jurai; au même instant, des batteries toutes voisines ouvrirent le feu... Le *day's work* (la besogne du jour) commençait.

Durant la nuit, les Japonais s'étaient emparés d'une hauteur en face de nous, non loin de la route mandarine. Il avait fallu reculer les positions de nos batteries, si bien que je m'éveillais entre deux feux. Mes préparatifs de départ ne traînèrent pas!

Je piquai à gauche, vers l'est, à travers champs. Durant une heure, je rencontrai peu de troupes. Puis, au bas d'un mamelon, je distinguai des hommes et des chevaux. C'était un parc d'artillerie. Au flanc du monticule même, se dressaient quelques tentes. J'allai me renseigner. Je reçus un accueil parfait. On ignorait où se trouvait le corps que je désirais rejoindre. Mais je ne partirais pas comme ça. Et l'on m'offrit du café qui fut le bienvenu. Il ne faisait pas chaud et j'étais à jeun. A mon tour, je présentai ma gourde de cognac, et nous causâmes de la flotte de la Baltique, notre préoccupation constante. La batterie était en réserve. Au pied du mamelon, cachés sous des brassées de *gao-lian*, les canons attendaient.

A notre gauche, au sommet de cette hauteur en forme de selle que j'apercevais, se trouvait probablement le général Binderlinck et son état-major. Je me remis en route. En effet, je pus bientôt distinguer que la hauteur était couronnée de monde. J'éprouvai quelque pudeur à venir les déranger en un pareil moment. Mais que faire? Je me présentai donc au général, un homme superbe, avec une grande barbe blanche.

Il me tendit une main blanche aux ongles très roses, et je remarquai combien les miennes étaient sales : « A l'est, plus loin... vous trouverez... Adieu ! »

J'avais des connaissances parmi les nombreux officiers qui entouraient le général. Nous échangions quelques mots, quand l'un d'eux, tendant le bras, me dit, avec une fierté dans la voix : « Regardez ! » Devant nous, dans la grande plaine jaune que nous dominions, des troupes de renfort, en formation serrée, comme à la parade, partaient au feu...

Le restant de cette journée se passa ainsi, à errer dans la plaine, à m'informer des lieux où se trouvait l'état-major général. La canonnade tonnait sans trêve. Vers cinq heures du soir, elle redoubla encore de violence. Je croisai alors mon ami Maurice Baring, qui suivait une batterie du Transbaïkal, mandée auprès du général Kouropatkine. . Voilà mon affaire. Le colonel commandant la batterie m'autorise à les accompagner. Baring et moi, nous nous mettons à bavarder. Nous sommes heureux de nous revoir. Nous nous étions perdus de vue depuis quelque temps, et, dame ! par des journées pareilles, on ne sait jamais.

Nous nous arrêtons dans un village. Nous occupons une maison. En un instant, la cour est remplie d'hommes, de chevaux, de bagages. Nous entrons tous deux dans une pièce disponible. Autour de nous, les mouches tourbillonnent. Nous nous asseyons sur l'un des deux *kangs* (sortes de lits-poêles) ; sur le kang en face, est étendu ce que nous prenons tout d'abord pour un cadavre. Est-ce un homme, une femme ? Une figure d'une pâleur de cire s'entrevoit hors de haillons sombres, d'une maigreur effroyable, d'une immobilité de mort ; les yeux sont fermés, mais une plainte soudain sort de ces lèvres blanches, et un bras décharné, une main de squelette se mettent en mouvement et fouillent la tignasse avec une lassitude d'épuisement, et il me semble que Baring me dit alors : « La mort partout ! »

La batterie attend un ordre. Dans la cour, se dresse une table, et, tasse sur tasse, nous buvons du thé. Un volontaire polonais, très parisien (il a même fait son service militaire à Paris), monte à cheval pour aller voir, chez le général Binderlinck, où en est l'action. Le bruit du canon est terrible,

l'atmosphère est pleine de vibrations étranges. L'ordre vient : *A cheval!* En route. La route onduleuse est encombrée de files de voitures sans fin, qui vont ou viennent. De temps à autre, une voiture s'arrête : le conducteur saute dans le champ voisin, rapporte à plein bras des gerbes de *gao-lian* abandonné, — autant de fourrage que les « Japs » n'auront pas.

Je me sens un peu fiévreux. Ah! je voulais y être, dans la bataille! J'y suis bien maintenant! Chaque pas de mon cheval m'y porte un peu plus.

Au bout d'une heure environ, nous nous arrêtons. Le commandant met pied à terre; nous l'imitons. Baring vient de me parler de lui : un homme étrange, artilleur hors ligne, rongé par un cancer de l'estomac, aux traits ravagés; presque incapable de tenir en selle, mais voulant toujours marcher avec *ses* hommes et *ses* pièces. Il s'assied au bord de la route, se prend la tête dans les deux mains, accablé. Un officier part en avant pour préparer les logements, tâcher d'en trouver plutôt. Car ce village, dans un bas-fond pittoresque, plein de verdure, et que nous dominons de la route, nous abritera cette nuit.

Le volontaire polonais nous a rejoints. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Notre droite semble fléchir... Je quitte Baring qui reste avec « sa » batterie et va loger avec « ses » officiers, Dieu sait où? Dans ce village de vingt maisons, où se pressent des milliers d'hommes, je me mets à la recherche d'une *fandza* (maison chinoise). A mon grand étonnement, je parviens à en trouver une. J'étais préparé à une nuit dehors. Ah! le *Fà-goua!* Les bons Chinois me trouvèrent même deux œufs, mais mon domestique en cassa un, en les apportant triomphalement.

Le général Kouropatkine était, paraît-il, tout près. L'action était engagée à fond sur toute la ligne. Après avoir abandonné, la veille, sans grande résistance, leurs premières positions qui leur parurent peut-être trop avancées, les Japonais semblaient esquisser aujourd'hui un début de contre-attaque. Ils repassaient, eux aussi, de l'offensive à la défensive. On était sans nouvelle aucune de l'armée du général Stackelberg.

La canonnade et les feux d'infanterie durèrent toute la nuit.

*
* *

12 octobre. — Dix minutes de cheval, au petit jour, me portent au village voisin, où loge le grand état-major. Comme c'était beau, de couleur et de mouvement, sous le soleil naissant! Les champs fourmillant d'hommes, de chevaux, les batteries tonnantes, aux éclairs livides, dans des auréoles de fumée légère, les grandes flammes des bivouacs, les fumées épaisses qui tourbillonnaient, les officiers à pied, à cheval, affairés, au grand galop, toutes les ruelles du village emplies de charrettes bondissant dans les flaques d'eau et les ornières, les jurons des conducteurs, les appels, les drapeaux, les enseignes flottant au bout des tentes, les cours et les maisons pleines d'hommes, des chevaux attachés partout! et la lumière incomparable baignant toute cette fête de la Mort! Je m'en voulus d'oser trouver cela beau...

J'arrivai soudain sur les tentes de la Croix-Rouge. Une tente-hôpital imposante, en toile verte, dominait de plus petites; tout autour, des centaines de brancardiers s'agitaient. Un mouvement machinal me fit me retourner, et je me trouvai face à face avec le défilé des blessés, les heureux, ceux qui revenaient...

Sur des brancards perfectionnés, ou sur quatre fusils ficelés à la hâte autour d'un manteau, d'un pas saccadé, — le temps pressait, d'autres attendaient leur tour, là-bas, — on transportait... des choses. Des choses sans nom, couvertes de linges dont le sang dégouttait, des corps déchiquetés, en morceaux, sans bras, sans jambes; des moitiés de figures emportées. Et pas une plainte. Quelque chose me prit à la gorge : j'étais cloué sur place. Je me découvris. Je voudrais pouvoir dire... Où trouver les mots? Même maintenant, en écrivant, en *revoyant* cette heure, une émotion pareille m'étreint. C'était à pleurer.

Je laisse mes chevaux à la garde du *mafou*. Il disparaîtra avec eux, peut-être. Ils risquent aussi d'être volés. Tant pis! Il est encore plus risqué d'amener ma monture trop près, et la perspective d'avoir un cheval tué et de devenir simple fantassin n'est pas tentante.

Mon point d'observation est tout choisi. A une verste à peine, se dresse une série de collines, de *sopkas*. Elles n'ont qu'une centaine de mètres, mais leurs flancs sont escarpés; je m'essouffle, dans ma hâte... Mon choix est bon! Je manque de tomber dans l'état-major du généralissime. J'aurais été bien reçu! Je comprends, maintenant, pourquoi tant de chevaux broutent sur le versant : ce sont ceux de l'escorte. Ma place de simple oisif n'est pas au milieu de ces gens en travail.

Je redescends lentement. Où vais-je aller? J'aperçois, sur la hauteur voisine, un pantalon rouge : la mission française!...

Sur mon chemin, je rencontre un jeune officier russe avec qui j'ai fait la fête, à Kharbine : « Avez-vous des cigarettes? » me crie-t-il du plus loin, et il allume mon *papiros* avec délice. Il m'apprend que les Japonais, sur notre droite, ont pris hier une batterie, par deux attaques de nuit, en la tournant. Je lui demande son impression générale. Il hoche la tête : « Et Stackelberg? » dis-je encore. Il fait un mouvement des bras pour me dire qu'il ne sait pas.

Au sommet, je retrouve le chef de la mission espagnole, le marquis de Mendigorria (pardonnez-moi, mon colonel, si j'épèle mal votre nom), je revois avec plaisir sa figure bronzée, aux yeux ardents. « Où est Stackelberg? » me jette-t-il, dès qu'il me voit. « *Isnai*, je ne sais pas. » Nous causons quelques instants. Puis je joins le général Silvestre et le capitaine Boucé. « Tiens! vous voilà! Où est Stackelberg? — Je ne sais pas, mon général. » Au grondement du canon, passionnés tous deux pour cette lutte effroyable, nous échangeons, le capitaine Boucé et moi, quelques phrases, et nous nous surprenons, au bout de cinq minutes, à parler de Paris. Nous en faisons la remarque en souriant.

Je le quitte bientôt, m'accroupis sur un roc, et ajuste mes lorgnettes.

Sur ma gauche, la chaîne de hauteurs, bizarres, tourmentées, aux vallées sombres et boisées, le tout d'aspect sévère, arrêtait la vue. Là, se tenait le 4e corps de Sibérie. Des batteries, tout près, grondaient du fond d'un bois, des shrapnells éclataient aussi loin, à gauche, que pouvait aller le regard : nuage léger, subit, mystérieux, tout petit, en boule blanche, qui s'élargissait mollement, gracieusement, en courbes

lentes; de temps à autre, arrivait un « brisant », projectile contenant environ un kilo de mélinite, ou de lyddite, ou (m'a-t-on dit) de poudre chimosi, ou chimosa (tous ces explosifs se ressemblent); il soulevait une gerbe énorme, noirâtre, de fumée et de poussière. — A droite, le regard se perdait sur la plaine infinie, au bout de laquelle je devinais, tout à l'horizon, le grand fleuve Liao, distant d'une centaine de verstes. — Devant nous, se dessinaient, indécises, bleuâtres, les hauteurs de Yentaï et de Liaoyang : le but. Un coude de la rivière Cha luisait comme un morceau de glace. La fumée d'une locomotive bouffait au loin. Un village flambait et partout, dans l'air limpide, sous le ciel radieux, les flocons des shrapnells voltigeaient et se posaient, comme un vol de pigeons blancs.

Où est Stackelberg? C'est lui qui doit porter le coup décisif. De lui dépend le sort de la bataille. Les Japonais, débordés sur leur flanc, devront battre en retraite pour n'être pas tournés. Il marche en montagne, sans doute! Mais, enfin, il devrait être là, maintenant! Voici cinq ou six jours que ses troupes se sont mises en mouvement. Il a une quarantaine de verstes à couvrir, et, dans sa direction, on n'entend pas un coup de canon!

Je devais apprendre, beaucoup plus tard, que les Japonais devant lui avaient évacué, presque sans résistance, leurs positions de première ligne, mais qu'au delà, les Russes s'étaient heurtés à de véritables montagnes, à des positions retranchées formidables, devant lesquelles ils n'eurent qu'à se replier. Leur supériorité numérique, le grand nombre de leurs canons, leur bravoure furent vains. L'assaut fut tenté. Ce fut un massacre. Du haut de leur repaire, quelques poignées de Japonais (une brigade et quelques canons, m'a-t-on dit), pour économiser leurs rares munitions, les écrasèrent de rocs.

Il pouvait être dix heures. Je fouillais de mes lorgnettes l'horizon et la plaine pour découvrir les batteries russes, soigneusement dissimulées dans des tranchées profondes. Les pièces paraissaient des points noirs. Seule, la bouche était visible. A part quelques hauteurs, au flanc desquelles, faisceaux formés, attendait de l'infanterie de réserve, faibles effectifs d'ailleurs, je ne vis pas un homme...

J'allai rejoindre le capitaine Boucé. Une batterie russe, assez rapprochée de nous, un peu sur notre droite, tirait sans relâche. On voyait, au loin, à la lorgnette, leurs shrapnells éclater sur un but inconnu. D'une colline, un officier debout donnait de temps à autre des ordres à l'homme placé derrière lui. Celui-ci agitait alors deux drapeaux, et la batterie exécutait les ordres. Nous suivions avec anxiété la riposte des projectiles ennemis. Ils tombaient dans le voisinage de nos canons, mais sans grand dommage: on sentait l'hésitation, le tâtonnement. Ils éclataient à droite, puis à gauche, devant, derrière, puis des pauses se faisaient, la recherche semblait abandonnée et je me réjouissais... Le général Silvestre s'était joint à nous et je me rappelle avoir dit : « Hein ! s'ils envoyaient quelques salves sur nos collines ? » Au même moment, commença un spectacle inouï. Les Japonais avaient trouvé...

Coup sur coup, seconde par seconde, les shrapnells éclatèrent, droit sur la batterie. La place, ces quelques mètres, — et eux seuls — étaient littéralement arrosés de projectiles. Ils arrivaient, comme posés par une main invisible, avec une précision stupéfiante, au ras de la batterie, à un mètre peut-être au-dessus des pièces, comme de la grêle, ou plutôt comme un jet de vaporisateur... J'étais haletant. A chaque nouvel obus, je ressentais comme un coup dans l'estomac et soudain je pensai à mon ami Baring — il était peut-être là ! — et à l'enfer où se trouvaient ces gens ! Il me semblait les voir, acceptant le défi, rechargeant sans relâche : au bruit assourdissant de leurs pièces se mêlent les détonations des projectiles ennemis ; on n'entend plus les ordres ; décidément, la place est trop chaude : terrés comme des bêtes, au plus profond des tranchées, las et hagards, couverts de terre, nos hommes regardent le sol crevassé, rongé par les boulets, couvert de débris informes qui furent leurs camarades, moitiés de corps ici, là, un bras, une jambe. Les agonisants se tordent, hurlent de douleur, parmi les culots noircis des projectiles. Ils regardent et attendent la fin de l'orage.

Arrive un aide de camp du général Kouropatkine. Il annonce au général Silvestre que le commandant en chef prendra bientôt son poste d'observation sur la colline que nous occupons.

Nous nous levons et nous apprêtons à quitter la place. Un ronflement singulier nous fait tourner la tête. Droit sur nous, de très loin, quelque chose dans l'air s'avance à une vitesse prodigieuse... Le shrapnell passe avec un chant étrange, sonore et triste, comme en produit le vent d'orage dans les fils télégraphiques, — éclate plus loin. Nous nous regardons. Un deuxième, puis un autre se succèdent. Ils tombent derrière nous, dans le village en bas. Ah ! Mes chevaux ! Je fais bonne contenance ; c'est par honte des regards. Mais j'ai une envie terrible de filer. Puis, c'est un obus à la lyddite qui éclate au fond de la gorge que nous venons de traverser il y a quelques secondes à peine. Un fragment tombe aux pieds du général Silvestre, qui le met dans sa poche... Un nuage de terre et de poudre s'élève lourdement. Une puanteur intolérable s'en dégage.

Je descends, je vais chercher mes chevaux. Je me retourne de temps à autre. Le général Kouropatkine et son escorte déboulent de la colline au grand trot. Il est en tête. Un court espace le sépare de son escorte ; un « brisant » tombe et éclate entre lui et ses premiers cosaques... Au village, on abat les tentes avec une hâte fébrile. La grande tente de la Croix-Rouge a disparu déjà. Les transports s'ébranlent en masses confuses. Dans quelques minutes, tout le village sera désert.

A deux verstes derrière, se dressent d'autres hauteurs ; l'une d'elles, la plus élevée, est couronnée de rocs sur lesquels est bâti un petit temple. Le général Kouropatkine est déjà là-haut, assis sur un pliant, l'œil à la longue-vue. — Il est environ midi. — Je retrouve les attachés militaires sur la hauteur voisine du poste du général en chef. Je me sens complètement en sûreté maintenant, et je pousse un « ouf » de soulagement.

Je venais de passer par une minute pénible. Une fois à cheval, le village franchi, faisant route sous un petit bois jauni par l'automne, je me demandais : « Est-ce maintenant, est-ce à vingt mètres, dans quelques secondes ? » J'étais en pleine zone de feu, et rien à essayer pour éviter le danger. Cette masse de métal perfectionnée, à mouvement d'horlogerie, à fusée automatique, que sais-je ? partie Dieu sait d'où, n'avait qu'à être réglée par les « Japs » pour la distance

exacte où je me trouvais, et c'était fini... Et je ne désirais point que ce fût fini !

La hauteur que je viens de gagner avait été occupée par les Japonais quelques jours auparavant. Ils y avaient creusé de grandes tranchées. J'embrasse une vue immense. La grande plaine s'étend à l'infini. Et je ne vois que des champs jaunes, des villages enfouis dans des bouquets d'arbres qui font des taches sombres. Un village, incendié par les projectiles, n'est plus qu'une masse énorme de fumée que le vent d'ouest allonge en interminable draperie. Et je suis en pleine bataille !



Vers une heure, la canonnade se ralentit, s'espace, se fait rare. Je cherche un abri contre le vent au fond d'une tranchée.

Tout en ouvrant des boîtes de conserves et en déjeunant sans hâte, je repasse dans ma tête les événements de cette matinée et je pense que c'est ça la guerre ! Quand j'arrivai en Mandchourie, j'avais soif de rencontres épiques, de grands chocs et de grands coups, de charges héroïques : je n'avais alors pas vu de blessés, qu'on me pardonne ! Je voulais voir la guerre, la belle guerre, celle que nous ont chantée tous les poètes de la terre, depuis Homère jusqu'à Hugo, et mon cœur de Français s'emplissait d'enthousiasme. Dans le Transsibérien, je me remémorais les grandes batailles de jadis, les faits d'armes des ancêtres et des héros, et ma mémoire retrouvait des vers :

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La *Marseillaise* ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber !

De tout cela, que reste-t-il aujourd'hui ? Les bombes, et ce sont des shrapnells si perfectionnés que leur bruit « héroïque » est insignifiant. Nos héros, ce matin, criblés de projectiles, que pouvaient-ils faire ? Se terrer, comme ils ont fait, et attendre le Destin. Courir, charger ? Où ? Contre qui ?

Contre quoi? Charge-t-on contre la pluie, ou la neige, ou le vent? Maintenant, à midi, l'action diminue de violence, pourquoi? Parce qu'on est las, parbleu, et qu'on déjeune!

Et je monologuais.

Oui! Les histoires de jadis entrent aujourd'hui dans le domaine des légendes. C'est fini des charges, de l'héroïsme, de la valeur, du génie, qui faisait qu'un chef, avec quelques hommes, par un mouvement d'audace ou par une heureuse folie, décidait de la victoire. Maintenant, quand elle est « arrosée » de shrapnells, il faut bien que la garde se rende, car cela ne servirait à rien de mourir. C'est la fin des corps-à-corps, des grandes charges à la baïonnette et de cavalerie, où, nous autres Français, nous nous sommes couverts de gloire. Dans une guerre future, le hasard pourra faire qu'un jour une ruée de chevaux et d'hommes se renouvelle. Mais, durant toute cette guerre mandchourienne, jamais pareil fait ne s'est produit. On a sabré dans quelques villages surpris, souvent la nuit. Autrement, les *sotnias* se rapprochaient-elles : les canons démasquaient leurs gueules. L'expérience pourtant fut tentée. Dans leur griserie de courage, les Russes *chargèrent un jour une batterie* : les Japonais guettaient, tapis dans leurs tranchées, dans leur chambre aux machines ; un officier donna des ordres, on tira quelques ficelles pour mettre en branle ces instruments de précision : en cinq minutes, la sotnia était en bouillie.

La guerre, telle que je l'ai, à cette heure, sous les yeux, c'est l'usine de mort, l'usine où ronflent les dynamos des batteries, la boucherie pour hommes, toute semblable aux boucheries de porcs que l'on vous montre à Chicago. Au réveil du jour, la cloche — un premier coup de canon, qu'il soit russe ou japonais, peu importe! — annonce l'ouverture. La journée de travail, le *day's work* commence. Du fond de son bureau — et mes yeux se tournent vers la colline où le généralissime doit déjeuner — le directeur répartit la besogne entre ses subordonnés. L'usine est si vaste — on y emploie près de deux cent mille hommes — qu'il ne pourrait l'inspecter tout entière, et il reste dans son cabinet, donnant des ordres à ses secrétaires, qui s'agitent au tableau chargé d'appareils téléphoniques ou rédigent des dépêches que l'employé transmet.

C'est une belle usine. Rien n'y manque. Un homme a-t-il le bras pris dans un engrenage, vite une voiture d'ambulance! elles attendent dans la cour. Et, pour ces machines, qui consomment énormément, de tous côtés, incessamment, vient la nourriture. Aujourd'hui, c'est le coup de feu. On est débordé d'ouvrage. On travaillera nuit et jour. Les équipes de relève sont prêtes. Midi, une heure! La cloche, de nouveau. On se repose. On mange un morceau en hâte, — pas tous! Car ce sont de braves ouvriers : certains d'entre eux ont accepté de ne point cesser leur travail, — sans double paye!

Chez nous, ceux qui ne cessent point, ce sont ceux de la droite, qui se maintiennent à grand'peine sur la route mandarine et dans la plaine de l'ouest, aussi loin que portent mes lorgnettes. C'est atroce et exaspérant! Sur toute cette étendue sans bornes, les projectiles ennemis tombent, tombent sans relâche : une pluie de fer ou, plus mécanique et plus irrégulièrement dru, un arrosage à la pompe. La distance rapetisse les flocons des shrapnells. Je revois, maintenant, ce champ de bataille, comme un verger tout blanc, tout fleuri, dont on ne pourrait distinguer les branches parmi les fleurs.

Les Japonais avancent, irrésistiblement. Oh! comme c'était tragique, tous ces points blancs qui tuaient en progressant lentement, mètre à mètre, sans arrêt, dans cette grande plaine paisible et déserte, où pas un homme n'était visible, sous cette grande lumière si pure, si sereine, si gaie! Et je sentis qu'on ne pouvait lutter contre cette marée.

Là-bas, le travail continuait, sans soupe, sans double paye. Tout mon être, toutes les forces d'admiration, de respect dont je dispose s'en allaient vers eux, qui se donnaient tout entiers à leur besogne sanglante. Sans double paye!... les bottes crevées, depuis des jours sans sommeil, mangeant à peine — à ces moments-là, on n'a plus faim, — crasseux, farouches, toujours au feu contre un ennemi qu'ils ne sauraient détester, ne le connaissant pas, et dont ils savent seulement qu'il est jaune. Sans double paye!... Ils meurent ou vont mourir, et ils le savent et ils l'acceptent, par esprit de discipline, de soumission, de résignation.

Un jour, l'empereur a dit un mot, a écrit quelques lignes, il y a de cela neuf mois. Et, depuis ce jour, Ivan Ivanovitch est là, par la plaine ou par la montagne, sous un soleil de feu ou sous le froid, toujours le même, sans pain, dans la boue, dans le marais : *nitchevo!* toujours jovial, toujours bon et doux, accomplissant paisiblement sa tâche, avec la même résignation courageuse, — après huit mois de reculade et de retraite.

Comme ils savent mourir, ces braves gars ! Ivan, fils d'Ivan, qu'il vienne des provinces de la Baltique, de la Petite Russie, du Caucase, de la Sibérie ou du Transbaïkal, qu'il soit catholique, orthodoxe ou israélite, il se fait tuer où on l'a mis. Et je me souviens du ton étonné de l'officier qui, un jour, me disait la chose. La Russie — qui ne le sait ? — est profondément antisémite. On avait expédié en Mandchourie des soldats israélites sans espérer rien d'eux, et ils égalèrent les autres...

Les shrapnells pleuvent. A quoi pensent-ils, tous ces héros, dans leurs tranchées? Le projectile arrive du fond de l'horizon. On ignore d'où il vient. On l'entend se rapprocher. On devine sa venue meurtrière. On ne voit rien. Est-ce pour toi? pour moi? La chose invisible éclate! Et vingt hommes à terre. On ne moissonnera pas, la saison prochaine, dans la moitié d'un village à dix mille kilomètres d'ici.

Je suis depuis six mois en Mandchourie. Je suis fatigué d'entendre tant de médisances, de « scandales », de critiques, d'infamies même. Que tout cela est loin ! Comme tout ça disparaît ! Que m'importe à cette minute que le général X... soit un âne, le général Y... un ivrogne et le général Z... un joueur ou un voleur ! Au bout de mes lorgnettes, invisibles mais devinés sous les flocons dévastateurs, ils sont tous là, généraux, simples soldats, dont toutes les faiblesses, toutes les erreurs se rachètent, s'expient en cette heure du grand nivellement, en face de la mort, de cette mort purificatrice. Quelle exaspération doit être la leur, quelle rage d'impuissance ! Ah ! combattre, charger, faire œuvre de soldat ! Mais non ! C'est l'usine, le produit fabriqué, expédié à l'acheteur inconnu, aux clients qui ne le demandaient pas.

Si encore on pouvait faire des prévisions, dire : « Je ferai telle ou telle chose ; il en résultera ceci ! »... Que des plans

soient possibles pour une guerre européenne, peut-être! L'expérience ne fut point faite depuis nos désastres de 1870. Mais en Mandchourie! sans cartes valables, dans un pays pourri d'espions, au milieu d'une population qui cédera toujours à l'argent offert, de quelque côté qu'il vienne, allez donc faire des plans, concerter de loin quelque secrète opération! Les plans, comme on en veut toujours trouver après coup dans les actions humaines, on les forge d'imagination, la bataille finie : « Oui, il voulait ceci, il voulait cela... » Mais Stackelberg télégraphie au général en chef : « La carte de l'état-major, au lieu des montagnes qui s'élèvent devant moi, ne donnait qu'une tache blanche ». Et je me rappelle aussi ce mot de Kouropatkine, qui n'est pas qu'une vérité de la Palisse : « Ma conduite dépendra de celle de l'ennemi ».

Le feu japonais continue à se faire plus rare... Ils emploient surtout des « brisants » maintenant. Lentement, méthodiquement, ils fouillent un terrain, d'où répond une de nos batteries. Ils ne la trouvent pas. Ils ne la découvriront pas de la journée! J'ai envie de battre des mains, chaque fois que je vois leur projectile s'écarter. Eux, ils tirent leurs coups méthodiques, espacés. Je suis trop loin même pour les entendre distinctement. Un petit jet de flamme, un peu de fumée, et, plusieurs secondes après, une détonation sourde.



Mais la canonnade reprend son intensité. Il est quatre heures environ. Les Japonais sur notre droite avancent, avancent; il me faut déjà me détourner à demi pour lorgner les positions russes. Au centre notre 1er corps s'est peu retiré; la situation, là, est en somme stationnaire; plus à gauche, le 4e corps de Sibérie se voit forcé d'abandonner ses premières lignes, ses positions avancées. Et, du côté du général Stackelberg, pas un coup de canon : que fait-il donc? Le tout prend mauvaise tournure. Je n'ai plus d'espoir de revoir Liaoyang et sa belle tour coréenne, environnée d'un nuage d'oiseaux. Un officier vient nous prier d'évacuer la hauteur; une batterie y prend position. Déjà grimpent les canons. Les chevaux donnent tout leur effort contre la pente

rapide. Comme tout cela serait beau si ce n'était la guerre! Je pars à la recherche d'une ferme avant la tombée de la nuit.

Comme toujours, j'arrive à trouver, et je reçois le même accueil affable. On m'apporte du fourrage, que mon cheval dévore : pauvre bête, elle n'a rien mangé depuis hier! Les rues du village sont encombrées de troupes. Vraiment, je ne me serais jamais imaginé que, durant une bataille, il y eût tant de troupes... *derrière*. Je repars à pied; je vais prendre quelques photographies. Des soldats, sur mon chemin, enfoncent une porte; ils logeront là de force. Tout un défilé de fourneaux de campagne se succède. Et soudain débouche de l'infanterie. Ils vont non vers le sud, vers la bataille, mais vers le nord, vers Moukden. Comment! est-ce que?... Je n'ose m'informer.

Je retourne à la ferme. Le dîner est prêt. Mon *mafou* dort déjà. Je m'étends, sans sommeil. Vers neuf heures, trop énervé pour rester couché, je vais voir mes chevaux. A l'angle de la cour, un bruit léger, des voix basses m'attirent. Des soldats tentent de chiper du bois amoncelé. Comme toutes les maisons chinoises, même les plus pauvres, celle-ci est entourée d'un mur en terre. Une tête se montre. Je suis vu. On disparaît.

La nuit est pleine d'étoiles. La canonnade ne cesse pas. De temps à autre, apparaissent de brefs éclairs. Ce sont des shrapnells. Toujours au travail.

Je veux essayer de dormir. Mais bientôt arrivent des soldats. Ils emplissent la maison. Ils veulent un toit, eux aussi! Et soudain ils m'aperçoivent, se taisent, gênés, et m'examinent. Tout le luminaire consiste en une lampe d'étain minuscule d'où sort une mèche trempée d'huile. Ils viennent à moi et parlent.

J'use de mes quelques mots de russe, je me désigne du doigt et dis : *Fransouski*. Ils répondent *oui*, de la tête, me disent un tas de choses que je ne puis comprendre et leur cercle se resserre. — Une vague inquiétude me saisit : Que deviennent mes chevaux? Je veux sortir. Ils croient que je cherche à m'échapper et plusieurs mains solides m'empoignent aux épaules. Par hasard, la lampe s'éteint au même

moment. Ils raffermissent leur étreinte. J'attends que mon *mafou* rallume, comme je lui en donne l'ordre. La lampe rallumée, j'essaye des explications. Un sous-officier, très poli, souriant, plein de bonhomie, apparaît; je lui répète indéfiniment les quelques phrases russes que je possède, et je m'aperçois bientôt que j'aurai beau dire et beau faire : il ne me croit pas. Décidé d'en finir, je lui demande : *Offitsir?*

C'est cela en somme qu'il voulait. Il est content que nous tombions d'accord : c'est entendu; nous allons chercher quelque officier. Il me fait comprendre que je puis laisser mes affaires ici ; mais j'aime mieux refaire mon paquetage et resseller : j'ai une si bonne couverture et une si belle gourde en aluminium !... S'ils mettaient la main dessus, ils auraient, après tout, raison!

Mes préparatifs sont faits en quelques minutes. Je règle mon hôte tremblant, et, bien gardé à vue, je sors dans la cour, suivi de mon *mafou* impassible et ironique... Je m'arrête pour prendre une cigarette. J'ai un tas de poches, je cherche un instant mon étui. Quand je sors ma main, un soldat des plus proches fait un bond en arrière. Je lui fais voir que ce n'est pas un revolver, mais des cigarettes que je prends. Ses camarades le raillent, nous rions tous deux. Je songe à l'énervement de ces hommes. Ils ne savent pas. Voilà des jours qu'on se tue. Les diables japonais en ont tant abattu, tout autour de ce gars, et sans se laisser entrevoir jamais : tout lui est devenu suspect.

Me voici donc élevé au rang d'espion, d'espion en guerre, ce qui m'honore, et tous ensemble, les chevaux suivant, nous nous dirigeons vers une maison distante de quelque cinquante mètres. — La cour est pleine de soldats, de chevaux. — Une grande pièce, qu'éclairent quelques bougies collées sur une table. Deux ou trois officiers y sont rassemblés. L'un est étendu, l'autre écrit, le troisième fredonne un air cosaque que je connais bien, si triste! Il me serre les mains en me souhaitant la bienvenue. Nous avons voyagé ensemble depuis Irkoutsk. Je lui raconte mon histoire; il en dit de toutes les couleurs au sous-officier, humble et navré, et souvent il répète : *Fransouski offitsir*.

Je suis, malheureusement, moi aussi, très énervé et fâché.

Et je refuse de retourner dans la maison d'où je viens. L'officier s'efforce en vain de me retenir. Non! je logerai dans un autre village, et j'invoque ma décision arrêtée de me rapprocher de Moukden où je veux être demain à l'aube. Et je pars. Je regrette aussitôt ce mouvement d'humeur.

***

La nuit était superbe. Et tout, autour de moi, respirait une telle sérénité, un calme si paisible! Boum! hurlait le canon: « Nous sommes en guerre », me rappelait sa voix. — Un pas de cheval se rapproche. Je pense aux Khoungouses. Je n'ai pas de revolver. J'arrive à hauteur du cavalier qui me reconnaît au clair de lune. Encore un avec qui j'ai bu du champagne à Kharbine, ah! noce et massacre! Nous mettons pied à terre et causons. Je lui demande son impression générale. Brutalement, d'une voix rageuse et lasse, il me crie : « Nous sommes foutus! »

Je ne savais que dire et, dans le silence, je regardais tristement ses traits hâlés, son visage creusé, ses yeux enfoncés où se lisaient des jours de privation et de lutte. Puis il reprit, comme heureux de se soulager : « Ah! cette guerre! dire qu'on ne les voit jamais, les cochons! Savez-vous comment il faut se battre maintenant? Il faut faire comme vos Apaches, ne jamais se laisser voir, ramper sournoisement, traîtreusement, et jeter un coup de fusil inattendu. Il faut vivre sur les genoux, se tapir dans des tranchées, se terrer comme des bêtes, tirer Dieu sait où, ou rester immobiles des journées entières, à voir les camarades tomber tout autour... Et, nous autres Russes, nous ne sommes pas faits pour ça. »

Et cette critique évoque en moi la vision de nos collines où se dressaient des hommes, des chevaux, tandis qu'en face, chez l'adversaire, se distinguaient à peine des ombres qui rampaient. C'était à Tachitchao.

Il me donna de vagues détails sur l'ensemble des opérations. Il savait simplement que l'armée de l'Est n'avait pu exécuter son plan et se retirait lentement ; que, sur l'aile droite, nos forces ne pouvaient résister à l'attaque formidable; que les Japonais continuaient à s'avancer vers le « trou »

qui séparait notre armée du centre de celle de droite ; qu'ils y poussaient leurs troupes comme la cognée dans le chêne...

Il remonta à cheval, lourdement. « Adieu! — Adieu, » répondis-je. Il fut tué quelques jours après.

La canonnade se ralentit et cesse complètement. Il est environ dix heures...

*
* *

13 octobre. — Le duel reprend à six heures du matin. Je pars pour Moukden. Je traverse sur ma route le village de Lou-dian-foun (j'écris ce nom comme me sembla le prononcer mon *mafou*) où se trouve maintenant l'état-major général. De nouveau, je revois des officiers bien astiqués, gantés de blanc. Chaque fois, la même pensée me vient : « Comme c'est étrange. En voici qui connaissent le confort, un certain luxe de camp, et, à quelques kilomètres à peine, les autres. capotes en lambeaux et couverts de boue! Évidemment, les deux sont utiles, nécessaires. »

Un orage s'annonce. La pluie tombe bientôt à torrents. J'arrive à Moukden vers midi.

Les chevaux dessellés, je passe l'inspection. Les deux bêtes sont déferrées ; l'une est blessée au dos ; elles auront un jour de repos, les braves bêtes! Plusieurs raisons me retiennent à Moukden ; dans les champs, que verrais-je de plus?

La canonnade, toute la journée, est effroyable. Les Japonais poussent en avant leur gauche toujours, toujours .. Leur droite ne craint rien ; elle vient de repousser Stackelberg, et des troupes nouvelles vont sans doute renforcer encore leur gauche, dans ces plaines que les Russes pensaient leur être si propices.

Je vais au quartier russe, près de la gare. L'avance des Japonais doit être maintenant grande : le bruit des canons semble si proche! Je suis accablé de questions auxquelles je ne sais que répondre. La vérité est dure à dire. Des femmes d'officiers préparent leurs malles pour partir à Kharbine. Et je sens que la bataille est perdue...

*
* *

14 octobre. — Le bruit du canon me réveille vers trois heures du matin. Vers cinq heures, je pars pour le quartier général au village de Lou-dian-foun. Toute ma vie, je me souviendrai de cette route, transformée en marécage, encombrée de charrettes noyées dans la boue.

Au bout d'une heure, je pensai tout à coup : « Mais, que d'officiers, que d'hommes, que de charrettes qui vont vers Moukden ! » Et je tâchais de lire dans toutes ces figures sombres; je ne voulais pas croire encore. Une gêne insurmontable m'arrêtait de questionner. Je reconnus enfin un officier; j'allai à lui : « Ça y est, » me dit-il, d'un ton qu'il tâchait de rendre railleur, et, ramenant son bras du sud au nord, il ajouta, pour m'indiquer le mouvement de toute cette masse : « Moukden ! » Malgré l'état du chemin, je pris le trot vers le sud.

J'étais à dix heures au quartier général. Le bruit des canons dépassait toute description. Dans les ruelles et sur la route, c'était l'encombrement habituel, la même fourmilière. J'arrivai à un coude de route bordée de maisons. Sur l'une d'elles, flottait le fanion du généralissime. De nombreux officiers de tous grades, aux uniformes variés, attendaient tout autour. L'escorte, en selle, lances hautes, se tenait prête. Je m'écartai prudemment: « A cette heure, mieux vaut n'être pas vu, » pensai-je, et je guignai un monticule tout proche, que surmontaient les arbres d'un temple, et que mon *mafou* nomma Quan-gua-toun. Je commençai lentement l'escalade.

Le terrain mouvementé était rempli de bivouacs, de tentes alignées. J'entends soudain, derrière moi, en chœur, la formule de salutation. Je me retourne, enlève ma casquette : le général Kouropatkine s'approche. Il me rend mon salut. me fait, de la main, un geste affable. « Il est vraiment impénétrable », pensais-je en le suivant des yeux. C'est exactement le même homme que mon touriste des Tombeaux à Moukden, ou l'hôte du wagon, qui surveillait l'autre jour le défilé. La même allure jeune, naturelle et simple, la même

tranquillité, la même force, les mêmes traits souriants, tout empreints de bonté et aussi d'énergie, le même ensemble de *respectability*. Je songe à toutes les difficultés, de toute nature, qu'il lui fallait vaincre, aux responsabilités terribles qui lui incombaient, et je me rappelle ces mots d'un officier, un jour, à Liaoyang : « Je suis entré le voir, désespéré : au bout d'un quart d'heure, j'avais retrouvé près de lui le calme. »

La montée était dure. Je dus mettre pied à terre. Tirant mon cheval, j'atteignis le sommet et je visitai le temple. Toute une paroi surplombait un ravin ; deux entrées, une de face, l'autre latérale, donnaient accès dans une cour intérieure où un vieillard à barbiche rare et grisonnante, aux mille rides, vous accueillait de son plus beau sourire qui fendait sa bouche édentée. Le petit temple ne comprenait qu'une salle très fraîche, où des restes légers de pieux parfums faisaient baisser la voix. Sur l'autel, trônait un Bouddha ventru et serein; nombre de statues, petites ou grandes, quelques-unes de porcelaine, lui tenaient compagnie. Aux murs, de belles images sur papier représentaient les nombreuses tortures du damné ou le paysage habituel avec le grand arbre penché et le petit lac calme, où se mire, au pied de la colline, la pagode minuscule.

Au dehors, dans un coin de la cour, un arbre aux feuilles jaunies tend ses branches : à chaque souffle du vent, tombent des coccinelles innombrables, de toutes nuances, jaunes, noires, tachetées, unies; mes vêtements en sont couverts.

Notre canon continue à tonner. Mais, hélas ! je l'apprends vite : tout notre effort consiste maintenant à retenir le flot envahissant des Japonais, pour permettre à l'armée de l'Est, si éloignée, de se replier sur nous. Et je sais aussi pourquoi tant d'officiers, tant de transports se dirigent vers Moukden : l'ordre de retraite générale a été donné hier soir. Les Japonais sont sur la rive gauche du Cha-Kho : à qui sera la rivière?... A quoi bon rester? Je suis écœuré de cette tuerie savante, mécanique, à distance. Je retournerai à Moukden.

Je redescends au quartier général. J'aperçois un instrument bizarre, grotesque en ces lieux, dont la vue m'avait échappé : une sorte de tourelle en fer, de construction légère, une tour Eiffel de quatre mètres surmontée d'une large roue à ailettes,

tournant au vent, et, en gros caractères, *aero*... quelque chose, je ne sais plus quoi... *Chicago*... « C'est bien ça, grommelai-je découragé, la guerre, maintenant, c'est Chicago, Saint-Étienne, Fives-Lille, des laboratoires et des usines. »

En route, la pluie se remet à tomber. Elle se fait si violente que je cherche un abri dans une maison, dont le toit seul et les murs restent. Des soldats sont là, qui attendent aussi; j'ai du café, du cognac; je les leur donne; je voudrais leur donner tout!

Ah! ce retour! cette boue épaisse couvrant les routes encombrées de charrettes de la Croix-Rouge! Les caissons, les fourgons se succèdent sans relâche, dans les deux sens; l'eau monte souvent aux essieux; les lourdes voitures s'embourbent malgré les efforts désespérés des chevaux, qu'excitent les hurlements des hommes. Dans les champs détrempés, des fantassins passent, beaucoup sans armes, le bras, la tête enserrés dans des linges. Sur une voiture d'ambulance, deux sœurs de la Croix-Rouge, jeunes, causent en riant. Que font-elles ici, malgré les ordres du généralissime qui ne veut point de femmes sur le champ de bataille? Elles sont venues voir et rient de leur escapade!

Un soldat traîne un petit âne rétif qui, pour tout fardeau, porte un tambour crevé.

Tirées par des chevaux ou des mules, sans ordre, attelées en hâte, souvent six, sept bêtes à la même voiture, de lourdes charrettes chinoises suivent la file aussi et transportent la fortune de la famille, tout le bien sauvé. Et c'est sur du *gao-lian* un amoncellement d'objets bizarres, armoires, tables, des canards, des porcs et, juchées au plus haut, des femmes mornes berçant leurs enfants. Autour du véhicule, marchent les hommes; ils portent souvent, en balancier, aux deux bouts d'une longue perche, deux paniers qui contiennent chacun un bébé très sage.

Ils fuient la guerre, eux aussi. Derrière, la maison brûle, est pillée; les portes, les fenêtres, tout ce qui est bois est arraché; la récolte est perdue; que faire d'autre que fuir?

Dans la boue, fouettés par la bise venue des déserts de Mongolie, sous le ciel d'orage, Russes, Chinois, charrettes, canons, soldats valides, blessés, enfants transis, le flot tout

entier s'en va vers Moukden. Derrière nous, là-bas, sans relâche, tapis dans leurs tranchées profondes, dans leur chambre aux machines, les Japonais donnent des ordres ou manipulent des instruments de précision, et l'arrosage continue. Je traverse l'embranchement du chemin de fer qui va à Fou-Choun. Là se trouve un camp de la Croix-Rouge, et je pense, en longeant la voie, qu'en somme je n'ai vu que peu de blessés, quoique les pertes doivent être fortes. Je m'entends appeler. A la porte d'un fourgon, j'aperçois un gros bonnet de la Croix-Rouge. Je lui confirme les mauvaises nouvelles et lui demande si les pertes sont nombreuses. « Oui, me répond-il, la figure grave. — Combien ? — Plus de cinquante mille! » Ce chiffre me stupéfie. Je viens d'assister à plusieurs jours de bataille; je n'ai pas vu cinq cents blessés, et j'entends parler de vingt mille morts, de trente mille blessés! Elle fait en silence de la « belle ouvrage », l'usine de la mort!

*
* *

La journée du 14 marque, pratiquement, la fin de l'action générale qui avait débuté le 10. C'est le 10, en effet, que la ligne tout entière fut engagée à fond. C'est le 14 que la grande action finit. Qu'on m'entende bien : la canonnade va durer cinq jours encore, mais sans grand résultat : les positions des deux adversaires vont rester à peu près identiques. Le 15, la situation reste stationnaire. Et voici, pour moi, où commence le mystère.

Rentré à Paris, je viens de relire les rapports officiels, dont je n'avais pas eu connaissance en Mandchourie. Cette lecture, loin de m'éclairer, me complique les faits, me les embrouille. J'ai montré combien la situation, au 14, était critique. A Moukden, tard dans la nuit, j'appris que le succès de la contre-attaque japonaise prenait, pour les armes russes, des proportions désastreuses. Un bataillon japonais avait même réussi, disait-on, à s'engager entre notre droite et notre centre; le général Kouropatkine risquait alors d'être tourné, coupé.

Que se passa-t-il ? Les rapports russes nous parlent de renforts qui auraient réussi à arrêter la marche de l'ennemi.

Les rapports japonais semblent dire que, de parti pris, ils avaient fixé la limite de leur avance à la rive du Cha-Kho. Or, d'une part, si le général Kouropatkine a pu renforcer sa droite, ses réserves n'étaient point suffisantes pour arrêter définitivement un ennemi décidé à profiter de ses avantages ; d'autre part, je croirai difficilement que les Japonais se soient contentés des rives du Cha-Kho, quand Moukden s'offrait, à quinze verstes à peine, Moukden, ses maisons, ses ressources d'hivernage, son marché, ses provisions ; leur marche en avant eût-elle continué, que l'évacuation de la ville eût été bien probable. Car l'armée russe, coupée, débordée, n'aurait point eu le temps, je crois, de préparer, sous Moukden, une défense sérieuse, malgré les positions très fortes qu'elle possède, m'a-t-on dit, au sud.

Puis, où donc étaient tous ces renforts dont parlent les rapports russes ? Dans ces derniers jours de bataille, les troupes tout entières avaient donné un suprême effort, jusqu'au dernier homme.

Épuisement des Japonais, épuisement physique, total, manque de troupes fraîches et de munitions[1] expliqueraient tout, et de façon bien plus compréhensible... Mais je voudrais bien savoir ! Et je n'ai jamais su. On saura peut-être plus tard, comme de tant d'autres choses, mais beaucoup plus tard.

***

Le 15, la situation demeura donc stationnaire. La canonnade fut violente, pendant la matinée. Vers onze heures, elle se ralentit, s'espaça, enfin se tut. Les avant-postes russes occupaient la rive droite du Cha-Kho, les Japonais la rive gauche, et déjà, sans perdre de temps, chacun de son côté creusait, creusait. Après la lutte d'arrosage, la lutte de bêches.

Je quitte Moukden et j'arrive au petit temple dans la matinée du 16. L'artillerie tonne sans relâche. Au moment d'escalader la colline, j'aperçois sur ma droite un rassemblement. J'y vais. Six hommes poussent à bras un canon comme je

1. Dans les journées des 11, 12, 13 et 14, la moyenne de 80 000 projectiles furent tirés par les Russes seuls, m'a-t-on affirmé. (Le coût d'un shrapnell est d'environ 25 francs.

n'en avais encore jamais vu, un gentil petit canon, sur deux roues, dans la bouche duquel est fichée une grosse buche. Les hommes s'arrêtent à tout instant, répondent aux questions multipliées; on regarde, on tâte. Qu'est-ce que ça peut bien être? Je grimpe là-haut.

Assis sur les marches du temple, pointillé de la tête aux pieds de bêtes à bon Dieu, un officier me met au courant. Il allonge le bras, me montre en face de nous, sur la rive gauche du Cha-Kho, près du village de Loun-dzian-toun, un petit monticule, encadré de quelques autres, une chaîne de hauteurs, courte, isolée dans la plaine immense. Un arbre tordu lui fait un panache qui se balance un peu de travers, sur le côté. C'est la « Sopka Poutiloff ».

Les Russes occupaient primitivement cette hauteur. Dans la nuit du 14 au 15, les Japonais s'en emparèrent. Dans la matinée du 15, le général Kouropatkine décida de la reprendre. On l'arrosa de shrapnells la journée entière. Vers quatre heures, l'assaut fut ordonné, mais sans succès; les Russes passèrent la nuit sur le versant et reçurent des renforts de Stackelberg, dont la retraite était définitivement effectuée: une vingtaine de bataillons de la 5e et de la 9e divisions. Le 16, à quatre heures du matin, l'attaque reprend, en force cette fois: « Ç'a été atroce; une boucherie! Nos hommes sont si énervés par tous ces jours de bataille qu'on ne fit pas de quartier. En une heure, à l'arme blanche, tout fut fini. Les cinq ou six tranchées qu'avaient creusées les Japonais débordaient de cadavres. On fit à peine cent cinquante prisonniers ».

Et il ajouta: « Ce n'étaient plus des humains, mais de véritables fauves. J'ai vu un homme du 19e régiment, blessé à la main: il avait, de toutes ses forces, plongé sa baïonnette dans le corps de l'adversaire; l'élan l'entraîna, il tomba sur le Japonais à moitié mort; sa main, par hasard, rencontra la bouche, et l'autre y planta ses dents. Nous avons pris douze canons: une batterie de campagne (les batteries japonaises sont de six) et cinq canons de montagne, c'est un de ceux-là que vous venez de voir, en bas, — et un pom-pom (Hotchkiss)...

— Et vos pertes?

Il dit simplement : « J'ai entendu dire que d'un régiment deux officiers restent. »

Et je n'ai jamais pu savoir le nombre exact des pertes. Mais enfin, c'était une revanche. Les Russes avaient enfin chargé !

Sur la droite, cette terrible droite, tout paraît si calme maintenant! Je n'ai qu'à embrasser du regard cette vaste étendue pour comprendre que l'affaire « Poutiloff » n'est qu'un incident, glorieux sans doute, mais sans influence sur l'issue finale des opérations, et, découragé, je me prends à murmurer en redescendant vers la plaine : « Les Japonais ne voudront-ils pas reprendre la *colline à l'arbre* cette nuit? »

En bas, dans le village, la foule grandit autour des canons, que je photographie sur toutes leurs faces. Un sous-officier écarte, sans que je lui demande quoi que ce soit d'ailleurs, tous ceux qui peuvent gêner mon objectif. Quels grands enfants !

J'avais affaire à l'état-major. Je pénètre dans la salle d'une *fandza*. De nombreux officiers causaient, consultaient des cartes, buvaient du thé. Un air de joie détendait les visages... Je me mis à écrire.

Un pas d'hommes, au seuil de la porte, me fit lever la tête. Escorté de deux Russes, la main droite entourée de linges, un Japonais entra. Ses vêtements de drap disparaissaient sous un pantalon et une veste khaki. Il pouvait avoir un mètre soixante-cinq ou soixante-dix, — un grand Japonais. Ses épaules larges, ses mains énormes, son port cambré, lui donnaient un air de lutteur, d'athlète. Les yeux étaient intelligents, à peine bridés; un sourire de gêne découvrait les dents blanches. Il salua poliment, enleva son képi, se courba à plusieurs reprises. Les officiers le contemplaient. tâtaient du doigt ses vêtements; il restait impassible. Un capitaine se détourna et se mit à parler, russe naturellement : mes regards allèrent dans la direction et je remarquai pour la première fois un individu en civil, au teint maladif, au nez prononcé, à l'expression sournoise et fausse. Une sorte de hibou malade, jeté dans le grand jour. C'était l'interprète, un métis de Polonais et de Japonaise, me dit-on. La conversation s'engage. On pose des questions au grand « Jap » : numéro de son régiment, de sa brigade, etc. Il répond poliment, d'une voix douce, et sort de sa poche un petit carré de

papier comme ils en ont tous, où est inscrit son nom, son régiment *en russe*.

L'interprète traduit d'une voix lasse.

— C'est vrai ! — dit à plusieurs reprises l'officier qui contrôle et vérifie.

Et le Japonais quitte la salle.

Je pars bientôt après. J'arrive tard à Moukden. J'ai très faim. Je vais au wagon-restaurant des officiers. Je suis le premier à annoncer la prise de la « Sopka Poutiloff ». Un officier reste sceptique. Il se lève et me dit en partant :

— C'est pour compenser la perte d'une cinquantaine de nos canons, ces jours-ci.

Nous avons perdu cinquante canons ! en voici la première nouvelle. Ah ! décidément, dénombrer les effectifs, évaluer les pertes, les canons perdus, j'y renonce ! Sur un front de quatre-vingts verstes, allez donc parcourir toute la ligne, noter le nombre des blessés, compter les pièces prises !

Le canon se fait entendre durant la nuit.

***

Le 17 octobre, journée vide : à Moukden. Le canon continue au loin.

Le 18 octobre, à l'aube, je vais à la gare. On m'annonce la reprise de la station Cha-Kho. Pauvre station ! reprise et perdue, perdue et reprise, elle doit être dans un joli état ! Et ce point n'est qu'un détail, aussi ! La canonnade cesse dans la matinée.

Au 19 octobre, je trouve dans mes notes : « Coups de canon espacés, situation stationnaire. »

Nuit après jour, durant une semaine, des hommes ont crevé de faim, de soif, se sont fait tuer sans un murmure. Des faiblesses se sont sans doute produites, des retraites hâtives, en désordre, des paniques même ; mais cinquante mille hommes sont hors de combat, blessés ou tués, et quelques kilomètres sont gagnés ou perdus...

Au 20 octobre, je lis : « Dormi toute la journée, calme plat ». La bataille du Cha-Kho est finie...

GEORGES DE LA SALLE

LE PASSÉ VIVANT[1]

XV

Quelques jours après le bal du comte Ceschini, Maurice de Jonceuse déjeunait chez M. Corambert avec M. de Saffry.

M. Corambert imposait, non seulement par lui-même, mais aussi par ce qui l'entourait, l'idée d'une fortune solide. L'hôtel qu'il habitait boulevard de Courcelles était bâti de bonnes pierres bien liées entre elles et dont la masse respectable offrait au regard de hautes et larges fenêtres et une porte pesante. Le bouton de la sonnette était gros et fait pour le pouce. Le vantail cédait sous la poussée, sans résistance, mais avec une sage lenteur. Au dedans, l'escalier spacieux conduisait à de vastes salons au mobilier cossu, de teinte sombre. Les fauteuils étaient lourds, les canapés monumentaux, les cadres des tableaux sculptés en plein bois. Dans la salle à manger, lambrissée de chêne, les buffets et les crédences s'accordaient avec la table, où l'on s'asseyait sur des chaises trapues, garnies de cuir et cloutées d'or. Le linge dont on se servait était empesé, dur et cassant; les assiettes, la verrerie, massives. L'argenterie fatiguait la main. Les mets étaient abondants et sains, les domestiques qui vous les présentaient

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904 et 1er janvier 1905.

vigoureux. M. Corambert détestait les mines pauvres et chétives. Il était lui-même jovial et corpulent. Il aimait aux gens qui l'approchaient un aspect de santé et de bien-être. Ce désir s'étendait jusqu'à ses amis, mais, comme il faut dans la vie des accommodements et des concessions, il se contentait que ses familiers, à défaut de supériorité physique, eussent celle au moins d'être sérieusement riches. Aussi les convives assis, ce matin-là, à la table de M. Corambert offraient-ils cet air de tranquillité que confère l'argent.

En effet, M. Vernal avait trouvé dans les blés de quoi être sûr de son lendemain : sa récolte était faite et engrangée. De même M. Archon, — les aciers ; — M. Pallan, — les charbons ; — M. Tollin, — les cuirs, — étaient des gens de tout repos. Certes M. Corambert eût préféré que son ami Pallan et son ami Archon n'eussent point, l'un, la figure maigre et tirée, l'autre, le visage apoplectique, mais, par contre, MM. Tollin et Vernal le satisfaisaient complètement par la carrure de leurs épaules et la solidité de leurs membres. M. Corambert souhaitait qu'un homme fût l'image physique de son crédit et il eût voulu Pallan plus gras et Archon moins congestionné, mais, malgré cela, ils avaient, aussi bien que les deux autres et lui-même, cet aplomb particulier que l'on prend vite à être riche et quand le présent pour vous n'a point de soucis, ni l'avenir d'inquiétude.

Parmi ces puissants personnages, Maurice de Jonceuse n'était pas déplacé. S'il n'avait pas leur autorité, il avait déjà leur assurance. En plein combat d'affaires, il portait à ses entreprises une activité hardie. On sentait en lui la certitude de réussir. Millionnaire futur, il goûtait sans hâte et sans envie, dans cette société de hauts parvenus, le plaisir d'y figurer d'avance auprès de ceux qu'il égalerait un jour. Ses débuts lui valaient d'ailleurs l'estime et la considération de ces messieurs. Autant seconder un garçon de cette espèce que de le contrecarrer inutilement. C'était ce qu'avait compris M. Corambert : aussi recevait-il souvent M. de Jonceuse. M. Corambert était pour le jeune homme une sorte de patron : Maurice lui plaisait. M. Corambert n'était pas fâché non plus qu'un gentilhomme mît la main à la pâte : cela rehaussait le métier.

La présence de M. de Saffry procurait à M. Corambert un autre genre de satisfaction que celle de M. de Jonceuse : M. de Saffry avait été son camarade au collège, et M. de Saffry représentait pour M. Corambert le copain malchanceux et « guignard ». M. Corambert l'aidait, mais l'aidait petitement. Il l'avait placé dans la compagnie d'assurances dont il était l'un des administrateurs et il n'était pas fâché que M. de Saffry n'y eût réussi que médiocrement. Certes il n'eût pas souffert que son ami Saffry fût tout à fait mal en point : il se serait cru obligé de le secourir de sa bourse, ce qui n'est jamais agréable. Mais M. de Saffry savait vivre et avait su demeurer en un état discret, entre le malheur et la prospérité. Cela prouvait à M. Corambert que ce n'est pas tout que d'être gentilhomme pour tirer son épingle du jeu, où il avait, lui, tout roturier qu'il fût, assez bien fait sa pelote. Et il fallait voir quels bons sourires d'encouragement il adressait, au bout de la table, à son vieux camarade Saffry, qui, fluet et étriqué, maniait péniblement les cristaux trop taillés et les argenteries trop pesantes.

Quant à M. de Saffry, il vouait naïvement une grande reconnaissance à M. Corambert et tenait ces déjeuners pour une faveur insigne. Il était persuadé qu'à se mêler ainsi aux amis de son ami Corambert, il lui surviendrait des occasions avantageuses à ses intérêts. Il est vrai qu'il était encore à les attendre et qu'en attendant il végétait de broutilles, dont le maigre profit eût, tout au plus, suffi à un M. Corambert pour payer sa dépense de cigares.

Maurice de Jonceuse, à ces déjeuners où il le rencontrait assez fréquemment, s'était toujours montré fort poli avec M. de Saffry : celui-ci ne l'intéressait guère, mais tout de même ils étaient gens du même monde, et cela créait entre eux une entente. Cependant M. de Saffry fut étonné, ce matin-là, des attentions que lui témoignait Maurice de Jonceuse. M. de Saffry était doux et simple : il répondit volontiers à ces avances. Il parlait bas, de sa voix un peu hésitante, quand M. Corambert interrompit leur conversation.

— Dites donc, Jonceuse, y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé à Valnancé ? Vous savez, là-bas, chez moi... on travaille ferme. Je pourrai m'y installer en septembre. Oh ! un

campement! Il y aura encore beaucoup à faire. Allez voir ça. Vous m'en direz votre avis.

Et M. Corambert donna un baiser sonore à deux de ses gros doigts qu'il avait posés sur ses lèvres.

— Certainement!... Du reste, moi aussi, je fais construire... Oui, à Nancé... Oh! un pied-à-terre!... Avec mon auto, j'y vais de Paris en une heure et demie, sans me presser.

— Vous faites bâtir!... Voyez un peu quel gaillard!... Mes compliments, mon cher Jonceuse. Moi, je n'ai eu mon hôtel ici qu'à cinquante ans.

Il regarda autour de lui les lambris de chêne, les crédences, les buffets ventrus, puis avala une bouchée qui lui gonfla les joues.

— J'ai justement loué à Nancé pour l'été, — disait doucement M. de Saffry à Maurice de Jonceuse, tandis que M. Corambert rappelait à M. Archon et à M. Tollin son achat de terrain au boulevard de Courcelles et en calculait la plus-value; — une maisonnette qui appartient à un de vos amis, je crois, M. Charles Lauvereau. Si j'étais riche, je l'achèterais. J'aime bien ces bicoques de province...

— Oui, je connais la maison de Lauvereau. Elle est agréable; mais voyez-vous, monsieur de Saffry, je préfère malgré tout les habitations neuves. De l'air, du jour!

— Pardieu, c'est ce que je disais dernièrement à votre oncle Franois, Jonceuse! Oui, c'est très beau son Valnancé, mais ça ne tient debout qu'à force de réparations! Tout est à refaire chaque année. Tandis que chez moi!... Et puis, pas de calorifère, pas d'électricité... Que diable, il faut être de son temps!

Le jeune Léon Corambert, silencieux et distrait depuis le commencement du repas, écoutait son père avec honte. Le petit ami de madame de Maurebois ne partageait pas en architecture les idées paternelles. Sa chambre était ornée de photographies qui représentaient Versailles, les châteaux de la Loire et ceux du roi de Bavière. A son piano, il jouait du Wagner et du Lully. Il avait hâte qu'on se levât de table pour aller rêver à son aise. Depuis le soir du bal Ceschini, où, pour la première fois, sur le grand canapé de lampas rouge aux armes cardinalices, il avait embrassé madame de Maurebois, il vivait

dans une sorte d'hébétement voluptueux. M. Corambert avait remarqué la muette désapprobation de son fils.

— Monsieur mon fils pourra en penser ce qu'il voudra, mon château aura du cachet et damera le pion à Valnancé. Tu verras, mon vieux Saffry, et c'est toi qui feras l'assurance contre l'incendie : ce sera la plus belle police de ta vie !

On passait au fumoir. Le jeune Corambert s'éclipsa, suivi de sa mère, — personne effacée et vague, qui s'inquiétait de la mine pâlie et de l'air distrait de son fils. — Les cigares allumés étaient énormes. Ils convenaient aux vastes fauteuils où on les fumait. Maurice de Jonceuse examinait M. de Saffry presque englouti dans le sien : M. de Saffry ne ressemblait guère à sa fille. Soudain, il s'agita. Discrètement il avait consulté sa montre. Il avait un rendez-vous. Comme il s'esquivait sur la pointe des pieds, M. Corambert l'interpella :

— Alors, tu files ?

M. de Saffry fit un geste d'embarras et d'excuse. Tous les regards s'étaient tournés vers lui. M. Vernal, M. Archon, M. Tollin et M. Pallan considéraient ce petit monsieur chétif, à la barbe blanche. Il était celui qui n'a pas le loisir de digérer en paix, qui doit travailler, courir, se presser. M. Corambert, au seuil de la porte, lui lança :

— Bonne chance !

Puis il ajouta, quand M. de Saffry eut disparu :

— Ce pauvre Saffry, il est alerte comme un jeune homme. Vous partez aussi, Jonceuse ?

— Que voulez-vous ? j'ai ma fortune à faire, moi !

On rit. Maurice de Jonceuse était debout, les doigts dans sa barbe épaisse.

— Ah ! farceur !... encore quelque femme !... Allons, au revoir.

M. Archon s'esclaffa. Son visage empourpré rougit encore davantage :

— Quel gaillard !

— Ah ! il ira loin, ce Jonceuse ! — déclara M. Pallan, en serrant ses lèvres minces.

Devant l'hôtel, Maurice de Jonceuse trouva M. de Saffry arrêté auprès de l'automobile d'où le chauffeur Monnerod toisait avec mépris les coupés confortables de M. Tollin et de

M. Vernal. M. de Saffry contemplait curieusement la lourde voiture à pétrole, la carrosserie luisante comme une carapace de scarabée, les gros yeux cerclés de cuivre de ses lanternes.

— Monsieur de Saffry, voulez-vous que je vous mette quelque part?

M. de Saffry hésitait. Il avait rendez-vous rue Rougemont : on lui avait signalé une petite assurance à faire là. Il craignait de déranger M. de Jonceuse.

— Mais pas du tout!... On va vite avec ces machines-là. Montez donc, cher monsieur.

M. de Saffry hésitait devant l'engin séduisant et redoutable. Que dirait sa femme quand elle saurait son imprudence? Il éprouvait un mélange de crainte et de curiosité. Les coussins de cuir, résistants et doux, le rassurèrent. Soudain le moteur gronda. Les glaces vibrèrent. Une secousse puissante et molle renversa M. de Saffry en arrière. Étonné, il tirait sa petite barbe blanche.

Son étonnement était bien plus grand encore, quand il descendit rue Rougemont. Durant les quinze minutes de trajet, M. de Jonceuse lui avait proposé une affaire avantageuse et il avait sollicité la permission d'aller présenter ses hommages à madame et à mademoiselle de Saffry, avec qui il avait eu l'honneur de souper, au bal du comte Ceschini. M. de Saffry y avait consenti...

Un mois et demi après, Maurice de Jonceuse demandait en mariage Antoinette de Saffry.

Ce fut pour M. de Saffry un instant mémorable. Quelqu'un s'adressait à lui pour obtenir quelque chose d'important, qu'il pouvait à son gré accorder ou refuser. Il lui fallait décider du sort d'autrui : aussi son embarras et sa confusion furent-ils extrêmes, et il s'excusa presque auprès de Maurice de Jonceuse d'une autorité à laquelle l'usage obligeait celui-ci à recourir. Pendant les trois jours de réflexion que demanda la jeune fille, Maurice de Jonceuse vécut la gorge sèche et la joue en feu. Enfin la réponse fut favorable. Quand Maurice entra dans le salon des Saffry, Antoinette était assise juste sous le portrait de La Tour. Elle vint à Maurice et lui tendit la main. De joie, M. de Saffry embrassait sa femme. Les fiancés

se sourirent. Lui aurait voulu l'emporter brusquement, sans rien dire, en un vertige de liberté et de vitesse, dans cette même voiture bourdonnante et comme ailée qui l'avait amené là tout à l'heure et qui l'attendait, en bas, dans la rue, brutale, forte et rapide, — comme son désir !

XVI

Le soir des fiançailles de sa fille, M. de Saffry s'endormit pour la première fois sans souci du lendemain. L'avenir de son enfant était assuré : — il avait ri tout bas, en sa petite barbe blanche, du jeu de mot involontaire. — Il éprouvait dans tout son être comme une détente soudaine. Maintenant, il pouvait vieillir, mourir ! Il n'appréhendait presque plus les infirmités et les maladies. Il n'était plus seulement le père d'Antoinette de Saffry, il était aussi le père de madame de Jonceuse,

Souvent il avait songé à ce que deviendraient après lui sa femme et sa fille. Mademoiselle de Saffry y pensait également, et cette idée lui causait une sourde angoisse.

Mademoiselle de Saffry avait la rare qualité de savoir être franche à l'égard d'elle-même. Elle aimait à voir clair dans ses sentiments. Aussi était-elle forcée de se reconnaître une sorte de répugnance instinctive pour le travail. C'était un préjugé héréditaire qu'elle tenait, sans doute, d'une longue lignée d'aïeules oisives et hautaines. Le travail lui apparaissait comme une espèce de déchéance. L'ouvrier, le marchand, l'employé lui étaient secrètement antipathiques, ainsi que des gens d'une race différente de la sienne. La pensée que son père travaillait la faisait souffrir d'autant plus que cette nécessité le rabassait à ses yeux. Elle était née pour l'oisiveté et la paresse, pareille à cette grand'mère à qui elle ressemblait, et dont le peintre La Tour avait noué si délicatement les belles mains l'une à l'autre, dans une pose de repos et d'abandon.

Le mariage, et sinon le mariage d'argent, au moins le mariage riche, celui qui la mettrait, elle et les siens, à l'abri du besoin, demeurait donc la seule ressource de mademoiselle de Saffry. Et ce fut ainsi qu'elle accepta d'épouser Maurice de Jonceuse.

Elle était résolue, pour se marier, à certaines concessions. Plusieurs fois pourtant, elle s'était refusée à en consentir qui l'eussent avilie. Maurice de Jonceuse, lui, ne lui déplaisait pas. Elle l'avait jugé d'un coup d'œil net et prompt. Sa mère lui laisserait un jour une belle fortune. En attendant, il gagnait de l'argent, ce qui faisait de lui provisoirement quelqu'un de la sorte de gens qu'elle ne prisait point; mais pourquoi ne se fatiguerait-il pas de cette vie d'entreprise et de hasard? Au fond, il aimait la campagne, la terre. N'avait-il pas de lui-même acheté de quoi bâtir à Nancé? N'était-ce pas un indice précieux? D'ailleurs n'aurait-elle pas quelque pouvoir sur lui? Mais tout cela se confondait, dans l'esprit de mademoiselle de Saffry, en une impression de sécurité et se mêlait au sentiment d'accomplir une action utile, et pas trop désagréable.

Elle distinguait d'ailleurs fort bien les motifs de la conduite de Maurice de Jonceuse envers elle. Le désir qu'il avait de sa personne et qu'elle avait deviné à son premier regard, au bal du comte Ceschini, éclatait en lui avec une franchise presque brutale. Il la voulait et, pour l'avoir, il l'épousait. Ce désir brusque, violent, tout en l'offusquant un peu, ne l'offensait pas. Elle s'y soumettrait loyalement. Elle lui donnerait la part d'elle-même qu'il souhaitait. Il n'aurait pas à compter sur plus ni à exiger davantage. C'était entre eux un échange. Elle offrait sa beauté, sa grâce. Par contre, il assurait son bien-être, son luxe. De là, pouvaient naître l'amitié, l'estime. Et elle se conservait le droit d'aimer...

Sous son apparence de raison et de logique, Antoinette de Saffry était romanesque. Ce romanesque était d'autant plus fort en elle qu'il ne lui venait ni d'éducation ni de lectures, mais d'elle-même. Il lui était propre. Peut-être lui arrivait-il de plus loin, de plus profond, mais la source en était cachée. Il s'était alimenté, en silence, de ses rêveries. Il était la dignité de sa pensée et le secret de son cœur.

Elle savait vaguement et obscurément qu'elle aimerait. Que lui demanderait l'amour? Quelle folie? Quel sacrifice? Serait-ce sa jeunesse, son repos, sa vie? Entrerait-il dans son existence mystérieusement, doucement, insensiblement, par les chemins de l'amitié ou les brèches de la passion? Elle l'igno-

rait. Elle attendrait l'inévitable, comme l'aïeule du portrait à qui elle ressemblait, les mains oisives et nouées.

Cette sorte de pressentiment amoureux, elle le gardait au fond d'elle-même et n'en avait jamais avoué rien à personne, même à madame de Raumont sa confidente habituelle. Madame de Saffry avait été en pension avec madame de Raumont, mais elle ne parlait jamais de son amie sans un peu d'amertume. Le scandale de la liaison de madame de Raumont avec le comte Ceschini revenait souvent dans les conversations de madame de Saffry, qui, malgré ses efforts pour n'en rien montrer, conservait une espèce d'irritation bourgeoise contre l'irrégularité hautaine d'une conduite dont Antoinette au contraire admirait l'orgueilleux dédain. Durant les trois jours de réflexion qu'elle prit avant de répondre à M. de Jonceuse, madame de Raumont fut la seule personne qu'elle consulta.

Quand mademoiselle de Saffry eut parlé, madame de Raumont lui dit :

— Ma chérie, ce M. de Jonceuse, l'aimez-vous ?

Mademoiselle de Saffry baissa la tête.

— Alors, pourquoi n'épousez-vous pas plutôt tout simplement M. Unterwald ? Votre mère prétend qu'il vous adore et qu'elle n'aurait qu'un mot à lui dire. Il est vraiment riche, lui !

— Mais, chère madame, ce ne serait pas moi que M. Unterwald épouserait, ce serait notre La Tour... Maman se trompe : c'est d'un tableau qu'il est amoureux, et pas de moi. Il m'accepterait peut-être bien aussi par-dessus le marché. Ma présence chez lui le rassurerait. Il a peur des gens dont il possède l'effigie ; ces portraits de magistrats, de militaires, d'abbés, l'intimident : alors, il pense que, s'il introduisait parmi eux quelqu'un de leur race, ils lui feraient meilleure figure... Je préfère encore M. de Jonceuse, et puis je crois que je ne lui déplais pas...

Elle rougit légèrement.

— C'est bien cela ! Les femmes sont toutes les mêmes. Le désir d'un homme les flatte toujours... Allons, épousez ce Jonceuse. Il a de la chance ! vous êtes délicieuse, ma petite.

Antoinette de Saffry s'était levée :

— Ne vous moquez pas de moi, chère madame ! Papa est si content !

Les glaces du petit boudoir la reflétaient en images diverses et pareilles. Madame de Raumont la regardait qui boutonnait sa jaquette et ses gants comme si, sur la véritable Antoinette, elle eût façonné celle qu'elle voulait bien livrer à la rue, aux passants, à la vie...

Quand elle fut partie, madame de Raumont demeura un instant pensive, puis elle rouvrit le livre qu'elle lisait, tourna quelques pages, le reposa sur ses genoux.

— Ce pauvre M. de Jonceuse! — murmura-t-elle en hochant la tête.

Et elle continua sa lecture.

Le lendemain du jour où Maurice de Jonceuse eut reçu la réponse favorable de mademoiselle de Saffry, son automobile s'arrêta, dans l'après-midi, à la haute grille du château de Valnancé. Une heure après, Maurice de Jonceuse remontait dans sa voiture ronflante. Avant de reprendre le chemin de Paris, il fit un détour par le Bas-Nancé. La vieille maison qui occupait une partie du terrain qu'il avait acheté récemment était déjà aux trois quarts démolie pour faire place au *cottage* projeté. Il faudrait écrire tout de suite à l'architecte à propos de certaines modifications à apporter au plan convenu... La machine repartit. Dans une lueur de désir, Maurice vit l'image de mademoiselle de Saffry. Elle serait à lui! L'auto fila sur la route droite son train de bête souple et rapide...

M. de Franois, en revenant de sa promenade favorite aux bâtisses de M. Corambert, trouva sa sœur très agitée. Il était, lui, d'une humeur à plaisanter : la laideur des constructions de M. Corambert dépassait son attente et, durant le dîner, il ne cessa de s'égayer à ce sujet. Ce fut en sortant de table que madame de Jonceuse lui annonça le mariage de son fils avec mademoiselle de Saffry.

M. de Franois accueillit bien la nouvelle.

— Ton fils est moins sot que je ne l'aurais cru. Ces Saffry sont de bonne famille. La fille est jolie, dis-tu? Ah! ces gens d'affaires ont de la chance, ils peuvent se passer leurs fantaisies : Corambert, un château ; Maurice, une femme...

Il n'acheva pas sa phrase. Il songeait à Jean. L'échec de la combinaison Watson l'irritait. Il mordilla sa moustache blanche.

— Certes, Maurice gagne de l'argent... Il travaille d'arrache-pied, le pauvre garçon...

Madame de Jonceuse s'embarrassait, elle serrait plus étroitement autour d'elle sa pelisse fourrée; puis, écarlate, comme si les braises de sa chaufferette lui eussent monté aux joues, elle se décida :

— Malgré cela, je voudrais lui donner... tu comprends... oh ! je ne lui ai rien promis et il ne m'a rien demandé !... je voulais t'en parler... une petite dot.

M. de Franois, goguenard et indulgent, la laissait aller, balbutiante et troublée. Au mot « dot », il se mit à rire, d'un court rire, sec et forcé.

— Une dot !... Tu veux doter ton fils ?... Mais, ma bonne Félicie, tu es folle ! Oui, folle, folle, permets-moi de te le dire... Le doter !... mais ici, comment ferions-nous ? Tout devient de plus en plus cher. Les impôts augmentent... Et ce n'est que le commencement !... Tu ne lis donc pas les journaux ? Je vais peut-être me voir obligé de supprimer un jardinier. L'année prochaine, il va falloir nettoyer la pièce d'eau... Et les autres réparations indispensables... Tu veux donc que Valnancé tombe en ruine ? Nous avons juste de quoi l'entretenir à peu près, et tu penses... Non ! tu es folle !...

M. de Franois ne riait plus. Il était rouge, lui aussi, mais de colère et de surprise. Il se sentait atteint dans son souci le plus cher. Madame de Jonceuse baissait la tête, comme si le plafond allait lui crouler sur les épaules. Cependant, M. de Franois s'était ressaisi. Il continuait, d'un ton d'ironie et de persiflage, mi-sérieux, mi-narquois :

— Doter Maurice !... mais il n'en a pas besoin... et puis il ne voudrait pas... Allons donc ! lui, un fils de ses œuvres, un laborieux, un moderne !

Il s'arrêta.

— Réfléchis un peu, Félicie, et tu reconnaîtras toi-même que ce n'est ni utile ni raisonnable... D'ailleurs, il n'y songe pas, Maurice, à une dot ! Pardieu, il est fier, ce garçon ; c'est un caractère. Tu sais, je l'aime beaucoup, au fond... Je regrette de ne pas l'avoir vu aujourd'hui. Je lui écrirai mon compliment... Je vais l'inviter à venir passer à Valnancé un mois, après son mariage, avec sa femme. Il sera comme

chez lui... Allons, es-tu contente, vieille bête?... Et maintenant, au lit!... ces questions d'intérêt me vident la tête.

Madame de Jonceuse ne répondait pas. Elle sentait, mieux que d'ordinaire, la dureté de l'esclavage où elle vivait depuis des années, sous la main pesante de son redoutable frère. Elle comprenait que c'en était fait à jamais de sa liberté et que la mort seule la délivrerait. Pelotonnée en boule dans sa fourrure, elle y pensait avec terreur, Valnancé était déjà un séjour assez dangereux : que serait-ce si l'on cessait de surveiller les fissures des murailles et les fentes des fenêtres? Et madame de Jonceuse entendait siffler autour d'elle des vents coulis imaginaires. Ils annonçaient la toux qui râpe la gorge, la bronchite qui oppresse, la pneumonie qui étouffe... Qu'importait à Maurice cet argent, dont, du reste, il n'avait pas besoin?... D'ailleurs, n'était-il pas son seul héritier, et, un jour?... Alors M. de Franois aurait beau faire, cet argent lui échapperait. Ah! il serait bien attrapé... Elle toussa. Soudain, l'indépendance de la tombe lui parut moins désirable. Il valait mieux subir la tyrannie de son frère qu'en être affranchie de cette funèbre façon... Elle toussa encore. Mourir! Pourquoi ne survivrait-elle pas, elle, à M. de Franois? Certes, elle était délicate, mais lui-même n'était-il pas d'une santé précaire, que soutenait seul un régime rigoureux auquel il manquait trop souvent? Elle, au moins, elle se soignait... Et, de ses petites mains furtives et grasses, elle puisa dans sa bonbonnière une pastille calmante qu'elle glissa dans sa bouche, tandis que M. de Franois se promenait de long en large devant elle dans le salon.

M. de Franois pensait à son fils Jean. Le mariage de Maurice le forcerait à revenir d'Italie et supprimerait désormais les séjours à Paris. La solitude de Valnancé porterait Jean à la réflexion. Il y avait de par le monde d'autres Watson. M. de Franois ne se tenait pas pour battu. Si Jean se montrait intraitable, il saurait aviser, lui, et, du coin de l'œil, il regardait madame de Jonceuse qui, avec une longue aiguille à tricoter, remuait, sous la cendre, les braises rouges de la chaufferette, — cette chaufferette que M. de Franois détestait et qui finirait, certainement, par mettre le feu à Valnancé!

XVII

Quelques jours avant la cérémonie du mariage, les Saffry vinrent déjeuner à Valnancé avec Maurice de Jonceuse et Lauvereau. M. de Franois fut charmant. Après le déjeuner, on se promena dans les jardins. Quoiqu'on fût au commencement de juillet, la chaleur était supportable. Maurice de Jonceuse et sa fiancée marchaient devant, suivis par Jean de Franois qui avait ralenti le pas pour se régler sur celui de madame de Jonceuse. M. de Franois causait avec M. de Saffry. Madame de Saffry et Lauvereau s'arrêtèrent au bout de la charmille. Par les interstices des feuilles, on apercevait le château. Sa façade rose et jaune, au soleil, semblait d'une matière précieuse. Madame de Saffry soupira...

Son futur gendre l'agaçait un peu. Le désir violent, mal contenu, qu'il montrait de sa fille, offusquait madame de Saffry malgré elle. De plus, une certaine brusquerie dans ses allures et ses propos déconcertait la grosse femme. Pourquoi Antoinette n'épousait-elle pas quelqu'un dans le genre de Jean de Franois, si doux, si discret ! Et puis, ce Valnancé, n'était-ce point là la demeure qui eût convenu à la beauté de sa fille ? Le portrait de La Tour y eût été à sa place, parmi les boiseries et les meubles anciens. Elle le dit à Lauvereau.

— Vous avez tort, chère madame : Jonceuse est un parfait honnête homme, et il rendra votre fille heureuse.

Il avait répondu avec d'autant plus de vivacité qu'il venait d'avoir la même pensée, et il ajouta :

— D'ailleurs, Jean de Franois aussi est un charmant garçon.

Il se retourna. Jean venait à eux. Lauvereau remarqua ses yeux cernés et son air triste. Ce voyage d'Italie n'avait pas, comme il l'espérait, dissipé la mélancolie de son ami, et s'était terminé sur une impression pénible. Lauvereau se souvenait du cloître de Passignano et de la pâleur et du trouble de Jean, devant l'épitaphe du Franois tué à la guerre et qui portait les mêmes noms que lui. Quelle malencontreuse idée

de lui avoir signalé cette coïncidence! Jean n'était que trop enclin à croire aux présages, aux pressentiments. La solitude où il allait de nouveau vivre à Valnancé ne lui vaudrait rien.

Tous trois avaient rejoint Maurice de Jonceuse et mademoiselle de Saffry, qui sourit doucement à Jean de Franois.

Elle lui avait témoigné beaucoup de sympathie lorsque, dès son retour de voyage, il avait accompagné son cousin pour lui faire son compliment et présenter ses hommages à sa prochaine cousine. Il lui plut aussitôt. Pourquoi Maurice parlait-il au jeune homme sur ce ton de protection un peu rude et d'amitié un peu dédaigneuse? Évidemment, pour Maurice de Jonceuse, Jean de Franois était quelqu'un qui ne comptait guère. Du reste, taciturne, distrait, timide, il ne faisait rien pour attirer l'attention. Il ne prétendait pas à intéresser...

Comme on sortait de la charmille, Valnancé apparut dans toute sa gloire.

— Quel bel endroit pour être heureux!

Mademoiselle de Saffry rougit légèrement de ce qu'elle venait de dire. Maurice de Jonceuse l'avait pris sans doute pour un acquiescement à ses vœux, car elle sentit son regard peser sur elle avec la force du désir et la certitude tranquille de la possession. Et elle vit son ombre étendue à ses pieds, comme si elle eût été déjà couchée là, sur le sable chaud...

Ce fut ce même regard que Jean, le jour du mariage, retrouva à Maurice, jusqu'à l'impudeur. La cérémonie fut simple: Maurice détestait les exhibitions mondaines. Madame de Jonceuse et M. de Franois, arrivés l'avant-veille au soir, étaient descendus chez le comte Ceschini. M. de Franois tenait à donner cette preuve d'amitié à son vieil ami Ceschini. Ils s'écrivaient depuis de longues années, le comte Ceschini ne s'absentant pas de Paris et M. de Franois n'y venant jamais. M. de Franois ne voulait pas que le comte pût croire qu'il lui gardait rancune au sujet de miss Watson.

Le mariage de son neveu achevé, M. de Franois profita de la fin de sa journée pour faire certaines courses qu'il méditait. La voiture mise à sa disposition par le comte Ceschini ne le conduisit ni chez quelques anciens amis, ni aux cercles dont

il continuait de loin à faire partie, mais simplement à travers les rues. Il parcourut ainsi divers quartiers et poussa sa promenade jusqu'aux plus populaires, ceux dont le nom retentit aux oreilles avec un bruit de tocsin et d'émeute : la Bastille, Saint-Antoine, Charonne, Belleville... M. de Franois désirait observer par lui-même l'état de Paris. A mesure, il se déridait. Tout était dans l'ordre accoutumé; que disaient donc les journaux? La Révolution prochaine semblait dormir au soleil, béate et engourdie. Le pavé n'avait pas l'air de vouloir si tôt se lever en barricades. Le pétrole n'enduisait pas encore les maisons. Paris travaillait, allait, venait, riait. Son cœur battait régulièrement. Le pouls de ses faubourgs ne marquait aucune fièvre. Satisfait et rassuré, M. de Franois s'égaya. Décidément, il ne verrait pas encore, derrière la grille de Valnancé, les visages révolutionnaires! Et, doucement allongé dans sa voiture, il ferma les yeux pour un de ces petits sommeils auxquels il était enclin et d'où madame de Jonceuse ne manquait jamais de le réveiller mal à propos.

La semaine qui suivit le mariage de leur fille, M. et madame de Saffry s'installèrent pour l'été à Nancé, dans la petite maison de Lauvereau. M. de Saffry devait surveiller les travaux du *cottage* qu'y faisait bâtir leur gendre ; à Paris, Lauvereau avait promis à Maurice de s'occuper des aménagements de son nouveau logis, avenue Henri-Martin. Les jeunes mariés reviendraient à la fin de septembre de leur voyage de noces. Ils étaient en Angleterre où Maurice avait des intérêts et où M. Corambert l'avait chargé de plusieurs négociations considérables.

Antoinette de Jonceuse ne rapporta de son voyage ni surprise, ni désillusion. Son mari était exactement ce qu'elle avait jugé qu'il serait. En s'épousant, ils avaient eu chacun son but et fait chacun ses réserves. Ce qu'ils associaient d'eux-mêmes leur suffisait et ils ne cherchèrent ni l'un ni l'autre à en augmenter la mise. Leur jeu était loyal et limité. Elle acceptait le goût violent, sensuel, ardent, qu'il montrait pour elle, et lui se contentait de la complaisance, de l'estime et de la camaraderie qu'elle lui marquait. Ce qu'ils échangeaient l'un de l'autre les satisfaisait réciproquement et leur

existence s'organisa sur ces données solides, durables et logiques. Lorsque, à son retour d'Angleterre, M. et madame de Saffry interrogèrent leur fille sur elle-même, elle leur répondit que son mari était parfait pour elle et qu'ils vivaient en excellent accord.

Cette réponse de sa fille modifia le sentiment de madame de Saffry envers son gendre. D'ailleurs l'empressement du mari ne l'irritait pas comme l'avait irritée obscurément la hâte du fiancé. Quant à M. de Saffry, il ne cessait de vanter la conduite délicate de Maurice. Déjà, avant le mariage, M. de Saffry avait éprouvé ce qu'avait d'efficace une intervention de M. de Jonceuse, et il eut ensuite de quoi s'en apercevoir mieux encore, car Jonceuse ne négligeait aucune occasion d'être utile à son beau-père. M. de Saffry, tout ragaillardi de cet appui discret et puissant, raconta à sa fille les bons procédés de Maurice. Antoinette en remercia son mari. Il avoua qu'il n'avait aucun mérite à agir ainsi. Ce n'était pour lui qu'un moyen de contrôler la valeur de son influence par le prix que l'on donnait à sa recommandation.

Ce fut une des rares fois où M. de Jonceuse fit allusion devant sa femme à ce qui formait toute une part de sa vie. Jamais il ne lui parlait de ses affaires. Quelquefois la sonnerie tardive ou nocturne du téléphone la faisait tressaillir. M. de Jonceuse allait à l'appareil. Des voix diverses, lointaines lui chuchotaient sans doute un renseignement, lui communiquaient une nouvelle, lui demandaient un ordre. Il répondait, et sa femme comprenait qu'il surveillait des combinaisons engagées, commandait à des gens inconnus d'elle, réglait des choses qui lui demeureraient toujours étrangères et dont elle ne saurait jamais que cette sonnerie argentine, péremptoire, à laquelle elle ne pouvait s'habituer et qu'elle aimait à oublier dans le vieux salon de ses parents, rue de Lubeck, où elle allait, presque chaque jour, s'asseoir sous le portrait de La Tour, aux mains paresseuses, aux mains oisives et nouées.

— Voulez-vous venir demain à Valnancé? — dit un soir, en dînant, Maurice de Jonceuse à sa femme. — Nous n'avons pas encore essayé ma nouvelle automobile, et nous verrons un peu où en sont les ouvriers. J'aimerais bien que la maison

soit finie pour l'été prochain. J'aurai alors besoin d'un peu de repos, car je crois que l'hiver sera dur.

Depuis une semaine, il n'était guère sorti de son cabinet, où il travaillait avec acharnement. En parlant, il caressait sa barbe épaisse. Ses épaules robustes firent le mouvement de soulever un fardeau, puis il sourit et coupa sur son assiette une large tranche de viande.

— Nous partirons à onze heures, si cela vous convient,

Antoinette de Jonceuse ajustait sur son visage le masque de soie noire. Elle en portait un aussi en entrant à ce bal du comte Ceschini où elle avait rencontré pour la première fois Maurice. Tout cela lui semblait déjà lointain... Jean de Franois avait, comme elle, choisi pour cette fête, le costume de Venise... Elle n'avait guère revu son cousin depuis son mariage. Maurice l'avait invité à dîner, mais il s'était excusé... Un coup de trompe brusque et rauque la tira de sa rêverie. L'auto filait rapide et presque silencieuse. On était hors de Paris. C'était une belle journée de mi-novembre. A l'air vif, le dos du chauffeur courbait sa masse fauve. A côté de lui, Maurice de Jonceuse se penchait. Parfois, un bout de sa barbe noire s'envolait dans le vent... Pourquoi donc Jean de Franois était-il entièrement rasé?... Elle se rappela que Lauvereau lui avait raconté que c'était justement pour le bal Ceschini que Jean de Franois avait coupé ses longues moustaches blondes.

Soudain son mari, se tournant vers elle :

— Voulez-vous que nous poussions une pointe en forêt avant d'aller à Valnancé? Nous avons le temps.

Sous le masque noir, elle fit signe que oui. L'auto passa devant la grille du château, qui ne fut, dans la vitesse, qu'une molle dentelle blanche, sur le fard de la façade aux briques roses. La route monta une côte. La pente inverse précipita la machine vers un fond d'arbres. La forêt était admirable, à ce moment. Les feuilles d'or tombaient sur les mousses vertes. Un bois de pins d'Écosse dressa ses troncs écailleux. Parfois Maurice indiquait un arbre, une percée, un sentier. Elle s'inclinait un peu en avant pour mieux entendre sa voix. La vue de la nature les unissait dans un goût commun. Un paysage les rapprochait l'un de l'autre. Les meilleures

minutes de leur voyage d'Angleterre avaient été leur admiration partagée d'un même site. De son doigt, elle toucha l'épaule de son mari. Elle lui montrait, dans un creux, une mare luisante. Des joncs pointaient hors de l'eau. Maurice baisa la main gantée...

Madame de Jonceuse reçut son fils et sa belle-fille, au coin de la cheminée où se consumait un maigre feu. Madame de Jonceuse avait déjà commencé son hivernage, installé son paravent et rallumé ses chaufferettes. Elle se plaignait de ne pouvoir parvenir à se réchauffer et elle tendait à la flamme intermittente ses petites mains grasses et gourdes.

— Mais, si vous avez froid, ma chère mère, pourquoi ne vous faites-vous pas une vraie flambée?... Attendez, vous allez voir!

Dans le coffre à bois entr'ouvert, Antoinette avait pris un fagot de menues branches. A genoux, elle ravivait les braises, rapprochait les tisons. La flamme jaillit, claire et torse. Une à une, la jeune femme y jetait des pommes de pin. Il y en avait de grosses aux écailles écartées et sèches, d'autres petites aux écailles serrées et vernies, de brunes, de jaunes et quelques-unes qui semblaient tout en or : toutes, résineuses et chantantes, pétillaient avec un bruit joyeux. Antoinette de Jonceuse s'était relevée, les mains poissées, les joues rouges, riant aux étincelles des bûches et aux pétarades des pignons.

— Que faites-vous, mon enfant? Ah! Dieu, mais vous allez mettre le feu à la cheminée. Quelle fournaise! — s'écriait madame de Jonceuse, épouvantée. — Si mon frère entrait!... Maurice, empêche-la!

Et madame de Jonceuse, avec les pincettes, écartait les tisons, éparpillait les pommes, tout en lançant vers la porte des regards inquiets et désespérés.

Maurice de Jonceuse haussait les épaules. Il observait sa mère, qui, à présent, avec la pelle, couvrait de cendre le brasier.

— Voulez-vous que j'aille chercher les pompiers?

Madame de Jonceuse se pelotonna dans son fauteuil, balbutiante et embarrassée.

— Tu as tort de te moquer de moi, Maurice. Un accident est vite arrivé. Et puis, voyez-vous, ma chère Antoinette, tous ces bûchers ne valent rien, et ce qu'il y a encore de mieux, pour se tenir chaud, c'est une bonne chaufferette.

Ils en étaient là, quand M. de Franois parut, suivi de Jean. M. de Franois, fort galant avec Antoinette de Jonceuse, entreprit Maurice au sujet du château de son ami Corambert. Maurice de Jonceuse convenait volontiers que les constructions de M. Corambert ne devaient pas être du meilleur goût. M. de Franois s'animait : les architectes actuels ne savaient pas leur métier. Et il avertit Maurice de se méfier d'eux. Jonceuse déclara qu'il n'avait guère à craindre leurs fantaisies. Ce qu'il voulait, c'était une maison simple, commode à habiter, spacieuse, bien aménagée. Le plan en était fait, d'ailleurs, et les ouvriers n'avaient qu'à s'y conformer. Quant au mobilier, il était commandé à Londres. L'important était que le bâtiment fût achevé au jour dit.

— Je ne peux pas vous renseigner, mon cher : vous savez que je ne vais jamais à Nancé.

Depuis qu'il n'avait pas été réélu maire de la commune, M. de Franois tenait rigueur aux gens de Nancé qui lui avaient préféré un « jean-f... » quelconque : il laissa partir Maurice de Jonceuse et sa femme quand ceux-ci témoignèrent l'intention d'aller à pied jusqu'au Bas-Nancé...

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu M. Lauvereau? — demanda Antoinette de Jonceuse à Jean de Franois, qui les accompagnait dans leur promenade.

Elle le regarda à la dérobée. La figure de Jean exprimait l'habitude de la rêverie, le goût des pensées silencieuses et solitaires, avec quelque chose d'anxieux. Au fond, cette existence oisive dans ce vieux château ne devait pas lui déplaire. Il n'avait pas l'air d'être fait pour la vie.

Au nom de Lauvereau, il sourit. Le sourire le rajeunissait.

— Lauvereau, il m'abandonne un peu... Il travaille beaucoup. Il me l'a écrit récemment. Il met en ordre ses notes de voyage...

— Quelle est la ville que vous avez préférée?

Il hésita un instant :

— Venise.

Il reprit :

— C'est très beau, très triste, et on a toujours l'impression qu'on y va retrouver quelqu'un qui vous attend. Il y a des

petites places désertes et qui semblent faites pour des rencontres mystérieuses...

Maurice de Jonceuse revenait à eux, salué par un gros homme, en blouse blanche, la truelle à la main et la figure éclaboussée de plâtre.

— Allons, je crois que tout sera prêt, mais quels lambins!

Pour regagner le château, ils traversèrent le bourg. Le soleil se couchait dans un ciel clair. La rue était déjà dans l'ombre, mais les toits des maisons étaient encore éclairés. De chaque côté, elles se tassaient, trapues et inégales. Des lampes s'allumaient, çà et là, aux fenêtres basses ou aux devantures des boutiques. Par une porte ouverte arrivait une odeur de foyer. Cela sentait le fagot et la souche : à cause du voisinage de la forêt, Nancé se chauffait au bois. Une bande d'enfants se poursuivaient en criant. Une femme qui portait deux seaux de fer-blanc les heurta avec un bruit distinct. D'une charrette attelée d'un vieux cheval gris, un homme jetait sur le trottoir des bûches dont quelques-unes roulaient dans le ruisseau. Au milieu de la chaussée, accroupi sur les pavés, un petit chat jaune, rayé de noir, le dos rond, les oreilles pointues, ressemblait à un escargot...

Au détour de la route qui du bourg menait au château, Antoinette de Jonceuse poussa une exclamation de surprise. Valnancé apparaissait, posé de biais sur un ciel rouge, où brûlaient de longues traînées de braises, les unes encore incandescentes, les autres déjà presque éteintes. Sur ce fond enflammé, le château avait l'air d'être carbonisé, debout en sa propre cendre.

Quand Maurice et sa femme eurent pris congé de madame de Jonceuse, M. de Franois les conduisit jusqu'à l'automobile qui les avait attendus sur la route, au delà de la grille. Le chauffeur Monnerod allumait les lanternes. Un groupe d'ouvriers, revenant de leur journée, l'outil sur l'épaule, entouraient la voiture. Ils la considéraient d'un air de goguenardise et d'hostilité sournoise. Quelques casquettes saluèrent M. de Franois.

— Avec ces engins diaboliques, mon cher, vous hâterez de dix ans la prochaine révolution! Souvenez-vous que la pre-

mière a été faite en partie contre l'abus de chasse; la seconde le sera contre l'abus de chauffe... Le peuple supporte mieux ce qui le lèse que ce qui le nargue. Croyez-m'en.

Maurice de Jonceuse se mit à rire. Solidement appuyé aux coussins, couvert de sa lourde fourrure, il n'avait pas l'air intimidé par les prophéties de M. de Franois.

— Bah! mon oncle, qui chauffera verra!... Adieu, Jean. Tu n'as pas besoin d'avertir quand tu voudras venir déjeuner ou dîner. Tu trouveras toujours Antoinette.

Elle se penchait et tendait la main à Jean de Franois du haut de la machine grondante. La bouche de la jeune femme souriait sous le demi-visage de soie noire...

L'automobile n'était plus là. Elle cornait au tournant de la route. Son feu rouge d'arrière rasait le sol et disparut.

M. de Franois referma soigneusement la petite porte qui s'ouvrait dans la grille, à gauche de la grande porte toujours close. A travers les barreaux, il regardait avec méfiance le groupe d'ouvriers qui discutaient.

— Je te dis que c'est une Charron.

— Mais non, Larrentin, c'est une Panhard... Puisque j'y ai demandé, au fils Monnerod!

— En fait-il, de l'épate, avec sa peau de bique! N... de D...!

— Ah! mince!... oui.

Les voix s'éloignaient dans le crépuscule.

Jean de Franois resta un instant absorbé. Son père était rentré au château. A pas lents, Jean se dirigea vers l'orangerie. Il s'y retirait souvent pour lire dans l'après-midi, et y avait oublié le livre que lui avait fait interrompre la visite des Jonceuse. Derrière les vitres, il faisait sombre et tiède. Dans leurs caisses carrées, les arbres arrondissaient leur boule obscure. Il sortait d'eux une odeur amère et douce, un parfum de terre et de feuille. Jean pensa à Naples, aux citronniers de Capri, aux orangers de Sorrente... L'eau des canaux, à Venise, roulait aussi des écorces dorées... Soudain, il revit le masque de soie noire qui voilait le visage d'Antoinette de Jonceuse... Oh! ce crâne qu'il avait tenu dans sa main et qu'il avait jeté dans l'herbe, et cette vieille pierre tombale du cloître de Passignano!... Et, malgré la tiédeur de la serre, il frissonna!...

XVIII

L'existence de Jean de Franois à Valnancé était monotone et sévère. Les jours s'y suivaient dans une ressemblance parfaite; mais Jean était habitué depuis si longtemps à ce qu'il en fût ainsi qu'il n'en éprouvait ni ennui ni impatience. Si les occupations ne changeaient guère à Valnancé, les conversations n'y variaient pas davantage. Jean de Franois était accoutumé de longue date aux doléances de santé de sa tante Jonceuse et aux dissertations d'architecture de son père.

M. de Franois s'était toujours piqué de connaissances en l'art de bâtir. Il feuilletait volontiers dans sa bibliothèque Du Cerceau ou Blondel. Ses lumières en bâtiment lui servaient d'ordinaire à de hargneuses comparaisons entre les différents châteaux de la contrée, à l'éloge de Valnancé. Il en louait, sans jamais se lasser, les proportions et la structure et en faisait des arguments indirects à l'adresse de madame de Jonceuse, qu'il entretenait ainsi dans l'idée qu'il ne fallait rien ménager pour conserver en état une aussi belle et rare demeure.

Cette année, pourtant, il avait ajouté à ces discours la critique de la maison de Jonceuse au Bas-Nancé. Quoi qu'il se fût juré, depuis sa sortie de la mairie, de ne plus remettre le pied sur ce sol ingrat, il n'avait pu résister à la curiosité. D'ailleurs, Bas-Nancé n'était pas tout à fait Nancé, mais plutôt une sorte de faubourg : M. de Franois ne manquait donc pas tout à fait à son vœu. Le *cottage* de Maurice n'avait ni style ni caractère. C'était pitoyable!...

S'il désapprouvait la bicoque de son neveu, il n'épargnait pas ce qu'il appelait avec une emphase narquoise le « château Corambert ». Là, d'ailleurs, il avait plus beau jeu et ne s'en privait pas. De pareilles demeures, orgueilleusement fastueuses, seraient la proie de la prochaine révolution, car elles sont des indices brutaux de ce que la richesse de quelques-uns a d'outrageant pour tous. Sur ce thème, il abondait. Il concluait des horreurs du passé aux menaces de l'avenir. Il ne fallait pas s'engourdir dans une sécurité trompeuse, mais ce n'était pas une raison pour laisser crouler ce que les ravages de jadis

avaient par miracle épargné. Ces réflexions préludaient presque toujours à quelque projet de réparation indispensable, qui coûterait cher, mais qu'exigeait l'honneur de la famille de Franois, — « dont vous êtes, ma chère sœur! » achevait M. de Franois, en regardant madame de Jonceuse, comme pour mieux lui faire comprendre son devoir.

Ces discours occupaient d'ordinaire le temps du déjeuner; après quoi, on ne revoyait plus guère M. de Franois qu'au dîner. Jean pouvait donc employer sa journée à sa guise. Il se promenait, lisait, s'absorbait en de longues rêveries. Souvent, dans l'après-midi, il tenait compagnie à sa tante Jonceuse. Elle interrompait ses patiences pour recevoir son neveu. Avec madame de Jonceuse, l'éloge de Valnancé était remplacé par celui de Maurice, de sa figure, de son intelligence. Il avait tort de tant travailler, de se surmener... Elle l'imaginait dans une bataille et une lutte perpétuelles, déjouant des embûches et des conjurations. Les « affaires » de Maurice, lui paraissaient elle ne savait quoi de compliqué et de ténébreux.

De son fils, madame de Jonceuse en arrivait à sa belle-fille, et se perdait en considérations interminables sur la couleur de ses yeux, l'éclat de son teint, la forme de son visage. Jean l'écoutait attentivement et quelquefois même avec un peu d'embarras, car, oubliant qu'elle s'adressait à un jeune homme, la tante Jonceuse entrait dans des détails intimes au milieu desquels elle s'arrêtait balbutiante et d'où elle sortait par des quintes de toux, vraies ou simulées, qui rompaient le propos, mais trop tard pour que Jean n'eût pas le sentiment d'une indiscrétion involontaire. Madame de Jonceuse était fière de la beauté de sa belle-fille et que son fils fût le maître et seigneur d'une personne qui avait su conquérir tous les suffrages, même celui de M. de Franois, — et M. de Franois se connaissait en femmes. Il avait eu jadis pour le beau sexe un goût très vif et, maintenant encore, il s'exprimait sur ce point d'une façon fort libre et fort salée.

C'était le soir, après dîner, que M. de Franois abordait le plus volontiers ce chapitre. De quelque histoire de sa vie de Paris, il passait à celles de son existence à Valnancé. Il se plaisait à rappeler qu'il y avait donné des fêtes, des chasses

remarquables, mais il ne disait pas ce que tout cela lui avait coûté. Il décrivait le château éclairé tout entier aux bougies, les meutes hurlant au chenil, les chevaux remplissant les écuries, la table somptueusement servie, les diamants, les épaules nues. De là, il se rabattait sur les gens et il s'y montrait terrible. Il faisait des uns et des autres les portraits les moins charitables et les plus divertissants.

Parmi les prétentions auxquelles M. de Franois était le plus impitoyable, il fallait compter la nobiliaire. Elle lui causait une irritation toute spéciale. Pour lui, il ne parlait jamais de sa famille, par orgueil, du reste, comme s'il eût voulu ne la faire dater que de lui. Les mérites de ses ancêtres lui semblaient peu de chose auprès du sien.

Jean de Franois partageait avec son père cette indifférence généalogique : aussi M. de Franois fut-il assez surpris d'entendre son fils lui demander, un jour, au sortir d'un de ces longs silences qui lui étaient habituels et où il semblait absent de tout ce qui l'environnait :

— Mon père, quel est donc ce Jean de Franois qui fut tué en Italie, au XVIIIe siècle ?

M. de Franois, qui jouait à l'écarté avec madame de Jonceuse, tourna la tête vers le fauteuil où Jean était assis dans l'ombre.

— En Italie ?... Pensez-vous donc que j'aie dans la mémoire les cinq siècles de notre maison ? Je sais qu'elle est bonne, et cela me suffit...

Depuis le retour de son fils, M. de Franois ne le tutoyait plus. C'était la seule marque qu'il lui témoignât de son mécontentement avec, quand il lui parlait, une façon plus sèche et plus courte de ne lui rien dire d'inutile, et une certaine affectation de s'adresser presque toujours à madame de Jonceuse quand elle était en tiers avec eux. Cependant il ajouta, en abattant une carte sur la table :

— Vous trouverez cela dans la bibliothèque, si cela vous intéresse... C'est ton pauvre mari qui avait classé les archives. Te souviens-tu, Félicie ? Il aimait ces questions. Te rappelles-tu l'histoire de la perruque du duc de Crehan ?

Et Jean de Franois, rêveur, entendit une fois encore raconter l'histoire de la perruque ducale.

Jean pensait souvent à ce Jean de Franois, dont les os reposaient dans la terre du petit cloître de Passignano, à cet ancêtre oublié et dont il portait doublement le nom. Qu'avait-il été? Qu'avait-il fait? Parmi les nombreux portraits de famille dispersés dans les appartements de Valnancé, le sien manquait. Jean l'avait en vain cherché de chambre en chambre. Il était peut-être dans les greniers où se morfondaient quelques vieux cadres retournés, en si mauvais état d'ailleurs que les figures en étaient méconnaissables. L'oncle Jonceuse, qui s'était occupé autrefois des tableaux de Valnancé, avait dû renoncer à faire réparer ces peintures, au rebut depuis longtemps déjà et qu'aucune indication ne permettait d'identifier. Le Franois de Passignano avait-il été une de ces ombres effacées qui dormaient là dans la poussière et dans l'oubli? Avait-il vécu à Valnancé? Quelle partie du château avait-il habité? Peut-être ce « réduit », où l'on montait par un escalier donnant dans la bibliothèque, et qui avait conservé ses boiseries du XVIIIe siècle, son lit du temps de Louis XV, à la courtepointe de soie brodée de roses fanées...

Il était né en 1720. C'est ce que Jean apprit du dictionnaire généalogique de La Chesnaye-Desbois, à l'article de la famille Franois. L'auteur y rapportait le mariage du comte de Franois, en 1742, avec mademoiselle de Blérancin, et sa mort au combat de Passignano, en 1747. C'était tout. Le comte de Franois avait laissé un fils en bas âge d'où descendaient directement les Franois d'aujourd'hui. Il était le quatrième aïeul de Jean.

Lointain et mystérieux, il avait contribué à former son être; un peu du sang de l'un coulait aux veines de l'autre. A travers la race, un lien semblait unir ces deux Franois qui avaient porté doublement le même nom, et le hasard, comme s'il eût voulu affirmer leurs communautés, avait mis le petit-fils en présence de l'épitaphe de l'ancêtre, et conduit le Franois actuel à ce Passignano où le Franois de jadis était tombé sur le champ de bataille, couché sur le dos et face au ciel bleu... Et Jean pensait à ce rêve singulier où, étendu, inerte et vague, il ne se sentait ni tout à fait lui-même, ni tout à fait un autre. Dans son lit, durant ses insomnies, il réfléchissait à ces étranges coïncidences, qui le troublaient sour-

dement. Sa solitude lui pesait. Que ne pouvait-il se glisser par les corridors obscurs de Valnancé, comme dans les nuits de sa jeunesse, alors qu'il allait rejoindre dans sa chambre madame de Maurebois? Il aurait aimé à appuyer sa tête contre la chaleur vivante et parfumée d'un sein de femme. Celle-là avait été douce à ses vingt ans, mais son influence ne lui avait-elle pas été dangereuse? C'était de madame de Maurebois que lui venait en grande partie sa croyance aux pressentiments, à tout ce qu'il y a en tout d'inexplicable et d'occulte. Ce qui, chez madame de Maurebois, était devenu la manie du surnaturel, sous ses formes même les plus charlatanesques, était demeuré en lui comme une appréhension indécise d'événements incertains. Et, les yeux fermés, il écoutait le silence de la nuit d'hiver que n'animait même plus le murmure d'eau de la fontaine, devant l'orangerie : le froid avait gelé le bassin. On était aux derniers jours de décembre.

Le 1er janvier fut triste à Valnancé. Maurice et Antoinette, qui avaient annoncé leur visite pour le nouvel an, écrivirent qu'ils partaient pour Londres où M. de Jonceuse avait des affaires urgentes. Lauvereau, qui les devait accompagner, s'excusa sur son travail et sur un accès de goutte. Madame de Jonceuse gémit : son fils aurait bien pu envoyer Antoinette à Valnancé pendant qu'il irait à Londres. Il ne pouvait donc se séparer, une semaine, un jour, de sa femme? Cette passion immodérée finirait par compromettre sa santé. Certes, il était vigoureux et bien constitué, mais tout a une limite, et on ne peut pas mener de front tous les excès, ceux du travail et les autres. Et madame de Jonceuse, offusquée et pudique, songeait aux débordements conjugaux de Maurice. Quant à Lauvereau, il ne se gênait vraiment pas... Madame de Jonceuse était dure aux maux d'autrui : la goutte ne l'intéressait pas : les bronchites seules méritaient toutes les pitiés.

A ces récriminations, M. de Franois ricanait et prenait un air goguenard. Maurice, depuis son mariage, était venu voir sa mère trois fois! Ah! c'était un fils zélé!... Madame de Jonceuse baissait la tête et pétrissait sa boule à mains, pleine d'eau chaude.

Un jour, en entrant au salon, Jean trouva son père et sa tante fort agités. Ils se querellaient souvent, depuis quelque temps, au sujet de Maurice. M. de Franois ne manquait pas une occasion de le déprécier; madame de Jonceuse le défendait. Cette fois, M. de Franois avait dû aller trop loin, car il était rouge et mordillait sa moustache. Madame de Jonceuse, à la fois craintive et révoltée, frappait la chaufferette de sa bottine de feutre.

— Non, non, jamais je ne ferai cela, jamais!

Et la tante Jonceuse s'était tue, tournant vers Jean un regard qui semblait lui demander du secours...

XIX

— Tout de même, c'est gentil d'être venu. Je suis content de te voir. Je me disais : « Il néglige les gens à mansardes, ce châtelain!... » Allons, enlève ton pardessus : il ne fait pas mauvais ici.

Et Lauvereau poussa un fauteuil vers la cheminée, tandis qu'il en rapprochait le sien et ramenait sur ses jambes les pans de sa robe de chambre. Jean de Franois désigna du doigt la pantoufle que Lauvereau allongeait vers la flamme.

— Et cette goutte?...

— Ah! je l'ai eue... là, à l'orteil... Que veux-tu! Te rappelles-tu le vin de Chianti et d'Orvieto? Eh bien, j'ai continué ici avec du bourgogne! J'étais trop embêté... Enfin!... Alors mon orteil m'a un peu tracassé. Je ne me plains pas : la souffrance physique est un excellent dérivatif... Mais tout cela n'a aucune importance... Merci pourtant de t'inquiéter de mes maux. As-tu observé qu'il y a des personnes à qui on ne demande jamais de leurs nouvelles? J'en suis... Oui, c'est comme cela : je n'apitoie pas, parce que je suis gros.

Il se mit à rire. Jean remarqua que le rire plissait les larges joues amollies de Lauvereau : il avait maigri.

— Non, je n'intéresse pas et je vais t'en donner une autre raison. On se dit : « Lauvereau! il n'a besoin de rien, ce garçon! Ah! il n'est pas à plaindre... Il n'y a qu'à voir sa

mine!... Et puis, il a ce qu'il lui faut. Mais oui : son XVIIIe siècle, donc! Eh! qu'il y vive et qu'il y crève!... Qu'est-ce qui lui manque? Il se promène parmi les falbalas, les perruques, les paniers, les mouches. Il est chez lui dans ce temps-là!... Et puis, faut-il qu'il soit heureux, ce gaillard, pour s'amuser ainsi de choses et de gens qui ne sont plus, s'enquérir de ce qu'ils étaient, de ce qu'ils faisaient, de ce qu'ils pensaient, de leurs amours, de leurs modes, de leurs bons mots! C'est un simple fou. Le joli citoyen qui, plutôt que de s'occuper de nous, qu'il connaît, va s'occuper de gens qu'il n'a jamais vus qu'en peinture!... » Et, ma foi, je trouve qu'ils ont raison!... Lauvereau?... ah! zut!

Et Lauvereau, se retournant à demi, lança sa calotte noire sur son bureau, où elle tomba au milieu des paperasses. Jean la suivit du regard.

— Tu as beaucoup travaillé, Charles?... Et Casanova?... Et Ceschini?... toujours « casanoviste », je suppose?

— Toujours!... Je suis allé lui montrer mes notes, mais, vois-tu, tout vieux « casanoviste » qu'il est, ce qui l'intéressait bien plus, c'était de savoir comment j'avais trouvé sa villa de Viterbe. Quand je lui ai dit que c'était un endroit admirable, j'ai cru qu'il me sautait au cou. Il était touchant... et instructif!

Lauvereau se tut, un instant, puis il reprit :

— Oui, il aime son pays, ce Ceschini! Depuis vingt-cinq ans qu'il n'y est pas retourné, il n'a pas pu l'oublier. C'est que l'Italie n'est pas seulement pour lui l'Italie, c'est la liberté, c'est tout ce qui aurait pu lui arriver... Là-bas, il était jeune, ardent, audacieux. Ah! ouiche!... il a rencontré madame de Raumont, et ç'a été fini de lui. Ah! ils font un beau couple à eux deux : les cariatides du collage, quoi!... Mon cher, quand un homme tombe sur une femme comme la Raumont, il est perdu!... Et il en existe, et il n'est pas besoin qu'elles soient marquises. Il suffit qu'elles aient en elles ce je ne sais quoi d'inexplicable qui les rend indifférentes pour ceux à qui elles ne sont pas destinées et qui leur livre sans défense celui qui leur est réservé!

Lauvereau, debout, le visage altéré, frappait du poing sur ses papiers étalés. Soudain, il se calma.

— Tout cela n'est pas une raison pour démolir mon bureau… Tiens, je vais m'habiller et nous irons faire un tour… Tu dînes avec moi, n'est-ce pas? Mon orteil va mieux et j'ai envie d'essayer d'une bouteille de bourgogne.

Jean suivit Lauvereau dans sa chambre. Il se rappelait le jour où Janine en était sortie en corset pour venir prendre ce livre dans la bibliothèque… Lauvereau revoyait-il la jeune femme? Jean regarda le lit. Venait-elle y étendre parfois son corps souple et voluptueux?

Dans la rue, Lauvereau dit à Jean :

— Si nous passions chez les Saffry?… C'est l'heure où l'on y trouve d'ordinaire Antoinette de Jonceuse… Elle ressemble de plus en plus au La Tour… Quant à Maurice, invisible, ces temps-ci… Il se vanne. Il est éreinté de travail… et puis sa femme est jolie.

Jean ne répondit pas.

Antoinette de Jonceuse était au salon avec sa mère et M. de Saffry. Depuis que, grâce à son gendre, ses affaires allaient mieux, M. de Saffry goûtait le plaisir de rester quelquefois chez lui, en pantoufles. Lauvereau et Jean de Franois furent accueillis amicalement. Madame de Saffry parla de Valnancé. Elle avait conservé un vif souvenir de sa visite au château. C'était une demeure comme celle-là qu'elle aurait souhaitée pour sa fille et son gendre, au lieu de la maison à l'anglaise qu'ils faisaient bâtir… Antoinette de Jonceuse annonça qu'elle irait bientôt à Valnancé.

— Ma belle-mère réclame mon mari… Du reste, une journée de repos fera du bien à Maurice. Je le trouve fatigué, ces temps-ci.

Lauvereau regarda Jean de Franois d'un air entendu. Ah! Maurice était fatigué?… Jean avait détourné la tête… Madame de Jonceuse souhaitait la présence de son fils. Voulait-elle se plaindre de M. de Franois?

M. Unterwald entrait au salon.

M. Unterwald, qui avait été fort affecté du mariage d'Antoinette, revenait tout de même chez les Saffry. Le La Tour l'y avait ramené malgré lui. Plus que jamais il aurait désiré posséder ce portrait : l'aïeule l'eût consolé de la petite-fille. Mais il était bien improbable que les Saffry ou les Jonceuse

consentissent à se défaire du précieux chef-d'œuvre... Et Unterwald imaginait les catastrophes qui pourraient lui donner des chances d'acquérir le tableau convoité. Jonceuse était entreprenant en affaires, un accident d'automobile est vite arrivé! M. et madame de Saffry pouvaient mourir. La belle Antoinette, elle non plus, n'était pas à l'abri d'un malheur. Et Unterwald, qui n'était pas un méchant homme, eût vu, non sans plaisir, des gens qu'il connaissait et qu'il estimait, ruinés, broyés, mourants, morts, sans trop se rendre compte de ce qu'il y avait de monstrueux à demander à de pareils événements la satisfaction de son goût de collectionneur. Quoi de plus naturel que de penser ainsi et que ne ferait-on pour un La Tour authentique!...

M. Unterwald quittait justement la salle des Ventes où M. de Gercy et M. Braux avaient montré un bel exemple de ce que sont de véritables amateurs. Par rivalité, M. Braux qui ne recherchait que les grandes pièces, venait de payer d'un prix insensé un minuscule étui que convoitait M. de Gercy, tandis que M. de Gercy avait acheté trop cher, par représailles, deux tapisseries qui eussent convenu à M. Braux. Ces exploits exaltaient Unterwald. Il aurait bien aimé, lui aussi, l'étui et les tapisseries, mais il avait dû s'effacer devant ces messieurs.

— Des tapisseries, Unterwald? j'ai votre affaire! — s'écria négligemment Lauvereau, qui plaisantait volontiers les prétentions d'Unterwald; — oui, deux panneaux mythologiques à la manière de Fragonard... des nymphes roses qui se baignent dans des roseaux verts... Où diable les ai-je vus? Attendez.

Il avait l'air de réfléchir et considérait sournoisement la mine anxieuse et attentive d'Unterwald, quand soudain il se frappa le front:

— Mais, suis-je bête, c'est à Valnancé, chez M. de Franois!... Elles ne sont pas à vendre. Excusez ma distraction, mon cher Unterwald... C'est comme ce La Tour, hein? quel dommage!

Lauvereau avait pris Unterwald par l'épaule et il le menait penaud vers le cadre.

— Quelle couleur! quel dessin!... Est-ce assez la vie!...

Tenez, comparez ce visage peint à celui de madame de Joncouse : ils sont aussi réels l'un que l'autre. Si l'on pouvait couper les deux têtes, les interchanger, on aurait toujours deux êtres vivants...

En sortant de chez madame de Saffry, Lauvereau regarda l'heure à sa montre, sous la clarté d'un réverbère.

— As-tu remarqué, mon cher, comme ces lanternes de réverbères ressemblent à de petites chaises à porteurs aériennes? Du reste, il y a encore du XVIIIe siècle partout. Les cabriolets de la poste, avec leur cocher galonné, ont je ne sais quoi de Louis XV, les voitures de deuil sont les derniers carrosses de cour, et on fait chez les pâtissiers des gâteaux qui conservent la forme du lampion de nos pères... Mais il est six heures : nous pourrions aller tout doucement dîner comme de bons provinciaux que nous sommes, et finir la soirée au théâtre. On joue, ce soir, la *Pompadour*, de Talgrain... Il paraît que ce n'est pas trop mal. Il a commencé, comme moi, par faire de l'histoire, Talgrain ; puis il s'est mis au théâtre, et maintenant, il est millionnaire...

Le second acte de la pièce s'achevait. La marquise de Pompadour, qui n'était encore que madame d'Étioles, saluait le public. Lauvereau, debout, examinait avec sa lorgnette les loges et l'orchestre où l'entr'acte faisait des vides. Tout à coup, Jean le vit tressaillir. Jean suivit les yeux de Lauvereau : Janine était au balcon.

Accoudée au velours de la rampe, elle était vêtue avec élégance. A côté d'elle, la place était inoccupée. Jean avait reconnu la jeune femme. Lauvereau lorgnait un autre point de la salle. Sa main tremblait sur la jumelle nickelée.

Le rideau se releva sur la galerie des Glaces, à Versailles, pleine de masques et de dominos. Le décor et la figuration reproduisaient la gouache célèbre de Cochin. Quatre gros ifs de verdure, taillés en gaines et terminés en pots de fleurs, oscillaient lourdement. L'un d'eux était le Roi...

— Charles, viens-tu fumer une cigarette?

Jean de Franois poussait de l'épaule la porte battante qui donnait accès dans le vestibule du théâtre.

— Non, montons plutôt.

Sur l'escalier les gens se pressaient. Dans le couloir, Lauvereau s'adossa au mur. Soudain, Janine parut. Entre les groupes, ils s'aperçurent. Un sourire singulier éclaira le visage de la jeune femme. Elle s'appprocha et tendit la main à Lauvereau. Par discrétion, Jean s'éloigna... Comme il redescendait l'escalier, Lauvereau le rejoignit. La sonnette tinta. Quand ils se furent rassis, côte à côte, à leurs fauteuils, Jean remarqua la figure troublée de son ami. Derrière eux, au balcon, la place de Janine demeurait vacante...

A la sortie du théâtre, Lauvereau prit Jean par le bras. La nuit était belle et froide. La lumière glacée des globes électriques découpait sur le trottoir des ombres nettes. Lauvereau marchait, le dos courbé, silencieux. Tout à coup, il s'arrêta.

— Tu as reconnu Janine ?

— Oui. La vois-tu souvent ?

Lauvereau serra fortement le bras de Jean de Franois.

— Je ne la reverrai jamais plus, tu m'entends... à moins que ce ne soit comme ce soir, par hasard !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime, mon cher.

Il se tut, puis il reprit :

— Oui, je l'aime... et j'en crèverai.

Il continua d'une voix sourde, que couvrait par moments le bruit des voitures, la rumeur du boulevard nocturne.

— Elle m'a écrit en Italie... Oh ! quatre lignes, pas de phrases : qu'elle m'attendait, qu'elle serait à moi quand je voudrais... et qu'elle avait un amant... Elle connaît les hommes et la force de la jalousie... Elle a calculé juste. Je souffre.

Il gémit.

— Mais, Charles, tu es fou ! Pourquoi t'imposes-tu cette souffrance ?

— Ah ! voilà ! Tu vas m'appeler imbécile, toi aussi... C'est ce qu'elle m'a dit, elle, tout à l'heure... Imbécile, imbécile, tant qu'elle voudra, mais pas si bête ! Ah ! nous jouons serré, mais j'aimerais mieux me trouer la peau que de la frotter encore contre la sienne. Tu ne comprends pas, n'est-ce pas ?

Non? Mais tu ne m'as donc jamais regardé?... Est-ce que j'ai la gueule d'un honnête homme?

Lauvereau s'était arrêté. La lumière froide d'un globe électrique éclairait sa large face encadrée de favoris courts, aux joues pleines, à la mâchoire forte, aux lèvres épaisses, aux yeux vifs. Le sourire de bonhomie et d'indulgence qui adoucissait d'ordinaire l'ensemble de ses traits avait disparu. C'était comme un nouveau visage, brutal et rustre, que Jean lui découvrait pour la première fois.

— Crois-tu donc que si je ne me connaissais pas bien, je vivrais comme je vis? Mais je serais resté de mon temps et dans mon temps! Je prendrais ma part de l'existence commune. J'aurais les mêmes passions, les mêmes désirs, les même ambitions que les autres. J'aurais été père, mari, amant. J'aurais tâché de faire mon trou dans le monde avec les moyens de tout le monde... J'ai compris tout de suite qu'il n'y fallait pas penser. Je savais ce qu'il y avait en moi... Ah çà! mon pauvre Jean, tu me juges brave homme, brave type, bon garçon?... Ah bien, oui!... Mais je suis violent, avide, rusé. Et pas de scrupules, au besoin. Si je m'étais lâché dans la vie, comme les autres, les poings en avant et les mains prêtes, il aurait fallu voir la belle crapule que je serais devenu!... Tu ris! C'est pourtant vrai. Oui, il y a de la canaille en moi.

Rudement, il frappa sa large poitrine et poussa un soupir.

— Heureusement que j'ai mis bon ordre à tout cela! Je me suis dépaysé. J'ai abandonné mon temps. J'ai fait peau vieille comme on fait peau neuve. J'ai choisi une époque pour y vivre et y mourir. Je suis entré en XVIIIe siècle comme on entre en cellule. Je ne m'intéresse à rien d'aujourd'hui. Je n'ai plus de présent. C'est dans le passé que j'existe. Si l'on ne se change pas, on peut au moins se rendre inoffensif. J'ai supprimé à mes instincts leurs occasions. Je leur ai mis du fard aux joues et une perruque sur la tête, et, quand ils me tourmentent et me tracassent, je les confie aux personnages de l'histoire, et je les envoie courir les routes avec Cartouche ou courir la gueuse avec Casanova...

Il se tut, puis il reprit :

— C'est ainsi que s'est formé le Lauvereau qui, ma foi,

peu à peu était devenu le véritable et m'avait presque fait oublier l'autre. C'est en ce bonhomme que j'espérais bien finir mes jours, parmi mes livres, mes gravures, mes bibelots et mes paperasses, dans mon petit appartement de la rue de Seine, pas loin des quais, des bric-à-brac et des bouquinistes, à deux pas de la statue de Voltaire, en qui je saluais en passant l'effigie même de mon siècle adoptif. C'est ce Lauvereau que je défends, celui que tu es venu voir, un jour néfaste, en sa grande robe de chambre et avec son serre-tête de soie et que tu as trouvé jouant à la petite maison avec une jeune personne en déshabillé galant.

Il se tut de nouveau et ils firent quelques pas en silence. Il continua comme s'il se parlait à lui-même :

— Avec les femmes, on est toujours Casanova ou Des Grieux. La Manon du chevalier équivaut aux cent maîtresses de l'aventurier. Seulement, au milieu de ses multiples aventures, l'Italien est resté libre, tandis que le jeune Picard est devenu l'esclave de sa première fantaisie. Depuis l'arrivée du coche d'Arras dans la cour de l'hôtellerie, jusqu'aux sables du Mississipi, il ne dépend plus que d'un visage!... Ah! Jean, quel livre que cette histoire d'un désir unique, renaissant, insatiable, toujours le même, que rien ne lasse, ni la perfidie, ni la misère, ni la honte!

Il se tut encore, puis il ajouta :

— Pourtant j'ai fait de mon mieux. Je me contentais de celles que l'on trouve sans les chercher, de celles que l'on a sans y penser, de celles que l'on quitte sans les regretter. Qu'est-ce que je leur demandais? D'être des femmes. Ah! je n'étais pas difficile... Janine, mais je la considérais comme l'amusement d'une nuit! Que me resterait-il du petit désir que sa figure, ses façons m'avaient donné d'elle?... Eh bien, non, à chaque étreinte, il m'en demeurait je ne sais quoi d'indéfinissable... Ah! si j'avais compris alors le danger!... Si j'avais deviné la menace et l'avertissement de son sourire ironique et voluptueux!... Plus je l'avais, moins il me semblait l'avoir eue. Tiens, quand elle est venue devant toi chercher ce livre..., j'ai senti la première morsure de la jalousie.

Il avait parlé si haut qu'un monsieur, qui les croisait

fumant son cigare, s'était retourné à sa voix. Lauverean s'était rapproché de Jean.

— L'idée que quelqu'un la possède me torture. Oh! j'ai essayé de me raisonner! C'est plus fort que moi. Tout à l'heure, à ce théâtre, si elle avait été en compagnie de Genvron, — oui, c'est lui, son amant, — j'aurais sauté à la gorge de cet aimable garçon qui, en somme, ne m'a jamais offensé, car enfin ce n'est pas offenser quelqu'un que de s'accommoder d'une femme dont il ne veut plus. Et elle le lâcherait, Genvron, je n'aurais qu'à dire un mot; mais je ne le dirai pas, sois tranquille. Et pourtant je sens qu'il me la faut, non pas une fois, non pas cent fois, mais toujours, toujours!

Il serra les poings et gémit de colère et de douleur :

— Tu me trouves idiot, n'est-ce pas? Mais je la connais, moi, Janine! Ce n'est pas une grisette avec qui l'on puisse vivre dans un grenier. Elle a toutes les soifs et tous les appétits. Elle est sensuelle, intelligente et ambitieuse. Elle est femme, et, pour la garder, il faudrait que je redevinsse un homme, que je sortisse de ma retraite, que j'entrasse dans la lutte... Ah! oui, maintenant, elle se fait humble, discrète; mais qu'elle me sente à elle, qu'elle soit sûre de son pouvoir! Il lui faudrait du bien-être, du luxe, de l'argent, ce qu'elles veulent toutes, ce qu'elles exigent de l'homme, en même temps qu'elles prennent sa vie, son indépendance, sa liberté. Et moi, pour la conserver, pour lui plaire, pour la voir sourire, je ferais ce qu'elle désirerait, je ferais n'importe quoi, tu m'entends, tout, oui, tout!... Alors je deviendrais ce que je suis réellement, ce que j'ai supprimé en moi-même par peur de moi-même. Tous les moyens me seraient bons, même les pires. Mais je suis, au fond, violent, rusé, brutal! Je te l'ai dit. Sais-tu où elle me mènerait ainsi, à quelles bassesses, à quelles turpitudes?... Sans cela, est-ce que je n'aurais pas déjà couru vingt fois chez elle, est-ce que je ne l'aurais pas arrachée à ce Genvron, est-ce que tout à l'heure, au théâtre, je l'aurais laissée partir pour aller retrouver son amant, est-ce que je serais ici à me promener sur ce trottoir?... Ce qui me retient, c'est que je sais que si jamais je respire le parfum de son corps, si jamais je la reprends, je suis

perdu. C'est pour cela que je me débats et que je me cramponne. Je retarde en moi ce Lauvereau que j'aurais honte d'être et qui me dégoûte d'avance et auquel tu ne croirais que lorsqu'il aurait retourné tes poches pour t'y prendre ton argent, si tu en avais jamais... Tiens, si elle me disait d'aller mettre le feu à Valnancé, j'irais, oui, mon cher, j'irais !

Il rit bruyamment.

— Cela t'étonne !... Le petit-fils du brave père Lauvereau qui a jadis sauvé le même Valnancé des torches patriotes !... Eh bien, c'est comme cela !... et ce qu'il y a de plus beau, c'est que ce serait la faute de ce vieux jacobin... Pourquoi aussi s'est-il avisé de rester vertueux à une époque où l'on n'était pas obligé de l'être, pourquoi n'a-t-il pas pillé et volé, fait couper des têtes? Pourquoi, au milieu des passions de son temps, n'a-t-il pas donné cours aux siennes ? Il aurait dû hurler avec les loups, au lieu de japper en chien de garde et de montrer ses crocs aux fenêtres de Valnancé. Il aurait dégorgé les instincts qu'il avait en lui, au lieu de me les léguer... Et maintenant, c'est moi qui paye son honnêteté. C'est moi qui ai hérité de son bourbier et qui suis obligé de le drainer vers le passé... C'est égal, elle ne m'a pas encore, la gueuse !...

Tous deux demeurèrent silencieux. Sur le trottoir désert, les branches des arbres étalaient les ombres nettes de leurs brindilles comme les mailles rompues d'un filet.

XX

Jean de Franois savait maintenant de quoi il s'agissait entre son père et sa tante et quel était le sujet de leur débat. Ni l'un ni l'autre ne lui en avait parlé ouvertement ; mais des allusions, des mots surpris l'avaient mis au fait de la situation, et il sentait vivement ce qu'elle avait pour lui de pénible et de délicat.

Maurice de Jonceuse n'ignorait pas la façon dont M. de Franois et sa sœur vivaient ensemble à Valnancé et que les revenus de madame de Jonceuse étaient aux mains de M. de Franois, qui les employait à sa guise.

Maurice n'avait jamais paru s'étonner de cet arrangement et semblait le trouver naturel. Le séjour de sa mère à Valnancé le dispensait d'avoir à s'occuper d'elle, — ce qu'il eût fait certainement, si les circonstances avaient été différentes, car il n'était pas mauvais fils; mais la présence de madame de Jonceuse eût été un embarras dans sa vie de travail, d'affaires et de plaisirs. — Il est vrai que, de la sorte, la fortune de madame de Jonceuse ne lui profitait en rien, mais il ne s'en plaignait pas. Jamais il n'avait fait devant Jean de Franois aucune réflexion désobligeante à ce propos. Au contraire, il l'avait toujours traité avec une amitié qui, peut-être parfois un peu brusque et un peu rude, n'en était pas moins réelle, et c'était justement cette amitié qui obligeait Jean à avertir son cousin de ce qui se passait à Valnancé.

Valnancé avait toujours été l'orgueil et le souci de M. de Franois. Quand il s'y était retiré, à la mort de sa femme, il avait fait de grandes dépenses pour le mettre en état, puis les avait continuées pour y soutenir le train que méritait une pareille demeure. Ce furent pour Valnancé des jours brillants dont Jean gardait le souvenir confus. Ce fut le temps des chasses et des réceptions que présidait M. de Franois et par lesquelles il se ruina peu à peu. M. de Franois était en ces difficultés quand la mort de son beau-frère Jonceuse lui livra inopinément sa sœur Félicie : M. de Franois accepta cette aubaine inattendue. Son ascendant fraternel décida madame de Jonceuse à s'établir à Valnancé. Une fois ce point obtenu, M. de Franois en arriva aisément à ses fins, et madame de Jonceuse connut vite son imprudence. M. de Franois la confisqua, elle et son argent, au profit de Valnancé. Il en avait ainsi assuré le présent !

Quant à l'avenir, M. de Franois avait de quoi y parer : le mariage de son fils pourvoirait au sort futur du château. Ce mariage, M. de Franois, naturellement, le désirait riche, mais il le voulait aussi brillant. Son fils pouvait prétendre haut, non tant par lui-même que par le mérite d'être le fils d'un pareil père. Le temps venu, M. de Franois commença à s'enquérir des héritières : il en cherchait une qui fut digne de trouver Valnancé dans sa corbeille. Cette recherche l'occupa assez longtemps. Il la fit, à lui seul et sans y admettre son

fils, mais les démarches qu'il tenta de divers côtés n'eurent point le succès qu'il espérait. Il ne se découragea pas. D'ailleurs rien ne pressait. Jean semblait fort indifférent en matière de mariage et y paraissait même peu enclin, mais M. de Franois ne doutait point cependant de son obéissance : ce n'était là qu'une manière de faire le dégoûté et l'indépendant qui cesserait au moment nécessaire.

Ce moment fut celui où le comte Ceschini, qui était l'un des agents matrimoniaux de M. de Franois, lui signala les convenances que présentait miss Watson. Faute de mieux, il fallait se résoudre à l'Américaine. L'affaire manquée, le dépit de M. de Franois fut grand. Il lui vint aussi bien de l'insolence de cette fille à laisser échapper un Franois que de l'indolence de Jean à ne point s'acquérir une Watson. De plus, M. de Franois sentait bien que cette miss Watson n'était pas exactement ce qu'il aurait dû offrir à son fils : si, à la place de cette étrangère, on avait pu lui proposer une personne de bon lieu aussi bien que de forte dot, Jean eût certainement agi différemment. L'Américaine avait eu le tort de représenter à ses yeux le mariage d'argent en toute sa crudité. De là, cette répugnance qui, sans doute trop visible, avait offensé cette Watson et causé l'échec sur lequel ni Jean ni Ceschini n'avaient pu s'expliquer clairement. Il faudrait donc en revenir à la première sorte de partis auxquels il avait pensé d'abord pour son fils, mais s'y présenter en de meilleures conditions. Ce fut alors que M. de Franois conçut ce qui lui semblait une idée de génie. Comment n'y avait-il point songé plus tôt ! Madame de Jonceuse pouvait disposer d'une part de sa fortune : pourquoi ne ferait-elle pas un testament en faveur de son neveu, Jean de Franois ?

C'est de ce projet de M. de Franois que Jean était maintenant certain, et c'était aux instances de son frère que résistait obstinément madame de Jonceuse.

Le jeune homme rougissait de ces manœuvres. Certes, il saurait bien les rendre inefficaces. A l'avance, il était résolu à refuser un legs injuste et qu'il n'aurait pu accepter qu'au détriment de son cousin; mais devait-il avertir Maurice ? Parmi les raisons qui l'inclinaient en ce sens, la principale était la pensée qu'Antoinette de Jonceuse pût, par la suite, le

supposer, une minute, capable d'avoir toléré ces manigances. De plus, en avertissant Maurice, il épargnerait peut-être, par son intervention, à la pauvre tante Jonceuse les importunités de son terrible frère. Mais Jean redoutait la colère de M. de Franois : que dirait-il quand il apprendrait que son fils, non seulement ne secondait pas ses vues, mais encore s'avisait de les contrecarrer ?

Jean appréhendait d'entrer en conflit avec son père, dont la santé commandait des ménagements. Jean se souvenait fort bien de l'alarme qu'avait donnée, quelques années auparavant, M. de Franois. Une nuit, il s'était senti indisposé. Le médecin l'avait examiné et avait prescrit certains remèdes, en faisant signe à Jean de le suivre : une fois hors de la chambre, le docteur l'avait prévenu qu'un régime sévère était dorénavant indispensable. M. de Franois s'était remis de cette crise et avait consenti aux précautions qu'on lui ordonnait Il avait l'air de se porter assez bien. Il était vif et actif, irritable.

Or, depuis quelque temps, cette irritation avait augmenté. Jean l'attribua d'abord à l'échec des tentatives matrimoniales par lesquelles son père essayait de réparer l'insuccès de la combinaison Watson. M. de Franois avait mis en demeure le comte Ceschini de lui découvrir la personne riche, belle, noble et désintéressée devant laquelle Jean n'aurait plus rien à objecter. Ceschini, docile, faisait campagne. Il écrivait fréquemment à Valnancé, où M. de Franois ouvrait fébrilement ses larges lettres à cachet rouge. Maintenant Jean connaissait l'autre cause de l'irritation paternelle : c'était la résistance de madame de Jonceuse à l'endroit de son testament.

Si madame de Jonceuse se défendait, M. de Franois ne cessait pas ses attaques. Elles devaient être fréquentes. Lorsque Jean entrait dans le salon où sa tante se tenait d'ordinaire, et où il ne manquait guère de trouver aussi M. de Franois, il interrompait des silences encore vibrants ou des entretiens animés. M. de Franois avait le visage cramoisi et mordait rageusement sa moustache blanche, tandis que madame de Jonceuse, effarée ou sournoise, ramenait sur elle les pans de sa pelisse fourrée et y cachait ses petites mains molles et gonflées. M. de Franois marchait un instant de long en

large en faisant craquer ses doigts d'impatience et sortait en fermant la porte avec fracas.

C'était à table que Jean devinait le mieux ce qu'avait été dans la journée la vivacité du combat que se livraient M. de Franois et madame de Jonceuse. Tantôt, pendant le repas, M. de Franois se montrait aigre et agressif, tantôt il était tout douceur et prévenances. Quelquefois, il mangeait outre mesure des plats défendus, en regardant avec défi madame de Jonceuse qui levait les yeux au ciel. Quelquefois aussi, il la consultait sur le choix d'un mets avec une déférence exagérée. Jean éprouvait à ces alternatives une impression de gêne et de malaise insupportables. Il sentait derrière lui cette lutte continuelle qui se poursuivait en sa présence par des gestes, des mines, des attitudes, des réticences, des allusions qui l'énervaient et qu'il tâchait d'oublier en de longues promenades par les chemins.

Ces courses le conduisaient parfois à un endroit qu'on appelait la côte d'Aillière et d'où l'on découvrait une vue assez belle. En bas, les toits de Nancé groupaient pittoresquement leurs tuiles rouges ou leurs ardoises grises. Des fumées montaient dans l'air tranquille. Au bout de la ville, il distinguait la maison de Lauvereau, et plus loin, au Bas-Nancé, le *cottage* que faisait bâtir Maurice de Jonceuse. Les murs de briques avaient un aspect de gaieté saine et neuve. Le gros du travail était maintenant achevé. Jean de Franois imaginait dans le jardin les claires robes d'été d'Antoinette de Jonceuse. Il pensait à celle qu'elle portait lorsqu'elle était venue à Valnancé avant son mariage, blanche avec un corsage en guipure qui laissait voir la blancheur rosée du cou et du bras... On était alors en juillet. Ils étaient allés au *cottage* qui commençait à sortir de terre. Quel étrange coucher de soleil, il y avait eu, ce soir-là, sur lequel, comme sur un fond d'incendie, Valnancé détachait sa masse cendreuse et carbonisée!... De cette côte d'Aillière, c'était vraiment un élégant et noble logis que Valnancé avec sa haute toiture et sa façade fardée. Les jardins disposaient alentour leurs parterres réguliers. La pièce d'eau luisait argentée et plate. Jean comprenait l'amour de son père!... Puis, soudain, une image pénible lui traversait l'esprit. En ce moment, peut-être, une de ces scènes âpres ou sourdes mettait

aux prises M. de Franois et madame de Jonceuse, une de ces scènes après lesquelles il retrouvait madame de Jonceuse essoufflée et blottie dans son fauteuil, tandis que M. de Franois s'éloignait, le visage rageur et le pas furieux.

Souvent, pour fuir ce spectacle, Jean, au lieu de rentrer au salon, se réfugiait dans la bibliothèque. Il essayait de lire, mais son doigt distrait oubliait de tourner la page. Bientôt il fermait le volume et se dirigeait vers un des panneaux où des rayons en trompe-l'œil dissimulaient la porte qui donnait sur l'escalier du petit appartement situé juste au-dessus de la bibliothèque. Cet appartement se composait d'une chambre et d'un cabinet. Le plafond était plus bas que dans le reste du château, par une de ces irrégularités de construction fréquentes dans les anciennes demeures. Autrefois, quand il y avait beaucoup de monde à Valnancé, M. de Franois cédait sa chambre à quelque hôte de marque et se contentait de ce logement provisoire et qui, hors ces occasions, était ce qu'on appelait le « réduit », inhabité. Actuellement, il conservait encore, des séjours de M. de Franois, un lit garni de ses matelas et couvert d'une très belle courtepointe en soie. C'étaient, avec quelques fauteuils, les seuls meubles qu'on y eût laissés. Ils suffisaient à Jean. Ce coin lui plaisait. Il s'étendait sur le lit et y rêvassait silencieusement.

Il y avait, au-dessus de la cheminée du « réduit », une glace surmontée d'un trumeau où manquait la peinture qui l'ornait jadis. Jean contemplait longuement ce cadre et sa rocaille dédorée. Peu à peu il y évoquait des visages... D'abord, ceux des portraits qu'il avait remarqués, l'année d'avant, à l'exposition organisée par Lauvereau. Ils lui apparaissaient, un par un, et pour ainsi dire mécaniquement, comme s'ils eussent été enroulés et déroulés par une manivelle, et toujours dans le même ordre. Cela commençait par une figure de femme aux joues vivement fardées; puis un abbé frisé sous la poudre, puis un magistrat à l'ample perruque. A ces premiers visages en succédaient d'autres que remplaçait la madame de Pompadour, de Boucher, mais minuscule et rapetissée à la mesure du cadre, où elle tenait tout entière, des roses de sa haute coiffure à la mule relevant le bas de sa robe. L'esquisse de mademoiselle Fel, par La

Tour, s'offrait ensuite, mais, au lieu de s'effacer d'un seul coup, l'image de la comédienne se brouillait peu à peu et, lentement, une autre forme se substituait à la sienne, qui dessinait aux yeux de Jean de Franois les traits de cette madame de Saffry que La Tour avait représentée dans ce pastel qu'il connaissait bien. En sa pose de langueur et de passion, les mains paresseuses et nouées, elle le regardait fixement, comme si elle eût voulu lui parler. A ce moment, il semblait à Jean entendre à son oreille la voix d'Antoinette de Jonceuse; mais aussitôt la double illusion cessait, et Jean attendait, le cœur battant, dans une anxiété qui se changeait en angoisse. Allait-il enfin se montrer à lui, ce visage mystérieux, inconnu et désiré, qui ne parvenait pas à devenir et dont il sentait devant lui la présence incertaine? Allait-il surgir du passé, l'aïeul homonyme, qui se rappelait aux mémoires actuelles par une suite singulière d'indices, par le muet effort de circonstances bizarres; ce Jean de Franois de l'autre siècle, dont le Jean de Franois d'aujourd'hui avait lu par hasard l'épitaphe, au mur d'un vieux cloître d'Italie, et dont c'était peut-être le crâne même qui, exhumé de la terre de Passignano, avait grimacé son sourire d'outre-tombe au geste ignorant de Lauvereau, avant de retourner mordre de ses dents blanches les ronces et les orties du préau?... Mais le trumeau demeurait vide au-dessus de la vieille glace où Jean de Franois, debout et les mains froides, voyait son propre visage qui, au fond du miroir terni, lui apparaissait lointain, lointain, et comme en route vers lui-même...

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

NOTES SUR PIE X[1]

II

Pour se rendre compte de la politique de Pie X, il faut d'abord se rappeler comment il fut élu. Personne, certes, n'accusera le cardinal Sarto d'avoir brigué la tiare, ni même de l'avoir espérée ou prévue : quelque complimenteur banal lui en avait pu faire le souhait; pareils souhaits arrivent presque à tout prêtre romain; lui-même, lorsqu'il avait eu la singulière idée, par économie, de faire teindre en rouge sa ceinture d'évêque, comme la couleur résultante tirait sur le blanc plutôt que sur le pourpre, il avait dit en riant : « Voilà qui me rapproche de la papauté ». Mais le patriarche de Saint-Marc était trop vénitien, avait l'esprit trop peu tourné vers les affaires générales de l'Église, pour supposer qu'on songerait à lui. Il ne connaissait pas Rome : il n'y était venu que trois fois, et pour moins de huit jours chaque fois, à l'occasion de sa prise de chapeau et des jubilés de Léon XIII. On sent aujourd'hui combien peu il connaissait la Rome noire : elle ne l'intéressait pas; il n'y avait pas d'amis, pas de relations personnelles. Aussi, dans le conclave, sa boutade n'étonna-t-elle personne, quand, aux compliments et souhaits, il répondit : « Moi, j'ai pris mon billet d'aller et retour ».

La composition du collège cardinalice, au moment où Léon XIII tomba malade, en juillet 1903, rendait difficiles les conjectures sur l'élection. Chacun des correspondants de jour-

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904.

naux qui s'abattirent sur Rome durant cette canicule historique, choisissait son candidat, et chacun croyait sincèrement que ses télégrammes (que les cardinaux enfermés ne lisaient point) empêcheraient le succès d'un tel et assureraient le triomphe de tel autre : quelques-uns, encore aujourd'hui, sont persuadés que leur influence personnelle a pesé d'un plus grand poids que le Veto autrichien.

Pour les initiés, l'intérêt était moins à deviner le nom de l'élu futur qu'à distinguer le groupe qui ferait l'élection. Le vrai point, surtout, — l'élection d'un Italien étant certaine, — était de savoir si le pape serait pris parmi les vingt cardinaux résidant à Rome, membres de la Curie, ou parmi les douze cardinaux administrant des diocèses en province.

La réponse n'était pas facile. Dans la Curie, les pointages pronostiquaient dix-huit à vingt voix au cardinal Rampolla, une quinzaine au grand-pénitencier Vannutelli, quelques-unes au moine Gotti et, pour le cas probable où aucun de ces noms ne pourrait obtenir l'indispensable majorité des deux tiers, on se disait que l'union pourrait se faire, par transaction, sur le vieux dataire di Pietro ou le modeste et sérieux diacre Segna. Le choix d'un cardinal de curie avait pour lui de bonnes raisons : ces cardinaux romains possèdent mieux la connaissance pratique du gouvernement et conservent plus sûrement les traditions de l'Église romaine. Pourtant l'élection d'un cardinal de diocèse séduisait bon nombre d'esprits, parce que, disait-on, un archevêque connaîtrait mieux les nécessités et la pratique du ministère pastoral. Les Italiens, opinion publique et gouvernement, préféraient naturellement cette seconde solution, n'aurait-ce été que par prévention politique contre l'attitude du monde romain à l'égard du gouvernement piémontais : en un chef de diocèse, ils espéraient un pape national, plus accommodant. Du côté de l'Autriche et de l'Allemagne, c'était le même désir.

Mais dans le groupe des archevêques italiens, le choix n'était pas très étendu : Manara d'Ancône, Prisco de Naples, Celesia de Palerme et Capecelatro de Capoue étaient trop vieux; Richelmy de Turin, Ferrari de Milan étaient trop jeunes, comme aussi Svampa de Bologne, auquel allait naïvement l'enthousiasme populaire, parce qu'il portait dans ses

armes un soleil qui justifierait le fameux *Ignis ardens* de la pseudo-prophétie. Boschi de Ferrare, Nava de Catane, Portanova de Reggio, Baccilieri de Vérone étaient trop jeunes aussi. En réalité, il ne restait que Sarto de Venise : seul, il réunissait l'ensemble des conditions qui font les *papabili*. Mais il était trop vénitien pour les Autrichiens, et trop peu sympathique à M. Zanardelli, le grand homme de la région vénitienne.

Les pronostics étaient donc flottants : on redoutait un conclave prolongé et l'on croyait que le ballottage oscillerait entre les noms de Rampolla et de Vannutelli, jusqu'à ce que leurs partisans se missent d'accord sur une candidature transactionnelle. Au milieu de ces prévisions, que faisait le groupe des cardinaux français ? La plupart d'entre eux, le cardinal Mathieu notamment, ont été violemment, grotesquement pris à parti par la presse italienne et allemande. En dépit de tous les racontars malveillants, leur attitude fut très sage et politique.

L'avant-veille de leur entrée en réclusion, ils s'étaient réunis chez un de leurs doyens. Toute la situation fut examinée avec beaucoup de sérénité et de pénétration : « Nous devons un hommage à la mémoire de Léon XIII qui a tant aimé notre pays. Nous le lui donnerons en votant tout d'abord pour celui qui fut son collaborateur et son ministre dévoué, Rampolla. Mais il n'est pas probable que Rampolla puisse recueillir le nombre de voix nécessaires. Nous reporterons alors nos suffrages sur le nom qu'il nous suggérera, à condition toutefois que ce ne soit pas le nom d'un vieillard : dans l'état actuel de l'Église de France, il nous faut un chef en pleine possession de ses forces et de son activité. Nous ne pourrions pas non plus voter pour un moine, quelque hautes et même exceptionnelles que soient ses qualités, et quelque profonde vénération que nous professions pour la personne du cardinal Gotti : en ce moment de brouille entre notre gouvernement et les congrégations monastiques, une telle élection pourrait être interprétée comme une provocation contre le gouvernement de notre pays.

» Éventuellement, nous pourrions nous rallier à une candidature Vannutelli : la personne de ce cardinal ne peut que nous être sympathique... En dernière heure, il y aura

les indications des scrutins, les marques des intentions de la Providence, et les intuitions de notre conscience. Surtout, nous tâcherons de marcher d'accord. »

Nos cardinaux se trouvaient dans l'agréable liberté de n'avoir à écarter, par scrupule de patriotisme, aucune candidature. Assurément Rampolla leur semblait préférable, mais encore ne fallait-il pas exagérer ses sympathies françaises. Si réelles qu'elles fussent, elles n'avaient pas empêché qu'il montrât toujours de la déférence pour les désirs allemands, en matière ecclésiastique. Dans l'affaire des missions allemandes en Chine ; au sujet de l'organisation du *Palæstina Verein* et de la nationalisation de la quête du Vendredi-Saint ; dans le jeu tendant à transformer le *Centrum* en parti gouvernemental ; à propos du récent désaveu infligé à l'évêque de Trèves en matière scolaire ; dans les questions intéressant les pays annexés, telles que la nomination d'évêques allemands en Lorraine et en Alsace ; au cours des longues négociations du baron de Hertling en vue de la germanisation du clergé par les facultés théologiques de Strasbourg et de Posen : le Secrétaire d'État avait cédé aux exigences de l'empereur.

Quant au grand-pénitencier Vannutelli, qui avait été nonce à Vienne et avait laissé de bons souvenirs à la Hofburg, il n'avait jamais cessé de témoigner à la France le plus sincère et sympathique intérêt. Les gens de la Curie lui reprochaient d'avoir un frère cardinal et une trop nombreuse parenté de neveux et de cousins ; mais cette particularité était fort indifférente aux intérêts français.

Le cardinal-doyen Oreglia passait pour un esprit bizarre, un grincheux, qui avait représenté l'opposition sous le pontificat de Léon XIII ; mais ce vieux gentilhomme piémontais vivait encore dans les souvenirs de Charles-Albert et de la guerre de Crimée : c'était un tenant fidèle, quoique original, de la tradition amicale qui unissait alors Paris et le monde italien.

Le cardinal-chancelier Agliardi, ancien nonce à Munich et à Vienne, avait su gagner et conserver la confiante amitié des ministres ou ambassadeurs de France, qui, dans les deux capitales, avaient été ses collègues : sa particulière compétence dans les affaires d'Autriche et d'Allemagne ne faisait aucun tort à sa très juste appréciation des choses de France : son

esprit politique, très ouvert aux idées modernes et très équilibré, la sagesse et la modération de son tempérament d'homme d'État et d'homme d'Église, donnaient grande confiance aux patriotes français.

Le vieux cardinal Capecelatro, qui avait les sympathies de l'opinion libérale en Italie, est né à Marseille et il y a passé les premières années de son enfance; son éducation, les réminiscences et les premières relations de sa jeunesse furent françaises : nul Italien ne connaît mieux notre littérature, notre histoire; nul ne suit avec plus d'intérêt le mouvement intellectuel de notre pays.

Le cardinal Gotti, préfet de la Propagande, était victime d'une absurde légende, qu'on a été stupéfait de voir ressasser par quelques publicistes français qui, d'ordinaire, puisent à meilleures sources. L'empereur Guillaume, de passage à Rome, ayant invité à déjeuner le préfet de la Propagande en même temps que le secrétaire d'État, quelques faiseurs de romans diplomatiques en avaient conclu que ce moine était le candidat de l'empereur et de la Triplice. Mais Guillaume II avait toujours invité le préfet de la Propagande, du temps que celui-ci s'appelait Ledochowski : le préfet de la Propagande et le secrétaire d'État tiennent, en réalité, les deux grandes charges et dignités politiques de la Curie. Il est vrai que l'un des convives de la table impériale au palais Odescalchi eut le mauvais goût de présenter Gotti avec la boutade : « Majesté : le futur Pape! ».

Il est encore vrai que Léon XIII avait fait comprendre parfois à quelques intimes que Gotti était le successeur qu'il désirerait : le grand Pape savait que son fidèle secrétaire d'Etat ne pourrait jamais réunir la majorité nécessaire. Que cette indication excitât la curiosité de Guillaume II, c'est fort naturel, d'autant plus que Gotti n'avait jamais eu d'intimité avec le monde germanique. Supérieur de son ordre, il avait dû défendre les propriétés du Mont-Carmel contre les usurpations de la colonie allemande de Caïffa; il était demeuré reconnaissant au protectorat français de l'appui qu'alors il en avait reçu. Nonce au Brésil, avec la difficile mission de réorganiser là-bas les institutions ecclésiastiques et religieuses, sous le nouveau régime de la séparation de

l'Église et de l'État, il avait trouvé une amicale sympathie chez son collègue, le ministre de France, un des fidèles de la pensée de Gambetta. Préfet de la Propagande, — poste auquel l'avait fait appeler la confiante amitié de Rampolla, — il avait eu, en toute occurrence, une équitable déférence pour les intérêts du protectorat français; il avait rompu avec la politique germanophile de son prédécesseur Ledochowski, qui, trop facilement, pardonnait à Bismarck les mauvais jours du *Kulturkampf*.

De tous les côtés donc, les cardinaux français se sentaient à l'aise pour donner leurs libres votes au plus digne. Quelques-uns, en traversant Paris, étaient allés au quai d'Orsay. Dans leurs entretiens avec le Ministre, au tact duquel ils rendaient tous hommage, il ne fut question d'aucun nom à inclure ou à exclure : les raisons de politique générale faisaient désirer seulement un pape qui ne témoignât aucune hostilité aux intérêts de la France dans le monde et fût enclin à favoriser l'apaisement du conflit religieux dans notre pays.



Le conclave s'ouvrit — ou plutôt s'enferma — et, comme à l'ordinaire, marcha de suprise en surprise. La première fut, dès le premier vote, l'échec complet de la candidature Vannutelli. Pendant que les noms de Rampolla et de Gotti sortaient 24 et 17 fois du calice, le grand pénitencier ne recueillait que 4 suffrages. La stupéfaction fut profonde : la veille encore, un prélat très affairé de la « faction » Vannutelli expliquait qu'il était sûr de quinze cardinaux qu'il nommait.

Les électeurs de la Curie s'étaient détournés d'une candidature que des amis imprudents avaient trop surchauffée. La prévention que l'on nourrissait contre la trop nombreuse parenté du candidat, l'emporta chez les austères. D'autres furent agacés ou scandalisés par l'agitation de ces prélats trop zélés qui, non contents de *travailler* les membres du Sacré Collège, se faisaient voir au *Giornale d'Italia*, dans les cabinets de sénateurs ou de députés, aux bureaux de tel et tel ministre du roi Victor-Emmanuel. Comme l'un de ces dignitaires de l'Église lui énumérait toutes les raisons en faveur du grand-péniten-

-cier, un de nos cardinaux français s'écria : *Qui petit indignus est, briguer, c'est être indigne.*

A cet échec de Vannutelli, contribua surtout la prudence trop calculée des huit cardinaux austro-allemands, qui, faute de trouver parmi les archevêques d'Italie un candidat de leur goût, désiraient son élection. S'ils avaient voté tout de suite pour Vannutelli, c'eût été une douzaine de voix qui, dès le premier scrutin, auraient donné quelque consistance à cette candidature. Mais ces Autrichiens avaient lu, dans les vieux traités d'anciens conclavistes, qu'une « faction » ne devait pas tout d'abord laisser deviner ses véritables intentions, et que l'habileté commandait de disperser les voix sur des candidatures improbables, pour les concentrer au bon moment sur le nom tenu en réserve. Les cardinaux austro-allemands dispersèrent donc leurs suffrages d'attente; quelques-uns, ce semble, inscrivirent sur leurs premiers bulletins le nom de Gotti, puis l'abandonnèrent avec ensemble dès le troisième scrutin, où les voix Gotti descendirent de 17 à 9. Seulement, il était trop tard pour revenir au candidat de leur choix : la candidature Vannutelli n'existait plus.

Le Veto autrichien fut la seconde et grande surprise. Par la maladresse de leur excessive habileté, les Autrichiens se trouvèrent acculés à la nécessité de recourir, contre la candidature Rampolla, à cette arme dangereuse. Pourquoi l'Autriche en voulait-elle au cardinal Rampolla? Il n'avait jamais cessé de se montrer extrêmement correct à l'égard du gouvernement de Vienne. Il avait, avec Léon XIII, cherché à pacifier ou à atténuer l'antagonisme des diverses nationalités qui se disputent la monarchie des Habsbourg: lettres pontificales aux Hongrois et aux Croates, aux Polonais et aux Tchèques, pour les mettre en garde contre les excès d'un particularisme aussi nuisible aux intérêts du pays qu'à ceux de l'Église; efforts multiples pour relever le niveau moral et intellectuel des clergés tchèque, slavon et ruthène; nomination de nonces sympathiques aux cabinets de Vienne et de Budapest, Galimberti, Agliardi, Taliani; aucune difficulté sérieuse en matière de nomination d'évêques ou de cardinaux, sauf parfois en Hongrie, pour des questions locales ou personnelles qui ne pouvaient donner matière à de sérieuses rancunes.

Suivant une légende, il est vrai, — créée par la presse pangermaniste ou magyare, — le cardinal Rampolla n'aimait pas la Triplice : il se préoccupait avant tout, disait-on, d'améliorer la situation des catholiques en Russie et de maintenir de longanimes rapports avec le régime républicain en France; on en concluait qu'il cachait une sourde animosité contre les intérêts des « monarchies conservatrices de l'Europe centrale ». Légende inepte, mais tellement répandue que Rampolla en fut victime.

En cédant à cette prévention puérile, les Autrichiens manquèrent de perspicacité. Ils en manquèrent aussi dans l'appréciation des chances que pouvait avoir Rampolla. Jadis, les habiles ne recouraient au Veto que contre une candidature certaine du succès. Les bulletins au nom de Rampolla étaient montés, dans les deux premiers scrutins, au chiffre de 24 et de 29. Mais, étant données les dispositions de l'assemblée électorale, ces voix pouvaient-elles atteindre le chiffre nécessaire de 42?

Ce sera toujours là un thème à discussions. Les Austro-Allemands et leurs amis doivent aujourd'hui, pour excuser ou légitimer leur conduite, soutenir l'affirmative, et quelques amis particulièrement dévoués au ministre de Léon XIII sont du même avis. Mais tous ceux qui connaissaient l'exact état des esprits sont d'une opinion différente : parmi les cardinaux la Curie, il y avait bien une dizaine de dissidents irréductibles, qui, pour des raisons personnelles, n'auraient jamais donné leurs voix à l'ancien secrétaire d'État; une bonne douzaine d'archevêques italiens ou d'exotiques étaient dans les mêmes sentiments : cela suffisait pour constituer une « faction d'exclusion ». Les Austro-Allemands pouvaient donc s'épargner la maladresse de dégainer ce Veto impérial : eux-mêmes, par la suite, en ont eu le sentiment. Pendant assez longtemps, ils ont essayé de donner le change sur leur intervention : le comte Goluchowski a voulu faire croire qu'il ne s'était agi que d'une « monition » amicale et non d'une exclusion formelle. Il a fallu la publication du texte même des paroles prononcées par le cardinal prince-évêque de Cracovie, Puzyna, pour mettre fin à cette hypocrite légende.

Le Veto, qui n'était pas nécessaire pour empêcher l'élec-

tion de Rampolla, aurait pu, au contraire, la favoriser. Certes, le geste eût été beau, si une quinzaine d'entre les éminentissimes électeurs avaient relevé le défi austro-allemand et, par protestation, donné leur vote à Rampolla. Mais un seul eut cette générosité : dans la séance qui suivit la déclaration du Veto, le parti Rampolla montait de son chiffre habituel, vingt-neuf voix, à son maximum de trente. Les autres électeurs trouvèrent suffisante la modeste protestation du doyen, qui déclara que les paroles prononcées par le prince-évêque de Cracovie ne figureraient pas au procès-verbal. Peut-être s'en trouva-t-il parmi eux qui, tout en blâmant le procédé autrichien, estimèrent qu'il y aurait imprudence à mettre le Saint-Siège en mauvais termes avec l'Autriche, et sans doute aussi avec l'Allemagne, au moment précis où il fallait prévoir la possibilité d'une rupture avec la France.

Cependant la déclaration du Veto aurait peut-être amené l'élection du cardinal Rampolla, si l'on avait pratiqué, conformément à la procédure traditionnelle, le vote d'*accession*. On appelle ainsi l'acte des électeurs qui modifient leurs suffrages à l'issue d'un scrutin, pour le donner à un autre des candidats ayant recueilli des voix. A la candidature Rampolla, il ne manquait plus, après la déclaration du Veto, que 13 voix : aurait-il été possible que treize électeurs, sous le coup de l'indignation, dans le premier moment de leur émotion généreuse, eussent *accédé* au nom de la victime? C'est ce que personne ne saura jamais dire avec certitude. Du moins, la possibilité d'un coup de théâtre ne saurait être niée purement et simplement.

Mais — et ce fut ici la troisième surprise de ce conclave — pour la première fois, le scrutin d'accession n'eut pas lieu. Dans la matinée du 31 juillet, après le dépouillement du scrutin, l'un des cardinaux scrutateurs, qui avait lu les bulles de Pie IV, de Grégoire XIII et d'Urbain VIII, avait dit en se tournant vers le doyen : « Nous allons procéder au vote d'accession. — Non, répondit simplement Oreglia, ce procédé est trop compliqué ; il n'a pas été employé pour l'élection de Léon XIII ; nous allons suivre ce précédent ». Et ainsi fut fait, sans qu'aucun des soixante autres cardinaux présents parût se douter que le doyen affirmait une

inexactitude et commettait une illégalité. Sans doute, le cardinal Oreglia était le seul qui eût assisté au conclave de Léon XIII : de ce chef, sa parole pouvait avoir une certaine autorité. Mais il n'eût pas été difficile de lui faire observer que sa mémoire de vieillard était en défaut. En 1878, pour l'élection de Léon XIII, le vote d'accession avait été pratiqué, au moins à l'un des trois scrutins : le second, celui de la soirée du 19 février, avait été complété par le vote d'accession.

Les souvenirs du doyen eussent-ils été précis et son témoignage exact, il n'avait pas le droit de décider, de sa propre autorité, l'omission de cette procédure traditionnelle. Les bulles, par lesquelles Pie IX et Léon XIII ont retouché la législation du conclave, ont bien autorisé le collège électoral à négliger certaines des anciennes prescriptions; mais elles ont subordonné expressément toute dérogation, au vote préalable de tous les cardinaux présents, à la majorité absolue des voix. Si donc le cardinal Oreglia était d'avis que le vote par accession ne se fît point, son devoir strict était de soumettre cette question au suffrage de ses collègues. Les méchantes langues ont prétendu que le cardinal Oreglia n'aurait pas eu l'idée de sa capricieuse innovation si le premier scrutin, au lieu de marquer de 24 suffrages le nom de Rampolla, les eût attribués à quelque autre. Le cardinal-doyen passait depuis longtemps pour ne pas approuver bon nombre d'actes du secrétaire d'État ; est-ce une raison suffisante pour lui attribuer une pareille manœuvre? Oreglia fut probablement victime d'une simple erreur de mémoire. Il faut dire pourtant que ce vieux conservateur piémontais ne répugne pas à certaines manies novatrices. N'avait-il pas déjà refusé, en sa qualité de camerlingue, de constater la mort du pontife défunt par les coups de marteau rituels, sous le prétexte, mal fondé aussi, que cela ne s'était pas fait la dernière fois?

Inconscience ou calcul, la décision du cardinal-doyen, en cette occurrence, assura le Veto autrichien contre les risques d'un choc en retour. En empêchant le vote immédiat d'accession et en ajournant le scrutin à la séance prochaine, on donnait aux réflexions des politiques le temps d'atténuer l'émotion de la première heure. Il fut prouvé une fois de

plus que, dans une organisation aussi délicate et complexe que le gouvernement central de l'Église, aucune innovation ne doit être introduite à la légère ; mais on dut constater aussi — et ce fut la quatrième surprise de ce conclave — que les partisans de la candidature écartée ne surent pas se reprendre ni faire prévaloir leurs vues sous quelque forme nouvelle. D'ordinaire, en cas analogue, le candidat exclu prenait l'initiative d'une autre candidature qu'il désignait, ou bien ses électeurs influents, ceux que dans le langage d'autrefois on appelait les « chefs de sa faction », savaient se résoudre rapidement et trouver quelque combinaison équivalente.

Cette fois, rien de semblable ne se produisit. Au fond, il n'y avait pas de « chefs de faction » dans la Curie : le cadet des Vannutelli seul avait essayé de prendre ce rôle pour défendre la candidature de son frère. C'était un mouvement instinctif et spontané qui avait partagé la grande majorité des cardinaux de Curie entre deux noms, Rampolla et Gotti. Il y avait là, assurément, une manifestation des plus honorables pour ces deux dignitaires. Mais, comme tout mouvement mal calculé, cet élan se brisa devant un obstacle imprévu. Les deux *papabili* ne se départirent pas de la plus impénétrable réserve. Se dominant avec une maîtrise merveilleuse, l'un et l'autre semblèrent se désintéresser de tout : *Nec recuso laborem, nec quæro honorem, je ne refuse pas la tâche*, *mais je ne brigue pas l'honneur*, paraissait être leur devise. Cette sainte indifférence était peut-être un trait de mysticisme chez Rampolla, le Sicilien, qu'on avait comparé à l'Etna couvert de neige ; une habitude de la discipline monastique chez le carme génois, qu'on appelait le « cardinal de marbre ».

Mais cette attitude assurément très digne, qui s'imposait au respect de tous, ne faisait pas l'affaire des électeurs. Les Français notamment étaient déroutés, les Espagnols de même et beaucoup d'autres avec eux : ils avaient compté que les lieutenants du groupe Rampolla et, sans doute aussi, ceux du groupe Gotti leur indiqueraient, au bon moment, une candidature de substitution. Ce rôle aurait dû être celui du cardinal Ferrata, qui ne sut ou ne voulut pas le prendre. Il est probable

que le cardinal Rampolla et ses amis les plus proches estimèrent que la candidature Sarto, née spontanément, était excellente et que l'élection d'un pape vénitien était la meilleure réponse à faire au Veto autrichien.

Quoi qu'il en soit, personne ne leur donnant un nouveau mot d'ordre, la plupart des électeurs continuaient de voter pour leur candidat du premier jour, faute de savoir de quel autre côté se tourner.

*
* *

Cette étrange indécision des cardinaux de Curie devait forcément amener, au bout du compte, la candidature d'un étranger à la Curie. Le premier scrutin avait donné cinq voix au patriarche de Venise. Les quatre partisans de la candidature Vannutelli vinrent s'y rallier : au scrutin suivant, les bulletins au nom de Sarto furent au nombre de dix. Ce chiffre de dix voix rendait cette candidature sérieuse. Et tandis que les candidatures Rampolla et Gotti n'avaient pas d'agent électoral, celle du patriarche de Venise avait trouvé, dès le début, quelques parrains très résolus : en première ligne, les archevêques de Milan et de Turin, dont le zèle s'expliquait par des raisons de confraternité régionale et épiscopale ; mais elle trouva aussi, dès le premier jour, un promoteur déterminé dans la Curie même.

Le cardinal Satolli est une figure originale. Ardent et absolu dans ses idées théoriques, indépendant et impulsif de caractère, mais actif et souple dans la pratique, c'est un solitaire parmi ses collègues, sur l'esprit desquels il sait à l'occasion faire valoir son incontestable valeur intellectuelle. Léon XIII, qui l'avait élevé en son séminaire de Pérouse, en fit d'abord un professeur de philosophie thomiste à la Propagande, puis le premier de la nouvelle série des délégués apostoliques à Washington, d'où il revint recevoir le chapeau et jouir de la confiance discrète du Pape, auquel il devait tout.

Ce n'était pas un secret pour la Curie que le pape défunt avait recommandé la candidature Gotti aux cardinaux sur lesquels il croyait pouvoir compter. Pourquoi Satolli, le pérugin de la Curie, qui avait certainement reçu cette consigne, l'inter-

préta-t-il autrement que le pérugin de Ferrare, Boschi? Par simple originalité peut-être, Satolli fut dès le premier jour un des cinq partisans du patriarche de Venise. En voyant la petite « faction » monter à dix, il redoubla d'activité et réussit à gagner son ami américain, le cardinal Gibbons, dont l'action au conclave fut bien plus effacée que ses admirateurs ne s'y étaient attendus. L'archevêque d'Armagh ne fut pas non plus insensible aux exhortations de ce confrère romain qui lui parlait anglais. Le cardinal belge était arrivé avec le ferme propos de voter pour Vannutelli, l'ancien nonce à Bruxelles; mais, après l'effondrement de cette candidature, il eut, dit-on, pour préoccupation principale de ne pas confondre son vote avec celui de ses voisins de France et de ses collègues d'Espagne et de Portugal.

Pour les sept Austro-Allemands, qui avaient dispersé, par tactique, leurs votes d'attente, le moment était arrivé de les concentrer sur la seule candidature qui pût contre-balancer celle de leur exclu. Dans l'agitation qui suivit la déclaration Puzyna, tous les « Germaniques » se précipitèrent vers la stalle du cardinal Kopp : « Pour Sarto, pour Sarto! » fut le mot d'ordre que donna l'imperturbable prince-évêque de Breslau. Aussitôt le nombre des bulletins Gotti descendait de 16 à 9, les bulletins Rampolla maintenaient leur chiffre de 29, et les bulletins Sarto se doublaient (de 10 à 21). Les sept « divers » se réduisaient à trois (Oreglia, Capecelatro, di Pietro). Onze voix étaient donc allées au cardinal vénitien. Dans le scrutin du soir, celui-ci gagnait encore 3 voix (24), et Rampolla une (30). Mais, détail curieux, les « divers » gagnaient aussi 2 voix (5). Ce déplacement de 6 votes se faisait au détriment de Gotti qui, ce soir-là, n'en recueillit que 3.

La nuit ne porta pas grand changement aux dispositions du corps électoral. Le lendemain, lundi 3 août, la candidature Rampolla, en descendant à 24, perdait six voix : mais de celles-ci, le nom de Sarto ne gagnait que la moitié (27), les trois autres retournaient à Gotti. La candidature du patriarche progressait assurément, mais très lentement, et elle était bien loin encore de l'indispensable majorité de 42 suffrages. De ce pas, le conclave pouvait se prolonger : on piétinait sur

place, et l'on en était déjà à la troisième journée des opérations. Pour avancer, il fallait détacher un fragment notable du bloc Rampolla : cette opération fut poussée vivement dans les quelques heures qui séparèrent les deux scrutins du lundi 3 août.

C'est toujours un spectacle pénible pour l'observateur philosophe que celui des infidélités; mais on dit qu'en politique, il y a parfois des infidélités nécessaires. Le cardinal Ferrari, archevêque de Milan, l'avait compris dès le premier jour. Son élévation au cardinalat à l'âge de quarante-quatre ans était due à la favorable opinion qu'avait alors de lui le cardinal-secrétaire d'État. Puis, durant les journées révolutionnaires de Milan, en mai 1898, l'archevêque s'était trouvé en fort mauvaise posture, au point de s'attirer une lettre du général Beccaria qui rendait presque inévitable sa démission : le cardinal Rampolla, avec une généreuse habileté, l'avait encore couvert et sauvé. Ce double souvenir n'empêcha pas l'archevêque de Milan d'être des cinq premiers promoteurs de la candidature Sarto.

Le cardinal Rampolla, durant son long ministère, avait eu naturellement l'occasion de faciliter la *carriera* à plusieurs de ses collaborateurs. Si Mocenni, di Pietro, Ferrata, Segna, Respighi, Ajuti lui demeurèrent affectueusement dévoués, il en fut autrement du pro-nonce à Vienne. Monseigneur Taliani, cardinal depuis un mois, avait dû la barrette au secrétaire d'État, comme naguère sa nomination à Vienne, faite à la stupéfaction générale de la Curie : Taliani, maintenant, révélait son indépendance de caractère en ne votant jamais pour son ancien chef; il avait cru en Vannutelli et ce fut sur ses suggestions, dit-on, que la chancellerie viennoise avait tenté de faire pression par l'entremise de la reine-régente sur les cardinaux espagnols en faveur du grand-pénitentier.

Agliardi aussi avait été nonce à Vienne. Il y avait eu à traverser des moments orageux, d'où, seule, l'amitié de Rampolla avait pu le tirer. Un grave conflit avec le gouvernement hongrois avait failli provoquer son rappel : la fermeté du cardinal Rampolla l'avait sauvé, mais en amenant la chute du chancelier de la monarchie austro-hongroise, le comte Kalnoky, qui dut donner sa démission pour n'avoir pas épousé la querelle

magyare contre le représentant du Saint-Siège [1]. Le cardinal Agliardi n'oubliait pas la marque de dévouement qu'il avait reçue de son ancien chef. Mais c'est un sage, un modéré, et l'un des politiques les plus perspicaces du collège cardinalice. Sa connaissance parfaite de la situation lui donna, sans doute, la conviction que la candidature Rampolla ne pouvait en aucun cas rallier les 42 voix requises. Il se réserva donc, et l'on prétend que son suffrage figura régulièrement dans les *divers* des premiers scrutins. Puis les 21 voix du cardinal Sarto lui rappelèrent qu'il était lui-même de Bergame, et Bergame, c'est presque la Vénétie : il passa au Vénitien...

Il était aussi de Bergame, ce jeune et laborieux et distingué cardinal Cavagnis, qui, durant de longues années, avait été l'infatigable et discret collaborateur du secrétaire d'État dans l'importante charge de secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires : contrairement aux précédents, la faveur méritée de son chef l'avait conduit directement au cardinalat... L'évolution d'électeurs aussi considérables fournit la preuve que les cardinaux savent prendre au sérieux leurs serments de se dégager de toute attache de personnes : *non in sinistrum nos trahat ignorantia, non favor inflectat, non acceptatio personæ corrumpat!* selon la formule qu'ils récitent au début de chacune de leurs congrégations.

L'effet se traduisit dans la soirée de cette troisième journée : Le cardinal Rampolla perdait 8 voix, qui se portaient sur le cardinal Sarto et lui donnaient 35 suffrages. Les *divers* n'étaient plus que quatre. Gotti remontait à sept.

Tous les conclavistes sentirent que l'heure décisive approchait. Le moment était particulièrement impressionnant pour le groupe des cardinaux français. Avec une grande loyauté, ils avaient exécuté la première partie de leur programme, tel qu'ils l'avaient arrêté l'avant-veille de leur entrée en réclusion ; pendant six scrutins consécutifs, ils avaient donné leurs voix à l'ancien secrétaire d'État. Mais le soir du 3 août, aucune illusion n'était plus possible : la candidature Ram-

1. Peut-être la rancune que garda l'empereur François-Joseph de l'holocauste de son premier ministre qu'il aimait beaucoup, fut-elle le principal mobile de son étrange Veto contre le secrétaire d'État, coupable à ses yeux d'avoir trop soutenu son nonce.

polla s'évanouissait dans l'auréole d'un magnifique crépuscule; la candidature Gotti, qui avait toute l'estime, sinon les votes, des électeurs français, n'avait pas pris consistance; la candidature Vannutelli, vers laquelle ils auraient été tout prêts à se tourner, s'était effondrée dès la première heure.

Un instant cependant, ils purent se demander s'ils n'allaient pas assister à une résurrection. Les Autrichiens n'étaient pas émerveillés de la perspective d'un Vénitien, bien que, depuis la veille, ils eussent voté pour lui; mais ce n'était pour eux qu'un pis-aller. Après le scrutin du lundi matin, un électeur allemand de grande marque, s'adressant à l'un de ses voisins français, lui demanda son concours pour reprendre la candidature Vannutelli : « Je le veux bien, fut la réponse, à condition que nous trouvions un certain nombre de nos collègues italiens pour patronner cette reprise ». Ces patrons italiens ne se trouvèrent point, et le nom du cardinal Vannutelli fut écarté une seconde fois.

D'autre part, contrairement aux prévisions générales, aucune candidature transactionnelle ne s'était produite. Dans la soirée du dimanche, le groupe français avait député à Rampolla l'un de ses membres les plus éloquents, pour demander quelques indications; Rampolla avait simplement laissé entendre qu'en toute hypothèse il refuserait la charge suprême, sans fournir aucune direction ni suggestion.

Il fallait cependant sortir de l'impasse. S'obstiner à voter pour une candidature évanouie était puéril; laisser élire le chef de l'Église sans le concours des voix françaises était ridicule. Le lundi soir, les sept cardinaux français se réunirent dans la cellule du cardinal Langénieux. Il ne leur appartenait pas de provoquer une candidature nouvelle. Ils n'avaient aucun motif de repousser le seul candidat que les scrutins eussent mis peu à peu au premier plan. Avec les Lombards, les Vénitiens seuls en Italie conservent de bons sentiments, vraiment sincères, pour la France. Ce candidat vénitien n'était pas l'homme de la Triplice : si le Veto avait mis sa personnalité en vue, c'était un résultat indirect et non voulu; l'Autriche n'était pour rien dans sa candidature; un pape vénitien ne pouvait que déplaire aux anciens maîtres de la Vénétie.

Les cardinaux de France, qui avaient vu et observé Sarto

depuis trois jours, étaient frappés de sa simplicité, de sa modestie affable et pleine d'aisance : la bonté, la franchise et l'intelligence se reflétaient dans son œil d'azur ; tous ses mouvements dénotaient de la volonté et une force sereine. L'homme était sympathique et tout ce qu'ils apprenaient de l'évêque leur donnait l'impression qu'il y avait là une personnalité de pasteur zélé, un esprit ouvert aux besoins des temps modernes, une austérité de saint et un savoir-faire de véritable homme de gouvernement. Il parlait mal le français, mais c'est une inexpérience qui peut se perfectionner. Il s'était tenu en dehors de la politique générale, mais, chez l'homme intelligent et judicieux, cette éducation se fait vite. Somme toute, c'était une belle figure de pape : il avait tout ce qu'il fallait pour continuer et fortifier l'œuvre de Léon XIII. Le mutisme même du cardinal Rampolla était une indication. La victime de l'exclusion autrichienne voyait dans le patriarche de Saint-Marc l'homme de la Providence. Il en favorisait l'élection par son silence.

La délibération ne fut pas longue : les Français prièrent leur doyen, l'archevêque de Reims, de demander une entrevue au patriarche de Venise. Celui-ci, sachant l'état de santé précaire du cardinal Langénieux, tint à lui épargner les escaliers de son troisième étage : « Éminence, lui dit l'archevêque de Reims, il vous manquait sept voix tout à l'heure pour être le Chef de l'Église : ces sept voix, je viens vous les apporter au nom de l'Église de France; demain matin, la Providence vous imposera le devoir de conduire les ouailles du Christ ».

Le patriarche de Venise éclata en sanglots; pâle et muet d'émotion, il se jeta dans les bras de son aîné qu'il enserra d'une fraternelle étreinte. Puis il exprima les résistances de son âme, suppliant le cardinal français de s'employer, à la dernière heure, pour faire tomber le fardeau sur un plus digne que lui. La réplique du cardinal Langénieux fut bien simple : « Éminence, ce n'est pas vous qui êtes le juge ni de votre mérite ni de votre indignité. Ce rôle appartient au Sacré Collège. Nous sommes ici l'instrument de la Providence et l'organe de la volonté de Dieu, et, devant la volonté de Dieu, nous avons, tous, le devoir de nous incliner. »

La démarche de l'archevêque de Reims fut bientôt connue.

Un quart d'heure plus tard, elle faisait l'objet de toutes les conversations parmi les vénérables électeurs, qui, vers l'heure du crépuscule, dans la fraîcheur relative de la cour de Damase, cherchaient à oublier les ardeurs de la canicule romaine. A les entendre, au moment où le tintement de l'*Ave Maria* les rappelait dans leurs cellules, se répéter en guise de *Bonsoir* : « A demain le Pape! », il était aisé de comprendre qu'ils seraient plus de sept à faire l'accession suprême.

Et de fait, le lendemain, 50 bulletins — 8 de plus qu'il n'aurait fallu — portaient le nom de Sarto : 10 votes au nom de Rampolla et 2 à celui de Gotti représentaient encore, à ce dernier moment, les fidélités de la première heure.



Dans sa brièveté, le Conclave avait eu l'allure classique des longs comices pontificaux d'autrefois : il en avait traversé, en raccourci, toutes les péripéties traditionnelles. Mais il n'avait pas connu les intrigues savantes et compliquées, que nous rapportent les chroniqueurs d'autrefois et que s'amusaient à imaginer les *reporters*. L'élection ne résultait ni de calculs prémédités ni d'un entraînement tempêtueux. Cette candidature Sarto s'était dessinée et avait progressé lentement, presque laborieusement. A travers les étapes de 5, 10, 21, 24, 27, 35, 50 suffrages, elle s'était imposée peu à peu à la concentration, réfléchie et raisonnée, d'une majorité composite. A ce titre, le nouveau chef de l'Église était bien l'élu de tout le collège : ni sa personnalité ni le succès final de son nom ne pouvaient être revendiqués par une coterie. Les groupes et partis de la première heure s'étaient fondus successivement dans une quasi unanimité d'estime et de respectueuse confiance, qui faisait à la fois l'éloge des électeurs et de l'élu.

On a pu se demander quelle fut, durant la réclusion électorale, l'attitude personnelle du cardinal Sarto. Ce ne fut, assurément, pas celle d'un *papeggiante*, d'un candidat. Personne ne l'a soupçonné d'avoir désiré, espéré, ou brigué la suprême dignité. En avait-il même prévu ou pressenti l'éventualité possible? Il semble bien que non. Un fabricant de cartes pos-

tales illustrées avait organisé une sorte de loterie : une prime était promise à ceux qui devineraient le nom de l'élu. L'ingénieux marchand, dit-on, fit une bonne spéculation : il eut peu de primes à verser. Sarto lui-même n'eût pas touché la prime. Il était venu en simple électeur, avec son billet de retour, et les cinq et les dix suffrages du premier jour n'avaient pas altéré son enjouement : *Jocantur in nomine meo, ils s'amusent avec mon nom*, avait-il dit aux deux cardinaux étrangers, ses voisins de stalle. Par contre, les 21 votes de la matinée du Veto le rendirent pensif, silencieux et anxieux ; il s'effaça, disparut pour se réfugier de longs quarts d'heure à la chapelle Pauline et s'abîmer dans l'émotion d'une prière dont chacun devinait le sens. Les 24 et 27 bulletins des séances suivantes provoquèrent l'explosion de son anxiété.

Un « Témoin » nous l'a dit[1] : « Dès le dimanche soir, ses amis se heurtèrent aux résistances de son humilité. Au commencement de la séance, en quelques paroles très touchantes, il avait supplié les cardinaux de ne point penser à lui : *Sono indegno, sono incapace! Dimenticatemi! Je suis indigne, je suis incapable, oubliez-moi!* s'écriait-il avec une sincérité d'accent qui, malgré lui, augmentait ses chances. Le lundi matin encore, après la progression de ses voix à 27 et le recul de celles du cardinal Rampolla à 24, il renouvelait ses supplications plaintives ». Le cardinal Gibbons ajoute son témoignage[2] : « L'assemblée du mardi matin se sépara convaincue qu'on ne pourrait pas le faire revenir sur sa décision, et qu'il fallait chercher un autre candidat. On résolut cependant de tenter un dernier effort, de presser, le plus instamment possible, sur sa conscience, en lui faisant craindre d'aller, par l'obstination de son refus, contre les indications de la Providence, contre un devoir manifeste. Tant d'objurgations et des motifs d'un ordre si élevé l'emportèrent à la fin. » Le consentement, précise le « Témoin », fut arraché quelques minutes avant le scrutin du soir et, au commencement de la séance, le cardinal Satolli put déclarer que le

1. Paris, Lecoffre, 1904, p. 115.

2. Voir dans le *Correspondant* du 10 juin 1904, p. 917.

cardinal Sarto, cédant aux instances de ses collègues, s'en remettait à la Providence. C'est là-dessus qu'il obtint les trente-cinq voix. Le sacrifice douloureux bouleversa, dans les profondeurs de son être, l'âme du candidat revêche qui ne put plus contenir ses sanglots. C'étaient de vraies larmes que, ce soir-là, il versa dans l'étreinte du cardinal Langénieux ; elles se renouvelèrent, nous dit le « Témoin », au moment où le doyen, « avec une légère nuance d'impatience », lui répéta l'interpellation rituelle : « Acceptes-tu l'élection? »

Mais pourquoi a-t-il accepté, si sa répulsion était aussi vraie et aussi sincère? Le *non recuso laborem (je ne refuse pas la tâche)* s'impose à la mentalité ecclésiastique lorsque la volonté providentielle paraît marquer le devoir. Le Dante ne s'est-il pas indigné de la « grande lâcheté », *la gran viltà*, de l'unique pape — un saint homme pourtant — qui donna sa démission pour se réfugier dans la solitude d'une cellule monastique? Le cardinal Vannutelli, il y a une douzaine d'années, refusa le siège de Bologne auquel le Pape le priait de se résigner : « Vous avez grand tort, cardinal, lui dit, non sans quelque ironie, Léon XIII, on revient parfois de Bologne à Rome, comme Benoît XIV. » Et depuis ce jour, il sembla que le vieux Pape eût diminué quelque chose de sa considération pour ce trop modeste serviteur. Les électeurs du dernier conclave n'ont-ils pas fait de même, et l'explication des quatre pauvres suffrages du premier scrutin ne doit-elle pas se chercher, en grande partie, dans ce souvenir d'une tâche répudiée?

Le patriarche de Venise serait sorti du conclave diminué à ses propres yeux et au regard de la conscience ecclésiastique, s'il se fût obstiné dans son refus, en négligeant ce que la grande majorité de ses collègues lui représentait comme le devoir.

***

(La fin prochainement.)

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

A

VICTOR HUGO

ET A

MADAME VICTOR HUGO

RETROUVÉES ET PUBLIÉES

PAR

M. GUSTAVE SIMON [1]

VI

LE BANNISSEMENT. — LA RUPTURE.

Sainte-Beuve, prévenant et persuasif, s'efforce de tranquilliser Victor Hugo et de le convaincre qu'il a en lui, Sainte-Beuve, le plus dévoué et le plus irréprochable des amis. Pour reconnaître le service que le poète lui a rendu en l'introduisant à la *Revue des Deux Mondes*, il va lui consacrer le premier article qu'il y écrira :

Ce mardi [19 juillet 1831].

Mon cher ami,

Buloz me tourmente pour un article; il voudrait que je lui en fisse un sur vous. J'ai pensé que cet article biographique repris, complété, développé surtout dans les dernières parties, avec un jugement littéraire, ferait l'affaire de Buloz; mais serait-ce la vôtre, mon ami? Cela vous accommoderait-il? Il

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904 et 1er janvier 1905.

désirerait aussi que la pièce dont j'ai cité quelques vers sur votre naissance s'y trouvât, sinon entière, du moins en grande partie ; ce serait peut-être une manière de lui payer ce que vous lui avez promis. Dans le cas où vous consentiriez, seriez-vous assez bon pour me renvoyer cette pièce ? Un mot de réponse, n'est-ce pas ? et dites-moi aussi, mon ami, comment vous allez, si vous êtes plus content, si les nuages s'en vont de ce front et les soupçons de ce cœur, si j'y ai toujours une place, mais une place moins cruelle pour vous et moins irritante. Mon ami, dites-moi un mot de tout cela, et croyez toujours à ma pensée qui vous suit et à mon dévouement pour tout ce qui vous touche.

Votre ami,

SAINTE-BEUVE.

Victor Hugo répond avec mélancolie :

« Ce 21 [juillet 1831].

» J'ai les yeux si malades, cher ami, que j'y vois à peine pour vous écrire. Je reçois votre lettre en rentrant de la campagne où j'étais allé passer quelques jours dans l'espoir d'y trouver des distractions, qui m'ont fui là comme ailleurs. Je n'ai plus qu'une pensée, triste, amère, inquiète, mais, je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous. Voici les vers que vous me demandez. Faites-en tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Vous êtes mille fois trop bon de vous occuper encore de moi. J'en suis toujours bien fier et plus profondément touché que jamais. Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi.

» Votre frère,

» VICTOR. »

Sainte-Beuve, dans ses lettres, semble avoir accepté, cette fois sans aigreur et sans révolte, l'obligation de ne plus venir dans la maison de Victor Hugo. Il compte, apparemment, que s'il se soumet de bonne grâce et rassure par tous les moyens son ami, l'interdiction sera levée. En attendant, il ne cesse pas de voir Victor Hugo au dehors, soit chez des amis communs, soit dans quelque restaurant où ils conviennent de dîner ensemble. Il lui témoigne les égards les plus délicats. Après un de leurs entretiens, il lui vient un scrupule qu'il se hâte de lui exprimer :

[Août 1831.]

Je réfléchis, mon cher ami, que vous m'avez dit tantôt que madame Deschamps vous avait dit que je lui avais dit que vous n'aviez pas de sensibilité. Cela est une sottise que je n'ai pu dire et que vous ne croyez pas. Cependant comme il ne faut pas laisser pousser ces mauvaises herbes de rapports sur le chemin de l'amitié, je vous dirai que c'était, je ne sais quel dimanche, chez Nodier, que, parlant à madame Deschamps de votre admirable drame[1] et répondant à ses questions, j'en vins à exprimer le jugement que voici, pour le sens : Que le personnage essentiel était un Didier, un autre vous-même, encore plus passionné que sensible, qui dit à sa maîtresse : je vous aime *ardemment* et non *tendrement*; profond, fort, irrévocable; que sa conduite à la fin, son refus de pardonner à la pauvre fille et de l'embrasser, brisait le cœur et l'écrasait plutôt que de le fondre en larmes. N'en concluez pas du tout que je préférasse un dénouement plus élégiaque à ce coup de massue dramatique; mieux vaut Eschyle qu'Euripide. Mérimée disait, je crois, que c'était bien fait de tuer ce Didier qui était si dur pour cette pauvre Marion. C'est assez mon avis aussi; et j'en tire sujet d'admirer comment vous avez d'une main intrépide mené à terme ce merveilleux et colossal caractère. Voilà tout mon jugement. Et là-dessus, soyez sûr que je n'aurai jamais qu'une façon de parler comme de penser de vous aux amis et ennemis.

S.-B.

Victor Hugo a tenu compte des observations de ses amis et de Sainte-Beuve lui-même : il a modifié le dénouement de *Marion de Lorme*, et Didier maintenant pardonne à Marion. Sainte-Beuve demande une entrée à la répétition générale du drame et se met à la disposition de son ami pour tous les services qu'il pourra lui rendre :

Ce vendredi [5 août 1831].

Mon cher ami,

Est-ce bien sûr qu'on donne *Marion* lundi ou mardi? Vous serez bien bon de ne pas m'oublier pour la répétition géné-

1. *Marion de Lorme.*

rale; je ne parle pas de la première représentation. Mais je voudrais voir la répétition, il y a un acte que je ne connais pas, tel qu'il est refait, le 5e — et il y a si longtemps que je n'ai entendu toute la pièce, qu'elle me fera une impression fraîche et presque vierge. Je voudrais bien, mon ami, pouvoir vous être bon à quelque chose dans ceci, mais je ne vois pas à quoi. Si vous aviez quelque service pour lequel je vous fusse bon, j'éprouverais une vraie reconnaissance de vous voir me le demander. J'espère que vous êtes bien, et que madame Hugo se rétablit. Je joins ici la pièce que vous avez eu la bonté de me livrer et dont j'ai fait usage. Vous recevrez cette *Revue* dans deux ou trois jours. Adieu, mon ami, votre succès me paraît trop certain pour ne pas vous en féliciter d'avance; mais, allez, j'apporterai à cette pièce de bien autres émotions que des émotions littéraires.

Toujours à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo, touché, lui répond : « Votre lettre m'émeut aux larmes... » Il lui envoie un laissez-passer, lui demande de transmettre des places pour la première représentation à quelques amis communs et termine en lui disant : « Pardon! vous voyez comme je dispose de vous; c'est encore comme autrefois. »



Ici une lacune de quatre mois dans la correspondance. En décembre 1831, Victor Hugo publie *les Feuilles d'Automne*. Sainte-Beuve lui écrit aussitôt :

Ce samedi.

Mon cher ami,

Renduel m'a apporté ce matin votre livre avec la suscription que vous avez bien voulu y mettre et qui m'a fort touché. Depuis tantôt trois heures, je le lis, le dévore, me prenant aux pièces pour moi nouvelles, ou me replongeant aux anciennes. Vous ne pouvez savoir combien tout ce qu'il y a d'intime, de grave, d'irréparable dans les émotions que vous exhalez m'a été au cœur et y demeurera. J'aurais grand bonheur

à en parler après Nodier, Nisard et autres qui le feront mieux, mais non plus sincèrement, plus cordialement je vous assure.

Je vous prie de croire, malgré ces absences et ces silences qui dorment comme des fleuves infranchissables entre nous, au sentiment durable et profond qui me reporte sans cesse à votre Élysée dont j'étais alors, comme ces ombres que l'antique fatalité nous montre tendant encore les bras au passé *ripæ ulterioris amore*. — On me dit de toutes parts que madame Hugo va mieux et que sa santé paraît se réparer ; c'est pour moi une bonne nouvelle à laquelle j'ai besoin de croire. — Adieu, mon cher ami, soyez heureux, vous et tout ce qui vous touche,

Je reste à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE

Il manque ici une lettre, au moins, de Victor Hugo, à laquelle Sainte-Beuve répond tout de suite. Il s'excuse de n'avoir pas fait paraître encore son article sur *les Feuilles d'Automne* :

Ce dimanche [2 avril 1832].

C'est moi, mon cher ami, qui me disposais à vous écrire pour vous demander de vos nouvelles, pour vous prier d'excuser le long retard que j'ai mis à faire une chose bien agréable pour moi et que j'espère bien vous envoyer à lire à la fin de la semaine, sans faute. Mais vous savez comme on remet involontairement et de quelle façon, malgré nous-mêmes, les jours et les semaines s'accumulent sur le plus doux et le plus facile projet. Mais je me suis promis formellement d'avoir fini pour samedi prochain ; j'en ai fait le ferme propos et vous le recevrez *ce jour-là*. Voilà ce que j'allais vous écrire pour m'excuser auprès de vous, quand votre bonne lettre m'est arrivée ; de tous vos compliments j'aime et je prends ce qui les dicte, ce que l'absence, je commence à l'espérer plus que jamais, laissera vif, intact et inaltérable entre nous.

Tout à vous, mon ami.

SAINTE-BEUVE

Peu de jours après, l'article sur *les Feuilles d'Automne* paraissait dans la *Revue*. Sainte-Beuve ne comprenait rien à tout ce qui touche

au théâtre et il avait horreur de ce qu'il ne comprenait pas ; en revanche, s'il n'était pas poète, il comprenait à merveille la poésie et il savait l'admirer : il parla du livre nouveau en termes éloquents et chaleureux. Il dit sa joie sincère de voir le lyrique des *Feuilles d'automne* justifier les prédictions, tenir et au delà les promesses qu'il avait faites pour le lyrique des *Odes et Ballades*. Tout cela sans réserves, avec la meilleure volonté de servir l'œuvre et de satisfaire l'auteur. Nous n'avons aucune réponse de Victor Hugo : c'est qu'il aima mieux aller lui-même chez Sainte-Beuve pour le remercier avec effusion.

Sainte-Beuve juge le moment peut-être favorable pour retrouver l'accès de la maison interdite. Le choléra sévit à Paris : Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo ; il se dit inquiet, — il l'est sans doute, — pour la santé des êtres chers dont il est séparé ; il se borne modestement à demander la permission — évidemment superflue — d'envoyer chaque jour prendre de leurs nouvelles. Il espère bien que Victor Hugo, touché de sa sollicitude, lui permettra de venir lui-même. Mais « la plaie » de Victor Hugo n'est pas fermée : il éludera la question, soit dans une visite, soit dans une lettre que nous n'avons pas.

Ce samedi [8 avril 1832].

Mon cher ami,

Si j'ai regretté quelquefois l'absence qui nous sépare, comme un mur sacré, c'est dans des moments comme ceux-ci qu'elle me paraît douloureuse et presque affreuse surtout, quand une maison où il y a tant de têtes, et pour moi tant de sujets de sollicitudes, me reste chose lointaine et inconnue. Si je l'osais, mon ami, et que je puisse espérer que vous le trouvassiez bon, j'enverrais tous les matins savoir comment va toute votre chère famille ; car pour vous, je crains peu, par la raison qu'a dite *Jean-Paul :* votre pensée intérieure, quoique déjà si magnifiquement produite, vous sert de sauvegarde par ce qui reste encore à développer. — J'ai bien à vous remercier de vos beaux volumes. Renduel a dû vous dire mon désir d'en parler. Je ferai l'article comme pour les *Débats*. Je ne m'y suis pas encore mis, un peu distrait que je suis ; mais j'y vais songer lundi. Je cherche seulement *Han* et *Notre-Dame* que j'ai eu la bêtise de prêter je ne sais à qui. Mais je voudrais bien auparavant être tranquillisé sur vous et sur les vôtres. Je serais vraiment heureux, si j'osais envoyer demander à votre portier

chaque matin des nouvelles : mais c'est enfantillage à moi de vous dire cela ; n'en riez pas trop.

Tout à vous de cœur, mon ami,

SAINTE-BEUVE

C'est que Sainte-Beuve ne se décourage pas ; il veut rendre à Victor Hugo encore un service littéraire. Renduel publie une édition nouvelle des romans du poète : Sainte-Beuve écrit l'article annoncé dans la lettre précédente et l'envoie, inédit, à Victor Hugo. Dans le post-scriptum de la lettre qui l'accompagne, autre invite : voilà Cousin qui, ignorant le cruel arrêt, voulait emmener Sainte-Beuve dîner chez Victor Hugo avec lui ! — Hélas ! il y faudrait l'agrément de Victor Hugo...

Ce samedi 6 heures.

Voici, mon cher ami, ce méchant article que je vous ai tant fait attendre. Vous verrez que *Notre-Dame la critique* y a pris ses ébats sur *Notre Dame*, et que c'est presque un article méchant. S'il vous paraît toutefois trop faux sur quelque point, soyez assez bon pour me le faire dire par Renduel ou par un mot de vous. S'il peut rester dans quelque journal, aux *Débats* ou ailleurs, seriez-vous assez bon pour demander ou faire demander comme condition *qu'on m'envoie l'épreuve*, car c'est très essentiel pour un article de cette sorte, si l'on ne veut pas qu'il arrive au public parfaitement ridicule. Il faut prendre garde aussi d'en perdre, car il ne m'en reste qu'une incomplète copie.

J'espère, mon ami, que vous allez bien, vous et les vôtres. Je vous serre les mains. Dites-moi que vous me pardonnez cet article.

Tout à vous de cœur,

SAINTE-BEUVE

Cousin que j'ai rencontré au Luxembourg l'autre après-midi m'a fait mille sortes d'amitiés et d'éloges pour vous ; il voulait presque m'emmener dîner chez vous avec lui : il m'a causé prodigieusement de Gœthe, et après Gœthe de vous.

Ce « méchant article », Victor Hugo veut user de son influence près de M. Bertin pour le faire insérer au *Journal des Débats*. Sainte-Beuve lui écrit :

Ce jeudi [10 mai 1832].

Mon cher ami,

Si les *Débats* n'acceptent pas l'article d'emblée, je suis bien sûr que, sous un prétexte ou un autre, ils l'ajourneront indéfiniment et ne le mettront pas. Je vous avoue que, d'après la connaissance que je crois avoir de ce que c'est que la boutique d'un journal, et d'après l'espèce de défaite d'un article probablement commencé par je ne sais quel de leurs rédacteurs, il ne me paraît guère probable qu'ils consentent à l'insertion : le mieux alors serait de le leur redemander vite; je ne vois pas pourquoi il ne passerait pas au *National*, où il deviendrait un bon piédestal et où ce serait une espèce de bombe dans les glaces polaires de leur littérature. Voyez si ce dernier parti vous convient; dans ce cas, veuillez me renvoyer le morceau et j'entamerai la négociation de mon côté.

Tout à vous de cœur. J'espère que vous allez tous bien.

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo répond qu'il « n'a proposé l'article aux *Débats* qu'avec une extrême réserve et en maintenant tous les privilèges dus au talent de Sainte-Beuve ». L'article sera accepté sans être lu au préalable :

« M. Bertin est on ne peut plus disposé à insérer, et je suis convaincu que l'article passera. Sinon, je compte sur votre bonne volonté pour le *National*. J'ajouterai ici, en confidence, que le désir de vous avoir aux *Débats* comme rédacteur littéraire me paraît très grand et perce dans tout ce qu'on me dit. *Tenez ceci bien secret.* Qu'en pensez-vous de votre côté? »

Sainte-Beuve répond par la très honorable lettre que voici. Il est alors de l'opposition, et il n'entrerait aux *Débats*, même comme rédacteur littéraire, qu'avec un médiocre enthousiasme :

Ce vendredi [18 mai 1832].

Mon cher ami,

Renduel m'avait dit effectivement tout le soin que vous preniez par rapport à ce qui me concerne dans l'affaire de l'insertion, et en vérité vous êtes bien bon de vous occuper à ce point de moi dans une circonstance où je

n'avais pour but que de vous satisfaire. Oui, mon Dieu, que M. Bertin lise l'article; ce que je désire le plus, c'est qu'il le mette; mais s'il ne le mettait pas, ce ne serait pas de son refus par rapport à moi, mais par rapport à l'objet voulu, que je serais contrarié. Quant à la disposition bienveillante dont vous me parlez, j'en suis sincèrement touché et reconnaissant, surtout après cette conduite assez brutale (au point de vue privé) dont je me suis avisé. Je sais mieux que personne que les *Débats* sont le seul journal quotidien où la littérature ait la place convenable et toute liberté; mes petits intérêts de finances comme mes goûts littéraires seraient parfaitement d'accord là-dessus. Mais il y a autre chose; j'ai, à tort ou à raison, des idées autres que celles des *Débats* sur la manière de pousser en avant la civilisation, d'émanciper le peuple; je prends davantage les choses par le côté des sacrifices, des risques généreux, et d'une vérité et d'une équité plus inflexibles, quoique aussi sujettes à l'erreur. Travailler, même littérairement, à la réussite d'un journal dont l'effet général est contraire à ces sentiments, voilà toute la difficulté pour moi et le scrupule. Orner pour ma part et autant que je puis ce que je crois, en somme, peu bon à propager, mêler une goutte de miel de plus à l'attiédissement public, telle est encore une fois mon objection. Vous la devez sentir, mon ami. Mais je voudrais séparer de ce jugement abstrait le sentiment de profonde reconnaissance personnelle que m'inspire ce que vous me rapportez.

J'arrangerai, à la fin, cette page que Renduel m'avait déjà demandée et vous l'enverrai pour l'ajouter, demain ou après.

J'espère que vous allez tous bien, et je suis tout à vous de cœur, mon ami.

L'insurrection de juin 1832 vient d'ensanglanter Paris; l'état de siège a été proclamé. Ici quelques lettres dont le caractère politique fait grand honneur aux deux amis.

Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo :

[7 juin 1832.] Quatre heures.

Mon cher ami,

On est décidé, au *National*, à rédiger une déclaration des écrivains en faveur de l'indépendance de la presse à l'occa-

sion de l'état de siège. Lerminier rédige cette déclaration et dans les termes les plus généraux, pour comprendre les diverses nuances de l'opinion libérale. On désirerait le plus de noms honorables, voire même illustres. Ampère va demander la signature de M. de Châteaubriand; on me prie de demander la vôtre.

On sera au *National* vers neuf heures. Un mot de vous ou votre présence seraient excellents, quelque chose, enfin, qui autorisât à mettre votre nom à l'acte.

A vous de tout cœur,

SAINTE-BEUVE

Je joins à ceci la lettre d'Ampère.

Victor Hugo répond aussitôt par ce billet :

« Ce 7 juin, dix heures du soir [1832].

» Je rentre, mon cher ami; l'heure de rendez-vous au *National* est passée. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez, à la barbe de l'état de siège.

» Votre ami dévoué,

» VICTOR »

Quatre jours après, Sainte-Beuve réplique :

Lundi, 11 juin 1832,

Mon cher ami,

Merci de votre réponse; je ne doutais pas de votre adhésion, mais ç'a été inutile. — Le premier soir, on a ajourné l'insertion, quoiqu'on eût signé une espèce de papier, mais il n'y avait pas assez de noms graves; je n'avais pas encore le vôtre, ni celui de Béranger. Le lendemain, nouvelles signatures; cette fois, j'ai mis la vôtre. Mais nouvelles chicanes, objections, discussions et ajournement d'insertion.

Je sais de vos nouvelles ce matin par Renduel; je suis allé hier soir chez Nodier, pensant que vous y seriez peut-être. Les choses ne vont pas mal, grâce à la folie de nos gouvernants; mais la folie de nos jeunes têtes les avait bien compromises, si les Guizot et Thiers ne les avaient raccommodées. Oh! mon ami, si vous daignez penser une demi-heure à ces

infamies, que vos poésies politiques seront belles et flétrissantes ! Comme vous les foudroierez et broierez dans leur boue, ces *barbouilleurs de lois*, bientôt *bourreaux*... Je sais que M. de Châteaubriand a écrit *ab irato* quelques pages qu'il ne pourra faire imprimer pour le quart d'heure, faute de journal et d'imprimeur, mais qu'on dit étincelantes de cette belle colère qui est un de ses bons côtés quand elle touche juste.

Béranger me disait avant-hier : la République était en grand danger le 6, mais, le 7, Louis-Philippe a sauvé la République.

J'aime cette unanimité des poètes contre nos hommes d'État politiques ; savez-vous qu'à ce signe-là seul un gouvernement est jugé quand il a vous, Châteaubriand, M. de Lammenais contre lui ? — Et aussi le second rang.

Je vous aime,

SAINTE-BEUVE

Et, le lendemain, Victor Hugo :

« 12 juin 1832.

» Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14 et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet !

» J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

» Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang ! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs.

» ... Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

» Votre frère,

» VICTOR »

En répondant à propos d'un album, où le poète le priait d'écrire quelques vers, c'est maintenant Sainte-Beuve qui propose à Victor Hugo, sinon de collaborer habituellement au *National*, journal républicain, du moins d'y signer un article :

[Juillet 1832].

Mon cher ami,

Je voudrais bien pouvoir écrire tout de suite, mais je ne sais rien par cœur et il faut que je choisisse dans mes rapsodies. Ne vous donnez pas la peine de renvoyer chercher l'album ; vous le recevrez demain à quatre heures.

J'ai vu hier Magnin qui m'a parlé des Tuileries et de l'article à faire contre ces dilapidations ; il en a été question au *National*, et Carrel a dit : « Mais si Hugo voulait faire l'article lui-même, s'il le voulait signer, nous serions très heureux. » Je sais bien que vous y verrez difficulté, mais je vous redis le mot : s'il n'y avait pas trop d'objections de votre part, ce serait certainement un pied pris dans ce journal, et que Magnin et moi ferions en sorte de maintenir pour vous, lors de la représentation de vos pièces, en parlant ou faisant parler à Rolle : ce que je tâcherai de faire dans tous les cas.

Je vous remercie bien de m'avoir envoyé, outre l'album, ma jolie petite filleule.

Vous recevrez donc l'album demain.

Tout à vous de cœur,

SAINTE-BEUVE

Il manque ici une ou plusieurs lettres de Sainte-Beuve; Victor Hugo y répond, des Roches :

« Ce vendredi 21 septembre [1832].

» ... Nous sommes ici dans la plus grande paix qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel bleu de septembre sur notre tête. C'est tout au plus si je fais quelques vers. Je vous assure que le mieux ici est de se laisser vivre. C'est une vallée pleine de paresse.

» Votre lettre pourtant m'a fait regretter Paris. Si j'avais été à Paris, nous aurions dîné ensemble dans quelque cabaret, et vous m'auriez lu votre article sur Lamartine. Vous savez combien j'aime Lamartine, et combien je vous aime. Vous êtes pour moi deux poètes

égaux, deux admirables poètes du cœur, de l'âme et de la vie. Jugez combien je suis impatient de voir l'un analysé par l'autre. J'attends avidement la *Revue* du 1er octobre. C'est une chose singulière que vous m'ayez amené à désirer un journal au milieu de toutes ces belles prairies.

» ... Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas encore besoin de votre bonne présence au *Roi s'amuse*. Comptez que j'userai de vous comme vous useriez de moi. Le premier bonheur de la terre, c'est de rendre des services à un ami ; le second, c'est d'en recevoir.

» Adieu. Je vous serre tendrement les mains.

» VICTOR »

« Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement. »

***

En novembre, on répète *le Roi s'amuse,* Sainte-Beuve écrit :

13 novembre 1832.

Mon cher ami,

Madame Allart désirerait pour elle et quelques personnes de sa connaissance louer une loge pour *le Roi s'amuse*. Elle ne l'a pu au théâtre. Elle me prie de vous demander s'il y aurait moyen, par vous, d'en louer une, et comment. Veuillez me répondre un petit mot, s'il vous plaît.

De plus, j'aurais à vous demander, par grâce, deux billets pour deux amis dont je suis sûr, et je serais heureux que vous pussiez me les donner pour la première. Voilà, mon cher ami, bien des demandes. J'ai bien hâte de cette pièce : c'est dans dix jours, il paraît. Je compte sur les beaux soirs d'*Hernani*, et plus sereins. J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance [1] : un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire ; mais son enthousiasme et son génie poétique sont morts. Les génies féconds sont à l'abri de ces bassesses que j'appellerai sordides.

1. Alfred de Vigny.

Aimez-moi toujours, mon cher ami : j'espère vous voir un de ces dimanches chez Nodier.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE

Rue du Mont-Parnasse, n° 1 *ter*.

Victor Hugo répond, le jour même :

« 13 novembre 1832.

» Toute la salle est louée, mon ami, et louée je ne sais trop comment à je ne sais trop qui. Cela s'est fait si rapidement que je n'y ai vu que du feu. On a cependant réservé quelques loges pour ceux de mes amis qui voudraient en louer, et je suis heureux de pouvoir en faire céder une à madame Allart. Elle pourra, la veille de la représentation (qui aura lieu le 22), faire retirer les coupons de la loge n° 5 des secondes, côté gauche. La loge est à six places. Je vous garde une stalle et je vous donnerai les deux billets que vous désirez. Que vous êtes bon de penser à moi et de m'aimer toujours un peu !

» Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux ; mais, que voulez-vous ? Il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si le *Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*.

» Vous, vous êtes toujours le grand poète et le bon ami. J'aurai grande joie à vous rencontrer un de ces dimanches soirs chez Nodier, peut-être dimanche prochain, n'est-ce pas ?

» Votre vieil ami,

» V. »

Sainte-Beuve réplique :

Ce mercredi [14 novembre 1832].

Merci, mon cher ami, de votre réponse que je transmets à madame Allart, mais voici qu'Ampère me prie de la part de madame Récamier de vous supplier pour une loge : elle a assisté à *Hernani ;* elle ne voudrait pas manquer *le Roi s'amuse*. Elle va même jusqu'à désirer la loge numéro 1 du rez-de-chaussée qu'elle affectionne singulièrement. Serez-vous assez bon pour me répondre encore à ce sujet ? Madame Récamier a pour vous et a eu pour *Hernani* en particulier une admiration que M. de Châteaubriand a fort partagée à cause de l'amour du vieillard.

A propos du gentilhomme, il est revenu chez Buloz hier,

insistant encore pour sa note que Buloz a définitivement repoussée. Il avait promis seulement un mot dans la chronique. Je suis arrivé hier soir à la *Revue*, lorsqu'il était en train de fabriquer cette note et j'en ai raccommodé la phrase de peur que sa plume n'aille trop à droite ou à gauche : cela lui sauvera peut-être une brouille qu'il redoute fort. Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi : et il faudrait de terribles expiations à une telle conduite et une palingénésie complète pour qu'il me revît dans son boudoir-sanctuaire, ou que son nom se trouvât dans aucun morceau signé de mon nom.

Je suis occupé en ce moment d'un article sur Béranger, lequel a bien du sens et du goût. Je le voyais, l'autre jour, à Passy, et chaque fois il m'entretient longuement de vous, vous appréciant bien juste, je vous assure, et croyant de plus en plus au développement croissant de vos vastes facultés. Il comprend bien sa situation vis-à-vis des générations nouvelles et elles l'en récompenseront.

Tout à vous de cœur et à bientôt, j'espère.

SAINTE-BEUVE

Le Roi s'amuse, dès le lendemain de la première représentation, est interdit par le gouvernement de Louis-Philippe. Victor Hugo et ses amis s'indignent et protestent. Sainte-Beuve, qui était déjà de l'opposition, est des plus animés et des plus ardents. Il veut mettre *le National*, dont il est rédacteur, à la disposition de Victor Hugo et lui ménage, à cet effet, une entrevue avec son rédacteur en chef, Armand Carrel.

Victor Hugo lui écrit :

« Ce samedi soir, 1er décembre [1832].

» J'ai vu Carrel, mon cher ami, et je l'ai trouvé cordial et excellent. Il m'a dit que vous n'aviez qu'à lui apporter demain un extrait de la préface (Renduel a dû vous l'envoyer ce soir), avec une espèce de petit article où vous diriez ce que vous voudriez, que le tout serait publié lundi matin dans la partie politique du journal. Il m'a déclaré qu'il croyait que c'était le devoir du *National* de m'appuyer énergiquement et sans restriction dans ce procès que je vais intenter au ministère, et il a ajouté *de son propre mouvement* que je pouvais vous prier de sa part de faire, d'ici à cinq ou six jours, un article politique étendu sur toute la question et sur la nécessité où est l'oppo-

sition de me soutenir chaudement dans cette occasion, si elle ne veut pas s'abdiquer elle-même. J'ai grand besoin de tous ces appuis, mon cher ami, dans la lutte où me voilà contraint de m'engager et de persister, moi à qui vous connaissez des habitudes si recueillies et si domestiques.

» ... Adieu, mon pauvre ami. Voilà bien des services que je vous demande à la fois, et je dois vous excéder. Mais vous êtes encore l'ami sur lequel je compte le plus, et je demande tous les jours au ciel une occasion de vous rendre les bons offices de cœur que je vous dois.

» Je me remets tout entier dans vos mains.

» Votre ami à toujours,

» VICTOR »

Sainte-Beuve répond et fait sentir encore, à la fin de sa lettre, combien il lui est incommode de ne voir Victor Hugo qu'au dehors et chez des tiers :

Ce samedi [8 décembre 1832].

Mon cher ami,

Je ne reçois qu'aujourd'hui samedi 8, votre lettre de samedi il y a huit jours. Il paraît qu'elle a été à Montrouge, je ne sais où; le timbre est tombé sur l'r de rue, et on n'a lu que *Montparnasse* qu'on a interprété par *Montrouge*. Bref elle m'arrive à l'instant. Seulement, une autre fois, mettez rue tout au long.

Vous m'aurez dû trouver bien négligent, mon cher ami; heureusement, Renduel m'avait parlé à temps pour l'insertion d'une citation au *National*. Je vous ai dit que cette citation avait été tronquée, et que deux ou trois phrases littéraires, très circonspectes, du commencement, avaient été mises de côté. Renduel m'avait également parlé hier de l'article politique à faire sur la question théâtrale. Ma seule objection. mon ami, à une chose qui vous serait agréable et qui me paraît si équitable en elle-même, est celle-ci : Je n'ai pas d'idées nettes sur cette question de législation théâtrale. Je suis hier allé un moment à la bibliothèque où j'ai causé avec Magnin qui m'a fait part aussi de ses doutes : il paraît même qu'il a écrit autrefois à ce sujet dans le *National* un article dont il n'est pas très content. L'argumentation que vous faites dans les deux premières pages de la préface est certes

bien claire pour tout esprit loyal et qui incline à la liberté; mais les distinctions qu'on peut faire entre tel et tel mode de publication persistent toujours. Rappelez-vous une conversation d'il y a quatre ans chez Gautier avec le logicien libéral Desloges, vous ne tombiez pas tout à fait d'accord. Moi, je n'ai jamais eu d'idées théoriques là-dessus, et je me réserve dans tous les cas particuliers de juger avec le sens d'équité et le sens commun. Je voudrais savoir quelles idées vous et Odilon Barrot émettrez à ce sujet. Magnin, je vous le répète, m'a paru hier dans la même situation que moi.

J'ajouterai encore une observation, mon ami; Carrel est bien disposé, je le crois, et tient sincèrement à ce qu'il vous a déclaré. Comment se fait-il pourtant que deux ou trois phrases presque insignifiantes aient été retranchées l'autre jour? Il y a là un défilé difficile à ce journal, où il faut passer au risque d'être coupé. Rien ne m'est plus pénible qu'une telle situation, où, peu sûr du terrain, je ne satisfais ni vous ni moi, où je dois vous paraître ami timide, tandis que je tâche de n'être qu'adroit. Je vous dis tout cela, mon ami, pour que vous me pardonniez tant de démonstrations incomplètes et mesquines et n'en imputiez rien à mon amitié.

Il me tarde de causer avec vous : je vous dirais bien que j'irai demain chez Nodier; mais je crains de ne pouvoir. car je suis souffrant, et tout préoccupé d'un voyage hâtif que ma mère est obligée de faire à son pays par cette rude saison. — Je voudrais pourtant avant tout, mon ami, ne pas vous manquer, ne pas vous être inutile en cette circonstance, ne pas démériter auprès d'une amitié si glorieuse et toujours si chère, et qui, depuis qu'elle ne m'a plus échauffé directement, n'a pas cessé pour cela de présider à l'astre morne et mélancolique de ma vie.

A bientôt donc j'espère, et à toujours.

SAINTE-BEUVE



Nous sommes en 1833; on répète, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Lucrèce Borgia*, qui va être l'éclatante revanche du *Roi s'amuse*. Il manque ici au moins deux lettres: l'une de Sainte-Beuve et l'autre, la réponse, de Victor Hugo. Sainte-Beuve réplique. Il sem-

ble plus que jamais dévoué à son ami ; il va jusqu'à lui promettre « de parler de son théâtre » !

Ce vendredi [8 février 1833].

Mon cher Hugo,

J'ai été bien sensible à votre bonne réponse et à ce qu'elle contenait. Je crois comme vous que c'est le coup de grâce porté à l'ancien système. mais c'est plus que cela : c'est un drame nouveau, votre drame, qui se développe aux yeux et réalise le dessein que vous en avez. Je voudrais que vous en fissiez encore un ou deux en prose, pour accoutumer tout à fait le public et lui transmettre votre pensée entière sous l'expression la plus simple. De quelle utilité d'art puis-je vous être, mon ami? C'est votre indulgence d'autrefois qui rêve cela. Quant à l'utilité critique, je voudrais que ce fût plus vrai : j'espère qu'un jour, je m'enhardirai à parler de votre théâtre, comme je me suis déjà aventuré dans votre roman, quoique mon domaine et mon habitation chérie soit ce monde lyrique où se rapportent les plus douces années de ma vie, lorsque je les passais auprès de vous. Un jour donc, je ferai en sorte peut-être, sinon de vous satisfaire, du moins de vous prouver mon effort et mon désir. En attendant, mes journées en proie aux interruptions et aux petits articles dévorent, soutirent, mon reste de vertu féconde. — A propos, ou plutôt hors de propos, *Nisard*, que j'ai vu au *National* l'autre jour, s'est montré si désolé d'être oublié, m'a-t-il dit, de vous pour un billet qu'il vous a fait demander indirectement, si peiné même et désireux de recevoir cette marque de votre souvenir, que je n'ai pu lui refuser de vous en parler ; et je le fais d'autant plus que je me rappelle qu'interrogé par vous à ce sujet, j'ai peut-être été pour quelque chose dans votre détermination négative. Il demeure rue *Saint-Fiacre, n° 16*. J'ajouterai qu'il est assez malade de la poitrine, et très sensible par là même.

Voilà une commission faite. — Adieu, mon ami, et croyez-moi vôtre tout entier.

SAINTE-BEUVE

La semaine d'après, Victor Hugo envoie un exemplaire de *Lucrèce Borgia* à Sainte-Beuve, qui lui répond :

Ce 17 [février 1833].

J'ai reçu avec une vive reconnaissance, mon ami, votre *drame* et le mot si précieux pour moi qui y est écrit. A travers vos croissants succès et dans mon absence, il m'est bon de croire à un lien durable, à un nœud fidèle resté de vous à moi. Je serai heureux si je puis quelque jour vous montrer qu'il est resté bien entier de mon côté; le temps ne ronge point ces anneaux scellés et comme oubliés au cœur, mais les fortifie.

SAINTE-BEUVE

Le succès de *Lucrèce Borgia* est triomphal; ce qui n'empêche pas Gustave Planche, ancien ami de Victor Hugo devenu son ennemi, de l'attaquer violemment dans la *Revue des Deux Mondes*. A la suite de quelques propos tenus au bureau de la *Revue*, Gustave Planche croit devoir écrire à Victor Hugo une lettre où il paraît s'être mis auprès du poète sur le pied de l'égalité avec Sainte-Beuve. Victor Hugo communique à Sainte-Beuve le passage de la lettre qui le concerne:

« Ce dimanche [24 février 1833].

» Je vous envoie, mon ami, un passage de Planche auquel je ne comprends rien. Il faut qu'il soit fou de se figurer que j'établirai jamais, je ne dis pas la moindre solidarité, mais le moindre rapprochement entre vous, Sainte-Beuve, et lui.

» Vous savez bien, vous, que vous n'avez pas d'ami meilleur que moi.

» V. »

Sainte-Beuve répond par une explication quelque peu embarrassée. Il ne pouvait assurément opposer son *veto* à l'article de Planche, mais un mot dit à Buloz aurait peut-être empêché le directeur de la *Revue des Deux Mondes* de rompre avec Victor Hugo. Le rôle de Sainte-Beuve n'apparaît pas bien clair entre Victor Hugo et ses amis et ennemis. Il lui conseille de ne pas écrire à Pierre Leroux; fera-t-il, lui, tout ce qu'il faut pour les réconcilier?

Ce lundi [25 février 1833].

Mon cher ami,

Je conçois que vous n'ayez rien compris; mais voici, je crois, l'explication. J'ai su avant-hier que votre frère Abel, en vous racontant ce que lui aurait dit Buloz au sujet de cet article, avait ajouté que moi-même je ne m'étais pas opposé

à l'insertion. Je ne sais pas bien les termes dont il s'est servi; mais la personne présente qui m'a touché un mot de cela, R..., a bien ajouté aussi que vous n'y aviez pas ajouté foi et aviez rejeté l'insinuation. Quoi qu'il en soit, j'ai dû savoir si cette interprétation officieuse venait de Buloz et je m'en suis expliqué avec lui devant Abel que j'ai rencontré à la *Revue*. Il en est résulté qu'Abel a nié avoir rien dit de tel, et je n'ai plus attaché d'importance à ce propos. Mais Planche probablement aura su cela, et il vous a écrit là-dessus.

Quant à mon opinion sur la pièce, vous la savez; j'ai regretté l'article de Planche, mais du moment que ce n'était pas tel ou tel mot à rayer, mais l'article entier, j'ai dû m'abstenir de tout ce qui ressemblerait à un *veto*, dont je ne me crois aucunement le droit vis-à-vis de Planche ni de personne. J'ai tâché, dans quelques lignes de la chronique, de marquer que c'était une opinion personnelle et de rétablir le fait extérieur du grand succès de *Lucrèce*. Je me suis arrêté là où il y aurait eu contradiction évidente entre l'article et la chronique.

Je regrette bien tous ces nuages et tracas, croyez-le bien. Je compte sur votre amitié, supérieure à tout cela, pour ne pas nous en voir séparés. Une chose que je regrette bien encore et qu'un mot de votre lettre avant-dernière a réveillée, c'est que Leroux se croit blessé à fond par vous pour je ne sais quoi qui se serait dit par vous sur lui à Didier la veille de *Lucrèce*. N'écrivez pas à Leroux ; je lui parlerai à la rencontre et lui dirai votre souvenir spontané qui le touchera, j'espère. Pourquoi toutes ces divisions entre des cœurs amis, faute de s'entendre? Comme je voudrais que ces épines cessassent de croître, et que tout se rectifiât entre le génie et ceux qui l'admirent !

Tout à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE

Victor Hugo réplique, le même jour, et sa lettre est particulièrement nette et ferme :

« 25 février [1833].

» Entre vous et moi, Sainte-Beuve, il y a une amitié scellée d'une façon trop profonde et trop durable pour que les petites affaires de

l'amour-propre nous divisent jamais un seul instant. Nous sommes des amis sérieux. C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus fraternelle. Il me serait même impossible de souffrir autour de moi des hommes qui ne pensassent pas de vous comme j'en pense et qui n'en parlassent pas comme j'en parle. Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement : *Cela n'est pas.* — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, car je suis sûr que c'est tout simplement votre pensée que je transcris ici ; mais puisqu'on a eu la niaiserie de prononcer votre nom à propos de la pauvre conduite de M. Buloz à mon égard, j'avais besoin de vous dire, moi, que jamais vous n'aviez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine.

» V. »

Quinze jours après, le 10 mars, Victor Hugo écrit encore à Sainte-Beuve pour le prier d'intervenir près de Buloz, toujours en froid avec lui et qui s'en prévaut pour manquer à l'engagement pris avec son frère, Abel Hugo. La lettre se termine ainsi :

« ...J'irai vous chercher, mon ami. J'irai causer avec vous de cela et de tant d'autres choses pour lesquelles j'ai besoin de vos conseils et de votre amitié. Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais l'autre jour les *Consolations*. Où est-il, ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous. »

Un fait nouveau et grave s'est produit dans la vie de Victor Hugo. Son amour pour Juliette, la princesse Negroni de *Lucrèce Borgia*, n'a commencé que comme un caprice ; mais, dans ce monde retentissant qu'est le théâtre, le bruit s'en est rapidement répandu, et, dans ce même monde généralement peu scrupuleux, un blâme universel a atteint l'homme réputé jusque-là impeccable. C'est à cela que fait allusion la dernière ligne.

*
* *

Pause ou lacune de trois mois dans la correspondance.

La première lettre ensuite est de Sainte-Beuve. Il semble se lasser

de son exil prolongé. Il ne se compare qu'à un banni littéraire, mais il manifeste quelque tendance à s'éloigner lui-même, sinon encore de l'ami, au moins du chef romantique, et s'accuse, en phrases quelque peu subtiles, de devenir, à la longue, « presque infidèle » :

Ce jeudi [6 juin 1833].

Mon cher ami,

J'ai répondu un mot à Lafon, beau-frère de M. Leclerc, qui avait joint à votre recommandation la sienne, ayant été mon camarade de collège : j'ai déjà sept articles promis pour différents livres, et probablement je ne les ferai pas tous ; de plus mon roman[1]; il m'est donc impossible de prendre de nouveaux engagements. Redites-le à M. Leclerc, si vous le voyez. — J'ai fait part à Buloz de ce que vous me dites à son sujet : s'il comprend son intérêt et si une gauche vergogne ne le retient pas, il ira chez vous et au plus tôt : je le lui ai bien conseillé.

J'ai lu dans l'*Europe* votre article sur le style ; c'est prodigieux comme style et par tout ce qui touche le langage et le caractère de nos grands écrivains que vous peignez aux yeux par quelques traits si beaux et si choisis. C'est une merveille qu'une telle prose, et vous en jouez comme avec l'archet de Paganini. Il y a une ou deux pensées qui ne m'ont pas convaincu, celle sur le drame et son rôle en ce temps : vous savez que c'est là un de mes aveuglements et de mes doutes. Et une autre qui m'a paru trop sévère, quoique si bien dite, sur la politique et les rapports de l'art avec elle. — A propos de politique, j'avais voulu vous écrire dans ces derniers temps pour vous dire combien j'avais regretté un mot qui avait passé dans un feuilleton du *National*, et que tout le monde, à ce journal, avait trouvé injuste. J'espère que vous aurez ignoré cela. — Où était-il ce temps où nous allions tous ensemble en petit bataillon sacré, vous en tête, tous frères et unanimes, à ce qu'il semblait ! Comme chacun a été jeté depuis hors de la ligne et mêlé à d'autres rangs, excepté vous qui avez suivi inflexiblement votre dessein ! Moi, mon ami, qui ne puis me faire à moi seul une

1. *Volupté*.

conviction littéraire et qui ne crois plus qu'à un certain bon sens empirique et instinct en cette matière, je me compare souvent, dans les rangs divers et mêlés où je passe, et avec les nuances que ma condition de critique me force de réfléchir, à un banni qui, hors de l'enceinte éternelle, vit tantôt chez les Volsques, et tantôt chez les Osques, et auquel l'ami du dedans doit pardonner beaucoup au milieu de ces contacts forcés, de ces courses errantes et presque infidèles qu'il ne dirige pas.

Tout à vous d'amitié.

SAINTE-BEUVE

Si vous aviez quelque jour de vacance, indiquez-moi un rendez-vous où je vous trouverais vers cinq heures ; nous dînerions ensemble.

Victor Hugo répond, quelques jours après. Il ne veut toujours pas comprendre le reproche muet de Sainte-Beuve :

« 12 juin [1833].

» L'amitié que j'ai pour vous, vous le savez, mon cher Sainte-Beuve, est en dehors de toutes les questions littéraires ou politiques du monde. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de savoir, sur tous ces problèmes de l'art dont la solution occupe ma vie, votre pensée en harmonie avec la mienne, comme autrefois. Mais qu'y faire? Nous flottons tous plus ou moins. Ce qui ne flotte et ne varie pas en moi, c'est mon admiration pour ce que vous faites et ma tendresse pour ce que vous êtes.

» Vous voulez que nous dînions ensemble. Ce sera une vive joie pour moi et je vous dirai mille choses. Je vous écrirai le premier jour que j'aurai de libre.

» Je vous serre la main. A bientôt. »

Deux mois s'écoulent. Sainte-Beuve semble à bout de patience. Il s'exprime maintenant avec des tiers sur le compte de Victor Hugo en termes qui sont loin d'être ceux d'un ami. Ces méchants propos sont rapportés à Victor Hugo, qui achève dans le moment le dernier acte de *Marie Tudor*. Il s'interrompt pour écrire à Sainte-Beuve :

« 20 août [1833].

» J'irai vous voir un de ces jours, mon cher Sainte-Beuve, j'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous dire ce que je viens de

dire à quelqu'un qui me rapportait, sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides de vous sur moi. J'ai dit que cela n'était pas, que vous saviez bien que vous n'aviez pas d'ami plus éprouvé que moi, ni moi que vous, que notre amitié était de celles qui résistent à l'absence et aux bavardages, et que j'étais à vous, comme toujours, du fond du cœur. J'ai dit cela, et puis je me mets à vous l'écrire, afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous, et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien.

» A bientôt. Je vous serre la main. J'ai toujours bien mal aux yeux et je travaille sans relâche.

» VICTOR »

A cette adjuration cordiale Sainte-Beuve répond de la manière la plus inattendue, par une lettre sèche et dure et presque insolente, qui, brusquement, brutalement, veut rompre, et rompt, tous les liens dont il s'était dit à jamais attaché. Il nous manque les premières pages de cette réponse cruelle, nous n'en avons que la conclusion ; mais on verra par la réplique de Victor Hugo que Sainte-Beuve devait s'y appesantir sur des dissidences littéraires, sur de petits faits sans importance démesurément grossis; il s'irritait contre cet ami qui avait dénoncé à Victor Hugo sa malveillance et il ne s'apercevait pas que la suite de sa lettre allait prouver que l'ami n'avait dit que la vérité : — qu'aurait-on pu rapporter d'aussi blessant que l'allusion à cette « atmosphère plus ou moins pure » qui influerait désormais sur Victor Hugo?

Ce mercredi [21 août 1833.]

. . . .

Les événements qui sont survenus et qui devaient faire évanouir le reste des noirs nuages, votre silence absolu sur le fond même et la réparation de notre amitié, m'ont de plus en plus confirmé dans cette idée, contre laquelle je luttais, que c'était une chose finie pour cette vie, que nous resterions amis comme tant d'autres, comme ceux dont vous avez dit :

Et puis qu'importe? Amis, ennemis, tout s'écoule!

Cela étant (chose triste!) il n'y aurait à observer que les égards et les apparences décentes avec une bienveillance lointaine. Par malheur, la littérature, infestée de ses pirates, est là entre nous, et mille sottes nouvelles ont chance d'échouer de mes Açores à vos Amériques, et réciproquement.

Envers vous, j'aurai toujours, croyez-le, à moins de bouleversement insensé, tous les égards respectueux qu'on doit à un talent si puissant dans un homme qu'on a beaucoup aimé et loué, les égards qu'on se doit à soi-même en lui. Tout ce qui me paraîtra vraiment glorieux à vous, bon à vous et aux vôtres, n'aura jamais de témoin plus charmé que moi. Au milieu de vos distractions de travail, de vos soins de famille, et dans cette autre atmosphère plus ou moins pure qui a sans doute ses influences diverses, ce que je vous demande en grâce c'est le plus d'oubli, le plus de surdité et de silence sur moi qu'il se pourra. Quant à cette amitié idéale, religieuse et désintéressée, indépendante du temps et de l'espace, de la vue et de la parole, et dont votre lettre conserve encore l'empreinte, je crois qu'il est l'heure de s'avouer sensément qu'elle a cessé de régner : car toutes choses qui ont un côté humain, faute de pratique, tombent à la longue en désuétude; ce n'est pas de ma faute, je vous l'assure, qu'elle y est tombée : si je savais en ce moment-ci comment la relever autrement qu'en paroles fictives, je le ferais.

En ces termes du moins, je reste et resterai autant que qui que ce soit, votre dévoué ami.

SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve, qui croyait connaître Victor Hugo, s'attendait sans doute à ce qu'il répliquât à son injurieuse réponse, soit par un silence dédaigneux, soit par quelques paroles hautaines où serait acceptée fièrement la rupture. Il reçut la lettre suivante :

« 22 août [1833].

» Je veux vous écrire sur-le-champ, sur l'impression de votre lettre. Je devrais peut-être attendre un jour ou deux, mais je ne pourrais. Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez toujours cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur. Aimer, et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié*, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi. De là, plus d'une erreur capitale dans le jugement, si bienveillant d'ailleurs, que vous portez sur moi. Vous secouerez même peut-être la tête à ceci. Cela est bien vrai pourtant. Vous m'écrivez une longue lettre, mon pauvre et bon ami, pleine de détails

littéraires et de petits faits grossis par l'éloignement qui s'évanouiraient et nous feraient rire tous les deux après une demi-heure de causerie. J'en suis tellement convaincu que je suis sûr que vous en conviendrez vous-même après deux minutes de réflexion et que je ne m'y arrête pas. Je vous l'ai déjà écrit une fois, je crois, Sainte-Beuve, il n'y a pas de question *littéraire* entre nous. Il y avait un ami et un ami. Rien de plus et rien de moins. J'avoue que l'absence a produit sur nous deux des effets inverses. Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon cœur et contre moi dans le vôtre. Puisque la vie est ainsi faite, résignons-nous.

» Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté, que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout à vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu, je suis toujours à vous du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait.

» Boulanger ne m'avait rien dit. Je vous l'aurais nommé. »

En lisant cette noble et douce réplique, Sainte-Beuve, qui, à défaut de cœur, avait certes la plus fine intelligence, dut sentir avec confusion tout ce qu'il y avait d'ingrat et d'odieux dans sa dernière lettre. Il comprit quel triste rôle il s'était donné. A tout prix, il fallait réparer, se réhabiliter : il écrivit à Victor Hugo une lettre qui, malheureusement, nous manque tout entière, mais où il devait s'excuser, s'humilier, demander grâce. La réponse de Victor Hugo nous permet d'en juger :

« 24 août [1833].

» Mon ami, merci de votre lettre. Merci même de la première, puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites. Mon Dieu ! que ne peut-on voir le fond de mon cœur, qui est à vous plus que jamais ! L'absence ne tue aucune effusion chez moi, l'amitié pas plus que l'amour. Je croyais que vous le saviez. Il y a douze ans, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond. Mon cœur n'a pas changé. Je suis encore l'homme obstiné en tout, qui aime même sans voir. Je souffre, mais j'aime. — Croyez-vous que je n'aie pas bien souffert à votre endroit depuis deux ans ? Vous vous êtes souvent mépris chez moi à un certain calme extérieur.

» Ce que vous désiriez, je le désirais bien aussi, allez ! Nous dînerons ensemble une fois la semaine. Nous ne laisserons aucune poussière s'amasser sur nos souvenirs et sur nos autels cachés.

» ... J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie.

» J'ai une pièce[1] à finir et à livrer sous dédit d'ici au 1er septembre. Vous savez comme le travail me tient, quand il me tient : il faut donc que je finisse. Après quoi j'irai vous trouver ou je vous écrirai pour vous demander un jour de causerie et d'effusion. Je suis allé vous voir, il y a quelque temps. L'avez-vous su ? Oh ! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais *se séparer*. Ils font une chose impie. Je suis bien profondément à vous, allez ! »

Sainte-Beuve écrit une nouvelle lettre de remerciement, — qui nous fait encore défaut ; — Victor Hugo, tout aux dernières scènes du drame qu'il doit livrer le 1er septembre, répond par ce billet :

« 28 août [1833].

» Je veux seulement vous dire, mon ami, que je travaille, que je pense à vous, que je suis à vous du fond du cœur.

» A bientôt. Aimez-moi.

» V. »

Tout est donc, pour le moment, renoué ; Sainte-Beuve va déployer plus de zèle et de dévouement que jamais : il admirera *Marie Tudor*, une pièce de théâtre, une pièce en prose !... Victor Hugo l'a invité à venir en entendre la lecture *chez lui* :

« 1er octobre [1833], aux Roches.

» Je vous écris de la campagne, mon ami, mais je serai à Paris lundi prochain, 7. Plusieurs de nos amis me demandent ma pièce. Je la leur lirai à sept heures du soir, place Royale. Voulez-vous en être ? Vous serez bien reçu du fond du cœur. Ce sera une soirée qui nous rappellera des jours plus heureux.

» Je vous serre la main. Nous choisirons, ce jour-là, le jour que vous me demandez pour dîner ensemble.

» Votre vieil ami,

» VICTOR »

1. *Marie Tudor.*

Le lendemain de la lecture, Sainte-Beuve écrit :

Ce mardi [8 octobre 1833].

Mon cher ami,

Voilà le billet de Magnin qui vous rend grâces et qui est empêché pour cette soirée : ainsi usez-en à votre convenance. — Hier, tout ce que j'ai entendu de la pièce me fait augurer un succès assuré. Je ne sais où la mauvaise humeur pourrait se prendre. Il n'y a dans tout ce que j'ai entendu que cette *façon triomphante* qui m'ait fait un doute. Ne serait-il pas possible de mettre un mot tout simple : *d'une si solide manière*, quelque chose qui n'arrêtât pas? Au reste, c'est la queue du chien d'Alcibiade, et je compte vous aller serrer la main de joie après un bon et vrai succès : le dialogue est bien franc, domestique et naturel.

Tout à vous, mon ami.

SAINTE-BEUVE

Pendant les dernières répétitions de *Marie Tudor*, les deux amis se virent et dînèrent ensemble. Sainte-Beuve s'entremit pour la distribution des billets. Comme autrefois, et pour la dernière fois, il assista, il combattit à la première représentation. Le drame, applaudi au théâtre, fut très discuté dans la presse. Quelques jours après la « première », Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo :

Ce mardi [26 novembre 1833] [1].

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que j'avais l'idée de vous écrire pour vous rejoindre depuis ce soir où je vous ai quitté sans vous retrouver le lendemain. Mais j'ai eu mille occupations et tracas ; j'en ai eu aussi de tous ces sots vacarmes qu'on suscitait, au théâtre et ailleurs, à un triomphe qui aurait dû être facile, *Marie Tudor* étant celle de vos pièces où il y a le plus d'action dramatique ininterrompue, le moins de longueurs et autres inconvénients de scène précédemment reprochés. Je voudrais bien causer un de ces soirs avec vous, et, pour cela, que vous dîniez avec moi au même rendez-vous que les

1. La lettre est adressée à « Monsieur Victor Hugo, place Royale, n° 8, au Marais ».

dernières fois ou ailleurs. Vous seriez bien bon de me dire un de ces jours de la semaine prochaine où vous pensiez être libre. Moi, je le serai toujours.

Tout à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE

Je présente mes respects à madame Hugo.

Victor Hugo répond :

« 27 novembre 1833.

» Le jour que vous voudrez, mon ami, dimanche excepté. Indiquez-moi le jour seulement deux ou trois jours d'avance, et l'heure précise, et le lieu où je vous trouverai. Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous. Je m'abriterai près de votre amitié pendant quelques instants.

» VICTOR HUGO

» Renduel vous a-t-il remis votre *Marie Tudor* ? »

***

En janvier 1834, Victor Hugo publia son *Étude sur Mirabeau*, et Sainte-Beuve en rendit compte. Son article était tout plein d'éloges pour la beauté de la forme et l'élévation des idées; mais, obéissant, malgré lui, sans doute, à sa pensée secrète, il y laissait échapper certaines appréciations peu bienveillantes, non pour le génie de l'écrivain, mais pour le caractère de l'homme : c'était l'article d'un admirateur, ce n'était pas l'article d'un ami. Victor Hugo sentit dans son cœur la nuance; il en fut, non pas choqué, mais affligé. Comme on ne lui reprochera pas, à lui, dans toute cette correspondance, d'avoir jamais manqué de franchise, il voulut s'en ouvrir sur-le-champ à Sainte-Beuve, et il lui écrivit :

« [4 février 1834.]

» Mon ami,

» Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment. Mais j'aime encore mieux cela que le silence qui se peut mal interpréter. J'ai lu votre article, qui est un des meilleurs que vous ayez jamais écrits, et il m'en est resté, comme de notre conversation de l'autre jour chez Güttinguer, une impression pénible dont il faut que je vous parle. J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes deux à

qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes là? Interrogez-vous consciencieusement, et dites-moi si j'ai raison. Si j'ai tort, dites-le-moi aussi, et aussi durement que vous voudrez. Je serais si heureux que vous me prouvassiez que j'ai tort.

» Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

» Je vous serre bien la main.

» V. »

A la veille de se détacher tout à fait, Sainte-Beuve est encore dans les dispositions les plus bénignes. Il accepte le reproche amical de Victor Hugo, il s'en justifie longuement, éloquemment, et proteste avec chaleur de son dévouement toujours entier :

[Ce 6 février 1834].

J'ai reçu avec un plaisir mêlé de douleur votre lettre, mon ami ; votre confiance et votre susceptibilité affectueuse m'ont été au cœur et je me suis demandé si j'avais pu vouloir les blesser, tout en me réjouissant de les trouver en vous si vigilantes et si sincères. Mais non; ce manque de sympathie dont votre amitié s'inquiète, je n'en suis pas coupable, et si je n'ai pas été d'accord avec vous, ç'a été sur des opinions et des jugements extérieurs; dans la conversation chez Guttinguer (en me la rappelant bien) il est bien vrai qu'il y a eu contradiction entre nous, mais rien de fondamental dont je me souvienne, une variation sur le plus ou moins de bêtise ou d'esprit de M. Lucas de Montigny, et ensuite sur la plus ou moins grande difficulté du drame en nos jours. Si ma contradiction vous a semblé autre chose qu'une pure controverse d'esprit, j'aurais été bien trahi par moi-même, par mon accent, et mes paroles. Quant à l'article sur Mirabeau, je conviens que l'admiration que j'ai pour certaines de ces grandes pages n'entraîne pas ma sympathie autant que d'autres écrits de vous où je suis à la fois étonné et convaincu... Je ne veux pourtant pas que vous disiez que vous n'y voyez pas de *bienveillance*. J'avoue qu'il y a dans cette nécessité de

critique à laquelle je me livre toujours à mon corps défendant et qui finit par devenir mon métier, une attitude sévère et judicatrice qui ne va pas de moi à vous : mais sur ce chapitre de Mirabeau, j'ai cru devoir dire toute cette protestation contre la manière de construire les grands hommes, ce qui s'adresse à beaucoup d'autres, Lerminier, Michelet lui-même, etc., — presque tout le monde de ce temps-ci. Et je reconnais de plus que mon idée n'a que la valeur d'un amendement ou sous-amendement, c'est-à-dire ne doit servir qu'à tempérer la manière historique sans la changer. Quelques pages de votre étude sur Mirabeau prêtaient suivant moi à l'application de cette critique que j'avais à cœur de faire depuis longtemps ; et voilà que j'ai pris la chose de ce côté.

Mais la sympathie pour l'homme, mon ami, le souvenir de liens que rien n'a pu rompre et le sentiment de ces liens dans le présent, ce sont là des parties inviolables ; je m'interdirais plutôt d'écrire que d'y porter atteinte ; si j'ai offensé en vous et affligé l'amitié, qu'elle me pardonne et croie à tout plutôt qu'à l'oubli et à l'égarement de la mienne ; qu'elle croie à l'erreur d'esprit, à la nécessité d'écrire vite qui ne laisse voir qu'une face de l'idée, à une veine de contradiction comme on en a parfois avec ses meilleurs amis, avec ses opinions les plus familières qu'on s'ennuie d'entendre appeler *justes*, en un mot à je ne sais quoi, excepté à la diminution d'une amitié, à qui j'ai dû tant de bonheur, à qui j'en devrai tant encore et qui est mon premier titre, après tout, dans les lettres comme elle a été le premier grand sentiment dans ma vie.

Tout à vous toujours,

SAINTE-BEUVE

Aussitôt reçue la lettre de Sainte-Beuve, Victor Hugo lui adresse, tout joyeux, ce billet :

« 7 février [1834].

» Je voudrais vous avoir là pour vous prendre la main. Votre lettre est bonne. Je vous remercie, mon ami. J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit.

» V. »

***

Que survint-il dans les deux mois qui suivirent cette dernière reprise de bon accord et d'harmonie ? Y eut-il entre les deux hommes quelque pénible explication où s'échangèrent de mutuels reproches ? Y eut-il de la part de Sainte-Beuve résolution soudaine, pour une cause ancienne ou nouvelle ? On ne sait, mais le certain, c'est qu'à la fin de mars une lettre de lui, une autre lettre violente, rompit tout. Nous ne l'avons pas, celle-ci, mais elle devait être plus offensante encore que celle du 21 août, et il n'est pas douteux qu'elle ne fût irréparable. La rupture, cette fois, s'imposait définitive ; la récidive ne laissait plus rien à espérer. Victor Hugo, navré, fit à cette lettre la réponse triste et digne que voici :

« Mardi soir, 1er avril [1834].

» Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

» V. »

GUSTAVE SIMON

(La fin prochainement.)

LE PAYS DES AVEUGLES

A plus de trois cents milles du Chimborazo, à une centaine de milles des neiges du Cotopaxi, dans la région la plus déserte des Andes équatoriales, s'étend la mystérieuse vallée : le Pays des Aveugles.

Il y a fort longtemps, cette vallée était suffisamment accessible pour que des gens, en franchissant d'effroyables gorges et un glacier périlleux, parvinssent jusqu'à ses pâturages ; et, en effet, quelques familles de métis péruviens s'y réfugièrent, fuyant la cruauté et la tyrannie de leurs maîtres espagnols.

Puis vint la stupéfiante éruption du Mindobamba, qui, pendant dix-sept jours, plongea Quito dans les ténèbres ; les eaux bouillaient à Yaguachi, et sur les rivières, jusqu'à Guyaquil, les poissons morts flottaient. Partout, sur le versant du Pacifique, il y eut des avalanches, des éboulements énormes, des dégels subits et des inondations ; l'antique crête montagneuse de l'Arauca glissa et s'écroula avec un bruit de tonnerre, élevant à jamais une infranchissable barrière entre le Pays des Aveugles et le reste des hommes.

Au moment où se produisit ce bouleversement, un des premiers colons de la vallée était parti pour une importante

mission; n'ayant pu retrouver sa route, il lui fallut, par force, oublier sa femme, son fils, ses amis et tous les biens qu'il avait laissés dans la montagne. Il recommença une existence nouvelle dans le monde de la plaine; mais la maladie et la cécité l'accablèrent, et, pour s'en débarrasser, on l'envoya mourir dans les mines.

Pourquoi avait-il quitté cette retraite dans laquelle il avait été transporté tout enfant, lié avec un ballot d'affaires sur le dos d'un lama? L'histoire qu'il raconta pour expliquer son voyage fut l'origine d'une légende qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours au long de la cordillère des Andes.

La vallée, prétendait-il, jouissait d'un climat égal, et contenait tout ce que pouvait désirer le cœur de l'homme: de l'eau douce, des pâturages, des pentes de riche terre brune garnies d'arbrisseaux à fruits excellents; d'un côté, grimpaient de vastes forêts de pins qui retenaient les avalanches, et partout ailleurs la vallée était bornée par de hautes murailles de roches gris vert surmontées d'un faîtage de glaces. Les eaux de la fonte des neiges ne venaient pas jusque-là mais se déversaient ailleurs par de lointaines déclivités; parfois, cependant, à de très longs intervalles, d'énormes masses se détachaient du glacier et dégringolaient vers la vallée, sans y atteindre. Jamais il n'y pleuvait et n'y neigeait; seules d'abondantes sources, dont les canaux d'irrigation conduisaient les eaux en tous sens, arrosaient les gras pâturages. Le bétail se multipliait, les colons prospéraient vraiment, mais un souci inquiétait leur bonheur: une étrange calamité s'était abattue sur eux, qui rendait aveugles tous les enfants qui leur naissaient et même plusieurs de ceux qu'ils avaient amenés avec eux... C'était pour chercher un charme, un antidote contre ce fléau, qu'il avait affronté les fatigues, les difficultés et les dangers de la descente des gorges.

En ce temps-là, les hommes ne savaient pas qu'il existe des germes morbides et des infections contagieuses; ils croyaient que leur mal était le châtiment de leurs péchés. Selon le naïf envoyé, la cécité les affligeait parce que les premiers immigrants, arrivés sans prêtre, avaient négligé d'élever un autel à la divinité en prenant possession de la vallée. Aussi en voulait-il un superbe, efficace et ne coûtant pas trop cher,

pour l'ériger dans leurs prairies ; il lui fallait aussi des reliques et tels autres puissants symboles de foi, des médailles mystérieuses et des prières. Dans son bissac, il avait, pour acheter le saint remède contre le mal, une barre d'argent vierge dont il refusa d'abord d'expliquer la provenance ; avec l'obstination d'un menteur inexpérimenté, il affirmait que ce métal n'existait pas dans leur vallée ; poussé à bout, il déclara, contre l'évidence, que les habitants avaient fait fondre toutes les monnaies et tous les objets en argent qu'ils possédaient : « Car, disait-il, nous n'avons aucun besoin, là-haut, de métaux précieux... »

On se représente le montagnard aux regards déjà obscurcis, brûlé de soleil, inquiet et dégingandé, tournant fiévreusement sa coiffure entre ses doigts, étranger aux us et coutumes d'en bas, et narrant son histoire, avant le cataclysme, à quelque prêtre attentif et curieux. On se le figure cherchant bientôt à regagner son pays, muni de pieuses et infaillibles panacées, et contemplant avec une détresse infinie le chaos de rochers amoncelés à l'endroit où débouchaient auparavant les gorges.

On ne sait rien de plus de ses infortunes, sinon sa mort ignominieuse, au bout de quelques années, épave infortunée d'un éden inaccessible. Le torrent qui jadis coulait à ciel ouvert s'échappait dorénavant par l'ouverture d'une caverne rocheuse, et les dires maladroits du pauvre égaré donnèrent lieu à cette légende d'une race d'aveugles existant quelque part, là-haut, — légende qui, récemment, s'est vérifiée d'une façon presque miraculeuse.



Parmi la population de cette vallée close et oubliée, la maladie, paraît-il, suivit son cours implacable. La vue des vieux s'affaiblit à tel point qu'ils allèrent à tâtons, celle des jeunes fut confuse et basse et les enfants qui leur naquirent ne virent pas du tout. Mais la vie était facile dans ce solitaire bassin bordé de neiges, sans épines ni bruyères, sans insectes venimeux ni bêtes mauvaises, avec les lamas doux et paisibles que les premiers habitants avaient accompagnés,

poussés et traînés par les lits des torrents et le fond des gorges jusqu'à l'inabordable refuge. C'est par degrés imperceptibles que ceux qui voyaient devinrent aveugles, de sorte qu'ils se rendirent à peine compte de leur infortune. Ils guidaient les enfants sans regards, qui connurent merveilleusement la vallée entière, et, lorsqu'à la fin toute vue eut disparu d'entre eux, la race n'en dura pas moins.

Ils eurent le temps de s'adapter à l'usage du feu, qu'ils entretenaient soigneusement dans des poêles de pierre. Au début, les habitants de la vallée avaient été des gens simples, illettrés, à peine influencés par la civilisation espagnole, mais conservant quelque chose des traditions d'art de l'antique Pérou et de sa philosophie immémoriale. Les générations succédèrent aux générations. Ils oublièrent maintes habitudes et en inventèrent de nouvelles. La notion du monde plus grand dont ils étaient issus ne fut plus qu'un mythe incertain. En toutes choses, hors la vue, ils étaient forts et capables. Bientôt se révéla parmi eux un homme à l'esprit original, possédant le don de l'éloquence et de la persuasion; puis il y en eut un second, qui trépassa comme le premier; mais, après eux, ils laissaient une influence durable. La petite communauté s'accrut en nombre et en intelligence, débattant et résolvant ses problèmes économiques et sociaux, et un temps vint où commença la quinzième génération à compter de l'ancêtre qui partit vers les pays d'en bas avec une barre d'argent pour chercher le secours de Dieu et ne revint jamais.

C'est à la même époque qu'un mortel, provenant du monde extérieur, tomba inopinément dans la contrée close, et nous allons rapporter ici ses aventures.



C'était un montagnard des environs de Quito; il avait vu du pays, étant descendu parfois jusqu'à la mer; il lisait des livres dont il tirait profit et passait pour un homme perspicace et entreprenant. Des Anglais, venus faire l'ascension de certains pics des Andes, l'engagèrent pour remplacer un de leurs trois guides suisses tombé malade. Après avoir réussi

diverses ascensions assez périlleuses, ils se décidèrent à tenter enfin celle du Parascotopetl, dans laquelle le guide indigène disparut. On a relaté cet accident une douzaine de fois par écrit et le meilleur récit est celui qu'en a fait Pointer. Il raconte comment les alpinistes, après une montée périlleuse et presque verticale, parvinrent au bord même du dernier et du plus profond précipice, comment ils édifièrent pour la nuit un abri dans la neige, sur un épaulement de rocher, et, avec une réelle puissance dramatique, comment ils s'aperçurent soudain que Nuñez n'était plus là, comment ils appelèrent sans obtenir de réponse et s'époumonnèrent à crier et à siffler sans plus fermer l'œil le reste de la nuit.

A l'aube, ils découvrirent les traces de sa chute et comprirent pourquoi il n'avait pu répondre à leurs appels. Il avait glissé du côté est, sur le versant inconnu de la montagne, dévalant une pente rapide couverte de neige dans laquelle son corps avait creusé un large sillon et déterminé une avalanche. Sa trace allait se perdre ainsi au bord d'un effroyable précipice par delà lequel on ne distinguait plus rien. Au-dessous d'eux, tout à fait en bas, ils entrevirent, confus dans le lointain brumeux, des arbres dont les sommets émergeaient d'une vallée étroite et encaissée : — le Pays des Aveugles. — Mais ils ne savaient pas que c'était là cette contrée légendaire qu'aucun trait particulier ne signalait d'ailleurs à l'attention. Découragés par ce malheur, ils abandonnèrent dans l'après-midi leur ascension, et Pointer dut rejoindre son poste avant d'avoir pu renouveler sa tentative. Aujourd'hui encore, le Parascotopetl dresse vers le ciel sa tête inconquise, et l'abri édifié par Pointer et ses compagnons tombe en ruine parmi les neiges sans donner asile à d'autres visiteurs.



Le montagnard survécut. Après avoir trébuché sur le rebord, il avait fait une chute de mille pieds, et, au milieu d'un nuage de neige, il avait glissé au long d'une pente abrupte, tourbillonnant, étourdi et insensible, mais sans un os rompu ; de chute en chute, il parvint à des déclivités plus douces où il s'arrêta enfin, enfoui dans l'amas de neige qui

l'avait accompagné et sauvé. Quand il reprit ses sens, il s'imagina vaguement qu'il était couché dans son lit et malade; puis, avec son expérience de la montagne, il se rendit compte de sa situation. Avec des pauses pour reprendre haleine, il se dégagea de sa tutélaire prison et bientôt il aperçut les étoiles. Il demeura quelque temps à plat ventre, se demandant en quel coin de la terre il se trouvait et par quelle suite de circonstances il y était transporté. Poursuivant ses recherches, il se palpa les membres, constata que plusieurs de ses boutons étaient arrachés et que sa veste était rabattue sur son cou et sa tête. La poche dans laquelle il mettait son couteau était vide, et son chapeau avait disparu, bien qu'il eût eu la précaution de se l'attacher sous le menton. Il se rappela qu'en dernier lieu il cherchait des pierres pour surélever, dans leur abri, la partie du mur qui le protégeait. Il avait perdu son pic aussi...

Il en conclut qu'il avait dû tomber, et, levant la tête, il considéra, dans la blême lumière de la lune naissante qui l'exagérait, la distance qu'il avait parcourue. Les yeux agrandis, il contemplait l'immense et pâle falaise qui, d'instant en instant projetait davantage hors des ténèbres sa masse surplombante, dont la beauté fantastique et mystérieuse lui serra le cœur : il fut secoué d'un accès de sanglots et de rire...

Un long espace de temps s'écoula ainsi. Puis, il remarqua qu'il était arrêté à la limite des neiges. Au-dessous de lui, à l'extrémité d'une pente praticable et baignée par la clarté de la lune, il discerna des intervalles sombres qui devaient être des surfaces gazonnées. Malgré ses membres endoloris et ses jointures ankylosées, il réussit à se mettre sur pieds, se laissa péniblement glisser au bas du tas de neige où il était juché, et se mit à dévaler jusqu'à ce qu'il fût sur le gazon. Arrivé là, il s'effondra auprès d'une roche, vida à longs traits le flacon qu'il tira de la poche intérieure de son gilet, et s'endormit presque aussitôt.

Le chant des oiseaux dans les arbres l'éveilla.

Il s'installa sur son séant et chercha à se reconnaître : il se trouvait sur une petite plate-forme triangulaire, au pied d'un vaste précipice qui coupait obliquement le ravin par lequel sa

boule de neige l'avait amené. Devant lui, un autre mur de roc se dressait contre le ciel. La gorge, entre ces deux murailles courait de l'est à l'ouest; les rayons du soleil levant la parcouraient toute et s'en allaient illuminer l'amoncellement de roches qui fermait le défilé. Du côté libre, s'ouvrait un précipice également abrupt; mais, dans une crevasse, il découvrit une sorte de cheminée aux parois ruisselantes de neige fondante et par laquelle, en bravant tous les risques, on pouvait se hasarder.

La descente fut plus aisée qu'il ne s'y attendait, et il parvint ainsi sur une seconde plate-forme désolée; puis, après une escalade qui n'offrait rien de périlleux, il atteignit une pente rapide garnie d'arbres. Après s'être orienté, il se tourna vers l'extrémité la plus élevée de la gorge, car il observa qu'elle débouchait sur de vertes prairies, parmi lesquelles il apercevait très distinctement un groupe de huttes de forme inaccoutumée. Par instants, il n'avançait pas plus que s'il eût essayé de gravir un mur à pic, et, au bout de peu de temps, le soleil cessa d'éclairer la gorge, les oiseaux se turent, l'air devint glacial et obscur autour du montagnard. Mais la vallée lointaine avec ses maisons n'en paraissait que plus attrayante. Bientôt il arriva sur une série de talus et parmi les rochers il avisa, car il était observateur, une fougère inconnue qui semblait tendre hors des crevasses d'avides mains vertes. Il en arracha une ou deux feuilles qu'il mâcha et se sentit quelque peu réconforté.

Vers midi, il avait enfin gagné le rebord supérieur de la gorge et sous ses yeux s'étendait la plaine ensoleillée. Épuisé de fatigue et les membres roidis, il s'assit à l'ombre, tout près d'une source, emplit sa gourde d'eau limpide et fraîche et en but d'un trait le contenu. Il prolongea sa halte, éprouvant un grand besoin de repos avant de se mettre en route vers les maisons.

***

Ces maisons avaient une apparence fort étrange et, à vrai dire, l'aspect de la vallée tout entière devenait, à mesure que ses regards la parcouraient, de plus en plus insolite. Sa sur-

face était occupée par des prairies, grasses, luxuriantes, émaillées de fleurs et irriguées avec un soin extraordinaire qui témoignait d'un entretien systématique. A mi-côte, entourant la vallée, se dressait un mur au pied duquel était creusé un canal d'où s'échappaient les ruisselets qui alimentaient les conduites des prairies. Sur les pentes extérieures, des troupeaux de lamas broutaient l'herbe rare. De place en place, contre la muraille, des appentis s'appuyaient, apparemment des abris pour les animaux.

Les rigoles aboutissaient, au centre de la vallée, dans un large chenal qui était clos sur chaque rive par un parapet à hauteur de poitrine. Ces canalisations et de nombreux sentiers, pavés de pierres blanches et noires et bordés par un curieux petit trottoir s'entrecroisaient d'une façon très régulière et donnaient à ce vallon un caractère singulièrement urbain. Les maisons ne rappelaient en rien l'agglomération désordonnée des villages qu'il connaissait dans les Andes. Elles étaient bâties, en rang continu, de chaque côté d'une rue centrale, dont la propreté était surprenante ; ici et là, elles étaient percées d'une porte, mais aucune fenêtre, aucune baie ne rompait la monotonie de leurs façades aux couleurs disparates. Des teintes bizarres les ornaient en un pêle-mêle étonnant : elles étaient enduites d'une sorte de plâtre, parfois gris, parfois brun et même ardoise ou noirâtre. C'est la vue de ce revêtement fantasque qui amena tout d'abord le mot « aveugle » dans les pensées du guide.

« Le brave homme qui a fait cet ouvrage, — se dit-il, — devait être aveugle comme une taupe ! »

*
* *

Il descendit une pente abrupte et s'arrêta, à une certaine distance du mur d'enceinte, près de l'endroit où le canal rejetait le surplus de ses eaux en une frêle et tremblante cascade qui allait se perdre dans les profondeurs de la gorge. Il apercevait maintenant, dans un coin éloigné de la vallée, des hommes et des femmes qui semblaient faire la sieste sur des tas de foin ; à l'entrée du village, des enfants étaient couchés sur le gazon, et, non loin de l'endroit d'où Nuñez les obser-

vait, trois hommes, chargés de seaux suspendus à une sorte de joug qui leur emboitait les épaules, suivaient un sentier partant de la muraille de clôture et se dirigeaient vers le groupe d'habitations. Ces hommes étaient accoutrés de vêtements en poil de lama, de bottes et de ceintures de cuir, et coiffés de casquettes de drap avec un rabat pour la nuque et les oreilles. Ils se suivaient à la file, avançant lentement et bâillant comme des gens qui viennent de passer la nuit. Il y avait dans leur aspect quelque chose de si rassurant, de si prospère et de si respectable, qu'après un moment d'hésitation Nuñez se mit aussi en évidence que possible sur son rocher et lança de toutes ses forces un appel qui retentit jusqu'au bout de la vallée.

Les trois hommes s'arrêtèrent, remuant la tête comme s'ils regardaient autour d'eux. Ils tournaient leurs visages en tous sens et Nuñez gesticulait tant qu'il pouvait. Mais, malgré cette folle mimique, ils ne paraissaient pas le voir, et, au bout d'un instant, se plaçant dans la direction des montagnes de l'ouest, ils répondirent par des cris. Nuñez s'égosilla de nouveau et, pour la seconde fois, comme il s'était repris à gesticuler sans effet, le mot « aveugle » lui trotta de nouveau par l'esprit.

« Ces idiots doivent être aveugles! », se dit-il.

Enfin, quand, après bien des cris et des accès d'irritation, Nuñez eut franchi le canal sur un petit pont donnant accès à une porte percée dans la muraille et qu'il eut rejoint les trois hommes, il constata qu'ils étaient aveugles en effet : il eut la certitude alors que c'était là le Pays des Aveugles dont parlait la légende. Cette conviction s'était aussitôt emparée de lui, en même temps qu'il éprouvait une joie irréfléchie à la perspective d'une aventure peu commune et assez enviable.

Les trois hommes, debout côte à côte, ne le regardaient pas venir; mais ils tendaient l'oreille dans sa direction, et semblaient fort attentifs au bruit inaccoutumé de ses pas. Ils se pressaient l'un contre l'autre comme des gens qui ont peur, et Nuñez observait leurs paupières closes et renfoncées sous lesquelles il ne devait plus y avoir de globe oculaire. Leurs visages exprimaient l'inquiétude.

— Un homme... C'est un homme... Un homme ou un esprit qui descend par les rochers, — proféra l'un des aveugles dans un espagnol à peine reconnaissable.

Nuñez avançait, du pas confiant de l'adolescent qui entre dans la vie. Toutes les vieilles histoires de la vallée ensevelie et du Pays des Aveugles lui étaient revenues en mémoire et comme un refrain dans ses pensées, il se répétait le proverbe : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.*

Fort civilement, il les salua, en les dévisageant avec curiosité.

— D'où vient-il, frère Pedro? — demanda l'un des hommes.

— Il descend par les rochers,

— Je viens de par delà les montagnes, — répondit Nuñez. — Je viens de la contrée, tout là-bas, où les hommes voient; j'arrive de Bogota, où il y a des centaines de mille habitants... Et j'ai franchi la montagne qui cache à la vue le pays et la ville.

— La *vue*? — murmura Pedro. — La *vue*?

— Il vient des rochers, — dit le second aveugle.

L'étoffe de leur vêtement était curieusement façonnée avec des coutures de modèles divers.

Les mains tendues, ils firent vers lui des gestes simultanés qui l'effrayèrent. Il recula devant ces doigts avides.

— Avancez ici! — ordonna le troisième aveugle, en suivant ce mouvement de recul.

Ils empoignèrent l'étranger et le tâtèrent des pieds à la tête, sans desserrer les dents avant que leur examen fût terminé.

— Attention! — avertit Nuñez, au moment où un doigt appuyait fortement sur son œil.

Sans doute, cet organe, avec ses paupières mobiles, devait leur paraître en lui une chose anormale. Ils le palpèrent de nouveau.

— Singulière créature, Correa! — conclut celui qui s'appelait Pedro. — Comme ses cheveux sont rudes! On dirait du poil de lama.

— Il est aussi rugueux que les rochers qui l'ont enfanté; peut-être qu'il s'affinera, — répondit Correa, explorant d'une

main douce et un peu moite le menton non rasé de Nuñez, qui se débattait entre leurs poignes tenaces.

— Attention! — fit-il encore.

— Il parle, — dit le troisième aveugle. — Certainement, c'est un homme.

— Heu! — grommela Pedro, palpant l'étoffe de la veste de Nuñez. — Alors, vous voilà venu au monde...

— Hors du monde, — rectifia le guide. — Par-dessus les montagnes et les glaciers, en escaladant les sommets, là-haut, à mi-chemin du soleil... Hors du grand, du vaste monde qui descend jusqu'à la mer après douze jours de marche.

C'est à peine s'ils l'écoutaient.

— Nos pères nous ont appris que les hommes peuvent être créés par les forces de la nature, — disait Correa : — la chaleur, l'humidité, la corruption...

— Menons-le aux Anciens, — suggéra Pedro.

— Crions d'abord, — conseilla Correa, — pour que les enfants ne s'alarment pas. C'est un événement peu commun.

Ils poussèrent, en effet, quelques cris. Puis, Pedro se mit en marche en prenant Nuñez par la main pour le mener vers les maisons. Mais Nuñez retira sa main.

— J'y vois, — dit-il.

— *Vois*? — fit Correa.

— Oui, j'y vois, — répéta Nuñez, en se tournant vers lui et en trébuchant contre le seau de Pedro.

— Ses sens sont encore imparfaits, — dit le troisième aveugle. — Il trébuche et profère des mots dénués de signification. Conduisez-le par la main.

— Comme vous voudrez! — consentit Nuñez.

Et il se laissa mener en riant de bon cœur.

Il devenait évident qu'ils ignoraient ce qu'était la vue. Bah! en temps voulu, il le leur apprendrait.

Des cris parvinrent à ses oreilles et il aperçut des gens qui se rassemblaient dans la rue principale. Ce premier contact avec la population du Pays des Aveugles mit ses nerfs et sa patience à une épreuve plus rude qu'il ne l'avait supposé. Le village semblait plus important à mesure qu'il en approchait et les revêtements des murs se précisaient dans toute leur

étrangeté. Une foule d'enfants, d'hommes et de femmes l'entourèrent, le palpèrent avec des mains douces et sensibles, le flairant et écoutant chaque mot qu'il articulait. Il remarqua avec plaisir que, pour la plupart, les femmes avaient des visages agréables malgré leurs paupières closes et leurs orbites vides. Les enfants et les jeunes filles toutefois se tenaient à l'écart, comme effrayés, et, par le fait, sa voix avait des accents grossiers et rauques comparée à leurs tons agréables et chantants. Le contact de toutes ces mains était intolérable.

Ses trois guides restaient à ses côtés, avec le sentiment de leur responsabilité de propriétaires, et ils répétaient à tout moment :

— Un homme sauvage venu des roches...

— De Bogota, — fit Nuñez ; — Bogota, par delà la crête des montagnes.

— Un homme sauvage qui se sert de mots sauvages, — expliqua Pedro. — Avez-vous entendu ?... *Bogota* !... Son esprit n'est pas formé ; il ne possède encore que les rudiments de la parole.

Un bambin pinça la main de Nuñez.

— Bogota ! — fit-il en se moquant.

— Oui, Bogota : une ville en comparaison de votre village... Je viens du vaste monde où les hommes ont des yeux et voient.

— Il s'appelle Bogota, — se disaient les aveugles.

— Il a trébuché, — raconta Correa, — il a trébuché deux fois en venant.

— Menez-le aux Anciens.

Ils le poussèrent tout à coup vers une porte qui donnait accès dans une pièce aussi obscure qu'un four, bien qu'au fond brillât faiblement la lueur d'un feu. La foule entra derrière lui, obstruant presque entièrement la clarté du jour, et, avant qu'il pût s'arrêter, il culbutait dans les jambes d'un homme assis. Son bras, qu'il lança devant lui pour se retenir, frappa quelqu'un en pleine figure : il entendit une exclamation de colère, et, pendant un instant, il dut se débattre contre une infinité de mains qui le saisissaient. Le combat était trop inégal : il devina la situation et ne bougea plus.

— Je suis tombé, — voulut-il expliquer ; — je n'y voyais goutte dans cette obscurité.

Le silence s'était fait, comme si tous ces êtres invisibles essayaient de comprendre le sens de ses paroles.

Puis la voix de Correa s'éleva :

— Il est nouvellement formé ; il trébuche en marchant et mêle à son discours des syllabes inintelligibles.

D'autres aussi dirent à son propos des choses qu'il n'entendit et ne comprit qu'imparfaitement.

— Puis-je me relever ? — demanda-t-il pendant un intervalle de silence. — Je ne lutterai plus contre vous.

Ils se consultèrent et le laissèrent se relever.

La voix d'un vieillard se mit à le questionner, et Nuñez bientôt exposa à ces Anciens du Pays des Aveugles, assis dans les ténèbres, les merveilles du vaste monde d'où il avait chu : le ciel, les montagnes, la vue et bien d'autres. Ils ne voulurent rien croire ni rien admettre ce qu'il raconta, et cette incrédulité obstinée dépassa les bornes des bizarreries auxquelles il s'attendait. Même, ils ne comprirent pas un bon nombre de mots dont il se servit. Depuis quatorze générations, ces gens étaient aveugles et séparés de l'univers visible et voyant. Tous les termes concernant la vue étaient tombés en désuétude ; les souvenirs de l'extérieur s'étaient atténués et transformés en histoires enfantines, et les habitants avaient cessé de s'intéresser à ce qui existait au dehors des pentes rocheuses dominant leur mur d'enceinte. Des aveugles de génie étaient nés parmi eux : ils avaient révoqué en doute les lambeaux de croyances et de traditions remontant à l'époque où leurs ancêtres voyaient. Ils avaient écarté tout cela comme autant de rêveries illusoires et l'avaient remplacé par de plus saines explications. Toute une part de leur imagination s'était évanouie avec la perte de leurs yeux et ils s'étaient créé des imaginations nouvelles adaptées à leurs oreilles et à leurs doigts plus sensibles.

Lentement, Nuñez se rendit compte de ceci, qu'il avait bien tort de s'attendre à ce que son origine et ses dons lui valussent un respect particulier. Lorsque sa pauvre tentative de démonstration de la vue eut été repoussée comme la version confuse d'un être nouvellement formé, décrivant les mer-

veilles de ses sensations incohérentes, il se résigna, quelque peu décontenancé, à écouter leur enseignement. Le plus vieux des aveugles entama un exposé de la vie, de la philosophie, de la religion, comment le monde (il entendait sa petite vallée) n'était d'abord qu'un creux vide dans les rochers, comment tour à tour il avait été peuplé d'objets inanimés auxquels manquait le sens du toucher, puis de lamas et de diverses autres créatures qui n'avaient qu'une intelligence élémentaire, ensuite d'hommes et enfin d'anges dont on percevait le chant et le bruit d'ailes, mais que personne ne pouvait toucher, — détail qui intrigua vivement Nuñez jusqu'à ce qu'il eût pensé aux oiseaux.

Le sage apprit à Nuñez que le temps était partagé en deux divisions : la chaleur et le froid (ce qui est l'équivalent de la nuit et du jour pour les aveugles), et qu'il est bon de dormir pendant la chaleur et de travailler pendant le froid, de sorte que, s'il n'était pas arrivé ainsi à l'improviste, toute la population à cette heure-ci, goûterait un sommeil réparateur. Il démontra finalement à Nuñez qu'il avait été spécialement créé pour acquérir la sagesse recueillie par leurs aïeux et en observer avec eux les règles et que, malgré son incohérence mentale et ses pas chancelants, il devait avoir bon courage et faire de son mieux pour s'instruire promptement... A cette conclusion, le peuple demeuré sur le seuil fit entendre un murmure sympathique.

Le vieillard alors déclara que la nuit était fort avancée (car les aveugles font de notre jour la nuit) et qu'il convenait que chacun s'en allât dormir... Il demanda à Nuñez s'il savait dormir : Nuñez répondit qu'il était initié à ce mystère, mais qu'auparavant il désirait un peu de nourriture. Ils lui apportèrent du lait de lama dans un bol et du pain très salé, et ils le menèrent en un endroit solitaire où il pût manger hors de la portée de leurs oreilles et ensuite dormir jusqu'à ce que le froid, tombant le soir de la montagne, éveillât les habitants pour une nouvelle journée de travail.

*
* *

Mais Nuñez ne dormit pas : il s'assit à l'endroit où ils l'avaient laissé, reposant ses membres rompus de fatigue et

retournant sans cesse dans son esprit les circonstances imprévues de son arrivée. De temps à autre, il se prenait à rire, amusé parfois et souvent indigné.

« Esprit pas formé !... Pas encore ses sens !... » s'écria-t-il. Ils ne savent guère qu'ils ont insulté le roi et le dominateur que le ciel leur a envoyé... Il faut que je m'occupe de les mettre à la raison... Réfléchissons, réfléchissons...

Au coucher du soleil, il réfléchissait encore.

Nuñez était sensible à toutes les belles choses, et il pensa que les reflets sur les pentes neigeuses et les glaciers qui entouraient la vallée offraient le plus beau spectacle qu'il eût jamais contemplé. Ses yeux se portaient tour à tour sur ces inaccessibles splendeurs, sur ce village et ces champs irrigués qui s'enfonçaient rapidement dans le crépuscule. Soudain une émotion intense s'empara de lui, et, du fond de son cœur il remercia le Créateur de lui avoir donné et conservé la vue.

Il entendit une voix qui l'appelait de la lisière du village :

— Ya-ho-hé ! Bogota ! venez ici !

A cet appel, il se leva en souriant. Une fois pour toutes, il allait montrer à ces gens quels services la vue rendait à l'homme : ils le chercheraient sans le trouver.

— Vous ne bougez pas, Bogota ! — insista la voix.

Riant sous cape, Nuñez fit en dehors du sentier deux pas sur la pointe des pieds.

— Ne marchez pas sur l'herbe, Bogota : c'est défendu.

Nuñez n'avait pas perçu le bruit qu'il avait fait. Il s'arrêta court, ahuri. Le propriétaire de la voix arrivait en courant sur le pavé bigarré que Nuñez regagna aussitôt.

— Me voilà ! — dit-il.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand je vous ai appelé ? — fit sévèrement l'aveugle. — Doit-on vous conduire comme un enfant ? Ne pouvez-vous *entendre le sentier* en marchant ?...

Nuñez se prit à rire.

— Je puis le voir, — répondit-il.

— *Voir... voir...*, cela ne signifie rien, — assura l'aveugle, après un instant de réflexion. — Cessez cette folie et suivez le bruit de mes pas.

Nuñez suivit, quelque peu ennuyé.

— Mon temps viendra, — dit-il à haute voix,

— Vous vous instruirez, — répondit l'aveugle ; — il y a bien des choses à apprendre dans le monde.

— Personne ne vous a jamais dit que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois ? — questionna Nuñez.

— *Aveugle* ?... qu'est-ce que cela ? — demanda son compagnon d'un ton insouciant et par-dessus son épaule.

* * *

Quatre jours se passèrent, et, au cinquième, le pseudo-roi des aveugles demeurait toujours dans le plus strict incognito, comme un étranger maladroit et inutile, parmi ses sujets.

Il était, s'aperçut-il, beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait supposé de proclamer sa souveraineté, et, dans l'intervalle. tout en méditant un coup d'État, il faisait ce qu'on lui commandait et il s'habituait aux mœurs et aux coutumes du Pays des Aveugles. Pour lui, sortir et vaquer la nuit à ses occupations était une méthode particulièrement incommode, et il décida qu'aussitôt au pouvoir, ce serait la première chose qu'il changerait..

Ces gens menaient une vie laborieuse et simple, avec tous les éléments de la vertu et du bonheur, tels que les hommes les comprennent. Ils travaillaient, mais le travail pour eux n'avait aucun caractère oppressif. Ils avaient des vêtements et de la nourriture en quantité suffisante pour leurs besoins ; ils avaient des jours et des périodes de repos ; ils faisaient grand cas de la musique et du chant ; ils connaissaient l'amour et avaient de nombreux enfants. C'était merveille de voir avec quelle confiance et quelle précision ils se dirigeaient dans leur monde ordonné. Tout y était adapté à leurs nécessités : les sentiers qui rayonnaient dans la vallée se coupaient à angle constant et se distinguaient les uns des autres par une échancrure spéciale du trottoir. Les obstacles et les irrégularités des sentiers et des champs avaient tous été supprimés depuis longtemps. Les méthodes et manières de vivre des habitants étaient conformes, naturellement, aux exigences de leur état. Leurs sens étaient devenus extraordinairement

aigus. A une distance d'une douzaine de pas, ils entendaient et savaient quel geste faisait un homme; ils percevaient même les battements de son cœur. L'intonation avait remplacé l'expression du visage, — et le toucher, les gestes; ils maniaient la houe, la bêche et la fourche avec autant de liberté et d'aisance que le jardinier le plus clairvoyant. Leur odorat était incroyablement affiné : ils discernaient des différences individuelles d'odeur avec la facilité d'un chien. Sans hésitation ni erreur, ils gardaient et soignaient les troupeaux de lamas qui vivaient parmi les rochers et venaient au mur d'enceinte chercher leur nourriture et un abri.

Ce fut seulement quand Nuñez voulut revendiquer ses avantages qu'il constata combien exacts et mesurés étaient les mouvements de ces aveugles. Toutefois, il ne se rebella qu'après avoir essayé de la persuasion, et d'abord, à plusieurs reprises, il chercha à leur parler de la vue :

— Écoutez, vous autres, il y a des choses en moi que vous ne comprenez pas...

En diverses occasions, deux ou trois d'entre eux prêtèrent attention à ses dires. Assis, la tête penchée, ils tournaient intelligemment l'oreille vers lui, et il fit de son mieux pour leur démontrer ce que c'est que de voir.

Parmi ses auditeurs, il remarqua une jeune fille qui avait des paupières moins rouges et moins creuses que les autres, à tel point qu'il s'imagina presque qu'elle cachait ses yeux, et c'est elle surtout qu'il espérait convaincre.

Il les entretint des beautés de la vue, du spectacle des montagnes, des splendeurs du ciel et du soleil levant, et ils l'écoutèrent avec une incrédulité amusée qui se transforma bientôt en désapprobation.

Ils lui répliquèrent qu'en réalité il n'existait aucune espèce de montagne mais que l'extrémité des rochers où les lamas paissaient marquaient exactement les limites du monde, que de là s'élevait le toit concave de l'univers d'où tombaient la rosée et les avalanches. Quand il soutint fermement que le monde n'avait ni bornes ni toit comme ils le supposaient, ils déclarèrent que ses pensées étaient perverses. Le ciel, les nuages et les astres qu'il leur décrivait, leur paraissaient un

vide affreux, un horrible néant, à la place du toit uni et poli auquel ils croyaient, car c'était pour eux un article de foi que le toit du monde était d'une douceur exquise au toucher.

Il se rendit compte qu'il les choquait : dès lors, il renonça entièrement à leur présenter le sujet sous cet aspect et s'efforça de leur prouver l'utilité pratique de la vue. Un matin, il discerna Pedro qui venait vers le village par le sentier XVII ; mais il était encore trop loin pour être perçu par l'ouïe ou l'odorat.

— Dans quelques minutes, Pedro sera ici, — prophétisa-t-il.

Un vieillard affirma que Pedro n'avait rien à faire sur le sentier XVII, et, en effet, comme pour confirmer ces paroles, Pedro tourna à gauche, gagna obliquement le sentier X et se dirigea prestement vers le mur de clôture. Bientôt, las d'attendre sans que personne arrivât, ils raillèrent Nuñez qui, un peu plus tard, interrogea publiquement Pedro pour se justifier. Mais celui-ci le démentit et se rebiffa, et, à partir de ce moment, lui fut hostile.

Ensuite il obtint d'aller, en compagnie d'un personnage complaisant, se poster sur une partie élevée du pâturage, non loin du mur, et il promit de décrire tout ce qui se produirait dans le village. Il nota certaines allées et venues, mais tout ce qui, pour ces gens, avait une importance réelle se passait à l'intérieur des maisons sans fenêtres, et ils s'obstinèrent à le mettre à l'épreuve par ces faits et gestes qu'il ne pouvait pas voir.



Ce fut après que cette tentative eut échoué et que les aveugles n'eurent pu s'empêcher de le tourner en ridicule, qu'il recourut à la violence. Il se proposa de prendre une bêche et d'abattre inopinément deux ou trois individus, pour leur démontrer de façon probante les avantages que donnent les yeux. Il alla jusqu'à saisir l'outil, mais il découvrit en lui un sentiment nouveau : il lui était impossible de frapper de sang-froid un aveugle.

Il hésita et remarqua soudain que tous étaient avertis de son geste : en alerte, la tête penchée, ils tendaient de son côté l'oreille pour surprendre son prochain mouvement.

— Posez cette bêche ! — ordonna un ancien.

Et Nuñez, ressentant une sorte d'indicible horreur, fut bien près d'obéir, mais, repoussant violemment un des aveugles contre le mur d'une maison, il s'enfuit hors du village.

Il s'élança à travers champs, laissant derrière lui un double sillon de gazon foulé; mais bientôt il s'arrêta et s'assit sur le rebord d'un sentier : il éprouvait cette surexcitation qui s'empare de tous les hommes au début d'un combat, mais avec une perplexité plus grande, et il se rendit compte qu'on ne peut même pas se battre sans scrupules avec des créatures qui ont une autre base mentale que la vôtre.

Dans le lointain, il aperçut des hommes qui, munis de bêches et de bâtons, débouchaient hors du groupe des maisons et se déployaient en une ligne enveloppante par les sentiers qui menaient vers lui. Ils avançaient lentement, s'interpellaient fréquemment, et, de temps à autre, simultanément, ils faisaient halte, reniflaient l'air et écoutaient.

La première fois qu'il les vit ainsi, le nez en l'air, Nuñez éclata de rire. Mais, peu après, il trouva la chose moins amusante.

L'un d'eux découvrit sa piste dans l'herbe, se courba en deux et s'engagea sur ses traces. Pendant cinq minutes, Nuñez surveilla le lent déploiement de ce cordon d'investissement, puis son vague désir d'agir sur-le-champ se changea en frénésie.

Se remettant sur pieds, il se dirigea vers le mur d'enceinte, fit soudain demi-tour et revint sur ses pas. Tous les aveugles, immobiles et aux écoutes, formaient un arc de cercle. Lui aussi demeura immobile, serrant étroitement sa bêche dans ses deux mains. Allait-il charger? Son sang, battant dans ses oreilles, semblait rythmer le proverbe : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois*. Allait-il charger ? Il jeta un coup d'œil en arrière sur le mur élevé dont le revêtement uni rendait impossible l'escalade, malgré ses nombreuses petites portes. Reportant son attention vers ses assaillants, il en aperçut une seconde ligne qui sortait du village. Allait-il charger?

— Bogota ! — appela un des aveugles. — Bogota, où êtes-vous ?

Il serra plus fort le manche de sa bêche et fit quelques pas en avant. Ils convergèrent tous sur lui.

— S'ils me touchent, — jura-t-il, — je tape dessus, sacrebleu !... Je cogne.

Néanmoins, il jugea utile de parlementer.

— Écoutez ! — cria-t-il. — Il faut que vous me laissiez faire ce qu'il me plaît, dans cette vallée, entendez-vous ! Je veux agir à ma guise et me promener comme bon me semble.

Au son de sa voix, ils s'étaient mis en marche vers lui, d'une allure rapide et les bras tendus. On eût dit un jeu de colin-maillard où les joueurs aveugles auraient pourchassé celui qui voyait.

— Attrapez-le ! — commanda un des meneurs.

Nuñez se trouvait cerné et une décision s'imposait.

— Vous ne comprenez pas ! — s'écria-t-il d'une voix qu'il voulut en vain rendre ferme et impérieuse. — Vous êtes aveugles, et moi, je vois. Laissez-moi tranquille.

— Bogota, lâchez cette bêche et ne marchez pas sur les pelouses.

Ce dernier ordre, burlesque dans ce qu'il avait de familier, provoqua chez Nuñez un accès de colère.

— Je vais cogner ! — fit-il, sanglotant d'émotion. — Laissez-moi tranquille, sacrebleu, ou je cogne !

Ne sachant guère dans quel sens s'échapper, il se mit à courir, et, incapable de surmonter sa répugnance et de frapper des ennemis qui ne le voyaient pas, il tourna le dos à l'aveugle le plus voisin. Toutefois, décidé à passer coûte que coûte à travers leurs rangs qui se resserraient, il se lança tête baissée vers une trouée assez large. Mais les aveugles, percevant aussitôt son mouvement, se rapprochèrent en hâte pour lui fermer l'issue. Il vit qu'il allait être pris, et, au même moment, sa bêche retombait sur le plus proche des aveugles qui, atteint aux bras, culbuta en avant, la tête la première.

Il avait passé !

Mais il était maintenant à deux pas des maisons : d'autres aveugles brandissant des bâtons et des outils se précipitèrent au-devant de lui, et se déployèrent avec une rapidité méthodique pour lui couper la retraite.

Juste à temps, il entendit des pas derrière lui : un grand

diable le tenait presque. Il perdit toute patience, fit tournoyer sa bêche et l'abattit sur ce nouvel antagoniste; puis il se remit à fuir, évitant d'autres ennemis et poussant des hurlements furieux. Il s'affola, galopa en tous sens, faisant inutilement de brusques détours; cherchant à voir de tous les côtés à la fois, il trébucha et s'affala dans l'herbe: ils entendirent sa chute.

Au loin, dans le mur d'enceinte, une petite porte ouverte lui parut l'entrée du ciel, et il dirigea vers elle sa course folle. Pas une seule fois il ne tourna la tête : il franchit la porte, butta dans les planches du pont, grimpa à mi-hauteur des roches, alarmant un jeune lama qui bondit hors de vue. Enfin, épuisé, à bout de souffle, il s'affaissa sur le sol.

Ainsi se termina sa tentative de coup d'État.

***

Pendant deux jours et deux nuits, sans abri et sans nourriture, il demeura en dehors de la muraille qui fermait la vallée des Aveugles, et il médita sur les surprises de l'imprévu. Au cours de ces méditations, il répéta fréquemment, et chaque fois sur un ton de dérision plus amère, ce proverbe illusoire et controuvé: *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.* Il réfléchit surtout aux moyens de combattre et de vaincre ce peuple, mais il devint de plus en plus clair pour lui qu'aucun de ces moyens n'était praticable. Il n'avait pas d'armes et il lui serait difficile maintenant de s'en procurer.

Le chancre de la civilisation s'était étendu jusqu'à Bogota et avait contaminé Nuñez, qui ne savait se résoudre à assassiner. Naturellement, s'il y réussissait, il pourrait alors dicter ses conditions aux aveugles, sous la menace de les massacrer tous l'un après l'autre. Mais, tôt ou tard, il faudrait bien qu'il dormît.

Il explora les bois de sapins pour y découvrir quelque nourriture et un abri contre les gelées nocturnes; avec moins de confiance, il essaya de capturer un lama pour le tuer en lui écrasant la tête à coups de pierre, et se procurer une provision de vivres. Mais les lamas avaient des doutes sur son compte: ils l'épiaient de loin avec leurs yeux bruns et mé-

fiants et ils s'enfuyaient en éternuant dès qu'il approchait. Le deuxième jour, la fièvre le prit et il fut secoué de frissons douloureux. Finalement, avec une extrême circonspection, il descendit jusqu'au mur de la vallée des Aveugles pour discuter les termes de sa capitulation. Il longea le canal, lançant de temps à autre des appels; deux aveugles se présentèrent à l'une des portes et il entama la conversation.

— J'étais fou, — dit-il, — mais c'est que j'étais tout nouvellement arrivé.

Ils déclarèrent que ce ton-là valait mieux. Il continua en leur assurant qu'il était assagi maintenant et se repentait de tout ce qu'il avait fait. Soudain, malgré lui, il pleura, car il était très affaibli et souffrant, et ses pleurs parurent aux aveugles un signe favorable. Ils lui demandèrent s'il croyait toujours qu'il pouvait *voir*.

— Non, — répondit-il. — C'était insensé. Ce mot ne signifie rien... moins que rien.

— Qu'y a-t-il au-dessus de nos têtes? — interrogèrent-ils encore.

— A environ dix fois dix hauteurs d'homme, il y a un toit au-dessus du monde... un toit de rocher, très uni, très doux au toucher... si doux, si merveilleusement doux!... (Il éclata de nouveau en sanglots convulsifs.) Mais, avant de me questionner davantage, — leur dit-il, donnez-moi à manger : je meurs de faim.

Il s'attendait à de cruels châtiments, mais ces aveugles étaient susceptibles de tolérance; ils considéraient sa rébellion comme une preuve de plus de son idiotie et de son infériorité générale : après l'avoir fouetté, ils lui assignèrent les travaux les plus simples et les plus durs, et lui, n'imaginant aucune possibilité de vivre autrement, accomplissait sa tâche avec résignation.

Peu après cette équipée, il fut malade : ils le soignèrent avec bonté, ce qui lui facilita sa soumission. Cependant ils l'obligèrent à rester alité dans les ténèbres, et ce lui fut une grande misère. Des philosophes aveugles vinrent le morigéner de sa coupable légèreté d'esprit et lui reprochèrent d'une façon si touchante ses doutes concernant le couvercle qui protégeait leur casserole cosmique qu'il finit par se demander si, en

réalité, il n'était pas la victime de quelque hallucination pour ne pas l'apercevoir au-dessus de sa tête.



Ainsi Nuñez devint citoyen du Pays des Aveugles : les habitants cessèrent d'être un groupement impersonnel; ils furent pour lui des individus avec lesquels il se familiarisa, tandis que le monde de par delà les montagnes se perdait dans le lointain et l'irréel. Il connut surtout Yacob, son maître, homme bienveillant quand rien ne le contrariait; Pedro, neveu d'Yacob, et Medina-Saroté, la plus jeune fille de son maître.

Celle-ci était peu prisée de ses compatriotes, parce qu'elle avait un visage aux traits nets et qu'il lui manquait cette face aplanie et flasque qui est l'idéal de la beauté féminine chez les aveugles. Nuñez, dès le début, l'avait trouvée agréable, et bientôt elle fut pour lui le plus bel objet de la création. Elle différait des autres habitants de la vallée en ceci que ses paupières fermées n'étaient ni creuses ni rouges : on aurait pu croire, à chaque instant, qu'elles allaient s'ouvrir; de plus, elle avait de très longs cils, ce qui était considéré comme une grave difformité, et sa voix était faible et ne satisfaisait pas les oreilles exigeantes des aveugles. Aussi n'avait-elle aucun soupirant.

Le moment arriva où Nuñez se dit que, s'il pouvait l'obtenir, il se résignerait à vivre dans la vallée le reste de ses jours.

Il la guetta ; il chercha des occasions de lui rendre de petits services, et bientôt il eut la certitude qu'elle le remarquait. Un jour de repos, à une assemblée, ils étaient assis côte à côte dans les ténèbres étoilées, et la musique était douce. Sa main rencontra celle de la jeune fille et il osa la presser. Alors, très tendrement, elle répondit à sa pression. Une autre fois qu'ils prenaient leur repas dans l'obscurité, elle effleura de nouveau sa main, et, le feu ayant flambé tout à coup, il vit quelle tendresse exprimaient ses traits. Il se décida à lui avouer ses sentiments.

Un soir qu'elle installait son rouet devant la porte pour filer, il vint la rejoindre. La clarté de la lune la transformait

en une mystérieuse statue d'argent. Il s'assit à ses pieds et lui dit combien il l'aimait, et combien elle lui paraissait belle. Il avait une voix caressante; il parlait avec une tendresse respectueuse et comme apeurée, et jamais encore elle n'avait entendu le langage de l'adoration. Elle ne lui donna aucune réponse définitive, mais il était clair que les paroles du jeune homme lui avaient plu.

Après cela, il causa avec elle chaque fois qu'il la rencontrait. La vallée fut son univers, et le monde de par delà les montagnes, où les hommes vivaient le jour, à la lumière du soleil, sembla n'être plus qu'une fable merveilleuse qu'il lui raconterait quelque jour. Timidement et en hésitant, il se risqua à aborder le sujet de la vue.

La jeune fille pensait que cette énigme était la plus poétique des fantaisies; elle écoutait les descriptions qu'il lui donnait des astres, des montagnes et de sa calme et pâle beauté avec une indulgence qu'elle se figurait coupable. Elle n'y croyait pas, elle ne comprenait qu'à moitié, mais elle était secrètement ravie, et lui, tout à son rêve, s'imaginait qu'elle se représentait exactement toutes les splendeurs qu'il lui dépeignait.

Son amour devint peu à peu moins craintif et Nuñez prit courage. Bientôt il voulut la demander en mariage à Yacob et aux Anciens de la vallée; mais elle en manifesta de l'inquiétude et elle le pria de différer cette démarche. Ce fut une de ses sœurs aînées qui, la première, prévint son père des amours de Medina-Saroté et de Nuñez.

Ce projet souleva d'abord la plus vive opposition, non pas que les aveugles fissent trop de cas de la jeune fille, mais parce qu'ils tenaient Nuñez pour un être à part, un être idiot et incomplet, au-dessous du niveau permis à l'homme. Les sœurs de Medina-Saroté se récrièrent amèrement, car une telle union jetait le discrédit sur elles toutes; et le vieux Yacob, bien qu'il éprouvât à la longue une sorte d'affection pour son serf maladroit et soumis, secoua la tête et jugea la chose impossible. Les jeunes hommes s'irritaient à l'idée de cet abâtardissement de la race, et l'un d'eux s'emporta au point d'injurier et de frapper Nuñez. Celui-ci rendit

coup pour coup et, pour la première fois, la vue lui fut avantageuse, même dans la demi-obscurité. Après ce combat, personne ne s'aventura à lever la main sur lui ; mais tous s'obstinaient à déclarer ce mariage impossible.

Le vieux Yacob aimait tendrement sa dernière fille et il était navré qu'elle vînt si souvent pleurer sur son épaule :

— Tu comprends, ma chérie, c'est un idiot... Il a des hallucinations... Il ne peut rien faire de bien.

— Je le sais, — se lamentait Medina-Saroté. — Mais il n'est déjà plus comme il était au début. Son état s'améliore ; et il est fort, mon père chéri, et il est bon... plus fort et meilleur qu'aucun d'entre nous. Et il m'aime, père !... et je l'aime !

Le pauvre père était grandement affligé de la désolation de sa fille, et son attachement à Nuñez ajoutait à son chagrin. Une fois, il se rendit avec les autres Anciens dans la salle sans fenêtres où siégeait le conseil, et, tout en prenant part à l'entretien, il trouva moyen, au moment opportun, de placer un mot au sujet de Nuñez:

— Son état s'améliore. Très vraisemblablement, il sera un jour aussi sain que nous-mêmes...



Peu de temps après, un des Anciens, qui savait penser profondément, eut une idée. Parmi ce peuple, c'était lui le grand docteur, le guérisseur, et il avait un esprit inventif et philosophique : l'idée de délivrer Nuñez de ses particularités bizarres devait le séduire. A une séance à laquelle assistait Yacob, il amena la conversation sur Nuñez.

— J'ai examiné Nuñez, — fit-il, — et son cas me semble plus clair. Je pense qu'on pourrait probablement le guérir.

— C'est ce que j'ai toujours espéré ! — s'écria le vieux Yacob.

— Son cerveau est atteint, — assura le docteur aveugle.

Les Anciens eurent un murmure approbateur.

— Or, de quel mal est-il atteint ?

— Hé ? — fit Yacob.

— Voici, — poursuivit le docteur, répondant à sa propre

question. — Ces choses bizarres qu'on appelle les yeux et qui existent pour creuser une agréable dépression dans le visage, sont, dans le cas de Nuñez, malades au point d'affecter son cerveau. Ils sont extrêmement distendus ; ils ont des poils et leurs paupières remuent : en conséquence, son cerveau est dans un état constant d'irritation et de distraction.

— Oui ! — répétait le vieux Yacob, — oui.

— Je crois pouvoir avancer avec une certitude raisonnable, que, pour obtenir une cure radicale, tout ce qu'il nous faut faire est une opération chirurgicale simple et facile : il ne s'agit que d'enlever ces corps irritants.

— Et alors, il sera sain ?

— Et alors il sera parfaitement sain et nous ferons de lui un citoyen admirable.

— Que Dieu soit béni de nous avoir donné la science ! — s'écria le vieux Yacob.

Et il partit aussitôt pour annoncer à Nuñez son heureux espoir.

Mais la façon dont Nuñez reçut cette bonne nouvelle lui parut froide et le désappointa.

— On croirait, d'après le ton que vous prenez, — dit le vieux, — que vous ne vous souciez guère de ma fille !

Ce fut Medina-Saroté qui persuada Nuñez d'affronter les chirurgiens aveugles.

— Oh ! c'est *vous*, — protestait Nuñez, — qui voulez que je renonce au don de la vue !

Elle hocha la tête.

— Mais mon univers, c'est la vue !

Elle baissa la tête davantage.

— Il existe tant de belles choses, de si belles petites choses !... les fleurs, les lichens, parmi les rocs ; les reflets et le chatoiement d'une fourrure; le ciel profond avec son duvet de nuages, les couchers de soleil et les astres !... Et il y a *vous*. Pour vous seule, il est bon de posséder la vue, il est bon de voir votre visage doux et serein, vos lèvres bienveillantes, vos chères et jolies mains jointes... Ce sont mes yeux que vous avez séduits, mes yeux qui me lient à vous, et ce sont mes yeux que ces idiots veulent me prendre ! Au lieu de vous

contempler, il me faudrait vous toucher seulement, vous palper... vous entendre et ne plus jamais vous voir ; il me faudrait entrer sous ce toit de roches, de pierres et de ténèbres, cet horrible plafond sous lequel votre imagination se courbe... Non !... vous ne voudrez pas que je consente à cela ?...

Il se tut, ayant donné à sa phrase une intonation interrogative : un doute désagréable s'était emparé de lui.

— Parfois je souhaite...

Et elle n'acheva pas.

— Eh bien ? — questionna-t-il, avec un peu d'appréhension.

— Parfois je souhaite que vous ne parliez plus comme cela.

— Comme quoi ?

— C'est très beau, je le sens. C'est votre imagination, et elle me ravit... mais... à présent...

Un frisson glacial le secoua.

— A présent ?... — fit-il, d'une voix rauque.

Elle demeura parfaitement immobile et ne répondit pas.

— Vous voulez dire... vous croyez... que je serais mieux... qu'il vaudrait mieux peut-être ?...

Il devina soudain les pensées de la jeune fille et suffoqua de colère, de colère contre le destin stupide, et, en même temps, il se sentit envahi, pour elle qui n'avait pas compris, d'une infinie sympathie, d'une sympathie qui était presque de la pitié.

— Ma chérie ! — murmura-t-il passionnément.

La pâleur de la jeune fille lui indiqua combien elle souffrait de tout ce qu'elle ne pouvait pas dire. Il passa ses bras autour d'elle, lui baisa la joue, et ils restèrent ainsi quelque instants, silencieux.

— Si je consentais à ce sacrifice ?... — insinua-t-il d'une voix qu'il avait faite très douce.

Elle le serra contre son cœur en donnant libre cours à ses larmes.

— Oh ! si tu voulais !... — sanglotait-elle, — oh ! si seulement tu voulais !...



Pendant la semaine qui précéda l'opération par laquelle il allait s'élever de sa servitude et de son infériorité au rang de

citoyen libre du Pays des Aveugles, Nuñez ne goûta pas une minute de sommeil. Aux heures chaudes et ensoleillées où les autres dormaient heureux, il restait assis à réfléchir ou errait sans but, ramenant sans cesse son esprit sur le sacrifice de ses yeux. Il avait fait connaître sa réponse, il avait donné son consentement, et cependant il n'était pas certain de lui-même...

Enfin la dernière nuit de labeur s'écoula ; le soleil baigna de splendeur les crêtes dorées, et le dernier jour commença pour lui où il allait voir encore.

Avant qu'elle s'en allât dormir, il eut quelques minutes d'entretien avec Medina-Saroté.

— Demain, — lui dit-il, — je ne verrai plus.

— Élu de mon cœur, — répondit-elle, en lui pressant les mains de toutes ses forces, — ils ne vous feront presque pas souffrir et vous allez endurer ces douleurs, subir cette épreuve pour *moi*, bien-aimé... Si la vie et l'amour d'une femme le peuvent, je vous rendrai tout cela, mon aimé, mon bien-aimé à la voix caressante, je vous rendrai tout cela.

Plein de compassion pour lui-même et pour elle, il l'attira contre lui, unit ses lèvres aux siennes, et contempla, une dernière fois, son doux visage.

Et, à cette vue si chère, il murmura :

— Adieu ! adieu !

Puis, en silence, il se détourna : elle écouta le bruit de ses pas qui s'éloignaient lentement, et le rythme traînant de la marche de Nuñez l'attrista à tel point qu'elle éclata en sanglots...

Il allait droit devant lui. Au cours de la nuit, il avait décidé de se rendre en un endroit écarté d'où les prairies seraient belles de narcisses blancs et d'y rester jusqu'à l'heure de son sacrifice ; mais, tout en cheminant, il leva les yeux, et il vit le matin, le matin qui descendait les pentes de la montagne comme un ange en armure d'or.

Devant cette splendeur, il lui sembla que le monde aveugle de la vallée, et lui-même et son amour, n'étaient pas autre chose qu'un cauchemar infernal. Renonçant à la prairie des narcisses, il continua d'avancer, franchit le mur d'enceinte et gagna les pentes rocheuses, les yeux fixés sur les glaciers

et les neiges ensoleillées. Il vit leur beauté infinie et son imagination prit l'essor vers les choses d'au delà avec lesquelles il allait rompre pour toujours.

Il pensa au monde vaste et libre dont il était séparé, à ce monde qui était le sien, et il eut la vision de pentes plus lointaines, et, dans la distance, apparut Bogota, ville aux magnificences multiples et scintillantes, clarté glorieuse le jour, mystère lumineux la nuit; ville de palais et de fontaines, de statues et de maisons blanches. Il conçut qu'il serait possible, après tout, de remonter et de descendre, pendant un jour ou deux, par des passes et des défilés, pour se rapprocher de ses places et de ses rues affairées. Il songea au voyage sur le fleuve, jour après jour, de Bogota la grande jusqu'au monde plus vaste encore, par des villes et des villages, des forêts et des déserts, au long du fleuve tourbillonnant, jusqu'à ce que ses rives reculent, que les steamers s'avancent dans un sillage écumant et qu'on ait atteint la mer, la mer sans limites, avec ses îles par centaines et par milliers, et ses navires entrevus dans la brume et sillonnant en tous sens le monde spacieux. Là-bas, sans que des montagnes le resserrent, on voit le ciel... le ciel, et non pas le couvercle d'ici, mais une arche bleue sans limites, un abîme d'abîmes dans lequel les astres décrivent leur course!...

Ses yeux, avec un intérêt plus vif, scrutèrent le rideau des montagnes.

« Si j'allais de ce côté, par ce ravin, jusqu'à cette cheminée plus loin, j'irais sortir au milieu des pins rabougris qui croissent sur cette plate-forme, et, si je grimpais plus haut encore, je parviendrais à l'extrémité de la gorge... Et puis?... Ce talus pourrait être gravi facilement. De là, qui sait? il serait possible d'escalader la muraille du précipice qui monte jusqu'à la limite des neiges... Et ensuite?... J'arriverais sur la neige ambrée et je serais à mi-chemin de la crête de ces magnifiques désolations. Supposé que j'aie de la chance!... »

Il jeta un coup d'œil en arrière sur le village; alors, se retournant, il le contempla, les bras croisés. Il pensa à Medina-Saroté, et l'image de la jeune fille était minuscule dans l'éloignement...

Tout à coup, il fit face à la pente de la montagne que le matin avait descendue sous ses yeux. Avec une extrême prudence, il commença l'ascension.



Au coucher du soleil, il ne montait plus : il avait atteint les hauteurs, très loin de la vallée des Aveugles. Ses vêtements pendaient en loques, ses membres étaient ensanglantés et meurtris, mais il se prélassait sur le rocher et un sourire errait sur son visage.

De l'endroit où il était couché, le vallon semblait perdu au fond d'un trou, un mille au moins plus bas. Déjà les brumes et l'ombre l'obscurcissaient, bien que les sommets autour de lui fussent encore embrasés de lumière et de flammes.

Les sommets de la montagne étaient embrasés de lumière et de flammes, et les moindres recoins dans les rochers à portée de sa main étaient baignés d'une limpide beauté ; une veine verte transparaissait sous la roche grise ; des cristaux scintillaient çà et là, des teintes orange revêtaient un lichen exigu, minusculement superbe. Des ténèbres profondes et mystérieuses s'écroulaient dans la gorge : des bleus qui s'assombrissaient jusqu'au pourpre, et des pourpres qui se transformaient en opacités lumineuses. Et, au-dessus de sa tête, s'étendait la libre immensité du ciel.

Il cessa d'admirer ce spectacle et s'allongea, tranquille et souriant, comme si ce bonheur lui eût suffi, de s'être échappé du Pays des Aveugles.

Les lueurs du couchant s'éteignirent. Et ce fut la nuit. Et Nuñez reposait sous les étoiles froides et claires.

H.-G. WELLS

(Traduit de l'anglais par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz.)

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON[1]

— PREMIÈRE SÉRIE —

IX

EN CRIMÉE

Durant le reste de septembre et tout le mois d'octobre, nous courûmes ces plaines et ces montagnes, Russes et Français se faisant, comme nous disions, une véritable chasse à l'homme, sans se faire beaucoup de mal. Quand nous marchions en avant, les Russes prenaient leurs bagages et se retiraient devant nous, sans se presser, en laissant une ligne de tirailleurs pour s'amuser avec une autre ligne de tirailleurs que nous envoyions faire vis-à-vis. Quand nous battions en retraite, ils nous suivaient, toujours à peu près à la même distance, sans précipitation. On avait l'air de s'amuser, je crois même que les balles se mettaient de la partie en se refusant à faire du mal, car on les entendait bien siffler, mais elles ne touchaient jamais personne. Je ne vis qu'un chasseur d'Afrique qui, voulant aller trop près de la ligne russe, eut son cheval tué et dut s'en revenir avec sa selle sur son dos, sans même que les tirailleurs russes, qui pouvaient le cribler de balles, songeassent à tirer dessus.

Un jour cependant, ou plutôt une nuit, nous laissâmes plusieurs hommes sur le terrain ; non des morts, mais des ivre-morts. Nous étions depuis trois jours campés dans la vallée

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1904 et du 1er janvier 1905.

du Belbeck, à portée de canon de l'armée russe, dans une situation, certes, des plus critiques, ayant, disait-on, quarante mille hommes devant nous et des montagnes dans le dos. Il ne nous restait, pour sortir de là, qu'un seul passage qu'un bataillon ou deux pièces de montagne auraient pu défendre. Nous avions cependant présenté, par deux fois, la bataille aux Russes, mais ils se contentaient, comme d'habitude, d'envoyer quelques tirailleurs pour nous distraire.

Un soir, lorsque nous étions déjà couchés, on vint nous dire à voix basse de ramasser vivement nos bagages en silence, de bien attacher les bidons et les gamelles sur le sac, afin qu'ils ne ballottent pas et ne fassent aucun bruit en marchant. Les cantinières avaient aussi envoyé dire dans les compagnies qu'elles avaient des boissons à donner à très bon marché, sinon pour rien : elles avaient été averties d'abandonner tous leurs bagages avec les mulets. On peut penser que les soldats ne se firent pas prier deux fois pour aller chercher de la boisson à bon marché et même pour rien. Malheureusement, si quelques-uns se plaignirent de n'avoir pas eu leur compte, beaucoup en eurent de trop, et, le sommeil perdu aidant, plusieurs restèrent sur le carreau, soit immédiatement, sur place, soit succombant en route. On ne s'occupait guère d'eux; on n'avait pas le temps : les officiers paraissaient n'avoir qu'un souci : c'était de commander le silence.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvions au repos sur les hauteurs, et, de là, nous voyions les Russes dans le camp que nous occupions la veille ; le passage d'où nous venions à peine de sortir était également occupé par eux : ils avaient cru nous prendre tous ; mais ils ne trouvèrent plus que des tonneaux vides et n'eurent comme prisonniers qu'un certain nombre d'ivrognes, endormis dans le camp ou à l'entrée du passage, et une cantinière qui avait voulu, malgré les ordres et malgré le danger, enlever ses bagages et sa boisson.

Nous retournâmes dans la plaine de Baïdar où nous devions prendre nos quartiers d'hiver. Là, d'autres ennemis, plus terribles que les Russes, nous attendaient : le scorbut, la dysenterie, le typhus et le choléra morbus. Nous étions d'autant plus exposés à leurs attaques que nous étions mal vêtus et

encore plus mal nourris. L'effectif des compagnies diminuait toujours, malgré les renforts que nous recevions souvent de France. Déjà mes camarades du 37e avaient presque tous disparu. Un jour, j'entendis le capitaine, qui avait déjà haussé les épaules en me voyant la première fois, dire au sergent-major : « Je n'aurais jamais cru que le petit Déguignet aurait résisté si longtemps ».

Hélas ! j'étais bien près de succomber à mon tour. Depuis trois jours, j'étais atteint de dysenterie. J'avais beau me raidir et chercher à dissimuler mon mal, le lendemain je succombai. On fut obligé de me monter avec beaucoup d'autres sur les mulets à cacolets, qui nous conduisirent à l'ambulance temporaire du Camp du Moulin, à l'endroit même où nous avions campé la première fois en quittant Sébastopol. Plusieurs de mes compagnons d'infortune y moururent presque en arrivant ou dans la nuit.

On nous garda là deux jours, puis on nous conduisit à Kamiech, où l'on nous mit dans une grande baraque : il y avait des lits de camp, des paillasses et des couvertures. Cette baraque avait deux portes, l'une qui conduisait au cimetière, l'autre chez les convalescents. J'en voyais beaucoup sortir par la porte du cimetière, mais très peu par la porte des convalescents. Je comptais moi-même passer bientôt par la première. Cela m'était indifférent : à ce moment-là, j'étais réduit à un tel état que je n'avais plus ni force ni volonté. Je n'avais guère plus de vie que les cadavres que je croyais voir à côté de moi ; on aurait bien pu m'enterrer comme ça ; je n'aurais pas réclamé, comme ce grenadier dont l'histoire courait alors les régiments. Blessé mortellement devant Malakoff, ce pauvre grenadier, que l'on croyait bien mort, fut jeté à la fosse commune ; mais en tombant et en exhalant sans doute son dernier soupir, il fit entendre une plainte ; un soldat en fit part au sergent qui surveillait la corvée et qui était justement de la compagnie de ce grenadier ; le sergent jeta un regard dans la fosse et dit : « Ah ! c'est celui-là ! je le connais ; c'est un réclameur ; allez ! dans le trou comme les autres ! »

Je restai ainsi cinq à six jours entre les deux portes. Le septième jour, si je ne me trompe, j'entendis le médecin dire aux infirmiers : « En voilà encore un de sauvé ; menez-le de

l'autre côté de suite. » J'allais sortir par la bonne porte, ce que je n'aurais jamais espéré. Je ne me sentais pas mieux du tout. Je devais l'être, cependant, puisque le médecin le disait et que l'on me reconduisait parmi les vivants. J'étais sauvé. en effet ; au bout de huit jours, j'étais debout : je croyais que je revenais de l'autre monde. Grâce à un régime sain et réconfortant, au bout d'un mois, j'étais à peu près revenu à mon état normal.

Il se trouvait dans cette baraque un jeune caporal, un ex-séminariste, qui avait préféré la capote à la soutane. Ce jeune homme nous racontait tous les soirs des contes ou des histoires qui nous amusaient et nous égayaient beaucoup. C'était le premier homme que j'entendisse parler ce que je croyais être le vrai français. Nous fûmes bientôt de grands amis. Il était de Rennes ou des environs : nous étions donc un peu compatriotes. Je le félicitai sur son savoir et son talent d'orateur, à quoi il fut sensible et me remercia. Il me demanda si je n'avais pas fait mes classes : « Hélas, cher ami, je suis en train de les faire maintenant, mes classes, sur les champs de bataille ; je les avais commencées dans d'autres champs, en gardant les vaches. Mon savoir littéraire va jusqu'à lire et gribouiller quelques mots illisibles. J'étais venu au régiment dans l'espoir d'apprendre quelque chose, mais je me suis trompé, car je n'en vois guère le moyen. »

Mon nouvel ami possédait quelques vieux journaux français, choses rares là-bas, qu'il recevait de temps en temps de son pays. Il m'en montra un et me fit lire :

— Mais vous lisez à merveille.

— Oui, mon ami, je lis assez bien, comme tous ceux qui, sachant lire une langue européenne quelconque, savent aussi lire le latin ; mais, sur cent, il n'y en a pas un qui comprend ce qu'il lit ; il en est de même pour beaucoup, je crois, et en particulier pour moi à l'égard du français.

Il avait aussi du papier et de l'encre, dont on pouvait se fournir à Kamiech, et, tout de suite, sur son lit, il me fit griffonner quelques mots et trouva que ce n'était pas trop mal, en me disant que l'écriture n'était qu'un simple exercice manuel, un travail mécanique d'une importance secondaire dans l'instruction.

— Moi-même, dit-il, je suis loin d'être un calligraphe; c'est un travail de copistes, de jeunes gens qui ont passé dix ans chez les Frères à faire des bâtons et des jambages, sans avoir appris un mot d'orthographe, d'histoire ni de géographie.

Il me demanda ensuite si j'avais de la mémoire :

— Tant qu'à ça, mon ami, je puis vous le garantir et je pourrais vous en donner des preuves sur-le-champ. J'ai retenu toute la théorie de l'école du soldat, qu'on me rabâchait du reste dix fois par jour, lorsque je faisais mes premiers débuts à Lorient, et je pourrais vous raconter toutes les histoires que vous nous avez racontées ici, si j'avais le talent et l'habitude d'employer les expressions dont vous vous servez si bien.

Il voulut me mettre à l'épreuve et fut très étonné. A dater de ce moment, nous devînmes deux intimes, deux inséparables ; il se faisait un plaisir d'être mon instituteur, et moi plus encore d'être son élève. Ce fut le premier et presque le seul précepteur que j'aie eu de ma vie, hélas ! pour trop peu de temps. C'est lui qui m'a initié à toutes les sciences dans lesquelles j'ai pu, plus tard, seul, avec le temps, avancer un peu.

La première chose que je lui demandai, ce fut de m'apprendre à calculer. Je ne savais pas encore le nom de l'arithmétique. Aussitôt, avec son crayon, il me fit un petit carré de chiffres, la fameuse table de Pythagore, en me disant d'apprendre cela par cœur. Je ne fus pas long à apprendre cette table, ni l'addition et la soustraction ; d'abord, avec les explications et les démonstrations qu'il me faisait, il était impossible, à moins d'être complètement bouché, de ne pas arriver vite à tout comprendre. La multiplication et la division me tinrent plus longtemps. Entre temps, il entreprit de m'apprendre un peu d'histoire, car il en savait, mon jeune ami : c'était un véritable érudit, un puits de science.

Il me dit d'abord que ce qu'on apprenait alors dans les écoles primaires sous le nom d'histoire sainte, n'était qu'une suite de légendes :

— Moi, je vais vous donner de la vraie histoire, constatée et attestée par des empreintes ineffaçables.

Il commença par la Perse, la Grèce, Rome et Carthage, la

chute de tous ces empires et l'envahissement de l'Occident par les barbares d'Orient, puis l'envahissement de la Gaule par une autre espèce de barbares sortis des forêts de la Germanie, qui avaient subjugué et absorbé les Gaulois et donné leur nom à la France.

Il avait beau faire, mon caporal, s'il me donnait de la besogne, je lui en donnais aussi : une histoire racontée le soir, le lendemain je la lui narrais point à point, dans mon jargon, bien entendu, un français de cuisine qui le faisait rire parfois. Je savais les quatre règles ; quant à l'orthographe et à la langue française, elles ne peuvent guère s'apprendre, me disait-il, que par la lecture de bons livres et la fréquentation d'hommes parlant correctement la langue, deux choses difficiles, sinon impossibles, à trouver dans le milieu où je vivais alors et dans lequel j'ai passé toute ma vie. La géographie, il me l'apprit avec un crayon et une feuille de papier ou un vieux journal : le plancher, la couverture du lit, tout nous servait de moyen de démonstration. Le plus difficile ici fut de me prouver que la terre était ronde et de me faire comprendre les latitudes et les longitudes ; le reste alla comme l'histoire : je parle bien entendu d'un ensemble général, d'un canevas d'histoire et de géographie ; nous n'avions pas le temps d'entrer dans les détails.

Il m'expliqua aussi beaucoup de problèmes qui me trottaient dans le cerveau depuis mon enfance, notamment le télégraphe électrique et la vapeur. Il m'expliqua comment et par quelles lois les grands navires se maintiennent sur l'Océan, lorsqu'un simple grain de poussière s'y enfonce, et comment les mêmes lois font monter les ballons dans l'atmosphère. Il me raconta même l'aventure d'Archimède, à propos de la découverte de ces lois. Il m'avait enseigné un peu de géométrie et lorsque j'eus compris, non certes la géométrie, mais à quoi servait la géométrie, il me dit : « C'est incroyable que cette science si vraie, si juste, si nécessaire à l'homme et si facile à comprendre, soit exclue de nos écoles primaires, sous prétexte qu'elle n'est pas à la portée des jeunes intelligences. Mais elle est à la portée de tout le monde, au contraire, et tout le monde en fait. Les maçons, les charrons, les charpentiers, les cultivateurs même font de la géométrie

toute leur vie, et de la géométrie pratique que bien des théoriciens de la Sorbonne ne pourraient faire. »

Le temps passait vite dans ce travail attrayant. Une seule chose autrefois me faisait peur, — s'il m'est permis d'écrire ce mot, — en allant au régiment, c'était l'hôpital ou l'ambulance : j'en avais entendu dire des choses si terribles ! Et voici que le plus heureux moment de ma vie, je le passais dans une ambulance, sur une terre étrangère, à cinq cents lieues de mon pays. Nous étions à la fin de l'année 1855. L'hiver était rude ; le froid était descendu jusqu'à vingt et un degrés au-dessous de zéro. Quoique ça, nous avions, mon camarade et moi, demandé au médecin de retourner à nos régiments ; mais à dire vrai, au fond de nos cœurs, nous éprouvions le désir, sinon le besoin, de rester encore quelque temps en cet heureux état. Nous le sentions d'autant plus que nous n'avions plus rien à faire au régiment. La guerre était censément terminée ; les armées étaient toujours en face les unes des autres, il est vrai, mais à peu près dans la position de deux chiens de faïence. Nous attendions le bon plaisir des diplomates réunis à Paris par notre Empereur pour régler les comptes « des pots cassés », comme nous disions là-bas. Mais, si l'Empereur avait eu intérêt à faire durer le siège de Sébastopol, il avait autant d'intérêt à conserver à Paris le plus longtemps possible tous ces grands diplomates et leur nombreuse suite, pour occuper les Parisiens, afin que les Parisiens ne s'occupassent pas de lui.

A notre demande de sortie, le médecin répondit que nous avions le temps, que nous n'étions pas aussi bien rétablis que nous le pensions, qu'une rechute serait pour nous un coup fatal. Ce médecin connaissait l'intelligence et le savoir de mon camarade et savait à quoi nous passions notre temps ; il pensait que nous faisions autant là, sinon plus, que nos camarades dans la plaine de Baïdar.

Nous allions souvent nous promener, quand le temps n'était pas trop froid. Nous poussions nos promenades jusque chez les Piémontais, dont la plupart parlaient français, cette armée étant composée de Savoyards et de Niçois. Nous avions du plaisir à visiter aussi le camp des Anglais, qui était bien mieux arrangé que le nôtre. Ils étaient mieux habillés et mieux

nourris que nous. Aussi n'avaient-ils pas été atteints comme nous par tant d'horribles maladies, pas même par le spleen ou maladie du pays, l'Anglais étant ou croyant être partout dans son pays, puisque la terre lui appartient : qu'il aille en Amérique, en Australie, en Asie, en Afrique, il est toujours chez lui.

Les régiments campés près de Sébastopol allaient chercher du bois dans les décombres, mais en grandes corvées et accompagnés de soldats en armes ; il était défendu d'aller isolément. Nous voulions cependant faire une visite dans l'intérieur de Sébastopol, ou plutôt dans l'intérieur de l'enceinte qui contenait naguère Sébastopol. Nous partîmes un jour, bien décidés. Nous fîmes un détour pour gagner les tranchées dans lesquelles nous courûmes bien vite, en zigzag, en nous baissant parfois. Nous arrivâmes ainsi sans accident jusque dans l'enceinte de ce qui avait été la ville. Nous errâmes longtemps, ayant un peu l'air de revenants parmi les décombres, pénétrant au rez-de-chaussée de maisons qui n'étaient pas entièrement écroulées. Nous entrâmes dans une petite maison qui n'avait pas eu tant de mal que les autres ; je croyais entrer dans un ménage de mon pays ; rien n'y manquait pour m'en donner l'illusion : chaudrons, pots en terre, poêle à crêpes et ses accessoires, tables et bahuts en chêne, bancs, escabeaux, crémaillère, trépieds ; il y avait même un paquet de crêpes moisies et du pain noir ; tout contribuait à me faire croire que j'étais dans un ménage de pauvres Bretons.

Nous nous assîmes sur les escabeaux, et mon ami se mit à parler :

— Voilà, dit-il, à quoi servent les guerres ! Que nous présente cette ville ? des monceaux de ruines, ce que prirent les Grecs quand ils entrèrent à Troie, après dix ans de siège, ce que prirent les Romains en prenant Carthage : des pierres et de la cendre. Et les cent mille hommes qui dorment d'un sommeil éternel sous ces décombres, tous des jeunes gens comme nous, qui auraient pu rendre de grands services à leur pays, à leurs familles, à l'humanité, et les habitants de cette malheureuse ville obligés de fuir au milieu de la nuit, en abandonnant tous leurs biens, réduits aujourd'hui à la misère, à la mendicité et pleurant plusieurs de leurs enfants ensevelis sous ces ruines,

tout cela pour le plaisir et dans l'intérêt de deux ou trois hommes, que les peuples prient encore les dieux de leur conserver éternellement; mais quand le peuple crie : *ave, imperator*, l'écho du genre humain répète : *ave, dolor*.

Sur ces réflexions philosophiques, nous quittâmes cette pauvre demeure et les ruines pour regagner notre ambulance.

X

CHEZ LES TURCS

Au commencement de janvier 1856, vint un ordre de faire évacuer sur Constantinople tous les convalescents et les malades de Kamiech qui pouvaient supporter la traversée. Malgré que nous ayons tous les deux manifesté le désir de retourner à Baïdar plutôt que d'aller à Constantinople, nous fûmes désignés pour les premiers convois. On nous embarqua sur un transport français, un transport-hôpital qui avait déjà semé une ligne de cadavres entre Kamiech et le Bosphore. C'était à son bord, si je ne me trompe, qu'était mort le maréchal de Saint-Arnaud, par le poison, disait-on.

En débarquant à Constantinople, je fus bien surpris en voyant une ville d'un aspect extérieur si beau répondre si peu dans l'intérieur à cet aspect séduisant. Nous traversâmes la ville : des ruelles étroites, tortueuses, pleines d'ordures, où les chiens se disputaient des morceaux de charogne ; des maisons brûlées et non abandonnées par leurs habitants qui y couchaient parmi les décombres ; des femmes dont la figure était couverte d'un voile épais, mais dont le reste du corps était presque nu. Nous marchâmes deux heures dans ces ruelles infectes pour arriver aux faubourgs, auprès desquels se trouvaient partout des cimetières. Ensuite, nous traversâmes des terres incultes et couvertes de gros chardons, pour gagner les hôpitaux et les ambulances, qui se trouvaient au-dessus de cette jolie ville impériale. Il y avait là, sur le plateau immense, des baraquements à perte de vue, portant tous des noms baroques : Daoud-Pacha, Malplaquet, Ramis-Tchiflik, etc., etc...

Nous fûmes dirigés sur les baraques de Malplaquet, où il y avait déjà un grand nombre de convalescents qui avaient l'air assez bien portant. Là, nous comptions reprendre, mon ami et moi, nos études un instant interrompues par ce changement. Mais, hélas! mon ami fut pris presque en arrivant pour les bureaux de l'intendance. Nous fûmes obligés de nous séparer avec bien des regrets et pour ne plus jamais nous revoir. Obéissant à une recommandation que cet ami me fit alors, je ne puis citer ici son nom, ni son vrai pays. N'importe, ce fut pour moi le premier homme vraiment digne de ce nom; plus tard j'en ai connu encore quatre ou cinq, dont quelques-uns pouvaient l'égaler mais non le surpasser. C'est lui qui m'a communiqué l'étincelle de la pensée et de la réflexion, qui fait de l'homme un être supérieur à tous ses confrères terrestres.

Huit jours après, j'eus, moi aussi, mon petit emploi. On avait demandé parmi nous des volontaires pour aller soigner les malades comme infirmiers auxiliaires. Nous partîmes une vingtaine. On nous envoya à l'ambulance de Ramis-Tchiflik, non loin de Daoud-Pacha. C'était l'ambulance des typhoïdes, où régnait en permanence le plus terrible, le plus dégoûtant des fléaux : presque tous ceux qui en ont été atteints sont sortis par la porte de l'amphithéâtre ; ceux qui ont survécu ont perdu l'intelligence ou l'usage de quelque membre. En arrivant, un sergent infirmier demanda s'il n'y avait pas de comptable parmi nous; comme personne ne répondait, il vint brusquement vers moi qui, le plus petit, me trouvais le dernier comme d'habitude :

— Vous savez lire, vous, j'en suis sûr.

— Oui, sergent, je sais lire, mais pas beaucoup écrire.

— Ça ne fait rien ; allez là-bas trouver le vaguemestre ; celui-là vous apprendra.

Je croyais qu'il se moquait de moi d'abord; mais, en montrant la baraque du doigt, il me dit :

— Dépêchez-vous.

Je fus bien obligé d'obéir. Ce vaguemestre était un simple sergent qui me demanda aussi si je savais lire et écrire :

— Oui, sergent, je lis assez bien, mais j'écris très mal.

— Ça suffit. Il s'agit seulement de m'aider à distribuer les

lettres ; nous avons par ici une grande quantité de lettres dont les destinataires sont morts depuis longtemps sans doute, mais qu'on fait toujours circuler d'ambulance en ambulance, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à l'ambulance où l'on est certain que ces destinataires sont morts. On passe dans les baraques avec ces lettres en criant les noms, et celles dont on n'a pas trouvé les destinataires, on écrit au dos : *Inconnu à Ramis-Tchiflik.*

La besogne n'était pas au-dessus de mes forces. Ce n'était pourtant pas une sinécure ; il fallait courir beaucoup, s'égosiller du matin au soir, et passer souvent une bonne partie de la nuit à écrire les mots : *inconnu à Ramis-Tchiflik*, sur des enveloppes qui étaient déjà couvertes de toutes sortes d'écritures illisibles. Nous étions bien nourris dans cette ambulance. On envoyait là les nourritures les plus fines, des viandes choisies, du poisson, des œufs, des biscuits, des vins fins de toute provenance, pour des malades qui n'en avaient plus besoin ; nous en profitions. Les médecins nous recommandaient de boire du rhum : c'était, d'après eux, le meilleur moyen de se prémunir contre le terrible mal. Quoique peu habitué jusque-là aux liqueurs fortes, je ne me faisais pas trop prier pour en boire...

Un jour, j'allai porter une lettre à l'employé de l'amphithéâtre, celui qui était chargé « d'encaisser » les morts, car on les mettait dans des espèces de cercueils. Je trouvai mon homme assis sur un cercueil, les manches retroussées jusqu'aux épaules, un marteau et une bouteille de rhum à côté de lui ; il venait d'enclouer son quinzième cadavre, et il y en avait encore une dizaine devant lui, allongés tout nus sur la dalle. C'était là le produit de la nuit précédente, car c'était presque toujours dans la nuit que ces malheureux s'éteignaient. Il me fallut goûter son rhum, puis il me fit voir comment il s'y prenait pour expédier « ses cadavres » : il les attrapait par un bras et par une jambe, comme font les bouchers pour examiner les veaux ; il les jetait dans la boîte et, avec ses mains et souvent avec son pied, il appuyait dessus pour les bien faire entrer ; puis une planche par-dessus et quatre pointes ; en deux minutes, c'était fait.

J'avais vu, avant de quitter Lyon, des gravures ou des images représentant des sœurs blanches pansant des blessés

devant Sébastopol; il est probable qu'il y en a eu; mais, j'avoue, pour ma part, n'en avoir vu aucune pendant mon séjour en Crimée. C'est à Ramis-Tchiflik que j'ai vu les premières. Elles étaient deux, bien jeunes encore, à mon avis, pour exercer un pareil métier; elles voyaient et entendaient des choses qui auraient fait fuir bien d'autres filles et même des femmes; mais elles avaient dû être initiées dans leur école particulière à toutes ces choses, car elles n'en rougissaient guère et parlaient très librement avec les infirmiers, comme avec les médecins. C'étaient, comme moi, deux volontaires, deux braves filles, le cœur sur la main; elles étaient aussi bonnes que jolies. J'ai connu plus tard bien des sœurs blanches et même des noires: je n'en ai jamais vu d'aussi bonnes que ces deux charmantes filles. J'ai du reste remarqué que les plus belles d'entre elles étaient aussi les meilleures.

Je ne trouvais pas le temps long dans cette ambulance; je n'étais plus soldat, j'étais un vrai facteur de la poste. Cependant les arrivages de lettres avaient beaucoup diminué. On avait fini par mettre au rebut toutes les lettres aux noms inconnus et raturés. Il y avait là, cependant, des centaines et des milliers de francs égarés, car toutes ces lettres renfermaient des mandats...

Le temps avait marché très vite pour moi; nous étions déjà arrivés à la fin de mars sans que je m'en sois aperçu. La paix n'était pas encore signée. Mon régiment était toujours à Baïdar, faisant de la culture et du jardinage. Les diplomates ne s'ennuyaient pas à Paris. On continuait d'envoyer des troupes en Crimée; c'était sans doute pour qu'on vît quelques soldats rentrer en France après la conclusion de la paix, afin qu'on ne pût pas dire que tous avaient été enfouis sous les ruines de Sébastopol. Nous voyions quelquefois, par hasard, quelques journaux français, impérialistes bien entendu: tous les autres avaient été supprimés. Ces journaux ne tarissaient pas d'éloges sur l'armée d'Orient, sur sa bravoure, sa bonne tenue et sa franche gaieté gauloise, disant qu'elle était du reste bien nourrie, bien couchée et bien habillée; enfin rien ne lui manquait que la misère. Ces journaux voulaient sans doute parler de l'armée anglaise.

J'avais rencontré un nouveau camarade, qui n'était certes pas un savant ni un philosophe comme mon instituteur de Kamiech, mais un bon garçon, dans le sens que les soldats attachent à ce mot. Il savait, comme moi, un peu lire et écrire ; à ce titre, on avait fait de lui un élève-pharmacien, comme on avait fait de moi un petit vaguemestre.

Nous allions quelquefois, et sur la fin même très souvent, le soir, notre journée terminée, chez un marchand arménien qui était venu s'établir auprès de Daoud-Pacha, pour vendre aux soldats aussi bien qu'aux Turcs tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Chez lui, on pouvait boire, manger, se vêtir à sa fantaisie, acheter toutes sortes de bimbeloterie et de souvenirs de Sébastopol ou de Constantinople. Il faisait le change des monnaies ; à nous, il donnait facilement vingt-deux, vingt-trois et jusqu'à vingt-cinq francs de monnaie pour une pièce de vingt francs française, mais tout ça en une espèce de mitraille de toutes formes, de toutes valeurs et de toutes nationalités, qui ne pouvait servir qu'à Constantinople. Nous étions devenus, mon pharmacien et moi, deux amis intimes de ce riche Arménien, qui avait sa demeure principale à Jérusalem : il n'était venu à Constantinople, comme bien d'autres, que dans l'espoir de ramasser quelques pièces de vingt francs à la suite des armées.

Notre Arménien avait encaissé beaucoup de piastres et se préparait à retourner à Jérusalem ; il avait cédé son fonds à un Grec. Un jour, il nous dit :

— Eh bien, mes amis, vous savez que la paix est signée, tout est terminé maintenant ; j'ai cédé mon fonds à un ami et retourne chez moi ; si vous voulez faire une excursion à Jérusalem, qui n'est pas loin d'ici, je m'offre à payer votre voyage et à vous héberger pendant le séjour. Il vous faut pour cela une permission de huit jours, que vous n'obtiendriez pas facilement par vous-mêmes, mais que vous obtiendrez sûrement par mon intermédiaire. Je connais intimement tous vos officiers. Je m'engage, vis-à-vis d'eux, à répondre de vous pendant toute la durée de votre permission, et je vous fournirai les effets civils nécessaires pour le voyage, car en soldats vous ne pourriez pas venir.

J'ai reçu dans ma vie quelques autres propositions, mais aucune ne m'a causé tant de plaisir et de surprise à la fois.

Comment! aller voir Jérusalem, cette cité si célèbre où se sont accomplis les mystères qui dirigent et gouvernent le monde depuis tant de siècles; voir le tombeau de l'Homme-Dieu, le Jardin des Oliviers, la Voie douloureuse, le Calvaire! Voir tout ça pour rien, lorsque de malheureux Russes travaillent pendant vingt ans à ramasser des économies pour faire ce pèlerinage sans lequel ils croient ne pouvoir aller au ciel!

Nous nous empressâmes d'accepter une proposition si agréable, si inattendue. L'Arménien nous donna deux mots pour l'officier qui commandait notre détachement, car le temps pressait; il allait partir bientôt. Nous n'avions plus qu'une crainte : c'est que le commandant ne pût pas, malgré les recommandations de l'Arménien, nous accorder cette permission. Nous allâmes tout droit chez lui. Après avoir lu la lettre, il réfléchit un instant, puis nous regarda tous deux; il nous dit enfin :

— Je puis vous accorder cette permission, car j'ai confiance en vous et en notre ami. Je viens d'apprendre officiellement que la paix est signée et, en même temps, que nous devons rester ici les derniers pour ramasser les débris, c'est-à-dire encore au moins deux mois. Le terrible typhus a enfin presque terminé ses ravages. Nous n'avons presque plus de malades à l'ambulance; par conséquent, vous pouvez dire à l'Arménien de vous emmener avec lui où il voudra, pourvu qu'il ne vous perde pas.

Trois jours après, nous étions sur un petit vapeur qui filait comme le vent dans les Dardanelles. Le temps était magnifique, et la mer unie comme une glace. Le pont était encombré de monde, de caisses, de malles et de paquets; on y parlait toutes les langues. Deux ou trois fois, on nous avait adressé la parole, je ne sais trop en quelle langue; mais comme nous secouions la tête chaque fois, on nous laissa tranquilles. On nous prenait pour deux Anglais. Justement, nous étions blonds tous les deux, avec l'air sérieux que nous nous donnions dans notre habillement de gentleman et, grâce à notre silence, nous pouvions donner l'illusion de deux enfants de la blonde Albion. Nous ne pouvions parler qu'à notre Arménien qui savait à peu près toutes les langues qui se parlent à Jérusalem. Nous passâmes quatre jours et trois nuits en mer. Heureusement,

notre commandant nous avait donné dix jours au lieu de huit; il avait calculé le temps qu'il fallait pour ce voyage : juste huit jours, quatre pour aller et quatre pour revenir. Avec huit jours de permission, nous n'aurions pu nous arrêter nulle part.

Nous débarquâmes à Jaffa, où l'on trouvait toutes sortes de moyens de transport pour aller à Jérusalem, des chameaux, des mulets, des ânes, des chevaux et des voitures dont on pouvait attacher les chevaux des deux bouts.

Avant de partir pour Jérusalem, j'éprouve le besoin de faire ici une observation. Je ne cite pas et ne puis guère citer ici de noms propres ni de dates exactes. Nous avons, on le sait, dans nos cerveaux humains, plusieurs sortes de mémoires : il y en a qui gardent presque tout, d'autres presque rien ; il y en a qui retiennent les légendes, les contes ; d'autres retiennent mieux l'histoire ; d'autres des noms, des dates, des chiffres. Moi, si j'ai eu la mémoire pour retenir les histoires, les mythologies et certaines notions scientifiques, elle a été absolument rebelle à retenir les noms propres et les dates ; aussi, il m'arrive très souvent d'être embarrassé de mettre l'orthographe d'un nom quelconque, après l'avoir écrit plus de cent fois. Je me vois donc obligé d'omettre certains noms propres, de peur de me tromper de nom, de lieu et de date, ne possédant aucun document pour m'éclairer[1]. Je sais bien, cependant, que nous sommes ici au commencement d'avril 1856.

XI

JÉRUSALEM

Moins d'une demi-heure après le débarquement à Jaffa, nous trottions sur la route de Jérusalem, cahotés dans cette voiture d'un genre tout particulier. De route, je ne sais pas s'il y en avait : je n'en voyais guère ; nous étions du reste aveuglés par la poussière et les rayons du soleil. J'entrevoyais cependant

1. Notre auteur, en effet, écrit constamment *Beyrouth* pour *Jaffa*.

des champs et dès jardins bien cultivés, des arbres dont le nom nous était inconnu ; l'Arménien nous donna le nom des espèces qui étaient les plus nombreuses : c'étaient des oliviers et des cactus géants. Les oliviers me rappelaient certains joncs verts de mon pays.

Nous pouvions aller à Jérusalem d'une seule traite; mais notre Arménien préféra passer la nuit dans une espèce de bourgade appelée Ramleh, chez un ami qu'il connaissait pour un excellent hospitalier. Il y avait là un grand couvent de moines franciscains, qui logeaient les pèlerins et même les touristes, moyennant finances, bien entendu. J'aurais bien voulu aller voir ce couvent et ces moines, parmi lesquels il y avait, disait notre hôte, beaucoup de Français; mais nous étions trop fatigués, dix fois plus que si nous avions fait la route à pied et sac au dos. Nous fûmes du reste fort bien reçus chez l'ami de notre ami, qui était un musulman : on sait que la première vertu des enfants du Prophète, c'est l'hospitalité.

Nous couchâmes par terre sur des nattes, avec des couvertures blanches pour nous envelopper. Le lendemain, nous nous mîmes en route de très bonne heure, avant tous les autres voyageurs, pour avoir moins de poussière. A quelque distance de Ramleh, le pays avait complètement changé, on ne voyait plus de champs cultivés, plus de jardins, plus d'arbres, ni même aucune espèce de verdure; de tous côtés, des montagnes brûlées. Le ciel avait aussi à peu près la même couleur que la terre. Cela ressemblait bien au pays du prophète : l'abomination de la désolation.

Nous étions dans la Judée, le pays de Juda, la plus grande des douze tribus d'Israël, puisque c'est d'elle que le Sauveur du monde est sorti. Nous marchions très vite, ce jour-là, afin d'échapper aux cavaliers qui nous avaient fait trop de poussière la veille. Bientôt nous poussâmes, mon camarade et moi, spontanément, un petit cri de : « Ah! Ah ! voilà Jérusalem ! » En effet, du haut d'une colline, on apercevait presque toute la ville, ses maisons blanches, ses dômes, ses clochers, ses minarets. Notre ami nous montra l'endroit où tous les pèlerins s'arrêtaient pour embrasser la terre et chanter en chœur le Cantique des cantiques. Nous n'étions pas des pèlerins, nous avions l'air de deux jeunes touristes ou peut-être

de deux commis-voyageurs. Nous n'embrassâmes donc pas la terre et ne chantâmes point de cantique.

En entrant en ville, on voyait des cabarets ou des hôtels avec des enseignes en toutes langues. Notre hôte avait sa demeure vers le centre de la ville ; il tenait un grand bazar universel où les pèlerins pouvaient se procurer tous les articles dits de Jérusalem. Nous fûmes reçus comme les enfants de la maison. Il avait deux fils, deux jeunes gars de quinze à dix-sept ans qui parlaient le français mieux que nous, et bien d'autres langues encore, car, à Jérusalem, les jeunes gens apprennent toutes les langues à la fois. Nous étions arrivés juste les jours des fêtes de Pâques des Russes ou des Orthodoxes, qui ne se célèbrent pas le même jour que les Pâques catholiques et fort heureusement, car il n'y aurait pas de place pour tout le monde et on se mangerait entre orthodoxes et hétérodoxes ; on s'étranglerait au Saint-Sépulcre comme en 1833, où trois cents personnes y périrent étouffées.

Nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller parcourir la ville, qui ne me parut pas bien grande. Il n'y avait alors, au dire de notre conducteur, qu'environ quinze mille habitants. Jérusalem ressemble à toutes les villes mahométanes, avec cette différence qu'ici il y a de grands couvents, ou plutôt des hôtelleries russes et françaises, et des églises qui ont des clochers, choses inconnues aux mahométans.

Un des fils du négociant vint nous montrer ce que nous désirions voir tout d'abord. Moi, j'avais toujours dans la mémoire le souvenir des principales scènes de la Passion et les noms des lieux où elles s'étaient passées : la Montagne des Oliviers, la Grotte de Gethsémani, la Maison d'Anne, celle de Caïphe, celle de Pilate et la place du Golgotha, où eut lieu le dénouement du drame messianique. Notre jeune guide, sachant que nous n'étions pas deux vrais pèlerins, nous fit voir les choses telles qu'elles étaient, et non telles que les pèlerins veulent les voir. Il sourit quand nous lui demandâmes où étaient ces maisons de Caïphe, d'Anne, de Pilate ; il nous dit qu'on faisait bien voir aux pèlerins des maisons comme étant celles de Caïphe, d'Anne, de Pilate et bien d'autres encore.

— Du moins, lui-dis-je, si les maisons n'existent plus.

les montagnes dont il est si souvent question dans les Évangiles doivent être toujours les mêmes.

— Oh ! oui, dit-il, justement je vais vous faire voir la plus intéressante de toutes, la montagne des Oliviers, qui est la première chose que les pèlerins demandent à voir.

En effet, nous arrivâmes, après avoir traversé le Cédron, sur cette fameuse montagne où Jésus et ses compagnons allaient passer la nuit, lui qui n'avait pas « une pierre où reposer sa tête ». Je croyais que j'allais voir là une forêt d'oliviers au milieu de rochers, de trous, de grottes et d'autres arbres et arbustes sauvages. Quelle désillusion ! Je vis un jardin avec des légumes et des fleurs, puis un énorme bâtiment qui était le couvent et l'hôtellerie des moines franciscains, où sont logés de nombreux pèlerins, moyennant finances bien entendu. Car, à Jérusalem, il n'y a rien pour rien : tout s'y vend, et très cher. On y vend des cailloux, des morceaux de bois et de vieux chiffons. Mais ce qui se vendait le plus couramment, en ce temps-là, c'était des mouchoirs avec des gravures représentant les diverses scènes de la Passion, le Saint-Sépulcre, la Sainte Face ou diverses vues de Jérusalem. Les malins négociants juifs, grecs, turcs, arméniens et autres. qui ne vivent là que par les pèlerins, savent bien inventer des articles nouveaux tous les ans.

Il y a bien dans ce jardin potager quelques vieux oliviers. que l'on montre aux fidèles en leur affirmant que ce sont toujours les oliviers sous lesquels Jésus et ses compagnons se sont reposés. Il y a là aussi une espèce de grotte, de laquelle il n'est question dans aucun évangile et qu'on montre cependant aux pèlerins comme étant l'endroit où Jésus alla, le soir de son arrestation, prier à part et où, selon l'évangile de Luc, il tomba en agonie et « où il lui vint une sueur comme des grumeaux de sang qui coulait jusqu'à terre ». Je vis là, en effet, des taches rouges; mais, ayant déjà perdu une partie de mes croyances, et ayant été prévenu par mon jeune caporal de Crimée et par l'Arménien lui-même de toutes sortes de mystifications dont étaient dupes les pèlerins, je ne vis dans ces taches rouges que du vermillon versé là, il n'y avait pas longtemps.

Un des moines propriétaires de ce jardin avait l'air de

compter les visiteurs qui étaient assez nombreux ce jour-là, car les Russes venaient d'arriver en masse pour les fêtes de Pâques, et le premier soin de ces pauvres moujiks, à Jérusalem, est d'aller embrasser en pleurant ces taches de vermillon. Le moine offrait des cailloux à ceux qui voulaient en prendre. J'en aurais bien pris un, mais comme à Jérusalem il n'y a rien pour rien, je laissai ce caillou provenant de la fameuse grotte, laquelle, au dire de notre guide, fournit annuellement plus de cailloux qu'elle n'en contenait au premier jour de l'exploitation. Les cailloux que l'on vendait aux pèlerins provenaient du torrent du Cédron qui, pendant les fortes pluies, en amène de grandes quantités.

Du haut de cette montagne, Jérusalem me paraissait comme l'une de ces villes blanches que j'avais vues de chaque côté des Dardanelles et de la mer de Marmara. Deux monuments seulement dominaient les autres, le Saint-Sépulcre et le grand temple ou mosquée d'Omar. Celle-ci se trouve sur le mont Sion, où était autrefois le fameux temple de Salomon. En descendant, notre guide nous montra la route de Béthanie par laquelle, d'après les évangélistes, le fils de David fit son entrée triomphale dans la cité.

En retournant en ville, notre jeune guide nous fit passer devant un grand nombre de bazars, tous tenus par des Juifs, des Grecs ou des Arméniens. C'était ce que je voyais de plus beau dans cette ville où tout n'est que bazar. Le trafic des objets saints se pratique partout dans les rues, sur les places, dans les petites comme dans les grandes, dans les couvents aussi bien que dans le Saint-Sépulcre : on ne vit que de cela à Jérusalem. Le bazar de notre hôte était un des plus beaux : rien n'y manquait, depuis les objets les plus luxueux des Orientaux jusqu'aux plus petits riens vendus cependant très cher aux pèlerins. Je fus un peu étonné, après avoir vu cet Arménien à Constantinople dans un grand bazar où il avait, nous disait-il, ramassé pas mal de piastres, de le voir maintenant à Jérusalem à la tête d'un autre bazar plus grand et plus beau encore. En ce temps-là, je ne connaissais pas les Arméniens, pas plus que je ne connaissais les Juifs ni les Grecs. Depuis, j'ai lu plusieurs récits sur ces Arméniens, et, dans tous, j'ai vu qu'ils étaient fort malins.

C'est chez mon Arménien, ce soir-là, que j'ai fait le premier grand repas de ma vie, à l'âge de vingt et un ans et demi : pour moi, on avait servi neuf fois de trop, car nous avions, je crois, dix sortes de choses, et moi, je n'avais jamais mangé qu'un plat, deux au plus, et de bien médiocres choses, tandis que là il n'y avait que des mets de luxe. Puis, nous fûmes logés, mon camarade et moi, dans la même chambre, mais chacun son lit. Quelle chambre ! et quels lits ! Ah ! *ma doué béniguet !* C'était simplement une de ces chambres dont il est question dans les *Mille et une Nuits*. Mon camarade, qui avait été élevé dans un meilleur milieu que moi, ne trouvait rien trop grand, trop bon ni trop beau ; il disait toujours que c'était très chic, et rien de plus.

Quant à moi, si j'avais osé, j'aurais demandé la permission d'aller me coucher sur la terrasse de la maison avec une simple couverture. Je me mis donc dans ce lit de pacha ou de fée, mais je ne dormis guère. J'avais l'esprit trop préoccupé. La seule pensée que j'étais à Jérusalem suffisait pour me bouleverser, d'autant plus que je ne voyais rien à Jérusalem de tout ce qu'on m'en avait raconté autrefois et de ce que j'avais lu dans mon petit livre breton. J'ai déjà dit, je crois, que grâce à un accident qui m'arriva au moulin du Poul, en Ergué-Gabéric, vers l'âge de cinq ans, mon crâne ne s'était pas complètement fermé ; une sorte d'ouverture très sensible m'est toujours restée dans la tempe gauche, par laquelle de nouvelles idées ont pu pénétrer en chassant peu à peu les premières qu'on y avait logées. J'ai vu dans l'histoire qu'un de nos papes, Clément VI, eut le même accident, et, par cette raison, il eut, dit-on, un esprit extraordinaire. Je suis certain que ça n'a été que grâce à cet accident que j'ai pu commencer, à l'âge où tous les autres crânes se ferment pour toujours, à avoir de nouvelles idées et à me rendre compte de toutes les choses de ce monde.

A Jérusalem, où tant de gens trouvent les sources de toutes vérités, mon esprit avait beau évoquer les souvenirs du pays breton si croyant, les souvenirs de ma mère qui m'avait si souvent raconté et chanté même tous les récits qu'elle savait sur Jérusalem, et toutes les scènes de la Passion que j'avais lues moi-même dans mon livre breton ; j'avais beau évoquer

les souvenirs de mes premières communions, des prêtres qui m'avaient dit tant de choses sur cette Jérusalem : rien n'y faisait; mon esprit venait de se mettre en révolte ouverte. Ah! quelle triste nuit j'ai passée là dans la plus belle chambre et dans le plus beau lit que j'aie vus de ma vie, et dans cette Jérusalem où des centaines de pèlerins passaient cette même nuit en chants de joie et d'allégresse, dans cette Jérusalem terrestre qui est pour les moujiks orthodoxes à mi-chemin de la Jérusalem céleste. Cependant, à chaque réflexion et à chaque rêve, je me promettais bien de relire, avec attention et dès que je le pourrais, tous les livres de la Bible et des Évangiles.

Enfin le jour vint. Je me dépêchai de sortir de ce lit beaucoup trop moelleux pour un paysan breton qui n'avait jamais couché que sur la paille ou sur la terre nue. Mon camarade avait dormi toute la nuit comme un bienheureux, sans rêve ni réflexion; son crâne, à lui, était fermé depuis longtemps. Il passait à Jérusalem comme les soldats de ce temps-là passaient dans les plus belles villes du monde, sans faire plus d'attention que dans le plus simple village. Une seule chose préoccupait ces vieux soldats de métier, dans les grandes comme dans les petites villes : c'était le prix du vin. Mon camarade, qui était beaucoup plus vieux que moi, était déjà près d'arriver à cet état où l'on vous appelait *vieux soldat*, *vieille gouape*, *vieux maboule*, *vieux zig*, *vieux soiffeur*, *tireur de plans*, etc. Tous bons soldats à la guerre, mais bons aussi à opérer des razzias. La première chose qu'il me dit en se levant fut :

— Mon pauvre vieux! je ne peux plus cracher! Oh! quelle soif!

Aussi il me pressa de descendre, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de trouver quelque chose pour mouiller son gosier.

Tout le monde était déjà debout dans cet immense bazar, et au travail, car on prévoyait de la presse par suite de l'arrivée de nombreux pèlerins. Le maître, tout occupé qu'il était, vint cependant nous toucher la main, à la manière orientale, en nous récitant le chapelet de compliments en usage. Puis il nous fit entrer dans la salle à manger, nous disant de boire et de manger de tout ce qui nous ferait plaisir, de faire comme

si nous étions chez nous; ensuite nous pourrions aller nous promener où nous voudrions, puisque maintenant nous connaissions à peu près la ville, et nous reviendrions quand nous aurions besoin de boire ou de manger. Puis il s'en alla à ses affaires. On peut croire que mon camarade commença d'abord par se mouiller le gosier d'un grand verre de vin.

Après avoir déjeuné, nous allâmes nous promener du côté du Saint-Sépulcre, lequel ne désemplissait en ce moment, ni jour ni nuit. Par les rues, il y avait déjà des pèlerins cherchant la maison dans laquelle Jésus avait été condamné à mort, pour suivre de là la Voie Douloureuse jusqu'au Calvaire, qui n'est autre que le Saint-Sépulcre. Ces pèlerins s'arrêtaient à chaque instant pour prier, pleurer en embrassant la terre et le coin des maisons, aux endroits où Jésus, dit-on, avait succombé sous son fardeau, quoique tous les évangélistes racontent qu'un paysan de Cyrène fut requis pour porter sa croix. A tous ces embrassements, nous étions habitués depuis longtemps. Nous en avions assez vu à Constantinople. Les mahométans font cela trois fois par jour : au soleil levant, à midi et au soleil couchant, n'importe où ils se trouvent, ils embrassent la terre plusieurs fois en marmottant des prières. Et tout cela est obligatoire pour les civils comme pour les soldats : c'est la loi. Pour les Turcs, le Koran renferme toutes les lois civiles et militaires.

Nous arrivâmes devant la grande église du Saint-Sépulcre, dans laquelle je voyais entrer de longues files de moujiks se traînant, comme j'avais vu autrefois les pèlerins bretons se traîner dans la chapelle de Kerdevot. A l'entrée, sous le grand porche, il y avait une garde turque : des soldats de garde dans une église ! et des soldats mahométans dans une église chrétienne ! Mais on nous avait déjà dit pourquoi cette garde était là. C'est qu'il y a, dans ce grand temple, une vingtaine d'autels où vingt prêtres chrétiens célèbrent le culte de vingt manières différentes, en se traitant d'hérétiques les uns les autres, à tel point que les soldats mahométans sont souvent obligés d'intervenir pour mettre à l'ordre ces prêtres chrétiens.

Si nous eussions été en tenue militaire, ces soldats turcs nous auraient sans doute serré amicalement la main, surtout

quand ils auraient su que nous avions assisté à la prise de Sébastopol. Car nous venions de rendre à leur pays et à leur Sultan le plus grand service qu'il soit possible de rendre à un peuple. Nous venions de sauver le Sultan et ses mahométans, au détriment de la France et de toute la chrétienté. Cette guerre n'avait, de la part des Russes, d'autre but que de prendre Constantinople et Jérusalem, afin de mettre le tombeau du Christ sous la garde de soldats chrétiens. Les Russes avaient essayé à plusieurs reprises d'arranger les choses à l'amiable, en demandant à la Turquie le droit de mettre une armée à Jérusalem, simplement pour garder le Saint-Sépulcre; mais naturellement les Turcs ne pouvaient consentir à une nation étrangère de mettre une armée dans une de leurs principales villes. Les chrétiens de Jérusalem, c'est-à-dire les orthodoxes grecs et russes qui sont les plus nombreux, voyant que les choses ne pouvaient s'arranger à l'amiable, comptèrent sur la guerre pour les arranger. Pour faire éclater cette guerre au plus vite, ils avaient enlevé, une nuit, la belle coupole d'or du Saint-Sépulcre et attribué cet enlèvement, ce vol et ce sacrilège, aux enfants du Prophète. Ce fut assez pour mettre le feu aux poudres. Or, certainement, le prophète Mahomet aurait été battu cette fois, si les chrétiens d'Occident ne fussent allés à son secours en écrasant les chrétiens d'Orient, et si la mère de Jésus n'avait elle-même prêté son concours aux chrétiens schismatiques et aux mahométans contre les orthodoxes.

Mon camarade ne voulait pas entrer dans l'église du Saint-Sépulcre, disant : « Qu'est-ce que nous f... là ? On nous a assez raconté ce qu'il y a là dedans! » J'eus mille peines à l'entraîner. Il n'était pas facile de pénétrer au milieu de ces croyants, qui ne voyaient rien ni personne. Nous eûmes bien de la peine à gagner, en nous serrant le long du mur, un petit autel où il n'y avait personne en ce moment; les moujiks ne voulaient pas s'écarter de la Voie Douloureuse, qu'ils suivaient jusqu'au trou de la Croix, dans lequel ils plongeaient leur tête en baisant les bords; ensuite ils allaient embrasser une table de marbre placée près du Tombeau et sur laquelle, selon l'Évangile de Jean, fut embaumé le corps de Jésus, par deux riches sénateurs, Joseph d'Arimathie et Nicodème. Le Tom-

beau, sur lequel il y a un ange, était également l'objet de leurs embrassements multiples.

Mon camarade ne voulut pas aller plus loin. De là, du reste, nous voyions la plus grande partie du temple, le grand autel, qui appartient au culte grec ou orthodoxe, une dizaine d'autres autels, tous affectés à des cultes différents. Mais ce que nous regardions surtout, c'était le Tombeau, sorte de grande guérite, percée tout autour de petits trous ou gui-dans laquelle le patriarche orthodoxe fait descendre tous les ans le feu sacré du haut des cieux, dans la nuit du samedi saint. Je regardais aussi beaucoup le Christ, sa Mère et saint Jean, parce que ceux-là ressemblaient parfaitement à ceux que j'avais si souvent vus dans l'église d'Ergué-Gabéric, où ils doivent être encore. Mais mon camarade, qui ne regardait rien que les moujiks, me dit : « F... le camp ; il n'y a rien ici pour nous. »

Nous sortîmes comme nous étions entrés. Mon camarade commençait à avoir soif, et, quoique nous eussions une table et, pour ainsi dire, une cave à notre disposition, nous voulions voir ce qu'il y avait dans les auberges de Jérusalem, sur lesquelles on voyait des enseignes en toutes langues. Il ne faisait pas bon rester dans les rues, il y faisait très chaud, et on ne pouvait faire un pas sans être arrêté par des bandes de gamins qui voulaient nous forcer à leur acheter des cailloux, des morceaux de chiffons, des chapelets, des images, des scapulaires, etc. Nous entrâmes donc dans une auberge, ou plutôt un hôtel, où l'on servait à boire et à manger. Cela était écrit sur la maison, en toutes langues. Le camarade demanda un litre de vin de Jéricho, parce qu'il avait vu cela écrit sur la porte et aussi sur des bouteilles. Nous bûmes ce vin de Jéricho qui était peut-être de Bordeaux ; n'importe, il était bon.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(A suivre.)

LE JARDIN DE LA MORT[1]

III

LES GRENOUILLES DE BOU-SAADA

Nous pénétrâmes dans Bou-Saâda par une avenue plantée de petits arbres épineux, à la verdure malade et poussiéreuse. L'alignement des arbres et des maisons révèle tout de suite la présence du Génie militaire. Ce pays sauvage a reçu l'empreinte de l'administration. Les bâtisses très basses, percées de rares ouvertures, aux murs blanchis à la chaux, renvoient des reflets tellement intenses qu'il faut fermer les yeux. La route elle-même est incandescente. On marche en aveugles dans cet enfer de blancheurs. Le silence et la solitude sont aussi complets qu'aux bords de l'oued. Cependant, deux enfants accroupis sur le seuil d'une écurie se lèvent paresseusement à notre approche. Ils interpellent El-Haoussine, lui demandent qui je suis. El-Haoussine, les repoussant du geste, répond négligemment :

— C'est un kodja ![2]

Sans doute, ce titre de « kodja » n'a aucun lustre pour eux, car ils me dévisagent à peine et ils vont se rasseoir à la même place, sans même me demander l'aumône : ce qui me paraît le comble du mépris.

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

2. *Kodja* : Écrivain.

A mesure que nous avançons vers le centre, l'animation grandit. Le fusil en bandoulière, un cavalier passe, légèrement courbé sur le pommeau de la selle. Des silhouettes de femmes se faufilent dans les ruelles voûtées. Sur la place du marché, c'est une foule moutonnante, une mêlée de burnous et de chéchias.

La place, irrégulièrement découpée, est bordée de masures arabes et de maisons européennes à un seul étage et formant arcades. A l'extrémité, des plantations d'arbres escaladent une rampe assez forte, par où l'on accède à la citadelle. Des allées correctement tracées s'enfoncent sous la verdure; de distance en distance, s'échelonnent les colonnes de fonte des réverbères; il y a même des bancs pour les promeneurs, — et tout cela est si parfaitement aligné, si propre, si bien entretenu qu'on se croirait aux abords d'un square, dans une petite garnison de France.

Le cercle militaire, dont le jardin s'ouvre sur la route, contribue encore à l'illusion. En dolman de coutil blanc où tranchent les ors des galons mobiles, les officiers prennent le café sur les petites tables de fer, à l'ombre des tonnelles. Des raquettes de tennis sont déposées à l'angle des tables. On déplie les journaux qui viennent d'arriver, on feuillette *l'Illustration*. Les jeunes causent et rient bruyamment, les vieux sont plongés dans la manille méridienne, tandis que le sergent de semaine arrêté à la distance convenable, les pieds en équerre, se tient très raide, avec le cahier du rapport sous le bras.

Ce petit coin de vie civilisée, ces silhouettes familières, ce rappel des habitudes françaises, tout cela s'empare si bien de moi que j'en oublie les spectacles désertiques et les images violentes qui tout à l'heure s'imposaient à mon attention excédée. Lorsque je descends devant l'*Hôtel du Sahara*, — la modeste auberge où je dois gîter, — j'éprouve un tel contentement que cette gargote me paraît presque somptueuse, et que je goûte toute la satisfaction du *home* retrouvé.

Je stationne un instant dans la salle du débit, où sont attablés des sous-officiers, un bourrelier, un maréchal ferrant et un entrepreneur de roulage : personnages vraiment symboliques en pays colonial et qu'on est presque toujours sûr de rencontrer dans les estaminets et les caravansérails du Sud-

Algérien! A côté des soldats qui défendent le pays conquis, les convoyeurs qui le ravitaillent et les artisans qui fabriquent les objets de première nécessité : les fers des chevaux, les selles et les harnais. Ici, nous sommes dans une région déjà fortement entamée par l'activité européenne, puisque deux voyageurs de commerce opèrent en ce moment à Bou-Saâda. Ils jouent aux cartes dans la salle du débit. L'un est un Maltais qui représente une grande maison d'épicerie d'Alger et qui essaie d'écouler ses denrées aux M'zabites; l'autre est le représentant d'une maison d'horlogerie parisienne : il vend aux Arabes et aux colons de grosses montres en nickel.

Mais le chaouch de l'hôtel m'entraîne dans la salle à manger, à peu près semblable à toutes celles que j'ai vues au cours de mes pérégrinations africaines. Les volets sont clos. Des moustiquaires épaisses, tendues devant les portes, empêchent un peu la chaleur et les mouches. Aux murs sont suspendus des ouranes empaillés, — énormes lézards aux mâchoires en dents de scie, — et qui dardent une petite langue de drap rouge; des cornes de gazelle, des éventails en alfa chamarrés de cuirs multicolores; des panoplies alternant avec des chromos. Le principal meuble est une bibliothèque en bois noir, d'aspect sévère et des plus imposants. Des dorures reluisent derrière les vitres : ce sont les livres de prix de la collection Mame; et, çà et là, je reconnais, sous leurs couvertures roses, les célèbres récits de la comtesse de Ségur qui ont amusé nos enfances : *Les deux Nigauds*, *les Mémoires d'un âne*, *le Général Dourakine*. Quelle surprise! Retrouver ces souvenirs puérils à l'*Hôtel du Sahara*, — à deux pas du Désert, — et quel drôle de contraste, mon Dieu! que ces anodines et douceâtres histoires dans le pays des Ouleds-Naÿls et des vipères à cornes! J'ose croire que les petits Français d'Afrique ont des imaginations un peu plus exigeantes et des instincts un peu moins paisibles que les nôtres!

Pourtant, malgré les ouranes empaillés et les cornes de gazelles, je n'arrive pas à me persuader que je suis dans un milieu farouche. L'atmosphère qu'on respire ici est celle de nos sous-préfectures les plus assoupies. Toute la douceur française s'y trahit sous la forme de mille petits raffinements bourgeois : la propreté des nappes, le bel ordre des hors-

d'œuvre, les couteaux soigneusement nettoyés, le timbre placé à côté de mon couvert. Les pensionnaires ont chacun leur casier où brille, dans la pénombre, un rond de serviette numéroté. Les voici, l'un après l'autre, qui soulèvent la moustiquaire du fond : ils viennent de prendre l'absinthe de midi sur la terrasse contiguë à la salle à manger. Ce sont les fonctionnaires de l'endroit : M. l'instituteur et ses adjoints, M. le receveur des postes, M. le commissaire de police...

Tout en ouvrant les boîtes de conserves et en se taillant des tranches dans les foies gras de Périgueux, ils me considèrent d'un air soupçonneux. Il paraît que les deux fils aînés du Kaiser ont récemment traversé Bou-Saâda sous des noms d'emprunt; et perpétuellement des officiers anglais ou allemands parcourent les régions du Sud-Algérien, en trompant la surveillance des autorités. Aussi les gens du pays ont-ils la phobie de l'espionnage et voient-ils dans tout étranger un individu suspect. Mais le manteau bleu d'El-Haoussine, qui vient cérémonieusement prendre mes ordres, rassure aussitôt ces messieurs.

J'achève tranquillement mon repas, servi par la fille de la maison, une grande perche d'adolescente, en sarrau d'écolière, au teint chlorotique, aux longues mains pâles et fluettes, au maintien gauche et pudibond de religieuse. On voit trop qu'elle a lu *les Deux Nigauds* et *les Mémoires d'un âne*. A tout instant, elle s'assied, l'air épuisé, le front moite de sueur : elle semble minée par la fièvre.

Sa mère, qui la relaie, l'oblige à se reposer :

— Ne te fatigue pas, mon trésor ! répète l'hôtesse, en lui tendant une chaise.

Elle approche ses doigts des tempes de la grande fille; elle l'embrasse, lui parle sur un ton câlin, comme à une enfant malade.

— Excusez-la, monsieur ! me dit la mère, en changeant mon assiette, cette petite, les chaleurs me la tuent !...

Puis, d'une voix qui s'altère subitement :

— Tout tourne mal pour nous, depuis la mort de mon mari !

Et elle me conte que, sur le conseil du médecin, ils ont dû quitter Boghari, où ils étaient établis depuis trente ans,

pour venir s'installer à Bou-Saâda, dont le climat passe pour être plus salubre.

Tandis que nous causons, une vieille ratatinée et quelque peu barbue, qui porte sur ses cheveux blancs la coiffe des Arlésiennes, se glisse silencieusement dans la salle à manger. C'est l'aïeule. J'apprends qu'elle est Provençale, originaire de Salon, dans les Bouches-du-Rhône. Elle est venue en Afrique en 1850, avec son mari qui a tenu un des premiers caravansérails militaires sur la route d'Alger à Laghouat. Elle me parle longuement de Boghari que je connais, où elle a vécu presque toute sa vie. On devine qu'elle ne se résigne pas à cet exil de Bou-Saâda.

Mais, depuis ce matin, elle est particulièrement désolée. Le courrier lui a apporté une attristante nouvelle, — l'expulsion des bonnes sœurs de Boghari :

— Pensez, monsieur! *Ils* ont chassé sœur Rosalie, une pauvre vieille de mon âge, qui avait élevé ma fille et ma petite-fille... Ah! monsieur, ça n'est pas bien! Ah! non! Ça n'est pas bien ce qu'*ils* ont fait là!...

Et l'aïeule, les larmes aux yeux, laisse retomber le long de son tablier sa main noueuse, où l'anneau de mariage usé et aminci, comme un fil, brille encore entre les rides...

Lorsque je me lève de table, un bruit de dispute emplit la salle du débit. C'est le fils de l'hôtesse qui se querelle avec deux coquins d'Arabes aux figures patibulaires. Il est tout le portrait de sa sœur, — la jeune fille chlorotique, — ce grand garçon blême et décharné, à la pomme d'Adam monstrueuse. Il a beau se retrancher derrière son comptoir, crier plus fort que les deux bandits et faire des gestes de menace, je sens, à la façon dont il écoute leurs objections, qu'il finira par leur céder et qu'il sera roulé par eux.

Je songe de nouveau à l'adolescente pâlotte et grelottante de fièvre, aux deux mères apitoyées et gémissantes ; et je me dis que ces braves gens sont trop braves, trop doux, trop humains, trop *français* en un mot, pour se mesurer avec la sauvagerie africaine. C'est l'histoire de beaucoup de nos compatriotes transplantés en Algérie. Hélas! le civilisé sera vaincu par le barbare. Celui-ci tuera celui-là !

*
* *

Après une sieste pénible, la tête encore lourde et les membres brisés, je descends, vers six heures, sur les bords de l'oued. D'étroites ruelles en pente y conduisent. Le sol est profondément raviné, comme sur le passage d'un torrent. On chemine dans une pénombre perpétuelle, entre les petits murs en terre sèche, sous le couvert des palmes et des arbres fruitiers. A tout instant, il faut enjamber des rigoles coupées d'enfantins barrages, minuscules canaux qui vont porter à la végétation de l'oasis l'humidité nourricière.

Sur de gros cailloux semés de distance en distance, je traverse une nappe d'eau peu profonde et je m'arrête dans le lit même de l'oued, dont tout le milieu, envahi par des amas de sable et par d'énormes pierres, est presque complètement à sec. Je ne reconnais plus « le Jardin de la Mort ». Ce n'est plus l'enclos torride qui se consume et flamboie, dans le silence terrifiant de midi. A cette heure crépusculaire, il m'apparaît comme un lieu riant, — un lieu de fraîcheur et de rêve. Le ciel léger, à peine teinté de rose, se déploie par-dessus les sveltes colonnes des palmiers. Un semblant de vie anime, çà et là, les berges et les vergers tout brillants de fruits aux couleurs vives. Avec des trottinements de souris, des enfants se poursuivent dans les sentiers qui bordent les deux côtés de la rivière, ou bien, par jeu, ils glissent sur leur derrière, le long des pentes ravinées. Des hommes grimpés dans les branchages émondent et taillent les dattiers, ou cueillent des abricots. D'autres foulent le linge, au creux des trous d'eau. Ils sautent en cadence, et, à des intervalles rythmiques, ils entrechoquent leurs deux pieds, d'un mouvement leste et gracieux, tandis que le savon mousse en grosses bulles bleuâtres, sous leurs talons luisants. Plus loin, à un endroit où l'oued forme une cuvette naturelle, des femmes agenouillées en cercle lavent les étoffes voyantes dont elles s'enveloppent. De temps en temps, l'une d'elles se lève, en simple tunique de cotonnade serrée aux reins par un cordon rouge, le visage pâle et comme aminci entre des torsades de cheveux noirs, plaqués de chaque côté des tempes, en manière de roues que dépas-

sent les énormes anneaux d'argent des boucles d'oreille; et, très grave, la démarche lente, elle étend sur le sable des carrés de laine rouge, dont la teinte, encore avivée par le lavage, tranche sur la blondeur du sol avec une crudité tellement acide, que le tissu paraît trempé dans du jus de groseille.

Cette pourpre intense, les tons fauves de la terre, la patine verte des feuillages, les reflets cristallins de la rivière, le ciel rose et diaphane qui flotte mollement par-dessus les bouquets rigides des palmes, — tout cela forme à l'œil une harmonie éclatante et légère, un paysage d'une simplicité, d'une noblesse et d'une grandeur admirables. Un rayonnement, une joie continuelle l'environne. Nul mouvement brusque n'en dérange les lignes. Les êtres humains qui sont là glissent au bord de l'eau avec des gestes silencieux et mesurés, — tels des figurants qui évoluent entre les toiles peintes d'un décor. Assis sur une pierre, au faible murmure de l'oued qui coule à mes pieds, dans ce recueillement et cette atmosphère indécise du soir, je me laisse aller au mirage d'une vision antique ressuscitée...

Je ne me trompe pas : voici venir, trottant sous leurs couffes, les jolis ânes lascifs des fables milésiennes; voici les foulons des comédies grecques et latines; — et, drapées dans leurs linges aux plis nombreux, la cruche sur la tête, voici les spondophores qui défilaient jadis sur les frises des temples. J'aperçois aussi, tout près de moi, les grenouilles « à la voix de cygne » que chanta le bon Aristophane.

Attirées par le calme et la douceur de l'air, elles s'enhardissent à sortir leur petit museau triangulaire d'entre les herbages; elles sautent sur les cailloux des mares. Elles tournent peureusement le cercle d'or de leurs gros yeux; puis elles se décident, elles s'installent. On dirait des boules d'émeraude fraîchement taillées qui se posent sur les pierres. Elles se multiplient. Peu à peu, les chanteuses aquatiques sont toutes à leur poste. Alors, comme à un signal donné, elles lancent tout à coup, sur un mode triomphal, leur immortel *Brékékékex, coax, coax!*

Elles s'excitent, elles s'égosillent, se grisent de leur musique. Elles y mettent une âme incroyable, ces petites grenouilles de Bou-Saâda, comme si elles étaient les grenouilles mêmes

de l'Achéron, « délices du dieu et de la cithare », — et comme si elles avaient nourri dans leurs marécages « le roseau qui sert de chevalet à la Lyre... »

— *Brékékékex, coax, coax!...*

Toute l'oasis retentit de leur clameur. Bientôt, celles qui sommeillaient là-haut, tout au fond de la palmeraie, dans les flaques de la rivière tarie, se réveillent à leur tour ; et celles qui flottaient, comme des débris de bois mort, dans les canaux vaseux des vergers ; et les reinettes des jardins qui se tapissent entre les dards des grands aloès... A l'envi, elles donnent de la voix. Les crotales de leurs gosiers battent l'air qu'elles déchirent et râclent. Cela devient un vacarme infernal, amplifié sans cesse, à mesure que l'ombre s'épaissit : tel résonnait, sans doute, le coassement éternel des grenouilles de l'Érèbe, qui, sur la rive du Styx, épouvantaient les pauvres morts!... Puis on croit entendre la rumeur d'une foule lâchée à travers les gradins d'un cirque ou d'un amphithéâtre. Cela monte et descend; cela s'exaspère jusqu'à l'injure, cela nasille et chevrote comme la parodie d'un imbécile, cela grince et mord et déchire comme un rire sardonique, cela s'enfle et crève en une huée formidable...

— *Brékékékex, coax, coax!...*

Le tympan brisé par ces milliers de cris rauques, je sens vivre d'une vie fantastique le mythe baroque du poète athénien qui, sous le travestissement de grenouilles monstrueuses, osa mettre en scène la charge de ses spectateurs et leur offrit leur propre image dans la caricature de ces bêtes insupportables « qui ne savent que crier : *Coax! coax!...* »

Brusquement, la clameur s'arrête. Il y a une minute de silence écrasant, où mes oreilles qui bourdonnent encore ne distinguent plus que la plainte isolée d'un crapaud, petite cloche de verre à la vibration ténue d'harmonica; tandis qu'au loin, une flûte arabe pleure divinement dans le soir. C'est la pure mélodie du chant lyrique, qui, à la faveur des accalmies passagères, finit par s'élever au-dessus des paroles confuses et des hurlements de la multitude... Mais aussitôt le jacassement interrompu se ranime d'un bout à l'autre de l'oasis. Le tumulte recommence :

— *Brékékékex, Coax, Coax !...*

Assourdi par cette musique enragée, envahi par le pullulement innombrable des grenouilles, je me sauve le long des sentiers qui bordent l'oued ; j'escalade les rampes escarpées de la berge, et, passant derrière Bou-Saâda, j'atteins la route qui conduit à Djelfa et d'où l'on domine toute la ville.

*
* *

Au bord du fossé de la route, peu s'en faut que je ne marche sur un vieillard couché par terre et roulé dans un burnous tellement poudreux, que sa couleur se confond avec celle du chemin. Les mains noirâtres, noueuses, ont toute la sécheresse du squelette et le masque du visage, émacié et rigide est celui d'un cadavre. Ainsi empaqueté dans ses linges, il a l'air déjà mort et vêtu pour la tombe.

Je m'arrête un peu plus haut, sur une pente rocheuse, aux parois lisses et luisantes comme du fer. Le soleil a disparu derrière le Djebel-Amour, mais tout l'espace est encore visible. C'est l'heure d'Afrique, que j'aime entre toutes, celle où la lumière qui se décompose atteint à ses plus fastueuses dissolvances.

Devant moi, la ville s'abaisse vers l'oued. Les terrasses des maisons se pressent les unes contre les autres, pareilles à de grands damiers vides, et, par-dessus la ligne grisâtre des murs de boue, émergent les panaches des plus hauts palmiers de l'oasis. A ma droite, s'entassent d'énormes masses calcaires, très hautes, à l'inclinaison presque verticale, arrondies en manière de tours ou de forteresses cyclopéennes. Des bandes d'une teinte plus sombre et qui ondulent à l'infini indiquent les couches successives de la montagne, tels des refends qui marquent la ligne des pierres dans une muraille. Cette maçonnerie naturelle est effrayante, comme si l'on sentait encore la menace de la grande force mystérieuse qui a soulevé ces blocs et ordonné ces architectures colossales.

Ce paysage, presque factice à force d'être simplifié, a les arêtes vives de la pierre ; il en a l'immobilité. Mais, surtout, il est émouvant par son silence, — le perpétuel silence des étendues désertiques.

En cette minute, l'ossature jaune et rugueuse du sol transparait à peine sous un voile mauve qui se moire d'or et de glacis d'ambre ; les montagnes se colorent d'un rose de jacinthe qui va se foncer bientôt jusqu'à la pourpre et jusqu'au violet sombre. Et rien n'est exquis et rare comme la suavité de ces teintes dans ce grand cirque de pierre, d'une nudité et d'une âpreté farouches. Il n'y a que la mer pour créer de tels contrastes et de tels prestiges ! Encore l'atmosphère marine est-elle moins pure que celle-ci : il y flotte des brumes, des vapeurs alourdies et saturées d'eau, tandis que l'air sec du désert est d'une limpidité sans bornes, toute vibrante d'imperceptibles atomes lumineux, qui tombent sur un fond d'un bleu si léger, si tendre, si délicieux à l'œil, que les paroles manquent pour le traduire. C'est un ciel, pour ainsi dire, spirituel qui baigne un dur pays de métal et de granit. La vie animale et grossière ne respire point ici. Même les arbustes qui poussent, de loin en loin, au milieu des sables, ont l'apparence immuable et magnifique d'ornements de bronze ou d'acrotères dorés, au fronton d'un édifice de marbre.

Maintenant, de blanches apparitions surgissent sur les terrasses de la ville. Des bras se tendent, supportant les plis des longs manteaux. Les hautes silhouettes s'agenouillent et se prosternent. Bientôt, la prière du soir suscite toute une foule d'ombres dans les limbes crépusculaires. Ma pensée docile suit les gestes de l'adoration ; et, devant la mer des sables qui s'enténèbre immensément, je médite en une paix de cloître. Nul bruit, nulle forme particulière ne détourne l'attention ni les yeux. Cette solitude a un visage d'éternité, dont la vue seule guérit des curiosités vaines et des actions éphémères...

O mon Dieu ! comme je comprends que ce pays est la patrie de mon âme ! Je n'en connais pas qui inspire une plus belle confiance dans la mort, un plus sûr mépris de toutes les agitations futiles, en qui se morcelle et se dissipe la vie sans cœur et sans esprit de l'Occidental. Je voudrais revenir en ce lieu, chaque année, comme en une pieuse retraite, pour y rapprendre le sens de l'Éternel et du Divin, pour résister à l'écoulement sans fin des plaisirs et des travaux par où se perd le meilleur de ma vie, pour me suspendre et m'unir à quelque chose *qui ne passe point !...*

Dans cette solennité du couchant, parmi les lueurs suprêmes dont s'illumine le Désert, les versets bibliques me reviennent en mémoire :

« *Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ!*... O mon Dieu, j'aime la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire !... »

Mais l'austère génie du Prophète me détourne aussitôt des splendeurs matérielles, pour me hausser à la contemplation de splendeurs plus hautes :

« *Amictus lumine sicut vestimento!... Et elevata est magnificentia tua super cœlos!*... O mon Dieu, la lumière n'est que votre vêtement, — et votre magnificence est élevée par-dessus les cieux!... »

Il est nuit. Les blanches ombres adorantes ne s'aperçoivent plus sur les terrasses. Les derniers reflets du soleil viennent de s'éteindre, les contours s'effacent. Mes yeux perdus dans les espaces constellés ne distinguent plus la terre ; et, comme un écho de ma méditation, j'entends encore cette phrase du Psaume se dérouler et gronder, aux accents d'un orgue invisible :

« *Et Dominus in æternum permanet!*... Seul, le Seigneur demeure éternellement!... »

Un froid subit est descendu sur la plaine. Autour de moi, tout est noir, muet, hostile. Je me lève précipitamment et je m'enfuis de ce désert pierreux. Mais du côté de l'Orient, la lune des pasteurs s'est levée dans un ciel paradisiaque, d'un vert inconnu et innomable, — un ciel d'espérance, de tendresse et de mélancolie...

*
* *

Le lendemain est pour moi une interminable journée d'ennui et de désœuvrement.

Après la sieste, je retourne à l'oasis, d'où je suis chassé encore une fois par les clameurs intolérables des grenouilles. Je m'arrête sur une étroite place qui borde le ravin et je m'amuse à suivre les ébats de jeunes enfants indigènes qui jouent à des jeux français, sans douteap pris à l'école. C'est assez imprévu à Bou-Saâda, ces parties de barres et de ma-

relle, menées par de petits bédouins à peau brune, qui n'ont pour tout vêtement qu'une calotte rouge et un carré d'étoffe en laine de brebis, agrafée sur l'épaule, à la façon d'une chlamyde. Quelques-uns sont perchés sur les poivriers de la placette et ils en secouent les branches, pour faire tomber les hannetons.

Au bas d'un arbre, assis sur une borne, l'un d'eux s'applique à retirer une épine qui s'est enfoncée dans la corne de son pied. Sa pose est tellement classique qu'elle m'évoque immédiatement le célèbre *Spinario* du musée de Naples. Les pans du burnous rejetés en arrière, sur ses deux épaules, il étale ainsi sa nudité tout entière, dont la maigreur élégante et précise a la finesse aiguë et la douceur de l'ivoire. C'est un Hermès adolescent, un petit dieu voleur, dénicheur d'oiseaux et batteur de buissons.

Ces mains prestes, ces jambes graciles, ce torse allongé et mince, ce corps glissant et fuyant, — tout annonce la jolie bête de course, de ruse et de rapine. Même lorsqu'il est au repos, on devine l'intensité de vie nerveuse qui se ramasse dans ces muscles prêts à se détendre, comme lorsqu'on caresse l'échine arquée d'un jeune chat. L'enveloppe ardente et sèche n'est que la forme extérieure et visible de l'instinct; et, devant ces grands yeux noirs où luit une telle flamme, ces membres dorés et brûlés de soleil, on songe à un être de feu, incarné dans une matière subtile, agile et brillante.



Le soir, je me laisse conduire par El-Haoussine à la maison des danseuses, qui sont aussi des servantes d'amour.

Cela tient à la fois de l'écurie et du couvent. Nous entrons par une porte à deux vantaux, qui ressemble à une porte de grange, dans une assez vaste cour rectangulaire sur laquelle s'ouvre une série de cellules grossièrement closes. Quelques-unes sont ouvertes et confusément éclairées par une lampe de cuivre à trois becs, posée à même le sol.

Par la baie d'une cellule, j'aperçois la dame du lieu accroupie sur une natte, parmi des coussins épars. Les murs à peine maçonnés sont barbouillés d'un enduit de chaux, le

mobilier ne comprend que des objets de la plus stricte nécessité : des couvertures étendues par terre, la petite table ronde et très basse qui sert aux Arabes pour prendre le café; un grand coffre tout enluminé d'arabesques et de fleurs criardes qui se détachent sur fond vert ou gros bleu; et, fichées à la paroi, les cornes de gazelle auxquelles les femmes accrochent leurs colliers, l'étagère de bois peint où elles déposent leur argent et leurs bijoux; enfin, une jarre de terre rouge qui contient de l'eau. La dame, accroupie parmi les coussins, avec ses bracelets, ses anneaux et ses bagues, ses plaques de métal, les pièces de monnaie en guirlandes qui scintillent à son front, apparaît, dans la pénombre de la case, comme une vague idole hindoue au fond de son tabernacle.

Sans se déranger, d'une voix rauque et machinale, elle appelle ceux qui passent. D'autres sont appuyées contre le mur, à l'entrée des cellules, ou bien elles se promènent dans la cour, à travers les groupes d'hommes, en se balançant avec des coquetteries enfantines et en faisant cliqueter, à chaque pas, tout l'attirail de leurs parures. Elles se pavanent sous des harnais aussi splendides et aussi lourds que ceux d'une mule de carrosse.

Pour la plupart, ce sont des femmes Ouled-Naÿls, assez décrépites et assez laides, le visage étoilé et zébré de tatouages d'un bleu livide : ce qui contribue encore à les enlaidir. A les regarder d'un peu près, elles étalent, en somme, de fort pitoyables somptuosités. Les voiles qui tombent de leurs lourdes coiffures en forme de turbans aplatis et carrés, elles les ont taillés dans des rideaux de guipure, à un franc cinquante le mètre, expédiés par quelque *Louvre* ou quelque *Bon Marché* algérien. Les étoffes brochées ou pailletées de leurs robes, c'est une horrible camelote lyonnaise qui s'achète à bas prix dans les magasins juifs de la rue de la Lyre ou de la rue Bab-Azoun. Mais, malgré cela, on sent que les pauvres filles ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour être belles. Si leurs visages sont tout fripés et défraîchis, c'est sans doute que leur métier a de rudes exigences; et si leur accoutrement a quelque chose d'un peu grotesque selon le goût européen, c'est qu'elles n'ont rien trouvé de mieux chez les marchands de Bou-Saâda.

Certes, leur bonne volonté est évidente ; leur naïveté, leur sincérité aussi : elles ne cherchent pas à éblouir, ni à jeter de la poudre aux yeux, comme leurs pareilles des pays civilisés ; et même ce qui me frappe chez ces filles, aussi bien dans leurs costumes que dans leurs manières, c'est l'absence de tout trompe-l'œil, de tout truquage, de tout faux-semblant.

Les bijoux qui les couvrent sont de *vrais* bijoux. Ils ont coûté cher, ils sont solides et massifs. Ils ont été travaillés patiemment par de naïfs artisans indigènes qui se sont appliqués, eux aussi, à faire aussi bien que possible. Les plus riches d'entre elles portent toute leur fortune autour de leurs fronts enguirlandés de pièces d'or ; et ces pièces, elles en ont soigneusement vérifié le titre et le poids, elles en ont examiné les bords, de crainte qu'ils ne fussent rognés. Qu'importe, après cela, l'enfantillage de leur toilette, l'indigence de leur mobilier? L'Arabe n'en demande pas davantage. Il sait que parmi tous ces oripeaux, il y a des choses précieuses, difficiles à acquérir. Peu lui chaut de retrouver dans ces gîtes d'amour les nattes galeuses et les murs délabrés de son propre gourbi. Cela est rude sans doute, mais exactement approprié au besoin ; et, comme il a un certain sens artiste, ainsi que tous les hommes primitifs, il lui suffit que sa vue puisse se reposer sur un vase d'argile élégamment modelé, un plateau de cuivre, le réseau de filigrane qui emprisonne une petite tasse de porcelaine, un coffre peint de couleurs chaudes et claires qui réjouissent ses yeux habitués à la plus éclatante lumière.

Non seulement leurs courtisanes ont, autant qu'eux-mêmes, le mépris du clinquant, du luxe artificiel, des mille tyrannies du confort européen ; mais elles accomplissent leurs fonctions avec sérénité et candeur, comme des obligations presque religieuses, de sorte qu'on n'éprouve point chez elles cette impression de duperie, de misère honteuse, et, pour tout dire, de navrante tristesse que vous laisse toujours la prostitution occidentale. La courtisane arabe n'évoque que des idées joyeuses, — non pas joyeuses comme nous l'entendons, au sens grivois et polisson du mot, car la joie de ces peuples est toujours grave. Elle n'évoque non plus, dans leur esprit, aucune idée de souillure, comme dans la conscience des chrétiens. L'in-

dulgence dont on l'entoure est assez voisine du respect. Aussi, lorsqu'on cherche à savoir ce que fut la courtisane antique, c'est peut-être à ces femmes du Sud qu'il faudrait le demander.

***

Je m'assieds sur un banc du café maure, qui est contigu à la maison des danseuses. Des réminiscences antiques m'y poursuivent encore : je m'imagine à peu près ainsi les tavernes de Suburre. Par exemple, il faut oublier l'affreux « zinc » moderne qui se dresse à l'entrée, et sur lequel un Juif, à figure crapuleuse, débite les liqueurs frelatées dont s'empoisonnent les « roumis ». Il n'y a qu'à tourner le dos au comptoir : on a devant soi un spectacle des plus étranges et qui vous reporte si loin, si loin en arrière !...

On n'aperçoit d'abord qu'une mêlée de burnous d'un blanc sale, mais dont les beaux plis amples font songer aux plus nobles draperies. Quand la cohue s'éclaircit, on distingue, dans le fond, une estrade inclinée et très basse, où deux musiciens, assis sur leurs talons, mènent grand tapage avec leurs instruments. L'un cogne sur un tambour, l'autre souffle dans une *raïta*, — cette grosse flûte arabe, dont le pavillon est doublé de cuivre. Le son en est tellement aigu qu'il surmonte toutes les clameurs et vous déchire les oreilles d'une vibration presque douloureuse. Je me rappelle la flûte aux trous nombreux qui, dans les comédies de Plaute, accompagnait le *canticum*, — cette flûte garnie d'orichalque, dont la mélodie bruyante ébranlait jusqu'aux gradins de l'amphithéâtre et rivalisait d'éclat avec la trompette militaire.

Tout le long de la salle, court une espèce de banquette assez large, où des hommes en burnous sont accroupis : leurs souliers taillés en forme de sandales sont déposés par terre, devant eux. Un grand maigre, — un riche sans doute, — fume gravement un superbe narguilhé, à canule de soie rouge, dont un jeune garçon vient de temps en temps raviver le brasero. La plupart, impassibles et taciturnes, leur pied nu dans la paume de la main, se balancent légèrement sous leurs voiles, au rythme brutal du tambour et de la *raïta* ; et la pointe

de leurs capuchons surmontés d'une houppette de laine blanche dessine une petite ombre qui bouge parmi les images immobiles dont la muraille est tout enluminée.

Car la salle a été peinte du haut en bas par un artiste du cru. La fresque, d'une composition saugrenue et d'un dessin puéril, représente des forteresses sur des montages, dans des nuages de poudre d'où émergent de flambants étendards, puis des flottes de guerre, dont les navires crachent le feu par tous leurs sabords et qui dardent vers le ciel des mâtures hyperboliques. Les couleurs non fondues sont encrassées de poussière et de fumée, et il y domine des tons de cinabre et de minium. Vu de loin, ce barbouillage, avec ses lignes heurtées et roides, ses figures conventionnelles et *primitives*, prend l'aspect tout hiératique d'une vieille mosaïque byzantine. Et quand on y promène distraitement ses yeux, on subit un instant l'illusion de ces peintures murales à demi effacées qui s'écaillent dans les atriums en ruine des villas romaines ou dans les absides des basiliques chrétiennes.

Soudain, les groupes d'hommes qui masquaient la porte d'entrée s'écartent, pour livrer passage à deux danseuses. Aussitôt le tambour se met à ronfler plus sourdement, la *raïta* précipite son rythme et nasille sur un ton plus aigre.

Les danseuses sont habillées de robes violettes que parsèment des fleurs et des ornements d'un rouge vineux. Un haïck attaché sur leur poitrine descend jusqu'à la hauteur de la cheville. Les plaques de métal et les pièces de monnaie qui pendent à leur front et à leur ceinture font autour d'elles un bruissement continu. Elles s'avancent d'un mouvement rapide, en pinçant un coin de leur robe entre le pouce et l'index et en glissant sur la pointe de leurs pieds. Les coudes collés au corps, les paumes tendues et dépassant à peine les deux bords du haïck, elles gardent un moment cette attitude de supplication que les peintres des Catacombes ont prêtée à leurs « orantes ». Puis leurs mains se nouent, elles tournent ensemble sur une cadence assez lente; puis elles se quittent brusquement, et chacune danse isolément la « danse des mains ».

Elles se tiennent côte à côte, très droites, le cou rigide, les cuisses collées l'une contre l'autre, le corps légèrement soulevé sur l'extrémité des orteils. Elles ne remuent que leurs

mains qui se replient avec des gestes de marionnettes sur la frêle jointure du poignet, où s'entrechoquent de lourds bracelets d'argent. La plus jeune est toute petite : elle a l'air d'une enfant, elle a quatorze ans au plus. On ne voit d'elle que deux grands yeux, qui brillent extraordinairement dans une longue figure pâle et mince comme un croissant de lune. Les os de ses maigres épaules percent sous la soie transparente de son manteau, et ses bras fuselés sont si menus qu'on les prendrait pour deux baguettes d'ivoire. On dirait une de ces poupées articulées que les coroplastes anciens revêtaient d'émail polychrôme et qu'on retrouve, aujourd'hui, encore toutes brillantes de couleurs, dans les caveaux des nécropoles.

La danse est de courte durée. Les femmes, sans doute mécontentes de la recette, disparaissent subitement. El-Haoussine, qui les guettait, les poursuit dans la cour. Je devine qu'il entame avec la plus jeune des négociations galantes. Je m'écarte discrètement, et, après avoir grimpé une vingtaine de marches très roides, je m'accoude sur le petit mur du couloir en terrasse qui longe le premier étage.

***

De là, mon regard plonge à l'intérieur des cellules, dont presque toutes sont encore ouvertes. Les dames de joie n'ont pas beaucoup de visiteurs ce soir. De temps en temps, une silhouette drapée de blanc traverse la cour à pas muets. Je n'entends plus le grondement du tambour ni le chevrotement strident de la *raïta*. Aucun souffle dans l'air. La ville est paisible. Ses toits aplatis s'enfoncent comme une nappe de boue solidifiée, jusqu'à la ligne inégale et plus sombre que forment les cimes des palmiers, du côté de l'oasis.

Alors, dans ce calme et cette pénombre lumineuse des nuits africaines, il me revient un souvenir déjà lointain dont toute mon imagination s'émeut... C'était à Laghouat, un soir de siroco. Le jour même, les chefs de la région, grands propriétaires de troupeaux, étaient venus en foule avec leurs hommes, pour le marché aux moutons. Une cohue compacte de burnous se pressait dans les étroites ruelles où sont parquées les vendeuses d'amour. Toute la garnison, lâchée des

casernes, s'y ruait aussi. Les éperons et les baïonnettes sonnaient dans l'ombre, les sabres de cavalerie rebondissaient sur les seuils et sur les pavés. Des officiers, faisant la courte échelle, se hissaient, par jeu, jusqu'aux fenêtres des filles qui, à travers les barreaux, leur tendaient des mains scintillantes de bagues. La chaleur était atroce. Par moments, des souffles passaient, éparpillant une poussière fine et tellement dense qu'on n'y voyait plus. On écrasait des grains de sable entre ses dents. Le pétrole, qui flambait partout, dans les estaminets et les boutiques de tabac, dégageait, avec une odeur âcre, une chaleur de four qui s'ajoutait à celle de l'atmosphère. La rouge lumière des lampes vous enflammait les paupières déjà irritées par la morsure du siroco. Et, au-dessus des tourbillons embrasés, montait sans cesse la clameur furieuse de la soldatesque qui s'écrasait contre les portes closes : c'était le branle-bas d'un assaut dans l'enceinte torride d'une ville qui brûle !

Pour échapper à cette foule exaspérée, je me rejetai vers une maison habitée par des danseuses Ouled-Naÿls. Après avoir longuement parlementé, je réussis à y pénétrer... Quel contraste ! La maison regorgeait d'Arabes, mais il y régnait un silence si profond qu'il en devenait presque inquiétant. Ceux qui étaient là se taisaient, ne remuaient point. La plupart étaient des riches, reconnaissables à la finesse et à la candeur immaculée de leurs burnous. Assis par terre, sur des nattes, ils multipliaient les coupes de champagne avec une indifférente prodigalité. Je regardai ces hommes, immobiles sous les mousselines de leurs turbans et roulant de gros yeux stupides, où rien ne s'exprimait que la frénésie muette, la sombre ardeur de la sensualité orientale. Je montai au premier étage : par les baies des cellules négligemment ouvertes, des amoncellements de blancheurs s'apercevaient encore. C'étaient des couples étendus et qui reposaient côte à côte, en une promiscuité naïve et avec une superbe impudeur. J'arrivai à la terrasse où je heurtai de nouveaux couples. La plate-forme en était encombrée, à ne savoir où poser le pied. Ils ne bougeaient pas. Presque tous sommeillaient. Des manteaux de laine ondulaient vaguement sous le renflement des corps, et l'on eût dit des groupes de moissonneurs endormis dans un champ.

Au-dessus de leurs têtes, la nuit splendide déployait les grands signes héroïques et divins des constellations. Le feu subtil du Désert incendiait les ténèbres. Je sentais mes veines surchauffées battre contre mes tempes, mon cerveau, douloureux de mille piqûres cuisantes, s'enfiévrer jusqu'à la folie... Au dehors, les hurlements de la soldatesque, les cris affolés des femmes montaient toujours, le cliquetis des armes battait les murailles; puis le vent du Sud déferlait tout à coup en une longue houle poudreuse qui obscurcissait tout le ciel, comme une fumée de désastre; et, les yeux aveuglés par la poussière, il me semblait entendre autour de moi le tumulte d'une ville prise...

Le frisson de l'histoire me traversait les moelles. Des visions de deuil et de triomphe m'arrivaient du fond des siècles. Les cités illustres s'écroulaient au choc des catapultes. Cette clameur de rut et de bataille, cette poussière sinistre qui m'environnait, — oh! sûrement, par une nuit semblable à celle-ci, à l'heure marquée par le Destin, elle a dû flotter sur Corinthe et sur Syracuse envahies! Et j'évoquais l'immense ruine de Carthage, j'apercevais, tout en haut de Byrsa, la pâle figure de l'Imperator victorieux, penché sur l'embrasement des temples et l'égorgement de tout un peuple; je me murmurais avec lui le vers fatidique de l'aède :

Un jour aussi viendra, où tombera Ilion la Sainte, et Priam, et son peuple invincible!...

Et, derrière le mur de la terrasse où j'étais accoudé, je m'attendais presque à voir surgir, comme entre les créneaux d'une tour, l'aigrette rouge et le casque de bronze du premier légionnaire romain qui escalada les remparts puniques...

LOUIS BERTRAND

QUESTIONS EXTÉRIEURES

FRANCE ET PERSE

En 1894, notre ministre en Perse, M. R. de Balloy, signait avec la cour du Chah une convention qui n'était ni politique ni militaire, ni pacifiste ni commerciale, qui ne nous donnait ni un privilège financier ni un prétexte à empiètement colonial, mais qui servait ce que, pour ma part, je range parmi les plus grands intérêts de la France : c'était une convention scientifique, archéologique surtout, par laquelle nous obtenions le monopole des fouilles et recherches dans toute l'étendue des provinces persanes.

Cette convention passa inaperçue du grand public, qui pourtant se pressait au Louvre devant les admirables trouvailles de la mission Dieulafoy, devant la frise des *Lions* et des *Archers de Darius*, dont une reconstitution, peut-être trop soigneuse, avait du moins su faire revivre la noblesse des lignes et le charme du coloris. Et tout cela venait de Suse, et Suse, pour une oreille française, est le nom mystérieux, mais familier, d'une ville de théâtre et presque de légende, que nous situons quelque part dans l'Orient lointain, près de Babylone ou de Ninive, en Perse ou en Assyrie :

Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse!

C'était la mission Dieulafoy qui avait donné à nos diplomates et à l'homme qui allait prendre la tête de cette entre-

prise, M. de Morgan, la première idée de leur convention : ils avaient longuement négocié pour l'obtenir et dépensé presque trois ans à la rédiger ; mais enfin nous l'avions et le monde savant pouvait féliciter M. de Balloy de la belle conquête que venaient de faire la science française et nos musées nationaux, car, à la différence de telles autres fouilles où nous jetons les millions pour le plaisir de meubler les seuls musées de l'étranger, cette fois le Louvre allait recevoir la moitié de nos trouvailles.

Ces grands intérêts scientifiques et artistiques furent bien servis dans les conseils de notre Gouvernement par les ministres de l'Instruction publique, MM. Bourgeois et Rambaud. On se hâta d'organiser une mission en Perse. On arriva tout aussitôt à une parfaite entente entre les « services compétents », mieux encore, entre deux ministères. La convention prévoyait un savant comme chef et un diplomate comme conseiller de la mission : on eut la bonne idée de réunir ces titres sur la même tête, et la bonne fortune d'avoir un titulaire tout désigné dans la personne de M. de Morgan.

M. de Morgan était connu des Persans et il avait appris à les connaître, eux, leur pays, leurs langues et leurs usages, pendant deux ou trois années d'exploration à travers leur empire (1889-1891). Il s'était fait un nom auprès des savants par les trois ou quatre gros volumes qu'il venait de publier sur cette exploration. Il avait ensuite gagné la réputation incontestée, moins d'un érudit que du plus habile et du plus heureux des fouilleurs, quand, placé à la tête du service égyptien des Antiquités, il avait ramené au jour les monuments les plus beaux peut-être de la plus vieille civilisation de l'Égypte. En 1895, M. de Morgan tenait encore cette direction des Antiquités égyptiennes et, pour garder cette place à la science française, il devait la conserver jusqu'au jour où G. Maspéro serait en état de la reprendre. De 1895 à 1897, la mission en Perse demeura donc à l'état de projet.

En 1897 enfin, M. de Morgan put quitter l'Égypte et accepter de repartir en Perse avec le titre de Délégué général et les pouvoirs les plus étendus. Notre administration avait compris la nécessité de donner tous les pouvoirs à celui qui aurait toutes les responsabilités : nomination des colla-

borateurs et recrutement du personnel, choix des fouilles à entreprendre et maniement des fonds, achat du matériel, transport, installation et publication des trouvailles, gérance intérieure et conduite diplomatique de la mission, les Chambres et le Gouvernement avaient eu le bon sens d'organiser cette entreprise publique comme une entreprise privée, avec un chef unique, absolu, mais responsable. A la fin de 1897, la Mission ou, comme on l'appela désormais, la Délégation arrivait en Susiane; elle reprenait dans les ruines de Suse les tranchées de Loftus et des Dieulafoy.

Depuis sept ans, elle y travaille et, malgré le zèle de M. de Morgan et de ses collaborateurs, Scheil, Lampre, Jéquier, Gautier, etc., malgré les inestimables découvertes qui chaque année ont marqué son avance, elle est encore au début de sa tâche. La convention lui donnait le droit d'explorer et de fouiller toutes les ruines de la Perse antique et moderne, Ecbatane, Persépolis, etc., aussi bien que Suse. Si M. de Morgan, tout en visitant les autres ruines, s'est attaché d'abord au déblaiement de Suse, c'est pour mille raisons historiques et présentes, qui, toutes, au fond, ont leur première origine dans la situation même de la Susiane, dans sa position géographique et dans son état politique.



La Susiane est une province, une acquisition de la Perse : ce n'en est pas à vrai dire une partie intégrante. La Perse propre, en effet, est la moitié occidentale du plateau de l'Iran, le fond et les bords de cette cuvette close, juchée à quelque douze ou quinze cents mètres d'altitude, dont les eaux, en général, ne s'écoulent pas vers des mers extérieures, mais vont croupir dans les lagunes saumâtres et les bas-fonds désertiques du centre : la ceinture montagneuse de cette forteresse, tombant à pic sur les déserts des Turkmènes ou les eaux de la Caspienne au nord, sur les plaines de la Mésopotamie et de la Chaldée à l'ouest, sur le Golfe Persique et l'Océan Indien au sud, sur les plaines de l'Indus à l'est, n'offre à l'escalade que les étroits et âpres gradins, si bien décrits par Loti dans sa montée *Vers Ispahan*. La Susiane au contraire est une plaine

maritime, une vallée fluviale et, presque tout entière, une ancienne conque lacustre et un ancien golfe marin.

A l'angle sud-occidental du plateau de l'Iiran, en dehors, au pied de ce plateau, au ras de la mer, ces anciens golfe et lac de Susiane prolongeaient autrefois jusqu'au cœur des montagnes le cul-de-sac du Golfe Persique. Mais les torrents, qui de toute part cascadaient des monts vers cette conque, y jetèrent leurs roches, leurs galets, leurs sables, leurs arbres déracinés et leurs boues. Bien avant l'histoire humaine, — et cependant l'histoire peut remonter ici par des documents certains jusqu'au cinquième ou sixième millénaire avant le Christ, — ces torrents avaient chassé les lacs et la mer devant leurs cônes d'éboulis et, de proche en proche, ils avaient construit une plaine intérieure jusqu'à une barrière d'îles rocheuses, qui se dressaient alors au-devant des monts, pareilles à ces îles d'Ormuzd et de Tavila qui festonnent encore le Golfe Persique au-devant des monts de Bender-Abbas : sur l'une de ces bosses, aujourd'hui noyées dans les alluvions, la petite ville d'Ahwaz plante ses masures.

Dès l'aube des âges historiques — cinq ou six mille ans avant notre ère, — cette première œuvre des torrents susiens était accomplie : la Susiane était un cirque terrestre, dont les hauts remparts du plateau faisaient l'hémicycle du fond et dont les détroits comblés, entre les anciennes îles de la façade, étaient comme les guichets d'entrée. Depuis ces temps lointains, les torrents, réunis et coalisés dans quelques petits fleuves, ont franchi la ligne des îles et continué au-devant, dans l'ancienne mer libre, leur patiente construction. En ce fond du Golfe Persique, — durant combien de siècles ? — leurs eaux violentes allèrent s'assoupir et se mélanger aux lourdes eaux du Tigre et de l'Euphrate : de ce mélange surchauffé et comme distillé par la torride chaleur de cette mer enclose et par l'haleine ardente des déserts arabiques, une plaine immense, lentement, se formait; sous le soleil du tropique, une végétation et une faune de jungle doublaient l'œuvre des fleuves et des vents : peu à peu, les marais et les plantes conquirent sur le Golfe la plaine de la Basse Chaldée, le pays actuel de Bassorah, toute cette nappe de terres fluentes et d'eaux stagnantes, où le Tigre et l'Euphrate viennent aujour-

d'hui se joindre dans l'estuaire bourbeux du Chat-el-Arab et où les rivières susiennes confluent aussi en deux petits fleuves, la Kerkha et le Karoun.

Aujourd'hui, à cent cinquante ou deux cents kilomètres de la mer, la Susiane est encore accessible aux navires. Mais après avoir quitté les eaux libres du Golfe, il leur faut s'engager d'abord dans le large estuaire du Chat-el-Arab et le remonter pendant soixante ou quatre-vingts kilomètres jusqu'à Mohammerah, qui est l'avant-port fluvial de Bassorah. Là, on quitte le fleuve chaldéen et l'on tourne à droite dans les eaux plus vives et moins profondes du Karoun susien, dont les courbes et les boucles, durant quelque cent cinquante ou deux cents kilomètres, conduisent vers Ahwaz.

Jusqu'à Ahwaz, c'est toujours le marécage deltaïque. A Ahwaz, on entre dans la conque asséchée, dans la Susiane proprement dite. A Ahwaz, la grande navigation cesse; elle rencontre, en ce barrage de l'ancien archipel, des rapides assez violents, que les navires ne peuvent franchir. Mais au delà, après un transbordement, les petits vapeurs peuvent encore, pendant cent ou cent cinquante kilomètres, remonter le Karoun jusqu'à Chouster, la ville du haut fleuve, le grand marché, avec Dizfoul, de cette conque susienne. Sur le Karoun et sur l'Abédiz, son principal affluent, sur le haut cours de ces rivières, Dizfoul et Chouster sont au *terminus* de la petite navigation et au départ des routes terrestres vers les gorges de l'hémicycle montagneux.

Dizfoul et Chouster ont pris le rôle, sinon la place même de Suse. Ce sont les deux capitales de ce pays. Elles occupent des sites tout pareils, et leur vie continue la vie que la vieille Suse menait à quelques kilomètres de là.

Vivant de la plaine, ces villes doivent rester à l'orée des champs, qui leur donnent en abondance toutes les récoltes, — blés jaunis vers la fin de mars, récoltés avant la fin d'avril, — et tous les fruits, dattes, oranges et citrons. Mais sous ce ciel du tropique, en cette plaine ouverte ou offerte à toutes les attaques de la mer et des monts, les éléments luttent de rage. Par-dessus le Golfe Persique, le delta chaldéen et les collines d'Ahwaz, souffle jusqu'ici la terrible haleine des déserts d'Arabie, l'infernal vent du sud-

ouest, dont les Chaldéens jadis avaient fait un démon hideux. Strabon et les géographes grecs savaient déjà que, de mai à la fin d'octobre, la Susiane a un climat de feu. Polyclète racontait qu'à midi les lézards et les serpents sont grillés tout vifs, quand ils se hasardent hors de leurs trous. Aristobule ajoutait que l'eau des baignoires bout d'elle-même et que les légumes sont rôtis sur pied « comme petits pois en poêle ». La plaine trempe dans une brume de sable et de boue séchée; la poussière suffocante envahit les abris les plus secrets: les animaux, les oiseaux surtout, s'enfuient vers la montagne. Les hommes et leurs villes ont toujours fait de même.

En hiver et au printemps, ce sont les torrents et rivières des monts qui gonflent, débordent et, parfois, lorsque de grandes pluies concordent avec la fonte des neiges, la conque est submergée. ravagée. Les villes restent donc perchées, en garde contre ces crues soudaines. Toute l'année, d'ailleurs, ayant besoin d'eau potable, elles savent que les sources et les puits de la plaine sont mauvais, salés : les eaux profondes traversent une large bande de gypses, de marnes et d'argiles saturées de chlorures et de sulfates, et le soleil a tôt fait de corrompre et d'enfiévrer les mares superficielles; le moustique alors règne sur le plat pays; pour échapper à la malaria, les villes restent à portée des eaux saines et pures et du « bon air » des monts.

Après les éléments, l'homme. Pour les nomades du désert arabique comme pour les pâtres du plateau iranien, ces vertes plaines mésopotamienne, chaldéenne et susienne furent toujours ce que fut et reste l'Égypte pour le Bédouin d'Afrique et de Syrie, un paradis rêvé, sur lequel, sans trêve, ils jettent leurs razzias ou leurs conquêtes. La Susiane est la Terre des Arabes, l'*Arabistan*, depuis qu'au lendemain de l'hégire le flot musulman força les guichets d'Ahwaz, envahit toute la conque. Mais cette Terre des Arabes retomba ensuite sous la dépendance des gens du plateau, quand les Iraniens coalisèrent leurs tribus hétérogènes, blanches et jaunes, aryennes et mongoles, contre le conquérant sémite et, tout en gardant une foi musulmane, rejetèrent en bas du plateau, dans les plaines chaldéenne et mésopotamienne, dans le pays de Mos-

soul et de Bagdad aujourd'hui, de Ninive et de Babylone autrefois, la domination des khalifes.

L'Arabistan est donc une province persane. Mais, en cette Perse déchirée de rébellions, le pouvoir du Chah, effectif sur les provinces du nord, autour de Téhéran, n'est trop souvent que nominal sur les provinces du sud, à plus forte raison dans ces montagnes du sud-ouest, que la nature fit presque inaccessibles et que les routes de caravanes ont presque désertées. Nomades, à peine fixés quelques mois de l'année pour la culture et la récolte de quelques arpents; pâtres et chasseurs, groupés en clans autonomes ou en tribus rebelles: les habitants de ces monts, si l'indépendance et le mépris de toute loi font le bonheur, mériteraient tous le nom d'*Heureux*, Bakhtyaris, que portent quelques-uns de leurs groupes. Kurdes, Louris ou Bakhtyaris, pour tous ces gens de la cime et du revers, l'Arabistan est un grenier où l'on descend en appétit et en armes et d'où l'on remonte en joie. Ces nobles montagnards traitent en serf le vilain de la plaine, amènent leurs troupeaux paître dans ses blés, leurs jeunes gens se dégourdir parmi ses femmes. A ce voisinage, le cultivateur a dû garder ou reprendre des mœurs guerrières, semi-nomades, que d'ailleurs il portait toujours dans son hérédité bédouine et dans son sang d'Arabe, car le sang arabe prévaut encore dans le mélange des races, blanches, jaunes et noires, aryennes, mongoles et négritiques, qui parsèment de leurs villages ou plutôt de leurs tentes ce désert de l'Arabistan.

La Susiane, qui devrait être une verdoyante Égypte, n'est plus qu'un désert tacheté d'oasis. La terre et les eaux, abandonnées à elles-mêmes, vaguant aussi sans règle et sans lois, empiètent les unes sur les autres, se déplacent et se mêlent au gré de leurs caprices. Les torrents et fleuves nomades achèvent l'œuvre pillarde des clans et tribus nomades, et la conque, bouleversée, jonchée de détritus rocheux et de traînées sablonneuses, n'est que sécheresse et désolation ou cours d'eau violents et mares croupissantes: on comprend que les capitales actuelles, Dizfoul et Chouster, ne soient que deux pauvres bourgades.

***

Suse régnait en d'autres temps : du moins la plaine était alors mieux défendue contre les torrents et contre les tribus de la montagne. C'était alors, semble-t-il, non pas le Karoun, comme aujourd'hui, mais la Kerkha — le Choaspe, disaient les Anciens, — qui réunissait la majeure partie des eaux de la conque et les emmenait par un autre guichet que celui d'Ahwaz vers le delta chaldéen. Sur le haut Choaspe, Suse occupait alors le même site que Chouster aujourd'hui sur le haut Karoun. La butte de son acropole dominait la plaine et surveillait les monts, juste à la limite où commencent les cultures des champs irrigués, où finissent les arbres et vergers des pentes bocagères, où luttent et s'harmonisent en un climat plus doux les ardeurs du bas et les froidures d'en haut, où les récoltes peuvent être montées, et les sources fraîches amenées sans grande peine.

Suse cultivait sa plaine, grande comme un quart à peine de notre France, comme notre bassin de Paris, mais cent fois plus riche et plus peuplée. Suse avait dompté, canalisé torrents et rivières, et juridiquement codifié les us et coutumes d'une méthodique irrigation. Suse tenait les monts, dont elle avait barré les gorges de forteresses. La conque était seule immergée, colmatée ; au devant des collines d'Ahwaz, le flot du Golfe recouvrait encore notre pays du Chat-el-Arab : le défilé d'Ahwaz ou, ce qui pour lors en tenait lieu, le défilé du Choaspe était de défense aisée contre les attaques de l'ouest et du sud, contre les gens de Chaldée et d'Arabie.

C'est l'âge heureux, qui dure deux mille ans, trois mille ans peut-être, de 5000 ou 6000 à 3700 avant Jésus-Christ : cette Susiane primitive, le pays d'Élam, comme disent les inscriptions sémitiques, vit en paix sous les règnes semi-légendaires d'Houmbaba et d'Houmbasitir. Elle a parfois à combattre, mais elle lutte toujours victorieusement pour son indépendance contre les rois de Chaldée, qui, dans leurs épopées, ont fait une place à ces héros élamites et qui même, dans leurs inscriptions, avouent les conquêtes élamites en plein pays où plus tard surgira Babylone.

Une période moins heureuse succède, à mesure que le delta chaldéen étend ses terres plus solides et ses eaux moins profondes jusqu'aux défilés du Choaspe et d'Ahwaz. Les attaques chaldéennes deviennent plus faciles; de 3750 à 340 avant Jésus-Christ, l'histoire de trente-quatre siècles, — telle que le Père Scheil[1] nous l'a fait ressortir des inscriptions, — ne sera qu'une bataille perpétuelle de la Susiane, tantôt soumise, tantôt rebelle, tantòt envahie, tantôt débordante, contre la Chaldée et la Mésopotamie. De 3750 à 340 avant Jésus-Christ, de Naramsin, roi de Chaldée, au grand Alexandre, roi des Macédoniens, trente-quatre siècles de résistance et d'expansion, d'asservissements et de renaissances, trente-quatre siècles d'histoire susienne, groupant, éclairant, expliquant toute l'histoire de l'antiquité!

C'est là ce qui fait avant tout l'importance capitale — non pas seulement pour les archéologues et rangeurs de vitrines, mais pour tous les hommes qui veulent réfléchir un peu — de ces fouilles susiennes. Seules, peut-être, elles pourront nous livrer le secret intime de cette antiquité ou, du moins, nous fournir l'ordonnance extérieure, la chronologie de cette histoire ancienne, qu'après cent ans de merveilleuses découvertes dans le monde du passé, —aussi merveilleuses que les découvertes de nos chimistes, physiciens et biologistes dans le monde du présent, — nos savants nous font entrevoir.

Antiquité bien différente de celle que pouvaient connaître les gens des XVIIe et XVIIIe siècles! Pour nos grands-pères encore, l'antiquité, c'était Rome et la Grèce; elle commençait avec Homère et finissait avec les invasions des Barbares; mille ans avant Jésus-Christ semblaient le premier crépuscule de l'histoire profane. Aujourd'hui, quand nous voulons prendre une vue philosophique de cette histoire, c'est le début de nos temps modernes qu'il faut reporter à l'âge homérique. Si nos temps contemporains, en effet, sont marqués avant tout par le triomphe de la raison européenne sur l'univers entier et sur la vie humaine, si le monde ouvert ou soumis aux lois

1. Directeur-adjoint de philosophie assyrienne à l'École des Hautes-Études (Sorbonne), le *Père* Scheil est un dominicain qui, pour obéir aux lois et décrets sur les congrégations, est devenu prêtre séculier : c'est donc aujourd'hui l'*abbé* Scheil; mais il a trop illustré ce nom de *Père* Scheil pour qu'on puisse songer à le lui reprendre.

de l'homme, si l'humanité elle-même régie par les droits de l'homme semble vraiment le terme promis au long effort de notre civilisation, où commencent les temps modernes, sinon aux premiers bégaiements de la raison européenne, aux premiers cris et aux premiers chants du rationalisme et de l'humanisme grecs, aux philosophies ioniennes et aux poèmes homériques? Depuis les débuts de la Grèce, depuis Homère jusqu'à nous, l'histoire moderne est l'éveil et le développement de cette raison grecque, puis son expansion dans le monde alexandrin et romain et ses transactions avec la gnose orientale et la discipline romaine, puis son recul passager devant le mystère chrétien et son éclipse durant la nuit de notre Moyen Age, puis sa renaissance splendide et son épanouissement enfin, son triomphe, son exaltation dans notre Europe contemporaine.

Avant ces temps modernes, l'Europe n'était rien; l'Asie était tout, et la férule théocratique régissait les civilisations des deltas chaldéen et égyptien. En d'autres deltas, sur d'autres façades de l'Asie, d'autres civilisations poussaient également : Chine, Inde, etc. Mais, jusqu'à nous, restées à l'écart, elles n'ont eu qu'une part bien faible, très indirecte, à la culture de notre famille européenne, et deux peuples seulement furent les grands semeurs de notre récolte, l'Égypte et la Chaldée : l'antiquité pour nous, la véritable antiquité, c'est l'histoire de ces deux peuples, telle qu'un siècle de découvertes commence de nous la révéler.

Aussi haut que cinq ou six mille ans avant notre ère, cette histoire de l'Égypte et de la Chaldée va nous permettre de remonter aux sources premières de nos pensées, de nos croyances, de nos mœurs, de nos traditions, de nos habitudes les plus familières. Car nous, qui vivons au début du xxe siècle après Jésus-Christ, nous sommes encore sous l'influence quotidienne de la Chaldée et de l'Égypte. Comme les Égyptiens d'il y a quatre mille ans, nous vivons encore notre vie terrestre dans l'attente d'une vie plus belle qui s'ouvrira pour nous derrière les portes du tombeau. Comme les Chaldéens d'il y a quatre mille ans, nous voyons au ciel les figures de certains monstres dessinées par les étoiles, et, dans les jeux de ces « signes » divins, notre crédulité popu-

laire cherche encore les secrets de l'avenir et les décrets de la destinée; de même, c'est aux sciences chaldéennes que nous empruntons nos divisions de l'année, du mois, du jour et de l'heure, et nous chantons des psaumes, nous gardons des préceptes religieux, nous répétons des récits détaillés sur l'origine des êtres et des choses, tout semblables à ceux que chantait, gardait et répétait déjà la foule chaldéenne du troisième millénaire avant le Christ.

C'est de ce monde levantin — Hérodote et les premiers Hellènes le savaient bien, — que la Grèce tira les arts, les sciences, les philosophies, les poèmes, qu'elle transposa pour notre usage, mais que, depuis trente ou quarante siècles, lentement, obscurément, la savante Chaldée et la charmante Égypte élaboraient. Par l'intermédiaire des Grecs, nous sommes liés à ces âges naguère fabuleux, qui sont aujourd'hui de l'histoire réelle, certaine : des Khéops égyptiens qui vivaient six mille ans avant nous, des Naramsin chaldéens qui régnaient trois mille sept cent cinquante ans avant notre ère, nous pouvons aujourd'hui parler avec autant de certitude que des Alexandre, des César ou des Louis XIV. Et voici qu'à nos yeux satisfaits toute l'histoire humaine se groupe et s'ordonne, et la longue théorie de notre civilisation se déroule en trois actes harmonieux, dont les deux premiers sont accomplis déjà, dont le troisième commence à peine.

Après les obscurs débuts de la préhistoire, après la vie sauvage dans les cavernes, sous les pierres amoncelées ou sur les pilotis des lacs, passent d'abord les quarante ou cinquante siècles de l'histoire ancienne, de l'histoire asiatique, jusqu'aux débuts de la Grèce, jusqu'à l'âge homérique; puis les trente ou quarante siècles de l'histoire moderne, de l'histoire européenne, jusqu'à l'explosion révolutionnaire et scientifique de notre XIXe siècle, jusqu'à Bonaparte et Pasteur, si l'on veut; enfin voici l'histoire contemporaine qui s'ouvre, l'histoire mondiale qui se fait, les temps nouveaux qui datent d'avant-hier, mais qui, demain, dans le monde entier, devenu solidaire, vont appeler, semble-t-il, l'humanité tout entière à cette course du flambeau vers la vérité et vers la justice inconnues.

*
* *

Dans les quarante ou cinquante siècles de l'histoire ancienne, l'Égypte et la Chaldée ont à coup sûr tenu le premier rôle : l'immensité et l'exubérance de leurs deltas, leur faisant une vie plus commode et mieux assurée, leur laissaient plus de temps pour les rêves d'art ou les travaux désintéressés de l'étude. L'Élam et Suse, en leur conque étroite, avaient moins de ressources et moins de loisirs : il leur fallait veiller sans cesse aux caprices des torrents, aux fureurs des rivières, aux fossés, abreuvoirs de la récolte, à la conquête et à la défense du pain quotidien. Dans cette histoire ancienne, l'Élam et Suse eurent pourtant un rôle décisif : de millénaire en millénaire, régulière et régulatrice comme un balancier, ce fut toujours une intervention susienne qui décida les grandes crises du monde levantin.

Après quinze siècles de luttes contre l'invasion chaldéenne (de 3750 à 2300 avant notre ère), un premier débordement de l'Élam sur la Chaldée déclencha, en quelque façon, l'histoire universelle. Jusqu'à ce déclenchement élamite, en effet, durant la période des *Origines* que G. Maspéro nous expose en son premier volume de *l'Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, — ce monument de la science française égal, en son genre, au monument dressé par les Pasteur ou les Berthelot, — des civilisations locales débutent et grandissent. Mais éloignées, séparées l'une de l'autre, l'Égypte et la Chaldée, dans leurs écrins de déserts, vivent sans intimité l'une avec l'autre et avec le reste du monde : chacune est divisée, le plus souvent tiraillée entre de petites cités ou de petites dynasties. Le monde civilisé n'est qu'une poussière de bourgades et de tribus ; il connaît à peine les politiques nationales ; il ne connaît pas encore les « Empires » universels qui vont se fonder ensuite sous le sceptre d'un Ramsès, d'un Cyrus ou d'un Alexandre, et qui font le sujet du troisième volume de G. Maspéro. Mais, avant ces *Empires*, il faut que les *Mêlées des Peuples* (que G. Maspéro nous décrit en son second volume) jettent la Chaldée sur la Syrie et sur l'Égypte, l'Égypte sur la Syrie et sur la Chaldée, l'Asie sur la Méditerranée et la

Grèce, la Grèce sur le Levant et l'Asie, amalgament les races, les civilisations, les croyances, fassent l'unité du monde levantin et préparent ainsi l'établissement de ces dominations universelles qui, d'Égyptiens en Chaldéens, de Chaldéens en Assyriens, d'Assyriens en Mèdes et en Perses, de Perses en Macédoniens, vont, de peuple en peuple, finir par l'apothéose d'un Alexandre au troisième siècle avant notre ère.

Ces « Mêlées des Peuples », ce fut l'Élam qui les déclencha au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Vers 2300 avant notre ère, le roi susien Koutour-Nakhounti conquiert toute la Chaldée et pousse à travers la Mésopotamie, jusqu'à la Méditerranée peut-être, sa marche triomphante. Cette conquête élamite, maintenue durant deux siècles (dans la Bible, la *Genèse* connait Koutour-Lagomer, petit-fils ou arrière petit-fils du conquérant élamite : Abraham et Lot ont à souffrir de ses razzias), amène, par réaction, un groupement des cités et dynasties chaldéennes, qui se fédèrent autour de Babylone et s'incarnent dans le grand roi babylonien Hammourabi (2050 avant J.-C.).

Alors, durant mille années (2050-1100 avant J.-C.), Babylone, contenant à l'est la force élamite, pousse vers l'ouest son influence et ses troupes, jusqu'aux bords de la Méditerranée. La Chaldée vient ainsi au contact de l'Égypte, dans ces provinces syriennes que les Pharaons entreprennent aussi de soumettre, et cette rencontre chaldéo-égyptienne a, pour l'avenir de notre Europe et de notre civilisation, des résultats décisifs. Au point de rencontre en effet, deux petits peuples combinent, résument, quintessencient les deux grandes civilisations de l'antiquité, et ce sont eux qui vont nous les transmettre : les Juifs deviennent la tête de notre histoire sacrée ; les Phéniciens deviennent la tête de notre histoire profane. Dans la Bible, notre Europe cherche encore les traditions qu'Abraham apporta d'Our en Chaldée, et les commandements que Moïse entendit sur la route d'Égypte : la *Genèse* et les *Psaumes* d'Israël, nous les comprenons mieux depuis que les inscriptions cunéiformes nous ont rendu les genèses et les psaumes chaldéens. Pareillement, dans l'alphabet des Phéniciens (car nous écrivons encore avec les lettres inventées par les Phéniciens) et dans les œuvres et conceptions des pre-

miers Grecs, leurs élèves, notre Europe recueille aujourd'hui, sans parfois même s'en douter, les théories et les rêves de prêtres chaldéens ou de poètes pharaoniques.

Ainsi, durant le second millénaire avant J.-C., l'histoire de l'Élam est liée aux premiers débuts de la Grèce Or, mille ans plus tard, c'est encore l'Élam qui, déchaînant une nouvelle tempête sur les peuples de Syrie, va pousser à la Méditerranée, vers la Grèce, les flottes des fuyards. Car, durant mille années après Hammourabi, Babylone, malgré quelques éclipses de sa puissance, est de taille à contenir la force élamite (2050-1100 avant J.-C.), et les rois susiens restent à l'écart ou retombent parfois sous la vassalité chaldéenne; mais, après mille années, surgit à Suse un nouveau capitaine, Choutrouk-Nakhounti, qui renouvelle l'entreprise de Koutour-Nakhounti, avec le même résultat. Choutrouk soumet la basse Chaldée: une fois encore, par une réaction toute pareille, les vaincus se groupent dans la haute Chaldée et dans la Mésopotamie; autour de Ninive, cette fois, puis de Babylone à nouveau, ils reforment un empire militaire, auquel les Assyriens vont donner une impérissable renommée.

De nouveau, les guerriers mésopotamiens rejettent l'Élam en ses montagnes, et leurs bataillons paraissent même un jour sous les murs de Suse, enlèvent la ville d'assaut, la mettent au pillage, et « emmènent en captivité les dieux, les déesses et trente-deux statues de rois », comme dit Assourbanipal en ses inscriptions. Les héros d'Assyrie ou de Babylonie, Sargon, Sennachérib, Assourbanipal, Nabuchodonosor, — nous arrivons à des noms familiers qui se dressent au seuil de nos temps modernes (820-540 avant J.-C.), — étendant aussi leurs conquêtes vers l'ouest, jusqu'à la Méditerranée, rétablissent sur la Phénicie, sur la Judée et même sur Chypre et l'Anatolie méridionale, l'ancien empire des Chaldéens. Mais la tyrannie de ces Assyriens féroces est cent fois plus dure, semble-t-il, que la vassalité chaldéenne ou égyptienne des siècles précédents : les riverains de la mer, les Phéniciens, s'en vont querir au delà des flots de nouvelles patries; dans les eaux occidentales, se fondent les colonies de Tyr et de Sidon, les Carthages, les *Villes-neuves* (c'est le sens du mot Carthage), qui répandent les civilisations et les denrées asia-

tiques jusqu'à nos rivages de Gaule et d'Espagne, — grand événement qui vient hâter les progrès de la Grèce et la venue des temps modernes (IXe et VIIIe siècles avant notre ère) !

Et, quatre cents ans plus tard, un dernier sursaut de l'Élam qui donne le dernier déclic à notre histoire. Du plateau iranien, de vaillants montagnards, Mèdes et Perses, descendent : ils viennent infuser aux races d'en bas leur audace et leur endurance aryennes : ce sont des Aryens, en effet, — c'est-à-dire des blancs parlant une langue indo-européenne, — qui, sous le nom de Mèdes et de Perses, descendent avec Cyrus et viennent s'asseoir au trône susien. Et n'est-ce pas un autre caractère de notre histoire moderne que le rôle prépondérant des Aryens dans le monde civilisé ? L'histoire ancienne appartient à d'autres, aux Sémites surtout et à leurs cousins d'Égypte; mais, dans l'histoire moderne, le dernier mot restera aux Aryens, à leurs langues d'Europe et à leurs conceptions rationalistes.

Les voici qui vraiment entrent en scène. Aryens de Perse et Aryens de Grèce, ils ont été jusqu'ici dans le voisinage, mais en marge encore de la civilisation, dans la clientèle, mais aussi dans l'hostilité de la Chaldée et de l'Égypte. Avec Cyrus, les Aryens de Perse viennent prendre la tête des humanités levantines, bâtir sur les ruines des anciens Empires cette gigantesque monarchie du Roi des Rois, qui, depuis Cyrus jusqu'à Darius III, durant deux siècles (530–330), régente tout le continent entre la Chine et la Méditerranée, annexe à l'Iran et à l'Élam la Chaldée, l'Assyrie, l'Aram, la Syrie et l'Égypte, enfile les routes de l'Asie Mineure, se bute contre les Aryens de l'Ionie et de l'Archipel, entreprend de les soumettre, passe même en Europe, conquiert la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, les îles, et réclame des Aryens de Grèce, des libres citoyens d'Athènes et de Sparte, le serment d'obéissance : aux champs de Marathon et de Platées, sur les eaux de Salamine et de Mycale, se heurtent alors ces deux Aryens, champions de l'Europe et de l'Asie, du passé et de l'avenir.

L'Aryen de Grèce l'emporte et rejette à la côte d'Asie les « Barbares », qu'il méprise déjà pour leur crédulité superstitieuse et leur servilité monarchique : dès maintenant, cet

Hellène, qu'à l'âge homérique, quatre ou cinq siècles plus tôt, le maître phénicien enrôlait parmi les disciples de la Chaldée et de l'Égypte et initiait aux pensées de l'Asie, dès maintenant, ce vainqueur de Salamine parle notre langage, formule notre idéal d'Européens, et défend contre l'Asie les espoirs et les prémices de notre civilisation européenne. Quelle date en l'histoire du monde ! Homère est le précurseur, mais Thémistocle est le premier homme de nos temps modernes, dont Alexandre de Macédoine deviendra le grand ouvrier, le premier héros, quand, un siècle et demi après Salamine, il prendra la tête des Aryens de Grèce, leur fera passer la mer à leur tour, enfiler aussi, mais à rebours, les routes de l'Asie Mineure, soumettre la Syrie, l'Egypte, l'Aram, l'Assyrie, la Chaldée et, forçant les guichets de l'Élam, piller cette ville de Suse qui depuis deux siècles était le centre du monde, la capitale du Roi des Rois.

Au haut des montagnes iraniennes, en effet, le Roi des Rois avait conservé les capitales de ses pères, ses palais de Médie et de Perse, ses résidences de plaisir et de chasse, ses villes d'été, Ecbatane et Persépolis. Mais Suse était devenue le siège de sa politique, la forteresse, le trésor et le musée où s'entassaient, avec les archives de son administration, les redevances et les dépouilles de l'Asie vaincue. Diodore nous dit qu'Alexandre trouva dans les cachettes des palais de Suse quarante mille talents en or et en argent non monnayés, et neuf mille talents en pièces d'or à l'effigie de Darius, en *dariques :* deux ou trois milliards de notre monnaie. Cet or et cet argent furent pillés par les soudards de toute race, grecs, parthes, romains, arabes, qui, depuis Alexandre, mirent à feu ou à rançon cette grandeur déchue.

D'Alexandre aux proconsuls romains, tous les maîtres ou pillards de l'Asie s'abattent sur cette plaine. Les sièges et incendies transforment en buttes de cendres, puis en désert cette immense ville. Puis, en l'an 640 après notre ère, les cavaliers arabes, débarqués à Mohamerrah, remontent le Karoun et, de tant d'édifices, ne laissent debout ou ne relèvent qu'un prétendu tombeau du prophète Daniel, qui dresse encore au bord du Choaspe sa coupole blanche. Toute la population s'enfuit à Chouster et Dizfoul.

Avec Alexandre, finit donc l'histoire ou du moins la puissance de Suse; avec les Arabes, son existence même. Deux ou trois *tells* énormes restent seuls dans un coin de la plaine pour garder en leur profil et pentes géométriques le souvenir de ce passé. Le plus grand de ces *tells*, mais le plus nivelé, épandu sur quelque cent hectares, représente la ville officielle avec le palais, l'*Apadana*, que les Rois des Rois avaient élevé : la mission Dieulafoy, malgré une exploration incomplète, nous en a déjà rapporté les merveilles qui sont au Louvre. Le plus petit de ces *tells*, mais le plus haut et le plus ardu, représente la citadelle primitive, l'acropole de la plus vieille ville : c'est autour de cette butte que M. de Morgan et la Délégation ont concentré leurs efforts, et les résultats, depuis sept ans, ont dépassé tous les espoirs.



D'avance, on pouvait prédire qu'en cette citadelle de Suse on trouverait quelques monuments de toutes les périodes de l'histoire ancienne, quelques souvenirs de toutes les victoires et de toutes les défaites de l'Élam. On sait, par la Bible et par les inscriptions cunéiformes, comment procédaient tous les vainqueurs de cette Asie et quelles déportations de peuples, quels rapts de richesses, de statues, d'objets religieux accompagnaient toujours leurs conquêtes. Ce n'est pas seulement le peuple d'Israël qui fut ainsi arraché de ses monts et transporté sur les fleuves de Babylone, *super flumina Babylonis*; ce n'est pas seulement Jéhovah qui fut dépouillé de ses richesses, de son tabernacle et de ses livres saints et qui vit installer en son temple, à sa place, les faux Dieux de l'ennemi triomphant. Tous les peuples vaincus et tous leurs dieux, durant les cinquante siècles de l'histoire ancienne, furent traités de même, et les inscriptions cunéiformes sont toutes pleines, en particulier, de ce va-et-vient des nations et des idoles entre l'Élam et la Chaldée.

Dès les premières campagnes de la Délégation, les fouilles nous ont fourni quelques témoignages de ces procédés de la conquête asiatique. Il en est de fort jolis ou de fort curieux : tels les bijoux, les fragments de vases et les objets d'ivoire

ou de lapis-lazuli, que les savants attribuent à la période perse. Il en est d'admirables, d'inestimables, qui remontent aux périodes antérieures.

De la période perse, le Louvre a reçu déjà cet osselet de bronze — énorme osselet pesant 93 kilogrammes — qui porte une vieille inscription grecque et que les Milésiens, au VIe siècle avant notre ère, avaient consacré en souvenir d'une victoire, dans leur temple suburbain des Branchides. Les Milésiens avaient prélevé cette dime sur les dépouilles des ennemis; pour fabriquer cet osselet, on avait fondu les armures et les armes des vaincus. Trophée d'une victoire milésienne, cet osselet devint ensuite un trophée perse : Darius l'emporta à Suse quand il pilla les Branchides vers l'an 500 avant notre ère. Et voici que M. de Morgan le retrouve, et ce trophée, pour la troisième fois, récompense une campagne, toute pacifique celle-là. Cet osselet est ainsi venu de Milet à Paris en passant par Suse et les Branchides.

De la période assyrienne, — qui précéda la période perse, — nous connaissions déjà, par les inscriptions ninivites, le pillage que Suse eut à subir des soldats d'Assourbanipal (vers 650 avant notre ère). Mais les fouilles nous en ont donné les plus visibles traces :

Assourbanipal nous vante la richesse des édifices susiens, leurs revêtements précieux, les statues d'or, d'argent et de bronze qui ornaient les temples et, si nous en jugeons par nos découvertes, le roi d'Assour ne nous a pas trompés dans ses récits. L'armée pilla pendant plus d'un mois, puis gorgée, repue, ses mulets fléchissant sous la charge des trésors, elle s'éloigna, laissant dans les ruines fumantes des richesses qu'en d'autres temps elle n'eût certes pas négligées. L'or et l'argent ont été emportés à Ninive; le marbre, l'albâtre brisés sont disséminés dans les terres de l'Acropole; mais le bronze nous est resté, ou tout au moins nous possédons quelques pièces qui, trop lourdes, furent abandonnées, mutilées, au milieu des décombres; c'est ainsi que nous possédons aujourd'hui une table d'offrandes, un bas-relief et une colonne de bronze.

La colonne est restée intacte : longue de plus de quatre mètres, elle porte une grande inscription [du XIe siècle avant J.-C.]; jamais on n'a tenté de la briser. Mais la table et le bas-relief portent encore la trace des coups de masses des soldats assyriens; on en prit tout ce que le marteau était à même de détacher; le reste, trop pesant, fut

abandonné, tant étaient grandes les dépouilles de Suse. Ces trois monuments de bronze sont d'un grand intérêt par leur technique. On conçoit difficilement comment ces fondeurs sont parvenus à obtenir des pièces aussi importantes sans soufflures, alors que, plus tard, les Grecs et les Romains y réussissaient à peine, et que nous-mêmes, avec tous les moyens mécaniques et chimiques dont nous disposons, nous ne faisons pas toujours avec succès une coulée de cette importance[1].

Cette habileté métallurgique, en particulier cette technique du bronze (l'analyse scientifique découvre en ce bronze susien les mêmes alliage et proportions qu'en notre bronze monétaire) paraît avoir été l'un des caractères de la civilisation susienne : ni l'Égypte ni la Chaldée, après un demi-siècle d'explorations, ne nous ont encore livré la moitié ni même le quart du bronze qu'en moins de huit ans les fouilles de Suse nous ont donné. Allez voir au Louvre — ces trouvailles seront bientôt exposées — l'étonnante statue de la reine Napirasou, femme du roi Ountach-gal, qui régnait au xvie siècle avant notre ère. La *Saturday Review* égale avec raison cette merveilleuse œuvre d'art au fameux *Cheikh-el-Beled* de nos salles pharaoniques ; mais le *Cheikh* égyptien est une petite statue de bois ; la reine susienne est une grande statue de bronze. Debout, le corps un peu penché comme pour la révérence, les mains jointes l'une sur l'autre et comme serrées sur l'éventail absent, maîtresse de maison attendant ses invités, en grande toilette, robe cloche, fine taille, écharpe agrafée sur l'épaule, corsage brodé, cette belle dame fut, hélas ! décapitée par les soudards ninivites, qui se vengèrent ainsi de ne pouvoir l'emporter : elle pèse deux mille kilogrammes ! Elle avait bien un peu prévu ce triste sort ; elle avait cru le conjurer par les malédictions gravées avec ses titres et noms sur sa cuisse, — *in femore suo scriptum : Rex regum et dominus dominantium*, comme dit l'Apocalypse[2] :

Je suis dame Napirasou, femme d'Ountach-gal : celui qui s'emparerait de ma statue, celui qui l'emporterait, celui qui ma légende détruirait, celui qui mon nom effacerait, ô roi-dieu Gal, ô Kirirsa, ô In-Chouchinak le grand, qu'il soit maudit !

1. J. de Morgan, *la Délégation en Perse*, pp. 89-91.

2. *Apoc.*, 19, 16.

Le traitement qu'Assourbanipal infligeait à la ville conquise, les Susiens eux-mêmes l'avaient infligé souvent aux villes chaldéennes, durant les périodes antérieures, et c'est le butin de ces campagnes élamites qui tombe aujourd'hui entre nos mains. Documents publics et documents privés, objets religieux et objets d'art, il semble que Choutrouk-Nakhounti surtout (1100 av. J.-C.) ait fait une rafle complète dans toutes les villes et tous les sanctuaires qu'il rencontra, et c'est grâce à lui que Suse peut aujourd'hui renvoyer au Louvre les plus beaux documents de l'histoire chaldéenne, ou même de l'histoire humaine, que jamais fouilles aient donnés. De la grande cité de Sippara, Choutrouk avait enlevé la stèle de Naramsin et le code de Hammourabi : nous possédons ces deux trophées.

La stèle de Naramsin représente la victoire de ce roi chaldéen sur les Louloubis ; c'est une œuvre d'art, qui remonte au quatrième millénaire avant notre ère et qui mérite de prendre place parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Quant au code de Hammourabi, c'est au bas d'une stèle, — dont la tête représente le dieu Chamach dictant au roi babylonien le texte même de ces lois, — c'est un code complet, civil et criminel :

La condition des juges, des officiers publics, l'affermage des terres, l'irrigation, la pâture des troupeaux, l'aménagement des champs en jardins, la pénalité en cas de violences contre hommes et animaux, la navigation, la location d'hommes, d'animaux, d'instruments de culture, le tarif des salaires, l'achat des esclaves, les rapports des esclaves avec leur maître, droit du commerce, lois sur le mariage, sur la condition des femmes, lois sur les successions, sur le brigandage, sur les objets trouvés, etc., tout était prévu et réglé avec sagesse et équité. Ce monument, par un rare bonheur, nous le possédons au complet. Il importe peu, après cela, de savoir si Hammourabi en a fait la promulgation en plusieurs exemplaires dont l'un aurait été placé à Suse, comme dans l'un des centres les plus importants du royaume, ou si plus tard un conquérant élamite le charria, comme butin, de Babylone en Élam, ou si même un roi babylonien, devant les invasions assyriennes, mit un jour en sécurité à Suse, en pays allié, les archives juridiques de la monarchie [1].

1. Cf. de Morgan, *la Délégation en Perse*, page 113.

En fait, — ajoute le P. Scheil qui a publié et traduit ce document dans le volume IV de la Délégation en Perse, — il paraît probable que c'est au roi Choutrouk-Nakhounti que nous devons ce beau document, à son heureuse manie de collectionner et de rapporter à Suse tous les souvenirs antiques qu'il découvrait en temps de paix ou dans ses guerres.

On sait que, ayant peut-être lu ce code. Guillaume II n'a pas hésité à ranger le roi Hammourabi (2050 av. J.-C.) parmi les envoyés ou les inspirés de Dieu, à côté de Moïse et des fondateurs de l'unité allemande. Les lois d'Israël en effet et les lois de Hammourabi doivent avoir la même origine : certains articles semblent copiés des unes sur les autres. Le dieu Chamach, maître des oracles et de la sagesse, dieu des rayons lumineux et de la tiare à quatre cornes, ne tient souvent que le langage de Jéhovah :

Si quelqu'un l'œil d'un homme libre a crevé, son œil on crèvera ; si un membre d'un homme libre il a brisé, son membre on brisera ; si quelqu'un les dents d'un homme de même condition a fait tomber, ses dents on fera tomber.

Et, sans parler des articles fixant le minimum des salaires pour le journalier et l'artisan, Chamach formule des lois que nos Chambres aujourd'hui s'honoreraient de voter :

Si un juge a rendu un jugement, et si [frauduleusement] il a annulé son jugement, on le fera comparaître ; la revendication, qui dans ce jugement existait, douze fois il l'acquittera, et dans l'assemblée. de son siège on le renversera et il ne reviendra pas, et avec les juges, dans un jugement, il ne siégera plus.

Si un médecin traite un homme libre pour une plaie grave avec le poinçon de bronze et le tue, ou si avec avec le poinçon il ouvre la taie et crève un œil, on lui coupera les mains.

Si un architecte a construit une maison qui n'est pas solide et si la maison s'écroule et tue le propriétaire, cet architecte est digne de la mort.

Ce code babylonien, en 282 articles, est désormais le premier des grands documents de l'histoire universelle, le plus ancien des grands livres de notre humanité, — antérieur de douze ou treize cents ans aux poèmes homériques et au texte des plus vieux chapitres de la Bible, telle que nous la possédons aujourd'hui.

***

Il m'est impossible de dresser ou même de résumer l'inventaire complet des autres trouvailles : de l'obélisque du roi chaldéen Manichtou-sou, qui régnait vers le quarantième siècle avant notre ère, jusqu'aux vases et monnaies grecques, sassanides et arabes, toutes les civilisations antiques, — élamite, chaldéenne, babylonienne, assyrienne, perse, — sont ici représentées, non seulement par des œuvres d'art et des bibelots précieux, mais par des textes et des documents qui dépassent en valeur tout ce que la Chaldée et l'Assyrie elles-mêmes avaient pu nous fournir. Cette acropole de Suse apparaît déjà comme le palais aux archives de l'histoire ancienne, — et l'on est au début des surprises que les tranchées de la Délégation nous réservent.

Que le lecteur, curieux de cette histoire, feuillette seulement les cinq ou six grands in-folios publiés par la Délégation (la publication suit d'aussi près que possible la découverte) : il comprendra pourquoi M. de Morgan s'est adonné avant tout au déblaiement de Suse. Par le Karoun et le Chat-el-Arab, les trouvailles peuvent, avec de grandes difficultés et de grands frais, sans doute, peuvent atteindre la mer, prendre le chemin de France et venir s'entasser au Louvre : des ruines d'Ecbatane ou de Persépolis, juchées au haut des monts, comment des pierres et des poids pareils arriveraient-ils jusqu'à la mer? Et depuis 1900, une nouvelle convention, plus favorable encore, est intervenue entre le Chah et notre gouvernement.

La convention de 1894 nous accordait *la moitié* des trouvailles que nous pourrions faire dans toute la Perse, Susiane comprise. La convention de 1900 nous accorde *toutes* les trouvailles que nous ferons en Susiane. Par cet acte gracieux, le Chah a voulu nous remercier de l'accueil que son père et lui-même ont toujours trouvé en notre Paris. Il s'est rendu compte, en outre, que Suse est bien loin de Téhéran, et l'histoire de la Susiane bien étrangère, en somme, à l'histoire de la Perse proprement dite : s'il tient à réserver à ses collections la moitié des monuments que l'on pourra trouver dans

cette Perse propre, à Ecbatane, Persépolis, etc., il n'attache pas le même prix aux documents élamites ou chaldéens que Suse peut nous fournir. Surtout il a voulu, par ce royal cadeau, reconnaître les services que, depuis sept ans, la Délégation a rendus aux peuples de ses provinces, à son trône même et à l'avenir de sa royauté.

En 1897, quand la Délégation arriva, l'Arabistan était la proie des montagnards en pleine révolte : ils pillaient la plaine, coupaient les routes entre Téhéran et Dizfoul ou Chouster, dont ils menaçaient, assiégeaient les petites garnisons et les autorités persanes. L'installation des Français sur les *tells* de Suse et l'ouverture des fouilles n'alla pas sans coups de fusil : il fallut même relever, sur la butte de la citadelle, un château fortifié, crénelé, contre les insultes ou les assauts des montagnards, dont les nuées tombaient, un beau jour, comme un orage de sauterelles, et couvraient de leurs milliers de tentes champs, déblais et tranchées. L'énergie et la bonne humeur françaises, la droiture aussi et surtout la générosité adoucirent peu à peu et apprivoisèrent ces « chacals ». Ils trouvèrent leur bénéfice à s'enrôler parmi les travailleurs, à poser le fusil pour le « couffin », — le panier qui, dans toutes les fouilles levantines, remplace la brouette. Aujourd'hui, la Susiane n'a pas encore retrouvé les beaux jours et la paix de Koutour-Nakhounti ; mais, derrière les murs de son château, avec une douzaine de carabines et l'habitude de payer régulièrement tous les travaux et tous les services, la Délégation n'a presque plus rien à craindre et, du même coup, les officiers et fonctionnaires persans ne sont plus molestés : les communications avec Téhéran sont rétablies, les ordres du Chah quelquefois écoutés ; encore plusieurs années de ce régime, et l'Arabistan deviendrait une province persane, autrement que de nom.

Les intérêts du Chah sont donc entièrement conformes aux nôtres ; nous pouvons escompter la prolongation de ses faveurs. Et pourtant, nous aurions grand intérêt à nous hâter. Quelle que soit la solidarité, la cordialité même qui, le plus souvent, unit entre eux les savants d'Europe, une aubaine comme celle de Suse n'est pas sans exciter un peu d'envie contre notre chance : Londres et Berlin ont aussi des musées où les trou-

vailles susiennes seraient bien accueillies... Et l'on sait quelle émulation pousse les politiques allemande et anglaise vers ce fond du Golfe Persique. A travers l'empire turc, les chemins de fer allemands descendront bientôt les fleuves d'Assyrie et de Chaldée. Au fond du Golfe, les flottes anglaises ont déjà installé à Koweit une relâche permanente. De ces voisins trop désireux d'ouvrir, disent-ils, ces vieux pays à la civilisation nouvelle, le Chah a tout à craindre pour ses provinces maritimes, — et, par contre-coup, Suse pourrait bien ne pas toujours rester sous notre monopole.

Il faut nous hâter dans l'intérêt de nos collections nationales, mais dans l'intérêt aussi de la science et de l'humanité tout entière : toute l'humanité est intéressée au salut de ces archives, qui lui rendent trente siècles de son histoire. Or rien n'est plus funeste à ces vestiges et documents de l'antiquité que le premier contact de notre vie moderne : il est toujours brutal. Que de fois, en Asie-Mineure, j'ai vu des amphithéâtres saccagés, des inscriptions épannelées, des sculptures même jetées au four à chaux pour la construction des ponts sur quelque ligne ferrée ! Iasos, au bord de l'Archipel, était, il y a vingt ans encore, une ruine charmante, ceinturée de hauts remparts, peuplée de temples, de colonnes et d'un théâtre : en 1889, j'ai vu des bateaux turcs, des bateaux de guerre, dévaster ces monuments et en charger la pierre pour les nouveaux quais de Constantinople.

Il faut nous hâter : Suse, demain peut-être, aura tout à craindre de l'ingénieur, du mineur, du terrassier ou du soldat venus d'Europe, qui voudront exploiter ou défendre cette entrée de la Perse. Le moindre dommage que pourra nous causer cette approche européenne sera de tripler, quadrupler le prix de la main-d'œuvre qu'aujourd'hui nous avons pour peu de chose.

Il faut nous hâter pendant que la barbarie des Bédouins étend encore la protection de son indifférence sur ces collines inviolées. Nous avons fait, depuis un siècle, deux expériences qui doivent nous servir. Nous avons eu une *Expédition d'Égypte* et une *Expédition de Morée :* si nous eussions alors bien usé de notre temps, quelles collections uniques au monde contiendrait aujourd'hui notre Louvre ! quel centre d'études, de

publications et de sciences, quel musée, quelle bibliothèque unique au monde, serait Paris! et que de monuments auraient échappé aux désastres qui les ont fait disparaître entre l'époque où nous aurions dû les prendre, et le moment où quelque autre intervention, tardive, a fait entrer ceux qui survivent, aux musées d'Égypte, de Grèce ou d'Europe!

Il faut nous hâter. Là-bas, nous avons maintenant un personnel exercé, une équipe nombreuse et complète de fouilleurs, de savants, d'ouvriers, avec un matériel de rails, wagonnets, pics, pioches, etc. Mais les ardeurs et les fièvres de l'été rendent le travail impossible et même le séjour intenable de la fin d'avril au début de novembre, et durant les six mois d'hiver ou de printemps une partie de notre main-d'œuvre est détournée par la culture et la récolte des champs voisins. Néanmoins. nous trouverions tous les ouvriers nécessaires, si l'argent... Notre Gouvernement inscrit à son budget annuel cent trente mille francs pour la Délégation : à ce taux, il faudra quinze ou vingt ans encore avant d'achever. En quinze ou vingt ans, que de compétitions peuvent surgir!... Ne se trouvera-t-il pas en France un ministre ou des citoyens assez éclairés pour donner à la Délégation le million dont elle a besoin?

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LE JAPON ET LA PAIX

Dans le conflit de leurs ambitions, Japonais et Russes ont, les uns et les autres, des raisons à s'opposer, entre lesquelles nous ne voulons pas nous faire arbitres. Il s'agit seulement pour le moment, où le monde entier se demande quand, et comment se fera la paix, de chercher à quelles conditions les belligérants consentiraient à la conclure. Les intentions des Russes après leurs défaites, ne sont pas très claires, mais le Japon révèle les siennes, et il importe que nous les connaissions bien.

Les Japonais disent qu'ils font la guerre pour rétablir la paix durable dans l'Extrême-Orient, cette paix que rendait impossible l'ambition russe. Leurs documents officiels[1] ne manquent jamais d'affirmer que, en octobre 1903, ils ouvrirent les négociations pour « consolider cette paix de l'Extrême-Orient » : seules, les lenteurs dédaigneuses de la Russie, son insistance à restreindre l'action japonaise en Corée et son refus de discuter la question mandchourienne auraient amené la guerre. Le Japon, par son attitude très raisonnée et très adroite durant les négociations, a su donner l'impression au monde — au monde anglo-saxon surtout — que cette

1. *Livre blanc* sur les négociations entre les deux pays, mars 1904. Note du Ministère des Affaires étrangères aux représentants des puissances, 8 février 1904. Déclaration de guerre. Discours du baron Komura à la Diète, 23 mars 1904.

guerre lui était imposée : guerre défensive, disait-il, et non guerre d'expansion ; guerre pacifique, si l'on peut dire.

En 1895 déjà, sur les conseils « amicaux » de la Russie, de la France et de l'Allemagne, il avait rendu à la Chine le Liaotoung « dans l'intérêt de la paix de l'Extrême-Orient », puis toléré les acquisitions de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre et de la France sur le territoire chinois, toujours dans l'intérêt de cette paix. En 1898, il avait été obligé, encore pour éviter la guerre, de reculer devant les États-Unis aux îles Hawaï, en 1899 de ne pas s'opposer à l'annexion des Philippines, sur lesquelles il avait nourri cependant quelques espérances durant sa campagne d'agitation et de secours en faveur des insurgés. Depuis, il avait semblé se rejeter sur une politique toute commerciale en Corée et en Chine. Il avait obtenu, par le protocole Nishi-Rosen (25 avril 1898), que la Russie s'engageât à « ne point entraver le développement des relations commerciales et industrielles entre le Japon et la Corée ». Peu à peu le parti japonais avait, à Séoul, gagné sur le parti russe et l'on recevait avec des bannières les étudiants coréens qui venaient au Japon. En Chine, où le marquis Ito avait fait, dès 1898, un voyage de conciliation, le Japon n'avait cessé de développer son commerce et son influence intellectuelle. La campagne de 1900, grâce à l'habileté et à la modération du Japon, n'avait pas altéré ces bonnes relations. Les vice-rois progressistes favorisaient la propagande japonaise. Des compagnies de navigation japonaises se fondaient sur le Yang-tsé ; on parlait d'une banque sino-japonaise ; des instructeurs japonais, militaires et civils, affluaient en Chine ; des étudiants chinois commençaient à venir au Japon. Enfin, en janvier 1904, quelques jours avant le début de la guerre, le Japon concluait avec Pékin un traité de commerce supplémentaire.

Donc, à juger des intentions du Japon par la politique de ces dernières années, comme par les formules proclamées au début de la guerre, on pouvait croire que Tokio, sans désir de conquêtes, désirait seulement remettre en place tout ce que l'ambition russe avait dérangé. Mais les victoires sont venues, sans arrêt, sur mer, sur terre, et les flatteries anglo-saxonnes, et la joie de décevoir à chaque rencontre les prévi-

sions des autres puissances, toujours prêtes à imaginer des justifications spécieuses de l'échec russe. Aujourd'hui, les Japonais, avec l'orgueil aiguisé de gens souvent froissés naguère, jouissent immensément de ce prestige international qu'ils gagnent à battre pour la première fois une des plus redoutables puissances de l'Europe. Et leurs ambitions cachées débordent un peu.

D'autre part, ces victoires ont coûté cher en hommes et en argent. De Port-Arthur, de Mandchourie, on a vu revenir par milliers les malades, les blessés. A Hiroshima, à Tokio, à Osaka et ailleurs, les hôpitaux et bâtiments disponibles n'ont pas suffi : il a fallu en toute hâte construire des baraquements. De ces blessés, on a appris la résistance tenace du soldat russe et les horreurs de cette guerre, d'où ceux qui partent n'espèrent plus revenir. La situation financière, sans être menaçante, est inquiétante. On a de grandes difficultés à faire rentrer les impôts. Les emprunts intérieurs, que l'empereur, les grandes familles et les banques souscrivent pour la majeure partie, sont pour le reste difficiles à placer. Les emprunts extérieurs ne s'obtiennent qu'à de dures conditions. Il y a une lourde exportation d'or. Et les impôts fonciers, comme les impôts sur le revenu et les objets de consommation, augmentent. La misère dans le peuple se fait déjà sentir. Une certaine lassitude est venue. Les premiers mois, on allait, par quartiers, acclamer — *Banzaï!* — les troupes qui partaient. Mais tout s'use : les départs des réservistes — dont l'âge d'appel a été prolongé jusqu'à trente-sept ans et demi — font dans les familles des vides plus grands. On s'attendait à une campagne plus rapide. La grosse déception est venue de Port-Arthur, dont on a prédit la chute chaque jour depuis le mois de juin. Maintenant, chaque fois qu'un membre du Gouvernement parle, c'est pour annoncer une guerre longue et de grands sacrifices à faire.

Donc, orgueil de la victoire, conscience de l'énormité des sacrifices en hommes et en argent, voilà les sentiments nouveaux qui agissent quand le Japon se demande quels sont les avantages à tirer de tant de gloire, et les compensations à tirer de tant de pertes.

*
* *

Sur la Corée, c'est moins une poussée d'ambitions neuves qu'un réveil d'ambitions anciennes. Dès l'année 200 de notre ère, la possession de la Corée fut « divinement promise » et « divinement accordée » à la fabuleuse impératrice Dzingo, dont les galères innombrables, que protégeaient et dirigeaient les esprits de la mer et des airs, furent déposées par un raz de marée au rivage coréen : cette légende est enseignée comme vérité historique dans toutes les écoles japonaises. Le Japon n'a jamais cessé de considérer la péninsule comme une dépendance. Sa guerre contre la Chine en 1894-1895 a été entreprise en grande partie pour achever d'arracher la Corée à l'influence chinoise et pour y assurer cette prépondérance japonaise qu'il a fallu ensuite défendre pied à pied contre les Russes.

Aussi, dès le commencement de la guerre, en dépit de la déclaration de neutralité que la Corée avait communiquée aux puissances, les Japonais, prenant le rôle de protecteurs, débarquent des troupes à Chémulpo et occupent Séoul. Le 23 février 1904, un traité vient régler cette situation : « Pour maintenir une permanente et solide amitié entre le Japon et la Corée et établir fermement la paix en Extrême-Orient », le gouvernement impérial de Corée place son entière confiance dans le gouvernement impérial du Japon; il adoptera son opinion sur les améliorations dans l'administration. Le Japon veillera à la sécurité et au repos de la maison impériale de Corée et garantira définitivement l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire : au cas où elles seraient mises en danger par l'agression d'une troisième puissance ou par des troubles intérieurs, il prendra immédiatement les mesures nécessaires, et le gouvernement impérial de Corée lui donnera toutes facilités pour agir. Le Japon pourra occuper, si les circonstances le réclament, les places stratégiques. Et les gouvernements des deux pays, sans un consentement mutuel avec un troisième pouvoir, ne concluront aucun arrangement qui puisse être contraire à ces principes.

Tel est le traité, dont le baron Komura, ministre des affaires

étrangères, a dit qu'il était de forme satisfaisante et suffisante, et il ajoutait : « Tout dépend maintenant de la manière de l'appliquer[1]. » Or, dans sa forme même, on se demande ce qu'un pareil traité laisse subsister de l'intégrité territoriale et de l'indépendance de la Corée : il permet aux Japonais de contrôler l'administration, de protéger la dynastie, et il autorise l'occupation permanente du pays en cas de troubles intérieurs ou extérieurs. Et tous les actes du Japon, depuis, ne tendent qu'à en rendre obligatoire l'exécution stricte. En mars 1904, le marquis Ito, envoyé extraordinaire, va faire comprendre à l'empereur de Corée la nécessité d'adopter les réformes japonaises. Le 22 août, le gouvernement coréen promet d'engager comme conseiller financier un sujet japonais, qui donnera son avis sur toutes les questions de finances. Promesses semblables d'engager comme conseiller diplomatique un étranger recommandé par le gouvernement japonais, et Séoul devra consulter Tokio avant de conclure aucune convention avec les puissances et de traiter aucune affaire importante, octroi de concessions ou de contrats à des étrangers.

Le conseiller financier, M. Megata, entre en fonctions. La Corée ne frappe plus de numéraire ; la monnaie japonaise est adoptée. Le Japon promet un prêt de cinq millions de *yens* pour aider au rétablissement des finances coréennes. M. Megata proteste quand le gouvernement coréen décide de consacrer un

1. Discours prononcé le 11 novembre chez le premier ministre. Le professeur Nakamura, professeur à l'école des nobles, dans la *Revue diplomatique* japonaise du 20 mars 1904, trouve que « l'indétermination des stipulations est le caractère le plus intéressant du traité. Car, grâce à elle, il sera possible de placer la Corée sous le protectorat du Japon et même d'en faire une colonie japonaise... Tout dépend de l'habileté de nos diplomates. » Dans le même numéro de la *Revue diplomatique*, le professeur Ariga Nagao déclare que « le traité semble caduc à cause d'une contradiction entre sa forme et son contenu. Il peut mener à des conflits, car « les Coréens, s'appuyant sur l'apparence extérieure du traité, voudront agir librement, tandis que le gouvernement japonais, s'appuyant sur le vrai contenu, voudra imposer son intervention. Pour éviter une nouvelle guerre, au cas où la Corée aurait recours à la Russie, il faut faire un pas de plus, traiter la Corée en colonie. » Dans le *Jidai Shichô*, n° 8, on lit : « Les rapports de la presqu'île coréenne avec l'empire japonais sont du même genre que les rapports entre l'Irlande et l'Angleterre. » Tous ceux qui ont voulu attaquer l'Angleterre l'ont fait par l'Irlande. D'où cette conclusion : « Nous respectons l'indépendance de la Corée, nous désirons reconnaître sa liberté d'action ; mais de son indépendance, de sa liberté d'action, nous ne parlons qu'à une condition, c'est que la Corée aura absolument la même politique que l'empire japonais. »

million de yens à l'enterrement de la princesse héritière. Le ministre japonais à Séoul recommande à la Corée de réduire ses forces de terre. Le pays est occupé par des troupes japonaises qui y déclarent la loi martiale. Les chemins de fer Fusan-Séoul et Séoul-Wiju sont construits par des Japonais, et ils aident à la diffusion de la langue. Dans les écoles, on pousse à l'étude du japonais. Du Japon, on envoie des instituteurs et l'on cherche à leur faire donner une subvention par les Coréens : on veut « remplacer au plus vite le coréen par le japonais, et faire que le traité s'étende à tout, à la civilisation, aux mœurs... Japoniser pour civiliser, c'est le bonheur de la Corée et celui de l'Orient[1]. »

Et l'opinion japonaise trouve encore que l'action de son gouvernement est vacillante, trop soucieuse de respecter les formules d'intégrité et d'indépendance. Le gouvernement coréen rejette les demandes de concession de terres non-cultivées. En cette contrée agricole (quatre-vingt-dix pour cent des exportations coréennes consistent en produits de la terre), des compagnies japonaises qui s'occupaient d'agriculture n'ont pas réussi, et il leur sera difficile de réussir tant que les Coréens leur refuseront le droit de posséder le sol. Les Japonais, qui ne se sentent pas aimés, insistent donc pour que leur gouvernement, sans se laisser arrêter par des scrupules, sans songer au temps que peut durer la guerre actuelle, revendique dès maintenant les devoirs et responsabilités d'un protectorat sur la Corée. A la fin d'octobre 1904, les progressistes[2] ont publié un manifeste réclamant l'envoi à Séoul de commissaires-plénipotentiaires, avec autorité de surveiller et de réformer la politique et l'administration de l'empire : par un développement de la police et une amélioration du système monétaire, il faut donner aux étrangers toute sécurité et facilité pour commercer et pour placer leurs capitaux.

La grande objection des progressistes à la convention du

1. *Revue officielle de la Société d'éducation du Japon*, 15 mars 1904.

2. Les progressistes *(Shimpoto)* et les constitutionnels *(Seiyu-kaï)* sont les deux grands partis de la Chambre des représentants. Avant l'ouverture du Parlement japonais, ils se partagent toutes les places importantes du bureau. Dans sa réunion générale du 26 novembre 1904, le parti constitutionnel *(Seiyu-kaï)*, a aussi émis le vœu que le Japon établît son protectorat en Corée.

mois d'août est qu'elle oblige sans doute les Coréens à accepter les avis de conseillers financiers et diplomatiques, mais qu'elle ne fournit aucun moyen de coercition, au cas où les autorités coréennes négligeraient de suivre ces avis. Les progressistes voudraient que, de ce traité d'amitié, sortît un protectorat efficace, comme celui de l'Angleterre en Égypte, de la France en Annam. Dans un projet publié par la Société Orientale, *Tobo Kyôkaï*[1], le premier article déclare que la Corée devient un pays uni au Japon; les affaires intérieures et extérieures seront réglées par la même autorité. « L'intégrité et l'indépendance de la Corée ne sont pas des questions qui n'importent qu'à son existence ou à sa chute; elles constituent un grave problème pour la sécurité des pays orientaux ». Étant donnée l'anarchie politique du pays, « si on l'abandonne en l'état actuel, c'est sottement inciter les menées des autres peuples, et cela revient à créer, de nouveau, des dangers extérieurs et intérieurs. C'est pourquoi notre système actuel consiste à développer le traité conclu et à le transformer en traité d'union et de gouvernement commun, de telle façon que la politique intérieure et extérieure de la Corée soit confiée au Japon. C'est le seul moyen d'assurer la paix de l'Orient ».

1. La *Tobo Kyôkaï* (Société Orientale) « a pour objet — une note en sous-titre dans tous les numéros du bulletin de la Société l'explique — de travailler à assurer la paix de l'Orient et à développer la civilisation ». Comme cette société joue un rôle important dans la politique japonaise en Extrême-Orient et que nous aurons souvent à en citer les opinions, il importe de savoir que ses principaux membres sont d'anciens ministres, des membres du Parlement, de hauts fonctionnaires : le marquis Kuroda, du conseil privé, ancien premier ministre; le vicomte Watanabe Kumitake, ancien ministre des finances; Osaki Youkiao, ancien ministre, député, maire de Tokio; Inoukai, ancien ministre de l'instruction publique; Aoki Schugo, ancien ministre des affaires étrangères, ancien ministre à Berlin; le prince Shimazu; Takata, directeur de l'Université Waseda (fondation du comte Okuma); le baron Kaneko Kentaru, le vicomte Soga, le prince Nijo, l'amiral Isobé Motohero, membres de la Chambre des pairs; des journalistes très influents comme Hara Kei, ancien ministre, et Asa Hina, directeur du *Nitchi Nitchi Shimbun*, journal semi-officiel; des financiers comme le baron Shibusawa et Hayakawa, administrateurs de la maison Mitsui; des professeurs : Tomizu, Nakamura, Takuchi, Yamada, etc.; Takakusu, l'orientaliste le plus connu du Japon, directeur de l'École des langues étrangères; Tsûji, président de la Société d'éducation du Japon, ancien vice-ministre de l'instruction publique; Megata, actuellement conseiller japonais des finances en Corée; Koga, juge à la Cour suprême, etc., etc. Parmi les membres ayant versé leurs cotisations, on relève l'État-major et l'École militaire, etc., etc.

Cette trop ingénieuse interprétation des promesses qu'il a données au monde relativement à la Corée, inquiète un peu le gouvernement japonais. Il se sent observé au dehors par des critiques peu indulgents. Il prévoit, en cas d'annexion dissimulée, l'opposition non seulement de l'Europe continentale, mais de l'Angleterre et surtout des États-Unis. Les puissances lui rappelleront ces promesses désintéressées, qui proclamaient qu'au contraire de la Russie absorbant la Mandchourie et la fermant au commerce du monde, le Japon ne faisait la guerre que pour l'indépendance de la Corée, pour l'intégrité de la Chine. Peut-être l'Angleterre, sûrement les États-Unis, ont cru les Japonais sur parole. De tels engagements, même pris avec l'idée de ne pas les tenir, gênent toujours quand on est obligé de passer aux actes. Certains Japonais estiment qu'il faudrait en douceur préparer le monde à cette volte-face :

Il est grand temps, disait récemment un écrivain japonais, que le Japon cesse de se faire passer pour un grand héros moral, un Confucius ou un Jésus-Christ, engagé dans une guerre sainte, sans vues intéressées. Quelques-uns de ses actes et beaucoup des mesures qu'il projette ne s'accordent pas avec ce sublime idéal. Dire que l'on veut une chose et faire juste le contraire, voilà ce que nous devrions éviter. Si nous avons l'intention de prendre des territoires, prenons-les ouvertement. Nous avons besoin de modifier un peu notre langage diplomatique. Il vaut mieux ne pas constamment invoquer la pitié, le droit et la moralité[1].



Le problème coréen n'est qu'une pièce d'un système beaucoup plus vaste sur la paix de l'Extrême-Orient. On a trop cru en Europe, et même en Russie pendant les négociations, que les appétits du Japon pourraient être satisfaits par des concessions en Corée. Les Japonais, officiellement, n'ont jamais laissé voir toutes leurs ambitions. S'ils se sont opposés à l'occupation de la Mandchourie par les Russes, c'est sous le prétexte que cette occupation était une menace constante à

1. N° 315 du *Tôyô Keizai Shimpô*. Article intitulé « Cessons de prendre des airs de héros moral en diplomatie ».

l'indépendance de la Corée. Mais là n'était pas la vraie raison de leur insistance. Encore récemment, le 11 novembre 1904, le ministre des Affaires étrangères, le baron Komura, dans une réunion chez le premier ministre, à laquelle assistaient les principaux chefs des partis parlementaires, demandait la permission de ne pas s'expliquer sur les projets japonais en Mandchourie : « Toute explication sur ce sujet serait assurément saisie par les étrangers et deviendrait un thème de discussion, ce qu'il faut éviter actuellement. »

Néanmoins, à suivre, dans les journaux japonais — rédigés et écrits en japonais seulement, et non pas en anglais, comme ces feuilles de Tokio ou d'Osaka que les Européens peuvent lire, — et surtout dans certaines revues spéciales que les étrangers ne lisent pas, à suivre la marche de l'opinion en ces derniers mois, on reste convaincu que des plans très vastes sur la mission du Japon en Extrême-Orient ont été repris avec une vigueur toute neuve. A prendre la collection des publications de la *Tobo Kyôkaï*, on voit que dès 1895 ces plans sont très nets. Dans un article sur le « Renouvellement de l'Extrême-Orient [1] », M. Kawasaki dit alors : « Le jour approche où la voix du Japon dominera l'Extrême-Orient; mais, pour assurer la paix de l'Extrême-Orient avec une Chine faible et vaincue, il faut avant tout — et c'est le devoir principal des Japonais — rendre impossible l'intervention des Européens et leur occupation à long terme des territoires chinois. »

Dans un discours récent [2] à la Société coréo-mandchourienne, le comte Okuma rappelait un discours qu'il avait prononcé en 1897 devant la *Tobo Kyôkaï*, et un autre prononcé en 1898. Ses idées n'ont pas varié. Il protestait, alors comme maintenant, contre la politique des sphères d'influence : « Quand j'étais au ministère en 1898, on parlait beaucoup du partage de la Chine. Pour moi, j'ai toujours tenu pour

1. Numéro de janvier 1895.

2. 23 octobre 1904. Le comte Okuma est depuis longtemps le leader du grand parti progressiste (*Shimpoto*) ; plusieurs fois au pouvoir comme ministre des Affaires étrangères et comme premier ministre, il a été le fondateur de la grande Université libre Waseda et de l'école secondaire adjointe. Il a une grande influence sur la jeunesse.

l'intégrité de la Chine, et j'ai toujours poussé à ce que nous encouragions la Chine à ne pas se laisser détruire. La politique des sphères d'influence fut inaugurée en Afrique. Mais la Chine est un pays de quatre cents millions d'habitants; il diffère trop de l'Afrique pour qu'on y puisse faire de telles stupidités. » Tout de même « la Chine est malade. Qui doit la guérir? Une seule puissance est capable d'initier la Chine à la civilisation occidentale, de la ressusciter, une seule : le Japon. »

Telle est la thèse, vraiment populaire et nationale, que l'on retrouve exposée partout. Comment, après la victoire sur le Russe, appliquer ce principe de l'intégrité chinoise à la question mandchourienne? Le professeur Tomizu[1], dans un article de la *Revue diplomatique* (30 octobre 1904), sur « la suprématie en Asie orientale », propose une solution :

Une révolution dans les idées se prépare en Chine. La guerre de 1894-95 a révélé à la Chine combien elle était en retard pour les sciences modernes et la civilisation occidentale. L'échec des Boxers dans le nord a fait sentir aux Chinois intelligents la nécessité d'étudier les sciences et surtout leurs applications à l'armement. Et le résultat a été l'essor du *Nouveau Savoir*, qui peut produire des changements inattendus dans la politique chinoise. Les Chinois, quand ils auront acquis de nouvelles connaissances, ne pourront plus vivre sous le gouvernement actuel. Ils voudront adopter des institutions plus libres, créer un gouvernement civilisé. Actuellement, dans le sud de la Chine, les mécontents sont nombreux. L'année dernière, Kang-Yu-Weï et d'autres ont essayé une révolution. Le Kouang-si s'agite. Il faudra que le gouvernement chinois se conforme au changement des idées du peuple. S'il aide à la diffusion du *Nouveau Savoir* et s'il manque des moyens de s'y adapter, le mouvement révolutionnaire renversera la dynastie. Si le gouvernement, au contraire, écarte les sciences modernes, il n'aura plus le moyen de remédier à la faiblesse de la Chine : elle sera détruite par les nations étrangères.

Il y a donc danger pour lui à aider cette diffusion du *Nouveau Savoir*, et danger à l'entraver. *La Cour de Chine est réduite à choisir l'un ou l'autre.* Le Japon a eu à passer par la même difficulté au moment de la Restauration; mais les puissances européennes étaient alors moins fortes en Extrême-Orient. La Chine, aujourd'hui, semble

1. Le professeur Tomizu, professeur de droit international à l'Université de Tokio, a beaucoup fait pour préparer la guerre contre la Russie.

avoir perdu l'occasion de devenir une grande puissance. Dès lors, l'intérêt du Japon est d'obtenir sur le continent un territoire touchant celui de la Chine. Pour le dire clairement, si nous rendons la Mandchourie à la Chine, il faut qu'en fait elle devienne possession japonaise...

Si la Mandchourie devient possession japonaise, et que plus tard s'élèvent des troubles dans l'intérieur de la Chine, le Japon pourra les apaiser immédiatement. Car le Japon doit être résolu, si les circonstances l'exigent, à faire entrer son armée en Chine... Cette Chine est un pays étonnant : chaque fois que la dynastie change, elle devient puissante; puis, après quelques générations, elle devient faible [1]. C'est un pays facile à gouverner. En faisant ce que les Chinois appellent de la « politique de roi », n'importe quel étranger peut gouverner. Si donc, forcé par les circonstances, le Japon s'empare de la Chine il ne lui sera pas difficile de la tenir. La longueur même de la guerre actuelle peut avoir des avantages. Pendant le temps où son armée restera en Mandchourie, le Japon nouera des relations amicales avec le peuple, établira un gouvernement militaire, protégera l'agriculture, recueillera les impôts, etc., qui lui permettront d'y maintenir une grande armée sans grands frais et de préparer le terrain pour une future prise de possession réelle. L'armée occupe précisément la partie riche de la Mandchourie. Il serait absurde, après y avoir dépensé tant de vies et tant d'argent, de la rendre à la Chine sans indemnité. Mais, avec ou sans indemnité, il est convenable de ne la rendre que de nom : si les Japonais n'avaient pas combattu les Russes, les Russes auraient gardé la Mandchourie de fait et de nom.

Voilà qui est clair : si le Japon abat la puissance russe en Extrême-Orient, plus précisément en Mandchourie et dans la Chine du nord, il doit hériter de toute l'ambition russe. La Russie, par son chemin de fer et son armée, surveillait Pékin,

1. Cette instabilité des dynasties chinoises est un fait sur lequel ont beaucoup insisté tous les Japonais qui ont prêché, dès le XVIIIe siècle, un retour aux origines nationales et un réveil du pur Shintoïsme, qu'ont supplanté ou métamorphosé des philosophies étrangères comme le bouddhisme et le confucianisme. « En quoi consiste la valeur d'une règle de conduite ? se demande Mabuchi. En ce qu'elle conduit au bon ordre de l'État ». Or, tandis que les Chinois en perpétuelle révolte ont été gouvernés par une succession de dynasties, le Japon est resté fidèle à une lignée ininterrompue de souverains. Toute dynastie chinoise était fondée sur la rébellion et le parricide. Et Mabuchi ajoute : « Une philosophie qui a produit de tels efforts doit être fondée sur un système faux. » Cet argument, familier à une école qui a tant aidé à la restauration impériale au Japon, reparaît donc ici. Le Gouvernement impérial du Japon peut et doit songer à se mêler des affaires de la dynastie mandchoue, parce qu'il est nécessaire qu'en cas de heurt le stable déplace l'instable.

protégeait la dynastie mandchoue. C'est le Japon qui possédera la Mandchourie et qui aura l'influence à Pékin. Dans un article, publié en juillet 1904 dans le *Taiyo*, par ce même professeur Tomizu, « pour proposer des sujets de réflexion à ceux qui ont charge de négocier la paix et donner des points de repère à notre peuple et aux étrangers », sont détaillées les diverses conditions de la future paix : reddition nominale de la Mandchourie à la Chine ; le chemin de fer de l'Est-Chinois cédé au gouvernement japonais ; ouverture du pays au commerce du monde et à l'immigration, chinoise naturellement (les Chinois sont déjà venus en grand nombre du Chantoung), mais japonaise aussi et européenne : « Les Européens et les Américains y apporteront de grands capitaux, se livreront activement au commerce et à l'industrie, et cela aura les mêmes effets qu'une importation de gros capitaux dans une possession réelle du Japon. »

Il faut donc respecter le titre de propriété de la Chine. L'essentiel est de jouir de la prospérité de ce pays, de développer ses sources de richesses, ou, si quelque événement en rend nécessaire la possession effective, ce ne sera pas le Japon qui, de lui-même, parce qu'il le désirait, aura pris cette terre chinoise, mais une excitation extérieure l'y contraindra. Seulement, dès aujourd'hui, pour posséder le chemin de fer de l'Est-Chinois, il faut que, succédant à la Russie, le Japon reçoive à bail la presqu'île de Liaotoung avec Dalny et Port-Arthur. Mêmes demandes dans le *Bulletin* de la *Tobo Kyôkaï* du 20 août 1904 : « C'est la faiblesse de la Chine qui a fait en partie l'ambition russe. C'est pourquoi il faut qu'une entente avec la Chine intervienne après la guerre au sujet de la Mandchourie. Il faut prévoir des préparatifs militaires. Et même il faut que l'administration civile soit placée sous la surveillance du Japon. » Tel est aussi l'avis du comte Okuma[1] :

Qu'est-ce que le gouvernement japonais va faire de la Mandchourie ? Ceci est une question entre le Japon et la Chine, et non entre le Japon et la Russie. La Mandchourie est immense, son territoire est environ le double de celui du Japon, et cependant la population

1. Discours prononcé à la Société coréo-mandchourienne, 23 octobre 1904.

y est rare et le développement économique encore dans l'enfance [1]. La raison en est dans une mauvaise administration et dans un manque de sécurité. Si on rend la Mandchourie à la Chine dans ces conditions, Pékin sera-t-il capable de la gouverner? S'il n'en est pas capable, le désordre appellera finalement une intervention étrangère, et de là sortiront beaucoup de malheurs, une atteinte nouvelle à la paix de l'Extrême-Orient. Comme on l'a répété souvent, le Japon doit, par bienveillance, rendre la Mandchourie à la Chine, mais sous beaucoup de conditions.

Telle est bien l'idée que presque tous les Japonais adoptent. Justifiée encore par des professeurs de l'Université de Tokio comme MM. Nakamura [2] et Takabashi, on la trouve exposée dans les journaux et dans les nombreuses publications populaires. En Corée où, nominalement, le Japon lutte pour l'indépendance et pour l'intégrité territoriale, tous ses actes, pratiquement, tendent à l'annexion. En Mandchourie, nominalement, le Japon lutte pour l'intégrité de la Chine ; pratiquement, ses projets considèrent déjà cette terre chinoise comme une possession japonaise. Et tout cela pour le maintien d'une paix durable en Extrême-Orient ! On part du principe que les conditions de la Corée et de la Chine sont telles que, sans une protection efficace du Japon, les étrangers trouveraient bientôt prétexte à intervention, et l'on arrive à cette conclu-

1. On publie une grande quantité de guides de Mandchourie, destinés à la propagande, tel ce *Guide de Mandchourie* avec le sous-titre : « Mandchourie, le grenier de l'Orient », publié par la revue *Le Japon industriel et commercial;* préface du comte Okuma. Voici la dernière phrase : « Il faut que le peuple soit prêt à se livrer aux travaux de la paix en suivant pas à pas la marche des armées. » La *Yokohama Specie Bank* a déjà ouvert des succursales à Dalny et Liaoyang.

2. Le docteur Nakamura, professeur à l'école des nobles, — dans la *Revue diplomatique*, 21 juin 1904, sur la solution de la question mandchourienne, — prouve que la Mandchourie, tirée des mains des Russes, ne peut être abandonnée à la Chine : « Les causes profondes pour lesquelles nous faisons la guerre à la Russie se reproduiraient avec les désordres. » Il est aussi dangereux de neutraliser la Mandchourie : qui protégerait cette neutralité contre l'ambition russe ? « Il n'y a pas d'autre solution de la question mandchourienne qu'une possession de longue durée par le Japon. » Dans le numéro du 20 septembre, M. Nakamura reproduit une critique de son article parue dans un journal chinois : « Notre territoire de Mandchourie sort de la bouche des Russes, mais il entre dans le ventre des Japonais. » Et il reprend : « La Chine croit-elle avoir, à elle seule, la force de maintenir la paix en Mandchourie?... Notre thèse, en admettant que la Mandchourie reste sous l'autorité suprême de la Chine, ne porte aucune atteinte à l'intégrité de la Chine, et nous ne nous refuserons pas à reconnaître l'autorité du gouvernement chinois le jour où la Chine aura la force de gouverner elle-même la Mandchourie. »

sion paradoxale : il faut prendre la Mandchourie aux Chinois pour sauvegarder l'intégrité de la Chine.



Mais la paix de l'Extrême-Orient réclame davantage. « Le principe du traité devra être : supprimer toute cause de troubles en Extrême-Orient. Il faut que la Russie ne soit plus une puissance bordière du Pacifique ou du moins qu'elle n'y possède plus de base navale. Elle doit abandonner non seulement la Mandchourie, mais aussi Vladivostok. Il est très dangereux, pour la tranquillité des mers de Chine et du Japon qu'il soit possible à l'avenir de réunir à Vladivostok une flotte puissante. » Par droit de conquête le Japon doit posséder Vladivostok, se faire céder aussi l'île Sakhaline et les Provinces maritimes[1]. Pour l'île Sakhaline, c'est une simple réparation d'abus de confiance et de force, que les Russes autrefois ont commis, et quant aux Provinces maritimes, elles sont nécessaires pour assurer aux pêcheurs japonais le privilège de ces riches mers du Nord[2]. Reste la Sibérie... Le comte Okuma[3] n'insiste pas sur une réclamation de territoires en Sibérie. L'essentiel, c'est que le Japon possède le chemin de fer de l'Est-Chinois et la ligne transsibérienne aboutissant à Vladivostok. Toutefois il faudrait que la Russie n'établît pas des impôts trop lourds à la frontière sibérienne, mais qu'un grand mouvement commercial se créât : les provinces sibériennes se développeront, les relations de la Russie et du Japon deviendront bonnes : c'est encore une condition indispensable pour assurer dans l'avenir la paix de l'Extrême-Orient.

La *Tobo Kyōkaï*[4] et le professeur Tomizu[5] sont plus exigeants : la Russie doit céder au Japon toute la Sibérie à l'est du 100e degré de longitude, c'est-à-dire à l'est du Baïkal. Il faut « couper le mal à sa racine », « abattre l'esprit de mal-

1. Discours du comte Okuma, 23 octobre 1904.

2. Professeur Tomizu, *Taiyo*, juillet 1904.

3. Discours du 23 octobre 1904.

4. Bulletin du 20 août 1904.

5. *Taiyo*, juillet 1904.

heur de la Russie », en la repoussant jusqu'à l'Iénisséi ou, tout au moins, jusqu'à la Léna. On autorisera le pays transbaïkalien à se gouverner lui-même, sous l'autorité suprême de l'empereur du Japon : un *self government* sur le modèle canadien ou australien, les questions militaires et diplomatiques restant sous le contrôle japonais. On favoriserait une immigration russe, japonaise, chinoise, juive, etc. Peu à peu, l'intérêt de toutes les nations s'attacherait à ce jeune État qui ne serait pas exclusivement japonais, mais qui barrerait la route à une tentative de revanche russe. Le système des Russes est de fermer l'entrée des pays qu'ils absorbent, d'en accaparer tous les avantages. Le système japonais, au contraire, tendrait à créer de nouvelles occasions de profit pour tout le monde. La Russie céderait donc au Japon toute la ligne du Transsibérien (à partir de l'Obi), et le Japon en ferait une œuvre internationale, une ligne de communication mondiale, et non plus seulement d'intérêt stratégique.

Et toujours le refrain : « Le but de cette guerre n'est pas de nous emparer de territoires, de prendre des peuples ; c'est pour avoir la paix que nous avons fait cette guerre[1]. » Essaye-t-on d'absorber la Corée ? C'est pour la paix de l'Extrême-Orient. Projette-t-on de prendre l'île Sakhaline, Vladivostok, la Sibérie jusqu'au Baïkal, la presqu'île du Liaotoung, etc., et d'occuper définitivement la Mandchourie ? C'est encore pour la paix de l'Extrême-Orient. Étrange, cette paix japonaise ! Assurément, elle signifierait, non pas une remise en place, suivie d'un temps d'arrêt, mais un formidable effort de construction, de révolutionnaire réorganisation. Il est des Japonais qui déjà réclament cette reconstruction de la Chine :

Bien qu'on dise fièrement[2] que c'est pour la paix de l'Orient que nous dépensons tant de millions, tant de vies, et que nous risquons le développement de notre pays, nous ne sommes ni des bienfaiteurs

1. Comte Okuma. Discours du 23 octobre 1904 à la Société coréo-mandchourienne.

2. Art. du *Nihongin*, n° 219. « L'administration de l'Asie orientale par le Japon. » Publication hebdomadaire du *Nihôn*, journal conservateur, assez anti-étranger, s'adressant aux classes instruites et n'employant pas de caractères « kana », mais seulement les caractères chinois.

assez féminins pour nous dépouiller de toutes nos richesses et les donner aux autres, ni des serviteurs du passé assez fidèles pour dépenser nos forces à vouloir garder absolument telles quelles toutes les institutions de l'Orient et prolonger sans raison leur existence. Si nous n'avions pas quelque chose de considérable à espérer pour nous-mêmes, pourquoi nous charger de cette énorme responsabilité? Que signifie donc cette paix de l'Extrême-Orient?

La question d'Orient, au début, c'était le partage de la Chine. Elle était de caractère destructeur. Aujourd'hui, au contraire, c'est l'intégrité de la Chine pour la paix durable de l'Orient. La question a pris un caractère constructif. D'où vient cela? C'est qu'au début on prétendait que la question d'Orient devait être résolue par les seuls Européens et Américains, les peuples étrangers à l'Orient ; maintenant, la question d'Orient doit être résolue, les Européens et les Américains se tenant au second plan, par un empire qui s'est dressé dans un coin de l'Orient, le Japon. La paix de l'Orient exige que, par une union des Orientaux, sous l'influence transformatrice du Japon, un grand empire se forme sur le continent extrême-asiatique, si bien que militairement, politiquement, financièrement, les caprices et les violences des Européens et des Américains ne soient plus possibles, mais que les Orientaux eux-mêmes assurent l'ordre en toutes choses.

L'action du Japon, depuis la Restauration, a toujours été dirigée en ce sens. Maintenant, nous ne permettrons plus les injures ou les violences des étrangers. S'ils veulent considérer ces territoires comme l'Inde ou l'Égypte, s'ils perdent le respect, et, sans faire de distinction entre les races, entre les degrés de civilisation, emploient la violence envers des peuples qui ont le droit de vivre sur ces territoires, nous les précipiterons dans des malheurs dont ils ne pourront plus se relever. C'est ce que nous avons voulu faire savoir au monde et les événements tournent chaque jour à notre avantage. Chaque bataille montre plus clairement la grande force de notre droit [1].

L'Asie aux Asiatiques, tel est le cri de ces Monroe japonais : l'Asie ne doit plus être traitée, comme l'Afrique, en terre de colonisation européenne. « Faisons comme les États-Unis, dit le comte Okuma [2]. Ils se sont occupés d'abord de leur hémisphère avant de s'occuper du monde. Occupons-nous de l'Asie orientale. » — « Le peuple japonais est le peuple éminent de l'Asie orientale; il est en cette Asie orientale comme la tête [3]. » Idée ancienne, familière aux lettrés qui, dès le

1. *Nihongin*, nº 219.
2. Disc. du 23 oct. 1904.
3. *Nihongin*, nº 219.

XVIIIe siècle, travaillèrent à un retour vers le pur Shintoïsme. « Le Japon est le pays qui donna naissance à la déesse du Soleil, ce qui prouve sa supériorité sur tous les autres pays qui partagent aussi les bienfaits de la déesse. Jusqu'à la fin des temps, le mikado est le fils de la déesse. L'âge des dieux et l'âge présent ne sont pas deux âges, mais un seul. » Et, comme le fait remarquer un autre écrivain de la même école, Hirata : « Le Japon étant le pays des dieux, et ses habitants les descendants des dieux, entre les Japonais et les Chinois, les Coréens, les Hindous, les Russes, les Hollandais, les Siamois, les Cambodgiens et les autres nations du monde, il y a une différence de nature, plutôt qu'une différence de degré. »

L'orgueil de ce peuple élu est aujourd'hui moins mythologique, mais tout aussi fort. Il proclame que sa terre du Japon n'a jamais été envahie : l'expédition des Mongols, au XIIIe siècle, finit en désastre. Le sentiment de cette immunité nationale entre pour beaucoup dans leur orgueil d'insulaires. Ils disent qu'ils ont su se rénover, sans révolution intérieure et en échappant à l'emprise de l'Europe ; seuls entre les Asiatiques, ils ont su le faire à temps, quand la puissance de l'Europe en Extrême-Orient n'était qu'à ses débuts ; il est trop tard maintenant pour que la Corée, la Chine, le Siam le fassent sans leur aide. Au surplus le Japon vit, hanté par l'exemple de l'Angleterre : l'Angleterre « Japon de l'Europe », le Japon « Angleterre de l'Extrême-Orient », formules courantes. Or, le développement des idées impérialistes en Angleterre a justement coïncidé avec le rapprochement anglo-japonais : M. Chamberlain a fourni de formules les partisans du « plus grand Japon », qui parlent des partisans du « petit Japon » avec un mépris que les impérialistes anglais ne désavoueraient pas.

Sans doute, on avoue qu'en religion, en philosophie, en littérature, en art, en méthodes de gouvernement, ce peuple japonais, qui « en Asie orientale est comme la tête », a presque tout reçu de la Chine. Mais on se hâte d'ajouter que le Japon reste toujours le pays privilégié, où ont abouti toutes ces grandes influences asiatiques, et que, venues de Perse, de l'Inde, de Chine ou de Corée, c'est au Japon

qu'elles ont trouvé leur expression la plus parfaite. L'art japonais n'est-il pas l'art asiatique par excellence? et n'est-ce pas au Japon que l'on peut le mieux étudier l'art de tout l'Extrême-Orient? Les plus belles œuvres chinoises et coréennes y ont été conservées, alors que dans leurs pays d'origine elles étaient détruites [1]. De même en religion: c'est au Japon que se sont rencontrées et heurtées les grandes religions du monde, bouddhisme, catholicisme, protestantisme, foi orthodoxe, comme si c'était la mission spéciale du Japon de trouver, par un effort de synthèse, la formule religieuse de l'avenir... Et cette fameuse science occidentale, qui donne la force, le Japon ne la possède-t-il pas aujourd'hui? n'a-t-il pas la force scientifique, même contre une grande puissance occidentale?

Le Japon est humain, au moins aussi humain envers ses prisonniers que son ennemi lui-même, qui est chrétien. Il est juste, désintéressé : dans la lutte actuelle, il risque de compromettre son existence pour affranchir l'Asie de toute ingérence européenne. Il est donc bien « la tête de l'Extrême-Orient »; il réunit « l'antique splendeur de la civilisation asiatique » à la science occidentale. « En dehors du Japon, les peuples de l'Asie orientale, n'ayant qu'une civilisation inférieure, ne peuvent pas jouir d'une indépendance absolue. Dès lors ils seront transformés, absorbés par lui, ou ils cesseront d'exister. Les Japonais ont ce droit et ce devoir; ils peuvent, à cause de cela, parler de la paix de l'Orient et en faire l'idéal à proposer à leur action [2]. »



Quelles sont les méthodes pour rénover l'Asie orientale par cette paix japonaise? Les actes en Corée et les projets sur la Mandchourie permettent de les esquisser.

Tout d'abord l'amélioration de l'administration. Le gouvernement coréen a déjà dû placer toute sa confiance dans le gouvernement du Japon et promettre d'adopter son opinion sur les réformes à faire. Les dynasties, tant qu'elles se prête-

1. Cf. Publication officielle sur les beaux-arts japonais à propos de l'Exposition de 1900.

2. *Nihongin*, n° 219.

ront aux réformes, seront protégées : le Japon, dans un esprit de ferme amitié, veille sur la maison impériale de Corée ; la dynastie mandchoue à Pékin disparaîtra ou elle sera japonophile ; on sait l'intérêt protecteur que le Japon témoigne à l'empereur de Chine [1]. Le Japon contrôlera les finances. Le Gouvernement coréen a engagé comme conseiller financier un sujet japonais, auquel on doit soumettre toutes les questions de finances coréennes. Dans le traité supplémentaire de commerce et de navigation conclu avec le Japon, en janvier 1904, la Chine, par l'article VI, promet d'établir elle-même, aussitôt que possible, un système de frappe uniforme et de se donner un système monétaire uniforme, qui sera employé librement et légalement, pour le paiement de tous les droits, taxes et autres obligations, par les sujets japonais aussi bien que par les sujets chinois, dans tout l'Empire. De même, le gouvernement chinois a exprimé le désir de réformer son système judiciaire et de le mettre en accord avec celui du Japon et des nations occidentales. Le Japon promet de donner toute son assistance à une telle réforme : il abandonnera ses droits d'extra-territorialité dès que les lois chinoises, les arrangements administratifs et autres considérations justifieront cette marque de confiance.

Toutes ces réformes ont pour objet d'« écarter les entraves au progrès du commerce ». Après cette guerre, le Japon escompte une énorme expansion commerciale, industrielle, agricole, — comme l'Allemagne en connut une après 1871, — pour compenser ses pertes et pour permettre la grande politique de protectorat sur l'Asie orientale. Le Japon possède le droit supérieur de développer — même chez les autres — les sources de richesses non encore développées. De plus, son territoire a des limites étroites; l'augmentation de sa population est rapide :

Employer toujours ce territoire étroit comme terrain d'agriculture, et pourvoir ainsi aux besoins d'une population décuplée n'est certainement pas un procédé habile. Heureusement, l'esprit scientifique a fait de grands progrès parmi nous, au point d'étonner les

1. Dans un discours prononcé peu de temps après le coup d'État de Pékin, le comte Okuma annonça que l'empereur de Chine était encore en vie. Cette nouvelle fut acclamée.

étrangers; il y a partout dans le pays des mines de charbon; les pentes des montagnes sont raides, et on peut aisément utiliser l'eau comme force motrice. Nous devons abandonner complètement l'idée d'être à l'avenir un peuple agricole, mais devenir un peuple industriel et commerçant, et laisser l'agriculture à la Chine et à la Corée; autrement nous ne pourrons pas résister à l'Europe et à l'Amérique. Mais pour cela il faudrait établir une base solide en Mandchourie et en Corée, et commencer ainsi l'exploitation de l'Orient. C'est un droit qui résulte pour le Japon de son développement intérieur [1].

Entre l'usine nipponne et la ferme coréenne ou mandchoue, cette paix japonaise, qui doit créer la solidarité de l'Extrême-Orient, mènera-t-elle à un *Zollverein?* Comme autrefois la Prusse aux États allemands, comme demain peut-être l'Angleterre à ses colonies, le Japon proposera-t-il ou imposera-t-il aux empires de l'Asie orientale une union douanière? Actuellement, il ne peut en être question. C'est comme défenseur de la « porte ouverte » contre l'exclusivisme russe que le Japon s'est acquis l'appui anglais et américain. Cet appui lui est encore indispensable. Au reste, pour mettre en valeur ces énormes territoires coréens et mandchouriens, de grands capitaux sont nécessaires : la Russie avait dû emprunter des milliards pour son avance asiatique. Or le Japon manque de capitaux. Et ses lois, qui ne permettent pas à un étranger de posséder une propriété ni de prendre des hypothèques sur les propriétés, ont éloigné les capitaux étrangers. La « porte ouverte » est d'une nécessité absolue pour les attirer vers ces nouveaux territoires. Dans son manifeste sur la politique à suivre en Corée, le parti progressiste demande que Wiju, Yongampho et d'autres places importantes dans la Corée du nord soient ouvertes au commerce de toutes les nations.

A défaut de *Zollverein* économique, on devra chercher une union diplomatique. Déjà on voudrait que la représentation coréenne à l'étranger fût supprimée, et même, si possible, que la représentation des pays étrangers à Séoul cessât [2]. La

1. *Tobo Kyôkaï*. Bulletin du 20 août 1904.

2. Pour la suppression de la représentation diplomatique coréenne à l'étranger, tout le monde au Japon est d'accord. Pour le maintien des ministres étrangers en Corée, on discute. Des hommes comme le professeur Nakamura pensent tout uniment « que le gouvernement coréen n'a qu'à remercier les diplomates de la

direction des affaires diplomatiques passerait de ce fait à Tokio. C'est le principe que le Japon voudrait généraliser, appliquer à tous les autres pays de l'Asie orientale. La *Tobo Kyôkaï*[1] demande qu'il y ait une « entente avec les puissances étrangères pour que toutes les questions entre l'Orient et ces puissances ne soient résolues qu'après entente avec le Japon et qu'aucune d'entre les puissances ne soit autorisée à agir à l'insu du Japon. »

C'est en cette organisation diplomatique que l'on met ou que l'on affecte la plus grande confiance : on renie toujours les procédés violents ; cette grande œuvre de la rénovation asiatique se fera par la paix, « la paix japonaise ». « Mon avis n'est pas de prendre un pays par la force des armes, dit le comte Okuma, mais il y a des choses que les gens vous offrent : ne pas les accepter, c'est appeler sur soi le malheur. *(Applaudissements.)* Vouloir se saisir des populations, c'est le propre des conquérants. Nous ne faisons pas cela. Mais nous voulons le progrès de la civilisation en Orient; nous voulons retirer le misérable peuple chinois de son enfer pour le conduire au ciel, et cette œuvre de paix, nous pouvons certainement l'accomplir par la paix. Il pourra y avoir des erreurs: immédiatement, on aura recours au soldat. *(Applaudissements.)* Le vrai moyen pourtant c'est l'union de l'empereur et de son peuple pour la paix du monde. L'erreur passagère, c'est l'appel au soldat[2]. »

Une reconstruction de l'Extrême-Orient par des méthodes pacifiques, mais avec la menace de l'appel au soldat : telle est l'Idée japonaise. Mais on sait bien que la seule Force du Japon protégera l'Idée. On a déjà prévu le cas où la sécurité de la maison impériale de Corée ou bien l'intégrité terri-

peine qu'ils ont prise jusqu'à présent ». M. Niga Nagao, directeur de la *Revue diplomatique*, conseille de les maintenir quelque temps, comme la France fit pour les consuls étrangers à Tunis (*Revue diplomatique*, 20 mars 1904).

1. « Projet au sujet du régime après la guerre. » Article 6, publié le 20 août 1904.

2. Cet élan pour émanciper ses voisins du joug des tyrans, cette propagande révolutionnaire à main armée, ce besoin irrésistible d'enseigner aux hommes des vérités toutes neuves, de les sommer d'accepter les vrais principes ou d'être soumis par la force, cette menace d'un recours aux armes pour établir l'âge d'or d'une paix universelle — tout cela rappelle nos guerres de la Révolution.

toriale de la Corée seraient mises en danger : le Japon occuperait alors toutes les places stratégiques. L'occupation permanente de la Mandchourie pourra se justifier de même par la nécessité d'une forte opération de police contre les Khonghouses.

Voilà donc le Japon, comme les États-Unis dans les deux Amériques, se chargeant de faire la police en Extrême-Orient, où les puissances étrangères doivent laisser le champ libre : « Si la Russie après la guerre perd tout point d'appui militaire en Orient, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, les États-Unis, l'Italie, la Hollande, et même l'Espagne ne se verront plus obligées d'entretenir de puissantes flottes en Extrême-Orient, surtout si le Japon, la Corée et la Chine, unis par une solide alliance, adoptent une politique garantissant la paix de l'Orient... Quel soulagement pour tous les peuples ! C'est, croyons-nous, le point le plus important du régime *post bellum* que notre pays doive régler. »



Projets de circonstances, dira-t-on, si ambitieux qu'ils ne peuvent avoir été formés qu'à des heures d'exaltation nationale. Au vrai, projets déjà anciens, dont la guerre contre la Chine, il y a dix ans, avait commencé l'exécution ; projets que tous les meneurs de l'opinion japonaise s'accordent à présenter comme la vraie politique nationale ; projets que l'on trouve exposés dans toutes les publications populaires et les journaux, et que fait passer dans l'éducation, depuis quatre ou cinq ans déjà, une propagande sérieuse et effective impliquant l'agrément du gouvernement japonais et son appui.

★

CÉLINE

FILLE DES CHAMPS

A genoux sur une loque boueuse, Céline, la petite bonne, lave le corridor carrelé de la vieille maison. Le soleil de la rue passe sous la porte, il éclaire les boiseries décolorées et les bouquets du papier des murs. L'eau jaunissante découle des torchons pressés, et glisse sur les dalles jusqu'aux marches usées du seuil.

Céline frotte diligemment : ses mains sont rouges et salies au bout de ses bras blancs. Sa taille remue, sa jupe, tour à tour, découvre et couvre ses jarrets ; le jour luit sur ses joues chaudes et des mèches brunes dansent sur sa nuque...

Chaque fois qu'elle lave le corridor, elle a le même souvenir ancien. Elle se voit au temps où elle était une fillette éveillée qui courait dans le pré vert du bord de l'eau. Elle battait des mains en voyant approcher le bouvier Voinard qui allait faire passer le gué à son troupeau : elle aimait tant qu'on l'assît sur un bœuf et qu'on la fît traverser la rivière !

Le grand bouvier n'y manquait jamais : quand il avait quitté ses sabots et relevé sa culotte, il posait la petite fille sur le dos carré de Rousseau, et, sa main autour de la taille, il la soutenait durant la traversée.

Au milieu du gué, Rousseau aimait à s'arrêter : entrant à demi son mufle dans l'eau, il buvait longuement une gorgée

fraîche. La petite Céline avait toujours peur de rester là. Les bœufs, lents et robustes, achevaient le chemin, les jarrets tendus et le poitrail avancé, comme s'ils tiraient une lourde charge.

Tandis que la fillette regardait dans la rivière clapotante sa frimousse brune et dépeignée, Rousseau, enfin, levant vers les arbres sa tête pesante, avalait sa gorgée d'eau pure.

Sur la rive, Céline, en se cramponnant, descendait de sa monture énorme et courait vers le pré des saules où battaient les vieilles laveuses.

A demi cachées parmi les joncs humides, elles se courbaient vers l'eau savonneuse où le linge étalé bouillonnait et s'enflait en globes mouvants. Sans cesse, la voix de quelqu'une criaillait, coupée par le bruit du linge immergé et le choc des battoirs sur les selles. Des bras nus, aux poignets brunis, s'agitaient, brossaient et tordaient sans relâche : bruits et voix ricochaient et se heurtaient sur l'eau.

Céline allait de l'une à l'autre, jouait avec une branche, s'accroupissait pour agiter dans l'eau ses petits bras, coupait un jonc pointu ou une tige de roseau ; puis elle gagnait un champ plus élevé, où elle cueillait du thym et des pâquerettes.

Un pêcheur, dans sa barque ou sur ses épaules, la reportait sur la rive de la ferme. Elle remontait vite le pré, vers la grande salle claire, au sol de ciment craquelé, où des poules picoraient sous les longues tables et autour de la huche. Elle s'asseyait sagement et mangeait avec appétit une large tranche de pain crèmé...

Plongeant une dernière fois son torchon dans le seau de zinc, elle lava les marches creuses au milieu et, sans même jeter un regard dans la rue, quitta le corridor brillant.

Le gué aux bœufs la hantait. Elle enjamba l'escalier de sa mansarde, poussa la porte, ouvrit la lucarne, et, par-dessus les toits fumeux de la ville noire, elle contempla, les yeux chauds de désir, un petit coin de campagne verte où luisait un tournant de rivière blonde...

***

— Céline !... Céline !...

Madame veuve Juglan fit claquer la porte de la cuisine,

arpenta vivement le corridor et cria dans la cage de l'escalier :

— Céline !

Aucune réponse ne descendit. Elle fit rouler ses yeux furieusement, bondit, et, maudissant la jupe où ses jambes se heurtaient, grimpa, s'essouffla, fut au second palier, hurla d'une voix fausse :

— Céline !

La petite bonne, qui se tenait sur les coudes à la lucarne élevée, tourna la tête avec effarement, et vit sa maîtresse qui, campée sur le seuil, croisait les bras et penchait avec ironie sur une épaule sa longue, jaune et sèche figure.

Céline quitta la barre de la fenêtre, se laissa glisser jusqu'au parquet, et, le front baissé, passa sous le regard de madame Juglan, dont les lèvres agitées menaçaient en silence ; puis elle dégringola les deux étages...

En moins d'une heure, elle nettoya les vitres des fenêtres, mit en ordre les seaux et les loques, emplit deux lampes, enfila des rideaux propres aux tringles du salon, repassa trois taies, deux chemises, des mouchoirs.

— Céline !

— Madame ?

— Je sors. Mets le gigot au four... Tes haricotsne sont pas encore écossés ?... N'oublie pas de laver la tête du petit serin... Tu es encore aux mouchoirs ?... Mais presse donc un peu !...

Le bruit de la porte emplit de résonnance l'étroit corridor. La petite bonne eut un soupir et lâcha son fer, et salua d'un geste irrespectueux et preste le départ de la vieille dame.

Elle s'accroupit ensuite pour ouvrir la porte basse d'un gros bahut, d'où elle tira deux bonnets de dentelle et des rubans de moire bleue.

Elle prit une grande joie à repasser habilement ces coiffes élégantes, à tuyauter leurs ruches blanches, à pousser dans leurs coulisses le large ruban qui, noué, bouclé, bouffa joliment hors des dentelles. Quand l'une d'elles fut prête, elle s'en para devant la glace carrée qui pendait près du fourneau et rit doucement à sa belle mine, songeant au « caillon » plat qu'elle portait, le premier dimanche de sa loue : elle revoyait Irma Caupin, la longue bonne des Hypothèques, qui,

l'ayant regardée s'attifer pour la promenade, s'était ployée par le milieu en dégonflant ses joues bouffies et en accrochant ses mains osseuses à ses genoux. Désormais Céline n'aurait plus de honte en présence de la grande Irma!

Mais elle cessa, tout à coup, de sourire au miroir, défit ses épingles et jeta les deux bonnets au fond du bahut.

Puis, assise près de la table, elle entr'ouvrit un cabas de jonc et, au creux de son tablier, écossa des haricots rouges.

« Que j'ai changé en deux mois! » se dit-elle.

Il y avait deux mois, en effet, que Lungé, le métayer du Mai, avait dit à sa fille :

— Mets ta robe neuve, la Céline. A deux heures, je te conduirai chez ta patronne.

M. Perret-Cardonnet, le propriétaire du Mai, avait trouvé à Vitry-sur-Indre une bonne place pour la fille de son métayer, — cette petite dont la naissance, jadis, avait décidé le mariage de Lungé avec Madeleine.

Dans la cour tiède et silencieuse de la ferme, Céline avait dit adieu au bouvier, à Fanchette, aux garçons, au « vieux », — son grand-père, — et baisé sur leurs joues mouillées sa bonne amie Solange et Laure, sa sœur de lait. Et, tandis que sur le seuil de la grande salle sa mère Madeleine lui faisait du bras un signe affectueux, son père disait en l'entraînant :

— La jument est chez Ligosin. A pied, nous en avons pour une petite heure jusqu'à Saint-Vincent... Je te porterai ta malle demain matin.

Et l'on partit : les pieds s'enfonçaient dans le chaume humide; des bœufs, à la longe, frappaient de leur billot le bois des rateliers; les étables des moutons bêlaient et mirlitonnaient. Puis on ne marcha plus sur de la paille; on vit le noyer, le puits, les charrues délaissées, le chemin creux où Philippe, le petit berger pâlot, veillait la chèvre de Gilberte, le vieux calvaire incliné sur ses petites croix votives.

On quitta l'ombre des buissons et, sous la chaleur qui dardait rudement, on fut sur la route aux cailloux brillants, qui s'effaçait et miroitait dans la lumière.

Céline, contente d'aller à Vitry et d'avoir sa robe de drap bleu à gilet rose, marchait avec légèreté. Quand le métayer

de Gilbon, sur sa carriole cahotante, lui demanda, sans s'arrêter, où elle allait si vite.

— Je vais à la ville ! — cria-t-elle.

Et elle montra de la main l'ensoleillement de l'horizon.

Mais Lungé, les bras ballants, les bajoues pendantes, le ventre lourd, ne soufflait mot et tirait la jambe, épiant l'ombre d'un hêtre qui semblait toujours reculer, et où enfin on s'arrêta...

Chemise gonflée, mouchoir flottant hors du chapeau, guêtres jaunes et poussiéreuses, le clerc de notaire déhanché montait en zigzag la côte sur sa bicyclette sautillante. Au bout d'un long temps, il fut arrivé et descendit à l'ombre du hêtre. En dépit de sa maigreur, sa face était rubiconde ; il la fit ruisseler et s'égoutter dans l'herbe sèche ; puis il la tourna vers Céline, qui n'attendit pas sa question.

— Je vais à la ville, — dit-elle.

— Pour la loue ?

— Je suis louée.

Le clerc épongea la nouvelle suée qui emperlait son visage, enjamba sa selle, et Céline, regardant cet homme filer vers la ferme, se trouva un peu triste. On avait dépassé les limites des champs du Mai. Elle voyait disparaître les toits gris des longs bâtiments derrière les buissons d'épines des enclos...

— Bonjour, père Lungé, — dit César, le vieux facteur galantin, qui, pinçant le menton de Céline, ajouta : — Où vas-tu donc de ce pas, ma petite ?

— J'vas à la ville, — dit-elle d'une voix éteinte et sans lever les yeux.

César, croyant deviner de la brouille entre le père et la fille, salua et repartit en faisant sonner ses bottes lourdes sur le chemin.

A Saint-Vincent, on trouva Ligosin au café Chardon. On monta en voiture, on se remit en route, et enfin, Vitry-sur-Indre apparut au bas d'une descente, avec ses toits bleus et ses clochers...

Et, depuis qu'elle vivait dans une des plus tristes de ces maisons, elle n'avait pas pu s'accoutumer à la vie de bonne de petite ville.

Elle avait bien, à la vérité, quelques moments de plaisir.

Elle voyait souvent passer des femmes élégamment vêtues, des chasseurs à cheval en dolmans bleus. Parfois elle ouvrait une fenêtre assez heureusement pour apercevoir les voitures d'une noce, l'automobile poussiéreuse du docteur Lebœuf ou quelque cavalier à noble allure. Le vicomte de Choulaine venait rendre visite à madame, et, quand Céline allait lui ouvrir la porte, il lui disait une grosse plaisanterie qui la faisait rire. Enfin, tous les dimanches, la grande Irma venait la chercher pour se promener à travers la ville ou sur le mail des Jardiniers.

Mais, en dehors de ces distractions, l'ennui pesait sur elle. Pourquoi l'avait-on louée? Comment avait-elle pu consentir à quitter le Mai, ses amies d'enfance, la cour de la ferme, l'étable où l'on trait les vaches, la salle aux tables longues, le pré qui descend à la rive et les pierres polies des creux lavoirs?...

Et Céline acheva tristement d'écosser les haricots rouges.



Chaque jour, la petite bonne travaillait si durement que la fatigue l'endormait aussitôt couchée. Mais, ce soir-là, dans son lit de fer étroit et grinçant, elle ne put gagner le sommeil : l'image de la ferme natale l'obsédait.

Roulée dans sa couverture, le drap sous le menton, elle s'efforça de fermer les yeux et de s'assoupir : mais ses paupières, trop légères encore, clignaient, s'entr'ouvraient dans la nuit, et nulle lassitude ne tirait Céline de ses souvenirs.

Elle pensait aux grands et hauts lits de la ferme.

Il y en avait un, immense, qui s'élevait sous les poutres où l'on garde les grands pains ronds ; trois petites filles y couchaient : Solange, Laure, Céline. Pour y monter, il fallait approcher une chaise, presser la petite chemise entre les genoux et sauter lestement. Après s'être un peu bousculé, on s'alignait, on enfonçait dans la plume, on faisait son trou et l'on s'endormait en se tenant par la main...

Céline se tournait et retournait dans ses draps défaits qui glissaient d'un côté, puis de l'autre : le fer criait sous elle...

Plus tard, les trois amies n'avaient plus couché ensemble :

Laure et Solange eurent une chambre au-dessus de la bergerie, et Céline un lit d'alcôve auprès du métayer et de sa mère Madeleine. Que les nuits, là aussi, étaient douces et calmes! L'hiver, on dormait chaudement sous le dais de drap rouge. Et, par les temps d'été, Céline y avait passé de longues nuits sans peine, n'entendant aucun bruit et ne s'apercevant qu'au matin, parfois, que Madeleine était venue se glisser auprès d'elle, pour laisser au corpulent métayer tout le lit voisin...

Trop lourdement couverte, Céline écartait le drap qui étouffait sa poitrine et, à coups de pied, chassait l'édredon qui pesait sur ses jambes.

Oui, maintenant voici le lit qu'on lui avait accordé : bas, grinçant, torride!

D'un geste de rage, elle repoussa les couvertures, sauta hors du lit, et s'étendit sur la peau de chèvre où, harassée, elle s'assoupit.

Mais la fièvre troubla bientôt son sommeil. Céline roulait d'un flanc sur l'autre; sa tête cherchait sans cesse un appui; le poil rugueux du tapis rougissait ses genoux; ses mains se crispaient sur la chemise qui, en se tordant, serrait son corps móite; ses seins s'écrasaient sur le parquet; sa bouche chuchotante mâchait des cheveux.

Et, tandis que sa chair souffrait de ce lourd cauchemar, son esprit revoyait encore un large lit où trois fillettes dormaient paisiblement : trois têtes roses aux paupières cillées, six petits bras étendus sur un drap uni...

Soudain, une jambe rejetée frappa le pied de la couche et la froideur du fer éveilla Céline en sursaut. Elle eut peur, frémit, se dressa, et, les bras en avant, les yeux ouverts dans la nuit, elle criait :

— Laure!... Solange!... Solange!...

Le matin, madame Juglan trouva Céline tremblante et fiévreuse, allongée sur le parquet : bravement elle refit le lit et aida Céline à s'y recoucher.

Puis, rappelant à sa mémoire tous les mauvais jours de sa vie, toutes les maladies qu'elle avait soignées et toutes ses formules de tisane aux herbes, elle visita le placard où séchaient du tilleul, de la bourrache, du chiendent, des queues

de cerises, de la lavande et du lin, et prépara des potions chaudes et variées qui soulagèrent la petite bonne.

Trop robuste pour être abattue par ce malaise, Céline guérit bientôt : la visite du docteur Lebœuf fut une précaution inutile, et les montées et descentes que prodiguait madame Juglan furent des enjambées superflues.

***

Cependant, Céline ne se défit pas de son ennui. Elle n'en voulait à personne et ne songeait pas à se plaindre; mais elle était malheureuse.

Elle ne désirait point quitter sa maîtresse, qui n'était pas méchante, ni se révolter contre le triste servage qui la tenait à la ville ; mais elle songeait à son enfance libre, joyeuse et champêtre.

Le dimanche qui suivit son accès de fièvre, elle ne voulut pas faire de promenade. Irma Caupin s'installa dans la cuisine et, par son art de conter les faits divers, de singer les mines de madame Juglan et de glousser à tout propos, réussit à éveiller Céline de sa somnolente tristesse.

Tandis que Céline tricotait quiètement, Irma, allant et venant, narrait quelque histoire, tambourinait sur les casseroles pendues, s'asseyait sur l'évier humide, inspectait un tiroir, qu'elle refermait en pouffant, examinait, maniait et méprisait tout.

Ayant réfléchi quelques minutes, elle tira de sa poche deux petites boîtes blanches en carton, à ceintures élastiques, les posa sur la table et fit un mystère de les ouvrir. Sur de la ouate bleue brillaient une boucle circulaire qui ressemblait à de la topaze et une broche dont l'ornement figurait une volée d'hirondelles.

— Les trouves-tu belles ? — demanda la grande Irma.

Céline admirait surtout la broche : Irma Caupin la lui donna, puis, insouciante d'une générosité qui surprenait Céline, remit l'autre boîte dans sa poche et, s'étant assise sur le fourneau éteint, commença d'imiter les gestes singuliers de madame Auguste Juglan. Le nez dans ses mains jointes, elle marmonnait, à lèvres molles, de vagues prières ; abaissant

ses paupières, elle prit sous son gilet un pesant chapelet de coco et bredouilla un rosaire précipité, faisant, après chaque « ainsi soit-il », sauter chaque grain d'une preste chiquenaude. Ensuite elle se mit à genoux, la tête dans le giron de Céline et confessa des enfantillages ridicules et des obscénités. Enfin, lasse de ce manège, elle se relevait, et, pivotant sur un talon dont les clous grinçaient contre les dalles, elle se mettait à chanter :

— Ohé! la Juglan, la Juglan, la Juglan!...

Mais la porte bâilla soudain et, avec des imprécations et des coups, Irma fut saisie rudement, jetée dans la rue et sommée de ne plus toucher le marteau de la maison.



Il y avait, dans une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin, de grandes cages d'oiseaux qui garnissaient un des murs dans toute sa longueur. M. Juglan, avoué, avait pratiqué toute sa vie l'aviculture. Madame Juglan disait à sa bonne :

— Défunt mon pauvre Auguste s'asseyait là, dans son fauteuil de tapisserie, et fumait son narguilé en écoutant bavarder ses perruches et gazouiller ses trois chardonnerets, ses deux fauvettes, son rossignol et ses huit pinsons bengalis...

Mais maintenant il n'y avait plus dans les cages qu'un vieux merle, auquel M. de Choulaine avait jadis appris *Gentille batelière des rives de l'Adour*, et qui sifflotait quelquefois le matin, et un petit serin maladif et complètement aphone. Pourtant il arrivait que tous deux réussissent à égayer Céline, quand elle venait coudre dans la salle des oiseaux. Le serin sautait sur le perchoir le plus proche du grillage et, à travers les fils de fer, observait la petite bonne avec des yeux ronds et en penchant de côté sa tête déplumée. Le merle, qui s'appelait Attila et était jaloux de son voisin, se taisait; mais, quand Céline posait sa main sur la cage, il venait battre ses doigts de violents coups de bec.

Alors elle riait, — tout bas, de peur que sa maîtresse ne l'entendît, — et elle songeait : « Si ma bonne Solange était ici, comme nous ririons ensemble!... »

Depuis le jour où madame Juglan avait chassé la grande Irma, Céline se sentait plus isolée que jamais.

La promenade de chaque semaine, qui pourtant ne lui plaisait guère, lui semblait un vif plaisir dont elle ne jouirait plus. Madame Juglan lui répétait avec brusquerie :

— Tu n'as pas encore trouvé une amie qui veuille t'accompagner?... Tu la regrettes donc bien, ton Irma?...

Céline pleurait, allait voir le serin ou le vieux merle, ou bien elle se réfugiait dans sa mansarde aux murs blanchis, au lit de fer, à l'armoire de bois blanc, et, montant sur sa malle, regardait par la lucarne ouverte la route de Saint-Vincent et du Mai.

Toutefois elle connut au marché une petite rousse qui avait un langage mi-français mi-allemand et savait dire exactement l'âge des œufs et le poids des poulets.

Elle s'appelait Marie, et servait comme bonne d'enfant à la sous-préfecture. Elle fut admirée de Céline pour ses talents de ménagère et pour la façon déconcertante dont elle rendait intelligible une loquacité rapide et barbare. Elles se virent plusieurs fois chez l'épicière et chez le pâtissier, où elles firent la conversation, et elles furent bientôt de bonnes amies.

Quand, le dimanche, Marie, flanquée des deux petits garçons du sous-préfet, vint voir Céline, la veuve de l'avoué, impérieuse, grimaça furieusement et fit à sa bonne un discours où celle-ci n'entendit que l'ordre de ne point passer la grille de la sous-préfecture et de ne plus ouvrir désormais à cette « séquelle ».

Ce jour-là, néanmoins, Céline put aller à la promenade avec Marie, qui, loin de remarquer la broche et le bonnet enrubanné de son amie, dédaignant même de louer son propre chapeau qui était garni de roses jaunes et de cerises, ne l'entretint que de l'avantage qu'a une bonne à se placer à Paris :

— On gagne deux fois plus! on est libre! on lit les journaux! on va boire dans les tavernes! on ne travaille jamais! on a des robes à la mode!...

Céline ne comprenait guère comment on pouvait s'intéresser à la vie de bonne, ni pourquoi on serait plus heureuse à Paris qu'à Vitry-sur-Indre.

Elle quitta l'Allemande avec froideur, la jugeant insensée dans ses principes et burlesque dans son costume.

La semaine suivante, quand elle pensa que de nouveau elle n'avait plus d'amie et qu'il lui faudrait rester dans sa cuisine, elle ne songea plus aux sottises d'Irma ni aux ridicules de Marie, elle ne vit que son isolement : sa maîtresse avait renvoyé ses deux compagnes, elle chasserait toutes celles qui viendraient; elle voulait empêcher Céline de sortir, elle l'attachait au travail, le dimanche comme les autres jours, harassée et malheureuse.

Céline n'avait jamais connu si vivement la douleur de l'ennui...

Certains jours n'étaient point tout à fait tristes. Lorsque le vicomte de Choulaine, avec son impériale au menton, son ventre rond où sonnaillaient des breloques dorées, et sa grosse canne à pommeau d'agate, venait voir madame Juglan, Céline ne pouvait s'empêcher d'être contente.

Et si M. l'abbé Flouvard venait faire sa partie de dominos, elle se disait :

« Madame va être de bonne humeur, car elle gagne toujours quand elle joue avec ce bon monsieur le curé! »

Madame Juglan n'y manquait pas, en effet, et, le soir, elle souriait toute seule, elle trouvait le potage excellent, le melon juste à point, elle disait à sa bonne d'en faire compliment à madame Garnier, la fruitière.

Mais madame Juglan reprenait vite ses manières bourrues; et Céline n'oubliait pas longtemps qu'elle était malheureuse. Plusieurs fois, en servant le déjeuner, elle avait laissé couler une larme, ou bruire un sanglot.

— Qu'as-tu donc à pleurnicher? — lui demandait madame Juglan?

Elle ne répondait jamais rien et courait verser ses larmes dans sa mansarde.

Elle se trouvait infortunée, mais elle acceptait son sort. Il lui semblait qu'elle ne devait plus songer au Mai, ni à sa vie d'autrefois.

Pourtant, le 15 septembre, jour de la grande foire du

Magnet, elle n'imagina tout le jour que routes encombrées de voitures, troupeaux dispersés, groupes de filles endimanchées, baraques de bohémiens, vieilles marchandes de couteaux, chanteuses de complaintes, étalages de poterie et d'étoffes... Madeleine et le vieux Voinard marchandaient de grands bœufs limousins; Solange se campait fièrement au milieu des lots de moutons; Lungé serrait la main calleuse du père Blond et le gant gris du petit député; Fanchette traversait la foule en traînant la jambe; Laure, une joue ronde de fluxion, choisissait des foulards pour ses perpétuels maux de dents, et « le vieux » lui-même, hochant de plaisir sa tête ridée, voyait grouiller sous la tente des bourrées et des quadrilles...

Céline parcourut les groupes des danseurs, reconnut les filles de Suron aux fichus de dentelle, les garçons de Jeu-les-Bois aux blouses garnies de nœuds de ruban noir, puis, excitée par la voix des vielles, aveuglée par la nacre brillante des blouses roides, les banderoles des cocardes et les foulards multicolores, elle sentit que des hommes bien bâtis la serraient, lui pinçaient les bras, soufflaient sur sa nuque découverte, froissaient sa ceinture moirée : elle était heureuse, virait gaiement, frappait du pied les planches poussiéreuses, tandis que, dénuées de cavaliers, des filles plus grandes et plus jolies qu'elle jalousaient la broche d'Irma et le bonnet aux brides voletantes...

Mais elle se prenait bientôt à plumer un poulet, à dresser le couvert ou à casser d'un petit marteau quelque dur bloc de charbon. Alors elle s'attristait douloureusement et pleurait, ou bien se mettait en colère, hachait le bois du billot avec la viande du pâté, bouleversait à coups de tisonnier le brasier du fourneau.

Vers le soir, comme, dans un coin du jardin, elle secouait rageusement une laitue dans le panier de fer, elle s'entendit appeler doucement, se retourna, toute surprise :

— Ma petite Céline...

Pour la première fois, sa maîtresse lui parlait avec familiarité et politesse.

Madame Juglan annonça à sa bonne qu'elle partait pour Lourdes et qu'elle lui donnait huit jours de liberté.

Voilà une joie que la petite n'attendait guère! Quoi! elle

allait, véritablement, retourner à la métairie? Elle revivrait huit jours au Mai?...

Céline écrivit aussitôt à son père pour le prier de venir la chercher en voiture.

Affolée de bonheur, elle courait dans le jardin, allait dans la chambre des oiseaux pour taquiner le vieux merle, sifflait en lavant sa vaisselle, frappait de pas de bourrée le parquet de sa mansarde, riait aux éclats quand elle laissait tomber de l'argenterie ou cassait un verre...

*
* *

Lorsqu'elle eut, à la gare, reçu les vigoureuses poignées de main de sa maîtresse, Céline revint à la maison, où, après un moment de timidité, elle employa sa matinée à chanter à tue-tête.

Elle pensa oublier de déjeuner, puis dévora le reste du poulet froid, dont madame Juglan avait, pour son voyage, emporté les ailes.

L'après-midi, elle alla voir la vieille servante de M. l'abbé Flouvard et la pria de soigner le petit serin maladif et de bien nourrir Attila.

— Ne craignez rien, — dit Élodie, — je les traiterai comme mes enfants. D'ailleurs, madame Juglan m'a remis trois francs pour leur subsistance, moyennant quoi ils pourront crever d'embonpoint!

— Vous laverez la tête du petit serin avec de l'eau boriquée tous les deux jours, — dit Céline. — Et vous ferez siffler à Attila l'air de *Gentille batelière,* pour qu'il n'en perde pas l'habitude...

Céline murmura la chanson et dit :

— Vous saurez le faire?

Élodie essaya d'entonner *Gentille batelière*, mais s'enroua.

— Enfin, je tâcherai! — dit-elle.

— Ça ira! — dit Céline, et d'ailleurs il la sait si bien qu'on n'a pas besoin de la lui rappeler. On lui dit : « Siffle, Attila! » et, tout de suite, il commence... Allons, au revoir, mademoiselle Élodie.

— Bon voyage, ma petite!... Passez donc par le jardin : vous verrez monsieur le curé.

M. l'abbé Flouvard était en haut de son échelle, et sa soutane relevée découvrait sa large culotte et ses bas noirs.

— Bien le bonjour, monsieur le curé! — dit Céline.

Il retourna sa grosse face rouge et toussa.

— Tiens! — fit-il, — c'est vous, ma petite. Je soufre mes vignes, voyez-vous... Le bon Dieu a dit : « Tu gagneras ton vin à la sueur de ton front... »

L'abbé Flouvard s'épongea la tête avec son grand mouchoir à carreaux et, reprenant le soufflet qui pendait à sa ceinture, il continua de poudrer de jaune ses pampres verdoyants.

A la porte de chez elle, Céline trouva Irma, qui était informée du départ de madame Juglan.

Céline lui montra ses bonnets à rubans moirés, mais la bonne des Hypothèques fit basculer les épaules avec ironie : de pareilles coiffes nécessitaient une chevelure autrement peignée! Céline dut monter dans le cabinet de toilette de sa maîtresse, où elle s'assit avec terreur et subit les brosses pommadées de madame Juglan et les doigts raides d'Irma Caupin.

Au bout de quelques minutes, elle vit dans le miroir ses cheveux lissés et tordus en chignon : les bonnets de dentelle présentèrent, cette fois, toute leur luxueuse élégance.

Irma lui affirma qu'elle était jolie à mordre, que tous les garçons de son pays lui feraient la cour, et, après l'avoir embrassée et chatouillée aux aisselles, elle s'enfuit en gloussant un rire de folle.

Seule, Céline se regarda complaisamment dans plusieurs glaces et imagina l'accueil qu'elle allait avoir au Mai : — Solange, Laure, Madeleine accouraient les bras ouverts; toute la gent de la métairie se pressait pour la revoir, la complimenter, riant de joie et battant des mains...

Cependant, ayant rangé les objets de toilette de madame Juglan, elle revêtit sa robe de drap bleu, dont le gilet rose avait été remplacé par un foulard orange, plissé menu, et dont la jupe avait maintenant un double et large volant.

Son réveille-matin, sonnant l'heure, la fit sursauter : elle pressa dans sa longue malle ses autres robes et son linge blanc, courut chercher des souliers vernis dans le bahut de la

cuisine, des bas qui séchaient au grenier, puis elle descendit sur son épaule son bagage bouclé et ficelé.

Elle regarda plusieurs fois par la fenêtre du salon, mais ne vit pas arriver de voiture. Alors elle renoua les galons bleus de ses souliers, piqua diversement l'épingle de sa ceinture, mit et ôta ses gants de coton blanc, sourit, chantonna, s'ébattit à travers la demeure.

Lungé ne vint qu'à la nuit et, comme on ne voyait clair ni dans les rues ni sur la route, on parla peu. Céline apprit seulement que Voinard était mort, que « le vieux » n'allait pas mal, qu'on avait construit un nouveau hangar...

A la ferme, un chien vint au-devant des voyageurs.

— Bonsoir, mon Miret ! — dit Céline en lui tapotant le museau.

Madeleine, qui sortait d'une grange, alla vider une corbeille de fourrage dans l'étable des lapins et, après avoir empli d'eau la marmite boueuse qui brillait au clair de lune, vint embrasser sa fille en lui demandant comment elle se portait depuis trois mois.

— Eh ! c'est la Céline ! — firent Solange et Laure qu'on n'avait pas prévenues de l'arrivée de leur amie et qui, au bruit de la voiture, s'étaient levées et accoudées, bras nus, à la lucarne de leur chambre.

Céline, émue, leur fit signe avec la main, tandis que Lungé, élevant au-dessus de lui une des lanternes de la carriole et geignant qu'il était neuf heures passées, l'entraînait dans la chambre aux alcôves.



Dès que la petite fenêtre à carreaux verts eut blanchi à l'aube et que le premier jour eut touché les paupières de Céline, elle sauta légèrement à bas du lit, et, sans éveiller Madeleine et Lungé qui gisaient en travers de leur couche, ouvrit sa malle, enfila sa robe grise à taille serrée et fut dans la cour de la ferme.

Le chaume épars luisait. L'arbre mort étirait ses bras grêles. Une brise frôlait les joues de Céline et soulevait les cheveux de ses tempes. Par-dessus les bâtiments clos, le jour montait en lignes roses.

Céline courut à la bergerie : la porte ouverte fit lever les moutons paresseux que l'air âcre et tiède avait endormis. Elle en tâta quelques-uns de la main, et tous, trottant d'un pas sourd dans leur litière nauséabonde, se pressèrent au fond de l'étable ; quand elle les y poursuivit, ils gagnèrent en silence le coin opposé.

Miret vint sans bruit lécher le poignet de Céline : elle flatta le poil rugueux des trois chiens.

Lorsqu'elle revint dans la cour, elle regarda la lucarne fermée des deux amies. Un coq chanta sous le hangar. Elle vit que toutes les portes étaient encore closes. Un bruit de chaîne sonna dans l'étable aux bœufs.

Céline songea, un instant, au vieux bouvier qui était mort, à Rousseau, qui était mort... Puis, poussant la porte, elle fut entre les cloisons à jour, dont chaque trouée laissait voir un bœuf assoupi. Elle reconnut Chauvet, Robin, Faret, Blanchard, qu'elle frappa d'un bâton : ils passèrent leurs cornes, puis leurs têtes énormes, au travers des barreaux, et leurs bouches aux amples babines engloutirent des tiges de maïs. Comme d'autres bœufs éveillés dirigeaient leurs regards vers Céline et, péniblement agenouillés, se relevaient d'un lourd effort de la croupe, elle s'avança vers le fond de l'étable et caressa toutes ces têtes sérieuses.

Au bruit d'un coffre qu'on ouvrait, elle se retourna et vit, dans l'ombre d'une stalle, une grande et droite figure d'homme qui ordonnait dans un bahut des vêtements et du linge. Parmi des gilets appendus, un lit de sangle, un miroir ovale, des foulards rouges pliés en triangle, des paquets de ligatures et des aiguillons de bois, le nouveau garçon de ferme achevait, au retour du pâturage, sa toilette et son ménage du matin. Il sourit avec simplicité à la surprise de Céline qui, détournant la tête, pensa fuir, puis se ravisa :

— C'est toi qui es Sylvain ? — demanda-t-elle.

— Mais oui ! — prononça le garçon : — Sylvain Gilbert, le fils de la Gilberte.

— Celui qui était depuis trois ans en Afrique ?

Et, comme Céline le contemplait avec admiration, il lui répondit :

— Oui, ma belle, depuis trois ans.

Elle baissa les yeux, puis les leva.

Mais, comme Sylvain avait fini de ranger les menus objets de sa loge, il coiffa son large chapeau de feutre, prit un bâton et sortit. Céline passa entre les têtes encornées sans les voir, regarda le bouvier descendre le pré, et, lorsqu'il eut disparu, elle s'occupa d'examiner les vingt-cinq lapins blancs qui, le nez mouvant, grignotaient déjà des carottes et dentelaient des feuilles de choux...

Un volet de porte gifla le mur, et la ménagère parut, en disant :

— Tu étais donc mal au lit, que te voilà déjà debout?

Céline alla se jeter dans les bras de sa mère, qui rudement criait à deux « bricolins » sortant de l'écurie :

— Vite au foin! Il est cinq heures.

Chemise ouverte, bretelles pendantes, Jules et Clément retinrent vers Céline leurs yeux gonflés, puis, sur un geste de Madeleine, prirent à la main leurs sabots ronds et s'enfuirent.

Madeleine chassa les poules de l'écurie et de l'étable des lapins, puis, appelée par la voix de Lungé, rentra dans la demeure. En même temps, Fanchette poussa une porte basse, traversa la cour en boitant et fit sortir les moutons de la bergerie : le troupeau sauta le seuil, se tassa en bêlant et quitta la ferme.

A leur lucarne, Solange et Laure, voyant Céline, s'écrièrent et, vite en bas de l'échelle, elles coururent baiser leur amie. Leur joie franche émut la petite bonne, qui les prit par la taille.

— Je suis contente! — disait Céline. — Je croyais ne plus vous revoir!... Tu n'as pas changé, Solangette!... ni toi, ma bonne Laure : tu as toujours ton bandeau de mal de dents! Pauvre Laure!...

Les trois amies, les bras enlacés, se promenèrent dans la cour. Céline était heureuse de la joie qu'elle apportait à ses compagnes. Elle leur conta ses journées de ville, ses promenades, ses lessives, ses cuisines, ses ennuis. Les servantes la questionnaient d'une seule voix, sans cesser de l'examiner.

Solange remarqua les souliers à galons bleus, et Laure le bracelet de Céline.

— Bon sang ! tu te mets jolie, ma chère !

— On est coquet dans ta maison !

— Oh ! cette broche, au collet !

Solange quitta le bras de Céline pour la considérer de loin, en faisant des mines et des révérences ; mais, à une fenêtre. Madeleine criait :

— Solange, Solange ! vite aux Mourons !...

La servante se retourna, puis, allant vers le sentier des prairies, éclata de rire.

— Quand cela revient de la ville, — fit-elle, — c'est joli, c'est fringant, c'est fignolant !... Ah ! malheur !...

Céline, un peu gênée, suivit à l'étable des vaches la petite Laure, dont le visage pâlot souriait dans son bandeau garni de laine.

Elles allèrent caresser les croupes blondes et rousses, puis, assises sur des bancelles, retroussèrent leurs manches et massèrent les pis gonflés. Le lait perla et, giclant sur le zinc sonore, emplit les seaux d'écume blanche et de tiède fumée.

*
* *

Elles descendirent les seaux dans la sombre et fraîche laiterie. Puis, Laure étant allée aux potagers, Céline resta seule dans la cour de la ferme.

Du bec et des ergots, des poules creusaient des trous dans le chaume brun du sol et s'y blottissaient en caquetant. Deux dindons tournaient, furieux, rengorgés, déployant en cercle leurs queues roides.

Un filet de fumée blanche s'élevait d'une cheminée et Céline songea : « Le vieux fait bouillir la soupe ».

Elle regarda la charrette acculée au hangar : la crête agitée, les ailes ouvertes, un coq y pressait une poule gémissante, la becquetait, lui cassait des plumes, et, l'ayant repoussée d'un ongle vif, montait sur un brancard dressé pour claironner hautement sa victoire.

Céline dévala gaiement vers la rivière : la prée verte était calme ; un troupeau d'oies, blanc et timide, fuyait, cous tendus, becs tremblants.

Elle vit sur la rive opposée les alertes laveuses, vêtues de

camisoles blanches et rouges, agenouillées, bras nus, parmi les joncs humides, et penchées vers l'eau savonneuse où flottait le linge blanc.

La Taude, comme toujours, se tenait au milieu d'elles et, sans cesse, sa voix flûtée criaillait.

Céline s'arrêta près des nasses de joncs qui séchaient au bord du gué; mais les laveuses parurent ne la point voir. Gilberte contait fièrement les aventures africaines de son fils à la belle Morison, qui avait posé sa brosse sur la pierre du bord et resserrait des papillotes à sa chevelure noire. Marie et Julia battaient en s'esclaffant. A voix basse, Madeleine et la Grillonne s'entretenaient, et Céline, à leurs regards, reconnut qu'elles parlaient d'elle. La petite Angèle, derrière Marie, poussait une brouette lourde de linge lavé qu'elle s'en allait étendre sur le buisson d'épines.

Comme Céline voyait qu'on ne la regardait qu'à la dérobée et qu'on ne lui parlerait pas, elle remonta lentement la prée.

Tout s'était assoupi à la première chaleur du jour : les oies formaient au loin un campement; les poules s'arrondissaient dans la charrette et les dindons à l'ombre des ridelles. Dans la cour, un chien, le nez hors de son tonneau, sommeillait.

De la cheminée sortait encore un mince fuseau blanc : le vieux faisait encore bouillir la soupe. Et, songeant soudain que tous les gens de la métairie s'étaient dispersés pour les labeurs, que tout le bétail était aux champs, que la maison était déserte, Céline se vit seule, au milieu de la cour, les bras ballants, pensive, triste.



Elle entra dans la grande salle, mais le vieux, étant très sourd, ne l'entendit pas. Assis, comme tout le jour, sous le manteau de la cheminée. il était courbé vers des tisons fumeux où chuchotait une marmite.

Petit, et devenu, par les ans, fort débile, le père du métayer ne s'occupait plus à la ferme que du soin facile de la soupe, n'allait plus aux champs qu'aux jours solennels des vendanges, et ne quittait le Mai que chaque dimanche pour

distribuer, avec le père Blond, Jean Taude et Cheville, le pain bénit dans l'église de Saint-Vincent.

Il n'avait plus sur son crâne orange que trois mèches de cheveux : partant toutes les trois de la nuque, l'une gagnait le milieu du front, et les deux autres, suivant l'ombre des oreilles, descendaient sur les tempes et finissaient en pointes aux creux des joues. Outre ces mèches, son visage était formé d'innombrables rides et de profondes sinuosités, dont le nez semblait le bourrelet central et où l'on ne distinguait ni la bouche ni les sourcils : seuls, les yeux, parfois découverts, scintillaient comme des grains de laitier.

Lorsqu'il vit une ombre voiler ses sabots, il se leva et, ému de reconnaître Céline :

— Ha! ha! — fit-il joyeusement, en la saisissant aux bras. — C'est donc toi, Céline!... ha! ha! ha!...

Et il la considérait en faisant cligner ses petits yeux, tandis qu'elle lui criait la cause de sa venue, l'heure de son arrivée, la durée de son séjour.

— Ha! ha! — faisait le vieux.

Et, sans cesser de tendre son oreille plate et de cligner vers la fille de son fils, il s'assit de nouveau pour soulever le couvercle fumeux de la marmite.

La panade ayant bouilli pour la troisième fois, il l'éloigna du brasier pour la faire tiédir, puis, s'étant tourné vers le bahut de l'horloge, il dit :

— Ils seront bientôt là : vont-ils être étonnés de te voir! ha! ha! ha!...

— Mais non, — dit Céline, — puisqu'ils savent...

Le vieux s'était courbé vers la flamme et, souriant, n'entendait rien.

Lungé, la métayère, Laure et Sylvain rentrèrent, et, tout en interrogeant Céline sur ses nouvelles habitudes, sur sa maîtresse, sur la ville, déjeunèrent vite.

A la fin du repas, Gilberte entra, comme elle le faisait souvent, depuis que son fils était bouvier à la ferme. Elle semblait tracassée de quelque idée fâcheuse.

— Eh bien! — fit-elle d'une voix triste en s'asseyant, — la voilà donc revenue, la jolie?

On lui raconta ce qu'elle voulait savoir, et, tandis que Madeleine allait prendre une tasse sur le dressoir pour lui offrir du café, elle soupira et gémit de la sorte :

— Tout le monde va mal ; mais il y a pourtant des gens qui ont plus de malheur que d'autres !... Depuis que mon pauvre homme est mort, qu'on l'a trouvé pendu à ce chêne, dans la Bas-Fourrée, mon Dieu ! et que je suis obligée de gagner mon pain moi-même, je ne peux pas élever une chèvre sans qu'elle mange des fleurs à poison, ou des herbes à procès ; si je tente du cépage, j'assure une année empestée ; quand j'engraisse un cochon, il crève dans la semaine ; les voisins tuent mes poules et volent mes lapins... C'est trop misérable, tout de même, de suer à la besogne et de ne pas seulement garder son bien...

» Comme je revenais ce matin des lavoirs et que j'entrais dans mon petit enclos, je m'aperçus que mes dindons vagabondaient tranquillement dans des touffes et des bouchures qu'à l'habitude ils n'approchaient pas. Je me demandais comment ils avaient tant d'audace et pourquoi Blanchette n'était pas là pour les chasser, et je cherchai des yeux ma grande bique. Je l'appelai et la sifflai inutilement, je fis deux fois le tour du buisson, et, désespérant, allant au hasard dans mon jardin, je trouvai ma bique pendue au guignier, morte, avec du sang caillé dans la barbiche. J'ai pensé devenir folle de fureur !... Quand j'eus coupé la ficelle et que Blanchette tomba sur le bord du puits avec un son d'outre crevée...

— C'est drôle, — dit le vieux (courbé vers le feu qu'il tisonnait, il ignorait qu'on parlât près de lui), — c'est drôle ! moi qui me tire encore de gros ouvrages, je ne peux plus du tout serrer les pincettes d'une seule main... plus du tout... Comment expliques-tu cela, la Gilberte?

— Ha ! ha ! ce sacré fine-oreille ! — dit le métayer avec un gros rire qui fit sursauter ses bajoues.

Puis, ayant replacé près du bahut sa chaise paillée, il fronça ses sourcils par gravité, et partit, comptant sur ses doigts.

— Malheur ! — continua Gilberte, — j'aurais voulu tenir sous ma main l'homme qui m'a fait un pareil tour !

On écoutait l'histoire de Gilberte avec attention et en feignant de s'apitoyer, car on savait qu'elle était prompte à la colère ; mais on s'y intéressait peu, sachant que Gilberte inventait généralement le sujet de ses lamentations.

Gilberte, d'un air irrité, saisit sa tasse et avala d'un trait son café.

— Je me plaindrai au garde-champêtre ! — fit-elle en levant un poing menaçant.

— Laisse donc ça, la mère, — dit Sylvain ; — bon Dieu ! as-tu besoin de te mettre de pareilles idées en tête?

Et, appuyant le grand pain rond sur son gilet, il tailla de sa large main brune une longue tranche qu'il serra dans son bissac de toile.

Céline voyait les petits yeux bleus d'acier et le teint bistre de Sylvain, mais, comme il la regardait, elle baissa la tête, et elle songea :

« Le nouveau bouvier est un bel homme. »

***

Les gens de la ferme étant sortis, Céline accompagna Gilberte sur le chemin de l'étang.

La vieille femme, en frappant rudement la terre de son bâton d'épine, marchait rapidement dans l'herbe grise et courte du sol et, tenant d'une main vigoureuse le bras de Céline, elle lui disait :

— Eh bien ! la petite, te voilà revenue : on t'a trouvée trop courageuse à la ville ?...

— Mais on ne m'a pas renvoyée, mère Gilberte ! Je suis venue pour huit jours seulement, parce que madame est à Lourdes.

— Mais oui, mais oui, la petite ! — répétait la vieille d'un air railleur. — Ah ! ah ! on ne s'ennuie pas à la ville ! Moi aussi, j'ai connu ça... Mais la fête ne dure pas toujours. Et quand on s'est bien amusée, qu'on a bien dansé, bien bu, bien couru les gars, bien dépensé ses gages, il faut à la fin qu'on retourne à la ferme et qu'on rapprenne à mener les troupeaux et à traire les vaches ! On a beau revenir avec un petit air canaille et sournois, il faut travailler !

Et Gilberte, tenant le bras de Céline, la dévisageait de ses petits yeux malicieux cerclés de rides jaunes.

Le chemin s'élargissait à mesure qu'il approchait de l'étang et l'on voyait, au bout, l'eau plane et claire où le vent léger dessinait de son frôlement de larges courbes étincelantes.

Sur le seuil de sa chaumière, la Grillonne, avec son visage rougeâtre et sans rides, ses yeux petits et bons, ses mains posées sur son ventre, regardait de loin sa voisine.

— Elle est revenue, mère Gilberte! — lui cria-t-elle, — elle est revenue, la Blanchette!

Gilberte dressa la tête et s'arrêta :

— Qu'est-ce qu'elle raconte, cette vieille bête? — fit-elle.

Derrière la haie de l'enclos, on voyait le petit garçon de la Grillonne occupé à faire du filet. Son visage pâlot s'effaçait dans l'ombre d'un grand chapeau de paille ; son costume étroit de coutil bleu était sans tache et sans reprise; ses doigts maigres et blancs poussaient prestement la navette; ses courts sabots de bois étaient nettement cirés : quel petit homme propre !

Près de lui, paissait Blanchette, les babines mouvantes sur ses dents larges, le poil jauni reluisant de soleil.

— Philippe a trouvé votre chèvre au fond de la Bas-Fourrée, — dit la Grillonne.

Philippe ôta son chapeau et dit comment la Blanchette avait pu prendre peur, la veille, à l'heure de l'express, sauter la haie des joncs, dévaler la Bas-Fourrée et se blottir entre la bouchure et les fougères..

Sa voix était frêle et douce, et on l'entendait avec peine, parce que le vent soufflait parfois et emportait ses paroles tremblantes.

Quand Philippe eut parlé, Gilberte saisit sa chèvre par son lien de chanvre et se mit à la frapper de son bâton.

— Eh bien, la mère! — dit Céline, — tu nous as conté tantôt une belle histoire!...

— Mêle-toi de tes affaires, fainéante! — dit la vieille.

Et, haussant les épaules, jetant un regard furieux à la petite bonne, à Philippe et à sa grosse voisine qui souriait, elle partit en tirant derrière elle sa Blanchette ébouriffée, qui bondissait, de-ci, de-là, sur ses pattes raides.

*
* *

Après le repas de cinq heures, on s'était assis dans la cour, près du seuil de la salle. Le vieux avait sorti sa chaise de paille et somnolait, le nez entre les genoux. Lungé s'entretenait lentement avec Sylvain d'un projet de fosse pour la prairie des Mourons. Céline, accroupie sur un fagot, les regardait. On entendait la voix de la métayère, qui, aidée de Fanchette et de Solange, préparait le four pour cuire le pain.

Le soir doux et tiède caressait le haut des toits, et, dans le chaume épars qui brillait sous le vieil arbre, des poules creusaient encore des trous en caquetant.

Soudain, on releva la tête, on écouta.

Une voix accourait sur la route, et approchait : bientôt on la comprit.

— Au feu ! — criait-elle. — Au feu !

Et, presque en même temps, Carre-tout-seul apparut, à l'entrée de la ferme, les bras agités, les joues vertes, les yeux fixes.

— Suron brûle ! Suron brûle !

Lungé prononça :

— A quel endroit de Suron dis-tu qu'il y a le feu ?

— Je ne sais pas ! — fit Carre-tout-seul ; — je ne l'ai pas vu, mais on m'a dit sur la route que Suron brûlait !

Déjà Laure et Solange grimpaient l'échelle de leur mansarde, et, au bout d'un instant, leurs figures pâles apparurent à une lucarne élevée :

— C'est tout rouge ! — firent-elles ensemble.

Tour à tour, Madeleine, Fanchette, Sylvain, Céline, Jules, Clément, montèrent et dirent :

— C'est bien à Suron que ça brûle !

— Pourvu que ce ne soit pas la ferme de la Marivon ! — dit Lungé.

— Y allons-nous ? — demanda Sylvain.

Et, comme le métayer semblait être de son avis, il courut à l'écurie et attela la jument à la carriole.

Hommes et femmes s'entassèrent dans la voiture ; la métayère resta seule avec le vieux qui, assis sur la marche, demanda :

— Ça ne serait-il pas au moulin Surtout ?...

Mais, à cause du bruit des roues, on n'entendit pas ses paroles.

La jument, fouettée par Sylvain, courait sur la route, faisant divaguer la carriole pleine. On dépassait des gens qui criaient :

— Où est le feu ?

Et l'on répondait :

— Suron brûle !

On croisait des femmes affolées qui allaient chercher du secours et on leur demandait :

— Est-ce chez Ligosin ?... chez l'épicière ?... à la Loge-des-Bois ?...

— Suron brûle ! — criaient-elles.

Et sur la route on les voyait défiler comme un troupeau de bêtes : leurs jarrets nerveux faisaient claquer leurs jupes ; leurs cheveux défaits masquaient le visage ; et, poings fermés, bouche bée, hanches lourdes ou jambes débiles, elles continuaient de fuir sur le chemin pierreux, courant, buttant, tombant, se relevant les mains sanglantes...!

On commença à s'attrister dans la carriole, tirant un funeste présage de la sécheresse actuelle, de la forme des nuages, de la violence du vent. On parlait peu, d'ailleurs.

— Chez qui peut bien être l'incendie ? — demandait-on seulement.

Et, sourcils crispés, on se regardait, on croisait les bras, on hochait la tête.

Parmi les personnes rencontrées on reconnut une servante du Grand-Peuple, une fille du meunier, des femmes de la Loge... Et l'on ne fut pas renseigné davantage sur le lieu de l'incendie... Mais, comme on arrivait au bout d'une montée, on vit que le moulin Surtout, la ferme de la Marivon, les bâtiments de Ligosin étaient en feu, que, dans l'immense foyer rouge où s'embrasaient des arbres et des maisons, brûlaient aussi le Grand-Peuple, la Loge-des-Bois, la petite épicerie, l'auberge de la Coupechoute, l'église au toit d'ardoises. L'incendie s'étendait sur tout le bourg de Suron.

Tout Suron brûlait.

Le vent soufflait, et les flammes, couchées, s'animaient, serpentaient dans l'air ; des langues de feu léchaient les landes ; des brasiers rampaient au long des buissons qui s'allongeaient tour à tour et clôturaient les champs de cordons lumineux. Des blocs de fumée étaient chassés des maisons, roulaient et se brisaient dans les bois.

Comme la carriole descendait rapidement vers le bourg, on distinguait, parmi une rumeur diffuse, le craquement des arbres, l'effondrement des murs et le sifflement des flammes agitées.

Mais, le vent ayant soudain cessé de souffler, les amas de fumée noire s'élevèrent en torsades pareilles à des quenouilles, et les flammes rapetissées tressautèrent dans la plaine comme des feux follets.

On ne se regardait plus : on voyait avec tristesse autour de soi. Les routes, aux flancs des coteaux, s'embrumaient peu à peu. L'âcre parfum des incendies montait.

Au tournant de la route, on domina les toits de chaume de la Loge, qu'un brasier, par-dessous, travaillait lentement : ils semblaient de larges fumiers tièdes et vaporeux.

On aperçut les deux pignons massifs et isolés du grand moulin. On longea un bois où des arbres criaient, pétillaient, s'abattaient. La petite maison de l'épicière lançait dans le ciel une longue flamme multicolore. L'église, ruinée, semblait un vaste puits noir et carré.

Peu à peu la campagne rougie bruissait : la voix des hommes, des bêtes, des choses... Et leurs gémissements épars s'unissaient dans une clameur aérienne.

*
* *

Lungé proposa de porter secours à son amie la Marivon, dont les demeures étaient encore debout.

La jument attachée au buisson de la route, les gens du Mai se mêlèrent à ceux du Viriau. Déjà une pompe basculait, et de l'eau rose fouettait les toitures. Des femmes apportaient des seaux, des brocs et des arrosoirs ; des hommes déménageaient les chambres et les hangars.

— Comment donc que cela s'est fait? — demandait Lungé à la métayère.

— Ah! mon pauvre vieux! — gloussait la Marivon en se battant les flancs.

Une chaîne fut organisée : Jules et Clément puisaient de l'eau; Carre-tout-seul prenait des seaux vides et les rendait pleins; Solange, Glaumin, Laure, Céline, Suzette, Pierriche, Fanchette, le père Blond, Octavie manœuvraient vaillamment; Sylvain et Zulma agitaient le balancier; Musarin tenait la flèche.

Les cinq fils du père Blond continuaient le déménagement des outils et des meubles.

Sylvain examinait le sommet de la grange, où l'eau claquait, et, tout à coup, il jugea l'arrosage inutile.

— Sortez les bêtes des étables! — dit-il.

Il quitta le balancier, courut à l'écurie.

Une lucarne bientôt s'alluma au grenier à foin et, par un trou de la toiture, passa un jet de fumée jaune.

On laissa la pompe aux femmes.

Les bœufs, effarés, furent liés aux arbres de la cour; les moutons gravirent la côte embrasée; l'étable aux porcs s'affaissa sur des grognements; les chevaux galopèrent dans le pré en hennissant et en dressant le col. Et, dans la brume qui descendait, on courait de tous côtés, hagards et courageux.

Il y avait, dans le petit jardin entouré d'une haie d'épines, la grosse commode de la Marivon : elle était appuyée, d'un côté, sur une pierre et penchait en arrière, écrasant un groseillier; l'acajou calciné se soulevait en larges plaques bossuées; de minces filets de fumée sortaient des fentes des tiroirs et l'on entendait les craquements nets et saccadés de la vaisselle qui éclatait à l'intérieur.

Céline regardait ce meuble et pensait qu'il devait contenir les objets les plus précieux de la fermière. Mais, comme elle s'en approchait, il s'en dégagea une bouffée d'air si chaud qu'elle recula, et soudain la commode, en pétillant, se disloqua, s'ouvrit, lança des flammes aiguës et répandit, avec une lourde fumée noire, une amère odeur de suif. Les groseilliers aux grappes luisantes, les panaches tremblants des asperges,

les rameaux des poiriers le long de leurs fils de fer, les branches sèches des bouchures se mirent à crépiter sous un feu ardent qui bientôt enveloppa la jeune fille. Alors Céline eut peur et cria :

— Sylvain ! Sylvain !...

Le feu lui barrait toute issue, brûlait ses mains, léchait l'herbe sous ses pieds.

— Sylvain ! — criait-elle.

Et, en même temps, elle songeait qu'elle pouvait mourir là tout d'un coup, torturée par les flammes dans l'âcre fumée du suif bouillant, et elle songeait qu'elle n'avait point appelé son père, ni les fils du père Blond, ni Carre-tout-seul, ni son cousin Blaise Écot, mais qu'elle criait à pleine gorge le nom de Sylvain.

Elle reculait, tremblait, suait.

— Sylvain ! Sylvain ! — criait-elle au milieu de ses sanglots.

Et, désespérément, elle s'accrochait au tronc flexible d'un jeune cerisier, elle se pressait contre lui, elle le secouait et pleurait en déchirant l'écorce tendre avec ses ongles.

— Sylvain !...

Le bouvier, ayant à la fin entendu les cris, arriva et, battant du fléau, se fraya un chemin dans la bouchure. Il prit Céline par les jambes et par la tête et l'emporta par-dessus les flammes. Elle se mit à rire et lui serra le cou dans ses bras.

— Bon Dieu ! — disait Sylvain, — il fait chaud dans le potager !

Leurs têtes suantes et bourdonnantes d'effroi se touchaient. Et Céline se redressa nerveusement, regarda le bouvier avec ses petits yeux noirs qui scintillaient dans son visage luisant et mouillé, et, subitement, elle se serra davantage sur sa poitrine et elle appuya de toute sa force son visage sur le sien.

Le grand Sylvain donnait des coups de pied aux branches embrasées et, à pas fléchissants, gagnait le chemin creux. Puis il posa Céline à terre.

La petite, sentant encore l'étreinte du bouvier aux genoux et aux aisselles, se laissa tomber sur l'herbe et baissa la tête. Sylvain frottait, en maugréant, sa main gauche, dont le feu avait grillé le poil et bleui le pouce...

Au bout du chemin, le cheval du Mai se démenait dans les timons de la carriole : Sylvain courut le détacher du buisson et le conduisit sous un arbre isolé au milieu du guéret, plus loin de l'incendie.

Céline l'avait suivi et, du haut de la côte, à travers la nuit empourprée, ils contemplèrent, un moment, la marche du feu.

— Tout y passera ! — dit Sylvain.

Et, comme ils tournaient les ruines jaunâtres et fumeuses des bergeries, ils rencontrèrent Lungé, et lui dirent :

— Tout ce que nous ferons maintenant sera inutile.

— Oui, — répondit le métayer.

Et il appela, en mettant ses grosses mains sur ses bajoues :

— Glaumin ! Solange ! Jules !...

Sylvain rejoignit la voiture et ramena le cheval sur la route.

Bientôt tous les gens du Mai, las, agités, parlant haut, traînant les pieds sur les cailloux, jurant, secouant les épaules, furent réunis en haut de la côte, d'où ils regardèrent encore une fois l'immense foyer clair où l'on voyait remuer les petites ombres noires des bêtes et des gens.

On se tassa de nouveau dans la voiture, les jambes inquiètes, la tête lourde, les yeux dilatés.

On se remettait en route. Lungé alors étendit les mains vers Suron, comme on fait pour se chauffer à un bon feu, et il dit :

— Ça brûle bien...

PIERRE DE QUERLON

(A suivre.)

A LA PRÉFECTURE

DE

LA SEINE[1]

— FÉVRIER 1848 —

Le 24 juillet 1833, je prêtai serment de fidélité entre les mains du roi. Je lui demandai la permission d'ajouter quelques mots au cérémonial usité, et je lui dis : « Sire, Votre Majesté sait que je n'ai jamais sollicité le poste qu'elle daigne aujourd'hui me confier. Le choléra, mon amitié pour Casimir Périer, mon dévouement à votre auguste personne, ont pu seuls me décider à quitter la Chambre où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services. Je prie Votre Majesté de me considérer à l'Hôtel de Ville comme un commandant dans une citadelle. Ma démission sera toujours entre vos mains sans que je cherche jamais, dans les personnes ou les intérêts publics, un appui contre votre désir ou votre volonté. »

La première fois que mes fonctions m'appelèrent à adresser officiellement la parole au roi, ce fut pour la pose de la première pierre du pont des Saints-Pères. « Sire, lui dis-je, la mission dont vous m'avez honoré implique un grand devoir qui peut se résumer en quelques mots : *Donner aux Parisiens de l'eau, de l'air, de l'ombre.* » Tel fut en effet mon programme, ma pensée constante, le but de tous mes travaux. Les Parisiens sont comme les enfants; il faut sans cesse leur occuper l'esprit, et, si l'on ne veut pas leur donner tous les mois un bulletin de bataille ou une constitution tous les ans, il est bon de leur offrir tous les jours quelques travaux à visi-

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement : *Mémoires du comte de Rambuteau*, publiés par son petit-fils; avec une introduction par M. G. Lequin.

ter, quelques projets d'embellissement : c'est une soupape à leur besoin de nouveauté, à leur tempérament frondeur, à leurs discussions.

***

Quand éclatèrent les événements de 1848, beaucoup qui, par leurs fonctions, eussent dû mieux les prévoir en furent plus surpris que moi. Depuis longtemps, en effet, j'étais inquiet. Je sentais dans l'air de vagues menaces. Les mêmes passions qui avaient agité la Chambre et la France en 1839 et en 1840, lors de la Coalition, travaillaient le peuple. Un sentiment de désaffection s'infiltrait presque partout. Nous étions atteints du mal le plus grave chez les Français : la lassitude, la maladie du bien-être, comme il arrive aux femmes heureuses, lasses du bonheur domestique, des joies coutumières du foyer, d'une douce et paisible considération, qui se jettent dans une passion quelconque sans calcul, sans amour, sans aspirations ni besoin de cœur, mais par coup de tête, par besoin de changement et de nouveauté, pour rompre la monotonie d'une existence sans mélange : il leur faut du nouveau, de l'imprévu, du malheur même, n'importe quoi, plutôt que la continuité d'un calme qui les ennuie.

Il en est de même des peuples, surtout des Parisiens : ils ne peuvent se faire à l'uniformité d'un gouvernement ; ils veulent *autre chose*, et, comme je le disais au roi au début de ma préfecture, il faut tenir leur esprit en éveil comme celui des enfants, sous peine de leur voir faire des folies. Quand on n'a pas de guerre à leur donner, qu'on se rabatte au moins sur des projets, des travaux, des monuments, sur lesquels ils puissent satisfaire leur goût naturel pour la critique et leur curiosité éphémère ! Tel avait été mon système afin d'empêcher mon conseil municipal électif de se jeter à corps perdu dans les réformes, pour le plaisir d'innover, et de se faire de la popularité en démolissant le budget et le gouvernement. Je l'avais tenu constamment occupé par des travaux d'importance, proportionnés aux ressources de la Ville, sans engager l'avenir, ni cesser de parer aux charges soudaines que les circonstances pouvaient à tout moment faire peser sur elle.

Chaque jour, les élections envoyaient au conseil des gens plus disposés à faire de la politique que de l'administration, à servir leurs intérêts ou ceux de leur parti plus que ceux de la ville; et cet esprit de chicane, de rébellion systématique qui envahissait le conseil, et qui, à la Chambre, donnait treize députés sur quatorze à l'opposition, pénétrait aussi dans la garde nationale. Nous avions perdu des chefs précieux, Ganneron, Hérard, etc... La latitude de choisir les délégués et les sous-officiers hors de la compagnie avait permis aux sociétés secrètes de grouper leurs membres dans certaines compagnies. Dix-neuf nous étaient signalées comme complètement hostiles; plusieurs officiers refusaient de dîner aux Tuileries ; beaucoup étaient pour le moins indifférents. L'agglomération des notables dans les compagnies d'élite nous privait, pour les autres, des meilleurs éléments. On négligeait les élections des sous-officiers. Personne ne voulait se déranger ni accepter, si bien que l'opposition s'organisait partout où elle voulait en prendre la peine. On ne pouvait pas faire grand fond du reste : le Parisien est frondeur par tempérament, par habitude, par vanité ; il croit se rendre important par la critique, et témoigner d'un goût délicat en blâmant tout sans raison ni motif; il semble avoir retenu fidèlement le conseil de d'Alembert à son fils : « Si tu veux passer pour un homme d'esprit, dans toute occasion dis que c'est mauvais, mais garde-toi de dire pourquoi! »

Besson, colonel de la 3e légion, me déclarait qu'il ne pouvait pas répondre d'elle. Lariboissière, Husson, Lavocat, Chapuis, Boutarel me tenaient le même langage. La 1re et la 2e légion étaient peut-être moins mauvaises, mais il y avait loin de là à un vigoureux concours. Les maires, les membres du Conseil les plus dévoués ne me cachaient point leurs craintes : nul doute qu'à la première collision nous n'eussions l'indifférence et la mollesse d'un côté, l'audace et l'activité de l'autre, et j'étais convaincu que nous verrions l'uniforme de la garde nationale dans les rangs des émeutiers et sur les barricades. Or, il était établi que l'armée ne pouvait agir contre le peuple qu'à la suite de la garde. Donc, sur quelle force pouvait-on compter?

Je crus devoir communiquer tout de suite ce renseignement

à Guizot et à Duchâtel. Je fus reçu froidement, comme un homme qui vous réveille à une heure importune, ce qui ne m'empêcha pas de revenir le soir à la charge auprès de Guizot, chez madame N***. Il me dit d'un ton d'impatience : « Si vous aviez comme moi l'ouvrage sur les bras, vous ne perdriez pas votre temps aux billevesées de Paris. »

Le vendredi soir, 18 février, pourtant, je fus aux Tuileries. Deux ou trois fois j'essayai d'entretenir le roi et de lui exprimer mes inquiétudes, mais il n'était pas facile de lui faire entendre ce qui ne lui plaisait pas. Je ne sais quel ministre a dit : « Le roi me parle, mais je ne parle pas au roi. » Je ne saurais mieux dire de Louis-Philippe, qu'on ne pouvait joindre, à moins d'une insistance atteignant l'importunité. Malgré sa confiance et ses bontés, je me sentais l'objet de tant de susceptibilités, pour ne pas dire davantage, que j'évitais de me mettre en avant et de lui parler, même de ce qui relevait de mes fonctions. Je n'avais pas les mêmes difficultés avec le duc de Nemours, beaucoup plus accessible : aussi, voyant ce soir-là mes efforts échouer auprès du roi, je rendis compte au prince de tout ce que j'avais appris : les menaces républicaines, les calculs d'abdication, l'infidélité de la garde nationale, les dangers d'une lutte qu'on pouvait prévenir avec des concessions, et la folie de prétendre renvoyer tout naturellement d'un banquet une centaine de députés suivis de trente ou quarante mille acolytes, sur la simple injonction d'un commissaire de police : cela me semblait tenter Dieu! Le prince m'écouta attentivement et me promit de ne rien cacher au roi.

Le samedi, j'avais un grand dîner de soixante couverts : beaucoup de diplomates, quelques étrangers curieux de nos affaires, des maires, des députés, des conseillers municipaux, des commandants de la garde nationale. Le soir, il y eut réception et grande affluence. Chacun venait apporter ses renseignements et ses craintes; tout le monde était d'accord sur l'extrême gravité des circonstances. Il y avait aussi, ce jour-là, un dîner au Tribunal de Commerce, auquel les anciens présidents avaient été invités. Sur les onze heures, tous vinrent en corps me trouver, et me dire par la bouche de leur doyen, M. Aubé, qu'en raison de l'agitation des

esprits, de l'effervescence générale, des inquiétudes du commerce et de la propriété, ils s'adressaient à moi comme au chef de la cité, à l'ami dont ils éprouvaient depuis quinze ans la vigilante affection, pour éclairer le roi et les ministres. Ils étaient vingt-sept. Leur démarche et leur langage produisirent une émotion considérable dans mes salons, mais point d'étonnement : c'était l'opinion commune, à tel point que M. Séguin avait dit à sa femme : « Allons voir le préfet, c'est probablement la dernière soirée de l'Hôtel de Ville ! »

Le dimanche 20, je me trouvais de service à la Caisse d'épargne, car chaque année je tenais à remplir mes fonctions d'administrateur : c'était une preuve d'intérêt donnée à une de mes plus utiles institutions et une occasion pour moi d'en connaître les rouages. Tous les mois je me faisais transmettre le mouvement des comptes, où je puisais de précieuses indications sur l'état moral et financier de la population. Or, cette matinée-là, il y eut trois cent quinze mille francs de versements et un million deux cent quatre-vingt mille francs de retraits, tandis que le dimanche précédent il y avait eu huit cent mille francs versés et quatre cent quatre-vingt-sept mille francs remboursés. Ce symptôme me parut si grave que, séance tenante, j'écrivis à Duchâtel pour le lui signaler. J'ai su depuis par le général Trézel, alors ministre de la Guerre, que, ce même dimanche, au Conseil des ministres, il avait appelé l'attention du roi sur la nécessité de fixer le commandement de Paris en cas d'insurrection, lui représentant que Jacqueminot ne voudrait pas obéir à Sébastiani en vertu de la préséance de la garde nationale sur l'armée, et qu'on ne pouvait pas subordonner Sébastiani à Jacqueminot, parce que cette préséance n'allait point jusque-là. Il fut convenu que le commandement supérieur serait confié au maréchal Bugeaud et non à un prince, car des collisions étant possibles sinon probables, il ne fallait point que la famille royale fût responsable du sang répandu.

Au sortir du Conseil, Duchâtel s'en alla prévenir Jacqueminot de cet arrangement. Le voilà qui s'emporte, qui crie qu'il est déshonoré si on lui retire le commandement, et qui offre sa démission ! En réalité, son ambition cherchait depuis longtemps une occasion de franchir le dernier pas. Mais la

confiance du roi et de son entourage était si aveugle qu'on le croyait capable de tout pourfendre et de tout sauver. Alors Duchâtel déclare qu'il ne peut pas rester au ministère quand son beau-père se retire, et il donne également sa démission. Depuis cinq ou six mois, lui aussi cherchait un biais pour se démettre : il était quelque peu jaloux de la présidence de Guizot ; il ne voulait pas jeter sa dernière carte sur le jeu de son collègue ; sa santé lui donnait certaines inquiétudes, et, comme il possédait une grande fortune et de vrais talents, il se réservait pour l'avenir, avec un ministère dont il aurait la présidence. Lui président du Conseil, son beau-père maréchal commandant la garde nationale, son frère à l'Hôtel de Ville, tout cela sous la vieillesse du roi et la régence du duc de Nemours, c'étaient de magnifiques espérances !

Le roi ne voulut pas acheter, au prix de ces deux démissions la poigne du maréchal Bugeaud, pour lequel il ne cachait pas sa répugnance : « Bugeaud au ministère de la guerre ! disait-il, mes enfants ne disposeraient pas d'une seule nomination dans l'armée, pas même d'une lieutenance ! » Le dimanche soir, il dit donc à Trézel : « Gardez l'ordonnance d'aujourd'hui, elle est inutile; j'y pourvoirai en envoyant Nemours à l'état-major. » Ce qui fut fait le mardi, avec l'expresse recommandation au prince de ne rien prendre sur lui et d'éviter à tout prix une collision.

Le lundi matin, avant neuf heures, j'étais chez Delessert : je lui dis que je ne venais pas lui demander ses secrets, sachant combien il était jaloux de sa police, mais que j'avais besoin de lui communiquer mes informations ; je lui expliquai mes alarmes avec force détails; j'insistai sur l'imminence du péril, l'aveuglement du roi, l'erreur du ministère qui croyait avoir la France parce qu'à la Chambre il avait la majorité ; je le conjurai enfin d'éclairer la cour. Il me répondit qu'il partageait mes craintes sans en redouter les conséquences : « l'agitation était plus superficielle que profonde ; l'insurrection manquait d'armes, de munitions, d'organisation; toute une partie de l'opposition, craignant d'être débordée, semblait résolue à se retirer ou à composer; les sociétés secrètes, les meneurs prêchaient l'ajournement; sans doute ce n'était que partie remise et l'avenir apparaissait menaçant,

mais pour le moment rien de grave ne pouvait éclater; la panique même de la population et du commerce offrait cet avantage de grouper les intérêts autour du pouvoir ; bref, toutes les mesures étaient prises, et des forces considérables étaient notamment désignées pour l'Hôtel de Ville.

J'allai chez Sébastiani : « Mon cher ami, lui dis-je, vous êtes très satisfait de l'esprit des troupes; vous répondez de leur dévouement ; vous m'assurez que le duc de Nemours est l'idole de l'armée : tout cela est fort beau à dire aux Tuileries, et, s'il s'agissait de se battre contre les Russes ou les Anglais, je ne douterais nullement de vos officiers ni de vos soldats; mais dans les rues de Paris, c'est autre chose : avez-vous pensé que vous verriez peut-être des gardes nationaux en face de vous, parmi les insurgés? Il faut bien y songer, et, au besoin, engager vos hommes précipitamment sans leur laisser le temps de réfléchir, sans donner à l'émeute celui de les ébranler. » Sébastiani me parut d'un optimisme aussi crédule que Delessert.

Je m'en fus alors chez Jacqueminot. Il était souffrant. Je le trouvai à table, en robe de chambre. Je lui dis que les dix-sept colonels et lieutenants-colonels des dix-sept légions, sans parler des maires, des conseillers municipaux et de mille personnes dignes de foi, m'assuraient que la garde nationale ne marcherait pas, qu'une partie irait manifester au banquet, qu'une autre se mêlerait à l'émeute, que les meilleures compagnies ne résisteraient pas aux cris de *Vive la Réforme! A bas le Ministère!* qu'il était de notre devoir de dire la vérité au roi et que je désirais m'entendre avec lui sur cette démarche. Il s'écria, furieux, en brandissant un éperlan au bout de sa fourchette : « Si nous n'étions pas des amis de trente ans, je vous dirais que vous calomniez la garde nationale, que vous ne la connaissez pas et que je la connais mieux que vous, que si je monte à cheval j'aurai cinquante mille hommes derrière moi, et qu'il n'y a que des alarmistes et des poltrons pour faire les contes auxquels vous avez tort de croire! »

Un entretien sur ce ton ne pouvait guère se prolonger ; je partis en faisant des vœux de tout mon cœur pour que Jacqueminot eût raison contre moi. Je n'étais pourtant pas seul à avoir des craintes : le soir, la reine me recevait tout

inquiète et m'accueillait avec ces mots : « Mon cher préfet, nous sommes bien malades ! — Oui, madame, répondis-je plus en bon sujet qu'en courtisan, mais rien n'est perdu, si le roi le veut. — Parlez-lui franchement », me dit-elle. J'abordai le roi. Enfin, je pouvais faire entendre la vérité !

Je me vois encore : nous étions entre deux fenêtres, appuyés sur une console sur laquelle était placé un magnifique coffret en filigrane. Je dis tout ce que je savais, depuis les projets républicains jusqu'à ma conversation avec M. Séguin sur l'abdication et la régence de la duchesse d'Orléans ; la défection ou la froideur de la garde nationale ; la démarche du Tribunal de Commerce et de ses anciens présidents ; les retraits de la Caisse d'épargne ; l'inertie des ministres qui croyaient tout déjouer par leurs manœuvres parlementaires. Je parlais vite, avec émotion, car je craignais de lasser sa patience et de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Je conclus par l'urgente nécessité d'engager les troupes vigoureusement pour déconcerter l'émeute, avant même qu'elle eût éclaté.

Le roi m'interrompit : « Mon cher préfet, il y a un an qu'on travaille à me faire peur sans y réussir. Pour y parvenir, on prend aujourd'hui le meilleur moyen, celui de vous faire peur à vous-même, sachant ma confiance et mon attachement pour vous. Mais retenez bien ceci : tout ce qui vous inquiète est un feu de paille qui ne brûlera pas deux heures. Dans huit jours, mon cher préfet, vous serez bien fâché, bien confus de vos craintes. » Et il me quitta très allègrement.

Alors, je m'approchai du duc de Nemours et je recommençai mon antienne ; j'insistai sur tout ce que je lui avais raconté le vendredi prochain, avec des précisions nouvelles ; je gémis sur l'incrédulité du roi ; je m'évertuai à lui persuader que le temps n'était pas seulement au courage, mais à la prudence. Vains efforts ! Il m'affirma que je me trompais, que toutes les mesures étaient prises, qu'on était sûr des troupes ; que la garde nationale était plus fidèle que je ne le pensais, que les ministres savaient de bonne source qu'on renonçait au banquet..., etc. Je partis navré : c'est la dernière fois que je vis la famille royale. Après mon départ, le roi dit : « Le préfet est un brave homme, utile et dévoué,

mais il baisse, sa tête faiblit. » Je présume que si les choses avaient tourné autrement, j'aurais eu de la peine à me maintenir.

En sortant des Tuileries, je me rendis à une fête chez le prince de Ligne. Je vis là tous les bons esprits du corps diplomatique fort en peine des événements du lendemain. Avec eux, je mesurai mes paroles sans cacher cependant mes impressions, puis je cherchai encore à convaincre Duchâtel, mais il était tout à ses espérances d'arrangement avec l'opposition. Il me donna des avis. C'est qu'en cessant de participer aux intrigues parlementaires, j'avais perdu mon crédit politique : on me regardait comme un bon édile, un utile modérateur du Conseil, propre à prévenir le désordre comme dans l'affaire des subsistances, et à empêcher les conflits comme dans la loi des patentes, bref, un sage économe municipal, incapable de faire des élections ni de rendre des services ministériels, et dès lors un homme à tenir à l'écart. J'étais conservé comme une utilité, une demi-nécessité, pour ne pas faire crier Paris, pour ne pas provoquer le Conseil municipal, et je n'étais ni goûté, ni même apprécié du ministère.

Après ces infructueuses visites, je rentrai pour la dernière fois à l'Hôtel de Ville, bien décidé, quoi qu'il advînt, à faire mon devoir jusqu'au bout. Le mardi, on vint m'annoncer que les troupes commençaient à arriver. Elles se composaient du 7e léger, du 63e de ligne, de six escadrons de cuirassiers, de quatre pièces d'artillerie, d'un escadron de la garde nationale, et de détachements des 7e et 9e légions. Le général Taillandier qui en avait le commandement ne parut qu'à quatre heures du soir; jusque-là c'est M. de Luzy, colonel du 7e léger, qui commandait à l'ancienneté. Je désirais beaucoup la présence du général en raison des rivalités entre la garde nationale et l'armée, et parce que Boutarel, colonel de la 9e légion, était un peu susceptible. Cela du reste n'enlevait rien à sa valeur; je le connaissais particulièrement depuis 1839 où j'avais pu apprécier son courage lors de l'insurrection de Barbès, en le voyant marcher, avec cent cinquante grenadiers, contre les émeutiers de la rue Beaubourg, ses hommes longeant les maisons, et lui dans le ruisseau, calme et tranquille, son épée sous le bras. Aussi n'avais-je pas cessé de le défendre contre

certaines antipathies qui, pendant quatre ou cinq ans, l'avaient empêché d'obtenir le commandement de sa légion.

Il me dit : « Je vous amène cent quatre-vingts hommes que je crois solides et sûrs, mais ayez soin de les nourrir, car si je les laisse aller manger chez eux, ils ne reviendront pas. » Je fis donc dresser dans la grande antichambre des huissiers une table de trente couverts, toujours servie, à l'usage exclusif de la garde nationale. J'en fis installer une pour les officiers de ligne et d'état-major ; le général et les colonels mangeaient avec nous, et les troupes reçurent, comme toutes les fois d'ailleurs qu'elles étaient de service à l'Hôtel de Ville, des rations supplémentaires en pain, vin, viande froide, avec du bois pour les bivouacs. De longue main, j'avais pris mes mesures pour y pourvoir. La boulangerie des hôpitaux était ma ressource ; elle avait toujours quinze à seize mille rations prêtes. Le pain se faisant vingt-quatre heures d'avance, rien de plus facile que de remplacer celui dont j'avais besoin. Je m'assurai ainsi les mardi et mercredi, au plus matin, de trois à cinq mille rations.

Bien m'en prit de cette précaution, car le jeudi les barricades empêchèrent toute communication ; les troupes ne reçurent aucune distribution de vivres ni de fourrage, si bien que les chevaux des cuirassiers et de l'artillerie furent nourris avec du pain. Le jeudi matin, je dus faire dévaliser les boucheries du voisinage : voilà comment les émeutiers trouvèrent vingt-six gigots à la broche quand ils envahirent les cuisines de l'Hôtel de Ville.

Naturellement, une de mes premières questions aux colonels de ligne fut de leur demander s'ils étaient bien sûrs de leurs régiments : « Je répondrais encore plus volontiers, me dit M. de Luzy, de mes soldats que de mes officiers ; ils suivront bravement la garde nationale. » J'ai dit en effet que, depuis dix-huit ans, il était établi que, dans les émeutes, l'armée marchât derrière la garde. Il fallait donc que celle-ci donnât l'exemple et engageât le feu : c'est pourquoi j'entourais de soins les hommes du colonel Boutarel, ceux de la 7e légion ayant disparu dès la nuit du mardi.

Le mercredi matin, nous fûmes obligés d'envoyer un fort détachement à la mairie du VIIe pour enlever un dépôt d'armes

insuffisamment protégé par la garde nationale. Le général Taillandier fit aussi occuper militairement la place du Châtelet où, dans la soirée, le pauvre M. de H., chef de bataillon, fut tué par un gamin qui lui tira un coup de pistolet dans le dos, à bout portant.

Pendant ces deux journées du mardi et du mercredi, j'eus beaucoup à me défendre contre les instances, je dirai presque les mises en demeure du conseil municipal dont les membres les plus avancés me demandaient la convocation immédiate. Ils me disaient que j'engageais gravement ma responsabilité en ne consultant pas l'assemblée en pareille circonstance; mais je tins bon, convaincu qu'une résurrection quelconque de la Commune de Paris serait la perte de la monarchie, et je leur répondis que je regarderais et traiterais comme une rébellion toute réunion non autorisée. Certains s'installèrent en permanence à l'Hôtel de Ville pour servir, je crois, d'espions aux ennemis avec quelques employés; mais peu m'importait la publicité donnée à ma conduite : je ne me cachais pas de faire mon devoir ni d'exiger qu'on le fît autour de moi.

Le général Taillandier nous quitta le mercredi à cinq heures du matin pour aller chercher sa fille à l'École militaire; il ne revint qu'à quatre heures du soir. En partant, il avait commandé à la cavalerie de rester à cheval. C'était pitié de voir ces beaux escadrons sous la pluie, trempés jusqu'aux os et refusant de rentrer sous les voûtes de l'Hôtel de Ville où du moins ils eussent été à l'abri. Pour moi, j'étais sans ordres. J'avais envoyé demander à Delessert, dès huit heures du matin, s'il croyait que je pouvais me rendre aux Tuileries. Il me fit répondre de ne pas m'alarmer, que les sociétés secrètes n'étaient pas descendues dans la rue, qu'il croyait que tout pouvait s'arranger, et qu'il n'y avait nul motif d'appeler la banlieue, bonne pour un coup de main, mais fort embarrassante au bout de vingt-quatre heures; qu'enfin je pourrais sans aucun doute arriver aux Tuileries, mais qu'il n'osait pas me garantir les mêmes facilités pour revenir. Devant cette incertitude, je restai à mon poste. Qu'aurait-on dit si je ne m'y étais pas trouvé au milieu d'une crise pareille, sans gouvernement, sans chef militaire accrédité?

***

Tout précipitait les événements : la retraite du ministère, l'intervention du duc de Nemours, la démission de Jacqueminot, l'hésitation de Sébastiani qui ne voulait pas se compromettre et préférait se ranger derrière le prince dont il attendait la régence et peut-être le couronnement. On manquait tellement de direction qu'il n'y avait point d'approvisionnements pour les troupes, pas même de cartouches! A cinq heures du soir, le colonel de Luzy venait me dire dans mon cabinet : « Monsieur le préfet, je vais avec un bataillon de mon régiment et des tirailleurs de Vincennes dégager quarante gardes municipaux cernés et menacés à la fabrique Lepage, rue Bourg-l'Abbé. Vous avez mis à ma disposition un détachement de la garde nationale, mais que voulez-vous que je fasse si vous ne me donnez pas de cartouches? Je n'en ai pas quatre par giberne! » Grâce à Dieu, six mois auparavant je m'en étais fait délivrer vingt mille par Sébastiani. Autrefois, après 1830, il en existait un dépôt considérable à l'Hôtel de Ville, mais j'avais dû le faire déplacer au moment des grands travaux, en raison du danger au milieu de douze cents ouvriers. Je pus donc en fournir au colonel et à Taillandier qui rentrait à l'instant.

C'est à ce moment qu'on apprit l'attaque de la mairie du VIIe arrondissement et de la place Saint-Jean, où un capitaine du 7e léger fut tué. Et nous n'avions toujours point d'ordres! J'avais écrit trois lettres sans recevoir de réponse : quand les ministres s'en vont, ils ne se soucient pas de se compromettre par des mesures suprêmes : que leurs successeurs s'arrangent! A six heures, on vint m'annoncer une délégation des députés de la Seine, composée entre autres de MM. Carnot et Vavin. Je les reçus dans ma bibliothèque. Ils me dirent qu'ils étaient envoyés près de moi par leurs collègues pour me prier de réunir le conseil municipal avec les maires, les colonels de la garde, les quatorze députés du département, afin d'aviser aux dangers courus par la ville; que la confiance des habitants et du conseil en leur préfet les engageait à cette démarche à laquelle ils joignaient l'estime de l'opposition, et que le but de cette conférence serait de solliciter une inter-

position entre le peuple et le roi pour aboutir à une transaction.

Je leur répondis : « Messieurs, en acceptant mes fonctions, j'ai juré fidélité au roi; je ne donnerai jamais la main au rétablissement de la Commune de Paris; je n'en veux pas être le président, pas plus que je ne veux être maire du palais. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, et je vous prie de prendre mon refus en bonne part. Si vous croyez que ma présence ou mon influence personnelle puissent arrêter l'effusion du sang, je suis prêt à vous accompagner sur les barricades; donnez-moi seulement le temps de passer mon uniforme. » Ils me dirent que telle n'était pas leur mission, qu'ils respectaient mes sentiments, qu'ils n'avaient songé qu'à prévenir des périls imminents, et qu'ils regrettaient que mon devoir me dictât l'obéissance. Deux ans après, je causais de cette démarche avec M. de Lamartine, dans un dîner du conseil général de Saône-et-Loire. « Il fallait accepter, me dit-il, et la révolution était faite. — Je le savais, répondis-je, et j'aimais mieux vous laisser à la fois l'initiative et la responsabilité d'un malheur qui pèsera longtemps sur la France. »

Toute la soirée se passa dans l'agitation. On avait cependant de bonnes nouvelles du faubourg qui, jusque-là, était assez tranquille; les troupes de la Bastille correspondaient facilement avec nous; on attendait à chaque instant le nouveau ministère et la désignation d'un commandant en chef qui prendrait enfin des résolutions. Soudain, sur les dix heures, éclate comme un coup de foudre la nouvelle de la fusillade du boulevard des Capucines, la promenade aux flambeaux des cadavres des victimes, le soulèvement des quartiers intérieurs et la descente du faubourg. A onze heures, le tocsin se met à sonner à Saint-Étienne-du-Mont et à Notre-Dame : c'était l'insurrection générale, et depuis trente-six heures nous étions sans ministère ni commandement!

J'avais distribué aux troupes tout ce qui me restait de vivres; j'avais vidé les boutiques des boulangers, bouchers, épiciers et marchands de vin du quartier; je gardais toujours le brave colonel Boutarel avec ses cent quatre-vingts hommes; mais, prévoyant une attaque sérieuse contre l'Hôtel de Ville, je me décidai, vers minuit, à mettre en sûreté ma femme et mes

enfants. Je les envoyai rue de la Truanderie, chez M. Jacquemin, agent judiciaire de la Ville, dont la maison, à deux pas de là, était à l'abri des balles. Je ne voulus pas qu'ils emportassent le moindre paquet, ni que dans mes appartements on fît aucune disposition de sauvetage, de peur de provoquer la panique par des signes précurseurs du *sauve qui peut*.

Les miens partis, je passai une heure douloureuse à me promener de long en large dans ces salons éclairés de mille feux, au bruit du tocsin et des coups de fusil, en me disant tristement : « Tu as été pendant quinze ans comme un père pour cette population, et peut-être, dans quelques heures, laisseras-tu la réputation d'un meurtrier, car tu devras défendre ce seuil et faire ton devoir jusqu'au bout. » Enfin, épuisé de fatigue, je me jetai sur un lit en recommandant qu'on m'éveillât à la première alerte.

Je dormis quatre heures. A cinq heures du matin, tout était dans le même état. A six, Sébastiani arriva avec le général Garraube dont le chapeau venait d'être traversé par une balle. Il me dit que Thiers était aux Tuileries où il avait été appelé dans la nuit, que Bugeaud avait reçu le commandement général, qu'il était décidé à agir vigoureusement, que déjà une colonne balayait les boulevards, que lui-même était chargé de défendre l'Hôtel de Ville et qu'il allait établir ses communications avec les troupes de Bugeaud par les rues Saint-Denis et Saint-Martin. Je lui fis observer que ces deux voies étaient hérissées de barricades ; il faudrait en emporter une quinzaine de vive force, non sans pertes, car nos soldats devraient marcher à découvert entre le feu dirigé des fenêtres : nous avions seulement quatre pièces d'artillerie, et il lui serait plus facile d'opérer sa jonction par la ligne des quais et des boulevards, vu qu'il n'y avait que deux barricades de l'Hôtel de Ville à la Bastille, faibles du reste et faciles à tourner par les bas ports : la ville serait ainsi coupée en trois tronçons qu'on tiendrait aisément séparés avec de la cavalerie et du canon.

Nous étions à discuter cette tactique dans la salle du conseil de préfecture qui servait de quartier général, pointant sur le plan de Paris l'emplacement des barricades, lorsque arriva Roger de Sérensai, aide de camp de Sébastiani qu'il avait

laissé auprès du maréchal Bugeaud. Il apportait l'ordre du maréchal, écrit sur le désir du roi et vraisemblablement dicté par le nouveau ministère, de suspendre partout les hostilités, de replier les troupes, et de laisser toutes les mesures d'ordre et de police aux soins de la garde nationale. Celle-ci n'avait plus de chef. Dans la plupart des légions, on ne connaissait plus ni colonel ni officiers : c'était l'abdication du pouvoir devant l'émeute, en attendant l'abdication de la couronne quelques heures plus tard. Sébastiani ne s'y trompa pas : il arracha son épée, la jeta sur la table et s'écria : « Je ne suis plus rien, je ne veux me mêler de rien, mon commandement est terminé. » Boutarel me déclara qu'il ne pouvait plus retenir ses hommes et qu'il allait, lui aussi, se retirer. Je suppliai les généraux de ne pas emmener les troupes, de les masser l'arme au pied et au repos, en les gardant sous la main, en sorte que, si cette mesure de conciliation n'avait pas le succès attendu, du moins elle permettrait de reprendre l'offensive, au cas où de nouveaux ordres nous seraient envoyés. Ils accédèrent à ma demande, et les troupes restèrent sur la place et les quais jusqu'à deux heures de l'après-midi où elles rentrèrent à la caserne.

Cela fait, nos généraux ne songèrent plus qu'à déjeuner, Sébastiani à faire sa toilette; je le conduisis dans mon appartement et fus assez surpris de lui voir déposer sur la cheminée une grosse bourse contenant dix mille francs en or, dont il s'était pourvu à tout événement, ce qui me prouva combien il avait peu confiance dans la résistance.

Pendant qu'ils déjeunaient, je remarquai dans ma cour quelques gardes municipaux désarmés. On me dit que c'étaient ceux que le colonel de Luzy avait ramenés des ateliers Lepage, et qu'il n'avait pu dégager qu'à la condition de leur faire déposer leurs armes. A ce moment, on m'avertit qu'une colonne d'insurgés commençait à envahir les cours des bureaux à la recherche de ces gardes municipaux, pour les massacrer. Je conjurai Sébastiani de les faire placer entre deux escadrons de cuirassiers rangés sur le quai et de les conduire ainsi, tout près de là, à la caserne des Célestins où ils seraient en sécurité. Il s'y refusa « J'ai reçu, me dit-il, l'ordre formel d'éviter toute rencontre; je ne puis risquer une opération qui provo-

querait des coups de fusil. J'en suis désolé, mais je ne veux pourtant pas passer au conseil de guerre. »

Et moi, je ne pouvais pourtant pas laisser tuer ces pauvres gens! Grâce au dévouement de MM. Buffet, Hudry et Mignes qui se dépouillèrent de tous les vêtements qu'ils purent abandonner, nous en déguisâmes quelques-uns; nous leur coupâmes la barbe et les moustaches, et nous les fîmes fuir à temps; les autres parvinrent à se cacher dans l'Hôtel de Ville, notamment trois qui se réfugièrent sous le lit de madame de Mesgrigny, ma fille, où elle les découvrit le vendredi en rentrant dans sa chambre. Deux émeutiers ivres morts ronflaient étendus sur le même lit, si bien qu'elle put les faire évader. Mais hélas! tous n'eurent pas cet heureux sort, et beaucoup périrent de ces bons serviteurs dont j'avais si souvent apprécié le courage, la fidélité, le respect du devoir.

Espérant toujours recevoir de meilleures nouvelles, j'attendais dans mon cabinet entouré des généraux et de sept ou huit membres du conseil municipal qui, depuis le matin, me pressaient de réunir l'assemblée. Parmi eux, il en était trois ou quatre fort au courant de l'insurrection, venus, je crois, pour pourvoir à ma sûreté personnelle sans m'en rien dire. A une heure, nous apprîmes l'abdication du roi. Une demi-heure plus tard, on m'annonçait une députation de la garde nationale. Environ quinze officiers entrèrent, et leur porte-parole me dit : « Monsieur le préfet, le peuple est le maître de l'Hôtel de Ville; c'est lui à l'avenir qui donnera des ordres; nous venons vous informer que vos pouvoirs sont terminés. — C'est bien, messieurs, répondis-je; voici les généraux qui me déclarent l'impuissance des troupes à me protéger et à m'obéir; voici les membres du conseil municipal, témoins que j'ai fait tout mon devoir et que je n'obéis qu'à la force; je me retire, et je vous cède mon cabinet. — Non pas, monsieur, nous ne voulons point vous chasser, de chez vous, et nous allons nous établir ailleurs. — A Dieu ne plaise, messieurs, que je reste ici après avoir perdu le droit d'y commander. Dans quelques instants, je serai parti. » Ils sortirent, mais je remarquai bien à leur attitude que certains étaient là plutôt pour me protéger que pour m'offenser.

Aux premiers mots, les généraux avaient disparu : j'étais

seul. J'appelai alors mon fidèle Buffet; je jetai au feu tous les papiers que je ne voulais pas laisser après moi, et, prenant ma canne et mon chapeau, je descendis l'escalier des bureaux, je traversai plusieurs pelotons d'insurgés, et je longeai toute la façade nord de l'Hôtel de Ville en dedans de la grille, car je ne pouvais passer à travers la place encore encombrée par la troupe et l'émeute. En chemin, je rencontrai Victor Hugo et le maire du VIIIe arrondissement qui venaient aux nouvelles; je leur confirmai l'abdication du roi; ils coururent aussitôt à la Chambre, et moi je me hâtai de rejoindre ma femme et mes enfants dont on conçoit l'inquiétude sur mon sort. Après les avoir embrassés, je montai chez mon secrétaire Boullenois qui logeait dans la maison même, pour envoyer sur l'heure un rapport circonstancié à M. Thiers.

Le soir, il fallut nous séparer. Nous avions appris le pillage de nos appartements; mais comment songer à nos malheurs personnels devant ceux de cette pauvre famille royale? Ma fille et son mari cherchèrent un asile chez M. Louveau, dans l'île Saint-Louis; nous, nous avions un gîte assez assuré chez M. Buron, opticien de mon brave ami et homme d'affaires François Fabier, rue des Trois-Pavillons. Il fallait traverser sept ou huit barricades. Plusieurs fois je fus reconnu, jamais injurié ni menacé; au contraire, on nous tendait la main pour passer, et on voulut même m'offrir à boire. Du reste ce sentiment de sympathie et de respect se manifesta plus encore au sac de l'Hôtel de Ville. Quand le peuple, ivre de sa victoire, se précipita, dans une immense poussée, de salon en salon, il s'arrêta devant mon portrait. Des voix s'écrièrent : « Il ne faut pas lui faire de mal, c'était le père des ouvriers. » Toute la nuit, des hommes de bonne volonté montèrent la garde en se relayant devant lui; puis, le jour venu, ils le détachèrent de son cadre, le promenèrent dans tout l'Hôtel de Ville comme pour lui faire faire ses adieux à sa maison, et le couchèrent doucement sur mon lit en disant :

Dors, papa Rambuteau,
T'as bien mérité de faire dodo.

Je dois dire, à côté de cela, que notre garde-robe fut entièrement pillée; mais je suis à peu près certain qu'il faut en

accuser les femmes de Saint-Lazare, lesquelles vinrent faire, cette nuit-là, un triste métier et d'autres encore à l'Hôtel de Ville. Le lendemain vendredi, je traversai tout Paris en passant par l'île Saint-Louis, pour gagner le faubourg Saint-Honoré. Je fus encore maintes fois reconnu, car j'allais à pied, avec ma fille Amable au bras et son mari. Je ne reçus que des marques de politesse. Ma femme qui nous rejoignit dans un cabriolet, sous la protection d'un élève de l'École polytechnique, franchit également tous les obstacles sans être inquiétée ; enfin nous nous trouvâmes réunis pour ne plus nous quitter à l'hôtel Sinet, où un appartement m'avait été offert avec mille instances par le fils du propriétaire, M. Rougier, employé dans mes bureaux. Le jour même, j'écrivis la lettre suivante au maire du Ier arrondissement :

Monsieur le Maire,

En 1830, je n'ai point pensé que la qualité de député dût m'empêcher de concourir à assurer l'ordre public. Aujourd'hui je désire reprendre ma place dans la même légion, et je n'entends pas que mon âge me dispense de défendre encore l'ordre et la propriété.

De suite, je reçus ma nomination dans la compagnie du capitaine Marcotte, pharmacien : je fus habillé, équipé, et dès le 27 j'entrai dans le rang. Aussi, un journal ayant annoncé que j'étais parti pour l'Angleterre, je m'en fus moi-même assurer le rédacteur de ma présence. Quelques jours après, j'avais pris un fiacre pour aller à l'École polytechnique pour remercier le jeune élève qui avait accompagné madame de Rambuteau, quand, en descendant de voiture, le cocher m'appela : « *Monsieur le Préfet!* — Tu me reconnais donc, lui dis-je. — Oui, monsieur ; je m'en doutais quand vous êtes monté, mais en route des camarades m'ont dit que je ne me trompais pas. Ah ! monsieur le préfet, vous pouvez courir tant que vous voudrez tout Paris en voiture et sans argent, il n'y en a pas un de nous qui ne soit heureux de vous conduire ! Vous nous avez fait assez de bien pour cela. » Ces simples mots, cette reconnaissance naïve au lendemain d'une révolution sanglante sont l'honneur de ma retraite et le prix de tous mes travaux.

Je pris part aux prises d'armes des 16 mars, 17 avril et

15 mai. Cela dura jusqu'à la fin de mai. Avant de quitter Paris, je fus prendre congé du maréchal Gérard. Il me dit que dans les trois fatales journées de février, il avait vu deux fois le roi. Une première fois, le mercredi matin, il s'était rendu aux Tuileries et avait eu beaucoup de peine à se faire annoncer, le roi étant dans le cabinet de la reine. Enfin il fut introduit; le roi fort animé lui dit sans préambule : « Concevez-vous ces gens d'affaires! Voilà trois heures que je discute avec eux; ils veulent me faire payer cent dix mille francs de plus que je ne dois pour les frais de succession de ma sœur, et je ne puis leur faire entendre raison! » Gérard, stupéfait, essaya de lui parler de la situation; le roi l'interrompit vivement pour le rassurer, puis, voyant qu'il n'y réussissait point, il le congédia, non sans brusquerie, en lui disant : « Duchâtel m'attend; je ne puis vous garder davantage, mais croyez, mon cher maréchal, que tout cela finira vite et bien. »

Le lendemain jeudi, Sa Majesté l'envoya chercher par son aide de camp, si précipitamment que celui-ci ne lui laissa pas même le temps de passer son uniforme, et qu'il fut obligé de se le faire porter au château. A peine entré, le roi lui tendit son acte d'abdication et lui ordonna de monter à cheval sur l'heure pour aller en donner lecture au peuple, afin de calmer l'émeute. Gérard prit le propre cheval du roi; il s'avança jusqu'à la rue de Rohan pour déboucher dans la rue Saint-Honoré; mais la foule, composée en partie de détachements de la 3e légion qui avaient forcé leur lieutenant-colonel à marcher à leur tête sur les Tuileries, aux cris de : *Vive la Réforme!* l'empêcha de passer. Refoulé par la cohue, assourdi par les vociférations, il ne put se faire entendre ni comprendre et dut rentrer aux Tuileries dans la bousculade. Alors le roi se prépara à partir.

La Révolution était faite.

COMTE DE RAMBUTEAU

UNE

FAMILLE DE BOURGEOISIE

A BYZANCE

L'histoire de l'empire byzantin s'est en ces dernières années en grande partie renouvelée. L'histoire de la société byzantine reste à faire presque entière. Assurément, je suis loin de méconnaître le très vif intérêt qu'offrent des empereurs tels qu'un Justinien ou un Nicéphore Phocas, un Basile II ou un Alexis Comnène, et tout ce qu'il y a de piquant dans les aventures d'une Théodora, d'une Zoé ou d'une Théophano, et je sais aussi tout ce que l'étude de ces grands personnages peut apprendre sur l'histoire des mœurs de leur temps. Pourtant, si curieux et si pittoresque que nous apparaisse ce monde de la cour, il n'est point à lui seul l'empire tout entier. Les intrigues de palais, les révolutions de caserne, les soulèvements militaires, les guerres étrangères et les discordes civiles sont l'un des aspects seulement — et le plus banal peut-être — de la société byzantine. Ce qui mérite davantage d'attirer l'attention, ce sont ces fortes institutions administratives, dont le robuste organisme a maintenu si longtemps la cohésion de l'empire; ce sont aussi ces classes moyennes de la capitale et des provinces, dont les mâles vertus ont durant tant de siècles assuré la durée de la monarchie. A n'étudier que le monde pourri de viveurs, d'intrigants et d'ambitieux qui gravite autour des souverains, on risque de

mal comprendre comment Byzance a pu survivre à tant de crises, échapper à tant de périls. Pour savoir tout ce qu'elle gardait en elle de réserves d'énergie et de courage, c'est ailleurs qu'il faut jeter les yeux, dans ces grandes familles de l'aristocratie féodale et militaire qui peuplait les provinces, dans ces ménages byzantins de condition moyenne, dans le modeste intérieur de ces rudes paysans de Thrace ou d'Anatolie, chez tous ceux enfin qui furent vraiment la force vive de l'état byzantin. Et sans doute nous avons trop rarement conservé les documents qui nous permettent de reconstituer avec précision ces choses, et qui nous rendent la vie intime et familière d'une société disparue. Il en existe pourtant, et parmi eux le petit livre dont je voudrais parler ici, parce qu'il nous fait admirablement connaître les occupations, les soucis et les joies d'une famille de bourgeoisie à Byzance au XIe siècle.



Michel Psellos, le grand écrivain byzantin dont j'ai dit ailleurs[1] les qualités éminentes, a, parmi tant d'ouvrages sortis de sa plume infatigable, composé un curieux éloge funèbre en l'honneur de sa mère Théodote[2]. C'est un des tableaux les plus achevés que nous ayons de la vie byzantine. Non sans doute que Théodote ait joué aucun rôle dans les événements du siècle où s'écoula sa vie. Rien ne fut plus uni, plus calme, plus modeste et en certain sens plus banal que l'existence de cette femme de condition moyenne et d'impeccable honnêteté. Mais si par là elle diffère des femmes byzantines que l'on nous représente d'ordinaire, elle nous offre par là aussi un intérêt particulier. Assurément, elle est moins pittoresque, moins amusante à regarder vivre que les Théophano, les Zoé et leurs émules : peut-être nous donne-t-elle, mieux que ces grandes dames d'allures un peu exceptionnelles, une idée plus exacte et plus juste du temps où elle

1. Voir Ch. Diehl, *Deux impératrices de Byzance : Zoé la Porphyrogénète* (*Grande Revue*, 1er juillet 1903).

2. Ce texte a été publié en 1876 par M. Sathas, au tome V de sa *Bibliotheca graeca Medii Aevi*.

vécut. Le portrait que nous pouvons tracer d'elle a une valeur en quelque sorte représentative. Elle nous offre comme le type de ces milliers de bourgeoises byzantines, ses contemporaines, qui ne sont pas plus qu'elle montées au grand soleil de l'histoire, mais qui vécurent comme elle, pieusement, humblement, dignement, en braves femmes qu'elles étaient.

***

Théodote était née à Constantinople, vers les dernières années du xe siècle, de parents modestes, simples et vertueux. Elle était l'aînée de plusieurs enfants, et, dans le milieu étroitement uni où elle grandit, elle semble avoir été fort admirée et fort aimée. Toute petite, elle montra une précoce beauté; jeune fille, elle était charmante; et, quoique la fortune médiocre de sa famille ne lui permît guère les toilettes somptueuses et que son goût personnel ne l'y portât point, par la grâce de sa taille bien prise, la beauté de sa chevelure, la splendeur de son teint, l'éclat de ses yeux fiers, elle excitait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. « Elle était, dit Psellos dans le petit livre que j'ai cité, comme une rose, qui n'a point besoin de beauté empruntée. » Au moral, elle avait du bon sens, de la décision, un esprit net et ferme, qui se marquait rien qu'à la façon calme et posée dont elle parlait. Comme les jeunes filles de sa condition, elle reçut dans la maison paternelle l'essentiel de son éducation, et, selon l'usage du temps, ce fut assez peu de chose. On la forma aux ouvrages domestiques, on lui apprit à filer, à broder, à tisser; avec cela, on lui donna quelques rudiments de lettres, dont elle travailla par elle-même à compléter l'insuffisance. Et peut-être, dans l'ordre des choses intellectuelles, cette femme intelligente eût-elle souhaité davantage : elle regrettait parfois de n'être point un homme, et que son sexe lui interdît de fréquenter les écoles et de se mêler aux entretiens savants. Elle était pieuse enfin et allait volontiers aux églises, nourrissant dès ce moment, dans sa jeune âme pure, une ardente et mystique dévotion. Et, malgré les conquêtes que faisait sa beauté, elle semblait peu disposée au mariage et se prêtait mal aux suggestions que sa famille ne lui ménageait guère sur ce

point. Finalement, son père, ayant usé vainement toute son éloquence, prit le parti de se fâcher, et il menaça Théodote, si elle ne choisissait pas un époux, de lui donner sa malédiction. Elle céda, et, parmi les prétendants empressés autour d'elle, elle accorda sa main à celui qui devait être le père de Psellos.

C'était un homme d'assez bonne race, qui se piquait de compter parmi ses ancêtres des patrices et des consuls; mais c'était un noble un peu ruiné. Heureusement pour les siens, on n'avait point alors à Byzance les préjugés aristocratiques de nos sociétés d'Occident: ce patricien n'avait point eu scrupule à travailler pour vivre et à chercher dans le commerce de quoi nourrir sa famille. Au physique, c'était un beau garçon, bien planté, droit et grand « comme un cyprès de belle venue »; il avait, sous des sourcils bien dessinés, des yeux clairs et rieurs; une expression avenante et gracieuse était répandue sur tout son visage. Au moral, c'était un homme honnête et simple, d'humeur égale et douce; jamais on ne le vit en colère, jamais il ne s'emporta à frapper personne. Il était actif, laborieux : il aimait à faire les choses par lui-même. Il n'était pas, à la vérité, « très prompt à la parole »; pourtant, quand il le fallait, il parlait, et non sans quelque agrément. C'était, en un mot, une âme candide, un bon garçon quelque peu médiocre. « Rien qu'à le regarder, dit Psellos, avant même qu'on l'entendît parler, les gens qui se piquent d'être physionomistes auraient affirmé qu'il gardait en notre siècle comme une étincelle de la simplicité antique. » Ce brave homme simple devait toujours faire peu parler de lui. « Il parcourut la vie, selon la jolie expression de son fils, légèrement, sans faire un faux pas, d'une marche toujours égale, semblable à l'huile qui coule sans bruit. »

Sa femme était d'autre sorte. Elle avait toutes les qualités fortes qui manquaient à son mari. Lui était timide, un peu apathique; elle avait de la décision et de l'initiative pour deux. Elle fut vraiment l'homme de la maison. « La Providence, dit Psellos, avait donné en elle à mon père, non pas seulement une aide et une collaboratrice, mais un chef, un guide qui prenait l'initiative de toutes les grandes choses. » Seulement, comme elle était fine, Théodote n'avait garde

d'étaler aux yeux de son faible époux la profonde influence qu'elle exerçait sur lui. Ce brave homme qui ne faisait peur à personne, elle affectait de le traiter très respectueusement ; elle lui parlait comme une inférieure, feignant de le consulter et de lui obéir en tout, « moins, écrit Psellos avec une pointe d'irrévérence, par considération pour son caractère que par respect des antiques traditions de la famille ».

Elle le rendit, en tout cas, parfaitement heureux. D'humeur gaie, de visage souriant, toujours aimable et douce, elle fut une femme d'intérieur admirable, gouvernant sagement sa maison et la faisant prospérer, dirigeant ses servantes, s'occupant aux travaux usuels et aux petits ouvrages qui remplissaient l'existence du gynécée. Mais il y avait en elle des qualités plus hautes. Sensée, calme, raisonnable, capable même d'esprit critique, elle savait parler avec mesure et se taire quand il le fallait. Surtout elle savait se conduire et vouloir : « bien plus ferme que son mari », — c'est Psellos qui l'affirme — elle avait vraiment « une âme virile ». Avec cela, elle restait femme pourtant. Elle était réservée, modeste, d'une grâce chaste et sage, charmante et bonne pour tous ceux qui l'entouraient. Pour ses vieux parents elle avait mille attentions exquises, les soignant quand ils étaient malades, les veillant, les consolant. Pour ses enfants, on le verra tout à l'heure, elle sera une mère incomparable. Quoiqu'elle fût jolie, elle n'aimait point le monde. Le luxe de la table, la richesse des ameublements, la splendeur des toilettes aux couleurs éclatantes, tout cela la laissait assez indifférente. Ne vivant que pour les siens, elle se désintéressait de presque tout le reste, ne sachant rien des bruits de la ville et de la cour, insoucieuse des commérages du quartier, ignorante même des tumultes et des émeutes qui troublaient la capitale. « Aucune des femmes de son temps, dit son fils, n'aurait pu lui être comparée. » Bourgeoise ordonnée, rangée, un peu méthodique et rigide, elle inspirait à tous ceux qui la voyaient et aux siens mêmes une sorte de respect. C'était une manière d'être supérieur, et, dans la famille, on la nommait volontiers « la loi vivante ».

Elle n'eût point été complète si elle n'avait été charitable et pieuse. Elle aimait à recevoir les pauvres à sa table, mais

non point pour se faire honneur de ses libéralités et humilier ceux à qui elle donnait. Elle savait la manière de donner. Elle recevait en personne ses misérables hôtes, leur lavait les pieds, voulait les servir elle-même, « comme s'ils eussent été de grands seigneurs »; de ses mains elle leur présentait les plats et leur versait à boire. Sans cesse lisant les Saintes Écritures, s'abîmant matin et soir en de pieuses prières, son âme s'envolait vers Dieu en de dévotes extases. De tout temps elle avait aimé la vie monastique, les haillons de bure des solitaires, les austérités des ermites ; elle eût souhaité « vivre toute pure pour le Dieu de pureté ». Mais, sur ce point, son mari était intraitable. « Me séparer de ma femme, déclarait-il, me serait chose pire que de me détacher de Dieu lui-même. » Théodote, obligée de rester dans le monde, se consolait en fréquentant les moines et les religieuses, en couchant comme eux sur la dure, en s'imposant toutes sortes de mortifications. Et peut-être cette piété un peu exaltée eût-elle versé à la longue en de fâcheux excès, si la femme intelligente et sensée qu'était Théodote n'avait trouvé, pour l'occuper tout entière, ses enfants à élever et à aimer.



Du mariage de Théodote une fille d'abord était née. Puis vint un second enfant, et ce fut une fille encore. Celle-ci, il faut l'avouer, fut accueillie dans la famille avec quelque froideur : tout le monde souhaitait, attendait un garçon. Il naquit enfin en l'année 1018, et ce fut Psellos. Ardemment désiré, bien des fois demandé à Dieu en de ferventes prières, le nouveau-né, qui reçut au baptême le nom de Constantin, entra dans la vie parmi les cris de joie et les chants de triomphe. Sur sa jeune tête se concentrèrent toutes les espérances des siens, et sa mère en particulier, qui voulut elle-même le nourrir, conçut pour l'avenir de ce fils chéri les plus hautes ambitions.

Attentivement Théodote s'occupa d'élever ses enfants. « Elle ne prit point, dit Psellos, comme la plupart des femmes, occasion de sa maternité pour se détourner de la vie active et mener une existence de paresse. Plus fortifiée qu'affaiblie par

l'événement, elle n'en organisa que plus fermement sa vie et sa pensée. » Elle partageait égàlement ses soins entre ses filles et son fils, tendre pour eux et sévère tour à tour; et ses enfants, qui voyaient en elle le modèle de toutes les vertus, lui marquaient une admiration et un respect sans bornes. Au fond du cœur pourtant, Théodote avait quelque secrète préférence pour le garçon, sur la tête duquel elle mettait tant de brillantes et flatteuses espérances. Mais elle se gardait bien de lui manifester une tendresse plus spéciale : cette femme un peu rigide eût tenu pour faiblesse de trop laisser voir ses affections. Elle adorait son fils ; mais elle prenait sur elle-même, de peur qu'en se montrant pour lui trop facile et trop tendre, elle le rendît moins docile et moins obéissant. Seulement le soir, quand elle croyait l'enfant endormi, elle allait doucement le prendre dans ses bras, et alors elle l'embrassait à pleine bouche, et elle lui parlait ainsi : « Mon enfant désiré, combien je t'aime, et je ne puis pas cependant t'embrasser plus souvent. » Est-il besoin d'ajouter que ces soirs-là le petit Psellos ne dormait que d'un œil? C'est lui-même qui nous a conservé ce joli tableau d'intimité familiale.

C'est avec la même ferme raison que Théodote dirigea l'éducation de ce fils adoré. Elle ne voulut laisser à personne le soin de former son esprit et son cœur, et elle s'attacha à faire de lui, dès son jeune âge, un enfant honnête, pieux et raisonnable. Aussi n'entendait-elle point qu'on lui contât, pour l'endormir le soir, des contes de nourrices, qu'on lui farcît la tête de sottes histoires de monstres et de démons. Elle lui faisait, au contraire, de pieux et édifiants récits, elle lui racontait l'histoire d'Isaac conduit par son père au sacrifice et soumis en tout à la volonté paternelle, celle de Jacob béni par son père à cause de l'obéissance qu'il témoignait à sa mère, et encore celle du Christ enfant, docile à tous les ordres de ses parents; et de ces anecdotes elle tirait une morale appropriée à l'âge de l'enfant. Mais plus encore elle s'occupa de son éducation intellectuelle.

Le jeune Psellos était un petit garçon sage, appliqué, extraordinairement intelligent. Tout enfant, il comprenait et retenait tout ce qu'on disait autour de lui, et déjà il adorait le travail et l'étude, aimant mieux apprendre que jouer à n'im-

porte quel jeu de son âge. La mère, qui avait elle-même toujours eu du goût pour les choses de l'esprit, n'eut garde de négliger ces heureuses dispositions. Dès cinq ans, elle mit son fils à l'école, et tout de suite il y réussit brillamment. Mais quand il sortit des classes primaires — il avait alors huit ans — une question plus grave se posa : convenait-il de lui laisser poursuivre ses études? Les parents et alliés, réunis en une sorte de conseil de famille, étaient d'avis qu'on lui fît apprendre quelque métier, et qu'on lui donnât ainsi — les lettres ne nourrissant guère leur homme — un moyen plus facile et plus sûr de gagner sa vie. Contre ces sages avis, d'une prudence un peu terre à terre, vivement Théodote s'insurgea, et les raisons par lesquelles elle convainquit ses proches sont tout à fait caractéristiques de la société de ce temps.

Nul peuple n'a, plus que les Byzantins, cru à la valeur des songes comme présages de l'avenir. Psellos lui-même, qui est un esprit fort, qui ne croit point à l'astrologie et refuse nettement d'admettre « que nos destinées soient gouvernées par le cours des astres », Psellos, qui se moque sans pitié des gens qui se piquent de prédire l'avenir et qui traite de balivernes ridicules toutes les formules et toutes les pratiques de la magie, Psellos croit aux songes et à leur vertu révélatrice. A plus forte raison, ses contemporains ne doutaient-ils point de la signification prophétique des rêves. Aussi bien avait-on vu tant de songes se réaliser. Quand la mère de Basile le Macédonien rêvait que de son sein sortait un arbre d'or qui ombrageait le monde entier, quand le prieur du couvent de Saint-Diomède rêvait que l'homme qui dormait à la porte de son église était un futur empereur, l'histoire n'avait-elle point justifié leurs songes en plaçant sur le trône le fondateur de la dynastie de Macédoine? Avant que tant d'autres parvenus s'élevassent au pouvoir suprême, des rêves ne leur avaient-ils point présagé leurs futures destinées? Il existait toute une littérature spéciale, dont nous avons conservé plusieurs curieux monuments, pour l'interprétation des oracles et des songes. On conçoit donc aisément que la mère de Psellos, en bonne Byzantine qu'elle était, ait trouvé là, elle aussi, des garanties du brillant avenir réservé à son enfant.

Elle expliqua au conseil de famille les rêves qu'elle avait eus. On discutait en sa présence ce qu'il convenait de faire de l'enfant, et, ébranlée par les objurgations de ses proches, elle allait céder à leurs conseils, quand elle avait vu tout à coup un saint homme lui apparaître, qui ressemblait à saint Jean Chrysostome, le saint de l'éloquence ; et le prélat lui avait parlé en ces termes : « Femme, ne te laisse pas troubler, et résolument consacre ton fils aux lettres. Je le suivrai comme son pédagogue, et comme un maître je le remplirai de science. » Une autre nuit elle avait rêvé qu'elle entrait dans l'église des Saints Apôtres, fort révérencieusement escortée, comme une personne de qualité, d'une foule de gens qu'elle ne connaissait point. Arrivée devant l'iconostase, elle avait vu une belle dame venir à sa rencontre, et celle-ci lui avait ordonné de l'attendre un moment. Elle obéit, et la dame étant revenue avait dit à deux hommes qui l'accompagnaient : « Remplissez de science le fils de cette femme, car vous voyez combien elle m'aime. » Ayant alors regardé les deux personnages à qui parlait la dame, Théodote avait reconnu sans peine les deux apôtres Pierre et Paul, et dans l'interlocutrice elle-même la Théotokos, la Vierge toute-puissante chère au cœur de tout Byzantin. Tels étaient les songes de la mère de Psellos. Devant de semblables arguments, les parents, superstitieux comme tous les Byzantins, s'inclinèrent. On décida que l'enfant continuerait ses études.

Il y réussit de façon admirable : c'est lui du moins qui nous le dit. Il apprit l'orthographe, il sut par cœur l'Iliade entière, et bientôt il fut capable d'en expliquer la prosodie et les tropes, d'y sentir la beauté des métaphores et l'harmonie de la poésie. On l'initia également à la rhétorique et à la musique. Il avait alors dix ou onze ans. Assidument la mère suivait les progrès de cet enfant précoce : quand il rentrait de l'école, elle-même lui servait de répétiteur. « O ma mère, écrit Psellos, tu n'étais pas seulement à mes côtés comme une sage conseillère, tu étais ma collaboratrice et mon inspiratrice. Tu m'interrogeais sur ce que j'avais fait à l'école, sur ce que m'avaient enseigné mes maîtres, sur ce que j'avais appris de mes camarades. Puis, tu me faisais réciter mes leçons, et l'on eût dit que rien n'était plus agréable à écouter

qu'une leçon d'orthographe ou de poésie, les règles de l'accord des mots ou de la construction. Je te revois encore, avec des larmes d'admiration, lorsque tu veillais avec moi bien avant dans la nuit, tombant de sommeil sur ta couche, à m'entendre réciter, et que tu me soufflais le courage et la persévérance, mieux que Minerve ne faisait à Diomède [1]. » La scène est charmante; elle devenait touchante parfois. La mère de Psellos, on le sait, n'avait point fait de bien fortes études, et des difficultés se rencontraient souvent où l'enfant se butait, ne comprenant plus, où Théodote s'évertuait vainement à lui faire répéter le passage, sans arriver à le tirer d'embarras. « Alors, continue Psellos, levant tes mains vers Dieu, te frappant la poitrine à coups redoublés, tu demandais au ciel dans tes prières de résoudre par l'inspiration d'en haut la difficulté qui m'embarrassait. » Et c'est avec raison que l'écrivain a pu dire de cette femme admirable qu'elle ne fut pas seulement sa mère selon la chair, mais vraiment sa mère spirituelle, celle qui donna à son esprit la parure des lettres. « J'ai contracté, dit-il encore, une double dette envers toi; non seulement tu m'as donné le jour, mais tu m'as illuminé des splendeurs de la science; tu n'as pas voulu t'en reposer sur des maîtres; tu as voulu toi-même la semer dans mon cœur [2]. » Et ce ne sont pas là, comme on pourrait croire, des exagérations d'oraison funèbre. Anne Comnène, la savante fille de l'empereur Alexis, parle, dans un passage de son histoire, de la mère de Psellos, et nous la montre de même tendrement dévouée à ce fils qu'elle adorait, passant de longues heures prosternée dans les églises, à prier et à pleurer pour lui.

Aussi bien une fort étroite union liait tous les membres de la famille. Entre Psellos et sa sœur aînée — la cadette semble n'avoir point vécu — existait une vive et profonde amitié. C'était une jeune fille charmante. Avec ses beaux cheveux d'or, son teint clair, elle était jolie comme sa mère, à qui elle ressemblait, tandis que son frère au physique tenait plutôt du côté paternel. Comme la mère, elle adorait le jeune Psellos; en intime communion d'idées avec lui, soigneuse-

1, J'ai cité ce passage d'après la traduction qu'en a donnée M. A. Rambaud dans un intéressant article sur Michel Psellos (*Revue historique*, 1877).

2. Traduction de M. A. Rambaud.

ment elle aussi le formait à la sagesse; lui, lui obéissait en toutes choses et la respectait fort. Et, entre cette grande sœur attentive et cette mère dévouée, doucement l'enfant prodige grandissait.

Au sujet de cette sœur tant aimée, Psellos nous raconte une jolie anecdote, qui montre bien quels étaient le ton et les mœurs de cette pieuse et honnête maison. Tout près de l'endroit où habitaient les parents de Psellos, demeurait une fort jolie femme, dont le visage fardé disait amplement la conduite douteuse; et, en effet, elle avait des amants par douzaines. La sœur de Psellos lui faisait de la morale et s'efforçait de la ramener au bien. Mais l'autre s'obstinait, et à tous les bons conseils qu'on lui donnait elle opposait cette objection candide : « Sans doute : mais si je renonce à faire la courtisane, comment vivrai-je? » La charitable jeune fille lui promit qu'elle ne la laisserait manquer de rien, et elles convinrent, l'une de ne plus regarder désormais les hommes, l'autre de partager avec sa pénitente maison, nourriture, vêtements et toilette. Et elle se réjouissait fort d'avoir arraché une âme au démon. On la blâmait même un peu dans sa famille de l'étrange sauvetage qu'elle avait entrepris : à toutes les observations qu'on lui faisait, elle répondait par un sourire et laissait dire. Et pendant quelque temps, en effet, la petite voisine se tint fort bien; elle baissait modestement les yeux, elle avait l'air honnête, elle allait à l'église, elle cachait sa figure sous un voile et, quand un homme la regardait, elle rougissait énormément. Plus de toilettes, plus de bijoux, plus de beaux souliers aux couleurs éclatantes : la conversion semblait définitive. Malheureusement elle dura peu. Sur ces entrefaites, la sœur de Psellos s'était mariée; ignorant la rechute de sa pénitente, qu'elle avait un peu perdue de vue, elle continuait à s'occuper d'elle affectueusement. Une circonstance assez tragique allait lui révéler combien elle avait mal placé sa bienveillance. La jeune femme allait être mère, et les couches étaient laborieuses. Avec d'autres femmes de la parenté, sa jolie amie l'assistait, et la malade ne semblait avoir d'yeux et de bonne grâce que pour elle. Si bien qu'à la fin une des assistantes, impatientée et un peu jalouse, s'exclama : « Ce n'est pas étonnant que rien ne marche. Une femme en-

ceinte n'a pas le droit de donner des soins à une accouchée. C'est la loi du gynécée. » Étonnée, la sœur de Psellos demande à qui s'adresse l'allusion : on lui démontre — de façon trop brutale pour qu'on la puisse dire — combien elle avait inconsidérément égaré son amitié. Déçue, profondément navrée, elle chasse de sa présence l'amie indigne; et tout aussitôt l'accouchement se termina le plus heureusement du monde.

Malgré les petites tristesses de cette sorte, ces gens en somme étaient heureux. Les enfants avaient grandi : la fille était établie ; le fils, qui avait seize ans maintenant, venait de trouver un emploi dans l'administration ; et, quoiqu'il éprouvât quelque regret à quitter ses chères études, il se réjouissait à la pensée de courir le monde. « Alors, remarque ce bourgeois de Byzance, étrangement casanier, pour la première fois je sortis de la ville, et je vis le mur d'enceinte; pour la première fois je découvris la campagne. » Un grand malheur allait brusquement ruiner cette félicité.



C'était en 1034. Brusquement la sœur de Psellos tomba malade, et en quelques jours elle mourut, fauchée dans sa fleur, et si belle encore jusque dans la mort même, que, sur le passage du cortège funèbre, tout le monde s'arrêtait pour contempler une dernière fois la jolie morte, couchée dans la parure de ses beaux cheveux d'or. Psellos était alors absent de Constantinople. Ses parents, qui savaient la profonde affection qu'il avait pour sa sœur, craignant que la brusque annonce du malheur qui les frappait n'entraînât peut-être une autre catastrophe, résolurent de rappeler sous un prétexte le jeune homme auprès d'eux, afin de le préparer doucement à leur deuil et de consoler son affliction. On lui écrivit donc de revenir à Byzance, afin d'y reprendre ses études interrompues; comme à l'ordinaire, la lettre lui donnait de bonnes nouvelles de sa sœur. Le hasard allait déjouer brutalement toutes ces affectueuses précautions. Il faut laisser ici la parole à Psellos, tant il y a dans ce passage, l'un des plus beaux assurément de l'éloge funèbre, d'émotion vraie et de douleur

sincère, tant il y a plaisir à retrouver ici sous l'écrivain un homme, tant on y rencontre enfin de renseignements intéressants sur les mœurs byzantines, toutes pénétrées encore, malgré le christianisme, de souvenirs classiques et païens.

« Je venais, dit Psellos, de franchir le mur d'enceinte, j'étais en ville et je me trouvais près du cimetière où reposait le corps de ma sœur. C'était justement le septième jour après ses funérailles et beaucoup de nos parents s'étaient rassemblés là pour pleurer la défunte et offrir à ma mère des consolations. J'avisai l'un d'entre eux, un brave homme sans malice, qui n'était pas dans le secret du pieux artifice dont mes parents avaient usé pour me rappeler. Je lui demandai des nouvelles de mon père et de ma mère et de quelques-uns des miens. Lui, sans chercher d'ambages ni de détours, me répondit tout franc : « Ton père fait les lamentations funèbres sur la tombe de sa fille ; ta mère est à ses côtés, » inconsolable, comme tu le sais, de son malheur. » Il dit, et je ne sais plus ce qu'alors j'éprouvai. Comme frappé du feu du ciel, inerte et sans voix, je tombai à bas de mon cheval. La rumeur qui s'éleva autour de moi frappa l'oreille de mes parents ; une autre lamentation éclata, les gémissements recommencèrent plus violents encore à mon sujet, comme un brasier mal éteint qu'un coup de vent a rallumé. Ils me regardèrent d'un air égaré, et, pour la première fois, ma mère osa lever son voile, sans souci d'exposer son visage aux regards des hommes. On se penchait sur moi, chacun s'efforçait de me toucher, cherchant à me rappeler à la vie par ses gémissements. On m'enleva à demi mort et on me transporta près du tombeau de ma sœur[1]. »

On voit tout ce qui persistait, dans cette Byzance chrétienne du XIe siècle, des vieux usages de l'antiquité hellénique. Ces parents qui, sept jours après les funérailles, se rassemblent pour pleurer sur la tombe d'une morte aimée, c'est la scène même que nous voyons représentée sur tant de beaux vases funéraires attiques, et il n'est point rare de rencontrer sur les lécythes blancs des nécropoles athéniennes l'épisode même que Psellos nous a retracé, le jeune homme

1. J'ai pour ce passage encore emprunté la traduction de M. Rambaud.

revenant de l'étranger, que la vue de ses proches groupés autour d'un tombeau informe brusquement du malheur qui a frappé sa famille en son absence. Ce n'est point aux portes de Constantinople, dans l'ombre des églises qui avoisinent la grande muraille, que nous transporte le récit de l'écrivain byzantin; c'est bien plutôt dans cet admirable et mélancolique cimetière du Céramique d'Athènes, parmi les hautes stèles sculptées, que les survivants viennent parer de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Et voici qui n'est guère moins antique : c'est la lamentation funèbre que Psellos, revenu à lui, improvise, parmi les parents assemblés, sur le tombeau de sa sœur morte.

« Lorsque j'ouvris les yeux et que je vis le tombeau de ma sœur, je compris toute l'étendue de mon malheur, et, revenant à moi, je versai sur sa cendre, comme des libations funéraires, les ruisseaux de mes larmes :

» — O ma douce amie! m'écriai-je, — car je ne la traitais pas seulement de sœur, je l'appelais de tous les noms les plus tendres et les plus affectueux, — ô beauté merveilleuse, nature incomparable, vertu sans rivale, belle statue douée d'une âme, aiguillon de la persuasion, sirène des discours, grâce invaincue! O toi qui es tout pour moi et plus que mon âme! comment es-tu partie abandonnant ton frère? comment as-tu pu t'arracher à celui qui a grandi avec toi? comment as-tu pu te résigner à cette cruelle séparation? Mais dis-moi : quel séjour t'a reçue? dans quelles demeures te reposes-tu? au milieu de quelles prairies? de quelles grâces, de quels jardins peux-tu récréer tes yeux? Quelle est donc la félicité que tu as préférée à ma vue? Par quelles fleurs es-tu séduite? par quelles roses, par quels ruisseaux murmurants? Quels rossignols te charment de leurs doux chants, quelles cigales de leurs concerts[1]? De ta beauté reste-t-il quelque chose, ou bien la mort a-t-elle tout effacé? l'éclat de tes yeux s'est-il évanoui, la fleur de tes lèvres a-t-elle disparu, ou bien le sépulcre garde-t-il ta beauté comme en un trésor? »

Autour de l'improvisateur les parents pleurent, la foule accompagne de ses larmes la lamentation funèbre. Et, sans

1. Traduction de M. Rambaud.

doute, il y a dans ce morceau une part de rhétorique; à la mort de son père, à la mort de sa mère, Psellos dira sa douleur en des termes assez semblables et avec les mêmes recherches de bel esprit; mais l'émotion n'en est pas moins sincère, et que de traits intéressants pour l'histoire des idées on peut relever dans ce passage. Ce n'est point le paradis chrétien que Psellos évoque ici à nos yeux : ces jardins pleins d'ombrages et de fleurs, où les âmes mortes errent parmi les chants d'oiseaux et les murmures des eaux courantes, ce sont toujours les Champs Élysées.

Mais voici, à côté des souvenirs du paganisme, reparaître Byzance chrétienne. Lorsque à grand'peine les parents arrachent enfin leur fils du tombeau, en le suppliant d'avoir pitié de leur propre douleur, Psellos tout à coup regarde sa mère, et son émotion redouble. Théodote est vêtue du manteau noir, de la robe sombre des religieuses; ses cheveux sont coupés. Au chevet de sa fille mourante, à l'instant même où la jeune femme vient d'expirer, la tête doucement appuyée sur le sein maternel, Théodote, tout en pleurs, après avoir fermé les yeux de la morte, s'est résolue à se consacrer désormais à Dieu. Auprès d'elle, son mari, effondré de douleur, se lamente et gémit, comme un faible homme qu'il est. Elle, au contraire, se ressaisit, elle exhorte son époux à chercher avec elle la consolation au cloître, elle l'oblige à souscrire au vœu qu'elle formait depuis si longtemps. Près de l'endroit où sa fille était enterrée, s'élevait un monastère de femmes : elle s'y retire, afin d'être plus près de sa chère morte et de Dieu. Elle renonce au monde, aux affections terrestres, et, à son exemple, son mari se réfugie également dans un couvent. De tels renoncements n'étaient point chose rare à Byzance. Dans cette société profondément empreinte de mysticisme, le cloître était l'asile ordinaire des grandes douleurs comme des grandes disgrâces. On n'était point, au reste, pour y vivre, obligé de recevoir les ordres, ni contraint de prononcer des vœux éternels. Entre le couvent et le monde, la séparation n'était point absolue, la barrière point infranchissable. Après y être entré par quelque coup de dépit ou de désespoir, on en sortait sans trop de peine : et de l'intérieur même du monastère, on ne perdait point tout contact avec la vie du dehors. Dans sa

retraite, Théodote n'eut garde d'abandonner le fils qui lui restait, et qu'elle aimait tant.

*
* *

Ce que fut au cloître la vie de cette femme, de tout temps portée à la dévotion et plus exaltée encore par une grande douleur, on n'a point de peine à le deviner. Comme tous les ascètes, elle eut pour souci principal de dompter la chair, « d'asservir la bête », selon l'expression de Psellos, de refréner en elle toute imagination intempestive, tout raisonnement déplacé, toute vaine pensée de gloire mondaine, tout sentiment matériel enfin, afin de vivre toute en Dieu, comme un pur esprit. Elle couchait sur la terre nue, jeûnait, ne buvait que de l'eau ; toujours strictement voilée, elle passait de longues heures en prières, espérant trouver dans ces effusions mystiques un moyen de saisir plus pleinement la divinité ; et Psellos nous la peint à ces moments, ravie en quelque sorte en extase, ne bougeant plus, ne remuant plus ni mains, ni pieds, ni tête, semblable aux immobiles icones qui tapissaient les murailles de l'église, ne se rattachant plus à la terre que par l'éclair de vie qui brillait dans ses yeux. Pourtant, par un point toujours, cette femme était ramenée vers le monde, par la sollicitude qu'elle gardait pour son fils. Près des deux monastères où ses parents s'étaient retirés, le jeune Psellos continuait ses études, et on le voit leur y rendre des visites fréquentes, avoir avec eux de longs entretiens philosophiques ou religieux, chercher sans cesse, surtout auprès de Théodote, des conseils et des consolations. Et la clôture était si peu rigide que bien des fois, dans ce couvent de femmes, le jeune homme venait dîner et passer la nuit.

Et de même, persistante et étroite, l'union de la famille, malgré la séparation de ses membres, se retrouvait dans toutes les circonstances solennelles ou douloureuses. Un jour, subitement, le père de Psellos tombe malade, et le fils, qui semble avoir entrevu sur le tard tout ce qu'il y avait en ce bon homme de simplicité charmante, accourt tout éploré auprès de lui. Mais Théodote aussi est au chevet du mourant ; elle console ses derniers moments, reçoit ses derniers conseils, et,

avec une douleur sincère, elle pleure la perte de son époux. Et voyez quelles sont les recommandations suprêmes, et si touchantes, qu'adresse le mourant à son fils : « Je m'en vais, mon enfant, faire le grand voyage. Prends sur toi de ne pas trop pleurer et console bien ta mère. » Et auprès du lit du mort, le fils et la mère tombent aux bras l'un de l'autre, et, malgré sa piété, malgré son détachement des choses de la terre, Théodote change de couleur et pleure, et ce n'est point sans combat qu'elle se ressaisit enfin. Sans doute alors les enseignements de l'Église lui reviennent à la mémoire ; elle se raisonne, elle se dit que maintenant pour la première fois son mari délivré des liens du monde est véritablement affranchi, elle explique à son fils que les larmes qu'il verse prouvent simplement qu'il ne s'est point encore évadé de sa prison terrestre, qu'il n'a point encore trouvé le port, qu'il erre encore sur la mer orageuse de la vie. Mais ce n'est là que le second mouvement, et il ne me déplaît point de voir l'immobile icone s'émouvoir d'abord et s'attendrir comme une femme. Sa piété, si grande fût-elle, n'avait point oblitéré en elle tout autre sentiment.

Après cette nouvelle épreuve, la dévotion pourtant se fit plus ardente encore dans cette âme passionnée. Dans son désir de retrancher de sa vie tout le superflu, elle supprimait même le nécessaire et son corps devenait, à ce régime, fluet, diaphane, presque aérien. Vainement les siens blâmaient les excès de son ascétisme ; vainement son vieux père lui faisait des reproches et la pressait de changer d'existence. Si parfois elle se laissait fléchir à ces tendres représentations, si elle se résignait, pour faire plaisir à ses proches, à ordonner un repas plus copieux, au moment de se mettre à table elle se reprenait, sentait la profondeur du péché qu'elle allait commettre, et vite elle commandait qu'on appelât dans la rue quelque pauvresse, pour manger à sa place le dîner préparé ; et toute joyeuse d'avoir échappé à la tentation, elle appelait son invitée de hasard sa bienfaitrice et sa libératrice. Mais, à ce régime, elle allait s'affaiblissant de jour en jour ; maintenant, pour se rendre à l'église et s'y tenir debout pendant l'office, il lui fallait le bras de deux servantes. Et par tout cela, Théodote avait acquis un grand renom de sainteté.

Pourtant elle n'avait toujours pas pris l'habit des religieuses, se jugeant en sa modestie indigne d'un tel honneur, et cependant, se sentant mourir, elle aspirait ardemment à ce suprême bien. Cette fois encore, chose curieuse; ce fut un rêve qui détermina sa décision. Une de ses amies du couvent eut un songe. Il lui sembla qu'elle était à l'Hippodrome, dans la loge impériale, et qu'elle y voyait, autour d'un mystérieux trône d'or, si éblouissant qu'à peine on le pouvait regarder, d'autres trônes, également en or ou en ivoire, rangés en demi-cercle ; parmi eux, un peu à l'écart sur la droite, était placé un trône fait d'une matière spéciale et inconnue, sombre et brillante tout ensemble. Et comme elle demandait à qui ce beau siège était destiné, une voix lui répondit que c'était le trône de Théodote. « L'empereur — entendez le roi des cieux — a ordonné qu'on le prépare, car elle doit venir s'y asseoir bientôt ». C'était l'avertissement de la mort prochaine et l'annonce aussi de la future sainteté. Théodote se résolut à prendre le voile.

Ce fut une solennelle et émouvante cérémonie. L'église du monastère était parée comme pour une fête ; les religieuses remplissaient l'abside; le prêtre était à l'autel. Psellos aussi était présent, au premier rang de la foule assemblée. A l'étonnement général, la professe, si affaiblie d'ordinaire, si épuisée qu'on s'attendait à la voir apporter en litière, par un suprême effort d'énergie, se remit debout pour ce grand jour. Illuminée d'une beauté surnaturelle, « comme une fiancée qui va vers l'époux, » elle apparut sans personne pour la soutenir, s'avança d'un pas ferme vers l'autel, et, durant tout le long office de la consécration, elle se tint debout sans fléchir. Elle reçut des mains du prêtre l'anneau d'or, les sandales, la croix ; puis elle communia. Psellos, très ému, était tombé aux pieds de la sainte femme. Alors, se tournant vers lui, la mère lui dit d'une voix douce : « Puisses-tu, toi aussi, mon fils, rencontrer un jour tous ces biens. » En même temps, son visage changeait d'aspect, une clarté surnaturelle s'allumait dans ses regards. C'était la fin. Elle voulut prendre alors un moment de repos et s'assit sur un siège bas. Puis, tout à coup, comme si elle eût aperçu sur sa droite quelque chose d'invisible aux regards des hommes, elle eut un sursaut

et s'affaissa évanouie. Quand elle revint à elle, une dernière fois elle appela son fils chéri, elle le réclama avec instance, et elle mourut doucement, fidèle jusqu'à la fin aux deux sentiments qui avaient rempli et dominé sa vie : l'amour maternel et l'amour de Dieu.

Ce que fut la douleur de Psellos, arrivé trop tard pour recevoir le baiser suprême de sa mère, on le devine, et lui-même nous l'a dit. « Je tombai par terre comme mort, écrit-il, ne sachant plus rien de ce qui m'entourait, jusqu'au moment où les assistants, me jetant de l'eau froide au visage et me faisant respirer des parfums, m'eurent rappelé à la vie. » Je passe sur la lamentation funèbre qu'avec son ordinaire facilité il improvisa devant le cercueil de la morte. Il vaut mieux dire quelles funérailles Constantinople fit à Théodote. La ville entière s'y associa, chacun voulant toucher une dernière fois le corps, les mains, le visage de la pieuse femme. Les assistants déchirèrent, pour s'en partager les morceaux et les conserver comme des reliques, la dernière robe qu'elle avait portée, et le vieux père de la défunte, debout près du lit où reposait le cadavre, pouvait dire justement à sa vieille mère qui sanglotait : « Crois-moi, femme, tu as donné le jour à une sainte et à une martyre. »



Ce n'est point cependant par sa fin pieuse, par les dernières années de sa vie dévote, que Théodote est surtout intéressante. Elle l'est bien davantage par le grand amour qu'elle eut pour son fils. Toute sa vie, Psellos demeura persuadé que, du haut du ciel, celle qui avait dirigé sa jeunesse continuait à veiller tendrement sur lui, et plus d'une fois le philosophe se reprocha d'avoir trompé quelque peu les espérances de la sainte femme, en embrassant d'autres idées que celles qu'elle eût aimées. Il y a assurément quelque chose de paradoxal à ce que le brave homme, dont la vie s'écoula « comme l'huile qui coule sans bruit », à ce que le bon bourgeois « peu prompt à la parole » ait eu pour fils le plus remuant, le plus actif, le plus intrigant des courtisans et le plus loquace des orateurs, et à ce que cette mère pieuse, morte en odeur de sainteté, ait

donné le jour à l'esprit le plus libre, le plus ouvert, le plus scientifique de son temps. Psellos sentait bien ce contraste, et à quel point il différait de ses parents. Mais l'amour de la science était chez lui le plus fort. « Je devrais, dit-il quelque part, ne penser qu'à Dieu seul. Mais mon caractère, l'impérieux désir qu'a mon âme de toute connaissance, m'ont entraîné vers la science. » Ce qu'était cette science, et combien vaste et profonde, lui-même nous l'a complaisamment expliqué : il nous a dit comment, à vingt-cinq ans, il savait tout ce qu'on peut savoir, rhétorique et philosophie, géométrie et musique, droit et astronomie, médecine, physique, sciences occultes même, et comment du néoplatonisme et de « l'admirable Proclus », il s'était élevé peu à peu jusqu'à « la pure lumière de Platon ». Au fond, malgré les scrupules qu'il en éprouvait parfois, ce libre et grand esprit ne regrettait point sa science, et sa mère aussi, tout compte fait, devait, du haut du ciel, être contente de lui. C'est parce qu'il était un savant éminent que cet homme de lettres parvint à la cour et se haussa jusqu'au poste de premier ministre : et ainsi, quoique d'une autre manière, il remplit en somme les grandes ambitions et réalisa les beaux rêves que sa mère avait formés jadis pour lui au bord de son berceau

CHARLES DIEHL

LE PASSÉ VIVANT[1]

XXI

M. de Franois, assuré du pouvoir qu'il exerçait sur l'esprit de madame de Jonceuse, avait cru qu'il n'aurait qu'à en exprimer le désir pour qu'elle destinât une part de son héritage à son neveu Jean : aussi avait-il été assez surpris, aux premières insinuations détournées qu'il lui en fit, de la voir feindre de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire. Il n'était pas homme à se laisser intimider par cette ruse : madame de Jonceuse montrait moins de bonne volonté qu'il n'eût pensé à seconder ses vues ; il aborderait la question plus nettement. Il ne pouvait supposer que madame de Jonceuse, une fois mise en demeure de s'exécuter, se refusât à ce qu'on attendait d'elle. Son étonnement fut donc extrême quand madame de Jonceuse lui déclara que, sous aucun prétexte, elle ne distrairait quoi que ce fût d'une fortune qui devait revenir tout entière à son fils. Certes elle aimait beaucoup son neveu Jean, mais elle ne se résoudrait jamais à lui faire, par testament, un avantage qui serait au détriment de Maurice.

M. de Franois eut quelque peine à se retenir de céder au

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904, 1er et 15 janvier 1905.

sentiment qu'il éprouvait et qui était celui de la colère. Le plus souvent, il ne ménageait pas les siennes à madame de Jonceuse qui, d'habitude, n'y résistait guère. M. de Franois était persuadé qu'il en serait de même en cette circonstance ; mais, comme l'affaire était importante et que parfois les femmes ont des entêtements inexplicables d'où il est difficile de les ramener, il prit le parti d'essayer de convaincre madame de Jonceuse de la légitimité de cette demande qui lui avait paru, au premier abord, inacceptable.

L'argument de M. de Franois fut que cette fortune, dont il désirait que sa sœur fît le partage entre Jean et Maurice, provenait de la maison de Franois. Elle-même, en devenant Jonceuse par son mariage, n'en demeurait pas moins Franois par le sang. Elle l'avait si bien senti que, veuve, c'était à Valnancé qu'elle s'était retirée, et qu'elle n'avait pas hésité à contribuer à l'entretien de cette habitation de famille. Elle ne ferait donc, en acquiesçant à ce que son frère lui proposait, que continuer dans l'avenir ce qu'elle avait fait dans le passé.

Madame de Jonceuse, entre ses paravents, suivait les raisonnements de M. de Franois. M. de Franois ne se bornait pas là. Il lui démontrait qu'en somme, cette fortune, elle la détenait injustement et de par des lois iniques. C'était la Révolution qui avait modifié le régime des héritages. Jadis madame de Jonceuse eût été réduite, comme les filles et les cadets, à la portion congrue. Il avait fallu le bouleversement de l'État pour établir l'usage d'aujourd'hui, auquel elle devait cet argent qu'elle refusait de rendre, même en partie, à ses propriétaires véritables. Ainsi elle entendait profiter de lois destructrices du droit des aînés et de la force des familles. Elle faisait cause commune avec les sans-culottes qui avaient voulu brûler ce Valnancé, à présent asile honorable et digne à son veuvage.

Les petites mains molles de madame de Jonceuse ne cessaient de s'agiter durant ces discours. Leurs gestes voulaient indiquer certaines réserves au sujet des commodités qu'elle avait trouvées à Valnancé. Sans formuler de plaintes directes, madame de Jonceuse se contentait de toussoter pour laisser entendre que Valnancé avait bien ses inconvénients, et que, si

elle comprenait l'honneur qu'il y avait d'y vivre, elle en avait, par contre, éprouvé plus d'un dommage pour sa santé ; mais M. de Franois ne lui laissait pas exprimer des griefs qu'il connaissait bien, et poursuivait sa plaidoirie. Valnancé lui fournissait encore ses arguments les plus pathétiques. Madame de Jonceuse subissait le tableau de Valnancé vendu, ce qui arriverait, si elle s'obstinait à ne point donner à son neveu Jean, non pas de quoi y faire figure, mais y subsister petitement, à portes fermées. Oui, Valnancé serait vendu. Et M. de Franois y évoquait l'entrée de quelque Corambert qui en deviendrait l'acquéreur, et qui, non content d'en user, le voudrait embellir à sa façon, en changerait les distributions intérieures, et en gâterait la beauté architecturale par quelque stupide fantaisie.

A cet avenir, M. de Franois s'animait rageusement. Il mordait sa courte moustache blanche et piétinait le parquet. Il aurait volontiers étranglé madame de Jonceuse, qui le forçait à ces suppositions néfastes. Quant à elle, elle écoutait ces prophéties la tête basse et ne témoignait son émotion que par des toux opportunes qu'elle gardait emmagasinées en sa poitrine et qu'elle en sortait à son gré par accès, par crises et par quintes.

Malgré tout, il fallait bien qu'elle finît par répondre quelque chose aux instances de M. de Franois. A toutes madame de Jonceuse objectait invariablement que sa fortune, quelle qu'en fût l'origine, revenait de droit à son fils, qu'il s'était toujours bien conduit avec elle et qu'elle n'avait aucune raison de le déshériter partiellement; que, s'il gagnait de l'argent, il en pouvait perdre, et que celui-là le mettrait, un jour, à même de quitter ces entreprises hasardeuses qui la faisaient frémir et où il s'usait au travail, le pauvre enfant! Certes, elle n'aurait pas voulu, elle vivante, que son bien servît à des spéculations qu'elle désapprouvait; elle l'avait employé avec plaisir aux dépenses de Valnancé. N'avait-elle point fait ainsi beaucoup pour son neveu, en aidant à lui garder en bon état un château où, une fois richement marié, comme elle le souhaitait, il pourrait perpétuer à l'aise la lignée des Franois?

Ces réponses exaspéraient M. de Franois et, au lieu de le décourager, renforcèrent son ardeur à la lutte. Puisque sa

sœur résistait ainsi et que rien ne la pouvait convaincre, il saurait bien trouver les moyens de réduire son obstination. Il supputait ses chances de réussite. S'il avait contre lui l'entêtement inattendu de madame de Jonceuse, il avait pour lui la longue habitude où elle était de lui obéir, sa timidité naturelle, le souci de sa santé et de son repos. C'était par là qu'il agirait et M. de Franois se félicitait d'avoir le caractère qu'il fallait pour en arriver à ses fins. N'était-il point tyrannique, violent et adroit? Madame de Jonceuse en verrait de dures. Puisque la persuasion et le raisonnement n'avaient pas d'action sur elle, il changerait de tactique, et l'entêtée en viendrait bien où il la voulait amener, à ce testament dont il avait dans l'esprit la teneur et qu'il avait à loisir étudié sur le papier. Ce fut ainsi que commencèrent les scènes tour à tour doucereuses, ironiques ou féroces que Jean de Franois devinait, sans y assister, aux attitudes de son père et de sa tante, à leurs regards, à leurs silences.

Tout le mois de mars se passa en ces escarmouches. Un après-midi, en revenant de promenade, Jean de Franois aperçut une automobile arrêtée à la grille du château. C'était une puissante machine, à la fois trapue et massive, peinte d'un rouge vif.

Comme il s'approchait, une voix lui cria :

— Bonjour, monsieur Jean!... Ah! vous ne connaissiez pas la nouvelle voiture de monsieur?.... Avec celle-là, au moins, on va! Ça fait du quatre-vingts...

Et le jeune chauffeur Monnerod, enfoui dans sa peau de loup, soulevait d'une main sa casquette à visière de cuivre, tandis qu'il caressait de l'autre l'énorme bourrelet de caoutchouc de la roue écarlate.

— Elle est bien, n'est-ce pas?... Et dire que monsieur ne s'en est pas servi trois fois, depuis qu'il l'a!... Il est si occupé!... Aujourd'hui, on est venu à Valnancé, mais ce qu'on va filer, au retour!...

Et le jeune Monnerod montra la route qui s'allongeait entre les arbres encore nus où pointaient les premiers bourgeons.

Maurice à Valnancé! Il n'y avait pas paru depuis deux mois. A peine si madame de Jonceuse recevait de lui quel-

ques courts billets. Les lettres d'Antoinette de Jonceuse à sa belle-mère parlaient du travail excessif de son mari. Cela durerait ainsi jusqu'à l'été. Ils comptaient s'installer, en août, au Bas-Nancé. Maurice y avait invité M. et madame de Saffry... Jean se rappelait ces détails... La présence de Maurice au château était insolite. Madame de Jonceuse s'était-elle plainte à son fils des importunités et des persécutions qu'elle subissait? Jean regretta de n'en avoir pas averti son cousin, comme il l'aurait dû peut-être.

Comme il franchissait la grille, Maurice sortait du château. Tout de suite, Jean remarqua sa pâleur et son air fatigué. Maurice s'aperçut, sans doute, de l'impression qu'il produisait :

— Mais oui, c'est moi ! Hein? je ne suis pas frais !

Il passait dans sa barbe épaisse ses doigts maigris.

— J'ai consulté le docteur Hingelin : mon cher, je suis au bout; la machine ne va plus... Surmenage!... Il faut que j'enraye... J'ai pris les grands moyens : six mois de campagne... Heureusement que le *cottage* est presque prêt. Il n'y a plus qu'à le meubler, et le mobilier attend en caisses, chez Dobson. Dans une quinzaine, nous arrivons... On voulait m'envoyer en Suisse, sur un pic, mais je déteste ces endroits-là. Ici, au moins, c'est supportable... Je lâche mes affaires; pas un télégramme, pas une signature. Le père Corambert surveillera... Ah! c'est ennuyeux : ça allait si bien!... Bah! tant pis! Je me coucherai à huit heures. Dehors toute la journée, en forêt... Je vivrai en brute. Pas de cigares, et pas de femme — même la mienne !

Jean poussa du pied un petit caillou. Jonceuse ajouta en riant :

— J'ai fait des bêtises, mon cher, je les paye... Allons, à bientôt!... Antoinette m'a chargé pour toi de ses amitiés...

Il était remonté dans l'automobile rouge, et Jean la vit disparaître, comme si elle fondait en sa vitesse.

L'annonce de la prochaine arrivée de Maurice et de sa femme sembla modifier les plans de M. de Franois. Au lieu de demeurer au salon à assiéger madame de Jonceuse, il cessa presque de s'y montrer. Il laissait sa sœur y cuire ses jupes sur sa chaufferette ou essayer la vertu de quelque nou-

velle tisane ou de quelques pastilles recommandées par les journaux. Madame de Jonceuse goûtait fort cet armistice et jouissait de ce repos momentané. Jean la trouvait souvent sommeillant au coin du feu, comme une personne qui a bien gagné le droit de savourer une paix reconquise.

M. de Franois, en effet, avait suspendu ses assauts. Il n'avait pas pour cela, néanmoins, renoncé à son projet, car Jean pouvait aisément suivre sur le visage de son père les agitations intérieures qui s'y marquaient avec vivacité. Il était visible que M. de Franois continuait à être furieux contre sa sœur, mais il dissimulait sa colère et son irritation. Il les soulageait aux jardins. Jean l'y rencontrait marchant par les allées, son collet relevé : bien qu'on fût dans la seconde quinzaine d'avril, le temps était aigre et assez froid. Le nez rouge du vieux jardinier François indiquait une basse température. Ce bonhomme avait toujours été le souffre-douleur de M. de Franois : aussi était-ce sur lui que le châtelain exerçait sa mauvaise humeur. Le père François, la main au chapeau, recevait philosophiquement les observations de M. de Franois qui le criblait d'épigrammes, d'ironies et de pointes : le père François ne comprenait qu'à demi, mais il jugeait, au son de la voix, qu'il n'y avait qu'à courber l'échine.

Cependant M. de Franois fut tel, une fois, que le jardinier se rebiffa : il quitterait monsieur le comte... M. de Franois lui tourna le dos en ricanant.

Le soir, à table, il raconta la chose.

— Ce vieil imbécile voulait s'en aller, et, comme je lui demandais où il irait bien avec sa paralytique de femme, il m'a répondu que « monsieur Maurice le prendrait bien à son service, car il cherchait quelqu'un pour son jardin ». Le jardin de Maurice !... Et quand arrive-t-il, le châtelain du Bas-Nancé ?

L'accent de M. de Franois était si agressif que madame de Jonceuse déclara en balbutiant que son fils et sa belle-fille seraient là, sans doute, dans quatre ou cinq jours.

Au sortir de table, M. de Franois fit de long en large quelques tours de salon, sans dire un mot. Au claquement sec des talons sur le parquet, Jean jugeait que l'exaspération de son père était extrême. Madame de Jonceuse, accablée,

retenait sa toux. A dix heures, elle se leva pour monter chez elle. M. de Franois répondit à peine à son bonsoir timide. Il continua encore un instant à se promener, puis il tambourina de l'ongle sur une vitre, s'assit dans un fauteuil, dispersa avec les pincettes les braises qui rougeoyaient dans la cheminée, et finit par s'en aller à son tour.

Une fois seul, Jean se retira dans la bibliothèque. Il y terminait souvent sa soirée et y demeurait parfois assez tard. Ce soir-là, il voulait écrire à Lauvereau. Sa lettre écrite, il la signa. Il regardait la signature qu'il venait de tracer au bas de la page : « Jean de Franois ». Il lui semblait que les caractères changeaient de forme. Ce n'était pas sur le papier qu'il les lisait. Il les épelait gravés sur un marbre jauni : « Jean de Franois ». Était-ce lui que ce nom désignait ou bien un autre ?... « Jean de Franois. » Ces trois syllabes appartenaient à deux êtres différents, mais liés par la race et le sang... Il y avait eu deux Jean de Franois, comme il y avait eu deux Antoinette de Saffry...

Il était tard. Jean éteignit lui-même la lampe et alluma un flambeau. A onze heures, tous les domestiques devaient être couchés à Valnancé : c'était l'ordre formel de M. de Franois. M. de Franois était intraitable sur ce point, sans trop savoir pourquoi, du reste, mais cela faisait partie de ce qui constituait, à ses yeux, une maison bien réglée. Jean, après avoir traversé le vestibule, montait l'escalier. Son ombre se brisait sur les marches de pierre. Pour aller chez lui, il lui fallait parcourir un long corridor sur lequel donnait l'appartement de madame de Jonceuse. En passant devant la porte, il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte. Il s'arrêta et écouta. Il entendait des plaintes étouffées, des paroles basses. Sa tante serait-elle malade ?

Il avait pénétré dans la petite antichambre qui séparait du couloir la chambre de madame de Jonceuse et, doucement, il poussa le battant rembourré de la seconde porte.

M. de Franois était debout auprès du lit de sa sœur. Il parlait haut en agitant une grande feuille de papier, dont le bout frôlait la flamme de la bougie posée sur la table de nuit : cette bougie éclairait à demi une forme blanche, un bonnet à longues barbes, une figure effarée. Madame de Jon-

ceuse, accroupie sur les draps, le dos au mur, faisait tête à M. de Franois.

Jean comprit : M. de Franois était venu relancer sa sœur et tenter auprès d'elle un suprême effort. Stupéfait et indigné à cette vue, Jean restait immobile, Le flambeau tremblait entre ses doigts.

La voix de M. de Franois s'élevait plus aigre et plus impatiente :

— Je le veux, Félicie, je le veux!

Et la voix de madame de Jonceuse suppliait, tremblante et épouvantée :

— Non, non... Laisse-moi.

Il y eut un silence. Tout à coup, M. de Franois s'avança vers le lit :

— Ah! c'est comme cela, têtue!... A moi, moi, ton frère!...

Il avait levé la main : son fils en vit l'ombre sur le mur, agrandie, démesurée, menaçante.

— Mon père, êtes-vous fou?...

Au cri de Jean, M. de Franois s'était retourné brusquement. Son fils et lui se regardaient face à face, tandis que madame de Jonceuse, profitant de la diversion et glissée à bas du lit, en chemise et en bonnet, s'enfuyait vers le corridor. M. de Franois était effrayant de colère et de rage déçue. Sa moustache mordue disparaissait presque entre ses lèvres. Jean eut peur qu'il ne tombât à la renverse, foudroyé par le sang qui lui empourprait le visage. Soudain, M. de Franois éclata d'un rire aigu, haussa les épaules et, froidement, comme si rien ne venait de se passer, il dit à Jean :

— Je crois, mon cher, que votre tante est folle. Elle va s'enrhumer, à courir la nuit en chemise!

Et il ajouta ironiquement :

— Nous devrions tous être couchés, surtout vous...

Ils étaient sortis de la chambre et suivaient le long et large corridor qui, avec des angles, des détours, traversait toute l'étendue du château. Madame de Jonceuse n'était pas là. Ils revinrent sur leurs pas et descendirent l'escalier. A la dernière marche, ils s'arrêtèrent, les bougies hautes.

M. de Franois appela à mi-voix :

— Félicie!...

Madame de Jonceuse, de la banquette où elle s'était affalée, apparut, debout au milieu du vestibule... Les cornes de son bonnet surmontaient sa tête. Des mèches de cheveux s'échappaient de dessous le linge. Elle était grotesque et lamentable. Avec sa chemise de nuit et sa camisole, elle ressemblait à un gros sac de toile blanche, — plein d'écus.

— Ma tante!...

Elle regardait en silence les deux hommes.

— Voyons, Félicie, cesse tes simagrées! — cria M. de Franois à sa sœur.

— Ma tante, calmez-vous. On ne vous contrariera plus, je vous le promets.

Jean s'était approché d'elle. Il lui avait saisi le poignet; ses doigts enfonçaient dans la chair molle et gonflée. Madame de Jonceuse ne bougeait pas.

— C'est stupide, stupide, Félicie!... On gèle ici!

Et il conclut naïvement :

— Je vais prendre froid, moi, à la fin!

Madame de Jonceuse grelottait.

— Ah! tu as peur que je ne prenne du mal?... Ça te serait bien égal, si j'avais fait ce testament pour lequel tu me persécutes; mais je ne le ferai pas! Il ira à Maurice, mon argent, à Maurice, à mon fils... C'est mon fils qui aura tout... Oh! toi, Jean, je sais bien que tu n'es pour rien dans tout ceci. Ton père, j'ai cru qu'il allait m'étrangler... Mais il n'obtiendra rien de moi, pas un sou.

Et madame de Jonceuse, frappant le dallage de son pied nu, répétait d'une voix qui s'enrouait :

— Pas un sou, pas un sou, pas un...

Une violente quinte de toux lui coupa la parole, qui fit vaciller les cornes de son bonnet et dont retentit l'écho nocturne du vestibule glacial et sonore.

XXII

Le docteur Hingelin, appelé de Paris, disait à Maurice, comme il sortait avec lui et Jean, de la chambre de madame de Jonceuse :

— Je ne peux pas vous cacher, monsieur, que l'état de votre mère est fort grave. La pneumonie est double... La malade suivait un mauvais régime...

Le médecin de Nancé, M. Lepran, qui soignait ordinairement madame de Jonceuse, eut l'air vexé.

— Madame de Jonceuse n'en faisait qu'à sa tête, mon cher confrère... Nous autres, médecins de campagne, nous n'avons pas sur nos clients l'autorité nécessaire.

Et le docteur Lepran boutonnait sa redingote, où manquait la large rosette rouge qui ornait la boutonnière parisienne du professeur Hingelin, qui ajoutait :

— Enfin, c'est très grave... Madame votre mère a dû faire quelque imprudence, M. de Jonceuse...

— Je l'ignore, docteur, je n'étais pas là. Toi, Jean, sais-tu ?

Jean de Franois fit un geste évasif. A quoi bon raconter l'histoire nocturne, la course en chemise dans l'escalier, les pieds nus sur les dalles du vestibule ? Il avait honte.

— Enfin, ce qui est fait est fait... Madame de Jonceuse peut encore se tirer de là... Mon confrère, le docteur Lepran, va la surveiller de près... Et vous, monsieur de Jonceuse, êtes-vous installé ici ?

Maurice expliqua au docteur qu'il était sur le point de partir pour Nancé, quand il avait reçu à Paris le télégramme de son cousin.

— Allons, c'est bien. Vous vous rappelez mes prescriptions : six mois de campagne, au moins, aucun travail, aucun souci, aucune préoccupation... C'est entendu, n'est-ce pas ?

Le docteur Hingelin avait oublié que la vieille dame qu'il venait d'examiner pouvait mourir d'un moment à l'autre et que c'était, après tout, la mère de M. de Jonceuse. Derrière lui, M. Lepran grommelait entre ses dents :

— Pas de soucis, pas de préoccupations, c'est facile à dire !...

Le docteur Hingelin avait endossé son pardessus. Maurice et Jean l'accompagnèrent jusqu'à la grille, où son automobile l'attendait. C'était une vraie voiture de médecin, rapide, confortable et peinte de couleur sombre. Les lanternes semblaient des bocaux de pharmacie, en même temps qu'elles symbolisaient la lumière de la science, comme le docteur Hingelin le faisait remarquer plaisamment à son confrère M. Le-

pran. Au moment de monter, le docteur Hingelin s'adressa à Jean de Franois :

— Très heureux, monsieur, d'avoir vu ce Valnancé dont j'ai fort entendu parler par mon client, M. Corambert, votre voisin, je crois, de même que j'ai entendu parler de vous par une de mes clientes, que vous connaissez, une Américaine, miss Watson... Mon cher confrère, voulez-vous que je vous ramène chez vous?...

En rentrant dans le vestibule, Jean de Franois pensait à la scène de l'autre nuit. Le matin, à déjeuner, madame de Jonceuse et monsieur de Franois s'étaient retrouvés comme de coutume. Il n'avait été fait, de part ni d'autre, aucune allusion aux événements récents. A table, M. de Franois manifesta l'intention d'écrire à la manufacture des Gobelins pour qu'on réparât les tapisseries du grand salon. Madame de Jonceuse approuva le projet de son frère. Toute la journée, elle fut à son ordinaire, mais, le surlendemain, elle se sentit fatiguée. Elle resta au lit. Le soir, une fièvre violente se déclara, avec une forte douleur au côté. Le docteur Lepran se montra soucieux; il conseilla d'avertir M. de Jonceuse et demanda une consultation.

Quand Maurice entra dans la chambre de sa mère, elle ne le reconnut pas...

Vers quatre heures, Antoinette de Jonceuse sortit de l'appartement de sa belle-mère et rencontra sur l'escalier Jean qui venait demander des nouvelles de la malade.

— Elle est bien mal. Maurice est auprès d'elle. Il serait bon de préparer M. de Franois... Il aimait beaucoup sa sœur, n'est-ce pas?

M. de Franois était au salon. Aux premiers mots d'Antoinette, il se rebiffa :

— Félicie!... Elle, allons donc! Elle est robuste, oui, très robuste... La preuve, c'est qu'elle a résisté aux drogues dont elle s'empoisonnait... Elle se croit la poitrine délicate! Elle nous enterrera tous, ma nièce. Et tenez! la preuve que je ne suis pas inquiet : voici une lettre que je viens d'écrire pour qu'on répare les tapisseries...

Du geste, il désignait les panneaux de laine fine qui repré-

sentaient, parmi de grands roseaux verts, un bain de nymphes que guettaient des faunes cornus.

Il reprit :

— Vous êtes à vous monter la tête dans cette chambre !... Est-ce que j'y passe mon temps, moi !... Ah ! oui, le docteur Lepran ! C'est un alarmiste... Tout cela s'arrangera...

La figure de M. de Franois démentait la sécurité de ses paroles. Jean fut frappé du changement brusque de son père : il avait vieilli soudain ; le sang lui chauffait les pommettes. M. de Franois ricanait, sa lettre aux doigts, puis il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. La main au bouton, il se retourna :

— Dans trois jours, je parie qu'elle sera sur pied.

Antoinette de Jonceuse et Jean de Franois demeurèrent seuls. Le fauteuil vide de madame de Jonceuse se carrait parmi les paravents. La chaufferette froide montrait sa cendre grise sous son couvercle soulevé. Tous deux restèrent un instant silencieux, puis ils parlèrent de la mort. Jean ne la craignait point : ne sommes-nous pas morts déjà bien des fois en chacun de nos aïeux avant de vivre en nous-mêmes pour y mourir à notre tour ? ne revivons-nous pas, plus que nous ne vivons ?...

Elle l'écoutait, les mains nouées l'une à l'autre, dans une attitude qui lui était familière... Oui, les propos de Jean offraient quelque chose de singulier. Elle avait déjà observé en lui certaines idées bizarres et troubles. Quel contraste avec Maurice, d'esprit si ferme, si net ! Il avait peur de la mort, lui ! Il l'avouait sans honte. Il aimait la vie...

Ce fut dans l'après-midi du lendemain que mourut madame de Jonceuse. Elle s'éteignit doucement. Maurice, Antoinette et Jean assistèrent à ses derniers moments. M. de Franois, qui avait passé auprès du lit de sa sœur une partie de la matinée, s'était retiré pour prendre l'air. Sa figure congestionnée et le petit tremblement de sa moustache blanche attestaient le malaise qu'il ressentait. Jean l'avait suivi des yeux jusqu'à la porte de la chambre, hésitant s'il ne l'accompagnerait pas.

Quand tout fut fini, Antoinette de Jonceuse dit à Jean :

— Il faudrait avertir votre père. Faites-le avec ménagement : il n'est pas bien.

M. de Franois était au jardin. Jean l'aperçut au bout d'une allée. Au bruit de ses pas, M. de Franois se retourna. Jean, de loin, distinguait la moustache blanche dans le visage rouge. Il s'approcha et fit un geste. M. de Franois comprit et baissa la tête. Tout à coup, sa voix haute et saccadée rompit le silence :

— Morte, morte, Félicie !...

Du pied, il frappa le sol rageusement. Le sang lui monta aux joues. Le talon rageur s'enfonça de nouveau dans le sable dur.

— Morte !...

Il porta la main à sa cravate, comme s'il étouffait. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge serrée. Puis, tendant son poing fermé vers les fenêtres de la chambre de madame de Jonceuse, il répéta de nouveau :

— Morte !

La parole lui revenait :

— Ah ! elle a toujours été comme cela, ma sœur !... Ma sœur !... Est-ce que j'avais besoin d'une sœur, moi ? Est-ce qu'elle avait besoin de se marier, elle ? d'avoir un fils ?... Est-ce qu'on se marie, quand on a un frère ?... Et maintenant il faut qu'elle meure, comme une sotte, pour avoir couru en chemise, pieds nus !... Ah ! elle est morte, ta tante ! eh bien, tant pis pour elle !

Sa voix sifflait entre les poils rudes de sa courte moustache.

— Et on prétendra que c'est ma faute. Je vois bien dans tes yeux que tu le penses ! Va donc raconter cela à Maurice et à cette petite... Ma faute ! Est-ce que je lui demandais quelque chose de si extraordinaire ? Ce testament !... Ah ! elle l'aurait fait... Elle ne voulait pas... Son fils ! Elle s'en fichait bien, de son fils ! Qu'est-ce qu'il dit, à présent ? Je suppose qu'il ne s'avise pas de larmoyer, et la petite belle-fille non plus... Ils héritent de tout... Elle doit se moquer de moi là-haut.

Jean écoutait, frémissant.

— Oui, elle a toujours été jalouse de moi, au fond. Je le savais bien. Elle a voulu me forcer à sortir d'ici quand elle n'y serait plus... Mais j'ai pris mes précautions... Ah ! au moins, je me suis bien servi de son argent... Valnancé est en bon état.

Il n'y manque pas un clou, pas une ardoise. Il y en a pour dix ans, sans avoir à y toucher... Dix ans... Et puis, tu te marieras, promets-le-moi...

Jean demeura silencieux.

— Libre à toi! Eh bien, moi, je me remarierai... Oui, je me re-ma-rie-rai... J'ai écrit à Ceschini. C'est moi qui épouserai l'Américaine, la bossue, la cul-de-jatte, ce qu'on voudra... J'aurai de l'argent. Mais, imbécile, tu ne comprends donc rien!... Vendre Valnancé, jamais! Valnancé, Valnancé!

Il suffoquait de colère. Il avait saisi son fils par le revers du veston, et le secouait rudement, en le regardant avec des yeux égarés. Jean, pâle, cherchait à se dégager de cette étreinte. Soudain M. de Franois le repoussa, passa sa main sur ses yeux, en chancelant comme un homme ivre.

— Mon père...

M. de Franois ne répondit rien, fit quelques pas en avant, étendit les bras et tomba la face contre terre. Jean se baissa vers lui et se releva en jetant un grand cri.

Il faisait beau. C'était la première journée de printemps. Sur un ciel bleu, Valnancé se dressait noblement. Une vitre au soleil brasillait. Une guêpe volait dans l'air limpide. Le buis chaud sentait amer.

M. de Franois et madame de Jonceuse furent enterrés le même jour. En revenant du cimetière, Maurice de Jonceuse marchait à côté de Jean de Franois. La mort de sa mère et de son oncle lui donnait un furieux désir de vie qui chassait presque de lui toute douleur. Il voulait vivre... Il avait encore en lui des forces vivaces. Il en avait abusé. Le repos le rétablirait vite. Comme il allait respirer, manger, dormir, se refaire du sang, de la chair et des os! Son médecin demandait six mois. Il ferma les poings comme par défi à la maladie. Bientôt, il redeviendrait robuste, sain. Et alors il reprendrait ses affaires. Il serait riche, vraiment riche, tout à fait riche... Il pensa à l'héritage de sa mère. Cet argent venait à point. Il le décuplerait. Sa mère avait bien fait de dépenser les revenus de sa fortune à sa guise. Lui, il avait travaillé! Il aimait le travail. Il y a des gens qui en sont incapables. Son cousin Jean, par exemple... Il n'avait pas de quoi conserver le châ-

teau, Jean ; il ne voulait pas se marier !... D'ailleurs, il était un peu bizarre, un peu toqué. Un gentil garçon, tout de même. Qu'allait-il devenir, avec Valnancé sur les bras ?... Oui, Valnancé ! Pourquoi, un jour, lui, Maurice, n'achèterait-il pas le château à Jean, qui pourrait, en somme, y demeurer avec eux ?... Il était doux, taciturne, pas gênant, le cousin ; Antoinette en parlait avec amitié... Elle descendait justement de voiture, avec quelques dames, dont madame de Maurebois. Sous son long voile noir, son visage apparaissait clair et délicat. Elle était belle. Ils auraient dorénavant deux lits : sa santé avant tout !...

On était arrivé au Bas-Nancé. Le *cottage* neuf avait un air d'élégance, de confort et de gaieté, avec ses larges fenêtres, ses grandes baies vitrées.

Maurice dit à Jean :

— Mon cher, il y a une chambre ici pour toi. Tu ne peux pas retourner seul à Valnancé. C'est trop triste. Je suis sûr que ma femme est de mon avis.

Antoinette de Jonceuse avait rejeté en arrière le long voile de crêpe qui lui couvrait le visage. Sa robe sombre lui donnait un air d'extrême jeunesse.

— Mais oui, Jean, Maurice a raison. La solitude ne vous vaut rien.

— Non ! laissez-moi Jean, chère madame... Nous nous installons dans ma vieille bicoque...

Lauvereau avait posé sa main sur l'épaule du jeune homme. Prévenu de la mort de M. de Franois, il était accouru de Paris ; la tristesse profonde et morne de Jean l'avait ému. Elle avait frappé également Antoinette de Jonceuse. « Que voulez-vous, chère madame ! — avait dit Lauvereau — son père et lui n'étaient pas très liés, mais c'était son père cependant. Et puis, il est très nerveux depuis quelques mois. C'est un garçon à pressentiments, à idées noires. Ah ! il n'a pas la forte cervelle de Maurice. Cette double mort l'a troublé... » Lauvereau lui-même avait été ébranlé dans son indifférence habituelle. Ce père Franois était un original, un bonhomme d'autrefois, et Lauvereau éprouvait l'impression qu'il ressentait, dans ses études du passé, quand il lui fallait se séparer d'un personnage dont il s'était occupé longtemps.

Maurice n'insista pas.

— Comme vous voudrez!... Mais, toi et Jean votre couvert sera toujours mis ici. N'est-ce pas, Antoinette?

Elle inclina la tête, tandis que M. et madame de Saffry serraient la main de Jean de Franois.

Comme Lauvereau et Jean de Franois s'éloignaient, le jeune Monnerod s'approcha d'eux. Dépouillé de sa fourrure. il avait l'aspect minable d'une bête écorchée.

— Excuse, monsieur Lauvereau!... le moment n'est pas bien choisi, mais j'ai une commission à vous faire de la part de papa. La vieille demoiselle de Villefort... Son meuble que vous savez, mon père l'a : il veut vous l'offrir pour vous remercier de m'avoir fait entrer chez M. de Jonceuse.

— Alors, tu es content?

— Ah! monsieur, un chic métier!... Les accidents? Ben, quoi! on meurt partout, monsieur Lauvereau... Alors, je peux dire à papa, pour le meuble, que vous acceptez...

Jean avait écouté en silence. Comme ils continuaient leur chemin, Lauvereau lui dit :

— Jadis, j'aurais couru à Villefort, j'y serais allé à plat ventre, s'il l'avait fallu, pour voir ce bibelot plus tôt... mais maintenant!... Ah! mon pauvre Jean, c'est mon dernier essai... Si dans six mois...

Il n'acheva pas sa phrase et tira la sonnette de la porte.

Tous deux pénétrèrent dans la maison calme et fraîche. Chacun d'eux y amenait son fantôme : — Lauvereau. le souvenir de Janine qui torturait son désir; Jean de Franois, la pensée de l'aïeul homonyme dont il sentait autour de lui la présence invisible encore, mais chaque jour plus voisine, plus certaine, plus vivante.

XXIII

M. de Saffry montra sa tête par l'entre-bâillement de la porte du salon, où Antoinette de Jonceuse et Jean de Franois somnolaient en de larges fauteuils. Celui d'Antoinette de Jonceuse faisait face à la vaste baie vitrée, ouverte sur le

jardin. L'ample carcasse d'osier du siège était adoucie par des coussins où la jeune femme s'appuyait paresseusement. Son corsage de mousseline transparente laissait deviner la chair nue des épaules. Ses cheveux, relevés, dégageaient sa nuque moite. La chaleur de cette cuisante journée de juin commençait seulement à diminuer. Il était cinq heures du soir.

M. de Saffry entrait sur la pointe des pieds, croyant que sa fille dormait.

— Mon gendre n'est pas ici? — fit-il presque bas en s'adressant à Jean de Franois.

Ce fut Antoinette de Jonceuse qui répondit :

— Ah! c'est vous, papa!... Mais non!... Maurice est parti tout de suite après déjeuner.

Il y avait dans sa voix un petit accent d'impatience. Son père savait bien que Maurice passait ses journées au grand air. Dès le matin, il était en forêt. Il faisait de longues courses, qu'il coupait de siestes à l'ombre des arbres. L'automobile rouge restait inactive au garage, sous sa housse, comme un gros insecte pris dans une toile. M. de Jonceuse préférait la marche. Il vivait en vrai sauvage. Il rapportait de ces promenades des silences où il s'absorbait dans une méditation animale. M. de Saffry remarqua l'air contrarié de sa fille.

— Je t'ai dérangée, petite!... C'est que j'aurais voulu demander à ton mari le chemin de la Mare Ronde, où il est allé hier. Ta mère désire que je l'y mène.

M. et madame de Saffry profitaient aussi de la campagne. Chaque jour, ils sortaient ensemble. M. de Saffry portait un pliant et donnait le bras à sa femme. Lui s'asseyait sur les talus, parmi les bruyères. Ils étaient heureux. Le mariage de leur fille leur valait une vie meilleure. Leur gendre était parfait pour eux. Il les avait invités au Bas-Nancé. Cette conduite dissipait les dernières préventions de madame de Saffry. Elle avait craint que l'amour de Maurice ne fût jaloux et exclusif et n'éloignât sa fille d'elle. Il n'en était rien. Maurice, sous ses dehors brusques et impérieux, était un bon parent. Le seul reproche que les Saffry fissent au jeune couple était qu'il tardât à leur donner un petit-fils. Ils en plaisantaient même un peu, parfois, — madame de Saffry gaillardement, M. de Saffry en rougissant et par obéissance à sa femme. Depuis

quelques jours, madame de Saffry augurait bien de la langueur de sa fille et avait communiqué ses espérances à M. de Saffry.

Il la considérait, allongée et lasse. Doucement, il lui tapota le cou, la baisa sur la tempe, près de l'œil.

— Alors, puisque c'est ainsi, je conduirai ta mère à la Sapinaie ; la Mare Ronde sera pour une autre fois... Tu ne veux pas venir, n'est-ce pas ?

— Non, merci, papa : je suis fatiguée. Il fait si chaud !

Et elle passa ses mains sur ses yeux, dont elle sentait les paupières moites et lourdes.

Quand son père fut parti, Antoinette de Jonceuse arrangea les coussins qui lui soutenaient le dos, et demeura un instant silencieuse. Tout à coup, elle se mit à rire :

— Mais, Jean, pourquoi n'avez-vous pas indiqué à mon père le chemin de la mare ? Vous le savez aussi bien que Maurice.

A la voix de la jeune femme, Jean tressaillit de la rêverie profonde où il était. Il n'avait pas écouté la conversation d'Antoinette et de M. de Saffry. Elle rit de nouveau :

— A quoi pensiez-vous ?

Elle le regardait en souriant encore. Ses lèvres fraîches découvraient légèrement ses dents délicates et blanches. Une imperceptible fossette creusait sa joue. Elle croisa ses mains l'une à l'autre, de son geste habituel, et elle ajouta, regrettant sa question :

— Que vous êtes donc distrait !... Donnez-moi une de vos cigarettes.

Jean s'approcha et lui tendit l'étui ouvert. Les bâtonnets de papier s'alignaient dans le cuir odorant. L'allumette craqua. Ils fumèrent.

Jean de Franois pensait à Valnancé. Il n'y avait laissé que le vieux jardinier François et sa femme, paralytique ; les autres serviteurs avaient été congédiés. Le château était entièrement fermé. Le notaire s'occupait du règlement de la succession. Afin de pourvoir aux droits et à diverses dépenses, Jean s'était décidé à se défaire des tapisseries du grand salon. Lauvereau s'était chargé d'écrire à M. Braux à ce sujet. M. Braux avait répondu d'Allemagne, où il voyageait, qu'il viendrait les

examiner, dès son retour. Jean avait pris son parti : il vivrait ainsi sur Valnancé. Il vendrait peu à peu le mobilier que contenait le château, les livres qui composaient la bibliothèque. Il ne conserverait d'intact que le petit appartement au-dessus, le « réduit ». C'est là qu'il s'installerait quand Lauvereau et les Jonceuse retourneraient à Paris... Ensuite, ensuite, l'avenir lui apparaissait quelque chose de brumeux et de confus... Il continuait à fumer. Un rayon de soleil déclinant atteignit Antoinette de Jonceuse à la joue. Elle recula un peu son fauteuil.

— Vous ne sortez pas, Jean ?

Il passait presque toutes ses journées auprès d'elle, et presque chaque soir il dînait au *cottage*. Lauvereau y dînait fréquemment aussi. Il travaillait avec acharnement et souvent une partie de la nuit. Jean, qui couchait à côté, l'entendait aller et venir, remuer des papiers. Depuis l'aveu qu'il lui avait fait de son tourment, Lauvereau ne lui avait pas reparlé de Janine, mais Jean apercevait parfois, sur le visage contracté et triste de son ami, les marques de son chagrin et de son mal secret.

— Que fait Lauvereau aujourd'hui, Jean ?

Lauvereau avait reçu, le matin, le bureau ancien que le père Monnerod avait déniché à Villefort chez une vieille demoiselle, et il était occupé à le nettoyer. C'était un très beau meuble, de style Louis XV. Jean le décrivait à Antoinette de Jonceuse, avec ses bronzes en rocaille, son dessus en maroquin vert gaufré d'une bordure d'or terni. A mesure qu'il parlait, il lui semblait voir s'y accouder une femme en corsage à rubans, les cheveux poudrés comme la femme du portrait de La Tour qui était chez les Saffry : elle écrivait et trempait une plume dans un encrier...

Jean s'était levé ; il alla vers la baie ouverte. Le jardin était vert et tranquille. Antoinette de Jonceuse feuilletait, sans les lire, les pages d'un livre. Tout à coup, Jean s'écria :

— Ah ! voici Charles !... Il m'avait pourtant dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui...

Lauvereau traversait le jardin. Son ombre grandie le précédait surle gravier de l'allée qui craquait sous sa semelle. Quand il entra dans le salon, Jean lui trouva une physio-

nomie qu'il lui connaissait bien, celle qu'il avait, à la sortie des Archives de Venise, après quelque trouvaille curieuse sur Casanova. Lauvereau paraissait, en ces occasions, à la fois important et mystérieux. Il s'assit et s'essuya le front.

— Eh bien, Charles, tu as donc fini de nettoyer le bureau?

Lauvereau pinça ses grosses lèvres et mit ses mains dans ses poches.

— Le bureau, le bureau... oui... Et j'ai même appris sur son compte des choses assez intéressantes... Voulez-vous que je vous raconte son histoire, au bureau?

— Allez, Lauvereau... nous vous écoutons... Jean m'a décrit votre meuble, il me semble que je le vois.

Antoinette de Jonceuse se renversa doucement au dossier du fauteuil et croisa les mains.

— Je vous dirai donc d'abord que mon meuble est un meuble volé... Oui, il provient d'un château des environs qui fut brûlé et pillé au moment de la Révolution. A cette époque, il fut sans doute acheté par quelque patriote de Villefort, à moins que notre gaillard ne se le soit approprié pour rien, en récompense de son civisme. Enfin, c'est à Villefort, chez une vieille demoiselle qui vient de mourir, que Monnerod, le père de votre chauffeur, l'a découvert. Ce bonhomme, qui sait que j'aime ces vieilleries et qui m'en déniche quelquefois dans le pays, a voulu absolument me l'offrir en reconnaissance de menus services que je lui ai rendus... Mais c'est plutôt à vous qu'à moi, chère madame, qu'il aurait dû en faire présent.

— A moi!... pourquoi donc, Lauvereau?

Lauvereau prit son air d'historien, son air que Jean de Franois ne lui voyait plus depuis longtemps et qui donnait à la large figure du fureteur une expression énigmatique et confidentielle.

— Parce que ce château était le château de Berlette, qui appartenait à votre famille avant la Révolution et parce que ce bureau a appartenu... devinez à qui?

Lauvereau se rengorgea.

— A qui?... Eh bien, à cette Antoinette de Saffry, votre aïeule, celle-là même dont votre père a le portrait par La Tour!

Lauvereau s'arrêta.

— Mais vous êtes sorcier, mon bon Lauvereau! — s'écria madame de Jonceuse en riant.

— Sorcier? non!... je suis simplement curieux, voilà tout.

Et Lauvereau, modeste, se mit à rire à son tour. Il était ressaisi de sa vieille passion, de son ancien goût pour les petits mystères du passé. Il ajouta :

— Ce matin, quand le bureau arriva de Villefort, il était fort sale et n'avait guère de mine; mais, sous sa crasse, il était en bon état. Lorsque je l'eus bien astiqué, je m'aperçus que cependant l'un des tiroirs fermait mal. En poussant, je sentais une résistance. Le bois avait joué, sans doute... J'ôtai le tiroir et je glissai ma main. Tout au fond, je rencontrai un objet qui n'était autre qu'un petit portefeuille de soie... Depuis combien de temps était-il là?

— Mais cela ressemble à un roman!... Montrez, Lauvereau!

Lauvereau avait tiré le portefeuille de sa poche. Il était en soie blanche et portait un chiffre dont les lettres s'enlaçaient, formées par une guirlande de roses. Il le maniait amoureusement.

— On nous appelle des chercheurs, mais vraiment est-ce que nous méritons ce nom? C'est le passé qui vient à nous. Ne remarquez-vous pas quelle astuce admirable il emploie à survivre? Tout lui est bon. Il ne veut pas de l'oubli. Il ne demande qu'à se raconter. Il profite de tous les hasards. N'en est-ce pas un bien singulier que celui qui m'a livré ce portefeuille? Plus singulier même que vous ne pensez, car il ne m'a pas seulement appris d'où venait ce meuble et à qui il avait appartenu, mais il m'a révélé le secret de deux vies.

Il frappait fièrement du doigt le cartonnage d'où s'échappait, à travers la soie, un peu de poussière.

— Oui, un secret, car ce sont des lettres qu'il renfermait, et des lettres d'amour, encore!... et des lettres écrites par votre aïeule, chère madame, oui, par cette belle Antoinette de Saffry qui sourit si voluptueusement en son portrait de La Tour! Et ces lettres, elle les écrivait... Jean, je te le donne en mille... elle les écrivait à ce Jean de Franois qui fut tué en Italie, et dont nous avons découvert la pierre tombale dans le cloître de Passignano...

Lauvereau s'était levé, dans son enthousiasme. Debout au

milieu du salon, il attendait l'exclamation de surprise à laquelle il avait droit. Au lieu de cela, il y eut un silence. Antoinette de Jonceuse, par contenance, ôtait et remettait ses bagues. Jean de Franois, assis sur le rebord de la baie, était à contre-jour, et Lauvereau ne put voir l'altération de son visage, mais il eut l'impression soudaine qu'il avait eu tort de céder à sa vanité de fureteur heureux et qu'il aurait mieux fait de taire sa trouvaille... Avait-il blessé en madame de Jonceuse une sorte de pudeur de famille? Pourquoi avait-il rappelé à Jean de Franois le mort de Passignano?... De dépit, il mordit sa forte lèvre.

— Comme c'est mal, ce que vous avez fait là, mon bon Lauvereau!... Ces pauvres gens, pourquoi avez-vous lu leurs confidences? Des lettres, on devrait les respecter, même quand ceux qui les ont écrites ne sont plus...

Et il y avait dans la voix de madame de Jonceuse du reproche, de la tristesse et du trouble.

A ce moment, la porte s'ouvrit. Maurice de Jonceuse s'avançait d'un pas ferme et lourd. Ce premier mois de campagne avivait déjà son teint. Il lança brusquement sur un fauteuil son chapeau de paille à ruban noir. Lauvereau avait instinctivement glissé le portefeuille dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous faisiez donc? Vous êtes bien sérieux.

— Lauvereau nous parlait de vieilles lettres qu'il vient de trouver par hasard dans un meuble... — répondit Antoinette de Jonceuse, tandis que son mari l'interrompait en lui baisant la main.

— Des vieilles lettres! Eh bien, moi, je ne décachète même plus mon courrier et je n'ouvre pas les journaux. C'est contraire à mon régime... A propos, Antoinette, j'ai ramené votre père et votre mère qui étaient perdus dans la forêt, comme des Robinsons des bois... Il faudra les faire assurer!

M. de Jonceuse s'était assis dans un des fauteuils d'osier. Une sieste qu'il avait faite au flanc d'une meule avait laissé dans sa barbe quelques brindilles de foin. Il allongea les jambes. Ses souliers étaient poudreux.

— Vous savez, les Corambert sont arrivés. J'ai rencontré le jeune Léon en promenade sentimentale avec madame de Maurebois... Mais est-ce qu'on ne va pas dîner? J'ai faim, moi!

XXIV

La première des lettres de madame de Saffry était datée d'avril 1746 et écrite de Valnancé :

Oui, je vous aime, mon ami. Je le savais quand vous étiez encore là pour l'entendre ; pourquoi faut-il que vous l'appreniez quand vous n'y êtes plus pour que je vous en convainque ?... Ah ! mon ami, le cœur des femmes est étrange et leur tête est bizarre ! A présent que vous n'êtes plus ici, je me sens une hardiesse et une assurance incroyables à penser que je vous aime. J'aurais même de la facilité à le crier aux gens. N'est-il point naturel d'aimer quelqu'un de tel que vous ? Et pourtant ne vous ai-je pas laissé vous éloigner sans autre marque de mon amour que ma résistance au vôtre ? Et quels moments ai-je choisi pour ce beau courage ? les derniers que vous demeuriez auprès de moi... Ah ! mon ami ! J'entends encore le bruit des chevaux de votre chaise ! Comment a-t-on la triste force de résister à quelqu'un que l'on aime et qui s'en va ?... Mais c'est votre départ même qui me donnait celle de vous repousser. Quoi ! me séparer de vous après vous avoir tenu dans mes bras ! J'ai été anéantie à cette idée. Votre absence m'eût été trop affreuse. Ne croyez pas, mon ami, qu'elle me soit aisée. Je souffre. L'espoir de votre retour est le seul adoucissement de ma solitude. Ah ! mon ami, revenez : je suis à vous... Mais, d'ici là, que de regrets, que de transes, que d'alarmes ! Vous serez téméraire parce que vous êtes brave. Ah ! ménagez-vous. Ce n'est point un héros que je veux aimer, c'est un homme, le plus charmant, le plus tendre des hommes. Qu'avez-vous besoin de lauriers ? A quoi vous servirait une vaine gloire ? Ne me faites pas payer trop cher les hésitations de mon cœur ! Si je n'ai pas été à vous, songez que vous êtes à moi. Ah ! mon ami, c'est mon amant que j'implore et que je conjure ! Que la guerre est donc une terrible chose ! On dit ce M. de Maillebois bien entreprenant. Il y aura des siéges, des batailles. Tout cela n'aurait-il donc pu se passer sans vous, au lieu que j'aie à me passer de vous ? Vous direz que c'est ma faute. Hélas !... Et je vous aime.

Ce fut d'Italie — où il était allé rejoindre son régiment à l'armée commandée par le maréchal de Maillebois, qui, de concert avec les troupes d'Espagne, opérait en Lombardie contre les Impériaux — que M. de Franois écrivit la lettre

suivante avant d'avoir reçu le billet que madame de Saffry lui avait envoyé de Valnancé :

Je suis arrivé au camp hier, tout étonné de me trouver parmi le soldat et le canon, tant j'étais, par la pensée, auprès de vous... O cruelle et douce amie, oui, il me semblait que j'étais là et que vous étiez là! Nos lèvres étaient unies, mais vos bras me repoussaient... Pourquoi ai-je obéi à vos prières? Qu'avais-je à redouter? Ne voyais-je pas que vous m'aimiez? L'instant était propice. La disposition isolée de votre appartement nous mettait à l'abri des importuns. Et cependant la crainte de vous déplaire entièrement fut la plus forte et je n'en pus supporter la pensée. Ah! si je n'avais pas dû vous quitter, si j'avais pu effacer par les soins de ma tendresse l'offense de mon audace!... Mais je devais partir, et comment s'éloigner d'une amante irritée et qu'on adore?... L'absence est certes un mal extrême, mais le sentiment que vous me tenez compte de mon obéissance me la rend au moins un peu plus supportable. Peut-être ne songez-vous pas à moi sans quelque douceur et quelque regret. C'est la consolation et le soulagement de ma peine et le plus cher espoir de mon cœur. Il en forme un autre plus ardent. Dites-moi que j'ai raison d'espérer, ô mon amie!

Lorsque M. de Franois eut reçu de madame de Saffry l'assurance qu'il était aimé d'elle, il en éprouva un grand contentement. Il savait maintenant que son bonheur n'était que retardé, qu'il avait quitté une amie et qu'il retrouverait une amante... Ah! que n'était-il auprès de madame de Saffry! Hélas! il était loin d'elle; mais, si cette séparation lui était pénible, il était du moins certain qu'elle était le seul obstacle à sa félicité. Le chagrin qu'il éprouvait de n'avoir pas été heureux était tempéré par celui que madame de Saffry témoignait de n'avoir pas été plus faible et ils en vinrent assez vite à oublier, — lui, les reproches qu'il aurait pu faire à madame de Saffry, — elle, ceux qu'elle aurait pu s'adresser à elle-même. Aussi leur entretien épistolaire roulait-il plus souvent sur le plaisir qu'ils attendaient l'un de l'autre que sur le temps où ils devaient encore le différer. Pour mieux imaginer l'agrément qu'ils prendraient à être ensemble, ils se rappelaient les circonstances qui les avaient rapprochés.

M. de Franois écrivait :

Je me retrace souvent mon arrivée à Valnancé, où je venais prendre congé de mon père avant la campagne. J'avais laissé à Paris mon

épouse et mon fils, ne comptant faire au château que le séjour nécessaire et achever à la Cour le temps qui me restait avant de rejoindre mon régiment. Quelle ne fut pas ma surprise quand mon père m'annonça que j'aurais, outre sa compagnie, celle d'une jeune femme charmante! La saison n'était pas encore celle où l'on cherche aux champs ce bon air dont mon père est si persuadé qu'il sacrifie au bienfait de le respirer, tout le long de l'année, ses intérêts et ceux de sa maison, car on oublie vite, à la Cour, un vieillard rustique qui ne s'y montre point et se confine au chemin où les ornières ne sont pas creusées par la roue de la Fortune. Aussi, quand mon père m'avertit de votre présence à Valnancé, je m'en étonnai fort, mais il m'apprit vite que votre mari avait voulu surveiller de ses yeux les constructions dont il embellissait son château de Berlette; que ces travaux en rendaient la demeure inhabitable et que vous eussiez péri sous les plâtras si l'on ne vous eût conjurée de vous réfugier à Valnancé, jusqu'à ce que fût fini le plus gros d'un remue-ménage dont votre mari prétendait ne rien perdre. Mon père me contait tout ce détail en me conduisant au salon où vous étiez. Je vous vis, et jamais ce spectacle délicieux ne disparaîtra de mon souvenir. Vous étiez assise dans un fauteuil et vous portiez au corsage une échelle de rubans. Vos mains étaient croisées ensemble dans une attitude de paresse et de rêverie. Ah! le charmant tableau! Quel peintre eût pu fixer la grâce de votre pose, l'incarnat de votre teint, le sourire de votre bouche, le feu langoureux et distrait de votre regard? Je ne connais que M. La Tour de capable peut-être d'y parvenir, et encore ses crayons eussent-ils réussi à imiter ce que la nature a produit en vous, l'un de ses ouvrages les plus délicieux?

En marge de la lettre de M. de Franois, il y avait une petite note de l'écriture de madame de Saffry :

Mon mari ayant été rappelé à Paris au mois de septembre et m'y ayant ramenée avec lui, je demandai mon portrait à M. La Tour, le peintre. C'est un homme assez brutal, mais bon artiste. Il consentit et se montra fort poli. Il poussa même la complaisance — ce qui est assez peu ordinaire chez lui — jusqu'à me laisser choisir pour être peinte cette attitude même où m'avait vue M. de Franois et où j'avais les mains croisées l'une à l'autre.

Ce fut à son retour à Paris que madame de Saffry mandait à M. de Franois :

Mon ami, je n'aime point Paris. Comme je regrette Valnancé et ce petit appartement, au-dessus de la bibliothèque, où votre père m'avait logée. Que de longues heures j'y ai passées, à songer à vous! N'est-ce

point là que je vous vis la dernière fois? N'est-ce point là que vous m'avez serrée entre vos bras? Ah! combien il me serait plus cher encore s'il avait été le lieu de notre bonheur! Que la glace qui est sur la cheminée n'a-t-elle été témoin de nos étreintes! Mon ami, elle a reflété mon visage mouillé de larmes. J'étais debout devant elle, j'entendais le bruit des chevaux qui vous emportaient. Il se confondait comme avec une rumeur lointaine du canon... A ce propos, j'espère que M. de Maillebois vous continue son amitié. Vous en êtes digne, comme vous êtes digne de ma tendresse, ô vous que j'aime!

M. de Franois mêlait parfois à ses lettres quelque détail des opérations poursuivies par les « Gallispans » contre les Impériaux : — on nommait « Gallispans » les troupes alliées de France et d'Espagne.

Nous eûmes, l'autre jour, une affaire assez désagréable. Notre cavalerie cheminait à découvert et nous nous croyions en sûreté, le long d'un petit canal, quand nous fûmes salués d'un feu de mousqueterie fort vif. L'ennemi, abrité par un pli de terrain, était en mesure de nous incommoder extrêmement. Les premières décharges avaient mis un peu de désordre dans nos rangs et nous prîmes le plus court moyen de les faire cesser, ce qui n'arriva pas sans quelque difficulté, car, avant que nous fussions à portée de faire sentir à ces gens les inconvénients de leur embuscade, ils eurent le temps de nous causer quelques pertes, en nous tirant jusqu'à ce que nous fussions sur eux, de sorte que leur dernière poudre brûla le poil au poitrail de nos chevaux. Il y eut assez de monde tué et plusieurs bons officiers. M. de Maillebois en est furieux : aussi a-t-il prescrit un mouvement qui nous portera en avant. J'ai reçu l'ordre d'occuper Passignano, qui est une petite ville de ce pays. On ne pense pas qu'elle se défende. Je n'ai rien trouvé de vous dans le dernier courrier.

Madame de Saffry répondait :

Ah! mon ami, quelle horrible chose! Cette embuscade, cette mousqueterie, mes pauvres Gallispans! Et que veut-il donc faire de ce Passignano, ce M. de Maillebois?.. Je n'ai pas dormi de toute la nuit. Mon ami, je vous voyais. J'entendais le bruit des balles. Elles pleuvaient autour de vous. Ah! mon Dieu, si jamais!.. Mais je suis folle. Je vous aime!

M. de Franois la rassurait :

Nous sommes depuis plus de quinze jours à Passignano, et c'est de là que je réponds à votre billet. Ne craignez rien, ma tendre amie.

L'ennemi ne nous a pas disputé ce triste endroit. Il se contente de nous inquiéter, mais il est peu probable qu'il se risque à nous déloger d'ici, où je ne cours le danger que de périr d'ennui. Heureusement, je ne pense pas que la campagne dure encore beaucoup. Il se montre de la fatigue de part et d'autre, et M. de Maillebois ni M. de Gages ne semblent disposés à frapper le grand coup. Ah! mon amie, quel moment que celui qui nous réunira! Renoncez donc à vous tourmenter. Le destin qui nous a mis en présence et qui nous a séparés s'apprête à achever son œuvre et à réparer ses torts. La force de notre amour nous donne l'un à l'autre. Rien ne pourrait rompre ce lien. La mort même n'y suffirait pas et nos âmes dégagées de nos corps ne cesseraient de se chercher. Elles n'auront pas cette peine, car bientôt elles ne feront qu'une, et nos sens contribueront à la félicité de notre être tout entier.

Aux lettres de madame de Saffry et de M. de Franois en était jointe une autre, celle-là d'une grosse écriture lâche et cursive et dont le papier dépassait le bord du portefeuille froissé :

Lyon, le 8 novembre 1746.

Madame,

M, le comte de Franois ayant été tué dans l'affaire de Passignano, j'ai trouvé dans ses habits quelques papiers qui vous appartiennent. Ils sont contenus dans un portefeuille de soie que j'expédie en lieu sûr et qui sera déposé en un paquet cacheté, chez Me Bardeau, notaire, rue des Petits-Augustins, à Paris. Etant aux côtés de M. de Franois, quand il tomba frappé d'une balle dans la poitrine, j'ai aidé à le transporter à Passignano où il ne tarda pas à expirer. Durant le pansement qu'on appliqua à sa blessure, le portefeuille glissa à terre et s'ouvrit. La mort de M. de Franois est d'autant plus regrettable qu'il fut le seul officier dont on eut à déplorer la perte. Elle est considérable pour tous ceux qui l'ont connu.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE REMONIN

Capitaine en second au régiment de Dreux-Dragons.

XXV

Il faisait, cet après-midi-là, une chaleur accablante. Jean de Franois, en arrivant chez les Jonceuse, trouva Maurice qui sommeillait dans un des grands fauteuils d'osier : levé à l'aube,

il avait fait avant le déjeuner une longue promenade et il était déjà trois heures qu'il n'avait pas encore songé à repartir pour une de ces courses d'où il ne rentrait d'ordinaire qu'à l'heure du dîner, et dont la saine fatigue l'endormait, chaque soir, presque au sortir de table. Antoinette, le col nu, s'éventait silencieusement. M. et madame de Saffry se taisaient. Jean de Franois prit part au silence général. Seul M. de Saffry semblait inquiet.

L'oisiveté de la campagne qui lui avait paru d'abord délicieuse, lui semblait maintenant moins agréable. Il éprouvait le besoin de s'y créer des occupations. S'il n'avait pas craint de déplaire à son gendre et à sa fille, il aurait certainement fait des assurances dans le pays. Dans les rues de Nancé, il examinait au-dessus des portes les petites plaques de zinc qui montrent l'image indicatrice d'un aigle, d'une abeille ou d'un phénix, et regrettait de n'y pas voir les insignes de sa compagnie, les deux mains enlacées qui symbolisaient son nom de « Mutuelle ». Il y aurait eu beaucoup à faire aux environs de Nancé! Mais M. de Saffry se contentait d'accompagner madame de Saffry en portant son pliant : à quoi Maurice de Jonceuse haussait un peu les épaules, quand il rencontrait son beau-père et sa belle-mère marchant sur la route, à petits pas de vieux ménage, en quête d'un endroit pour s'asseoir, lui sur l'herbe d'un talus, elle sur le coutil tendu. dont les jambages de bois craquaient sous son poids de grosse dame.

— Dites donc, mon cher Franois, est-ce que M. Lauvereau est chez lui?... Nous pourrions aller voir ce bureau ancien qui provient du château de Berlette... Qu'en dites-vous, madame ma femme?

Madame de Saffry fit un geste vague.

Lauvereau ne devait pas s'absenter de la journée.

Jean de Franois s'était approché d'Antoinette de Jonceuse :

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas ce qui reste de Berlette... Moi non plus, d'ailleurs!... Lauvereau m'a dit qu'il en subsistait encore un charmant pavillon et une pièce d'eau...

— A votre place, j'irais faire un tour de ce côté. C'est stupide de passer sa journée dans ce salon, par un temps pareil! On étouffe ici et vous serez mieux dehors, Antoinette. Avec

l'automobile, vous aurez plus d'air qu'avec votre éventail, et vous me déposerez chez Corambert : j'ai un mot à lui dire.

Maurice de Jonceuse, en parlant, regardait sa montre. Il ajouta :

— On pourrait partir vers quatre heures. Cela vous convient-il, Antoinette? Vous n'aurez pas besoin de me reprendre avec l'auto : je rentrerai à pied.

Maurice de Jonceuse s'étira. Il engraissait. Son teint avait bruni. M. de Saffry s'agita discrètement.

— Eh bien, ma bonne, et nous?

— Non... Il faut être enragé pour sortir par ce soleil!

— Viens avec nous à Berlette, maman, — offrit madame de Jonceuse à sa mère; — cela ne te fatiguera pas.

— Ah! ma fille, moi, dans cette machine!... Non, je reste ici. Que ton père aille déranger tout seul ce pauvre monsieur Lauvereau.

M. de Saffry hésitait entre le devoir de tenir compagnie à sa femme et le plaisir d'avoir trouvé quelque chose à faire, un but à sa journée. Il avait remarqué que la maison de Lauvereau ne portait l'image rassurante ni de l'aigle, ni de l'abeille, ni du phénix... Certes, il ne lui proposerait rien, mais si ce sujet se présentait dans la conversation... Il s'esquivait. Sur le seuil, il se retourna :

— Alors, je vais dire à Monnerod qu'il prépare la voiture.

M. de Saffry aimait à se rendre utile.

— Ton pauvre père est bien agité! — soupira la bonne madame de Saffry en s'épongeant le front.

Maurice riait. En descendant à la salle à manger, il avait surpris le père Saffry pinçant galamment la forte taille de sa femme : l'effet de la campagne, sans doute! Lui, au contraire, la campagne le calmait... Cependant, Antoinette était bien jolie. Il la regarda. Dans quelques mois, il serait complètement guéri.

Antoinette de Jonceuse et Jean de Franois se mirent au fond. Maurice se plaça près du chauffeur. L'auto gronda. Le bourdonnement du moteur s'aiguisa. La voiture coupait le paysage qui semblait se disperser devant la vitesse. Bientôt le château de M. Corambert apparut.

Sa laideur brutale et composite se montrait de loin.

« Vraiment, — pensait Maurice de Jonceuse, — l'oncle Franois avait raison. Cette bâtisse est ignoble. Valnancé vaut mieux. Une fois rendu confortable et pratique, ce serait une belle demeure. »

Il caressa longuement sa barbe et réfléchit. Jean de Franois ne pouvait pas garder Valnancé. Il lui croulerait sur les épaules. Évidemment, le temps des Franois était fini, celui des Jonceuse commençait. Ces Franois étaient des gens d'un autre âge. L'avenir appartenait aux Jonceuse. Sans être tout à fait des nouveaux venus comme les Corambert, ils étaient de pousse plus récente et encore vigoureuse. Ils conservaient leurs racines dans le passé, mais leur fruit mûrissait à l'air de l'époque. Ils avaient la force, l'activité. Ils étaient prêts au présent. Il se sentait, lui, le véritable fondateur de sa famille. Elle lui devrait l'outil nécessaire : l'argent... Il songea à ses affaires momentanément abandonnées. Bientôt, il les reprendrait, d'une main plus ferme, d'une tête plus hardie, plus sûre, plus inventive. Rien ne l'en distrairait. Combien de temps lui serait nécessaire pour édifier cette fortune aux bases déjà solides?... A cette époque, il aurait des enfants. Antoinette lui en donnerait... Il vit en elle la future mère. Jusqu'alors elle n'avait été pour lui qu'une sorte de maîtresse légale. Elle avait satisfait son désir, violent, brusque; maintenant il faudrait que des fils naquissent d'elle et de lui. C'est pour eux qu'il travaillerait... Plus tard, il se reposerait... Pourquoi ne pas s'assurer de Valnancé? Il aimait ce pays auquel il devait sa santé renaissante. Largement, il respira. La façade éclatante et baroque du château de M. Corambert se détachait sur le ciel bleu. Une poterne à barbacane et à pont-levis contrastait avec le jardin à la française orné de vases et de statues modernes. De loin, Jean de Franois aperçut le jeune Léon Corambert et madame de Maurebois qui se promenaient dans les allées.

— A ce soir! — cria Maurice à sa femme, en sautant à terre.

Jean disait au chauffeur :

— Monnerod, vous connaissez la route de Berlette?... Pas trop vite, n'est-ce pas?

La partie de la forêt que l'on traversait pour aller à Ber-

lette était fort belle. La chaleur avait diminué, quand ils arrivèrent au village. C'était un hameau forestier, aux volets verts, aux rues animées de volailles. Un gamin qui tirait la queue d'un chien se gara lentement.

— Petit, par où va-t-on au Vieux-Pavillon?

— Par là, monsieur.

L'enfant lâcha la queue du chien et désigna un petit chemin entre deux haies rapprochées.

Ils descendirent de l'automobile. Antoinette de Jonceuse ouvrit son ombrelle. Les branches de la haie haute et touffue égratignaient parfois la soie tendue. Ils allèrent ainsi jusqu'à une barrière de bois au delà de laquelle s'étendait une prairie où un étang miroitait dans l'herbe rase. Çà et là, on distinguait, le long de la berge, les restes d'une bordure de pierre. Elle s'interrompait, puis recommençait et finissait à une sorte de socle ébréché.

— C'est l'ancien bassin du château, — dit Jean.

Antoinette de Jonceuse se pencha. Dans l'eau peu profonde et transparente gisait une forme verdie.

— Pauvre statue! — dit-elle.

Et elle ajouta en souriant :

— Elle est plus belle, toute mutilée qu'elle soit, que celles des jardins de M. Corambert.

Ils s'avancèrent, côte à côte, marchant dans l'herbe douce. Des sauterelles allongeaient devant eux leur bond articulé. Derrière un massif de grands hêtres, le Pavillon montrait l'angle de son toit. C'était une petite construction du milieu du XVIIIe siècle, à un seul étage et carrée, avec des fenêtres délicatement sculptées de masques et d'attributs. Les volets étaient fermés. Une treille et un rosier enguirlandaient la porte close. De l'ancien château, c'était tout ce qui subsistait avec ce bassin aux bordures rompues qui s'étalait parmi l'herbe verte. Le ciel était pur. L'ombre des arbres était longue. Antoinette et Jean regardaient en silence. Une vieille femme les abordait : elle s'était approchée d'eux sans qu'ils la vissent.

— Vous venez peut-être bien chez M. Genvron, le peintre? Il était ici ces jours-ci, mais il est parti hier. On l'attend pour la semaine prochaine... Ah! il avait avec lui une bien jolie

dame de Paris : madame Janine, qu'on l'appelle... Elle est dans les théâtres... Vous la connaissez peut-être, si vous êtes des Parisiens?...

Antoinette de Jonceuse sourit. Jean songeait au peintre. Il se souvenait de lui au bal du comte Ceschini, la collerette au cou, la toque au front, la cape rayée aux épaules, en costume de Scapin. Il savait par Lauvereau que Janine était la maîtresse de Genvron. Lauvereau se doutait-il de leur présence dans le voisinage de Valnancé?

La bonne femme continuait, goguenarde et sournoise :

— Si monsieur et madame veulent se promener partout par là, ils peuvent bien, pour sûr!... L'autre jour, le fils à M. Corambert est venu ici en compagnie... On est jeune, n'est-ce pas?... Allons, bien le bonsoir, monsieur et dame!

Elle s'en allait. Antoinette de Jonceuse ferma son ombrelle : le soleil avait disparu derrière la crête des collines boisées. Ils revinrent vers l'étang. Des libellules diaphanes s'y poursuivaient. On entendait dans le silence le frémissement sec de leurs ailes. Antoinette de Jonceuse s'était assise sur le piédestal de la statue tombée. Jean resta debout devant elle. Ils demeurèrent assez longtemps sans rien dire.

— A quoi pensez-vous, Jean?

Elle lui adressait souvent cette question, et, chaque fois, elle se promettait de ne plus recommencer. De quel droit l'interrogeait-elle? pourquoi cette curiosité presque involontaire et qu'elle regrettait ensuite?

Il avait tressailli aux paroles de madame de Jonceuse.

— Je pense à cette belle Antoinette de Saffry dont nous avons lu les lettres... Je pense que c'est là qu'elle vivait...

Sa voix tremblait légèrement. C'était la première fois qu'il reparlait à Antoinette de Jonceuse de ces lettres. Malgré ce qu'elle avait dit à Lauvereau, le jour où il avait apporté au Bas-Nancé le petit portefeuille de soie, elle lui avait demandé de lui prêter cette correspondance si singulièrement retrouvée. Lauvereau la lui avait envoyée par Jean de Franois. Elle avait déchiffré, durant tout un après-midi, ces feuillets jaunis. Parfois, Jean l'aidait à lire un passage difficile. Il se penchait alors sur son épaule. Elle lui indiquait du doigt le mot douteux... Sa lecture achevée, elle lui avait rendu silen-

cieusement le petit portefeuille, puis elle avait murmuré tout bas :

— Pauvres gens !

Et ils étaient demeurés dans le salon assombri de crépuscule où pénétrait par la baie ouverte sur le jardin l'odeur vanillée des héliotropes, jusqu'à ce que retentît sur le gravier de l'allée le pas lourd de Maurice de Jonceuse, qui rentrait pour l'heure du dîner...

Jean de Franois reprit :

— Je pensais à elle... Croyez-vous qu'elle nous en veuille de notre indiscrétion ?...

Antoinette de Jonceuse ne répondait pas. Elle fit un vif mouvement de tête pour épargner à sa joue le frôlement ailé d'une libellule.

Il continua :

— Les vivants s'attribuent tous les droits sur les morts, mais qui sait si les morts, en retour, n'ont pas des droits sur les vivants ?

Quelques parcelles du socle de pierre sur lequel était assise Antoinette de Jonceuse se détachèrent et tombèrent dans l'eau. La jeune femme se mit à rire.

— Mais, après tout, mon cher Jean, je suis sa petite-fille, et son secret ne sortira pas de la famille !

Elle était redevenue sérieuse et elle ajouta gravement :

— Ces lettres, elles sont touchantes et mélancoliques !... La mort s'est chargée de rendre innocent cet amour qu'elle a si cruellement interrompu... Et puis, si M. de Franois était revenu de la guerre, madame de Saffry eût-elle tenu sa promesse ? Elle avait su résister déjà une fois. Elle aurait peut-être persuadé à son ami que l'amour a d'autres preuves que celles qu'ils ne s'étaient pas données l'un à l'autre... Enfin, Jean, laissez-moi supposer que mon aïeule, sans cesser d'aimer, n'eût pas cessé d'être vertueuse.

Elle considérait Jean de ses beaux yeux tendres et sombres.

— Et puis, voyez-vous, tout cela doit leur être bien indifférent...

Il baissa la tête. Il la releva et leurs regards se rencontrèrent.

— Est-il sûr qu'une fois morts nous ne soyons plus rien,

que nous oubliions ce que nous avons été?... Et si ce que nous avons voulu, et si ce que nous avons désiré, nous le voulions et le désirions encore de l'autre côté de la vie?... Si nous trouvions le moyen de manifester nos volontés et nos désirs, d'en transmettre après nous l'instinct mystérieux?...

Il s'exprimait avec force et animation. Antoinette de Jonceuse remarqua sa pâleur. Elle se sentait elle-même inquiète et nerveuse.

— Jean, taisez-vous : vous me faites peur. Brrr!... Je déteste les revenants et les fantômes. Et, si ma belle aïeule sortait de ce vieux pavillon pour me réclamer ses lettres, je crois que je m'enfuirais à toutes jambes et sans lui faire ma révérence...

Elle essayait de plaisanter pour dissiper le malaise qu'elle ressentait. Lestement elle se laissa glisser en bas du piédestal de pierre. Ils étaient debout en face l'un de l'autre. L'air était plus frais. Une odeur d'herbe et d'eau y montait et s'y mêlait à un parfum de forêt. Le soir venait, lent et doux. Une bande de pigeons traversa le ciel encore clair. L'étang refléta leurs ombres ailées et fugitives. Ils ne s'étaient jamais trouvés seuls ensemble, hors de la maison, dans un endroit solitaire, parmi le silence des choses.

Elle savait que Jean l'aimait. L'aimait-elle aussi?

Il était humble, tendre, discret. Sa tristesse, son silence, le lui avaient rendu cher. Ne pouvait-elle pas consentir à ce sentiment sans s'éloigner de son devoir? Elle goûtait auprès de Jean une sorte de sécurité heureuse. Pourquoi donc aujourd'hui ce trouble qu'elle ne s'expliquait pas, mais que lui causaient, sans doute, l'étrangeté des paroles, l'émotion de l'heure et la solitude du lieu?...

Maintenant ils marchaient côte à côte, dans l'herbe humide de rosée, molle, sombre. Ils retrouvèrent la barrière et le chemin entre ses haies. Aux maisons du village, l'automobile les attendait. Ils y montèrent. La forêt les enveloppa de sa fraicheur subite. Ils ne disaient rien. Elle se sentait tranquille et rassurée. A quoi avait-elle donc pensé? Et, comme pour se prouver à elle-même qu'il n'y avait et qu'il n'y aurait jamais entre eux que de l'affection et de la tendresse, familièrement et doucement, elle posa sa

main gantée sur la main de Jean de Franois, en un geste d'abandon, d'amitié et de cousinage.

XXVI

Le mois de juillet s'écoula dans la même intimité quotidienne. Jean de Franois s'absorbait en ses rêveries habituelles. A ces moments, sa figure, semblait changer : son visage devenait, aux yeux d'Antoinette de Jonceuse, vague et indécis, comme un visage dont on se souvient. Puis un mot, un mouvement de la jeune femme interrompaient ses distractions, et il la regardait longuement tirer l'aiguille de sa broderie. Ils n'avaient plus renouvelé leur promenade du Vieux-Pavillon, quoique Maurice de Jonceuse engageât sa femme à se servir de l'automobile. Lui, il préférait la marche. Il s'en trouvait bien et montrait avec orgueil son teint brûlé et ses mains cuites par le soleil. Quelquefois Antoinette et Jean accompagnaient monsieur et madame de Saffry ; mais, le plus souvent, ils allaient s'asseoir, au soleil couchant, dans le jardin de Valnancé.

Jean de Franois avait gardé la clé d'une porte qui s'ouvrait sur un petit chemin par lequel on pouvait, du *cottage*, gagner le château, sans traverser Nancé. Cette porte donnait au bout de la charmille. Sous l'abri des branches taillées, il faisait sombre et le sol était jonché de brindilles sèches qui craquaient sous les pas. Par les arcades du feuillage, on apercevait le château, en la mélancolie de ses volets fermés. Au loin, on entendait parfois un bruit de brouette ou de râteau.

Le vieux François faisait de son mieux, mais le jardin était vaste, et il demeurait seul des quatre jardiniers qui l'entretenaient du temps de M. de Franois. Il fallait, de plus, que le bonhomme soignât sa femme malade. En vain, il se levait à quatre heures du matin : les mauvaises herbes, comme il disait, étaient plus promptes que lui. Elles envahissaient le sable des allées. Ah ! les beaux temps de Valnancé n'étaient plus !... Et le père François reprenait son sarcloir et faisait

claquer son sécateur, en se lamentant du triste sort de ses plates-bandes et de la perte de ses gazons.

Un jour qu'Antoinette de Jonceuse et Jean de Franois écoutaient ses doléances, Jean lui recommanda, comme il s'éloignait d'eux, en menant devant lui sa brouette, d'aérer pour le surlendemain le grand salon et de balayer le parquet. Antoinette de Jonceuse parut étonnée de cet ordre et interrogea Jean du regard.

— Lauvereau a reçu une lettre de M. Braux qui doit venir voir les tapisseries que je voudrais vendre... Alors, père François, c'est convenu. N'oubliez pas!

— Oui, monsieur Jean... Ah! ces sacrés pissenlits!

Et le bonhomme en déracina un qui étalait au milieu de l'allée son étoile verte...

Le surlendemain matin, Lauvereau communiqua, en riant, à Jean de Franois un télégramme de M. Braux :

« 12 août, huit heures du matin. — Arriverai deux heures. Prends liberté amener amis Ceschini et Unterwald. Amitiés. — Braux. »

Jean de Franois se récria :

— Mais c'est indiscret!... Valnancé n'est pas une salle des Ventes... Tu vas leur répondre de rester chez eux.

Il froissait nerveusement le papier bleu de la dépêche.

— Voyons, mon cher, pas de bêtises! Unterwald est un brave garçon... Et puis, il a été amoureux d'Antoinette de Jonceuse, le pauvre diable! Il espère la revoir, c'est touchant.

Jean rougit sous le regard de Lauvereau qui, sans s'apercevoir de la mauvaise humeur de Jean, continua :

— Quant à Ceschini, sa présence ici est un événement inouï. Il y a vingt-cinq ans qu'il n'a pas quitté une journée Paris et madame de Raumont. Il doit se passer quelque chose d'extraordinaire... Enfin, nous verrons... Pour les tapisseries, c'est bien convenu, nous demandons cent mille francs.

A deux heures, la sonnette retentit. Jean de Franois, qui fumait sa cigarette, la jeta d'un geste impatient.

— Allons, fais-leur bon visage. Je me charge de Braux.

La vieille bonne de Lauvereau ouvrait la porte du salon. M. Braux parut sur le seuil.

— Mon cher Lauvereau, monsieur de Franois, je vous annonce une surprise. C'est une belle dame, qui vous connaît, monsieur de Franois... Quand elle a su que Ceschini et Unterwald venaient avec moi, elle a voulu être de la partie...

M. Braux barrait la porte, de sa corpulence. Il avait fait toilette : redingote claire, guêtres blanches, chapeau gris. Soudain, M. Braux s'effaça... Miss Watson s'avançait, la main tendue ;

— Bonjour, cher monsieur de Franois; je suis très contente d'être ici... Présentez-moi votre ami Lauvereau. J'ai lu ses articles.

Elle souriait, svelte et élégante en sa robe blanche, sous un chapeau couvert de roses. Elle avait l'air sain et heureux. Derrière elle, Ceschini montrait sa face romaine. Unterwald saluait en regardant autour de lui : hélas ! madame de Jonceuse n'était pas là...

Jean de Franois marchait à côté de miss Watson, un peu à l'écart du groupe formé par le comte Ceschini, Unterwald et Lauvereau, et où M. Braux gesticulait. L'important personnage avait saisi Lauvereau par le bras et lui parlait de M. de Gercy, son rival exécré. M. de Gercy commençait à lâcher les petits cadres et les petites pièces. Depuis qu'il lui avait disputé en vente publique un gros morceau, il avait pris goût à cette taquinerie. Il reniait son passé. Il trahissait l'étui, la tabatière, la miniature. M. de Gercy était un apostat.

— C'est gentil, Lauvereau, de m'avoir prévenu pour les tapisseries. Gercy fera un nez... et vous aurez là un ennemi... mortel... heureusement!

Il rit, et Unterwald l'imita, comme il eût imité M. de Gercy. Il admirait également ces deux maîtres. Ah! ils ne se laissaient pas mettre dedans, eux!... Il en aurait voulu à Lauvereau de ne pas lui avoir donné la préférence pour les tapisseries de Valnancé dont il lui avait parlé une fois, s'il eût pensé les avoir à bon compte ; mais, avec Lauvereau, il n'y avait aucune chance de profiter de l'ignorance de M. de Franois. M. Braux paierait cher, et cela consolait Unterwald.

Cependant miss Watson, tout en marchant auprès de Jean de Franois, le regardait d'un air malicieux. Comme il demeurait silencieux, elle lui toucha légèrement la manche.

— Vous n'êtes pas fâché, cher monsieur de Franois? Dites que non... Et puis j'avais envie de vous revoir, vraiment, et aussi un peu de voir votre château, le château qui n'était pas à marier... Vous vous souvenez, le soir du bal?... Ce vieux fou de Ceschini a des idées!... Une entrevue costumée... C'est la plus belle de celles que j'ai eues. Je raconterai cela à John Harper. Car, vous ne savez pas, je vais l'épouser, John : c'est aussi pour vous apprendre cela que je voulais venir... Je pars dans une semaine, dès que *aunt* Mary ne sera plus enrhumée... Et je suis heureuse, cher monsieur de Franois.

Une expression de joie naïve et forte colora son beau visage. Elle agita les roses de son chapeau et reprit :

— Il faut que je vous dise que John Harper a tout à fait trouvé ce qu'il cherchait, cette petite chose très difficile, qui fait qu'il sera riche... Oui, un dimanche, en fumant son cigare et en lisant son Shakespeare... Je suis sûr qu'il tournait les pages avec son pauvre doigt où il a eu un ongle écrasé... Alors il est allé, comme toujours, prendre le thé chez mon père : je n'étais pas là, mais il rencontrait ma sœur que j'aime beaucoup et qui me ressemble un peu. Elle a deviné, à l'air de John, qu'il y avait du nouveau. Il n'osait pas dire, il craignait de s'être trompé... Cependant il a parlé à ma sœur. Alors elle a averti papa. Il est devenu très rouge. Si John Harper s'avisait de porter cela à quelqu'un d'autre?... Papa s'est frappé le front. Le seul moyen était que John Harper devienne son gendre. Je devais l'épouser... Et ma sœur riait et elle disait à papa : « Mais si elle s'est fiancée là-bas, aujourd'hui, par hasard?... Et puis, est-ce qu'elle consentira à épouser John Harper? » Alors papa, très en colère, a déclaré qu'il saurait bien me faire obéir, que je serais la femme de John Harper et qu'il allait me câbler de revenir... Elle aussi, ma sœur, m'a câblé toute la scène. Cela a coûté très cher, parce qu'il y avait beaucoup de mots...

Elle se mit à rire, belle de jeunesse, d'entrain et d'amour,

toute blonde sous les roses épanouies de son chapeau. Elle continua :

— Alors, j'attends la fin du rhume de la pauvre *aunt* Mary... Ah! je voudrais être déjà sur la mer. Alors, pour me distraire, j'ai accompagné ici ces messieurs. Est-ce que j'ai très mal fait?... Et puis, il faut que je vous avoue encore quelque chose. Je veux rapporter à ma sœur un souvenir de France, qu'elle aime beaucoup. Elle a de très beaux vieux objets. Et je voudrais acheter pour elle ces tapisseries, puisque vous les vendez.

Le visage de Jean de Franois se rembrunit. Pourquoi ce gros homme bavard racontait-il une vente qui n'était pas encore faite?

— C'est M. Braux qui me l'a dit, cher monsieur de Franois. Et puis, il est bien naturel de vendre. Tout le monde vend chez nous : son temps, sa force, son intelligence, sa capacité, ce qu'on a découvert, ce qu'on a inventé, ce qu'on a produit. Vous, vous vendez ce que vous ont laissé vos pères. Allez, cher monsieur de Franois, ne regrettez pas ces tentures. Vous les avez toujours vues et je suis sûre que vous ne vous apercevez même plus qu'elles sont là... Tandis que tout cela est nouveau pour nous, très précieux, très utile, cher monsieur de Franois : cela nous aide à nous raffiner. Ici, vous n'avez plus besoin de cela... Et puis, si vous voulez les revoir, vous prendrez le paquebot et vous viendrez chez nous. Vous serez très bien accueilli. Vous connaîtrez John Harper. Il vous fera fumer de très bons cigares. Il vous lira Shakespeare : il lit très bien *Hamlet*.

— Mais, mademoiselle, M. Braux... J'ai promis...

Jean de Franois embarrassé, s'agitait. Miss Watson lui posa familièrement la main sur l'épaule :

— Monsieur Braux? Ne vous inquiétez pas. Je m'arrangerai avec lui, si cela ne vous déplait pas que j'aie les arras... *Master* Braux, j'ai avec lui une « distinction »... non! une « discrétion », vous dites, n'est-ce pas?... Et, s'il ne veut pas tenir sa parole, je raconterai à tout le monde....

Miss Watson prit un air de gaieté et de malice et ajouta :

— Oui, je raconterai qu'il m'a fait des propositions déshonnêtes et que je lui ai donné un bon soufflet sur la figure... Oh! c'est très bien, monsieur de Franois, votre Valnancé!

Derrière la grille ouverte, le château apparaissait en toute sa beauté simple et noble de vieille demeure française.

Unterwald s'exclama. Le comte Ceschini approuvait de la tête, en connaisseur d'architecture. C'était donc là ce Valnancé où avait vécu son vieil ami le comte de Franois! M. de Franois avait souvent invité le comte Ceschini à le venir voir, mais le comte s'était toujours excusé. Il n'avait pas assisté aux obsèques de M. de Franois et avait écrit à Jean une longue lettre cicéronienne sur la perte qu'ils faisaient, l'un en la personne d'un père. l'autre en celle d'un ami... Le comte, tout en examinant la façade rose et jaune, lorgnait à la dérobée la taille souple de miss Watson. Elle avait fait quelques pas en avant. Sa silhouette se détachait sur la masse élégante du château. Lauvereau, qui avait suivi le regard de Ceschini, pensa que sous sa robe l'Américaine devait avoir la peau rose et colorée des nymphes des tapisseries. Le comte, de nouveau, leva les yeux sur Valnancé.

— Nous autres Italiens, mon cher Franois, nous sommes tous un peu architectes. Vous avez là une fort belle chose,

Jean de Franois s'inclina :

— Je suis d'autant plus sensible à votre compliment, monsieur, qu'il me vient de quelqu'un qui aurait le droit d'être difficile :

Le visage de l'Italien s'éclaira d'une courte flamme de plaisir.

— Ah ! c'est vrai, vous connaissez ma villa de Viterbe, mon cher Franois. Vous étiez en Italie avec M. Lauvereau.

Il se tut. Il revoyait, sans doute, les terrasses étagées, le double palais, le jardin plat, aux bordures de buis, les citrons jaunes au-dessus des vases de terre cuite, les bassins, l'Hercule de bronze soutenant de l'épaule la boule dorée.

Comme on entrait dans le vestibule, le comte Ceschini dit à Lauvereau, mystérieusement :

— Mon cher Lauvereau, je vais peut-être aller, en septembre, à Viterbe, en revenant de Rome où j'ai à faire... Ah! j'ai perdu l'habitude des voyages... Alors, aujourd'hui, j'ai voulu essayer un peu... pour une journée!

Il parlait, à la fois heureux et embarrassé du regard étonné de Lauvereau. Il reprit :

— Cela vous surprend, n'est-ce pas ?... quelqu'un aussi casanier que moi !... Ma foi, je n'y pensais guère, le jour de votre visite, avant votre départ pour l'Italie.

Lauvereau songeait à sa conversation avec le comte Ceschini, sur le grand canapé rouge aux armes cardinalices, devant les grandes fenêtres par où l'on apercevait, à travers les arbres du parc Monceau, la ruine italienne, mirant dans le petit lac artificiel ses colonnes inégales... Est-ce que le brave Ceschini se dérangerait et secouerait le joug ?... Mais le comte, comme s'il devinait la pensée de Lauvereau, ajoutait négligemment :

— D'ailleurs, c'est madame de Raumont elle-même qui m'envoie là-bas. Vous devriez y venir avec moi : nous « casanoverions... » Hé! qu'en dites-vous ?

Lauvereau fit un geste évasif et rejoignit Jean de Franois au salon.

Indifférentes et joyeuses, les nymphes de laine s'ébattaient galamment parmi les roseaux verts. Dans le silence de la vaste pièce aux meubles empaquetés, elles se baignaient, rieuses et nues. M. Braux, en connaisseur, s'approchait et se reculait tour à tour. C'étaient vraiment de fort beaux panneaux et dans un excellent état. Il était surpris agréablement : il en avait si souvent été pour sa peine, en des cas pareils ! Ces nobles ruinés attribuent d'ordinaire au moindre objet ancien qu'ils possèdent un mérite imaginaire. Cette fois, il n'en était pas ainsi. D'ailleurs, Lauvereau était un garçon sérieux.

— Mon cher Lauvereau, c'est un marché conclu. Je ne marchande pas... Vous pourrez le dire à Gercy !...

Il se redressa fièrement. Du regard, il prenait possession des nymphes nues. Il savourait leurs formes grasses et voluptueuses. Le chapeau en arrière, les mains dans ses poches, il les considérait tendrement. Miss Watson lui toucha l'épaule :

— Monsieur Braux, cher monsieur Braux !.. »

L'amateur se retourna :

— Cher monsieur Braux, ne me devez-vous pas une « discrétion » ?... oui, je dis bien, n'est-ce pas, « discrétion ? »...

Elle mit le doigt sur ses lèvres.

— Mais, mademoiselle, il me semble...

— Oui. Eh bien, je prends ces dames pour moi.

M. Braux ne comprenait pas.

— Quelles dames?

— Mais celles-ci !

Et miss Watson désignait les nymphes tissées.

— Vous en feriez mauvais usage, et, quoi qu'elles n'aient pas l'air sévère, cela pourrait leur être désagréable... Oui, c'est moi qui les achète... C'est convenu avec M. de Franois.

La mine de M. Braux était si déconfite que Lauvereau eut envie de rire. Cette petite Américaine était une personne pratique. Unterwald, stupéfait, écarquillait les yeux.

— Mais, mademoiselle, mademoiselle, — balbutiait le gros homme, décontenancé.

— Ah! monsieur Braux, et ma « discrétion »?...

M. Braux s'inclina et fit un geste de désespoir comique. Cela lui apprendrait, à son âge!

Les nymphes nues continuaient à s'ébattre dans l'eau laineuse. Elles ne semblaient pas se douter qu'elles allaient passer la mer.

XXVII

Un après-midi, comme il partait pour faire sa visite quotidienne à Antoinette de Jonceuse, Jean de Franois entra dans le cabinet de Lauvereau. Depuis quelques jours, Lauvereau était encore plus triste que de coutume. Il ne mangeait pas : les morceaux restaient sur son assiette. Les lettres de Voltaire, qu'il relisait, en demeuraient toujours à la même page. Il avait les paupières rouges et gonflées comme quelqu'un qui ne dort pas... Jean le trouva occupé à ranger des papiers. Il les ficelait soigneusement.

— Je te dérange, Charles?... tu travailles?

Lauvereau secoua la tête.

— Je ne travaille pas, mon cher.

Il coupa avec ses dents la ficelle d'un des paquets, le jeta sur la table et dit :

— Non, je ne travaille pas, et je ne travaillerai plus. C'est fini. Tu vois, je mets de l'ordre ici. Il y a de bonnes choses là dedans..., mais tout cela ne m'intéresse plus.

Il repoussa de la main des cahiers de notes qui s'ouvrirent en laissant voir sa forte et solide écriture. Il reprit :

— Je l'ai pourtant aimé, ce vieux siècle, « mon dix-huitième », comme je disais! Ah! j'y ai bien vécu... Maintenant, c'est mort pour moi. J'y suis un étranger...

Il avait saisi un peloton de ficelle et rageusement y faisait des nœuds, avec ses gros doigts qui tremblaient.

— C'est dommage! J'aurais voulu écrire ce livre sur Casanova. Mais je ne peux pas... A ses cent maîtresses, je ne leur vois qu'un seul visage, toujours le même... et tu sais lequel!

Lourdement, il fit quelques tours dans la pièce. Le vieux parquet vermoulu gémissait sous son pas. Il s'arrêta.

— Janine, toujours Janine! Elle me tient... Ah! cela a fait encore des progrès depuis le soir où je t'ai promené, deux heures de nuit, sur le boulevard, à te raconter ma folie. A présent, elle a tout détruit autour de moi. Elle a tout remplacé... Elle m'attend, elle me guette... Elle est là, près d'ici... Elle s'est installée au Vieux-Pavillon, avec Genvron, pour redoubler mon tourment, pour aiguiser ma jalousie... Ah! elle me juge mûr. Maintenant elle m'écrit. Elle me répète qu'elle sera à moi quand je voudrai, que je n'ai qu'un signe à lui faire, qu'elle accourra.

Il ricana.

— Elle en ferait là, une bonne gaffe! Admets même que je l'épouse : qu'est-ce qu'elle y gagnera? Genvron est riche, tandis que moi!...

Il éclata d'un mauvais rire de jaloux.

— Je ne pourrai pas faire moins pour elle que Genvron. Il brosse des ordures, ce garçon : eh bien, moi, j'en écrirai. Je me ferai journaliste! Ah! tu verras un beau Lauvereau! et gentil avec les confrères!... Un Lauvereau dramaturge... Je deviendrai haineux, vindicatif, rosse. Dame, je voudrai réussir : le théâtre, c'est l'argent... Regarde Talgrain, l'auteur de la *Pompadour*, cette figure sournoise, morne, engourdie, avec sa mèche de cheveux... Il gagne cent mille francs par an. Il écorcherait une ouvreuse pour être joué une fois de plus... Le théâtre, pouah!

Il ramassa la pelote qui avait roulé à terre.

— Tiens, voilà déjà les ficelles. Ah! je devrais bien m'en passer une autour du cou et m'étrangler avec!... Mais l'idée de mourir sans avoir eu encore une fois Janine me couvre d'une sueur froide... Et ce qu'il y a de plus atroce, c'est que je songe parfois que tout cela n'est qu'un leurre, que ses lettres ne sont qu'un piège, que le jour où je lui dirai qu'elle fasse de moi ce qu'il lui plaira, elle me rira au nez... Qu'est-ce que tu en penses, Jean? n'est-ce pas que cela n'est pas possible?

Il jeta rudement la pelote sur le maroquin vert du bureau que lui avait donné le père Monnerod.

— Voyons, quel effet t'a-t-elle fait quand tu l'as rencontrée?...

Pendant que Jean répondait des choses vagues que Lauvereau n'écoutait pas, celui-ci avait ouvert un des tiroirs du bureau. Tout en parlant, Jean y fixait ses yeux sur un petit portefeuille de soie brodée : il contenait les lettres de madame de Saffry et de M. de Franois. Jean les avait rendues à Lauvereau et n'avait pas osé les lui redemander. Il aurait cependant voulu les relire, ces lettres auxquelles il songeait continuellement. Elles étaient là. Lauvereau les touchait. Jean cessa de parler. Dans son trouble, il entendait la voix de Lauvereau qui lui disait :

— Ah!... pendant que j'y pense... j'ai mis ces papiers de côté pour toi!... Mais accepte-les donc!... que veux-tu que j'en fasse?...

Lauvereau s'était approché de Jean. Jean aussi souffrait. Lauvereau sentit que la douleur rend égoïste : depuis quelque temps, il s'était lâchement enfermé dans son tourment ; il s'était désintéressé de ce qui se passait autour de lui. Chaque jour, il voyait Jean de Franois et il s'apercevait aujourd'hui seulement que ce qu'il avait déjà cru deviner était devenu plus grave qu'il ne l'avait supposé. Il avait surpris les yeux de Jean sur ce vieux portefeuille de soie. Lauvereau se repentait : pourquoi en avait-il révélé le dangereux secret? Il avait oublié, dans ses préoccupations à lui, la singulière attitude d'Antoinette et de Jean apprenant l'existence de cette correspondance... Il avait eu tort de la leur communiquer... Comment venait-il, à l'instant, presque par distraction, d'offrir

ainsi à Jean ce pernicieux aliment de rêverie?... Il fut sur le point de le lui reprendre. Le jeune homme vit le geste, et Lauvereau céda à son regard suppliant.

Il y eut entre eux une minute de gêne. Lauvereau réfléchissait. Lui, il était perdu définitivement. L'image tyrannique de Janine dominait son être tout entier. Jamais il ne parviendrait à s'en guérir. Il traînerait ainsi son existence ardente et misérable, jusqu'au jour où il serait à bout de résistance, n'en pourrait plus. Alors il verrait ce qu'il aurait à faire. Dans cette lutte contre un désir, il avait été vaincu. Il se l'avouait. Une rage froide lui montait au cerveau. Il n'avait pas su être maître de cette fantaisie sensuelle qui, entrée dans sa vie comme un plaisir d'une minute, en avait bouleversé l'ordre si laborieusement établi, et il n'avait pas même eu les profits de sa défaite. Il en concevait contre Janine une sourde colère. La gueuse, elle l'avait laissé s'user, s'émietter, s'effondrer. Si encore elle était venue à lui, despotique et voluptueuse!... Non! Elle l'avait épié de loin, maligne et confiante. Pendant qu'il se torturait, elle vivait gaiement avec ce Genvron détesté... Ah! celui-là, il lui casserait la tête. Le sang lui chauffait la face. Sa pensée déviait. Soudain il la ramena à Jean, debout devant lui.

Que se passait-il dans cette âme mélancolique et taciturne, obscure et bizarre? Quelle folie couvait sous ce silence frissonnant? Quel rêve séjournait au fond de ces yeux clairs et tristes? Que méditait ce visage anxieux et pâle? Lauvereau se sentait pris de pitié, de crainte. Comment le sauver? en était-il temps encore?

— Écoute, mon cher Jean! Moi, je suis un vieux fou, mais je peux tout de même te donner un bon conseil... Oui, il y a des choses que, même entre amis, on ne se dit pas,... mais on se comprend, n'est-ce pas?

Les deux mains de Lauvereau pesèrent lourdement sur les épaules de Jean. Il continua :

— Crois-moi! brûle ces papiers que je t'ai remis. Antoinette de Jonceuse avait raison : il faut respecter le secret des morts. Ne nous mêlons pas de leurs affaires... Ce n'est guère à moi de te dire cela, qui ai employé ma vie de curieux à ces indiscrétions d'outre-tombe; mais ce que je leur deman-

dais, à ces morts, c'était l'oubli de moi-même, tandis que toi!... Cela ne m'a guère réussi, d'ailleurs, me diras-tu...

Un silence ironique creusa des plis dans le visage vieilli et ravagé de Lauvereau. Il reprit :

— Crois-moi, mon vieux. Le chèque de miss Watson pour les tapisseries va arriver ces jours-ci : prends dessus ce qu'il te faudra et va-t'en d'ici. Cela te fera beaucoup de bien, Jean. Tu as besoin de changer de place, de ne pas voir toujours les mêmes personnes, Jean, les mêmes personnes...

Il regardait Jean de Franois au fond des yeux. Jean baissa la tête. Dans ses mains tremblait le petit portefeuille de soie brodée où s'enlaçaient un S et un F fleuris.

HENRI DE RÉGNIER

(La fin au prochain numéro.)

LES ORIGINAUX

DE

" LA COMÉDIE HUMAINE[1] "

Balzac ! Observateur prodigieux ? ou prodigieux inventeur ?... Il en est de ses romans comme de tous ceux qui donnent l'illusion de la vie : on ne les lit pas sans se demander « si cela est arrivé », et où la fiction commence. En général, il n'est pas bien aisé de le dire, et de démêler ce qu'il a vu de ce qu'il a inventé. Il existe cependant quelques points de repère ; pour quelques-unes de ses œuvres, on peut nommer les originaux d'après lesquels il a travaillé.

*
* *

Le premier de tous, c'est lui-même.

Il a mis beaucoup de lui-même dans *la Comédie humaine*, beaucoup plus que ne le croient ses lecteurs. Ce n'est pas en vain qu'il était le contemporain de nos grands lyriques, des grands poètes du « moi ». Nulle biographie de lui ne vaudrait celle qui peut s'extraire de ses œuvres : celle-là seule est l'histoire vraie de sa vie, de sa vie intime aussi bien que de sa vie extérieure, de ses sentiments et de ses pensées aussi bien que de ses aventures.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement : *Balzac, l'homme et l'œuvre.*

Il a raconté son enfance dans *Louis Lambert, la Peau de chagrin* et *le Lys dans la vallée*. Sur la prétendue noblesse de sa famille, sur la pension de Tours où il apprit à lire, sur le collège de Vendôme et la pension Lepitre, sur l'humeur difficile de sa mère, sur l'état de contrainte dans lequel il grandit, sur ses privations, ses ardeurs secrètes, ses fringales d'indépendance, ses rêves de gloire et d'amour, il a prodigué les détails ; tout y est, jusqu'à ses engelures.

Ses années de stage chez le notaire et l'avoué s'évoquent aux premières pages du *Colonel Chabert*. Pénétrez, malgré « la puanteur du poêle chauffé sans mesure », dans l'étude de maître Derville, parcourez des yeux les murs tapissés d'affiches jaunes, le plancher « couvert de fange », le mobilier « crasseux », les casiers bourrés de liasses, les petites tables, le secrétaire à cylindre, le marbre de la cheminée où traînent des verres et des bouteilles, des morceaux de pain et des triangles de fromages de Brie : vous êtes dans l'étude de maître Guillonnet-Merville, l'ancien patron de Balzac. Et regardez les jeunes gens, clercs ou saute-ruisseaux, qui sont là occupés à grossoyer quelque exploit et à échanger d'ineptes lazzi : ils ont été ses camarades. Il a tenu parmi eux l'emploi d'un des deux « néophytes venus de province » que Godeschal, le troisième clerc, forme au métier et qui s'embrouillent en écrivant sous sa dictée; avec eux il a fait assaut de calembours, coq-à-l'âne, proverbes retournés, et autres turlupinades ; il a goûté de leurs côtelettes de porc et de leur fromage de Brie... Poésie du souvenir ! parfums enivrants du passé ! Le narrateur s'émeut, il s'attendrit, et après avoir fait, pendant dix mortelles pages, bouffonner, polissonner les clercs de Derville, il conclut d'un ton mélancolique :

> Cette scène représente un des mille plaisirs qui font dire plus tard en pensant à la jeunesse : « C'était le bon temps ! »

Sur son grenier de la rue Lesdiguières, sur ses jours de laborieuse et vaillante bohème « où, dit-il, l'huile de sa lampe lui coûtait plus cher que le pain », *la Peau de chagrin, Facino Cane, les Illusions perdues, le Père Goriot* ne nous laissent rien ignorer. Il n'y oublie ni la fontaine publique où il allait lui-même puiser de l'eau, ni le « paysage de toits

bruns, grisâtres, rouges », qu'il voyait de sa fenêtre, ni la vieille femme, « l'Iris messagère », que ses parents chargeaient de temps à autre de lui apporter des provisions. Certaines pages de *la Peau de chagrin* seraient à commenter phrase par phrase, avec le récit de sa sœur et les lettres qu'il lui écrivait en 1819 ou en 1820. S'il est douteux qu'il ait réussi alors à vivre comme Raphaël de Valentin avec 365 francs par an, il avait fait comme lui la dure expérience de la pauvreté, et longtemps après il était encore en droit de dire :

Jamais je ne serai sans ressembler à Raphaël dans sa mansarde[1].

Veut-on le voir dans l'imprimerie de la rue des Marais-Saint-Germain où il a vécu de 1826 à 1828, et où il a connu toutes les ivresses de l'amour et toutes les angoisses de la faillite? Qu'on relise *les Illusions perdues* et *César Birotteau* :

Le rez-de-chaussée formait une immense pièce éclairée sur la rue par un vieux vitrage et par un grand châssis sur une cour intérieure...

La phrase est prise des *Illusions perdues*, où elle se rapporte à l'imprimerie de David Séchard ; elle s'appliquerait fort bien, M. Hanotaux en a fait la remarque[2], à la maison de la rue des Marais. Et cet imprimeur sur qui pleuvent les assignations et les protêts, cet imprimeur de sens peu pratique, mais de grande imagination, qui se flatte de découvrir, au premier jour, un nouveau procédé de fabrication du papier, cet imprimeur amoureux qu'un regard de sa bien-aimée console de toutes ses disgrâces, est-ce David Séchard? est-ce Balzac?

Il se croyait le plus discret des amants, et pour rien au monde il n'eût voulu nommer dans ses ouvrages celle qui avait été la grande amie de sa jeunesse. Que de fois pourtant il y est question d'elle! On sait de quelle étrange manière se déclare l'amour de Vandenesse pour madame de Mortsauf (*le Lys dans la vallée*) : assis derrière elle au bal, il lui applique soudain un baiser dans le dos. Telle avait été, une lettre iné-

1. *Lettres à l'Étrangère*, p. 54.

2. *Balzac imprimeur*, par MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire, p. 35.

dite l'atteste, la première déclaration de Balzac à madame de B..., et il a dit, du reste, en propres termes, que madame de Morsauf n'était qu'« une pâle épreuve » de madame de B...[1].

N'en étaient-ce pas déjà des « épreuves » que Catherine dans *la Dernière fée*, Pauline dans *la Peau de chagrin*, madame d'Aiglemont dans *la Femme de trente ans*, et toutes les fois qu'il a essayé d'exprimer les maternelles douceurs de l'âme féminine, toutes les fois surtout qu'il a peint l'automne de la femme et les amours d'arrière-saison, ne peut-on pas dire avec assurance qu'il pensait à la « *Dilecta* »?

Cela n'est nulle part plus sensible que dans *la Femme abandonnée*.

Gaston de Nueil, que sa famille a envoyé en 1822 à Bayeux pour le soustraire aux entraînements de la vie parisienne, rencontre madame de Beauséant, naguère délaissée par le marquis d'Adjuda-Pinto ; il s'attache à elle, quoiqu'elle soit bien plus âgée que lui ; ils vivent une dizaine d'années côte à côte ; puis il la délaisse à son tour, se marie, et presque aussitôt, en proie au remords de sa trahison ou plutôt au regret du bonheur perdu, il se fait sauter la cervelle. Sauf le dénouement, et sauf qu'entre eux la disproportion d'âge était plus grande encore, c'est à peu de chose près le roman de Balzac et de la *Dilecta*. Il y avait eu, dit-on, un Adjuda-Pinto dans la vie de madame de B..., et l'année 1822 est celle où Balzac vint jouer auprès d'elle le rôle de Gaston de Nueil[2], celle où, pour l'éloigner d'elle, ses parents l'envoyèrent quelque temps à Bayeux chez sa sœur. Dix ans plus tard, la *Dilecta* dut éprouver, dut écrire tout ce que madame de Beauséant écrit à son jeune amant en lui rendant la liberté ; et si la lettre de madame de Beauséant est admirable, si cette lettre qui veut être un adieu et qui est une caresse, si cette lettre qui voudrait signifier : « Sois libre », et où chaque ligne crie : « Je t'aime ! » est une des rares pages de *la Comédie humaine* où Balzac ait su parler le langage vrai de la passion, c'est peut-être qu'elle n'est qu'une copie, ou c'est, à tout le

1. *Lettres à l'Étrangère*, p. 344 ; *Correspondance*, p. 267 ; — la « lettre inédite » est dans les archives de M. de Spoelberch de Lovenjoul.

2. Date qu'il nous fournit lui-même dans la dédicace de *Louis Lambert* (première édition) : *Et nunc et semper dilectæ dicatum, 1822-1832.*

moins, qu'en l'écrivant il avait encore dans l'oreille le timbre et le rythme d'une chère voix mouillée de larmes. La date inscrite à la fin du récit[1] en marque le caractère quasi confidentiel, elle en trahit l'intention secrète ; en dépit de la dédicace à madame d'Abrantès, elle dit à qui ce récit s'adressait. Lorsque Balzac l'a composé, en août et septembre 1832, à Angoulême, il venait de dénouer doucement le lien qui l'enchaînait, et il voyageait depuis trois mois, par crainte des rechutes. Il l'a composé afin de consoler celle qu'il fuyait[2], et afin de rendre la rupture définitive en effrayant un peu sa tendresse. Il a fait en sorte qu'elle le reconnût en ce Gaston de Nueil qui adore sa maîtresse au moment même où il la quitte, et qui meurt de l'avoir quittée. Il savait que, dès qu'elle pourrait craindre de lui devenir funeste, au lieu de le rappeler dans ses bras elle ne songerait plus qu'à s'effacer, qu'à le guérir de son amour : voilà pourquoi M. de Nueil se tue. — Quant à M. de Balzac, il n'avait, au fond, nulle envie de se tuer. Mais il lui tardait d'être libre, et de faire tranquillement sa cour à madame de C..., qui l'attendait à Aix-les-Bains.

« Moi seul, a-t-il dit, sais ce qu'il y a d'horrible dans *la Duchesse de Langeais*[3]. » Ce qu'il y avait d'horrible pour lui

1. *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 415.

2. La même intention semble bien marquée dans *Louis Lambert*, qu'il venait d'écrire au château de Saché, et où il disait :

« Louis Lambert est l'être qui m'a donné l'idée la plus poétique et la plus vraie de la créature que nous appelons un ange, en exceptant toutefois une femme de qui je voudrais dérober au monde le nom, les traits, la personne et la vie, afin d'avoir été seul dans le secret de son existence et de pouvoir l'ensevelir au fond de mon cœur. »

Bien des mots d'amour, dans les lettres de Louis Lambert à sa fiancée, étaient, je pense, des *mots vrais*, des mots de madame de B..., que Balzac n'oubliait pas même en la fuyant :

« Tu m'as dit ces enivrantes paroles : Je veux tes peines... » — « Ne m'as-tu pas dit ce mot délicieux : Maintenant et toujours ! *Et nunc et semper... !* » — « Si nos regards sont de vivantes paroles, ne faut-il pas nous voir pour entendre par les yeux ces interrogations et ces réponses du cœur si vives, si pénétrantes, que tu m'as dit un soir : Taisez-vous ! quand je ne parlais pas ?... » — « Chérie aimée, il se rencontre tel effet de lumière sur tes cheveux noirs qui me ferait rester, les larmes dans les yeux, pendant de longues heures, occupé à voir ta chère personne, si tu ne me disais pas en te retournant : Finis, tu me rends honteuse !... »

3. *Correspondance*, p. 258.

là dedans, c'était le rappel et l'exacte analyse de toutes les coquetteries ou roueries par lesquelles madame de C... l'avait naguère attiré et séduit; c'était cet art de jouer avec un cœur, et de s'offrir, et de ne point se donner, art qu'il prête à madame de Langeais et où il savait trop bien que madame de C... excellait. Il était si naïvement tombé dans le piège! Il avait été si troublé, si ravi, quand il s'était cru aimé d'une grande dame, d'une très grande dame :

La vraie duchesse, bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu! un de ces phénomènes qui s'éclipsent, et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais à Venise!... la femme des rêves[1]!...

Arrivé auprès d'elle à Aix, en septembre 1832, il s'aperçut bientôt que le phénomène s'éclipsait et s'éclipserait toujours au moment décisif : son désappointement fut extrême, les vraies duchesses lui devinrent odieuses, le monde lui sembla méprisable. Il comprit l'ermite, il approuva le trappiste, il envia le curé de village; il rêva de retraite, d'existence champêtre, de dévouement aux humbles, — et commença *le Médecin de campagne*. Il y peignit les beaux pays que son séjour à Aix lui avait permis de visiter, et qui, à défaut d'une Elvire, lui avaient du moins offert « lacs, rochers muets, grottes, forêts obscures »; il y formula son rêve de vie évangélique et rustique. Il créa ce docteur Benassis qu'une secrète douleur a contraint à fuir le monde, à se retirer dans le voisinage de la Grande-Chartreuse, et qui ne vit plus que pour les pauvres gens[2]. A l'origine, dans le chapitre IV, qui est comme la clé de l'ouvrage et où Benassis explique sa vie actuelle par les malheurs de sa jeunesse, Balzac se proposait de conter sa récente déception, d'exhaler son chagrin et sa rancune, et de châtier la perfide qui s'était jouée de lui[3]. Il eut le tort de ne pas s'en tenir à sa première intention. Il inventa pour ce chapitre IV une fade histoire d'amour contrarié dont la banalité

1. *Correspondance*, p. 117,

2. L'original de Benassis est le docteur Frank, que Balzac avait connu jadis aux environs de l'Isle-Adam, et qui était le bienfaiteur du pays (*Correspondance*, p. 619; *Balzac*, par madame Surville).

3. Cela résulte de lettres que possède M. de Spoelberch de Lovenjoul.

dépare son beau livre, et de sa trop réelle déception, de la déception qui avait été « un des plus grands chagrins de sa vie[1] », il fit un autre livre, *la Duchesse de Langeais*. Ou plutôt il en fit deux autres, car *les Secrets de la princesse de Cadignan* où il se met en scène sous le nom de l'écrivain d'Arthez, amoureux et dupe d'une comédienne de salon, ne sont qu'une seconde version, moins romanesque, mais aussi amère, de *la Duchesse de Langeais*.

D'autres amours ont laissé leur trace dans son œuvre.

Le Lys dans la vallée, qui est un dernier hommage à madame de B..., est en même temps l'écho de tous les orages dont la vie sentimentale de Balzac était faite lorsqu'il l'a publié. Non seulement, dans ce roman écrit à la première personne, en forme de mémoires, le vocabulaire est le même que dans ses lettres d'amour, mais la situation du héros, de Vandenesse, pris entre son pur amour pour madame de Mortsauf et son très matériel amour pour lady Dudley, est très exactement la sienne en 1833, 1834 et années suivantes[2], entre madame Hanska, qu'il appelait « sa chère étoile », « son ange de la terre », qu'il adorait à distance, et plusieurs autres femmes, moins angéliques, qu'il a aimées à la même époque un peu moins pieusement. Laquelle, parmi celles-là, ressemblait à lady Dudley? Quel nom mettre au-dessous du sien? Est-elle quelqu'une des mystérieuses inconnues dont nous ne savons que le prénom de *Louise* ou de *Maria*, imprimé en grands caractères sur la première page de tel ou tel de ses romans? Ou ne serait-elle pas, comme l'ont cru les premiers lecteurs du *Lys* et en dépit de ses dénégations, la belle comtese V..., Anglaise de naissance, dont madame Hanska fut un moment jalouse, et non sans raison[3]?

Naturellement, à partir du jour où madame Hanska entre dans sa vie, c'est elle surtout dont la pensée le hante au milieu de ses travaux. Tantôt il donne son nom d'Evelina à la jeune fille qu'il fait apparaître dans *le Médecin de campagne*; tantôt, du nom de sa propriété de Wierzchownia il fait le nom

1. *Correspondance*, p. 258.

2. *Lettres à l'Étrangère*, p. 290.

3. *Ibid.*, p. 351.

de l'officier polonais qui, dans *la Recherche de l'absolu*, inspire à Claës l'amour de la chimie ou de l'alchimie ; et s'il fait dire à madame Vauquer, dans *le Père Goriot*, « des *tieuilles* » pour « des tilleuls », c'est que madame Hanska prononçait le mot ainsi et qu'il en a ri avec elle. Il y a dans *Albert Savarus* le souvenir de leurs premières rencontres de 1833, en Suisse, et Savarus n'est pas plus ému en contemplant Francesca sur le seuil de sa villa, au bord du lac de Constance, que ne l'avait été Balzac, lorsque, à Genève, « au fond de cette cour dont les moindres cailloux étaient gravés dans sa mémoire », il avait vu à une fenêtre le « doux visage » de madame Hanska[1]. Cette Francesca qui promet à Savarus de l'épouser dès que son vieux mari lui aura fait la grâce de mourir, ce Savarus qui lui fait serment d'arriver à la fortune et à la célébrité pour se rendre digne de sa chère « Étrangère », que disent-ils, que sentent-ils, que n'aient dit et senti Balzac et madame Hanska? Il a repris les choses d'un peu plus haut dans un autre endroit du même livre et dans *Modeste Mignon* ; il y est remonté jusqu'à l'origine de leur liaison. Mademoiselle de Watteville s'éprend de Savarus sans l'avoir vu, en lisant une nouvelle qu'il vient de publier ; en lisant des vers de Canalis, et sans l'avoir vu, Modeste s'éprend du poète et, de loin, entre en correspondance avec lui. Ainsi avait fait madame Hanska, et voyez comme le rapprochement se précise dans *Modeste Mignon*. Canalis dédaigne ou n'a pas le temps de répondre aux lettres de la jeune inconnue ; il laisse ce soin à son secrétaire, Ernest de la Brière, en sorte que Modeste lit la fine et tendre prose du secrétaire en croyant lire celle du poète, et que, croyant s'attacher à Canalis : elle s'attache en réalité à la Brière : quiproquo sur lequel repose toute l'action du roman. Balzac avait d'abord agi comme Canalis : quelques-unes de ses premières réponses à madame Hanska n'étaient point de sa main, mais d'une main amie[2], et il n'a eu qu'à se rappeler sa petite ruse[3], à en tirer les conséquences possibles, pour écrire, dix ans après, son roman de *Modeste Mignon*.

1. *Lettres à l'Étrangère*, pp. 28, 101 ; *Corrrespondance*, p. 394.

2. Celle de madame Carraud. — Voir *Lettres à l'Étrangère*, p. 6, note 1.

3. C'est madame Hanska qui la lui a rappelée et lui a conseillé d'en faire le sujet d'un roman. (*Ibid.*, pp. 396-397, 400, 423.)

Est-ce tout ce qu'il nous a livré de sa vie dans ses œuvres[1]? Il a dit, dans *Albert Savarus*, ses rêves d'ambition politique et ses candidatures infructueuses; dans *César Birotteau*, dans *les Petits bourgeois*, il a développé ses conceptions financières et ses merveilleuses spéculations qui lui servaient à s'endetter un peu plus tous les ans. *Gobseck*, *Une fille d'Ève*, *le Père Goriot*, *Un homme d'affaires*, *Mercadet*, etc., c'est sa bataille avec l'argent, sa détresse, ses luttes, les mille et un expédients à l'aide desquels il s'efforçait de dépister ou d'attendrir ses créanciers[2]. *Massimilla Doni*, *Gambara*, c'est Balzac abonné aux Italiens et à l'Opéra en 1834, écoutant, applaudissant de toutes ses forces la musique de Meyerbeer et de Rossini[3]. *Le Cousin Pons*, c'est Balzac collectionneur, en 1844, et tout à sa passion des beaux meubles, des objets d'art, des coûteux bibelots. Il n'y a pas jusqu'à ses traits et à sa tournure qu'il ne nous ait fait connaître dans un de ses romans, non sans les idéaliser de son mieux :

Une tête superbe : cheveux noirs, mélangés déjà de quelques cheveux blancs, des cheveux comme en ont les Saint-Pierre et les Saint-Paul de nos tableaux, à boucles touffues et luisantes, des cheveux durs comme des crins, un cou blanc et rond comme celui d'une femme, un front magnifique séparé par ce sillon puissant que les grands projets, les grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes; un teint olivâtre marbré de taches rouges, un nez carré, des yeux de feu, puis les joues creusées, marquées de deux rides longues pleines de souffrance, une bouche à sourire sarde et un petit menton mince et trop court; la patte d'oie aux tempes, les yeux caves, roulant sous les arcades sourcilières

1. Sur le chapitre de ses amours, on pourrait ajouter que l'héroïne de *la Muse du département*, bas bleu berrichon « atteint de sandisme », semble assez proche parente d'une très authentique Berrichonne et sandiste, madame M .., qui, habillée en homme, accompagna Balzac à Turin en 1836. — Voir *Autour d'Honoré de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 153.

2. « J'ai été offrir à un capitaliste, auquel reviennent des indemnités convenues entre nous pour des ouvrages promis et non faits, une certaine quantité d'exemplaires des *Études de mœurs*. Je lui proposais cinq mille francs à terme pour trois mille échus. Il a tout refusé, même ma signature et un effet, me disant que ma fortune était dans mon talent et que je pouvais mourir. Cette scène est une des plus infâmes que je connaisse. Gobseck n'est rien ; j'ai subi, plus rouge, le contact d'une âme de fer. *Quelque jour, je peindrai cela.* » (*Lettres à l'Étrangère*, p. 61.) — Il l'a peint, non pas une, mais dix fois.

3. *Lettres à l'Étrangère*, pp. 168, 170, 217, 245.

comme deux globes ardents; mais, malgré tous ces indices de passions violentes, un air calme[1]...

Voilà le portrait physique. Quant au portrait moral, il n'est presque aucune de ses grandes créations à laquelle il n'ait prêté un peu de son âme; et Claës, Gobseck, Vautrin sont ses fils par leur imagination dévorante, par la force de leur vouloir, — comme aussi, hélas! Gaudissart ou Lousteau, par leur bonne humeur et leur vulgarité.

***

Avec cela, personne n'a plus souvent que lui et plus curieusement regardé chez le voisin, et *la Comédie humaine* renferme plus d'une histoire vraie qui n'est pas la sienne, plus d'un portrait d'après nature qui n'est pas le sien.

Les héros des *Chouans*, le Gars, Marche-à-terre, Gudin, madame du Gua, avaient existé. Il avait pu les voir en 1828, aux environs de Fougères, ou, tout au moins, il avait entendu parler d'eux par M. de Pommereul, témoin oculaire des guerres de chouannerie[2].

Une ténébreuse affaire a son point de départ dans une affaire très authentique, quoique très ténébreuse, qui avait fait grand bruit sous le Consulat, — celle du sénateur Clément de Ris, enlevé, le 23 septembre 1800, près de Tours, par six hommes masqués, conduit par eux au fond d'un souterrain, et retrouvé, après huit jours de recherches, dans la forêt de Loches. Les hommes masqués étaient des agents de Fouché; ils se trompèrent en s'emparant de Clément de Ris: ce n'était pas lui que Fouché voulait prendre. De dépit, et pour détourner les soupçons, il fit arrêter des innocents, d'anciens Chouans; plusieurs furent exécutés[3].

1. *Albert Savarus*, p. 170.

2. *Balzac en Bretagne*, par M. du Pontávice de Heussey.

3. Préface d'*Une ténébreuse affaire*. — Voir aussi *Honoré de Balzac*, par M. Biré. — Dès le temps de ses débuts, Balzac assure qu'il s'inspirait volontiers des causes célèbres: la préface du *Vicaire des Ardennes* renvoie le lecteur aux *Annales de la Cour de Cassation, année 1816*. Dans leur *Répertoire de la Comédie humaine*, MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe signalent des analogies entre le crime de Tascheron (le *Curé de village*) et l'affaire Marcellange, procès criminel qui avait occupé tout Paris.

Un récit épisodique, dans l'*Envers de l'histoire contemporaine,* rappelle, et de plus près encore, une autre affaire du même genre, l'affaire Le Chevalier. En 1807, madame Aquet de Férolles, égarée par ses sentiments royalistes et sa haine de Napoléon, avait aidé Le Chevalier et sa bande de chauffeurs à s'emparer d'une somme de soixante-trois mille francs envoyée à Caen par les receveurs d'Argentan et d'Alençon. Elle fut arrêtée avec ses complices et condamnée à mort. En vain elle se déclara enceinte pour obtenir un sursis ; en vain sa grâce fut demandée à l'Empereur : elle périt sur l'échafaud. Sa mère, madame Hélie de Combray, dont le seul crime était de ne pas l'avoir dénoncée, fut condamnée à vingt-deux ans de réclusion ; elle avait soixante-sept ans, et était fille d'un président de la Chambre des comptes de Rouen ; au retour des Bourbons, en 1814, elle obtint la remise de sa peine. Elle est devenue madame de la Chanterie dans l'*Envers de l'histoire contemporaine*, où tous ces détails reparaissent, à peine modifiés.

Balzac avait connu l'affaire Clément de Ris et l'affaire Le Chevalier par les *Mémoires* de madame d'Abrantès. Il était lié avec elle, et grand lecteur de ses *Mémoires*, dont il avait facilité la publication en traitant pour elle avec l'éditeur Mame. Si l'on avait le courage de les lire en entier, on verrait qu'il leur a fait plus d'un emprunt. Il y a pris le nom de son Rastignac. Au tome Ier, madame d'Abrantès expose longuement les démêlés de Bonaparte et de Salicetti, qu'une haine corse animait l'un contre l'autre; elle peint Salicetti décrété d'accusation, réfugié chez madame Permon, et de sa cachette entendant son ennemi Bonaparte parler de lui d'une voix méprisante, La scène avait frappé Balzac : elle a passé dans *Une vendetta*[1].

Écoutons maintenant sa sœur, madame Surville :

Le sujet de *l'Auberge rouge* lui fut donné par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénouement,

1. *Une vendetta* a paru en 1830, un an avant les *Mémoires* de madame d'Abrantès. Mais Balzac, lié avec elle depuis 1828, avait pu lui entendre conter cette scène, ou la lire en manuscrit. Il ne me paraît pas douteux qu'il la connaissait avant d'écrire son petit roman.

Un épisode sous la Terreur lui fut raconté par le sombre héros de cette histoire. Mon frère désirait voir Sanson, l'exécuteur des hautes œuvres. M. Appert, inspecteur général des prisons, avec qui mon frère était lié, lui ménagea une entrevue... Il attire si bien la confiance de Sanson que celui-ci, entraîné, arrive à peindre les souffrances de sa vie. La mort de Louis XVI lui avait laissé, des terreurs et des remords de criminel (Sanson était royaliste). Il fit dire pour le roi, le lendemain de l'exécution, la seule messe expiatoire qui fut peut-être célébrée à Paris ce jour-là.

Ce fut aussi la conversation que mon frère eut avec Martin, le célèbre dompteur d'animaux, à l'issue d'une de ses représentations, qui lui fit composer l'article intitulé *Une passion dans le désert.*

Dans *Béatrix*, où, à côté de mademoiselle des Touches, il peint madame de Rochefide et le musicien Conti, rivés l'un à l'autre par une vieille passion qui leur pèse et qu'ils n'ont pas la force de rompre, il s'est souvenu de ce que madame Sand lui avait dit de Listz et de madame d'Agoult ; il s'est souvenu, en même temps, de celle qui l'avait si bien renseigné :

Oui, mademoiselle des Touches est George Sand; oui, Béatrix est trop bien madame d'Agoult[1].

Ce qui n'empêche pas mademoiselle des Touches d'avoir aussi quelques traits de mademoiselle Georges[2].

Thaddée Paz, le Polonais proscrit qui, dans *la Fausse maîtresse*, cache un amour vrai sous une passion feinte, s'appelait dans la réalité Thaddée Wylezinski ; c'était un cousin de madame Hanska, qu'il adorait silencieusement :

La mort de Thaddée, que vous m'apprenez, m'a fait du chagrin ; vous m'aviez tant parlé de lui que j'aimais qui vous aimait ainsi, quoique... ! Vous avez bien deviné pourquoi j'avais appelé Paz

1. *Lettres à l'Étrangère*, p. 527.

2. *Lettres à l'Étrangère*, pp. 464, 527 ; *Histoire des œuvres*, p. 399. — Au tome II de son *George Sand*, madame Wladimir Karénine fait ressortir la parfaite ressemblance de George Sand et de mademoiselle des Touches, de Béatrix et de madame d'Agoult, de Claude Vignon, autre personnage du même roman, et de Gustave Planche, dans toutes les pages où il n'y a point d'*action* et qui ne sont que *portraits*. — Le nom de Conti est celui d'un avocat qui avait reconnu Balzac, en 1838, dans une rue d'Ajaccio, et lui avait aussitôt consacré un article dans le *Journal de la Corse*, au grand déplaisir du voyageur qui eût voulu garder l'incognito. *(Lettres à l'Étrangère*, p. 471.)

Thaddée, en lui donnant le caractère et les sentiments de votre pauvre cousin[1].

Dans *la Cousine Bette*, il y a l'écho et comme le contre-coup sur son cœur de l'affaire Colomès, qui l'avait si vivement intéressé en décembre 1845. Qu'on relise ce qu'il a dit de madame Colomès : nièce d'un maréchal de l'Empire, femme d'un haut fonctionnaire, éperdument éprise, à quarante-cinq ans, d'un tout jeune homme pour qui elle en arrive à faire des faux et à se livrer « à des usuriers, à des vieux[2]... » N'est-ce pas, en germe, tout le drame de *la Cousine Bette*, et la passion tardive qui attache Lisbeth à Wenceslas, et l'héroïsme infâme de madame Hulot s'offrant au vieux Crevel, et le délire érotique du conseiller d'État Hulot, et la honte, le désespoir de son frère, le vieux maréchal ? — Mais d'autres femmes ont contribué à fournir à Balzac les traits dont il composait la figure de Lisbeth, sa patience et son activité de fourmi économe, ses dévouements de vieille fille amoureuse, ses susceptibilités, ses aigreurs, ses implacables rancunes de parente pauvre : « Elle est, écrit-il à madame Hanska, un composé de ma mère, de madame Valmore et de votre tante », — cette tante qu'ils appelaient entre eux « le cent de clous[3] ».

Il a dit de Vautrin :

Je puis vous assurer que le modèle existe, qu'il est d'une épouvantable grandeur, et qu'il a trouvé sa place dans le monde de notre temps. Cet homme était tout ce qu'est Vautrin, moins la passion que je lui ai prêtée. Il était le génie du mal, utilisé d'ailleurs[4].

Autant valait nommer Vidocq, — Vidocq avec qui il avait dîné, certain soir, chez ce même M. Appert qui lui avait présenté Sanson, Vidocq jadis condamné pour faux, Vidocq, l'ancien forçat, devenu un beau jour chef de la sûreté à Paris, sous la Restauration, et propriétaire à Saint-Mandé. Non seulement Balzac avait dîné avec lui, mais il avait lu les

1. *Lettres à l'Étrangère*, p. 408. — Dans la *Valérie* de madame de Krüdener (1803), Gustave de Linar avait recours à la même feinte généreuse.

2. *Correspondance*, p. 470.

3. *Correspondance*, p. 526; — *Lettres à l'Étrangère*, p. 339.

4. *Lettre à M. Hippolyte Castille* (*Œuvres complètes*, t. XXII).

œuvres écrites par lui ou publiées sous son nom. Il a trouvé dans ses *Mémoires* (1828-1829)[1] le récit de ses évasions sans nombre, de ses multiples « incarnations », de ses coups d'audace qui lui avaient valu la considération de ses compagnons de chaîne et faisaient de lui, dans le monde des repris de justice, une sorte de grand dignitaire; et il y a trouvé toute une peinture de la prison ou du bagne, depuis les surnoms grotesques ou terribles qui font penser à Trompe-la-mort et à Bibi-Lupin, jusqu'aux plaisanteries que ressert Vautrin sur la soupe aux « gourganes », jusqu'à l'art, où excelle la vieille mademoiselle Michonneau, de faire d'une claque reparaître sur une épaule de forçat les deux lettres fatales. Les *Mémoires d'un forçat ou Vidocq dévoilé* (1828) lui ont suggéré la métamorphose de Vautrin en prêtre espagnol, et lui ont appris à ne point dire « du sang », mais « du *raisiné* », non point « la tête », mais « la *sorbonne* » ou « la *tronche* »; non point « la guillotine », mais « la *veuve* », et non point « tuer » quelqu'un, mais le « *terrer* ». — *Les Voleurs, physiologie de leurs mœurs et de leur langage* (1837) ont achevé de l'initier aux beautés du langage « bigorne »; ils ont, en outre, pour nous, l'intérêt de nous présenter un très beau portrait de Vidocq par Devéria; — et, en vérité, ce Vidocq en redingote, cravaté de blanc, cette forte carrure, cette tête puissante, cette large face aux lèvres trop fines, cette expression à la fois hardie et pateline, c'est Vautrin embourgeoisé, Vautrin rentier, mais c'est bien Vautrin.

Balzac déclare également que Desplein, Henri de Marsay, le père Goriot ont vécu[2]. Il dit de Goriot :

> L'événement qui a servi de modèle offrait des circonstances affreuses, et comme il ne s'en présente pas chez les cannibales; le pauvre père a crié pendant vingt heures d'agonie pour avoir à boire, sans que personne arrivât à son secours, et ses deux filles étaient, l'une au bal, l'autre au spectacle, quoiqu'elles n'ignorassent pas l'état de leur père.

1. Ces *Mémoires* ont été rédigés, croit-on, d'après des notes de Vidocq, par Maurice pour les deux premiers tomes, et pour les deux autres par Lhéritier, — auteur des *Mémoires de Sanson* auxquels Balzac avait collaboré en 1830. — Les trois ouvrages relatifs à Vidocq qui sont cités ici ont servi à l'auteur des *Misérables* autant qu'à Balzac.

2. *Lettre à M. Hippolyte Castille* et préface du *Cabinet des antiques*.

On peut rapprocher cela de ce qu'il fait dire à l'avoué Derville, à la fin du *Colonel Chabert* :

J'ai vu mourir un père dans un grenier, sans sou ni maille, abandonné par deux filles auxquelles il avait donné 40 000 livres de rente.

Il s'agit évidemment du même fait dans les deux textes, et le second semblerait indiquer que c'est dans l'étude de maître Guillonnet-Merville que Balzac avait jadis entendu conter l'histoire de Goriot[1].

Et César Birotteau a vécu, lui aussi : il se nommait Antoine Caron, marchand parfumeur, établi depuis 1778 rue du Four-Saint-Germain, au coin de la rue des Canettes. Sa boutique, à l'enseigne de la *Reine des Fleurs*, avait servi de refuge aux royalistes et aux conspirateurs sous le Directoire et le Consulat. Louis XVIII lui décerna une médaille en récompense de ses services[2].



Faut-il poursuivre? Faut-il reconnaître E. Geoffroy Saint-Hilaire dans M. de Saint-Vandrille et le baron Cuvier dans le baron Sinard (*Entre savants*[3]), — Frédéric Lemaître dans Robert Médal (*le Cousin Pons*), — Bouffé dans Vignol (*les Illusions perdues*), — Delacroix dans Joseph Bridau (*la Rabouilleuse*), — Lherminier dans La Palférine (*Un prince de la Bohème*), — Léon Gozlan dans Nathan (*Une fille d'Ève*), — le libraire Ladvocat dans Dauriat (*les Illusions perdues*), — Émile de Girardin dans du Tillet (*César Birotteau*)? Et

1. Ainsi peut-être que l'histoire de madame de Restaud et du testament brûlé, dans *Gobseck*. — Voir le même passage du *Colonel Chabert*, p. 307.

2. *Vieilles maisons, vieux papiers*, par G. Lenôtre. — Dans le même livre, M. Lenôtre se fait fort de nommer les originaux de Corentin (*les Chouans*), de Michu et des frères de Simeuse (*Une ténébreuse affaire*), de mademoiselle d'Esgrignon (*le Cabinet des Antiques*). Selon lui, l'abbé Loraux (*César Birotteau*) a eu, « sans aucun doute », pour modèle l'abbé de Keravenan, vicaire à Saint-Sulpice. — Par malheur, M. Biré, dont l'érudition n'est pas moins grande, dit avec une égale assurance : « L'abbé Hinaux, confesseur de la duchesse d'Angoulême, a servi de modèle à Balzac pour peindre l'abbé Loraux... »

3, Publié par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, dans les *Annales politiques et littéraires*, mai-juin 1901.

dans Mercadet reconnaîtrons-nous Balzac, Harel ou Victor Bohain[1]?

On n'en finirait pas de compter les allusions ou les personnalités que des lecteurs malveillants ou trop érudits ont découvertes dans *la Comédie humaine*. Celui-ci déclarait, à la lecture des *Illusions perdues* : « Lucien de Rubempré, c'est Jules Janin, c'est sa vivante image », — et celui-là, après avoir lu *la Muse du département* : « Jules Janin, c'est Lousteau, il n'y a pas à s'y tromper ». Un autre se moquait de ceux qui avaient vu en Nucingen le baron James de Rothschild, mais signalait une parenté « incontestable » entre Adolphe Thiers et Rastignac... Et Balzac riait de son gros rire, se frottait les mains, criait : « J'en suis à la soixante-douzième femme qui a eu l'impertinence de se reconnaître en Fœdora[2]! »

Les chercheurs de ressemblances n'avaient ni tout à fait tort ni tout à fait raison. Il est certain qu'il a travaillé les yeux fixés sur la réalité, et ses proches tremblaient, dit sa sœur, que ses portraits ne lui fissent de mortels ennemis. Il a puisé à pleines mains dans la vie d'autrui comme dans sa propre vie. Et pourtant il n'est aucun de ses romans qui soit sa confession, il n'en est aucun qui soit un roman à clé[3]. Il y avait bien, je pense, un peu de malice de sa part à dédier un de ses ouvrages au baron de Rothschild après avoir créé Nucingen, ou à confier l'illustration des *Employés* à Henri Monnier, qu'on y avait reconnu dans la falote personne de Bixiou; il y avait à cela moins de malice que de fierté : Balzac avait conscience d'avoir fait tout autre chose que de la satire personnelle, et d'être véritablement un créateur.

1. *Un roman d'amour*, par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

2. *Lettres à l'Étrangère*, p. 9. — La princesse Bagration et madame Récamier étaient, dit-il, de ces « impertinentes ». — M. de Spoelberch de Lovenjoul semble admettre (*Une page perdue de H. de Balzac*, p. 28) que Fœdora est Olympe Pélissier, que Balzac l'a aimée, et qu'un soir, comme Raphaël de Valentin, il s'était caché dans sa chambre pour assister à son coucher. Il est vrai qu'en 1833 il fréquentait chez elle (*Lettres à l'Étrangère*, p. 18); mais la connaissait-il dès le temps où a paru *la Peau de chagrin*?

3. Il effaçait et corrigeait avec le plus grand soin, en se relisant, ce que ses portraits pouvaient avoir de trop individuel. — Voir, dans *Une page perdue*, les transformations qu'il a fait subir, d'édition en édition, au personnage de Canalis, qui d'abord ressemblait trop à Lamartine.

Le *fait vrai* qui a servi à l'auteur dans la composition du *Cabinet des antiques*, a eu quelque chose d'horrible. Le jeune homme a paru en cour d'assises, a été condamné, a été marqué ; mais il s'est présenté dans une autre circonstance, à peu près semblable, des détails, moins dramatiques peut-être, mais qui peignaient mieux la vie de province. Ainsi, le commencement d'un fait et la fin d'un autre ont composé ce tout. Cette manière de procéder doit être celle d'un historien des mœurs : sa tâche consiste à fondre les faits analogues dans un seul tableau ; n'est-il pas tenu de donner plutôt l'esprit que la lettre des événements? il les synthétise. Souvent il est nécessaire de prendre plusieurs caractères semblables pour arriver à en composer un seul, de même qu'il se rencontre des originaux où le ridicule abonde si bien, qu'en les dédoublant ils fournissent deux personnages. Souvent la tête d'un drame est très éloignée de sa queue. La nature, qui avait très bien commencé son œuvre à Paris et l'y avait finie d'une manière vulgaire, l'a supérieurement achevée ailleurs. Il existe un proverbe italien qui rend à merveille cette observation : « Cette queue n'est pas de ce chat. » *(Questa coda non è di questo gatto.)* La littérature se sert du procédé qu'emploie la peinture, qui, pour faire une bonne figure, prend les mains de tel modèle, le pied de tel autre, la poitrine de celui-ci, les épaules de celui-là. L'affaire du peintre est de donner la vie à ces membres choisis et de la rendre probable. S'il vous copiait une femme vraie, vous détourneriez la tête [1].

Ainsi parlait déjà Molière dans *l'Impromptu de Versailles,* ainsi parlait La Bruyère, ainsi parlent tous les grands peintres de la vie humaine, et Balzac avait le droit de parler comme eux. Un roman de lui est une création bonne ou mauvaise, mais toujours une création. Plus on étudie les sources et les originaux de *la Comédie humaine*, plus on s'applique à y faire la part du réel, et plus on sent combien celle de l'invention y est considérable. Et je n'entends pas seulement par là cette invention romanesque, ce dévergondage d'imagination qui n'est que trop habituel à Balzac, et qui sur des données vraies lui a fait écrire tant d'histoires fabuleuses et folles. J'entends aussi cette invention géniale et créatrice qui développe logiquement les données de l'expérience, qui de la vérité particulière s'élève à la vérité générale, crée des types, et dégage des lois. Invention qui est encore de l'observation, qui est la forme la plus haute de l'observation.

1. *Le Cabinet des antiques*, — préface

Point de romancier qui ait eu un plus vif désir que Balzac de bien comprendre le sens et les lois de la vie contemporaine. Sa curiosité, si attentive aux menus détails d'une silhouette ou d'un caractère, s'étend aux plus vastes questions de morale ou de sociologie, aux mystères de l'hérédité, aux secrètes influences de la race, du sol natal, de l'époque et de la profession. Dans le drame d'une existence, il aperçoit celui d'une condition, d'une classe ; il y voit un incident de l'histoire nationale, et en expliquant, en analysant Nucingen ou Rastignac, Minoret-Levrault ou Rigou, c'est son temps qu'il analyse et qu'il explique. Il a vécu en des jours où sur les débris du passé s'organisait et se fondait une France nouvelle ; il était le témoin, son ambition a été d'être l'historien. Il ne s'est pas borné à peindre les derniers survivants de l'ancien régime : il a voulu dire pourquoi leur règne était passé. Il ne s'est pas borné à peindre la bourgeoisie de 1830 : il a voulu dire comment elle était arrivée à la fortune et au pouvoir. Il a marqué le rôle de chacun dans le travail de transformation qui s'accomplissait autour de lui, il a assigné les responsabilités, et s'il n'a sans doute pas résolu tous les problèmes que la société moderne offre à l'esprit du penseur, du moins n'en est-il guère qu'il n'ait abordé.

Ses sujets de romans, c'est la lutte des intérêts, des ambitions, qui se heurtent et s'entre-dévorent ; c'est le progrès et les ravages de l'esprit individualiste dans le monde issu de la Révolution ; c'est le triomphe du tiers état, le règne des parvenus dont il peint les lourdes allures et les furieux appétits ; c'est la tragédie bourgeoise cachée dans le salon ou l'arrière-boutique, et dont l'argent est le grand ressort ; c'est la puissance croissante et chaque jour plus dégradante de l'argent. Que de sujets, de beaux sujets, neufs, féconds, il a su trouver ! Le rôle social de la religion, ses bienfaits et ses méfaits, dans *le Curé de village*, *le Curé de Tours*, *Une double famille* ; l'efficacité de l'action individuelle, l'action moralisatrice de l'homme éclairé sur les pauvres gens, dans *le Médecin de campagne* et *l'Envers de l'histoire contemporaine* ; — la vie politique, ses dessous, ses marchandages, ses vilenies, ses ennuis, dans *Albert Savarus* et *le Député d'Arcis* ; — la vie de l'homme de lettres, ses haines, ses trahisons, ses déboires,

dans *la Muse du département*; — l'attraction de Paris sur les jeunes provinciaux, les fausses vocations littéraires, les laides cuisines du journalisme, dans *les Illusions perdues* ; — ailleurs, dans *la Messe de l'athée*, le conflit de la science moderne et de la religion ; — dans *la Recherche de l'absolu*, l'ivresse de la science et les drames du laboratoire ; — dans *Ursule Mirouet*, *l'Interdiction*, *le Colonel Chabert*, les incertitudes de la justice humaine, les obscurités du code, les chinoiseries et les guets-apens de la procédure ; — dans *le Cabinet des antiques*, l'agonie de la noblesse de province, victime de ses entêtements, victime de l'inaction à laquelle elle se condamne, et où elle s'use, se ruine, s'amoindrit ; — dans *les Paysans*, la sourde et lente et patiente conquête de la terre par le petit cultivateur, et le morcellement de la grande propriété ; — dans *les Employés*, cette plaie sociale que nous nommons fonctionnarisme et bureaucratie ; — et, dans dix ou vingt romans, toutes les coquineries, toutes les insolences de la haute banque, des du Tillet, des Nucingen, et de leurs louches auxiliaires, les Cériset, ou les Claparon ; dans dix ou vingt romans, la désorganisation de la famille, le trouble ou la rupture du mariage par l'affaiblissement du sentiment religieux, par l'émancipation et la révolte du « moi », par les plus viles questions d'intérêt.

Et n'oublions pas qu'après avoir pénétré si avant dans la vie et l'âme de son siècle, après avoir traité tant de grands sujets, Balzac en avait encore presque autant d'autres en réserve, que la mort, venue trop vite, ne lui a pas permis de développer, qu'il n'a pu que noter au courant de la plume dans une lettre ou dans une préface. Ils n'y existent qu'à l'état d'indication rapide, mais si intéressante et, comme on dit aujourd'hui, si suggestive ! Tel ce roman de *Sœur Marie des Anges*, que souvent il a voulu commencer et dont, en fin de compte, il n'a pas laissé une seule page[1] :

Vous lirez cela. C'est une de mes moins mauvaises idées. Ce sont les abîmes du cloître révélés : un beau cœur de femme, une imagination exaltée, brûlante, tout ce qu'il y a de grand, rapetissé par

1. A moins qu'il n'en faille chercher quelques débris, comme le croit M. de Spoelberch de Lovenjoul, dans *les Mémoires de deux jeunes mariées*.

les pratiques monastiques, et l'amour divin le plus intense tué de manière que la sœur Marie en arrive à ne plus comprendre Dieu, dont le goût et l'adoration l'ont amenée là [1].

Tel aussi le roman qui devait s'intituler *les Mitouflet :*

Il présentera le tableau des ambitions électorales qui amènent à Paris les riches industriels de province, et montrera comment ils y retournent [2].

Il n'est pas rare de le voir résumer ainsi en une brève formule l'œuvre qu'il rêve d'entreprendre ou celle qu'il vient de terminer. Qu'il résume *le Curé de village* ou *le Médecin de campagne, le Contrat de mariage* ou *les Illusions perdues* [3], il est admirable pour en dégager la forte signification sociale. Ces plans tracés en quelques lignes suffiraient à nous révéler le grand peintre de mœurs, pleinement conscient de sa mission. Peut-être même est-on parfois tenté de se demander s'ils ne sont pas plus beaux que les œuvres qui en sont sorties, et si chez Balzac l'observateur n'était pas supérieur encore à l'artiste.

ANDRÉ LE BRETON

1. *Lettres à l'Étrangère*, p. 224.

2. Préface du *Cabinet des antiques*.

3. *Lettres à l'Étrangère*, pp. 536, 13; *Correspondance*, p. 226; préface de la première édition de *Deux poètes* et d'*Un grand homme de province à Paris*.

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON[1]

— PREMIÈRE SÉRIE —

XII

CAPORAL

Nous retournâmes ensuite à la maison de l'Arménien pour un dîner qui fut encore meilleur que le souper de la veille, beaucoup trop bon pour moi, et qui dura trop longtemps. Moi qui avais l'habitude d'avaler mon repas en deux minutes, j'aurais eu beaucoup plus de plaisir à aller dîner avec un morceau de pain et du fromage, là-bas dans le torrent du Cédron. L'après-dîner, nous allâmes voir cette fameuse mosquée d'Omar qui est, au dire des amateurs, le plus beau monument de Jérusalem, bâti, dit-on, sur l'emplacement du grand temple de Salomon. Mais nous ne pouvions entrer dans ce temple de Mahomet où n'entrent que les vrais croyants. Cela m'était bien égal, du reste, puisque je savais que les mosquées sont complètement nues à l'intérieur, l'Éternel ayant dit à Moïse dans l'*Exode*, le *Lévitique* et le *Deutéronome* : « Tu ne feras

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904, 1er et 15 janvier 1905.

point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux, ni sous terre. » J'aurais voulu voir, cependant, le fameux rocher à travers lequel Mahomet passa, dit-on, avec sa jument blanche. Nous traversâmes le mont Sion, où se trouve encore un grand couvent. Ensuite, nous allâmes du côté de ce fameux vallon de Josaphat, où nous devons venir tous un jour.

Mon camarade en avait vu assez de Jérusalem et, ma foi, moi aussi. Nous allâmes encore boire un litre de vin dans un hôtel, en attendant le souper. Nous causâmes beaucoup le soir, avec l'Arménien et ses fils, de ce que nous avions vu à Jérusalem, et même de ce que nous n'avions pas vu. Le lendemain, nous devions partir de bonne heure pour retourner d'une seule traite jusqu'à Jaffa. L'Arménien, qui nous avait sous sa responsabilité, devait venir lui-même nous conduire jusqu'au bateau à vapeur. Cette deuxième nuit fut pour moi plus calme que la première.

Le lendemain matin, nous étions debout avant le jour : après avoir pris un copieux déjeuner et avoir rempli nos poches de souvenirs de Jérusalem, nous remontâmes dans la curieuse carriole pouvant s'atteler des deux bouts. Au soleil levant, nous étions déjà loin de Jérusalem que j'avais quittée sans regrets.

J'ai vu bien des villes célèbres depuis; mais d'aucune je n'ai gardé d'aussi tristes souvenirs : celui qui voudrait se faire chrétien ou rester dans cette religion, il ne faut pas qu'il aille à Jérusalem avec les yeux et les oreilles ouverts. Nous arrivâmes à Jaffa juste à temps pour prendre le bateau, et, trois jours après, nous nous retrouvions, en soldats, chez notre commandant, presque un jour avant l'expiration de notre permission. Mon camarade s'était chargé de lui transmettre les compliments de l'Arménien et de lui faire le récit du voyage, en affirmant, bien entendu, qu'il avait tout trouvé très chic à Jérusalem. A Constantinople, on nous apprit qu'il était né un petit prince en France et que nous avions un quart de vin à boire à sa santé.

Nous n'avions plus rien à faire maintenant. Mon camarade et moi, nous allions nous promener quelquefois très loin dans

les campagnes, derrière Constantinople. D'autres fois, nous allions sur le Bosphore voir passer les soldats français, anglais et piémontais, qui rentraient dans leurs pays.

Nous nous arrêtions pour voir les Turcs faire l'exercice : on essayait alors de les faire marcher à la manière des soldats français, en marquant la cadence et en comptant : *une*, *deusse*, *troisse*, *quatre*; les caporaux turcs disaient : *bir*, *iki*, *ütsch*, *dört*. Un jour, nous allâmes à la belle église de Sainte-Sophie, où les Grecs chantaient autrefois les louanges du Christ, mais où les musulmans chantent aujourd'hui les louanges d'Allah et de Mahomet, et où la nudité remplace les icones et les décors. Mais les Grecs conservent l'espoir d'y rentrer un jour : il y a une prophétie qui leur annonce ce fait et ce sera sous un sultan Mourad.

A la fin de mai, on nous prévint que les derniers soldats de Crimée venaient de passer; notre tour allait arriver, et en effet, dans les premiers jours de juin, nous embarquâmes sur un joli transport à vapeur, qui venait d'être baptisé du nom de *Prince-Impérial*, et qui ramenait les débris de la grande armée d'Orient; il y avait là de riches débris, car nous avions à bord tous les officiers supérieurs et médecins-majors de Constantinople, avec de riches fournisseurs civils. S'il y avait eu à ce bord des faiseurs de prophéties, ils n'auraient pas manqué d'en tirer de mauvais présages pour le petit prince dont le nom était écrit en grandes lettres d'or sur la poupe, car peu s'en fallut que le bateau ne restât au fond de la Méditerranée avec sa cargaison. J'ai traversé plusieurs fois la Méditerranée et deux fois l'Océan, mais jamais je n'ai été si près d'être englouti, et cela au dire de vieux marins qui se trouvaient avec nous.

Après vingt-quatre heures environ de cette danse macabre, le calme revint. On vit alors sortir des flancs du navire, où ils avaient dû passer de tristes quarts d'heure, tous ces messieurs de la finance, avec des figures plus ou moins décomposées : ils venaient remercier l'officier de la passerelle qui leur avait sauvé la vie. Une heure après, on entendait les soldats chanter sur le pont : *Vers les rives de France, voguons doucement !* etc. Notre navire ayant repris sa physionomie et sa marche ordinaires filait, comme disaient les chanteurs.

vers les « rivages chéris ». Un soir, enfin, nous passions près de Toulon et dans la nuit nous jetions l'ancre dans le port de Marseille, où nous débarquions le lendemain matin, 15 juin.

J'ai déjà dit que je ne citerais des dates et des noms propres que lorsque je serais certain de ne pas me tromper. Ici, je ne puis me tromper, puisque cette date figure sur mes états de service. Nous dûmes rester plusieurs jours à Marseille. Mon régiment, que je n'avais pas vu depuis le mois de novembre 1855, était alors à Montélimar, où j'arrivai dans les premiers jours de juillet. En arrivant dans ma compagnie, je ne connaissais plus personne. Tous mes camarades avaient disparu : les officiers, sous-officiers et caporaux étaient tous changés, excepté le capitaine Lamy. J'arrivai là à peu près comme autrefois à Lorient, inconnu de tout le monde et ayant tout l'air d'une nouvelle recrue ; grâce au bon temps que j'avais eu à Constantinople et à la bonne nourriture, j'avais même l'air plus jeune que quand j'arrivai à Lorient. Deux jours après, mes nouveaux camarades furent bien étonnés de me voir attacher sur ma tunique la médaille que la reine d'Angleterre avait donnée à tous les Français qui étaient arrivés en Crimée avant la prise de Sébastopol. Elle était rare, cette médaille, dans notre régiment qui avait cependant fait toute la campagne depuis le commencement jusqu'à la fin : de tous ceux qui étaient partis, il n'en restait plus guère. Ceux qui le composaient maintenant étaient presque tous arrivés en Crimée après la prise de Sébastopol ou c'étaient de jeunes recrues du dépôt.

A la fin d'août, après avoir passé l'inspection générale, ma compagnie, toujours la 2e du 3, était désignée avec la 1re pour aller occuper la petite garnison de Privas. Là, nous n'avions pas grand'chose à faire, du moins les simples soldats, mais il n'en était pas de même des sous-officiers, caporaux et élèves. Le général inspecteur avait fait de grands éloges au régiment, en lui rappelant ses belles campagnes d'Afrique et de Crimée ; mais il n'avait pas fait compliment aux officiers, sous-officiers et caporaux sur leur instruction théorique et pratique. De ce mécontentement, on peut penser que le

colonel en ressentit tout le poids comme chef de corps; aussi cette inspection générale, qui devait accorder à tout le monde un peu de repos, fut-elle pour nos sous-officiers, caporaux et élèves une grande reprise du travail, et du travail le plus pénible et le plus ennuyeux. Il n'y avait rien, en effet, qui causât plus d'ennui et de tracas à nos sous-officiers et caporaux que la théorie récitative, si ce n'était la théorie pratique sur le terrain, en présence d'officiers supérieurs. Cette chose-là m'a toujours étonné au régiment, de voir des hommes accepter des grades, des fonctions ou des emplois sans avoir les notions les plus élémentaires des droits et devoirs inhérents à ces grades et fonctions.

Nos caporaux, qui auraient dû être dans leurs chambrées comme de bons chefs d'atelier, enseignant et donnant de bons exemples d'ordre et de discipline, étaient au contraire, très souvent, les premiers à donner l'exemple du désordre et de l'indiscipline. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient rien de leur métier; ils étaient souvent punis pour ne pas savoir leur théorie et les règlements les concernant; ils tempêtaient alors contre ces règlements, contre la discipline, contre leurs supérieurs qui voulaient les forcer à apprendre des choses impossibles, absurdes et désagréables. Ils croyaient sans doute que les galons étaient faits tout simplement pour donner plus de solde, pour glorifier et honorer ceux qui étaient appelés à les porter.

Je n'ai connu qu'un seul individu, un Corse, qui connût bien ses devoirs et ses droits de caporal et de sergent, et qui sût s'y maintenir. Celui-là était un bon père de famille, enseignant, dirigeant et corrigeant ses enfants avec connaissance, autorité et justice. Je puis citer son nom sans risquer de me tromper : il s'appelait Orticoni. Ah! si tous les gradés, y compris les officiers, eussent connu leurs droits et leurs devoirs comme celui-là et eussent su s'y conformer, les choses auraient bien mieux marché! Nous n'aurions pas eu tant d'hommes dans les prisons, les cachots, les compagnies de discipline et les travaux forcés, tant d'honnêtes familles plongées dans le désespoir et dans le deuil! Mais, hélas! nos gradés d'alors ne savaient commander qu'avec brutalité, grossièreté, colère et souvent haine ou vengeance. J'ai vu plus

d'un soldat s'en aller mourir à Cayenne ou au Sénégal, ou même, ce qui était plus terrible encore, tomber sur le terrain, de douze balles françaises, — des hommes perdus pour l'armée, pour la France et pour leurs familles, des hommes qui auraient pu être de très bons, d'excellents sujets, s'ils avaient été commandés et dirigés par des chefs comme mon ami Orticoni.

Ce fut de Privas que je me hasardai d'écrire chez moi pour la première fois depuis mon départ. J'y avais déjà songé dans différentes circonstances, mais je remettais toujours la chose, voulant, avant d'écrire une lettre, pouvoir y mettre un peu de français et une écriture un tant soit peu lisible. On reçut et comprit ma lettre, mais la réponse fut bien triste : mon père était mort, et ma mère se trouvait dans une misère profonde. Je venais de toucher le décompte de ma masse individuelle, en tout dix francs que j'avais économisés en réparant mes chemises, caleçons et souliers : je m'empressai de les expédier à ma mère. Quelque temps après, je reçus une autre lettre m'annonçant qu'elle était morte. C'est bien là ce que je pensais le jour où, des hauteurs de Kergonan, j'adressais, les larmes aux yeux, mes derniers adieux à l'église et au cimetière d'Ergué-Gabéric, où ils reposent maintenant tous deux après une longue vie de travail et de misère. J'avais cependant le droit d'être aussi fier de ces parents, morts de faim après une longue vie de labeur, que ceux qui sont fiers de parents morts de pléthore, après une vie oisive et inutile, n'ayant marqué leur passage dans ce monde que, comme Lucullus et Héliogabale, par leur égoïsme et leur goinfrerie.

A Privas, je cherchais toujours les moyens de m'instruire. J'allais souvent écouter le prédicateur protestant, dont le temple était à côté de notre caserne. Ce bon ministre, me prenant pour un coréligionnaire ou un néophyte, voulut bien me faire cadeau d'une bible et des évangiles en deux petits volumes, qui pouvaient être facilement dissimulés. Je le remerciai avec effusion en promettant d'en faire bon usage. Je lisais et relisais ces deux petits volumes presque tous les jours, ne trouvant rien de mieux à lire, sinon la théorie de mon caporal, que je savais, du reste, toute par cœur mieux

que lui : le malheureux ne pouvait en apprendre deux pages qu'en en oubliant deux autres. Je ne dirai pas ici les profits que j'ai tirés de ces deux petits volumes précieux et sacrés, puisque je compte écrire tout ça plus tard. Les savants assurent qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Alors, je dois attribuer au pasteur protestant de Privas un changement dans mon existence, produit par le cadeau qu'il me fit.

En effet, un jour, j'étais étendu sur mon lit, en train de lire le passage de la mer Rouge par les Hébreux, lorsque le fourrier vint demander mon livret pour quelque petite rectification ; me voyant un livre à la main, il me dit :

— Tiens ! vous savez donc lire, vous ?

— Un peu, fourrier.

— Cependant, votre livret porte que vous ne savez ni lire ni écrire.

— J'ai appris ça depuis mon arrivée au corps.

— Chez les Turcs, alors, car ailleurs ça ne vous a pas été possible.

— Un peu partout.

Mais mon camarade de lit, qui était là et à qui je venais d'expliquer l'histoire épouvantable de Loth et de Sodome, alla plus loin que moi et beaucoup plus loin que je n'aurais voulu :

— Bien sûr que oui, dit-il, qu'il sait lire et écrire, aussi bien et mieux que le caporal, et il sait toute la théorie par cœur et bien d'autres choses encore.

— Ah ! oui ! répondit le fourrier en s'en allant, nous allons voir ça.

Le fourrier parti, ce que j' « engueulai » mon camarade pour avoir eu la langue trop longue, lui qui pensait me faire du bien !

Le fourrier ne manqua pas de dire la chose au sergent-major, et le sergent au capitaine qui me fit appeler chez lui et, après s'être assuré des faits qu'on lui avait racontés sur moi, il voulut tout de suite me porter sur le tableau d'avancement en qualité de candidat au caporalat. J'eus beau protester de mon ignorance de la langue française, de mon écriture défectueuse, de ma jeunesse, de mon inexpérience : tout fut inutile. Il fit faire immédiatement un état supplémentaire d'élèves-caporaux qu'il expédia au colonel après y avoir

ajouté de sa main des notes particulières me concernant. Je me consolai en pensant que j'aurais le temps de me fortifier et de réfléchir avant que mon tour arrivât, car on n'avançait pas vite dans ce temps-là. Les officiers sortaient presque tous de Saint-Cyr : donc pas de places pour les sous-officiers, excepté quelquefois en temps de guerre et pour action d'éclat. Les sous-officiers eux-mêmes, presque tous des gens sans fortune et sans avenir, une fois attrapé ce grade, qui était pour eux une véritable position sociale, y restaient jusqu'à leur retraite : donc pas de places pour les caporaux. Les caporaux à leur tour, après sept ans de service et plusieurs années de grade, rengageaient dans l'espoir de passer sous-officiers : donc pas de places pour les élèves-caporaux, lesquels souffraient souvent pendant plusieurs années les mêmes ennuis et les mêmes désagréments que les caporaux sans en toucher la solde.

Je comptais donc avoir le temps de m'initier dans « l'art de gouverner une tribu » ou escouade ; quelle ne fut pas ma surprise et l'étonnement de toute la compagnie lorsque le sergent vint, quatre jours après mon entretien avec le capitaine, m'annoncer que j'étais nommé caporal à la 6e compagnie du 2e bataillon à Montélimar !

— Voici des galons, dit-il, faites-les coudre tout de suite et allez chez le capitaine, qui vous demande.

A cette annonce, tout le monde dans ma chambrée était resté « bleu », les élèves caporaux plus que les autres, et moi plus que tout le monde. Le capitaine seul ne fut pas surpris ; il me dit, quand j'arrivai chez lui avec mes galons :

— Je savais bien que vous n'auriez pas attendu longtemps. Voici dix francs pour arroser vos galons, car je sais que vous n'êtes pas riche et que vous avez envoyé, il y a quelques jours seulement, toutes vos économies à votre vieille mère.

A ces mots, des larmes me vinrent aux yeux, et, en prenant machinalement les dix francs, je ne pus que balbutier quelques mots de remerciement inintelligibles : le capitaine me serra la main et je sortis en pleurant, comme un enfant qui vient de faire ses adieux suprêmes à une mère adorée.

Le lendemain matin, j'étais de bonne heure, sac au dos, sur

la route de Montélimar. J'avais deux jours pour m'y rendre. Tout le long de la route, je repassai ma théorie et les devoirs du caporal, de peur de me tromper lorsque je serais appelé à les réciter devant l'adjudant de mon bataillon, car ce serait là, sans doute, les premières choses sur lesquelles on m'attaquerait en arrivant. Cela ne manqua pas. Le bruit avait couru tout le régiment qu'un certain Déguignet, qui n'était même pas élève-caporal, venait d'être nommé presque de force, grâce à ses connaissances théoriques.

Le lendemain de mon arrivée, quoique ce ne fût pas jour de théorie, l'adjudant me fit appeler. Il me questionna sur tous les points de la théorie et sur les devoirs du caporal, en France comme en campagne ; je répondis à toutes ses questions. Il me dit alors qu'on ne l'avait pas trompé sur mon compte et que, désormais, je pouvais m'abstenir d'aller à la théorie récitative, sauf lorsque je serais particulièrement appelé. Me voilà donc, dès le premier jour, débarrassé du plus grand ennui et du plus grand embarras des caporaux. C'était beaucoup. Bien des collègues auraient payé cher pour en arriver là. Cependant, je trouvai qu'il m'en restait encore assez à faire.

Le premier dimanche de mon arrivée dans ma nouvelle compagnie, je vois presque tous les caporaux punis, quelques-uns, il est vrai, pour leur théorie ; mais il y en avait aussi pour manque de surveillance dans leur escouade, un autre pour son service de semaine. C'était surtout cette fameuse « semaine », le cauchemar de tous les gradés, qui me trottait alors dans la tête : il était rare, en ce temps, qu'un caporal se retirât de sa semaine sans punitions, souvent plus de jours de punitions que de jours dans la semaine, car un caporal de semaine était alors le chien courant de tout le monde : souvent on l'appelait en deux endroits à la fois, sinon en trois. Pendant que vous étiez retenu par le sergent de garde de la police pour les hommes de corvée du quartier, le vaguemestre vous portait quatre jours de consigne pour avoir manqué à la distribution des lettres et *vice versa*. Je fus assez heureux, cependant, dans ma première semaine ; je m'en tirai sans punition. Dans mon escouade, j'avais affaire à de vieux soldats qui connaissaient à peu près leur métier.

XIII

AUX VOLTIGEURS

Nous ne devions plus rester longtemps à Montélimar; notre régiment était désigné pour aller à Lyon. Notre bataillon devait quitter le premier et s'arrêter une quinzaine de jours à Valence. J'ai déjà dit ce qu'était la garnison de Lyon sous le fameux Castellane; je n'ai donc pas à le répéter ici. Nous arrivâmes à Lyon en juin 1857. J'avais été nommé caporal le 7 mars. A la fin de cette année, j'étais encore le plus jeune caporal de ma compagnie, sinon même de tout le bataillon. Grande fut donc ma surprise, et aussi ma joie, lorsqu'on vint m'annoncer, le 1er janvier 1858, que j'étais nommé caporal de voltigeurs.

Pour comprendre la joie que j'éprouvai à cette nouvelle, il faut savoir ce qu'étaient les voltigeurs et les grenadiers, qu'on appelait aussi les compagnies d'élite. Dans ces compagnies, il n'entrait que des hommes choisis parmi les soldats accomplis, des hommes d'une propreté et d'une conduite exemplaires, d'une constitution physique irréprochable, bons marcheurs et bons tireurs. Tous les soldats qui ne pouvaient ou qui n'avaient pas l'espoir d'arriver à un grade n'aspiraient qu'à la grenade du grenadier ou au cor de chasse du voltigeur; c'était leur bâton de maréchal, et c'était beaucoup : ils étaient là exempts de beaucoup de corvées, et des plus pénibles; ils ne montaient la garde que dans les postes d'honneur ou parfois dans des postes payés; ils touchaient double solde, avaient une plus belle tenue et une meilleure nourriture. Les sous-officiers et caporaux dans ces compagnies étaient sans embarras, du moins pour leurs hommes, ceux-ci étant des hommes de choix, connaissant bien leur métier et leurs devoirs. Dans les compagnies du centre, — ainsi nommées parce qu'elles étaient encadrées entre les grenadiers et les voltigeurs, — lorsqu'un homme se trouvait en défaut, on ne s'en prenait pas à lui; c'était à son caporal d'escouade, et ces malheureux caporaux d'escouades étaient souvent obligés

de subir des punitions pour de tristes brutes, des « saligauds » ou des braillards incorrigibles.

Je fus donc bien heureux, le 1er janvier 1858, en recevant cette surprenante nouvelle que j'étais nommé caporal aux voltigeurs du 1er bataillon. Je faisais, il est vrai, beaucoup de jaloux et de mécontents. On disait même que je devais avoir quelque haute protection. J'avais pour protections ma bonne conduite et la connaissance de tous mes devoirs, auxquels je n'avais jamais failli depuis que j'étais caporal. Oui, je fus réellement heureux ce jour-là. Il n'a jamais fallu beaucoup de choses, du reste, pour me rendre heureux : souvent une poignée de main, un sourire, un mot d'affection, d'encouragement, m'ont fait pleurer de joie. Ah! si, en ce moment-là, j'eusse trouvé quelqu'un comme mon jeune ami de Kamiech pour m'apprendre le français et les sciences utiles, indispensables à tout homme qui est venu au monde sans la fortune! J'aurais été alors facile à pousser n'importe dans quelle direction! Comme j'aurais été heureux de travailler sous un maître qui m'aurait donné quelques bonnes leçons et quelques bons principes! Mais, hélas! je n'en trouvai pas : mes collègues n'étaient guère plus avancés que moi en arts et en sciences. Des livres? il ne fallait pas en parler; ils étaient hors de prix, et même on n'en trouvait pas, du moins de ceux que j'aurais voulu avoir. Il manquait donc quelque chose à mon bonheur, et c'était justement la chose après laquelle je courais le plus : le savoir.

Dans la nuit du 14 février, si je ne me trompe, lorsque tout le monde était déjà couché, nous entendîmes sonner doucement et lugubrement la générale. Il n'y avait là rien de nouveau pour nous ; nous pensions simplement à une nouvelle folie ou à une lubie du vieux bossu de Castellane. Mais au moment où nous étions à faire nos sacs pour partir au galop comme d'habitude, un sergent vint nous dire : « Laissez vos sacs, prenez vos armes seulement et vos cartouches à balles. » Sortir en armes sans sac! Mais jamais on n'avait vu ça à Lyon sous Castellane! Et les cartouches à balles! Mais qu'est-ce qu'il y avait donc? Nous étions alors dans la caserne de Serein, sur le bord de la Saône. Quand nous fûmes descendus sur le quai, on nous dit de préparer nos cartouches

pour charger les armes, puis on se mit en route, en se dirigeant vers le centre de la ville. Je voyais partout du monde aux fenêtres sans lumière. Je voyais aussi des civils groupés dans les ruelles, et d'autres qui filaient comme des ombres le long des murs.

Nous arrivâmes sur la place Bellecour; elle était remplie de civils qui s'éloignèrent pour nous faire place. On entendait de tous côtés de sourds murmures et même des cris de : *Vive la République!* C'était donc une révolution qui venait d'éclater subitement? Dans nos rangs, toutes sortes de propos couraient. J'étais le dernier de ma compagnie de voltigeurs et, par conséquent, du bataillon; je me trouvais hors des rangs. Piqué par la curiosité autant que par la gravité de la situation, je fis quelques pas en arrière, comme si je voulais faire éloigner quelques civils qui se trouvaient là, et vivement je demandai à l'un d'eux ce qu'il y avait de nouveau; il me répondit à voix basse, mais très intelligiblement : « L'empereur est assassiné. »

Nous restâmes sur la place plus de deux heures, pendant que d'autres bataillons stationnaient ailleurs ou parcouraient la ville, l'arme sur l'épaule droite et baïonnette au canon. Le lendemain, tout le monde sut l'événement par une dépêche envoyée dans la nuit et affichée partout. L'empereur avait manqué, en effet, d'être assassiné le soir, en allant à l'Opéra, par la bombe du fameux Orsini : plusieurs hommes de son escorte avaient été tués ou blessés, et la voiture impériale avait été renversée et brisée, mais « grâce à la Providence », l'empereur n'avait eu aucun mal. La France pouvait toujours crier : *Vive l'empereur!* et dormir en paix. Les assassins avaient été arrêtés.

Deux mois environ après cet événement, nous quittions encore Lyon pour nous rendre au camp de Châlons. Ce fut au camp de Châlons que j'eus l'honneur de voir pour la première fois Leurs Majestés Impériales. Elles arrivèrent au camp au moment où les grandes manœuvres se terminaient : Elles rentraient de leur voyage dans l'ouest, où l'empereur était allé prouver aux Normands et aux Bretons qu'il n'avait pas été assassiné par Orsini, comme beaucoup de gens persistaient à le croire, et pour leur faire voir aussi qu'il avait doté la France

d'une belle impératrice. Cette aimable dame venait, seule, se promener dans nos camps, habillée comme une simple bourgeoise ; elle allait jusque dans les cuisines goûter la soupe.

Mais nous n'eûmes pas, quant à notre compagnie, de quoi être très satisfaits de ces Majestés Impériales. La dernière revue, qui terminait les manœuvres, eut lieu un dimanche. Après avoir passé toute la journée sac au dos, à peine nous donna-t-on le temps de manger notre soupe, qu'il fallut remettre le sac sur le dos et partir pour Reims, où nous devions former la haie autour de Leurs Majestés le lendemain. Nous arrivâmes vers minuit à Reims, et fûmes obligés de camper au milieu de la cour de la caserne. Nous avions passé le long de la route sous plusieurs arcs de triomphe; mais ils ne nous avaient pas empêché d'avoir mal aux pieds et aux épaules, ni d'avoir nos chemises trempées, quoique la nuit fût assez fraîche. Heureusement, les cantinières de la caserne furent autorisées à nous ouvrir leurs portes, ce qui nous permit de casser une croûte en buvant quelques petits verres pour attendre le jour.

Nous devions vivre, pendant notre séjour à Reims, avec notre solde de route ; mais cela était bien difficile ; on ne trouvait rien à manger : les boulangeries, les charcuteries, boucheries et tous autres dépôts de comestibles, avaient été pris d'assaut et complètement dévalisés par les gens des campagnes, venus au moins de dix lieues à la ronde pour tâcher de voir la figure de leurs souverains. Nous fûmes obligés de nous arranger avec les soldats de la garnison pour avoir à manger. Nous ne restions pas, du reste, beaucoup de temps à table : nous étions presque jour et nuit sous les armes, soit que Leurs Majestés allassent à la cathédrale, ou voir quelque grand atelier, ou passer une revue ; soit qu'elles allassent dîner chez le maire et danser chez le préfet. Elles ne pouvaient faire un pas sans que nous fussions sur leur passage pour faire la haie et tenir à distance les curieux et les plaignants.

Mon jeune caporal de Kamiech n'avait pas eu le temps de me donner l'instruction qu'il aurait bien voulu me donner et que je désirais si ardemment, du moins m'avait-il donné l'idée de la réflexion. Donc, pendant que je me promenais

dans la ville de Reims, l'arme sur l'épaule droite ou l'arme au bras, je songeais à tous les rois qui avaient déjà passé par là. Je ne finirais pas si je voulais raconter toutes les réflexions que je fis pendant les longues cérémonies auxquelles nous assistâmes durant quarante-huit heures. Ce que j'aurais voulu voir, c'est la petite fiole qu'on appelle la Sainte Ampoule. Je me trouvais à la porte de la cathédrale, mais j'eus beau me hausser sur « mes pieds de derrière » : je ne pus rien voir; les personnages qui se trouvaient devant moi étaient, tous, deux fois grands et moi j'étais deux fois petit.

Le soir du bal à la préfecture, j'étais mieux placé pour voir ces dames et tous ces grands personnages valser, polker et faire des chassés-croisés. Je n'avais pas le ventre trop plein ni trop à l'aise. Cependant j'eus encore un instant pitié d'un bonhomme écharpé et décoré sur toutes les coutures, mais dont la tête était entièrement dépourvue d'ornements capillaires : il essayait de faire quelques gambades et des entrechats devant la belle impératrice dont les bras, les épaules et la poitrine nus, et le diadème, et le collier, et les bracelets, et la ceinture de diamant devaient le rendre fou et aveugle, à tel point qu'il ne savait plus où mettre ses pieds, ses mains, ni probablement sa pauvre langue, qui devait être paralysée devant les charmes éblouissants de sa belle danseuse et souveraine. Je m'attendais à chaque instant à le voir danser à quatre pattes, tellement il baissait la partie supérieure de son corps vers la terre. Je ne pus même m'empêcher d'avoir l'idée saugrenue que sa cavalière n'aurait pas beaucoup de peine à lui passer la jambe par-dessus la tête, comme cela se pratiquait alors dans certains bals publics.

Je songeais là, tout en exerçant la surveillance et gardant la consigne qui m'avait été donnée, à la terrible bombe d'Orsini. Si quelque autre était venu tout à coup à la porte et, sous prétexte de chercher sa carte d'entrée, eût tiré une bombe de sa poche et l'eût jetée au milieu du bal, quel ravage elle aurait pu faire, non parmi les hommes, dont la plupart étaient déjà hors service ou prêts à l'être, mais parmi les femmes et surtout les jeunes filles, qui étaient toutes de la fine fleur des Rémoises et dont plusieurs égalaient leur souveraine en charmes et en beauté !

Le lendemain de cette soirée féerique, nous retournâmes au camp. Une bonne nouvelle nous y attendait : le régiment était désigné pour aller à Paris. En effet, trois jours après, nous nous mîmes en route pour la capitale, en passant par Épernay, le pays du grand champagne, et par Provins, le pays des belles roses. Je ne crois pas qu'il y eut dans tout le régiment un homme qui éprouvât autant de plaisir que moi d'aller à Paris. Nous entrâmes dans la capitale par la barrière de Fontainebleau et allâmes prendre possession de la vieille caserne Popincourt, dans le faubourg Saint-Antoine.

En arrivant à Paris, je n'avais qu'une préoccupation, c'était de voir toutes les belles choses dont j'avais entendu parler. Puisque je ne trouvais plus de maître ni de livres pour m'instruire, je pourrais y suppléer par la vue des monuments conçus par les hommes de science de tous les temps et de tous les pays, créés, fabriqués, édifiés, tournés, ciselés, peints et polis par les mains des artistes ou artisans depuis que le genre humain a commencé à se servir de ses mains et de son intelligence pour ses besoins matériels et intellectuels.

Pour qui veut connaître les progrès accomplis par notre espèce à travers les âges, depuis le jour où elle saisit la première pierre pour la dégrossir avec une autre pierre, il n'y a qu'à aller au Musée ou Conservatoire des Arts et Métiers, avec un guide à la main, de l'idée et de l'intention dans la tête. Il pourrait aussi, et dans les mêmes conditions, aller au Musée de Marine, où il assistera au développement des progrès de l'art nautique, depuis le premier tronc d'arbre qui servit à l'homme pour s'aventurer sur l'élément liquide jusqu'aux gigantesques Léviathans modernes. S'il veut connaître l'histoire de France, il n'a qu'à aller aux Musées de Cluny, du Luxembourg et de Versailles. Voudrait-il apprendre l'histoire naturelle, la zoologie, la botanique, la minéralogie et toutes leurs dépendances? Il suffit d'aller au Jardin des Plantes et au Jardin d'Acclimatation. Enfin veut-il connaître la vie et les mœurs des sociétés qu'il ne connaît que de nom, il n'a qu'à aller au théâtre : là, il pourra voir comment on vit dans toutes les sociétés, depuis les plus hautes, les plus raffinées, jusqu'aux plus basses et aux plus dégradées, ou s'il ne croit pas à la réalité des choses du théâtre, il n'aurait qu'à aller,

en sortant de dîner chez une famille honnête et vertueuse, dans certaines tavernes que j'ai connues à Belleville et à Ménilmontant.

Voilà, à mon avis, des moyens faciles et peu coûteux de s'instruire, pourvu que l'on ait dans sa cervelle un certain nombre de casiers pour emmagasiner tout ce que l'on voit et qu'on entend. On peut apprendre ainsi plus facilement et plus promptement qu'en compulsant des centaines ou des milliers d'écrits contradictoires et souvent inintelligibles pour le commun des mortels. C'est de cette façon que je m'instruisis pendant le court, trop court séjour que j'ai fait à Paris. Toutes les fois que j'avais une heure à dépenser en dehors du service, l'allais dans un musée quelconque, parfois même à la Sorbonne où, malheureusement, mon ignorance ne me permettait pas de comprendre les grandes conférences et les grands discours qu'on faisait.

J'allais aussi très souvent au théâtre. A Paris, nous jouissions de grands avantages de ce côté. Nous n'étions pas obligés de faire « queue » comme les civils, lesquels souvent, pour assister à une représentation extraordinaire, étaient obligés de rester des heures entières sous la pluie ou la neige, rangés par les agents de police les uns derrière les autres. Nous n'avions, nous, qu'à arriver dix minutes avant l'ouverture des bureaux : on nous faisait entrer aussitôt et nous avions droit de choisir nos places, au parterre bien entendu. Le prix pour nous, dans tous les grands théâtres, était invariablement de vingt sous. Nous ne pouvions avoir de permission de théâtre que le dimanche ; pour obtenir cette permission, il fallait n'avoir encouru aucune punition dans la semaine.

Nous avions à Paris certains services payés. Nous en avions un notamment pour les sous-officiers et caporaux d'élite, qui consistait à aller le dimanche soir, avec nos fusils en bandoulière, deux à deux, un sous-officier et un caporal, soit dans certains bals de barrière, soit dans des maisons portant comme enseigne des lanternes de couleurs et de gros numéros rouges. Les sergents-majors même étaient admis à faire cette espèce de police de mœurs. Là, on se rencontrait avec des hommes à chapeaux hauts, gants et lunettes, des

hommes à longues blouses blanches, des hommes habillés en femmes et, parfois, des femmes habillées en hommes, avec de fausses barbes et de faux cheveux. Tout cela était de la police secrète. Il y avait à se méfier de tous ces gens-là. Il fallait savoir tourner sa langue ou se taire devant eux.

Je me suis trouvé assez souvent de garde au poste de l'Opéra, où l'on avait aussi affaire à la police de sûreté, et surtout à la police des mœurs. Il y avait dans ce poste un local spécial pour les femmes prises en flagrant délit de raccolage : autour de l'Opéra, ces femmes étaient toujours sûres d'être prises, car si elles ne trouvaient pas de comte, de marquis ou de prince pour les emmener dans leurs voitures, elles trouvaient la police pour les conduire au poste. La première fois que je me trouvai de garde dans ce poste, je fus étonné de voir un homme, en blouse blanche et casquette, menant ou plutôt traînant par le bras une dame qu'on aurait prise pour la reine de Saba, toute couverte de fleurs, de soie et d'or; en entrant au poste, ce monsieur me dit :

— Caporal, coffrez-moi ce trumeau-là.

Je restai tout ébahi autant qu'ébloui. Je fus obligé de demander à ce monsieur pour quel motif et par quel ordre je devais mettre cette reine au violon. Aussitôt il releva sa grande blouse et me fit voir ses insignes d'agent de la police des mœurs, dont nous avions un duplicata au poste. Je pris alors les clefs et dis au « trumeau » :

— Madame, veuillez me suivre.

Elle voulait regimber et demandait à s'expliquer, mais l'agent dit aux hommes du poste :

— Allez, poussez-moi ce fumier-là dans le trou.

Il fallut qu'elle y entrât. Il paraît que, pour ma première garde à ce poste, je me trouvais dans un jour de pêche fructueuse, car on en ramena comme ça une demi-douzaine dans la soirée, toutes à peu près comme la première, étincelantes de fleurs, de soie et de pierreries. Les agents qui nous les amenaient les traitaient de « fumier ». Ce fumier était dissimulé sous une belle couverture. J'avais d'abord une certaine pitié pour ces femmes dont quelques-unes étaient toutes jeunes encore et avaient l'air d'avoir des larmes aux yeux en entrant. Mais lorsque les agents furent partis, après les avoir

un peu interrogées et pris leurs noms, et que la nuit fut déjà avancée, tout changea. Il fallait entendre les belles conversations et les jolis chants qui sortaient à travers le grillage de ce pandémonium féminin, chants et conversations qu'on n'entendait que dans les plus basses tavernes ou dans les maisons à gros numéros rouges. Je fus désillusionné, et ma pitié se changea presque en dégoût.

Qui étaient donc toutes ces femmes-là, habillées en marquises et en princesses? Je le sus bientôt. C'étaient, pour la plupart, des femmes « en cartes », qui étaient autorisées à exercer « la profession », mais seulement dans leurs chambres particulières. Mais, quand les clients n'allaient pas chez elles, elles étaient bien obligées d'aller les chercher. Or, il n'y avait pas meilleure place que les environs des théâtres, et surtout du théâtre de l'Opéra. Là, elles trouvaient de grands et de bons clients, ayant chevaux et voitures et le gousset garni de louis d'or. Cependant, j'ai entendu raconter là de tristes histoires. Il venait parfois des jeunes filles que la misère seule avait poussées à la prostitution, d'autres y avaient été jetées par leurs propres parents qui les exploitaient... On peut, à Paris, s'instruire sur toutes les conditions sociales de l'humanité, et de près et sur le vif.

Au commencement de 1859, vint à Paris un individu se disant philanthrope, et qui avait fait, disait-il, un livre avec lequel un homme, même complètement illettré, pouvait tout apprendre, depuis l'*a b c* jusqu'aux plus hautes mathématiques. Il passait dans les casernes et faisait descendre tous les soldats dans la cour et leur faisait un long discours au sujet de son incomparable livre, qui contenait une méthode merveilleuse pour tout apprendre sans maître, et cela presque pour rien, car son livre, qui renfermait la matière de plus de dix volumes, il le donnait aux soldats et aux marins, dans un but philanthropique, pour la modique somme de cinq francs payable par petites fractions de vingt-cinq centimes par prêt : c'était pour rien. Comment pouvait-on refuser une si grande merveille? J'en pris un, bien entendu, et beaucoup d'autres firent comme moi, même parmi ceux qui ne savaient pas les premières lettres de l'alphabet. Il y avait alors dans notre compagnie un nouveau caporal qui avait été cassé du grade de

sergent-major; il avait reçu, me disait-il, une forte instruction; il prit un volume qu'il se mit à parcourir aussitôt; mais le soir il vint me trouver et me dit :

— Eh bien, es-tu content de ton livre?

— Ma foi, je ne sais pas trop. Il y a beaucoup de choses dessus, toujours.

— Beaucoup d'imbécillités, me répondit-il ; ce fameux J. R... est un farceur, un charlatan ; il nous a volé à chacun cinq francs; celui qui veut me donner cinquante centimes, je lui donne le mien.

En effet, tous ceux qui savaient quelque chose étaient d'accord pour crier au charlatan, au voleur, et le lendemain le livre était offert pour une goutte : beaucoup avaient déjà commencé de s'en servir pour allumer leurs pipes ou pour tout autre service.

XIV

LA GUERRE D'ITALIE

Au commencement de 1859 aussi, il était beaucoup question de guerre. Le caporal dont j'ai parlé, l'ex-sergent-major, qui était presque un savant, s'intéressait aux choses de la politique. Il était riche de chez lui et allait souvent dans les grands cafés, où il voyait les journaux. Celui-là m'assurait, vers le milieu du mois de mars, que la guerre était imminente entre l'Autriche et le Piémont, et que la France ne pouvait manquer d'intervenir en faveur du Piémont, notre allié, qui nous avait donné un bon coup de main en Crimée. Dans les premiers jours d'avril, toute l'armée de Paris était convoquée au Champ de Mars pour une grande revue de l'empereur ; on disait que c'était la revue de départ.

Notre régiment était alors au fort d'Ivry. Il y avait là un aumônier, qui invitait les soldats catholiques à faire leurs Pâques. Je n'avais pas encore renoncé à la religion, quoique les charlataneries que j'avais vues à Jérusalem m'en eussent presque dégoûté. Cet aumônier, qui avait l'air d'un vieux

bonhomme, avait sa chapelle dans une casemate, au fond du fort.

Un soir après la soupe, j'allai me promener de ce côté ; je voyais beaucoup de soldats entrer et sortir de la chapelle. J'entrai aussi, avec un sentiment partagé entre la piété et la curiosité : plus de curiosité que de piété, je crois. Je pris un livre et me cachai dans un coin, et lorsque tout le monde fut parti, j'entrai dans le confessionnal. Je racontai brièvement mon histoire et mon voyage à Jérusalem, où j'avais vu les choses tout au contraire des pèlerins.

L'aumônier commença par me taxer d'impiété ; il me dit que je n'avais pas le sens commun, que j'étais possédé par le démon de l'orgueil et de la vanité, que de plus grands esprits que moi avaient vu Jérusalem et y avaient vu les choses telles qu'elles sont et telles qu'elles doivent être suivant l'esprit des Écritures. Puis il me noya sous un déluge de phraséologie, et finit par me dire que nous allions bientôt partir pour la guerre, que l'homme était mortel et que, sur le champ de bataille, cette mort pouvait arriver instantanément, sans vous donner le temps de confesser vos péchés et de demander pardon à Dieu, et qu'au lieu de recevoir une mort on en recevrait deux : la mort du corps et la mort de l'âme ; il fallait donc se tenir toujours prêt si l'on voulait sauver au moins cette âme, et que d'abord, pour être bon soldat et bon patriote, il fallait commencer par être bon chrétien. Et sans me laisser faire aucune observation, il me dit : « Je vois, mon ami, que vous avez du repentir, que le démon de l'orgueil vous abandonne enfin. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous donne l'absolution ; allez et que Dieu soit avec vous. »

Si M. l'aumônier ne m'avait pas entièrement convaincu de l'efficacité et de la nécessité du christianisme sur les champs de bataille, — puisque l'Évangile défend absolument de verser le sang, — du moins il m'apprenait ce que je tenais le plus à savoir : c'était que nous allions bientôt partir pour l'Italie. Et en effet, quelques jours après, on vint nous dire, un matin, de tenir nos tuniques et nos shakos prêts à être versés au magasin, que le bataillon allait partir le soir même pour la gare de Lyon. Une immense exclamation de joie retentit dans toutes les chambrées. Chacun s'empressa de pré-

parer sa tunique et son shako pour le magasin, puis de faire son sac en jetant de côté tous les chiffons, brosses et bibelots superflus, inutiles pour le soldat en campagne.

A deux heures environ, nous quittions le fort d'Ivry, musique en tête, jouant *la Marseillaise*. Une multitude de Parisiens venus jusqu'à la porte du fort suivait, sur les flancs de la colonne, en chantant *la Marseillaise* ou *le Chant du Départ*. Le long de la route, des enfants, des femmes et des vieillards nous jetaient des fleurs par-dessus la tête, d'autres suivaient la colonne avec des branches de laurier; il y en avait qui avaient arraché des plants tout entiers qu'ils portaient avec peine; des vieux, marchant avec des bâtons et des béquilles, et portant fièrement la médaille de Sainte-Hélène, brandissaient leurs chapeaux ou leurs mouchoirs au bout de leurs béquilles en criant de toute la force de leurs poumons : *Vive l'empereur! Vive la jeune armée d'Italie! Courage, les enfants! vous allez cueillir de nouveaux lauriers où vos pères en ont déjà cueilli!* Tous ces gens avaient des larmes de joie dans les yeux et moi j'en avais autant. Nous eûmes mille peines à traverser les flots humains qui se trouvaient depuis la barrière de Fontainebleau jusqu'à la gare de Lyon; ils allaient toujours s'épaississant, et les cris, les chapeaux, les mouchoirs de plus en plus en plus frémissants.

Nous finîmes par arriver à la gare où les wagons nous attendaient. En moins d'un quart d'heure, nous y étions installés, pressés à peu près comme des sardines. Bientôt le coup de sifflet se fit entendre et nous voilà en marche. Mais, quelques instants après le train s'arrêta et on cria : *Tout le monde à terre et sac au dos!* Une fois tout le monde à terre, on fit par le flanc droit et nous marchâmes vers une gare où je vis bientôt *Melun*. Nous traversâmes la gare et nous entrâmes en ville.

On nous conduisit dans un vieux couvent qui servait de caserne. Qu'est-ce que ça voulait dire? Nous nous croyions en route pour l'Italie et voilà qu'on nous débarquait à quelques lieues de Paris! Tout le monde demandait pourquoi, mais personne ne pouvait répondre. Le lendemain, cependant, mon collègue, l'ex-sergent-major, m'expliqua la chose. Notre tour n'était pas encore venu. La garde impériale devait partir

avant nous. Seulement, on avait voulu faire sur nous un essai, pour savoir en combien de temps un bataillon, surpris inopinément, pouvait être embarqué en chemin de fer. L'explication me parut assez plausible.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de soldats n'étaient pas fâchés de ce temps d'arrêt qui leur donnerait le temps d'écrire et d'adresser un dernier adieu à leurs parents, de leur demander quelques sous s'il y en avait, pour boire encore quelques bouteilles et quelques petits verres à la santé des amis et de la France qu'on ne reverrait peut-être plus. Il y en eut plus d'un, certes, qui ne les a pas revus, ni ses parents ni la France. Moi, qui n'avais plus de parents à qui écrire ni d'argent à demander à personne, j'allai chez un libraire chercher une petite grammaire française et italienne que je pourrais mettre dans ma poche. Je fus servi à souhait pour un franc cinquante centimes. J'étais plus heureux de mon acquisition que ceux qui recevaient de chez eux des trente et des cinquante francs, qui furent dépensés en bamboche. Moi, je me mis à étudier ma petite grammaire et je vis bientôt que la langue italienne était plus facile à apprendre que la langue française. En effet, les mots de cette langue n'ont en tout que quatre terminaisons : *o* pour le masculin singulier, *i* pour le pluriel, *a* pour le féminin singulier et *e* pour le pluriel. C'est une langue entre le latin et le français. Je comptais bien en apprendre assez du moins pour dire *bonjour*, demander de l'eau et du pain en arrivant en Italie.

Les régiments de la garde ne tardèrent pas à partir. Tous les jours et même toutes les nuits, on voyait passer des trains d'une longueur inusitée. On entendait des cris et des chants, et l'on voyait voler des bouteilles vides à travers les portières, dans les talus de la voie, lesquels ont dû être, pendant cette période, remplis de bouteilles depuis Paris jusqu'à Marseille. Enfin notre tour vint de reprendre notre marche, si joyeusement commencée. Le 15 mai, si je ne me trompe, nous remontions dans le train qui nous conduisit cette fois jusqu'à Aix-en-Provence, sans s'arrêter, sinon dans quelques grandes gares pour laisser passer d'autres trains qui allaient plus vite que le nôtre.

D'Aix, nous fîmes la route à pied jusqu'à Toulon, où nous

arrivâmes le 22 mai. Là, le général Uhlrich, notre général de division, nous adressa son discours d'entrée en campagne. Après nous avoir parlé météorologie et climatologie, il nous parla de la baïonnette qui était toujours l'arme terrible des soldats français ; il ne doutait pas un seul instant de l'énergie et du courage de ses hommes ; mais ce qu'il craignait, c'est que nous puissions nous laisser entraîner par l'enthousiasme, par un trop grand élan, par la *furia* française, à laquelle rien ne résiste. Nous devions faire partie du 5e corps, commandé par le prince Napoléon, surnommé plus tard le prince *Plonplon*. Celui-là aussi nous fit un discours, mais d'un autre genre. Il dit d'abord que l'empereur l'avait appelé à l'honneur de nous commander, puis que beaucoup d'entre nous étaient ses camarades de Crimée, de l'Alma et d'Inkermann, que nous allions entrer dans le pays qui fut le berceau de la civilisation antique et de la régénération moderne, que nous allions délivrer un peuple de ses dominateurs, de ses éternels ennemis, qui étaient aussi les ennemis de la France ; il termina par les cris de : *Vive l'empereur! Vive la France! Vive l'indépendance italienne!*

Le 23 mai, nous nous embarquions de bon matin et, le 24, nous arrivions à Livourne. Le port était rempli de bateaux et de navires qui disparaissaient entièrement sous les drapeaux, les oriflammes et les lanternes multicolores. Nous fûmes conduits à terre dans de grands chalands. En arrivant au quai, il y avait deux jeunes filles, ou plutôt deux anges, qui nous donnaient le bras pour nous aider à mettre pied à terre; ensuite, nous passions entre deux haies de jeunes filles qui nous donnaient des fleurs et des cigares. Notre chemin était couvert de lauriers et de fleurs. Les maisons disparaissaient sous des tapis de toutes couleurs, les fenêtres et les balcons étaient pleins de drapeaux tricolores, français et italiens, entrecroisés, de couronnes de fleurs et d'énormes branches de lauriers. Les hommes, les femmes, les enfants se dressaient sur la pointe des pieds, en agitant des mouchoirs et des chapeaux et en criant de toute la force de leurs poumons : *Viva Napoleone! Viva Vittorio Emanuele! Viva la Francia! Viva l'Italia! Viva i soldati francesi, nostri liberatori!*

Des couronnes, des fleurs effeuillées, des feuilles de laurier

nous inondaient à chaque pas, toujours accompagnées d'acclamations, de cris, de battements de mains et d'agitations frénétiques. Toutes les cloches étaient en branle et les musiques de la ville, qui nous conduisaient à notre campement, entonnaient *la Marseillaise* française et *la Marseillaise* italienne, coupées parfois par l'air de la reine Hortense. J'ai lu des contes des *Mille et une nuits*, des scènes de la mythologie grecque, des contes de fées, et j'ai vu jouer de grandes féeries sur le théâtre ; mais tout cela n'était que des enfantillages auprès de la scène grandiose et de l'enthousiasme indescriptible que nous offrait ce jour-là la belle ville de Livourne. Il faut avoir assisté à de semblables élans d'enthousiasme et d'exaltation patriotique, pour comprendre ce qu'est un peuple dans les fers et qui a soif de liberté.

Le lendemain matin, nous quittâmes Livourne en chemin de fer. Nous étions debout et sac au dos, dans des wagons découverts. Le trajet, du reste, ne devait pas durer longtemps, car le train ne nous conduisait que jusqu'à Pise, à environ vingt kilomètres seulement de Livourne. La gaieté régnait dans les trains ; nous avions bien bu et bien mangé la veille et le matin avant de partir ; nos casquettes et nos boutonnières étaient pleines de fleurs, nos poches pleines de cigares, et chacun se flattait d'avoir embrassé la plus belle fille de Livourne. En débarquant à Pise, les mêmes scènes recommencèrent ; les cloches étaient depuis longtemps en branle ; la musique nous attendait à la gare. A l'arrêt du train, elle entonne *la Marseillaise*, puis se met à notre tête pour nous faire traverser la ville, sur un tapis de fleurs et sous un déluge de couronnes, de bouquets et de fleurs effeuillées. Les acclamations, les cris, les trépignements des jeunes filles, toujours aux premiers rangs avec des corbeilles de fleurs et de cigares, les agitations de chapeaux et de mouchoirs, c'étaient les mêmes scènes de transport et d'élans frénétiques qu'à Livourne.

Nous ne nous arrêtâmes pas à Pise. Nous devions aller, ce jour-là, coucher à Pistoia. En sortant de Pise, on remarque au bord de la route la fameuse colonne penchée, considérée comme une des merveilles du monde : elle n'a cependant rien de merveilleux que sa forme colossale et sa position inclinée qui ferait croire aux ignorants qu'elle va tomber, quoiqu'elle

soit dans cette position depuis plus de deux mille ans. Elle prouve que les Romains connaissaient bien les lois de l'équilibre des corps.

La musique de Pise nous accompagna jusqu'à ce que la musique ou plutôt deux musiques de Pistoia vinssent nous prendre. La route, comme les rues de Livourne et de Pise, était couverte de fleurs; des paysans et des paysannes venus de très loin, sans doute, formaient deux haies aux abords. A chaque instant, nous passions sous des arcs de triomphe tout faits de fleurs, de lauriers et de couronnes. Plus loin, c'était une chapelle où deux ou trois prêtres chantaient des *Te Deum* et des *Alleluia*, en nous lançant des bouffées d'encens. Des jeunes gens, des gamins même, demandaient nos sacs et nos fusils à porter.

Nous entrâmes à Pistoia au milieu des mêmes scènes délirantes et indescriptibles que la veille à Livourne. Les haies étaient toujours formées par une multitude de jeunes filles aux cheveux bruns, avec des yeux noirs, des joues de grenade, des lèvres de roses, — des anges! Aucun paradis, pas même celui de Mahomet, ne doit en contenir de semblables, car ils ne peuvent pas, ces anges célestes, dans ces immenses déserts, avoir des mouvements de transport, d'enthousiasme, de délire patriotique comme ces anges terrestres de la belle Toscane, qui étaient prêts à offrir leurs cœurs et leur sang pour la liberté de leur patrie. En passant entre ces haies blanches et mobiles, j'avais toujours les larmes aux yeux; en traçant ces lignes, mes larmes coulent encore.

A Pistoia, nous fûmes logés dans une église où il y avait de la paille fraîche à discrétion, mais nous eûmes à peine le temps de mettre nos sacs à terre, que nous fûmes enlevés pour ainsi dire et transportés dans des maisons particulières ou dans des cafés et restaurants, par les gens de la ville. Je fus entraîné ou plutôt porté par deux jeunes gens dans un grand établissement, où il y avait déjà au moins la moitié des hommes du bataillon rangés en cercles autour des tables communes, toutes couvertes de victuailles et de boissons chaudes et froides. Mes deux jeunes gens portaient des képis de soldats; ils venaient de s'engager volontaires dans l'armée toscane, commandée par le général Ulloa, qui était lui-même placé

sous les ordres du prince Napoléon. On mangeait et on buvait fort, chaud ou froid; chacun prenait ce qui lui plaisait. Les cris et les vivats se faisaient entendre autour de toutes les tables. Chacun criait et parlait dans sa langue, on se comprenait tous, ou du moins on croyait se comprendre.

Moi, j'essayai de voir si ma petite grammaire avait porté les fruits que j'en attendais. J'écoutais parler les Italiens, et je m'aperçus avec plaisir que je comprenais beaucoup de mots, quand on ne parlait pas trop vite. J'entendais les Toscans qui disaient : « Oui, les amis, vous êtes nos frères, plus que nos frères, nos sauveurs! » Et les Français qui répondaient : « Oh! oui, il est bon, ce vin et surtout ce punch. Nous n'avons jamais rien bu de si bon en France. » Les autres reprenaient : « Nous allons aussi combattre avec vous et à côté de vous pour chasser le maudit Tudesque, qui nous asservit depuis si longtemps. » Le Français répondait : « Oui, sûr, qu'elles sont belles, les filles de la Toscane : on dirait des anges tombés du ciel. » Mais tout ça était confondu, noyé par les cris de : *Viva la Francia! Viva l'Italia! Viva l'independenza! Viva la libertà! Viva i soldati francesi! Viva i nostri salvatori* et *viva tutti !*

Depuis longtemps, je cherchais à placer quelques mots italiens pour voir si l'on m'aurait compris : bientôt j'en trouvai l'occasion. Un homme, assis à notre table et qui paraissait avoir une certaine influence sur ses compatriotes, se lève et en tendant son verre pour trinquer à la française dit : *Alla Francia, ai sui fanciulli valorosi.* A tout hasard, je répondis : *All'independenza italiana, alla sua unione ed alla sua libertà!* Ce fut alors un tonnerre d'exclamations et de vivats; je faillis être étouffé; tout le monde voulait m'embrasser et me serrer les mains : tous affirmaient que je parlais l'italien à merveille.

Je fus écrasé sous des flots de discours et de questions auxquels je ne comprenais plus rien, tellement ils étaient nombreux, variés et précipités. Heureusement, la nuit s'avançait et le sommeil de la fatigue et du vin commençait à nous gagner. Je priai mes deux amis qui m'avaient porté là de me montrer le chemin pour aller à l'église me reposer dans la paille. En traversant les rues et la place, j'étais aveuglé

par les flots de lumière qui jaillissaient des milliers de becs de gaz et des lanternes vénitiennes.

A l'église même, les cierges et les candélabres étaient allumés. Aussitôt que j'eus trouvé mon sac, je posai ma tête dessus et, le corps allongé dans la paille, j'étais bientôt plongé dans des rêves charmants ou terribles : je voyais d'abord des fleurs, des couronnes, des arcs de triomphes, des jeunes filles tendant des bras amoureux et suppliants, puis des montagnes, de larges fleuves, d'immenses colonnes de troupes marchant les unes contre les autres, des feux de tirailleurs, des feux de deux rangs, des feux de peloton, des charges à la baïonnette, des charges de cavalerie, des boulets et des volées de mitrailles se croisant dans les airs, des femmes, des enfants, des vieillards épouvantés et courant de tous côtés, des champs de blés ou de maïs et des vignes écrasés et piétinés, des arbres tordus et brisés, des maisons en flammes, la terre jonchée de cadavres, de blessés et de mourants.

Ce fut au milieu de ces rêves que j'entendis les tambours, clairons et musique sonner le réveil. Aussitôt je me levai et je regardai autour de moi pour voir si tous mes hommes se trouvaient présents. Ils y étaient, en effet, couchés pêle-mêle et en travers, les uns sur les autres. Les officiers, qui avaient sans doute passé une belle nuit à Pistoia, furent assez étonnés de voir que tous les hommes se trouvaient sur les rangs pour le départ.

Il y avait une raison à cela : c'est que les soldats d'alors, presque tous plus ou moins anciens, étaient tellement identifiés avec leurs sacs, leurs fusils et leurs cartouches, que, quand ils ne les avaient pas sur eux ou autour d'eux, ils se croyaient perdus et, même au milieu de l'ivresse, ils y pensaient toujours, surtout en présence de l'ennemi. J'ai vu parfois arriver au camp des groupes ivres, se traînant à peine, mais aussitôt qu'ils avaient trouvé leurs sacs et leurs fusils, ils se tenaient raides comme des piquets, prêts à la marche ou au combat, comme les vieux chevaux de cavalerie qu'on voyait attachés au piquet la tête basse et les jambes fléchissantes, mais qui, aussitôt qu'ils sentaient le cavalier en selle et qu'ils entendaient la trompette, se redressaient sur les jambes et relevaient la tête, prêts à pousser la charge.

XV

FLEURS ET LAURIERS

De Pistoia, nous pouvions aller en un jour à Florence, mais on nous fit faire un petit détour et même deux. Enfin, le 27 mai, nous fîmes notre entrée triomphale dans la capitale de la Toscane que le grand-duc avait quittée depuis quelques jours avec sa garde autrichienne. Il est inutile de dire que, là comme à Livourne, à Pise et à Pistoia, les ovations, les transports d'enthousiasme éclataient sur notre passage. Nous allâmes camper dans les jardins et les parcs du palais grand-ducal. Le 14e chasseurs à pied et le 18e de ligne arrivèrent le même jour, venant par d'autres routes. Toute la première brigade se trouvait alors réunie à Florence; la deuxième brigade, 80e et 82e, devait rester à Pistoia. Le lendemain, je me trouvais de planton chez le général qui était installé dans un palais sur la grande place. Là, j'ai pu assister à une scène plus délirante encore, si c'est possible.

Le prince Jérôme, venu de Livourne par le train, faisait son entrée triomphale dans la cité florentine, monté sur un beau cheval blanc, semblable à celui de son oncle. Les maisons bordant les rues par où il devait passer étaient décorées des plus riches tapis et de trophées aux armes de France et d'Italie; tous les balcons étaient chargés de lauriers, de bouquets et de couronnes; des jeunes filles tenaient à la main de grandes corbeilles de fleurs effeuillées. J'étais bien placé pour voir cette scène féerique; je me trouvais à une croisée qui faisait face à la rue par où le prince devait déboucher sur la place.

Mais ici ma plume est impuissante à décrire ce que mes yeux ont vu ou ont cru voir, car l'éblouissement de la scène et les larmes qui me coulaient des yeux me faisaient peut-être voir double ou voir des choses qui, en réalité, n'existaient pas. Quoi qu'il en soit, depuis l'instant où le prince parut au bout de la rue, je ne le revis plus jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur la place, car tout le long de la rue, lui et

son cheval furent complètement inondés sous un déluge de fleurs, de bouquets et de couronnes; il marchait lentement; son cheval était comme figé dans une mer de jeunes filles, ou plutôt d'anges et de chérubins. Quand il apparut enfin sur la place, quatre ou cinq jeunes filles se cramponnaient contre la tête du cheval, deux ou trois autres de chaque côté s'accrochaient aux étriers et aux bottes du prince; quand elles les avaient tenus un moment, d'autres prenaient leurs places : plusieurs avaient leurs crinolines à traîne déchirées par les pieds du cheval, mais elles ne s'en souciaient guère. Je fus détourné de ce spectacle délirant par le secrétaire du général qui vint me donner une dépêche pour mon colonel. Je fus presque content de m'en aller, car ce spectacle me faisait réellement souffrir, souffrir de joie et de bonheur; j'avais le devant de ma capote tout mouillé par les larmes qui, malgré moi, ne cessaient de couler en torrent continu de mes yeux.

Nous devions rester en Toscane, en attendant que les événements de la guerre se dessinassent dans les plaines de la Lombardie. Nous allions faire des reconnaissances, quelquefois très loin de Florence; mais d'ennemis, on n'en voyait pas. Je me demandais souvent ce que nous faisions là. J'avais bien lu un discours du prince Napoléon, affiché sur les murs de la ville et adressé au peuple toscan, dans lequel il disait qu'il n'était en Toscane que pour protéger le duché contre une invasion probable des Autrichiens, qu'il n'avait pas à s'occuper des questions politiques ni à s'immiscer dans les affaires administratives. Les opérations militaires, jusque-là, n'avaient consisté pour nous qu'à marcher sur des fleurs et à passer sous des arcs de triomphe, l'arme sur l'épaule droite. Ce qui me chagrinait, c'est que je ne savais pas au juste où nous nous trouvions, à quelle distance nous étions des armées alliées; mes connaissances géographiques étaient insuffisantes.

Un jour, me promenant dans la ville et regardant les beaux monuments, j'aperçus un vieux libraire assis devant sa porte et lisant un journal; j'entre chez lui et je lui demande s'il n'avait pas de cartes du théâtre de la guerre.

— Si, me dit-il, j'en ai une quantité. Je demande le prix :

— C'est un franc cinquante, mais, pour les soldats français, je les donne pour rien.

Puis il me demande si je n'avais pas soif. Je fis une petite grimace qui voulait dire *si* : « Passons de l'autre côté », me dit-il. Il fit apporter un *fiascho di vino vecchio* et deux grands verres, et, quand nous eûmes bu notre premier verre, il me dit :

— Mais on dirait que vous êtes un Toscan, en vous entendant parler notre langue.

— Non, monsieur, j'en suis loin, je suis Breton.

— Et où avez-vous appris à parler si bien l'italien.

— Voici, monsieur, mon professeur que je tiens à peu près depuis trois semaines (en lui montrant ma petite grammaire que j'avais dans ma poche). Ce serait étonnant, si je parlais bien l'italien, que je ne parle que depuis quelques jours ; il y a cinq ans que je cherche à apprendre le français, et je ne le sais pas encore ; il est même probable que je ne le saurai jamais.

— Le français, je ne sais pas comment vous le parlez, mais, pour sûr, vous parlez fort bien l'italien.

— Compliments et éloges à part, puisque nous nous comprenons, je désirerais savoir comment et pourquoi nous sommes ici.

— Oh! c'est bien simple, dit-il, si vous n'étiez pas ici en ce moment, les Autrichiens y seraient et ils auraient pillé, dévalisé et ravagé toute notre belle et riche province. Le grand-duc est parti d'ici avec ses Autrichiens dans l'intention d'y revenir avec une grande armée, de concert avec son confrère de Modène ; mais lorsqu'il a appris qu'une armée française allait débarquer à Livourne, il s'est tenu coi. Nous avons bien nos jeunes volontaires, commandés par le général Ulloa, qui gardent les principaux passages par où l'ennemi devait envahir le pays. Mais ces jeunes gens, quoique pleins d'élan patriotique et brûlant d'amour pour l'indépendance et la liberté, n'auraient jamais pu arrêter ces barbares et cruels Tudesques.

Il déploya une carte, puis continua :

— Je crois que vous resterez par ici jusqu'aux événements qui doivent se produire sur les bords du Tessin. Il s'est livré déjà deux petits engagements : un à Montebello, et l'autre à Palestro. En ce moment, les trois armées sont en présence sur

les deux rives du Tessin : c'est là que va se décider bientôt le sort de l'Italie. Si les Autrichiens sont battus, ce dont je suis presque certain, ils seront obligés d'évacuer Milan et de se retirer sur l'Adda ou sur le Mincio, et alors nous n'aurons plus rien à craindre ici, car l'armée de Mantoue, que nous craignions, aura assez à faire sur la rive gauche du Pô et ne cherchera pas à passer sur la rive droite. Alors vous serez probablement appelés à passer les Apennins pour vous joindre aux armées alliées de l'autre côté du Pô.

Ceci se passait le 3 juin. Le lendemain au soir, après dix heures, lorsque nous étions tous couchés sous nos tentes, j'entendis un bruit épouvantable du côté de la ville; j'allais m'endormir; mais à ce bruit je sors de la tente, les yeux à moitié fermés; en regardant du côté de la ville, je crus qu'elle était tout en feu : je voyais partout de grandes lueurs multicolores. J'attrape ma capote et je file au pas de course vers ce que je prenais pour un incendie, sans m'occuper si le camp était consigné ou non. En arrivant sur la place, je fus saisi à plein corps, par un individu qui me souleva de terre en m'embrassant et criant avec des larmes dans les yeux et dans la voix : *Viva la Francia! Viva i soldati francesi!* un autre en fit autant, puis un troisième. Je pensais être étouffé. J'avais beau demander ce qu'il y avait, on ne me répondait que par une kyrielle de vivats.

Des bandes parcouraient la ville avec des torches et d'énormes flambeaux, accompagnant des musiques qui jouaient et chantaient tout à la fois *la Marseillaise* française et italienne ; toutes les maisons étaient illuminées. Ne pouvant savoir la cause de cette scène nocturne, je cours voir si mon libraire était aussi debout. Oh! oui, certes! il était debout, et bien occupé : la maison était pleine de monde demandant des cartes du théâtre de la guerre. Là, j'allais encore être l'objet des mêmes transports que sur la place, si le libraire qui m'aperçut ne m'eût fait signe de passer vivement de l'autre côté.

Quand il fut débarrassé de ses clients, il vint à moi les deux bras tendus et, après m'avoir donné l'accolade fraternelle et patriotique, il me dit :

— Eh bien, mon ami, ne suis-je pas bon stratégiste et bon prophète? Les Autrichiens sont battus, complètement battus

à Magenta ; leur armée est en déroute. J'ai reçu la première dépêche à dix heures, car il faut vous dire, mon ami, que je suis un des principaux membres de la Commission municipale de Florence, nommée depuis le départ du grand-duc. L'Italie est sauvée, et c'est à vous, Français, qu'elle devra son salut.

Il envoya sa bonne chercher dans sa cave plusieurs bouteilles du vin le plus vieux. Quelques amis vinrent aussi le voir, ivres de joie et de transports, mais je fus obligé de les quitter, car la nuit s'avançait.

Le lendemain, des *Te Deum* furent chantés dans toutes les églises ; le prince Jérôme, les généraux et toutes les troupes y assistaient. Nous devions quitter la Toscane de suite après la première défaite des Autrichiens, mais on attendait l'organisation complète du corps de volontaires du général Ulloa qui devait nous suivre au delà des Apennins. En attendant, nous faisions toujours des marches ou des reconnaissances dans les montagnes, et moi, quand j'avais le temps, j'allais causer dans ma nouvelle langue avec le vieux libraire qui m'avait pris en affection.

— Maintenant, me disait-il, je n'ai plus qu'une inquiétude et un chagrin, car pour moi l'Autriche est perdue, mais c'est le pape qui va encore, comme toujours, mettre obstacle à l'indépendance italienne. Votre magnanime empereur a bien promis de faire l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique, mais il ne le peut pas sans renverser le pape, et jamais Napoléon III ne renversera son ami et son compère. Il y a là un véritable malheur pour l'Italie. Ah ! si cet homme n'eût pas été l'ami de Napoléon, ce n'est pas dans les Alpes que Garibaldi serait allé combattre avec ses volontaires qui sont justement presque tous de Rome; non ; il serait probablement à Rome, mettant encore une fois, comme en 1848, le vieux Mastaï en fuite.

Je ne pouvais rien reprendre à cela, ne connaissant pas alors « le vieux Mastaï » ni la question romaine.

Cependant le 11 juin, on nous prévint de nous tenir prêts à partir le lendemain, de ne pas nous charger de choses inutiles, car la route serait longue et pénible. Elle fut pénible, en effet. Nous étions obligés de faire quatorze à quinze lieues par jour, sur des routes poussiéreuses et sous un soleil brû-

lant. Nous devions passer par Massa, Pontremoli, Parme et Casal maggiore. Tous les jours, disait-on, le prince recevait des dépêches de l'empereur, qui lui prescrivaient de presser sa jonction avec les armées alliées. Notre marche n'avait plus l'air d'être la marche d'une armée allant à la victoire : elle avait plutôt l'air d'une déroute ; tous les jours on voyait des multitudes de traînards joncher les bords de la route ; les sous-officiers, les officiers d'arrière-garde et les gendarmes avaient beau essayer de les faire marcher tantôt par la douceur, tantôt par les menaces, rien n'y faisait : ces hommes n'en pouvaient plus. Ils arrivaient plus tard dans la nuit, sur des prolonges de train, des voitures d'ambulance et des chariots de paysans.

Dans cette marche effroyable, j'avais bien remarqué la supériorité des petits hommes sur les grands. Dans notre compagnie de petits voltigeurs, il ne restait presque jamais personne en arrière ; dans mon escouade, qui comprenait tous les plus petits, jamais un seul n'a manqué à l'appel. Tous les soirs, en arrivant au camp, après avoir mis sac à terre et tordu leurs chemises pour en faire sortir cinq à six litres d'eau bue et transpirée dans la journée, ils disparaissaient tous, excepté moi, le cuisinier et deux autres pour monter les tentes. Quelque temps après, on les voyait arriver les uns après les autres et de différents côtés, l'un avec des légumes, un autre avec une poule ou un canard, un autre avec deux ou trois petits bidons de vin ou de l'*acquavite*. Le sergent-major, qui mangeait d'abord à la 1re escouade, avait bientôt demandé de venir à la 8e, voyant que nous avions quelque chose à la broche tous les jours, tandis qu'à la 1re escouade ils n'avaient juste que ce que l'administration voulait bien leur donner.

J'avais dans mon escouade deux individus qui avaient servi aux zouaves ; lorsque le sergent-major demandait comment nous faisions pour trouver à fricoter là où les autres manquaient de tout, ceux-ci répondaient : « C'est de la magie, chef, vous savez que :

Le zouave est un vrai lion,
Brûlé par le soleil d'Afrique.
Pour enfoncer un bataillon,
Il possède une baguette magique.

Nous trouvions partout les mêmes fêtes et les mêmes ovations qu'en Toscane, mais on n'y faisait plus attention : nous en étions rassasiés. On entendait maintenant dans les rangs des jurons, tels que : *Ah! vous nous sciez le dos! Assez! apportez-nous à boire, ça vaudra mieux.* Si nous commencions à être blasés de ces fêtes continuelles, le prince devait l'être encore davantage. Celui-là n'avait de repos ni jour ni nuit. Non seulement ses oreilles devaient être brisées par les cris et les vivats incessants, mais sa pauvre tête devait être écorchée par les bouquets et les couronnes qui pleuvaient dessus à chaque pas.

Cependant, le 23 juin, nous avions fini de franchir les Apennins et, le 24, nous marchions sur Fornovo à une étape de Parme. Le 24 juin 1859 est un jour célèbre dans les fastes de la guerre. Toute la journée, nous avions entendu le canon gronder au loin, sur notre gauche, et à chaque instant on entendait dans les rangs : « Ça chauffe, là-bas. » Ça devait chauffer là-bas, certes, mais ici ça chauffait aussi ; jamais, depuis notre départ de Florence, nous n'eûmes une pareille journée. La chaleur était tellement brûlante, l'air tellement étouffant, que les hommes et les chevaux tombaient instantanément sur la route et mouraient en tombant. Dans la nuit, nous fûmes complètement inondés par un épouvantable orage venu du côté du champ de bataille et produit par le bruit du canon. Nous fûmes obligés de décamper et de passer la nuit debout ou accroupis dans l'eau ; le sucre, le sel et le café furent totalement perdus et, le lendemain, nous fûmes obligés de ramasser nos bagages pleins d'eau, ce qui augmenta d'autant le poids du sac. Le général Uhlrich, qui nous avait parlé météorologie à Toulon, aurait bien dû nous expliquer comment et pourquoi, après toutes les grandes batailles, il se produit d'épouvantables orages.

Le lendemain, nous entrâmes à Parme comme nous étions entrés à Florence. La duchesse s'était aussi sauvée, nous laissant son palais, ses parcs et ses jardins dans lesquels nous allâmes camper. Les illuminations, les décors, les cris de la foule de plus en plus ivre de joie à mesure que les événements marchaient, les jeunes filles même ne nous attiraient plus : nous en avions assez. A Parme, nous reçûmes du

renfort. C'étaient des hommes qui venaient de France par la voie de Gênes et de Plaisance. Ces hommes étaient chez eux en congé renouvelable. Il y avait parmi eux beaucoup de caporaux et de sous-officiers dont les places étaient prises. On les plaça à la suite dans les compagnies, en attendant des places vacantes : cela ne fit pas plaisir aux caporaux qui s'attendaient à passer sergents. Nous restâmes deux jours à Parme; nous apprîmes là le résultat de la grande bataille qui avait eu lieu le 24 à Solférino et San Martino : ç'avait été une nouvelle défaite pour les Autrichiens ; mais cette défaite avait coûté cher aux armées alliées.

Le 28, nous arrivâmes sur le bord du Pô, en face de Casalmaggiore, à sept lieues de Mantoue. Le général d'Autemarre, commandant la première division du 5e corps venu d'Afrique et qui nous attendait depuis longtemps sur le Pô, avait été prévenu, par dépêche du prince Napoléon, de nous préparer des ponts pour passer le fleuve. Les difficultés étaient grandes : le fleuve, à cet endroit, a plus de neuf cents mètres de largeur, les matériaux manquaient et l'ennemi était près. N'importe; en guerre, il ne doit y avoir rien d'impossible ; avec des arbres, on construisit des têtes de ponts, puis on réquisitionna ou loua des bateaux aux riverains pour former une espèce de pont volant. Le 29 juin, nous étions sur la rive gauche du Pô, tout le corps d'armée réuni. Nous touchions alors aux armées alliées, dont nous formions l'aile droite, sur le bord de l'Oglio et à cheval sur la grande route de Crémone à Mantoue.

Le 24 juin, l'armée autrichienne était venue jusqu'à l'Oglio dans l'intention de prendre l'armée française en flanc et par derrière; mais quand elle apprit que le 5e corps marchait vers elle, elle fit demi-tour sans avoir essayé de rien prendre sinon la fuite. La terreur que ce corps inspirait le dispensait de combattre. Le capitaine Lafouge, aide de camp du général Autemarrre, était allé un jour, avec un autre officier et quatre gendarmes parmesans, faire une reconnaissance à Bresello, place fortifiée sur la rive droite du Pô, en face de Mantoue, et occupée par une garnison autrichienne. Le capitaine ne voyant personne à l'entrée de la ville crut que les Autrichiens étaient partis ; il entre en ville suivi des quatre

gendarmes, et se trouva en présence d'une centaine d'hommes en armes et prêts à combattre, mais aussitôt qu'ils aperçurent l'officier français, ils s'empressèrent de déposer les armes.

On dit qu'à vaincre sans combat on triomphe sans gloire, c'est possible; mais on triomphe avec beaucoup d'économie de sang et d'argent. Nos quatre premiers corps d'armée et l'armée sarde avaient bien conquis la Lombardie, mais à quel prix ! Des torrents de sang versés, des milliers de morts et plus encore de milliers de mutilés, que la patrie allait être obligée de nourrir; des villes et des villages en ruines, les champs de blé et les vignes dévastés, les ponts, les chemins de fer, le télégraphe et tous les travaux d'art détruits, les populations de la campagne ruinées; nous autres du 5e corps, avec quinze mille hommes, nous avions conquis trois riches provinces sans rien détruire, sinon les parterres et quelques futailles de vin.

Le 3 juillet, nous allions nous établir à Goito. Dès notre arrivée, notre compagnie fut envoyée en reconnaissance sur la route de Mantoue, qui n'était qu'à dix kilomètres. Notre lieutenant, qui commandait la compagnie en l'absence du capitaine et qui était un « gachecoun », disait : « Tonnerre de Dieu, nous allons prendre Mantoue tout à l'heure. » Nous l'aurions peut-être prise, ou du moins nous nous en serions approchés, si nous n'eussions trouvé en route un détachement d'Autrichiens. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils détalèrent au pas de course. Nous prîmes aussi le pas de course en jetant des cris d'épouvante; bientôt nous en trouvâmes une demi-douzaine sur le bord de la route avec leurs crosses en l'air : ils étaient aussi blancs que la neige; saisis de frayeur, ils nous tendirent leurs fusils et se mirent en rang au milieu de la compagnie, sans proférer une syllabe. Nous retournâmes au camp avec notre prise.

En route, je demandai s'il y avait quelqu'un parmi eux qui sût l'italien. L'un me répondit d'une voix faible et presque tremblante : « *Sì, signor, io lo so* ». Alors je lui dis qu'ils n'avaient pas besoin d'avoir peur, qu'ils étaient parmi des gens civilisés : « Nous sommes braves et quelquefois terribles dans la bataille; mais après, nous tendons une main fraternelle, secourable et humaine aux malheureux vaincus. » Il expliqua ça en alle-

mand à ses camarades, puis me dit : « C'est qu'on nous avait dit que les Français massacraient souvent les prisonniers. — Oui, les Francs d'autrefois, lui dis-je, mais pas les Français modernes. »

Si celui-là eût connu l'histoire de Napoléon Ier, notamment son expédition d'Égypte, il aurait pu me donner un démenti. Je lui demandai ensuite s'ils étaient beaucoup d'hommes dans Mantoue. « *Si siamo molti* », dit-il, mais il ne savait pas combien.

Le lendemain, le 5e corps devait aller occuper le centre de la ligne à Valeggio, en face de Villafranca, à six lieues de Vérone, ayant Peschiera derrière nous, où une garnison autrichienne était bloquée par l'armée piémontaise. Nous tenions alors l'armée autrichienne serrée de tous les côtés; à Venise, il y avait la marine et un autre corps d'armée prêts à débarquer. Ce fut ce moment-là que Napoléon III choisit pour offrir la paix à François-Joseph qui s'empressa de l'accepter, car il voyait bien que pour lui tout était perdu; son armée était complètement démoralisée par tant de défaites successives.

Cependant, le 7 juillet au soir, on nous annonça une grande bataille pour le lendemain : toutes les troupes devaient partir à trois heures du matin sans sac. Personne ne dormit cette nuit-là; les uns passèrent la nuit à écrire des lettres ou leurs testaments, d'autres à boire et à chanter; les officiers fraternisaient avec les soldats et promettaient à tous pour le lendemain des médailles et des croix. A trois heures, nous étions en route pleins de gaieté et d'entrain. Presque aussitôt sortis du camp, les voltigeurs furent lancés en tirailleurs en avant de la colonne, à travers les champs et les vergers. A notre vue, les habitants des villages et des fermes couraient épouvantés de tous côtés, abandonnant tout *al la grazia di Dio e della santissima Madonna*. Des femmes et des enfants criaient et pleuraient. Nous marchions droit sur Villafranca dont nous voyions le clocher reluire au soleil levant, et nous disions : « Voilà un clocher qui sera bientôt à nous. »

Nous avions beau marcher, l'ennemi ne se montrait nulle part. Nous voyions bien, sur la route de Vérone, des voitures et des cavaliers courant à toute vitesse, et soulevant des nuages de poussière. Tout à coup on sonna la retraite, on nous

fait entrer dans la colonne et on forme les faisceaux. Alors je vis bien qu'il n'y aurait rien.

C'était une simple démonstration qui fut la dernière de cette glorieuse campagne, disaient les uns, de cette triste campagne, disaient les autres. Il est certain qu'elle n'avait pas atteint le résultat que les Italiens, confiants dans les promesses de Napoléon, en attendaient. Avant de quitter la France, il avait dit qu'il voulait l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique. En entrant à Milan, il fit la même promesse, et il invita tous les Italiens à prendre les armes pour finir de chasser l'ennemi : « Volez, disait-il, sous les drapeaux de Victor-Emmanuel, qui vous a déjà montré la voie de l'honneur... Animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats, demain vous serez citoyens libres d'un grand pays. » Et tous les Italiens accouraient combattre sous le drapeau de l'indépendance pour chasser de toute la péninsule les maudits *Tedeschi*. Hélas! quelle ne fut pas leur déception, leur stupéfaction, en apprenant que Napoléon venait de s'arrêter tout à coup au milieu de sa marche triomphale, de traiter de la paix avec son confrère d'Autriche et de régler le sort des populations italiennes contre les promesses qu'il avait faites de ne pas s'occuper de leur organisation intérieure. Quel *grido di dolore* parcourut toute l'Italie lorsqu'on apprit que la Vénétie resterait sous le joug !

XV

RENTRÉE AU PAYS

Quelques jours après, toutes les troupes quittèrent la Vénétie, les unes pour rentrer en France, les autres pour aller prendre garnison dans différentes villes de la Lombardie, où elles devaient rester encore un an pour attendre les arrangements définitifs. Notre brigade, 14e chasseurs, 18e de ligne et 26e, eut pour garnison Bergame : nous restâmes là jusqu'à la fin de mai 1860, à manger de la *castagna* et de la *polenta*. C'est en quittant cette ville que j'ai fait le plus grand trajet que j'aie jamais fait à pied, puisque, de Bergame, nous vînmes

au Tréport, au fond de la Normandie, en passant par Milan où nous restâmes cinq jours, ce qui me permit de visiter la belle cathédrale, Magenta, Turin, le Mont-Cenis, que nous traversâmes le 15 juin dans la neige et par un froid sibérien, Chambéry, où nous restâmes encore cinq jours pour les fêtes de l'annexion de la Savoie à la France. A propos de cette annexion, nous fûmes obligés d'aller passer quelques jours en observation sur le lac de Genève, car les Suisses avaient protesté contre l'annexion d'un canton qui appartenait à la fédération helvétique. Tout finit par s'arranger diplomatiquement, et nous reprîmes notre voyage par Bourg, Mâcon, Dijon, Paris, Rouen, Dieppe, où devait rester la plus grande partie du régiment; le reste fut réparti entre la ville d'Eu et le Tréport; notre compagnie fut désignée pour ce petit port de mer, où il n'y avait alors que des douaniers et des pêcheurs, excepté pendant l'été où il venait quelques baigneurs.

Nous arrivâmes au Tréport vers la fin de juillet, mais je n'y restai pas longtemps, car deux jours après j'étais nommé sergent avec un autre caporal de ma compagnie, un certain Olivier, qui faillit devenir fou de contentement et d'orgueil. Il y avait longtemps qu'il devait espérer ce grade, car il avait alors quinze ans de service, et dix ou douze ans de grade de caporal. A moi, cette promotion m'avait causé presque du dépit. Je me trouvais si bien dans cette compagnie de voltigeurs, parmi tous ces hommes « d'élite » dont je m'étais fait une nouvelle famille. En quittant cette compagnie, j'allais quitter une deuxième fois mon pays, mes parents et mes amis. Si la chose eût été possible, j'aurais volontiers cédé ma place à un autre, car je faisais encore assez de jaloux. Ma nouvelle compagnie était la 2e du 3e bataillon, qui était à Dieppe : c'était la compagnie même où j'avais été simple soldat.

A Dieppe, cependant, je fus assez heureux pour rencontrer un nouveau collègue qui partageait à peu près mes idées et mes sentiments. Il était chargé de la bibliothèque du régiment, et là, tous les deux, nous passions de très agréables moments dans la lecture et les discussions philosophiques. Nous n'allions jamais avec les autres sous-officiers jouer et faire, dans les cafés, des dettes qui coûtèrent cher, plus tard, à plusieurs d'entre eux.

Mon nouvel ami travaillait pour entrer dans la télégraphie, et je l'aidais de mon mieux à apprendre la langue italienne, dont il avait besoin pour passer son examen. J'allais quelquefois avec lui au bureau du télégraphe, où on lui apprenait la manière de transmettre les dépêches par le système Morse. On le faisait correspondre avec un employé de Rouen, qui lui répondait souvent qu'il ne comprenait rien à « son griffonnage », puis ils finissaient par se dire toutes sortes de bêtises. On riait et on revenait prendre le café à la bibliothèque, où mon ami avait tout ce qu'il fallait pour cela. On invitait aussi le correspondant de Rouen. Celui-ci répondait qu'il aurait humé avec plaisir ce café de sous-off : il n'y avait qu'à le lui expédier par le télégraphe. Je passai ainsi la fin de l'année 1860 et le commencement de 1861, entre les exercices, les promenades militaires et la bibliothèque. Au printemps, ma compagnie se trouva désignée pour aller tenir la petite garnison du Tréport.

J'étais, comme je l'ai dit plus haut, dans la compagnie où j'avais été simple soldat, mais le capitaine Lamy n'y était plus. La compagnie était alors commandée par un lieutenant, qui n'était, certes, pas la pâte des hommes, mais le sous-lieutenant était encore d'une bien plus mauvaise composition. Celui-là était, au dire de tout le monde, mieux fait pour commander des Hottentots ou des Canaques que pour commander des hommes civilisés et disciplinés. Cet homme était, du reste, assez mal vu également de ses supérieurs ; il recevait d'eux non seulement des reproches, mais souvent des punitions pour son inconduite et sa mauvaise tenue. Pour se venger, ou peut-être pour rentrer en grâce auprès de ses supérieurs, il semait des punitions à tort et à travers autour de lui.

Or, j'étais le premier et le plus directement exposé à ses coups, étant le premier sergent de sa section. Toutes les fois qu'un officier veut punir un sergent, les motifs ou les prétextes ne lui manquent pas, surtout dans une compagnie où il y a toujours des jeunes soldats plus ou moins malpropres et des hommes vicieux et incorrigibles. Presque chaque fois qu'il y avait une revue, j'étais sûr d'être puni : sans avoir rien vu par lui-même, mais pour faire croire qu'il avait vu et pensant se mettre à couvert, le sous-lieutenant m'infligeait quatre

jours de consigne ou quatre jours de salle de police; le motif était facile à trouver et d'une rédaction bien connue. N'ayant eu jusque-là que quelques punitions insignifiantes, ces punitions répétées de mon sous-lieutenant, qui m'avaient d'abord affligé, me consternèrent. Je ne pouvais me consoler qu'en songeant que mon congé approchant me permettrait bientôt de fuir mon petit tyran et persécuteur.

Ernest Renan a dit que jamais il n'aurait pu faire un soldat; il aurait déserté ou se serait suicidé. J'aurais voulu le voir en 1861, comme je l'ai vu plus tard, pour savoir ce qu'il m'aurait conseillé dans la situation où je me trouvais. En ce moment-là, je ne voyais pour moi aucun autre moyen de vivre que la carrière militaire, et je me voyais forcé de l'abandonner pour me soustraire à la haine ou à l'imbécillité d'un seul individu. J'avais alors vingt-six ans, plus de parents ni d'amis capables de m'ouvrir une porte, aucun métier pour gagner honnêtement ma vie. N'importe, je me voyais obligé de prendre mon congé, et je le pris. Le 23 août je quittai le Tréport, mon congé en poche, le cœur gros, l'esprit inquiet, les idées confuses.

J'avais pris mon congé pour Quimper, mon pays natal, comptant y trouver peut-être, à défaut de parents, quelques connaissances; je songeais aussi, — car l'orgueil et la vanité entrent partout, — à faire voir mes deux grandes décorations de Crimée et d'Italie, et surtout mes galons de sous-officier, à mes « pays », à ces gens de la campagne qui m'avaient connu mendiant mon pain et gardant les vaches.

En arrivant au village, j'allai directement chez le maire d'Ergué-Gabéric qui était toujours le même et qui occupait ces fonctions depuis vingt-cinq ans. M. le maire, qui m'avait bien connu enfant et misérable, ne voulait pas me reconnaître pour le fils du vieux père Déguignet, mort de faim au bord de la route quelques années auparavant: il fallut qu'il vît mes papiers. Il fut très étonné de me voir sous-officier : il n'avait jamais vu un seul soldat rentrer dans sa commune avec ce grade. Il me félicita et me dit que j'étais sûr de trouver un bon emploi.

Oui, je voyais bien que je pouvais trouver en ce moment un emploi, ou tout au moins à « me caser », car, soit dit

ici sans orgueil et sans vanité, j'étais alors sinon un bel homme, au moins un assez joli garçon. Je venais de passer plusieurs mois au Tréport, nourri dans une bonne cantine, où nous buvions de la bière brune à discrétion, boisson nourrissante et donnant de belles couleurs. Je ne paraissais guère avoir plus de vingt et un ans. Toutes les filles des environs bonnes à marier étaient prêtes à me tendre la main, comptant avoir non seulement un joli garçon, mais un homme dont la fortune était faite.

Hélas, pauvres filles! elles se trompaient : je n'avais ni sou ni maille, et je ne voyais devant moi que ténèbres et misères. On travaillait alors sur le chemin de fer de Quimper à Châteaulin. J'allai demander à travailler. Le maître de chantier, à qui on m'avait adressé ne fit que se moquer de moi, pensant lui-même que je me moquais de lui en m'offrant comme terrassier. J'avais encore quinze francs dans ma poche. Je pris la route de Brest. En arrivant, j'allai m'informer s'il n'y avait pas moyen d'entrer comme ouvrier à l'arsenal. On me demanda quel état j'avais. Je répondis que je n'en avais aucun. « Alors, vous ne pouvez entrer que comme manœuvre, et encore il faudra peut-être attendre longtemps. » Je ne pouvais pas attendre longtemps. En repassant sur le pont de Recouvrance qu'on venait d'inaugurer, je m'accoudai sur le bord du parapet, considérant les vicissitudes et les misères de ce monde, la hauteur de ce pont et la profondeur de la mer. Il me restait encore trois chemins à prendre : celui de me précipiter là à l'instant même, celui de la mendicité que j'avais si bien suivi dans mon enfance, et celui de retourner à l'armée. Ce fut ce dernier que je pris ; là, j'étais certain d'être accepté sans condition et sans délai.

Le bureau de recrutement et l'intendance se trouvaient alors justement à Brest. J'avais tous mes papiers sur moi. Je n'eus qu'à me présenter pour être immédiatement incorporé au 63e de ligne, dans lequel j'avais demandé à entrer, parce que je savais que ce régiment venait de partir pour l'Afrique où je voulais aller. Tout cela fut fait en moins de vingt-quatre heures, et j'avais touché mille francs, en laissant encore quinze cents francs à la caisse de la dotation de l'armée. Jamais je n'avais été si riche. Et moi qui, vingt-quatre heures avant,

voulais me jeter à la mer faute de pain et d'argent, lorsque je n'avais qu'à mettre ma signature au bas d'une feuille de papier pour avoir du pain assuré pendant sept ans, et deux mille cinq cents francs encore par-dessus le marché !

Je pris aussitôt le bateau à vapeur pour Châteaulin puis la voiture de Châteaulin à Quimper, où je me dépêchai d'aller déposer neuf cents francs entre les mains d'une vieille tante pour qu'elle les plaçât, en mon nom, à la Caisse d'épargne, car je ne pouvais les placer moi-même, la caisse ne recevant alors que de petites sommes à la fois. Cette tante était simplement une cousine de ma mère. Elle ne m'avait jamais vu. Elle eut l'air d'être très flattée d'avoir un petit-neveu sous-officier et surtout si économe; elle me promit d'avoir soin de mon argent. J'avais six jours pour me rendre à Poitiers où était le dépôt de mon nouveau régiment. Je pouvais donc rester encore deux ou trois jours au pays. J'avais laissé mon sac chez un fermier d'Ergué-Gabéric. Ce sac, rempli de linge et de chaussures, pouvait encore me servir, de sorte qu'en arrivant dans mon nouveau régiment je n'aurais besoin de rien et, au lieu de verser de l'argent à ma masse, comme la première fois, j'en aurais à recevoir, au moins à la fin du prochain trimestre.

J'allai donc chez le fermier reprendre mon sac, mais je n'y allai pas, cette fois, les poches et les mains vides. J'avais pris cinq litres d'eau-de-vie, du sucre et du café. Je voulais régaler, au moins une fois, quelques-unes de mes vieilles connaissances et leur faire voir que j'étais réellement riche, ainsi qu'on avait dit dès mon arrivée. Je savais que tous ces gens aimaient beaucoup l'eau-de-vie; le café, ils ne le connaissaient guère encore, mais je me proposais de le leur faire connaître, en leur préparant du café à la mode du soldat.

J'ai déjà dit que je m'étais engagé non pas par pur goût ou penchant militaire, pas même par sentiment patriotique, ne sachant pas alors ce que c'était que le militarisme ni le patriotisme; mon seul but était de chercher de l'instruction partout où j'en trouverais et par tous les moyens dont je pourrais disposer. Je voulais savoir pourquoi il y avait des hommes qui savaient tout et d'autres qui ne savaient rien; pourquoi, comment et par quelles lois la terre tournait,

ainsi que les millions de milliards d'autres globes célestes ; pourquoi les livres saints, dont je connaissais déjà une bonne partie, ne parlaient pas de ces mouvements; pourquoi il y avait sur la terre des grands et des petits, des rois et des sujets, des maîtres et des esclaves, des savants et des idiots, des riches et des pauvres ; pourquoi M. et madame de Kerorhant qui ne travaillaient jamais, ne priaient jamais, se portaient toujours bien, allaient en voiture, mangeaient et buvaient tout ce qui leur faisait plaisir, sont morts sans grandes souffrances, ont eu de grands enterrements et de nombreuses prières, moyennant quoi leurs âmes sont allées tout droit au ciel ; tandis que mon père et ma mère ont travaillé et prié toute leur vie, ne mangeant que des pommes de terre cuites à l'eau et du mauvais pain de seigle, ont fait de longues et terribles maladies par excès de travail et de privations, sont morts tous les deux de faim et enterrés à peu près comme deux chiens, sinon tout à fait sans quelques petites prières isolées, du moins sans grandes cérémonies et grande pompe religieuse, faute desquelles leurs pauvres âmes ont dû aller en purgatoire pour continuer les souffrances que leurs corps ont endurées sur la terre.

Soldat, j'allais, pour m'instruire de toutes ces choses, dans les théâtres écouter les drames, les comédies, les tragédies, les opéras, les féeries ; aux églises écouter les sermons catholiques et protestants, aux tribunaux entendre des plaidoiries, aux facultés ouïr des discours et des conférences ; j'allais dans les laboratoires voir les expériences de physique, les analyses et les synthèses chimiques. C'est là qu'il fallait aller, en ce temps heureux du césarisme, si on voulait s'instruire, car des livres et des journaux, il ne fallait pas en parler. J'allais aussi très souvent, surtout à Paris, sur les places publiques, qui étaient alors constamment couvertes de saltimbanques, de paillasses, de pierrots, de tireuses de cartes, de vendeurs de chansonnettes plus ou moins comiques, d'arracheurs de dents « sans douleurs », de vendeurs d'eau de Jouvence ou de panacées universelles ou de pommades qui faisaient pousser les cheveux sur les têtes de quatre-vingt-dix ans, au besoin sur les genoux, voire même sur les têtes de bois. Tous ces gens-là étaient des clients de l'empire, des soutiens du trône

à leur façon ; ils amusaient les badauds, ce qui les empêchait de s'occuper de politique.

Je m'aperçois que j'ai laissé là-bas, au Guelenec, en Ergué-Gabéric, mes cinq litres d'eau-de-vie et mon café sur le feu, pour faire cette excursion philosophique à travers le monde ; mais je vais revenir quand le café bouillira et lorsque j'aurai trouvé l'instrument qui va me servir à ébahir mes « pays » et surtout mes payses, celui qui va faire l'attrait, le bouquet de cette soirée alcoolique et vraiment bretonne.

En venant en congé, j'avais passé par Paris où je restai vingt-quatre heures. Je ne pus m'empêcher d'aller sur la place de la Bastille où je vis un individu qui vendait une espèce de carnet recouvert en rouge, au prix de cinquante centimes, et qu'il appelait « la merveille des merveilles ». Tout le monde en prenait, et je fis comme tout le monde. Je tendis mes cinquante centimes pour voir cette merveille des merveilles : il y avait un petit prospectus pour expliquer comment opérait cette grande merveille. En arrivant à l'auberge où j'étais descendu, je m'empressai d'ouvrir mon carnet.

C'était tout simplement une enveloppe, pliée de façon spéciale, dans l'intérieur de laquelle il y avait trois feuilles de papier tricolore pliées en six. Ces feuilles étaient découpées et pliées de telle façon qu'elles formaient en réalité deux poches ou deux cachettes, malgré qu'on n'en pouvait voir qu'une. Je compris alors le « truc » de la merveille des merveilles : il suffisait de mettre préalablement une pièce en or quelconque dans une des poches, puis de demander à « l'honorable société » une vieille pièce de monnaie ou même un mauvais bouton qu'on mettait dans l'autre poche; après avoir plié les trois feuilles sur la vieille pièce et renfermé le tout dans l'enveloppe rouge, on posait celle-ci sur la table, puis on ouvrait l'enveloppe et les trois feuilles de l'autre bout : on trouvait la pièce en or, et l'on pouvait dire à « l'honorable société » ébahie que la vieille pièce de monnaie ou le bouton était transformé en or.

Donc à Ergué-Gabéric, tout en prenant le café, fortement carabiné, dans de grandes écuelles en terre, les langues de ma petite société allèrent bon train. A la fin, la fermière n'y

tenant plus, voulut savoir si réellement j'étais aussi riche qu'on le disait :

— Oui, madame, répondis-je, beaucoup plus riche même qu'on ne le dit ; la richesse, du reste, ne me coûte rien. Je fais de l'or quand je veux et autant que j'en veux. Voyez plutôt.

Je pris alors mon carnet rouge dans lequel j'avais eu soin de glisser une pièce de vingt francs, puis je demandai une vieille pièce de deux liards ou un vieux bouton ; on m'apporta une pièce de deux liards dont on trouvait encore beaucoup à cette époque. Après l'avoir, devant tout le monde, enveloppée dans les trois feuilles de papier tricolore puis dans l'enveloppe rouge, je jetai le paquet devant une des jeunes filles qui se trouvait en face de moi, en la priant de l'ouvrir ; après avoir hésité un instant, en regardant tout autour d'elle, elle finit tout de même par l'ouvrir et découvrit, naturellement, la pièce de vingt francs que j'y avais mise, tandis que la pièce de deux liards se trouvait à côté, dans l'autre cachette, dont il était impossible de soupçonner même l'existence. A la vue de cette belle pièce en or toute neuve, ces pauvres gens restèrent ahuris. Je recommençai l'opération de transmutation, mais cette fois avec un vieux bouton, qui réussit également. Je ne pouvais plus recommencer, sous peine de dévoiler le « truc » ; je préférais laisser ces gens dans l'illusion et sous le charme, sachant qu'ils s'y plaisaient.

Mais j'avais encore une autre merveille, qu'on ne pouvait montrer qu'une seule fois, et encore fallait-il le faire avec beaucoup d'adresse et d'à-propos. C'étaient quatre pièces de vieille monnaie, à les voir d'un côté, mais, de l'autre côté, c'étaient quatre belles pièces de vingt francs. Je n'avais qu'à prendre ces quatre pièces dans mon porte-monnaie et à les étaler sur la main, en faisant voir les quatre vieilles pièces de deux liards, puis, fermant adroitement la main et en l'ouvrant de même, je faisais voir l'autre côté des pièces qui figurait parfaitement des pièces en or, mais il fallait se dépêcher de remettre en poche, bien entendu... Voilà comment je passai ce soir-là pour un millionnnaire, et sans doute pour un homme qui avait vendu son âme au diable.

Quoi qu'il en soit, j'avais eu là une assez bonne soirée qui.

m'avait coûté un peu cher, il est vrai; mais j'étais riche : j'avais encore près de cent francs dans mes poches et neuf cents francs chez la vieille tante. Je m'étais du reste amusé à la mode du temps. En ce temps-là, comme disent les Évangiles, on ne s'amusait guère autrement sur les places publiques, dans les cafés et cabarets, dans les chemins de fer, dans les casernes et dans les plus grands salons : on ne voyait partout que sorciers, magiciens, thaumaturges, prestidigitateurs, médiums, somnambules « translucides », etc. L'impératrice avait son prestidigitateur, son magicien, comme elle avait son coiffeur et son confesseur, et beaucoup de ces charlatans, voyageant à travers le monde, disaient avoir opéré devant S. M. l'Impératrice des Français, comme les vendeurs d'eau de Jouvence ou autres élixirs de longue vie se disaient fournisseurs de la belle Espagnole.

Quand j'eus terminé avec mes tours merveilleux et que le café fut absorbé, je versai deux litres d'eau-de-vie dans le chaudron et j'y mis le feu, en ayant soin, toutefois, de faire brûler sur le foyer, car, si j'avais mis le chaudron sur la table, la flamme bleuâtre de l'alcool qui donne, comme on sait, aux figures une couleur singulièrement diabolique, aurait effrayé ces pauvres gens, et, pour sûr, cette fois, j'aurais passé pour le diable en personne, déguisé en soldat; probablement ils auraient regardé avec la chandelle sous la table, pour voir si je n'avais pas les pieds fourchus. Quand le punch fut bu, je m'empressai de prendre mon sac et disparus subitement, comme Méphistophélès, dans la nuit, me dirigeant vers Quimper, laissant ces gens ahuris, moitié ivres, inquiets et peut-être quelque peu effrayés, autant par tout ce qu'ils venaient de voir que par ma subite disparition[1].

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

1. Ici s'arrête la première partie de ces *Mémoires* : la *Revue* en donnera la suite quelque jour.

LA PREMIÈRE PRÉSIDENCE

DE

M. ROOSEVELT

A l'élection présidentielle de 1900, le parti républicain présentait pour la seconde fois, comme candidat à la présidence, M. William Mac Kinley, et, comme candidat à la vice-présidence, M. Théodore Roosevelt, gouverneur de l'État de New-York. M. Mac Kinley était réélu à une majorité plus forte que celle qu'il avait obtenue en 1896 : les électeurs approuvaient la politique qu'il avait inaugurée à la suite de la guerre d'Espagne, et notamment l'annexion des Philippines. Les États-Unis entraient dans une nouvelle période de leur histoire : ils cessaient d'être une puissance exclusivement américaine pour devenir une puissance mondiale. Un an plus tard, la mort de M. Mac Kinley, victime d'un anarchiste à l'exposition de Buffalo, le 14 septembre 1901, faisait de M. Roosevelt le président des États-Unis.

Bien que jeune, — il avait quarante-trois ans à peine, — le nouveau président était déjà une figure nationale. Il descend d'une vieille famille hollandaise, établie à New-York depuis deux cents ans. Au sortir de la célèbre université de Harvard, il était entré de bonne heure dans la vie publique et lui avait consacré le meilleur de ses efforts, sans se laisser absorber par elle. La politique jouit aux États-Unis d'une réputation équivoque. La mise en valeur des richesses naturelles a acca-

paré, depuis un demi-siècle, l'activité la plus intelligente et le travail le plus soutenu de la nation qui, du même coup, a quelque peu négligé la surveillance ou la direction de ses affaires publiques. Recrutés d'ordinaire parmi les éléments inférieurs de la population, ne voyant dans la politique qu'un métier, incapables le plus souvent de comprendre l'intérêt national, trop égoïstes d'ailleurs pour y subordonner leur intérêt personnel, les politiciens ont cyniquement lié parti avec les magnats de la finance et de l'industrie, et s'en sont faits les instruments dociles. Dans les assemblées municipales des grandes villes, dans les législatures des États, la corruption s'est étalée au grand jour. Même dans les décisions de la Chambre basse du Congrès, les intérêts industriels et financiers ont prévalu en bien des circonstances, et les syndicats financiers n'ont pas toujours trouvé des consciences incorruptibles dans le Sénat fédéral. Tout à l'aise, les politiciens ont organisé cette merveilleuse « machine » qui, sur toute l'étendue de l'Union, enserre les électeurs. L'assainissement de la vie publique est le problème le plus sérieux et le plus difficile qui s'offre aux jeunes générations américaines. C'est le but élevé que se proposait M. Roosevelt en entrant dans la politique active.

Dans l'assemblée de l'État de New-York, où il siégeait de 1882 à 1884, il s'élevait avec véhémence contre les pratiques de corruption. Nommé par le président Harrison, en 1889, membre de la commission fédérale du Service civil, il s'efforçait, pendant six années, d'en étendre les attributions, et réussissait à faire ajouter vingt mille places à la liste de celles qui ne s'obtiennent que par le concours, les arrachant ainsi à l'influence des politiciens. Président, de 1895 à 1897, du comité de police de la ville de New-York, il affrontait courageusement l'hostilité du syndicat politique, de Tammany. La guerre de Cuba le trouva secrétaire-adjoint du département de la marine, où l'avait appelé le président Mac Kinley : il démissionna pour prendre part à la campagne et leva ce fameux régiment de *rough-riders*, dans les rangs duquel se coudoyaient les riches fils de famille de l'est et les aventureux *cow-boys* de l'ouest, et dont il a lui-même raconté les exploits. La charge de Las Guasimas lui donna la gloire

militaire. Son retour à New-York, en 1898, fut triomphal. Cette année 1898 était précisément une année d'élections. Ses concitoyens de New-York l'élurent gouverneur. En ce poste, il continua la tâche épuratrice. Ses idées d'honnêteté faisaient sourire les politiciens, mais son caractère les gênait dans leurs combinaisons. Le gouverneur, dans ses messages, traitait ouvertement de questions que la « machine » jugeait inopportun de porter ainsi devant le public. Il s'attaquait aux conditions extraordinaires que la connivence des politiciens avait fait obtenir aux diverses entreprises exploitant des concessions. Aussi quand, en 1900, il demanda le renouvellement de son mandat de gouverneur, les politiciens de New-York s'avisèrent de le faire élire vice-président des États-Unis. Ils se débarrassaient ainsi d'un censeur gênant, et ils comptaient que, après avoir rempli pendant quatre ans les fonctions honorifiques de vice-président, qui l'éloignaient de tout rôle actif, la popularité de Roosevelt serait oubliée. Il dut s'incliner devant la volonté du parti républicain. Mais la fin dramatique de M. Mac Kinley vint déjouer tous les calculs et porter soudainement au premier rang l'homme qu'on avait voulu en tenir éloigné.



L'entrée de Roosevelt à la Maison Blanche fit naître bien des espérances et plus encore d'appréhensions. Les uns voyaient en lui un réformateur radical, qui oserait enfin engager ouvertement la lutte contre tous les tyrans : contre le système du « bossism », qui fait des *boss*, des sénateurs, autant de dictateurs dans leurs États respectifs, et, plus encore, contre la puissance formidable des *trusts*, qui asservissent la démocratie américaine au bon plaisir des capitalistes. Les autres craignaient son caractère ardent, ses sentiments impérialistes, auxquels il avait donné libre cours pendant la campagne électorale de 1900 ; ils redoutaient une politique extérieure d'aventures.

Les premiers oubliaient que, s'il est entré dans la politique comme indépendant, Roosevelt n'a pas longtemps conservé cette attitude : dans son court passage à la législature de

New-York, il avait appris qu'un réformateur, si bien intentionné soit-il et quels que soient son prestige et sa popularité, ne peut rien s'il demeure isolé; il avait éprouvé la puissance de la « machine » et compris qu'il ne pourrait exercer une influence sérieuse qu'à la condition d'appartenir à un parti. Il s'était affilié au parti républicain. Il avait donc abandonné la poursuite du « plus grand bien » pour les réformes réalisables; il avait pratiqué les compromis inévitables en politique. Gouverneur de l'État de New-York, tout en contraignant les politiciens à des mesures qui leur déplaisaient, il était demeuré en bons termes avec le sénateur Platt, le *boss* républicain de cet État, et il avait soigneusement évité toute mesure qui pût amener la désunion dans son parti. Président, il allait user d'une pareille modération à l'égard des *trusts*.

La présidence de M. Mac Kinley avait marqué un développement extraordinaire de la prospérité matérielle. La production industrielle, notamment, avait dépassé, pendant cette courte période, les prévisions les plus optimistes. Malgré l'accroissement constant des débouchés intérieurs, l'exportation des produits manufacturés, qui, en 1895, n'atteignait encore qu'un milliard de francs, s'élevait en 1900 à plus de deux milliards. Pour profiter des avantages de la concentration industrielle et limiter la concurrence, des hommes entreprenants avaient syndiqué les maisons les plus puissantes dans la plupart des branches de la grande industrie; pourvus de capitaux considérables, ces *trusts*, grâce à leur puissance financière et à l'importance de leur production, pouvaient dominer le marché et maintenir à leur guise le prix de leurs produits. A partir de 1898, la *trustomanie* avait sévi avec une intensité extraordinaire; peu d'industries y avaient échappé. En 1901, on évaluait à 35 milliards de francs le capital nominal représenté par 287 *trusts* industriels. Au nombre des plus célèbres, étaient le fameux *trust* du pétrole, l'aîné de tous, avec un capital de près d'un demi milliard, et le *trust* de l'acier, le dernier, le plus colossal, le chef-d'œuvre financier de M. Morgan, dont le capital, actions et obligations, dépassait, en valeur nominale, 7 milliards.

Le public avait appris à redouter ces colosses, dont la tyrannie s'étendait sur le domaine tout entier de l'Union. Dans

les législatures des États, au Congrès fédéral même, on devinait leur force toujours présente, veillant pour écarter toute législation capable de gêner leurs intérêts : en 1894, ils avaient fait avorter la réforme douanière, et empêché les démocrates de réaliser la promesse qui, lors des élections précédentes, leur avait fait gagner la victoire. L'audace des *trusts* ne s'arrêtait même pas au seuil des tribunaux : plus d'une fois, ils avaient réussi à entraver l'exécution des lois. Leur quasi monopole leur permettait d'exercer un « contrôle » irrésistible sur les prix et les salaires : les classes ouvrières se demandaient s'ils ne parviendraient pas à paralyser, peut-être même à anéantir leurs syndicats. Aux élections de 1900, de même qu'à celles de 1896, le parti républicain, pour satisfaire aux exigences populaires, avait promis de prendre des mesures législatives contre ces abus.

Mais, depuis longtemps, le parti républicain a fait alliance avec les industriels et les financiers : il ne peut donc avoir en ces questions sa pleine liberté. Le président Mac Kinley, qu'absorbait d'ailleurs la guerre contre l'Espagne avec ses conséquences, avait négligé la question difficile des *trusts*. M. Roosevelt, avant son arrivée à la présidence, avait, avec sa véhémence accoutumée, soutenu la nécessité de lois fédérales pour réglementer la concentration industrielle. Aussi les financiers craignaient que, se laissant entraîner par son caractère, il ne soulevât contre les *trusts* un mouvement d'opinion qu'il serait peut-être impuissant à maîtriser et qui, sous prétexte de porter remède aux maux existant, pourrait les compliquer en déchaînant sur l'industrie tout entière une crise violente. Le premier message du Président dissipa ces craintes : il causa une déception profonde à ceux qui avaient espéré contre les *trusts* une vigoureuse campagne.

M. Roosevelt ne s'est pas départi de cette modération. Il ne s'est pas lassé de répéter que la complexité de l'industrie moderne exige que l'on n'y touche qu'avec une extrême prudence : la haine et la crainte ne sauraient être, pour étudier une question de cette nature, de sages conseillères; on ne peut prohiber ni les contrats entre producteurs ni la concentration industrielle; ce qu'il importe, c'est de les surveiller et de les contenir dans des limites raisonnables. Ce

dernier droit ne saurait être contesté à l'État : « Les grandes corporations n'existent que parce qu'elles sont créées et sauvegardées par nos institutions; c'est donc notre droit et notre devoir de veiller à ce qu'elles vivent en harmonie avec ces institutions. » Sans doute, ce droit d'intervention a été dénié au gouvernement fédéral, mais les vaines tentatives des États particuliers ont prouvé que, seule, la Confédération pouvait agir avec succès. Si la Constitution actuelle s'y opposait, le Président se déclarait prêt à la faire amender pour donner au Congrès les pouvoirs nécessaires.

Il n'a pas été besoin de cet amendement : cédant aux objurgations du pouvoir exécutif, le Congrès a voté, pendant l'hiver de 1902-1903, quelques mesures concernant les *trusts*. La création d'un département « du commerce et du travail » a donné satisfaction au Président, qui avait demandé qu'avant toutes choses on se préoccupât des moyens de contraindre les *trusts* à la publicité de leurs opérations. On a placé sous l'autorité du nouveau secrétaire du commerce un « commissaire des corporations », qui devra recueillir et publier tous les renseignements possibles sur l'organisation, la conduite, la direction de toutes les sociétés et corporations et de tous les *trusts* qui font des affaires avec l'étranger ou dont les affaires s'étendent sur plusieurs États de l'Union. Ces renseignements, dont le Président pourra ordonner la publication, permettront d'élaborer une réglementation du commerce. Par une seconde mesure, on s'efforçait d'empêcher les compagnies de chemins de fer d'accorder aux *trusts*, d'une manière indirecte, des taux de transport réduits, qui constituent pour eux des avantages contre lesquels ne peuvent lutter les petits producteurs.

Une enquête spéciale a été ouverte sur le fameux *beef trust*, que l'on accuse d'avoir, en ces derniers temps, maintenu par des moyens répréhensibles le prix de la viande à un taux exagéré. L'attorney-general a intenté des poursuites contre quelques autres. Dans le procès contre la *Northern Securities Company*, créée pour syndiquer les chemins de fer jusqu'alors rivaux du *Northern Pacific* et du *Great Northern*, la Cour suprême a donné gain de cause au gouvernement et interdit à la *Northern Securities* C° de prendre part aux assemblées

générales des deux compagnies de chemins de fer, dont elle possédait la majorité des actions. Il est cependant un remède auquel M. Roosevelt s'est obstinément opposé. L'élévation exagérée des droits de douane, en rendant impossible la concurrence étrangère, permet aux *trusts* de tyranniser le marché intérieur. L'abaissement des droits de douane serait donc d'un grand avantage pour les consommateurs américains. Mais le parti républicain, en vue de hâter le développement de l'industrie, a toujours soutenu la politique protectionniste ; il ne saurait l'abandonner aujourd'hui, sous peine de s'aliéner ses alliés les plus fidèles ; c'est pour satisfaire ceux-ci qu'ont été votés les tarifs prohibitifs de 1890 et de 1897 ; toute revision radicale de ces tarifs rencontrerait de leur part une opposition irréductible.

Jadis, M. Roosevelt, étudiant à Harvard, avait reçu l'enseignement d'économistes favorables au libre échange ; à sa sortie de l'Université, il avait fait partie du *Free trade Club* de New-York ; mais il avait abandonné ce club pour devenir membre du parti républicain. Pourtant, il se disait « républicain d'abord, libre échangiste ensuite ». Mais, depuis, ses idées se sont modifiées : il vante aujourd'hui les avantages de la protection et s'oppose à une modification de la politique douanière. Le remède, suivant lui, serait pire que le mal. En voulant atteindre les *trusts* qui bénéficient du tarif, on frapperait plus fortement encore leurs concurrents nationaux. « La réglementation des *trusts*, a dit nettement M. Roosevelt, n'a aucun rapport avec la revision douanière. » Cette affirmation tranchante peut être agréable aux défenseurs des *trusts* ; malheureusement, elle est insoutenable. Le Président a témoigné lui-même, en d'autres occasions, qu'il lui semble impossible de conserver indéfiniment les droits exagérés du tarif actuel. Il a parlé de confier à des experts, qui « prendraient en considération à la fois les intérêts particuliers et l'intérêt général », l'étude des revisions nécessaires ; ces experts fourniraient au Congrès les renseignements impartiaux d'après lesquels il pourrait agir. Sage proposition ! trop sage pour avoir quelque chance de succès : elle n'a même pas été prise en considération par le Congrès.

Le Président n'a pas été plus heureux dans son projet

de conclure avec l'étranger des traités de réciprocité. C'est, pourtant, la politique qu'avec une sage clairvoyance avait préconisée dans son dernier discours, le jour même où il fut mortellement blessé, M. Mac Kinley. Profitant d'une clause insérée dans le tarif de 1897, M. Mac Kinley avait conclu des traités avec plusieurs puissances étrangères. Malgré ses objurgations, le Sénat s'était toujours refusé à les ratifier. M. Roosevelt n'a pas réussi à vaincre cette résistance; ces traités sont devenus caducs, sans que les sénateurs aient consenti à les discuter. Ce n'est même qu'à grand'peine que le Président a obtenu du Congrès que l'on tînt la promesse faite aux Cubains d'avantages particuliers sur le marché des États-Unis. A Cuba délivrée du joug espagnol, les Américains n'ont pas donné une indépendance absolue : ils ont estimé nécessaire, pour leur sécurité personnelle, que l'île restât liée à leur système politique. Cuba a donc dû se soumettre au protectorat des États-Unis, leur reconnaître un droit éventuel d'intervention, et les autoriser à établir sur ses côtes deux stations navales. En échange, les Cubains réclamaient la conclusion d'un traité de réciprocité commerciale qui réduirait fortement les droits américains sur leurs deux principaux produits : le sucre et le tabac. Menacés par cette concurrence, les planteurs américains ont mis tous les moyens en œuvre pour empêcher la ratification du traité qu'avait conclu le Président avec le gouvernement cubain. M. Roosevelt n'a pu triompher de cette résistance qu'en recourant à une session spéciale du Congrès, et, malgré ses efforts, il n'a pu obtenir une pareille satisfaction aux réclamations des Philippins.

En face des *trusts*, la concentration industrielle, en groupant dans un espace restreint des masses ouvrières considérables, a naturellement facilité le développement des syndicats ouvriers. Les directeurs des *trusts*, impatients de trouver devant eux cette force organisée qui s'opposait à leurs caprices, ont cherché à briser ces unions. La lutte s'est poursuivie, tantôt sourde, tantôt à découvert; âpre toujours, sanglante parfois, et les adversaires se sont malheureusement laissés entraîner, les uns comme les autres, à des mesures inexcusables. Ces troubles ne regardent pas le gouvernement fédéral : le Président n'a à intervenir que dans le cas où le

gouverneur d'un État, incapable de maintenir l'ordre avec la seule milice, doit faire appel aux troupes fédérales. Mais M. Roosevelt n'a pas négligé de rappeler aux ouvriers comme aux *trusts*, en toutes occasions, que l'obéissance à la loi était, dans une démocratie surtout, le premier des devoirs. L'Union des typographes prétendait ne laisser travailler dans l'imprimerie gouvernementale à Washington que des ouvriers affiliés ; elle avait obtenu la révocation d'un contremaître indépendant; le Président fit réintégrer celui-ci, en dépit des menaces de grève.

Il n'avait pas eu à intervenir dans le différend qui avait mis aux prises, en 1901, le *steel trust* et l'Union des ouvriers du fer et de l'acier. En 1902, la grève du charbon amena la cessation du travail dans toutes les mines d'anthracite de la Pennsylvanie orientale, englobant environ cent quarante-cinq mille hommes, M. Roosevelt se décida à une action sans précédent jusqu'alors. Les ouvriers réclamaient une augmentation de salaire et la reconnaissance de leur Union, nouvellement constituée. Ils demandaient qu'un tarif de salaires fût élaboré chaque année, d'un commun accord, par leurs délégués et les représentants des compagnies minières, ainsi que l'on procédait déjà dans les mines de charbons bitumineux de la Pennsylvanie occidentale. Les compagnies minières refusaient toute concession. Elles déclinaient même les offres d'arbitrage. La grève avait éclaté au mois de mai. Pendant l'été, le public n'y prêta que peu d'attention ; au début de l'hiver, il s'en émut fortement et témoigna bientôt une vive hostilité contre l'intransigeance des compagnies. De leur côté, les ouvriers s'énervaient; des attentats étaient commis. M. Roosevelt se décida à intervenir. Il invita les compagnies à déléguer des représentants auprès de lui; en même temps, il convoqua le président de l'Union des mineurs. Ce dernier acceptait, au nom des ouvriers, la décision de tout arbitre que désignerait le Président; les représentants des mines, après avoir d'abord refusé, acceptèrent la même décision, sur le conseil de M. G. Pierpont Morgan. Le Président put ainsi hâter la fin d'une grève lamentable, où l'intérêt du public se confondait avec celui des ouvriers. Par cette initiative habile, il donnait la preuve de son impartialité entière entre travailleurs et capitalistes.

***

On le guettait sur le terrain diplomatique. Jadis, M. Roosevelt avait salué avec joie la guerre contre l'Espagne, la « guerre étrangère la plus absolument juste dans laquelle une nation se soit engagée durant le XIXe siècle » ; il avait applaudi également aux acquisitions territoriales qui en résultèrent. La destruction de la puissance espagnole aux Philippines laissait aux Américains, pensait-il, un devoir auquel il eût été indigne de se dérober. Livrés à eux-mêmes, les Philippins étaient incapables de se gouverner; ils ne pouvaient que tomber dans une anarchie plus dommageable encore que l'ancienne tyrannie de l'Espagne. Lorsque M. Roosevelt arriva à la présidence, l'insurrection philippine était presque entièrement terminée, et le gouvernement civil avait déjà fait place, dans la plus grande étendue des îles, au gouvernement militaire. Il put, le 4 juillet 1902, proclamer la paix rétablie dans l'archipel, remplacer partout les autorités militaires et, usant de son droit de grâce, accorder une amnistie générale à tous les Philippins qui avaient porté les armes contre les États-Unis.

Mais certains voudraient que les États-Unis fissent tout de suite aux Philippines ce qu'ils ont fait à Cuba, et rétablissent l'indépendance, en ne conservant sur les îles qu'un protectorat virtuel. Le Président a toujours répondu qu'une pareille mesure témoignerait d'une hâte inconsidérée : causant bientôt de graves embarras aux États-Unis, elle ne pourrait qu'être fatale aux Philippins eux-mêmes. Mais il a toujours protesté qu'il n'entendait pas maintenir indéfiniment le lien de dépendance. « Notre but, dit-il, est élevé. Nous ne voulons pas nous borner à faire pour les Philippins ce qui a été fait ailleurs pour les peuples des Tropiques, même par les meilleurs gouvernements étrangers. Nous espérons faire pour eux ce qui n'a jamais été fait auparavant pour aucun peuple des Tropiques : leur apprendre à se gouverner eux-mêmes, à l'exemple des nations réellement libres. » Ce ne sont pas là vaines paroles. Les Américains aux Philippines dirigent résolument leur administration vers ce but. Les fonctions mu-

nicipales, sauf à Manille, sont remplies par des Philippins élus au suffrage restreint. Les Philippins siègent, à côté de juges américains, à la cour suprême de l'archipel. Enfin, des Philippins ont été appelés dans la commission, qui est l'organe législatif actuel pour les îles, et la loi du 1er juillet 1902, qui a reçu l'approbation du Président, prévoit la réunion prochaine, à côté de ce conseil législatif, d'une assemblée élue.

Cette question des Philippines a obligé la population américaine à prendre soudainement parti sur une question de la plus grande importance pour l'avenir même des États-Unis. Jadis, la politique traditionnelle de Monroe limitait les efforts américains au Nouveau-Monde; la République américaine répudiait l'attitude belliqueuse, les ambitions conquérantes des nations européennes; elle s'applaudissait de pouvoir soustraire ses citoyens aux lourdes charges que fait peser sur l'Europe son appareil militaire et naval. Mais, ayant achevé la conquête économique de leur territoire, les Américains ont compris l'impossibilité de rester isolés; ils ont été entraînés à leur tour par le même mouvement d'expansion qui a entraîné tous les peuples de l'Europe. Leurs intérêts ont débordé leurs frontières; leur activité entreprenante leur a montré la possibilité de gains fructueux sur les marchés étrangers. Du coup, leur isolement était détruit : ils se trouvaient désormais en rivalité avec les autres puissances, sur tous les points du globe. La nation devait-elle abandonner à leurs seules forces ceux de ses citoyens qui allaient ainsi répandre son influence? Pouvait-elle se désintéresser de toute action extérieure? Le respect de la tradition, la crainte de l'inconnu, la claire vision des périls nouveaux faisaient hésiter l'opinion. Au nombre de ceux qui proclamaient la nécessité d'un changement de politique, M. Roosevelt se distingua comme un des plus ardents :

Nous ne pouvons demeurer tranquillement assis à l'intérieur de nos frontières, pressés les uns contre les autres, et déclarer que nous ne sommes qu'une réunion de petits commerçants aisés qui ne se soucient aucunement de ce qui se passe au dehors. Semblable politique irait d'ailleurs contre ses propres fins; car, à mesure que croissent les nations, qu'elles ont des intérêts de plus en plus étendus, et

qu'elles se trouvent en contact chaque jour plus étroit, nous ne pouvons conserver notre situation dans la lutte pour la suprématie navale et commerciale, qu'à la condition d'étendre notre puissance au dehors de notre frontière.

Il ne niait pas qu'à se lancer ainsi dans la grande lutte entre nations, on courût des risques de guerre. Mais cette perspective même ne l'effrayait pas. Poursuivre un gain sordidement matériel lui paraissait mesquin pour une nation comme les États-Unis. Peut-on, disait-il, appeler une nation « grande et heureuse », celle qui jouit d'une paix continue, parce qu'une prudence, qui confine souvent à la lâcheté, lui permet de rester à l'écart des luttes sanglantes du monde ?

Il est faux de dire : heureuse la nation qui n'a pas d'histoire. Trois fois heureuse, au contraire, est la nation qui a une histoire glorieuse. Mieux vaut tenter de grandes choses, remporter de glorieux triomphes, même au prix de quelques échecs, que de se mettre au rang de ces pauvres esprits qui ne jouissent ni ne souffrent beaucoup, parce qu'ils vivent dans ce terne crépuscule qui ne connaît ni victoires, ni défaites. Est-ce que tous les grands peuples dominateurs n'ont pas été des peuples guerriers ? Et le sentiment populaire n'est-il pas juste, quand il choisit pour ses héros nationaux les hommes qui ont combattu contre les troubles du dedans et les ennemis du dehors ?

En sanctionnant l'occupation de Porto-Rico et des Philippines, l'annexion des Hawaï et de Tutuila, la population américaine a accepté la situation qui lui était faite par sa grandeur même, et elle est entrée définitivement dans cette lutte pour la suprématie mondiale, qui se poursuit sans relâche entre les grandes nations. Que les États-Unis doivent y triompher, c'est la conviction profonde de M. Roosevelt : il croit sincèrement que, « entre tous les peuples de la terre, les Américoins tiennent dans leurs mains le sort des années à venir ».

Mais les États-Unis sont à peine préparés aux exigences de cette politique nouvelle. La guerre d'Espagne a montré combien était défectueuse leur organisation militaire, et insuffisante encore, quoique moins critiquable, leur organisation maritime. Par leur situation sur deux océans, les États-Unis peuvent aspirer à devenir la première puissance navale de demain. Dans ses messages, dans ses discours, M. Roosevelt revient avec insistance sur la nécessité de créer, aussi rapide-

ment que possible, une forte marine de guerre : « Le peuple américain doit construire et entretenir une marine puissante, ou se résigner à accepter une situation secondaire dans la politique internationale, aussi bien dans les questions commerciales que dans les questions purement politiques. » Le Président demande qu'on accroisse « sans interruption le nombre des unités capables d'ajouter à la puissance de combat de la flotte ». En même temps, il sollicite du Congrès les crédits pour mettre en état les stations navales récemment acquises dans le golfe du Mexique et dans le Pacifique, afin d'assurer à la flotte américaine une situation prédominante en ces régions.

Pour l'armée, M. Roosevelt, habilement secondé par M. Elihu Root, — qui laissera une réputation comme secrétaire de la guerre, — a pu faire accepter par le Congrès le plan qu'il avait dressé. Les États-Unis n'ambitionnent pas de devenir une puissance militaire. Mais, en 1898, on a pu voir combien était insuffisante la petite armée de vingt-cinq mille hommes qu'ils entretenaient depuis la guerre civile : elle se trouva submergée au milieu des volontaires auxquels il fallut faire appel ; dès les premiers jours de la campagne, on eut à lutter contre une désorganisation dont on ne s'était pas encore rendu maître à la fin de la guerre. Une série de lois adoptées en 1903 ont réalisé la réforme proposée par le Président. L'armée pourra être portée à cent mille hommes ; elle est maintenue actuellement au chiffre de soixante mille. Elle sera organisée de façon à pouvoir encadrer des réserves que l'on s'efforce de créer, en offrant des primes aux États qui accepteront d'équiper leur milice comme les troupes fédérales et de les soumettre aux mêmes méthodes d'entraînement. Enfin, la création d'un état-major général donne à l'armée la direction qui lui faisait défaut jusqu'ici.

L'acquisition des Philippines et le désir des Américains de développer leurs relations transpacifiques avec l'Extrême-Orient avaient, dès le lendemain de la guerre contre l'Espagne, fait regarder l'achèvement du canal de Panama comme une œuvre indispensable. L'échec de la Compagnie française et l'avortement de plusieurs sociétés américaines avaient convaincu les États-Unis que l'entreprise devrait être exécutée

par le gouvernement. Cette nécessité était d'autant mieux acceptée que, depuis un quart de siècle, le peuple américain s'était accoutumé à regarder le Canal, non seulement comme un instrument économique, mais encore comme une route stratégique, qui, en cas de guerre, éviterait aux flottes américaines, obligées de passer d'un océan à l'autre, le long et dangereux voyage par le cap Horn.

Il fallait donc construire « un canal américain, en territoire américain ». Le traité Clayton-Bulwer, signé en 1850 avec l'Angleterre, s'opposant à l'exécution de ce dessein, M. Mac Kinley avait ouvert des négociations pour supprimer cet obstacle. Ce traité de 1850 stipulait qu'aucun des gouvernements contractants n'exercerait une domination exclusive sur le futur canal, et que les grandes puissances seraient appelées à garantir, conjointement avec les signataires, la neutralisation de cette voie. L'Angleterre hésitait à abroger ce traité et à abandonner la garantie collective de neutralisation. Un premier traité, signé par le président Mac Kinley, fut repoussé par le Sénat. Le 18 novembre 1901, M. Roosevelt obtint toute satisfaction par le fameux accord Hay-Pauncefote. Il restait à obtenir de la Colombie les droits de quasi souveraineté sur le territoire où le Canal devait être construit. Le traité du 22 janvier 1903 donnait aux États-Unis, en échange de concessions pécuniaires, le territoire qu'ils désiraient. Les États-Unis recevaient le droit de racheter à la Compagnie française et d'achever eux-mêmes le Canal, avec le droit de l'exploiter pendant cent ans.

Le bail était renouvelable indéfiniment, à leur option unique.

La Colombie, tout en conservant la suzeraineté nominale, abandonnait en fait l'exercice de ses droits souverains, et permettait aux États-Unis l'intervention la plus étendue pour assurer la sécurité du Canal. Le Sénat américain avait ratifié ce traité sans y apporter aucune modification ; mais le Sénat de Colombie, après une longue discusion, refusa d'y donner son consentement. Les sénateurs colombiens s'abritaient derrière l'opinion publique qui condamnait cet abandon déguisé ; ils laissaient entendre cependant qu'ils passeraient outre, si les États-Unis augmentaient leurs concessions pécuniaires.

Pour vouloir trop obtenir, les Colombiens devaient tout perdre. Les représentants de la province de Panama au Congrès de Colombie avaient déclaré que, si le Congrès se séparait sans ratifier le traité, la province reprendrait son indépendance et conclurait elle-même avec les États-Unis les arrangements nécessaires.

Le 31 octobre 1903, le Congrès colombien se séparait : le 3 novembre, l'indépendance de la République de Panama était proclamée à Panama et à Colon ; au bout de quelques jours, la province entière y faisait adhésion. Le président Roosevelt ordonnait aussitôt aux représentants des États-Unis dans l'isthme de reconnaître le gouvernement nouveau et, le gouvernement colombien ayant manifesté l'intention d'envoyer des troupes contre les révolutionnaires, il l'avisait que les navires américains avaient l'ordre d'empêcher tout débarquement.

M. Roosevelt a été accusé d'avoir, au moins, prêté son appui aux révolutionnaires. Mais le tort que faisait à la province de Panama le rejet du traité, suffit à expliquer la décision de ses principaux citoyens. Quant à M. Roosevelt, les avantages que la formation du jeune État devait procurer à son pays lui dictaient nettement son devoir ; un traité fut conclu par lui dès le 18 novembre avec la république de Panama. Cette fois, les États-Unis voyaient tous leurs désirs réalisés : ils pouvaient désormais, sans recourir à aucun subterfuge, construire « un canal américain en territoire américain ». La république de Panama leur abandonnait, moyennant les avantages pécuniaires antérieurement consentis à la Colombie, tous ses droits de souveraineté sur la zone du canal ; elle les autorisait à élever des fortifications aux deux bouts, et elle s'engageait à leur louer encore, à chaque extrémité, le territoire nécessaire pour établir des stations navales.

Mais il fallait que le Canal pût conduire un jour à des marchés encore exploitables. Partisans intéressés de l'intégrité de la Chine et de la « porte ouverte » en Extrême-Orient, les États-Unis avaient vu avec inquiétude la Russie procéder en Mandchourie, malgré ses dénégations répétées, à une installation provisoire, que tout indiquait comme devant être de fort longue durée. Sous le président Mac Kinley, Washington

avait obtenu l'assurance que la Russie n'entendait pas fermer ce marché aux produits américains. Le président Roosevelt, au commencement de 1903, recevait une nouvelle assurance de ces intentions; mais, désireux de mettre la Russie dans l'impossibilité de se dérober, il concluait avec la Chine, à la fin de cette même année 1903, un traité de commerce qui ouvrait au commerce international les villes de Moukden et d'Antoung, situées en Mandchourie. Il se préparait à envoyer des consuls dans ces villes, et comptait forcer la Russie à les accepter ou à démasquer ses intentions d'occupation définitive, lorsque éclata la guerre russo-japonaise. Alors, il s'efforça avant tout d'empêcher la Chine de participer aux hostilités qui se livreraient sur son territoire. Il prit l'initiative d'une démarche auprès des belligérants, à laquelle ceux-ci firent une réponse favorable : il leur demanda et ils acceptèrent de « respecter la neutralité de la Chine, et, autant qu'il se pourrait, son entité administrative, et de limiter dans la mesure du possible la zone des hostilités ». Malgré les sympathies témoignées par le peuple américain aux Japonais, le Président a maintenu la plus stricte neutralité.

En même temps, avec l'Angleterre, M. Roosevelt réglait, à la pleine satisfaction des États-Unis, la frontière de l'Alaska; la découverte des mines d'or dans cette région avait failli brouiller les deux voisins.

Il n'a pas négligé non plus les questions sud-américaines. Comme ses prédécesseurs, il s'est attaché à la doctrine de Monroe, « à ce principe fondamental de la politique étrangère de toutes les nations américaines, aussi bien que de la politique des États-Unis ». Il s'est efforcé d'atténuer l'inquiétude qu'avait suscitée chez les républiques latines la révolution de Panama : « Monroe déclarait qu'il ne doit y avoir aucun agrandissement territorial par une puissance non américaine aux dépens d'une puissance américaine sur le sol américain. Encore moins, sa doctrine pourrait-elle permettre quelque agression par une puissance du Nouveau-Monde aux dépens d'une autre ». Il a poussé plus loin le souci d'écarter toute intervention européenne : « Il n'est pas vrai, disait-il dans une lettre pour le second anniversaire de l'indépendance de Cuba, que les États-Unis soient affamés de territoires

nouveaux. Toute nation américaine qui sait régler décemment chez elle les questions politiques et économiques, maintenir l'ordre et remplir ses obligations financières, ne peut avoir aucune crainte. Mais des troubles ininterrompus, et le relâchement des liens qui doivent exister dans une société humaine peuvent exiger l'intervention d'une nation civilisée; dans l'hémisphère occidental, les États-Unis ne peuvent délaisser ce devoir. »

Il eut peu après l'occasion d'agir comme il avait dit. La négligence invétérée de la République Dominicaine à rembourser ses dettes ayant provoqué des réclamations, le secrétaire d'État américain avisa le gouvernement de la République que, si les mesures nécessaires n'étaient pas prises pour satisfaire à ces demandes, les États-Unis, voulant éviter toute démonstration navale d'une puissance européenne, prendraient possession des douanes dominicaines et les administreraient dans l'intérêt des créanciers de la République.



Avec sa franchise habituelle, M. Roosevelt n'avait jamais caché qu'il désirait être réélu pour un nouveau terme de quatre années, et qu'il entendait demander à son parti de le choisir comme candidat en 1904. Les politiciens avaient tenté, il y a quatre ans, d'arrêter court sa carrière politique; ils ont, cette fois encore, essayé de l'entraver. Bien qu'il n'ait pas toujours montré à leur égard la rigueur que l'on pouvait attendre, et qu'il ait confié trop souvent des fonctions fédérales à des hommes qui auraient dû en être écartés, son intransigeance sur certaines matières leur faisait désirer son éloignement. Dès le début de 1903, on mettait en avant la candidature du sénateur Marcus A. Hanna, l'ami intime du président Mac Kinley, le président du Comité national républicain aux élections de 1896 et de 1900. On savait Hanna indulgent aux faiblesses; son caractère d'homme d'affaires et son passé de gros industriel lui assuraient la sympathie des *trusts* et de tous les protectionnistes, qui comptaient trouver en lui un fidèle allié. C'était pour M. Roosevelt un adversaire dangereux. Cette fois encore, la mort vint renverser les combinaisons : au début de février,

le sénateur Hanna était brusquement enlevé par une fièvre typhoïde. Ce triste événement mit fin aux intrigues dirigées contre M. Roosevelt, et le 23 juin la Convention nationale du parti républicain l'élisait par acclamation candidat à la présidence.

Quelques jours plus tard, au commencement de juillet, la Convention nationale du parti démocrate se réunissait à son tour à Saint-Louis. Les deux défaites successives de M. William J. Bryan, candidat démocrate à la présidence, en 1896 et en 1900, et l'échec définitif du mouvement bimétalliste écartaient cette candidature. L'élément conservateur du parti démocrate a réussi à reconquérir la prédominance qui, depuis huit années, lui avait échappé, et il a pu faire choisir son candidat, M. Alton B. Parker, président de la Cour d'appel de l'État de New-York.

La campagne électorale n'a été vraiment animée que pendant les dernières semaines. Les adversaires du Président critiquaient son caractère impulsif, ses actions précipitées, certaines de ses décisions qui, strictement peut-être, auraient dû faire l'objet d'une loi. Ils lui reprochaient notamment d'avoir, à la veille même des élections, étendu singulièrement, pour les anciens combattants de la guerre civile, le droit à une pension, déjà si libéralement accordé. Ils invoquaient aussi contre lui, dans les États du Sud, son invitation à la Maison-Blanche d'un homme de couleur, d'un ancien esclave, M. Booker T. Washington. Ils l'accusaient de n'avoir montré contre les *trusts* qu'une activité modérée, de n'avoir utilisé que mollement les moyens que lui offrait la loi d'entraver leurs actions illégitimes et de rester, quoi qu'il en dît, leur véritable défenseur par son obstination à soutenir la politique protectionniste, à combattre toute réforme radicale du tarif douanier. Enfin, ils s'attaquaient surtout à ses ambitions impérialistes. Son ardeur à accroître la marine de guerre, à augmenter les forces militaires, sa diplomatie agressive, son amour de la lutte, son patriotisme bruyant, ne le qualifiaient pas, disaient-ils, pour mener à bien les destinées du pays qu'il pourrait, sans que celui-ci s'en doutât, entraîner dans une aventure dangereuse.

Mais ces critiques et la véhémence de ces attaques ne mettaient que plus en relief la personnalité de M. Roosevelt.

Malgré ses défaillances, malgré les imprudences que ses amis mêmes ne peuvent que déplorer, sa popularité auprès des masses n'a pas été atteinte. Si les classes riches, les conservateurs redoutent son caractère belliqueux, c'est cela même qui assure son ascendant sur le peuple. Cette démocratie, absorbée presque uniquement par les soins matériels, par le souci, qui s'empare de tous les hommes sur la terre américaine, de « faire de l'argent », se révèle à de certains moments extraordinairement idéaliste : Roosevelt lui apporte un idéal. A cette population hétérogène, où les émigrants, venus de tous les coins de la vieille Europe, submergent les vieux Américains, où les arrivés d'hier, qui seront les citoyens de demain, sont étrangers les uns aux autres et n'ont que des intérêts matériels pour les unir, il inculque sa foi dans la « nation américaine ». A ces émigrants récents, il déclare que les États-Unis ont le droit d'exiger que ceux qui viennent se faire une nouvelle vie et chercher le bien-être, n'aient plus pour drapeau que le drapeau étoilé ; il leur dit : « Soyez Américains. » Aux descendants des anciennes familles, qui, par snobisme ou par répulsion pour le caractère encore rude et le mercantilisme de leur peuple, tournent leurs regards vers le vieux monde et s'efforcent de s'européaniser, il dit de même : « Soyez Américains ; ne dédaignez pas votre pays, ne lui refusez pas le concours de votre activité, accomplissez loyalement votre devoir civique : reprenez aux politiciens la situation que, par négligence, vous leur avez abandonnée. »

Et, comme l'histoire ne plonge en Amérique que de courtes racines dans un passé récent, comme d'ailleurs elle ne pourrait qu'intéresser médiocrement des citoyens de la veille, Roosevelt, au lieu de parler du passé, tourne les regards de ses auditeurs vers l'avenir, il les convie tous à l'œuvre glorieuse, grandiose, de l'édification d'une nation ; il exalte leur enthousiasme en leur montrant dans les États-Unis la future puissance dominatrice du monde, le peuple-roi qui, à son tour, mettra son empreinte sur d'autres peuples, et répandra hors de ses frontières les idées d'égalité, de liberté et de justice.

Les États-Unis sont arrivés à ce moment inquiétant pour un peuple où il se sent entraîné dans une voie nouvelle :

l'inconnu le séduit et l'effraye à la fois. Les esprits conservateurs reculent devant l'avenir où les engagent fatalement les campagnes récentes : annexion de colonies, accroissement continu de la flotte, augmentation de l'armée. Ils voudraient que l'on s'arrêtât. Ils prédisent les résultats inévitables de cette politique, dont quelques-uns déjà commencent à se révéler : augmentation des dépenses, élévation des impôts, développement de cet esprit militaire qui a tant coûté à l'Europe, fin de l'isolement politique que les États-Unis ont trouvé jusqu'ici tant d'avantages à garder, accroissement des pouvoirs du gouvernement central, et, comme contre-partie inévitable, restriction de la liberté individuelle. M. Roosevelt parle au contraire aux optimistes et aux audacieux qui, tout en respectant le passé, n'entendent pas y être liés.

Les Américains n'échapperont, pas plus que les autres peuples, à cette ambition qu'ont les êtres vigoureux d'étendre leur action, d'agir le plus fortement possible sur le monde. Ces embarras, ces maux qu'on leur prédit, ils n'ont guère lieu de s'en effrayer pour le présent. Comment s'inquiéteraient-ils de difficultés diplomatiques? Jusqu'ici, ils n'ont jamais rencontré le moindre obstacle à leur volonté. Les plus glorieuses nations du vieux monde s'attachent à leur plaire : lorsqu'ils se sont attaqués à l'une d'elles, ont-elles osé s'interposer? La vieille Angleterre leur rappelle sans cesse des liens de parenté dont elle se montre plus fière qu'eux-mêmes; elle s'évertue à aplanir toutes les difficultés qui pourraient soulever leur mécontentement. Les puissances continentales les ont laissé libres d'agir à leur fantaisie dans la question du canal interocéanique, pour créer cette voie de communication, qui devrait être internationale et que les Américains ont voulu américaine pour l'ouvrir et la fermer à leur gré. Ne sont-ils pas en droit de conclure qu'ils peuvent tout oser? Et, lorsqu'ils voient les peuples du vieux monde ployant chaque jour davantage sous la charge des impôts, haletant sous le poids de leur armure, quand ils comparent ce fardeau avec leurs propres charges encore si légères, quand chaque année, par la seule augmentation de la population, par l'arrivée de centaines de milliers de contribuables adultes, le trésor public acquiert des sources nouvelles de richesses, comment pour-

raient-ils redouter l'accroissement des dépenses? Le déficit budgétaire, angoissant pour les nations d'Europe, ne sera de longtemps pour les États-Unis qu'un malaise passager.

La réélection de M. Roosevelt le 8 novembre 1904 a été un triomphe : 32 États sur 45 se sont prononcés en sa faveur, et le vote populaire lui a donné 1 200 000 voix de plus qu'à son concurrent. On n'avait jamais vu si forte majorité. Dans le Congrès, les dernières élections ont augmenté encore la majorité républicaine; une opposition efficace ne pourrait être faite à M. Roosevelt que par les membres de son propre parti. Résolu (il en a pris l'engagement public) à refuser toute nouvelle candidature à la présidence, il a toute liberté d'action.

Deux sentiments jusqu'ici se sont combattus en lui : le sentiment réformateur et le sentiment impérialiste; lequel l'emportera? Une campagne contre la corruption politique soulèverait contre lui les politiciens qui en vivent. Une campagne contre les *trusts* liguerait toutes les forces de la ploutocratie : le seul résultat serait, peut-être, de briser le parti républicain. Dans sa politique extérieure, au contraire, M. Roosevelt pourra donner libre carrière à son activité. Ses projets d'accroissement de la marine de guerre, de protection de la marine marchande, d'aménagement des stations navales et des points d'appui pour la flotte, sont acceptés par les industriels, et particulièrement par les *trusts*, qui en espèrent une source fructueuse de profits. Son ardent patriotisme plaît aux foules, qui n'imaginent pas que le peuple américain puisse rencontrer une résistance qu'il serait incapable de briser. M. Roosevelt a montré qu'il se laisse volontiers entraîner dans ses discours par son ardeur naturelle. Mais il tient de ses ancêtres hollandais une prudence capable de refréner ses plus violents désirs : ses traités d'arbitrage et sa récente invitation aux puissances pour une seconde conférence de la Paix témoignent d'un sincère désir de diminuer les causes de conflits entre les peuples civilisés.

ACHILLE VIALLATE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LES THÉORIES TACTIQUES

ET

LA GUERRE ACTUELLE

Si l'on ne tient pas compte des deux combats que les Américains livrèrent en 1898 à la garnison espagnole de Santiago-de-Cuba, la campagne sud-africaine est la première guerre où les adversaires se soient servis de l'armement nouveau. Le succès éclatant que remportèrent les Burgers pendant la première période des hostilités eut, comme il fallait s'y attendre, un retentissement considérable dans les armées européennes. Tout le monde fut d'accord pour attribuer la victoire des Boers à l'emploi bien compris du fusil de petit calibre, et les échecs de l'armée anglaise aux formations massives et surannées qu'adoptait son infanterie pour l'attaque des positions. Les avis cessèrent d'être unanimes lorsqu'il s'agit de tirer de cette expérience des conclusions pour les combats de l'avenir. Il ne manqua pas d'officiers pour affirmer que les règlements aujourd'hui en vigueur devaient subir une transformation radicale et que les leçons sud-africaines commandaient l'élaboration de nouvelles méthodes de combat Mais des contradicteurs violents s'élevèrent aussitôt : la guerre des Boers, disaient-ils, s'était déroulée sur un terrain très spécial, avec des troupes trop différentes des nôtres pour qu'on puisse en tirer des leçons à l'usage des armées de l'Europe

continentale. Le débat se généralisa; deux camps nettement opposés se formèrent, et les plus hautes personnalités du monde militaire en France exposèrent publiquement leurs opinions sur les procédés tactiques à employer, — en attendant qu'une guerre, menée dans des conditions moins particulières, permît de conclure avec quelque certitude.

Cette guerre se poursuit aujourd'hui dans les plaines de Mandchourie. Les armées russe et japonaise posséderont bientôt des effectifs égaux à ceux que mettrait en présence une rupture entre les plus grandes puissances militaires de l'Europe. Pendant l'année qui vient de s'écouler, les contingents, faibles au début, ont atteint progressivement une force numérique qui peut suffire à l'étude de tous les problèmes de tactique : aux batailles de Liaoyang et du Cha-Kho, il y avait 300 000 hommes sur le terrain ; ce chiffre n'avait été atteint dans aucune campagne antérieure. D'autre part, le théâtre de la guerre est un pays cultivé sur toute sa surface, couvert de nombreux villages, offrant d'importantes ressources en approvisionnements de toutes sortes ; cela ne nous écarte pas non plus des conditions d'un conflit européen. Les armées belligérantes sont recrutées, instruites, réglementées de la même manière que celles de la France et de l'Allemagne. Si la race japonaise diffère de la nôtre, du moins l'éducation militaire tend à rapprocher ses soldats de ceux des peuples européens que le Japon a choisis pour modèle.

Tous ces caractères concourent à donner aux opérations russo-japonaises un intérêt technique de premier ordre. Cette guerre sera fertile en enseignements certainement utiles, peut-être même définitifs. L'objet de la courte étude qui va suivre est de rappeler brièvement les théories émises depuis la guerre sud-africaine, et de mettre en regard les procédés de la campagne actuelle. L'auteur de ces quelques pages n'a nullement la prétention de présenter des conclusions ni même d'émettre une opinion sur la question en litige ; mais il a eu la bonne fortune de suivre de près une partie des opérations de l'armée japonaise, notamment sur le champ de bataille de Liaoyang, et il se borne à décrire ce qu'il a vu. Dans les nombreux ouvrages qu'ont inspirés les surprises de la guerre sud-africaine, presque toutes les questions inté-

ressant l'art militaire ont été traitées, depuis la stratégie à grande envergure jusqu'à l'équipement du soldat. On ne trouvera ici que l'étude d'un seul problème, mais le plus important de tous, celui duquel découlent tous les autres : étant donnée une position défendue par l'infanterie et l'artillerie, comment une force de même composition doit-elle attaquer ?

I

La première étude, qui suivit la guerre des Boers, fut, au mois de septembre 1901, un article dans la *Revue des Deux Mondes*, intitulé : *les Tendances nouvelles de l'armée allemande*. Deux autres articles du même auteur parurent au cours de l'année suivante. L'un ne concernait que la cavalerie ; l'autre avait pour titre : *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine*. Dans celle-ci l'auteur, que l'on a dit plus tard être le général de Négrier, déclare que les anciens principes ont été rendus inutilisables par l'armement à tir rapide ; il veut que l'instruction de la troupe « soit faite sur des bases nouvelles ; l'armée qui saura profiter de l'expérience acquise par deux années de sanglantes leçons, évitera les sacrifices au prix desquels cette expérience a été acquise. » L'étude se divise en deux parties : la première rappelle les conditions de la guerre sud-africaine et en décrit les péripéties ; la seconde énumère les idées nouvelles de l'armée anglaise et les conclusions de l'auteur :

La guerre de masses du commencement du XIXe siècle, qui reste actuellement en honneur dans la plupart des armées européennes, va se trouver remplacée par la guerre de rideaux et par les opérations combinées de nombreuses colonnes mixtes.

La puissance du fusil et l'invisibilité des buts rendent les fronts difficilement abordables par des attaques brusquées. La décision du combat doit être cherchée dans la combinaison des feux de front et d'écharpe : l'enveloppement à grande distance, suivi d'une action concentrique, réalise souvent cette condition. Toutefois, cette manœuvre peut ne pas suffire pour chasser l'adversaire, surtout s'il porte des forces au-devant de celles qui le débordent. L'assaillant est alors ramené à chercher la décision dans le combat de front.

Dans ce combat, la supériorité numérique n'est plus le facteur décisif. Il réside essentiellement dans les marches d'approche, protégées par des feux combinés d'artillerie et de mousqueterie et soigneusement défilées. Alors, quand la zone des feux rapprochés est atteinte, la valeur individuelle du combattant devient la condition du succès. Il faut toutefois remarquer que, même dans ce cas, une attaque brusquée peut amener un échec. Il ne suffit pas que des troupes nombreuses et braves aient pu s'approcher à courte distance (à moins de deux cents mètres, par exemple) pour qu'elles puissent réussir dans un assaut.

Plus loin, l'auteur ajoute :

C'est par la marche rampante de petites fractions qui progressent jusqu'à quelques mètres de l'adversaire que les Boers arrivent à forcer des positions, jamais avec des attaques de vive force. Mais les actions de flanc sont plus sûres et d'un effet plus prompt... L'infanterie ne peut plus combattre que couchée. Aux courtes distances, elle ne progresse qu'en rampant. Pour remplir ces conditions et lui permettre les bonds rapides d'un abri à l'autre, elle est équipée sans sacs, avec une musette contenant ses vivres, un bonnet de police et quelques objets, puis, attachée sur les reins, une marmite individuelle et, par-dessus, la couverture de campement roulée en cylindre.

L'opinion de l'écrivain peut donc se résumer comme il suit : en principe, pas d'attaques de front ; maintenir un rideau devant la position et chercher à déborder l'ennemi : s'il faut recourir à une attaque de front, l'infanterie en terrain découvert ne devra avancer qu'en rampant.

Dans le courant de la même année, le général Kessler, membre du Conseil supérieur de la guerre, fit paraître un ouvrage intitulé : *la Tactique des trois armes*, où il expose des idées très voisines de celles que nous venons de voir. Ses conclusions sont les suivantes :

Les dispositifs de combat donnés par le règlement de manœuvres, sont trop vulnérables pour être employés dans les portions de terrain battu visibles pour l'ennemi. Les terrains découverts et dépourvus de toute ondulation sont, en principe, interdits à l'infanterie. Le problème consiste donc, pour l'attaque, à faire progresser les troupes d'infanterie, sous le feu de la défense, dans des conditions telles qu'elles conservent, pendant les quatre kilomètres de zone battue qu'elles ont à parcourir, une force morale suffisante pour triompher des dernières résistances de l'ennemi. Le seul moyen pratique est de

les faire cheminer à l'abri des vues de l'ennemi, qui sera ainsi privé de repères pour règler son tir.

Le cheminement à couvert est lent, c'est vrai; mais mieux vaut employer deux heures à se rapprocher de l'ennemi de la valeur d'un kilomètre, sans avoir subi de pertes, que de franchir la même distance en quinze minutes, après avoir perdu le quart de son effectif. Le cheminement à couvert disloque les liens tactiques, dit-on encore: mais en terrain couvert et coupé, il n'y a plus de forme tactique possible; l'infanterie s'avance dans les formations de marche les plus favorables pour se soustraire à la vue et aux coups de l'ennemi.

Dans la zone battue, il n'y a plus, à proprement parler, de tactique d'infanterie; la vraie tactique se résume dans le « suivez-moi » du chef. C'est affaire au chef de choisir les procédés qui lui semblent les meilleurs pour plier les formations au terrain, sans trop se préoccuper des détours et des circuits qu'il imposera à sa troupe, des allongements qui en résulteront dans la durée du trajet, des déplacements latéraux qui détourneront momentanément la troupe de sa véritable direction.

Une infanterie qui chemine ainsi à couvert et qui sera amenée jusque vers quatre cents mètres de la position ennemie, n'ayant subi que peu ou point de pertes, sera bien dans la main des chefs; en pleine possession de son énergie physique et morale, elle se trouvera dans les meilleures conditions pour donner l'assaut, après avoir couvert de feux les positions ennemies.

On voit que le général Kessler interdit l'attaque de front en terrain découvert, recherche l'enveloppement, ou tout au moins les cheminements abrités; il insiste sur la liberté que l'on doit laisser aux chefs de petites unités pour le choix des formations.

*
* *

Les théories qui précèdent rejettent l'emploi des formations massées et ne cherchent pas à obtenir le résultat par le choc; elles ne mentionnent même pas l'emploi de réserves pour le combat offensif. Ces opinions radicales n'ont pas tardé à rencontrer de violents contradicteurs. Les généraux Langlois et Bonnal se sont faits les champions de ce que l'on pourrait appeler l'école conservatrice. Dans son ouvrage paru en 1903, *Enseignements de deux guerres récentes*, le général Langlois s'attache à prouver que les principes en vigueur n'ont rien

perdu de leur autorité. La première partie du volume décrit les assauts des Russes contre Plevna, en 1877, et résume ainsi les conclusions qu'il faut en tirer pour l'attaque :

Sur tout le front, il faut attaquer vigoureusement, enchaîner l'ennemi sur place et ne pas l'occuper seulement par un combat démonstratif, comme on l'a souvent prétendu à tort. Une partie de l'artillerie tient l'artillerie ennemie en échec; le reste épuise le combat de l'infanterie. Cette artillerie n'agit pas par un feu lent et qui se prolonge, mais par un tir intermittent, par une série de « rafales », exécutées en même temps sur les points où l'infanterie en a particulièrement besoin ; il faut alors utiliser toute la rapidité de tir dont le matériel moderne est capable. Au feu du défenseur, l'assaillant doit répondre par un feu supérieur ; dans ces conditions, l'infanterie pourra avancer aussi bien qu'autrefois. Les progrès de l'armement servent surtout à celui qui sait le mieux les employer. L'assaillant le peut au moins aussi bien que le défenseur, car il a la faculté de déployer soudainement ce puissant moyen, là où il veut obtenir la supériorité du feu.

Le résultat de ce long combat préparatoire est le suivant : sur toute la ligne, l'infanterie s'est rapprochée de l'ennemi ; les deux lignes sont moralement et matériellement usées ; il se produit un état général de faiblesse, aucun des adversaires n'est plus capable d'un effort sérieux. Alors quel effet moral, quand soudain apparaît une puissante réserve de troupes fraîches, appuyées de nombreuses batteries surgissant à l'improviste, quand les baïonnettes au bout des fusils et la profondeur des formations indiquent la volonté bien arrêtée de marcher à l'assaut! A la manœuvre, sans doute, cela passe pour de la folie, puisque l'élément moral n'intervient pas.

Cette « masse » doit être formée en profondeur pour produire une poussée ininterrompue d'arrière en avant; les différents échelons, au fur et à mesure qu'ils arrivent sur la ligne de feu, doivent l'entraîner en avant et non pas seulement la renforcer. Ces échelons, de vraies vagues humaines, se succèdent à une distance de deux cents à quatre cents mètres. Chaque homme ne doit avoir qu'une pensée : pousser en avant ce qu'il rencontre devant lui. Des lignes de tirailleurs qui n'ont rien derrière elles ne sont pas capables d'un effort énergique. Les masses exercent une puissante action morale, réconfortante pour les troupes amies, déprimante pour l'ennemi. Naturellement, celui qui tire ses conceptions tactiques exclusivement de résultats de champs de tir ne comprend rien à cela : dans les manœuvres, les impressions morales ne peuvent pas se figurer.

Dans la deuxième partie, le général Langlois confirme ces doctrines par des exemples empruntés à la guerre sud-afri-

caine, puis tente de détruire les théories de ses adversaires :

Une des conclusions les plus dangereuses qu'on ait tirées de la guerre des Boers est de prétendre que les attaques de front sont devenues impossibles. Les attaques des Anglais ont échoué parce qu'ils n'y ont pas employé des forces suffisantes ni montré assez d'énergie dans l'exécution. Leurs grandes pertes s'expliquent surtout par les nombreuses surprises que leur valut l'absence de tout service de reconnaissance et de sûreté, et parce qu'ils n'avaient pas la notion de l'avant-garde. Le succès de l'attaque dépend de la supériorité du feu. Pour l'obtenir sur le point décisif, que ce soit sur le front ou à une aile, il faut amener devant ce point des forces supérieures, les engager convenablement et les faire donner vigoureusement. C'est précisément ce que les Anglais n'ont pas fait. Partout où l'infanterie et l'artillerie ont, dans un effort combiné, obtenu la supériorité, l'attaque de front a réussi.

Le général Bonnal, ancien directeur de l'École supérieure de guerre, n'est pas moins affirmatif contre les novateurs, dans la brochure qu'il a publiée en 1903 sur *la Récente Guerre sud-africaine et ses enseignements*. Cette étude commente et critique, phrase par phrase, et en termes très vifs, l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Un dernier paragraphe présente les conclusions de l'auteur :

Par l'armement de l'artillerie et de l'infanterie, le front de combat est devenu inviolable sur la presque totalité de son étendue ; mais un général habile saura découvrir soit une zone d'approche et de rassemblement favorable à l'attaque, soit, chez l'ennemi, un point faible qui sera un saillant du front mal flanqué, ou une aile mal appuyée, difficile à protéger. L'inviolabilité du front, même pour des forces sensiblement supérieures à celles qui le défendent, conduit à chercher la décision du combat dans une action par surprise, puissante et bien préparée, enfin exécutée sur le point jugé le plus favorable. L'action par surprise, très forte, suppose la concentration clandestine, à courte distance du point d'attaque, d'un ensemble de moyens très supérieurs à ceux de l'ennemi. La préparation est le fait de nombreux tirailleurs gagnant du terrain vers l'objectif à l'aide de nombreux canons, lesquels, après avoir fait taire l'artillerie de la défense, s'efforcent d'atteindre son infanterie. L'exécution est la dernière phase du combat. Elle comporte la mise en mouvement de la masse d'attaque.

De cet exposé rapide des idées de nos tacticiens les plus en vue, ressortent les deux opinions ou écoles en présence :

l'école nouvelle qui procède par l'enveloppement, et l'école « historique » qui emploie la masse sur un point décisif; pour la première, le grand moyen d'action est le feu; pour la seconde, c'est le choc.

***

Il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les théories tactiques des autres grandes armées de l'Europe.

En Autriche, on n'est pas fixé sur les formations que doit prendre l'infanterie dans la zone du feu efficace; on penche cependant pour l'extension du front et l'emploi de petites colonnes au lieu de lignes; on a du reste conservé l'attaque en masse compacte et on utilise peu le terrain. En Russie, on ne semble pas disposé aux innovations : la première ligne, avançant par demi-compagnie et par petits bonds rapides, se porte à l'assaut, suivie de réserves en colonnes doubles ouvertes.

En Allemagne, jusqu'aux manœuvres de 1901, on était resté fidèle aux principes de la tactique napoléonienne; brusquement, une nouvelle méthode, intitulée *Burentaktik*, fut inaugurée pendant l'année d'instruction 1901-1902. Désireux de contrôler les résultats, l'empereur Guillaume invita aux manœuvres de 1902 des généraux américains qui avaient pris part à la campagne de Cuba, ainsi que lord Roberts et les lieutenants-généraux Ian Hamilton et French, de l'armée anglaise. Après le mouvement d'offensive générale qui termina les opérations, il demanda à l'un de ses hôtes britanniques ce qu'il pensait des formations employées par l'infanterie pour l'attaque. « Je ne puis répondre à Votre Majesté, car nous sommes ici en Europe, repartit le général anglais (qui m'a raconté lui-même cette conversation); mais, en Afrique, je n'hésiterais pas à déclarer que la division des Gardes qui a donné l'assaut s'est avancée en ordre beaucoup trop serré. » Là-dessus l'Empereur réunit ses officiers et, dans sa critique, leur adressa de vifs reproches pour ne pas s'être conformés aux instructions qu'ils avaient reçues.

Pendant qu'on étudiait ainsi sur le terrain, les théoriciens

allemands ne demeuraient pas inactifs. De nombreuses publications se suivirent dans les revues militaires; la plupart manifestaient une prédilection marquée pour l'attaque par le feu. Citons les conclusions que le lieutenant-colonel Lindenau, chef de section au grand état-major prussien, tire de la guerre sud-africaine :

L'attaque n'avance sûrement que si elle est soutenue par un feu incessant et conduite, patiemment, de position de tir en position de tir. Toutes les fois qu'au Transvaal on n'a pas pu trouver de semblables positions, l'attaque en terrain découvert tourna en échec : il fallut créer artificiellement une position de tir avec la bêche, pendant la nuit, ou bien rester immobile en attendant le succès obtenu sur une autre partie du terrain plus favorable... Plus que jamais, l'attaque d'infanterie devra, dans toutes ses phases, prendre un caractère plus individuel. Les assaillants s'avanceront peu à peu, soutenus par des feux provenant de points d'appui bien choisis et d'ailes bien organisées; ils auront souvent à lutter, immobiles pendant des heures entières, pour obtenir la supériorité du feu.

Le général de Stieler est encore plus affirmatif :

On arrive à se convaincre que, dans le combat, la meilleure manière de se couvrir ne se trouve ni dans le terrain ni dans les formations plus ou moins compliquées. Elle réside dans la conduite du feu. Il faut s'assurer la supériorité du feu, faute de quoi on n'avancera pas plus que les Anglais. C'est la tactique du feu qu'il faut surtout travailler.

Pour compléter l'analyse des théories tactiques avant la guerre russo-japonaise, il faudrait accumuler bien d'autres citations et sortir des limites que nous nous sommes imposées. Nous avons simplement voulu énoncer les diverses doctrines, en montrer les caractères généraux. Voici maintenant les procédés qu'ont employés sur le champ de bataille les Japonais, dans des conditions analogues à celles qu'ont envisagées les tacticiens d'Europe. L'attaque de Chiouchanpou, un des épisodes décisifs de la grande bataille livrée autour de Liaoyang, du 25 août au 4 septembre, nous servira d'exemple.

II

Il convient d'abord d'avoir bien présent à l'esprit l'ensemble de cette bataille de Liaoyang.

Liaoyang était le point de concentration, prévu dès le début de la campagne, pour les trois armées japonaises qui devaient opérer en Mandchourie (première, deuxième et quatrième : la troisième armée opérant sous Port-Arthur). La première armée (général Kouroki) entrait par la Corée au commencement de mai, à la suite du combat du Yalou ; la deuxième armée (général Okou) débarquait dans le Liaotoung au même moment, et, après avoir isolé la garnison de Port-Arthur, se dirigeait à son tour au nord, vers la plaine mandchourienne, le long de la voie ferrée ; le noyau de la quatrième armée (général Nodzou), formé par la 10e division, prenait terre à Takouchan, à peu près au milieu de l'espace qui séparait les deux premières colonnes et commençait immédiatement un mouvement analogue vers le nord. La marche de ces armées se continua lentement, les trois colonnes se maintenant à la même hauteur et resserrant peu à peu leurs intervalles à mesure qu'elles approchaient de leur objectif.

Les forces russes s'étaient retirées devant les Japonais, en essayant de retarder leur marche le plus possible ; elles comptaient, elles aussi, livrer bataille au devant de Liaoyang, où arrivaient journellement les renforts de Sibérie et de Russie. La place avait été mise en état de défense dès le début de la guerre. Deux lignes successives avaient été fortifiées. La première, la plus avancée, s'étendait à cinq kilomètres environ au sud de la ville et utilisait les hauteurs parallèles au cours du Taïtsého, notamment les fortes positions de Chiouchanpou. La seconde, qui comportait une série de retranchements et de redoutes, formait un demi-cercle au sud et à l'ouest de la ville, à un kilomètre environ de l'enceinte chinoise et se prolongeait sur la gauche russe par les collines qui masquent les mines de charbon de Yentaï : on les appela pour cette raison les lignes de Yentaï. Au devant de la première ligne, de forts détachements se maintenaient au contact des avant-gardes

japonaises et occupaient les villages d'Anping et d'Anchantien. Les armées japonaises placées sous le commandement général du maréchal Oyama comptaient huit divisions, disposées comme suit de la droite à la gauche : 12e, 2e, garde impériale, formant la première armée ; 10e, 5e, formant la deuxième armée ; 3e, 6e et 4e, formant la quatrième armée. A cet effectif, il faut ajouter deux brigades d'artillerie et une de cavalerie non endivisionnées. La quatrième et la deuxième armées se touchaient ; la première, par contre, était séparée de la deuxième par un vide de plusieurs kilomètres. Le plan du maréchal Oyama consistait à attaquer vigoureusement sur tout le front pour maintenir l'ennemi, puis à agir par la droite, afin de le déborder et de rejeter la gauche russe sur son centre, puis de prolonger cette marche sur les derrières des Russes et de couper leurs communications avec Moukden.

Le mouvement commença dans la nuit du 25 août. Anping fut occupé le lendemain, sans grandes difficultés. Le général Okou rencontra une résistance plus énergique à Anchantien qui ne fut occupé que le 28. Le 29, les forces japonaises arrivaient en face de la première ligne défensive des Russes : elles commencèrent leur marche d'approche dans la soirée. Avec la première armée, dès le lendemain, le général Kouroki occupa la portion de la ligne qui se trouvait devant, mais il hésitait à continuer son mouvement en avant, qui l'éloignait du reste de l'armée. Aussi, pour appuyer le mouvement de Kouroki, le général Okou reçut-il l'ordre, le 31 au matin, d'enlever coûte que coûte les lignes de Chiouchanpou (c'est sur l'attaque de ces lignes par le général Okou que j'insisterai tout à l'heure). A midi, la 3e et la 5e division prenaient d'assaut la plupart des tranchées et, dans la nuit, les Russes devaient se replier, autour de Liaoyang, sur leur deuxième position de défense.

Cette évacuation des lignes de Chiouchanpou permit à la première armée japonaise de reprendre sa marche vers le nord. Le 1er septembre, elle franchissait le Taïtsého et se portait immédiatement contre les positions de Yentaï pour déborder la gauche russe. Mais le général Kouropatkine, se rendant compte du danger qui le menaçait, porta vers sa gauche toutes ses réserves et réussit à faire échouer le mouvement tournant

des Japonais. Pourtant la défense russe était compromise par la perte d'une partie des positions dont les Japonais de la division de Sendaï avaient chassé, le 2 septembre, la brigade Orloff et que les Russes ne purent reprendre le lendemain, malgré des contre-attaques désespérées. Aussi le général Kouropatkine se décida à se retirer vers Moukden en abandonnant Liaoyang dans la nuit du 3 au 4, quoique les Japonais eussent échoué dans tous leurs assauts contre les redoutes qui entouraient cette ville. Ce mouvement de retraite s'opéra en ordre parfait, sans laisser ni prisonniers ni canons aux mains de l'ennemi ; les Japonais vainqueurs, exténués par neuf jours de combats, furent incapables d'inquiéter la marche des Russes.



Dans cette bataille de huit jours, prenons maintenant l'attaque des lignes de Chiouchanpou, exécutée par les 3e et 5e divisions japonaises, du 29 au 31 août. Cette phase de la lutte présente le développement complet de l'attaque d'une position et répond parfaitement au problème envisagé par nos tacticiens : des circonstances favorables m'ont permis d'en suivre de près toutes les péripéties.

Les lignes dites de Chiouchanpou s'étendaient sur un front de quatre kilomètres. Orientées du nord-ouest au sud-est, elles se décomposaient ainsi qu'il suit, de la droite à la gauche russe. Immédiatement à l'est du chemin de fer se dresse le mont Chiouchan, roc isolé, dominant de deux cents mètres environ les plaines qui l'entourent. De toute part, ce massif se dresse abrupt et, dans la direction du sud et de l'ouest, il présente des escarpements verticaux, inaccessibles aux meilleurs grimpeurs; un sentier à lacets, qui dégringole sur la face orientale, met le haut de la montagne en communication avec le village de Chiouchanpou. Au sommet, s'élève une des nombreuses tours de guet qu'on trouve éparpillées sur tous les points culminants du pays et qui datent des jours lointains où cette Mandchourie du sud redoutait les invasions coréennes et chinoises. On peut voir sur notre plan que ce bloc inattaquable se trouve légèrement en retrait par rapport

à la ligne principale de collines qu'avait utilisée la défense : le mont Chiouchan est là comme un donjon isolé.

Cette ligne elle-même se compose d'une première ondulation basse A, située à cinq cents mètres environ du mont Chiouchan, puis d'un second massif plus élevé B, couronné par deux mamelons et limité à droite et à gauche par deux routes convergeant sur le village de Chiouchanpou. Plus à l'est, s'élève une troisième croupe C, dont la cime horizontale est assombrie par des bouquets de broussailles rabougries et noires : en avant, un coteau également boisé D se détache sur le glacis qui dévale vers le lit d'un torrent peu encaissé, alors complètement à sec. Un autre chemin, franchissant la ligne par un col, sépare de la hauteur C et du coteau D un nouveau groupe de trois pitons très escarpés E, F, G, qui, séparés les uns des autres, sont comparables à trois tours alignées : au devant de ces tours, un peu plus au sud et à l'est, se dressent des groupes de montagnes assez élevées, qui font face à ces trois pitons E, F, G, et les dominent de front et de flanc.

Le caractère général de toute cette ligne de hauteurs, depuis A jusqu'à G, était de présenter des abords raides sur le versant de Liaoyang, qui regardait l'armée russe, et au contraire un glacis parfait du côté de Syangyoungsou, où devait se produire l'attaque japonaise. Ces conditions favorables aux Russes leur permettaient de faire un excellent emploi du feu, — les angles morts étant presque complètement supprimés, — et de défiler les attelages d'artillerie et les réserves derrière les troupes de première ligne. Mais le plus grand défaut de la position russe était de se trouver très exposée sur sa gauche, où les pentes du dernier piton G se perdaient dans un éventail de crêtes : séparées par des vallées, ces crêtes offraient à l'assaillant des abris contre le feu et même contre la vue, jusqu'à deux cent cinquante mètres environ de cette corne orientale de la défense.

Cette faiblesse n'était qu'insuffisamment compensée, en arrière des trois pitons E, F, G, par une position secondaire et en retrait, une « position en échelon », qu'offrait au-dessus du village de Fantziatoun, une colline semi-circulaire à double sommet L-M. ; à près de deux kilomètres plus en arrière,

les batteries de cette position L–M pouvaient enfiler le col séparant de la colline C les trois pitons E, F, G, et atteindre le versant opposé.

La mise en état de ces lignes de défense de Chiouchanpou avait été prévue par les Russes depuis le début des hostilités et exécutée avec soin par les troupes du génie. Le mont Chiouchan lui-même, malgré son inviolabilité, était couvert d'ouvrages. Toutes les collines A, B, C et le promontoire D étaient sillonnés, légèrement en avant des crêtes, par des éléments de tranchées; les cols séparant les hauteurs avaient été laissés intacts, mais de chaque côté, des retranchements coudés, en retour de flanc, commandaient les chemins à courte distance. Des coupures et des tunnels perpendiculaires aux ouvrages permettaient de communiquer sans danger avec le versant de Liaoyang. Des défenses accessoires, multiples et puissantes, complétaient ces ouvrages à une distance moyenne de cent mètres en avant des tranchées. Réseaux de fils de fer et de ronces artificielles, trous de loup simples ou avec pieux, disposés en quinconce sur quatre rangs, fougasses à mise de feu électrique, en un mot, tous les types réglementaires avaient été utilisés et donnaient à ces positions un aspect formidable. Néanmoins on pouvait relever de nombreuses imperfections, qui facilitèrent l'offensive japonaise et contribuèrent à son succès.

On avait complètement négligé de recouvrir de mottes gazonnées les parapets : ils se signalaient de loin à la vue par l'opposition des couleurs; à cinq kilomètres, on apercevait distinctement leurs lignes bistres, coupant le fond sombre du glacis. Une autre erreur non moins grave avait été commise dans la construction des défenses accessoires : le génie a l'habitude de protéger les réseaux de fils de fer contre les coups percutants de l'artillerie par une banquette de terre; mais il faut veiller à ce que cette banquette présente un plan très incliné du côté de l'ennemi, afin de ne pas lui fournir d'abri. Cette précaution élémentaire n'avait été prise nulle part : c'est par un talus à double revers qu'on avait préservé les abatis et les trous de loup. Enfin, les ouvrages réguliers s'arrêtaient à la route qui sépare les hauteurs C et E; de mauvaises tranchées, creusées par l'infanterie, garnissaient seules les

pitons E, F, G, c'est-à-dire le point le plus compromis où l'on aurait dû, au contraire, multiplier les couverts pour les défenseurs et les obstacles contre les assaillants.

Les troupes chargées de la défense se composaient de bataillons sibériens dont il nous a été impossible de déterminer le nombre, mais d'un effectif suffisant pour que, dans les tranchées, l'on pût placer les hommes au coude à coude, ainsi qu'en faisaient foi les piles de boîtes de cartouches que, le lendemain de la bataille, on trouva sur le parapet, espacées de quatre-vingts centimètres l'une de l'autre. C'était là une faute de plus : les officiers russes, en entassant leurs soldats à ce point, avaient méconnu l'enseignement capital, peut-être le seul enseignement certain, qu'on a pu tirer de la campagne sud-africaine. Si la défensive des Burgers a donné des résultats si surprenants, c'est grâce à ce principe capital, dont ils ne se sont jamais départis, de placer les tireurs aussi loin que possible les uns des autres. Cette disposition ne leur fut pas dictée seulement, comme on pourrait le croire, par la pénurie d'hommes et le large front à occuper : là où ils avaient des défenseurs en nombre suffisant pour former une ligne continue, ils n'en conservaient pas moins les mêmes intervalles, en laissant le surplus des combattants au repos, en arrière de la ligne de bataille. Ils avaient, en effet, constaté dès les premiers engagements que la rapidité de tir du fusil à chargeur permettait de diminuer considérablement le nombre des tireurs, sans affaiblir sensiblement la valeur de la résistance. De plus, pendant toute la période du combat où le feu n'était pas employé par la défense, les hommes espacés pouvaient se coucher au fond de la tranchée, où ils jouissaient d'une immunité complète : à la bataille de Colenso, le 15 décembre 1899, l'artillerie anglaise prépara l'attaque de l'infanterie en bombardant les retranchements depuis quatre heures jusqu'à sept heures du matin, avec plus de cinquante pièces ; pendant cette canonnade, les Boers perdirent deux hommes tués et un blessé.

Les Russes ignoraient cette première loi de la défensive ; ils en méconnurent une autre en ne dégageant pas suffisamment leur champ de tir. Sur tout le front de leur droite et de leur centre, un glacis descendait jusqu'au lit d'un torrent situé à huit cents mètres des tranchées ; au delà le terrain

était absolument plat. Sur ce glacis, les cultures offraient d'excellents abris aux vues; elles étaient réparties uniformément sur toute la pente, mais consistaient en deux espèces bien distinctes : les fèves et le sorgho. Les fèves ne dépassaient pas le mollet; le sorgho, au contraire, atteignait à cette époque de l'année la hauteur d'un premier étage : trois mètres à trois mètres cinquante.

Cette plante, nommée *kaoliang* par les Chinois et *gaolian* par les Russes, mérite une mention particulière. Elle sert à presque tous les usages de la vie en Mandchourie; elle représente pour les Chinois ce que le bambou est à l'Annamite, le cocotier au Canaque, le dattier au Bédouin. La graine sert à faire le pain, et on en tire aussi par la fermentation une horrible eau-de-vie qui fait les délices des indigènes. La partie inférieure de la tige, qui est rigide et dure, remplace le bois comme combustible et le chaume pour couvrir les maisons; elle sert, de plus, à clôturer les cours et les jardins. Avec le haut de la pousse, on nourrit le bétail. Dans les champs, les épis de *gaolian* sont serrés les uns contre les autres, de manière à rendre la traversée difficile pour les fantassins et impossible pour les cavaliers; il existe seulement quelques sentiers où les troupes montées doivent passer en file indienne. Ces champs de *gaolian*, alternant avec ceux de fèves, offraient donc des couverts aux vues complets pour l'assaillant; les Russes, cependant, ne les avaient fauchés qu'à cinquante mètres en avant des défenses accessoires, soit à cent cinquante mètres environ en avant de leurs tranchées.

L'artillerie de la défense comptait — comme nous pûmes le constater plus tard, en relevant le nombre des épaulements destinés à la protection des pièces — sept batteries de campagne : la première était placée en arrière de la crête A; cinq autres réparties en arrière des collines B et C; la dernière défendait les positions en échelon L–M; au total, cinquante-six canons. Toutes, sans exception, étaient placées en arrière des crêtes, de manière à ne pouvoir exécuter que du tir indirect.

* * *

Telle était la position contre laquelle marchaient les Japonais venant du sud. Dans la matinée du 29 août, cette marche

ne rencontra aucune opposition de la part des Russes. L'armée d'Okou allait arriver à distance de tir ; les 5e et 3e divisions se trouvaient en face des positions russes, et c'est à ces deux divisions qu'allait incomber la tâche de s'emparer des lignes de Chiouchanpou. L'effectif dont elles disposaient pour cette attaque comprenait 10 régiments d'infanterie (8 d'active et 2 de réserve) à 3 bataillons, soit 20 000 hommes environ. L'artillerie comptait les 36 pièces de campagne de la 3e division, les 36 pièces de montagne de la 5e et 36 obusiers de campagne appartenant à l'armée territoriale : en tout 108 canons, presque le double de l'artillerie de la défense. Les canons japonais des divisions actives sont du modèle Arisaka, de 75 millimètres, à tir accéléré, enregistrant le recul sur des freins élastiques, mais nécessitant sinon une remise en batterie, du moins un nouveau pointage après chaque coup. Les obusiers de la territoriale sont de vieilles pièces de bronze adhérant à une plate-forme : tout le système saute en arrière au départ du coup ; il est remis en batterie grâce à des roues mobiles se glissant sur deux fusées. Ces canons sont portés sur des espèces de brouettes traînées par des équipes de quatre hommes.

La cavalerie des deux divisions leur avait été enlevée pour couvrir le flanc droit de la 5e et maintenir le contact avec la 10e ; elle ne joua aucun rôle dans l'attaque, non plus que les divisions de gauche (4e et 6e), qui se bornèrent à un combat traînant contre les corps d'infanterie et la nombreuse cavalerie russe dispersés, au delà du chemin de fer, dans la plaine du Liao.

Dès l'après-midi du 29, les lignes japonaises avaient franchi le Cha-Kho. L'avant-garde de la 5e division s'engageait dans le défilé de Loutaoutchouan, dont la pente s'élève graduellement vers les pitons E, F, G. Pendant la nuit, toute la division occupa le défilé, et son artillerie de montagne se mit en position : 3 batteries sur le point H et 3 autres sur le sommet I, qui dominait d'une vingtaine de mètres la gauche de la ligne russe. Toutes les pièces étaient défilées en arrière des crêtes ; comme l'artillerie adverse, elles étaient dans l'impossibilité d'exécuter aucun tir direct. Avant le lever du jour, le 1er bataillon du 41e d'infanterie, appuyé par le reste du régi-

ment, se porta contre le piton G, extrême gauche de la position russe, et l'enleva à la baïonnette après un sanglant combat.

La 3e division avait de son côté commencé sa marche d'approche pendant la nuit. Un pareil mouvement, toujours difficile, l'était particulièrement sur le terrain très spécial qu'il fallait parcourir dans l'obscurité. Les fantassins avançaient dans leur formation de combat, c'est-à-dire sur plusieurs lignes déployées, échelonnées en profondeur; la direction était à gauche, les lignes successives devant rester perpendiculaires à la voie ferrée et conserver rigoureusement leur alignement. Le fouillis inextricable du *gaolian* constituait un obstacle très sérieux. Aussi, un peu avant l'aurore, la première ligne ne se trouvait encore qu'à hauteur de Kheinioutchouang, entre ce village et le remblai du chemin de fer. Elle s'arrêta et creusa de suite des tranchées-abri pour se trouver protégée, au lever du jour, contre l'artillerie russe, éloignée de 2 300 mètres. Les bataillons disposaient à cet effet des outils du sac (analogues aux nôtres) et des outils du bataillon, portés par quatre chevaux de bât du train de combat.

Aux premières lueurs de l'aube, à cinq heures et demie exactement, le duel d'artillerie commença sur toute la ligne. Les batteries de montagne japonaises étaient groupées sur les hauteurs; les batteries de campagne, au contraire (qu'on avait renforcées de plusieurs batteries provenant de la brigade indépendante), se trouvaient éparpillées dans la plaine, en arrière de l'infanterie. Elles procédaient également à un tir indirect et se dissimulaient derrière le *gaolian*, presque toutes dans le voisinage des villages. Cette disposition procurait un meilleur abri aux attelages rassemblés derrière les maisons; de plus, les arbres qui entourent les habitations offraient d'excellents observatoires aux officiers chargés de régler le tir des pièces. Les batteries d'obusiers de la territoriale, arrêtées par l'état des chemins, n'arrivèrent que dans l'après-midi. On les groupa dans le fond de la vallée, en arrière des pièces de la 5e division, d'où elles tiraient à très grand angle par-dessus les hauteurs. Leur tir était corrigé par des observateurs placés sur le sommet des collines et reliés aux batteries par le téléphone de campagne.

Ce duel d'artillerie se poursuivit pendant toute la journée du 30, sans grands résultats; l'emplacement des pièces de la 5ᵉ division ne fut jamais découvert par l'artillerie russe, qui fut un peu plus heureuse contre les batteries de la plaine, grâce au procédé de tir qu'elle employa. Il consistait à fouiller méthodiquement et à battre une zone profonde de terrain, en exécutant du tir progressif par salves de batteries. Bien des salves étaient perdues, mais de temps à autre une d'entre elles éclatait au-dessus de l'objectif et causait des pertes. Des deux côtés, d'ailleurs, on ne tira que par salves de batteries. L'absence d'objectifs suffisants et la nécessité d'économiser les munitions firent dégénérer le feu en bombardement régulier et lent, sans permettre de donner au tir toute la rapidité que pouvait fournir le matériel en service. La *rafale*, dont il a été si souvent parlé depuis l'adoption des pièces à recul sur affût, n'a jamais pu être employée.

L'infanterie de la 3ᵉ division resta toute la journée terrée dans ses tranchées de la plaine sans bouger d'un pas. La 5ᵉ division au contraire, profitant des abris naturels et de l'avantage obtenu grâce à l'occupation du piton G, tenta de continuer le mouvement, afin de déborder complètement le flanc gauche de l'ennemi. Un régiment, laissé en arrière pendant la nuit précédente, passa le défilé de Loutaoutchouan et, obliquant franchement à droite, prolongea la gauche de la première ligne. De là, il avait pour mission de déboucher au nord du sommet G et de prendre à revers les positions E, F. Arrêté de front par le feu de F et d'écharpe par les balles et les obus de la position flanquante L-M, il ne parvint pas à se déployer et battit en retraite, après avoir éprouvé des pertes considérables. La tentative plusieurs fois renouvelée échoua toujours. Vers quatre heures du soir, lecommandant de la 9ᵉ brigade (5ᵉ division) fit également un effort sur le front de la gauche russe; un bataillon, massé dans un lit de torrent entre O et H, reçut l'ordre de prendre l'offensive : il fut décimé et se replia sur ses abris.

Le 30 au soir, toutes les troupes de la 5ᵉ division avaient renforcé la première ligne en se rassemblant dans le défilé qui sépare O et K; elles se préparaient à venir combler, la nuit suivante, le vide existant entre la droite de la 3ᵉ division

et le sommet O; déjà deux compagnies avaient réussi à s'établir sur la légère élévation P. La nuit du 30 au 31, le mouvement de l'infanterie, arrêté pendant la journée, recommença. Au lever du soleil la première ligne, n'ayant progressé que de quelques centaines de mètres, se trouvait à hauteur des premières maisons du village de Syangyoungsou, à un kilomètre des tranchées russes. Sur la droite, le 41e régiment avait enlevé à minuit le piton E et, avant le jour, avait réussi à occuper la colline F; un furieux combat s'était livré sur ce point; les Russes firent deux contre-attaques successives et ne furent définitivement repoussés qu'après une mêlée sanglante au cours de laquelle un bataillon japonais fut presque anéanti.

Pour faciliter le mouvement enveloppant de la première armée sur sa droite, le maréchal Oyama prescrivit, le 31 au matin, d'enlever la ligne de Chiouchanpou avant la nuit.



Je suis obligé ici d'interrompre le compte-rendu des événements pour exposer dans quelles conditions je pus suivre les différentes phases du combat. Attaché à l'état-major de la deuxième armée en qualité de correspondant de guerre étranger, je me trouvais soumis à la stricte surveillance de trois officiers japonais. Dans la nuit du 29, notre groupe quitta la gare d'Anchantien, où nous cantonnions, et parvint au lever du soleil jusqu'à une colline située à plusieurs kilomètres au sud du Cha-Kho. C'était l'observatoire qu'on avait la prétention de nous imposer et qu'on nous interdit de dépasser malgré notre insistance et nos réclamations. Décidé à voir les choses de plus près, je quittai mes compagnons d'infortune, passai la rivière à l'est du chemin de fer et, après avoir traversé la plaine, je rejoignis sur le point K le général Yamagoutchi et l'état-major de la 5e brigade. Je me portai dans l'après-midi sur la colline O, d'où l'on avait une vue excellente de toutes les positions russes. C'est de là que j'assistai à l'attaque infructueuse de la 5e division.

Je passai la nuit du 30 au 31 dans un temple bouddhiste, voisin du village de Loutaoutchouan, que je quittai à cinq heures du matin. Après avoir traversé les rues encombrées par les

convois, j'obliquai à droite et, contournant le contre-fort R, j'arrivai à huit heures au piton F, puis au sommet E, encore encombré de nombreux cadavres russes et japonais qui témoignaient de l'opiniâtreté de la lutte livrée sur ce point quelques heures auparavant. Le mamelon E offrait certainement le meilleur observatoire de tout le champ de bataille. Du haut de ses pentes escarpées, on découvrait droit devant soi toutes les positions russes jusqu'au mont Chiouchan. A gauche, s'étendait la vaste plaine occupée par l'infanterie japonaise; à droite, au premier plan, s'élevait la position flanquante des Russes, L-M, qui nous couvrait de shrapnells, et, plus loin, la tour coréenne de Liaoyang émergeait des jardins et des plantations qui nous cachaient la ville chinoise.

*
* *

Le 31 au matin, vers huit heures, l'artillerie, renforcée par le reste des batteries de la brigade indépendante, couvrait les tranchées russes d'un ouragan de projectiles pour faciliter l'assaut. L'infanterie japonaise (3e, et gauche de la 5e division) attendait, dans les abris creusés à mille mètres environ de la position, l'ordre de se porter en avant. La première ligne comprenait un effectif d'environ trois bataillons, les hommes au coude à coude dans les tranchées. Le terrain à parcourir était découvert, n'offrant d'autre protection que quelques renflements du sol. Pour l'attaque, on avait fractionné les lignes en petits groupes de 12 à 20 hommes, placés chacun sous le commandement d'un officier ou d'un gradé. On fixait à chacun de ces groupes le point où il devait parvenir; c'est la seule indication qu'il devait recevoir du commandement.

A midi dix minutes exactement, les fantassins japonais mettent sac à terre et l'attaque générale commence. La première ligne bondit hors des tranchées; les chefs de groupe se jettent en avant, courant de toutes leurs forces jusqu'à la ride de terrain la plus proche, où ils se couchent à terre. Leurs fractions les suivent sans observer aucun ordre, chaque homme ayant pour unique préoccupation d'arriver le plus vite possible à l'endroit où il pourra s'aplatir. Quelques-unes

des fractions ont eu à traverser des carrés de sorgho; leur marche s'est poursuivie lentement, mais, n'étant pas aperçus, ces fantassins ont pu avancer à loisir et sans danger jusqu'à la lisière opposée du *gaolian*. D'autres, au contraire, ont franchi un espace nu en courant aussi vite que leurs courtes jambes le leur permettaient.

La marche continue ainsi par bonds successifs, avec des arrêts très longs pour reprendre haleine; les hommes suivent le chef; le chef choisit l'abri en avant et le cheminement à suivre pour s'y rendre. Souvent, profitant de couverts favorables situés en dehors de leur axe de marche, on voit des groupes obliquer à droite ou à gauche, prendre la même route qu'une fraction voisine et revenir ensuite à leur direction primitive. Aussi, dès le premier arrêt, le bel alignement du début est brisé; bientôt on voit les demi-sections disséminées sur le glacis, les unes couchées, d'autres rampant, d'autres en pleine course. Les groupes se dépassent et se masquent mutuellement. Les neuf cents mètres à parcourir jusqu'aux défenses accessoires des Russes sont franchis de la sorte, et c'est là seulement que ce qui reste de la première ligne japonaise se reforme, à l'abri du talus de terre maladroitement élevé par les Russes pour protéger leurs fils de fer.

La formation — ou plutôt l'absence de formation — adoptée pendant cette marche a eu pour premier effet d'interdire complètement aux assaillants l'emploi du feu : les groupes de fantassins chevauchant les uns sur les autres s'interposaient entre leurs camarades et les Russes; en tirant, on eût risqué de faire plus de mal à ses propres troupes qu'à l'ennemi; d'ailleurs, les Russes, cachés derrière le parapet de leurs tranchées, n'offraient qu'un objectif difficile à apercevoir. Pour les viser convenablement, les Japonais auraient dû quitter eux-mêmes la position couchée, et cela au prix de pertes telles que le mouvement n'eût pas pu se poursuivre. Aussi toute l'attaque s'était exécutée sans faire usage du feu; à la lettre, *aucun coup de fusil n'avait été tiré* par les fantassins japonais.

Lorsque la première ligne d'assaillants fut arrivée à moitié chemin de son objectif, la deuxième ligne quitta à son tour les tranchées où elle était restée abritée et se lança sur le

glacis, utilisant le terrain et marchant comme la première. La troisième ligne suivit la seconde et ainsi de suite. Six vagues successives montèrent la côte semée de cadavres et de blessés et, l'une après l'autre, vinrent se tapir derrière le talus protecteur, à cent mètres de la ligne ennemie. Pendant ce temps, des volontaires avaient coupé les fils de fer sous la bouche même des fusils russes; en rampant, ils réussirent à ouvrir des passages à travers les défenses accessoires; mais bien peu de ces héros rejoignirent leurs camarades.

Quand tout le monde fut réuni, on mit baïonnette au canon. De mon observatoire, je vis toute la ligne comme illuminée par l'éclair de l'acier sortant des fourreaux. Une fois de plus, les officiers quittèrent l'abri au cri de *banzaï* « hourra », répété par tous les assaillants. La masse entière se rua sur les tranchées. Alors, du côté des Russes, la longue ligne grise des fusiliers sibériens se dressa à son tour, envoya une dernière salve sur l'ennemi et descendit en courant le revers de la montagne. Sur d'autres points du front, les Russes attendirent l'ennemi; le combat s'engagea à la baïonnette et les Japonais furent rejetés. Plusieurs tranchées en B et C, ne purent être enlevées de vive force, mais les derniers défenseurs, menacés d'être coupés, se replièrent pendant la nuit. Le lendemain matin, toutes les lignes de Chiouchanpou, ainsi que la position flanquante de Fantziatoun (L-M), avaient été évacuées.

III

Le rôle de l'artillerie japonaise m'a beaucoup surpris ; je m'attendais à la voir soutenir jusqu'au bout l'attaque de son infanterie. Mais, à peine la première ligne avait-elle fait la moitié du chemin que les batteries japonaises cessèrent le feu, précisément à l'instant où elles auraient rendu les plus grands services.

On ne peut attribuer cette abstention qu'à la crainte de tirer sur ses propres fantassins; il faut avouer que la mauvaise qualité des munitions japonaises permet d'adopter cette

explication. Il est difficile, à distance, de se rendre compte du degré de précision de la fusée; néanmoins, de la défectuosité des obus percutants des Japonais, on peut conclure que leurs projectiles fusants ne doivent pas être parfaits. On sait, en effet, que l'artillerie mikadonale ne possède pas d'obus à double effet, mais des munitions distinctes pour les deux genres de tir. Or, on a pu constater, le lendemain de la bataille, qu'une proportion considérable des obus percutants n'avaient pas éclaté ; les Japonais paraissaient avoir prévu ce résultat, car leur premier soin, le lendemain du combat, avait été d'envoyer des équipes de fantassins chargés de relever l'emplacement des obus encore intacts ; les hommes fichaient en terre des baguettes surmontées d'un avis en caractères chinois, prescrivant de ne pas toucher aux projectiles avant l'arrivée des artificiers. Si les obus fusants ne valaient pas mieux, la prudence des artilleurs est très compréhensible ; on m'a affirmé qu'elle résultait d'une expérience cruelle, acquise sur les champs de bataille du Yalou et de Vafangou.

L'artillerie russe, de son côté, fut dans l'impossibilité, à cause de l'angle de site trop considérable, de battre le glacis où s'avançait l'infanterie ennemie. Son rôle se borna, pendant l'attaque, à tirer quelques dernières salves contre les batteries ennemies, qui ne répondirent pas. Toutes les pièces russes furent sauvées.

En ce qui concerne le feu de l'infanterie, j'ai déjà dit que les troupes d'assaut ne brûlèrent pas une cartouche en avançant ; après avoir occupé les tranchées des fusiliers sibériens elles ne purent poursuivre l'ennemi à coup de fusil, la pente raide du versant que descendaient les Russes leur assurant un angle mort complet. Ce fut le rôle des subdivisions placées sur le flanc, et auprès desquelles je me trouvais à ce moment, de prendre d'enfilade les troupes qui se repliaient sur Liaoyang. La distance était d'abord de huit cents mères, et le tir continua jusqu'aux limites de la hausse. Le feu à volonté du début dégénéra bientôt en feu rapide et fut promptement arrêté par les officiers, qui commandèrent alors des salves de section. La raison qu'ils m'en donnèrent est l'inefficacité du feu rapide à grande distance et la nécessité de contrôler la consommation des cartouches, les soldats étant

toujours portés à tirer trop vite, lorsqu'ils ne se trouvent pas eux-mêmes sous le feu et qu'ils prévoient que leur objectif va leur échapper.

Mon insubordination vis-à-vis de l'état-major japonais m'obligea à quitter l'armée peu de temps après l'occupation de Liaoyang. Néanmoins, pendant les quelques jours qui précédèrent mon départ, j'eus souvent l'occasion de causer avec des officiers japonais et de leur demander des renseignements au sujet des procédés de combat que j'avais vu employer. Ma conversation avec le colonel Nagata, commandant l'artillerie de la 5e division et promu depuis général de brigade, fut particulièrement intéressante.

Je lui demandai d'abord pourquoi l'artillerie japonaise n'exécutait jamais que du tir indirect. « La raison est simple, dit en souriant le colonel : parce que le tir direct est devenu complètement impossible. Avec la rapidité de tir des pièces russes, les nôtres seraient vite hors de combat, si l'ennemi parvenait à en découvrir l'emplacement. En un mot, montrer une batterie, c'est la détruire. »

Je m'étonnai également du bombardement lent et, selon moi, prématuré que l'on avait dirigé, le 30, contre les lignes russes, apparemment avec une efficacité médiocre : « Votre observation, repartit mon interlocuteur, est tout à fait exacte. L'effet matériel sur l'ennemi est presque négligeable. Ne croyez pas pourtant que nous ayons ainsi vidé nos caissons en pure perte ; l'effet moral produit a été considérable pour l'ennemi et pour nos propres troupes. Soyez persuadé que les nerfs des défenseurs, forcés de se terrer derrière des parapets à chacune de nos salves, ont été fortement secoués après un jour et demi de cet exercice, et qu'au moment de l'assaut la précision de leur tir s'en est ressentie. Voyez la batterie qui tire devant vous (cette conversation se tenait le 2 septembre, pendant l'attaque de la deuxième ligne de défense de Liaoyang) ; elle vise les redoutes russes à 3500 mètres, et elle n'est composée que de pièces de montagne. Je suis sûr, à cette distance, de ne pas tuer grand monde, mais je ne doute pas du plaisir qu'éprouvent nos fantassins, à deux kilomètres en avant de nous, en entendant nos obus siffler par-dessus leur tête. »

Avec les nombreux officiers d'infanterie que je rencontrai,

je parlai surtout des formations d'attaque du 31 : « Vous êtes sans doute étonné, me dit l'un d'eux, des différences qui existent avec ce que vous avez pu voir chez vous en temps de paix. Nous ne l'avons pas moins été nous-mêmes, car vous savez que nos règlements sont identiques à ceux des armées européennes; aussi avons-nous commencé par manœuvrer selon les livres, et c'est ainsi qu'on nous a fait enlever les lignes de Nanchan, le 27 mai, en une seule journée, mais au prix de quelles pertes!... Notre 3e division, qui était à gauche et ne bénéficiait pas du secours des canonnières embossées dans la baie de Kintchéou, fut décimée. Cette leçon nous profita, et grâce à l'expérience acquise, nous en sommes arrivés à aller moins vite, mais à nous couvrir davantage, comme vous avez pu vous en rendre compte l'autre jour. »

De ces conversations, ainsi que des observations recueillies sur le champ de bataille, je ne prétends tirer aucune conclusion. Je me bornerai en terminant à résumer les caractères principaux de l'offensive japonaise et à noter en quoi elle diffère ou se rapproche des théories de nos tacticiens.

Il faut remarquer, tout d'abord, qu'à Liaoyang une attaque de front en terrain découvert a réussi. L'assaillant avait bien essayé du mouvement enveloppant, préconisé par les écrivains français et allemand, mais cette tentative, exécutée le 30 août, a en somme échoué : l'occupation des positions secondaires E, F, G, n'a été d'aucun secours appréciable pour l'assaut des positions principales de la ligne. Sur ce point l'attaque du 31 paraît confirmer les prévisions des généraux Langlois et Bonnal. Mais où la tactique japonaise diffère radicalement de la leur, c'est au sujet du rôle du commandement et de l'emploi de réserves.

La rapidité de tir et, par conséquent, la puissance destructrice des armes actuelles est telle que les Japonais ont dû avant toute chose éviter de présenter au feu de l'ennemi des objectifs favorables. Aussi la faculté de manœuvrer dans la zone du feu a-t-elle été très restreinte et chaque mouvement devenait ou très lent ou très dangereux. C'est ce qui a décidé le commandement à assigner d'avance à l'artillerie des emplacements dont elle n'a pas bougé, et à indiquer dès le début du combat à toutes les fractions de l'infanterie, leur sphère d'action,

pour leur éviter l'obligation de se transporter rapidement d'un point à un autre et de renforcer tel ou tel endroit de la ligne de combat. Pendant toute la bataille de Chiouchanpou, le général Okou, chef de la deuxième armée, s'est tenu sur une hauteur située à huit kilomètres de la ligne de combat. Le seul ordre qu'il ait donné à ses divisionnaires est : « Attaquez. » Il n'avait conservé à sa disposition aucune réserve pour amener le résultat décisif. Ce résultat a été amené par la pression générale et égale sur toute la ligne, qu'exécutèrent des troupes pourtant fort éprouvées : les 3e et 5e divisions en effet n'avaient pas perdu moins de trois mille hommes pendant l'attaque.

En ce qui concerne les formations employées pour la marche d'approche et l'attaque proprement dite, il est intéressant de constater que celles dont les Japonais se sont servis avec succès, coïncident presque exactement avec le dispositif conseillé par le général Kessler pour les terrains coupés. Si les Japonais ont pu arriver en force suffisante à distance d'assaut, c'est grâce à l'emploi qu'ils ont fait en toutes circonstances d'un couvert qui ne fait jamais défaut et que ne mentionne pourtant aucun des ouvrages tactiques : l'obscurité de la nuit.

Enfin les procédés japonais présentent un dernier caractère, plus intéressant et plus inattendu, parce qu'il est le seul à se trouver en contradiction absolue avec toutes les théories émises depuis la guerre sud-africaine ; je veux dire l'attaque sans tirer, imposée par la recherche de l'abri. L'armée japonaise au combat ne suit donc ni les principes de la tactique du feu ni ceux de la tactique du choc. Elle représente l'école du mouvement abrité.

RÉGINALD KANN

CÉLINE

FILLE DES CHAMPS [1]

Céline alla aux Mourons avec Solange et les moutons. Elles cheminèrent sous les noyers, près des tas de fagots, sous l'allée ombreuse des châtaigniers, atteignirent la barrière en bois de la prairie. Les brebis se bousculaient dans le passage étroit.

— Miret! — criait Solange à son chien qui, en jappant de tous côtés, conduisait mal son troupeau.

Et, de sa branche feuillue d'ormeau, elle frappait vigoureusement, au hasard des dos de laine.

Quand ils eurent défilé, Solange, en colère, injuriait encore son chien.

Céline souriait.

— Cela me fait bien du plaisir de retourner au champ! — disait-elle.

— Oui! — dit Solange en secouant les épaules, — c'est un joli amusement, en effet!

— Crois-tu, — dit Céline, — que je suis toujours heureuse dans ma cuisine, avec mon fourneau, ma lessiveuse, mes casseroles et ma table à repasser, et sans personne à qui parler, qu'une vieille femme qui bougonne toute la journée?

1. Voir la *Revue* du 1er février.

— Je vais peut-être te plaindre! — dit Solange.

Céline regardait trotter de leurs pas menus les moutons dans la prairie : les hautes herbes frôlaient leurs ventres tachés de vert, et le soleil faisait sur leurs dos briller des brins de laine comme des branches sous la gelée.

— Ah! tu ne sais pas, ma Solange, comme c'est bon de courir les champs, quand on ne fait plus que cirer des parquets et polir des casseroles!

— Sans doute, c'est un grand malheur, — dit Solange, — d'habiter la ville et d'avoir une place de vingt-cinq francs!

Céline s'affligea que son amie ne la comprît pas, et, comme Solange s'asseyait sur les racines saillantes d'un vieux châtaignier, elle se mit près d'elle, sans rien dire.

Elle regarda les grands arbres qu'elle connaissait bien, la bouchure avec ses arceaux d'épines blanches et, au loin, l'étendue brune et violacée des guérets qui montaient jusqu'à l'horizon, et elle songea à sa mansarde étroite, à la petite cour où l'on casse le charbon, au seuil de la porte d'où l'on voit la rue morne avec son trottoir dépavé, où erre le chien du coiffeur, et la fenêtre du cordonnier au marteau monotone, et la boutique de l'antiquaire où, derrière la vitre, la mère Garcet mâchonne en attrapant des mouches...

Solange, qui tricotait des bas en faisant prestement virer entre ses doigts ses aiguilles brillantes, considéra Céline qui tenait les mains sur ses genoux, et, devant son air piteux et désœuvré, elle rit à pleine bouche :

— Ha! ha! ha! malheur de malheur! — fit-elle, de sa grosse voix enrouée.

Céline releva les yeux tristement, et elle vit combien peu son amie compatissait à sa peine. Elle sentit encore une fois qu'elle était une chose inutile dans la ferme, une fille que l'on nourrissait et qui ne faisait rien.

Elle se dressa tout d'un coup :

— Je vais travailler, — dit-elle.

— Bah! — dit Solange, — tu n'as pas peur de salir ta robe de finette?

Céline implora :

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire, à cette heure-ci?

— C'est l'heure où les vieilles vont laver, — dit Solange.

Céline gagna hâtivement la ferme, et trouva Madeleine dans la grande salle.

— Si tu veux me donner le linge, — dit Céline, — je vais aller au lavoir.

— Tu peux prendre celui qui est dans le bahut, — dit la métayère.

Comme elle chargeait la brouette, Madeleine ajouta :

— N'en prends pas plus que tu ne veux en laver; ne dérange pas ce linge pour le plaisir !

Mais Céline emplit la brouette.

Dans la prée elle rencontra son père conversant avec M. Perret-Cardonnet, qui avait une luisante jaquette noire et un chapeau panama couleur d'orange.

— Notre maître, — faisait Lungé, — je vous dis cela dans votre avantage. Une petite réparation ne servira de rien et nos cochons auront vite démoli vos lattes de bois blanc. Voyez-vous, monsieur Perret-Cardonnet, prenez-moi votre porcherie par la faîture et renversez-la-moi cul par-dessus tête : ce sera bien moins coûteux.

M. Perret-Cardonnet prononça :

— Soyez sûr que je ferai ce qu'il faudra faire. J'examinerai la chose dans le silence du cabinet... Je vous ferai connaître ensuite ma décision.

— Je comprends bien, notre maître, je comprends bien... Vous ferez comme vous voudrez... Mais je vous ai dit la chose dans votre avantage.

Quand Céline, poussant sa brouette, passa près d'eux, le propriétaire du Mai l'arrêta :

— Bonjour, petite.

Il lui tendit mollement sa main et elle la toucha avec timidité :

— Bonjour, monsieur Perret-Cardonnet.

— Eh bien ! vous plaisez-vous chez madame Juglan ?

— Mais oui, monsieur, il faut bien !

— Vous verrez, Lungé, — dit M. Perret-Cardonnet, — que votre fille reviendra de la ville dix fois plus courageuse et plus avisée que si vous l'aviez gardée à la ferme.

— Peut-être bien ! — dit le métayer.

— Si la Morison avait envoyé quelques années sa fille en servage, elle saurait comment conduire un ménage, tandis qu'elle ne pense qu'à ses robes et à ses papillotes... La petite Jeanne, de chez Ligosin, n'est-elle pas bien plus débrouillée ?

— Peut-être bien !

Et les deux hommes regardaient Céline comme on examine une greffe récente ou un jeune plant. Il semblait qu'ils allaient dire : « Si le beau temps dure, les bourgeons vont se montrer... » Mais ils regardaient et se taisaient.

Bientôt ils tournèrent le dos à Céline et ils remontèrent la prée.

Alors elle reprit sa brouette et s'en alla en pensant :

« Monsieur Perret-Cardonnet a raison : je m'ennuie chez madame, mais j'y apprends à travailler. »

Comme elle contemplait au loin l'horizon des terres labourées, elle vit une petite forme d'homme qui menait des bœufs : elle reconnut que c'était Sylvain et qu'il allait vers les Mourons.

« Si j'étais restée un peu plus longtemps avec Solange, — se dit-elle, — Sylvain aurait passé près de nous, et il se serait arrêté pour causer... »

Céline prit la sapine et la selle sous le noyer et descendit aux lavoirs.

***

Céline aidait sa mère à faire le ménage, elle conduisait les brebis aux Mourons, allait traire les vaches avec Laure, tirait le vin, balayait la salle et la chambre aux alcôves, portait le déjeuner des bricolins, puisait l'eau, préparait les repas.

Elle rencontrait Sylvain sous le hangar, et elle s'arrêtait sans lui rien dire pour le regarder scier une planche, son grand dos voûté, son bras robuste poussant et ramenant la scie d'un mouvement régulier.

— Les graines commencent à pourrir dans le silo, — disait le bouvier, — il faut bien que je raccommode cette vieille porte.

Et, pendant qu'il ajustait sa traverse, Céline lui tendait les clous.

Il enfonçait un poteau, et, à chaque coup de maillet, il faisait :

— Hu !...

Céline lui demandait pourquoi il faisait « hu ! » alors que tout le monde fait « han ! »... Il souriait et continuait de frapper en faisant :

— Han !...

Mais bientôt il reprenait son habitude et il abattait son maillet en avançant un peu le menton et faisant :

— Hu !... hu !... hu !...

Le travail achevé, il devenait gaillard et, apetissant ses yeux bleus, il frôlait de sa main poilue le cou de Céline :

— Eh bien ! — disait-il, — est-ce qu'il ne faisait pas un brin chaud, l'autre soir, dans le petit pré de la Marivon ?

Mais Céline ne se laissait pas saisir et s'enfuyait, toute réjouie.

Les jours de chaleur où le chaume étincelle, où les dindes sont immobiles à l'ombre de leurs roues bleues, où les pigeons roucoulent en se poussant de l'aile sur l'arbre mort, où l'on sent la fraîcheur humide en passant le seuil de la salle, on allait dans le coin sombre où dort l'eau froide des seaux et on buvait de bonnes gorgées au jet raide de la buie de terre.

Quelquefois Céline cueillait les légumes avec Laure, qui lui disait :

— Rattache bien mon bandeau, une bonne fois, pour qu'il ne glisse pas quand je me baisse.

Ou bien elle montait le petit escalier lisse et luisant du grenier et mesurait avec Fanchette de la féverole et du son.

Et, un matin, il arriva qu'on était au dimanche, que Sylvain attelait la jument pour conduire les femmes à la messe de Saint-Vincent, que Madeleine nouait sous le col de chemise le foulard écossais du vieux, que Céline, avec sa robe jaune à volant, courait aux écuries pour dire adieu à son père, que Fanchette, Solange, Laure, Madeleine, Céline, le vieux, s'entassaient dans la carriole et qu'on partait.

Sous le fouet de Sylvain la jument allait vite. La route filait entre les roues sonores. Solange racontait comment la

belle Marivon était tombée dans l'eau et elle fit rire tout le monde. Le vieux remuait les yeux et souriait en branlant la tête. Céline, avec tristesse, regardait un coin de sa malle qui était sous la banquette. On rencontrait des paysans qui avaient des blouses bleues et brillantes et de grands chapeaux de feutre, des enfants que leurs parents tiraient par la main, des vieilles en capes et des femmes avec des coiffes de tulle blanc et des robes vertes et roses.

On fut bientôt à Saint-Vincent, on passa le pont, on vit la femme du coiffeur qui a de beaux yeux. Et, le cheval dételé, on alla en groupe, accostant dans la foule des paysans que l'on connaissait.

A l'église, on prit des chaises, on s'agenouilla.

Des hommes en blouses raides, des enfants en veston, des femmes avec des paniers d'osier, des filles aux petits bonnets blancs fraîchement repassés, tous ces gens arrivaient, et leurs pas bruissaient sur les dalles.

Le vieux, le dos courbé, son petit chapeau rond à la main, gagna la sacristie, où la Reméry, qui offrait le pain bénit pour l'âme de son mari défunt, lui donna une large croûte jaune et quadrillée, enveloppée d'un linge blanc.

— Bonjour, Clément.

Cheville et Taude étaient là, et tout en taillant leur pain bénit, tendaient une main au vieux du Mai.

— Bonjour, Cheville, bonjour, Jean... Ha ! ha ! ha !...

Le vieux traça de la lame de son couteau une croix au revers de la galette, puis, l'appuyant d'un côté à la table, de l'autre à son menton, il se mit à la couper en petites portions carrées.

Dans les bancs fermés, aux pupitres étroits et aux portes brunes qui grincent, des dames lèvent ou inclinent leurs chapeaux fleuris ; des tabourets de bois remuent ; un enfant, la tête dans un petit bonnet de paille, vagit.

Au fond du chœur, dans l'atmosphère tiède où le jour gris de l'église se mêle aux rayons bleus des vitraux ensoleillés, le vieux curé dit la messe avec sa voix de chèvre, cependant qu'un cierge penché mire sa flamme rose sur la tête glabre et reluisante.

Puis, dans le silence, on entend un bruit net de sabots sur

la pierre : Jean Taude, Cheville et le vieux du Mai sont sortis de la sacristie avec leurs « nids de pigeons » pleins de galette. et, tenant à deux mains les longs manches de bois, ils introduisent les corbeilles entre les rangs des assistants, comme des pelles à pain dans des fours.

Céline est agenouillée à côté du panier de beurre de Fanchette. Comme on lui offre trois fois du pain bénit, elle mange un morceau et met les deux autres dans sa poche. Les yeux un peu rouges, les mains tremblantes, elle prie en regardant autour d'elle. Elle somnole. Elle ne songe à rien. Il faut que la messe finisse, que sabots, corbeilles, capes, blouses, parapluies s'entrechoquent autour d'elle pour l'éveiller.

Alors on retrouve Sylvain au café Chardon. La jument est attelée. Fanchette, son panier sur la hanche, se hâte en boitillant d'aller vendre son beurre au marché. Céline embrasse sa mère qui parle de pintades avec la Pournine de Clavières.

— Adieu, ma Solange ! — dit Céline.

Laure veut l'accompagner jusqu'à la ville et monte dans la carriole avec elle. Sylvain fouette la jument.

Le vieux sort de l'église et, de ses deux mains trembleuses, pose son petit chapeau rond sur sa tête jaune. Céline lui dit adieu avec la main.



Laure et Céline, l'une en face de l'autre, leurs quatre pieds sur la malle de bois, sursautent dans la carriole.

Laure se tient la joue dans la main : elle n'a pas son bandeau sur les oreilles, parce que c'est dimanche. Mais elle a tout de même mal aux dents.

— Tu m'écriras des lettres, — dit Céline, en se penchant vers son amie pour dominer le bruit des roues. — J'ai dit à Solange de m'écrire, mais il faudra que tu me donnes, toi aussi, des nouvelles du Mai.

— Oui, — dit Laure, — je t'écrirai souvent, souvent... Et tu me répondras des grandes lettres !

Entre les petits arbres de la route, la jument, à longues enjambées, file son trot.

Céline a envie de parler à Sylvain, de lui dire : « Son-

geras-tu à moi quelquefois? » Mais elle n'ose pas le faire, à cause de Laure. Et Sylvain fouette la Grise : il n'y a pas de temps à perdre, si l'on veut être de retour pour midi.

Mais la Grise marche bien : on est vite en vue de Vitry, qui étend ses toits violets au bas du vallon. Peu à peu on distingue les clochers qui s'effilent sur le ciel, les cheminées qui fument... On est dans la Grande Rue aux pavés cahoteux, puis on traverse la place de l'Église, on arrive dans la rue de madame Juglan. Céline indique la porte où il faut s'arrêter.

— Allons, il faut se dire au revoir! — fait Sylvain, sans descendre de la voiture.

— Vous entrerez bien, un moment, pour voir comment c'est fait chez ma patronne? — dit Céline.

— Oh! oui, — dit Laure.

Sylvain se résolut à descendre, attacha son cheval au crochet du contrevent et entra dans le vestibule, en se balançant de droite et de gauche sur ses jambes arquées et en laissant baller ses bras.

Céline montrait sa cuisine à la petite Laure, qui regardait de tous côtés avec des yeux futés.

— Voilà le fourneau avec le bain-marie, le four... Voilà la lessiveuse, voilà l'évier avec l'eau de la ville...

— Comme c'est commode! — dit Laure, en faisant tourner le robinet.

— Dépêchez-vous, bon Dieu! — dit Sylvain; — il faut que nous soyons à Saint-Vincent à midi...

Céline fit visiter la salle à manger, le salon, la chambre de madame... Elle introduisait Laure et Sylvain et allait vivement pousser les volets, puis elle donnait l'explication détaillée. Laure ne disait rien et observait tout à la dérobée. Sylvain aimait à toucher les meubles, les objets, avec sa grosse main, et il disait :

— Voilà un narguilé!...

— C'était feu monsieur Juglan qui fumait avec cette pipe-là, — déclarait la petite bonne.

— Voilà un éventail de plumes de paon!

Et Sylvain, le prenant par le manche, le faisait tourner de toutes ses forces sous le nez de Laure, qui reculait en riant.

Céline les étonna surtout en manœuvrant les robinets et les soupapes de la salle de bain.

— Et ta chambre? — demanda Laure, — montre-la-nous!

Sylvain prit la malle sur son épaule et on grimpa jusqu'à la mansarde.

Céline ne fut pas fière de montrer son bahut de bois blanc, sa petite glace, ses chaises dépaillées, son lit de fer et sa peau de chèvre.

Sur la cloison de planches étaient collées des images découpées dans l'*Illustration* et qui attirèrent l'attention de Sylvain :

— Voilà monsieur Constans, — dit-il, en posant le doigt sur un portrait ovale. — Je le connais... Il est bien ressemblant... Il a de tout petits cheveux grisonnants qui luisent au soleil. Je l'ai vu, un jour qu'il passait la revue à Oran, et qu'il courait à cheval devant le bataillon, avec son chapeau à la main...

Les yeux bleus de l'ancien zouave brillaient comme de l'acier, et Céline les regardait avec admiration.

— Allons, cette fois, il faut s'en aller!

On descendit l'escalier en silence, on traversa, l'un derrière l'autre, le corridor.

Sur le seuil, Laure embrassa Céline, ne disant rien pour ne pas pleurer. Puis, comme Sylvain lui disait au revoir, Céline s'approcha si près de lui en le tirant par sa blouse qu'il fallut bien que le bouvier baissât la tête pour toucher du bout des lèvres sa joue rougissante.

***

— Voilà madame! Bonjour, madame!...

— Bonjour, ma petite Céline!

Par la portière madame Juglan tendit à sa bonne son sac, ses cartons, son parapluie, et, chargée de couvertures et de manteaux, elle sauta à bas du wagon.

— Adieu, monsieur le curé, — dit-elle aussitôt en se retournant, — adieu, mes sœurs...

Elle ferma la portière et alla embrasser sa petite bonne.

— Eh bien! ma chère petite, tu t'es bien portée pendant mon pèlerinage?

— Mais oui, je remercie madame... Madame a fait un bon voyage?

— Un saint, pur et admirable voyage, ma chère enfant! — dit madame Juglan fermant les yeux et hochant la tête.

Elles traversèrent la foule, débouchèrent sur la place de la gare, et madame Juglan demanda :

— Tu n'es pas trop chargée?

— Mais non, madame : ce n'est pas lourd.

Elles rencontrèrent des dames qui se disaient : « Voilà madame Juglan qui revient de Lourdes », et qui saluaient en souriant. Comme elles arrivaient sur la place de l'Église, M. le curé Flouvard sortait du presbytère. Il leva les bras au ciel et s'empressa au devant de son amie :

— Ma chère madame! ma chère madame!

— Mon cher abbé, vous voilà!... Je suis contente de vous voir... Ah! si vous saviez!...

Et madame Juglan se mit à parler, à répondre, à questionner, à raconter.

— Venez jusque chez moi, monsieur l'abbé.

Tous les trois entrèrent dans la maison, et madame Juglan avait encore son chapeau qu'elle défaisait déjà ses paquets pour étaler devant l'abbé et Céline des chapelets, des statuettes, des livres d'heures, des scapulaires et des crucifix qui faisaient leur admiration. Céline ouvrait de grands yeux; monsieur l'abbé regardait, les mains sur le ventre.

— Tout cela est bénit, — disait madame Juglan.

De son sac de cuir, qui fermait à clef, elle tira une boîte de carton et l'offrit à M. Flouvard :

— Cela, c'est un petit souvenir pour mon ami monsieur le curé.

L'abbé ouvrit le paquet religieusement et développa un magnifique ciboire de vermeil :

— Vous êtes vraiment trop généreuse, ma chère fille! Quelle fine ciselure, quelles formes élégantes! quelle œuvre merveilleuse!

Une autre boîte fut donnée à Céline, qui déroula une chaînette d'or où pendaient un scapulaire de flanelle, à l'image de saint Denis, et une médaille d'argent, à l'image de Notre-Dame.

— Oh! c'est trop beau, madame; je n'oserai jamais mettre ça à mon cou!

Madame Juglan, ayant fait deux heureux, se décida à s'asseoir et, tout en goûtant leurs remerciements émus, elle ôta ses gants, son chapeau, ses bottines, et prit ses pantoufles.

Quand l'abbé fut parti, Céline servit le dîner. Mais madame Juglan mangeait mal. Elle piquait une bouchée et elle racontait la procession à la grotte miraculeuse, en brandissant sa fourchette comme un étendard.

— Et l'église, la belle vieille église du onzième!... Et les petites chapelles aux murs garnis d'ex-voto somptueux!... Pour témoigner de ma joie et de ma vénération, j'y ai mis, moi aussi, une modeste offrande à l'adresse de Notre-Dame : un petit cœur d'argent avec une flamme dorée et des gouttes de sang en grenats...

Elle parlait de tant de choses et si longuement que la sauce se figeait autour de sa viande et que Céline pensait :

« Madame va me dire que sa viande est froide et que j'ai encore oublié de faire chauffer son assiette... »

Mais elle se trompait. Madame Juglan ne songeait guère à faire des reproches à sa bonne. Elle racontait son pèlerinage et mangeait sans y prendre intérêt.

Quand elle eut fini, et que Céline ôta le couvert, et alla dîner à son tour, madame Juglan la suivit dans la cuisine et alla s'asseoir en face d'elle pour lui décrire la foule de prêtres, de curieux, de marchands et de fidèles assemblés sur la place de l'Église, à Lourdes, à l'heure où le carillon des cloches annonce la sainte messe à tous les échos du gave et de la montagne.



Quand Céline, le lendemain matin, alla porter son petit déjeuner à madame Juglan, elle la trouva endormie et n'osa l'éveiller. Sa figure posée sur son grand bras maigre, à moitié cachée par ses cheveux gris et jaunes, son œil fermé, tout rétréci de fatigue, son long nez, comme étiré, sa bouche entrebâillée entre ses lèvres retombantes émurent la petite bonne.

« Madame paraît bien éprouvée par son voyage », pensa-t-elle.

Mais le bruit de la cuiller sur l'assiette fit sursauter madame Juglan.

— Mon Dieu ! quelle heure est-il? — s'écria-t-elle, déjà assise sur le bord de son lit.

— Mais il n'est que sept heures ! — dit Céline. — Madame devrait rester au lit pour se reposer.

— Sept heures !

Et, debout, dans sa grande chemise, elle courut sur le parquet, en dressant les doigts de pieds, ouvrit sa fenêtre et poussa les volets...

Un quart d'heure après, madame Juglan était dans sa salle à manger, elle ordonnait ses souvenirs de Lourdes sur le marbre de la commode.

Céline l'admirait.

— J'ai de quoi reconstituer entièrement la scène de la Crèche, — disait madame Juglan.

Au milieu, elle plaça le petit Jésus rose qui levait les bras et les jambes sur un fond de paille dorée ; saint Joseph et la Vierge le veillaient; et, auprès de lui, saint Jean-Baptiste, avec ses grands yeux bleus et ses cheveux frisés, souriait en tenant sa petite croix rustique.

— Voici Gaspard, — disait madame Juglan. — Il apporte des colliers d'or à l'enfant divin. Voici Melchior.

— C'est un petit nègre ! — dit Céline en riant.

— Melchior, deuxième roi mage, était noir, en effet. Il offre de l'encens à Jésus. Balthazar, enfin, tient un coffret d'argent qui renferme la myrrhe... Tu sais bien, ma petite Céline... le cantique :

— Qu'as-tu vu, bergère,
  Qu'as-tu vu?
— J'ai vu trois mages
Venant d'Orient
Offrir leurs hommages
Au petit enfant.

— Quels hommages, bergère,
  Quels hommages?
— Le premier, de l'or;

Le second, la myrrhe ;
Le troisième, l'encens :
Voici leurs présents.

. . . .

Céline écrivit le soir à Solange :

« Ma chère Solange,

» Je m'ennuie bien de ne plus être avec toi. Mais madame, qui est revenue de Lourdes, est bien aimable. Elle m'a rapporté une chaînette de cou qui est en or et très belle : je l'ai beaucoup remerciée ; elle a une médaille en argent de Notre-Dame et un scapulaire de saint Denis qui protège des accidents. Je suis bien contente. J'ai eu bien du chagrin quand Laure avec Sylvain m'ont laissée toute seule ici ; mais, enfin, il ne faut pas être trop exigeante. Je sais que c'est pour mon bien que je suis en service. M. Perret-Cardonnet le disait jeudi à mon père. Il disait que je saurais bien travailler quand je reviendrais. Allons, je te quitte, ma bonne Solange, pour aller au Salut avec Madame. J'embrasse Laure et aussi ma mère Madeleine, et tout le monde. Donne-moi des nouvelles de Chauvet. qui avait du mal dans l'œil à cause du maïs qui était corrompu. Écris-moi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

» Ta fidèle amie pour la vie,

» CÉLINE LUNGÉ. »

Madame Juglan, ayant disposé sur une boîte d'acajou, derrière la crèche, un petit autel composé de flambeaux, d'un tabernacle complet, d'un petit évangile, d'un encensoir en aluminium et d'un ostensoir de plomb doré, mûrit une pensée secrète.

Elle pria Céline de lui chercher un mouchoir de batiste festonné, et. sur ce linge élégant, rétablit son délicat autel.

— Est-ce assez joli ! — demanda madame Juglan.

— Un vrai autel à dire la messe ! — répondit Céline.

Madame Juglan eut un frisson.

Quand M. l'abbé Flouvard vint faire sa partie, il trouva son amie distraite.

— A vous, chère amie, — disait-il.

Elle se trompait de domino, oubliait de jouer.

— Mais piochez donc!

A la fin, madame Juglan dit à l'abbé Flouvard:

— Mon ami, voulez-vous dire la messe sur mon petit autel de Lourdes?

— Tiens, c'est une idée!... Mais comment donc! avec grand plaisir...

— Tous les objets étant bénits, je ne crois pas qu'il y ait d'empêchement canonique à ce que...

— Absolument aucun, ma chère enfant. Le bon Dieu sait discerner la bonne intention de la tromperie.

Madame Juglan était heureuse.

*
* *

Peuples chrétiens, ouvrez les yeux
A cette merveille des cieux...

Madame Juglan chantait, son binocle au bout du nez, battant la mesure avec son doigt.

— Madame, c'est monsieur le vicomte.

M. de Choulaine, le chapeau en arrière, la canne brandie, entra en disant:

— Parbleu! j'en sais, moi aussi, un beau cantique:

Les bourgeois de Chartres
Et ceux de Montlhéry
Menèrent tous grande joie,
Cette journée-ci,
Que naquit Jésus-Christ
De la Vierge Marie,
Où le bœuf et l'ânon,
Don, don,
Entre lesquels coucha,
La, la,
En une bergerie...

Madame Juglan ôta son binocle pour regarder son ami.

— J'ai encore de la voix, entendez-vous? — dit le vicomte. — Mâtin, voilà un reposoir! — ajouta-t-il, en désignant l'autel.

— Mais oui… un petit autel… Monsieur le curé y viendra dire une messe.

— Vrai?… Alors je suis de la partie : je ferai l'enfant de chœur, avec Céline.

— Gaston, vous n'êtes jamais sérieux !

— Vous ne me ferez pas croire que l'abbé va vous dire une messe sur votre commode !

— Pourquoi non?

— D'abord il n'en a pas le droit, je sais cela. Je me suis donné assez de mal, du temps de ma vieille mère, pour obtenir que le curé Coperond vînt dire la messe à la chapelle du château, et, finalement, je ne l'ai pas obtenu… C'est même pour cela que je ne vais plus à la messe…

Madame Juglan était abattue.

Le soir, elle ne dîna pas.

Mais, dès le lendemain, elle avait une autre préoccupation.

Elle écrivit, toute la journée, des lettres aux personnes qu'elle avait connues à Lourdes, et notamment à l'excellent abbé Treguiez, curé de Keramezec en Bretagne.

Madame Juglan, sur un escabeau, cherchait la boîte aux clous dans le placard verdâtre et poussiéreux plein de fioles et de papiers d'emballage.

— Céline, va donc m'acheter des crochets et des pitons.

Céline, avec ses huit sous dans la main, courait chez le quincaillier.

On étalait un rosaire sur la glace de la chambre de madame. On tendait une flanelle bleue et on y piquait une image du Sacré-Cœur et des prières en gothique à bordures rouges.

*
* *

Et, de temps en temps, Céline recevait des nouvelles du Mai :

« Ma chère sœur de lait,

» Je suis bien contente que madame Juglan soit mieux avec toi. Ici, c'est toujours le même travail. J'ai été à la

foire de Saint-Aout avec Sylvain et nous avons vendu douze lots de brebis. Notre maître était content. On dit que le petit Philippe à la Grillonne est bien malade : la pauvre femme est bien affectée. Le neveu de M. Perret-Cardonnet est venu ce matin pêcher à la ligne. Il n'a rien pris. Mère Madeleine a toujours grand mal aux yeux, et, quand elle souffre, ça la rend très coléreuse. Il y a un nouveau à l'écurie : il s'appelle Désiré; il est poli et bien honnête.

» Solange te fait son compliment et t'embrasse. Et moi, je t'embrasse aussi de tout mon cœur.

» LAURE.

» J'ai encore eu bien mal aux dents, toute cette semaine, mais ça passe. »

Cécile répondait :

« Ma chère petite Laure,

» J'ai beaucoup de peine de savoir que tu as encore mal aux dents. Je vais prier le bon Dieu pour qu'il te guérisse. Madame me lit toujours la *Vie dévote* : c'est un livre bien beau et très religieux.

» Comme c'est dimanche, j'ai été me promener aux Jardiniers avec Clara Vérinot, la bonne du docteur Lebœuf : elle est bien aimable. Elle a été une fois à Saint-Vincent et connaît la femme du coiffeur qui a de si beaux yeux et qui demeure au coin du pont.

» Il faut dire à Solange qu'elle est vilaine de ne pas m'écrire. Il faut m'écrire très long, sur ma mère Madeleine, sur le père, sur Fanchette, sur le vieux, sur Sylvain, sur tous, tu entends, tous.

» Madame se porte bien. Moi, je vous embrasse de tout mon cœur, Solange et toi et aussi ma mère Madeleine, et mon père et tous les autres.

» CÉLINE. »

Et elle lisait les adresses des lettres que lui confiait madame Juglan :

« Madame Hélène Ravelin, 3 bis, rue Guénégaud, à Paris.

— Monsieur Percepied, libraire, rue Saint-Sulpice... (Il faudra prendre un mandat de trois francs pour M. Percepied...) Monsieur, Monsieur l'abbé Alf. Treguiez, curé de Keramezec, rue du Port-Marie, à Keramezec (Finistère)... »

Elle les enveloppait dans un morceau du *Bon Pèlerin*, pour ne les pas salir. Elle y joignait la sienne :

« Mademoiselle Laure Bornichet, à la ferme du Mai, par Saint-Vincent (Indre)... »

Et, comme elle s'en allait à la poste, elle songeait que César, le vieux facteur de Saint-Vincent, allait la mettre, cette enveloppe, dans son sac de cuir, et partir pour la ferme en faisant sonner ses bottes sur la route. Il trouverait Laure et la taquinerait pour lui donner sa lettre. Puis Laure s'en irait la lire sur le tas de foin, en la tenant à deux mains pour bien s'appliquer ; ou bien, au bord de l'eau, assise dans une bancelle... Ou plutôt, comme César passait vers trois heures, il entrerait dans la grande salle : le vieux se retournerait avec surprise et en branlant la tête et prendrait la lettre ; sans doute, il la mettrait sur la cheminée, sous les portraits encadrés de paille et de rubans, et l'appuierait à une des grandes tasses bleues aux fleurs dorées.

***

Madame Juglan entra dans la cuisine et dit à sa bonne à demi-voix :

— Il y a dans le vestibule un marchand d'oiseaux que j'ai trouvé sur la place de l'Église. Il m'a proposé très poliment de me vendre des colibris et je ne veux pas le renvoyer sans lui faire la charité. Il a l'air très malheureux. Viens m'aider à choisir un chardonneret ou un serin.

On fit entrer l'oiselier avec sa petite voiture gazouillante par la porte de la cour.

— Montrez-nous votre marchandise, — dit madame Juglan.

Il enleva la housse de toile verte qui cachait les cages et on vit une multitude sauteuse, grimpeuse et agitée qui gazouillait, roucoulait, pépiait et sifflait.

Il y avait des perroquets et des mauviettes, des rouges-

gorges et des piverts, des émerillons et des mésanges, des moineaux et des oiseaux de paradis, des geais, des bengalis, des pinsons, des sansonnets, des coucous, des bruants-fous, des linottes, des chardonnerets...

— Donnez-moi un serin pour tenir compagnie à mon malheureux petit Jaunet.

L'oiselier en désigna une dizaine dans une cage basse, et Céline s'écria :

— Voilà le plus joli!

— En effet, — dit l'oiselier, — c'est un des plus beaux.

— Il a un bien gros bec, — dit madame Juglan.

Le marchand prit le serin et l'examina.

— C'est une femelle, — dit-il.

— Tant mieux! — dit madame Juglan. — Puisse-t-elle inspirer de joyeux sentiments à mon Jaunet.

— Vous m'achèterez bien aussi ce joli cul-blanc, — dit l'oiselier.

— Quelle horreur! — fit la vieille dame.

— Que dites-vous de ce superbe coucal?

Le coucal, arcbouté solidement à une branche, montrait son ventre brun et noir, et agitait nerveusement sa queue rouge.

— Oh! la jolie bête! — fit Céline.

On acheta le coucal.

Et on acheta aussi un cyrtostome, qui avait les ailes vertes, le ventre jaune et « la gorge métallique, parce qu'il était mâle »; un griset, qui « aurait, au printemps, prochain, un plumage magnifique »; un conopophage, qui avait une toute petite queue, de grandes pattes et un bec crochu et manœuvrait au trapèze comme un acrobate, — et enfin, comme le marchand, qui avait examiné Jaunet, le jugeait incapable d'aucune galanterie à l'égard de la compagne qu'on lui donnait, on choisit deux jolis serins mâles pour le seconder.

L'oiselier dicta à Céline la liste des aliments nécessaires à chacun des oiseaux.

Quand il fut parti, madame Juglan dit à sa bonne :

— Il ne les vend pas bon marché, ses volatiles.

— Ils sont si jolis! — répondit Céline. — Et il assure qu'il en a qui viennent de la Malaisie et de l'Alaska!

Elles passèrent toute la journée à regarder à travers les barreaux des cages. Le cyrtostome mâle paraissait fort ennuyé ; il observait la vieille dame en tenant de profil sa grosse tête bleue. Son voisin Attila paraissait furieux : il se cachait derrière sa boîte à graines et, par moments, sifflait de toutes ses forces ; Céline était obligée de frapper sa cage pour qu'il se tût. Le griset se baignait sans façon. En vain ses trois camarades sautillaient en gazouillant autour de Jaunet.

— Mais sois donc un peu aimable ! — disait madame Juglan.

Il restait immobile et bourru.

Le coucal s'était collé dans un coin et continuait d'agiter sa queue de pourpre. Le conopophage, au contraire, voletait comme s'il eût été en liberté. On lui avait donné la plus grande cage et il courait dans tous les sens, criait, sautait, se balançait, pirouettait.

— Celui-ci est « impossible », — dit madame Juglan.

Et Céline, en battant des mains, s'écria :

— Nous l'appellerons le Singe !

Puis elle se sauva en disant :

— Et le dîner que j'oublie !

Le soir, madame Juglan fit à sa bonne la lecture de la *Vie Dévote* dans la chambre des oiseaux.

*
* *

La petite bonne ne s'ennuyait pas.

Madame Juglan ne la conduisait plus devant sa commode, parce qu'elle n'osait plus parler de son autel depuis qu'elle savait qu'on n'y pouvait pas dire la messe. Mais Céline aimait à y venir faire sa prière le matin, en regardant les yeux bleus de saint Jean et la figure du nègre Melchior, qui était habillé de soie rouge et tenait à la main un petit encensoir d'argent.

Sa maîtresse n'avait pas tout à fait perdu l'habitude de gronder, mais Céline n'en souffrait plus, et, quand elle la voyait tempêter, elle songeait seulement : « Madame se fait du mal, à se manger le sang pareillement !... »

Et elle accomplissait son travail quotidien avec une tran-

quille sagesse, trouvant du plaisir à faire quelque commission au presbytère, où elle voyait l'excellente Élodie, et de l'honneur à aller tous les jours arroser à l'église les pots de fleurs dont madame Juglan avait orné la chapelle de la Vierge.

Et que de consolations dans les lettres que Laure lui écrivait sur le bout de la grande table, avec l'encrier pris sur le placard aux livres de messe, et le porte-plume de bois recouvert de papier doré qu'on avait acheté jadis à la foire de la la Berthenoux !

Sa mansarde lui semblait moins solitaire, depuis qu'elle pouvait se dire : « Laure y est venue, Sylvain y est venu... » Et, lorsqu'elle regardait le portrait ovale de M. Constans, elle songeait : « Sylvain l'a reconnu. Il m'a dit : « Je l'ai vu en Afrique. Il a de tout petits cheveux grisonnants qui luisent au soleil... »

*
* *

Sur l'enveloppe, Céline vit la grosse écriture enfantine de Laure. Elle courut en sautillant dans la cuisine et s'assit près de la fenêtre.

« Ma chère sœur de lait,

» J'ai grand mal aux dents et je ne sais pas quelles choses te conter pour te faire plaisir. Et puis j'ai bien de la peine parce que Solange ne se conduit pas bien. Elle sort presque tous les soirs et rentre tard. Ce n'est pas parce que j'ai peur toute seule ; mais je sais qu'elle va avec Sylvain dans la grange au blé ; et elle revient lasse et un peu honteuse, mais bien contente. Je lui avais fait des remontrances, mais elle ne m'écoutait pas ou se moquait de moi. Je ne lui dis plus rien et, quand elle rentre la nuit avec son cotillon défait et ses savates pleines de paille, je fais semblant de dormir, parce que, sans cela, elle me raconte des choses que je suis honteuse d'écouter.

» Je suis bien malheureuse que tu ne sois pas là pour que nous causions ensemble. Je ne veux plus causer avec elle.

» Il y a la Marivon qui est venue aujourd'hui au Mai et qui pleure toujours quand on lui reparle de sa ferme. Les

maisons commencent à se rebâtir autour de la place de Suron, foyer principal de l'incendie. Le petit à la Grillonne va mieux : on dirait qu'il a des couleurs. M. Perret-Cardonnet est venu ce matin, et il va faire cimenter l'étable aux porcs, mêmement que ton père n'est pas content : il dit que c'est une dépense qui ne servira à rien, qu'il aurait fallu abattre l'étable et la reconstruire, que cela n'aurait pas coûté beaucoup plus et que cela aurait été bien plus favorable.

» Écris-moi, ma chère sœur de lait, et parle-moi encore de vos oiseaux, d'Attila, du joli cyrtostome, comme tu dis, et surtout du Singe, si drôle !

» Je t'embrasse de tout mon cœur. Allons, au revoir.

» LAURE BORNICHET. »

Céline sanglotait. Elle relisait la lettre et imaginait Solange remontant l'échelle de la mansarde avec sa camisole déboutonnée, son jupon tombant, ses savates pleines de paille. Elle revoyait Sylvain avec le mouvement de menton et le regard brillant qu'il a lorsqu'il s'approche pour vous caresser : elle le revoyait avec Solange, dans la grange au blé... « Dans quel coin de la grange au blé ? — songeait-elle. — A l'endroit où l'on met la batteuse, ou bien sous les chevrons où pendent les fléaux et les vans, ou bien auprès des anciennes auges, sur le grand tas des sacs vides ?... »

Elle monta dans sa chambre pour serrer sa lettre avec les autres lettres de Laure. Elle regarda la cloison aux images découpées et pleura davantage dans ses mains.

***

Pendant quelques jours, Céline ne mangea pas. Elle avait de grands yeux cernés qui effrayaient madame Juglan.

« La pauvre enfant doit avoir une mauvaise constitution », se disait-elle.

Et elle la ménageait, ne la faisait pas sortir le soir, donnait le linge à une repasseuse...

Un matin, comme Céline venait de casser du charbon sous le petit hangar sombre, et qu'elle prenait un fagot en haut du tas, elle sentit ses jambes fléchir ; et, sur le seuil, elle eut

un éblouissement : le toit de zinc, le ciel gris, l'eau du baquet se mêlaient dans son œil en un même miroitement bleu.

Elle se trouva assise sur son fagot.

Comme elle rentrait à la maison, en suivant le mur, de peur de tomber, elle rencontra madame Juglan qui lui dit :

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais, ma petite?... tu n'allumes pas le feu du salon?...

Céline ne savait quoi répondre. Elle sentait ses yeux se mouiller. Elle reprit soudain courage et revint au hangar.

Elle cassa des branches, emplit son seau de charbon et l'emporta. La traversée de cette petite cour lui sembla un trajet immense. A chaque pas, elle pensait lâcher son fardeau. Elle réussit pourtant à gagner le perron, monta son seau en le posant de marche en marche et en regardant si sa maîtresse ne la voyait pas.

Quand elle tomba à genoux devant la cheminée du salon, elle se crut morte et resta immobile un moment.

Puis elle étendit les branches sur les chenets, arrangea les morceaux de charbon, qui semblaient lourds comme du plomb à sa petite main froide. Elle frotta une allumette.

Céline était inerte, les genoux sur le marbre du foyer, les mains sur son seau, et son menton retombant sur son épaule.

Enfin le feu prit, les branches embrasées pétillèrent et, à leurs flammes, ses membres glacés se ranimèrent peu à peu.



Madame Juglan veillait maternellement sur sa bonne.

Un jour, elle lui dit :

— As-tu bien chaud dans ta mansarde?

— Je n'ai pas froid, — dit Céline.

— Il y a un petit poêle dans la cave : on pourrait le mettre dans ta chambre...

— Si madame veut.

L'après-midi, l'ouvrier fumiste vint poser le tuyau.

Céline le fit grimper à sa mansarde.

— C'est ici, — dit-elle. — Vous ferez passer le tuyau par la fenêtre : ce sera plus commode.

Les mains dans les poches de son bourgeron bleu, l'ou-

vrier, qui était un grand garçon brun, au visage enfumé, aux mains sales, avec une cigarette éteinte collée au coin des lèvres, épiait Céline en louchant.

— C'est bien, ma belle, — dit-il en jetant sur le parquet sa boîte à outils; — nous allons faire pour le mieux.

Il plaça le poêle, ajusta le tuyautage, fit un trou dans une vitre.

Céline le regardait travailler, en silence. Sans se retourner, le fumiste lui dit d'une voix paresseuse :

— Eh bien, jeunesse, j'espère que tu vas avoir chaud, à présent!... Peut-être tu aimerais mieux un bon compagnon dans tes draps?

Céline haussa les épaules et sentit ses joues rougir.

L'ouvrier, qui était accroupi au milieu de ses instruments, se releva et vint à Céline.

— Je crois que je ne te reviens pas beaucoup, — dit-il en lui coulant la main sous le menton.

— Laissez-moi tranquille! — fit Céline en le repoussant.

Déjà, les yeux brillants, il l'avait saisie par la taille. Et, malgré Céline qui lui frappait le front avec son poing, il parvint à lui baiser les joues à pleine bouche.

Céline se sentit soulevée par les jambes et par la taille; mais elle griffa, frappa des mains et des pieds, et se sauva.

Elle s'enferma dans la cuisine.

— Quelle brute, quelle brute! — murmurait-elle.

Puis, comme elle songeait à Sylvain, elle s'assit sur la chaise basse, auprès du fourneau, et elle pleura dans son mouchoir : elle pleurait comme une petite fille qu'on aurait battue.

Devant sa maîtresse, la petite bonne s'efforce de paraître gaie, de travailler avec plaisir, d'être satisfaite quand on lui fait la lecture de saint François d'Assise. Mais, quand elle est seule, elle relit les lettres de Laure, elle erre de pièce en pièce, elle regarde d'un air attendri le joyeux conopophage et le petit griset toujours occupé à prendre des bains et à secouer ses ailerons bourrus.

Parfois elle s'assied à une fenêtre et, soulevant le rideau, guette les passants de la triste rue.

En face, il y a la vieille boutique de l'antiquaire, et, derrière la vitre sale, la mère Garcet... Elle mâchonne ; de sa main jaune et ridée elle tâche à prendre les mouches qui se promènent le long du carreau... Une voiture chargée de charbon s'avance : c'est un tombereau, noir et lent. On l'a trop empli, car il en tombe trois morceaux qui roulent à terre, égrenant une poussière noire...

La porte s'ouvre ; la vieille elle-même tend son cou ridé de tortue, sort sa tête plus branlante que de coutume. De ses petits yeux pointus elle observe la rue : la voiture a passé, il n'y a personne... Elle trotte, courbée et tremblante, une corbeille antique à la main ; elle se baisse vers le pavé, et, de ses doigts crochus, elle ramasse les morceaux, puis la poussière qui s'en est détachée.

Elle rampe pour rentrer avec son butin ; la porte se referme...

Pendant longtemps il ne passe rien dans la rue.

Puis la marchande de « sable blanc » paraît au coin de l'épicerie, où elle arrête son équipage. Là, devant, est-ce un âne? On ne saurait l'affirmer, car il est si lent, si pelé, si roux, si difforme, que son corps se confond avec les haillons qui lui servent d'attaches, et le tout ne fait qu'un avec l'informe voiture qui est à l'arrière.

La vieille femme glapit. C'est de l'absinthe qu'elle vient chercher dans cette bouteille verdâtre qu'elle tend d'une main faible à l'épicière. Soudain celle-ci remarque le chiffon noir qui entoure la coiffe de la vieille :

— Vous êtes en deuil, la mère?

— L'homme est crevé ce matin.

— Quoi?...

— Oui, il était dans le lit, se sentant mal ; je lui ai donné le litre ; il n'avait pas plus tôt mis le goulot dans sa bouche qu'il a tout laissé tomber ; il ne bougeait plus... Je l'ai appelé, je l'ai pincé ; je lui ai f... des coups : rien n'a fait...

— Alors, il s'est éteint? — hasarde l'épicière.

— Oh ! il est mort, et bien mort... Allons, mon litre ! Je vous paierai en revenant... Hue ! cochon ! Hue donc, sale cochon !

Elle frappe, à deux mains, la bête. L'équipage se meut. La petite clochette, à l'arrière, près de l'écriteau : « Sable blanc »,

sonne avec timidité la présence de la laide ivrognesse et, tout ensemble, le glas de l'homme qui vient de « crever »...

Il n'y a plus rien dans la rue déserte.

Seul, un mince rayon de soleil joue sur les vitres d'une fenêtre. Pourquoi le soleil vient-il dans cette rue morte?

*
* *

M. le vicomte de Choulaine, le ventre contre le grillage, sifflait en vain à Attila l'air de *Gentille Batelière.*

— Mais siffle donc, imbécile! *Gentille Batelière des rives de l'Adour*... Est-il assez abruti, ce vieux merle!

— Domino! — fit madame Juglan éclatant de rire. — Mon pauvre abbé, je vous ai battu comme un tapis.

— Positivement! — fit l'abbé Flouvard.

Et il se leva pour s'en aller.

Céline cousait dans une fenêtre, et elle ne remuait pas, parce que le moindre geste la faisait souffrir.

Madame Juglan alla reconduire le curé et le vicomte, et, en rentrant dans la salle des oiseaux pour ranger les dominos dans leur boîte, elle vit que Céline se tenait la tête.

— Qu'as-tu, mon enfant? — lui demanda-t-elle.

— Rien, madame...

Mais Céline s'évanouissait, et madame Juglan l'attrapa dans ses grandes mains.

Elle l'étendit sur le canapé, courut chercher des sels, la ranima.

— Essaie de te relever, mon enfant... Souffres-tu, souffres-tu beaucoup, ma pauvre petite?

Céline, les yeux à demi clos, se mit sur ses pieds, et madame Juglan l'aida à monter l'escalier. Mais, au premier étage, Céline eut une syncope.

Madame Juglan la porta sur le lit de « la chambre à donner ». Puis elle alla chercher l'épicier, qui envoya son petit garçon chez le médecin.

Quelques heures après, l'automobile du docteur Lebœuf trépidait à la porte de la maison, au grand effarement de la paisible rue.

Le docteur examina la petite bonne, qui lui parut fort anémiée.

— Vous ne lui fichez donc rien à manger? — dit-il.

Madame Juglan se récria.

— Otez-moi toutes vos chemises! — dit le docteur à Céline.

— Voulez-vous une serviette pour l'ausculter? — dit madame Juglan.

— Inutile, — dit Lebœuf. — Elle est rudement bien, cette gosse-là!

Il l'examina encore, lui regarda les paupières, la bouche. L'oreille entre ses petits seins, il la fit aspirer et expirer. Son visage restait impassible : on ne savait pas s'il était content ou inquiet. A la fin, il dit :

— Je sors de chez une vieille bancale qui m'a dévoilé tous les mystères de sa vilaine carcasse. Ça fait plaisir ensuite de se frotter à une jolie fille... Pourrais-je avoir un encrier, madame Juglan?

M. Lebœuf riait, mais il écrivit une ordonnance où madame Juglan, par-dessus son épaule, lut bien des mots sérieux et des termes pharmaceutiques très complexes.

— Est-ce très grave? — demanda-t-elle.

Le docteur répondit par un vague grognement.

Quand il eut fini, il se leva et, en posant le bout de porte-plume, il dit :

— Il ne faut pas être manchot pour écrire avec ça!

Madame Juglan reconduisit le docteur Lebœuf à son automobile qui, avec un bruit de soufflet de forge, se mit en marche.

Quand elle revint au chevet de Céline, la petite bonne dormait en sanglotant.

***

Céline reposait, à demi éveillée. M. l'abbé Flouvard et madame Juglan jouaient aux dominos dans la pièce voisine.

Parfois la malade entendait un bruit de pantoufles sur le parquet : elle devinait que madame Juglan venait voir à la porte si elle dormait bien. Mais elle ne tournait pas la tête.

L'abbé disait :

— Vous savez, mon amie, qu'Élodie est à votre entière disposition.

— Je vous remercie, mon ami, — disait madame Juglan, d'une voix étouffée ; — j'aurai recours à son obligeance si je ne puis suffire à soigner ma pauvre bonne. Quant à moi-même, voyez-vous, je ne suis qu'une vieille femme qui mange des œufs sur le plat sur un coin de console, et qui se passe facilement de caméristе.

Céline, pendant de longs silences, ne percevait plus que le glissement furtif des dominos sur l'acajou.

Puis M. l'abbé reprenait ;

— Mais les feux ?... Vous avez deux cheminées au moins et le fourneau de la cuisine à allumer.

— Je m'y entends assez, — disait madame Juglan. — Je vais le matin dans le bûcher avec un fichu et des mitaines, et je casse du charbon avec le petit marteau.

— Je ne souffrirai pas cela, ma bonne amie : je vous enverrai Élodie tous les matins pour allumer votre feu.

Céline essaya de remuer, mais ne bougea pas. Le drap faisait un pli sous son épaule et la gênait.

Elle songeait : « Quand donc va-t-elle enfin m'apporter mon lait ?... »

— J'ai reçu une lettre de ce bon abbé Treguiez, — disait-on dans la chambre voisine.

— Il est en famille, à Keramezec !

— Il demeure avec sa sœur, qui a cinquante ans, et est restée demoiselle, et trois de ses cousines demeurent à cinq minutes du presbytère.

Céline regardait le cadran de la pendule.

Elle se disait : « Ce pli du drap, sous mon épaule, me fait mal. Si j'appelais ?... »

Et elle essayait de discerner les aiguilles, mais elle voyait trouble : « C'est bête, — pensait-elle ; — je les voyais, ce matin... Je suis comme le vieux cheval du moulin de Veniers qui est borgne et ne voit de son bon œil que jusqu'à midi : après, il ne sait plus ce qu'il fait, on le mènerait aussi bien au grenier qu'à l'abreuvoir. »

L'automobile du docteur Lebœuf stridait sous la fenêtre :

madame Juglan se précipita. L'abbé Flouvard vint à pas légers dans la chambre de Céline.

Le médecin entra en se frottant les mains :

— Eh bien, comment va ma bonne amie, aujourd'hui ?

— Pas mal, monsieur le docteur, — dit Céline, — je vous remercie.

Il plongea sa main dans le lit.

— Fichtre ! il fait plus chaud là dedans que sur l'auto !

Et il alla s'asseoir auprès de la cheminée.

— Connaissez-vous madame Defoy ? — dit-il à madame Juglan.

— Oui, docteur : la mère de la jeune madame Roullier.

— Parfaitement !... Eh bien, madame Defoy a un gosse.

— Vous riez, docteur ? C'est madame Roullier qui attendait un enfant.

— Madame Roullier a une petite sœur, voilà tout.

— Ce n'est pas vrai.

— Je vous dis que je viens de l'attraper !

— Et madame Roullier ?

— Rien.

L'abbé Flouvard mit sa tête de côté et, avec un geste de désolation, murmura :

— Et ce pauvre M. Roullier qui me disait hier : « Mes vœux sont à leur comble, monsieur le curé : j'ai épousé une fille unique et elle me donne tout de suite un enfant !... »

Le docteur Lebœuf examinait Céline quand on sonna.

Madame Juglan descendit, et remonta avec des lettres, et, comme elle passait près du lit, Céline vit qu'une enveloppe portait son adresse.

« Une lettre de Laure, — songea-t-elle. — Elle me la donnera quand le docteur sera parti. »

L'abbé Flouvard vint s'asseoir à côté de Céline, et lui tapota les mains en souriant.

— Allons, — dit-il, — à présent, ça va aller tout seul.

— Oui, monsieur le curé.

— Prions-nous le bon Dieu, de temps en temps ? — demanda le prêtre.

— Oui, monsieur le curé, et j'embrasse la petite médaille de Notre-Dame.

Céline tira sa chaîne de cou, et tendit à l'abbé Flouvard la médaille et son scapulaire dont la flanelle était chaude et moite.

— C'est très bien, mon enfant, — dit M. le curé. — Et avons-nous envie de nous confesser?...

— Je suis donc bien malade, monsieur le curé, que vous me dites des affaires pareilles?

— Mais non, mon enfant...

Pendant qu'ils parlaient, madame Juglan et le docteur Lebœuf lisaient dans un coin la lettre de Laure :

« Ma chère sœur de lait,

» Pourquoi ne m'écris-tu pas? Je m'ennuie de toi, depuis que je ne parle plus à Solange. Elle dit comme ça que si je ne fais pas comme elle, c'est parce que personne ne veut de moi, parce que je suis laide. Je sais bien que je ne suis pas jolie, mais, si j'étais jolie, je sais bien que je ne ferais pas comme elle. Le vieux ne va toujours pas trop bien, mais il a encore un bon coup de fourchette. Nous irons dimanche à l'assemblée des Loges. Le neveu de M. Perret-Cardonnet est venu ce matin pêcher à la ligne, mais il n'a rien pris. La Gilberte est venue ce matin au Mai : elle a dit devant tout le monde qu'on ne payait pas comme il faut son fils, que c'était lui qui menait la ferme, qu'il fallait le payer mieux que cela ou que, alors, elle lui dirait de ne pas rester à la ferme. C'est bien vrai que Sylvain travaille bien, mais la Gilberte parle toujours sans savoir ce qu'elle dit. Il y a aussi le petit à la Grillonne qui est venu apporter un faisan qu'il avait pris au collet : on lui a dit que c'était défendu, mais on lui a tout de même acheté son faisan huit sous. Il était content. Désiré, le nouveau bricolin, est très drôle : quand on ne le regarde pas, il fait des pirouettes comme les hommes en maillot dans les assemblées. Chauvet est tout à fait guéri de son œil. Il faut que tu m'écrives. Je m'ennuie. Ta mère m'a dit l'autre jour : « Si je te vois encore prendre cet air rechigneux, je te calotte! » Moi, je sais bien que je ne devrais pas avoir l'air rechigneux, parce qu'on m'a recueillie au Mai par charité, à cause que j'étais ta sœur de lait, mais je ne peux pas rire : ce n'est pas ma

faute. Allons, au revoir. Je t'embrasse de tout mon cœur. Fait-il bien froid dans ta maison?

» LAURE BORNICHET. »

— Tout cela est bien joli, — dit le médecin, — mais ça ne modifie pas ma manière de penser.

— Que faut-il faire? — dit madame Juglan.

— La guérir, parce que vous êtes une bonne femme, et puis la renvoyer dans sa ferme.

Et, en s'en allant, il s'écria :

— Madame Juglan, je vous préviens que l'abbé Flouvard conte fleurette à votre petite bonne... Hardi, monsieur le curé! Je vous fais mon compliment...

Quand le médecin fut parti, on voulut faire prendre à Céline une potion rougeâtre qui sentait la viande crue, mais elle la rejeta avec une grimace. On posa le bol sur une table de nuit.

« Je ne veux pas avaler leur médicament : ça me dégoûte! » songeait-elle.

Elle était fatiguée, avait besoin de sommeil, mais la fièvre la tenait éveillée. Elle regardait le bol bleu et la frêle vapeur qui s'en élevait, et elle songeait :

« Derrière ma boîte à fil, à côté de ma glace, il y a un morceau de pain bénit que j'ai rapporté de Saint-Vincent. Je le mangerais bien, si je pouvais aller le chercher... Ma lettre! Ils sont bêtes de ne pas me donner ma lettre... Elle doit parler de Solange : elle dit peut-être que ce n'est pas vrai qu'elle va dans la grange avec... Tiens, c'est peut-être parce que je suis comme le petit à la Grillonne que je vais mourir un de ces jours. On dit qu'on ne sait pas, que ça peut durer, que ça peut durer... mais guérir, non, jamais, jamais!... Le vieux, il n'a pas ça, lui!... Je suis bien sûre que c'est une lettre de Laure qu'elle lisait à la fenêtre. Pourquoi ne me la donne-t-on pas, cette lettre? Parce que je suis une pauvre fille qui va mourir. Ah! c'est bête... Il est très aimable, M. Lebœuf. Il a une grande barbe qui me chatouille le dos quand il écoute si j'ai encore un peu de vie dans le dos... L'ouvrier fumiste avait aussi de la barbe. Aïe! aïe! m'a-t-il fait mal au bras, ce vaurien-là!... J'aurais

mieux fait de le laisser faire : je serais peut-être morte tout de suite... Ils m'ont pris ma lettre parce que je commence à être morte... Ah ! mon pauvre Silvain, mon pauvre Sylvain !... »

*
* *

Quand elle put se lever, Céline, au bras de sa maîtresse, descendit dans la chambre des oiseaux.

Auprès de la cheminée, un châle sur les genoux, elle regardait se battre les serins, assistait à la baignade du griset, à la gymnastique du conopophage.

Élodie venait, de temps en temps, lui tenir compagnie ; madame Juglan lisait à haute voix ; M. de Choulaine apprenait à la petite bonne le besigue et l'écarté.

Enfin, sa convalescence avançait. Elle pouvait manger, marcher, sortir.

Selon le conseil du docteur Lebœuf, Lungé vint chercher sa fille. Et quand Céline monta dans la carriole, madame Juglan lui prodigua de larmoyants adieux, l'embrassa, et lui fit présent des *Histoires édifiantes* du Révérend Père Le Borel.

PIERRE DE QUERLON

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

A

VICTOR HUGO

ET A

MADAME VICTOR HUGO

RETROUVÉES ET PUBLIÉES

PAR

M. GUSTAVE SIMON[1]

VII

COMMENT FINIT L'AMOUR DE SAINTE-BEUVE

Dans cette dernière période de la correspondance entre Victor Hugo et Sainte-Beuve, — de 1831 à 1834, — le nom de madame Victor Hugo a été prononcé à peine ; on n'en sent pas moins sa présence à toutes les lignes. Nous avons nous-même cessé de parler d'elle : il nous faut donc revenir un peu en arrière. Nous l'avons laissée, au mois d'août 1831, en pleine crise morale, profondément affectée des angoisses jalouses de son mari et du bannissement de son ami. Elle était d'ailleurs physiquement souffrante, fatiguée par l'allaitement de sa petite Adèle et par des douleurs de reins qui se prolongèrent près de deux années après ses couches. Son chagrin, en voyant souffrir, et souffrir par elle, deux êtres chers, n'était pas fait pour rétablir sa santé.

Elle ne tarda pas à être rassurée sur le compte de son mari. Victor Hugo ne voyait plus Sainte-Beuve auprès de sa femme ; il n'avait plus à s'inquiéter de regards échangés, de serrements de mains, de mots à voix basse. Dès lors, il ne pensa plus qu'à poursuivre en paix sa tâche nécessaire, son œuvre. Il se rencontrait avec Sainte-Beuve,

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904, 1er et 15 janvier 1905.

soit rue du Montparnasse, soit chez des amis communs, soit au restaurant : Sainte-Beuve protestait de son zèle et de son dévouement, et ses lettres, on l'a vu, ses actes aussi, ne contredisaient pas ses paroles. Victor Hugo y ajoutait pleinement foi : il croyait à l'amitié, à l'honneur, au sacrifice ; il avait ce ridicule. Pour ce qui est de sa femme, il la connaissait bien, il connaissait la droiture de son caractère et l'élévation de ses idées ; il la savait incapable de dissimulation et de mensonge ; il avait en elle une confiance absolue qui ne s'est pas démentie un seul instant, dans tout le cours de sa vie. Il vivait donc maintenant tout au travail, en pleine sécurité.

Mais la bonne et grande âme de madame Victor Hugo, tranquille de ce côté, restait émue et alarmée du côté de Sainte-Beuve. L'exil qui lui était imposé, et qu'elle-même avait reconnu nécessaire, n'en était pas moins dur et devait lui être bien douloureux. Froide peut-être, — on l'a dit, — de tempérament, elle n'était certes pas froide de cœur : il n'était guère possible de l'avoir plus sensible et plus tendre ; elle souffrait avec tous les souffrants, à plus forte raison avec ceux qu'elle aimait et dont elle était aimée. Les lettres de Victor Hugo lui-même ne laissent pas douter qu'elle n'ait été atteinte et troublée par l'ardente passion de Sainte-Beuve, et, à moins d'être de glace, quelle femme, si honnête qu'elle fût, n'en eût été touchée ? Il faut aussi se rappeler qu'on était au temps de l'amour romantique, qu'on était en 1831, l'année de Didier et d'Antony. Pour jouer ces rôles, Sainte-Beuve, s'il n'avait guère le physique de l'emploi, en avait pris du moins le langage : on se rappelle la lettre où il se dit « farouche et fatal ». Adèle Hugo, qui avait eu le roman de la jeune fille, avec toute sa poésie, pouvait rêver, dans cette atmosphère de fièvre, d'avoir le roman de la femme, sans toutefois le laisser aller au delà de ce qu'admettait sa nature calme et douce. Le moins qu'elle pût faire pour le pauvre Sainte-Beuve banni, c'était de chercher à consoler son exil, et c'est probablement vers ce temps-là qu'elle commença à lui écrire. Il lui répondait, et parfois joignait à sa lettre des vers dans le goût des *Consolations*, avec cette grave différence que ce que ces vers exprimaient maintenant, ce n'était plus l'amitié, c'était l'amour.

Rien à redire pourtant, jusque-là, à cet échange de pensées et de tendresses entre deux âmes plus ou moins blessées. Le blâme commence quand l'un des deux intéressés répand au dehors le délicat secret et manque le premier au respect qui le devrait entourer.

Victor Hugo, lorsqu'il avait demandé à Sainte-Beuve de cesser chez lui ses visites, lui avait indiqué plusieurs raisons à donner pour expliquer son absence. Mais ces prétextes, aux yeux des habitués de la maison, devaient sembler bien insuffisants pour justifier la complète disparition de Sainte-Beuve. A cette époque, Victor Hugo qui, avant d'avoir trente ans, avait fait *Notre-Dame de Paris*. *Hernani* et

les Feuilles d'Automne, exerçait autour de lui une espèce de royauté, royauté aimable et fraternelle, librement consentie. Il faut lire les lettres, les vers que lui adressaient les poètes d'alors, les deux Deschamps, Gautier, Ulric Guttinguer, Fouinet, Arvers, Lamartine lui-même, pour savoir avec quelle admiration affectueuse et quel respect cordial ils lui parlent. Sainte-Beuve, pendant des années, avait été le second et l'*alter ego* du maître aimé : on s'adressait aussi bien à lui quand on avait quelque chose à demander à Victor Hugo. Et voilà que ces inséparables s'étaient brusquement et complètement séparés ; pourquoi ? La vanité de Sainte-Beuve ne souffrit pas qu'on en ignorât longtemps la véritable raison : la maison de Victor Hugo lui avait été fermée parce qu'il aimait madame Victor Hugo. Mais, si on l'éloignait, c'est donc qu'il était dangereux ? Il en convenait sans trop d'effort : il aimait — et il était aimé !

A défaut de documents directs, nous avons ici un précieux témoignage, celui de Fontaney, écrivain distingué d'alors, fort oublié aujourd'hui. Fontaney, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*, lié avec la plupart des célébrités du temps, écrivait, pour lui seul, un curieux journal, qui sera prochainement publié sous ce titre : *Journal romantique*, et où, de 1831 à 1837, il note chaque soir ses impressions, ses entretiens, ses visites, tous les faits littéraires, grands et petits, du jour.

Le lundi 31 octobre 1831, il écrit :

« ... Puis j'allais chez Sainte-Beuve, Buloz et Bocage m'ont pris et mené dans leur cabriolet. — Je suis resté longtemps avec Sainte-Beuve. Nous avons bien causé de l'art et des artistes, et de tout. « Il est fâcheux et triste, disait-il, de vivre d'art, avec l'art !... L'art pur ne peut pas ainsi durer. » Il me reconduisait, nous parlions de Victor : « C'est un misérable », m'a-t-il dit. — Et il m'a fait d'étranges confidences : « Victor s'est fait jaloux ! et par orgueil ! et voilà la maladie de sa femme ! » — Il dit qu'il n'y a nul lien au fond de son âme, mais il n'y a que du granit, du fer ! Et lui, le pauvre Sainte-Beuve, il aimait et il s'est séquestré ensuite ! — Il y eut des explications, puis des lettres vives, il y eut absence ; alors, pour se distraire, Sainte-Beuve fit de la politique et du saint-simonisme, puis il fut rappelé, puis banni de nouveau et à jamais ; — Adèle fut enfermée ; et ils ne se voient plus ; s'ils se voyaient, il faudrait du sang, des coups d'épée[1]. »

Peu de jours après, le 4 novembre :

« ... Je rencontre Victor sur le pont Royal en revenant, allant,

1. Inédit.

dit-il, chez Sainte-Beuve ; — il y a évidemment à l'horizon quelque nouvel orage[1]. »

« *C'est un misérable !... Il n'y a dans son âme que du granit, du fer !* » — Voilà en quels termes Sainte-Beuve parlait de Victor Hugo à un ami commun. Et, dramatisant la situation : « *Il faudrait du sang, des coups d'épée.* » Qu'on se rappelle cependant la correspondance, y trouve-t-on rien de pareil? Sainte-Beuve, précisément vers ces jours-là, écrivait à Victor Hugo : « Je vous prie de croire... au sentiment durable et profond qui me reporte sans cesse à votre Élysée... Je reste à vous de cœur. » — Le mensonge s'ajoute à l'exagération : on n'enferme pas une maîtresse de maison, mère de quatre enfants ; les maux de reins dont souffrait madame Victor Hugo étaient une raison suffisante pour l'obliger à garder la chambre. Mais, avant tout, que penser de cette confidence si grave faite sur le pas de la porte à un visiteur qui n'est pas même un intime? On y constatera du moins l'aveu qu'à la fin de 1831 Sainte-Beuve n'avait pas revu madame Victor Hugo.

Fontaney n'était pas le seul pour lequel Sainte-Beuve confessait, ou plutôt proclamait son amour. Il n'en laissait rien ignorer à la plupart de ses autres amis du cercle de Victor Hugo. Il étendit même ses « aveux » hors de ce cercle, à Ampère, par exemple, à Xavier Marmier. Par bonheur, amis et étrangers, plus réservés, plus Français que cet expansif amoureux, lui gardèrent tous le secret, qu'il ne leur demandait pas, et rien n'en transpira ni auprès de Victor Hugo ni auprès de la personne directement intéressée.

Au commencement, d'ailleurs, Sainte-Beuve se contentait de laisser entendre que son amour n'était pas repoussé; il ne prétendait pas qu'il fût partagé, et c'est dans ces termes modestes qu'il en parlait à Fontaney. Mais, au bout d'un certain temps, comme on pouvait commencer à sourire de cette passion platonique, il dut prendre les airs et se donner le rôle d'un amant heureux.

Ce fut sur un de ses amis les plus disposés à être crédule qu'il essaya cette attitude de vainqueur. Ulric Guttinguer fut son grand confident, confident non d'un jour, mais de plusieurs années. Une singulière figure, cet Ulric Guttinguer, poète de Normandie, romantique de province. On n'admire jamais si bien que de loin : ami de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et de Sainte-Beuve, et justement fier de ces glorieuses amitiés, Ulric Guttinguer les flattait, les adulait, leur adressait des vers assez médiocres, plus médiocres que ceux de Sainte-Beuve. Mais il avait sur Sainte-Beuve d'autres supériorités : il était riche, il était beau, il passait pour avoir été souvent aimé.

... Front pâli sous des baisers de femme,

1. Inédit.

avait dit de lui Alfred de Musset. Beau ! aimé ! on pense s'il fut envié de Sainte-Beuve ! Mais quoi ! Sainte-Beuve n'éclipsait-il pas d'un seul coup toutes les conquêtes départementales de Guttinguer, le jour où il put se dire à lui l'amant, — de qui? d'une des plus célèbres beautés de Paris, femme en même temps du plus admiré des poètes !

Guttinguer fut en effet ébloui : on voit dans toutes ses lettres que c'est lui désormais qui enviera Sainte-Beuve. Son rôle en tout ceci est des plus singuliers : il était catholique et pratiquant, c'était un Don Juan dévot ; il ne peut approuver Sainte-Beuve dans son amour adultère ; il ne l'approuve donc pas, mais il l'admire ; « il prie Dieu pour qu'il lui laisse son coupable bonheur ! » D'autre part, quand il apprend que Victor Hugo a une maîtresse, il déplore avec Sainte-Beuve ses égarements; il conjure Sainte-Beuve de ne pas l'abandonner : « Le désordre de Victor ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur[1] ? »

Sainte-Beuve joua encore ce jeu de la confidence avec George Sand, mais sous une forme différente. George Sand l'appelait pour le consulter sur ses affaires de cœur avec Alfred de Musset ; il feignait parfois quelque embarras à venir à ses rendez-vous : c'est qu'il craignait de rendre jalouse une certaine personne... Et la bonne George Sand d'ajouter foi à cette terrible jalousie et de se résigner. Ou bien elle le prie d'obtenir de cette amante inquiète l'autorisation de voir une amie, une sœur; « qu'il la rassure », qu'il lui « ôte tout motif de souffrance[2] », qu'il lui montre leurs lettres. Il n'en montrait que ce qu'il voulait, et, de l'autre côté, tentait sans doute d'exciter la jalousie de madame Victor Hugo, et lui parlait à mots couverts des avances de l'auteur de *Lélia*...

Y avait-il une part de vérité dans toutes ces fausses confidences ? Nous ne voulons pas le nier. Il nous manque, par malheur, les lettres de madame Victor Hugo, si fâcheusement brûlées. Il n'est pas impossible d'y suppléer par celles de Sainte-Beuve lui-même : elles nous aideront à dégager de ses vanteries des probabilités à peu près certaines.

Nous savons par Fontaney qu'à la fin de 1831 madame Victor Hugo n'avait pas revu Sainte-Beuve ; mais il paraît vraisemblable qu'en 1832, suppliée par lui, elle consentit à le voir au dehors. Elle voulait être, elle était toujours, la consolatrice. Quel sentiment éprouvait-elle alors pour lui ? C'était encore de l'amitié, mais cela pouvait être devenu de l'amitié amoureuse. L'amour a, selon les temps, ses façons d'être; l'amour romantique, l'amour selon le verbe de Victor Hugo surtout, a généralement la forme d'un amour pur. Il est permis

1. G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve.*

2. Correspondance de George Sand et de Sainte-Beuve.

de croire qu'Adèle Hugo pouvait voir l'amour à travers doña Sol et Marion ; Catarina, dans *Angelo*, reste à la fois « fidèle à son amour et à son honneur, à son amant et à son mari ». L'amour sans la faute, Sainte-Beuve lui-même l'exprimait tel, non seulement dans *Arthur* en 1830, mais en 1834 dans *Volupté*. Ne le peignait-il pas d'après un modèle? Notons que l'héroïne de *Volupté*, madame de Couaën, a tous les traits de madame Victor Hugo; brune comme elle; comme elle, rêveuse, distraite, mystique, ingénue; comme elle, la plus tendre mère. D'après *Volupté*, d'après les vers de Sainte-Beuve faits pour Adèle à cette époque, on peut, ce nous semble, se faire une idée de ce qu'étaient leurs rendez-vous, leurs entretiens, leurs promenades : secours apportés à des pauvres, visites aux églises, visites, à de certains jours, au cimetière. « Nous célébrerons ensemble les anniversaires de la mort de ma mère », dit madame de Couaën. Et, parlant de son mari : « Il a en vous une confiance parfaite et j'en ai une immense. » Il y a toute une conversation, qui est assurément un souvenir, et où l'on retrouve la candeur d'âme d'Adèle. Amaury dit à madame de Couaën que « les désirs diminuent et passent une fois qu'ils sont satisfaits »; elle lui demande s'il ne pourrait pas « supposer à l'avance qu'ils sont satisfaits dès longtemps et garder tout de suite le simple et doux sentiment qui doit survivre ». Amaury est obligé de lui répondre en riant : « Est-ce donc qu'on peut supposer ces choses à volonté, enfant que vous êtes ! »

Mais, sans recourir à la fiction, Sainte-Beuve a dit lui-même, et cela dans son libelle, ce qu'a été la nature de leur amour :

> Un pur et chaste amour où l'ange peut descendre...
> Qui ne veut et n'aura rien d'elle que son cœur.
> . . . .
> Tu n'as jamais connu, dans nos troubles extrêmes,
> Caresse ni discours qui n'ait tout respecté ;
> Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes
> Ni vanité ni volupté.



Si l'on cherchait à quel moment précis placer la prétendue chute de madame Victor Hugo, on serait assez embarrassé de le trouver. On serait pourtant tenté de croire que ce pourrait être au commencement de 1833, mais il est aisé de démontrer qu'il n'en est rien. C'est en février de cette année-là, au cours des représentations de *Lucrèce Borgia*, que se produisit le grave incident que l'on sait : l'amour de Victor Hugo pour Juliette, après onze ans de fidélité conjugale. (Que le mari qui peut en compter douze lui jette la pre-

mière pierre!) Madame Victor Hugo — c'est l'usage — fut très promptement informée. Espérons que ce ne fut pas par Sainte-Beuve. Qui sait si ce ne fut pas par Victor Hugo lui-même?

Il savait sa femme par cœur, — c'est le cas de le dire, — il savait les trésors d'indulgence qu'il trouverait en elle; un sentiment de vengeance vulgaire n'entrerait jamais dans cette âme généreuse; quelque déchirement que lui pût causer le cruel aveu, sa douleur même ne serait pas injuste: elle tiendrait compte à l'époux qui lui avait donné ses quatre enfants adorés des longues années où, malgré les tentations offertes au poète jeune, beau et glorieux, il s'était gardé tout entier à elle. Étant de celles qui consolent, elle était aussi de celles qui pardonnent: après quelque confession éloquente et douloureuse où ils mêlèrent leurs soupirs et leurs larmes, il est certain qu'elle pardonna, qu'elle pardonna sans condition et sans revanche.

Nous en avons le plus beau et le plus doux témoignage qu'ait exprimé la reconnaissance émue d'un grand poète, les admirables vers: *Date lilia*.

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle! la vertu sur ma tête penchée;
La figure d'albâtre en ma maison cachée;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule, peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres torts me console et m'absout;
À qui j'ai dit: toujours! et qui m'a dit: partout!

Chose étrange, ce qui, pour le commun des mortels, est une cause de discorde et de séparation, fut, pour ces deux êtres d'élite, un renouvellement de tendresse. Ils furent si profondément touchés l'un et l'autre, lui de son sacrifice, elle de son remerciement! Elle lui sut gré d'avoir pu être pour lui si bonne. Ils eurent occasion, vers ce temps-là, d'échanger des lettres que nous avons sous les yeux et où se révèlent les généreux sentiments de confiance et d'abandon qui les animaient.

Victor Pavie, ami de Victor Hugo, ami aussi de Sainte-Beuve, se mariait à Angers, sa ville, et pria à ses noces Victor Hugo et madame Victor Hugo. Victor Hugo, absent de Paris, ne pouvait se rendre à l'invitation; mais, bien que Sainte-Beuve, selon toutes pro-

babilités, dût être invité, il désira que du moins sa femme ne manquât pas en un tel jour à un ami cher à tous deux. Elle partit donc pour Angers, accompagnée de son père, M. Foucher, convié par Victor Pavie, et de sa fille Léopoldine, alors âgée de onze ans et qu'elle ne pouvait laisser à Paris. Deux jours après elle, Sainte-Beuve arrivait, à son tour, à Angers. Elle en informait aussitôt son mari, et dans la même lettre elle lui disait :

« J'ai bien pensé à toi, mon bon cher Victor, je t'aurais voulu là près de moi. Comme j'ai senti ce vide ! C'était la première fois que je voyageais sans toi ! et l'impression a été bien pénible... »

Et Victor Hugo lui répond aussitôt :

« ... J'ai toute confiance en toi, à cette heure où je n'ai le cœur plein que d'amour et de dévouement pour toi et pour nos chers petits. »

Sainte-Beuve eut pour madame Victor Hugo les attentions les plus respectueuses et pour sa fille la plus tendre sollicitude. Il redevint le frère qu'il était autrefois. Elle le mande à son mari, et — voici la preuve d'innocence la plus forte qu'on puisse attendre d'une honnête femme — elle ajoute :

« Quand tu seras à Paris, je te prierai, mon ami, de lui écrire quelques lignes de remerciement pour ses soins [1]. »

Nous aurions bien mal réussi à donner une idée de ce qu'était la nature sincère et loyale de madame Victor Hugo si l'on supposait un instant qu'elle pût seulement admettre la rouerie de faire remercier son amant par son mari.

Quant à Victor Hugo, il avait assurément foi entière en sa femme. Pendant et après le séjour à Angers, voici quelques fragments des lettres qu'il lui écrivait [2] :

« *6 août*... Je me suis promené toute la soirée sur la falaise. Oh ! c'est là qu'on sent des frémissements d'ailes. Si je n'avais mon nid à Paris, je m'élancerais. Mais tu es là et je reste. Et tant que tu seras là, mon ange, je resterai. Je suis donc pris pour la vie, mais j'aime la cage où tu es. »

« *13 août*... Tu vois, mon Adèle, qu'aucune de ces belles et bonnes choses ne m'empêche pas de songer à toi. Tu es la plus belle des

1. Inédit.

2. Lettres publiées dans *France et Belgique*.

choses qui sont belles, tu es la meilleure des choses qui sont bonnes. — Avec quelle joie je te reverrai ! »

« *16 août*... Je suis à la Roche-Guyon et j'y pense à toi. Il y a quatorze ans, presque jour pour jour, j'étais ici, et à qui pensais-je ? à toi, mon Adèle ! Oh ! rien n'est changé dans mon cœur. Je t'aime toujours plus que tout au monde, va, tu peux bien me croire. Tu es presque ma vie. »

« *17 août*... Je suis heureux que tu te sois un peu amusée à Angers. Je n'ai le cœur plein que de pensées d'amour pour toi et pour tous nos petits bien-aimés. »

Ce voyage d'Angers, en 1835, fut peut-être une des dernières rencontres heureuses et de parfait accord entre Sainte-Beuve et madame Victor-Hugo. Par l'opposition la plus imprévue, ce qui avait été pour elle une cause de rapprochement avec son mari devint une cause de refroidissement avec Sainte-Beuve. Voici à quelle occasion.

Victor Hugo, à son retour à Paris, avait fait commencer l'impression de son nouveau recueil, *les Chants du Crépuscule*, et, selon sa constante habitude, il lisait à ses amis, sur les épreuves, nombre de ces poésies. C'était la première fois que Sainte-Beuve manquait à pareille fête, ce qui n'était pas sans lui causer quelque dépit. Très friand de ces primeurs, il s'en informait avec une curiosité inquiète auprès des amis plus heureux. Il y avait Louis Boulanger et Robelin qui le tenaient au courant et lui citaient les plus belles pièces, *Napoléon II* ou *la Cloche*. On lui disait aussi les vers d'amour, qui, sans dédicace et sans nom, ne s'en adressaient pas moins évidemment à Juliette ; ce dont il s'indignait vertueusement. Mais ce dont il s'irrita bien davantage, ce fut des deux poésies écrites pour madame Victor Hugo ; elles donnaient un démenti trop clair à ses prétentions et à ses sous-entendus ; et, quand un ami lui récitait ces premiers vers :

Toi ! sois bénie à jamais,
Ève qu'aucun fruit ne tente !
Qui, de la vertu contente,
Habites les purs sommets !
Ame sans tache et sans rides !...

l'ami n'ajoutait sans doute aucune réflexion ; mais il était bien certain qu'il pensait : « Qu'est-ce donc que vous nous disiez ?... »

Les Chants du Crépuscule parurent en octobre 1835. Sainte-Beuve, atteint à son endroit le plus sensible, dans sa terrible vanité, ne put s'empêcher de laisser percer son aigreur dans l'article qu'il consacra au nouveau livre dans la *Revue des Deux Mondes*. Il était bien obligé de reconnaître et de louer les indéniables beautés de l'œuvre ; il mêla du

moins aux éloges plus d'une critique acerbe, plus d'une insinuation méchante. Mais où éclate sa rage secrète, c'est dans la dernière page, sorte de post-scriptum de l'article :

« Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée : *Date lilia*, qui a pour but en quelque sorte de couronner le volume et de le protéger... On dirait qu'en finissant le poète a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. Le manque de tact littéraire.., lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière[1]. »

Le « tact moral » de Sainte-Beuve aurait bien dû l'avertir lui-même de la haute inconvenance qu'il commettait en intervenant sur un sujet si délicat : cette allusion à un « objet respecté » était de sa part le manque de respect le plus grave. En voulant blesser Victor Hugo, c'est madame Victor Hugo qu'il blessait. Quand elle avait pardonné, quand elle acceptait avec émotion, comme une réparation et comme un hommage, non pas cette poignée, mais ce bouquet de lis, de quel droit ce défenseur imprévu le refusait-il pour elle? Victor Hugo, en lisant l'article de Sainte-Beuve, n'eut qu'à hausser les épaules ; on sut alors que madame Victor Hugo en fut au plus haut point froissée. « Froissée » n'est pas le mot quand on parle d'elle : elle en fut profondément affligée. Ce n'était plus là le Sainte-Beuve de 1830, le Sainte-Beuve des *Consolations* ; elle jugeait la petitesse de celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore. Quelque chose s'était rompu dans l'union de leurs âmes, et, dans ces chaînes-là, quand un anneau se défait, les autres suivent. Elle dut faire doucement des reproches à Sainte-Beuve de la faute qu'il avait commise et se montra sans doute avec lui plus froide et moins expansive. Elle prit de là une teinte de mélancolie : sa vie de cœur était-elle finie ?

Nous ne faisons pas là de vaines conjectures ; qu'on lise avec nous ces fragments des lettres touchantes qu'en 1836, elle écrivait à son mari encore en voyage :

« *5 juillet*... Je suis bien vieille par les goûts et assez triste quoique sans chagrins. Que peut-on de mieux dans cette vie ? Je n'ai au monde qu'un désir, c'est que ceux que j'aime soient heureux ; le

1. *Portraits contemporains*.

bonheur de la vie est passé pour moi, je le cherche dans la satisfaction des autres. Il y a bien de la douceur malgré tout là dedans, aussi tu as bien raison quand tu dis que j'ai le sourire indulgent; mon Dieu, tu peux faire tout au monde, pourvu que tu sois heureux, je le serai. Ne crois pas que ce soit indifférence, mais c'est dévouement et détachement pour moi de la vie. D'ailleurs, jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi. Il est dans mes idées que tu sois aussi libre qu'un garçon, pauvre ami, toi qui t'es marié à vingt ans, je ne veux pas lier ta vie à une pauvre femme comme moi. Au moins, ce que tu me donneras, tu me le donneras franchement et en toute liberté. Ne te tourmente donc pas et crois que rien dans cet état de mon âme n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée *quand même*[1]... »

« *16 août*... T'amuses-tu bien? es-tu heureux? Tu sais que je veux que tu sois ainsi. Tu es fait pour la joie, la gloire, le triomphe et tout ce qui est resplendissant. Ne manque pas ta destinée, mon ami; tu sais que la seule chose que je ne te pardonnerais pas, ce serait d'être peu heureux... — Adieu, mon ami, mon véritable ami, crois que tu ne trouveras pas plus de dévouement dans aucun cœur que dans le mien[2]. »

Sainte-Beuve, dans l'état présent de son esprit, était-il capable de comprendre la douleur résignée d'Adèle et de la réconforter? Il était trop préoccupé de lui-même et de l'attitude à garder vis-à-vis de ses confidents. Il constatait cependant avec chagrin le ralentissement de cette affection si tendre et si dévouée. Dans le même temps où madame Victor Hugo écrivait à son mari, il écrivait, lui, à Ulric Guttinguer :

« Ce bonheur dont vous voulez bien vous inquiéter dure toujours, mais si lointain, si rare et si sevré[3] ! »

Au commencement de 1837, Sainte-Beuve publia une nouvelle intitulée *Madame de Pontivy*, écrite, disait-il, pour essayer de ramener Adèle; mais cette histoire banale, et d'un sentiment assez grossier, était plutôt faite pour la détacher davantage. Sainte-Beuve la voyait avec colère, à mesure qu'elle s'éloignait de lui, se rapprocher de son mari.

Enfin, le jour vint où il la trouva dressée contre lui, à côté de son

1. Inédit.

2. Inédit.

3. G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*.

protecteur naturel, pour lui signifier une rupture définitive, non plus seulement avec lui, mais avec elle.

***

Victor Hugo ignora longtemps l'existence du *Livre d'amour*. Ce ne fut qu'après son retour en France qu'un jour, un visiteur le croyant informé, lui révéla le libelle dont il possédait un exemplaire. Indigné, le poète des *Châtiments* écrivit sur l'heure ces vers vengeurs :

A S-B

Que dit-on ? on m'annonce un libelle posthume.
De toi. C'est bien. Ta fange est faite d'amertume ;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Lorsque sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je te dis : N'entrez plus, monsieur, dans ma maison !
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
La lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout,
Et ce que méditait ta laideur dédaignée;
On devine la toile en voyant l'araignée.

21 octobre.

Ces vers ne furent rendus publics que longtemps après la mort de Victor Hugo, et seulement — d'après sa volonté — le jour où les pièces calomnieuses du *Livre d'amour* furent imprimées avec de plus calomnieux commentaires.

La question alors se posa de savoir quand et à quelle occasion s'était passée la scène que révèlent les vers; et les amis de Sainte-Beuve prétendirent qu'elle n'avait jamais été que dans l'imagination du poète. C'est Sainte-Beuve lui-même qui, dans une de ses lettres à Ulric Guttinguer, confirme et précise le fait. Il aurait eu lieu en octobre 1837, avant le départ de Sainte-Beuve pour Lausanne.

La scène a-t-elle été aussi violente que le disent les vers ? il faut sans doute faire la part de l'hyperbole poétique. Madame Victor Hugo y était-elle présente ? c'est peu probable. Ce qui est sûr, c'est que Victor Hugo y parlait aussi au nom de sa femme. Quel en était le motif ? Il ne peut pas y en avoir deux; une seule cause a pu réunir les deux époux dans une irritation commune : l'honneur de la femme en jeu.

Une demi-confidence faite par Louis Boulanger à Vacquerie avait déjà jeté quelque jour sur la situation. En 1837, les propos et les vanteries de Sainte-Beuve commençaient à se répandre un peu trop au dehors; il avait été amicalement prévenu que, s'il n'y mettait pas fin, on serait obligé d'informer Victor Hugo. Il ne tint pas compte de l'avis, et Victor Hugo, mis en effet au courant, ne pouvait plus avoir qu'une pensée : sévir. Cependant sa colère n'aurait peut-être pas ému Sainte-Beuve plus que de raison ; ce qui l'exaspéra, ce fut de se dire que madame Victor Hugo était d'accord avec son mari, qu'ils s'étaient rapprochés dans le même sentiment de réprobation contre lui et que l'arrêt d'expulsion était cette fois approuvé, sinon prononcé par elle aussi bien que par lui. Blessé au cœur, il précipita avec une sorte de rage son départ, jusque-là toujours retardé, pour Lausanne, où il allait faire pendant une saison son cours sur Port-Royal. Il quitta Paris « sombre et trois fois sombre ».

C'est plus de six mois après (18 mars 1838) que Sainte-Beuve, dans cette lettre à Guttinguer, constate, en l'expliquant à sa façon, la scène de la rupture :

« Du côté de la place Royale, j'ai éprouvé ce que deux mots de conversation pourront seuls vous expliquer ; d'une part une noire et grossière machination qui sent son cyclope ; de l'autre une inouïe et vraiment stupide crédulité, qui m'a donné la mesure d'une intelligence que l'amour n'éclaire plus [1]. »

Sainte-Beuve appelle « noire et grossière » machination la révolte d'un époux offensé, et madame Victor Hugo, jusque-là si hautement louée et flattée, du moment qu'elle ne l'aime plus, devient subitement « stupide ».

Il ne pardonne pas, et, six semaines après, il écrit encore :

« Ai-je éprouvé la vérité de ce mot de La Rochefoucauld : « On » pardonne tant que l'on aime »? Cependant il me semble que c'en est fait de l'amour, au moins de ce côté-là [2]. »

Enfin, trois ans après, en 1841, dans son *Journal* inédit, se demandant s'il aime encore Adèle, il se répond :

« Non, je la hais [3]. »

Ainsi finit l'amour de Sainte-Beuve.

1. G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve.*

2. *Id., Ibid.*

3. *Id., Ibid.*

VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES

Des mois, des années se passèrent, jetant leur cendre sur ces discordes. En 1841, Victor Hugo fut élu à l'Académie française ; on pouvait espérer qu'il allait en ouvrir la porte à tout le groupe romantique. Sainte-Beuve écrivait à madame Juste Olivier : « Il a toutes nos destinées académiques dans ses flancs. » Et, plus tard : « Hugo apporte comme candidats de sa prédilection et de sa charge quatre illustres : Alexandre Dumas, Balzac, Vigny ; je suis le quatrième, très indigne, et pourtant moins impossible, je crois, qu'aucun des trois autres. »

Le fauteuil académique devait être et était le rêve le plus choyé d'un homme tel que Sainte-Beuve : il sentait donc la nécessité de se rapprocher d'un électeur aussi influent que Victor Hugo. Il avait peut-être fait une assez longue pénitence. Il guetta, il saisit l'occasion de la réception du poète. Rien ne lui était plus facile que d'obtenir une entrée à cette réception, ne fût-ce qu'en s'adressant au secrétariat. Il demanda son billet à Victor Hugo lui-même :

Ce dimanche [fin mai 1841].

Ce n'est pas sans une grande hésitation que, vous sachant accablé comme vous devez l'être de demandes, je me décide à y venir ajouter la mienne. Il me serait pourtant très agréable de vous devoir mon billet d'entrée à votre réception. Dans mes sollicitations près de M. Lebrun, je n'en ai pas fait pour moi, me réservant de vous l'adresser. Ce que vous pourrez ou ne pourrez pas sera bien, car je ne doute pas que vous ne désiriez répondre favorablement à mon désir.

Mille souvenirs et hommages autour de vous.

SAINTE-BEUVE.
1 *ter*, rue Mont-Parnasse.

La longue rancune était un sentiment que ne connaissait pas Victor Hugo ; il regrettait toujours d'avoir été sévère, même quand il n'avait été que juste. Il acquiesça donc au désir de Sainte-Beuve qui lui écrivit pour le remercier :

Dimanche [juin 1841].

Je voulais vous remercier l'autre jour, après cette belle solennité, de votre amabilité pour moi ; mais vous étiez trop entouré pour que je l'aie pu faire. Maintenant que le flot est moins pressé, laissez-moi vous dire combien j'ai été reconnaissant, et pour tout le plaisir que vous m'avez procuré et pour la façon que vous y avez mise. Votre billet, que je garde, est pour moi un jeton très honorable de présence qui pour longtemps me suffit.

Mille et mille compliments et hommages, s'il vous plaît, à votre famille.

SAINTE-BEUVE.

Deux années se passent encore, années de silence et d'absence. En septembre 1843, la catastrophe de Villequier fait périr à la fois Léopoldine Hugo et son jeune mari. Tous les amis s'émeuvent devant l'affreux malheur, des adversaires se rapprochent, des ennemis se réconcilient. Victor Pavie écrit éloquemment à Sainte-Beuve : « C'est le moment pour vous de rentrer par cette large blessure » Sainte-Beuve répond que c'est impossible et que, depuis 1837, Victor Hugo a répondu à toutes ses avances par des lettres d'injures. Le mensonge est flagrant : Sainte-Beuve a conservé toutes les lettres de Victor Hugo qui le confondent, comment n'aurait-il pas gardé celles qui l'excusent ? Dans le désespoir de Victor Hugo et de la pauvre mère, il ne donne pas signe de vie.

Deux mois après (novembre 1843), il achève de faire imprimer le *Livre d'amour*.

Il va sans dire que madame Victor Hugo ignora alors le libelle, comme elle l'ignora toute sa vie[1].

La rupture avec Sainte-Beuve n'empêcha pas Victor Hugo de le servir, en 1844, pour son élection à l'Académie. Après s'être assuré que le premier siège vacant par la suite appartiendrait à Vigny, Victor Hugo s'entremit avec zèle pour faire passer d'abord Sainte-Beuve. Il lui donna une preuve encore plus grande de son indulgente bienveillance lorsque, l'année suivante, il fut chargé de répondre à son discours de réception. Il ne marchanda pas l'éloge au critique et à l'historien et alla jusqu'à louer le poète.

1. On a dit le contraire, sur la foi du seul Sainte-Beuve. Une seule preuve semblerait attester que Sainte-Beuve, cette fois, n'a pas menti : une prétendue lettre d'Alphonse Karr à madame Victor Hugo, où il lui parle du *Livre d'amour*. Mais cette lettre est adressée à madame *Alice* Hugo. Or, *Alice* Hugo, ce n'est pas madame Victor Hugo, c'est madame Charles Hugo.

Sainte-Beuve le remercia par cette lettre :

[26 février 1845.]

Le flot de monde m'a empêché hier de vous atteindre. J'ai couru le soir pour vous chercher. Recevez mes remerciements pour ce que vous avez écrit et proféré sur moi avec l'autorité que j'attache à vos paroles, pour ce que vous avez pour ainsi dire écrit deux fois puisque vous l'avez maintenu. Quand je m'occuperai de Port-Royal, j'aurai désormais en vue le grand tableau que vous en avez tracé comme fond de perspective, et quant à ma poésie, ce que vous avez bien voulu en dire restera ma gloire.

SAINTE-BEUVE.

Victor Hugo répondit :

« Monsieur,

» Votre lettre me touche et m'émeut. C'est du fond du cœur que je vous remercie de votre remerciement.

» VICTOR HUGO[1].

Quand sa réponse au discours de réception de Sainte-Beuve fut imprimée, Victor Hugo en offrit à sa femme un exemplaire en tête duquel il écrivit :

A ma femme.
Double hommage,
de tendresse parce qu'elle est charmante,
de respect parce qu'elle est bonne.

V. H.

Et il épingla sur la première page la lettre de remerciement de Sainte-Beuve.

*
* *

De rapports quelconques entre madame Victor Hugo et Sainte-Beuve il n'y en a plus trace jusqu'aux journées de juin 1848, où madame Victor Hugo, enfermée par l'insurrection dans la place Royale, courut avec ses enfants de véritables dangers. Sainte-Beuve lui écrivit pour la prier de lui faire savoir par un mot si elle et les

1. G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*.

siens étaient saufs : « Comment vont vos fils?... Votre mari a-t-il pu être avec vous? [1]... »

Puis vint 1851, le coup d'État, l'exil. Nous n'avons retrouvé de lettres de Sainte-Beuve à madame Victor Hugo qu'à la date de 1858.

Ils ne sont plus jeunes ni l'un ni l'autre : le caractère de la correspondance a forcément changé ; elle est d'une gravité respectueuse ou d'un amical enjouement ; Sainte-Beuve vieilli dit son désenchantement et sa mélancolie.

La première lettre est une réponse à madame Victor Hugo, qui avait mis Sainte-Beuve au courant du projet de mariage de sa sœur Julie avec M. Chenay. Cette lettre, comme les suivantes, est adressée à Guernesey :

Ce 28 juillet [1858].

Je vous remercie d'avoir pensé qu'il me serait agréable d'apprendre ce qui fait deux heureux et qui vous fait plaisir à vous-même. Je n'avais plus eu de nouvelles depuis quelque temps, et, votre frère Victor que j'avais rencontré ne m'ayant rien dit à ce sujet, je ne lui en avais point parlé. Il serait bien que vous pussiez venir dans ce beau mois d'août, et peut-être la santé du poète qui n'est pas fait pour la maladie sera-t-elle assez tôt réparée pour vous le permettre. — Je me rappelle un temps bien lointain où nous faisions avec lui le projet presque fabuleux de quitter Paris et d'aller habiter je ne sais quel domaine champêtre du côté du Rhin : c'était au temps des grandes rêveries lyriques et avant qu'il songeât à la lutte présente du théâtre. Comment, après des années, après trente ans, cette absence, cette émigration de Paris s'est-elle accomplie dans des conditions et sous des étoiles si différentes? L'inspiration lyrique, certes, y a gagné, et, au point de vue de l'avenir, le poète (pour ne parler que de lui) paraîtra s'y être retrempé à des sources puissantes bien qu'amères.

Voilà ce qu'il faut vous dire et ce qu'il se dit bien, sans doute, à lui-même tout bas. Cela n'empêche pas les longueurs et les ennuis de bien des journées. — Nous autres, — moi du moins, qui vis ici à deux pas du tourbillon, mais en dehors, si je ne m'ennuie pas, c'est que j'ai fait dès longtemps mon deuil de tout vrai plaisir. Excepté cette grande

1. G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve.*

table, toute chargée de plusieurs couches de volumes, je n'ai pas de distractions et n'en veux plus, et n'en conçois plus.

La vie isolée permet d'arriver ainsi à une indifférence finale consommée qui n'est pas faite pour l'homme et que doivent ignorer ceux qui vivent de la vie de famille.

Quoique les mêmes pensées de déclin et de terme doivent être pressenties de tous à de certains âges, elles sont heureusement corrigées et sauvées pour ceux qu'entourent à chaque instant des affections et des liens. C'est ainsi que les extrêmes fins d'automne peuvent être riches encore, et qu'on arrive à l'hiver avec une provision de chaleur et de cordialité qui chez d'autres est dès longtemps épuisée.

J'oublie de vous dire qu'une chute que j'ai faite sur mon escalier, il y a cinq semaines, m'a endommagé un doigt, et le plus essentiel des doigts de la main droite : il en résulte pour moi une grande difficulté d'écrire dont je me tire pour mon travail en dictant, mais qui se fait sentir dans mes lettres par un redoublement de griffonnage. Vous devez vous en apercevoir assez.

Je voudrais savoir quelques nouvelles littéraires, de celles qui vous pourraient intéresser. Il me semble qu'il y a, dans l'ordre de l'imagination et de la poésie, bien du ralentissement et une longue pause. A peine si l'on distingue deux ou trois essais vraiment neufs et dignes d'attention dans le roman.

En fait de poésie, ce ne sont que des imitations ou des diminutifs. Un ou deux poètes des derniers venus soutiennent assez noblement l'honneur du pavillon : mais ce sont les vieux encore qui sont les plus jeunes et, entre tous, celui qui est dans son île comme le roi de Thulé. On dirait que la légende a commencé pour lui. Je désire qu'elle ne s'éternise pas, dût la poésie y perdre. Je souhaite qu'un jour et sans, pour cela, que la terre ait à trembler sous nos pas, nous puissions le retrouver, ne fût-ce qu'à l'Académie, et vous, chère amie, vous revoir fixée au milieu de ceux qui vous aiment, avant les cheveux blancs. Car vous n'en avez pas du tout.

Voilà, direz-vous, un étrange compliment que je vous fais là pour finir. Mais j'ai mes licences, étant du même âge.

A vous de cœur et de respect.

SAINTE-BEUVE.

Les lettres sont assez espacées. Cependant, comme on va le voir par celle du 14 octobre 1858, ce n'est pas le désir d'écrire qui a manqué à Sainte-Beuve, mais il souffrait du bras :

Ce 14 octobre 1858.

Croyez bien que je n'ai pas été insensible à la bonne et amicale lettre que j'ai reçue de vous, et à la permission que vous me donniez de vous écrire quelquefois. Je n'en ai pas usé plus tôt parce que j'ai été (et suis encore) pris par des maux de nerfs au bras droit qui tiennent à un écrasement de doigt datant déjà de quatre mois et non guéri : je suis devenu un peu manchot, et partant plus paresseux. Je n'aurais rien su, sans vous, de ce mariage ni de toutes ces péripéties, amusantes du moment qu'elles ont bien tourné et que le bonheur des deux conjoints est au bout. D'après ce que j'ai appris, depuis, du caractère de l'artiste, il serait bon que sa femme, dans tout ordre de choses, s'accoutumât à le régler et à prendre en main le gouvernement domestique : s'il est faible de caractère, cela est nécessaire pour le bien du ménage. J'ai causé un moment de lui avec Robelin que j'ai rencontré, et cette conversation a amené ce bon Robelin à m'inviter à l'aller voir à sa maison de Saint-James, et à y dîner. C'est ce que j'ai fait, il y a huit jours, on y a parlé de vous, et les oreilles ont pu vous tinter. J'ai vu là sa fille et son fils : sa fille est, en effet, fort jolie et des plus agréables, recevant à merveille et faisant les honneurs de la maison. Comme il y avait *près de trente ans* que je n'avais dîné chez Robelin, cela a été pour moi un événement intérieur par tous les souvenirs que j'ai sentis se réveiller. — Je serais assez embarrassé à me traduire à moi-même l'effet que le temps a produit en moi : je crains que cet effet n'ait pas été un simple apaisement. Je me suis appesanti, j'ai essayé de recourir à tout un ordre de sentiments et d'idées. J'ai réussi du moins à me donner un grand désabusement et à acquérir un découragement profond. Assis auprès de ma table, je m'en tire avec ces gros livres que vous avez vus et que je renouvelle de temps en temps : toute mon activité se porte désormais sur eux et se passe autour d'eux. Hors de là, je ne suis guère d'usage, ni, comme on disait autrefois, de bonne

compagnie. Le repos, la tranquillité est mon rêve: mais une tranquillité parfaite, au milieu d'un jardin, et avec une monotonie de vie que rien n'interrompe. Cette tranquillité-là, on ne la trouve complète que *sous le gazon*.

Je serai heureux de vous revoir ici; je crois qu'en effet cela serait bon pour votre chère enfant. On m'a cité deux ou trois mots d'elle qui prouveraient qu'elle regrette le séjour de France. Vous pourriez chaque été lui donner cette distraction: il y a un moment charmant, c'est aux mois de printemps avant que Paris soit à moitié désert. Pourquoi n'y feriez-vous pas, chaque année, quelque station régulière, à laquelle vos amis s'accoutumeraient et qui varierait ainsi cette uniformité de là-bas? — Vous me dites que vous vous occupez de mettre en ordre ces souvenirs littéraires de notre jeunesse ; vous faites bien, vous avez entre les mains de riches matériaux, vous pouvez, par des questions, suppléer à tout ce qui manquerait. Écrivez simplement ce que vous avez vu, entendu; rangez les lettres que vous retrouverez, et mettez-les, pour être imprimées, à leur date. Vous êtes à même de dire des choses qui, sous votre plume, seront plus convenables que sous celle même du grand chef d'École : il ne pourrait entrer dans certains détails, qui, de votre part, seront bien reçus. Si, sur quelques points, je pouvais vous donner quelques éclaircissements, vous n'avez qu'à parler; je vous les donnerais.

Je n'ai jamais douté du fonds de bons sentiments que je trouverais pour moi en vous à chaque rencontre. Seulement, je suis un peu en méfiance, et tout naturellement, les personnes qui vous entourent et qui vous sont proches et chères n'étant pas tenues à une égale bienveillance envers quelqu'un qui a dû leur être présenté plus d'une fois sous une face au moins douteuse. C'est là la seule ombre que je vois aux idées de rapprochement et aux perspectives amicales que vous m'entr'ouvrez. Mais il m'est déjà très doux que vous en ayez la pensée; et j'en accueille l'espérance sans trop presser l'avenir, sans trop me demander comment elle pourra se réaliser. Veuillez, mon amie, me conserver ces indulgentes dispositions et croire à ma reconnaissance.

SAINTE-BEUVE.

Sainte-Beuve se dérobe à la « perspective amicale » d'une réconciliation, qui ne pourrait que le compromettre vis-à-vis de ses protecteurs actuels; il lui suffit de se mêler de loin des affaires de famille; il s'agit, cette fois, d'un projet de mariage pour Adèle :

Ce 30 janvier 1859.

Laissez-moi protester tout d'abord sur ce mot : *crainte d'ennuyer*, qui ne saurait avoir de sens de vous à moi. Un souvenir de vous est toujours un événement dans ma vie. — En tombant dans le lac immobile et mort, la pierre peut bien ne pas éveiller d'écho, mais l'abîme profond a tressailli.

J'ai aussi des lettres de Béranger, et il y parle de *lui* (V. H.) comme à *lui*, il lui parlait de moi. Je crois que, sur tous ces points, il faut laisser dire. On est en proie à la publicité. Tous ces propos vrais, faux, contradictoires, se confondent, se corrigent, et dans tous les cas on n'y peut rien.

— Je crois, puisque vous voulez bien vous découvrir à moi sur ce point de tendresse maternelle, qu'il y aurait lieu, en effet, de songer à un mariage. Pourquoi ne réaliseriez-vous pas cette idée que vous avez eue, de venir ici passer trois mois, de janvier ou février à avril? C'est ici seulement que votre chère enfant trouverait qui l'apprécierait : ce serait pour vous tous un lien étroit si elle s'établissait à Paris; vous y seriez tout naturellement rappelés, et une partie de la famille venant ici de temps en temps serait utile à ceux qui resteraient là-bas sur le rocher. Il n'est pas hors de propos de s'assurer comment le monde continuera chez nous de rouler, de se renouveler, de faire sa danse comme devant.

Je crois que le *Shakespeare* de votre fils réussit, et je vous en félicite. C'est un travail qui lui fera honneur. — Vous étant à Paris pour quelques mois, il suffirait qu'on le sût, qu'on devinât vos intentions, que quelques amis particuliers eussent le mot, pour que les occasions passassent devant vous et devant elle, la chère enfant, qui se laisserait peut-être reprendre, de la sorte, à l'espérance et au rayon.

J'aime mieux vous écrire peu et vous répondre vite.

Je suis, mon amie, tout à vous d'un cœur bien respectueux.

SAINTE-BEUVE.

***

Ici, une lacune de quatre ans, mais les lettres qui nous manquent ne devaient pas différer beaucoup des précédentes. En 1863, madame Victor Hugo publie *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* et en envoie un exemplaire à Sainte-Beuve. Il la remercie :

Ce 17 juin 1863.

Madame et amie,

Je reçois avec un mot de votre main les beaux volumes : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Je me mets à la lecture avec l'intérêt qu'inspirent et le sujet et le témoin. J'y trouve des faits tout nouveaux, j'y retrouve des faits que je connaissais et qu'un récit piquant réveille. Je goûte le talent du narrateur. Mais combien je suis touché en voyant le souvenir aimable qu'on a gardé de moi et la manière charmante et honorable dont mon nom est encadré dans ces pages que tous désormais liront! Agréez, madame et amie, l'expression de ma gratitude et de mes respectueuses amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Madame Victor Hugo projetait de donner une suite à ces deux volumes et demandait à Sainte-Beuve quelques renseignements. Il lui répond :

Ce 30 juillet 1864.

Chère madame et amie,

M. Dupaty a été nommé de l'Académie en 1835. Je cherche encore à qui il a succédé; dès que je le saurai, je vous l'écrirai.

Cet excellent homme, à qui Alfred de Musset a succédé en 1852, était légèrement comique. Il était resté tout à fait de sa date première : le jeune homme de 1800, passé de la marine où il était aspirant au vaudeville et à l'opéra-comique, vrai troubadour, élève de Demoustiers (l'auteur des *Lettres à Émilie*), faisant *florès* dans les coulisses de ce temps-là. Sa

prétention, plus tard, a été d'avoir été persécuté, et il a voulu devenir un homme sérieux, un citoyen. capitaine de la garde nationale, et qui ne plaisantait pas sur la consigne, un peu bretteur ou s'en donnant l'air, ayant fait une petite satire intitulée *les Délateurs* où il se posait en Tacite sous la Restauration. Mais, malgré tout, il ne put jamais se faire prendre très au sérieux. Il resta toujours le ci-devant gentil jeune homme. Je me rappelle qu'après son discours de réception à l'Académie, il arriva un matin chez madame Récamier avec ce discours roulé, attaché par un ruban rose, et, pour commencer, il baisa avec bruit les mains de la belle Juliette comme au plus beau temps du Consulat et de l'Empire. Dupaty, à l'Académie, faisait les délices de Nodier qui tous les jeudis soirs se plaisait à raconter toutes ses petites historiettes ridicules. Dans les dernières années ou plutôt pendant trente années durant, il ne cessa de faire un poème d'*Isabelle* qu'il ne devait jamais finir, mais dont il récitait des fragments à tous les candidats qui allaient lui demander sa voix.

Sûr d'être écouté par eux, il se mettait à leur réciter des tirades, étant encore quelquefois au lit, et avec un feu, une chaleur qui faisaient quelquefois monter le domestique. Il s'en rendait malade. Tout cela était d'un ridicule innocent.

Voilà bien des faux-fuyants et de la menue monnaie que je vous envoie, en attendant la date très précise que j'attends et que je vous dirai dès que je la saurai.

Je suis tout à vous de respect et de cœur, chère madame et amie.

SAINTE-BEUVE.

Madame Victor Hugo, de passage à Paris, habite Auteuil pour quelque temps, elle demande sans doute à Sainte-Beuve de la venir voir. Il lui répond :

Ce 19 septembre [1864].

Chère madame et amie,

Je vous remercie de votre amical souvenir. En temps ordinaire, je ne suis pas un *travailleur*, je suis un mercenaire,

assujetti à un article chaque semaine et sans une minute de loisir : avec cela, la pesanteur insensible qui vient avec le temps et qu'augmente cette vie forcément sédentaire ! Mais je viens de m'accorder un congé de quelques semaines et j'en profiterai pour vous aller saluer. J'ai en effet beaucoup écrit depuis quinze ans, sous le titre de *Causeries du Lundi*. Cela en tout ne fera pas moins de vingt et un ou vingt-deux volumes, et il y en a dix-sept actuellement d'imprimés. Que n'ai-je pas dit, de quoi n'ai-je point parlé ? morts et vivants y ont passé, je ne m'en souviens moi-même que confusément. Mais ce que je sais, c'est que cette littérature est la moins faite pour être vue et lue de vos amis ; j'ai tâché d'y observer toujours les convenances envers les illustres et anciennes amitiés ; mais les points de vue sont autres, les jugements sont d'un homme qui est à un autre pôle, bien que j'aie tâché de me tenir toujours dans la région de l'équité. Aussi je redouterais d'être lu et parcouru même, dans un cercle si distinct de celui où j'ai écrit. Vous me direz quels articles vous désireriez lire, et nous choisirons.

Je vous dois aussi une réponse au sujet de M. Allix ; et je vous la ferai *verbale*, car à tous mes petits maux, cachés ou que je dissimule de mon mieux, il se joint une grande difficulté d'écrire (j'avais ce mal dès Liège, il y a quinze ans), quand cela se prolonge et que je n'ai pas sous la main de secrétaire, ce qui est le cas en ce moment.

A bientôt donc, chère madame et amie, avec mille hommages de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Décidément, il redoute un peu les amis ; il est à croire cependant qu'ils n'ont pas attendu sa permission pour lire les *Causeries du Lundi*. Mais Sainte-Beuve sait que, dès 1864, madame Victor Hugo a mal aux yeux et que cette lecture devra lui être faite. Il ne veut pas que certains articles soient commentés et soulignés par un entourage qui le connaît bien, et dont il diffère trop sensiblement.

Sainte-Beuve avait promis à madame Victor Hugo de venir la voir, et puis il y renonce ; il en donne la raison dans la lettre suivante :

Ce 3 octobre [1864].

Chère madame et amie,

Vous devez me croire en faute! J'ai eu mille ennuis et soucis, et puis j'ai reculé un peu, je l'avoue, à l'idée de certains visages que le hasard pourrait me faire rencontrer. Vous ne pouvez savoir et sentir à quel point quelques-uns de ceux qui vous approchent et qui sont du groupe de l'illustre proscrit ont été et sont pour moi des ennemis personnels, injurieux, sans que jamais je les aie offensés ni même vus. C'est le malheur des partis et des préventions politiques.

Il y a, depuis quelques mois, suspendue sur ma tête une nomination qui peut venir ou ne pas venir et dont le public et les journaux s'occupent plus que je ne le voudrais. Ce que je tenais à vous dire au sujet de M. Allix, c'est que si cette chose (que je ne sais si je dois craindre ou désirer) m'arrivait pourtant, le premier usage que je ferais de ma nouvelle position qui me mettrait sur un bon pied et dans des rapports naturels et forcés avec les membres du gouvernement, serait de parler moi-même au ministre de l'Instruction publique sur cette affaire de M. Allix. Mais les retards se prolongent et menacent de s'éterniser : et voilà, en attendant, ce que je vous confie.

Excusez-moi, chère madame et amie; ma vie n'est pas toujours agréable; je suis en ce moment fort à bout de travail et de cet assujettissement de journal à poste fixe. Je voudrais vous expliquer bien des choses par causerie.

Je suis à vous de tout cœur et de respect.

SAINTE-BEUVE.

La nomination que Sainte-Beuve attendait était celle de sénateur. On comprend dès lors que les amis qui approchaient madame Victor Hugo ne fussent pas d'une très grande bienveillance pour ce futur sénateur de l'Empire. Et on s'explique leurs « préventions politiques ». Il devait être nommé seulement le 28 avril 1865, c'est-à-dire sept mois après. Mais, comme madame Victor Hugo insiste, ne s'expliquant pas cette abstention, il lui répond :

6 octobre 1864.

Chère madame et amie,

Je ferai en sorte d'être à Auteuil avant trois heures. — Il n'y a pas d'énigme à débrouiller; je n'ai personne en vue, mais je craignais d'avoir chance de rencontrer des personnes à qui mon visage serait peu agréable, ainsi qu'eux à moi ; du moment que vous serez seule, il n'y a plus qu'à parler de vous.

Avec mes respects de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Les années passent, la santé de Sainte-Beuve s'altère ; madame Victor Hugo, alarmée, veut lui envoyer le médecin qui la soigne, l'ami et le familier d'Hauteville-House, Émile Allix. Il lui répond :

Ce 20 mai 1867.

Chère madame et amie,

Je suis bien sensible à votre intérêt affectueux. Il est assez difficile d'expliquer, à un autre qu'à un médecin, mon état : il est redevenu ce qu'il était avant le trop de curiosité d'une exploration. Mais il me reste un point actif qui ne me permettra [pas] probablement de me tenir indéfiniment tranquille : il faudra recommencer à chercher. — Je serai charmé de revoir M. Allix en votre nom et au sien. — Voilà donc paru ce *Guide à Paris*[1] qui nous rend, par une sorte d'illusion, la présence du grand introducteur : plusieurs noms d'autrefois se sont retrouvés unis et rassemblés. Cela n'est pas sans faire un triste et dernier plaisir.

Je vous souhaite, chère et ancienne amie, tous ceux que le cœur et la famille donnent en consolation des peines, en dédommagement des années. L'affection naît et renaît d'elle-même autour de vous.

Votre respectueusement dévoué,

SAINTE-BEUVE.

P.-S. — J'aurais bien volontiers consulté M. Segalas dont

1. *Paris-Guide*, publié par Lacroix, au moment de l'Exposition de 1867, avec une introduction de Victor Hugo.

j'ai suivi les cours dans ma jeunesse : je le sais aussi habile que plein de ménagements. Mais je me suis trouvé amené à me mettre entre les mains d'un autre spécialiste des plus distingués, aussi adroit que prudent, le docteur Philips. Il m'observe et se rend compte de ce que je puis avoir : car ce n'est pas encore très clair.

Madame Victor Hugo copie et envoie dans une « lettre à tous », adressée à son mari et à ses enfants, à Hauteville-House, le passage de la lettre de Sainte-Beuve concernant Victor Hugo : bonne et loyale jusqu'à la fin, elle aura gardé toujours, elle aura sans doute emporté en mourant[1] l'espoir d'une réconciliation possible.

IX

LE « LIVRE D'AMOUR »

Nous voici arrivés à la partie pénible de la tâche que nous avons entreprise, à la conclusion nécessaire : il nous faut parler du *Livre d'amour*.

Rien n'est plus douloureux que de rompre cette chose sacrée, le silence autour des tombes. Mais le *Livre d'amour* a été publié, discuté, commenté ; tous l'ont qualifié sévèrement, mais beaucoup ont pu ou voulu y croire : on ne peut le laisser sans réponse. Les lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo, par nous retrouvées, ont été la première justification de madame Victor Hugo ; où irons-nous chercher de quoi achever la réfutation du *Livre d'amour*? dans le *Livre d'amour* même. Il suffira d'en relever les exagérations et les impossibilités.

Le plus abominable des mensonges que renferme ce livre menteur est celui de la pièce intitulée *A la petite Ad*... « La petite Ad... », c'est la petite Adèle, la filleule de Sainte-Beuve. Dans des termes alambiqués et volontairement obscurs, il n'affirme pas précisément, mais il laisse entendre que sa filleule pourrait bien être sa fille. Il dit à la petite, dans un vers assez singulier :

... Enfant, — toi, je te voi
Pure et tenant *pourtant* quelque chose de moi...

Or, pour que la petite Adèle, née le 25 juillet 1830, fût réelle-

1. Elle mourut à Bruxelles, le 27 août 1868.

ment sa fille, il faudrait qu'il eût déjà possédé la mère en octobre 1829. Mais les lettres sont là ; relisez les lettres désespérées de décembre 1830, et dites si c'est là le langage d'un amant heureux, père secret du dernier enfant de la maison.

Ce n'est pas le seul démenti qu'infligent les lettres à cette même poésie : *A la petite Ad...*

Elle débute ainsi :

> Enfant délicieux, *que sa mère m'envoie.*

Et, plus loin :

> Enfant qu'avec mystère
> Il me faut apporter *comme un fruit adultère.*

La poésie est datée : *22 août 1832*. Reportez-vous maintenant à la lettre de Sainte-Beuve à Victor Hugo datée de juillet 1832, un mois auparavant ; vous y lirez :

« Je vous remercie bien de m'avoir envoyé, outre l'album, ma jolie petite filleule. »

Ainsi, ce n'était pas sa mère qui envoyait l'enfant à Sainte-Beuve, c'était son père, — le vrai. — Et il est probable que ce fut cette visite de l'enfant qui inspira à Sainte-Beuve la pièce *A la petite Ad...*

Est-il possible d'être pris plus cruellement en flagrant délit, la main dans le sac du mensonge ?

Les exagérations énormes démontrent avec la même évidence la fausseté du *Livre d'amour*. On a pu voir quel amour tendre et profond Adèle portait à ses enfants, à sa mère, quel dévouement à son mari. Erreur ! ce qui, dans ce cœur, efface tout, domine tout, ce doit être Sainte-Beuve ! Il veut bien pourtant dire à Adèle qu'il lui souffrira ses affections du passé,

> ... pourvu qu'entraînant et torrents et ruisseaux,
> Notre amour soit le fleuve unique aux larges eaux ;
> Oui, si tu m'aimes plus que l'ombre de l'amie,
> Que ta mère, martyre au cercueil endormie,
> Plus qu'un premier enfant, ...
> Que l'époux dans sa gloire, et ta fille, et ton Dieu ;
> Oui, si jusqu'à la mort . . . .
> Tu me redis, le front contre mon sein qui bout :
> « Ami, j'ai tout senti, mais, toi, tu passes tout ! »

Ne passe-t-il pas un peu, lui, la vraisemblance ?

De même qu'autrefois, dans *Joseph Delorme*, il s'adressait à des maîtresses imaginaires, Sainte-Beuve, dans le *Livre d'amour*, pour-

suivant sa chimère, rêve qu'il a trouvé en Adèle un amour exclusif, unique, une amante passionnée, éperdument éprise :

Est-ce moi dont, hier, en tes mains convulsives,
Serrant sur tes genoux le front *trop défleuri*,
Tu murmurais : « C'est lui ! c'est *le trésor chéri!* »

Et lui-même, quoique si laid, quoique chauve, le voilà qui se rêve beau :

Mon visage assidu, *délices de tes yeux* !

Tout cela, encore une fois, est bien invraisemblable !

Il y a d'ailleurs dans le *Livre d'amour*, autre chose que les mensonges, autre chose que les exagérations, il y a les impossibilités. La plus forte est dans la note dictée pour être placée en tête du volume :

« Ces vers d'amour ont été faits, *de l'aveu des deux êtres intéressés*, pour consacrer le souvenir de leur lien. »

A quel homme, à quelle femme de bon sens Sainte-Beuve espère-t-il faire accroire que madame Victor Hugo, femme du plus glorieux des poètes, mère de quatre enfants, dont une jeune fille de dix-sept ans, aurait pu vouloir un instant éterniser la mémoire de sa faute et consentir à la voir célébrer devant l'avenir, dans ces vers parfois ridicules, elle à qui sont dédiés les vers de *Date lilia* ?

*
* *

Pourquoi et comment Sainte-Beuve fut-il amené à commettre un tel livre ? Quelle passion mauvaise le conseilla et l'aveugla ? Il y en eut plusieurs. Il y eut d'abord sa haine de Victor Hugo, qui l'avait mortellement blessé et dont alors il ne se défendit plus d'envier la force morale et de jalouser le génie. Il y eut aussi son ingrate rancune contre madame Victor Hugo qui, selon lui, l'avait abandonné, délaissé, trahi. Si elle eût agi autrement, il n'eût probablement pas composé, inventé, les sept ou huit pièces du *Livre d'amour* faites exprès pour la nommer, la livrer et la compromettre. Mais elle avait osé s'unir à son mari pour l'expulser : tant pis pour elle ! il la punirait en la calomniant !

Une autre raison qu'il eut de faire imprimer le *Livre d'amour* fut son insatiable vanité, son envie malheureuse, et jamais satisfaite, de plaire aux femmes, de séduire les femmes. Quand il leur mettrait sous les yeux, sinon la preuve, du moins l'affirmation catégorique qu'il avait possédé la plus enviable des maîtresses, la belle madame

Victor Hugo, quelle est celle qui lui résisterait? Dès que sa brochure fut prête, les premiers exemplaires qu'il en donna furent envoyés à des femmes; on en connaît seulement trois : madame Hortense Allart, madame de Rauzan, madame d'Arbouville. Il était, en 1843, très amoureux de madame d'Arbouville et comptait bien la convaincre et la vaincre par l'illustre exemple qu'il lui mettait sous les yeux. Peine perdue! madame d'Arbouville aimait beaucoup l'ami, admirait même le poète, mais elle regarda l'homme et ne lui céda jamais.

Une dernière raison pour laquelle Sainte-Beuve tenait au *Livre d'amour* comme à la prunelle de ses yeux, — et là, pour le coup, il était de bonne foi, — c'est qu'il s'imaginait que ce livre, qu'il estimait son chef-d'œuvre, était un chef-d'œuvre. Il croyait sincèrement que son poème serait immortel, et qu'on dirait « Adèle » comme on dit « Laure » et « Sainte-Beuve » comme on dit « Pétrarque ». Et là ce critique, d'un jugement si juste et si fin pour les autres, se trompait grossièrement pour lui-même

Et pressait tendrement un navet sur son cœur.

Le *Livre d'amour* contient sans doute un certain nombre de pièces délicates, écrites un peu après les *Consolations* et dans le goût de ce recueil; mais les pièces ajoutées précisément vers 1837, pour « découvrir » madame Victor Hugo, sont dans la manière piteuse et pâteuse des *Pensées d'août*, laborieuse, obscure et tourmentée. Nous en avons déjà cité quelques vers dont il est permis de sourire; en voici qui pourront aussi égayer un moment ce triste sujet :

Folle dentelle au front *sous les cheveux du soir*..

C'est peut-être à Sainte-Beuve qu'on doit, dans une acception toute moderne, le verbe *ramener* :

... Déjà je me sens vieux.
Je le sens bien souvent à ma tête qui pèse,
Aux cheveux dont ma main, qui s'y baignait à l'aise,
Ramène sur mon front quelque anneau dispersé.

Faire sa première communion, c'est

Sur sa langue sans fraude appeler son sauveur.

Ce sont là des vers simplement comiques; il y en a qui sont épouvantables, comme :

Elle sait que de place on a changé deux fois...
Dès qu'on fut de voiture au logis descendu...

*
* *

« Ces vers-là sont trop mauvais pour que Sainte-Beuve n'ait pas menti », disait spirituellement Théophile Gautier. Tels quels, ces vers-là ont pourtant réussi à faire illusion à nombre d'esprits superficiels qu'a trop facilement convaincus leur étrange et impudente assurance. Heureusement, le raisonnement le plus simple suffit à faire tomber ces affirmations téméraires.

En composant le *Livre d'amour*, Sainte-Beuve n'avait pas seulement pour objet de séduire quelques femmes crédules, il espérait bien tromper la postérité elle-même et établir devant l'avenir qu'il avait été l'amant heureux de la femme du grand poète. Dans ce dessein, quoiqu'il fît semblant, auprès de quelques amis, auprès d'Arsène Houssaye, par exemple, de vouloir anéantir tous les exemplaires de son libelle, il prit des précautions inouïes pour en garantir à jamais la durée. Dans un testament confié, en 1843, à M. Juste Olivier, il lui recommande de prendre possession après sa mort de tous les exemplaires du *Livre d'amour*, dont il lui fait le compte minutieux. « Ma volonté expresse, dit-il, est que ce livre ne périsse pas. » De plus, il en fait relier un certain nombre dissimulés à la fin d'autres volumes. Nous avons eu dans les mains un de ces exemplaires, relié à la suite de *Calixte*, le roman de madame de Charrière, et à la première page duquel il avait écrit :

Cela et serva hunc libellum ut in posterum remittatur[1].

Sur l'exemplaire de M. Paul Chéron, que possède la Bibliothèque nationale, on lit :

Lege atque tace, et fidei tuæ commissum secreto in posterum serva[2].

C'est donc avec un soin minutieux, avec une vigilance passionnée que Sainte-Beuve s'est efforcé d'assurer l'existence de ce livre qui pourtant, nous l'espérons bien, ne déshonorera que lui. Mais quelle garantie cette postérité aura-t-elle de la véracité de l'auteur? Il parle seul, il raconte seul, il affirme seul. A côté du témoignage intéressé de l'amant, il y en a un qui serait bien convaincant, et, il faut le dire, bien nécessaire, l'aveu, le témoignage de l'amante. Ah! ce témoignage-là, il clorait la bouche aux plus incrédules !

Qu'à cela ne tienne! Sainte-Beuve a reçu, nous dit-on, de trois à quatre cents lettres ou billets de madame Victor Hugo. Ces lettres, il les a religieusement conservées toutes et précieusement serrées

1. « Cache et conserve ce petit livre pour qu'il soit transmis à la postérité. »

2. « Lis et tais-toi, et garde en secret pour la postérité ce que je confie à ta fidélité. »

dans une cassette de bois jaune. Oh! voilà qui est bien! parmi ces trois ou quatre cents lettres amicales et même tendres, il y en aura bien une dizaine, il y en aura bien trois ou quatre, il y en aura bien une, où nous allons trouver la preuve attendue, la preuve indiscutable. Nous ne demandons pas à y lire : « O mon *trésor chéri!* » Mais nous en trouverons au moins une où Adèle fera allusion à quelque bonheur récent, à quelque rendez-vous de délices, une où elle dira : « Je t'aime »; une où elle dira : « tu »? Et cette lettre-là, cette preuve-là, Sainte-Beuve l'aura fait relier avec l'exemplaire de la Bibliothèque? il l'aura fait copier, autographier, authentiquer par-devant notaire?

Eh bien, non! toutes ces lettres, ces trois ou quatre cents lettres, Sainte-Beuve les traite fort négligemment. Dans ses premières instructions testamentaires à Juste Olivier, il lui dit qu'il « pourra les détruire ». Plus tard, il ordonne qu'après sa mort elles soient remises à son ami Paul Chéron en bloc, sans réserve, avec cette simple indication : il en fera ce qu'il voudra, — et cette seule interdiction : on n'en livrera rien à aucun membre ou ami de la famille de madame Victor Hugo.

La logique la plus élémentaire, le juge d'instruction le moins avisé, conclura qu'il n'y avait dans ces lettres rien, absolument rien, de nature à confirmer ou à prouver les vaniteuses allégations du *Livre d'amour*. Mais Sainte-Beuve, en donnant toute latitude à ses amis pour qu'elles fussent détruites ou non, comptait bien qu'elles le seraient : existantes, elles ne prouvaient rien; détruites, elles laisseraient tout supposer.

On sait ce que sont devenues ces lettres. Paul Chéron, en mourant, les avait transmises à son fils, le docteur Chéron, qui, en 1885, après la mort de Victor Hugo, trouva le dépôt quelque peu embarrassant. Que faire de ces lettres qu'on ne pouvait rendre à la famille? Le docteur Chéron consulta quelques amis; on lut ces lettres et, dans le moment, on jugea sans doute inutile de laisser cette trace de l'intimité, même innocente au fond, que madame Victor Hugo avait entretenue avec Sainte-Beuve à l'insu de son mari. Les lettres furent, en conséquence, brûlées.

Il ne survit aujourd'hui qu'un seul témoin impartial qui se souvienne de ces lettres, c'est l'honorable M. Henri Havard, l'inspecteur des Beaux-Arts. Il déclare hautement qu'il n'en résultait en aucune façon que Sainte-Beuve eût été l'amant de madame Victor Hugo. Quelles étaient donc celles des lettres qu'il eût été fâcheux de laisser connaître? M. Havard s'en rappelle deux qui ne sont pourtant pas bien graves. — Lors de la première communion de Léopoldine, on avait invité à Fourqueux tous les amis de la maison, et Sainte-Beuve n'était plus du nombre. Madame Victor Hugo lui écrit l'heure de la

cérémonie et lui demande d'aller à la même heure prier dans une église où ils se sont retrouvés plusieurs fois. Ceci rentre dans l'ordre mystique des promenades aux cimetières et des visites aux églises que nous avons signalées. — L'autre fait est moins sérieux encore. On avait fait, avec Châtillon et d'autres amis, une partie d'ânes dans la forêt de Montmorency. Il y avait un âne rétif dont personne ne voulait; Victor Hugo, seul, avait prétendu qu'ayant dompté Pégase, il dompterait bien un âne. Mais l'âne, plus fougueux que le « cheval de gloire », avait vivement envoyé le poète s'étaler à quinze pas sur le sol. Madame Victor Hugo racontait cette déconfiture à Sainte-Beuve et plaisantait agréablement son mari. Ce n'est pourtant pas bien méchant.

En somme, voici en quels termes M. Havard, qui ne nous démentira pas, résume l'impression générale qu'il a gardée des lettres de madame Victor Hugo : « *Rien des sens, rien du cœur; tout était dans l'imagination.* »



Nous terminons ici l'enquête, ou, si l'on veut, le plaidoyer, auquel nous avons été amené malgré nous pour défendre une mémoire chère et sacrée. Vraiment on devrait bien laisser dormir en paix les pauvres mortes! celle-là surtout qui a été toute sa vie si indulgente et si bonne, celle que nous désignent, pour être bénie, ces vers :

Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes...

Pourquoi l'a-t-on accusée, elle qui n'a jamais accusé personne, elle qui ne croyait pas, qui ne voulait pas croire au mal ? Et encore, si le mal lui était prouvé, elle tâchait de l'excuser, et, si c'était impossible, elle le plaignait. Nous avons épargné à son calomniateur les reproches sanglants et les dures épithètes, parce que nous savons bien qu'elle-même, elle aurait pardonné à ce triste orgueilleux, à ce pauvre méchant.

GUSTAVE SIMON

LES IDÉES DE H.-G. WELLS

SUR L'ÉDUCATION

Tout le monde a lu les premiers livres de H.-G. Wells, le nouveau Jules Verne anglais, un Jules Verne mieux informé, d'une fantaisie plus puissante, et philosophe. Cet écrivain s'est récemment proposé d' « offrir une ébauche hypothétique de la façon dont les choses de ce monde iront au xx[e] siècle ». Non pas sous forme de roman, quoi qu'il soit romancier : il n'a pas voulu augmenter le tas des fictions dont *l'An 2000*, publié il y a cent ans, est le prototype, rarement amusantes, souvent puériles, et tout à fait ridicules quand on les considère quelque temps après qu'elles ont paru, tant la réalité a débordé ou contredit les pauvres imaginations qui s'y trouvent. H.-G. Wells a constaté, par expérience, que la fiction, nécessairement concrète et définie, « ne permet point d'alternatives indépendantes » et qu'elle exclut la démonstration ; or, « la prophétie moderne doit être une branche de la philosophie et suivre exactement la méthode scientifique ». Prophète moderne, il a substitué à la description arbitraire du monde futur « une série d'enquêtes loyales et de spéculations sévèrement coordonnées sur l'effort probable de l'humanité en présence des nécessités de l'avenir ». De là, trois ouvrages très attachants : *Anticipations*, *the Discovery of the Future*, *Mankind in the Making*.

Il est si parfaitement impossible de prévoir ce que seront

les acquisitions nouvelles de la science et les transformations de l'industrie au xx[e] siècle que, si M. Wells s'en était tenu à raisonner sur ce que seront dans cent ans l'aspect extérieur des choses, les procédés de « locomotion » et la tactique militaire, on ne voit pas comment il aurait pu s'élever fort au-dessus des autres faiseurs de pronostics. Mais il a un tour d'esprit philosophique, et ce sont les réactions sociales qui l'intéressent par-dessus tout. Il a un tour d'esprit pratique, et il entrevoit une foule de corrections immédiates à ce qui est. Ses « Anticipations », commencées comme une série d'enquêtes, sont promptement devenues « l'expression d'une théorie générale, particulière à l'auteur, mais diffuse dans le milieu où il vit (l'Angleterre), en accord avec les conditions modernes d'activité sociale et politique ». Elles présentent, au juste, l'idéal politique et social que H.-G. Wells, tenant compte de ce qui a été et de ce qui est, soit en vigueur, soit à l'état de survivance ou de germe, estime réalisable. C'est aussi une revision générale des institutions actuelles et des conceptions courantes au point de vue de cet idéal. Et tout cela est intéressant parce que H.-G. Wells est un Anglais comme on est porté à croire qu'il n'y en a pas beaucoup : intelligent (au sens français du mot), absolument exempt de préjugés et de *cant*, avec une hardiesse de pensée, une liberté d'allures et une force de rédaction et d'invective qui sont rares n'importe où.

En esquissant la doctrine et le plan spacieux de son Utopie, ou, comme il dit, de la Nouvelle République *(the New Republic)*, l'auteur de *Mankind in the Making* a été amené à disserter sur plus d'un problème dont il connaissait mal les données positives. En certaines matières son incompétence atteint, il l'avoue en riant, des proportions remarquables, et « véritablement distinguées ». C'est le cas, en particulier, pour quelques parties de sa « Théorie de l'Éducation ». Mais les idées sur l'éducation n'en sont pas moins ce qu'il y a de plus frappant, et peut-être de plus utile, dans la philosophie de Wells. Elles sont, comme on va voir, très dignes d'attention. Au reste, ce n'est pas la première fois que, en fait de pédagogie, les aperçus d'un homme totalement étranger à la pratique professionnelle, mais habitué à raisonner, clair-

voyant et sincère, valent mieux que la littérature technique, celle des gens du métier, pour inviter à penser[1]. Et puis, c'est moins ennuyeux.

I

LA FONCTION DE L'ÉCOLE

Soit un enfant bien né et bien portant, comme ils seront tous dans la Nouvelle République, grâce à des mesures préalables dont nous n'avons pas à nous occuper ici. S'arranger pour qu'il se développe en l'adulte le plus parfait qu'il est susceptible de devenir, tel est le but de l'éducation.

Or, l'enfant se développe sous deux influences qu'il est essentiel de distinguer, le milieu et l'école. Le milieu, c'est la famille, parents et serviteurs *(home)*; mais ce sont aussi les relations, régulières ou passagères; c'est ce que l'on entend, c'est ce que l'on lit. Les établissements d'instruction où l'internat est pratiqué sont à la fois des écoles et des *homes*. Il arrive en Angleterre que le même établissement soit à la fois estimable comme *home* et tout à fait insuffisant comme école; et le contraire se voit, comme on sait, dans plus d'un lycée français.

Cette distinction est d'autant plus nécessaire à poser que l'on tend aujourd'hui à exagérer monstrueusement le rôle de l'école, en réclamant d'elle, non seulement sa fonction propre, qui est le développement systématique de l'intelligence, mais, par surcroît, une foule de fonctions étrangères. — Qu'est-ce que l'on ne demande pas à l'école, de nos jours? Partout où une religion sacerdotale est fortement établie, elle a essayé d'utiliser l'école pour sa propagande doctrinale. L'État moderne, tous les États modernes se servent de l'école élémentaire pour répandre dans les masses certaines conceptions politiques, telles que le loya-

1. Comparez aux idées de Wells celles de M. P. Lacombe, *Esquisse d'un enseignement fondé sur la psychologie de l'enfant* (1899), qui concordent sur plusieurs points.

lisme dynastique ou le patriotisme républicain. Et maintenant l'opinion publique demande volontiers à l'école la « formation du caractère », l'éducation morale, la culture du goût, sans parler de la préparation à la vie en général et au succès commercial en particulier. On s'étonne qu'elle ne réussisse pas mieux à enrayer l'alcoolisme et à diminuer le nombre des délits. On la rend responsable de la malpropreté et de la vulgarité populaires et de la décadence économique de la nation. Avant de dire comment l'école doit contribuer au développement du citoyen, il importe donc d'énumérer tout ce qui ne la regarde pas, d'abord parce qu'il ne lui appartient point d'empiéter sur les devoirs des parents, du clergyman, du journaliste, etc. ; ensuite, parce que l'immense majorité des maîtres et des maîtresses sera toujours incapable de s'acquitter convenablement de tâches si variées ; enfin parce que si le personnel enseignant s'essaie tant bien que mal à ces tâches étrangères, il est fatal qu'il soit amené à négliger la sienne.

En ce qui concerne l'instruction religieuse, la cause de la neutralité ou, pour mieux dire, de l'abstention est déjà gagnée dans plusieurs pays démocratiques, par exemple aux États-Unis. Aux États-Unis, l'instruction religieuse est sévèrement bannie de l'école publique élémentaire et réservée aux Églises : la multiplicité et la rivalité des sectes, dont aucune n'a été assez puissante pour prétendre à dominer l'école publique, a valu cet état de choses à la société américaine.

A l'inverse, on s'imagine à peu près partout que l'école peut et doit agir pour « former le caractère », c'est-à-dire pour augmenter l'énergie de la volonté et l'orienter vers le bien, au moyen d'allocutions appropriées. Mais c'est surtout dans les pays de tradition protestante que sévit ce genre d'éloquence de la chaire. « Une demi-heure de « franche causerie avec les enfants », vagues sentimentalités impromptues sur le Zèle, la Perfection, le Vrai Patriotisme, et ainsi de suite, paraît compenser, mieux que n'importe quoi, des semaines d'enseignement mal conçu et mal préparé, et des années de préoccupations exclusives à l'endroit du canotage et du cricket. Les exemplaires les plus extrêmes de ce type sont ceux qui disent sur un ton de virile apologie : « Cela fait du bien aux

» enfants de m'entendre leur dire simplement ce que je pense » sur les choses sérieuses », alors que trop souvent l'orateur en question fait tous ses efforts pour ne penser à rien du tout, si ce n'est au cricket et à l'avancement. De leur côté, les maîtresses d'école ne se montrent souvent pas peu fières, en parlant aux parents, de ce qu'elles appellent « notre heure de morale » *(ethical hour)*; mais, renseignements pris, ce n'est qu'une heure pendant laquelle une pauvre âme illogique patauge, avec une inconvenance naïve, à propos de l'Idéal, du Bien, de la Pureté, et de beaucoup de choses secrètes et sacrées qui embarrassent les hommes sages, devant des enfants incrédules ou imitatifs. Pour réussir dans ces exercices, ce qui est requis est un certain degré de vanité agressive, une dose de sottise, de bonnes intentions et l'ignorance totale des conditions et des limites de l'éducation. » Ce n'est pas à dire, bien entendu, que l'école soit radicalement impuissante à influencer le développement moral. Loin de là. L'éducation de l'intelligence, bien conduite, est riche en sous-produits d'excellente qualité morale : l'habitude de l'observation (rien de tel, pour bien agir, que d'ouvrir sur la vie des yeux attentifs), l'habitude de raisonnement (qui permet de mieux pressentir les conséquences de ses actes), l'esprit critique (qui, en mettant l'homme en garde contre la prévention, tarit en lui une source abondante d'injustices), le goût des plaisirs intellectuels (qui fait heureusement concurrence aux passions naturelles pour les plaisirs bas), l'expérience du travail et, par conséquent, le sentiment de la nécessité de l'effort pour obtenir des résultats convenables. Un bon maître, droit, juste, sincère, indulgent, persévérant, consciencieux, agira aussi très fortement, par son exemple, sur les enfants qui lui sont confiés, sans prêcher. L'école peut encore contribuer à l'enrichissement de la vie morale des écoliers en les invitant à lire des livres, quelques-uns de ces beaux livres d'histoire ou de fiction qui sont de nature à élargir leur connaissance du monde et de la nature humaine en ce qu'elle a d'héroïque. L'admiration et l'enthousiasme que suscitent ces livres, qui équivalent à des exemples, sont les plus durables des antiseptiques. Rien ne rancit, au contraire, comme un sermon au premier contact de la vie.

L'École sort-elle de ses attributions en se chargeant d'éveiller le sentiment et la compréhension de la beauté? — Il y a des gens qui pensent, ou qui agissent comme s'ils pensaient, que la nature ne dirait rien aux enfants si le maître d'école n'était pas là pour servir de truchement. Or, certaines personnes ont, en effet, le don royal de sentir très vivement, de traduire et d'exprimer la beauté des choses ; on les appelle artistes ; il s'en trouve dans toutes les conditions, mais pas particulièrement parmi les maîtres d'école. L'homme du commun , s'il s'en mêle, aboutit vite à réduire la « Nature » aux aspects de l'univers qui ont été consacrés par les artistes d'autrefois : c'est ainsi que les arbres, les fleurs, les oiseaux, les étoiles, les champs cultivés, les moulins à vent au ras de l'horizon, voire (depuis le siècle dernier) les montagnes et les volcans, appartiennent incontestablement au canon scolaire des beautés naturelles, tandis que le flamboiement des hauts fourneaux dans les nuits du Lancashire en est exclu. A quoi bon interposer entre les choses naturelles et les esprits, dont chacun les reflète spontanément à sa manière, l'écran d'une interprétation littéraire, historique et désormais conventionnelle, ou de la médiocre interprétation personnelle du premier venu? — Quant à l'art, on ne peut penser sans souffrance au traitement que des maîtres et des maîtresses à demi cultivés, qui se croient obligés d' « expliquer aux enfants » les sombres splendeurs de Vinci ou la grâce de Botticelli, font subir aux plus purs chefs-d'œuvre, et aux plus mystérieux. — Dans la future République, l'école n'entreprendra pas de former systématiquement le goût des générations nouvelles. Elle se contentera : 1° d'enseigner à regarder (très peu d'individus savent instinctivement *voir*, ce qui est pourtant la première des qualités artistiques et la condition des autres); 2° d'offrir aux yeux de l'écolier de belles choses qu'il n'aurait peut-être pas l'occasion de rencontrer ailleurs : il est parfaitement légitime que les bâtiments d'école soient transformés, comme ils le sont déjà çà et là, en musées de photographies et de moulages, où les grandes œuvres de tous les temps rayonnent silencieusement et frappent au passage ceux qui sont nés pour les aimer.

Les écoles anglaises sont-elles responsables de la décadence

économique et du relâchement général de l'activité en Angleterre? On le prétend. Mais, quoique lesdites écoles soient assurément à transformer de fond en comble, ce n'est pas vrai. En Angleterre, comme partout, l'influence de l'école est bien moins profonde que celle du milieu ambiant. Si le jeune Anglais de la classe moyenne est aujourd'hui, sous son vernis d'élégante réserve, profondément ignorant et versé surtout dans l'historique des matches interscolaires de son temps c'est, jusqu'à un certain point, la faute de ses maîtres. Mais s'il n'a ni l'habitude, ni le désir, ni le respect du travail, s'il méprise le travail et la science comme des choses qui ne payent pas et qui ne sont nécessaires ni au succès ni au bonheur, c'est dans son milieu extrascolaire qu'il a, pour ainsi dire, respiré ces convictions dès son enfance. « Il a vécu dans un pays où les honneurs sont prodigués aux brasseurs d'affaires, où le Gouvernement est automatiquement confié aux pairs ou à leur famille, où quiconque réussit n'a rien de plus pressé que de se retirer de la vie active pour devenir un *gentleman*, où le soupçon et le ridicule sont le lot de quiconque peine pour une fin qui dépasse la compréhension d'un *cabman;* — ... et il a tiré ses conclusions. » Le *schoolmaster*, dont on fait le bouc émissaire, n'y est pour rien. Et cet état de choses ne peut être modifié que par des forces extérieures à l'école, qui dépassent infiniment la portée des réformes pédagogiques.

En résumé, l'école n'est qu'un élément parmi tous ceux qui concourent à la formation du citoyen. Il faut maintenant définir cet élément, et dire comment on en tirera le maximum d'efficacité.

II

L'ÉCOLE D'AUTREFOIS ET L'ÉCOLE D'AUJOURD'HUI

La première en date et la plus universellement reconnue des fonctions de l'école est d'initier une plus ou moins grande partie de la population à la lecture, à l'écriture, au calcul, c'est-à-dire à des disciplines qui augmentent les moyens

d'acquisition et d'expression. On en est venu à concevoir de nos jours que la communauté doit à tous ses membres cette espèce d'instruction.

D'autre part, la seconde des fonctions principales de l'école a été jusqu'à présent d'enseigner la langue, morte ou non, d'une ancienne civilisation dominante. Chez les peuples dont la littérature indigène est encore dans l'enfance, la langue d'une grande civilisation étrangère est l'instrument qui seul procure les inestimables bienfaits de la culture littéraire; en outre, étudiée en même temps chez des peuples différents, elle est pour eux un patrimoine commun. Tel fut le grec pour les Romains, le latin pour les hommes du Moyen âge et ceux de la Renaissance, l'arabe pour tous les barbares convertis à l'islamisme, le sanscrit pour les populations de l'Inde, le chinois pour les populations de l'Extrême-Orient. Mais il s'est produit à cet égard, depuis deux ou trois siècles, un phénomène singulier dans la plus grande partie de l'Europe. Il s'est développé dans ces pays non seulement une civilisation plus puissante que celle des peuples morts, grec et latin, dont la tradition avait été installée dans les écoles, mais des littératures plus riches, variées, vivantes, et si longtemps nourries des littératures classiques qu'il n'y a plus en vérité rien dans celles-ci qui n'ait passé dans celles-là. Cependant, dans ces pays, l'enseignement des langues classiques, recommandé par l'habitude et défendu par toutes les forces conservatrices, notamment par les Églises dont le latin est la langue sacrée, a survécu à sa raison d'être. Cela ne s'est pas produit, bien entendu, sans que ledit enseignement ait perdu de son sérieux. On apprenait jadis, conformément à l'idéal des anciennes écoles romaines de rhétorique, à penser et à écrire en latin avec une élégante aisance, et, par là, à penser et à écrire de même en sa langue maternelle; mais les professeurs de langues mortes ont dû renoncer depuis longtemps à pousser aussi loin leurs prétentions : ils n'enseignent plus à écrire le latin (l'écriraient-ils eux-mêmes avec aisance?); ils enseignent à le déchiffrer tant bien que mal; encore n'y parviennent-ils guère. De sorte que l'efficacité des langues mortes pour l'éducation des hautes facultés d'expression a disparu tout

comme la raison d'être historique de leur présence dans les programmes; et qu'il n'y a plus, dans la plupart des écoles, de procédé régulier, éprouvé, pour enseigner l'art de conduire et de disposer ses pensées.

L'enseignement des langues mortes, aujourd'hui desséché, a laissé, d'ailleurs, des traces indélébiles (jusqu'à présent) sur celui de la langue maternelle, qui tend, actuellement, à le remplacer. « En Angleterre, notre méthode pour enseigner l'anglais n'est encore qu'une ridicule caricature de la méthode latine. » On commence par la grammaire la plus abstraite, la plus décharnée, la plus stérile. Des garçons et des filles de douze ans, qui ne comprennent et ne comprendront jamais que l'anglais vulgaire et ne sauront jamais ponctuer une lettre proprement, sont informés qu'il existe huit sortes de nominatif et qu'il y a (ou qu'il n'y a pas) un gérondif dans leur langue. On les force ensuite, pendant des mois et des années, à accomplir un rite appelé *parsing* (analyse) qu'il faut avoir vu pour le croire. Après quoi (ou avant, peu importe), ils sont invités à se lancer dans la « composition »; les résultats sont « effrayants ». — Nul doute que s'il s'était dégagé une méthode originale et efficace pour l'enseignement de la langue maternelle, les partisans de la survivance des langues mortes comme instrument de culture linguistique n'auraient pas eu aussi beau jeu; ils triomphent, et c'est bien naturel, que l'on ait été obligé de leur emprunter leur routine.

L'école d'autrefois avait la prétention de compléter son œuvre en initiant à des connaissances d'agrément, les « galanteries » de l'ancienne pédagogie allemande : danse, maintien, musique, faire semblant de dessiner, faire semblant de savoir la langue vivante d'un pays voisin (par exemple l'italien). Il subsiste encore quelque chose de ces « accomplissements » sous la forme désormais comique de la danse et sous celle, décidément offensante, du piano. Mais il en est un auquel les circonstances nouvelles ont donné, au XIXe siècle, une importance capitale. L'enseignement d'une ou plusieurs langues vivantes est devenu une nécessité par suite des relations multipliées entre les peuples, des voyages et de l'existence, en plusieurs langues modernes, d'une littérature artistique et scientifique de premier ordre. Il n'y a pas à nier que ce ne

soit là, pour l'intelligence, une surcharge fort lourde, et bien propre à faire désirer que l'une des grandes langues de l'humanité civilisée acquière un jour sur les autres une prééminence décisive[1].

L'école d'aujourd'hui a dû, en outre, prendre en considération les immenses acquisitions de la science moderne. Elle s'est trouvée, ou crue, dans l'obligation de communiquer une masse de notions positives sur le passé et le présent du monde. De là, les « leçons de choses » et ces énormes programmes d'histoire naturelle, de physique, de chimie, d'histoire, de géographie, etc. L'opinion de M. Wells est que, en Angleterre, tous ces « sujets », considérés comme des « sujets d'information » *(information subjects)*, sont enseignés par fragments inorganiques et inassimilables, qui encombrent l'esprit sans l'éclairer. Il se plaît à croire que, dans l'école d'autrefois, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie du *Quadrivium* étaient vraiment présentées comme des « sciences », pour le profit méthodologique ou philosophique que ces disciplines comportent, tandis que, de nos jours, l'enseignement soi-disant scientifique se réduit trop souvent, en réalité, à une énumération de faits bruts, aggravée par l'injustifiable prétention que la connaissance de ces faits est pratiquement utile. L'enseignement des mathématiques reste dans une position ambiguë, mal dégagé de traditions surannées, quoique l'on commence à comprendre que les nouvelles mathématiques sont une sorte de complément du langage, comme la notation musicale et le dessin, aussi indispensables, à ce titre, que la lecture et l'écriture pour quiconque a besoin de raisonner sur des formes et des quantités.

Voilà le *curriculum* que parcourent ordinairement les jeunes gens jusqu'au moment où ils bifurquent soit vers un apprentissage professionnel (médecine, droit, etc.), soit vers une

1. Le sentiment personnel de M. Wells est que la prééminence reviendra au français plutôt qu'à l'anglais, à l'allemand ou au russe. Sa grande raison, c'est que la littérature française est la plus diverse et la plus intelligente de toutes les littératures contemporaines : « Il suffit de contempler une librairie parisienne, en se souvenant d'une librairie anglaise, pour comprendre que le français occupe une position exceptionnelle. Les rangs serrés des volumes à couverture jaune embrassent tous les domaines de la pensée et de la curiosité humaines, sans aucune interdiction ni limites... » (*Anticipations*, p. 272.)

prolongation d'études scolaires en vue des degrés « ès arts » que confèrent les Universités anglaises. Quand on a passé par là, on ne sait rien : « L'ordinaire B. A. (bachelier ès arts) d'Oxford, de Cambridge ou de Londres, a une inutile teinture de grec ; il ne peut pas lire le latin couramment ; il a dans l'esprit quelques notions insignifiantes sur l'histoire des littératures classiques ; il ne sait pas assez l'anglais pour l'écrire clairement ; il ne peut lire le français couramment ; il ne lit pas du tout l'allemand ; il a appris certains rudiments des mathématiques d'après des méthodes d'un autre âge, et absorbé des nomenclatures de faits historiques ou scientifiques. Il ne sait rien des pensées incorporées dans la littérature anglaise, ni de la pensée contemporaine, ni des sciences sociales, ni de la philosophie naturelle. Tout ce qu'il en soupçonne, il l'a puisé, au hasard, dans les *magazines*. L'histoire de l'art est pour lui un livre scellé...»

Ce *curriculum* irrationnel, qui n'a été combiné par personne, mais où l'analyse révèle des débris de traditions anciennes amalgamées tant bien que mal avec des nouveautés introduites par la force des choses, laisse fort à désirer. Tout le monde le reconnaît et s'en plaint. Mais comment le remplacer ? H.-G. Wells n'ignore pas que des projets de réforme ont été produits par centaines, et même que quantité d'écoles ont cherché à amorcer les parents, inquiets des critiques prodiguées aux écoles ordinaires, par l'annonce de plans d'études plus ou moins originaux. Mais il n'a pas confiance. « Ces écoles charlatanesques, où l'apiculture tient lieu du latin et le jardinage des mathématiques, où les exercices décorés des noms de « Tenue des livres » et de « Correspondance commerciale », et d'autres impostures analogues, sont enseignés aux fils de gens qui payent deux mille cinq cents francs par an comme Science commerciale », ne lui disent rien qui vaille. Il a son système à lui, fondé sur ce principe général que le rôle essentiel de l'école est, non pas précisément d'apprendre à penser, comme on l'a dit souvent, mais de perfectionner et de multiplier les facultés d'expression qui permettent de converser avec soi-même et avec autrui *(to widen the range of intercourse)*; bref, d'apprendre à manier avec dextérité les instruments usuels de la pensée.

II

L'ÉCOLE DE L'AVENIR

Puisqu'il s'agit d'enseigner, à l'école, le maniement des outils usuels de la pensée, le programme de l'école sera : Lecture, Écriture, Prononciation correcte de la langue maternelle, Étude approfondie de la langue maternelle au point de vue historique, Apprentissage de l'art d'écrire (en prose et en vers) dans la langue maternelle, autant de Mathématiques que chacun peut s'en assimiler, Dessin, Peinture, Musique (comme moyens d'expression, pour développer le sens des formes, des couleurs et des sons) ; parler, lire et écrire passablement une ou plusieurs langues étrangères, celle ou celles qu'imposent les nécessités sociales, politiques et intellectuelles du moment. Ajoutez, pour clore le cycle de l'enseignement élémentaire : acquisition des connaissances (ou de l'art de les acquérir dans les livres) qui sont nécessaires pour prendre part au mouvement de la pensée et de la vie contemporaines.

Pas de difficulté pour les premiers articles de ce programme : on enseigne déjà très convenablement à lire et à écrire (sinon à prononcer), et la simplification de l'orthographe se fera tout doucement, pourvu que les charlatans entichés de « phonétique rationnelle » ne s'en mêlent point. Quant à l' « étude approfondie de la langue maternelle », et particulièrement de l'anglais dans le monde anglais, c'est une autre affaire. Au sentiment de M. Wells, personne ne sait aujourd'hui enseigner l'anglais ni même comment l'anglais devrait être enseigné. Découvrir ce secret est une œuvre qui sollicite l'attention des Nouveaux Républicains. Les maîtres de nos jours ne sont pas à blâmer s'ils l'ignorent, car, surchargés comme ils sont de besognes matérielles, et tenus de satisfaire à tant d'exigences raisonnables ou déraisonnables, comment auraient-ils l'énergie et la liberté d'esprit nécessaires pour réagir puissamment contre les méthodes que les livres, les traditions et les examens leur imposent ? Ce n'est pas aux

praticiens ordinaires qu'il appartient d'inventer et de fabriquer les instruments d'acier qui servent à faire les opérations chirurgicales ; s'il n'y en pas dans le domaine public, ils s'en passent, et, quelles que soient leurs qualités personnelles, sont obligés de s'en tenir au manuel opératoire de leurs confrères les plus médiocres.

Dans l'espèce, l'instrument qui manque pour accoucher les esprits, ce sont de bons livres à l'usage des classes ; et surtout c'est la méthode qui permettrait de composer de tels livres. Les Nouveaux Républicains ne seront pas embarrassés pour si peu. Il ne leur faudra pas, en effet, plus de dix ans et de cent mille livres sterling pour en venir à bout. Et voici comment. C'est bien simple : un homme d'action organisera un comité de douze experts (qui comprendra des professeurs éprouvés, un psychologue de profession, un ou deux étudiants intelligents, un philologue, un littérateur, etc.). Au bout d'un an, on aura dépensé dix mille livres, et il sortira des délibérations du Comité un « Cours de langue et de composition anglaise » qui sera publié. Ce Cours sera naturellement en butte aux plaisanteries du public ; tous les experts qui n'auront pas été associés à l'entreprise l'attaqueront avec virulence. Mais le Comité, complété par l'adjonction de ses meilleurs critiques, revisera son ouvrage pour une seconde édition. Et ainsi de suite pendant dix ans. En fin de compte, il existera une méthode, des *Primers*, des *Text-books* gradués, un dictionnaire scolaire, des programmes d'examens rationnels et tout ce qui est nécessaire pour l'enseignement normal de l'anglais. Cent mille livres, ce n'est guère pour un pareil objet ; et puis, lorsque la Méthode aura pris, les profits seront énormes. — Pour les mathématiques, les difficultés actuelles d'enseignement et les remèdes sont les mêmes[1].

Ici, quelques objections se présentent à l'esprit, dont les Républicains de Wells auront peut-être à tenir compte. Et d'abord, est-il certain qu'il n'existe point, dès maintenant, d'excellents livres scolaires ? M. Wells croyait aussi qu'il n'y avait pas de *Nursery rhymes* dignes de ce nom jusqu'à ce

1. Mais non pas pour les langues vivantes. M. Wells estime qu'on a déjà fait le nécessaire pour « révolutionner l'enseignement des langues vivantes », et cite à cet égard les noms de Alge, de Hölzel et de Gouin.

qu'un éditeur de Boston lui en eût envoyé un qu'il a trouvé estimable. Après la première édition de ses essais pédagogiques, on lui a fait connaître un livre pour l'enseignement de la géométrie élémentaire (par un maître d'Eton College), qu'il déclare « tout à fait admirable ». Ces expériences l'ont amené à entrevoir que des livres comme il en désire pourraient bien exister, après tout, quelque part, « en pile dans les magasins », où, faute d'être connus, ils ne servent à rien. Et il en est réduit à dire : « Si je ne les connais pas, moi qui ai des loisirs et bien des occasions d'être informé, est-il possible de s'attendre à ce que les maîtres les connaissent ? » Mais, en France, les professeurs de lycée et de collège reçoivent d'office la plupart des livres de classe qui paraissent, par les soins des éditeurs, à titre de publicité ; néanmoins les livres de classe qui ont le plus de succès ne sont pas toujours les meilleurs ; et il en est de remarquables qui ne se sont jamais vendus. Cela s'explique par bien des raisons qui ne cesseraient d'agir que le jour où le choix des livres classiques ne serait plus, comme maintenant, confié à la discrétion des maîtres, mais imposé d'en haut par une autorité. Laquelle ? Il ne saurait être question, semble-t-il, dans une République anglaise, d'une autorité centrale, comme celle de notre Ministère de l'Instruction publique. On compte plutôt sur l'ascendant des décisions promulguées par un comité d'experts. « Supposez qu'un comité ait déterminé *le* programme scolaire de mathématiques, et se charge ensuite d'examiner tous les manuels de mathématiques en vente dans les pays de langue anglaise, en acceptant peut-être quelques-uns sans observations, d'autres à correction, et condamnant le reste spécifiquement *par leur nom*. » M. Wells croit qu'en consacrant cinq mille francs à distribuer intelligemment le Rapport du Comité qui contiendra ces bénédictions et ces excommunications nominatives, et aussi en faisant savoir que les théories du Comité sont celles qui seront suivies désormais dans les examens, toutes les écoles ne seront bientôt plus équipées que de « bons » livres. Ces mesures, ajoute-t-il avec complaisance, vaudraient mieux que des rames d'essais dans les revues pédagogiques. Mais sont-elles possibles ? Seraient-elles efficaces ? Tout serait-il dit enfin lorsque de bons tyrans

auraient établi en ces matières une orthodoxie officielle? Le Nouveau Républicain paraît assez disposé à laisser aux « revues pédagogiques » ces discussions stériles. Aussi bien, sans qu'il s'en doute, elles ont déjà eu lieu, car, pour le choix des livres de classe comme pour bien d'autres choses, la théorie du *Compelle intrare* n'est pas d'hier; et d'ailleurs, en pédagogie, tout a été dit.

En quoi consistent exactement « les connaissances nécessaires pour participer à la vie et à la pensée contemporaines », dont l'acquisition complétera et couronnera l'enseignement élémentaire? L'idéal serait évidemment de connaître le milieu naturel et le milieu social, et l'histoire des éléments qui composent ces milieux dans la mesure où c'est utile pour s'expliquer leur état actuel. Mais il faut choisir, car la capacité d'apprendre est limitée et le connu est immense. Dès lors, deux méthodes générales sont soutenables, dont une seule est pratiquée. Définir arbitrairement un certain nombre de notions dont on convient qu'il n'est pas permis de les ignorer et les seriner aux enfants sous la menace des punitions et des examens ; c'est ce qui se fait partout. Ou bien dire : « Communiquer des connaissances à l'enfant étant moins utile qu'exercer son esprit, nous choisirons les connaissances à lui donner moins pour les connaissances en elles-mêmes que pour leur pouvoir d'exercer l'esprit, et nous les offrirons toujours par le côté qui exercera mieux l'esprit[1] » ; c'est la thèse que M. P. Lacombe a soutenue, chez nous, si fortement. Est-il besoin d'indiquer pourquoi la première de ces méthodes l'a emporté? La seconde suppose des maîtres dont l'attitude soit constamment active et qui sachent assez profondément ce qu'ils enseignent pour le présenter à chacun d'une manière originale ; la première peut être pratiquée machinalement par des hommes ordinaires et leur permet l'engourdissement intellectuel. On verra donc, longtemps encore, l'enseignement des connaissances « indispensables » conçu comme un gavage, et le choix de ces connaissances déterminé par les commissions qui rédigent les programmes d'examen, avec les résultats ordinaires : passivité des écoliers,

1. P. Lacombe, *op. cit.*, p. 6.

obligation d'apprendre et d'enseigner partout ce qui a paru considérable, un jour, à des commissaires faillibles. On continuera en conséquence d'employer le temps des classes et la mémoire des enfants à l'exposé et à l'acquisition de certains détails, consacrés par la tradition scolaire, que personne ne tient pour importants en dehors des écoles. Il va de soi que les sympathies de M. Wells sont pour la méthode active, quoiqu'il n'ait pas réussi, aussi bien que d'autres réformateurs, à s'en faire une idée nette. Il se laisse ici trop visiblement dominer par ses goûts de romancier scientifique. Comme connaissances pragmatiques, le premier rang sera, selon lui, à la physique, c'est-à-dire à la théorie générale de l'énergie. Des cartes et des tableaux chronologiques éveilleront l'intérêt pour l'histoire et la géographie (!) Et puis, ce sera tout. La physiologie n'est pas encore une science assez avancée pour qu'il y ait lieu d'en rien dire aux enfants (?) Quant au reste, chaque école entretiendra une bonne bibliothèque d'ouvrages élémentaires, copieusement et scientifiquement illustrés ; les écoliers y seront régulièrement admis à lire ce qui leur plaira le mieux, durant cinq ou six heures par semaine, en commun, sous la surveillance du maître, dont le seul rôle sera, comme bibliothécaire, d'inviter ses jeunes clients, s'ils le consultent, à des lectures systématiques. Une école sans bibliothèque, c'est-à-dire sans dépôt de faits commodément et agréablement emmagasinés, c'est une pharmacie sans bouteilles. Que, au commencement du xxe siècle, 999 écoles sur 1 000 aient été dépourvues de bibliothèques convenables, aucun symptôme de notre infériorité pédagogique ne paraîtra plus frappant aux générations futures.

Tel sera l'enseignement *primaire* dans la Nouvelle République, uniformément distribué aux frais de la communauté à tous les enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, sans distinction de fortune. Ne considérons plus maintenant que ceux, de l'un ou l'autre sexe, qui auront convenablement parcouru ce premier cycle. Les autres, s'ils sont de familles pauvres, iront remplir les petits emplois dont ils sont dignes ; s'ils sont de familles riches... pourquoi un jour ne viendrait-il pas où un minimum de qualification mentale sera considéré comme

indispensable pour l'administration de la propriété aussi bien que pour toutes les autres formes de pouvoir dans l'État ?

L'enseignement *secondaire* différera grandement de l'enseignement primaire dans les sociétés de l'avenir. Comme les choses vont de nos jours (en Angleterre), il n'en est pas ainsi : d'un bout à l'autre des études, c'est la même discipline enfantine. « Nos professeurs secondaires sont incapables, par des rabâchages persistants, continués pendant cette longue période de la douzième à la vingtième année, de produire la maîtrise des langues mortes qui jadis était la préface obligée de l'éducation et qui est devenue maintenant, par un déclin séculaire d'énergie et de dessèchement naturel de cette espèce d'études, l'irréalisable idéal. » Cependant, les pédagogues classiques imposent une prolongation de leurs exercices à l'Université jusqu'à vingt-trois, vingt-quatre ans, et s'ils pouvaient retenir les gens jusqu'à quarante ou cinquante ans, ils les feraient jouer encore avec les clés qui ouvrent l'accès du trésor des littératures anciennes, ce trésor dont le contenu a été versé tout entier, depuis longtemps, dans la circulation. Mais, à quatorze ans, les enfants de l'avenir auront été mis en possession des instruments de la pensée. Le moment sera venu de leur donner une vue juste et cohérente de ce que nous savons sur l'univers et de commencer à les préparer en vue d'une profession spéciale.

Avant de dire ce qu'ils devront apprendre, voyons comment on le leur enseignera.

De nos jours, dans les établissements d'enseignement secondaire et dans les Universités qui en sont, à plusieurs égards, le prolongement, le principal moyen d'enseignement est le cours oral, parlé ou dicté : le maître parle : « Assieds-toi là, écoute », et les élèves attrapent, tant bien que mal, sa parole au vol. Ce procédé a des conséquences graves. Le professeur, professant *ex cathedra* et sans contrôle, tend à dogmatiser ; il encourage rarement à discuter ce qu'il a dit. Sa personnalité s'interpose entre ses auditeurs et les livres ; en l'écoutant, les élèves se familiarisent autant avec sa manière de voir qu'avec les choses qu'il enseigne. Ces choses, ils les trouveraient dans les livres, aussi bien exposées, ou mieux, s'ils avaient l'habitude de lire, c'est-à-dire de deman-

der aux livres ce qu'ils contiennent. Mais le cours oral a précisément la prétention de tenir lieu de toutes les autres sources d'information : celui qui suit un cours s'y tient et n'acquiert pas la science inestimable des livres, l'art de les trouver et de s'en servir. Il semble que les traditions scolaires soient demeurées, sur ce point, ce qu'il était légitime qu'elles fussent avant la découverte de l'imprimerie. La plupart des maîtres « lisent » en chaire, comme s'il y avait encore intérêt à multiplier les manuscrits par la dictée[1]. Et, en effet, il y a des établissements d'enseignement secondaire qui n'ont pas de bibliothèque d'étude. D'ailleurs, partout où il existe des bibliothèques, les imprimés y sont considérés apparemment comme des raretés, puisqu'on se garderait bien d'y posséder plus d'un exemplaire des ouvrages les plus courants...

Il n'est pas sensé d'attribuer au professeur, dans l'enseignement secondaire ou dans l'enseignement supérieur, la fonction du Manuel (ou *Text-book*). — Rien n'est plus nécessaire que de bons Manuels comme il y en a, qui, dans chaque domaine de la science, exposent les résultats acquis et les conceptions régnantes. De tels livres, soigneusement composés par un spécialiste ou par des spécialistes associés, et continuellement tenus à jour, devraient être les *vade-mecum* de tous les étudiants. Le rôle du maître n'est nullement de leur faire concurrence en servant à ses élèves, par tranches, un Manuel, abrégé, de sa façon. C'est, les supposant connus, d'en commenter les parties insuffisantes, obscures ou contestables et d'en développer à fond certaines sections, à titre d'exemple; c'est, en un mot, d'être un guide, un conseiller. M. Wells, qui ne connaît pas M. Lacombe, se rencontre ici avec lui,

1. Tous les paléographes savent que les manuscrits qui ont été exécutés au Moyen âge par des copistes écrivant sous la dictée sont très fautifs. Les notes prises dans ces conditions par les écoliers d'aujourd'hui ne le sont pas moins. L'incorrection des textes dont ils avaient à se servir a fait souffrir d'une manière inexprimable les hommes de l'antiquité et du Moyen âge ; les écoliers sont seuls maintenant à endurer ce supplice en relisant leurs notes mal prises, souvent décousues, inexactes, qui risquent de leur faire entrer des absurdités dans la tête. On pousse encore l'inhumanité, de nos jours, jusqu'à dicter aux petits enfants les textes de version latine, qu'ils recueillent le plus souvent sous une forme inintelligible, alors qu'il serait si facile de les leur distribuer imprimés, comme cela se pratique enfin, depuis quelques années, aux examens de la Sorbonne.

mot pour mot : « Aujourd'hui le professeur d'histoire, de géographie, de sciences, se croit en conscience tenu de rédiger son cours. Il existe sur la matière de ce cours des livres imprimés, rédigés par des maîtres exceptionnels, qui, écrivant en vue de l'impression, ont rédigé leurs leçons avec tout le soin dont ils étaient capables. Le professeur débutant se croit obligé de refaire ce livre; mais il est pressé, et le métier l'oblige à exécuter promptement la rédaction du cours dont il est chargé... Qu'il mette plutôt entre les mains de ses élèves l'ouvrage qu'il estime le meilleur et que l'élève, en apprenant la science spéciale, objet du livre, apprenne en même temps à apprendre dans les livres. *Car il aura toujours des livres à sa disposition et il n'aura pas toujours un professeur*[1]. »

Si le professeur était dispensé des stériles besognes qui lui sont aujourd'hui imposées par l'usage, il aurait du temps pour son métier véritable. « La classe, comme nous la concevons, devient une sorte de cabinet de consultation où le professeur se tient à des heures convenues pour répondre aux questions de ses élèves, éclaircir leurs doutes, leur expliquer les choses incomprises, leur indiquer des livres à lire, juger séance tenante les notes, résumés ou compositions qu'on lui soumet », diriger des discussions et pratiquer l'art difficile de l'interrogation. Et rappelons-le en passant : commentaires d'un « livre de texte », « disputes » et examens, tels étaient les procédés ordinaires de l'enseignement dans les Facultés des Arts des Universités du Moyen âge, d'où notre enseignement secondaire est sorti. Ainsi la pédagogie de la Nouvelle Répu-

1. P. Lacombe, *o. c.*, p. 176. — M. Wells, qui vit dans un pays où les plus grands éditeurs d'ouvrages scientifiques et scolaires sont des Universités (Clarendon Press d'Oxford, Pitt Press de Cambridge), hasarde l'idée que les Universités devraient considérer comme un de leurs principaux offices la publication et la revision de Manuels normaux à l'usage de l'enseignement secondaire. « Personne ne s'étonne que l'on consacre 20 000 à 25 000 francs par an à doter une chaire nouvelle, mais il paraîtrait encore fantastique à bien des hommes d'Université d'appliquer pareille somme à l'entretien d'un professeur chargé de composer et de reviser chaque année le Manuel normal pour l'enseignement d'une science... Le travail des élèves serait singulièrement plus profitable s'ils avaient ainsi une série de *text-books* sur tous les sujets, vivant et se développant d'année en année sous leurs yeux... Plusieurs Universités pourraient s'associer pour publier en commun un Manuel, dont l'éditeur fédéral centraliserait et apprécierait toutes les propositions pour l'amélioration de l'œuvre. »

blique pourrait se réclamer au besoin de précédents plus vénérables encore que ceux de la pédagogie actuelle.

Le moment est venu maintenant d'aborder la question des programmes. Rien de plus simple, si l'on ne perd pas de vue le but à atteindre. L'absurdité de l'idéal : faire que chaque individu soit une encyclopédie vivante, a été reconnue. Nous devons : 1° procurer à l'esprit un *training* qui le rompe à l'abstraction, à la généralisation, à la critique des preuves, qui stimule et discipline l'imagination, et qui développe l'habitude du travail sincère et consciencieux, pour préparer et aboutir à une éducation professionnelle ; 2° donner une culture générale, c'est-à-dire introduire l'élève dans le vaste cercle d'idées morales, esthétiques, etc., qui forment le substratum de la vie intellectuelle et sociale de la communauté.

La thèse capitale des pédagogues classiques a été longtemps de soutenir que leurs études, l'étude des langues et littératures de l'antiquité gréco-romaine, étaient les seules capables de procurer un *training* mental de première qualité, quelles que fussent les destinations ultérieures des jeunes gens. Quelques-uns en ont récemment rabattu; ils ont dit : « Si nos études ne sont pas les seules, ce sont du moins les meilleures ». Ils l'ont dit, mais ils ne l'ont jamais prouvé, de sorte que bien des gens ont refusé de les en croire sur parole. Il apparaît maintenant, chaque jour à un plus grand nombre d'esprits, que beaucoup d'études sont aussi propres ou plus propres que les classiques à favoriser l'éducation intellectuelle. Dans la plupart des pays, les études classiques ne sont déjà plus qu'une des alternatives qui s'offrent à l'enfant au sortir de l'école élémentaire; dans quelques-uns le jour est prochain où leur droit de rester au nombre des grandes disciplines scolaires sera contesté, mis en péril.

Dans la République de M. Wells, il y aura au moins trois Cours d'enseignement secondaire à choisir. — Celui qui aurait le mieux plu à M. Wells et que, par conséquent, M. Wells estime « le plus utile et le plus profitable pour la masse de la population mâle », est le cours de *Philosophie naturelle*, où l'on sera naturellement conduit par l'enseignement de la physique dans l'école élémentaire. Il durera de trois à cinq

années (de 15 à 18 ou 21 ans) et sera constitué par « une certaine combinaison de mathématiques, de physique, de chimie, d'astronomie, de géographie et de géologie au point de vue de l'histoire générale de la terre ». Il aboutira aux professions industrielles, militaires, navales, scientifiques, etc. Une préfiguration en existe déjà en Grande-Bretagne sous le nom d'*Organised Science School*. — En second lieu, le Cours de *Biologie*. « Tout de même que le concept de la Conservation de l'Énergie sera au centre du Cours de Philosophie naturelle, celui de l'Évolution organique sera au centre du Cours de Biologie ». On s'y occupera de physique et de chimie au point de vue des rapports de ces sciences avec les problèmes biologiques. Ce Cours conduira à la profession médicale, à l'étude de la psychologie, de l'élevage, de l'éducation, etc. Ce serait aussi une excellente préparation aux hautes études théologiques, économiques, politiques. — Le troisième Cours sera celui d'*Histoire*, préparatoire aux travaux littéraires et à l'étude du droit, de la philosophie, de la théologie, de la politique. — Ajoutons encore le Cours « *classique* » (gréco-romain), si vous voulez, par ménagement pour des préjugés persistants ; et peut-être un Cours de *Musique*.

Quant à la « culture générale », elle aura sa place, sous des formes appropriées, dans chacun des Cours prévus. La semaine a sept jours ; on en emploiera quatre aux études principales, objet du Cours choisi, qui « compteront » pour les examens ; il en restera trois qui seront réservés à la récréation et aux exercices physiques, mais aussi à des enseignements accessoires et complémentaires : d'Histoire dans les Cours de Philosophie naturelle et de Biologie, de Philosophie naturelle et de Biologie dans le Cours d'Histoire et dans le Cours classique. Encore ne s'agira-t-il pas ici, dans tous les cas, d'enseignement proprement dit : c'est ainsi que lire des livres dans la bibliothèque du collège, qui sera très bien composée, prendre part aux séances d'une *Debating Society* et aux exercices d'une Société dramatique d'écoliers ou d'étudiants, dessiner ou composer pour son compte, sera considéré comme l'équivalent d'un travail scolaire. La connaissance des langues vivantes, acquise à l'école élémentaire, sera aussi

entretenue dans les établissements secondaires pendant les jours réservés.

L'enseignement secondaire est intimement rattaché, dans les pays de langue anglaise, à l'enseignement supérieur, ou plutôt il le pénètre, pour des raisons historiques qu'il serait hors de notre propos et trop long d'analyser. Les *undergraduates* d'Oxford et de Cambridge, avant le baccalauréat ès arts, correspondent aux élèves des lycées et des gymnases continentaux. Le « College » américain, quoiqu'il dépende d'une Université, dont il est souvent la partie la plus vivace, n'est aussi qu'un établissement secondaire. On trouvera avantage, dans une République rationnelle, à distinguer nettement les trois étapes : primaire, jusqu'à quatorze ans ; secondaire, jusqu'à vingt ans environ ; supérieur, à partir de la vingtième jusqu'à la vingt-cinquième année à peu près.

L'enseignement supérieur est censé maintenant, dans les pays anglais, le monopole, l'affaire exclusive des Universités. Les généreux donateurs qui se proposent d'encourager les études et les travaux scientifiques font instinctivement, aujourd'hui comme au temps des Tudor, des libéralités aux Universités. Mais cette manière de voir, qui, jadis, était entièrement justifiée, a cessé d'être à l'abri de la critique. Il fut un âge, en effet, où les Universités étaient les seuls foyers actifs de pensée et de science, et les asiles par excellence de la sagesse. Mais des siècles se sont écoulés depuis. L'esprit scientifique est répandu maintenant dans le vaste monde et fleurit n'importe où. Les influences susceptibles d'agrandir et d'achever la structure mentale de l'homme et de la femme sont en suspension partout. Ceux qui, dans nos sociétés si fécondes en publications excellentes, tant académiques que privées, continuent à identifier l'Université avec la pensée, la science, et même avec l'enseignement supérieur de la science ou des méthodes scientifiques, font songer à un jardinier qui, ayant créé jadis une variété de céréale précieuse, promptement multipliée et bientôt vendue au quintal sur tous les marchés, continuerait à offrir confidentiellement de petits paquets de ses graines à un prix très élevé. L'Université ne sera qu'un

élément dans l'organisation future de l'enseignement supérieur.

M. Wells esquisse très rapidement le tableau des Universités de l'avenir, que fréquenteront seuls les plus brillants sujets de l'enseignement secondaire. Il se contente de dire : « On imagine volontiers le troisième degré de l'enseignement comme un choix très varié d'études approfondies, écoles spéciales de médecine, de droit, d'*engineering*, de psychologie, de pédagogie, de science politique, de science commerciale, de philosophie et de théologie, et de sciences physiques. » Il a, semble-t-il, deux motifs pour ne pas insister. D'abord, il n'est pas suffisamment au courant de ce qui se passe dans les Universités d'aujourd'hui ; il ne sait pas comment se posent les questions qui préoccupent, au sujet de leurs destinées prochaines, les meilleurs d'entre leurs maîtres [1]. Ensuite, il tient infiniment à son idée que, dans la Nouvelle République, l'enseignement supérieur reviendra, pour la plus large part, non pas tant aux Universités qu'à la Pensée diffuse à travers la littérature contemporaine.

Il n'y a pas si longtemps, n'est-ce pas, que l'on se représentait le professeur d'enseignement supérieur comme un homme très instruit, chargé de communiquer sa science. On en est venu récemment à admettre, qu'à côté du professeur qui enseigne les résultats acquis, il y a place, dans les Universités, pour le savant original, celui qui trouve du nouveau. Le *Research Professor* enseigne autant, quoique autrement, que le *Teaching Professor*, par son exemple et par ce qu'il publie. Admettons de même qu'on enseigne, non pas seulement en trouvant du nouveau en physique et en chimie, mais en produisant des idées intéressantes, quoiqu'elles ne soient pas de nature à procurer une chaire, en toutes matières esthétiques, sociales et politiques. D'où la conclusion : l'organisation de la littérature (livres et journaux), est un office de l'État moderne, aussi important que l'organisation de l'enseignement proprement dit, à tous les degrés.

C'est par des vues sur l'organisation de la production littéraire et scientifique que l'auteur de *Mankind in the Making*

1. Voir, par exemple, Ch. Seignobos, *le Régime de l'Enseignement supérieur des lettres; analyse et critique* (Paris, A. Colin, 1904).

ferme le cercle de ses spéculations pédagogiques. — Le problème se décompose en deux : faire en sorte que la production soit excellente, et assurer aux bons livres la circulation la plus large.

Faire en sorte que la production soit excellente. L'État peut-il quelque chose à cet égard ? Et, de nos jours où il ne s'en occupe guère, la production n'est-elle pas, déjà, très considérable ? N'y a-t-il pas déjà plus, infiniment plus d'écrits dignes d'être lus qu'on n'en peut lire ? Ne dites pas cela aux précurseurs de la Nouvelle République, si vous ne voulez pas vous exposer à des vitupérations. Non, non, il y a encore d'énormes réserves de force intellectuelle latentes, et il appartient à la communauté de fournir aux Shakespeare et aux Newton qui vivent et meurent à l'état de chrysalides ignorées tout ce qui est nécessaire à leur développement complet. Quoi donc ? L'éducation, sans doute ; mais cela va de soi. Quoi de plus ? Les protéger contre la pression des nécessités immédiates, qui étouffent le génie en germe. Mais comment découvrir le génie en germe ? Dans la Nouvelle République, cette tâche délicate pourrait fort bien être confiée, paraît-il, à une sorte d'Académie de critiques, élus par leurs confrères dans le sein d'une Guilde de gens de lettres. Ou bien on fonderait pour cela des chaires de critique contemporaine, dont les titulaires auraient l'œil sur les jeunes gens qui promettent ; est-ce que cela ne vaudrait pas mieux que de prébender des gens, comme on fait, pour disserter indéfiniment sur les Troubadours ? Le talent, une fois découvert, sera protégé par des dotations et des décorations. M. Wells dit expressément qu'il admire, en France, l'institution de la Légion d'honneur[1] ; s'il ne parle pas de l'Institut, c'est peut-être qu'il ne sait pas bien ce que c'est que cette « Guilde de gens de lettres », distributrice de couronnes. Quant à lui, voici son système : un écrivain subventionné de 25 000 francs par an pour 100 000 habitants : donc 400 écrivains pour la

1. « Honours and titles are not only — as the French Legion of Honour shows — entirely compatible with, but *they are a necessary complement to the Republican idea.* » (*Mankind in the Making*, éd. Tauchnitz), II, p. 56. Comparez le mot de M. Thiers lorsqu'on abandonna l'usage de décorer les hommes politiques : « Il n'y a plus, dit M. Thiers, de gouvernement possible ».

Grande Bretagne ; les cent meilleurs auront un traitement double (50 000 francs) : en tout, 12 500 000 francs à payer par an, addition insignifiante à ce que l'on dépense déjà pour l'instruction publique. Mais la dépense sera, en réalité, beaucoup moins forte, parce que les droits d'auteur sur les œuvres des écrivains subventionnés bénéficieront au Trésor. Sur les 400 il y aura bien cent hommes vraiment distingués (est-il besoin de dire que ce ne seront pas nécessairement les émargeurs à cinquante mille ?) pour trois cents individus habiles et vulgaires, qui, dans tous les cas, se seraient tirés d'affaire. Dans d'autres conditions, ces cent-là auraient été, pour la plupart, écrasés dans l'œuf ; quelques-uns auraient percé tout de même dans le monde tel qu'il est au commencement du xx[e] siècle, mais il leur aurait fallu, pour obtenir une rémunération convenable, tirer vingt moutures du même sac, sous l'aiguillon des éditeurs, ou forcer leur talent. Prélever quelques millions annuels sur la fortune publique pour évoquer un certain nombre de belles œuvres qui seraient restées dans les limbes et pour dispenser quelques romanciers éminents de publier vingt romans lorsqu'ils n'en avaient qu'un dans le ventre, ce n'est certes pas trop cher.

Les choses se passeront ainsi, ou autrement (car M. Wells ne se dissimule pas tout à fait la cocasserie de son plan) ; mais enfin il faudra bien reconnaître que les bons littérateurs enseignent, par leurs œuvres, aussi efficacement que des professeurs d'Université, et que, dès lors, ils doivent être, littérateurs et professeurs, traités sur le même pied. Il est ridicule que l'État prodigue des dotations, au titre de l'enseignement supérieur, à la métrique latine et à l'histoire de vieilles littératures sans valeur, et qu'il se refuse à rien faire pour la littérature, c'est-à-dire pour la pensée contemporaine.

Mais à quoi bon des livres sans lecteurs ? Il est désolant de constater que, de nos jours, l'immense majorité des hommes ne lit pas du tout ou ne lit que des ordures. Plus encore de voir que la minorité capable de s'intéresser aux œuvres belles et solides n'est informée que par hasard de celles qui paraissent sur le marché. Que d'esprits sans pâture ou réduits à des nourritures inférieures, faute de connaître l'existence des

livres qui leur conviendraient et de savoir où les trouver! D'autre part, que d'excellents ouvrages dont on n'a jamais écoulé un millier d'exemplaires, et qui se flétrissent dans l'ombre, faute d'être tombés sous la main de ceux qui les auraient appréciés! Dans la société future, un régime rationnel d'éducation aura multiplié infiniment le nombre des lecteurs intelligents; encore sera-t-il nécessaire de prendre des mesures pratiques pour que les livres soient aisément accessibles. Là-dessus, M. Wells propose diverses innovations, dont le bibliographe de profession attend la liste avec d'autant plus de curiosité qu'il connaît mieux l'insuffisance des procédés en vigueur jusqu'à présent. Mais voici une preuve de plus que le système actuel d'informations bibliographiques n'est pas bon : les panacées que M. Wells attend de l'avenir existent déjà, et il ne le sait pas; elles ne sont donc pas souveraines, puisqu'un médecin si clairvoyant n'en a pas remarqué l'effet. — « Une grande organisation de la Librairie, qui conduirait commodément le lecteur aux livres dont il a besoin est un de ces indispensables services publics qu'un homme d'initiative s'enrichirait à rendre...; il nous faudrait un catalogue collectif de tous les livres en vente chez les éditeurs anglais. » Mais l'énorme *Reference Catalogue of current literature* de J. Whitaker existe; il ne laisse rien à désirer; il est à jour (1902) : a-t-il enrichi Whitaker? — Les bibliothèques publiques sont d'inestimables auxiliaires de l'éducation à tous les degrés. La forme qu'ont prise les libéralités colossales de M. Andrew Carnegie prouve assez que l'on tend à s'en rendre compte dans le monde anglo-américain. Or, dit M. Wells, les bibliothèques ne sauraient produire tout le bien que l'on s'en promet que si chacune d'elles est munie, non seulement de catalogues, mais de guides (*reading lists,* « listes de livres à lire »), de nature à diriger les lecteurs inexpérimentés, qui contiendraient l'indication sommaire, mais critique, des ouvrages à consulter sur tous les sujets importants. Il a déjà été publié en Angleterre, et surtout en Amérique, M. Wells ne l'ignore pas, un grand nombre de pareils « guides »; et la puissante *American Library Association* a pris en main d'assez vastes entreprises de ce genre. Mais M. Wells sait-il ce que valent la plupart de ces *reading lists*?

qu'il existe un arsenal d'instruments bibliographiques, délicats, perfectionnés, très supérieurs, en théorie comme en fait, à ces outils de pacotille? et que c'est tout un art, encore peu répandu, de s'en servir correctement? Le « problème bibliographique », en vérité si grave et si pressant, que tant de bonnes volontés éclairées se sont employées à simplifier, ne sera pas résolu par les expédients candides qui se présentent à l'esprit du premier amateur venu.

Pour conclure, il serait facile de s'amuser aux dépens d'un réformateur dont l'érudition est courte et l'imagination souvent bizarre; qui, comme M. Josse, étale naïvement ses préoccupations professionnelles; et qui, par-dessus le marché, se donne à nos yeux le ridicule d'envier les institutions françaises par bien des côtés où nous les savons imparfaites. Mais mieux vaut faire son profit des savoureuses remarques critiques et des idées que le Prophète moderne lance à la volée autour de lui. Au cours de sa revue rapide des grands problèmes généraux de l'Éducation, il a planté, pour ainsi dire, une série de clous commodes où accrocher nos réflexions : c'est la principale obligation qu'on lui a. Accessoirement, nous lui en avons une autre, dans ce pays-ci. Une mode s'est déclarée, depuis quelques années, en France, qui tend à porter aux nues l'éducation anglaise, école de moralité, école de liberté, école de virilité, d'énergie et de volonté. Contre les exagérations de cette mode les livres de l'anglais Wells, écrits dans un esprit tout à fait sympathique à notre tempérament national, sont le remède spécifique.

CH.-V. LANGLOIS

EN FRANCHE-COMTÉ

Juin 1903.

Le Temps d'hier parlait de neige à Remiremont. Je prendrai quand même, ce soir, le rapide qui me déposera à minuit en gare de Vesoul, dans cette région de l'Est où même à la mi-juin, paraît-il, le froid sévit comme en hiver. J'ai vu les Vosges, la Lorraine, l'Alsace, le Dauphiné : je tiens maintenant à parcourir la Franche-Comté. Cette fois, je m'en vais du côté de la Suisse, vers une frontière que je franchirai sans appréhension : j'en suis tout joyeux. Je me rappelle si bien la sensation étrange qui m'a enveloppé lorsque, sur la frontière du Luxembourg, je m'égarai au delà de la zone où l'on ne peut demander du jambon sans se servir du mot *schinken* ; et, plus tard, dans les Hautes-Vosges où je zigzaguai pendant vingt jours, entre le Donon et le ballon d'Alsace, je ressentais toujours le même serrement de cœur, et je regardais instinctivement des deux côtés de la route, sous les sapins, comme un enfant qui a peur. Comment expliquer qu'un homme né et élevé hors de France éprouve une telle émotion à quitter la terre française ?

Deux raisons m'attirent dans cette Franche-Comté. La première, c'est le reproche continuel de ma carte, qui me montre trois cents kilomètres de pays français que je n'ai jamais parcourus. La seconde est plus forte. C'est presque, si je ne me trompe, un sentiment de pitié. Aucun sol ne me

semble aussi usé par l'invasion. Même la poussière des champs a dû perdre son caractère primitif. Quelles rancunes ataviques et quelles tenaces ambitions, quelles méfiances héréditaires et quels rêves de libération, quels longs espoirs déçus et toujours vivaces ont dû se mêler pour former le caractère franc-comtois? Les mers de glace qui, jadis, aux jours préhistoriques, passaient par-dessus les cols du Jura pour creuser et arrondir les parties occidentales du massif, ne furent que l'avant-garde des envahisseurs de toute espèce qui, tout au long de l'histoire humaine, vinrent de l'est pour fouler ce pays, depuis les troupes d'Arioviste jusqu'aux armées de Bismarck.

Je cherche partout dans l'histoire sans trouver peut-être une marche-frontière si impitoyablement exposée à l'invasion. Les plantes humaines qui ont survécu à cet effort du temps pour les déraciner, doivent être singulièrement hardies. Des âmes rabougries, peut-être, mais solides, ou encore des êtres vraiment supérieurs, une élite d'hommes trempés comme l'acier, prêts à tout, capables de tout.

Vesoul.

Cette première étape, si elle ne confirme pas mes réflexions d'hier soir, n'offre cependant rien qui les contredise. Vesoul ne donne pas l'impression d'une vieille ville : elle est bien bâtie, solidement assise; ses maisons de pierre grise sont fermement plantées; mais on cherche en vain un monument qui parle du grand passé. Il n'y a pas non plus de ruelles sales et pittoresques, aux pignons ou portes sculptés. Cette très petite ville semble mener une saine et paisible vie, une vie bourgeoise, une vie moderne, sans attaches avec les siècles vraiment franc-comtois, je veux dire avec l'époque antérieure aux campagnes de Richelieu et de Louis XIV. Vesoul est bien française. Elle ne semble pas dater de plus loin que la porte même qui a été élevée à l'entrée de la rue Saint-Martin, à Paris, pour commémorer la défaite de la vieille Franche-Comté.

Vers Delle et vers les Franches Montagnes.

De Belfort, le train monte doucement. Un splendide pan de mur des Vosges arrête la vue à gauche. Tout autour de

nous, des prairies détrempées. Surélevé comme les chaussées de Brunehaut, miroite, interminable, le canal qui relie le Rhône et le Rhin. C'est un paisible pays. A Morvillars, les châteaux somptueux des seigneurs usiniers étonnent, parmi ces champs. A partir de Delle, le long de l'Allaine, on entre dans les collines. Les femmes retournent et secouent le foin dans les prairies. Après la tempête de grêle d'hier, elles profitent d'une éclaircie de soleil. Par un défilé, nous débouchons dans le bassin de Porrentruy. La douane suisse immobilise le train, une demi-heure. Je cherche à voir le château qui s'élève à pic sur la ville, en face de hautes sapinières. Ce fut un refuge charmant pour les princes-évêques chassés de Bâle par la Réforme. En lui-même, le site est des plus agréables. Ce matin, un grand aigle plane et tournoie autour du château ; les courbes de son vol sont comme les griffonnages d'un bon artiste sur la bordure d'une eau-forte.

De plus en plus nombreuses, les faneuses peuplent les champs. La chaîne du mont Terrible semble barrer la route. Nous la perçons en droit-fil, quittant les prairies à Courgenay pour pénétrer sous un tunnel d'environ trois mille mètres. La sortie est une surprise. On se trouve dans un clos du Doubs, haut perché sur une pente de la montagne, au-dessus d'un tout petit pays, Sainte-Ursanne, fondé jadis par un disciple du grand saint des Vosges, Colomban. Le Doubs serpente au fond de ce couloir. Vu d'en haut, il a la couleur de l'œil-de-chat. Au sortir de ce mystérieux cloître où se recueille un instant la rivière, on se trouve encore en pleins champs, dans le large bassin de Glovelier. Mais ce nouveau paysage est si banal qu'on se demande si l'on ne vient pas de faire un rêve romantique.

Je suis venu ici pour pénétrer en une des cluses de ce Jura bernois dont on dit merveille. Déjà, à travers champs, on soupçonne l'entrée des gorges. A pied, sous un ciel menaçant, je me dirige vers ce portail. J'y entre avec une désillusion anticipée. C'est que je porte en moi l'obsédant souvenir du défilé du Lys et de la haute vallée de l'Aude. Il est peut-être dangereux d'avoir accumulé trop de sensations... Jusqu'à Undervelier, par la cluse de la Sorne, ce souvenir gâte mon bonheur. Pourtant les rochers sont bien beaux, majestueux

même, et le village d'Undervelier, dont les maisons trapues sont semées comme au hasard au bord de la Sorne, autour d'une petite église, au centre d'un cercle de montagnes tapissées de sapins, est le type du village suisse ; tout me transporte bien loin des impressions que j'ai ressenties hier à Vesoul... Subitement, tout change ; nous entrons dans la galerie du Pichoux. Si le souvenir du défilé du Lys subsiste encore, ce n'est plus pour troubler mon plaisir devant la beauté grandiose de cet âpre paysage.

A mesure qu'on monte à côté du fleuve qui cascade le long de la route, les murailles majestueuses se rapprochent. Plongeant des hauts sommets crénelés ou sortant des fissures de la paroi, des filets d'eau ou des torrents descendent à travers une végétation luxuriante, et cascadent vers la rivière. En contraste avec les parois dénudées, déchiquetées, terribles de la vallée de l'Aude, la sauvagerie de ces hauteurs jurassiennes est comme dissimulée sous une verdure avenante, qui exhale de la fraîcheur et des parfums fleuris. En haut, sous le tunnel du Pichoux où je m'abrite de la pluie, je cause pendant quelques instants avec un cantonnier : je le félicite du bonheur de vivre dans un séjour aussi pittoresque ; il me répond ce que nos grands-pères, méconnaissant le gothique et les sauvages beautés, eussent répondu devant quelque cathédrale : « Ah ! vous croyez que la vie est heureuse, ici ! J'ai assez de vivre en sauvage. Je veux voir du monde, je veux *vivre dans une vallée.* »

Pour redescendre, je hèle la diligence qui trottine. Un des passagers de la voiture me parle des richesses forestières de cette haute cluse encore inexploitée : il me dit qu'avant peu le chemin de fer aura fait communiquer Glovelier et Undervelier. Je n'ai jamais pu supporter le snobisme d'une fausse esthétique qui proteste contre l'arrivée de la vapeur ou de l'électricité dans des endroits sacrés par des souvenirs ou illuminés par la beauté. Les Vaux-de-Cernay ne seront pas moins virgiliens quand ils seront traversés par un tramway électrique, ni Vaucluse, ni les gorges du Pichoux moins poétiques ou moins admirables quand je pourrai les atteindre en wagon. Je n'ai visité Sparte à cheval que faute de chemin de fer. Le domaine de la beauté s'agrandit en même temps que s'élargit

le champ de nos sensations, et l'esprit réfléchi découvre, dans le jeu des forces naturelles luttant contre l'énergie de l'homme, des harmonies de plus en plus neuves.

Montbéliard.

Une odeur délicieuse de foin coupé me saisit à la sortie de la gare. L'air nocturne est saturé de ce parfum. Les prés doivent nous enserrer.

Le lendemain, je grimpe sur la colline, près de l'église, pour m'orienter. Montbéliard est un petit coin de Suisse allemande, devenue française. La ville étend à mes pieds ses toits rouges, autour de la masse informe du vieux château des Wurtemberg. Comment cette ville est devenue française, c'est une histoire réjouissante, que l'on peut lire dans les pages spirituelles de M. Pierre de Ségur. J'ai relu ce livre, *Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, là-haut, sur la colline, à l'ombre d'un arbre. Château, ville et duc furent pris littéralement par un assaut de compliments. C'est un épisode burlesque, à la Cyrano de Bergerac, et qui justifierait presque le mot du maire de Gray présentant les clefs de sa ville à Louis XIV, après la chute du fort de Joux: « Sire, votre conquête serait plus glorieuse, si elle vous eût été disputée. »

Bussy-Rabutin a formulé un jugement sur les deux campagnes de la Franche-Comté qui est assez curieux, et, je crois, peu connu. Dans une lettre à mademoiselle de Scudéry, du 27 juin 1674, il dit :

Il est bien juste que le Roi se délasse de toutes ses fatigues; il en a eu assez pour prendre du repos. Ceux qui n'approfondissent pas les choses croyent que la campagne du Comté de 1668 est la plus grande action du monde, parce qu'elle fut faite en huit jours. Cependant il n'y a pas de comparaison entre la gloire que mérita le Roi à cette fois et celle qu'il vient d'acquérir. Les ennemis furent surpris la première et ne se défendirent pas et ils viennent de faire une grande résistance parce qu'ils étoient préparés.

Je soupçonne ce courtisan exilé, qui ne perdait jamais l'occasion de se rappeler aux bonnes grâces du Roi, d'avoir rédigé ce jugement dans l'espoir que sa lettre serait mise sous les yeux du maître. Un Franc-Comtois, patriote et érudit,

M. Tripard, dans sa *Notice sur la ville et les communes du canton de Salins,* ne partage point cet enthousiasme et même se laisse aller à des protestations indignées contre l'inscription de la Porte Saint-Martin : *Ludovico Magno, Sequanis bis fractis et victis, à Louis le Grand, sur les Francs-Comtois deux fois brisés et vaincus.* M. Tripard est sans doute aussi Français que n'importe quel habitant de l'Ile-de-France. Qu'il y ait cependant un je ne sais quoi de différent dans l'âme de ces provinces de l'est, on le voit par ce fait qu'en ces pays frontières s'expriment quelquefois des regrets qui jamais ne se montrent dans les régions du centre. M. Tripart nous en donne un échantillon caractéristique dans la page que voici :

Depuis plus de deux cents ans [sous la domination espagnole], nos ancêtres jouissaient, avec la pleine satisfaction que procure tout bien légitimement acquis, d'un état social si merveilleusement approprié à tes montagnes ! Hélas ! la conquête va emporter ce bien-être longuement amassé. Le produit d'efforts séculaires va sombrer dans l'annexion au royaume voisin... La nation des Franks, qui a commencé comme les Bourguignons, plus de cinq cents ans avant toi, va désormais absorber et tes enfants avec leurs coutumes, et tes franchises. Cette grande nation pourra bien lier tes destinées à un avenir plus brillant, mais tu n'y prendras qu'une part effacée ! D'ailleurs, cette nouvelle patrie, si elle laisse ton sol à tes enfants, voudra qu'ils oublient tout à la fois ton passé, les joies et les douleurs mises si longtemps en commun. Ne sera-ce pas leur enlever l'une des meilleures parts de ce qui constitue vraiment la patrie?

Mais voici le château des Wurtemberg. *Der Brocken ist ein deutscher, le Brocken est bien allemand,* disait Heine dans les *Reisebilder*. Il est plus allemand, plus lourdaud encore, ce château de Montbéliard : excellente coquille pour le duc Georges de Wurtemberg, personnage « roide, gauche, et gourmé », un sot, pour tout dire.

A l'arrivée des Français, il descendit saluer son cousin Luxembourg, et il l'arrêta devant le pont-levis pour causer avec lui de ses intentions. Tout en faisant des grâces, et avec une profusion de beaux gestes, le maréchal de Luxembourg faisait élégamment reculer Wurtemberg jusqu'au seuil du château, et il l'accompagnait, causant toujours, suivi par quatre compagnies de grenadiers, qui battaient aux champs

pour rendre les honneurs à un aussi puissant souverain. M. de Montbéliard comprit trop tard qu'il était dupe... C'est en présence du plus bonasse des châteaux féodaux qu'il faut relire cet épisode d'un comique si français.

Montbéliard ne valait pas un effort plus sérieux; comme place-frontière, elle avait cependant sa valeur. Aujourd'hui, les rues, pressées les unes contre les autres, décrivent des cercles autour du laid château transformé en caserne. Je me sens ici hors de France. Et vraiment, l'on est en dehors du rayonnement de la monarchie parisienne, et la vie de cette petite forteresse, si peu liée à l'évolution de la nationalité française, manque de grand intérêt historique. Dans l'histoire de la pensée, cependant, Montbéliard brille d'une lumière claire et sèche. Plus que Vézelay, sa ville natale, Montbéliard est le nom qui se lève dans la mémoire lorsqu'on pense à Théodore de Bèze et au colloque fameux qui se tint ici. Bèze et Montbéliard sont presque synonymes. Vous pouvez joindre à ce nom celui de Cuvier et associer à l'odeur du foin le souvenir de l'âme rustique du duc Georges de Wurtemberg.

Mandeure.

Tout un long après-midi de lumière bleue et dorée, je reste étendu sur l'herbe, à l'ombre d'un acacia, contre la chapelle qui domine les vestiges de la ville romaine d'*Epomanduodurum*. Je viens de grimper parmi les ronces, les églantiers, les noisetiers et les buis qui voilent et étouffent les portes, les murs, les voûtes, les gradins du théâtre de cette ancienne capitale des Séquanes latinisés. C'est un voyage qui n'est pas tout à fait sans péril.

Vu de loin, à travers champs, ce petit promontoire, surmonté d'une chapelle et entouré par le Doubs, semble promettre peu de chose, mais, de plus près, la ville antique se dessine, et, dès que vous avez pénétré dans cet amas de pierres enfouies, vous vous étonnez de l'étendue et de la variété de ces ruines vraiment poétiques. La végétation a tout envahi; on poursuit le chemin douteux, sur la pente de la colline, le long de trous béants, ou sur des pans de murs qui chancellent. Sauf une seule porte et le théâtre, tout dessin d'architecture

a disparu. C'est un dédale interminable qui rend désespérante la recherche d'un abri. Exténué de fatigue, brûlé par le soleil, vous désirez un peu d'ombre où méditer sur les cartes du pays et sur le rôle stratégique de cette place. On est ici à peu près à mi-chemin du parcours du Doubs. Le fleuve, que j'ai vu hier encaissé entre les parois du mont Terrible, coule ici large et un peu langoureux, au milieu d'un paysage immense, dans un pays fertile et de proportions élégantes, où de petits villages occupent l'ancienne zone militaire de cette forteresse latine. Les ruines d'*Epomanduodurum* couvrent tout l'éperon du promontoire qui coupe en deux le vaste amphithéâtre formé par la courbe du Doubs.

Cette ville se révèle alors subitement comme un poste-frontière de Rome, un peu dissimulé à l'écart de la route naturelle qui, sortant de la vallée du Rhône, filait en remontant le Doubs, par la trouée de Belfort, jusque dans la vallée du Rhin. En face du point où je me suis installé pour prendre ces notes, de l'autre côté de la montagne qui forme le mur de ce bassin au nord, passe la longue voie commerciale moderne, le canal du Rhône au Rhin, dont le tracé confirme le coup d'œil topologique des Romains. La distance à vol d'oiseau, d'ici à Voujeaucourt, — où, après avoir décrit une grande courbe, le Doubs supérieur boude définitivement le Jura bernois et se nationalise Français — n'est que d'environ trois kilomètres, mais un bateau mettrait un jour entier pour descendre d'*Epomanduodurum* jusqu'à Voujeaucourt.

En aval de ces ruines de Mandeure, le Doubs inférieur descend, indécis, *douteux* : il trace cependant à tous les gens de la montagne une route facile vers le Lyonnais. Ce fleuve fut pour les Romains, qui le remontaient, la voie de pénétration vers les montagnes. Une légion, sortant de la sécurité de Besançon, était encore en sûreté à *Epomanduodurum*. Plus haut, le Doubs mène par une faille jusqu'à Saint-Hippolyte, repaire redoutable pour une guerre de guérillas. Les montagnes de Lomont et tous ces chaînons que, du haut de ma terrasse, je vois là-bas, dans le sud-ouest, pouvaient cacher bien des périls. Il n'aurait pas été prudent de pousser en droite ligne à travers le massif, vers les lacs de Neuchâtel et de Bienne. Ici même, il fallait être toujours sur le qui-vive.

Mais le bassin est si spacieux et l'emplacement de la ville si bien choisi, commandant de haut les dernières vallées ouvertes vers la barbarie, que l'on comprend sans peine comment le légionnaire de Rome put installer la vie méridionale, la vie pacifique, la vie urbaine... Rome ayant refoulé les Germains jusqu'aux montagnes et planté sur ce coteau l'une de ses bornes, ce ne fut que pour un temps. Les Burgondes revinrent, et ces ruines, qui jonchent le sol, sont les débris mélancoliques de ce qu'ils ont laissé derrière eux.

On craint presque d'y pénétrer; les lézards, les crapauds et les serpents fuient sous les pas. Mais l'alouette, la vieille et toujours jeune alouette des légions gauloises, la même alouette qui m'attendait à Dalheim dans un autre camp romain, monte en bondissant vers le soleil, et jette son cri de ralliement sur les ruines abandonnées de cette ville gallo-romaine.

Vers Besançon.

Dans le train, je feuillette les pages fades et vieillottes, qu'écrivit sur la Franche-Comté l'Ermite de la Chaussée d'Antin; c'est du café suisse à la vanille. Combien plus savoureux est ce bon Xavier Marmier: ses souvenirs ont de la substance et un goût de terroir qui rappelle les solides et honnêtes fromages de ces montagnes. J'en suis au passage où il est question des Grandvaliers et de leurs aventures dans les bagages de la Grande-Armée, lorsque, tout à coup, au sortir d'un pont, un choc épouvantable arrête notre wagon fiché dans le sol, mais périlleusement penché au bord d'un talus. Je me précipite : toute l'avant-partie du train a roulé au bas du remblai ou reste accrochée aux arbres, sauf les deux machines qui sont demeurées sur la voie. Mon wagon, celui qui précède et les deux fourgons de queue ont quitté les rails, mais restent enfoncés dans les traverses du pont et dans le ballast. Le fourgon d'avant et le wagon-poste sont en miettes. Par les portières et les fenêtres des voitures de troisième classe, qui ont roulé jusqu'en bas, sortent épouvantés, haletants, des hommes, des femmes, des enfants qui, chose invraisemblable, n'ont eu aucun mal. Tout le monde se précipite au secours des victimes. On relève le chef de train et le postier grièvement blessés; on les

transporte sous une pluie battante, parmi des rails tordus comme des brins de paille. Il y a quelque chose d'humoristique, malgré l'horreur du moment, dans cet aspect si inattendu des choses. Un train de bonne compagnie, un honnête train, régulièrement monté sur sa ligne, n'a pas plus le droit, semble-t-il, de déserter sa voie qu'un homme distingué de prendre un faux nez pour faire le fou. En pareil cas, tous les deux vont au ridicule.

Tandis que tous les voyageurs s'agitent sur place, arrivent, sortis on ne sait d'où, des paysans en grand nombre. Mais, dans cette foule, il n'y a pas quatre personnes capables de prendre une décision : on sort enfin une bicyclette du fourgon de queue et un homme se met en route pour Branne, tandis qu'un autre part à pied à Baume-les-Dames. Deux heures s'écoulent avant l'arrivée des secours. Enfin, la locomotive et le fourgon d'un train express de Besançon, qui s'était trouvé bloqué à la gare voisine, arrivent, amenant un curé. Nous transportons dans le fourgon le chef de train blessé. Le curé insiste pour qu'on le conduise chez lui, à Hyèvre-Paroisse. Quelques-uns de nous le portent donc à la cure.

Tous ces incidents m'offraient, comme en une expérience de laboratoire, quelques justifications des impressions que j'avais déjà amassées pendant mon séjour en ce pays. Il m'avait semblé distinguer en cette Comté deux types d'hommes bien différents. L'un mou, de langage traînard, de caractère apathique; l'autre actif, d'intelligence vive, presque dauphinoise, de parole scandée et alerte, très accessible à la gaieté, et d'un bon sens sincère, que la clarté de ses yeux bleus souligne encore. Ici, le premier type m'était fourni par l'aiguilleur, à qui l'on reprochait de n'avoir pas couvert la voie et qui répondait : « Ça se peut ». Le second était très nettement personnifié par un tout jeune homme, accouru d'un village voisin et qui organisa les secours. Il montra là tant d'initiative et d'énergie que j'eus envie de savoir qui il était. Il s'appelait monsieur R. : orphelin au sortir de l'université, il venait d'être nommé résident dans une des colonies françaises d'Afrique; il fera plus tard parler de lui.

Dans le village d'Hyèvre, je trouve une voiture qui me conduit vers Baume-les-Dames. La vallée est superbe; le Doubs

s'est fait une route serpentant à travers de hautes falaises stratifiées, qui ferment et ouvrent leurs demi-cercles changeants, jusqu'à Baume, en prenant des formes étranges et belles, comme, par exemple, le colossal fauteuil de Gargantua où il semble vraiment que quelque Titan philosophe doive parfois s'asseoir pour contempler le spectacle de la vallée.

Il me tardait de visiter Baume-les-Dames, — lieu de naissance de cet intelligent abbé Coyer, qui m'a toujours semblé un des plus modernes et des plus indépendants parmi les petits écrivains du XVIIIe siècle. La vallée s'arrondit en petits cirques et la célèbre demeure des nobles dames de l'abbaye se trouve dissimulée dans une retraite profonde. Les solides maisons de pierre conservent, comme à Remiremont, un air de calme bienséance, mais, sauf le site admirable et ces deux mémoires, — celle des grandes dames et celle de l'abbé Coyer, — rien n'arrête le visiteur. Je passai la nuit à me rappeler toutes ces petites brochures, de pensée hardie et d'esprit alerte, où l'abbé cinglait la noblesse fainéante de son temps, lui reprochait son peu d'initiative, sa crainte de s'embourgeoiser dans le commerce et dans l'industrie. Avec une indépendance toute franc-comtoise, il fit, avant M. Rémy de Gourmont, quelques belles dissociations d'idées reçues, montrant surtout ce qu'il y avait d'étriqué dans une certaine façon de concevoir la patrie. J'y voyais la marque de la race et le cachet du pays. Deux jeunes étudiants en médecine entrèrent en coup de vent dans la salle à manger de l'hôtel; ils racontaient, tout essoufflés, qu'on disait à Besançon que dans l'accident de chemin de fer quatre-vingts personnes avaient trouvé la mort et ils étaient accourus à bicyclette dans l'espoir de se rendre utiles. La jeunesse est la jeunesse partout; cependant, il y avait chez ceux-ci une vivacité et un élan qui m'ont fait penser à ce Jean de Watteville, que nous allons retrouver dans l'autre Baume franc-comtoise, — la Baume les Messieurs, — et que les Francs-Comtois ont peut-être tort de trop exécrer.

Besançon.

Enfin, il aperçut sur une montagne lointaine des murs noirs; c'était la citadelle de Besançon... Besançon n'est pas seulement une des plus jolies villes de France, elle abonde en gens de cœur et

d'esprit. Mais Julien n'était qu'un petit paysan et n'eut aucun moyen d'approcher les hommes distingués.

Ces lignes, qui commencent le chapitre XXIV dans *le Rouge et le Noir*, me revenaient à la mémoire, lorsque, du haut des montagnes du nord, je regardais la capitale où l'odieux petit héros de Stendhal se rendait sympathique à la belle Amanda Binet.

N'étant pas mieux muni que Julien Sorel de moyens de me faire guider par la ville, je contemplais avec un certain émoi les forts modernes qui la gardent; ils semblent élevés là pour rehausser la belle singularité provinciale de son caractère. Non moins présent à mon esprit, le passage des *Commentaires* où César parle de cette place forte « bien approvisionnée et qui, par sa situation, était très commode pour tirer la guerre en longueur ». Très commode, en effet. Tout cela se voit avec la belle précision d'une de ces toiles de Versailles, où des villes, resserrées entre des fortifications à la Vauban et entourées d'une riante campagne où caracolent des groupes de guerriers empanachés, semblent faites exprès pour se laisser prendre par le grand roi.

A Besançon, le Doubs a ramassé la ville entière dans une boucle de son cours, comme dans une fronde. Cet isolement naturel a été rendu redoutable par une citadelle et une enceinte de forts, tous construits d'après les plans de Vauban. Comme un château est entouré de douves, tout Besançon est cerné par le Doubs. A l'intérieur, les fenêtres grillées de l'occupation espagnole accentuent l'impression d'isolement jaloux. Place forte de première classe depuis les commencements de l'histoire française jusqu'à nos jours, siège d'un archevêché, Besançon a une couleur très personnelle, le mélange bariolé de ce *rouge* et de ce *noir*, entre lesquels le petit abbé Sorel ne sut jamais choisir, mais que les fortes têtes de ces montagnes surent toujours mettre d'accord. Besançon est la patrie du grand cardinal de Granvelle et de Jean de Watteville. Ce sont les revenants qui vous emboîtent le pas partout où vous dirigez votre promenade, soit qu'à la cathédrale Saint-Jean vous vous arrêtiez devant le marbre blanc du tombeau de l'ami de Raphaël, soit que vous suiviez les quais jusqu'à la porte tail-

lée dans le rocher par les Romains, soit que dans le joli square archéologique, parmi les colonnes corinthiennes, vous vous reposiez sur les gradins de l'ancien théâtre pour rêver un peu d'un passé franc-comtois que ces deux enfants de Besançon pourraient personnifier.

Ce fut en Franche-Comté que César commença l'unification des Gaules. Le Jura avait été franchi par les Germains d'Arioviste qui occupaient la Franche-Comté. L'insolent défi d'Arioviste y attira César et, dans la bataille qu'on peut appeler « de Besançon », le chef allemand fut défait. Ce fut le jour natal de la France latine. Ces montagnes du Jura devinrent du coup la limite orientale du pays; lorsque, dans l'émiettement féodal qui suivit la ruine de l'empire de Charlemagne, la Franche-Comté fut de nouveau mise hors de la frontière, devenant d'abord impériale, puis bourguignonne, ensuite espagnole, cette partie intégrale de la France, tout en aimant ses franchises, se sentait quand même en exil, comme l'Alsace d'aujourd'hui. Louis XIV n'a fait que restaurer l'œuvre de César : le traité de Nimègue scella la défaite d'Arioviste.

De Besançon à Ornans.

On est hissé, comme par un ascenseur, sur le premier gradin des montagnes : le train décrit une grande courbe au flanc des pentes en précipice, au-dessus du Doubs, et gagne le haut plateau par une rampe gigantesque. En haut, nous traversons des marécages immenses dont l'eau, presque stagnante, s'infiltre lentement dans la masse de cette table calcaire et reparaît aux sources d'en bas. Plus loin, des prairies et les senteurs du foin. Plus loin encore, le train semble fouiller à tâtons parmi les roches à la recherche de la vallée de la Loue; subitement il trouve la route, descend, plonge.

C'est un véritable cañon dans le calcaire. Mais, en contraste avec les cañons du Midi, celui de Rocamadour par exemple, tous ces précipices jurassiques sont boisés jusqu'aux trois quarts de leur hauteur; au sommet de ce talus verdoyant, le rocher nu apparaît en longs rubans de façades grises, couronnées encore par de la verdure... Le train glisse sur la voie taillée dans la paroi du ravin. On tombe sur Ornans.

Ornans.

Au pied de belles falaises qui l'enclosent, la patrie du vieux Granvelle et de Courbet repose au fond de la vallée, sur la limpide et fougueuse Loue. Ses maisons, construites sur pilotis ou qui adossent, des jardins fleuris au courant vert de la rivière, offrent des coins très pittoresques. De partout, lorsqu'on lève les yeux, on aperçoit des crénelures de montagne découpées sur le bleu du ciel. La variété de ces arrangements de lignes et de couleur est charmante. Devant une petite statue de bronze qui représente un pêcheur, j'aborde un homme vénérable qui flâne sous les arbres de la place. Je lui demande s'il reste encore ici des traces des Granvelle et de Courbet : « Tenez, dit-il, cette statue est de Courbet, c'est le pêcheur de chavots : les chavots sont les petits poissons qui se cachent sous les pierres de la Loue et que les enfants piquent comme vous le voyez. Et voici, en face, la maison de Courbet. »

Il me désigne une maison, à gauche de l'ancienne porte de la ville. Une maison qui ne porte pas d'inscription, pas plus, du reste, que celle des Granvelle, un peu plus loin, au bout de la grande rue; celle-ci est occupée aujourd'hui par une distillerie : c'est la maison natale de Nicolas Perrenot de Granvelle père, du cardinal et garde des sceaux de Charles-Quint. C'était probablement une maison de campagne dont les jardins et le verger s'étendaient jusqu'à la Loue. Aujourd'hui, la grande rue la sépare de la rivière : une petite place, reste de ce jardin, offre encore l'abri de ses arbres séculaires.

Sur l'autre rive, mon guide me montre le séminaire où fut élevé Courbet : « Il était de mes amis ; il n'avait que deux ans de plus que moi. C'était un mélancolique. Je lui ait dit bien souvent qu'il aurait mieux fait de peindre un beau tableau de plus que de se fourrer dans la Commune. Il répondait toujours : « Non, non! Il faut qu'*Il* s'en aille... — Mais, ajoutait ce vieil homme, ce ne sont pas les républicains de Paris qui ont chassé l'Empereur, c'est Bismarck. De Courbet, voyez-vous, on ne peut pas tout dire. Il ne travaillait que le matin. Il passait tous ses après-midi au café. C'est Delé-

cluze qui l'a perdu. Ici, de Courbet, personne ne dit plus rien. On avait parlé de ramener son corps de Suisse, mais on n'en a rien fait. » Ce vieillard me parla de son ami longuement et avec affection, mais comme une mère comprenant peu le tempérament artiste d'un fils qui s'égare. Il revenait toujours à ce mot : « Les artistes, voyez-vous, ne devraient jamais s'occuper de politique. »

Nous étions passés devant l'hôtel de ville. Mon compagnon aurait voulu me montrer des autographes. Malheureusement la salle était fermée. Je n'ai vu des Granvelle qu'un très beau buste. Dans une salle qu'on voulut bien nous ouvrir, se trouvent deux tableaux de Courbet : une réplique du château de Chillon, et un portrait du peintre, la pipe à la bouche. Je fus vivement frappé par l'exactitude extraordinaire de la couleur et de la structure des rochers. Courbet, qui jeta la brosse pour étendre ses couleurs avec le couteau, avait, comme on le sait, un parti-pris pour l'ocre et le brun, les tons crayeux et boueux. Mais ce n'est là que la couleur locale des rochers de sa vallée, de sa Loue, comme du reste de presque tout le calcaire jurassien. Ceux qui critiquent ce parti-pris du peintre n'ont jamais visité les hautes vallées tributaires du Doubs.

Le soleil déclinant laisse déjà le fond de la vallée dans l'ombre, mais il dore toujours les blanches falaises qui nous surplombent. Nous nous détournons de la petite place Granvelle, et nous croisons, sur notre route, une bande de villageois qui accompagnent à la gare le nouveau député du pays; il a les bras chargés de fleurs; il est précédé d'un cheval enrubanné. C'est en vérité, pour Ornans, le seul successeur de l'ancien garde des sceaux de Charles-Quint; le canon tonne en son honneur.

Vers Lods.

A la tombée de la nuit, une dizaine de kilomètres plus loin, vers Lods. Le train est bondé de gens du pays : tous les électeurs qui ont banqueté à Ornans en l'honneur de leur député! Les petits intérêts de clocher sont le sujet des conversations. Toutes les notabilités sont du voyage et, à chaque gare, on crie par les portières : « Vive Janet! Vive Janet! ». Quelques-uns ont perdu leur cravate à Ornans, dans une bagarre. On

cause, et crie, et jure. Les gros mots ici, comme partout en Franche-Comté, glissent facilement des lèvres ; ce sont de simples virgules qu'ils mettent entre les phrases.

Nous suivons une ligne d'intérêt local, qui a l'avantage de faciliter aux touristes la visite de la source de la Loue. Sans les cent mille francs produits annuellement par les cerisiers de cette vallée célèbre, et sans les forges de la Franche-Comté, il faudrait deux jours au moins pour une excursion à ces sources. Aujourd'hui rien n'est plus facile, et il faut ajouter : rien n'est plus beau, que le parcours depuis Lods, un beau matin de juin, jusqu'à la source de la Loue. C'est le Vaucluse du Nord ; un Vaucluse aux approches plus grandioses et plus pittoresques.

Des ravins, qu'on est tenté d'appeler incomparables, connus sous le nom de Combe de Nouaille, nous y conduisent par un sentier taillé sur une de leurs parois. A chaque instant, une éclaircie à pic révèle le torrent d'émeraude qui bouillonne en bas. C'est dans les cavernes de ces couloirs qu'habite la Vouivre, la bête merveilleuse, le serpent-dragon à l'œil de diamant que la splendeur sauvage du site maintiendra, longtemps encore, gardienne de ce vestibule de mystère. Après trois quarts d'heure de marche, on arrive à un cul-de-sac : la Loue se précipite hors de la montagne sous une voûte en forme de four taillée dans le roc ; elle bondit à la lumière comme une légion de Centaures ; elle a déjà fait auparavant une longue course nocturne dans les mystérieuses profondeurs du plateau. D'où viennent les eaux qui l'alimentent? Déjà, à sa naissance, elle est plus forte que le fleuve souterrain de Padirac ; si on pouvait sonder le plateau qui la nourrit, on découvrirait peut-être un nouveau Padirac. Dans un pays de fantaisie, sous un soleil apollonien, une nymphe ortygienne aurait remplacé ici la Vouivre : les *emposieux* du Jura ne sont que les *katavothra* de l'Hellade. Mais je ne connais rien en Grèce qui égale ce fleuve miraculeux. On me dit dans le pays que, lorsque les grandes pluies ont gonflé ses eaux, la Loue devient la Louve : grondante, elle descend comme un fauve de son repaire. L'auteur de *Sigurd* qui habite une villa sur sa route doit songer, à de tels moments, qu'il a vu la Vouivre.

Le Locle; le Doubs.

Vers l'est, jusqu'au Locle, à travers les plateaux. Pour la première fois, le rocher calcaire apparaît à fleur de sol. Un peu avant d'arriver au Locle, le paysage avec ses pâturages, ses sapins et ses chalets, prend un air tout à fait suisse. L'aspect du Locle étonne, avec ses maisons neuves, éparpillées, et ressemblant à des châteaux de cartes. Même vues de loin, elles sentent le sapin.

Le Locle est décidément sans beauté. Son seul intérêt est son importance commerciale, comme ville-mère de tout un essaim d'ateliers-paysans, qui ont appris à fabriquer des montres. Devant l'hôtel de ville, se dresse la statue d'un ouvrier tenant à la main une montre qu'il scrute attentivement. Je ne suis venu ici que pour la visite classique au Saut-du-Doubs.

Une petite ligne à voie étroite vous transporte jusqu'au village idéal des Brenêts où, sur chaque pente du large bassin tintent les clochettes des vaches. Le Doubs, qui sert ici de frontière entre la Suisse et la France, s'élargit subitement en une série de petits lacs d'un pittoresque ravissant. On s'y embarque pour un voyage d'une demi-heure. Au pied d'un des plus hauts rochers de la rive française, on s'arrête, pour faire répondre le bel écho des hauteurs suisses d'en face. Des phrases entières nous reviennent, avec le timbre exact de la voix. Au bout du lac, un sentier conduit en quelques minutes à l'endroit où le Doubs, venu le long d'une gorge étroite, tombe subitement dans un gouffre au milieu d'un site d'une sauvagerie grandiose. Loin, très loin en bas, l'œil le suit le long d'une gorge majestueuse où il continue sa route. Après les gorges du Pichoux, après la combe de Nouaille et après la source de la Loue, on pouvait craindre ici quelque déception; il n'en est rien. La nature, dans ses ressources infinies, a trouvé des combinaisons nouvelles. Ce Doubs, dans sa variété étrange, ce Doubs de Mandeure, de Sainte-Ursanne, de Besançon et de Morteau, a une individualité changeante, multiple, toujours étrange ou charmante, qui en fait vraiment un des plus beaux cours d'eau

de l'Europe. Il mérite d'être symbolisé par l'art; je serais très étonné s'il ne se trouvait pas des monuments de poésie religieuse attestant la forte impression que le Doubs, si noblement capricieux, a laissé chez les peuplades indigènes de la Séquanie, ou chez les Romains de Vesuntio et d'Epomanduodurum. Voici les vrais maîtres du pays : les dieux fluviaux. Dans cet aréopage secret de divinités vénérables qui ont présidé depuis la préhistoire et qui président encore aux destinées de la France, le Doubs a sa place et sa voix.

Je reviens de ses bords enrôlé dans son culte. Mais, tout de suite infidèle, je sors de son domaine pour franchir les montagnes qui nous séparent du grand lac de Neuchâtel, où règnent d'autres dieux. La route qui descend dans ce canton lacustre, après avoir traversé les sapins de la montagne, passe dans les vignobles que borde le lac, en vue des Alpes couronnées et striées de neige. On sort ici des contrées qui subirent la séculaire influence centralisatrice de la topographie française.

Dans l'admirable musée de Neuchâtel, un des plus beaux que j'aie vus depuis Trèves, on sent la nécessité de faire table rase de toutes les méthodes et de beaucoup des idées qu'on apporte d'au delà du Jura. On y écoute les pulsations du cœur d'une patrie nouvelle. Des terrasses du vieux château, tout près de la statue de Farel, qui tient au-dessus de sa tête la Bible enfin livrée aux foules, la vue, planant au delà du lac, domine une étendue qui a été le berceau et le domaine d'un autre peuple, d'un autre monde.

De Neuchâtel à Pontarlier.

Le vent du nord, la *bise*, soufflant en mistral, a balayé le ciel. Pas un nuage ne pend à ce dôme d'azur. Le lac, d'un bleu profond, moutonne sous le vent. A Auvernier, dans la petite baie, une heure de rêve silencieux. Les vignobles couvrent les deux mamelons qui s'arrondissent en étages successifs jusqu'au lac. Une jolie anse, avec, à l'arrière-fond, une montagne pittoresque, complète ce paysage hellénique et rappelle aussi certains coins de la Narbonnaise. Tout à coup j'aperçois là-bas, peints sur la toiture d'une maisonnette isolée au coin du lac, ces mots : « Êtes-vous sauvé de vos péchés? »

Parole qui, jetée ainsi en pleine nature, parmi ces nobles harmonies de couleurs et de lignes, tandis que l'air vibre d'une vie presque dionysiaque au-dessus des vignes, éclate comme une dissonance. Quelle réponse est possible à un appel de ce genre fait en un tel lieu? Celle-ci vient à mon cerveau mécréant : qu'on ne peut, hélas! pas toujours se sauver à la fois de ses péchés et de la sottise.

Nous rentrons dans le Jura par la gorge de la Reuse. Ce passage maintenant, grâce au chemin de fer, permettra une rentrée facile. Mais, par le passé, il n'a pas pu jouer un rôle important dans les grands mouvements de peuples. Le Jura est un mur que la Reuse ne fait que lézarder, sans en compromettre le rôle de barrière internationale. Pourtant, à mi-distance entre Neuchâtel et Pontarlier, la montagne s'entr'ouvre et la Reuse, qui jusqu'ici a traversé des gorges grandioses, sous les précipices du Creux-du-Vent, coule entre les prés, dans une vaste cuvette entourée de sapins qui n'ont rien de sauvage. C'est le célèbre Val de Travers, oasis de repos, remplie de sensations douces. Accaparée aujourd'hui par l'industrie neuchâteloise et parcourue par un petit chemin de fer local, cette vallée possède une demi-douzaine de gros villages qui prennent de plus en plus l'allure américaine. Quel contraste entre le calme rustique de ce paisible vallon et les hautes constructions modernes qui abritent ces ouvriers horlogers! Du moins, cette industrie a l'avantage d'être propre : elle ne déverse pas sur les champs ces détritus, ces rouilles, ces flocons noirs et ces fumées qui salissent tant d'autres sites champêtres. Le parfum de l'absinthe embaume les prés. Jean-Jacques, s'il revenait dans ce vallon, pourrait revoir, à Motiers, la maison où, exilé de Genève, épave humaine poussée vers de nouveaux rivages, il jeta l'ancre pendant plus de deux ans. C'est ici qu'il écrivit les *Lettres de la montagne*. Il trouverait, dans la présence de ce terrible commerce de l'absinthe, l'occasion d'une protestation plus humaine et plus digne de son génie que les misérables querelles d'église dont il daignait s'occuper alors.

J'ai retrouvé à ce vallon le caractère grand et simple, sauvage et animé, paisible et romantique que l'auteur d'Oberman avait noté. Mais, plus curieux que ce rêveur qui étendi

toujours entre ses yeux et les choses comme un voile de mélancolie, — la brume chatoyante qui émanait des eaux un peu stagnantes de son âme, — je cherchais partout les traces de Jean-Jacques. A Motiers, je questionnai les gens dans la rue : « Où se trouve la maison de Rousseau? » Personne n'en savait rien. Personne n'avait jamais entendu parler d'un « monsieur Rousseau ». Enfin, au bureau de poste, où j'entre en désespoir de cause, une dame répond à ma question et m'indique le chemin. Je retrouve l'endroit, qu'aucune plaque ne signale au voyageur pieux. Depuis un siècle, le village a dû très peu changer et la large rue si calme, où d'anciennes maisons s'alignent d'un seul côté, en face des champs au bout desquels se dresse la montagne, doit être la même que lorsque Jean-Jacques, habillé en Arménien, pauvre neurasthénique de génie, faisait des lacets sur le seuil de sa porte pour ses jeunes amies du pays, à condition qu'elles allaiteraient leurs enfants.

Jean-Jacques logeait au premier étage; le corps de logis semble faire partie d'une maison à armoiries qu'on appelle encore le château et où je reconnus la disposition notée dans *les Confessions* . Assis sur un banc de pierre, de l'autre côté de la rue, à l'ombre des grands arbres, je contemplais les vitres fermées et glauques de cette demeure avec une véritable tristesse, en songeant aux futiles souffrances de cet être maladif et quand même sympathique. Mes sensations, mes rêveries et les souvenirs de mes lectures se fondaient en une seule impression : l'absurdité des illusions humaines. Rousseau alla jusqu'au bout de sa vie croyant à la réalité de tous ses rêves : croyant aux mots, croyant à la Raison, tout à fait dépourvu du sens de la relativité; incapable de sourire à la destinée, à la sienne comme à celle des autres; homme religieux, incorrigiblement sérieux, comme le chien qu'on vivisecte sur la table de l'opérateur, ne comprenant rien aux lois inéluctables, il fut toujours de son avis. Je voyais le châtelain Martinet, le pasteur Montmollin, Pierre Boy, et les autres échangeant à la sortie de l'église leurs propos sur le compte d'un homme qu'ils voulaient chasser de son asile, bien qu'il ne fît de tort qu'à lui-même. Une génisse passa dans la rue du village et s'arrêta pour s'abreuver à la fontaine, devant la maison de Jean-Jacques. Je crus voir Io, la divine prê-

tresse de Héra, chassée de rivage en rivage jusqu'au bord de ce Nil où elle retrouva la forme dont Zeus s'était épris. Ainsi passa sur la terre, mordu par les taons de ses propres imaginations, de ses propres soupçons, de ses propres idées, ce pauvre persécuté de Rousseau.

On sort des montagnes du val de Travers par un grand portail naturel. Jusqu'à Verrières, et ensuite sous le château de Joux, on suit la voie séculaire des nations. En ce défilé de la haute Reuse, ont passé tous les peuples. Par cette cluse transversale dont le fort de Joux garde l'entrée et que deux fois les Suisses ont essayé de fermer par une chaîne de fer, fuyards ou conquérants ont pénétré sans trop de difficulté dans le vallon ensoleillé de Travers. Parcourir cette route, depuis les rives de Neuchâtel jusqu'aux bords du Doubs, à Pontarlier, est d'une suggestion topologique charmante. Naturellement, les Romains virent l'utilité stratégique de cette route. Un reste de fortification se trouve sur le col où passe aujourd'hui la ligne-frontière : le val de Travers devrait appartenir à la France car, avant les chemins de fer, il ne fut pénétrable que par l'ouest. Les deux forts de Pontarlier lui font un cadenas.

Pontarlier.

De Pontarlier même, il y a peu de chose à dire. Une tristesse morne se dégage de ces pierres. Je ne sais pas tout à fait pourquoi, mais je fus très frappé, le soir de mon arrivée, par la ressemblance de la ville entière avec certains vieux quartiers de Rome où des masures et des constructions sans style encadrent les parties déblayées de la ville ancienne. Nulle part plus qu'ici, je n'ai ressenti ce sentiment de pitié qui vous saisit en certains points de cette Franche-Comté, si souvent dévastée. La ville, en effet, est, par sa situation, aussi exposée que Vesoul; sauf le nid d'aigle de Joux, aussi sauvagement impressionnant qu'un fort espagnol du Roussillon, il ne reste ici aucune trace de la vie innombrable qui a traversé ce défilé.

L'absinthe a rendu Pontarlier célèbre ; cette gloire vous salue par les vastes affiches où flamboie un nom connu dans le monde entier.

Je lis quelques notes prises sur ce pays-ci par Guibert qui, sous le premier Empire, vint à Pontarlier au cours de son inspection des établissements d'invalides. En y arrivant de Levier, pour visiter le château de Joux, il trouva la ville « riante et bien bâtie », mais il ajoute presque immédiatement : « des façades uniformes, l'air caserne ». Guibert fait une remarque intéressante que j'étais près d'oublier. On se demande à quoi servent ces forts de Joux et de Larmont, placés sur la route de Suisse, et on se répond que c'est dans l'éventualité d'une invasion par une puissance autre que la Suisse. Guibert, dès le premier Empire, s'étant posé la même question, rappelle que Louis XIV avait fortifié le château de Joux, non contre les Suisses, mais contre les Francs-Comtois qu'il venait de conquérir et qu'il sentait la nécessité de traiter en ennemis jusqu'à ce qu'ils se fussent accoutumés à être ses sujets. Aujourd'hui, l'habitude est prise. La question de l'utilité de ces deux forts pourrait se poser de nouveau, n'était le rôle protecteur qu'ils ont joué en 1870, en couvrant la retraite de l'armée de l'Est.

Vers la Saône.

Je m'arrache au désir d'aller visiter, du côté de Lausanne, la ville romaine de l'Orbe. Je reviens à l'ouest, au cœur de la Franche-Comté. Nous traversons un plateau immense, une sorte de Beauce caillouteuse; on se croirait définitivement sorti du Jura. C'est la Chaux-d'Arlier, champ de bataille pierreux, à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer; ici, Charles-le-Chauve a vaincu son vassal Gérard de Roussillon. A travers les pâturages, derrière Pontarlier, se dresse la haute barrière de montagnes qui sépare la France de la Suisse, avec l'échancrure du défilé où perche le fort de Joux, sur la route du Val de Travers. Nous dépassons une petite station qui s'appelle Frasne, où est né l'aimable Xavier Marmier.

Ces hauts plateaux manquent d'intérêt, mais, sans eux, qui reçoivent les eaux et les absorbent, nous n'aurions pas de ces belles *resurgences* comme la source de la Loue. C'est encore du causse, couleur de nougat, avec, comme seule végétation, d'assez méchants sapins. A Boujailles, nous quittons le plateau et

nous commençons la descente qui va nous mener jusqu'à la plaine de la Saône. La contrée est moins laide et moins monotone. Les sapins se rassemblent en forêt.

La descente, jusqu'à la station d'Andelot, n'est pas encore très rapide, parmi des rochers assez pittoresques. Mais cette région de la moyenne montagne est infiniment moins belle que la région supérieure. Le train où je me trouve est bondé de marchands de bois qui discutent les prix du matin à la foire de Pontarlier. Aux environs de la vallée de la Furieuse, le pittoresque revient, et bientôt, on peut le dire, revient précipitamment : le train dévale sur une rampe en palier. Après une secousse comme mon accident de Baume-les-Dames, un peu de crainte se mêle forcément au plaisir qu'on peut prendre à glisser à toute vitesse le long d'une pente de deux pour cent, au long des contreforts de la montagne, en face du vaste paysage de la vallée de la Cuisance où s'étendent, à mille pieds plus bas, les glorieux vignobles des Arsures. A droite, les montagnes calcaires peu boisées, et les ruines du château de Vaugrenans, — demeure, aussi, de la Vouivre, — contrastent, dans leur aridité méridionale, avec le splendide et lumineux pays qui s'étend à perte de vue vers le sud-ouest.

Cette descente de Pontarlier vers la Saône, presque en droite ligne, m'a fait connaître les impressions larges et exactes d'un oiseau de passage. Quels maîtres de la topologie doivent être les pigeons voyageurs! A étudier la carte, on ne sent qu'à moitié la vraie configuration de ce Jura. En le traversant ainsi en droite ligne, après dix jours passés à l'étude détaillée de quelques-uns de ses traits les plus caractéristiques, la véritable structure de ses chaînons est définitivement comprise. Il me semble enfin avoir la perception du *tout*. De la plaine à la moyenne montagne, de la moyenne montagne aux plateaux intermédiaires, et de ces plateaux au grand Jura qui tombe à pic sur les lacs de la Suisse avec ses failles transversales et ses cañons serpentants, je possède ces gigantesques gradins du Jura comme une partie intégrante de moi-même.

Et je comprends la nostalgie de cet aventurier sublime, dom Jean de Watteville, ce renégat dantesque qui souhaita vivre et mourir dans ce domaine si vaste et si beau de Franche-Comté, —qu'il finit pourtant par vendre à la France. Pendant quelque

temps, flattant l'amour d'indépendance des Comtois et se rappelant sans doute aussi qu'il était d'origine bernoise, ce merveilleux dom Jean voulut écarter sa province de l'influence française. en faire un satellite de la confédération helvétique. Il ne serait pas très difficile à un avocat habile de plaider les circonstances atténuantes pour la volte-face qui suivit. Partant du principe qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, on démontrerait que Watteville, à l'arrivée de Condé, fut illuminé par des idées de véritable homme d'État, qu'il sentit la nécessité inéluctable d'allier les destinées de son pays adoptif, devenu sa patrie bien-aimée, au sort de la France, vers laquelle cette Franche-Comté était si naturellement orientée par la disposition de ses gradins.

Salins.

Avec ces hauts pics en bec d'oiseau, Salins figure les deux cornes d'un dilemme; la ville semble dire à l'intrus : *Il faut être mien ou je te tiens.* Si le voyageur cherche d'autres solutions, il n'en trouvera pas; mais la ville lui offre des attraits multiples. Les montagnes de Saint-André et de Belin, entre lesquelles coule la Furieuse, sont une Scylla et une Charybde menaçantes, qui, non moins redoutables que les rochers antiques, empêchèrent le passage des Allemands en 1870. Au fond de cette cluse étroite, sur une longueur de trois kilomètres, s'alignent les maisons d'une des villes les plus étrangement situées de toute la montagne. Les cimes fantastiques qui dominent Salins reproduisent avec un réalisme surprenant certaines enluminures de manuscrits anciens, où les contours de hautes cimes bizarres se silhouettent contre le bleu de ciel On retrouve ce modèle de pic biscornu dans le chaînon des Alpilles. A Salins, au fond de ce couloir, entre les pics surmontés de forts, les armées du roi de France n'auraient pu pénétrer, sans la trahison du gouverneur. Dom Jean de Watteville ne fut pas étranger à cette affaire. Ce que Salins peut faire, quand elle veut conserver son honneur, fut démontré pendant la seconde campagne de Louis XIV : Salins résista dix-sept jours, et le siège coûta deux mille hommes.

Il y a ici de célèbres sources salées ; les voûtes qui recouvrent aujourd'hui ces eaux ne datent, paraît-il, que du com-

mencement du xe siècle. Pourtant, il est peu probable qu'un tel site et ces eaux mystérieuses, jaillissant des entrailles de montagnes si bizarres, n'aient pas été fréquentées pendant la période gallo-romaine. En tout cas, Salins est devenu bien vite une des villes les plus caractéristiques du moyen âge. Dès la première moitié du xiiie siècle, les monnaies de Salins commencèrent à se répandre en Europe ; ce fut à Salins qu'en 1363 fut établi le premier mont de piété français ; l'une des premières imprimeries françaises fut celle de Salins : un bréviaire, qu'on montre à Besançon, est le premier livre publié en Franche-Comté.

A la nuit tombante, nous grimpons à l'église Saint-Anatole, près des vignobles qui escaladent les pics jusqu'à la hauteur des forts. Les portes étaient closes. Nous revenons au musée dans l'espoir, malgré l'heure tardive, d'y passer quelques instants : également clos. Je dus quitter Salins sans voir les tapisseries brugeoises si célèbres ; elles glorifient le travail avec une franchise et une hardiesse qui rappellent la verve de l'abbé Coyer de Baume-les-Dames : dans tout le Jura, et de tout temps, le travail et le commerce n'ont jamais été considérés comme une servitude.

De Salins à Auxonne.

A Mouchard, nous quittons les dernières ondulations du plateau et, de plus en plus hors de la montagne, nous courons vers la plaine de la Saône. On traverse la Loue, ici méconnaissable, coulant tranquillement dans les prés qui dorment à la base des monts. Nous faisons, en sens inverse, la route de la princesse Jeanne, quand elle vint de Dôle à Salins pour visiter la province que Philippe-le-Bel avait réunie à son royaume. Cette princesse bourguignonne avait reçu comme rente la dépouille des comptoirs israélites de Salins, Arbois et Gray : au moment de mourir, elle ordonna la vente de sa maison de Nesles pour bâtir à Paris un collège où les jeunes Francs-Comtois seraient admis de préférence. Jeanne semble avoir désiré déjà la centralisation des bonnes volontés franc-comtoises dans la capitale parisienne ; c'était un acte « d'impérialisme » très réfléchi, à la façon de Cecil Rhodes. Plus tard, lorsque la centralisation se fut accomplie et la France

formée, Napoléon négligea ce procédé d'assimilation d'une province qui avait fourni tant d'illustres officiers aux armées de la République : il s'empara de ces quarante-six bourses de Nesles pour créer le Prytanée militaire. Un ministre de l'Instruction publique, à mon avis, ne serait pas mal inspiré en rétablissant cette fondation, mais en sens inverse. Il pourrait maintenant expédier à Salins quelques-uns de ces jeunes Parisiens qui connaissent mal la province et ignorent presque tout des péripéties que la France a subies pour devenir une nation.

Auxonne.

C'est pour voir une des étapes de Napoléon que je suis descendu si loin de la montagne, au delà de la forêt de Chaux, au delà du Doubs, jusqu'à la plaine bourguignonne, jusqu'à Auxonne. J'ai suivi, à travers la plaine, la même route, à peu près, que le jeune officier d'artillerie prenait en sens inverse pour aller à Dôle corriger chez M. Joly les bonnes feuilles de sa brochure : *Lettre de Monsieur Bonaparte à Monsieur Matteo Bonifacio*. Le livre intéressant de M. J.-B. Marcaggo, *la Genèse de Napoléon*, montre combien les deux années que Napoléon a passées dans cette ville d'Auxonne furent décisives pour son développement intellectuel. Le « moment psychologique » de sa vie dut être entre 1787 et 1788, à Auxonne. On n'a peut-être pas assez remarqué que ce fut le travail intellectuel acharné auquel il se livra pendant cette période, — travail si ardent qu'il tomba malade de surmenage, — qui lui donna l'habitude des idées générales et détacha son esprit de la routine, avant que les grandes journées révolutionnaires, à Paris, achevassent de le « déraciner » complètement et pour toujours.

A Auxonne, il lisait, il lisait comme aucun jeune officier, aujourd'hui, dans sa paisible petite garnison, n'est probablement tenté de le faire. Trois fois par semaine, il allait au polygone, à deux kilomètres de la ville, pour assister à l'école pratique. Le reste du temps, il lisait, la plume à la main : les dix volumes de l'histoire d'Angleterre par Barrows, — « cette noble Angleterre qui avait donné asile à Théodore, roi de Corse, et reçu Paoli » ; — Rollin, qu'il contrôla par une profonde étude des sources originales ;

Platon; l'*Histoire philosophique des Indes* de Raynal; Buffon; l'*Histoire des Arabes* de Marigny; Marmontel; le *Voyage en Suisse*, de William Cox; Duclos; Bernardin de Saint-Pierre; l'*Histoire critique de la noblesse;* l'*Esprit* de Gerson, etc.

Tout cela, en dehors des études spéciales de l'École. Il compare l'administration de Carthage avec celle de la Compagnie anglaise du Bengale. Il note les détails d'approvisionnement des armées des Perses et d'Alexandre; il analyse la *Magna charta* d'Angleterre et approfondit les mœurs et coutumes des Anglais. Il lisait, à la dérive, sans méthode apparente, tous les livres qu'il pouvait. Mais cette absence de méthode fut, pour un esprit comme le sien, une méthode admirable. J'oserai même dire que, pour toute culture véritable, c'est à certaines heures la méthode par excellence. De ces lectures entremêlées, surgissent forcément des comparaisons inattendues, mais souverainement suggestives, entre les idées les plus diverses. Fouiller toujours un même sujet, c'est comme suivre la même route entre deux haies, ou descendre un fleuve entre les parois du même cañon. On creuse son sujet de plus en plus profondément, mais les points de comparaison font défaut et jamais on ne jouit de longues échappées sur le paysage d'alentour.

Napoléon, à Auxonne, le cerveau maladivement excité par l'insomnie des fièvres paludéennes, qui venaient encore s'ajouter au surmenage, secoué dans toutes les fibres par les nouvelles des grands événements qui se succédaient en Corse et à Paris, se trouva dans l'état le plus favorable pour vivre à la plus haute tension. Je suis convaincu que si plus tard on l'avait questionné sur le temps d'où dataient la plupart de ses idées, il aurait répondu que ce fut à Auxonne, dans la caserne de cette petite ville marécageuse, ou dans son logis, près de l'admirable église, qu'il se découvrit lui-même. La vieille théorie du génie, don mystérieux, doit céder devant des explications plus psychologiques. La méthode des lectures comparatives, appliquée au moment propice, doit être un des secrets de la fabrication des cerveaux supérieurs.

Je réfléchissais à toutes ces choses à Auxonne, tout près de la statue de Napoléon par Jouffroy, sur la place d'Armes, tandis que le soleil brûlait les feuillages du petit parc.

Auxonne a peu de choses à offrir au voyageur. Mais nous sommes tous ainsi faits que, sans un cadre où disposer nos impressions, elles s'éparpillent et se perdent. A ce moment, l'église, la statue et le petit hôtel de ville prirent à mes yeux un air de grandeur : Napoléon avait passé là.

Dôle.

Auxonne est tout près de Dôle. Comme Chalon-sur-Saône, comme tant d'autres boulevards de la plaine et du commerce exposés à toutes les convoitises, la vieille ville de Dôle, siège du parlement de la Franche-Comté, forteresse des Jésuites du collège de l'Arc, a été incendiée, saccagée, déparée de tous ses anciens monuments. Quelle tristesse hante les sombres rues de ces patientes villes-frontière! Le site est beau. Le Doubs, large et calme comme une petite Loire, serpente parmi les champs et contourne la petite éminence qui supporte une cathédrale de style lourdaud, entourée de vastes couvents où sœurs et jésuites ont éduqué des générations. Cette cathédrale, gothique après tout, manque de grâce. Cependant, à cause de la grande hauteur de ses nefs, elle produit un certain effet et rappelle de loin la majesté des églises fortifiées du Rouergue. Vue du faubourg de la ville, au delà du Doubs, elle impressionne comme un bon géant qui prépare un bon accueil. L'intérieur continue cette sensation d'honnête et cordiale puissance. Les colonnes épaisses n'ont leurs pareilles, d'après mes souvenirs, que dans l'église de Tournus. Mais, à l'encontre de Tournus, Notre-Dame de Dôle est claire et gaie. Le soleil y pénètre comme dans les églises de Belgique et joue sur les dorureset les couleurs des tableaux, comme pour laisser aux enfants du catéchisme une impression favorable à la religion. La statue en bronze du président Grévy tient la plus belle place de la ville. Pasteur est ici un souvenir d'une toute autre noblesse. Il aura bientôt sa statue dans le beau parc qui forme terrasse au-dessus du Doubs, en face du Jura et des Alpes lointaines, presque invisibles.

W. MORTON-FULLERTON

(La fin prochainement.)

LA RACE SUPÉRIEURE

Il existe, en matière coloniale, un certain nombre de principes qu'on ne discute plus. Ces principes font autorité, on les publie en manuels, on les enseigne dans les écoles. On me les enseigna donc, et j'y crus, car, et cela est heureux pour le gouvernement des États, la jeunesse, même en France, a conservé la faculté de croire ce qu'on lui dit, tout en se figurant, avec ivresse, qu'elle croit des choses révolutionnaires. Après avoir visité la plupart des colonies françaises, et la plus populeuse des colonies anglaises, qui est l'Inde, il m'est venu le désir d'examiner quelques-unes des données que j'avais admises jusque-là sans hésitation. Faire table rase et considérer de nouveau tout ce qui, dans une science, est tenu pour acquis, est un procédé d'investigation fécond, même dans les sciences expérimentales : rien qu'à peser de nouveau l'azote, on a trouvé qu'un élément jusqu'alors inconnu s'y dissimulait. Mais tout le monde sait que la politique et surtout la politique coloniale ne sont que pour une bien petite part des sciences expérimentales : elles sont empiriques, ce qui n'est pas du tout la même chose. En matière coloniale, on continue à faire ce qu'on a fait, en se donnant pour raison que ce qu'on faisait était bon à l'heure précédente, et à deux mille lieues peut-être de l'endroit où on le fait maintenant. Et

« colonisation » signifiant aujourd'hui expansion de la race qui colonise, pour justifier cette expansion, on se contente d'un postulat. Ce postulat que je voudrais examiner, c'est la croyance en la supériorité de la race blanche sur toutes les autres races.

La conviction qu'a la race blanche de cette supériorité est ancienne. Les peuples européens ont cru d'abord qu'étant en possession de la vérité chrétienne, ils valaient mieux que ceux qui ne possédaient point cette vérité et qu'il était de leur devoir de la répandre. Logiquement, ils eussent dû considérer les nouveaux convertis comme leurs égaux. Mais l'orgueil de race et la rapacité des intérêts en décidèrent autrement : et cette période de christianisation fut infiniment cruelle pour les races colonisées. On exploita jusqu'à la mort les Indiens du Nouveau-Monde. Puis on fit venir en Amérique des nègres, on les baptisa comme les Indiens, et on les exploita, comme les Indiens, jusqu'à la mort : un peu moins cependant, parce qu'on les avait payés au marchand.

Lorsque la foi chrétienne subit une éclipse, les blancs prirent une autre conception. Éclairés par la raison, ils crurent que tous les hommes, sans doute, avaient cette même raison en partage, que tous étaient libres, égaux et frères, et même que les peuples dits « sauvages » vivaient plus conformément aux lois de la nature. Les blancs d'Europe se reconnurent cependant une supériorité, toute morale : celle d'être les apôtres de cette bonne nouvelle. Ils affranchirent donc les esclaves, et les Français d'abord, les Anglo-Saxons ensuite, leur accordèrent tous les droits civiques. Cette conduite était généreuse. On y pouvait découvrir toutefois une illusion et quelque orgueil. Ne considérant pas encore les noirs, jadis esclaves, comme nos égaux intellectuels, nous espérions qu'ils le pourraient bientôt devenir, par le bienfait de la liberté : « Forts que nous sommes, leur disions-nous, nous vous tendons la main, à vous qui êtes faibles. »

Il y eut des déceptions nombreuses et amères. Alors s'ouvrit une troisième période, dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Les hommes blancs crurent, et croient encore, à la supériorité incontestable de leur cerveau. Ils crurent, et croient encore, que cette supériorité leur donne

l'*imperium* sur ceux des hommes qui ne sont pas blancs. L'importance des découvertes scientifiques en Europe, l'ingéniosité et le nombre de leurs applications, ont beaucoup contribué à établir ce nouveau dogme. Sous le règne de Louis XV, pourtant, des philosophes avaient appris aux Français qu'ils étaient fort inférieurs aux Chinois, lesquels avaient le bonheur de n'être pas chrétiens, de haïr la guerre, et d'avoir un gouvernement ordonné suivant les maximes de la saine raison : les récits des missionnaires jésuites n'avaient pas été sans influence sur cette manière de voir des philosophes antichrétiens. Mais un siècle plus tard, les savants, qui avaient succédé aux jésuites et aux philosophes dans la confiance des peuples, professèrent, avec la même assurance, que les Chinois n'ayant ni chemins de fer, ni filatures mécaniques. ni Napoléon, ni de Moltke, nous étaient extrêmement inférieurs. Quelques faits d'observation directe et la diffusion des théories darwiniennes vinrent affermir cette conviction. On proclama que c'est l'homme blanc qui généralise et combine le mieux, qu'il a le sens de l'organisation, du commandement, de la justice. Et l'on ajouta qu'il progresse perpétuellement, tandis que d'autres races, la chinoise par exemple, se sont arrêtées à un degré de civilisation qu'elles ne dépasseront plus, et que les noirs d'Afrique demeureront dans une éternelle enfance.

Ces façons de penser présentent certains inconvénients : d'abord, cela va sans dire, pour les races déclarées inférieures. Rudyard Kipling a parlé du « fardeau de l'homme blanc » qui doit gouverner les autres hommes. Il n'est pas lourd, le fardeau ! On empêche les frères inférieurs de s'entre-tuer, de s'entre-dévorer, de s'enfoncer mutuellement de petits morceaux de bambou sous les ongles des pieds. Mais on les maintient soigneusement dans leur infériorité; on exige d'eux les tâches les plus pénibles, les plus ingrates, les plus mal payées; on les taxe sans leur consentement; on en fait des soldats qui ont pour métier d'imposer à leurs compatriotes la domination étrangère. Ces procédés coloniaux ne nous choquent point parce qu'ils sont à notre avantage; d'ailleurs, ils choquent beaucoup moins les indigènes que ne se le figurent quelques philanthropes. La plupart du temps, nous ne faisons à ces indigènes que ce qu'ils avaient fait cent fois à

leurs voisins, quand ils étaient les plus forts. En Afrique, le vainqueur a toujours eu le droit de ne pas travailler et de forcer le vaincu au travail. Les Hindous, avant l'arrivée des blancs, étaient au pouvoir d'une caste aristocratique et guerrière. Aux Annamites, une longue éducation fait considérer tout pouvoir établi comme vénérable, paternel. sacré, et l'obligation d'acquitter l'impôt comme de même nature que celle qui fait qu'un fils doit nourrir son père.

Les Européens sont donc arrivés, assez naturellement, à concevoir une hiérarchisation du travail qui donnerait au monde la physionomie d'une énorme fourmilière. Les Européens en seraient les conducteurs, les rois, et jouiraient, pour entretenir leur supériorité, leur « volume » intellectuel, d'un traitement de faveur, d'une nourriture spéciale. Au-dessous, il y aurait les « soldats », Arabes ou nègres, intellectuellement aveugles, autant que possible, comme ils le sont physiquement chez les termites. Au-dessous, les « neutres » ou ouvriers, toujours comme chez les termites et les fourmis : des êtres minces, agiles et sobres, merveilleusement aptes aux tâches industrielles; on rencontre ces qualités, au plus haut degré, chez les Chinois, les Annamites, les Hindous. Enfin, au-dessous encore, paîtraient de grands troupeaux, du reste parfaitement heureux de leur sort, car on leur donnerait tout ce qui constitue le bonheur bestial qu'ils apprécient : beaucoup de nourriture et des femelles. Ces pucerons de l'humanité seraient les nègres : on leur ferait produire, non seulement du sucre, comme chez les fourmis, mais encore du coton, du caoutchouc et de l'or.

Il semble que les nègres accepteraient, sans révolte *susceptible de réussir*, une telle destinée, et les Hindous n'y voient déjà point de mal, à condition qu'on leur permette d'entretenir, par surcroît, leurs anciens maîtres; on a pu dire que la conquête anglaise n'avait fait chez eux que superposer une nouvelle caste à celles qui existaient auparavant. La résignation serait moins sûre chez les Annamites et les Chinois, parce qu'ils sont nombreux et très intelligents, et pour d'autres causes, qu'on verra plus loin. Mais cet idéal de la fourmilière, où tout le monde est à sa place, ne va pas sans quelque difficulté : entre ces Européens supérieurs à tous les autres

hommes, on peut se demander s'il n'existe pas des nuances de supériorité. Les Anglo-Saxons conçoivent la fourmilière comme devant être gouvernée et exploitée par eux : les Anglais occuperaient les autres Européens en qualité d'employés « supérieurs », mais pourtant de simples employés. Les Latins, les Germains ont des prétentions analogues. Il peut en résulter des conflits pénibles.

Et il ne faut pas nous en tenir là. On peut se demander si la prééminence de cette race blanche, évidente à l'heure actuelle, est définitive. Nous sommes aujourd'hui en pleine période d'expansion et de conquête. L'Europe, après le long sommeil qui suivit la double secousse de sa conversion au christianisme et de l'admission des Barbares, s'est réveillée avec la passion ardente des réalités; elle s'est armée, pour découvrir ces réalités, de qualités d'observation, d'une méthode scientifique bien plus rigoureuse et plus féconde que celle même à qui l'on doit les précieuses acquisitions de la science grecque. Du développement des sciences modernes et du penchant d'un esprit nouveau, qui ne cherche le bonheur que sur terre, il est résulté des applications pratiques d'une énorme importance, qui ont permis la création de la grande industrie, abrégé les distances, étendu à la terre entière les possibilités de migration de la race européenne. Et de ce que la race blanche est en train d'envahir le monde, l'homme blanc contemporain en conclut qu'il continuera à le couvrir jusqu'à l'occuper entièrement, après avoir réduit les autres races à l'état de domestiques, de « neutres » et d' « ouvriers »; on prévoit le peuplement par des blancs, rien que par des blancs, de tous les territoires déserts ou parsemés seulement de peuples condamnés à disparaître, parce qu'ils ne sont bons à rien pour les blancs (c'est ce qui s'est passé pour l'Amérique du Nord et l'Australie), et l'organisation du reste du monde, Afrique, Chine, Indo-Chine, etc., au profit de ces mêmes blancs. Les pays où les blancs vivront seuls seront constitués en démocraties; les pays où les blancs seront superposés à une race dite inférieure deviendront des aristocraties dont les Européens seront ducs, princes ou barons.

Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'aire d'une race ne peut indéfiniment s'élargir. Le peuplement par les Européens de

territoires pratiquement vides et d'un climat analogue au leur, comme l'Amérique du Nord ou l'Australie, nous empêche de distinguer nettement ce fait. Mais s'il y a un phénomène historique frappant, c'est l'inutilité des conquêtes et des invasions dans un territoire dont la population atteint une certaine densité. La Gaule est restée celte, malgré une invasion latine et une invasion germaine; l'Angleterre est restée celte également, pour la plus grande part de sa population, malgré le métissage saxon et les invasions romaines et normandes; le Latium est resté latin et l'Espagne, espagnole. Ce qui a changé parfois, c'est la langue et l'organisation sociale. Mais la superposition des conquérants et des conquis, l'institution d'une aristocratie dominante, on en voit, après quelques siècles, disparaître les traces. Une opération de métissage s'est bientôt faite : les reproducteurs de la race immigrée étaient, après tout, si peu nombreux qu'on aurait quelque peine à retrouver leur type pur. Ce qui a survécu, ce sont des mots, des concepts, des désirs, des ambitions, qu'ils avaient ensemencés dans la race ancienne. Ils ont été le sel de la terre; mais le sel fond.

Les races qui se mêlèrent ainsi étaient, dira-t-on, de même couleur, et proches parentes. — De même couleur, voilà qui est presque vrai, mais non pas toujours proches parentes! Il est curieux qu'on tienne si peu compte, en général, des éléments étrangers que, durant des siècles, l'esclavage a importés dans l'Europe méridionale. Armées d'esclaves, qui parfois se révoltèrent. Peuples d'esclaves, que l'affranchissement introduisit dans la cité. Plus les villes et provinces méditerranéennes étaient riches, plus elles avaient d'esclaves : des Germains et des Gaulois, mais aussi, et en très grand nombre, des Syriens, des Cappadociens, des Berbères, des nègres même venant de l'Afrique du Nord. Les ventes d'esclaves, autant que les libres migrations, peuvent expliquer cette persistance singulière d'un type qu'on retrouve dans tout le bassin de la Méditerranée, de Smyrne à Marseille. Combien de fois, à Nîmes ou à Narbonne, n'est-on pas frappé par une physionomie déjà vue en Asie-Mineure ou en Algérie? La tête longue, les lèvres grosses et larges, le nez long et busqué du Levantin apparaissent chez des paysans dont les ancêtres ont

cultivé la terre de France depuis la nuit des temps. Des noirs, dans l'antiquité, furent vendus comme esclaves. Déjà, les caravanes puniques allaient en chercher jusque dans le centre africain. Il en arrivait aussi du Darfour, par l'Égypte. Plus tard, aux temps chrétiens, lors des longues guerres entre Espagnols et Arabes, ceux-ci rachetèrent souvent leurs prisonniers contre des noirs qu'ils se procuraient au Maroc. La population méditerranéenne fut constituée par un mélange des races blanches et noires, aryennes, sémites et berbères, et la fusion s'accomplit fort bien. Rien ne prouve que d'autres mélanges, sinon de noirs et de blancs, du moins de jaunes et de blancs, ne se produiront pas dans l'humanité future, avec aussi peu d'inconvénients.

* * *

Les parties de la terre où l'Européen peut vivre, — abstraction faite de l'ancien habitat de la race européenne, — se divisent en plusieurs catégories. Il y a celles qui étaient désertes quand les blancs les ont occupées, et dont le climat est tempéré : elles resteront sans doute un domaine européen, à moins d'expulsion violente par les jaunes d'Asie; rien encore ne peut faire craindre cette éviction. Il y a celles que peuple une race indigène, ou anciennement installée, qui subsiste à côté des conquérants blancs sans se mêler à eux : parfois ce sont les conquis eux-mêmes qui repoussent la fusion comme en Algérie; parfois ce sont les envahisseurs, comme au Transvaal; il peut aussi arriver que la race ilotisée ait été transportée artificiellement dans la région, comme les nègres aux États-Unis. Mais partout le résultat, au bout d'un certain temps, sera fatalement le même : la disparition, par élimination lente ou massacre, de l'une des deux races en présence. Dans un certain nombre d'années ou de siècles, l'Algérie aura sa crise, la Louisiane aura sa crise, l'Afrique du Sud aura sa crise.

Pour nous, Français, qui possédons en Algérie ces populations berbères et arabes islamisées, dont les capacités morales et mentales sont si belles, la perspective est désolante. A l'époque romaine, ces populations avaient, pour ainsi dire

d'elles-mêmes, pris l'attitude la plus favorable aux intérêts du vainqueur : confondant leurs intérêts avec ceux des conquérants, les hautes classes se romanisèrent. Ce n'est pas tout à fait une vérité de dire que Rome trouva un appui dans l'aristocratie africaine et dans la population de métis qui, riche et commerçante, exploitait la côte; mais sa situation, tant qu'elle resta puissante, fut bien plus avantageuse encore : c'étaient ces classes qui eurent besoin d'elle pour se maintenir. Privés de leurs chefs nationaux, les habitants de l'intérieur, bien que rudement traités, réduits à ce statut du « colonat », dont le servage fut l'aboutissement nécessaire en Europe, ne pouvaient guère se soulever contre une domination qui leur pesait.

Ils le tentèrent cependant, supportant mal « que l'opulence de l'Afrique fût faite de leur misère » : sous Tibère, sous les Antonins, sous Dioclétien, leurs insurrections durent être noyées dans le sang. Aussi ces Berbères embrassèrent-ils le christianisme avec une foi passionnée; la « bonne nouvelle », que leur apportait cette religion neuve, leur parut l'annonce d'une proche vengeance : Tertullien éclate en anathèmes contre Rome et le vieux monde. Mais le vieux monde et cette vieille Rome s'approprièrent la force politique du christianisme, qui devint, pour les Africains, la religion des oppresseurs. Les esclaves restèrent en bas, les maîtres en haut. Alors, reniant la foi de Rome, ils eurent leurs hérésies nationales : donatistes, circoncellions ; ils tuèrent les catholiques. Et quand enfin l'islam leur arriva d'Orient, ils l'adoptèrent « avec une facilité surprenante... Il annonçait un dieu unique, l'égalité de tous les fidèles. Tout musulman, quelle que fût son origine, pouvait être un homme libre, propriétaire, dispensé de la capitation. Plus de privilèges de race, plus de gouverneurs étrangers, plus de fisc impérial : c'était une émancipation. De plus, il y avait gloire et profit à suivre les drapeaux des conquérants devenus des alliés, à marcher derrière eux au pillage de l'Europe... Les Berbères devinrent musulmans comme ils étaient devenus chrétiens, et à peu près pour les mêmes raisons[1]. »

1. Maurice Wahl, *l'Algérie*, p. 86.

De ce jour, les Berbères sont, définitivement peut-être, devenus impropres à s'assimiler nos conceptions. Il y a quelques siècles, l'esprit des deux religions était à peu près le même. Chrétiens et musulmans pensaient que la vie terrestre, n'étant qu'un passage, avait peu de valeur : il la fallait vivre en vue de la vie éternelle. Aujourd'hui, sauf peut-être en Russie, les peuples chrétiens se conduisent comme si leur existence terrestre avait plus d'importance que celle qui doit suivre. Pour le mahométan, il en va différemment : il ne vit toujours ici-bas que dans l'attente de la vie future. Il reste persuadé que Dieu fait tout, veut tout ce qui est, que le monde est un miracle perpétuel de Dieu, que Dieu donnera la puissance sur terre aux mahométans quand il le voudra; s'il ne la leur donne point, le paradis vengera du moins les vrais croyants de la supériorité apparente des chrétiens. Un palefrenier musulman a résumé pour moi cette conviction en m'expliquant que, « de l'autre côté des jours » c'est moi qui sellerais son cheval.

Cette espèce de résignation paresseuse et butée des Arabes d'Algérie à n'être plus rien dans un pays qui est le leur : rien dans le gouvernement, rien dans le commerce, rien dans les affaires, rien dans rien, ce qui fait que beaucoup ont très peu de chose à manger, — mais alors, dormant le jour, il en est qui se réveillent pour voler la nuit — cette patience obtuse leur vient en grande partie de la foi prêchée par Mahomet, lequel, en cette occasion, paraît avoir singulièrement protégé les chrétiens! Si nos Arabes s'étaient décidés à abandonner leur statut personnel; s'ils étaient entrés, pour ainsi parler, dans le siècle et s'étaient fait naturaliser, à une époque où la France, comme sous le second Empire (car on en est bien revenu sous la troisième République), était restée naïvement libérale et croyait à la complète égalité des races humaines; s'ils avaient opéré une espèce de quart de conversion, non religieuse, mais civique (il ne s'agissait nullement pour eux d'abjurer), on se demande dans quelle situation ils nous auraient mis. Nous aurions dû non seulement leur ouvrir les assemblées délibérantes, non seulement leur laisser plus de terres, mais leur donner accès aux places, ce qui aurait bouleversé les habitudes politiques,

l'économie sociale, et aussi les commodités des familles européennes en Algérie : l'une des causes de l'agitation antijuive à Alger fut, non pas que les Juifs faisaient des affaires avantageuses, mais que ces gens d'Afrique entraient dans notre civilisation, que leurs fils, élèves des mêmes lycées que nos fils, concouraient pour les mêmes postes universitaires, civils, militaires, et qu'ils arrivaient à faire enfin tout comme nous, même à ne pas gagner d'argent ; il est vrai qu'en général ils en avaient d'avance. Il se fût produit, si les Arabes avaient imité ces israélites, un trouble de la vie algérienne encore plus grand : rien que l'inquiétude causée par la reprise lente et partielle de certaines terres kabyles par les Kabyles le prouve ! Mais peut-être aussi l'équilibre se fût-il ensuite rétabli, surtout s'il y avait eu métissage. Pourquoi une nouvelle race ne serait-elle pas née, plus originale encore que celle qui est en train de se constituer là-bas par le mélange des sangs français, espagnol et italien ?

Mais ce ne sont là que des questions à propos d'hypothèses, et c'est une hypothèse aussi, bien que tentante, de s'imaginer qu'il apparaîtra quelque jour un prophète pour enseigner aux Arabes qu'il n'est rien d'inconciliable entre l'industrialisme occidental et l'Islam. La vérité présente, c'est qu'il existe en Algérie une utile population d'ilotes, relativement sobres et suffisamment soumis. Ils sont aujourd'hui 4 millions contre 600 000 Européens, c'est-à-dire qu'ils sont sept fois plus nombreux. Et ce ne sont pas nos compatriotes d'Algérie qui les tiennent, c'est la pression des 38 millions de Français du continent. Qu'arrivera-t-il si ces Arabes continuent à pulluler, et nous autres à faire tout ce que nous pouvons pour ne pas pulluler ? Les gens de notre génération ne le verront point, et c'est tant mieux pour eux.

La Louisiane et l'Afrique du Sud se trouvent dans une situation analogue. En Louisiane et dans les autres anciens États esclavagistes de l'Amérique, les électeurs blancs songent à se tirer de l'embarras où les mettent périodiquement les électeurs noirs en leur retranchant le droit de suffrage. Excellente solution, mais provisoire ! Car si ces nègres continuent à augmenter en nombre, s'ils produisent des hommes remarquables et qui pourront avoir de l'ambition, des Booker

Washington moins résignés à ne pas réclamer la place qu'ils méritent, est-ce que ces hommes ne partiront pas à l'assaut de la hiérarchie sociale, avec leurs bandes noires derrière eux? Par un contraste presque risible, ces mêmes Européens, qui veulent en Amérique enlever leur bulletin de vote aux nègres, font l'inverse dans la colonie du Cap. Pour résister à la race hollandaise, les colons anglais ont fait dépendre l'électorat d'un cens que beaucoup d'indigènes — Cafres, Hottentots, etc. — sont maintenant capables de payer, et c'est une opinion soutenue par un enquêteur exercé et averti, M. Vigouroux, que le développement intellectuel, économique et numérique de la race noire constitue, entre le Cap et le Zambèze, une grave menace pour l'élément européen. Il semble en effet, à lire M. Vigouroux, qu'ici certaines tribus noires montrent des qualités mentales, des possibilités d'évolution dont ailleurs, il faut le reconnaître, elles n'avaient pas fait preuve.

Il existe un troisième et un quatrième type de colonies, où le sang de deux races se mêle d'une façon plus ou moins intime : le Brésil, les colonies espagnoles de l'Amérique, les colonies françaises des Antilles ou des Mascareignes, etc. Ici les phénomènes consécutifs sont : adoption par la race indigène de la langue, de la religion, du système social et politique des maîtres; puis expulsion de ces maîtres de race pure, soit par les armes, soit par le simple jeu des forces économiques ou des mesures politiques; enfin absorption des métis mêmes par la race fondamentale, dont la physionomie ethnique est demeurée à peu près la même, mais qui a changé de langage, de lois, de mœurs et de concepts. Il en résulte pour cette race soit un arrêt définitif, soit une longue période d'incubation, un « moyen âge », pendant lequel les blancs purs la considèrent avec le mépris que pouvaient avoir les Byzantins pour nos Barbares. Il est possible que, cette période de trouble terminée, la race se ressaisisse, et que le terme « européen » soit alors pris par elle dans le même sens humiliant que nous attribuons au mot « byzantin ». Par bonheur pour nous, cela n'est que possible, et le fait actuel est que ces métis nous apparaissent seulement comme une espèce de déchet de fabrication : la chose fabriquée étant l'adaptation de

la terre aux besoins des blancs, et les métis apparaissant comme le résultat d'une légèreté ou d'une coupable imprudence. Voilà ce qu'on pense, si on ne le dit pas; mais on commence même à le dire, à l'écrire, à l'imprimer.



Jusqu'ici, pourtant, l'examen est assez favorable aux prétentions de la race blanche à la supériorité. Des crises à traverser, des luttes, même sanglantes, à soutenir contre des métis peu nombreux, des noirs peu redoutables, des mahométans figés par une foi religieuse qui leur fait dédaigner tout effort suivi pour améliorer leur condition terrestre, voilà qui n'est point pour nous faire désespérer. Mais nous n'avons pas encore parlé des jaunes.

A leur égard, on a émis une autre théorie pour justifier la conquête de la terre tout entière par la race européenne. Cette théorie suppose toujours la supériorité intellectuelle de notre race. Mais ceux qui l'ont formulée sont des économistes utilitaires. Le principe d'une supériorité mentale leur paraît avoir encore quelque chose de métaphysique, partant d'indémontrable. Ils sont allés chercher une base pour ainsi dire matérielle. L'humanité n'a-t-elle pas pour devoir, disent-ils, pour premier instinct même, de s'assurer le plus de bonheur possible? Il s'agit donc de mettre le globe en valeur, d'en tirer toutes les ressources qu'il contient, de ne laisser ni une terre en friche, ni une mine inexploitée, ni une chute d'eau sans usine, ni une rivière sans train de bateaux, ni un pays sans chemins de fer, ni un homme sans ouvrage. Les peuples qui ne font rien du sol sur lequel ils vivent, qui n'en tirent ni caoutchouc, ni coton, ni cuivre, ni fer, ni or, seront légitimement, sinon dépossédés, du moins assujettis. On aura le droit de leur apprendre, même un peu brusquement, ce qu'ils doivent faire ou laisser faire, pour le bonheur de l'humanité.

Cette théorie ne pose pas, on le voit, comme point de départ, la supériorité des races européennes; mais, pensant constater que seules celles-ci sont capables d'une exploitation intensive du globe, elle prend ensuite pour acquis que cette supériorité est un fait d'expérience. C'est cette théorie qui a permis de convertir à la politique de colonisation beau-

coup de radicaux, et, je crois bien de socialistes. Jadis, l'immense majorité de ceux-ci, et même des radicaux, niait le droit des civilisés à s'imposer par la force aux non civilisés. Sans apercevoir ou sans dire qu'on reprenait là un idéal chrétien, on pensait qu'il est criminel d'employer la force pour faire « régner » la civilisation, qui supprime, croyait-on, l'emploi de la force, La France, par un retour d'esprit sur un événement douloureux, se rappelait l'étranger entrant chez nous les armes à la main, pour nous arracher deux provinces : faire aux autres ce dont nous avons tant souffert, n'était-ce pas un crime? D'autres, qui ne désespéraient pas d'une revanche, craignaient qu'une politique extra-européenne ne détournât nos yeux de la frontière mutilée. Les agrariens voyaient dans les colonies des concurrentes qu'on se créait de gaieté de cœur ; et c'était pour ces conquêtes qu'on réclamait leurs fils à nos cultivateurs ! Enfin les socialistes avaient pour motif que toute conquête, ou toute défense d'un domaine conquis, exige une armée ; cette armée, en attendant qu'elle serve à l'extérieur, empêche à l'intérieur les grèves de se changer en révolutions. Si bien que notre communauté politique présentait un spectacle absolument différent de celui qu'avait offert la démocratie athénienne du temps d'Aristophane. C'était jadis la plèbe qui voulait la guerre, n'ayant rien à perdre. C'étaient les chevaliers et les nobles, possesseurs de terres incessamment pillées, qui demandaient la paix, l'arbitrage universel. Récemment, chez nous, c'était le contraire. Une guerre, en effet, aurait nui aux intérêts des industriels et des possédants de toute nature ; mais la menace de cette guerre, qui n'éclatait point en raison même des désastres qu'elle eût causés, leur était utile en justifiant l'entretien d'une force puissante qui assure l'ordre.

La création d'une armée coloniale, où l'on utilise les indigènes pour garder les indigènes, et dont les cadres seuls sont aristocratiquement européens, a eu pour effet de modifier lentement l'opinion des socialistes, bien que certains encore protestent au nom des principes [1]. Cent mille ouvriers à

1. Voir les délibérations du dernier Congrès socialiste d'Amsterdam.

cette heure, vivent en France de l'industrie de la bicyclette et de l'automobile : il faut bien que les nègres leur fournissent du caoutchouc! Un plus grand nombre encore de prolétaires désirent, ou apprendront à désirer, qu'on leur apporte du coton à très bon marché, car toute économie sur la matière première sera un bénéfice partagé entre eux, le patron, et le consommateur. Ainsi, à l'électeur paysan, qui se souciait peu de colonies, répond maintenant l'électeur ouvrier, qui en a besoin. A l'ancienne théorie généreuse, qui ne voulait point qu'on allât s'emparer des terres des noirs et des jaunes, et qui considérait tous les hommes comme ayant les mêmes droits que nous, on voit se substituer graduellement une doctrine utilitaire sur laquelle quelques socialistes se sont mis d'accord avec les orateurs les plus écoutés de l'économie capitaliste; et l'on admet que, si un peuple se refuse à exploiter les ressources de son territoire, l'intérêt général permet de l'y obliger par la force. Les démocraties industrielles étant assez fréquemment impulsives et brutales, il est possible qu'elles mettent peu de douceur, une fois converties à la colonisation, à l'achèvement de l'œuvre coloniale.

Or, juste à ce moment où l'opinion française se retourne, voici, pour la première fois depuis ce que les écrivains diplomatiques ont appelé « l'éclipse du croissant turc », voici les prétentions de la race européenne à dominer le monde sérieusement menacées, voici qu'on commence à se demander si l'extension de la race européenne ne rencontrera pas, n'a pas déjà rencontré ses limites, si les jaunes consentiront à prendre, dans la hiérarchie des races telle qu'on la rêvait, le rang — inférieur — qu'on voulait leur attribuer. Et le conflit russo-japonais a permis de mesurer quelle influence les victoires militaires exercent encore sur l'imagination des peuples civilisés. Il n'y avait, auparavant, que les états-majors intellectuels et politiques de ces peuples civilisés pour s'inquiéter du danger qu'un mouvement de la race jaune pouvait faire courir aux prétentions « impériales » de la nôtre. Et dans ces états-majors, même après la guerre sino-japonaise, même après l'insurrection des Boxers, on n'était pas unanime. Quelques pessimistes dénonçaient le péril jaune, mais le reste des prophètes et calculateurs demeurait parfaitement

sûr de l'avenir, pour des raisons dont plusieurs étaient fort insuffisantes.

Il en faut citer une parce qu'elle est caractéristique de la confiance des Européens dans leurs méthodes et du mépris qu'ils ont pour celles de leurs concurrents possibles. On a pu lire quelque part que le seul fait, pour les Chinois et les Japonais, d'avoir et de garder leur écriture idéographique dénotait chez eux une irréparable infériorité mentale. L'usage de l'écriture alphabétique, merveilleux outil d'analyse en effet, devait suffire à prouver l'excellence des cerveaux européens, et leur conserver la maîtrise du monde. Qu'un même signe, suivant la place qu'il occupait dans la phrase, pût signifier trois ou quatre choses différentes; qu'il y eut ainsi 40 000 ou 60 000 signes ou modifications de signes, quelle preuve de faiblesse intellectuelle! On aurait pu se demander si, en apprenant son écriture, le Chinois ou le Japonais n'apprenait pas, non seulement à écrire, mais à raisonner; s'il n'acquérait pas par cet exercice une prestesse et une mémoire visuelles bien précieuses dans l'étude des sciences naturelles et des sciences appliquées ; s'il ne prenait pas de la sorte « l'esprit de combinaison » et une aptitude exceptionnelle à saisir des rapports entre les choses et à voir ces rapports d'un coup, tandis que nos procédés de langage et d'écriture les divisent; si cette idéographie n'était pas, ou ne pouvait pas devenir, une sorte d'algèbre appliquée, non pas aux nombres, comme la nôtre, mais aux abstractions d'un autre ordre et aux phénomènes; et, en ce sens, notre nomenclature chimique, qui veut exprimer en un seul mot complexe la composition d'un corps ternaire ou quaternaire (diméthylamidopropanol, par exemple) imprononçable, mais qui, pour le chimiste, se lit d'un coup d'œil, n'est-elle pas une intelligente chinoiserie? Non, on ne se demandait pas tout cela, bien qu'après tout il n'eût pas été insensé de se poser ces questions, même en décidant d'attendre pour les résoudre honnêtement.

Mais c'est peut-être qu'il n'était plus temps, c'est peut-être qu'on était déjà, même les gens sages, à se payer de raisons déraisonnables. L'industrie européenne, et bien plus encore la spéculation, avait besoin qu'on parlât de la mainmise de l'Europe sur la Chine, comme d'un événement non encore

échu, mais inévitable. Et la spéculation aujourd'hui a besoin de terres neuves, de conquêtes, de traités; c'est elle qui mène aujourd'hui, en grande partie, la politique : j'entends la politique extérieure. Engageant tous les hommes à donner leur argent, avec espoir et enthousiasme, aux œuvres d'adaptation et de transformation du globe. la spéculation fabrique, peut-être sans même s'en douter, les convictions dont elle a besoin. C'est ainsi que non seulement les hommes d'État, mais les écrivains de cabinet, et surtout les journalistes, ont admis, comme un fait qu'il n'était même plus utile de discuter, que les pays jaunes tomberaient sous la dépendance intellectuelle et économique de l'Europe. Et une dépendance politique d'une certaine sorte étant la conséquence fatale de cette dépendance économique et intellectuelle, les pays jaunes seraient partagés entre les États blancs. Parmi ces États blancs, les uns préféraient attendre, les autres voulaient brusquer les choses ; mais sur le fond, tout le monde était du même avis : la Chine serait partagée.

Si, parmi les Européens qui résident en Extrême-Orient, il y en eut de moins optimistes, ils furent en bien petit nombre, surtout dans notre Indo-Chine. Établis dans les basses plaines du Mékong et du fleuve Rouge à la suite de nos armées victorieuses, nos compatriotes n'ont pu voir dans les Annamites que des vaincus, et, *par conséquent*, une race inférieure. Et rien n'étant en effet clair comme une épée, ni plus significatif que les coups qu'elle assène, les Annamites, récemment domptés, heureux de vivre enfin sous une administration civile un peu plus douce que la règle militaire, mais restés matés quand même par celle-ci, acceptent leur sort pour l'instant. Les Français d'Indo-Chine n'avaient donc aucune crainte. Nul avertissement ne nous est venu par eux. Et pourtant, de toutes les races européennes établies sur les confins du Pacifique, c'est la nôtre qui a le plus d'imagination. Les Anglo-Saxons, moins bien doués à cet égard — ce qui d'ailleurs est souvent avantageux en affaires — paraissent avoir été, cette fois, aveuglés par leurs rancunes du moment et leurs intérêts immédiats. Ils en voulaient à la Russie : donc il leur parut agréablement spécieux d'opposer le « Japon civilisé à la Russie barbare ». Il leur parut flatteur de voir dans

le Japon la Grande-Bretagne du Pacifique ». Et cette Grande-Bretagne du Pacifique prenant en Angleterre et en Amérique, non seulement ses éducateurs, mais encore, mais surtout, son outillage intellectuel, y contractant ses emprunts, y achetant ses navires, les Anglo-Saxons se plurent à considérer le Japon comme une avant-garde précieuse et un peu naïve, qui les payait au lieu d'être payée par eux, et à la suite de laquelle ils s'installeraient eux-mêmes, — leur propre supériorité définitive ne pouvant faire aucune espèce de doute dans leur esprit.

Enfin les Russes eux-mêmes n'avaient guère prévu cette période d'orages jaunes, dont ils subissent la première rafale. Une sorte particulière d'insouciance, où se mêlent la fierté et le fatalisme, leur avait fermé les yeux. Mais c'est aussi, peut-être, qu'ils espéraient, qu'ils avaient le droit d'espérer, s'arranger avec les Chinois, en devenir du moins les conquérants agréés, quelque chose comme de nouveaux Tartares-Mandchous plus civilisés. Leur état d'âme politique et moral les rend en effet plus proches peut-être des races d'Extrême-Orient. La férocité tranquille qui leur permit de noyer 6 000 Chinois à Blagoviestchensk étonna le monde entier, sauf peut-être leurs victimes : car ils faisaient de même, Timour-Lenk et Genghis-Khan ! Et on a vu les Russes traiter ensuite ces mêmes Chinois et leurs mandarins avec plus de justice et surtout, ce qui est politiquement plus important, avec *moins d'insolence*, que n'eût fait, à leur place, n'importe quel autre peuple d'Europe.

Aujourd'hui, les Russes trouvent devant eux une tâche formidable et peut-être écrasante. En France, on invective contre le ministre de la marine parce qu'il n'a pas pris, dit-on, les précautions nécessaires pour défendre notre Indo-Chine contre une descente des terribles Japonais. L'Angleterre elle-même, malgré sa jalousie contre la Russie et son habitude de résoudre les questions au jour le jour, commence à s'inquiéter. Un haut fonctionnaire des possessions asiatiques de la Grande-Bretagne écrit : « Tout le monde ici est russophobe. Ces gens-là ne voient pas que nous ne sommes, en Asie, qu'une poignée d'hommes administrant des milliers d'indigènes, et qu'une défaite infligée par une nation asiatique à

une puissance européenne est un danger sérieux. Ils ne voient pas cela, *ces ânes*, et c'est ce qui m'irrite. » L'administration de lord Curzon a été obligée d'interdire aux *babous* indiens d'aller chercher au Japon une éducation scientifique, et peut-être de bien mauvais conseils ou de bien mauvais exemples. Et l'on prédit maintenant — il est vrai que c'est un Français, M. Villars, correspondant des *Débats* à Londres, mais il exprime l'opinion des Anglais qui l'entourent — que si le Japon se substitue à la Russie en Corée ou en Mandchourie, c'est le Japon, et non la Russie, qui deviendra le rival de l'Angleterre dans le Pacifique, d'autant plus qu'il possède déjà Formose, la « Malte » de l'Extrême-Orient. L'Angleterre est aujourd'hui, il est vrai, l'alliée du Japon, mais il n'est point d'alliance qui puisse résister au conflit d'intérêts vitaux.

Voilà une partie, une très faible partie, des réflexions qu'a suggérées ce seul début de guerre; mais on voudrait remettre l'examen sérieux de l'avenir à la fin de cette même guerre. On voudrait encore espérer qu'à la fin la masse énorme de la Russie triomphera de l'alerte exiguïté de son ennemi, que l'éléphant aura d'assez bons yeux pour poser ses formidables pieds juste où il faut pour écraser la fourmi, cette fourmi qui ne devait rester qu'un auxiliaire, un « neutre », et qui s'est révoltée. Hélas! j'ai toujours vu, surtout en Orient, surtout dans ces vastes terres d'Asie, les fourmis recommencer à foisonner à chaque renouveau de saison! On voudrait pouvoir admettre, comme l'écrit M. Ular[1] qu'à la fin, et une fois les armes posées, c'est, non pas la Russie, mais l'Europe, qui profitera politiquement de la situation. Il y aurait un nouveau congrès de Berlin, ou tout au moins un nouveau traité de Simonoseki : le Japon n'aurait pas la Corée et la Russie rendrait la Mandchourie à la Chine. Ces prévisions paraissent aujourd'hui bien optimistes! D'ailleurs, quelle que soit l'hypothèse qui se réalise, est-ce que la guerre en aura moins eu lieu, est-ce qu'il n'y aura rien de changé, est-ce que l'Europe pourra espérer encore rester indéfiniment l'administrateur et le bénéficiaire de la fortune jaune? Une

1. A. Ular, *l'Européen*, 7 juillet 1904.

guerre de ce genre ne signifie pas seulement par elle-même, ni par les résultats qui apparaîtront sur un traité de paix : elle montre, et c'est bien de quoi s'inquiète avec raison l'instinct populaire, elle montre de quoi les jaunes sont capables.

Ils sont capables, au Japon, de patriotisme, d'un patriotisme exalté, fanatique, religieux. Ils sont capables de manœuvrer des armées, des flottes, d'utiliser des mécanismes compliqués mieux que leurs rivaux actuels. Et ils répondent ainsi à l'accusation dédaigneuse, portée contre eux, de n'être que des imitateurs. Il est bien certain qu'ils imitent. Ils imitent nos manœuvres navales, ils n'ont proprement rien inventé en stratégie et en tactique. Mais qu'avons-nous fait en Europe, au point de vue militaire, si ce n'est de nous imiter nous-mêmes depuis des siècles, de Jules César à Napoléon et à de Moltke? Ce sont les masses armées, les outils à tuer, les moyens de transport, qui ont changé, et les vainqueurs ont été ceux qui, au service des mêmes principes fondamentaux, ont employé de la façon la moins prévue ces outils à tuer, ces masses armées, ces moyens de transport, avec un esprit de critique et d'intelligence, un sens adroit et rapide de l'adaptation des moyens à l'objet : il semble que les Japonais possèdent cet esprit de critique et ce sens de l'adaptation. Ils imitent donc, mais ils n'imitent pas mal, ils imitent utilement, ils imitent *mieux que leurs adversaires*. Et puisque le progrès même des sociétés européennes exige qu'on publie toujours tous les procédés de perfectionnement, que rien ne soit tenu secret, de telle sorte que quiconque soit toujours à même de perfectionner le perfectionnement, les jaunes seront toujours à même de savoir ce qu'ils ont besoin de savoir pour imiter. Ou, si nous changeons de méthode, ce serait le progrès dans la science et l'industrie qui s'arrêterait, chez nous comme en Extrême-Orient, et personne n'y gagnerait rien.

Mais la guerre est encore un signe, une preuve, à d'autres égards. Elle montre dans quelle mesure l'individu est capable de sacrifier ses propres intérêts à ceux de la communauté dont il fait partie. Si les Turcs, si les populations mêmes de l'Amérique espagnole ont peine à garder pour eux une industrie, un chemin de fer, une banque, c'est qu'ils n'ont pas chez eux des hommes d'une intelligence assez haute, d'une

abnégation assez complète, pour renoncer à satisfaire leurs ambitions personnelles ou leurs appétits. Ils ne travaillent, ne traitent, ne vendent ou ne se vendent, que pour eux, leur clan ou leur coterie. Et dans l'état actuel des sociétés, une usine, une banque, une grande affaire quelconque, il faut que cela marche comme une armée ou une patrie, avec de la discipline, de la régularité, de la probité dans les comptes, de la solidarité dans les rapports individuels; le meilleur à la meilleure place, honoré, payé, obéi, et n'en abusant pas cependant pour tout prendre et tout vendre. Or des gens qui savent se faire tuer utilement, à leur place et avec entrain, sont très probablement capables de travailler et d'être honnêtes à leur place et avec entrain. La grande question, la vraie question, ce n'est donc peut-être pas de connaître la teneur du papier diplomatique qui finira cette guerre, c'est de savoir si les peuples d'Extrême-Orient sont capables de garder pour eux la direction de leur outillage économique, l'exploitation de leurs mines, l'administration suprême de leur fortune publique.

Il semble bien, à cet égard, que ceux qui ont cru au péril jaune l'aient très inexactement défini. Je ne parle pas des écrivains, qui se sont offert le plaisir ingénu de trembler confortablement, en songeant à l'entrée dans Paris des hordes de Gengis-Khan! Mais des esprits plus modérés ont prédit et redouté la concurrence de l'industrie jaune. Ils ont vu, à bref délai, 600 millions d'Asiatiques qui, vivant de rien, payés d'une poignée de sapèques en zinc, inonderont l'Europe de leurs soies, de leurs cotonnades, de leur vaisselle, de leurs parapluies et de leur acier. A quoi on a pu répondre que, les salaires, sur la face du monde, tendant toujours à prendre un niveau égal, une Chine ou un Japon industriels ne tarderaient pas à fabriquer au même prix de revient que l'Occident. Voilà qui est bien possible, encore que ce ne soit pas tout à fait sûr! Car durant des siècles, l'ouvrier pauvre peut garder ses habitudes physiologiques, se nourrir de riz et de poissons, qui coûtent moins que le pain et la viande : non par pauvreté, mais par goût. Et dans quelle mesure doit-on tenir compte d'une loi économique ne réalisant son plein effet qu'au bout d'une vingtaine de lustres? D'ici là, « le roi, l'âne ou moi »

peuvent mourir, et « l'âne » ce peut être l'organisation de l'Europe... Mais le problème véritable est celui-ci : les Européens garderont-ils, en Asie, les usines, les chemins de fer qu'ils ont créés ou même les capitaux engagés dans ces affaires? On peut, à certains signes, craindre qu'il n'en soit rien.

Le Japon et la Chine ont dû emprunter de grosses sommes à l'Europe, et il se passera longtemps avant que les particuliers chinois rachètent toute la rente nationale, ou que le gouvernement la convertisse. De ce côté, la situation est bonne. Mais le Japon n'a guère que des industries nationales, et le nombre des affaires qui, dans l'Inde, l'Indo-Chine et la Chine, sont hindoues, annamites, chinoises, ou qui — fait encore plus significatif et grave — le deviennent, grandit tous les jours.

Voici des filatures de coton, dans l'Inde anglaise. Elles ont été créées par des Anglais et il en est encore un grand nombre qui sont anglaises. Mais beaucoup sont tombées entre les mains de Parsis, et ceux-ci, à leur tour, les ont cédées à des Hindous. C'est la race nationale qui reconquiert ses moyens de production. Le Parsi, négociant et spéculateur excellent, achète le coton brut au paysan : l'Européen ne peut guère ici rivaliser avec lui. A un moment donné, possédant la matière première, le Parsi hausse les prix, puis les baisse, suscite des fluctuations, et surtout profite de celles qui se produisent naturellement. L'industriel européen devient un débiteur, que le Parsi étrangle un beau jour, et le Parsi devient propriétaire de la manufacture, d'autant plus qu'il sait tirer un meilleur parti de la main-d'œuvre indigène. Mais à ce spéculateur, l'industrie, qui immobilise ses capitaux, ne convient qu'à demi. Il repasse donc l'affaire à des Hindous, en demeurant parfois actionnaire ou intéressé[1].

1. Le rapport de notre consul général à Calcutta, M. Pilinski, publié dans le *Moniteur officiel du Commerce,* indique d'autres causes encore de cette reprise d'une industrie nationale par les nationaux : c'est qu'il n'est pas nécessaire à ceux-ci de faire de grands bénéfices pour persévérer. « On comptait dans l'Inde en 1903, dit M. Pilinski, 201 fabriques représentant 43 676 métiers et 5 164 360 broches. 84 de ces fabriques faisaient concurremment le filage et le tissage; 113 ne faisaient que le filage; 4 ne faisaient que le tissage.

Peu de ces fabriques peuvent payer un dividende raisonnable aux actionnaires,

Le même phénomène, exactement, a eu lieu en Cochinchine pour le décortiquage du riz. C'est une industrie florissante et fructueuse, exigeant des capitaux considérables et donnant des revenus avantageux. La Cochinchine est l'un des plus grands producteurs de riz du globe. Elle en exporte chaque année près de 900 millions de tonnes d'une valeur de plus de 100 millions de francs. Or, pour éviter un excédent de poids, et, par conséquent, un surcroît inutile du prix du fret, chaque grain de riz doit être débarrassé de sa cosse de paille, de sa « balle » pareille à celle du blé, mais beaucoup plus adhérente. Auparavant ce travail se faisait à la main avec des pilons. L'Europe a inventé des machines, installé des décortiqueries et des « élévateurs ». Sur les neuf usines fondées par elle, sept sont aujourd'hui entre les mains des Chinois, et dans les deux autres les Chinois ont de très gros intérêts! De ces entreprises dont ils avaient eu l'initiative, les Européens ont donc été expulsés, capital et personnel... Non, cependant : il reste un employé blanc, l'ingénieur, payé au plus juste prix, subordonné au patron chinois. C'est ce blanc qui est devenu le neutre de la fourmilière : il travaille honnêtement, obscurément, au profit d'un homme de cette race aux yeux

qui sont presque exclusivement des indigènes, Parsis, Mahométans ou Hindous, mais il est très remarquable qu'il n'y a cependant que très rarement des faillites déclarées; cela tient à ce que les actionnaires ont d'autres ressources, qu'ils font, lorsque c'est nécessaire, de nouveaux sacrifices et attendent patiemment des temps meilleurs.

Dans les moments les plus difficiles, les usines exécutent la somme de travail indispensable, même à perte, pour conserver le matériel en bon état; les bâtiments sont entretenus et soignés et n'ont pas l'apparence d'abandon et de détresse où l'on devrait s'attendre à les voir après des séries de crises qui auraient sûrement ruiné complètement une industrie dans un autre pays.

L'association des filateurs et tisseurs est très disciplinée ; les membres prennent des mesures en commun dans l'intérêt général, sans chercher à se faire une concurrence dangereuse qui, si profitable qu'elle puisse être pour quelques individus, amènerait des désastres pour cette industrie en général. Sauf en ce qui concerne quelques mécaniciens européens, on n'emploie que des indigènes pour la main-d'œuvre et lorsqu'il est nécessaire d'arrêter le travail ou de le diminuer, on licencie les ouvriers, pour ne garder que le nombre strictement indispensable, sans que cette mesure entraîne les conséquences de misère qu'elle comporte en Europe, où un ouvrier industriel n'a aucune ressource que le produit de son travail à l'usine, sans pouvoir s'employer autre part en cas de chômage prolongé. Les ouvriers indigènes forment une population flottante dans les villes ; ils n'y viennent que provisoirement, pour gagner un salaire plus élevé, et retournent fréquemment dans leurs villages où, généralement, ils laissent leur famille établie. »

obliques dont nous avions voulu nous imaginer qu'elle ne fournirait que des serviteurs. Et souvent cet ingénieur est anglais : il appartient à cette sous-race européenne qui, entre toutes, se croyait faite pour commander et toucher les bénéfices royaux du commandement. Que s'est-il donc passé? Il s'est passé que le Chinois s'entend, mieux encore que l'Anglo-Saxon, à manœuvrer le moderne levier de la spéculation! Dans cette phase de grande spéculation où nous sommes, il est aussi habile, et probablement même plus habile et plus fort, que n'importe quel Européen ; ses congrégations commerciales forment des organismes financiers, qui, mystérieux et invulnérables, — car ils n'ont pas de raison sociale, — existent pour toucher des bénéfices ou soutenir une campagne, mais disparaissent s'ils sont vaincus, lorsqu'on veut s'emparer de leurs dépouilles. Enfin les Chinois sont chez eux, même en Indo-Chine. Ils comprennent l'ouvrier, ils comprennent le paysan annamite. Une même civilisation les unit à la patrie de ces Annamites : par des milliers de liens, ils en font partie intégrante.

Et voici maintenant des steamers japonais qui abordent, non seulement en Chine, mais en Amérique, mais aux ports d'Angleterre, de France ou d'Allemagne. Tout le monde le sait. Ce qu'on sait moins, c'est que les rivières chinoises sont parcourues par des bateaux à vapeur chinois, c'est que, dans notre Indo-Chine même, sur le Mékong, des lignes de *ferry-boats* chinois font à notre ligne française une concurrence heureuse, si heureuse que la subvention ne suffit pas à cette ligne française et qu'elle demande, de plus, qu'on oblige ses rivaux chinois à prendre un personnel européen : encore l'Européen devenant, sur sa demande, salarié d'un capitaliste jaune! Dans le fleuve Rouge, au Tonkin, de pauvres Chinois ont, sur de pauvres barques, installé une roue d'écureuil, qu'ils font mouvoir en piétinant, et cette roue fait agir des palettes qui frappent l'eau. Voilà tout ce qu'ils possèdent aujourd'hui. Mais quand ils auront gagné un peu d'argent, ils auront aussi leur bateau à vapeur, et puis, un jour, leur ingénieur-domestique européen. Et je ne parle pas des Chinois qui possèdent maintenant des marques de champagne, de ceux qui font, en grand, la commission et l'exportation, de

ceux qui, dans notre colonie, prennent à ferme certains impôts, pour le compte du gouvernement français !

Restent les chemins de fer, les mines, les grandes entreprises, qui exigent des capitaux et une direction européenne. Mais en Chine il y a déjà des voies ferrées, des mines, en tout ou partie chinoises[1]. On se plaît à signaler chez les jaunes, comme une preuve d'infériorité, un mépris dédaigneux de toute recherche scientifique qui ne paie pas immédiatement : en cela, ils ne font que se rapprocher de leur rival anglo-saxon, et ils montrent de plus une minutie, ils mettent au détail une attention qui peut leur faire apporter des perfectionnements, imaginer le petit instrument qui donne des pesées plus délicates, étend le domaine des sens et fournit à la science des documents qu'elle n'avait pas encore. Leur aptitude naturelle à l'observation de l'infiniment petit. leur mémoire visuelle, entraînée peut-être par l'usage de leur écriture a déjà rendu des services. Un Japonais, Kitasato, a contribué à la découverte du sérum antidiphtérique. Plus la science européenne deviendra détaillée, appliquée, déductive, plus les jaunes deviendront capables de se l'assimiler.

On a toujours, pour se rassurer, le postulat, le bienheureux postulat, qui sauve tout : la supériorité cérébrale de l'homme blanc. C'est article de foi que l'homme blanc ira toujours de l'avant, qu'il organisera toujours mieux, qu'il inventera toujours autre chose, et restera le démiurge indispensable de la terre. Voilà ce qu'on croit, tout tranquillement. Mais qu'est-ce qu'on en sait? Qu'est-ce qui prouve même que le champ des découvertes scientifiques et de leurs applications pratiques est illimité? Nous voyons que pour le moment « ça continue » et comme il n'y a pas longtemps que « ça a commencé », nous pouvons supposer que ce mouvement pour l'acquisition d'une prospérité matérielle de plus en plus grande

1. Les rapports consulaires des journaux européens publiés en Chine signalent très fréquemment à cet égard des faits caractéristiques. Dans un même numéro de l'*Écho de Chine*, on annonce les efforts faits par le préfet de Seis-Amou-Fou pour le développement d'une mine d'or, exploitée directement par le gouvernement chinois, et la création d'une manufacture de porcelaines, dont le capital est entièrement souscrit par des fonctionnaires et des négociants chinois. Et le vice-roi de Min-Che donne des instructions pour que cet exemple soit imité ailleurs, et dans d'autres industries.

continuera encore longtemps. Mais enfin, quand l'homme aura sa suffisance de cette prospérité matérielle, est-ce que le mouvement ne se ralentira pas? Et alors que fera-t-il, cet homme matériellement heureux ?

Est-ce qu'il ne devra pas employer ses forces à être heureux *autrement*, est-ce qu'il ne voudra pas avoir le cœur aussi à l'aise que le corps? Pouvant tout se procurer pour jouir, est-ce qu'il ne faudra pas qu'il acquière une sorte de modération dans les désirs, s'il ne veut se détruire lui-même? Est-ce qu'il ne faudra pas qu'il devienne juste, modéré, et bon? Et, avec son orgueil individualiste, ses habitudes d'envahissement, de critique, de destruction incessante de ce qui est pour voir si on ne pourrait pas mettre autre chose à la place, — toutes choses qui peuvent être un moment utiles à l'amélioration des conditions présentes, — sa passion de l'excessif, son dérèglement moral, pareil à celui d'un soldat en plein assaut, pour lequel toutes lois sont suspendues, est-ce l'Européen qui sera le plus apte à organiser l'univers moral? Est-ce qu'il n'aura pas gagné, dans sa lutte pour organiser l'univers matériel, des déformations, des nécroses spirituelles, qui le rendront impropre à cette nouvelle tâche?

C'est une question, à propos seulement d'une hypothèse, je le sais fort bien. Mais enfin cette hypothèse, qui est blessante, n'est nullement déraisonnable. Et si pourtant on refuse de l'admettre, même au rang modeste des simples possibilités, il y a une autre hypothèse qu'on est bien forcé de considérer, car les derniers événements lui donnent un droit certain à la considération : c'est que l'expansion coloniale, la prééminence politique et économique de la race blanche, pourraient fort bien ne pas s'étendre jusqu'aux pays jaunes. Jusqu'ici, c'est toujours la supposition contraire qui avait été faite : on ne voulait pas douter que la domination européenne couvrît toute la terre. Or, ce qu'on peut aujourd'hui espérer de mieux, c'est qu'après cette guerre les Européens gardent leurs positions, qui ne sont pas, en Extrême-Orient, extrêmement brillantes. Et quand bien même les Russes iraient enfin jusqu'à Tokio imposer la paix à leurs adversaires, — ce qui aujourd'hui paraît impossible, — croyez-vous que ces positions deviendraient beaucoup meilleures? Les puissances coalisées

d'Europe sont entrées deux fois à Paris pour effacer les traces de la Révolution : les maximes de la Révolution n'en ont pas moins gagné les États victorieux. De même, le Japon vaincu aura fait ses preuves, avec un retentissement formidable, et il faudrait être fou pour croire que de grands échos, quoi qu'il arrive, ne s'en répercuteront pas jusqu'en Chine. Les jaunes continueront, en tout cas, leur patient travail de libération industrielle et commerciale — non pas pour s'affranchir, mais pour gagner de l'argent! — et il sera de moins en moins téméraire d'admettre que la race impériale et aristocratique des blancs pourrait bien avoir trouvé les limites de son empire. Ce sera encore, à ce moment, une hypothèse, bien entendu; mais on la discutera sérieusement. Et il y aura de quoi.

Il y aura de quoi : car ce sera une chose bien difficile, même la guerre terminée au bénéfice de l'adversaire européen, de retrouver une preuve certaine de la supériorité des blancs, ou même du droit des blancs à « avoir l'air » supérieur. Que fera-t-on de la thèse des économistes : qu'il n'est pas permis à un pays de ne pas se laisser mettre en valeur? Mais ils ont fort bien mis leur pays en valeur, les Japonais! Et ils paraissent fort bien disposés à mettre toutes choses en valeur, les Chinois que j'ai rencontrés : même les connaissances des élèves de l'École centrale, qu'ils payent au plus juste prix. Alors, que reste-t-il? L'aptitude particulière de l'Européen à prévoir, organiser, diriger, innover, distinguer le vrai du faux? On ne se demande plus qui, dans cette guerre, a montré des aptitudes à prévoir, organiser, diriger, et le reste! Il faut avoir le courage d'aller au fond des choses : dans l'ancienne assurance du blanc qu'il deviendrait le maître de la terre, il y avait cette constatation qu'il avait toujours été le plus fort, facilement, contre les autres races. Il n'est plus ici, du moins facilement, le plus fort. La lutte devient malaisée. Il se pourrait donc, après tout, que le mouvement d'expansion de la race blanche s'arrêtât, avant d'avoir couvert la terre : on ne peut demander à l'Europe de faire, tous les dix ans, un effort comme celui qu'a exigé l'insurrection des Boxers, ou le conflit actuel ; ce serait trop fatigant, et trop cher.

PIERRE MILLE

LE PASSÉ VIVANT[1]

XXVIII

On était à table chez les Jonceuse, lorsque Jean de Franois y arriva pour déjeuner.

Les ouvriers de la maison Kellerstein, envoyés par miss Watson, avaient travaillé durant toute la matinée à enlever les tapisseries qui ornaient le grand salon de Valnancé. Maintenant, c'était fait. Les nymphes nues formaient des ballots roulés et enveloppés de toile. A la place où elles allongeaient parmi les roseaux verts leurs corps à la peau rosée, le mur montrait son plâtre écaillé et poussiéreux. Jean de Franois avait regardé tristement les panneaux vides. C'était la première atteinte portée à Valnancé. Jusqu'à la fin du repas, Jean fut rêveur et taciturne. Antoinette de Jonceuse, de son côté, était contrainte et embarrassée...

La veille, son mari l'avait priée de parler discrètement à Jean d'une vente future de Valnancé. Il s'agissait de le pressentir à ce sujet.

— Vous ferez cela mieux que moi, ma chère, — avait dit Maurice de Jonceuse. — Jean a beaucoup d'amitié pour vous... car, enfin, il ne vous quitte pas plus que votre ombre. C'est un drôle de garçon... Interrogez-le un peu sur ses intentions.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904, 1er, 15 janvier et 1er février 1905.

Moi, je vais aujourd'hui à Paris. Oui, des courses indispensables... Et puis il faut que je voie le docteur Hingelin. Il me semble que je me porte tout à fait bien...

Et il avait baisé la main de sa femme, en ajoutant :

— Oh ! nous serons raisonnables... Nous ne sommes plus des jeunes mariés !

Maurice voulait revenir à Paris en octobre. Il se sentait un désir d'activité et de travail. En attendant, il avait de fréquents entretiens avec M. Corambert. Depuis plusieurs jours, il recevait de nombreux télégrammes. Aujourd'hui on lui en avait apporté deux pendant le déjeuner. Il avait eu pour les lire ce regard rapide et bref, si particulier aux gens d'affaires et où sa femme retrouvait tout entier le Maurice d'il y a trois mois...

En sortant de table, il les relut encore et alla à la fenêtre consulter l'état du ciel.

C'était une de ces journées de la fin d'août orageuses et menaçantes, mêlées de nuages et de brusques coups de soleil.

— Mon gendre, vous serez mouillé ! — dit gaiement M. de Saffry.

Maurice fit un geste d'indifférence et tira sa montre :

— Monnerod doit être prêt. Adieu, Antoinette : à ce soir !

— Bon voyage, mon gendre !... Nous, nous allons, ma femme et moi, écrire des lettres... Hé ! hé ! voici l'été qui s'achève. Dans un mois, il va falloir se remettre à la besogne. Les affaires sont les affaires !

Maurice de Jonceuse sourit dans sa barbe épaisse : les affaires du papa Saffry !...

— Moi, en effet, j'ai à répondre à madame de Raumont. J'ai reçu d'elle une lettre hier... — dit mystérieusement madame de Saffry.

Le grondement de l'automobile devant la porte du jardin lui coupa sa phrase. Maurice avait disparu, suivi de M. de Saffry qui l'accompagnait jusqu'à la voiture. M. de Saffry aimait ces petites occupations de politesse : c'étaient toujours cinq minutes de gagnées sur la longueur de sa journée oisive.

Seuls au salon, Antoinette de Jonceuse et Jean de Franois s'assirent à leurs places accoutumées. Antoinette baissait la

tête sur un ouvrage de broderie. De temps à autre, elle regardait Jean à la dérobée. Il semblait inquiet et nerveux, se levait pour prendre un livre, l'abandonnait pour un autre, jetait sa cigarette à demi fumée. Le ciel s'était assombri. Parfois la lueur brève d'une allumette éclairait la figure du jeune homme. Ils échangeaient de rares paroles, puis Jean de Franois s'absorba dans une rêverie profonde! Elle dura si longtemps qu'Antoinette de Jonceuse, pour s'assurer s'il ne dormait pas, laissa tomber ses ciseaux.

Il tressaillit au bruit et les ramassa.

— Merci, Jean. Quelle journée accablante!

Elle s'était renversée au dossier de son fauteuil. Sa broderie reposait sur ses genoux joints. Elle lia ses deux mains derrière sa nuque, d'un geste qui fit saillir son buste, et elle ferma les paupières. L'ombre de ses cils descendit sur ses joues. Un souffle de vent agita les arbres du jardin. Quand elle rouvrit les yeux, Jean n'était plus là : debout devant la baie ouverte, il se tenait éloigné d'elle. Silencieuse et lasse, elle reprit son aiguille.

Vers quatre heures, le ciel s'éclaircit. Le soleil brilla. L'orage semblait s'être dissipé.

— Voulez-vous que nous allions jusqu'à Valnancé, mon cher Jean? Je voudrais savoir des nouvelles de la femme du vieux François. La pauvre vieille est bien bas.

Elle revint bientôt, coiffée d'un grand chapeau couvert de roses. Au dehors, la chaleur la saisit, ardente et pesante. Ils gagnèrent comme d'habitude la petite porte du jardin. Sous la charmille, une odeur de terre brûlante et de feuillage roussi saturait l'air étouffant. Le père François devait être, sans doute, auprès de sa femme, car, au coin d'une allée, ils virent la brouette du vieux jardinier, pleine d'herbes déjà sèches et fanées. Le ciel se voilait de nouveau depuis un moment. Parfois une carpe sautait hors du bassin.

— Comme il ferait bon se baigner !...

Antoinette, le bras levé, rajustait une mèche de sa coiffure. La mousseline de son corsage collait légèrement à sa peau moite. Elle avança son pied et toucha l'eau du bout de son soulier blanc, en retroussant un peu sa robe. Pour la pre-

mière fois, Jean l'imagina nue et pensa à tout son corps. Elle rit coquettement.

— Ne craignez rien : je n'imiterai pas les nymphes des tapisseries!

Elle se mordit la lèvre, regrettant l'allusion.

— Les nymphes des tapisseries, elles sont parties ce matin... Tenez, voilà ce qu'il m'en reste.

De la poche de son veston, il tira le chèque de miss Watson et le froissa nerveusement. Il ajouta :

— Une autre fois, ce sera le tour de Valnancé!...

Tous deux, en silence, regardaient devant eux. Rose et jaune et comme lumineux, le château se détachait sur un ciel livide où se formait une nuée noire, opaque et lourde. Une bouffée de vent chaud ridait la surface du bassin. Une grosse goutte écrasa sur la margelle son étoile humide. Antoinette ouvrit sa main tendue:

— Il pleut. Allons nous mettre à l'abri chez le père François.

La pluie redoublait. On entendait dans l'eau, sur la pierre, sur le sable, sur les feuilles, ses bruits différents.

— Non: c'est trop loin! vous seriez trempée, Antoinette... J'ai une clé du château, heureusement!

Ils coururent. Les gouttes mouillaient la mousseline du corsage et, à leur place transparente et comme nacrée, la chair semblait apparaître dans sa nudité délicate. Pendant qu'il cherchait la serrure, il sentait le souffle haletant de la jeune femme. Derrière eux, l'averse cribla les marches du perron.

La bibliothèque, où ils pénétrèrent, était obscure et fraîche. Antoinette frissonna légèrement. Jean s'en aperçut. Il se dirigea vers la porte dissimulée par le panneau de volumes postiches. Le petit escalier intérieur montrait ses marches hautes.

— Venez par là, Antoinette : vous prendriez du mal ici; là-haut vous serez mieux. Cette averse ne peut pas durer.

Ils montèrent. Antoinette s'arrêta au palier : elle était encore essoufflée de sa course. Jean la devança. Quand elle entra dans le « réduit », Jean avait déjà écarté les volets. La chambre, basse, était tiède et odorante. Un vague parfum de tabac d'Orient l'imprégnait : Jean y avait tant fumé de cigarettes, étendu sur le vieux lit à guirlandes scul-

ptées! Hier encore, il y était venu. Sur un guéridon, des cendres s'amoncelaient, que le jeune homme chassa de la main. Antoinette de Jonceuse regardait autour d'elle. Devant la glace de la cheminée, elle ôta son chapeau pour rajuster ses cheveux. Quand elle eut fini, elle alla vers la fenêtre. Jean s'y accouda auprès d'elle. Leurs épaules, rapprochées par le cadre de pierre, se touchaient.

Il pleuvait lourdement et fortement. Les feuilles de trois orangers luisaient. Le père François avait eu bien de la peine à traîner leurs caisses hors de l'orangerie, et il avait dû renoncer à transporter les autres à leur place habituelle. Il n'avait que ses bras et le secours d'un petit âne, seul et dernier habitant des écuries de Valnancé. La pluie continuait. Quelques coups de tonnerre se succédèrent.

Antoinette revint au milieu de la chambre. Gracieusement, elle lança son chapeau sur la courtepointe du lit. D'un pli de l'étoffe quelque chose glissa à terre. C'était le portefeuille où s'enlaçaient l'S et l'F fleuris. Jean l'avait oublié là, la veille. Il se baissa pour le ramasser.

— Je viens quelquefois lire ces vieilles lettres ici. Lauvereau me les a données...

Il avait rougi, et ses doigts tremblaient sur la soie fanée. Antoinette s'était assise sur le pied du lit. Le menton dans sa main, elle réfléchissait.

Un brusque coup de tonnerre la fit sursauter. Les grondements sourds semblaient remplir la chambre de leur rumeur. Jean, très pâle, murmura :

— Entendez-vous, entendez-vous? N'est-ce pas le canon de Passignano?

La pluie redoublait, torrentielle, si violente, qu'ils restaient tous les deux à écouter son gémissement. Instinctivement, ils s'étaient pris les mains. Quelque chose d'invincible et de secret les attirait l'un vers l'autre. Le moment était venu où Jean allait lui parler. Que lui répondrait-elle? Comment était-elle dans cette chambre isolée, en ce château solitaire? Certes elle aimait Jean, mais elle ne pouvait être pour lui rien de plus qu'une parente, une amie. Soudain, elle pensa qu'à cette même place, jadis, une scène d'amour avait mis face à face, déjà, une Saffry et un Franois. C'était là qu'ils

s'étaient dit adieu et qu'ils s'étaient séparés pour toujours... Elle fit un mouvement pour se lever, s'en aller. Il la retint. Elle vit devant elle l'angoisse de son visage, la supplication de ses yeux. Il parlait, maintenant, d'une voix basse et étouffée.

— Ah! Antoinette, ne parlez pas, laissez-moi vous dire, il faut que je vous dise... Je ne voulais pas, mais je sens une force qui me contraint. Je le dois. Oh! il ne s'agit pas de nous, il s'agit d'eux, d'eux...

Il baissa encore la voix, d'un air mystérieux et égaré. Ses yeux brillaient d'une lueur fébrile. Des gouttes de sueur mouillaient son front. Il les essuya du revers de sa main. Il reprit, douloureusement, la gorge contractée par l'émotion :

— Oh! Antoinette, Antoinette!... on croit vivre, on croit vivre, et c'est la volonté des morts qui est en nous. Il faut faire ce qu'ils ordonnent, il faut avoir pitié d'eux...

Il se tut, un instant. Elle le considérait, silencieuse, étonnée et craintive.

— Les morts, mais ne les continuons-nous pas? N'est-ce pas en nous que s'achève ce qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir? C'est en nous qu'ils se retrouvent, se reconnaissent, s'aiment. C'est en nous qu'ils se désirent, c'est par nos bouches qu'ils s'expriment. Nous sommes eux, ils sont nous, et ils sont plus forts que nous!

Les paroles, d'ordinaire rares et lentes, se pressaient sur ses lèvres. Il continua :

— Ils sont forts... et cependant songez à leur angoisse... Comme il y a longtemps qu'ils attendent cette minute où ils peuvent manifester leur désir!... Quelle peine ils ont eue à le réaliser enfin à travers des existences successives! On ne les écoutait pas, on ne savait pas les comprendre, on était sourd à leurs obscures instances...

Il poussa un long soupir.

— C'est ainsi qu'il est venu à moi, l'aïeul douloureux dont je porte le nom. Avec précautions et détours, il m'a révélé peu à peu sa présence. Oh! ce n'était d'abord qu'un sentiment vague et confus, un sentiment d'attente, d'anxiété, où il me semblait que je ne m'appartenais pas à moi-même... Mais ensuite ses avertissements se sont multipliés, et enfin j'ai

su avec certitude le lien occulte qui liait mon moi présent à un moi passé. Que voulait-il de moi, ce revivant qui revivait sa vie dans ma vie ?

Il se tut, un instant, et reprit avec une exaltation croissante :

— Il voulait, Antoinette, que je vous rencontrasse. Ne portez-vous pas, comme moi, le nom d'une aïeule ? Ne revivait-elle pas, en vous, cette Antoinette de Saffry à qui vous ressembliez si singulièrement, comme revit en moi ce Jean de Franois à qui je ressemble peut-être ? N'étaient-ce point eux qui se revoyaient en nous ? Ces lettres, retrouvées par un hasard si surprenant, n'était-ce point leur façon de nous confier le sort de leur amour interrompu ? Ne nous chargent-ils point de les réunir dans l'étreinte dont la mort les a frustrés ?... C'est pourquoi, Antoinette, je vous aime. C'est pourquoi je vous veux. Ah ! vous savez bien qu'il est inutile de leur refuser ce qu'ils exigent de nous. Ils sont plus forts que nous. Ils sont l'ardeur de nos lèvres, le désir de nos corps. Oh ! Antoinette, Antoinette !...

A genoux devant elle, Jean de Franois couvrait ses mains de baisers. Elle le laissait faire, la tête basse, étourdie de ces paroles étranges et frissonnante à cette caresse fiévreuse. L'orage s'éloignait. Une grande lassitude l'accablait. Elle demeurait là, inerte et pensive. Elle aimait Jean de Franois. Ce qu'elle avait cru de l'affection et de l'amitié, c'était de l'amour. Pourquoi résister ? A quoi bon se défendre ?... Et si ce qu'il disait était vrai ?... Si elle subissait le sortilège de quelque volonté mystérieuse ?... Si elle n'était pas responsable d'elle-même ?... Une paix délicieuse l'envahit. Quoi ! n'avoir rien à se reprocher, être le jouet voluptueux du destin, accepter l'inévitable, et que cet inévitable soit un plaisir et un bonheur !... Oui, Maurice... Mais était-ce sa faute à elle ?... Un bras serrait sa taille, une bouche cherchait la sienne. Elle ferma les yeux et se renversa en arrière. Ses épaules touchèrent la courtepointe. Elle éprouva une singulière douceur à être étendue. Une voix murmurait à son oreille des paroles indistinctes et son nom. Elle l'entendait, comme si on l'eût appelée de très loin, il y avait très longtemps, et, défaillante, elle s'abandonna, comme on s'endort...

Quand elle rouvrit les yeux, elle se vit dans la glace de la cheminée placée en face du lit. Un air plus frais pénétrait dans la chambre. Jean n'était plus auprès d'elle. Elle se souleva sur un coude. Le jeune homme regardait par la fenêtre. Tout à l'heure ils étaient ainsi! Maintenant...

Maintenant il était à elle et elle était à lui. Il connaissait le goût de sa bouche, l'odeur de sa peau, le secret de son corps... Il ne continuerait pas à être triste et taciturne comme auparavant. Maintenant il allait vivre, puisqu'il aimait. Il faudrait bien qu'il chassât de son esprit les pensées troubles et bizarres qui lui gâtaient la vie. Elle saurait le transformer.

Doucement, elle s'était approchée de lui et, plus doucement, elle lui passa le bras autour du cou. Il tourna la tête. Antoinette eut peur devant ce visage décomposé, aux yeux cernés et aux lèvres tremblantes. Elle se pencha à son oreille :

— Jean, es-tu heureux?

Il la regardait, morne et égaré. Elle répéta :

— Es-tu heureux?

Il ne répondit pas. Qu'avait-il? Elle crut deviner :

— Jean, écoute-moi. Tu sais bien que ce n'est pas notre faute. Il le fallait : nous nous aimions... Je t'aime, Jean...

Elle reprit :

— Je t'aime. C'est moi qui t'aime. Entends-tu? Ne pensons plus à eux.

Il tressaillit. Elle continua :

— Oui. Oublions-les. Ce sont de pauvres ombres imaginaires. Soyons-leur reconnaissants : ce sont eux qui nous ont réunis, Jean, mais notre amour n'est à personne qu'à nous.

Brusquement, il la repoussa. Était-ce le même Jean que celui qui l'avait étreinte tout à l'heure, ce Jean hagard et convulsé qui lui disait d'une voix d'épouvante :

— Taisez-vous, taisez-vous!

Il regardait autour de lui d'un air effrayé :

— Vous ne sentez donc pas qu'ils sont en nous, qu'ils nous possèdent, que nous ne pourrons jamais nous délivrer d'eux, qu'il faudra maintenant leur obéir? Antoinette, Antoinette, qu'avons-nous fait, qu'avons-nous fait?

Il se tordait les mains de désespoir et il gémit :

— Oh! Antoinette, il ne fallait pas avoir pitié d'eux, ils

n'auront pas pitié de nous. Ils nous imposent la trahison, le mensonge, l'adultère... Malheur à nous, malheur à nous !

Elle le considérait avec terreur. Son corsage de mousseline dégrafé montrait la peau de l'épaule. Elle sentait sur sa nuque le chatouillement de sa coiffure à demi défaite. Soudain, par la fenêtre ouverte, un coup de trompe retentit, suivi d'un autre plus proche. L'automobile ramenait, de Paris, Maurice de Jonceuse. Elle passait devant la grille de Valnancé. Ils s'étaient tus. Elle murmura à mi-voix :

— Maurice !...

Il répéta, comme un écho douloureux :

— Maurice !...

Il haletait, les veines de son front gonflées.

— Maurice !... J'ai mangé son pain, j'ai dormi sous son toit. Il a toujours été bon pour moi. Je l'ai trahi. Ah ! Antoinette, nous aurions beau vouloir renoncer l'un à l'autre, le pourrions-nous ? Sommes-nous nos maîtres, maintenant ? Nous allons installer à l'abri de sa confiance et de sa loyauté notre hypocrisie et notre mensonge. Ah ! malheureuses ombres, qu'avez-vous fait de nous ? Pourquoi es-tu venu à moi, pourquoi n'es-tu pas resté dans la terre de Passignano, pourquoi veux-tu revivre dans ma vie ?... Jean de Franois, Jean de Franois, je te hais ! Va-t'en, va-t'en ! Ne me regarde pas comme cela !... Le vois-tu, là, là ?...

Du doigt, il désignait la glace où apparaissait son image. Tout à coup, il saisit un fauteuil contre lequel son pas trébuchant avait butté, et, avec un rire de fou, il le lança sur le vieux miroir qui se brisa en éclats, puis il se laissa tomber sur le lit, sanglotant.

Antoinette de Jonceuse ne bougeait pas. Elle ne quittait pas des yeux le misérable que secouait un long frisson. Une envie d'être loin, hors de cette chambre tragique, la torturait. Machinalement, elle avait ramassé son chapeau glissé à terre... Le visage dans l'oreiller, Jean ne faisait plus aucun mouvement. Il était peut-être mort ?... Le seul sentiment qu'elle éprouvait à cette pensée était que, s'il en était ainsi, elle pourrait fuir. Elle surveillait ce corps étendu, tandis qu'à reculons, sans le perdre de vue, elle se dirigeait vers la porte dont elle n'eut pas à lever le loquet, car elle était entre-

bâillée. Elle retenait son souffle. L'escalier lui sembla interminable à descendre. Elle traversa la bibliothèque. Une fois hors du château, elle se mit à courir. Ses jambes se dérobaient, les battements de son cœur l'étouffaient. Au bout du jardin, la clé était sur la petite porte... Il ne pleuvait plus, l'air était tiède et doux...

En montant à sa chambre, elle rencontra son père sur l'escalier.

— Eh bien, fifille, vous n'avez pas été mouillée?... non?... Ah!... nous avons eu de la chance de ne pas sortir! Nous vois-tu dans la forêt, ta mère et moi, avec le pliant?... Ton mari est rentré.

Elle s'esquivait :

— Laisse-moi, papa, je suis en retard...

Elle changea de robe sans sa femme de chambre, comme elle faisait souvent.

On annonça le dîner.

— Est-ce que Jean ne dîne pas, ce soir? — demanda Maurice de Jonceuse, en dépliant sa serviette.

Puis, sans attendre la réponse, il ajouta :

— En revenant, figurez-vous, ma chère, que j'ai failli écraser le jeune Corambert et madame de Maurebois. Ils étaient à s'embrasser juste au milieu de la route, ces tourtereaux!... Vous savez, Antoinette, que madame de Maurebois est une ancienne maîtresse de Jean. Elle a eu sur lui une très mauvaise iufluence : elle lui a farci la cervelle de beaucoup des idées baroques qu'il y conserve... Il est un peu toqué, mon cousin! Du reste, Antoinette, vous devez vous en apercevoir mieux que personne, vous qui êtes sa confidente...

Antoinette de Jonceuse ne répondit pas. N'allait-il pas entrer soudain, hagard, incohérent? Elle eut un frisson entre les deux épaules. La peur lui serra les dents.

Maurice de Jonceuse reprit :

— Il faudra que je parle de lui au docteur Hingelin. Lauvereau, l'autre jour, m'en a touché deux mots... Lui aussi aurait besoin de se soigner, Lauvereau! Quelle mine il a! Décidément, c'est encore moi, le surmené, qui rendrais des points à tout le monde!

Madame de Saffry pinça les lèvres. Elle jugeait M. de Saffry rajeuni et grassouillet. Maurice de Jonceuse continuait :

— Quant au docteur, il m'a trouvé tout à fait bien, tout à fait bien, et il m'a dit que je pouvais recommencer, quand je voudrais, ma vie habituelle.

Il regarda sa femme : elle était délicieuse, ce soir.

En sortant de table, il lui dit :

— Avez-vous demandé à Jean, pour Valnancé?

Elle lui répondit :

— Non, je n'ai pas eu l'occasion.

— Eh bien, ce sera pour une autre fois.

Madame de Jonceuse achevait de se déshabiller, quand on frappa à sa porte. C'était son mari. Assis au pied du lit, il se mit à causer gaiement. Au bout de quelque temps, voyant qu'elle fermait les yeux comme pour dormir, il lui prit galamment la main et la baisa.

— Tout de même, ma chère, si nous achetons Valnancé, il faudrait avoir quelqu'un à qui le laisser...

Son premier mouvement avait été de dégager sa main de celle de Maurice. Une pensée soudaine lui traversa l'esprit : si Jean...? Elle frémit, et lâchement, les joues rouges de honte, elle se soumit.

XXIX

Il était près de minuit quand Lauvereau, qui toute la soirée avait couvert de ses hauts jambages des feuillets successifs, cessa d'écrire. Devant lui s'étalaient les lignes inégales que forment les répliques d'un dialogue. Il attira à lui quelques-unes des pages, les parcourut, biffant un mot çà et là, raturant une phrase. Quand il eut fini, il serra le tout dans un cartonnage sur lequel il relut :

LA JEUNESSE DE CASANOVA

Pièce en cinq actes

PAR

CHARLES LAUVEREAU

Depuis quelques jours, il établissait le plan de cet ouvrage

et il venait d'en composer les premières scènes. C'était moins une comédie qu'une pièce à costumes et à décors et dont le « clou » serait la fuite des Plombs. On y verrait des masques de Venise, des sénateurs, des sbires, des comtesses, des paysannes, des gondoliers, des Esclavons et même des Turcs. L'action conduirait le héros à Constantinople, à Rome, à Naples, à Paris. Le tout, mélangé d'aventures, de facéties, pourrait en somme plaire au public. Lauvereau imaginait déjà les deux cents représentations de la *Pompadour* du père Talgrain !

Lauvereau s'était levé. Il fit plusieurs tours de chambre, la tête basse, les mains derrière son dos. Puis, brusquement, il revint à son bureau, prit une enveloppe et une feuille de papier à lettres. Sa plume grinça.

Sur la feuille, il traça ce seul mot :

« Viens. »

Sur l'enveloppe, il mit l'adresse :

MADEMOISELLE JANINE DUPRÉ
Au Vieux-Pavillon
Berlette
(Seine-et-Oise).

Il cacheta.

Viendrait-elle, comme elle le lui avait offert cent fois? Quitterait-elle tout pour accourir à lui, de même que lui renonçait à tout ce qui avait été l'orgueil et la dignité de sa vie pour se livrer à elle? C'était fini du Lauvereau solitaire dans le passé, vivant dans ce vieux siècle où il s'était enfermé pour protéger son indépendance et garantir sa liberté. A partir de maintenant, il ne serait plus que le manœuvre de lettres, qui pond, intrigue, jalouse, dénigre, à la recherche du succès et de l'argent. Oui, il serait avili, abaissé, mais elle serait là. Ah! rien ne pourrait rassasier son désir d'elle. Elle serait à lui, à lui voluptueuse ou indifférente, à lui menteuse ou hostile, à lui trompeuse, à lui méchante, à lui, à lui, car il la garderait à tout prix, il était décidé à toutes les complaisances, à toutes les lâchetés, à toutes les ignominies, pour l'avoir là, chez lui, à lui, avec son corps et son visage, sa voix, ses yeux, son parfum, ses gestes. Et demain, peut-être,

demain, sûrement, il la verrait entrer, un sourire de triomphe aux lèvres, — à moins que...

Il blêmit. Son cœur, un moment, cessa de battre. Le silence de la vieille maison provinciale lui sembla celui d'un tombeau.

Il tira sa montre.

— Minuit et quart... Jean ne revient pas...

Il prêta l'oreille. Nancé dormait. Il n'y avait certainement que lui d'éveillé à trois lieues à la ronde. On n'entendait aucun bruit. Il écouta, et il se passa quelque temps, puis l'aboi lointain d'un chien retentit. Un peu ensuite, un coq chanta. Lauvereau regarda de nouveau sa montre : elle marquait minuit vingt-cinq. Lauvereau alla vers la croisée. Il poussa les volets pleins qui la fermaient et qui grincèrent sur leurs gonds. Il recula de surprise.

Le ciel nocturne était rouge.

Dans la rue déserte, quelqu'un courait. Sous la fenêtre éclairée, l'homme s'arrêta et leva la tête. Il était sans chapeau, en manches de chemise et en pantalon. Lauvereau reconnut François, le jardinier de Valnancé : il eut le pressentiment d'un malheur. Hors d'haleine, époumonné, le vieillard suffoquait.

Lauvereau s'était penché.

— Qu'y a-t-il, père François?

Le vieillard fit un effort pour retrouver son souffle. Enfin, il articula :

— Le feu!... Le feu est au château!... Le feu!...

Il était reparti. Maintenant il pouvait crier. Sa voix haletante et rauque s'éloignait dans la direction de Nancé, en répétant son appel d'alarme :

— Au feu! au feu!

Lauvereau descendit les marches de l'escalier, quatre à la fois. Le ciel continuait à s'embraser d'une lueur pourpre dont l'éclat semblait s'aviver. Le coq, excité par cette aurore insolite, s'égosillait. Lauvereau alla jusqu'au bout de la rue. Nancé s'éveillait. Des lumières brillaient. Des voix se répondaient Lauvereau rebroussa chemin et se dirigea vers le *cottage* des Jonceuse. Tout y était clos. Comme il carillonnait, le père François le rejoignit. Le bonhomme s'arrachait les cheveux.

— Et M. Jean qui n'est pas là!... Il est venu vers les neuf

heures pendant que nous soupions, ma femme et moi. Elle avait été toute la journée malade de l'orage, la pauvre vieille... M. Jean semblait tout chose. Il m'a dit d'atteler la voiture à âne pour le conduire au train de Paris. On aurait dit qu'il était saoul, sauf votre respect. monsieur Lauvereau. Ma parole. il n'aurait pas pu marcher. En revenant de la gare, j'ai remisé l'âne: il était bien près d'onze heures... C'est ma femme, qui ne dort guère, qui m'a averti... Ah! monsieur Lauvereau...

A ce moment, Maurice de Jonceuse lui-même ouvrait la porte.

— Le château brûle. Viens.

Maurice de Jonceuse rentra sa chemise dans son pantalon.

— Filez devant. Je remonte prévenir Antoinette... Et Jean?...

Lauvereau ne répondit rien et serra le bras du père François. Un roulement de tambour éclata, lugubre, bref et saccadé. Maurice de Jonceuse haussa les épaules:

— Les pompes, ce sera comme si on crachait!...

Lauvereau se hâtait. La nuit était obscure et chaude. La cloche de l'église commençait à sonner. Un groupe d'hommes et de femmes, lancés à toutes jambes, avec des rires et des jurons, dépassa Lauvereau. Il s'essoufflait et dut ralentir. Maurice de Jonceuse le rejoignait. Au détour de la route, une lueur sinistre les fit s'arrêter.

Valnancé, tout entier, brûlait. Le feu avait dû prendre en plusieurs endroits à la fois, mais il était surtout violent à la partie droite du château. La fumée tourbillonnait. Les flammes sortaient déjà par les fenêtres. La grille fermée se dessinait en noir sur la façade écarlate. Le nez aux barreaux, des gens regardaient. Il faisait clair.

— Père François, allez ouvrir la grille, qu'on puisse faire approcher les pompes! — ordonna Lauvereau au jardinier qui considérait d'un air hébété l'incendie, irrésistible, soudain et mystérieux.

— A quoi veux-tu qu'elles servent, ces pompes! — répétait Maurice de Jonceuse. — Il faudrait télégraphier à Versailles; mais, avant que les secours soient là, il ne restera que les quatre murs. Ces vieilles baraques, ça finit toujours ainsi...

Cependant le père François, qui avait fait le tour par les

communs, apportait la clé de la grille. Il y avait là une quarantaine de personnes qui franchirent le portail, en même temps que Lauvereau et M. de Jonceuse. On avançait craintivement. Jamais, du temps de M. de Franois, quelqu'un de Nancé n'eût osé mettre le pied au château. Si le vieux avait vu ça, il en serait mort de rage!... C'était dommage pour M. Jean, qui n'était pas mauvais avec le monde... L'incendie grondait. On distinguait un ronflement sourd et des crépitements aigus. Des vitres tombèrent en éclats.

— Il faut tâcher de sauver ce qu'on pourra au rez-de-chaussée, — dit Maurice de Jonceuse à Lauvereau.

On l'écoutait avec des mines goguenardes et indifférentes. Personne ne bougeait. Une voix aigre de femme résuma la pensée générale :

— Tiens, mais ça chauffe... Gare à la peau! Faut pas se la rôtir pour les autres.

Maurice de Jonceuse se retourna. Le groupe s'était augmenté de nouveaux venus. Il y avait là une petite fille de treize ans qui berçait son frère au maillot, et un gamin qui portait une hache.

— Donne-moi ça, — commanda Maurice de Jonceuse.

Et, tranquillement, il monta les marches du perron.

Au troisième coup, la grande porte de Valnancé céda, en laissant échapper un tourbillon de fumée.

— Ma foi, non! C'est l'affaire aux pompiers! — bougonna un gros homme, les mains dans ses poches et les pieds dans ses pantoufles.

Maurice de Jonceuse était revenu auprès de Lauvereau. Il avait pénétré dans le vestibule, mais il avait dû s'arrêter :

— Mon cher, pas moyen d'y tenir : la bibliothèque flambe, le salon aussi!... Tout ça, c'est bizarre... Ah! voilà les pompiers!

Au pas de course, casqués de cuivre, des torches fumeuses au poing ils traînaient derrière eux leur petite pompe dérisoire. Les gendarmes leur faisaient faire place. Le capitaine des pompiers se démenait, sanglé dans sa tunique, affairé, incohérent.

Lauvereau, quoiqu'il n'eût guère envie de rire, ne put s'en empêcher, à la tournure comique du brave homme. La chaîne s'organisa. La fusée d'eau jaillit, mince et fluette. Quelques

pompiers appliquèrent des échelles à l'aile gauche du château, que le feu n'avait pas encore gagnée. Par les fenêtres, ils jetaient des meubles qui se brisaient en arrivant en bas, mais donnaient l'illusion d'un sauvetage. Devant le château, on se poussait. On piétinait les parterres. Une odeur d'herbe foulée se mêlait au parfum âcre de la fumée.

Tout Nancé était là, maintenant, pour assister au spectacle nocturne qui empourprait magnifiquement le ciel. Hommes et femmes ne quittaient pas des yeux la lueur grandissante. Dans le jardin et sur la route, ils formaient des groupes immobiles. Le grotesque des costumes improvisés était un plaisir de plus. Une chaleur intense cuisait les visages. Le curé de Nancé s'agitait, sa robe retroussée sur ses mollets noirs. Il citait des exemples bibliques et comparait Valnancé au temple de Jérusalem. On riait. On eût volontiers dansé comme à une fête. Il y avait là quelque chose de gratuit, d'inattendu et de fascinant. Les propos circulaient. Le feu avait été mis par malveillance... Il avait été allumé par l'orage de l'après-midi : il y avait eu un gros coup de tonnerre; la foudre avait certainement dû tomber sur Valnancé... Aussi le vieux M. de Franois n'avait jamais voulu y faire poser de paratonnerre! Bah! M. Jean pourrait bien supporter ce désastre, puisqu'il allait épouser une héritière, une Américaine : des millions!... Il était justement à Paris, aujourd'hui, à faire sa cour à la demoiselle... C'est ce mariage qui ne devait pas plaire à madame de Jonceuse! La jeune dame en pinçait pour le petit cousin. Ils se montraient toujours ensemble... On examinait avec curiosité monsieur et madame de Saffry et leur fille. Des carrioles arrivaient des villages voisins, attirées par le son du tocsin. Tout à coup les gens qui étaient sur la route se bousculèrent : la grande automobile rouge de M. de Jonceuse cornait. Ses fanaux dardèrent leur double éclair. Le jeune Monnerod filait sur Versailles pour chercher du secours.

Au bruit de la trompe, Antoinette de Jonceuse avait pâli. Elle revoyait la chambre au plafond bas, la glace, le lit, Jean... Où était-il? Qu'était-il devenu?...

Maurice de Jonceuse lui parlait :

— Ma chère, nous n'avons qu'à nous croiser les bras...

Oui, je suis mouillé. C'est un de ces imbéciles de pompiers qui m'a inondé. Bah ! cela séchera : il fait assez chaud !

Elle frissonnait, elle, sous le manteau qui la couvrait. Ses dents eussent claqué, si elle n'eût serré les lèvres avec une force désespérée. Il remarqua le trouble de sa femme.

— L'absence de Jean est inexplicable. Il n'a pas dîné à la maison ; il n'était pas chez Lauvereau ; il n'est pas ici... Mais, au fait, vous êtes venue, aujourd'hui, avec lui à Valnancé !...

Le reflet de l'incendie fardait la mortelle pâleur de la jeune femme. — « Elle s'était promenée avec Jean, comme de coutume, dans le jardin. »

— Mais, pendant l'orage, où étiez-vous ?

Elle répondit d'une voix défaillante :

— Il avait une clé du château. Nous nous sommes abrités dans la bibliothèque. Il faisait trop frais : nous sommes montés dans le petit appartement au-dessus.

Ses lèvres tremblaient. Elle était près de pleurer. Le regard de son mari pesait sur elle. Elle leva ses yeux suppliants. Devinait-il ? Avait-il un soupçon ? Il lui prit le bras et lui dit durement :

— Demain, il ne restera rien de Valnancé. Jean est fou. C'est lui qui a mis le feu, j'en suis sûr. C'est un malheureux... J'ai été très imprudent... Vous devriez rentrer. Votre père vous ramènera.

De la tête, elle fit signe que non. Elle voulait voir disparaître Valnancé, voir crouler dans les flammes le château funeste et maintenant détesté. La folie de Jean de Franois ne s'était-elle pas développée dans la solitude de la vieille demeure pleine de passé, de souvenirs et de fantômes ? Elle l'avait aimé pourtant, le doux compagnon de ses après-midi silencieuses, ce Jean de Franois tendre et taciturne, mais, à cette heure, elle éprouvait pour lui une sorte de rancune. Il ne l'avait pas aimée, elle. Elle n'avait été qu'une image vaine pour ce pauvre cerveau détraqué, en proie à l'idée fixe. Et il s'ajoutait à sa rancune une sorte de répulsion pour l'énergumène qui frappait dans la glace l'hallucination de sa démence et qui, de ces mains dont elle avait senti sur sa chair la caresse fébrile, avait allumé ces flammes dont montaient au ciel le sourd grondement et la lueur rougeâtre.

Son mari s'était éloigné d'elle. A quelques pas, M. de Saffry continuait à regarder l'incendie. Il en suivait le progrès, sans étonnement, sans surprise, comme celui d'un événement simple, naturel. Ce que les autres appelaient le « sinistre » ou le « fléau », lui paraissait normal et nécessaire. L'incendie! mais il en vivait depuis des années. C'était un allié, un serviteur, une connaissance. C'était la peur du feu qui lui valait ses clients. N'est-ce pas elle qui porte les gens à prélever, chaque année, sur leurs biens, une sorte d'offrande à l'élément destructeur comme pour en détourner sa malice et son avidité? Dans sa carrière de vieil assureur, cet incendie était le premier auquel il assistait et il était comme ces gentilshommes de jadis dont toute la vie s'était passée au service du roi et que, sur le tard, le hasard amenait une fois à Versailles, qui, face à face avec la majesté du souverain, prenaient, en la conscience de leurs humbles et longs mérites, la force de contempler, avec un respect profond mais familier, l'éclat du visage royal.

Madame de Saffry, qui s'était assise sur une des bornes de la route, tira son mari de sa contemplation en l'avertissant de l'arrivée des Corambert.

Un break, attelé de magnifiques chevaux, amenait l'entrepreneur. Il sauta lestement à terre et vint parler à Maurice de Jonceuse. De temps à autre, il désignait dédaigneusement ce qui avait été Valnancé, tandis que, debout dans le break, le jeune Léon et madame de Maurebois, la main dans la main, se taisaient,

Le jeune homme en avait les larmes aux yeux, tant il vénérait sincèrement ces vieilles demeures de l'ancienne France. Elles sont l'ornement de notre sol, la gloire de nos paysages. Il était ému. Au lieu de ces nobles et charmantes pierres qui ne seraient plus bientôt qu'une ruine fumante, que n'étaient-ce les moellons et les ferrailles de l'horrible bâtisse paternelle qui finissaient ainsi! Mais Valnancé, Valnancé! Madame de Maurebois gémissait aussi. Elle songeait au Valnancé de sa jeunesse, aux corridors par où Jean de Franois venait la trouver, la nuit, pieds nus, dans sa chambre. Oh! le temps passé, le temps passé... Vieillir, mourir, puis, la nuit, les efforts de l'âme désincarnée qui cherche à renaître,

à communiquer avec les vivants, se mêle aux choses, s'agite dans les corbeilles, s'impatiente dans les guéridons, offre à travers l'obscurité des fleurs surnaturelles, ne veut pas être oubliée... Oh! la vie, la vie, aimer, aimer jusqu'au bout, aimer encore!... Et elle serrait dans la sienne la main de son jeune amant, les yeux fixés sur la brasier qui s'éparpillait en étincelles vives et s'exaspérait en flammes aiguës...

Valnancé brûlait maintenant tout entier. L'intensité de la chaleur avait fait reculer la foule. Les gendarmes et les pompiers empêchaient qu'on approchât. Tous étaient fascinés par l'attrait du spectacle. Une sorte d'ivresse rouge excitait les cervelles. On riait, on s'interpellait. Les plaisanteries se croisaient. On admirait. Les pensées sympathisaient confusément avec le feu. Comme il travaillait bien, comme il grondait, comme il pétillait! Tout à coup, il y eut un silence. Un « Ah! » sortit des poitrines et des bouches béantes. Un craquement disloqua la masse embrasée. D'une partie de la toiture effondrée jaillit une énorme colonne de fumée, de cendre et d'étincelles. Quelqu'un applaudit.

Lauvereau, qui se trouvait au premier rang, se retourna. Les faces souriaient, vermillonnées. Lauvereau, à leur vue, éprouva une impression singulière. Où était-il donc? Il rêvait. Il lui semblait assister à une scène d'une autre époque. Comme aujourd'hui, on avait la gorge sèche, le sang aux joues, les yeux ardents. Comme aujourd'hui, autour de lui, on ricanait et on se pressait. Comme aujourd'hui, le tocsin avait sonné au clocher, les tambours avaient battu l'alarme. Ah! il savait, maintenant, pourquoi ils étaient là, tous, la pique et la torche au poing et le bonnet écarlate au front! C'était ainsi que les patriotes de la Révolution étaient venus pour brûler Valnancé!

Et, aujourd'hui, Valnancé était en flammes. Ah! ce qui se consumait là, ce n'était pas seulement le château des Franois, c'était le passé lui-même, et sa braise rouge ne serait bientôt plus qu'une cendre grise. C'est en vain qu'il essaie de durer dans la structure des logis, dans le plan des jardins, dans les meubles dont il s'est servi, dans les mille débris qu'il laisse après lui et qui passent de mains en mains. C'est en vain qu'il tente de se prolonger par le papier ou par la toile, par l'encre et les couleurs, par ce qui fut ses pensées et

ses visages. Peu à peu le temps détruit ses reliques, et l'oubli vient en aide au temps. C'est en vain que sa présence persiste en certains êtres, qu'il tâche de les garder à lui et de revivre en eux, qu'il s'acharne à leur transmettre quelque chose de lui-même. C'est en vain aussi que d'autres lui demandent un abri et un refuge et s'y retirent en la compagnie de ses ombres charmantes. C'était en vain que lui, Lauvereau, avait là cherché l'asile sûr. Sous le déguisement du siècle hospitalier, il s'était cru sauf de lui-même. Hélas! un autre Lauvereau, celui qu'il avait fui, était venu l'arracher sournoisement à sa retraite. D'un geste rude, cet intrus avait fait sauter le tricorne et la perruque et avait ramené dans la vie le récalcitrant et le déserteur. Maintenant, il était nu-tête et poings serrés parmi la foule brutale. Pareil à eux, il s'y comporterait à leur image. Ah! qu'on lui donnât la pique et la torche, et il savait bien où il irait!... Et il se vit courant à travers la nuit : un étang luit sous les étoiles, un vieux pavillon dort parmi les arbres; une porte, un escalier; dans une chambre, sur un lit, une femme est étendue. Son corps est blanc. Janine! Janine! Janine!..,

Ébloui, il essuya son front en sueur. Une lueur éclatante lui fit baisser les yeux : une poutre enflammée avait failli l'écraser.

— Gare à vous, monsieur Lauvereau : vous allez vous faire assommer!

Il recula. Le capitaine des pompiers le tirait par sa manche.

— C'est un sinistre, monsieur Lauvereau, c'est un sinistre : n'y ajoutons pas un malheur! — conclut-il sententieusement.

XXX

MADAME DE SAFFRY,

Chez madame Maurice de Jonceuse.

Le Cottage

Nancé

(Seine-et-Oise).

Paris, 25 août 1902.

Ma chère Louise,

Ne riez pas. Je me marie, c'est-à-dire que j'épouse le comte Ceschini. N'en parlez pas encore, je vous prie, autour de vous. Giu-

seppe est à Rome pour obtenir l'annulation de mon mariage avec M. de Raumont. Je dois convenir qu'en tout ceci M. de Raumont se montre charmant pour nous. Il ne fut jamais mauvais mari et il se conduit en bon parent. Ces mariages de famille ont ceci pour eux qu'on finit toujours par s'entendre. Enfin, annulation, divorce, tout marche à souhait.

Que voulez-vous, ma chère Louise! il fallait bien en venir là. Giuseppe et moi sommes du même âge, et voici que nous avons cent ans — à nous deux. Ce n'est plus guère la saison de jouer les parfaits amants, et, de deux ridicules, j'aime encore mieux celui d'être de nouveaux mariés. Je suis prête aux plaisanteries comme aux félicitations... Avouez, ma bonne Louise, que vous ne serez pas fâchée du parti que nous prenons. Vous avez d'autant plus le droit de ne pas vous en défendre que vous ne m'avez jamais témoigné la gêne que vous ressentiez à fréquenter une personne à qui il fallait toute votre amitié pour lui pardonner l'irrégularité de sa conduite. Soyez rassurée. Dans quelques mois, j'aurai passé devant M. le maire et M. le curé. Quand j'y pense, j'ai un peu d'humeur. J'aime mes habitudes, vous le savez. Enfin!...

Et puis, vraiment, je devais bien cela à Giuseppe. Pendant vingt-cinq ans, il a été parfait. Maintenant, je suis vieille, mais lui commence seulement à n'être plus jeune. Il lui reste encore quelques bonnes années et il a mérité que je les lui donne pour récompense. Il aime les femmes, ma chère, et il n'en a guère eu qu'une dans sa vie. Ce n'est point qu'il n'ait pas quelquefois songé à d'autres, mais c'étaient des idées de tempérament où il ne s'arrêtait pas. Je m'amusais à l'en faire rougir. Il en était confus et malheureux. Pauvre Giuseppe!

Je le connais bien. Il ne m'a jamais inquiétée. Un homme comme lui et une femme comme moi ne peuvent que se demeurer fidèles. Giuseppe n'aurait jamais trahi sa maîtresse, mais j'espère bien qu'il n'hésitera pas à tromper sa femme. Je ne doute pas que vous ne sentiez, ma chère Louise, toute la différence des deux procédés.

En effet, une fidélité réciproque et absolue, n'est-ce point la seule dignité des unions illégitimes comme la nôtre? tandis que, dans les unions légales, l'infidélité est un agrément qui s'y joint sans leur rien enlever de leur sérieux. Il y a loin d'un mari volage à un amant perfide. La liaison repose sur une entente personnelle; le mariage est un engagement juridique. L'un n'a qu'une existence sentimentale, l'autre se double d'une existence civile. Je ne reprocherai donc guère à mon mari ce que je n'eusse pas souffert de mon amant, et la comtesse Ceschini pourra s'accommoder sans dommage de ce que la marquise de Raumont n'eût pu supporter sans offense.

Bien entendu, mon pauvre Giuseppe ne se fait aucun de ces raisonnements. Il croit, en se mariant, enchaîner à jamais sa liberté,

tandis qu'au contraire il va la recouvrer, et encore fort capable d'en jouir. Quant à moi, j'abats les cartes : j'ai gagné la partie. Je prouve ainsi, par surcroît, au monde que je n'ai besoin, pour faire ce qu'il admire le plus, — un mariage d'argent, — ni de ma beauté, ni de ma jeunesse. C'est assez drôle, n'est-ce pas?

En attendant, le comte est en Italie, d'où il se plaint des rigueurs de l'absence, mais au fond il doit être très content. Il adore son pays. Il sera de retour vers le milieu de septembre. S'il savait que je vous écris quatre pages, il serait furieux : il n'a pas encore reçu une lettre de moi depuis qu'il est parti, tant je déteste écrire, et il a fallu le ridicule de ce que j'avais à vous dire pour me faire prendre la plume.

Adieu, ma chère Louise. Mes amitiés à votre mari et à votre fille. Quand revenez-vous à Paris ?

RAUMONT

XXXI

Lorsque le comte Ceschini eut fait à Rome les démarches nécessaires à son projet, il disposa de quelques jours pour se rendre à sa villa de Viterbe et saluer l'Hercule de bronze qui supporte sur son épaule la boule dorée du monde. Les souvenirs de sa jeunesse avaient accueilli son retour à la demeure familiale. Il y avait retrouvé l'inaltérable verdure des rouvres, le murmure des cascades, l'odeur du buis et des citronniers, les allées régulières bordant les parterres égaux, les statues allongeant sur le sable ou sur l'eau leurs ombres mobiles et déformées. Ah! que, jadis, l'Hercule du bassin lui semblait donc une belle promesse d'avenir! Comme le héros laborieux, il accomplirait de grandes choses. Les peuples répéteraient son nom mêlé à l'histoire de sa patrie. Ah! que tout cela était donc loin! Qu'avait-il fait pour cette terre natale, dont il foulait en ce jardin solitaire le sol ornementé? Rien. Il en avait déserté les horizons. Il en avait arraché l'arbre de sa race pour le transplanter ailleurs, mais l'antique sève des Ceschini n'y avait pas formé de fruits, et le comte soupirait mélancoliquement en regardant, dans le feuillage de bronze des citronniers, les citrons pareils à des œufs d'or pâle, tandis qu'au centre du bassin l'Hercule infatigable soutenait le globe doré que l'eau mirait comme un astre éclatant et glorieux.

Ce fut en ces pensées que le comte Ceschini revit Rome avant de reprendre la route de France. C'était de Rome qu'il était parti, un quart de siècle auparavant, pour ce Paris où il allait retrouver, sous les ombrages du parc Monceau, la colonnade qui se reflétait en fûts brisés dans le petit lac stagnant. Il marchait par les rues, les yeux avides, comme pour renouveler et fixer dans sa mémoire les aspects de la ville latine. Le Forum étendait devant lui ses ruines éloquentes. Il en gravait dans son esprit le dessin illustre. Les grandes ombres romaines peuplaient la solitude des pierres. Il y imaginait les Pères de la Patrie. Le laurier ceignait leurs tempes. Il se voyait parmi eux, drapé comme eux dans la toge blanche. A côté de lui, sous la robe patricienne, se tenait une femme. C'était madame de Raumont, dans les atours qu'elle avait portés, le soir du bal costumé. Ce soir-là, on avait célébré un ironique triomphe ! Ses rêves de gloire, à lui, Ceschini, avaient abouti à cette apothéose de sa servitude... Bientôt madame de Raumont serait sa femme. L'affaire de l'annulation était en bonne voie. Son séjour touchait à sa fin. En revenant, il voulait s'arrêter un jour à Passignano.

Il y arriva à la nuit et descendit *Aux Trois Œillets*. Comme il attendait le dîner, il prit un journal qui traînait sur la table. C'était un journal français. Il le parcourut d'un regard indifférent. Le mot : *Mariages* attira son attention. Il y lut que mademoiselle Rébecca Bloch, fille de M. Bloch, le banquier, et de madame, née Figuères, épousait le comte de Castelviron, lieutenant de cuirassiers ; que M. Eugène Bourtel, ingénieur, épousait mademoiselle Garzin ; que madame veuve Hérincart épousait M. Lerry-Desfarolles, avocat à la Cour d'appel ; que monseigneur de Riboran, évêque de Luçon, avait béni l'union de mademoiselle Cortaby, fille du baron Cortaby, avec M. Stephenson, de Londres... La nomenclature se terminait par cette note que le comte Ceschini achevait au moment où le garçon de l'hôtel, en habit crasseux, l'avertissait que le dîner était servi :

On nous annonce le prochain mariage de M. Charles Lauvereau, l'historien bien connu par ses intéressants travaux sur le XVIIIe siècle, avec mademoiselle Janine Dupré, artiste dramatique. Mademoiselle Ja-

nine Dupré n'abandonnera pas le théâtre. Elle créera, au contraire, le principal rôle dans la pièce de M. Charles Lauvereau qui doit être représentée au courant de la saison. Cette première œuvre théâtrale du savant historien aura pour titre : *la Jeunesse de Casanova*. On sait que M. Lauvereau s'est particulièrement occupé du célèbre aventurier vénitien, et nul mieux que lui n'en pouvait évoquer la plaisante et curieuse figure.

Le comte Ceschini déposa le journal sur la nappe fripée et plongea sa cuiller dans le potage.

Ainsi ni lui ni Lauvereau n'avaient suivi l'exemple du fameux Vénitien. Ah ! celui-là n'avait jamais laissé brider sa fantaisie. Dans sa longue course au plaisir, il avait toujours évité les pièges à sa liberté. Des cent maîtresses qu'il avait eues, aucune n'avait su le lier du lacet conjugal, et l'étonnante existence du chevalier de Seingalt avait continué ses prouesses. Le siècle l'avait vu partout, avec son visage bistré, si gai, son corps robuste, son jarret nerveux de danseur de farlane, ses mains habiles et dangereuses de joueur, son linge fin, ses beaux habits, ses bijoux, ses bagues, ses breloques, et son cordon de l'ordre de l'Éperon d'or, que lui avait conféré le pape : il avait traversé les passes les plus diverses, petit abbé, lieutenant de la Sérénissime République, racleur de violon au Théâtre San Samuele, cabaliste et nécromancien, chercheur de trésors, possesseur de la gaine du couteau de saint Pierre, banquier de pharaon, rimeur de vers, organisateur de loteries, fabricant de toiles peintes, chargés d'affaires du duc de Choiseul, toujours prêt au plaisir, à la débauche ou à l'amour, mais toujours libre, libre, libre...

Le comte Ceschini avait fini de dîner. Il soupira, jeta un dernier coup d'œil au journal. Il fit un mouvement de surprise. Il lisait :

L'INCENDIE DU CHATEAU DE VALNANCÉ

Le parquet de Versailles a clos son enquête, au sujet de l'incendie du château de Valnancé. Le sinistre serait dû.........

Le bas de la feuille déchirée manquait. Le comte Ceschini s'était levé de table. Il demanda au garçon les journaux antérieurs à celui qu'il venait de lire. Il n'y avait à l'hôtel que celui-là, oublié la veille par un voyageur.

Le comte Ceschini était venu à Passignano lorsqu'il avait quinze ans. Son père l'y avait mené avec lui rendre visite à un de ses amis, Andrea Rappello, avec qui il avait combattu contre les Autrichiens, à Magenta et à Solferino. Le comte Ceschini se souvenait des longues conversations de ces deux hommes, de leurs récits de batailles, de leurs discussions politiques. Il s'exaltait à les entendre rappeler ce passé héroïque, et, en rôdant par les rues étroites de Passignano, il rêvait, lui-même, alors, de guerre et de gloire. Il rêvait aussi d'amour, et c'était à Passignano qu'il avait éprouvé pour la première fois la douceur d'aimer, car il avait aimé passionnément cette Matilde dont l'image humble et charmante n'avait jamais quitté sa mémoire et qu'il y retrouvait aujourd'hui plus vive et plus précise que jamais.

Hélas! qu'était-elle devenue, la petite servante aux yeux sombres et gais, à la peau brune, à la bouche pourprée, qui lui avait souri, un dimanche, à la messe? Il l'avait suivie de loin jusqu'à la porte de ses maîtres. Ensuite il l'avait rencontrée allant puiser l'eau à la fontaine. Ils s'étaient parlé. Elle était naïve et douce. Elle riait quand elle ne savait pas répondre. Ils s'étaient donné rendez-vous dans le cloître de l'église... Il faisait chaud. C'était près d'un rosier couvert de petites roses. Elle avait la bouche fraîche. Il lui avait semblé que les piliers du cloître se mettaient à marcher à grandes enjambées de pierre, puis à tourner autour de lui...

Le comte Ceschini traversait l'église et se dirigeait, comme jadis, vers la porte du cloître. Le cœur battant, il cherchait à ouvrir. La serrure fermée résistait.

Le sacristain accourait.

— Le cloître est fermé, monsieur. C'est à cause de ce qui est arrivé...

Cependant l'homme avait introduit la clef dans la serrure, avec un sourire qui exhortait le visiteur à le récompenser de la complaisance.

— Entrez, monsieur, entrez... Vous n'avez donc pas lu dans les journaux, monsieur?... C'était un jeune homme, un jeune Français de Paris. Je nettoyais les chandeliers de l'autel... Il avait l'air très tranquille... On ne pouvait pas se

douter... Je frottais le flambeau. C'est alors que j'ai entendu le coup... J'ai couru...

Le comte Ceschini écoutait avec distraction la voix du gardien, en regardant devant lui. Le cloître alignait son carré de piliers autour du préau, plein de ronces et d'herbes. Sur les tuiles inclinées du toit, quelques pigeons posés roucoulaient doucement. L'homme continuait à parler, sa voix résonnait sous la voûte de la galerie.

— Les pigeons effrayés battaient des ailes. Le jeune Français était étendu là, monsieur, où vous êtes. Il y avait près de lui une grande flaque de sang. Je crois qu'il était déjà mort... On a nettoyé l'endroit. Tenez, monsieur, là où j'ai le pied.

Le comte Ceschini considérait le pavé de brique rougeâtre : son pas et celui de Matilde avaient éveillé jadis l'écho des voûtes. Qu'était devenu le rosier aux roses légères? Le sacristain achevait :

— Un très beau jeune homme, monsieur. Ah! il ne s'est pas manqué. Il est tombé sur le dos. Il était riche, monsieur. On a trouvé sur lui beaucoup d'argent, plus de soixante mille *lire*, paraît-il.,. Oui, monsieur, là, il avait la tête juste sur cette vieille pierre qui est là contre le mur... Il s'appelait. Les journaux ont dit son nom... Je ne sais plus : Tanois, Lanois... non! Franois, le comte de Franois, monsieur...

Le comte Ceschini marchait tristement. Sur la place aux arcades d'ombre, le soleil de midi cuisait les dalles. La fontaine murmurait dans sa vasque usée. Le comte Ceschini réfléchissait. Cette mort singulière, apprise inopinément, du fils de son vieil ami, le troublait. Pourquoi ce jeune Jean de Franois s'était-il tué? On le disait un peu taciturne, un peu sauvage, mais était-ce une raison pour venir se tirer un coup de pistolet dans ce cloître désert? Quelque chagrin d'amour, sans doute... Ah! la mort, la mort!.. Où était Matilde aux beaux yeux sombres et gais? Où était-il lui-même, le Ceschini d'autrefois? Maintenant ses cheveux grisonnaient. Encore quelques années et ses forces le quitteraient... La vieillesse! La mort!... Mourir... Aurait-il, au moins, vécu?

L'image hautaine et belle de madame de Raumont se dressa

devant lui. C'est à elle qu'il avait donné sa vie et elle l'avait prise tout entière. L'Hercule de bronze du bassin lui revint à la pensée. Il lui semblait que sur la boule d'or Omphale avait posé ses pieds nus. Elle s'y tenait debout et souveraine. N'était-ce pas l'emblème de son destin? Il le retrouverait aux tapisseries de son salon qui l'attendaient là-bas, sur les murailles de sa demeure. Comme la statue du jardin de Viterbe, elles lui rediraient, elles aussi, leur allégorie. En vain, dans les laines coloriées, les Centaures harcèleraient les Nymphes et les Naïades fuiraient l'étreinte des Faunes : pareil au héros qui file aux genoux de sa subtile maîtresse, il n'aurait eu de l'amour qu'une seule proie, ses mains ne se seraient refermées que sur une seule prise, et cependant, partout, d'autres visages attirent, d'autres bras se tendent, d'autres seins palpitent, d'autres corps s'offrent...

Il s'arrêta. Une bouffée de désir lui rougit la face, jusqu'à la racine de ses cheveux gris. Une fille qui passait lui lança une œillade provocante. Ah! Matilde! Matilde!

Le comte Ceschini rentrait à l'hôtel. Dans l'escalier, on montait des malles. Des voix anglaises s'interpellaient. Le comte Ceschini suivit le long couloir dallé qui menait à sa chambre. La porte était ouverte. La servante, occupée à faire le lit, rabattait le matelas. A la vue du comte, elle sourit, en montrant les draps et le traversin en tas sur une chaise. Elle était très brune et jeune. Ils se regardèrent, un instant, en silence... Un duvet échappé d'un oreiller voltigeait entre eux... Le comte Ceschini fit un pas en avant, les mains tendues. Une bouche riait sous la sienne... Quelqu'un qui passait dans le corridor ferma brusquement la porte, en la heurtant d'une valise...

HENRI DE RÉGNIER

NOTES SUR PIE X[1]

III

Pie X s'installa au Vatican et dut en apprendre les traditions et protocoles. Un changement de règne amène presque toujours, dans le personnel et les habitudes du palais, des modifications qui sont souvent utiles, mais qui choquent des accoutumances et parfois lèsent des intérêts. La Cour papale a trop souvent connu les crises qui sévissent, dit-on, dans les pays d'Amérique où l'élection d'un nouveau président entraîne le changement immédiat de tous les agents gouvernementaux. Pie X fit preuve d'un rare bon sens et d'une magnanimité perspicace. Son avènement ne fit presque aucune victime. Dès le lendemain, il confirmait purement et simplement tous les dignitaires, fonctionnaires et serviteurs de la maison pontificale, mais à titre provisoire et pour une période maximum de deux années.

Non seulement les cardinaux, chefs des congrégations et grandes administrations ecclésiastiques, dont les pouvoirs étaient expirés à la mort de Léon XIII, se voyaient renouveler leur juridiction, mais même l'entourage immédiat et personnel, dont le renouvellement aurait paru tout naturel, demeura en fonctions. Le *majordome*, qui détient la haute administration des palais apostoliques, le *maître de chambre*,

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1904 et 15 janvier 1905.

qui préside au service des audiences et met le pape en communication avec les catholiques affluant de tous les coins de l'univers, l'*aumônier*, qui distribue les libéralités pontificales, et le *sacriste*, préposé à la garde du trésor de la chapelle et à la direction de la paroisse vaticane, conservèrent les fonctions qu'ils tenaient du prédécesseur ; les mêmes *camériers secrets* et *cérémoniaires* continuèrent à surveiller les salles d'audiences ou à diriger les solennités religieuses. Jusqu'aux huissiers des antichambres, *bussolanti*, et aux valets de chambre, qui furent laissés en place.

De ces derniers, deux seulement furent renvoyés, parce que le cardinal-doyen Oreglia s'était laissé persuader — faussement d'ailleurs — qu'au moment de la mort de Léon XIII ils s'étaient montrés à une fenêtre en s'essuyant les yeux ou le nez de leur mouchoir, — signe de télégraphie aérienne pour les *reporters* du dehors. Ce furent les deux seules victimes du changement de règne, et l'opinion publique reprocha au cardinal Oreglia d'avoir fait tomber ses sévérités sur ces humbles, alors qu'on aurait facilement trouvé plus haut des personnes qui avaient abusé de la confiance ou de la longanimité du défunt. Pie X n'a introduit avec lui au Vatican que trois nouveaux fonctionnaires, deux modestes prêtres vénitiens, dont il a fait ses chapelains et secrétaires particuliers, et un cuisinier qu'au bout de six mois il a fait venir de Venise aussi. A cela s'est réduit son vénitianisme.

On a pourtant mené grand bruit des réformes, réductions et économies que le nouveau Pape introduirait, disait-on, dans le personnel et le fonctionnement de ses administrations. Jusqu'ici, ses desseins paraissent bien modestes.

La Curie romaine est un organisme qui s'est formé lentement à travers l'histoire, selon les besoins des temps. Il est donc inévitable que, les nécessités changeant, certaines fonctions perdent de leur importance, tandis que d'autres, originairement modestes, prennent un développement considérable; alors la situation hiérarchique et la condition matérielle des agents ne sont plus en rapport avec leurs services. Il en résulte qu'à chaque génération il faut procéder à des retouches, à des suppressions, fusions ou divisions d'emplois. Léon XIII avait accompli des changements qui n'avaient pas

eu grand retentissement au dehors, mais qui avaient transformé presque de fond en comble l'administration vaticane : réorganisation du Denier de Saint Pierre, suppression des vacables et des notaires du Vicariat, réforme de la Daterie et de la Chancellerie, revision libérale de l'*Index*, réorganisation des archives et de la bibliothèque, des musées et galeries, etc. Bien d'autres mesures encore donnent à ce pontife un caractère de législateur et de réformateur que les contemporains n'ont pas assez apprécié.

La rémunération de la plupart des emplois de la Curie était établie, *ab antiquo*, sur le principe du casuel. Ce système avait du bon, en ce qu'il encourageait le zèle des agents et l'application au service, en vertu de l'adage du vieux droit : *pas de pourboire aux absents, manualia non nisi præsentibus*. Mais il s'y trouvait des archaïsmes et des anachronismes, que Léon XIII s'appliqua à corriger en y substituant le principe des traitements fixes, modestement calculés. On est étonné en effet de constater, dans le détail, combien l'administration centrale de l'Église est économe aujourd'hui. Le traitement même des cardinaux (20 000 francs) n'a rien d'excessif : si l'on songe aux dépenses obligatoires pour le loyer, le service de la voiture et les frais de personnel, on voit le peu qui reste pour l'entretien du pot-au-feu. Jadis certains cardinaux, chefs de service ou préfets de congrégation, avaient en outre un assez gros casuel, que remplace aujourd'hui une petite indemnité supplémentaire; pour cinq ou six, occupant les hautes charges et jouissant à ce titre d'un logement, s'ajoute l'économie du loyer.

Mais la transformation du casuel en traitements fixes n'avait pas été étendue par Léon XIII à toutes les fonctions. Pie X, qui aime à se rendre compte des moindres détails et qui a un penchant pour la réglementation bien agencée, se fit dresser un tableau du personnel de toutes les congrégations, dicastères et administrations diverses, avec l'horaire et les attributions de chaque agent. Il y découvrit plus d'une anomalie : tel cardinal, chef de service, grâce au vieux système du casuel, conservait encore un revenu de trois ou quatre fois supérieur à celui des autres cardinaux chargés d'un service équivalent; le portier ou l'huissier de tel bureau se faisait

800 francs par mois, tandis que le plus grand nombre des rédacteurs et commis-secrétaires, tous munis de deux ou trois diplômes universitaires, en étaient réduits à des mensualités de 100 ou 150 francs. Pie X fit comprendre qu'il y avait une meilleure proportion à établir : le cardinal renonça de lui-même à la moitié de ses appointements et le portier subit une réduction équivalente. Ce fut, jusqu'ici, la manifestation la plus marquée d'une « politique extirpatrice des abus ». Seulement, dans la Curie, on eut la sensation, réconfortante pour le plus grand nombre, qu'on allait travailler sous « l'œil du maître ».

***

Ajoutez quelques modifications dans l'agencement et le matériel du palais pontifical. La plus importante a été l'installation du nouveau secrétaire d'État dans l'aile la plus ancienne du Vatican. Aucun des successeurs d'Alexandre VI n'avait voulu occuper cet appartement des Borgia, bien que les admirables fresques du Pinturicchio en fassent un incomparable joyau de la première Renaissance.

Depuis deux siècles, c'était devenu une sorte de grenier, où, il y a vingt ans encore, de rares visiteurs, difficilement admis, trouvaient un dépôt de marbres, de statues mutilées, de livres inutilisés par la bibliothèque. Léon XIII s'est acquis l'impérissable mérite d'en avoir fait exécuter la restauration avec un sens historique auquel tous ont rendu hommage. L'appartement était une sorte d'annexe des musées, lorsque, durant la période de l'intérim, les architectes eurent l'idée ingénieuse d'y installer le secrétariat du Conclave. Puis le secrétaire du Conclave, monseigneur Merry del Val, prolongeant ses fonctions intérimaires de pro-secrétaire d'État, prolongea aussi son séjour dans ces salles rendues à la vie. Le mouvement des visiteurs remplit de nouveau ce cadre merveilleux des temps lointains, et lorsqu'un jour de novembre toute la Rome papaline accourut, portant ses félicitations au jeune cardinal anglo-espagnol qui venait d'être promu aux fonctions de secrétaire d'État, il n'y eut pas un homme de goût qui n'exprimât le souhait que le nouveau secrétaire

d'État continuât d'assurer, par sa présence, la renaissance, la vie d'une demeure si longtemps et si injustement délaissée. De fait, on apprit bientôt que le nouveau ministre l'occupait à titre définitif. Depuis lors, la foule des visiteurs admis chez le cardinal-secrétaire peut parcourir ces salles du *quattrocento*, animées par toute une cour de gardes et de scribes, d'auditeurs, de gentilshommes et de valets, d'une tenue et d'une correction irréprochablement britanniques.

L'effet produit est en absolu contraste avec l'impression qu'emportaient jadis ceux qui allaient trouver le précédent secrétaire d'État, le cardinal Rampolla, au sommet d'un escalier magnifique assurément, mais comptant trois cents marches. C'était là-haut, au dernier étage, au-dessus de l'appartement pontifical, un grenier lumineux et ensoleillé, mais d'une austère simplicité, dont les honneurs étaient faits par un secrétaire plein de bonhomie et par le fidèle Giuseppe, type du serviteur familier.

Cette nouvelle destination des salles Borgia ne fut pas sans soulever des critiques et des protestations. Il est des gens dont l'idéal, en matière de conservation des monuments, est le froid alignement d'un musée. Ils protestèrent au nom de l'Art. A les entendre, les fresques du Pinturicchio, si longtemps abritées sous la poussière des siècles, allaient être compromises par l'éclat des lumières, l'incurie des valets, les vapeurs de cuisine ou de salle à manger, les microbes de chambre à coucher, la chaleur des poêles ou des calorifères. Une certaine presse somma le Gouvernement italien d'intervenir pour sauver de la ruine un « palais national laissé provisoirement à la disposition du Pape ». Pie X, malgré la douceur de son caractère, finit par trouver la plaisanterie trop forte : « Suis-je, oui ou non, le maître dans la maison des Papes et suffira-t-il qu'un de mes prédécesseurs ait eu le goût de mettre, en place de papiers peints, des fresques aux murs de ses appartements, pour que je ne puisse plus m'en servir? A quand donc la prétention de m'interdire la messe dans la Chapelle Sixtine, parce qu'un autre de mes prédécesseurs y fit travailler Michel-Ange? Je ne suis pas un Vandale et je saurai bien veiller à la conservation des œuvres d'art. » Au reste, le secrétaire d'État n'a fait de l'appartement

Borgia que des salles d'audience, de réception et de travail. Il habite, à l'autre bout de la galerie, un logement qui n'a rien à redouter de l'irrespect du cuisinier ni du valet de chambre. Et dans les salles Borgia, libéralement ouvertes aux visiteurs qui veulent prendre la peine de se faire présenter, les chefs-d'œuvre du Pinturicchio se révèlent dans un éclat nouveau. Le soir, des plats en fer, style du *quattrocento*, mais portant en place de mèches de résine des lampes électriques, projettent sur les merveilleuses figures une lumière admirablement ménagée, qui leur donne un relief et une vie dont les contemporains même de l'artiste ne connurent pas la radieuse vision.

Ce changement, ce n'est pas le cardinal Merry del Val qui l'a demandé : il fut rendu nécessaire par suite du choix que fit le nouveau Pape pour son habitation personnelle. Durant le Conclave, le cardinal Sarto occupait là-haut, au-dessus des appartements de Léon XIII, sous le n° 57, une des six cellules découpées dans l'appartement du cardinal Rampolla. L'élection faite et les autres cardinaux sortis de la réclusion, le nouveau Pape se trouva occuper à lui seul tout l'étage de l'ancien secrétaire d'État.

Il fallut alors, dans l'appartement de Léon XIII, à l'étage du dessous, procéder à la levée des scellés et à l'inventaire, enlever le mobilier du Pape défunt. Puis Pie X ordonna des travaux de nettoyage et de remise en état, indispensables après un pontificat de plus de vingt-cinq ans. Ces travaux durèrent près de quatre mois et furent considérables : nouveaux pavés de marbre, nouveaux tapis, tentures et fort beaux damas rouges à toutes les vastes parois, peintures refaites et dorures rafraîchies aux huis et plafonds. Quand cette restauration fut terminée, on apprit avec quelque surprise que Pie X ne descendrait pas dans l'appartement de son prédécesseur, ou du moins qu'il ne s'en servirait que comme de salles d'apparat et de réception : pour ses repas, son travail de cabinet et le repos de ses nuits, il conservait l'ancien appartement du cardinal Rampolla.

Les partisans de la tradition ne purent s'empêcher de marquer leur étonnement. « Ce Pape, disaient-ils, dont on nous vantait les allures démocratiques et la simplicité des goûts, trouve insuffisante la demeure qui avait parfaitement suffi à

Pie IX et à Léon XIII : il éprouve le besoin de se loger en partie double. » Pie X ouït-il quelque écho de ces critiques? Il crut devoir s'en expliquer : « Si j'ai tenu à élargir ma prison, ce n'est certes pas par goût d'un vain faste, de *grandezza*, mais bien par besoin de respirer. J'avoue ne pas comprendre comment Léon XIII a pu confiner son existence dans les trois chambres où il vécut et mourut : il me faut de l'air, l'illusion de l'espace et du mouvement... Je ne pourrai plus faire mes promenades quotidiennes au Lido : que du moins je puisse traverser des salles, monter des escaliers et retrouver au troisième étage de l'air, de la lumière, quelque largeur d'horizon. C'est pour moi une question, non de pompe et d'apparat, mais de santé et de vie. »

Seulement, en élargissant ainsi ses pénates, le Pape n'avait plus de quoi loger son secrétaire d'État : dans ce palais où la légende connaît 11 000 chambres, la place est petite pour l'habitant. Le Vatican-musée est immense et se fait toujours plus envahissant; le Vatican-palais se restreint chaque jour davantage. Et voilà pourquoi il a fallu loger le secrétaire d'État dans l'appartement des Borgia.

Ce besoin d'air et de mouvement est-il un indice des prédispositions aux troubles cardiaques que, depuis un certain nombre d'années, les Vénitiens redoutaient pour leur patriarche? En tout cas, des raisons physiologiques expliquent la plupart des innovations que remarquèrent bientôt les habitués du Vatican dans la vie du Pape.

Léon XIII, durant sa longue et verte vieillesse, ne sortait guère de ses appartements. Au début, son entourage avait craint pour son délicat et nerveux organisme le passage des montagnes de Pérouse à la réclusion du Vatican; mais bientôt le vieux docteur Ceccarelli avait calmé ces appréhensions, en déclarant que rien ne convenait mieux à son auguste client que l'air un peu mou de la demeure vaticane. Et les années confirmèrent la justesse de cette prévision. Homme de cabinet et de méditation, Léon XIII ne quittait guère sa vaste bibliothèque qui lui servait de cabinet de travail, de garde-meuble, de dépôt d'archives et, le plus souvent, encore de salle à manger. Il ne circulait pas à travers les grandes salles adjacentes; il ne se promenait pas dans les loges, les galeries,

les musées. Et quand parfois il devait traverser cette aile du palais pour gagner les jardins, c'était en chaise à porteurs, enlevée par deux robustes *parafrenieri* aux vareuses de pourpre.

Dans ces jardins du Vatican, que la légende s'est plu à représenter comme un parc immense, mais dont l'étendue est en somme fort modeste, Léon XIII n'errait pas à l'ombre des chênes verts; il goûtait peu le petit Bosco rocailleux que tapissent la mousse et les cyclamens et qu'anime le chant des merles; il n'arpentait pas les monotones allées aux buis gigantesques; il ne descendait jamais dans ce parterre de fleurs au bout duquel se dresse le délicieux « casino » de Pie IV, hanté par les moustiques de la *malaria*. Mais, prenant une voiture pour laquelle on avait rendu carrossable une allée de circuit, il gagnait rapidement la vieille tour carolingienne; là était son coin préféré, son *angulus ille ridet*; avec les réminiscences de son classique Horace, il laissait errer son regard sur la Ville, sur la campagne, sur la Voie Appienne, sur les montagnes bleues du Latium, sur le dôme du Soracte et les lignes déchiquetées de la Sabine. Le repos et la méditation en face de ces horizons, c'était sa manière de jouir de la nature. Et pour compléter ce Tusculum minuscule, il avait fait adosser à la tour carolingienne un pavillon où il passait les journées de la canicule romaine; le long de la terrasse, une vigne lui évoquait un souvenir de sa chère Ombrie, pendant qu'il composait quelque fragment d'encyclique.

Ses chevaux le ramenaient, par le plus court chemin, vers la chaise à porteurs qui, à travers la bibliothèque ou le portique du Bramante, à l'abri des regards curieux, le rapportait à sa table de travail. Là il dictait à ses secrétaires les pages qu'il venait de méditer, ou lisait les rapports de ses nonces et de ses délégués apostoliques, des lettres d'évêques, des notes qu'il recevait volontiers des personnages les plus divers de tous pays. Il dépouillait journaux, revues et brochures, étudiait, annotait, classait, — d'où cette prodigieuse connaissance des hommes et des choses qui surprenait tous ceux qui obtenaient la faveur de son audience particulière.

Pie X a des habitudes toutes différentes. Ses promenades sont de véritables courses de piéton. Une tournée matinale dans les allées du jardin, soit au lever du soleil d'été, soit

entre sa messe et ses audiences, était devenue, dans les premiers temps, d'une habitude quotidienne. Il circule d'un pas alerte; les gardes, que les traditions lui imposent, restent à distance; il discourt avec le camérier ou le secrétaire qu'il emmène, s'arrêtant auprès des jardiniers et causant avec eux, ne s'asseyant ni ne faisant jamais halte en un coin préféré; la fameuse vigne de son prédécesseur ne le retient guère: un bon moine de l'abbaye de Grottaferrata se vantait que son couvent avait eu l'honneur de fournir les plants de ladite vigne; Pie X répliqua avec un bon sourire : « Si je devais juger du vin de votre abbaye par celui du Vatican, je n'en aurais pas une haute idée. » Pour ces promenades, pas de voiture ni de chaise à porteurs. Toutes ont été remisées au garde-meuble, et Pie X a fait vendre les quatre paires de chevaux qui représentaient, dans les écuries vaticanes, le dernier reste des cavalcades pontificales d'autrefois. Le pavillon de Léon XIII a été abandonné au directeur de l'Observatoire, à l'effet d'y loger une collection minéralogique et les vieux instruments qui servirent pour la réforme du calendrier de Grégoire XIII.

Lorsqu'il ne descend pas au jardin, Pie X circule dans les galeries des musées et dans les *Loggie* qui dominent la cour de Damase; mais les *Loges* de Raphaël, au second étage, lui paraissent trop près de terre; il préfère celles du troisième étage, qui donnent accès à la Pinacothèque et aux bureaux de la secrétairerie d'État. Elles ont vue sur les plus admirables horizons de Rome; c'est de cette vue que Martial a dit : *Hinc septem dominos videre montes et totam licet æstimare Romam.* Mais Pie X évoque-t-il aussi volontiers que son prédécesseur les réminiscences classiques? Cette *Loggia* est, en tout cas, le lieu préféré de ses audiences familières. Des bancs recouverts de serge verte ont été rangés le long des murs pour les pèlerins.

*
* *

Les audiences tiennent une grande place dans la vie d'un Pape. Rome attire chaque année une foule de visiteurs toujours plus grande, et presque tous veulent voir le Pape. Il

faut bien que celui-ci leur donne satisfaction, s'il ne veut pas isoler la papauté et perdre quelque chose des sympathies populaires. Mais c'est une servitude et une fatigue indicibles. Tous les matins, à neuf heures, Pie X reçoit d'abord son secrétaire d'État, puis les chefs de service des administrations pontificales, puis les évêques, administrateurs ecclésiastiques, chefs de missions lointaines, de passage à Rome, et qui s'y trouvent toujours en nombre. Ils viennent dans la même matinée l'entretenir de leurs affaires d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Amérique, de Chine ou d'Australie. Puis, ce sont les notabilités politiques ou sociales des pays les plus divers, grands seigneurs hongrois ou allemands, lords anglais, députés belges ou espagnols, journalistes européens ou millionnaires américains, catholiques militants, hommes politiques ou simples politiciens des deux mondes ; et toute cette foule bigarrée entend voir le Pape en « audience particulière », et lui exposer les affaires les plus disparates. Il est aisé de se figurer la fatigue nerveuse et cérébrale du malheureux pontife, devant ce kaléidoscope vivant qui fonctionne durant deux ou trois heures d'horloge.

Léon XIII se plaisait aux audiences particulières. C'était pour lui une source d'informations qu'il appréciait beaucoup. Seulement, il faisait attendre assez longtemps la faveur sollicitée. Plus d'une fois, à quelque personnalité qui l'intéressait, il faisait dire de prendre patience jusqu'à ce qu'il pût la recevoir à son aise : c'était flatteur, mais gênant. Dans ces entretiens, il prenait d'ordinaire le rôle d'un interrogateur minutieux, posant les questions les plus inattendues et les plus précises : « Que pensez-vous de tel député, de tel ministre, de tel journaliste, de tel groupe parlementaire, de telle œuvre ou de telle initiative ? » A la sortie du visiteur, il prenait des notes. Un tel interrogatoire, qui mettait à l'aise les gens d'esprit, embarrassait les autres : « Il est bien questionneur, ce Pape », disait un jour un évêque de France auquel on demandait son impression sur l'audience de Sa Sainteté.

Pie X est réputé pour la facilité avec laquelle il accorde ses audiences ; il rend la tâche facile à son *maestro di camera* qui tient la feuille des admissions. Son accueil est affable

et simple : il ne laisse pas le temps des trois inclinations rituelles, se dérobe au baise-mule, indique du geste un siège à côté de son bureau et fait asseoir le visiteur, que Léon XIII, d'ordinaire, tenait debout et parfois à genoux. Pie X n'interroge guère ni ne questionne, mais invite à parler. Puis, il reprend le thème de l'interlocuteur, le résume en quelques traits nets et précis, le complète par ses réflexions, par une parole d'encouragement ou de consolation, ou l'élève par quelque considération sur le devoir chrétien et les vues providentielles. Il congédie ceux qu'il a tenus sous le charme de son regard limpide et de sa parole pénétrante, non sans se prêter, avec une bonne grâce parfaite, à l'indiscrète hardiesse des visiteurs et surtout des visiteuses, qui lui demandent de mettre sa signature au bas d'une photographie ou d'une formule de bénédiction. C'est ce que Léon XIII ne faisait point; personne ne le vit jamais tenir une plume. Pie X réussit à contenter un nombre bien plus considérable de solliciteurs; mais les *dilettanti* de politique générale ou de sociologie sont moins satisfaits : le Pape les renvoie à son secrétaire d'État.

Encore s'il n'y avait que les audiences privées ! Mais les pèlerinages, les touristes, les députations et associations de tous genres et de tous lieux, les groupes de voyageurs et les pèlerins isolés! Toute cette foule, que les billets circulaires ou les trains spéciaux déversent sans cesse dans les rues de la Ville éternelle, vient pour voir le Pape, ou du moins ne veut pas quitter Rome sans l'avoir vu. A certains moments, l'affluence est telle qu'il y a impossibilité matérielle à satisfaire à toutes les requêtes. Mais comment le chef de l'Église pourrait-il se refuser à ce flot sans cesse renaisssant? Il faut qu'il fasse effort pour remplir son rôle de père des fidèles et des infidèles. De là, une inévitable succession de réceptions et d'audiences publiques, sans grand désordre, mais aussi sans beaucoup d'ordre, car l'entourage du Pape, qui devrait assurer le bon fonctionnement de ce service, est trop souvent au-dessous de sa tâche.

Léon XIII se prêtait peu volontiers aux réceptions collectives : il n'aimait pas la foule, qui le fatiguait et dont la banalité ne lui apprenait rien. Et cependant, il se soumettait

au devoir : une ou deux fois par semaine, trois ou quatre cents visiteurs étaient alignés le long des murs, dans les vastes salles qui menaient à son cabinet de travail. Passant devant les assistants agenouillés, Léon XIII s'inclinait sur eux, s'informait de leur pays, de leur famille, de leurs enfants, leur parlait de leur évêque, de leur cathédrale, de leurs écoles et institutions de bienfaisance. Ces braves gens étaient flattés, mais la fatigue était grande pour le pontife; encore, les deux ou trois mille qui ne se trouvaient point parmi ces élus de la semaine étaient-ils mécontents. Vers la fin de son pontificat, le vieillard ne passait plus devant les rangs : assis sur le trône, il faisait défiler l'assistance, en donnant toujours à chacun les mêmes marques d'intérêt.

Pie X aime la foule : il la comprend et sait se faire comprendre d'elle. Il donne ses audiences publiques dans les Loges, les vastes galeries du Musée épigraphique, des Tapisseries, des Candélabres ou des Cartes géographiques. Parfois même on l'a vu descendre parmi les statues antiques du *braccio nuovo* ou, plus bas encore, dans la cour de Damase. Et là, il circule d'un pas alerte à travers la foule qui s'approche de lui; il s'arrête devant les groupes, donne sa main à baiser, distribue des médailles, accepte des placets malgré les prohibitions de l'étiquette, se laisse accoster par les enfants dont il caresse la chevelure ou la joue, dit çà et là quelques paroles tantôt graves, tantôt enjouées, et quelquefois un de ces « mots » de piquante bonhomie qui sont familiers au langage vénitien. Il envoie sa bénédiction à droite et à gauche, d'un geste grave et d'un visage souriant, séduit et enchante les invités. Tous sans doute ne poussent pas l'exubérance aussi loin que ces jeunes Français qui, en septembre dernier, pour manifester leur contentement d'avoir vu le Pape embrasser leur drapeau tricolore, entonnaient *la Marseillaise* et escaladaient les statues antiques, à la grande terreur des gardiens tremblant pour l'intégrité du *Laocoon* ; mais tous s'en vont enchantés.

Cette façon de concevoir l'audience publique permet de satisfaire un plus grand nombre de pèlerins. « Voir le Pape » et recevoir sa bénédiction est devenu chose facile. Pie X ne donne pas seulement la fin de ses matinées à ces réceptions :

dans l'après-midi, vers trois heures, il reprend sa promenade à travers les Loges et les galeries, parmi de nouveaux groupes et de nouveaux pèlerins, jusque vers l'heure du crépuscule. Mais la fatigue finit par dompter cet organisme surmené. Plus d'une fois, on l'a vu pâlir et se retirer hâtivement pour ne pas succomber sous l'effort. « Il ne pourra pas continuer de ce train », entend-on murmurer dans son entourage.

Parfois, quand l'assistance est particulièrement nombreuse et la circonstance plus solennelle, il prononce des discours : en septembre dernier, il en adressa quatre à des groupes de pèlerins venus de France. Pie X a la parole facile, et il exprime sa pensée avec une simplicité qui n'exclut ni l'élévation ni l'émotion. Au discours écrit d'avance et lu, il préfère le monologue du causeur. Lorsque, récemment, il vantait aux curés de Paris et de Lyon la vertu du curé d'Ars, le petit papier de circonstance remis dans la poche de sa soutane, ce fut un commentaire oral, au milieu duquel il laissa échapper le mot : « Nous autres curés... » Rarement péroraison eut plus de succès.

Très sincèrement d'ailleurs il se considère comme le premier curé de la ville épiscopale. Ses allocutions dominicales à la population de Rome sont une innovation heureuse. A l'arrière-saison, chaque dimanche, à l'approche de ces admirables soirées de l'été romain, les paroisses de la Ville sont convoquées à tour de rôle. Dans la cour du Belvédère ou de la *Pigna*, à l'ombre que projettent les grands murs, sous le ciel encore embrasé, se massent cinq ou six mille personnes de toutes les classes. C'est le vrai peuple du Transtévère, des *Monti* ou du *Campo Marzo*, ouvriers endimanchés, petits marchands et boutiquiers, bourgeois et lettrés, à la mise plus soignée, qui ont amené leur famille, femme et enfants. On s'installe comme on peut, dans une respectueuse familiarité, et tous les yeux sont tournés vers une estrade adossée à la bibliothèque.

Le Pape apparaît, entouré de quelques prélats; aux sons d'une fanfare paroissiale, il prend place sur un fauteuil doré : le curé lui lit une adresse et lui présente les notables de sa paroisse, marguilliers, membres de sa conférence, état-major de ses confréries. Le Pape a quelques paroles affables pour

chacun, puis il se lève et se tourne vers la foule devenue silencieuse. La voix est chaude et vibrante. Le thème du discours n'est pas cherché bien loin : le début est un appel à la foi, à l'idée de Dieu, à la grâce du Rédempteur, puis vient un rappel de l'Évangile du jour, le tableau rapidement et expressivement tracé de la scène qu'esquisse le livre sacré, le miracle symbolique ou la parabole du Christ avec l'enseignement qui en rayonne. Puis le pape disparaît dans l'ombre de la bibliothèque de Sixte-Quint, et la foule, redevenue bourdonnante, s'écoule sans hâte. Beaucoup des derniers venus n'ont pas entendu les paroles pontificales, mais il leur suffit d'avoir « vu » *la predica del Papa*. A l'heure actuelle, le peuple de Rome connaît Pie X bien mieux qu'il ne connaissait Léon XIII après vingt-cinq ans de règne.

***

Pie X aime aussi la solennité des grandes fêtes religieuses. Léon XIII, s'en tenant d'abord à la réclusion de son prédécesseur Pie IX, se renferma dans les « fonctions » de l'étroite Chapelle Sixtine ou de la longue galerie qui surplombe le portique de Charlemagne et de Constantin. Plus tard seulement, il reprit la tradition des grandes cérémonies sous les voûtes de Saint-Pierre ; mais les portes closes ne s'entr'ouvraient que devant les billets de faveur, si ineptement distribués qu'ils finissaient par être vendus par les portiers d'hôtels. L'histoire est restée légendaire de ce supérieur général d'une des congrégations les plus militantes de France, qui dut s'adresser au commissariat de police de son quartier pour obtenir trente-cinq billets en faveur de ses moines et clients ! Les récentes fêtes de décembre et de janvier ont révélé que le scandale fleurit toujours et que le nouveau Pape n'a pas réformé le savoir-faire de son majordome et des chanoines camerlingues de la basilique vaticane.

Néanmoins Pie X semble vouloir multiplier les fonctions solennelles, et l'opinion publique lui en sait gré. Mais il veut qu'elles reprennent leur caractère de dignité, d'auguste gravité. L'homme du nord est choqué de certaines exubérances de la dévotion méridionale. Les pèlerins d'outre-

monts font volontiers écho aux invectives de Luther ou de Lamennais contre les clinquants oripeaux des églises italiennes, contre la musique théâtrale de leurs orchestres, contre la phraséologie vide et redondante de leurs prédicateurs, les nudités profanes de leurs peintres et sculpteurs, l'ineptie de tant de statuettes revêtues de chiffons, sans parler de la mauvaise tenue d'une foule bruyante et remuante, et. le plus souvent aussi, d'un clergé bavard et trottinant.

Le Pape vénitien, sans doute, ne méconnaît pas l'influence des climats sur les manifestations du sentiment religieux. Il n'ignore pas qu'aux pays du soleil l'âme populaire, même en priant, éprouve le besoin de lumière, de couleurs, de dorures, de mouvement, d'éclat et de mélodique fanfare. La pénombre des voûtes gothiques lui donne froid, et les savantes factures des musiciens du Nord l'attristent : *musica malinconica!* que de fois entend-on murmurer cette plainte oppressée. Mais, Pie X, quelque condescendant qu'il soit aux fantaisies de l'âme italienne, n'aime pas qu'au sacré se mêle par trop le profane, ni que les motifs de la *Norma* ou du *Trovatore* se répercutent en quelque *Ave Maria* ou *Tantum ergo*. De même que Léon XIII rêvait le rajeunissement de la philosophie aristotélo-thomiste, Pie X rêve la restauration des bonnes traditions de la musique religieuse. Il ne proscrit pas des églises la musique moderne, mais il veut que l'on n'admette que celle qui s'inspire de la tradition religieuse de Palestrina et de ses grands continuateurs. Il veut surtout qu'à côté de cette musique moderne, on fasse une place aux vieilles mélopées du plain-chant primitif. Tous les amis de l'art chrétien applaudissent à cette pensée.

L'attente était grande, le matin du 12 avril dernier, quand, pour fêter le millénaire du Pape Grégoire le Grand, Pie X célébra, dans Saint-Pierre, un office très solennel : les mélodies grégoriennes devaient être exécutées par les voix de douze cents chantres. On ne saurait nier que l'essai produisit une déception. Peut-être faut-il, pour remplir les immenses voûtes de la grande basilique, la polyphonie palestrinienne : l'*unisono*, même de milliers de voix, n'y produisit qu'un effet grêle et disproportionné. Mais il y avait une cause plus profonde. Dans une pensée de juste hommage, on avait confié la direc-

tion aux bénédictins français de Solesmes, auxquels revient le mérite d'avoir tiré d'un gigantesque travail de paléographie musicale, les vieux textes et leurs antiques notations. Malheureusement, ces infatigables savants se sont fait, pour l'exécution pratique, un système d'interprétation trop étroit. Leur façon de chanter et de faire chanter est très savante, très apprêtée, d'une fluidité et d'une élégance merveilleuses. Mais elle a quelque chose de retenu, de contraint, de compassé qui bannit toute chaleur lyrique. Or le plain-chant dépouillé de son caractère essentiellement lyrique, de ce transport qui *de toto pectore rumpit*, laissera toujours froide et indifférente la foule du peuple chrétien. Ce sera le bruissement harmonieux du ruisseau coulant sous les fleurs, ce ne sera jamais le flot puissant du fleuve qui entraîne et retentit. L'esthète pourra le savourer dans quelque chapelle de couvent : le peuple ne le goûtera jamais sous les voûtes d'une basilique.

Ajoutez que les adeptes de cette interprétation musicale ont eu l'idée malencontreuse de supprimer toute différence entre les notes brèves et longues, ce qui donne à toutes les syllabes la même valeur, et supprime le mouvement du rythme et de l'accent tonique, pour ne laisser qu'une nénie uniforme et sans vie. D'aucuns même préparent, dit-on, des livres *officiels* qui feront chanter *sæccûùla*, *libeera*, *gloriîa*. Ce latin gibelin, dit-on déjà dans les sacristies romaines, a pu paraître mélodique aux *leudes* d'Othon-le-Saxon, à Saint-Gall ou à Fulda : mais les clercs romains de Grégoire-le-Grand ne le pratiquaient point. L'esprit de système est dangereux en matière de réformes. Si l'on veut habituer de nouveau l'oreille et l'âme des foules aux mélodies grégoriennes, il faut compléter et élargir l'interprétation que nous en donne la mode du jour. Sinon, la tentative musicale de Pie X subira un échec comme la philosophie thomiste de Léon XIII, par la faute même de ses partisans trop zélés.

Sur un point, l'énergique volonté de Pie X a rétabli la dignité des grandes solennités papales. L'exubérance du tempérament italien avait acclimaté, depuis une cinquantaine d'années, l'habitude des acclamations et des *vivats*. Je n'oublierai jamais la figure indignée de ce vieux marquis français, qui a revêtu sur le tard la bure de chartreux et qui, à côté

de moi, dans la foule emplissant Saint-Pierre de ses applaudissements, finit par exhaler sa mauvaise humeur : « Dans ma jeunesse, on s'agenouillait devant le Pape qui passait et on recevait sa bénédiction. Aujourd'hui, ce sont des trépignements de pieds, des battements de mains, et l'on crie : *Vive le Pape-Roi!* J'aimais mieux l'ancienne manière. »

Lorsque Pie X, cinq jours après son élection, parut pour la première fois dans Saint-Pierre, des pancartes fixées aux piliers de marbre portaient : « Défense d'acclamer ». La défense ne fut qu'imparfaitement observée. Par moments, on voyait le Pape, les yeux noyés de larmes, assis sur la majestueuse *sedia gestatoria*, laissant tomber sa main bénissante et portant le doigt à son nez. Applaudissements et *vivats* cessaient aussitôt. La foule italienne avait compris cette mimique vénitienne, qui signifie *chut, silence!* Depuis lors, les mêmes pancartes pendent encore aux piliers de Saint-Pierre, mais Pie X ne porte plus le doigt à son nez : on n'acclame plus. La foule se borne à agiter des mouchoirs, manifestation non encore défendue.

Les formes de la démonstration étaient encore plus choquantes dans l'enceinte plus étroite de la Chapelle Sixtine. Beaucoup de solliciteurs n'obtiennent qu'un billet « de passage », qui leur permet d'assister au cortège papal, le long des salles *Royale* et *Ducale*, ces magnifiques avenues de la chapelle de Sixte IV. Les plus sincères admirateurs de Léon XIII n'ont jamais pu comprendre comment l'esprit fin et délicat du grand Pape pouvait tolérer, du haut de la *sedia* hiératique, les vociférations d'étudiants, de séminaristes et de cercles de la jeunesse cléricale, hurlant de toute la force de leurs juvéniles poumons, en italien, en espagnol, en français, le conventionnel : « vive le Pape-Roi ! »

Pie X s'est montré moins tolérant ; les billets « de passage » portent la mention formelle : *Défense d'acclamer*, et là encore la volonté du Pape a prévalu. Mais Pie X a pu constater que, pour être obéis, les ordres doivent être nets, précis, ce qu'on oublie trop souvent à Rome, où l'on se balance volontiers entre le *oui* et le *non*.

A son *impératif catégorique*, le Pape vénitien aime à joindre l'œil du maître. A l'approche des béatifications de décembre

dernier, il voulut examiner, d'avance et par le menu, les plans des décorations dont, en ces occurrences, la tradition affuble les murs de la grande basilique. Lampadaires, draperies et guirlandes, tout fut plus simple et plus sobre. La bourse des postulateurs aussi bien que le bon goût y trouvèrent leur compte. Mais l'esprit pratique du Pape maintint la juste mesure. On fut indulgent aux fameux et trop calomniés damas de pourpre sur les piliers de marbre, à condition qu'ils respectassent les lignes architecturales.

Pie X avait tenté, un jour, de supprimer la *Sedia gestatoria* qui, dit-on, lui donne la sensation du mal de mer. Mais les moins épris des traditions byzantines protestèrent contre la disparition de cette merveilleuse vision d'hiératisme : la figure du pontife à la triple couronne, encadrée des blancs *flabelli* d'Orient, glissant au-dessus des têtes de la foule! L'entrée du Pape ne doit pas être celle d'un simple chanoine, lui a-t-on dit. Et c'était bien là aussi le sentiment de maint pèlerin français accouru à la glorification du curé d'Ars au passage du cortège silencieux. « Puisqu'il est défendu d'acclamer, entendais-je dire autour de moi, pourquoi ne nous donne-t-on pas, du moins, les trompettes d'argent? » Et un abbé parisien, à la figure mystique, d'observer : « Encore, si ces moines en procession entonnaient quelque psaume, *Laetatus sum... in domum Domini...* Comme à Saint-Séverin! — Réformes et simplicité, grommelait un bon curé des Dombes, c'est bien; mais quand les gens viennent de loin, pas trop n'en faut : *ne quid nimis*! »



Quand le pontife des cérémonies solennelles ou le Pape paternel des audiences s'est dérobé aux regards du public, dans le huis-clos de son chez soi, le peuple de sa bonne ville de Rome — *il popolino* — le suit de son inlassable curiosité, voulant savoir ce qu'il fait de sa journée, ce qu'il mange, où il dort, avec qui il converse, comment il traite ses familiers. Et la curiosité populaire finit toujours par connaître quelques bribes de la journée du Pape. Car, malgré les escaliers *secrets*, les antichambres *secrètes*, l'écuyer *secret*, les balayeurs *secrets*

et les camériers *secrets*, le Pape, au Vatican, vit dans une maison de verre.

Pie X est très matinal, il se lève à quatre heures et demie. Après ses premières dévotions et la récitation de la majeure partie de son bréviaire, il dit sa messe, non dans une petite chapelle voisine de sa chambre, comme Léon XIII, mais dans la chapelle ordinaire des Papes, contiguë à la salle du Trône. Il descend donc l'escalier qui mène du troisième au second étage, et se trouve à l'autel dès six heures et demie, — heure mal commode pour les dévots qui ont obtenu, sans trop de difficulté, la faveur d'assister à la messe du Pape. Au *Domine non sum dignus*, il se tourne et donne la communion à quiconque se présente au pied de l'autel, comme un simple curé et sans qu'on ait besoin d'en aviser au préalable le *maestro di camera*. Sa main ne tremble pas comme le bras névralgique de Léon XIII. Puis, la bénédiction donnée, il assiste, à genoux sur un prie-Dieu, à une messe dite par son chapelain. Il est sept heures et demie quand il remonte l'escalier et gagne son cabinet de travail, dont une fenêtre donne sur Saint-Pierre et l'autre a vue sur le château Saint-Ange, la ville nouvelle et laide des *Prati* et l'horizon borné au loin par le ballon du Soracte. Le valet de chambre lui porte une tasse de lait que les médecins ont recommandé à son tempérament arthritique.

D'ordinaire, il fait un tour dans la *loggia* voisine, à moins que, dans la saison d'été, il n'ait fait au lever du soleil une promenade au jardin. Bientôt il se trouve installé à sa table de travail, que domine un grand crucifix noir au Christ d'argent. Sa première tâche est le dépouillement du volumineux courrier qu'il classe et répartit entre ses secrétaires. La besogne de ceux-ci n'est pas mince. Léon XIII s'était composé un véritable cabinet de lettrés et de philosophes, dont la fonction, dite du « petit secrétariat », parut représenter parfois le « secret du Roi » vis-à-vis de la grande et officielle « Secrétairerie d'État ». Avec Pie X, rien de semblable. Ses deux secrétaires particuliers sont deux prêtres vénitiens qui ne portent ombrage à personne. Mais, au lieu de les loger en quelque appartement lointain, à l'autre extrémité du palais, il a voulu qu'ils eussent leur chambre sous la même clef que les

siennes, pour les avoir toujours sous la main. Quand il est lui-même hors de chez lui, alors seulement ils descendent dans les nouveaux bureaux du secrétariat privé, à l'étage inférieur, près de l'ancienne bibliothèque de Léon XIII, où travaillent quelques copistes et les deux secrétaires des Brefs et des Lettres latines, deux prélats d'importance : Pie X a confié ces délicates fonctions aux deux latinistes que le collège cardinalice avait désignés pour prononcer l'oraison funèbre du Pape défunt et le discours d'ouverture du Conclave.

Les moments qui lui restent avant l'arrivée du secrétaire d'État, vers neuf heures, sont employés par Pie X à parcourir les journaux, y compris la *Difesa* de Venise, à écrire lui-même des pages rapides, tandis que son prédécesseur dictait toujours. Puis, les audiences de la matinée, et le dîner, vers une heure et demie.

Pie X, à la différence de Léon XIII, a franc appétit; peu difficile sur le choix des aliments, les plus simples lui paraissent les meilleurs, mais il tient à ce qu'ils soient préparés avec un soin familial. La cuisine vénitienne, avec ses épices et ses herbes odorantes, a ses préférences : un pot-au-feu ou un *risotto* aux coquillages et aux huîtres grillées *alla Veneziana*, une côtelette *alla Veronese* ou une escaloppe *alla Mantovana*, avec un légume, broccoli, haricots ou lentilles, un fruit de la saison pour finir, tel est son menu ordinaire, qui exclut les plats sucrés. Le vendredi, c'est un œuf, un poisson bouilli à la sauce vénitienne, et les jours de fête, parfois, un rognon ou une coratelle *alla Veneziana*. Il semble que le Pape goûte moins que son prédécesseur les fritures et les ragoûts de la cuisine romaine. A l'expiration de sa première année de pontificat, j'ai dit qu'il a fini par prendre un cuisinier vénitien, sans que l'amour-propre romain s'en soit particulièrement offusqué.

Une innovation bien autrement hardie, c'est que le Pape ne mange plus seul ; c'est la rupture avec une étiquette séculaire. Pourquoi le Pape était-il condamné à s'asseoir toujours solitaire à sa table? Personne n'en savait rien. Alexandre VI s'étant permis d'inviter parfois sa fille Lucrèce et son fils César, Burchard crut devoir, en sa qualité de préfet des cérémonies pontificales, représenter au Pape le *non licet* de la tradition.

Et le pape Borgia se soumit, paraît-il, à cette injonction tudesque. Pie X n'a peut-être jamais lu le *Diarium* du goguenard cérémoniaire. Il n'en voulut pas moins faire asseoir à la table de son dîner ses deux secrétaires vénitiens, auxquels parfois venait s'adjoindre don Perosi : l'ancien patriarche retrouvait avec complaisance, à la tête de la *Sixtine*, le jeune maestro dont, à Saint-Marc, il avait deviné et encouragé le génie naissant. La chose parvint aux oreilles du successeur de maître Burchard, qui hasarda la même remontrance, en termes toutefois moins impérieux. Pie X remercia avec affabilité son préfet des cérémonies, et ajouta : « Puisque nous en parlons, veuillez donc, monseigneur, me chercher la Bulle y relative : j'aime à connaître la loi que je dois observer. » Le prélat chercha, compulsa, et ne trouva rien. Il vint faire au Pape l'aveu qu'il ne trouvait pas de Bulle. « J'en suis bien aise, reprit Sa Sainteté ; cela me dispense de l'abroger. Car, voyez-vous, mon cher *monsignore*, je ne puis pas manger si je ne vois pas d'autres, en face de moi, en faire autant. »

Pie X a adopté l'usage romain de l'unique repas au milieu de la journée. Dès trois heures, il reprend les audiences, ce que jamais Pape n'a fait. Ce sont, il est vrai, des audiences publiques qui n'empêchent pas le tour de promenade dans les *Loggie*. Seulement à cinq ou six heures, au tintement de l'*Ave Maria*, Pie X, dans son cabinet, reprend la série de ses audiences privées, jusqu'à sept heures. Les deux heures qui lui restent ensuite jusqu'au souper sont consacrées au travail de la pensée et de la plume. Le souper, vers neuf heures et demie, est des plus sommaires, à la romaine : une soupe ou une salade avec une tranche de jambon cru, et une orange. Encore la soupe chaude est-elle d'importation exotique : le Romain authentique, le soir, ne permet pas d'allumer de feu en sa cuisine.

Léon XIII, avant son souper tout aussi sommaire, pris sur un guéridon, à côté de sa table de travail, réunissait d'ordinaire sa *famiglia*, c'est-à-dire ses domestiques et secrétaires, dans le petit oratoire, pour réciter avec eux le chapelet. Pie X fait présider ce dévot exercice par un de ses chapelains et reste à sa table de travail : il a consacré plus d'heures de sa journée aux audiences que Léon XIII, qui

ne recevait guère dans la soirée, et il faut qu'il rattrape le travail accumulé sur son bureau.

Après le souper, il achève dans le silence de la nuit ses dévotions personnelles et la récitation de son bréviaire. A dix heures et demie, les seules lumières qui brûlent au Vatican sont les becs électriques qui, du haut des *Loggie*, éclairent la cour de Damase. Aux portes des vastes galeries et sur les paliers des solennels escaliers, gendarmes et suisses se relaient toutes les deux heures pour le service de garde. Léon XIII était celui des habitants du Vatican qui veillait le plus longtemps. Il ne dormait guère que trois heures. Aussi prolongeait-il ses veillées indéfiniment. Un jour son vieux docteur, Cecarelli, découvrit qu'il lisait dans son lit les journaux, la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris!* C'était un délit aux yeux du célèbre médecin, qui fit, à ce sujet, une de ses ordonnances les plus sévères : elle demeura fort mal observée. Pie X n'a pas ces mauvaises habitudes; il dort ses six heures, selon le principe de l'école de Salerne : *Sex dormire horas sat est juvenique senique!*

Léon XIII dormait seul dans le vaste quartier de l'appartement papal. Les secrétaires et jusqu'au valet de chambre avaient gagné, vers dix heures, leurs logements respectifs à quelque autre bout de l'immense palais. Deux *scopatori segreti* (balayeurs) ronflaient à tour de rôle, à l'extrémité d'un corridor voisin. Plus d'une fois, les familiers de son entourage se chuchotaient qu'un matin ils trouveraient le Pape mort dans son lit. Le pronostic ne se vérifia point; mais Pie X a voulu que ses deux secrétaires eussent leur chambre à coucher dans le voisinage de la sienne : « *A subitanea et improvisa morte, libera nos, Domine*, a-t-il dit; je ne veux pas risquer qu'à mon dernier moment il n'y ait pas un prêtre à ma portée pour me donner l'absolution suprême! »

Il est une innovation que le nouveau pontife n'a pas encore osé faire, au grand regret du menu peuple de Rome. Dès le premier jour, le sentiment populaire s'est intéressé aux deux sœurs du Pape, pauvres et vieilles sœurs, qui depuis les jours du vicariat de Tombolo et de la cure de Salzano se sont dévouées corps et âme à leur cher *Beppo* : « Au moins ne va-t-il pas les séparer de lui! » se disait la foule compatissante. Les

deux sœurs, dont le patriarche de Venise avait mis la vieillesse en sécurité par un contrat d'assurance sur la vie, vinrent en effet à Rome; mais on les logea au rez-de-chaussée d'une maison neuve, tout au bout du *Corso Vittorio Emanuele.* Elles y vivaient, tristes et nostalgiques, trouvant trop rares les occasions d'entrer au Vatican. Elles viennent d'émigrer au troisième étage d'une maison de la place Saint-Pierre : de leurs fenêtres, elles peuvent apercevoir les fenêtres du cabinet de travail de leur frère bien-aimé. C'est une consolation et un progrès; mais le peuple romain ne comprend rien aux objections des janissaires et gens du protocole, qui semblent craindre de laisser créer un précédent dangereux : ils auraient la vague appréhension d'un retour de *madame Lucrezia* ou de *Donna Olimpia*, si Pie X installait ses sœurs au palais apostolique. Peut-être feraient-ils mieux d'empêcher les domestiques des prélats et des cardinaux de mettre en vente les billets des bonnes tribunes. La popularité du Pape démocrate et réformateur grandira encore à travers la ville et le monde, le jour où il rappellera ses sœurs auprès de lui. La foule qui revient le dimanche soir de *la predica del Papa* se demande : « Pourquoi ne les prend-il pas au Vatican? Il leur trouverait bien, dans l'encoignure d'un escalier, quelques chambres comme en occupent tant de familiers avec leur ménage. Elles lui soigneraient son linge et surveilleraient son cuisinier. Et, le dimanche, elles pourraient dîner avec lui. »



L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1905

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER